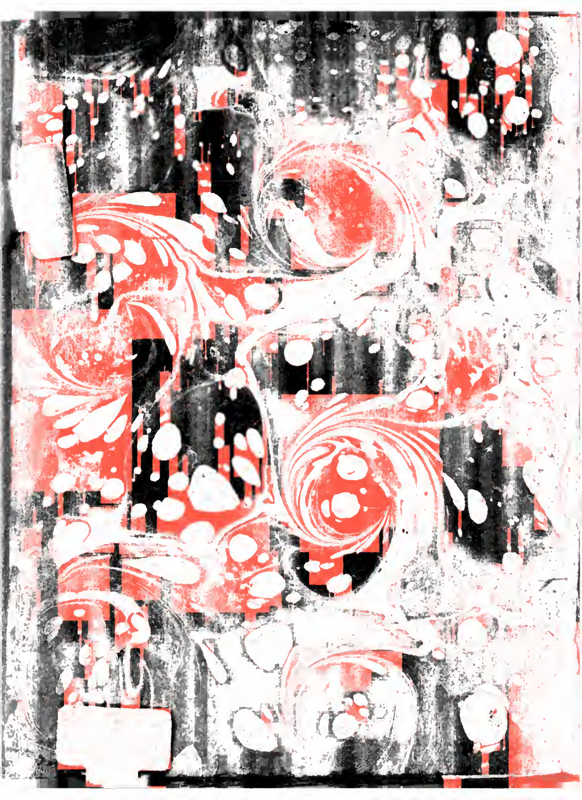






HISTOIRE ANCIENNE.

TOME CINQUIEME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XL.
Avec Approbation & Privilege du Roy.


Persée se jette aux piés de Paul-Emile.

LIVRE VINGTIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

CE LIVRE vingtiéme contient deux Articles. Dans le premier on expose l'histoire de Persée dernier roi de Macédoine, dont le régne dura onze ans, & finit l'an du Monde 3836. Le second Article s'étend depuis la défaite de Persée jusqu'à la ruine de Corinthe, qui fut prise & brulée l'an du Monde 3858, & renferme vingt-deux ans.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'espace d'onze années,

qui est le tems qu'a duré le régne de Persée dernier roi de Macédoine, depuis l'an du Monde 3826 jusqu'à 3837.

§. I. *Persée se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secrettes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Euméne y arrive, & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispositions des Rois & des villes par raport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs ambassades de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes.*

An. M. 3826. Av. J. C. 178. *Liv. lib.* 40. *n.* 57. 58. *Oros. lib.* 4. *cap.* 20.

LA MORT de Philippe arriva fort à propos pour différer la guerre contre les Romains, & pour leur laisser le tems de s'y préparer. Ce Prince avoit formé un étrange dessein, & avoit déja commencé à le mettre à exécution: c'étoit de faire venir de la Sarmatie Européenne qui fait partie de la Pologne, un nombre considérable de troupes tant d'infanterie que de cavalerie. Des Gaulois s'étoient établis près les embouchures du Borysthéne, appellé maintenant le Niéper, & avoient pris le nom de Bastarnes. Cette nation n'étoit accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce: elle vivoit de guerre, & vendoit ses services aux peuples qui vouloient l'emploier. Après qu'ils auroient passé le Danube, Philippe devoit les établir à la place des Dardaniens qu'il avoit résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étoient très voisins de la Macédoine, ils ne manquoient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvoient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes & leurs enfans dans ce nouvel établissement, devoient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils espéroient y faire. Quel que dût être le succès, Philippe comptoit y

trouver de grands avantages. S'il arrivoit que les Bastarnes fussent vaincus par les Romains, il se consoleroit facilement de leur defaite en se voiant délivré par leur moien du voisinage dangereux des Dardaniens: & si leur irruption dans l'Italie réussissoit, pendant que les Romains seroient occupés à repousser ces nouveaux ennemis, il auroit le tems de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu dans la Gréce. Les Bastarnes s'étoient déja mis en marche, & étoient assez avancés, lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Cette nouvelle, & divers accidens qui leur arrivérent, suspendirent leur premier dessein, & ils se dissipérent de côté & d'autre. Antigone, que Philippe destinoit pour son successeur, avoit été emploié malgré lui à cette intrigue. A son retour, Persée le fit mourir; & pour mieux s'affermir sur le trône il envoia des Ambassadeurs aux Romains leur demander qu'ils renouvellassent avec lui l'alliance qu'ils avoient faite avec son pere, & que le Sénat le reconnût pour roi. Il ne cherchoit qu'à gagner du tems.

Une partie des Bastarnes avoit poursuivi sa route, & étoit actuellement en guerre avec les Dardaniens. Les Romains en prirent ombrage. Persée s'excusa par ses Ambassadeurs, & fit entendre que ce n'étoit point lui qui les avoit mandés, & qu'il n'avoit influé en rien dans leur entreprise. Le Sénat, sans approfondir davantage la chose, se contenta de le faire avertir qu'il eût soin de conserver inviolablement les conditions du Traité fait avec les Romains. Les Bastarnes, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent enfin obligés, du moins pour la plupart, de retourner dans leur pays. On dit qu'aiant trouvé le Danube glacé, & aiant entrepris de le passer, la glace s'ouvrit sous leurs piés, & qu'il y en eut un grand nombre d'engloutis dans le fleuve.

AN. M. 3829. Av. J. C. 175. *Freinshem. in Liv.*

On apprit à Rome que Persée avoit envoié des Ambassadeurs à Carthage, & que le Sénat leur avoit donné audience de nuit dans le temple d'Esculape. On jugea à propos de faire passer des Ambassadeurs en Macédoine pour veiller sur la conduite de ce Prince. Il venoit de

AN. M. 3830. Av. J. C. 174. *Liv. lib. 41. n. 27-29.*

réduire par la force des armes quelques-uns des Dolopes * qui refusoient de lui obéir. Après cette expédition, il s'avança vers Delphes, sous prétexte d'aller consulter l'Oracle, mais en effet, à ce qu'on crut, pour avoir occasion de parcourir la Gréce, & de s'y faire des alliés. Ce voiage jetta d'abord l'allarme dans le pays, & il n'y eut pas jusqu'à Euméne qui n'en fût effraié dans Pergame. Mais Persée, dès qu'il eut consulté l'Oracle, retourna dans son roiaume en traversant la Phthiotide, l'Achaïe, & la Thessalie, sans faire aucun tort dans les terres par où il passoit. Il envoia ensuite presque dans toutes les villes qu'il avoit parcourues des Ambassadeurs ou des Lettres circulaires pour demander qu'on oubliât les sujets de mécontentement qu'on pouvoit avoir eus sous le régne de son Pere, qui devoient être ensevelis avec lui.

Sa principale attention fut de se réconcilier avec les Achéens. Leur Ligue & la ville d'Athénes avoient porté leur colére & leur haine contre les Macédoniens jusqu'à rompre par un Décret tout commerce avec eux. Cette dissension déclarée donnoit lieu aux esclaves qui fuioient de l'Achaïe de se retirer dans la Macédoine, où ils trouvoient un asyle assuré, & où ils savoient bien qu'on n'iroit pas les chercher ni les redemander depuis le Décret d'interdiction générale. Persée fit arréter tous ces esclaves, & les renvoia aux Achéens avec une lettre obligeante, où il les exhortoit à prendre des mesures qui empéchassent leurs esclaves de se retirer encore de la même sorte dans ses Etats. C'étoit demander tacitement qu'on rétablît l'ancien commerce. Xénarque, qui étoit pour lors en charge, & qui cherchoit à faire sa cour au Roi, appuia fort sa demande, & il étoit soutenu par ceux qui desiroient vivement de recouvrer leurs esclaves.

Callicrate, l'un des principaux de l'assemblée, qui étoit persuadé que le salut de la Ligue consistoit à garder inviolablement le Traité conclu avec les Romains, représenta que c'étoit y donner une atteinte ouverte, que de se réconcilier avec la Macédoine qui se préparoit à leur dé-

* *La Dolopie étoit une région de la Thessalie, qui confinoit avec l'Epire.*

clarer la guerre au premier jour. Il conclut à laisser les choses dans l'état où elles étoient, en attendant que le tems fît connoitre si ses craintes étoient vaines ou non. Que si les Macédoniens conservoient la paix avec Rome, il seroit assez tems pour lors de rentrer en commerce avec eux: qu'avant cela la réunion seroit prématurée & dangereuse.

Arcon, frere de Xénarque, qui prit la parole après Callicrate, s'efforça de montrer qu'on jettoit de vaines terreurs dans les esprits. Qu'il ne s'agissoit point de faire un nouveau Traité & une nouvelle alliance avec Persée, & encore moins de rompre avec les Romains, mais simplement de changer un Décret auquel les injustices de Philippe pouvoient avoir donné lieu, mais que Persée son fils, qui n'y avoit eu aucune part, ne méritoit point certainement. Que ce Prince lui-même comptoit bien, qu'en cas de guerre contre les Romains, la Ligue ne manqueroit pas de se déclarer pour eux. Mais, ajoutoit-il, pendant que la paix subsiste, si l'on ne veut pas faire cesser entiérement les haines & les dissensions, n'est-il pas raisonnable qu'au moins on les suspende & qu'on les laisse dormir pour un tems?

On ne finit rien dans cette assemblée. Comme on avoit trouvé mauvais que le Roi se fût contenté de lui adresser simplement une lettre, il envoia depuis des Ambassadeurs pour l'assemblée qui avoit été convoquée à Mégalopolis. Mais ceux qui craignoient de choquer Rome, firent tant qu'on refusa de leur donner audience.

An. M. 3831. Av. J.C. 171 *Liv. lib.* 4 n. 2-5. 6.

Les Ambassadeurs que le Sénat avoit envoiés en Macédoine, marquérent à leur retour qu'ils n'avoient pu approcher du Roi, sous prétexte tantôt qu'il étoit absent, tantôt qu'il étoit incommodé: double prétexte également faux. Qu'au reste il leur avoit paru clairement que tout se préparoit à la guerre, & qu'il faloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour. Ils rendirent compte aussi de l'état où ils avoient trouvé l'Etolie, agitée de discordes intestines, que l'acharnement des deux partis opposés portoit à des excès furieux, sans que leur autorité eût pu raprocher & adoucir ceux qui en étoient les chefs.

Comme à Rome on s'attendoit à la guerre contre la Macédoine, on commença à s'y préparer par les cérémonies de religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre : c'eſt-à-dire par l'expiation des prodiges, & par divers ſacrifices qu'on offroit aux dieux.

Marcellus étoit un des Ambaſſadeurs que le Sénat avoit envoiés dans la Gréce. Après avoir pacifié, autant qu'il étoit poſſible, les troubles de l'Etolie, il paſſa dans le Péloponnéſe, où il avoit fait convoquer l'aſſemblée des Achéens. Il loua extrémement leur zéle, d'avoir conſtamment ſoutenu le Décret qui défendoit tout commerce avec les Rois de Macédoine. C'étoit déclarer ouvertement ce que les Romains penſoient à l'égard de Perſée.

Ce Prince ne ceſſoit de ſolliciter les villes de la Gréce par de fréquentes ambaſſades, & par de magnifiques promeſſes qui paſſoient de beaucoup ſes forces. On y étoit aſſez porté d'inclination pour lui, & beaucoup plus que pour Euméne, quoique ce dernier eût rendu de grands ſervices à la plupart de ces villes, & que celles qui faiſoient partie de ſon domaine n'euſſent pas voulu changer leur condition avec les villes qui étoient entiérement libres. Il n'y avoit cependant nulle comparaiſon à faire entre ces deux Princes pour le caractére & pour les mœurs. Perſée étoit abſolument décrié pour ſes crimes & pour ſa cruauté. On l'accuſoit d'avoir tué ſa femme de ſa propre main depuis la mort de ſon pere, de s'être défait ſecrettement d'Apelle, du miniſtére duquel il s'étoit ſervi pour faire périr ſon frere, & d'avoir commis beaucoup d'autres meurtres tant au dedans qu'au dehors de ſon roiaume : au lieu qu'Euméne s'étoit rendu recommandable par ſa tendreſſe pour ſes freres & ſes proches, par la juſtice avec laquelle il gouvernoit ſes ſujets, & par ſon penchant généreux à faire du bien & à rendre ſervice aux autres. Malgré cette différence de caractére on lui préféroit Perſée, ſoit que l'ancienne grandeur des Rois de Macédoine leur inſpirât du mépris pour un Etat dont l'origine étoit toute récente & qu'ils avoient vu naître, ſoit que les

Grecs aspirassent à quelque changement, soit enfin parce qu'ils étoient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Persée s'appliqua en particulier à rechercher l'amitié des Rhodiens, & à les détacher du parti de Rome. C'étoit de Rhodes qu'étoit partie Laodice fille de Séleucus pour aller partager le trône de Macédoine avec Persée en l'épousant. Les Rhodiens lui avoient équipé la flote la plus brillante qu'il soit possible d'imaginer. Persée en avoit fourni les matériaux, & jusqu'aux soldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. Un jugement que Rome prononça en faveur des Lyciens contre ceux de Rhodes, avoit extrémement irrité ceux-ci. Persée tâcha de profiter de leur indisposition contre Rome pour se les attacher. *Polyb. Legat. 60. 61.*

Les Romains n'ignoroient pas les mesures que prenoit Persée pour gagner les peuples & les villes de la Gréce. Euméne vint exprès à Rome achever de les en éclaircir. On l'y reçut avec toutes les marques de distinction possibles. Il déclara, qu'outre le desir de venir rendre ses hommages aux dieux & aux hommes à qui il étoit redevable d'un établissement qui ne lui laissoit rien à souhaiter, il avoit exprès entrepris ce voiage pour avertir en personne le Sénat d'aller au devant des entreprises de Persée. Que ce Prince avoit hérité de la haine de Philippe son pere contre les Romains, aussi bien que de son sceptre, & qu'il n'omettoit rien pour se préparer à une guerre qu'il croioit lui être échue comme par droit de succession. Que la longue paix dont la Macédoine avoit joui lui fournissoit de nombreuses troupes & très vigoureuses: qu'il avoit un riche & puissant roiaume: qu'il étoit lui-même dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur pour les expéditions militaires, dont il avoit fait l'apprentissage sous les yeux & sous la conduite de son pere, & où il s'étoit depuis fort exercé en diverses entreprises contre ses voisins. Qu'il étoit fort considéré dans les villes de la Gréce & de l'Asie, sans qu'on pût bien dire par quelle sorte de mérite il avoit acquis ce crédit, si ce n'est que sa haine pour les Romains lui en tenoit lieu. Qu'il n'avoit pas moins d'au- *An. M. 3832. Av. J. C. 172. Liv. lib. 42. n. 11-14.*

torité chez de puissans Rois. Qu'il avoit épousé la fille de Séleucus, & donné sa sœur en mariage à Prusias. Qu'il avoit sû s'attacher les Béotiens, nation fort belliqueuse, que son pere n'avoit jamais pu gagner; & que sans l'opposition de quelques particuliers affectionnés aux Romains, il avoit été tout prêt de renouer commerce avec la Ligue Achéenne. Que c'étoit à Persée que les Etoliens, dans leurs troubles domestiques, s'étoient adressés pour lui demander du secours, & non aux Romains. Que, soutenu par de si puissans alliés, il faisoit par lui-même des préparatifs de guerre, qui le mettoient en état de se passer de secours étrangers. Qu'il avoit trente mille hommes de pié, cinq mille chevaux, des vivres pour dix ans: qu'outre les revenus immenses qu'il tiroit chaque année des mines, il avoit de quoi stipendier pendant un pareil nombre d'années dix mille hommes de troupes étrangéres, sans compter celles du pays. Qu'il avoit amassé dans ses arsenaux des armes pour équiper trois armées aussi grosses que celle qu'il avoit actuellement; & que quand la Macédoine seroit hors d'état de lui fournir des troupes, il avoit à sa disposition la Thrace, qui étoit une pépinière d'hommes inépuisable. Euméne ajouta, qu'il n'avançoit rien ici sur de simples conjectures, mais sur la connoissance certaine qu'il avoit prise des faits par d'exactes informations. » Au » reste, dit-il en finissant, après m'être acquité d'un de- » voir que mon respect & ma reconnoissance pour le peu- » ple Romain m'imposoient, & avoir, s'il est permis de » parler ainsi, délivré ma conscience; il ne me reste qu'à » prier les dieux & les déesses de vous inspirer les pensées » & les desseins qui conviennent à la gloire de votre Em- » pire, & à la sureté de vos alliés & de vos amis, dont le » salut dépend du vôtre.

Ce discours toucha fort les Sénateurs. On ne sut point pour le présent ce qui s'étoit passé dans le Sénat, sinon que le Roi Euméne y avoit parlé, & rien ne transpira au dehors, tant on gardoit un secret inviolable dans les délibérations de cette auguste assemblée.

On donna quelques jours après audience aux Ambassadeurs du Roi Persée. Ils trouvérent le Sénat fort prévenu contre

contre leur Maître ; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, il s'appelloit Harpale, aigrit encore les esprits par son discours. Il dit que Persée souhaitoit qu'on le crût sur sa parole, lorsqu'il déclaroit n'avoir rien dit ni fait qui ressentît l'ennemi. Qu'au reste, s'il s'apercevoit qu'on cherchât opiniâtrement contre lui un sujet de guerre, il sauroit bien se défendre avec courage. Que le sort des armes est toujours hazardeux, & l'événement de la guerre incertain.

Les villes de la Gréce & de l'Asie, inquiétes de l'effet que ces Ambassades produiroient à Rome, y avoient aussi envoié des Députés sous differens prétextes ; les Rhodiens sur tout, qui se doutoient bien qu'Euméne les auroit mêlés dans les accusations qu'il avoit formées contre Persée, & ils ne se trompoient pas. Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportérent avec violence contre Euméne, en lui reprochant qu'il avoit soulevé la Lycie contre les Rhodiens, & qu'il s'étoit rendu plus insupportable à l'Asie qu'Antiochus même. Ce discours fit plaisir aux peuples de l'Asie qui favorisoient sous main Persée, mais déplut fort au Sénat, & n'eut d'autre effet que de rendre les Rhodiens suspects, & de faire considérer davantage Euméne par cette espéce de conspiration qu'on voioit se former contre lui. On le renvoia comblé d'honneurs & de présens.

Harpale étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, raporta à Persée qu'il avoit laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder lontems à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en étoit pas fâché, se croiant en état, avec les grands préparatifs qu'il avoit faits, de la soutenir avec succès. Il en vouloit sur tout à Euméne, par qui il soupçonnoit que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secrettes, & ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il aposta Evandre de Créte Général de ses troupes auxiliaires, & trois Macédoniens qui lui avoient déja prété leur ministére en pareille occasion, pour assassiner ce Prince.

Liv. lib. 42. n. 15-19.

Persée savoit qu'il se préparoit à faire un voiage à Delphes. Il adressa les assassins à une femme de condition nommée Praxo, chez qui il avoit logé lorsqu'il avoit été à Delphes. Ils se mirent en embuscade dans un défilé si étroit, que deux hommes n'y pouvoient passer de front. Quand le Roi y fut arrivé, les assassins, d'une hauteur où ils s'étoient placés, roulérent contre lui deux grosses pierres, dont l'une lui tomba sur la tête, & le jetta par terre sans connoissance, & l'autre le blessa considérablement à l'une des épaules; puis ils l'accablérent encore d'une grêle de moindres pierres. Tous ceux qui l'accompagnoient prirent la fuite, excepté un seul qui demeura pour le secourir. Les assassins, comptant le Roi pour mort, s'enfuirent au haut du mont Parnasse. Ses Officiers étant revenus, le trouvérent sans mouvement, & presque sans vie. Quand enfin il fut un peu revenu à lui, on le transporta à Corinthe, & de là dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panser de ses blessures, mais avec tant de secret, que personne n'étoit admis dans sa chambre, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit mort. Le bruit s'en répandit jusques dans l'Asie. Attale le crut trop facilement pour un bon frere, & se comptant déja pour Roi, songea à épouser la veuve. Euméne, à la premiére entrevûe, ne put s'empécher de lui en faire quelques légers reproches, quoiqu'il eût résolu d'abord de dissimuler cette imprudence.

Persée avoit tenté en même tems contre lui la voie du poison par le moien de Rammius, qui avoit fait un voiage en Macédoine. C'étoit un riche citoien de Brunduse, qui recevoit chez lui tous les Généraux Romains, tous les Seigneurs étrangers, & même les Princes qui passoient par cette ville. Le Roi lui mit entre les mains un poison très subtil pour le donner à Euméne quand il le recevroit chez lui. Rammius n'avoit osé refuser cette commission, quelque horreur qu'il en eût, de peur que le Roi ne fît sur lui l'essai de ce breuvage; mais il étoit parti bien résolu de ne la point exécuter. Aiant appris que Valére, qui revenoit de son Ambassade en Macédoine, étoit à Chalcis, il alla l'y trouver, lui découvrit tout, & le suivit à Rome. Valére

amenoit aussi avec lui Praxo, chez qui les assassins avoient logé à Delphes. Quand le Sénat eut entendu ces deux témoins, il ne délibéra plus, après de si noirs complots, s'il faloit déclarer la guerre à un Prince qui emploioit les assassinats & les poisons pour se défaire de ses ennemis, & prit cependant toutes les mesures nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise.

Deux ambassades qui arrivérent dans ce même tems à Rome, firent grand plaisir au Sénat. La premiére étoit de la part d'Ariarathe roi de Cappadoce, cinquiéme du même nom. Il envoioit à Rome son fils qu'il destinoit à lui succéder, pour y être élevé dès sa plus tendre enfance dans les principes des Romains, & pour s'y former au grand art de régner par la conversation & l'étude des grands hommes qu'il y verroit ; & il prioit le peuple Romain de vouloir bien lui tenir lieu de pere & de tuteur. Le jeune Prince fut reçu avec toutes les marques de distinction qu'on pouvoit desirer, & le Sénat lui fit préparer aux dépens du public pour lui & pour sa suite une maison convenable. L'autre ambassade étoit des Thraces, qui demandoient de faire alliance & amitié avec les Romains.

Dès qu'Euméne fut entiérement rétabli, il se rendit à Pergame, & travailla aux préparatifs de la guerre avec une application que le nouveau crime de son ennemi rendoit plus vive & plus ardente que jamais. Le Sénat lui envoia des Ambassadeurs pour le complimenter sur l'extrême danger qu'il venoit d'éviter. Il en fit partir aussi pour confirmer les Rois amis dans l'alliance ancienne avec le peuple Romain.

Le Sénat en avoit envoié d'autres vers Persée, pour lui porter ses plaintes, & lui demander satisfaction. Voiant qu'ils ne pouvoient obtenir d'audience pendant plusieurs jours, ils partirent pour retourner à Rome. Le Roi les fit rappeller. Ils lui représentérent que le Traité conclu avec Philippe son pere, & renouvellé depuis avec lui-même, portoit en termes exprès qu'il ne pourroit porter la guerre hors de son roiaume, ni attaquer le peuple Romain. Ils lui raportérent ensuite toutes ses contraventions à ce Traité,

Liv. lib. 42. n. 25-27.

& le sommérent de restituer aux alliés tout ce qu'il leur avoit enlevé de force. Le Roi ne leur répondit que par des emportemens & des injures, se plaignant de l'avarice & de l'orgueil des Romains qui traitoient les Rois avec une hauteur insupportable, & prétendoient leur faire la loi comme à des esclaves. Comme ils demandoient une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portoit, Que le Traité conclu avec son pere ne le regardoit point. Que s'il l'avoit accepté, ce n'étoit point qu'il l'approuvât, mais parce qu'il n'avoit pas pu faire autrement, n'étant pas encore bien affermi sur le trône. Que si les Romains vouloient songer à un nouveau Traité, & proposer des conditions raisonnables, il délibéreroit sur ce qu'il auroit à faire. Le Roi, après leur avoir remis cet Ecrit, se retira brusquement. Les Ambassadeurs lui déclarérent que le peuple Romain renonçoit à son alliance & à son amitié. Il se retourna plein de colére, & leur dénonça, d'un ton menaçant, qu'ils eussent à sortir de son roiaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé dans leur ambassade, & ajoutérent qu'ils avoient remarqué dans toutes les villes de Macédoine par où ils avoient passé, qu'on travailloit fortement aux préparatifs de la guerre.

Les Ambassadeurs qu'on avoit envoiés vers les Rois alliés, raportérent qu'ils avoient trouvé Euméne en Asie, Antiochus en Syrie, Ptolémée en Egypte, bien disposés pour le peuple Romain, & prêts à faire tout ce qu'il souhaiteroit d'eux. Persée les avoit tous sollicités de se joindre à lui, mais inutilement. Le Sénat ne voulut point accorder d'audience aux Ambassadeurs de Gentius roi d'Illyrie, accusé d'être d'intelligence avec Persée; & il remit à entendre ceux des Rhodiens, qui s'étoient aussi rendus suspects, quand les nouveaux Consuls seroient entrés en charge. Cependant, pour ne point perdre de tems, on donna ordre de préparer une flote de cinquante galéres pour la Macédoine, & de la faire partir au plutôt avec des troupes: ce qui fut exécuté sans délai.

On nomma pour Consuls P. Licinius Crassus, & C. Cassius Longinus. La Macédoine échut par le sort à Licinius. AN. M. 3833. Av. J. C. 171. Liv. lib. 42. n. 28 30. & 36.

Non seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes tant de l'Europe que de l'Asie avoient les yeux tournés sur les deux puissans peuples qui alloient entrer en guerre.

Euméne étoit animé par une ancienne haine contre Persée, & encore plus par le nouveau crime qui lui avoit presque arraché la vie dans son voiage à Delphes.

Prusias roi de Bithynie avoit résolu de ne point prendre de parti, & d'attendre l'événement. Il se flatoit que les Romains n'exigeroient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frere de sa femme; & il espéroit, si Persée étoit vainqueur, que ce Prince se laisseroit aisément fléchir aux priéres de sa sœur.

Ariarathe roi de Cappadoce, outre qu'il avoit promis en son nom du secours aux Romains, se tenoit inviolablement attaché, soit pour la guerre soit pour la paix, au parti que suivoit Euméne, depuis qu'il avoit contracté avec lui affinité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeoit à s'emparer de l'Egypte, comptant sur la foiblesse du Roi pupille, & sur l'indolence & la lâcheté de ses Tuteurs, & s'imaginoit avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce Prince en lui disputant la Célé-Syrie, & que les Romains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteroient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avoit déclaré au Sénat par ses Ambassadeurs qu'il pouvoit absolument disposer de toutes ses forces & de toutes ses troupes, & avoit répété la même promesse aux Ambassadeurs que Rome lui avoit envoiés.

Ptolémée, à cause de la foiblesse de son âge, n'étoit pas en état de disposer de lui-même. Ses Tuteurs se préparoient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la Célé-Syrie, & promettoient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Masinissa aidoit les Romains de blé, de troupes, d'éléphans; & il songeoit à envoier à cette guerre son fils

Misagéne. Voici quel étoit son plan, & ses vûes politiques. Masinissa songeoit à s'emparer du territoire des Carthaginois. Si les Romains étoient vainqueurs, il comptoit ne pouvoir pas exécuter ce projet, parce que les Romains ne souffriroient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois: en ce cas il faisoit donc état de demeurer tel qu'il étoit. Si au contraire la puissance Romaine, qui seule, par politique, l'empéchoit d'étendre ses conquêtes, & qui soutenoit alors Carthage, venoit à succomber, il comptoit se rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius roi d'Illyrie n'avoit réussi qu'à se rendre très suspect aux Romains, sans savoir néanmoins lui même encore quel parti il devoit suivre; & il paroissoit que ce seroit par caprice & par boutade qu'il s'attacheroit aux uns ou aux autres, plutôt que par un plan fixe & par un dessein suivi.

Pour Cotys de Thrace, roi des Odryses, il s'étoit déclaré ouvertement pour les Macédoniens.

Telle étoit la disposition des Rois à l'égard de la guerre de Macédoine. Pour ce qui regarde les peuples & les villes libres, presque par tout la populace panchoit du côté du Roi & des Macédoniens. Les sentimens des principaux qui dominoient chez ces peuples & dans ces villes étoient partagés comme en trois classes. Quelques-uns se livroient si bassement aux Romains, que par ce dévouement aveugle ils perdoient parmi leurs citoiens tout crédit & toute autorité: & de ceux-là, peu étoient touchés de la justice du gouvernement Romain; le grand nombre n'envisageoient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auroient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendroient aux Romains. La seconde classe étoit de ceux qui étoient absolument livrés au Roi, les uns, parce que leurs dettes & le mauvais état de leurs affaires leur faisoient souhaiter le changement; les autres, parce que leur caractére vain & fastueux s'accommodoit davantage de la pompe qui régne dans la Cour des Rois, & dont Persée se piquoit. Une troisiéme classe, & c'étoit la plus sensée & la plus prudente, s'il eût falu prendre nécessairement parti auroit préféré les Romains aux Rois: mais si

la chose eût été laissée à son choix, elle auroit souhaité qu'aucun des deux partis ne devînt plus puissant en opprimant l'autre, mais que conservant une sorte d'égalité & d'équilibre ils demeurassent toujours entr'eux en paix: parce qu'alors, l'un des deux partis prenant la protection des villes foibles qu'on voudroit opprimer, rendroit leur condition bien plus tranquille & plus assurée. Dans cette espéce de neutralité indécise, ils regardoient comme d'un lieu sûr les combats & les dangers de ceux qui avoient pris parti pour les uns ou pour les autres.

Les Romains, après avoir, selon leur coutume, satisfait à tous les devoirs de la religion, avoir offert aux dieux des priéres publiques & des sacrifices, & leur avoir fait des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise à laquelle ils se préparoient depuis lontems, déclarérent en forme la guerre à Persée roi de Macédoine, s'il ne donnoit une promte satisfaction sur divers griefs qu'on lui avoit déja expliqués plus d'une fois.

Dans le même tems survinrent des Ambassadeurs de sa part, qui dirent que le Roi leur maître étoit fort étonné qu'on eût fait passer des troupes en Macédoine; & qu'il étoit prêt de donner au Sénat toutes les satisfactions qu'on exigeroit de lui. Comme on savoit que Persée ne cherchoit qu'à gagner du tems, on leur répondit que le Consul Licinius arriveroit bientôt avec son armée en Macédoine, & que si le Roi demandoit la paix de bonne foi, il pourroit lui envoier ses Ambassadeurs; mais qu'il ne songeât point à en faire venir en Italie, où ils ne seroient plus reçus: & pour ceux-ci, ils eurent ordre d'en sortir avant douze jours.

Les Romains n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès de leurs entreprises. Ils envoiérent de tous côtés des Ambassadeurs vers la plupart de leurs alliés, pour animer & fortifier ceux qui leur étoient constamment attachés, pour déterminer ceux qui étoient flotans & incertains, & pour intimider ceux qui paroissoient mal disposés.

Liv. lib. 42. n. 37-44. Polyb. Legat. 63.

Pendant qu'ils étoient à Larissa en Thessalie, il y arriva

des Ambaſſadeurs de Perſée, qui avoient ordre de s'adreſſer à Marcius l'un des Ambaſſadeurs Romains, de le faire reſſouvenir de l'ancienne liaiſon & amitié que le pere de ce Romain avoit eue avec le Roi Philippe, & de lui demander une entrevûe avec leur Maître. Marcius répondit, qu'effectivement ſon pere lui avoit ſouvent parlé de l'amitié & de l'hoſpitalité qui le lioit avec Philippe, & il marqua pour l'entrevûe un endroit près du fleuve Penée. Ils s'y rendirent peu de jours après. Le Roi avoit un grand cortége, & étoit environné d'une foule de grands Seigneurs & de Gardes. Les Ambaſſadeurs n'étoient pas moins bien accompagnés, pluſieurs des citoiens de Lariſſa & des Députés des villes qui s'y étoient rendus s'étant fait un devoir de les ſuivre, & étant bien aiſes de raporter chez eux ce qu'ils auroient vû & entendu. On étoit curieux d'aſſiſter à cette entrevûe d'un grand Roi & des Ambaſſadeurs du plus puiſſant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent ſur le cérémonial, & qui furent bientôt levées à l'avantage du Romain qui eut les honneurs, ils s'abouchérent. L'abord fut fort gracieux de part & d'autre. Ils ne ſe traitérent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit ſacré de l'hoſpitalité. Marcius, qui prit le premier la parole, commença par s'excuſer ſur la triſte néceſſité où il ſe trouvoit de faire des reproches à un Prince pour qui il avoit une grande conſidération. Il déduiſit enſuite fort au long tous les ſujets de plainte que le peuple Romain formoit contre lui, & les différentes atteintes qu'il avoit données aux Traités. Il inſiſta beaucoup ſur l'attentat commis contre Euméne, & finit en témoignant qu'il deſiroit que le Roi pût lui fournir de bonnes raiſons, & le mettre en état de plaider ſa cauſe & de le juſtifier devant le Sénat.

Perſée, après avoir coulé légérement ſur le fait d'Euméne, qu'il paroiſſoit étonné qu'on oſât lui imputer ſans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, deſcendit dans un grand détail, & répondit le mieux qu'il lui fut poſſible à tous les chefs d'accuſation formés

formés contre lui. » Ce [a] que je puis assûrer, dit-il en finissant, c'est que ma conscience ne me reproche point d'avoir fait sciemment & de propos délibéré aucune faute contre les Romains; & si j'en ai commis quelqu'une par inattention, averti comme je viens de l'être, je puis me corriger. Je n'ai rien fait certainement qui mérite qu'on me poursuive avec une haine opiniâtre comme vous faites, & comme si j'étois coupable de crimes énormes & atroces, qui ne peuvent s'expier ni se pardonner. C'est bien sans fondement qu'on vante partout la clémence & la bonté du peuple Romain, si, pour de si légers sujets, qui méritent à peine quelques plaintes & quelques reproches, vous prenez les armes & portez la guerre contre des Rois qui sont vos alliés.

Le résultat de la Conférence fut que Persée enverroit de nouveaux Ambassadeurs à Rome, afin de tenter toutes les voies possibles pour n'en point venir à une rupture & à une guerre ouverte. C'étoit un piége, que le rusé Commissaire tendoit à la simplicité du Roi pour gagner du tems. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la tréve que demandoit Persée pour envoier à Rome ses Ambassadeurs, & il ne parut enfin s'y rendre que par considération pour le Roi. La véritable raison étoit que les Romains n'avoient encore ni troupes ni Général en état d'agir; au lieu que du côté de Persée tout étoit prêt; & que, s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il auroit dû saisir ce moment qui lui étoit si favorable & si contraire aux ennemis, & se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevûe, les Ambassadeurs Romains s'avancérent vers la Béotie, où il y avoit eu de grands mouvemens, les uns se déclarant pour Persée, les autres pour les Romains: mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les

a Conscius mihi sum, nihil me scientem deliquisse; &, si quid fecerim imprudentia lapsus, corrigi me & emendari castigatione hac posse. Nihil certè insanabile, nec quod bello & armis persequendum esse censeatis, commisi: aut frustra clementiæ gravitatisque vestræ fama vulgata per gentes est, si talibus de causis, quæ vix querela & expostulatione dignæ sunt, arma capitis, & regibus sociis bella infertis. *Liv.*

Thébains, & à leur exemple les autres peuples de Béotie, firent alliance avec le peuple Romain, chacun par leurs Députés particuliers, & non par le consentement du corps entier de la nation selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant lontems une République qui en différentes occasions s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés & gouvernés par autant de Conseils qu'il y avoit de villes dans la province, qui toutes, dans la suite, demeurérent indépendantes les unes des autres, & ne formérent plus une seule Ligue comme auparavant. Et ce fut un effet de la politique Romaine, qui les divisa pour les affoiblir, sachant qu'il étoit bien plus aisé par là de les gagner & de les asservir, que si elles eussent toujours été unies toutes ensemble. Il n'y eut presque dans la Béotie que Coronée & Haliarte qui persistérent dans l'alliance avec Persée.

De la Béotie les Commissaires passérent dans le Péloponnése. L'assemblée de la Ligue Achéenne fut convoquée à Argos. Ils demandérent mille hommes seulement pour les mettre en garnison dans Chalcis, jusqu'à ce que l'armée Romaine passât en Gréce, & ils y furent envoiés sur le champ. Marcius & Atilius, aiant terminé les affaires de la Gréce, retournérent à Rome au commencement de l'hiver.

Liv. lib. 42. n. 45-48. Polyb. Legat. 64-68.

Vers le même tems Rome envoia encore de nouveaux Commissaires vers les îles de l'Asie les plus considérables, pour les exhorter à lui donner un puissant secours dans la guerre contre Persée. Les Rhodiens se signalérent dans cette occasion. Hégésiloque, qui pour lors étoit Prytane, (on appelloit ainsi le premier Magistrat) avoit préparé les esprits, & avoit représenté qu'il faloit effacer par des actions, & non simplement par des paroles, toutes les mauvaises impressions qu'Euméne avoit tâché d'inspirer aux Romains sur leur fidélité. Ainsi, à l'arrivée des Ambassadeurs, ils leur montrérent une flote de quarante galéres toute équipée, & prête à se mettre en mer au premier ordre. Une surprise si agréable fit un grand plaisir aux Romains, qui s'en retournérent extrêmement contens d'un zêle si marqué, qui avoit même prévenu leurs demandes.

Persée, en conséquence de son entrevûe avec Marcius, envoia des Ambassadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avoit été proposé dans cette Conférence. Il chargea d'autres Ambassadeurs de lettres pour Rhodes & pour Byzance, dans lesquelles il exposoit ce qui s'étoit passé dans l'entrevûe, & déduisoit fort au long les raisons sur lesquelles son droit étoit appuié. Il exhortoit en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, & à attendre en simples spectateurs quel parti prendroient les Romains. » Si, » malgré les Traités qui ont été faits entre nous, ils m'at- » taquent, vous serez, leur disoit-il, les médiateurs entre » les deux peuples. Tout le monde est intéressé à les voir » vivre en paix, mais il ne sied à personne plus qu'à vous » de travailler à les réunir. Défenseurs, non seulement de » votre liberté, mais encore de celle de toute la Gréce, » plus vous avez de zêle & d'ardeur pour un si grand bien, » plus vous devez vous mettre en garde contre quiconque » auroit ou pourroit vous inspirer des sentimens contraires. » Vous [a] sentez assez que c'est réduire les Grecs dans une » véritable servitude, que de les faire dépendre d'un seul » peuple, sans leur laisser d'autre recours. « On reçut poliment les Ambassadeurs, mais la réponse fut, qu'en cas de guerre on prioit le Roi de ne point compter sur les Rhodiens, & de ne leur rien demander qui pût troubler l'alliance qu'ils avoient faite avec les Romains. Les mêmes Ambassadeurs passérent aussi en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, si ce n'est de la part de quelques petites villes, qui se séparérent des Thébains pour embrasser le parti du Roi. *Coronée & Haliarte.*

Marcius & Atilius étant de retour à Rome, rendirent compte au Sénat de leur Commission. Ce qu'ils firent valoir sur tout, fut la ruse & l'artifice avec lequel ils avoient trompé Persée, en lui accordant une tréve qui le mettoit hors d'état de commencer dès lors la guerre avec avantage comme il le pouvoit, & qui donnoit aux Romains le tems d'achever entiérement leurs préparatifs, & de se

a Cùm ceterorum id interesse, tum præcipuè Rhodiorum, quo plus inter alias civitates dignitate atque opibus excellant, quæ serva atque obnoxia fore, si nullus aliò sit quàm ad Romanos respectus. *Liv.*

mettre en campagne. Ils n'oublioient pas l'adresse avec laquelle ils avoient dissipé l'Assemblée générale des Béotiens, pour les empécher de s'unir à la Macédoine d'un commun consentement.

La plus grande partie du Sénat leur sut bon gré d'une conduite si sage à leur goût, qui marquoit une profonde politique, & une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, & qui s'en tenoient aux maximes antiques, dirent qu'ils ne reconnoissoient point ici le caractére Romain. Que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avoient coutume de faire la guerre ouvertement, & non par des souterrains : qu'il faloit laisser ces indignes artifices aux Carthaginois & aux Grecs, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre à force ouverte. Qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le moment même, paroissoit mieux réussir que le courage : mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat où l'on mesuroit de près ses forces, & que l'ennemi ne pouvoit attribuer ni au hazard ni à la tromperie, étoit d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissoit dans les esprits une conviction intime de la supériorité de forces & de courage de la part du vainqueur.

Malgré ces remontrances des anciens, qui ne pouvoient gouter ces nouvelles maximes de politique, la partie du Sénat qui préféroit l'utile à l'honnête l'emporta ici de beaucoup, & la conduite des deux Commissaires fut approuvée. Marcius fut envoié de nouveau avec quelques galéres dans la Gréce, pour y régler les affaires sur le pié qu'il jugeroit à propos ; & Atilius dans la Thessalie, pour s'emparer de Larissa, dans la crainte qu'à l'échéance de la tréve Persée ne se rendît maître de cette importante place, qui étoit la capitale du pays. On envoia aussi Lentulus à Thébes, pour veiller sur la Béotie.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le Sénat donna audience à ses Ambassadeurs. Ils répétérent les mêmes choses qui avoient été dites dans l'entrevûe avec Marcius, & tâchérent de justifier leur Maître principalement sur l'attentat qu'on l'accu-

foit d'avoir commis fur la perfonne d'Euméne. On les écouta peu favorablement, & le Sénat leur ordonna, & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de fortir inceffamment de la ville, & de l'Italie dans trente jours. Le Conful Licinius, qui devoit commander en Macédoine, eut ordre de fe préparer à partir au plutôt avec fon armée. Le Préteur Lucrétius, qui avoit le commandement de la flote, partit avec quarante-cinq galéres; & fe rendit le cinquiéme jour de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

§. II. *Le Conful Licinius & le Roi Perfée fe mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque diftance. Combat de cavalerie, où Perfée remporte un avantage confidérable, dont il profite mal. Il fonge à faire la paix, & n'y peut réuffir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.*

LE CONSUL Licinius, après avoir offert fes vœux aux dieux dans le Capitole, partit de Rome revêtu d'une cotte-d'armes felon la coutume. Le départ des Confuls, dit Tite Live, fe fait toujours avec une grande folennité & un concours incroiable, fur tout quand il s'agit d'une guerre importante & contre un puiffant ennemi. Outre l'intérêt que chaque particulier peut prendre à la gloire du Conful qui part, les citoiens font attirés à ce fpectacle par la curiofité de voir le Général à la prudence & au courage duquel ils confient le fort de la République. Mille penfées inquiétantes s'offrent alors à l'efprit fur le fuccès de la guerre qui eft toujours douteux & incertain. On fe repréfente les défaites arrivées par l'ignorance & la témérité des Généraux, & au contraire les victoires qu'on a dûes à leur prudence & à leur courage. » Qui des mor- » tels, dit-on, peut favoir quel fera le fort d'un Conful qui » eft près de fon départ, & fi on le verra de retour avec » fon armée victorieufe, monter en triomphe à ce même » Capitole d'où il eft parti après y avoir offert fes priéres

AN. M. 3833. Av. J. C. 171. Liv. lib. 42. n. 49 63.

» aux dieux ; ou si peutêtre cette joie ne sera point pour les » ennemis ? « La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célébre par la guerre sur tout qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée ; & l'on savoit, que depuis qu'il étoit monté sur le trône, on s'étoit toujours attendu à voir éclater la guerre de sa part. Pleins de ces pensées, les citoiens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. C. Claudius & Q. Mucius, qui tous deux avoient été Consuls, ne crurent pas se dégrader en servant dans son armée en qualité de Tribuns des soldats, (comme qui diroit, en qualité de Colonels ou de Brigadiers) & partirent avec lui. On y joignit trois jeunes Romains illustres, P. Lentulus, & deux Manlius Acidinus. Le Consul se rendit avec eux à Brunduse, où étoit le rendez-vous de l'armée ; & aiant passé la mer avec toutes ses troupes, il arriva à Nymphée sur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant Persée, sur le raport des Ambassadeurs revenus de Rome, qui assuroient qu'il ne restoit plus aucune espérance de paix, tint un grand Conseil. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croioient qu'il faloit, ou paier un tribut si on l'exigeoit, ou céder une portion de son domaine si on l'y condannoit ; en un mot souffrir, pour obtenir la paix, tout ce qui seroit supportable, plutôt que d'exposer sa personne & son roiaume au danger de périr absolument. Que si on lui laissoit une partie de son roiaume, le tems & l'occasion pourroient lui faire naître des conjonctures favorables, qui le mettroient en état, non seulement de recouvrer tout ce qu'il auroit perdu, mais même de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisoient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre étoit d'un sentiment bien différent. Ils soutenoient que, pour peu qu'il cédât, il faloit se résoudre à perdre tout son roiaume. Que ce n'étoit pas l'argent ni les terres qui piquoient l'ambition des Romains, qu'ils aspiroient à la souveraineté & à la domination. Qu'ils savoient que les plus grands roiaumes & les plus puissans empires étoient sujets à bien des révolutions. Qu'ils avoient

humilié ou plutôt ruiné Carthage, sans envahir son domaine, se contentant de la tenir en respect par le voisinage de Masinissa. Qu'ils avoient relegué Antiochus & son fils au dela du mont Taurus. Qu'il n'y avoit plus que le roiaume de Macédoine capable de faire ombrage & de tenir tête aux Romains. Que la prudence demandoit que Persée, pendant qu'il en étoit encore le maître, examinât bien sérieusement en lui-même s'il vouloit, en accordant aux Romains tantôt une chose tantôt une autre, se voir enfin dépouillé de toute sa puissance, chassé de ses Etats, & obligé de demander comme par grace aux Romains la permission d'aller se confiner dans la Samothrace ou dans quelque autre île, pour y passer le reste de ses jours dans le mépris & la misére, avec la douleur de survivre à sa gloire & à son empire: ou s'il n'aimoit pas mieux, armé comme il convient à un homme de courage pour défendre sa fortune & sa dignité, courir tous les risques de la guerre; &, en cas qu'il fût vainqueur, avoir la gloire de délivrer l'univers du joug des Romains. Qu'il n'étoit pas plus étonnant qu'on chassât les Romains de la Gréce, qu'il l'avoit été qu'on fît sortir Annibal de l'Italie. Convenoit-il d'ailleurs à Persée, après s'être opposé de toutes ses forces à son frere qui vouloit usurper le roiaume, de le céder lâchement à des étrangers qui cherchoient à lui en enlever la possession? Qu'enfin tout le monde convenoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de céder l'empire sans résistance, & rien de plus louable que d'avoir tout mis en œuvre pour s'y maintenir.

Ce Conseil se tint à Pella, ancienne capitale de la Macédoine. *Puisque vous le jugez ainsi à propos*, dit le Roi, *faisons donc la guerre avec l'aide des dieux*. Il donna ordre en même tems à tous ses Généraux d'assembler leurs troupes à Citium, & il s'y rendit bientôt lui-même avec tous les Seigneurs de sa Cour & ses compagnies des Gardes, après avoir offert à Minerve surnommée Alcidéme une Hécatombe, c'est-à-dire un Sacrifice de cent bêtes. Il y trouva l'armée toute assemblée. Elle montoit, en comptant les troupes étrangéres & celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pié, dont à peu près la moitié composoit la

Ville de Macédoine.

phalange, & à quatre mille chevaux. On convenoit, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Asie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une si nombreuse.

Il y avoit vingt-six ans que Philippe avoit fait la paix avec les Romains; & comme pendant tout ce tems-là la Macédoine avoit été tranquille & sans guerre considérable, elle se trouvoit une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes, qui avoit déja commencé à s'exercer & à se former dans les guerres que la Macédoine avoit eu à soutenir contre les Thraces ses voisins. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, & après lui Persée, avoient depuis lontems formé le dessein de porter la guerre contre les Romains. C'est pourquoi, dans le tems dont nous parlons, tout se trouva prêt pour la commencer.

Persée, avant que de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes. Il monta donc sur son trône, & de là, aiant ses deux fils à ses côtés, il leur parla avec beaucoup de force. Il commença par faire un long dénombrement de toutes les injustices que les Romains avoient commises à l'égard de son pere, lesquelles l'avoient engagé à prendre le parti de leur faire la guerre: mais une mort prématurée l'avoit empéché de mettre son dessein à exécution. Il ajouta, qu'aussitôt après la mort de Philippe, les Romains lui avoient envoié des Ambassadeurs, & qu'en même tems ils avoient fait passer des troupes en Gréce pour en envahir les plus fortes places. Qu'ensuite, pour gagner du tems, ils l'avoient amusé pendant tout l'hiver par des entrevûes trompeuses & par une tréve simulée, sous le beau prétexte de travailler à une réconciliation. Il comparoit l'armée du Consul qui étoit actuellement en marche, avec celle des Macédoniens, selon lui beaucoup supérieure à l'autre & pour le nombre des soldats, & pour le courage des troupes, & pour les provisions tant d'armes que de vivres, que son pere & lui avoient amassées avec des soins infinis pendant un grand nombre d'années. » Il ne vous reste donc, Macédoniens, leur dit-il en finissant, » que de montrer maintenant le » même courage, que firent paroitre vos ancêtres, lors-

» qu'aiant

» qu'aiant domté toute l'Europe ils passérent en Asie, ne » mettant d'autres bornes à leurs conquêtes que celles de » l'univers. Aujourd'hui il ne s'agit pas de porter vos ar- » mes jusqu'au fond des Indes, mais de vous conserver » vous-mêmes dans la possession du roiaume de Macédoine. » Quand les Romains attaquérent mon pere, ils couvri- » rent cette guerre injuste du spécieux prétexte de réta- » blir la Gréce dans son ancienne liberté : maintenant ils » entreprennent à front découvert de réduire en servitude » la Macédoine. Ce fier peuple ne peut souffrir que l'Em- » pire Romain ait pour voisin aucun Roi, ni laisser des ar- » mes entre les mains d'aucune nation belliqueuse. Car, » n'en doutez point, si vous refusez de faire la guerre, & » que vous vouliez vous soumettre aux ordres de ces maî- » tres orgueilleux, il faut vous résoudre à leur livrer vos » armes avec votre Roi & son roiaume.

A ces mots, toute l'armée, qui avoit applaudi modéré- ment au reste du discours, jetta des cris de colére & d'in- dignation, exhortant le Roi à concevoir d'heureuses es- pérances, & demandant avec instance qu'on la menât contre les ennemis.

Persée ensuite donna audience aux Ambassadeurs des villes de Macédoine, qui venoient lui offrir de l'argent & des vivres, chacune selon son pouvoir, pour les besoins de l'armée. Le Roi les remercia avec bonté, mais n'accep- ta point leurs offres, apportant pour raison que l'armée étoit abondamment fournie de tout ce qui lui étoit né- cessaire. Il leur demanda seulement des voitures, pour transporter les béliers, les catapultes, & les autres ma- chines de guerre.

Cependant les deux armées étoient en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sycurie, ville située au bas du mont Oeta : celle du Consul à Gomphi dans la Thessalie, après avoir sur- monté d'horribles difficultés dans des chemins & dans des défilés qui étoient presque impraticables. Les Romains eux-mêmes avouoient, que si l'ennemi avoit gardé ces défilés, il auroit pu facilement y faire périr leur armée. Le Consul s'avança à trois mille près de la contrée ap-

pellée Tripolis, & campa sur les bords du fleuve Pénée.

Dans le même tems Euméne arriva à Chalcis avec ses freres Attale & Athénée : le quatriéme, nommé Philétére, étoit resté à Pergame pour la défense du pays. Euméne & Attale se joignirent au Consul avec quatre mille hommes de pié, & mille chevaux. Ils avoient laissé à Chalcis deux mille hommes de pié sous la conduite d'Athénée, pour fortifier la garnison de cette importante place. Il vint aussi de la part des alliés d'autres troupes, mais en assez petit nombre, & plusieurs galéres. Persée cependant envoia plusieurs détachemens pour ravager le pays voisin de Phéres, espérant que si le Consul quittoit son camp pour venir au secours des villes alliées, il pourroit le surprendre & l'attaquer à son avantage : mais son espérance fut vaine, & il se contenta de distribuer à ses soldats le butin qu'il avoit fait, qui étoit fort considérable, & consistoit principalement en bétail de toute espéce.

Le Consul & le Roi tinrent Conseil dans le même tems chacun de leur côté, pour décider par où ils devoient commencer la guerre. Le Roi, tout fier de ce qu'on lui avoit laissé ravager impunément les terres des Phéréens, étoit d'avis d'aller, sans perdre de tems, attaquer les Romains dans leur camp. Les Romains sentoient bien que leur lenteur & leurs retardemens les décrioient dans l'esprit des alliés, & ils se reprochoient à eux-mêmes de n'avoir point porté de secours à ceux de Phéres. Pendant qu'ils délibéroient sur le parti qu'ils devoient prendre, (Euméne & Attale étoient du Conseil) arrive un courier à la hâte qui leur apprend que les ennemis étoient proche avec une armée nombreuse. Sur le champ on donne le signal pour faire prendre les armes aux soldats, & l'on détache pour aller à la découverte cent chevaux, & autant de fantassins armés à la légére. Persée, sur les dix heures du matin, ne se trouvant éloigné du camp des Romains que d'une petite demie lieue, fait faire alte à son infanterie, & s'avance avec sa cavalerie & les soldats armés à la légére. A peine avoit-il fait un quart de lieue, qu'il aperçoit un gros des ennemis : il envoie contr'eux un petit corps de cavalerie, soutenu par quelques troupes ar-

mées à la légére. Comme ces deux détachemens étoient de nombre à peu près égal, & que ni de part ni d'autre on n'envoia point de nouvelles troupes à leur ſecours, le combat finit ſans qu'on pût dire de quel côté étoit la victoire. Perſée remena ſes troupes à Sycurie.

Perſée le lendemain à la même heure fait avancer toutes ſes troupes vers le même endroit. Elles étoient ſuivies de chariots chargés de vaiſſeaux remplis d'eau : car pendant près de ſix lieues on n'en trouvoit point, & le chemin étoit plein de pouſſiére ; & il auroit pu arriver que les troupes, épuiſées par la ſoif, euſſent été obligées d'abord de combattre, ce qui les auroit fort incommodées. Les Romains s'étant tenus en repos, & aiant même fait rentrer les corps de garde dans les retranchemens, les troupes du Roi s'en retournérent dans leur camp. Elles firent la même choſe pendant quelques jours, dans l'eſpérance que les Romains ne manqueroient pas de détacher leur cavalerie pour attaquer leur arriére garde ; & que pour lors, les aiant tirés aſſez loin de leur camp, & le combat étant engagé, ils tourneroient face. Et comme la cavalerie du Roi l'emportoit de beaucoup ſur celle des Romains auſſibien que ſes fantaſſins armés à la légére, ils comptoient qu'ils en viendroient aiſément à bout.

Ce premier deſſein ne réuſſiſſant pas, le Roi alla camper plus près de l'ennemi, n'en étant plus éloigné que d'un peu plus de deux lieues. Dès la pointe du jour, aiant rangé ſon infanterie dans le même lieu où il avoit coutume de le faire les jours précédens, c'eſt-à-dire à mille pas de l'ennemi, il méne toute ſa cavalerie & ſes troupes armées à la légére vers le camp des Romains. La pouſſiére qui paroiſſoit & plus proche que de coutume, & excitée par un plus grand nombre de troupes, y jetta l'allarme ; & à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût ſi près, parce qu'auparavant pluſieurs jours de ſuite il n'avoit paru que ſur les dix heures, & que pour lors le ſoleil ne commençoit qu'à ſe lever. Mais quand, aux cris de pluſieurs qui confirmoient cette nouvelle & qui accouroient en foule des portes, il n'y eut plus moien d'en douter, le trouble fut fort grand

dans le camp. Tous les Officiers se rendent précipitamment à la tente du Général, & les soldats chacun dans leur tente particuliére. La négligence du Consul, si mal instruit des mouvemens d'un ennemi qui étoit tout près de lui, & qui devoit jour & nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de son mérite.

Persée avoit rangé ses troupes à moins de cinq cens pas des retranchemens du Consul. Cotys roi des Odryses dans la Thrace commandoit la gauche avec la cavalerie de sa nation : les armés à la légére étoient distribués d'espace en espace dans les premiers rangs. La cavalerie Macédonienne, mélée de même de Crétois, formoit l'aile droite. A la pointe des deux ailes étoit la cavalerie du Roi, & celle des troupes auxiliaires. Le Roi occupa le centre avec la cavalerie qui accompagnoit toujours sa personne ; & il plaça devant lui les frondeurs & les gens de trait qui pouvoient être au nombre de quatre cens.

Le Consul aiant rangé en bataille son infanterie dans le camp même, en fit sortir la cavalerie seule & les troupes armées à la légére, qu'il rangea devant les retranchemens. L'aile droite, composée de toute la cavalerie d'Italie, étoit commandée par C. Licinius Crassus frere du Consul, la gauche, composée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus : l'une & l'autre étoient entre-mélées de leurs troupes armées à la légére. Q. Mucius étoit placé dans le centre avec un corps choisi de cavalerie ; & il avoit devant lui deux cens cavaliers Gaulois, & trois cens tirés des troupes d'Euméne. Quatre cens cavaliers de Thessalie étoient placés un peu au dessus de l'aile gauche, comme un corps de réserve. Le Roi Euméne & Attale son frere, avec leur troupe, occupoient l'espace entre les retranchemens & les derniers rangs.

Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, sans compter les armés à la légére. L'action commença par les frondeurs & les gens de trait, qui étoient placés à la tête : mais ce n'en fut là que comme le prélude. Les

Thraces, comme des bêtes qu'on a tenu lontems enfermées, & qui n'en deviennent que plus féroces, se jettérent les premiers avec fureur contre l'aile droite des Romains, qui, tout braves & intrépides qu'ils étoient, ne purent soutenir un choc si rude & si violent. Les fantassins armés à la légére que les Thraces avoient parmi eux, abbattoient avec leurs épées les lances des ennemis, & tantôt ils coupoient les jarrêts de leurs chevaux, tantôt ils les perçoient dans le flanc. Persée aiant attaqué le centre des ennemis, mit d'abord les Grecs en desordre: & comme ils étoient vivement pressés dans leur fuite, la cavalerie Thessalienne, laquelle séparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, formoit un corps de reserve, & qui dans le commencement de l'action n'avoit été que spectatrice & témoin du combat, fut d'un grand secours quand l'aile gauche vint à plier. Car cette cavalerie se retirant doucement & en bon ordre, après qu'elle se fut jointe aux troupes auxiliaires d'Euméne, donna une retraite assurée dans ses rangs aux fuiards qui étoient dispersés de côté & d'autre; & voiant que l'ennemi ne les pressoit plus si vivement, elle osa même aller au devant d'eux pour les soutenir & les rassurer. Et comme cette cavalerie marchoit en bon ordre, & gardoit toujours ses rangs, celle du Roi, qui en poursuivant les fuiards s'étoit débandée, n'osa pas attendre les Thessaliens, ni en venir aux mains avec eux.

Hippias & Léonat, aiant appris l'avantage que la cavalerie avoit remporté, pour ne pas faire manquer au Roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée, en poussant vivement les ennemis, & allant les attaquer dans leurs retranchemens, lui amenérent de leur propre mouvement & sans ordre la phalange Macédonienne. Il paroissoit en effet que pour peu d'effort que fît le Roi, il pouvoit rendre sa victoire complette, & que dans l'ardeur où étoient ses troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit assurée. Pendant que, partagé entre l'espérance & la crainte, il délibéroit en lui-même sur le

parti qu'il devoit prendre, Evandre * de Créte, en qui il avoit beaucoup de confiance, aiant vû la phalange en marche, accourt promtement vers Persée, & le prie avec instance de ne pas se livrer au succès présent, & de ne point engager témérairement une nouvelle action qui n'étoit pas nécessaire, & où il risquoit tout. Il lui représenta que si, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, il demeuroit ce jour-là en repos, ou il obtiendroit des conditions d'une paix honorable; ou que, s'il préféroit le parti de la guerre, ce premier succès détermineroit infailliblement à se déclarer pour lui ceux qui jusques-là étoient demeurés neutres. Le Roi panchoit déja par lui-même vers cet avis. C'est pourquoi, aiant loué les vûes & le zêle d'Evandre, il fit sonner la retraite pour sa cavalerie, & donna ordre qu'on fit retourner l'infanterie dans le camp.

Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légére au moins, & eurent deux cens cavaliers de tués, & autant de pris. De l'autre côté, vingt cavaliers seulement, & quarante fantassins demeurérent sur la place. Les vainqueurs rentrérent dans leur camp pleins de joie, les Thraces sur tout, qui portoient au haut de leurs piques en chantant & comme en triomphe les têtes des ennemis qu'ils avoient tués: c'étoit à eux principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Les Romains au contraire plongés dans une profonde tristesse gardoient un morne silence, & pleins de fraieur s'attendoient à tout moment que l'ennemi alloit venir les attaquer dans leur camp. Euméne étoit d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin qu'il servît comme de rempart à leurs troupes, jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur fraieur. Le Consul avoit peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, étoit tout-à-fait deshonorant pour lui & pour son armée: mais cependant, vaincu par la raison, & cédant à la nécessité, il fit passer ses troupes à la faveur du silence de la nuit, & alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les enne-

* *Persée s'étoit servi de son ministére pour commettre l'assassinat d'Euméne.*

mis, & leur livrer combat : mais il n'en étoit plus tems, & il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rive, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite : mais il avoua que c'en étoit une encore plus grande d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit. Car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit seulement détaché ses troupes armées à la légére contre les ennemis pendant qu'en trouble & en desordre ils passoient la riviére, il auroit pu sans peine défaire une partie de leur armée.

On voit ici d'une maniére sensible comment arrivent les révolutions des Etats, & comment se prépare la chute des plus grands Empires. Il n'y a point eu de Lecteur qui n'ait dû être frapé de voir Persée s'arréter tout court dans un moment décisif, & manquer une occasion l'on peut dire presque sûre de défaire pleinement les ennemis. Il ne faut pas être fort habile ni fort clairvoiant pour apercevoir une faute si grossiére. Mais comment Persée, qui ne manquoit ni de jugement ni d'expérience, ne l'aperçoit-il point? Une pensée lui est suggérée par un homme de confiance. Elle est folle, téméraire, insensée. Mais Dieu, qui est le maître des esprits, & qui veut détruire le roiaume de Macédoine, laisse dominer cette pensée seule dans l'esprit du Roi, & en écarte toutes les autres qui auroient pu & qui devoient naturellement lui faire prendre un parti tout opposé. Ce n'est point encore assez. Cette premiére faute pouvoit être réparée avantageusement par un peu de vigilance pendant la nuit. Il semble que Dieu ait endormi & le Prince, & toute l'armée. Il ne vient dans l'esprit d'aucun des Officiers d'observer les démarches nocturnes de l'ennemi. On ne voit ici rien que de naturel : mais l'Ecriture nous apprend à penser autrement ; & je puis bien appliquer à cet événement ce qu'elle dit des troupes & des Officiers de Saül : *Il[a] n'y en eut pas un seul qui vit rien, qui s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât : mais tous dormoient, parce que le Seigneur les avoit assoupis d'un profond sommeil.*

a Et non erat quisquam qui videret, & intelligeret, & evigilaret: sed omnes dormiebant, quia sopor Domini irruerat super eos. 1. *Reg.* 26. 12.

Les Romains à la vérité, aiant mis une riviére entr'eux & l'ennemi, ne se voioient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en déroute: mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donnée à la gloire du nom Romain, les pénétroit de la plus vive douleur. Tous, dans le Conseil de guerre qu'avoit assemblé le Consul, en rejettérent la faute sur les Etoliens. On disoit que c'étoient eux qui avoient pris l'allarme & fui les premiers, que le reste des Grecs avoit été entraîné par leur exemple, & qu'on avoit vû cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, & leurs Chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étoient considérables. On comptoit plus de quinze cens boucliers, plus de mille cuirasses, & un bien plus grand nombre de casques, d'épées, & de traits de toute sorte. Le Roi en fit de grandes largesses à tous les Officiers qui s'étoient le plus distingués, & aiant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venoit d'arriver étoit à leur égard un présage heureux & un gage assuré de ce qu'ils devoient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venoient de combattre; rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisoit la principale force de leur armée, & qu'ils avoient cru jusques-là invincible; & s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avoit échapé à leurs mains que par une fuite honteuse pendant la nuit, mais qu'il seroit aisé de forcer dans les retranchemens où la crainte la tenoit renfermée. Les soldats victorieux, qui portoient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avoient tués, écoutérent ce discours avec un sensible plaisir, & se promettoient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie de son côté, surtout celle qui composoit la phalange Macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendoit bien égaler à la premiére occasion & même passer la gloire de leurs compagnons. Tous en un mot demandoient avec une ardeur & un empressement incroiable qu'on les mît seulement aux

mains avec les ennemis. Le Roi, après avoir renvoié l'assemblée, partit le lendemain, passa la riviére, & alla camper à Mopsium : c'étoit une hauteur située entre Tempé & Larissa.

La joie du succès heureux d'une si importante bataille s'étoit fait sentir d'abord à Persée dans toute son étendue. Il se regardoit comme supérieur à un peuple, qui lui-même l'étoit à l'égard de tous les Princes & de toutes les autres nations. Ce n'étoit point une victoire surprise & comme dérobée par ruse & par adresse, mais enlevée à force ouverte par la bravoure & le courage de ses troupes, & cela sous ses yeux & par ses ordres. Il avoit vû la fierté Romaine plier devant lui jusqu'à trois fois dans une seule journée : d'abord en se tenant renfermée par crainte dans son camp ; puis, dès qu'elle avoit osé en sortir, en prenant honteusement la fuite ; & enfin, en fuiant de nouveau pendant l'obscurité de la nuit, & en ne trouvant de sureté que dans l'enceinte de ses retranchemens, asyle ordinaire de la peur & de la lâcheté. Ces pensées étoient bien flateuses, & capables de faire illusion à un Prince déja trop rempli de son propre mérite.

Mais quand ces premiers transports furent un peu rassis, & que cette vapeur enivrante d'une joie subite se fut un peu dissipée, & eut fait place à la réflexion, Persée alors rendu à lui-même, & envisageant de sang froid toutes les suites de sa victoire, commença à en être en quelque sorte effraié. Ce qu'il y avoit de sages Courtisans autour de lui, profitant de ces heureuses dispositions, hazardérent de lui donner un conseil, dont elles le rendoient capable : c'étoit de profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui représentérent que la marque d'un Prince prudent, & heureux à juste titre, étoit de ne point compter sur les faveurs présentes de la fortune, & de ne se point livrer à une prospérité éblouissante. Qu'ainsi il feroit bien d'envoier au Consul pour renouveller avec lui le Traité aux mêmes conditions que T. Quintius vainqueur avoit imposées à Philippe son pere. Qu'il ne pouvoit pas finir la guerre plus glorieusement pour lui, qu'après une bataille

Polyb. Legat. 69.

ſi mémorable ; ni eſpérer jamais une occaſion plus favorable de conclure une paix ſtable & aſſurée, que dans une conjoncture où l'échec que venoient de recevoir les Romains les rendroit plus traitables, & mieux diſpoſés à lui accorder de bonnes conditions. Que ſi, malgré cet échec, les Romains, par une fierté qui ne leur étoit que trop naturelle, rejettoient un accommodement juſte & équitable, il auroit du moins la conſolation d'avoir les dieux & les hommes pour témoins de ſa modération, & de l'orgueilleuſe opiniâtreté des Romains.

Le Roi ſe rendit à ces ſages remontrances, & il ne s'en étoit jamais éloigné. Le plus grand nombre auſſi dans le Conſeil y applaudit. On envoia donc des Ambaſſadeurs au Conſul, qui leur donna audience devant une nombreuſe aſſemblée. Ils dirent, Qu'ils venoient demander la paix: que Perſée paieroit aux Romains le même tribut que Philippe leur avoit paié, & qu'il abandonneroit les villes, les terres, & tous les endroits que Philippe avoit abandonnés.

Quand ils furent ſortis, le Conſeil délibéra ſur la réponſe qu'il convenoit de leur faire. La fermeté Romaine parut ici avec éclat. C'étoit [a] alors la coutume de montrer dans l'adverſité toute l'aſſurance & la fierté de la bonne fortune, & de faire paroitre de la modération dans la proſpérité. La réponſe fut : Qu'il n'y avoit point de paix pour Perſée, s'il ne laiſſoit au pouvoir du Sénat de diſpoſer de ſa perſonne & de ſon roiaume comme il lui plairoit. Quand elle eut été raportée au Roi & à ſes amis, on fut étrangement frapé d'un orgueil ſi extraordinaire, &, ſelon eux, ſi mal placé: & la plupart crurent qu'il ne faloit plus parler de paix, & que bientôt les Romains ſeroient obligés de venir demander eux-mêmes, ce qu'ils refuſoient maintenant. Perſée ne penſa pas de même. Il vit bien que Rome n'étoit ſi fiére que parce qu'elle ſentoit ſa ſupériorité; & c'eſt ce qui le glaça de crainte. Il envoia de nouveau au Conſul, & offrit un tribut plus conſidérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Quand il

a Ita tum mos erat, in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis. *Liv.*

vit que le Conſul ne rabattoit rien de ſa premiére réponſe, n'aiant plus de paix à attendre il retourna à ſon camp de Sycurie d'où il étoit parti, déterminé à tenter de nouveau les hazards de la guerre.

Toute cette conduite de Perſée fait conclure, qu'il faloit qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, & ſans avoir comparé ſes forces & ſes reſſources avec celles des Romains, pour ſe croire heureux, après une victoire ſignalée, de pouvoir demander la paix, & de ſe ſoumettre aux conditions ſi onéreuſes auſquelles ſon pere Philippe ne s'étoit ſoumis qu'après une ſanglante défaite. Il paroit clair qu'il n'avoit guéres bien pris ſes meſures, ni bien concerté les moiens de réuſſir, puiſqu'après une premiére action, dont tout l'avantage eſt pour lui, il commence par ſentir toute ſa foibleſſe & ſon infériorité, & panche en quelque ſorte vers le deſeſpoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix? Pourquoi ſe rendre l'aggreſſeur? Pourquoi ſe preſſer ſi fort, pour s'arrêter au premier pas? Pourquoi attendre à connoitre ſa foibleſſe, juſqu'à ce que ſa propre victoire l'en eût inſtruit? Ce ne ſont pas là les marques d'un Prince ſage & aviſé.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Gréce, fit connoitre ce qu'on y penſoit, & découvrit à nud la diſpoſition des eſprits. Elle fut reçue avec joie, non ſeulement par les partiſans de la Macédoine, mais par la plupart même de ceux à qui les Romains avoient fait du bien, dont quelques-uns ne ſouffroient qu'à peine leur orgueil & leur domination.

Le Préteur Lucrétius aſſiégeoit dans ce même tems la ville d'Haliarte en Béotie. Après une longue & vigoureuſe réſiſtance, elle fut priſe enfin d'aſſaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble. Thébes, bientôt après, ſe rendit. Lucrétius alors retourna à la flote. *Liv. lib. 42. n. 64-67.*

Perſée cependant, qui n'étoit pas loin du camp des Romains, les incommodoit fort, harcelant leurs troupes, & tombant ſur leurs fourrageurs pour peu qu'ils s'écartaſſent. Il prit un jour juſqu'à mille chariots, remplis la plupart de gerbes de blé que les Romains venoient de moiſſonner, & fit ſix cens priſonniers. Il alla enſuite at-

taquer un petit corps de troupes qui étoit dans le voisinage, dont il espéroit se rendre maître sans peine: mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avoit cru. Ce petit corps étoit commandé par un brave Officier, nommé L. Pompeius, qui s'étant retiré sur une hauteur, s'y défendit avec un courage intrépide, déterminé à périr avec tous les siens, plutôt que de se rendre. Il étoit prêt d'être accablé par le nombre, lorsque le Consul arriva à son secours avec un gros détachement de cavalerie & de troupes armées à la légére: il avoit donné ordre aux légions de le suivre. La vûe du Consul rendit l'espérance à Pompée & à sa troupe, qui étoit de huit cens hommes, tous Romains. Persée manda aussitôt sa phalange: mais le Consul n'attendit pas qu'elle fût arrivée, & en vint aussitôt aux mains. Les Macédoniens, après avoir résisté quelque tems très vigoureusement, furent enfin enfoncés, & mis en déroute. Il y demeura sur la place trois cens hommes de pié, & vingt-quatre des principaux cavaliers de la Compagnie appellée l'*Escadron Sacré*, dont le Commandant même, nommé Antimaque, fut tué.

Le succès de cette action ranima les Romains, & allarma fort Persée. Aiant laissé une forte garnison à Gonne, il remena ses troupes en Macédoine.

Le Consul, après avoir soumis la Perrhébie, pris Larissa & quelques autres villes, renvoia tous les alliés excepté les Achéens, répandit ses troupes dans la Thessalie où il les laissa en quartiers d'hiver, & passa dans la Béotie à la priére des Thébains, que ceux de Coronée inquiétoient.

§. III. *Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arréter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'allarme, & lui en laisse l'entrée libre: puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.*

An. M. 3834.
Av. J. C. 170.

IL NE SE FIT rien de fort mémorable l'année

suivante. Le Consul Hostilius avoit envoié en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille hommes d'infanterie pour défendre les habitans du pays qui étoient alliés des Romains ; & celui-ci avoit trouvé le moien de joindre à ce premier corps de troupes huit mille hommes qu'il avoit levés parmi les alliés. Il alla camper à Lychnide, ville des Dassarétes. Près de là étoit une autre ville nommée Uscana qui appartenoit à Persée, & où il avoit une grosse garnison. Claudius, sur la parole qu'on lui avoit donnée de lui livrer la place, dans l'espérance d'y faire un riche butin, s'en approcha avec presque toutes ses troupes sans ordre, sans défiance, & sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensoit le moins, la garnison fit une furieuse sortie contre lui, mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, & en fit un grand carnage. D'onze mille hommes à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp, où il en étoit resté mille pour le garder. Claudius remena à Lychnide les débris de son armée. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été causée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

Liv. lib. 43. n. 9. & 10.

C'étoit pour lors la maladie presque générale des Commandans. Le Sénat reçut diverses plaintes de plusieurs villes tant de la Gréce que d'autres provinces contre les Officiers Romains, qui les traitoient avec une avarice & une cruauté inouies. Il en punit quelques-uns, répara les torts qu'ils avoient faits aux villes, & renvoia les Ambassadeurs fort contens de la maniére dont leurs remontrances avoient été reçues. Bientôt après, pour obvier à l'avenir à de pareils desordres, il fit une Ordonnance, qui marquoit que les villes ne fourniroient rien aux Magistrats Romains au delà de ce que le Sénat auroit réglé : & cette Ordonnance fut publiée dans toutes les villes du Péloponnése.

Polyb. Legat. 74. Liv. lib. 43. n. 17.

C. Popilius & Cn. Octavius, qui furent chargés de cette commission, allérent d'abord à Thébes, dont ils louérent fort les citoiens, & les exhortérent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnése, ils vantérent par tout la douceur

& la modération du Sénat, dont ils apportoient pour preuve le Décret qu'il venoit de faire en faveur des Grecs. Ils trouvérent une grande division presque dans toutes les villes, sur tout chez les Etoliens, causée par les deux factions qui les partageoient, l'une pour les Romains, l'autre pour les Macédoniens. L'assemblée d'Achaïe n'étoit pas exemte de ces mouvemens, mais la sagesse de ceux qui avoient le plus d'autorité en arréta les suites. L'avis d'Archon, l'un des principaux de la Ligue, étoit qu'on devoit se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puissance contre la République, & éviter les malheurs où étoient tombés ceux qui n'avoient pas assez connu le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut, & l'on convint de donner la première Magistrature à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale aiant quelque chose à obtenir de la Ligue Achéenne, fit sonder le nouveau Magistrat, qui, déterminé à favoriser les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuier ses demandes de tout son pouvoir. Il s'agissoit de faire révoquer un Décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les statues du Roi Euméne seroient ôtées des lieux publics. Au premier Conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les Ambassadeurs d'Attale, qui demandérent qu'en considération du Prince qui les avoit envoiés, on rendît à Euméne son frere les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. Archon appuia sa demande, mais d'une maniére modeste. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les services d'Euméne, montra l'injustice du premier Décret, & conclut à le casser. Toute l'assemblée applaudit à son discours, & il fut ordonné qu'Euméne seroit rétabli dans tous ses honneurs.

C'est dans le tems dont nous parlons ici, que Rome envoia Popilius vers Antiochus Epiphane pour arrêter ses entreprises sur l'Egypte, comme nous l'avons raconté ci-devant.

AN. M. 3835. Av. J.C. 169. *Liv. lib.* 43. n. 11. & 18 23.

Le soin de la guerre de Macédoine occupoit fort les Romains. Q. Marcius Philippus, l'un des deux Consuls qui venoient d'être élus, en fut chargé.

Avant qu'il partît, Persée avoit cru devoir profiter du tems de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui étoit le seul endroit d'où la Macédoine eût à craindre des irruptions pendant que le Roi seroit occupé contre les Romains. Cette expédition lui réussit fort heureusement, & presque sans aucune perte de sa part. Il commença par le siége d'Uscana, qui étoit tombée au pouvoir des Romains, on ne sait pas comment, & la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places fortes du pays, dont la plupart avoient garnison Romaine, & il fit un grand nombre de prisonniers. *Polyb. Legat. 76. & 77.*

Persée envoia dans le même tems des Ambassadeurs à Gentius un des Rois d'Illyrie, pour l'engager à quitter le parti des Romains, & à embrasser le sien. Gentius y étoit assez disposé: mais il marqua que n'aiant ni préparatifs de guerre ni argent, il n'étoit point en état de se déclarer contre les Romains. C'étoit s'expliquer assez clairement. Persée, qui étoit avare, n'entendit point, ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande, & lui envoia une seconde ambassade, sans parler d'argent, & il en reçut la même réponse. Polybe observe que cette crainte de faire de la dépense, qui marque une ame basse, & qui deshonore entiérement un Prince, lui fit manquer plusieurs entreprises, & que s'il eût voulu sacrifier quelques sommes assez peu considérables, il auroit engagé dans son parti plusieurs Républiques & plusieurs Princes. Comprend-on un tel aveuglement! Polybe le regarde comme une punition de la part des dieux.

Persée aiant remené ses troupes en Macédoine, les fit ensuite marcher vers Stratus, ville très forte des Etoliens au dessus du golfe d'Ambracie. On lui avoit fait espérer qu'elle se rendroit aussitôt qu'il paroitroit devant ses murailles: mais les Romains le prévinrent, & y firent entrer du secours.

Dès que le printems fut venu, le Consul Marcius partit de Rome, se rendit en Thessalie, & de là, sans perdre de tems, s'avança vers la Macédoine, persuadé que c'étoit dans le cœur de ses Etats qu'il faloit attaquer Persée.

Polyb. Legat. 78. Sur le bruit que les armées Romaines étoient prêtes à se mettre en campagne, Archon, premier Magistrat des Achéens, pour justifier par des faits sa patrie des soupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un Decret, par lequel il seroit ordonné qu'on meneroit une armée dans la Thessalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes, & de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoier des Ambassadeurs au Consul, pour l'informer de la résolution que la République avoit prise, & pour savoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la sienne. Polybe, notre Historien, fut choisi pour cette ambassade avec quelques autres. Ils trouvérent en arrivant les Romains hors de la Thessalie, campés dans la Perrhébie entre Azore & Dolichée, & fort embarrassés sur le chemin qu'ils devoient tenir. Ils les suivirent, pour attendre une occasion favorable de parler au Consul, & partagérent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Liv. lib. 44. n. 1-10. Persée, qui ignoroit quelle route prendroit le Consul, avoit placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il étoit vraisemblable qu'il tenteroit le passage. Pour lui, il campa avec le reste des troupes près de Dium, marchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre sans beaucoup de dessein.

Marcius, après une longue délibération, se détermina à passer les bois qui couvroient les hauteurs d'Octolophe. Il eut des peines incroiables à surmonter, tant les chemins étoient escarpés & impraticables. Il avoit eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisoit son passage, & d'où l'on découvroit le camp des ennemis qui n'étoit pas éloigné de plus de mille pas, & tout le pays des environs de Dium & de Phila, ce qui anima beaucoup les soldats qui avoient sous leurs yeux des contrées si opulentes où ils espéroient s'enrichir. Hippias, que le Roi avoit placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voiant la hauteur occupée par un

un détachement des Romains, marcha à la rencontre du Consul qui s'avançoit avec toute son armée, harcela ses troupes pendant deux jours, & les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur donnoit. Marcius étoit fort inquiet, ne pouvant ni avancer avec sureté, ni reculer sans honte & même sans danger. Il ne lui restoit d'autre parti que de pousser vivement une entreprise, formée peut-être trop hardiment & trop témérairement, mais qui ne pouvoit réussir que par une constance opiniâtre, qui souvent est suivie & couronnée à la fin d'un heureux succès. Il est certain que si le Consul avoit eu affaire à un ennemi semblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ses troupes se trouvoient enfermées il auroit infailliblement reçu un grand échec. Mais Persée, au lieu d'envoier des troupes fraîches pour soutenir celles d'Hippias, dont il entendoit presque de son camp les cris qu'elles jettoient en combattant, & d'aller lui-même en personne attaquer les ennemis, s'amusoit à faire des courses inutiles avec sa cavalerie aux environs de Dium, & par cette négligence donna lieu aux Romains de se tirer du mauvais pas où ils s'étoient engagés.

Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, & tombant presque à chaque pas qu'ils faisoient. Les éléphans sur tout leur causérent un grand embarras. Il falut trouver un nouveau moien de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés. Aiant pris le niveau dans ces pentes, on enfonçoit en terre vers le bas dans ce chemin deux poutres, distantes l'une de l'autre un peu plus que la largeur d'un éléphant: puis on étendoit sur ces poutres des planches longues de trente piés qui formoient une espéce de pont, & on les couvroit de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque intervalle, on en construisoit un second pareil, puis un troisiéme, & plusieurs autres ensuite de la même sorte. L'éléphant passoit de la terre ferme sur le pont; &, avant qu'il fût arrivé au bout, on baissoit insensiblement les poutres qui le soutenoient, & on faisoit descendre doucement le pont avec l'éléphant, qui passoit de là sur le se-

cond pont, & ainsi des autres. Il est difficile d'exprimer les fatigues qu'ils eurent à essuier dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se rouler par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'y soutenir en marchant sur leurs piés. On convenoit qu'avec une poignée de gens les ennemis auroient pu défaire entiérement toute l'armée Romaine. Enfin, après bien des peines & des dangers, elle arriva dans la plaine, & se trouva en sureté.

Polyb. Legat. 78. Comme le Consul sembloit alors avoir heureusement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans son entreprise, Polybe prit ce moment pour présenter à Marcius le Décret des Achéens, & pour l'assurer de la résolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépense où cette guerre les engageroit, qu'il les dispensoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul besoin du secours des alliés. Après ce discours, les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe.

Polybe resta seul dans l'armée Romaine, jusqu'à ce que le Consul aiant appris qu'Appius, surnommé Centon, avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans son pays en l'exhortant de ne pas souffrir que sa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puisqu'Appius n'avoit nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile, dit l'Historien, de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la sorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou leur tendre un piége, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre?

Pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de résolution, il jettoit des cris, & plaignoit son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux Officiers à qui il avoit

confié la garde des passages, fit transporter dans sa flote les statues * dorées qui etoient à Dium de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains; donna ordre qu'on jettât dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & qu'on brulât à Thessalonique toutes ses galéres. Pour lui, il se retira à Pydna.

Le Consul s'étoit engagé dans un endroit, d'où il ne pouvoit plus retourner en arriére malgré les ennemis. Il n'avoit que deux forêts par où il pouvoit passer : l'une, en perçant les vallons de Tempé pour entrer en Thessalie; l'autre au dela de Dium, pour pénétrer dans la Macédoine : & ces deux postes importans étoient occupés par de fortes garnisons, que le Roi y avoit placées. Ainsi, si Persée, sans prendre l'allarme, eût attendu seulement dix jours, il auroit été impossible aux Romains de passer dans la Thessalie par Tempé, & le Consul n'auroit point eu de passage pour y faire entrer ses vivres. Car les chemins par Tempé sont bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en sauroit soutenir la vûe sans éblouissement. Les troupes du Roi gardoient ce passage à quatre endroits differens, dont le dernier étoit si étroit, que dix hommes seulement bien armés en pouvoient défendre l'entrée. Ne pouvant donc, ni recevoir des vivres par les passages étroits de Tempé, ni y passer eux-mêmes; il faloit regagner les montagnes par où ils étoient descendus, ce qui leur étoit devenu impraticable, parce que les ennemis en occupoient les hauteurs. L'unique parti qui leur restoit à prendre, étoit de pénétrer dans la Macédoine jusqu'à Dium à travers les ennemis : ce a qui ne leur auroit pas été moins difficile, si les dieux, dit Tite Live, n'eussent ôté à Persée le conseil & la prudence. Car en faisant un fossé & des retranchemens au défilé fort étroit qui se trouve aux piés du mont Olympe, il leur en fermoit absolument l'entrée, & les arrêtoit tout court. Mais, dans l'aveuglement où la terreur avoit jetté le Roi, il ne vit &

* *C'étoient les statues des Cavaliers qui avoient été tués au passage du Granique, qu'Alexandre avoit fait faire par Lysippe, & qu'il avoit placées à Dium.*

a Quod, nisi dii mentem Regi ademissent, ipsum ingentis difficultatis erat. *Liv.*

ne fit rien de tout ce qui pouvoit le sauver, laissa toutes les entrées de son roiaume ouvertes & libres à l'ennemi, & se réfugia avec précipitation à Pydna.

Le Consul sentit bien qu'il devoit son salut à la timidité & à l'imprudence du Roi. Il donna ordre au Préteur Lucrétius qui étoit à Larissa de s'emparer des postes voisins de Tempé que Persée avoit abandonnés, afin de préparer à ses troupes une sortie en cas d'accident, & envoia Popilius pour reconnoitre les passages qui conduisoient à Dium. Quand il sut que les chemins étoient ouverts & libres, il y arriva le second jour, & fit camper son armée près d'un temple de Jupiter qui étoit dans le voisinage, pour en empécher le pillage. Etant entré dans la ville, qui étoit remplie d'édifices magnifiques & très bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le Roi l'eût si facilement abandonnée. Il continua sa marche, & se rendit maître de plusieurs places sans trouver presque aucune résistance. Mais plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la disette augmentoit; ce qui l'obligea de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville, pour se retirer à Phila, où le Préteur Lucrétius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Persée qu'il devoit maintenant recouvrer par son courage, ce qu'il avoit perdu par sa timidité. Il reprit donc possession de cette ville, & en répara promtement les ruines. Popilius de son côté assiégea & prit Héraclée, qui n'étoit éloignée de Phila que d'un quart de lieue.

Persée, revenu de sa fraieur, & aiant repris ses esprits, souhaitoit fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avoit donnés de jetter dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & de bruler à Thessalonique toutes ses galéres. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avoit traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourroit suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avoit jetté dans la mer ce qu'il avoit trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs aiant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le Roi les fit tous

mourir en secret, aussibien qu'Andronic & Nicias; tant il avoit honte de l'indigne fraieur à laquelle il s'étoit livré, dont il ne vouloit laisser aucuns témoins ni aucunes traces.

Il se fit de part & d'autre plusieurs expéditions tant par mer que par terre, qui n'eurent pas beaucoup de suites, & ne furent pas fort importantes. *Liv. lib. 44 n. 10-14.*

Quand Polybe revint de son ambassade dans le Péloponnése, la lettre d'Appius, par laquelle il demandoit cinq mille hommes, y avoit déja été portée. Peu de tems après, le Conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcusable. D'un autre côté il étoit dangereux de refuser des troupes, qui pouvoient être utiles aux Romains, & dont les Achéens n'avoient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un Décret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un ordre du Sénat, & Appius n'en avoit pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoier à Appius, il faloit informer le Consul de sa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par là Polybe épargna aux Achéens une dépense qui seroit montée à plus de six-vingts mille écus. *Polyb. Legat. 78.*

Cependant il arriva à Rome des Ambassadeurs de la part de Prusias roi de Bithynie & de celle des Rhodiens en faveur de Persée. Le premier s'expliqua fort modestement en déclarant que Prusias jusques-là avoit toujours été attaché au parti des Romains, & ne cesseroit de l'être tant que dureroit la guerre : mais qu'aiant promis à Persée d'emploier pour lui ses bons offices auprès des Romains pour en obtenir la paix, il les prioit, si cela étoit possible, de lui accorder cette grace, & de faire de sa médiation l'usage qu'ils jugeroient à propos. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. Après avoir étalé avec un stile fastueux les services qu'ils avoient rendus au peuple Romain, & s'être attribué la plus grande part dans les victoires qu'ils avoient remportées, & sur tout dans celle contre Antiochus, ils ajoutérent : Que pendant que la *Liv. lib. 44. n. 14-16.*

paix subsistoit entre les Macédoniens & les Romains, ils avoient commencé à entrer en alliance avec Persée: qu'ils l'avoient suspendue malgré eux, & sans aucun sujet de plainte contre le Roi, parce qu'il avoit plu aux Romains de les engager dans leur parti. Que depuis trois ans que duroit cette guerre, ils en souffroient beaucoup d'incommodités. Que le commerce de la mer étant interrompu, l'île sentoit une grande disette par le retranchement des revenus & des émolumens qu'ils en retiroient. Que ne pouvant plus porter des pertes si considérables, ils avoient envoié des Ambassadeurs en Macédoine au Roi Persée, pour lui déclarer que les Rhodiens jugeoient nécessaire qu'il fît la paix avec les Romains: qu'on les avoit aussi envoiés à Rome pour y faire la même déclaration. Que si quelqu'un des deux partis refusoit de se rendre à une proposition si raisonnable, & de mettre fin à la guerre, les Rhodiens verroient ce qu'ils auroient à faire.

On juge aisément de quelle maniére fut reçu un discours si vain & si présomptueux. Il y a des historiens qui ont dit que pour toute réponse on fit lire en leur présence une Ordonnance du Sénat qui déclaroit les Cariens & les Lyciens libres. C'étoit les piquer au vif, & les mortifier par l'endroit le plus sensible; car ils prétendoient avoir autorité sur ces deux peuples. Selon d'autres, le Sénat répondit en peu de mots: Qu'on connoissoit depuis lontems à Rome la disposition des Rhodiens, & leurs trames secrettes avec Persée. Que quand Rome l'auroit vaincu, ce que l'on espéroit qui arriveroit au premier jour, elle verroit à son tour ce qu'elle auroit à faire, & traiteroit alors ses alliés chacun selon leurs mérites. On fit pourtant à leurs Ambassadeurs les présens ordinaires.

On fit ensuite lecture de la lettre du Consul Q. Marcius, dans laquelle il rendoit compte de la maniére dont il étoit entré dans la Macédoine après avoir essuié des peines incroiables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutoit que, par la sage prévoiance du Préteur, il avoit des vivres pour tout l'hiver, aiant reçu des Epirotes vingt mille mesures de froment, & dix mille d'orge, dont il faloit paier le prix à leurs Ambassadeurs qui étoient à Rome: qu'il fa-

loit aussi lui envoier des habits pour les soldats, & qu'il avoit besoin de deux cens chevaux, qui fussent sur tout de Numidie, parce qu'il n'en trouvoit point dans le pays. Tous ces articles furent exécutés exactement & promtement.

On donna après cela audience à un Seigneur de Macédoine, appellé Onésime. Il avoit toujours porté le Roi à la paix; & le faisant souvenir que Philippe son pere, jusqu'au dernier jour de sa vie, s'étoit toujours fait lire réguliérement deux fois chaque jour le Traité qu'il avoit conclu avec les Romains, il l'avoit exhorté d'en faire autant, sinon avec la même régularité, du moins de tems en tems. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avoit commencé par se retirer des Conseils sous différens prétextes, pour ne point être témoin des résolutions qu'on y prenoit, & qu'il ne pouvoit point approuver. Enfin voiant qu'il étoit devenu suspect, & regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, & fut d'un grand secours au Consul. Aiant exposé au Sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très bien reçu, & le Sénat pourvut magnifiquement à sa subsistance.

§. IV. *Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Persée sollicite de tous côtés des secours: son avarice lui en fait perdre de considérables. Victoires du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célébre victoire remportée par Paul Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses enfans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant les quartiers d'hiver, parcourt les plus célébres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En paſ-*

ſant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Perſée. On accorde auſſi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius.

An. M. 3836. Av. J.C. 168. *Liv. lib.* 44. n. 17. *Plut. in Æm. Paul. p.* 259. 260.

LE TEMS des Comices, c'eſt-à-dire des Aſſemblées pour élire à Rome des Conſuls approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude ſur qui tomberoit un choix ſi important, & l'on ne parloit d'autre choſe dans toutes les converſations. On n'étoit point content des Conſuls qui depuis trois ans avoient été emploiés contre Perſée, & qui avoient fort mal ſoutenu l'honneur du nom Romain. On rappelloit dans ſon eſprit les célébres victoires remportées contre Philippe ſon pere, qui avoit été obligé de demander par grace la paix ; contre Antiochus, qui avoit été relegué au dela du mont Taurus, & forcé de paier un gros tribut ; enfin, ce qui étoit encore plus conſidérable, contre Annibal, le plus habile de tous les Généraux qu'on eût vûs juſques-là, contraint de quitter l'Italie après plus de ſeize ans de guerre, & vaincu dans ſa patrie preſque au pié des murailles de Carthage. Les formidables préparatifs qu'avoit fait Perſée, & quelques avantages qu'il avoit remportés dans les premiéres campagnes, augmentoient la crainte des Romains. Ils voioient bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choiſir un Général qui eût de la ſageſſe, de l'expérience, & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une guerre auſſi importante que celle dont il s'agiſſoit actuellement.

Tout le monde jettoit les yeux ſur Paul Emile. Il y a des occaſions où un mérite ſingulier réunit tous les ſuffrages du public ; & rien n'eſt plus flateur qu'un tel jugement, fondé ſur la connoiſſance des ſervices qu'un homme a déja rendus, ſur l'eſtime que les troupes font de ſa capacité, & ſur le beſoin preſſant qu'a l'Etat de ſa valeur & de ſa ſageſſe. Paul Emile avoit près de ſoixante ans : mais l'âge, ſans rien diminuer de ſes forces, n'avoit fait que lui ajouter

une

une maturité de conseil & de prudence, plus nécessaire encore à un Général que le courage & la bravoure. Il avoit été nommé Consul il y avoit treize ans, & s'étoit fait estimer généralement dans son Consulat. Mais le peuple ne paia ses services que d'ingratitude, aiant refusé de l'élever de nouveau au premier rang, quoiqu'il le demandât avec assez d'empressement. Depuis plusieurs années il menoit une vie retirée & particuliére, uniquement occupé de l'éducation de ses enfans, & jamais pere n'y réussit mieux que lui, & ne fut plus heureusement récompensé de ses peines. Tous ses parens, tous ses amis le pressoient de répondre aux vœux du peuple qui l'appelloit au Consulat: mais ne se croiant plus en état de commander, il évitoit de paroitre en public, se tenoit renfermé, & fuioit les honneurs avec autant d'empressement que les autres ont coutume de les rechercher. Cependant, quand il vit que tous les matins on s'assembloit en foule à sa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre son refus opiniâtre, il se rendit enfin à de si fortes instances, & paroissant parmi ceux qui aspiroient à cette dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées, que donner au peuple des assurances d'une victoire prochaine & complette. Le Consulat lui fut accordé d'une commune voix, &, selon Plutarque, le commandement de l'armée de Macédoine lui fut décerné préférablement à son Collégue: Tite Live dit pourtant qu'il lui échut par le sort.

On dit que ce jour-là même, qu'il fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondoit en larmes. Il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant: *Vous ne savez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée*. Paul Emile, frapé de ce mot, lui dit: *A la bonne heure, ma chere enfant; j'accepte de bon cœur cet augure.* Les an-

ciens portoient fort loin la superstition sur ces sortes de rencontres fortuites.

Liv. lib. 44. n. 18-22. Plut. in Æm. Paul. p. 260.

La maniére dont s'y prit Paul Emile pour se préparer à la guerre dont on l'avoit chargé, fit juger du succès qu'on en devoit attendre. Avant tout il demanda au Sénat qu'on envoiât des Commissaires en Macédoine pour visiter les armées & les flotes, & pour faire leur raport, après une exacte enquête, de ce qu'il faudroit ajouter de troupes soit par terre soit par mer. Ils devoient aussi s'informer, autant que cela seroit possible, à quel nombre montoient les troupes du Roi, où elles étoient actuellement, aussi bien que celles des Romains: si ceux-ci avoient leur camp dans les forêts, ou s'ils les avoient entiérement passées, & étoient arrivés dans la plaine: sur quels alliés on pouvoit certainement compter, qui étoient ceux dont la fidélité paroissoit douteuse & chancellante, & qui l'on devoit regarder comme des ennemis déclarés: pour combien de tems on avoit des vivres, & d'où il faloit en faire transporter soit par des voitures de terre, soit dans des vaisseaux: ce qui s'étoit passé dans la derniére campagne soit dans les armées de terre, soit dans la flote. En Général habile & expérimenté il vouloit qu'on descendît dans ce détail, persuadé qu'on ne pouvoit former le plan de la campagne où il alloit entrer, ni en bien régler les opérations, que sur toutes ces connoissances. Le Sénat approuva fort de si sages mesures, & nomma des Commissaires au gré de Paul Emile, qui partirent deux jours après.

En attendant leur retour, on donna audience aux Ambassadeurs de Ptolémée & de Cléopatre roi & reine de l'Egypte, qui portoient des plaintes à Rome contre les entreprises injustes d'Antiochus roi de Syrie. Il en a été parlé dans le volume précédent.

Les Commissaires avoient fait une grande diligence. Etant de retour à Rome, ils firent leur raport, & dirent: Que Marcius avoit forcé les passages de la Macédoine pour y faire entrer l'armée, mais avec plus de péril que d'utilité. Que le Roi s'étoit avancé dans la Piérie, & l'occupoit actuellement: que les deux camps étoient fort voisins l'un de l'autre, n'étant séparés que par le fleuve Enipée.

Que le Roi évitoit le combat, & que l'armée Romaine n'étoit point en état de l'y contraindre, ni de le forcer dans ſes lignes. Qu'aux autres incommodités étoit ſurvenu un hiver fort rude, qui ſe faiſoit ſentir vivement dans un pays de montagnes, & qui empêchoit abſolument d'agir; & qu'il ne reſtoit de vivres que pour ſix jours. Qu'on faiſoit monter l'armée des Macédoniens à trente mille hommes. Que, ſi Appius Claudius avoit eu une armée aſſez forte aux environs de Lychnide dans l'Illyrie, il auroit pu fort embarraſſer le Roi Gentius: mais qu'actuellement ce Général, & ce qu'il avoit avec lui de troupes, étoit en grand danger, ſi on ne lui envoioit au plutôt un renfort conſidérable, ou ſi on ne lui faiſoit quitter le poſte qu'il occupoit. Qu'après avoir viſité le camp, ils s'étoient rendus à la flote. Qu'ils avoient entendu dire qu'une partie de l'équipage avoit péri de maladie; que les autres alliés, ſur tout ceux de Sicile, étoient retournés chez eux; & que la flote manquoit abſolument de matelots & de ſoldats: que ceux qui étoient reſtés n'avoient point reçu leur paie, & étoient ſans habits. Qu'Eumène & ſa flote, après s'être un peu montrés, avoient diſparu preſque auſſitôt ſans qu'on en pût dire de bonnes raiſons, & qu'il ne paroiſſoit pas qu'on pût ni qu'on dût compter ſur ſes diſpoſitions: mais, que pour Attale ſon frere, ſa bonne volonté n'étoit pas douteuſe.

Sur ce raport des Commiſſaires, après que Paul Emile eut dit ſon avis, le Sénat ordonna qu'il partiroit inceſſamment pour la Macédoine, auſſibien que le Préteur Cn. Octavius qui avoit le commandement de la flote, & que L. Anicius autre Préteur qui devoit ſuccéder à Ap. Claudius ſe rendroit aux environs de Lychnide dans l'Illyrie. Le nombre des troupes que chacun d'eux devoit commander fut réglé de la maniére qui ſuit.

Les troupes qui compoſoient l'armée de Paul Emile, montoient à vingt-cinq mille huit cens hommes: ſavoir deux Légions Romaines, chacune de ſix mille hommes de pié, & de trois cens chevaux; autant d'infanterie des Alliés d'Italie, & le double de cavalerie. Il avoit de plus ſix cens chevaux levés dans la Gaule Ciſalpine. On tira

encore quelques troupes auxiliaires des alliés de Gréce & d'Asie. Le tout ne montoit pas vraisemblablement à plus de trente mille hommes. Le Preteur Anicius devoit pareillement avoir deux Légions, mais qui n'étoient composées chacune que de cinq mille deux cens hommes de pié, & de trois cens chevaux ; avec dix mille hommes des Alliés d'Italie, & huit cens chevaux : ce qui faisoit en tout vingt & un mille deux cens hommes. Les troupes qui servoient sur la flote étoient de cinq mille hommes. Ces trois corps réunis ensemble faisoient cinquante six mille deux cens hommes.

Comme la guerre qu'on se préparoit de faire cette année dans la Macédoine paroissoit de la derniére conséquence, on prit toutes les précautions capables de la faire réussir. C'étoit aux deux Consuls & au peuple à choisir les Tribuns qui devoient servir, & qui commandoient chacun à leur tour le corps entier de la Légion. Il fut ordonné qu'ils ne choisiroient pour ces emplois que des hommes qui eussent déja été en charge ; & on laissa à Paul Emile la liberté de prendre pour son armée parmi tous les Tribuns ceux qu'il lui plairoit : il y en avoit douze pour les deux Légions.

Il faut avouer que Rome se conduisit ici avec une grande sagesse. Elle avoit, comme on l'a vû, nommé d'un consentement unanime pour Consul & pour Général celui des Romains qui étoit incontestablement le plus habile guerrier de son siécle. Elle veut qu'on éléve à la charge de Tribuns les Officiers qui ont le plus de mérite, le plus d'expérience, le plus d'habileté reconnue par des services réels, avantages que ne donnent pas toujours ni la naissance ni l'ancienneté, ausquelles aussi les Romains n'étoient point du tout astreints. Rome fait plus, & par une exception singuliére, compatible avec le gouvernement républicain, elle laisse Paul Emile maître absolu de choisir parmi les Tribuns ceux qu'il lui plaira, sachant de quelle importance il est qu'il y ait une parfaite union entre le Général & les Officiers subalternes qui servent sous lui, afin que les ordres que donne le premier, qui est comme l'ame de toute l'armée, & qui en doit régler tous les mou-

vemens, soient exécutés avec la derniére exactitude; ce qui ne peut se faire s'il ne régne entr'eux une grande intelligence, fondée sur l'amour du bien public, & que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'ambition ne soient capables de troubler.

Après que tous ces réglemens eurent été faits, le Consul Paul Emile passa du Sénat à l'assemblée du peuple, & il y tint ce discours. » J'ai cru apercevoir, Romains, que » vous avez fait paroitre plus de joie encore lorsque la » Macédoine m'est échue par le sort, que quand je fus » nommé Consul, ou quand j'entrai en charge; & il m'a » semblé que le sujet de votre joie étoit l'espérance que » vous aviez que je terminerois d'une maniere digne de » la grandeur & de la réputation du peuple Romain une » guerre, qui, selon vous, traîne trop en longueur. J'ai » lieu de croire que les mêmes dieux qui m'ont * fait » écheoir la Macédoine par le sort, m'aideront aussi de » leur protection pour faire & terminer cette guerre heu- » reusement. Mais de quoi je puis vous répondre avec as- » surance, c'est que je ferai tous mes efforts pour ne pas » rendre vaine votre espérance. Le Sénat a réglé sage- » ment tout ce qui est nécessaire pour l'expédition dont » je suis chargé; & comme il m'a ordonné de partir in- » cessamment, à quoi je n'apporterai point de délai, je sai » que C. Licinius mon Collégue, plein de zêle pour le » bien public, travaillera à la levée & au départ des » troupes qui me sont destinées, avec la même ardeur & » la même promtitude que si c'étoit pour lui-même. J'au- » rai soin de vous mander exactement, aussibien qu'au » Sénat, tout ce qui arrivera, & vous pouvez compter sur » la certitude & la vérité de mes lettres: mais je vous » demande par grace de ne point ajouter foi ni donner du » poids par votre crédulité aux bruits vagues & sans au- » teur qui se répandront. Je m'aperçois dans cette guerre, » plus que dans toute autre, que quelque force d'ame » qu'on puisse avoir pour se mettre au dessus de ces bruits, » ils ne laissent pas de faire impression, & d'inspirer je ne

* *C'étoit une pensée établie de tout tems chez tous les peuples que la Divinité présidoit au sort.*

» ſai quel découragement. Il y a des gens qui dans les » cercles, & même à table, conduiſent les armées, réglent » nos démarches, & preſcrivent toutes les opérations de » la campagne. Ils ſavent mieux que nous où il faut cam- » per, & de quels poſtes il faut ſe ſaiſir: dans quel tems, » & par quel défilé, on doit entrer dans la Macédoine: » où il eſt à propos d'établir des greniers & des magazins: » par où, ſoit par terre ſoit par mer, on peut faire venir » des vivres: quand il faut en venir aux mains avec l'en- » nemi, & quand il faut demeurer en repos. Et non ſeu- » lement ils preſcrivent ce qu'il y a de meilleur à faire, » mais, pour peu qu'on s'écarte de leur plan, ils en font un » crime au Conſul, & le citent à leur tribunal. Sachez, » Romains, que c'eſt là un grand obſtacle pour vos Géné- » raux. Tous n'ont pas, pour mépriſer des bruits fâcheux, » la fermeté & la conſtance de Fabius, qui aima mieux » ſouffrir, que le peuple, ſur de pareils bruits, donnât » atteinte à ſon autorité, que de laiſſer périr les affaires » pour ſe conſerver un vain nom. Je ſuis bien éloigné de » croire que les Généraux n'aient pas beſoin de recevoir » des avis: je penſe, au contraire, que quiconque veut » ſeul tout conduire par ſa tête & ſans conſulter, marque » plus de préſomption que de ſageſſe. Que peut-on donc » faire raiſonnablement? C'eſt que perſonne ne s'ingére » de donner des avis à vos Généraux, que ceux premié- » rement qui ſont habiles dans le métier de la guerre, & » à qui l'expérience a appris ce que c'eſt que de comman- » der; & ſecondement, ceux qui ſont ſur les lieux, qui » connoiſſent l'ennemi, qui ſont témoins par eux-mêmes » des conjonctures, & qui partagent avec nous les dan- » gers. Si quelqu'un ſe flate de pouvoir m'aider de ſes » conſeils dans la guerre dont vous m'avez chargé, qu'il » ne refuſe point de rendre ce ſervice à la République, & » qu'il vienne avec moi en Macédoine: galére, chevaux, » tente, vivres, je le défraierai de tout. Mais ſi l'on ne » veut pas prendre cette peine, & qu'on préfére le doux » loiſir de la ville aux dangers & aux fatigues du camp, » qu'on ne s'aviſe pas de vouloir tenir le gouvernail en » demeurant tranquille dans le port. La ville, par elle-

» même, fournit une assez grande matiére de discours sur » d'autres sujets : mais que pour ceux-ci elle s'impose silen-» ce, & qu'elle sache que nous ne ferons cas que des con-» seils qui se donneront dans le camp même.

Ce discours de Paul Emile, plein de sens & de raison, montre que les hommes, dans tous les tems, sont toujours les mêmes. On a une démangeaison incroiable d'examiner, de critiquer, de condanner la conduite des Généraux ; & l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela l'on péche visiblement & contre le bon sens, & contre l'équité. Contre le bon sens : car quoi de plus absurde & de plus ridicule, que de voir des gens sans aucune connoissance de la guerre & sans aucune expérience, s'ériger en censeurs des plus habiles Généraux, & prononcer d'un ton de maîtres sur leurs actions ? Contre l'équité : car les plus experts même n'en peuvent juger sainement, s'ils ne sont sur les lieux, la moindre circonstance du tems, du lieu, de la disposition des troupes, des ordres même secrets qui ne sont pas connus, pouvant changer absolument les régles ordinaires. Mais il ne faut pas espérer qu'on se corrige de ce défaut, qui a sa source dans la curiosité & dans la vanité naturelles à l'homme ; & les Généraux, à l'exemple de Paul Emile, font sagement de mépriser ces bruits de ville, & ces rumeurs de gens oisifs, sans occupation, & souvent sans jugement.

Paul Emile, après avoir satisfait selon la coutume aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius, destiné à commander la flote.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Persée de son côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé l'aiant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, (trois cens mille écus) & acheta à ce prix son alliance. *Liv. lib. 44 n. 23-29. Polyb. Legat. 85. & 87. Plut. in Paul. Æm. pag. 260. 261.*

Il envoia en même tems des Ambassadeurs à Rhodes, persuadé que si cette île, très puissante alors sur mer, embrassoit son parti, Rome seroit fort embarrassée. Il en députa aussi vers Euméne & Antiochus, deux Rois très puissans, & fort en état de le secourir. C'étoit sagesse à

Persée de recourir à ces moiens, & de chercher à se fortifier par de tels appuis: mais il s'en avise trop tard. Il auroit falu commencer par là, & en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe à remuer ces puissances éloignées, que lorsqu'il est déja réduit presque à l'extrémité, & que ses affaires sont presque absolument desespérées. C'étoit appeller plutôt des spectateurs & des associés de sa ruine, que des soutiens & des appuis. Les instructions qu'il donne à ses Ambassadeurs, sont très solides & très capables de persuader, comme on va le voir: mais il les faloit emploier trois ans plutôt, & en attendre l'effet, avant que de s'embarquer presque seul dans la guerre contre un peuple si puissant, & qui avoit tant de ressources dans ses malheurs.

Les Ambassadeurs avoient les mêmes instructions pour ces deux Rois. Ils leur représentérent qu'il y avoit une inimitié naturelle entre les Républiques & les Monarchies. Que le peuple Romain attaquoit les Rois l'un après l'autre, &, ce qui étoit le comble de l'indignité, qu'il emploioit les forces des Rois mêmes pour les ruiner successivement. Qu'ils avoient accablé son pere par le secours d'Attale: que par celui d'Euméne, & en partie aussi de son pere Philippe, Antiochus avoit été subjugué: qu'actuellement ils avoient armé contre lui Euméne & Prusias. Qu'après que le roiaume de Macédoine auroit été détruit, viendroit le tour de l'Asie, dont ils avoient déja envahi une partie sous le spécieux prétexte de rétablir les villes dans leur ancienne liberté; & que la Syrie suivroit de près. Qu'on commençoit déja à préférer Prusias à Euméne par des distinctions d'honneur particuliéres, & qu'on arrachoit à Antiochus le fruit de ses victoires en Egypte. Persée les exhortoit ou à porter les Romains à laisser la Macédoine en paix; ou, s'ils persévéroient dans l'injuste dessein de lui faire la guerre, à les regarder comme les ennemis communs de tous les Rois. Les Ambassadeurs agirent ouvertement & sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Euméne, ils couvrirent leur voiage du prétexte de racheter les prisonniers, & ne traitérent qu'en secret de ce qui en étoit la véritable cause. Il y avoit déja

déja eu, sur le même sujet, plusieurs pourparlers en différens tems & en différens lieux, qui avoient commencé à rendre ce Prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Euméne dans le fond souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains ; l'énorme pouvoir qu'il auroit eu pour lors lui auroit fait ombrage, & auroit vivement piqué sa jalousie : il ne vouloit pas non plus se déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croiant voir les deux partis également disposés à la paix, Persée par la crainte des maux qui pouvoient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînoit fort en longueur ; il cherchoit à se rendre le médiateur de cette paix, & à vendre chérement à Persée sa médiation, ou du moins son inaction & sa neutralité. On étoit déja convenu du prix, qui étoit quinze cens talens, (quinze cens mille écus.) Il n'y avoit plus de dispute que sur le tems du paiement de cette somme. Persée vouloit attendre que le service fût rendu, & cependant mettre la somme en dépôt dans la Samothrace. Euméne par là ne se croioit pas en sureté, parce que la Samothrace dépendoit de Persée, & il vouloit que dès lors on lui paiât une partie de la somme. C'est ce qui rompit le traité.

Il en manqua encore un autre, qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au-dela du Danube un corps de troupes Gauloises, composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantassins, & il étoit convenu de donner dix piéces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, & mille à leurs Capitaines. J'ai marqué auparavant que ces Gaulois avoient pris le nom de Bastarnes. Quand il les sut arrivés sur les frontiéres de ses Etats, il alla au devant d'eux avec la moitié de ses troupes, & donna ordre que dans les villes & les villages par où ils devoient passer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin, & des troupeaux. Il avoit quelques présens pour les principaux Officiers, des chevaux, des harnois, des casaques : il y joignit aussi quelque argent, qui devoit être distribué entre un petit nombre : il comptoit gagner la multitude par cette amorce. Le Roi s'arréta au-

près du fleuve * Axius, & y campa avec ses troupes. Il députa Antigone, un des Seigneurs Macédoniens, vers les Gaulois, qui étoient environ à trente lieues delà. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille prodigieuse, adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, fiers & audacieux en paroles pleines de bravades & de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son Maître avoit donnés pour qu'ils fussent bien reçus par tout où ils passeroient, & les présens qu'il leur préparoit : ensuite il les invita à s'avancer jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquoit, & à envoier les principaux d'entr'eux vers le Roi. Les Gaulois n'étoient pas gens à se paier de paroles. Clondicus, le Chef & le Roi de ces étrangers, alla droit au fait, & demanda si l'on apportoit la somme dont on étoit convenu. Comme on ne lui donnoit point de réponse : *Allez*, dit-il, *déclarer à votre Prince, qu'avant qu'il ait envoié les otages & les sommes convenues, les Gaulois ne partiront point d'ici.* Le Roi, au retour de son Député, assembla son Conseil. Il pressentit où iroient les avis ; &, comme il étoit meilleur gardien de son argent que de son roiaume, pour colorer son avarice il s'étendit fort sur la perfidie & la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il seroit dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on auroit tout à craindre, & que cinq mille cavaliers lui suffiroient. On sentoit bien qu'il ne craignoit que pour son argent, mais personne n'osa le contredire. Antigone retourna vers les Gaulois, & leur dit que son Maître n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement & un murmure général contre Persée, qui les avoit fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus aiant encore demandé à Antigone s'il apportoit de l'argent pour les cinq mille cavaliers, comme celui-ci cherchoit des détours & ne répondoit point nettement, les Gaulois entrérent en fureur, & peu s'en falut qu'ils ne se jettassent sur lui pour le mettre en piéces, & lui-même l'appréhendoit fort. Cependant ils respectérent la qualité de Député, & le renvoiérent sans lui avoir fait

* *Axius est un fleuve de la Mygdonie.*

aucun mauvais traitement. Les Gaulois partirent sur le champ, reprirent le chemin du Danube, & ravagérent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage.

Persée, avec un renfort si considérable, auroit fort embarrassé les Romains. Il pouvoit faire passer ces Gaulois dans la Thessalie, où ils auroient ravagé le pays, & pris les places les plus fortes. Par là, demeurant tranquille auprès du fleuve Enipée, il auroit mis les Romains hors d'état & de pénétrer dans la Macédoine dont il leur fermoit l'entrée par ses troupes, & de subsister plus lontems dans le pays, parce qu'ils n'auroient plus tiré comme auparavant leurs vivres de la Thessalie, qui auroit été entiérement ravagée. L'avarice qui le dominoit, l'empécha de profiter d'un si grand avantage.

Elle lui en fit perdre encore un autre pareil. Pressé par l'état de ses affaires, & par l'extrême danger dont il se voioit menacé, il avoit enfin consenti de donner à Gentius les trois cens talens qu'il lui avoit demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes & équiper une flote. Pantauchus avoit ménagé ce Traité de la part du Roi de Macédoine, & avoit commencé par faire toucher au Prince d'Illyrie dix talens (dix mille écus) sur la somme qui lui étoit promise. Gentius fit partir ses Ambassadeurs, & avec eux des gens surs pour transporter l'argent. Il leur donna ordre aussi, quand tout auroit été terminé, de se joindre aux Ambassadeurs de Persée, & d'aller ensemble à Rhodes, pour porter cette République à faire alliance avec eux. Pantauchus lui avoit représenté que si les Rhodiens y consentoient, Rome ne pourroit tenir contre ces trois puissances réunies. Persée reçut ces Ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part & d'autre on eut livré les otages, & prété les sermens, il ne restoit plus qu'à livrer les trois cens talens. Les Ambassadeurs & les Agens de l'Illyrien se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, & mis dans des caisses scellées du cachet des Ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Persée avoit fait dire sous main à ses gens chargés de ce transport de marcher lentement & à petites journées, &, quand ils seroient arrivés aux frontiéres de

Macédoine, de s'arréter, & d'y attendre ses ordres. Pendant tout ce tems-là, Pantauchus, qui étoit demeuré à la Cour d'Illyrie, pressoit fort le Roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Il y arriva pour lors deux Ambassadeurs de Rome, pour faire alliance avec Gentius. Il avoit déja touché dix talens comme des arrhes, & avoit nouvelle que la somme entiére étoit en chemin. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins & humains, il fit emprisonner les deux Ambassadeurs, sous prétexte que c'étoient des espions. Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croiant engagé suffisamment & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cens talens, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, & de son habileté à conserver son argent. Mais il ne faisoit que le garder & le mettre en réserve pour le vainqueur, au lieu qu'il auroit dû s'en servir pour se défendre contre lui, & pour le vaincre, selon la maxime de Philippe & d'Alexandre son fils, les plus illustres de ses ancêtres, qui avoient coutume de dire, *Que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les Ambassadeurs de Persée & de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus très agréablement. On leur fit part du Décret par lequel la République avoit résolu d'emploier tout son crédit & toutes ses forces pour obliger les deux partis à faire la paix, & à se déclarer contre celui qui refuseroit d'entrer dans des propositions d'accommodement.

Liv. lib. 44. n. 30-32. Dès le commencement du printems les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département: le Consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flote, Anicius dans l'Illyrie.

Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il avoit à soutenir la guerre contre Gentius. Il la termina avant qu'on sût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Aiant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes suivirent bientôt son exemple. Gentius lui-même fut obligé

de venir se jetter aux piés d'Anicius, & d'implorer sa miséricorde, avouant, les larmes aux yeux, sa faute, ou plutôt sa folie, d'avoir abandonné le parti des Romains. Le Préteur le traita humainement. Son premier soin fut de tirer de prison les deux Ambassadeurs. Il envoia l'un d'eux, nommé Perpenna, à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire; & peu de jours après y fit conduire Gentius, sa mere, sa femme, ses enfans, & son frere avec les principaux Seigneurs du pays. La vûe de prisonniers si illustres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de graces publiques aux dieux, & il se fit aux temples un grand concours de personnes de tout âge & de tout sexe.

Quand Paul Emile fut approché des ennemis, il trouva Persée campé près de la mer au pié du mont Olympe dans des lieux qui paroissoient inaccessibles. Il avoit devant lui l'Enipée, dont les bords étoient fort élevés; & sur la rive qui étoit de son côté il avoit construit de bons retranchemens, avec des tours d'espace en espace, où il avoit placé des balistes & d'autres machines pour lancer des traits & des pierres contre les ennemis, s'ils osoient en approcher. Persée s'y étoit fortifié de telle sorte, qu'il se croioit dans une entiére sureté, & qu'il espéroit de consumer & de rebuter enfin Paul Emile par la longueur du tems, & par les difficultés qu'il auroit à faire subsister ses troupes dans un pays déja mangé par l'ennemi, & à s'y maintenir.

Liv. lib. 44. n. 32-46. Plut. in Paul. Æm. p. 261-269.

Il ne savoit pas quel adversaire on lui avoit mis en tête. Paul Emile n'étoit occupé que du soin de tout préparer pour une action, & cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédiens & de moiens pour faire avec succès quelque entreprise. Il commença par établir une exacte & sévére discipline dans son armée, qu'il avoit trouvé corrompue par la licence où on la laissoit vivre. Il réforma plusieurs choses soit pour les armes, soit pour les sentinelles. Les soldats étoient accoutumés à critiquer leur Général, à examiner entr'eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, & à marquer ce qu'il devoit faire ou ne pas faire. Il leur parla avec fermeté

& dignité. Il leur fit entendre que ces discours convenoient mal au soldat: que trois choses seulement devoient l'occuper, le soin de son corps, pour le rendre robuste & agile; le soin de ses armes, afin qu'elles fussent toujours propres & en bon état; le soin des * vivres, afin d'être toujours prêt à partir au premier ordre: que du reste il devoit s'en reposer sur la bonté des dieux immortels, & sur la vigilance du Général. Que pour lui, il n'omettroit rien de tout ce qui seroit nécessaire pour leur donner occasion de montrer leur courage: qu'ils eussent soin seulement, quand on leur en donneroit le signal, de bien faire leur devoir.

Il est incroiable combien ce discours les anima. Les vieux soldats avouoient que ce n'étoit que de ce jour-là qu'ils avoient appris ce qu'ils devoient faire. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Personne n'y demeuroit oisif. On voioit les soldats aiguiser leurs épées; polir leurs casques, leurs cuirasses, leurs boucliers; s'essaier à se mouvoir agilement sous leurs armes; agiter avec bruit leurs javelots, & faire briller leurs épées nues; enfin se rompre & s'endurcir dans tous les exercices militaires: de sorte qu'il étoit aisé de voir, qu'à la premiére occasion qu'ils auroient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étoient déterminés ou à vaincre, ou à mourir.

Le camp étoit placé dans un endroit très favorable, mais qui manquoit d'eau: & c'étoit une grande incommodité pour l'armée. Paul Emile, qui songeoit à tout, voiant devant lui le mont Olympe très haut & tout couvert d'arbres fort verds & fort touffus, jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres qu'il y avoit nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive, & se mit en même tems à faire des ouvertures au pié, & à creuser des puits dans le sable. A peine [a] en eut-on effleuré la surface, qu'on vit sortir de plusieurs sources des

* *Chez les Romains, les soldats portoient des vivres quelquefois pour dix ou douze jours.*

a Vix deducta summa arena erat, cùm scaturigines turbidæ primò & tenues emicare, dein liquidam multamque fundere aquam, velut deûm dono, cœperunt. Aliquantum ea quoque res duci famæ & auctoritatis apud milites adjecit. *Liv.*

eaux, troubles d'abord & en petite quantité, mais bientôt après très claires & très abondantes. Cet événement, qui étoit naturel, fut regardé par les soldats comme une faveur singuliére des dieux qui avoient pris Paul Emile sous leur protection; ce qui le leur rendit encore plus cher & plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passoit dans le camp des Romains, l'ardeur des soldats, les mouvemens qu'ils se donnoient, les divers exercices par lesquels ils se préparoient au combat, il entra dans une vraie inquiétude, & vit bien qu'il n'avoit plus à faire à un Licinius, un Hostilius, un Marcius, & que dans l'armée Romaine tout étoit changé avec le Général. Il redoubla son attention & ses soins de son côté, anima les soldats, s'appliqua aussi à les former par différens exercices, ajouta de nouveaux retranchemens aux anciens, & travailla à mettre son camp hors d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la victoire remportée dans l'Illyrie, & de la prise du Roi avec toute sa famille. Elle causa dans l'armée Romaine une joie incroiable, & excita parmi les soldats une ardeur de se signaler pareillement de leur côté, qui ne peut s'exprimer. Car c'est l'ordinaire, qu'entre deux armées qui agissent en divers endroits, l'une ne veuille point céder à l'autre en courage ni en gloire. Persée tâcha d'abord d'étoufer cette nouvelle, mais le soin qu'il prenoit de la dissimuler, ne servit qu'à la rendre plus publique & plus certaine. L'allarme fut générale parmi ses troupes, & leur fit craindre un sort pareil.

Dans ce même tems arrivent les Ambassadeurs Rhodiens, qui venoient faire touchant la paix la même proposition à l'armée, qui avoit excité à Rome une si grande indignation dans le Sénat. Il est aisé de juger comment elle fut reçue dans le camp. Quelques-uns, transportés de colére, vouloient qu'on les renvoiât avec insulte. Le Consul crut leur marquer mieux son mépris, en leur répondant froidement qu'il leur rendroit réponse dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faisoit de la média-

tion pacifique des Rhodiens, il assembla son Conseil pour délibérer sur les moiens d'entrer en action. Il y a apparence que l'armée Romaine, qui l'année précédente avoit pénétré jusques dans la Macédoine, en étoit sortie, & retournée en Thessalie, peutêtre pour y chercher des vivres: car maintenant on est en peine pour s'ouvrir un passage dans la Macédoine. Quelques-uns, & c'étoient les plus anciens Officiers, vouloient qu'on entreprît de forcer les retranchemens des ennemis sur les bords de l'Enipée: ils prétendoient que les Macédoniens, qui l'année précédente avoient été chassés d'endroits plus élevés & plus fortifiés, ne pourroient soutenir le choc des légions Romaines. D'autres étoient d'avis qu'Octavius avec la flote allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le Roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes de l'Enipée, pour la défense de son pays, & à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est bien important qu'un Général habile & expérimenté soit maître de prendre le parti qui lui plait davantage. Paul Emile avoit des vûes toutes différentes. Il voioit que la rive de l'Enipée, tant par sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées, étoit inaccessible. D'ailleurs il savoit, sans parler des machines disposées de toutes parts, que les troupes ennemies étoient beaucoup plus habiles que les siennes à lancer des javelots & des traits. Entreprendre de forcer des lignes aussi impénétrables que celles-là, ç'eût été exposer les troupes à la boucherie; & un bon Général épargne le sang des soldats, parce qu'il s'en regarde comme le pere, & qu'il croit devoir les ménager comme ses enfans. Il se tint donc quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement. On prétend, dit Plutarque, qu'il n'y a point d'exemple que deux armées si nombreuses aient été si lontems en présence dans une paix si profonde, & dans une si grande tranquillité. En tout autre tems le soldat, plein d'ardeur & d'impatience, auroit murmuré: mais Paul Emile lui avoit appris à se laisser conduire.

Enfin, à force de chercher & de s'informer, il apprit de deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la

fidélité

fidélité lui étoient connues, qu'il y avoit un chemin, qui, en traversant la Perrhébie, menoit à Pythium, ville située au plus haut du mont * Olympe; que ce chemin n'étoit pas d'un difficile accès, mais qu'il étoit bien gardé: Persée y avoit envoié un détachement de cinq mille hommes. Il conçut, qu'en faisant attaquer de nuit & à l'improviste ce corps de garde par de bonnes troupes, on pourroit le chasser de ce poste, & s'en emparer. Il s'agissoit de tromper l'ennemi, & de lui cacher son dessein. Il fait venir le Préteur Octavius, & s'étant ouvert à lui, il lui ordonne d'aller à Héraclée avec sa flote, & de prendre assez de vivres pour mille hommes pendant dix jours, afin de faire croire à Persée qu'on alloit ravager la côte maritime. En même tems il fait partir Fabius Maximus son fils encore tout jeune, & Scipion Nasica gendre de Scipion l'Africain, sans leur découvrir encore son véritable dessein; leur donne un détachement de cinq mille hommes de troupes choisies, & leur fait prendre le chemin de la mer vers Héraclée, comme s'ils devoient s'y embarquer, selon ce qui avoit été proposé dans le Conseil. Quand ils furent arrivés, le Préteur leur fit savoir les ordres du Consul. Dès que la nuit fut venue, quittant le chemin de la mer, ils s'avancent, sans s'arrêter, vers Pythium à travers les montagnes & les rochers, conduits par les deux guides de Perrhébie. On étoit convenu qu'ils y arriveroient le troisiéme jour vers la fin de la nuit.

Cependant Paul Emile, pour amuser l'ennemi & lui ôter toute autre pensée, le lendemain dès le matin détache ses troupes armées à la légére comme pour attaquer les Macédoniens. Il se donna un léger combat dans le lit même de la riviére qui étoit fort basse. Des deux côtés la rive, depuis le haut jusqu'au lit de la riviére, avoit dans sa pente l'espace de trois cens pas; & le lit même en avoit mille de largeur. L'action se passa à la vûe du Roi & du Consul, qui étoient, chacun avec leurs troupes, à la tête de leur camp. Le Consul fit sonner la re-

* *Le mont Olympe, à l'endroit où étoit Pythium, avoit de hauteur prise perpendiculairement plus de dix stades, c'est-à-dire plus d'une demie lieue.*

traite vers le midi. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Le jour ſuivant le combat recommença encore de la même ſorte, & à peu près à la même heure, mais il fut plus vif, & dura plus lontems. Les Romains n'avoient pas affaire ſeulement à ceux avec qui ils en venoient aux mains : ils étoient encore accablés de traits & de pierres que lançoient contr'eux les ennemis du haut des tours diſpoſées le long du rivage. Le Conſul perdit beaucoup plus de monde ce jour-là, & fit retirer ſes troupes plus tard. Le troiſiéme jour, Paul Emile ſe tint en repos, & parut avoir deſſein de tenter un autre paſſage plus près de la mer. Perſée ne ſe doutoit en aucune maniére du danger qui le menaçoit.

Scipion étoit arrivé la nuit du troiſiéme jour près de Pythium. Ses troupes étoient fort fatiguées : il les fit repoſer le reſte de la nuit. Perſée cependant étoit fort tranquille. Mais tout-à-coup un transfuge de Créte, qui s'étoit dérobé des troupes de Scipion, alla le tirer de cette ſécurité, en lui apprenant le circuit que faiſoient les Romains pour le ſurprendre. Le Roi, effraié de cette nouvelle, détache ſur le champ dix mille ſoldats étrangers avec deux mille Macédoniens ſous la conduite de Milon, & lui ordonne de faire toute la diligence poſſible pour occuper une hauteur qui reſtoit à paſſer aux Romains, avant que d'arriver à Pythium. Il les prévint en effet. Il y eut un combat fort rude ſur cette hauteur, & la victoire demeura quelque tems douteuſe. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & miſes en déroute. Scipion les pourſuivit vivement, & mena ſa troupe victorieuſe dans la plaine.

Les fuiards étant arrivés dans le camp de Perſée, y répandirent une ſi grande terreur, que ce Prince délogea ſur l'heure, & ſe retira par ſes derriéres ſaiſi de fraieur, & preſque ſans eſpérance. Il tint un grand Conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il faloit prendre. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il devoit s'arrêter devant les murailles de Pydna, pour tenter le hazard d'une bataille ; ou partager ſes troupes dans ſes places, les bien munir de vivres, & y attendre les ennemis, qui ne pourroient pas ſubſiſter

lontems dans un pays qu'il auroit pris soin de ravager, & qui ne fourniroit ni fourrages pour les chevaux, ni nourriture pour les hommes. Ce dernier parti avoit de grands inconvéniens, & marquoit un Prince réduit à la derniére extrémité, & à qui il ne restoit ni ressource ni espérance, sans parler de la haine qu'exciteroit contre lui le ravage des terres commandé & exécuté par le Roi même. Pendant que Persée, incertain du parti qu'il doit prendre, flote dans ce doute, les principaux Officiers lui représentent que son armée est très supérieure à celle des Romains, que ses troupes sont très résolues de bien faire aiant à défendre leurs femmes & leurs enfans: qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront de courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le Prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, & donne tous les ordres avec beaucoup de présence d'esprit, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroitroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne rase & unie, très propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pié pesamment armés. A droit & à gauche il y avoit des coteaux, qui, touchant les uns aux autres, fournissoient une retraite sûre à l'infanterie légére, & aux gens de trait, & leur donnoient aussi moien de dérober leur marche, & d'aller enveloper l'ennemi, & l'attaquer par les flancs. Tout le front de l'armée étoit couvert de deux petites riviéres, qui n'avoient pas alors beaucoup d'eau à cause de la saison, (car on étoit sur la fin de l'été) mais dont les rives escarpées pouvoient faire de la peine aux Romains, & rompre leurs rangs.

Paul Emile étant arrivé à Pythium, & aiant rejoint le détachement de Scipion, descend dans la plaine, & marche en ordre de bataille vers l'ennemi en cotoiant toujours la mer, d'où la flote Romaine lui envoioit des vivres sur des barques. Mais, quand il fut arrivé à la vûe des Macédoniens, & qu'il eut considéré la bonne disposition de leur

armée & le nombre de leurs troupes, il fit alte pour penſer à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner ſur l'ennemi ſans différer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le ſuccès qu'il venoit d'avoir ſur le mont Olympe, ſe diſtingue ſur tous les autres par ſon empreſſement, & fait de plus fortes inſtances. Il lui repréſente que les Généraux qui l'avoient précédé, avoient donné lieu à l'ennemi par leurs délais de s'échaper de leurs mains. Qu'il craignoit que Perſée ne s'enfuît pendant la nuit, & qu'on ne fût obligé de le pourſuivre avec grande peine & grand danger juſques dans le fond de ſon roiaume, en faiſant prendre de longs circuits à l'armée au travers des défilés & des forêts, comme il étoit arrivé les derniéres années. Il lui conſeilloit donc, pendant que l'ennemi étoit dans une pleine campagne, de l'attaquer ſur le champ, & de ne pas perdre une ſi belle occaſion de le vaincre.

» Autrefois, dit le Conſul au jeune Scipion en lui répondant, » j'ai penſé comme vous faites aujourdhui; & » un jour vous penſerez auſſi comme moi. Je vous rendrai » compte de ma conduite dans un autre tems: repoſez-» vous-en maintenant ſur la prudence d'un ancien Géné-» ral. « Le jeune Officier ſe tut, bien perſuadé que le Conſul avoit de bonnes raiſons pour en uſer ainſi.

En achevant ces mots, il commanda que les troupes qui étoient à la tête de l'armée expoſées à la vûe de l'ennemi, ſe miſſent en bataille, & préſentaſſent un front comme pour combattre. Elles étoient rangées, ſelon la coutume des Romains, ſur trois lignes. En même tems des pionniers, couverts par ces trois lignes, travaillérent à former un camp. Comme ils étoient en grand nombre, l'ouvrage fut bientôt achevé. Alors le Conſul fit défiler peu à peu ſes bataillons, en commençant par les derniers qui étoient les plus voiſins des travailleurs, & retira toute ſon armée dans ſes retranchemens, ſans confuſion, ſans deſordre, & ſans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le Roi de ſon côté, voiant que les Romains refuſoient de combattre, ſe retira auſſi dans ſon camp.

Haſtati. Principes. Triarii.

C'étoit, [a] chez les Romains, une loi inviolable, n'eussent-ils eu à séjourner dans un endroit qu'un jour ou une nuit, de s'enfermer dans un camp, & de s'y bien fortifier. Par là ils se mettoient hors d'insulte, & évitoient toute surprise. Les soldats regardoient cette demeure militaire comme leur ville: les retranchemens leur tenoient lieu de murailles, & les tentes de maisons. En cas de bataille, si l'armée étoit vaincue, le camp lui servoit de retraite & d'asyle; &, si elle étoit victorieuse, elle y trouvoit un repos tranquille.

La nuit étant venue, & les troupes aiant pris de la nourriture, comme on ne songeoit qu'à aller prendre du repos, tout-à-coup la lune, qui étoit dans son plein & déja fort haute, commença à s'obscurcir, & la lumiére lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, & s'éclipsa enfin toute entiére. Un Tribun de soldats, appellé C. Sulpitius Gallus, qui étoit un des principaux Officiers de l'armée, aiant assemblé la veille les soldats avec la permission du Consul, les avoit avertis de cette éclipse, & avoit marqué le moment précis où elle devoit commencer, & le tems qu'elle devoit durer. Les soldats Romains ne furent donc point étonnés de cet accident, ils crurent seulement que Sulpitius avoit une sagesse plus qu'humaine. Mais tout le camp des Macédoniens fut saisi d'épouvante & d'horreur, & un bruit sourd se répandit dans toute l'armée que ce prodige les menaçoit de la perte du Roi.

Le lendemain au point du jour, Paul Emile, qui étoit fort religieux observateur de toutes les cérémonies prescrites pour les sacrifices, ou plutôt qui étoit fort superstitieux, se mit à immoler des beufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite, sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable. Enfin au vingt & uniéme il crut en voir qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il

a Majores vestri castra munita portum ad omnes casus exercitus ducebant esse.... Patria altera est militaris hæc sedes vallumque pro mœnibus, & tentorium suum cuique militi domus ac penates sunt... Castra sunt victori receptaculum, victo perfugium. *Liv. l. 44. n. 39.*

voue à ce même dieu un ſacrifice de cent beufs, & des Jeux publics. Aiant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il aſſemble ſon Conſeil. Il avoit entendu les plaintes qu'on faiſoit de ſa lenteur à attaquer les ennemis. Il voulut bien, dans cette aſſemblée, rendre compte de ſa conduite, ſur tout par raport à Scipion à qui il l'avoit promis. Les raiſons qu'il avoit eues de ne pas donner le combat la veille, étoient: Premiérement, parce que l'armée ennemie étoit beaucoup ſupérieure en nombre à la ſienne, qu'il avoit été obligé d'affoiblir encore conſidérablement par le gros détachement deſtiné à garder les bagages. En ſecond lieu, y auroit-il eu de la prudence de mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches les ſiennes, qui étoient épuiſées par une longue & pénible marche, par le poids exceſſif de leurs armes, par l'ardeur du ſoleil qui les avoit toutes brulées, & par une ſoif qui leur cauſoit des peines inſupportables. En dernier lieu il inſiſta fortement ſur la néceſſité indiſpenſable pour un bon Général de ne point donner la bataille avant que d'avoir derriére lui un camp bien retranché, qui pût, en cas d'accident, ſervir de retraite à l'armée. La concluſion de ſon diſcours fut de ſe préparer pour ce jour-là au combat.

On voit ici [a] qu'autre eſt le devoir des ſoldats & des Officiers ſubalternes, autre celui du Général. Les premiers ne doivent s'occuper que du ſoin & du deſir de combattre: c'eſt au Général, qui a dû tout prévoir, tout peſer, tout comparer, à prendre ſon parti après une mûre délibération; & ſouvent par un ſage délai de quelques jours ou même de quelques heures, il ſauve une armée, qu'un empreſſement inconſidéré auroit expoſée au danger de périr.

Quoique des deux côtés la réſolution de combattre fût priſe, cependant ce fut plutôt une eſpéce de hazard qui engagea la bataille, que l'ordre des Généraux, qui de part ni d'autre ne ſe preſſoient pas beaucoup. Des ſol-

a Diviſa inter exercitum Duceſque munia. Militibus cupidinem pugnandi convenire: Duces providendo, conſultando, cunctatione ſæpius quàm temeritate prodeſſe. *Tacit. Hiſt. lib. 3. cap. 20.*

dats Thraces chargérent quelques Romains qui revenoient du fourrage. Sept cens Liguriens coururent au ſecours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour ſoutenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoioit aux uns & aux autres groſſiſſant toujours, enfin la bataille ſe trouva engagée.

Il eſt fâcheux que nous aions perdu l'endroit où Polybe, & après lui Tite Live, décrivoient l'ordre de cette bataille : c'eſt ce qui me met hors d'état d'en donner une juſte idée, ce que nous en dit Plutarque étant tout différent du peu qui en reſte dans Tite Live.

La charge étant commencée, la phalange Macédonienne ſe diſtingua parmi toutes les troupes du Roi d'une maniére particuliére. Paul Emile alors s'avance aux premiers rangs & trouve que les Macédoniens, qui formoient la tête de la phalange, enfonçoient le fer de leurs piques dans les boucliers de ſes ſoldats, de ſorte que ceux-ci, quelque effort qu'ils fiſſent, ne pouvoient les atteindre avec leurs épées ; & il voit en même tems toute la premiére ligne des ennemis joindre leurs boucliers, & préſenter leurs piques. Ce rempart d'airain, & cette forêt de piques impénétrable à ſes légions, le rempliſſent d'étonnement & de crainte. Il parloit ſouvent depuis de l'impreſſion qu'avoit fait ſur lui ce terrible ſpectacle, juſqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ſes troupes, il leur cacha ſon inquiétude, & leur montrant un viſage gai & ſérein, il parcourut à cheval tous les rangs ſans caſque & ſans cuiraſſe, les animant par ſes diſcours, & encore plus par ſon exemple. On voioit le Général, âgé de plus de ſoixante ans, s'expoſer au danger & à la fatigue comme un jeune Officier.

Les Péligniens, peuples d'Italie, qui avoient attaqué la phalange Macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs Officiers prit l'enſeigne de ſa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les autres ſe jettent donc à corps perdu ſur ce bataillon. Il ſe fait là des exploits inouis de part & d'autre. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repouſſer avec leurs boucliers : ou ils

essaient avec leurs mains de les arracher, ou de les détourner pour se faire une entrée. Mais les Macédoniens se serrant toujours, & tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, & donnent de si grands coups à ceux qui se lancent sur eux, que perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui sans aucun ménagement alloient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes, & se précipiter dans une mort qu'ils voioient devant leurs yeux.

Toute la premiére ligne étant donc mise en desordre, la seconde découragée commença à se rallentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite: mais, au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont * Olocre. Ce que voiant Paul Emile, il déchira ses habits pénétré de la plus vive douleur de ce que, ces premiéres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la phalange. Elle présentoit un front couvert de piques épaisses & serrées comme d'un retranchement impénétrable, & se maintenant invincible, ne pouvoit être ni rompue ni entamée. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Emile remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différent succès.

Paul Emile, en habile Capitaine qui sait profiter de tout, séparant ses troupes par pelotons, leur ordonne de se jetter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous ensemble de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. Les Romains s'insinuent d'abord dans les intervalles, & mettent par

* *Cette montagne faisoit apparemment partie du mont Olympe.*

là

là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques : ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert. En un moment cette phalange est rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit & disparoit. Quand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons séparés, les Macédoniens avec leurs petites épées frapoient sur les boucliers des Romains qui étoient très forts & très solides, & qui les couvroient presque depuis la tête jusqu'aux piés : & au contraire ils n'opposoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & massives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fît voler en éclats & boucliers & cuirasses, & qu'on ne vît couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage & pris par leur foible, ne résistérent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renversés.

Le Roi de Macédoine se laissant emporter à sa fraieur s'étoit sauvé à toute bride dès le commencement du combat, & s'étoit retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule : comme si, dit Plutarque, Hercule étoit un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & à exaucer des vœux injustes ; car il n'est pas juste que celui qui n'ose attendre l'ennemi, remporte la victoire : au lieu que ce dieu recevoit favorablement les priéres de Paul Emile, parce qu'il lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant avec courage il l'appelloit à son aide.

Ce fut à l'attaque de la phalange où se fit le plus grand effort, & où les Romains trouvérent le plus de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée, qui lui échapa de la main. A cet accident hors de lui-même & inconsolable, il parcourt les rangs ; & ramassant autour de lui une troupe de jeunes gens hardis & déterminés, il se jette avec eux tête baissée & à corps perdu sur les Macédoniens. Après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les pouf-

ſent, & demeurés maîtres du terrain, ils ſe mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine enſevelie ſous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & pouſſant des cris de victoire, ils ſe jettent avec une nouvelle ardeur ſur ceux des ennemis qui ſont encore ferme, de ſorte qu'enfin les trois mille Macédoniens qui reſtoient, diſtingués des Phalangites, furent tous taillés en piéces, ſans qu'aucun d'eux quittât ſon rang, & ceſſât de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Après cette défaite, tout le reſte prit la fuite, & on en tua un ſi grand nombre, que toute la plaine juſqu'au pié de la montagne étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains, paſſant la riviére de Leucus, en trouvérent les eaux encore toutes teintes de ſang. On dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes; les Romains n'en perdirent que cent: ils firent onze ou douze mille priſonniers. La cavalerie, qui n'avoit point eu de part au combat, voiant la déroute de l'infanterie, s'étoit retirée; & les Romains, acharnés ſur les Phalangites, ne ſongérent point pour lors à la pourſuivre.

Cette grande bataille fut décidée ſi promtement, que le combat aiant commencé vers les trois heures après midi, la victoire ſe déclara avant quatre heures. Le reſte du jour fut emploié à courir après les fuiards, que l'on pourſuivit fort loin, de ſorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, & les raménent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de feſtons de * lierre, & de couronnes de lauriers.

Mais, au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune qui n'avoit que dix-ſept

* *C'étoit la coutume des Romains. Céſar écrit dans le troiſiéme livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres, couvertes de lierre.* L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta hederâ.

ans, & qu'il aimoit le plus tendrement parce qu'il donnoit dès lors une grande espérance, ne paroissoit point. On craignit qu'il n'eût été tué. L'allarme fut générale dans le camp, & changea les cris de joie en un morne silence. On le cherche avec des flambeaux parmi les morts, mais inutilement. Enfin, comme la nuit étoit déja fort avancée, & qu'on desespéroit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuiards, accompagné seulement de deux ou trois de ses camarades, tout couvert du sang des ennemis. Paul Emile crut le recouvrer d'entre les morts, & ne commença à sentir la joie de sa victoire que dans ce moment. Il étoit réservé à d'autres larmes & à d'autres pertes non moins sensibles. Le jeune Romain, dont nous parlons ici, est le second Scipion, qui dans la suite fut appellé Africain & Numantin pour avoir ruiné Carthage & Numance. Il fut adopté par le fils de Scipion vainqueur d'Annibal. Le Consul fit partir sur le champ trois couriers distingués, (Fabius son fils aîné en étoit un) pour porter à Rome la nouvelle de cette victoire.

Cependant Persée, continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydna, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec. Les gens de pié qui fuioient en desordre, l'aiant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appellant des lâches & des traîtres; & poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, & en blessent un fort grand nombre. Le Roi, qui craignoit les suites de ce tumulte, quitte le grand chemin; &, pour n'être pas reconnu, il plie son manteau roial, le met devant lui, détache son diadême de sa tête, le porte à la main; &, afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, & méne son cheval par la bride. Plusieurs de ceux qui l'accompagnoient prirent d'autres routes que lui sous différens prétextes, moins pour se dérober à la poursuite des ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur de leur Prince, dont la défaite n'avoit servi qu'à aigrir & à irriter la férocité qui lui étoit naturelle. De tous ses Courtisans, trois seuls demeurérent avec lui, encore tous

étrangers. Evandre de Créte, celui qu'il avoit chargé d'assassiner le Roi Euméne, en étoit un. Il lui demeura fidéle jusqu'à la fin.

Etant arrivé sur le minuit dans Pella, il tua de sa main à coups de poignard les deux Gardes de son trésor, qui avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, &, avec une liberté hors de saison, lui avoient donné des Conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des principaux Officiers de sa Cour, qui n'avoient manqué que par un zêle indiscret & placé mal à propos, aliéna de lui tous les esprits. Allarmé par la désertion presque générale de ses Officiers & de ses Courtisans, il ne se crut pas en sureté à Pella, & en partit la même nuit pour se rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. Quand il y fut arrivé, il envoia des Députés à Paul Emile, pour implorer sa miséricorde. D'Amphipolis il passa dans l'île de Samothrace, & se réfugia dans le temple de Castor & de Pollux. Toutes les villes de Macédoine ouvrirent leurs portes au Vainqueur, & firent leur soumission.

Le Consul étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella, dont il admira l'heureuse situation. Le trésor du Roi avoit été dans cette ville: mais on n'y trouva alors que les trois cens talens que Persée avoit fait partir pour Gentius roi de Thrace, & qu'ensuite il avoit fait revenir. Paul Emile aiant appris que Persée étoit dans la Samothrace, se rendit à Amphipolis, pour passer de là dans l'Ile.

Trois cens mille écus.

Liv. lib. 45. n. 3-9. Plut. in Æm. Paul. p. 269. 270.

Il étoit campé à Sires * dans la contrée Odomantique, lorsqu'il reçut une lettre de Persée, qui lui fut présentée par trois Députés d'une condition & d'une naissance peu considérables. Il ne put s'empêcher de verser des larmes, en faisant réflexion à l'inconstance des choses humaines, dont l'état présent de Persée lui donnoit un exemple bien sensible. Mais quand il vit que la lettre avoit pour inscription & pour titre, *Le Roi Persée, au Consul Paul Emile, salut:* l'ignorance stupide où étoit ce Prince de son état, étoufa en lui tout sentiment de compassion; & quoique

* *Ville obscure & inconnue à l'extrémité orientale de la Macédoine.*

la teneur de la lettre fût d'un ſtile humble & ſuppliant, & qui convenoit peu à la dignité roiale, il renvoia les Députés ſans faire de réponſe. Quelle hauteur dans ces fiers Républicains, qui dégradent ainſi ſur le champ un Roi malheureux! Perſée ſentit quel nom deſormais il devoit oublier. Il écrivit une ſeconde lettre, où il ne mit que ſon nom ſimple ſans qualité. Il demandoit qu'on lui envoiât des Commiſſaires avec qui il pût traiter; ce qui lui fut accordé. Cette Ambaſſade fut ſans effet, parce que d'un côté Perſée ne vouloit point renoncer à la qualité de Roi, & que de l'autre Paul Emile exigeoit qu'il remît ſon ſort abſolument à la diſpoſition du peuple Romain.

Pendant ce tems-là le Préteur Octavius, qui commandoit la flote, étoit abordé à Samothrace. Il n'arracha pas Perſée de cet aſyle par reſpect pour les dieux qui y préſidoient: mais il tâcha, mêlant les menaces aux promeſſes, de l'engager à ſortir de l'aſyle, & à ſe livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Un jeune Romain, (il s'appelloit Acilius) ſoit de ſon mouvement propre, ſoit de concert avec le Préteur, prit un autre tour pour tirer le Roi de l'aſyle. Etant entré dans l'aſſemblée des Samothraciens qui ſe tenoit actuellement: » Eſt-ce avec vérité, leur dit-il, ou ſans fonde- » ment qu'on dit que votre Ile eſt ſacrée, & qu'elle eſt » dans toute ſon étendue un aſyle ſaint & inviolable? Tout le monde aiant rendu témoignage à la ſainteté de l'aſyle: » Pourquoi donc, continua-t-il, un homicide, » ſouillé du ſang du Roi Euméne, en a-t-il violé la ſain- » teté? &, quoiqu'on commence toutes les cérémonies » de religion par en exclure ceux qui n'ont pas les mains » pures, comment pouvez-vous ſouffrir que votre temple » même ſoit ſouillé & profané par la préſence d'un infa- » me meurtrier? « Cette accuſation tomboit ſur Perſée: mais les Samothraciens aimérent mieux l'appliquer à Evandre, que tout le monde ſavoit avoir été le miniſtre de l'aſſaſſinat projetté contre Euméne. Ils envoiérent donc au Roi lui dire qu'Evandre étoit accuſé d'aſſaſſinat: qu'il vînt, ſelon les loix établies pour leur aſyle, ſe juſtifier devant les Juges; ou, s'il craignoit de le faire, qu'il prît

ſes ſuretés, & ſortît du temple. Le Roi, aiant fait venir Evandre, lui conſeilla fort de ne point ſubir un tel jugement. Il avoit ſes raiſons pour lui donner ce conſeil, craignant qu'il ne déclarât que c'étoit par ſon ordre qu'il avoit entrepris cet aſſaſſinat. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui reſtoit d'autre parti que de ſe donner à lui-même la mort. Evandre parut y conſentir, & témoignant qu'il aimoit mieux emploier pour cela le poiſon que le fer, il ſongea à ſe dérober par la fuite. Le Roi l'aiant appris, & craignant que les Samothraciens ne fiſſent retomber ſur lui leur colère, comme aiant ſouſtrait le coupable au ſupplice qu'il méritoit, il le fit tuer. C'étoit ſouiller la ſainteté de l'aſyle par un nouveau crime : mais il corrompit à force d'argent le premier Magiſtrat, qui déclara dans l'aſſemblée qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

Le Préteur n'aiant pu perſuader à Perſée de quitter ſon aſyle, s'étoit réduit à lui ôter tous les moiens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ſes précautions, Perſée gagna ſecrettement un certain Oroandes de Créte qui avoit un vaiſſeau marchand, & lui perſuada de le recevoir dans ſon bord avec toutes ſes richeſſes : elles montoient à deux mille talens, c'eſt-à-dire à ſix millions. Mais, ſoupçonneux comme il étoit, il ne ſe déſaiſit pas du tout, n'en envoia qu'une partie, & réſerva à faire porter le reſte avec lui. Le Crétois, ſuivant en cette rencontre le génie de ſa nation, embarqua ſur le ſoir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoié, manda à Perſée qu'il n'avoit qu'à ſe rendre vers le minuit ſur le port avec ſes enfans, & les gens qui lui étoient abſolument néceſſaires pour le ſervice de ſa perſonne.

L'heure du rendez-vous approchant, Perſée ſe gliſſa avec des peines infinies par une fenêtre très étroite, traverſa un jardin, & ſortit par une vieille mazure avec ſa femme & ſon fils. Le reſte de ſon tréſor le ſuivoit. On ne ſauroit exprimer ſa douleur & ſon deſeſpoir, lorſqu'il apprit qu'Oroandes, avec ſa riche charge, étoit en pleine mer. Il falut qu'il retournât à ſon aſyle avec ſa femme, & Philippe ſon fils aîné. Il avoit confié ſes autres enfans à Jon de Theſſalonique qui avoit été ſon favori, & qui

le trahit dans sa mauvaise fortune : car il livra ses enfans à Octavius ; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avoient ses enfans entre leurs mains.

Il se livra donc lui & Philippe son fils au Préteur Octavius, & celui-ci le fit embarquer, pour être conduit au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Paul Emile envoia au devant de lui son gendre Tubéron. Persée, vétu de noir, entra dans le camp avec son fils seul. Le Consul, qui l'attendoit avec une assez nombreuse compagnie, le voiant arriver, se leve de son siége, & s'étant un peu avancé, lui tend la main. Persée se jette à ses piés : mais il le reléve sur le champ, & ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux. L'aiant introduit dans sa tente, il le fait asseoir vis-à-vis de ceux qui formoient l'assemblée.

Il commença par lui demander, » Quel sujet de mé- » contentement l'avoit porté à entreprendre avec tant » d'animosité contre le peuple Romain une guerre, qui » l'exposoit lui & son roiaume aux derniers dangers. Comme, au lieu de la réponse que tout le monde attendoit, le Roi, tenant les yeux baissés en terre, & versant des larmes, gardoit le silence, Paul Emile continua de la sorte. » Si vous étiez monté encore jeune sur le trône, » je m'étonnerois moins que vous eussiez ignoré ce que c'é- » toit que d'avoir le peuple Romain pour ami ou pour en- » nemi. Mais aiant assisté à la guerre que votre pere a faite » contre nous, & vous souvenant encore de la paix que » nous avons fidellement observée avec lui ; comment » avez-vous pu aimer mieux être en guerre qu'en paix » avec un peuple, dont vous aviez éprouvé & la force » dans la guerre, & la fidélité dans la paix ? « Persée ne répondant pas plus à ce reproche, qu'il n'avoit fait à la premiére question : » De quelque maniére cependant, re- » prit le Consul, que ces choses soient arrivées, soit par » une faute dont tout homme est capable, soit par un » effet du hazard, soit par la fatale destinée, prenez cou- » rage. La clémence dont le peuple Romain a usé à l'é- » gard de beaucoup de rois & de peuples doit vous ins- » pirer, je ne dis pas seulement quelque espérance, mais

» une confiance presque assurée, qu'il vous traitera de la » même sorte. « Il parla ainsi en grec à Persée: Puis, se tournant vers les Romains, & reprenant sa langue: » Vous [a] voiez, leur dit-il, un grand exemple de l'in- » constance des choses humaines. C'est à vous principale- » ment, jeunes Romains, que j'adresse ce discours. L'in- » certitude de ce qui peut nous arriver d'un jour à un au- » tre, doit nous apprendre à n'user jamais dans la prospé- » rité de fierté ni de violence à l'égard de qui que ce soit, » & à ne point compter sur le bonheur présent. La preuve » d'un vrai mérite & d'un vrai courage, c'est de ne se » laisser ni élever par les bons succès, ni abbattre par les » mauvais. « Paul Emile aiant renvoié l'assemblée, char-gea Tubéron de prendre soin du Roi. Il l'invita ce jour-là à venir manger avec lui, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs qu'on pouvoit lui rendre dans l'état où il se trouvoit.

Ensuite l'armée fut mise en quartiers d'hiver. Amphipolis reçut la plus grande partie des troupes: le reste fut partagé dans les villes voisines. Ainsi fut terminée la guerre entre les Romains & Persée, laquelle avoit duré quatre ans: ainsi finit un roiaume si illustre tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avoit régné onze ans. On le comptoit pour le * quarantiéme roi depuis Caranus,
Liv. lib. 45. n. 41. qui le premier avoit régné en Macédoine. Une conquête si importante ne couta à Paul Emile que quinze jours.

Le roiaume de Macédoine avoit été fort obscur jusqu'à Philippe fils d'Amyntas: sous ce Prince, & par ses grands exploits, il prit des accroissemens considérables, sans pourtant sortir des bornes de l'Europe; il embrassa une partie de la Thrace & de l'Illyrie, & s'attribua une sorte de domination sur toute la Gréce. Il s'étendit ensuite

a Exemplum insigne cernitis, *inquit*, mutationis rerum humanarum. Vobis hoc præcipuè dico, Juvenes. Ideo in secundis rebus nihil in quemquam superbè ac violenter consulere decet, nec præsenti credere fortunæ; cùm, quid vesper ferat, incertum sit. Is demum vir erit, cujus animum nec prospera flatu suo efferet, nec adversa infringet. *Liv.*

* *Tite Live, tel qu'on l'a, dit* le vingtiéme: *Justin*, le trentiéme. *On croit qu'il y a faute dans le chiffre, & qu'il faut substituer* quarantiéme *comme le porte Eusébe.*

dans

dans l'Asie, & pendant les treize années du régne d'Alexandre, il se soumit toutes les provinces qui faisoient partie du vaste Empire des Perses, & se porta jusqu'aux extrémités de la terre, je veux dire l'Arabie d'un côté, & les Indes de l'autre. Cet Empire de Macédoine, le plus grand qui fût sur la terre, partagé ou plutôt déchiré en différens roiaumes après la mort d'Alexandre par ses successeurs qui en tirérent chacun une partie à eux, subsista pendant l'espace d'un peu plus de cent cinquante ans, depuis cette haute élévation où les armes victorieuses de ce Prince l'avoient porté jusqu'à l'entiére ruine de la Macédoine. Voila où se terminérent les exploits si vantés de ce fameux Conquérant, la terreur & l'admiration de l'univers, ou, pour parler plus juste, l'exemple de l'ambition la plus vaine & la plus insensée qui fut jamais.

Les trois Députés que Paul Emile avoit envoiés à Rome pour y porter l'heureuse nouvelle de la victoire remportée sur Persée, avoient fait la plus grande diligence qu'il leur avoit été possible. Mais lontems avant leur arrivée, & le quatriéme jour seulement depuis la bataille, pendant qu'on célébroit les Jeux dans le Cirque, il s'étoit répandu un bruit sourd qu'on avoit donné un combat dans la Macédoine, & que Persée avoit été vaincu. Cette nouvelle causa dans tout le Cirque des battemens de mains & des cris de victoire. Mais quand les Magistrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit étoit sans auteur & sans fondement, cette fausse & courte joie se dissipa, & laissa seulement une secrette espérance que c'étoit peutêtre un pressentiment de la victoire ou déja remportée, ou qui le seroit bientôt.

L'arrivée des Députés tira Rome d'inquiétude. On apprit que Persée avoit été entiérement défait, qu'il étoit en fuite, & qu'il ne pouvoit échaper aux mains du Vainqueur. Alors la joie du peuple, qui jusques-là avoit été suspendue, éclata sans borne & sans mesure. Les Députés lurent, d'abord dans le Sénat, puis dans l'assemblée du peuple, le détail circonstancié de la bataille. On ordonna des priéres publiques & des sacrifices en action de graces, & tous les temples se trouvérent remplis dans le moment

même d'une foule infinie de perſonnes de tout âge & de tout ſexe, qui alloient remercier les dieux de l'éclatante protection qu'ils avoient accordée à la République.

AN. M. 3837. Av. J. C. 167. *Liv. lib.* 45. *n.* 17. 18. Après la nomination des nouveaux Conſuls à Rome, on prorogea le commandement des armées, dans la Macédoine à Paul Emile, & dans l'Illyrie à L. Anicius: puis on nomma dix Commiſſaires pour aller régler les affaires de la Macédoine, & cinq pour celles de l'Illyrie. Le Sénat, avant que de les faire partir, régla en partie leur commiſſion. Avant tout il fut ordonné que les Macédoniens & les Illyriens ſeroient déclarés libres; afin de faire connoitre à toutes les nations que le but des armes du peuple Romain n'étoit point d'aſſervir les peuples libres, mais de délivrer ceux qui étoient en ſervitude; enſorte que les uns puſſent, ſous la protection du nom Romain, conſerver pour toujours leur liberté; & que les autres, ſoumis à la domination des Rois, en fuſſent traités avec plus de douceur & d'équité par conſidération pour les Romains: ou que, ſi jamais la guerre s'élevoit entre ces Rois & le peuple Romain, les nations ſûſſent que l'iſſue de ces guerres ſeroit la victoire pour les Romains & la liberté pour elles. Le Sénat abolit auſſi certains impôts ſur les mines, & ſur les revenus des terres: parce que ces impôts ne pouvoient ſe tirer que par le miniſtére des Fermiers, appellés communément Publicains; & [a] que par tout où il y a de ces ſortes de Fermiers, les loix n'ont aucune force, & le peuple eſt toujours accablé. Il établit un Conſeil commun pour la Nation, de peur que la populace ne fît dégénérer en une funeſte licence la liberté que le Sénat lui auroit accordée. La Macédoine fut partagée en quatre régions, dont chacune auroit ſon Conſeil particulier, & paieroit aux Romains la moitié des tributs qu'elle avoit coutume de paier à ſes Rois. Voila une partie des ordres dont les Commiſſaires pour la Macédoine furent chargés. Ceux pour l'Illyrie en reçurent à peu de choſes près de pareils, & y arrivérent les premiers. Après avoir communiqué leurs inſtructions au Propréteur Anicius qui les étoit venu

Liv. lib. 45. *n.* 26.

a Et ubi publicanus eſt, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem ſociis nullam eſſe. *Liv. lib.* 45. *n.* 18.

trouver à Scodra, on y convoqua l'assemblée des principaux de la nation. Anicius étant monté à son tribunal, leur déclara que le Sénat & le peuple Romain accordoient la liberté aux Illyriens, & qu'au premier jour on retireroit les garnisons de toutes les villes & de toutes les citadelles du pays. A l'égard de quelques peuples qui avant ou pendant la guerre s'étoient déclarés pour les Romains, on ajoutoit à la liberté l'exemtion de tout impôt: tous les autres étoient déchargés de la moitié des tributs qu'ils paioient auparavant au Roi. L'Illyrie fut divisée en trois régions ou parties, qui avoient chacune leur Conseil public & leurs Magistrats.

Avant que les Députés pour la Macédoine y fussent arrivés, Paul Emile, qui étoit de loisir, visita pendant l'autonne les plus célébres villes de la Gréce, pour voir de ses propres yeux bien des choses dont tout le monde parloit sans les connoitre. Aiant laissé le commandement du camp à Sulpicius Gallus, il partit avec un cortége peu nombreux, accompagné du jeune Scipion son fils, & d'Athénée frere du Roi Euméne. *Liv. lib. 45. n. 27. 28. Plut. in Æm. Paul. p. 270.*

Il traversa la Thessalie pour aller à Delphes, l'oracle le plus célébre de l'univers. La multitude & la richesse des présens, des statues, des vases, des trépiés, dont ce temple étoit rempli, le surprirent extrêmement. Il y offrit un sacrifice à Apollon. Aiant vû une grande colonne quarrée de pierres blanches, où l'on devoit poser une statue d'or de Persée, il y fit mettre la sienne, disant *Que c'étoit aux vaincus à céder la place aux vainqueurs.*

Il vit à Lébadie le temple de Jupiter surnommé Trophonius, & l'entrée de la caverne où descendent ceux qui consultent * l'Oracle. Il offrit un sacrifice à Jupiter, & à la déesse Hercynna. On croit qu'elle étoit fille de Trophonius.

A Chalcis, il fut curieux d'y voir l'Euripe, & tout ce qui se disoit du flux & reflux de la mer, qui y est fort fréquent, & fort extraordinaire.

De là il passa à la ville d'Aulide, du port de laquelle partit autrefois pour Troie la célébre flote d'Agamemnon.

* *On peut consulter ce qui est dit de cet Oracle*, Tome III. pag. 98.

Il visita le temple de Diane, sur l'autel de qui ce Roi des Rois immola sa fille Iphigénie, pour obtenir de la déesse une heureuse navigation.

Après avoir passé par Orope dans l'Attique, où le devin Amphiloque est honoré comme dieu, il se rendit à Athénes, ville célébre par son ancienne réputation, & qui présenta à sa vûe beaucoup d'objets capables de piquer & de satisfaire sa curiosité: la citadelle, les ports, les murs qui joignent le Pirée à la ville, les arsenaux des galéres construits par d'illustres Généraux, les statues des dieux & des hommes, dans lesquelles on ne savoit ce que l'on devoit le plus admirer, de la matiére ou de l'art. Il n'oublia pas d'offrir un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle.

Pendant que Paul Emile étoit dans cette ville, il demanda aux Athéniens un excellent Philosophe pour achever d'instruire ses enfans, & un habile Peintre pour diriger les ornemens de son triomphe. Ils jettérent aussitôt les yeux sur Métrodore, qui excelloit en même tems & dans la Philosophie, & dans la Peinture. Eloge rare & singulier, qui fut confirmé par l'expérience, & par l'approbation de Paul Emile: On voit ici quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnoient à l'éducation de leurs enfans. Les fils de ce Général Romain avoient déja de l'âge, puisque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le Consul leur pere étoit pour lors âgé de dix-sept ans. Cependant il songe à mettre encore auprès d'eux un Philosophe, capable de leur former & l'esprit par l'étude des sciences, & le cœur par celle de la morale, qui est de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut savoir quel est le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans sa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Consul dont je parle, qui hérita du nom & du mérite de Scipion l'Africain son grand-pere par adoption, & de Paul Emile son pere naturel; qui ruina Carthage & Numance; qui se distingua autant par la connoissance des beaux arts & des sciences, que par la bravoure militaire; qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'historien Polybe, le Phi-

losophe Panétius, le Poéte Térence; lequel [a] enfin, pour me servir des termes mêmes d'un Ecrivain fort sensé, n'a jamais rien dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor précieux qu'il cherchoit, sortit d'Athénes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La Citadelle & l'Isthme lui fournirent un agréable spectacle. La Citadelle, qui étant bâtie sur le haut d'une montagne, abondoit en sources & en fontaines d'une eau très claire: l'Isthme, qui séparoit par une langue de terre très étroite deux mers voisines, l'une au couchant, l'autre au levant.

Sicyone & Argos, deux villes fort illustres, se rencontrérent ensuite sur son passage: puis Epidaure, moins opulente que les deux autres, mais fort connue par le fameux temple d'Esculape, où l'on voioit alors une multitude infinie de riches présens, offerts par les malades en reconnoissance de la guérison qu'ils prétendoient avoir reçue de ce dieu.

Sparte ne se distinguoit point par la magnificence de ses édifices, mais par la sagesse de ses loix, de ses coutumes, & de sa discipline.

Aiant passé par Mégalopolis, il arriva à Olympie. Il y vit beaucoup de choses dignes d'être admirées: mais quand il eut jetté les yeux sur la statue de Jupiter, (c'étoit le chef-d'œuvre de Phidias) il en fut ému & touché, dit Tite Live, comme s'il avoit vû ce dieu lui-même; & il s'écria que *ce Jupiter * de Phidias étoit le véritable Jupiter d'Homére.* Croiant être dans le Capitole, il y offrit un sacrifice plus solennel que par tout ailleurs.

Aiant ainsi parcouru la Gréce, sans s'informer en aucune sorte de ce que chacun avoit pensé par raport à Persée, pour ne point laisser d'inquiétude dans l'esprit des

a P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus; omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui; qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit ac sensit. *Paterc. lib. 1. cap. 12.*

** Voila une grande louange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homére: mais elle est encore plus grande pour Homére, d'avoir si bien conçu toute la majesté du dieu.*

alliés, il retourna à Démétriade. Il avoit trouvé en chemin une troupe d'Etoliens, qui venoient l'informer d'un funeste événement arrivé dans leur ville. Il leur donna rendez-vous à Amphipolis. Aiant appris que les dix Commissaires avoient déja passé la mer, quittant toutes les autres affaires il alla à leur rencontre à Apollonie, distante d'Amphipolis d'une journée seulement. Il fut fort surpris d'y rencontrer Persée, que ses gardes laissoient aller de côté & d'autre avec beaucoup de liberté, de quoi il fit dans la suite de vifs reproches à Sulpicius, aux soins de qui il avoit confié la garde de cet important prisonnier. Il le remit entre les mains de Posthumius aussi bien que Philippe son fils, avec ordre de le mieux garder. Pour ce qui est de sa fille & de son fils cadet, il les fit venir de Samothrace à Amphipolis, où il en fit prendre tout le soin que demandoit leur naissance & leur état.

Liv. lib. 45. n. 29. 30.

Les Commissaires s'y étant rendus, comme il en étoit convenu avec eux, & étant entrés dans la sale de l'Assemblée où se trouvoit un grand nombre de Macédoniens, il s'assit dans son tribunal, & après avoir fait faire silence par l'huissier, Paul Emile exposa en latin ce que le Sénat, & ce que lui avec les Commissaires avoient réglé au sujet de la Macédoine. Les principaux articles étoient, que la Macédoine étoit déclarée libre; qu'elle ne paieroit aux Romains que la moitié des tributs qu'elle paioit au Roi, & cette somme fut fixée à cent talens, c'est-à-dire à cent mille écus; qu'elle auroit un Conseil public, composé d'un certain nombre de Sénateurs, où les affaires seroient discutées & jugées; qu'elle seroit desormais partagée en quatre régions, quatre cantons, qui auroient chacun leur Conseil, où leurs affaires particuliéres seroient examinées, & que personne ne pourroit contracter des mariages, ni acheter des terres ou des maisons hors de son canton. Il ajouta encore quelques autres articles moins importans. Le Préteur Octavius, qui étoit présent à cette assemblée, expliquoit en grec chaque article, à mesure que Paul Emile les énonçoit en latin. L'article de la liberté, & celui de la diminution des tributs, firent un extrême plaisir aux Macédoniens, qui s'y attendoient peu: mais ils regar-

doient la division de la Macédoine en diverses régions qui n'auroient plus le commerce ordinaire entr'elles, comme si on eût déchiré un corps en séparant les membres, qui ne sont vivans & ne subsistent que par le mutuel secours qu'ils se prêtent les uns aux autres.

Le Consul ensuite donna audience aux Etoliens. J'exposerai ailleurs ce qui y fut traité. *Liv. lib. 45. n. 31.*

Après qu'on eut terminé ces affaires étrangéres, Paul Emile appella de nouveau les Macédoniens dans l'assemblée, pour mettre la derniére main aux réglemens. On parla d'abord des Sénateurs qui devoient composer le Conseil public où se traiteroient les affaires de la nation, & on leur en laissa le choix. Puis on lut la liste des principaux du pays qui devoient passer en Italie avec ceux de leurs enfans qui auroient plus de quinze ans. Ce réglement parut d'abord fort dur : mais on reconnut bientôt qu'il n'avoit été fait que pour assurer davantage la liberté du peuple. Car on nomma dans cette liste les grands Seigneurs, les Généraux d'armée, les Capitaines de vaisseaux, tous ceux qui avoient quelque charge à la Cour, ou qui avoient été emploiés dans les ambassades, & beaucoup d'autres Officiers, accoutumés à faire bassement leur cour au Roi comme des esclaves, & à commander aux autres avec fierté. C'étoient tous gens riches, qui faisoient une grande dépense, qui avoient des équipages superbes, & qui ne se seroient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoiens, & où tout le monde est également soumis aux loix. Ils eurent donc tous ordre de sortir de Macédoine, & de passer en Italie, sous peine de mort pour les contrevenans. Les réglemens que Paul Emile donna à la Macédoine étoient si raisonnables, qu'ils paroissoient faits non pour des ennemis vaincus, mais pour de fidéles alliés dont on auroit eu tout sujet d'être content ; & l'usage, qui seul fait sentir le foible des loix, ne trouva rien, pendant un fort lontems, à corriger dans celles que ce sage Magistrat avoit établies. *Ibid. n. 32.*

A ces occupations sérieuses succéda une représentation de Jeux, qu'il avoit préparée de longue main, & à la- *Plut. in Æm. Paul. p. 270.*

Liv. lib. 45. n. 32.

quelle il avoit eu ſoin d'inviter tout ce qu'il y avoit de perſonnes plus conſidérables dans les villes de l'Aſie & de la Gréce. Il fit de magnifiques ſacrifices aux dieux, & donna des fêtes ſuperbes, tirant abondamment des tréſors du Roi de quoi fournir à cette grande dépenſe, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre & le bon goût qui y régnoient. Car aiant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un ſi juſte diſcernement & une connoiſſance ſi exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé, & traité ſelon ſon rang & ſon mérite, & qu'il n'y eut perſonne qui n'eût à ſe louer de ſa politeſſe & de ſon honnêteté. Les Grecs ne pouvoient ſe laſſer d'admirer que dans les Jeux même, choſe inconnue juſques-là aux Romains, il portât tant d'exactitude & de ſoin; & qu'un homme occupé des plus grandes affaires, ne négligeât pas la moindre bienſéance dans les petites.

Il avoit raſſemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne vouloit point tranſporter à Rome, des arcs, des carquois, des fléches, des javelines, enfin des armes de toutes ſortes, & les avoit rangées comme en trophées. Le flambeau à la main il y mit le premier le feu, & les principaux Officiers après lui.

Il expoſa enſuite aux yeux des ſpectateurs dans un lieu élevé & préparé exprès pour cela, tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus magnifique dans le butin qu'il avoit fait en Macédoine, & qui devoit être porté à Rome: des meubles précieux; des ſtatues & des tableaux de la main des plus grands maîtres; des vaſes d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire. Jamais Alexandrie, dans le tems de ſa plus grande opulence, n'avoit eu rien de pareil à celle qui étoit ici étalée.

Mais la plus grande ſatisfaction que Paul Emile reçut de ſa magnificence, & qui flatoit le plus l'amour propre, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choſes rares, & de tant de ſpectacles ſi capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de ſi merveilleux & de ſi digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on étoit ſurpris de la belle ordonnance qui régnoit à ſa table, il diſoit agréablement,

blement, que le même esprit qui servoit à bien ranger une bataille, servoit aussi à bien ordonner un festin ; l'une pour rendre une armée formidable à ses ennemis, l'autre pour rendre un repas agréable à ses conviés.

En louant sa magnificence & sa politesse, on ne louoit pas moins son desintéressement & sa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on avoit trouvé dans les trésors du Roi, & qui montoit à de très grandes sommes, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des Trésoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothéque de Persée. Les jeunes Seigneurs pour lors, & ceux qui étoient destinés à commander un jour les armées, ne témoignoient donc pas de mépris pour l'étude, & ne la croioient pas ou indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuser de la liberté que les Romains leur avoient accordée, & à la conserver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un Décret du Sénat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ses troupes toutes les villes qui s'étoient révoltées pour embrasser le parti du Roi. Il avoit aussi envoié Scipion Nasica & Fabius son fils avec une partie des troupes, pour ravager le pays des Illyriens, qui avoit donné du secours à ce Prince. *Liv. lib. 45. n. 33. 34.*

Le Général Romain, arrivé en Epire, crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission de sorte qu'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoia dans toutes les villes des Officiers, sous prétexte d'en tirer les garnisons, afin que les Epirotes jouïssent de la liberté comme les Macédoniens. On appelle prudence une si indigne finesse. Puis il fit signifier à dix des principaux citoiens de chaque ville qu'ils eussent à apporter sur la place à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maisons & dans tous les temples, qu'il destinoit pour le trésor public, & il distribua ses cohortes dans toutes les villes. Le jour marqué étant venu, on apporta dès le matin tout

l'or & l'argent dans la place publique : & à dix heures, dans toutes les villes, le soldat se jetta avidement dans les maisons particuliéres dont le pillage lui avoit été abandonné. Il y eut cent cinquante mille hommes faits esclaves. Après avoir pillé les villes, on en rasa les murailles : le nombre en montoit à peu près à soixante-dix. On vendit tout le butin, & de la somme qu'on en recueillit, il en revint à chaque cavalier pour sa part deux cens francs, (quatre cens deniers ;) & à chaque fantassin cent francs, (deux cens deniers.)

Après que Paul Emile, contre son naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce Décret, il descendit vers la mer à la ville d'Orique. Quelques jours après, Anicius aiant assemblé ce qui restoit d'Epirotes & d'Acarnaniens, ordonna aux principaux, dont la cause avoit été réservée au jugement du Sénat, de le suivre en Italie.

Liv. lib. 45. n. 35-40. Plut in Æm. Paul. p. 271.

Paul Emile étant arrivé à l'embouchure du Tibre, remonta cette riviére sur la galére du Roi Persée qui étoit à seize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non seulement les armes captives, mais encore les plus riches étofes & les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, sortis au devant de cette galére, l'accompagnoient en foule de dessus le rivage, & sembloient rendre par avance au Proconsul les honneurs du triomphe qu'il avoit si bien mérité. Mais les soldats, qui avoient vû d'un œil avide les immenses trésors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promise, en conservoient un vif ressentiment, & étoient très mal disposés pour Paul Emile. Ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit traités avec trop de dureté & d'empire, & ils paroissoient résolus de lui refuser par leurs suffrages l'honneur du triomphe. Le soldat appelloit dureté l'exactitude de ce Général à faire observer la discipline ; & son mécontentement, causé par l'avarice, jettoit un voile sur les excellentes qualités de Paul Emile, à qui pourtant ils étoient forcés de rendre justice en eux-mêmes, en reconnoissant la supériorité de son mérite en tout genre.

Après quelques débats, le triomphe lui fut accordé.

Jamais on n'en avoit encore vû de si superbe. Il dura trois jours de suite. Je n'entre point ici dans un détail qui paroit étranger à l'histoire grecque. L'argent monnoié qu'on y porta, sans compter un nombre infini de vases d'or & d'argent, montoit à plus de vingt-cinq millions. Une seule coupe d'or massif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qui étoit enrichie de pierreries, valoit pour l'or seul plus de cent mille écus. Elle fut consacrée à Jupiter dans le Capitole.

Le talent pesoit soixante livres.

Après toutes ces richesses & ces trésors qui étoient portés en pompe, on voioit le char de Persée avec ses armes, & sur ses armes son bandeau roial. A peu de distance suivoient ses enfans avec leurs Gouverneurs, leurs Précepteurs, & tous les Officiers de leur maison, qui fondant tous en larmes tendoient leurs mains au peuple, & enseignoient ces petits enfans à lui tendre aussi leurs mains captives, & à tâcher de le fléchir par leurs supplications & par leurs priéres. Ils étoient deux fils & une fille, qui, à cause de leur bas âge, sentoient peu la grandeur de leur calamité, circonstance qui excitoit encore plus la compassion. Tous les yeux étoient attachés sur eux, sans qu'on fit presque d'attention à leur pere, & au milieu de la joie publique on ne pouvoit refuser des larmes à un si triste spectacle.

Le Roi Persée marchoit après ses enfans & toute leur suite, envelopé d'un manteau noir. Il paroissoit à son air & à sa démarche que l'excès de ses maux lui avoit aliéné l'esprit. Il étoit suivi d'une troupe de ses amis & de ses courtisans, qui marchoient la tête baissée, & qui fondant tous en pleurs, & les regards toujours attachés sur lui, faisoient assez connoitre aux spectateurs, que, peu touchés de leur propre infortune, ils ne sentoient que les malheurs de leur Roi.

On dit que Persée avoit envoié prier Paul Emile de ne pas le donner en spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Paul Emile répondit froidement, *La grace qu'il me demande est en son pouvoir, & il peut lui-même se la procurer.* Il lui reprochoit par ce peu de mots sa lâcheté, & son amour excessif pour

la vie, dont les payens croioient qu'on devoit, dans une telle conjoncture, faire un généreux sacrifice. Ils ignoroient qu'il n'est jamais permis d'attenter sur soi-même. Mais ce n'étoit pas cette vûe qui arrétoit Persée.

Paul Emile, monté sur un char superbe & magnifiquement orné, fermoit la marche. Il avoit à ses côtés ses deux fils.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put autre chose pour lui, que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus commode. Lui, & son fils Alexandre, furent menés par ordre du Sénat à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent, des meubles, & des gens pour le servir. La plupart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il avoit régné onze ans. La Macédoine ne fut réduite en province que quelques années après.

Le triomphe fut aussi accordé à Cn. Octavius & à L. Anicius: au premier, pour ses victoires navales; à l'autre, pour celle qu'il avoit remportée dans l'Illyrie.

Cotys, roi de Trace, envoia redemander son fils, qu'on avoit enfermé en prison après l'avoir mené en triomphe. Il s'excusoit de son attachement au parti de Persée, & offroit une riche rançon pour le rachat du prisonnier. Le Sénat, sans recevoir ses excuses, répondit que plus attentif à ses services anciens qu'à sa faute récente, il lui renvoieroit son fils, mais sans accepter de rançon. Que les bienfaits du peuple Romain étoient gratuits, & qu'il aimoit mieux en laisser le prix dans le cœur & la reconnoissance de ceux qu'il obligeoit, que de s'en faire paier sur le champ.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND Article renferme l'espace d'un peu plus de vingt ans, depuis la défaite de Persée jusqu'à la prise & la ruine de Corinthe par Mummius, qui est le tems où la Gréce fut réduite en province Romaine.

§. I. *Attale vient à Rome féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les Députés des Rhodiens se présentent devant le Sénat, & tâchent d'appaiser sa colére. Après de longues & de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avoient favorisé Persée, sont appellés à Rome pour y rendre compte de leur conduite. Mille Achéens y sont conduits: Polybe étoit du nombre. Le Sénat les relegue dans diverses bourgades de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie: il n'en restoit plus que trois cens.*

ENTRE diverses ambassades des Rois & des peuples, qui venoient à Rome depuis la victoire remportée sur Persée, Attale, frere d'Euméne, attira sur lui plus que tous les autres les regards & l'attention des Romains. Les ravages que les Gaulois de l'Asie avoient faits dans le roiaume de Pergame, avoient mis Attale dans la nécessité d'aller à Rome, pour implorer le secours de la République contre ces barbares. Une autre raison, plus spécieuse encore, l'avoit obligé de faire ce voiage. Il faloit féliciter les Romains sur la derniére victoire, & recueillir les applaudissemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Persée, & en avoir partagé avec eux tous les dangers. Il fut reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qui avoit fait preuve dans l'armée en Macédoine d'une amitié constante & déclarée pour les Romains. On lui fit une réception très honorable, & il entra dans la ville suivi d'un cortége très nombreux.

AN. M. 3837. Av. J.C. 167. Polyb. Legat. 93. Liv. lib. 45. n. 19. & 20.

Tous ces honneurs, dont il ne pénétroit pas la véritable raison, lui firent naître une pensée & une espérance,

qui ne lui ſeroit peutêtre jamais venue dans l'eſprit, ſi elle ne lui avoit été ſuggérée. La plupart des Romains n'avoient plus ni eſtime ni affection pour Euméne. Ses négociations ſecrettes avec Perſée, dont ils avoient été avertis, leur faiſoient croire que ce Prince n'avoit pas été de bonne foi dans leur parti, & qu'il ne s'étoit abſtenu de ſe déclarer contr'eux que faute d'occaſion. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus diſtingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attale, lui conſeilloient de ne pas faire mention du ſujet pour quoi ſon frere l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faiſoient entendre que le Sénat, à qui Euméne étoit devenu ſuſpect & même odieux parce qu'il avoit paru chanceler entre Perſée & les Romains, ſongeoit à lui ôter une partie de ſon roiaume, pour la lui donner à lui, ſur qui ils comptoient comme ſur un ami fidéle & incapable de varier. On reconnoit ici les maximes de la politique Romaine, & ces traits échapés doivent ſervir à la dévoiler en d'autres occaſions où elle ſe cache avec plus de ſoin.

La tentation étoit délicate pour un Prince, qui ne manquoit point ſans doute d'ambition, & qui étoit d'un caractére à ne ſe point refuſer à une eſpérance ſi flateuſe, qui ſe préſentoit d'elle-même à lui ſans qu'il l'eût recherchée. Il préta donc l'oreille à ces diſcours & à cette propoſition, d'autant plus qu'elle lui étoit faite par quelques-uns des principaux de Rome, dont il eſtimoit la ſageſſe, & reſpectoit la probité. La choſe alla ſi loin, qu'il leur promit que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du roiaume de ſon frere.

Attale avoit auprès de lui un médecin, nommé Stratius, qu'Euméne, qui ſoupçonnoit ſon frere, avoit envoié avec lui à Rome pour éclairer ſa conduite, & pour le rappeller par de bons conſeils à ſon devoir s'il venoit à s'en écarter. Stratius avoit de l'eſprit, de la pénétration, & des maniéres inſinuantes & propres à perſuader. Aiant ou preſſenti ou connu par Attale même le deſſein qu'on lui avoit inſpiré, il profita de quelques momens favorables pour lui ouvrir ſon cœur. Il lui repréſenta, Que le roiaume

de Pergame, foible par lui-même & tout récemment établi, n'avoit subsisté & ne s'étoit accru que par l'union & la bonne intelligence des freres qui en étoient possesseurs. Qu'un seul d'entr'eux, à la vérité, avoit le nom de Roi, & portoit le diadême, mais que tous régnoient véritablement. Qu'Euméne n'aiant point d'enfans mâles, (car on ne connoissoit point encore alors le fils qu'il avoit, & qui régna dans la suite,) il ne pourroit laisser son trône qu'à celui de ses freres qui le suivoit immédiatement. Qu'ainsi son droit à la succession du roiaume étoit incontestable; & que, vû l'âge & les infirmités de son frere, le tems de lui succéder ne pouvoit pas être fort éloigné. Pourquoi prévenir & hâter par une entreprise violente & criminelle, ce qui devoit bientôt lui arriver par une voie naturelle & juste? Songeroit-il à partager le roiaume avec son frere, ou à le lui ravir entiérement? Que s'il n'en avoit qu'une partie, tous deux, affoiblis par ce partage, & exposés aux entreprises de leurs voisins, pourroient bientôt en être également dépouillés. Que s'il prétendoit régner seul, que deviendroit son frere aîné? Le réduiroit-il à vivre en homme privé? ou l'envoieroit-il en exil à son âge, & malgré ses infirmités? ou enfin le feroit-il mourir? Qu'il ne doutoit point que de telles pensées ne lui fissent horreur. Que, pour ne point parler de ce qu'on lit dans les fables de la fin tragique des discordes fraternelles, l'exemple tout récent de Persée devoit bien le fraper. Que ce malheureux Prince qui avoit ravi le sceptre à son frere en répandant son sang, poursuivi par la vengeance divine venoit de déposer ce même sceptre aux piés de son Vainqueur dans le temple de Samothrace, comme sous les yeux & par l'ordre des dieux qui y président, témoins & vengeurs de son crime. Qu'il étoit sûr que ceux-là même, qui, moins par amitié pour lui que par mauvaise volonté pour Euméne, lui donnoient maintenant de si pernicieux conseils, seroient les premiers à louer sa tendre & constante affection pour son frere, s'il lui demeuroit fidélement attaché jusqu'à la fin. Stratius ajoutoit le péril extrême auquel Attale exposeroit le roiaume de Pergame dans la conjoncture présente, où les Gaulois songeoient à l'envahir.

Quelle indignité pour les Romains, de souffler & d'allumer ainsi le feu de la discorde parmi des freres ! de quel prix alors doit paroitre un ami sincére, prudent, desintéressé ! Quel bonheur pour un Prince de donner à ceux qui l'approchent la liberté de lui parler avec force, & d'être connu d'eux sur ce pié ! Les sages remontrances de Stratius firent leur effet sur l'esprit d'Attale. Ce Prince aiant été introduit dans le Sénat, sans parler contre son frere, & sans demander qu'on partageât le roiaume de Pergame, se contenta de féliciter le Sénat, au nom d'Euméne & de ses freres, sur la victoire remportée dans la Macédoine. Il fit modestement valoir le zêle & l'affection avec laquelle il avoit servi dans la guerre contre Persée. Il pria qu'on envoiât des Ambassadeurs, pour réprimer l'insolence des Gaulois, & les réduire à leur premier état. Il finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænus & de Maronée villes de Thrace, qui avoient été conquises par Philippe pere de Persée, & lui avoient été contestées par Euméne.

Le Sénat s'imaginant qu'Attale redemanderoit une autre audience pour parler en particulier de ses prétentions sur une partie du roiaume de son frere, promit d'avance qu'il envoieroit des Ambassadeurs, & fit au Prince les présens accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avoit demandées. Mais, quand on sut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en venger d'une autre maniére, révoqua la promesse qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænus & Maronée villes libres & indépendantes. On envoia cependant vers les Gaulois une Ambassade, à la tête de laquelle étoit P. Licinius, mais avec des instructions tout autres que celles qu'Attale avoit demandées. La politique Romaine se dévoile encore ici pleinement, bien différente de la franchise & de la probité des premiers tems.

Polyb. Legat. 93. 99. 100. & 104.
Liv. lib. 45. n. 20-25.

Le Sénat, quelques jours après, donna une audience aux Rhodiens qui fit beaucoup de bruit. On avoit refusé d'abord de les entendre, comme s'étant rendus par leur conduite

conduite indignes de cet honneur, & l'on parloit même de leur déclarer la guerre. Rhodes allarmée envoia deux nouveaux Députés Aiant obtenu avec grande peine d'être admis dans le Sénat, ils y parurent comme supplians, revétus d'habits lugubres, & le visage baigné de larmes. Astymède porta la parole, & d'une voix entrecoupée de sanglots prit la défense de sa patrie infortunée. Il se donna bien de garde de paroitre d'abord la vouloir justifier. Il reconnut qu'elle s'étoit justement attiré la colére du peuple Romain : il avoua ses fautes : il rappella le souvenir d'une indiscrette ambassade, que l'insolente fierté de l'Orateur qui portoit la parole avoit rendu encore plus criminelle. Mais il pria le Sénat de mettre de la différence entre le corps entier de la nation, & quelques particuliers desavoués qu'elle étoit prête de leur livrer. Il représenta qu'il n'y avoit point de République, point de ville, qui ne renfermât dans son sein quelques mauvais citoiens. Qu'après tout on ne leur objectoit pour crimes que des paroles, folles à la vérité, téméraires, extravagantes, (il avouoit que c'étoit le caractére & le défaut de sa nation) mais dont des personnes sages font ordinairement peu de cas, & qu'elles ne punissent pas avec la derniére rigueur, non plus que Jupiter ne lance point sa foudre contre tous ceux qui parlent de lui peu respectueusement. » Mais, dit-il, on regarde la neutralité que nous avons » gardée dans la derniére guerre comme une preuve cer- » taine de notre mauvaise volonté à votre égard. Y [a] a- » t-il quelque tribunal au monde où l'intention, quand » elle est sans effet, soit punie comme l'action même ? » Mais je veux que vous poussiez la sévérité jusqu'à cet » excès, au moins le châtiment ne peut tomber avec » justice que sur ceux qui ont eu cette intention, & le » grand nombre parmi nous en est innocent. En suppo- » sant même que cette neutralité & cette inaction nous » rendent tous coupables, les services réels que nous vous » avons rendus dans les deux guerres précédentes ne

a Neque moribus neque legibus ullius civitatis ita comparatum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. *Liv.*

» doivent-ils être comptés pour rien, & ne peuvent-ils
» pas couvrir l'omission qu'on nous impute pour la dernière? Que Philippe, Antiochus, & Persée prononcent ici dans notre cause. Les deux premiers suffrages seront certainement pour nous, & nous absoudront: & le troisiéme, tout au plus & à la rigueur, paroitra douteux & incertain. Pouvez-vous, dans cet état, porter un arrêt de mort contre Rhodes: car votre sentence va décider si elle subsistera encore, ou si elle sera entiérement détruite. Vous pouvez nous déclarer la guerre, mais vous ne pouvez pas nous la faire: car aucun des Rhodiens ne prendra les armes contre vous. Si vous persévérez dans votre colére, nous vous demanderons le tems d'aller faire à Rhodes le raport de notre députation: & dans le moment même tout ce qu'il y a dans la ville d'hommes, de femmes, & de personnes libres, nous nous embarquerons avec tous nos biens & tous nos effets: abandonnant nos dieux pénates publics & particuliers, nous viendrons à Rome: &, après avoir jetté à vos piés tout notre or & tout notre argent, nous nous livrerons nous-mêmes, nous, nos femmes, & nos enfans à votre discrétion. Nous souffrirons ici sous vos yeux tout ce que vous nous ordonnerez de souffrir. Si Rhodes est condannée au pillage & au feu, du moins le spectacle de son desastre nous sera épargné. Vous pouvez, par votre sentence, nous déclarer ennemis: mais une voix secrette, sortie du fond de notre cœur, en portera une toute contraire; & quelque hostilité que vous exerciez contre nous, vous ne trouverez en nous que des amis & des serviteurs.

Après ce discours, les Députés se prosternérent tous par terre, & tenant des branches d'olivier ils tendoient les mains vers les Sénateurs pour leur demander la paix. Quand on les eut fait sortir du Sénat, on alla aux suffrages. Tous ceux qui avoient servi dans la Macédoine en qualité de Consuls, ou de Préteurs, ou de Lieutenans, & qui avoient vû de près leur sot orgueil & leur mauvaise volonté pour les Romains, leur furent très contraires. M. Porcius Caton, ce célébre Censeur, connu par la sévérité de son caractére qui alloit souvent jusqu'à la

dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, & parla pour eux d'une maniére fort vive & fort éloquente. Tite Live ne raporte point son discours, parce qu'on le trouvoit alors dans un ouvrage de Caton même intitulé *des Origines*, où il avoit inséré ses harangues.

On a sujet de regretter la perte d'un si précieux recueil. Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragmens de ce discours de Caton, par lesquels il paroit qu'il emploia à peu près les mêmes raisons que l'Ambassadeur de Rhodes. J'en citerai quelques endroits en latin au bas de la page, pour aider le Lecteur à connoitre & à discerner le stile mâle & énergique, qui étoit le caractére de l'éloquence Romaine dans ces tems anciens, où l'on étoit plus attentif à la force des pensées, qu'à l'élégance des mots. *Lib. 7. cap. 3.*

Caton [a] commence son discours par représenter aux Romains, qu'ils ne doivent pas, en conséquence de la victoire remportée sur le Roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive. Que la prospérité, pour l'ordinaire, inspire de l'orgueil & de l'insolence. Qu'il craint que dans la délibération présente on ne prenne une mauvaise résolution, qui attire sur Rome quelque malheur, & fasse évanouir la joie frivole à laquelle on se sera livré. » L'adversité, dit-il, en domtant l'esprit, nous » rappelle à nous-mêmes, & nous apprend ce qu'il con- » vient de faire. La prospérité, au contraire, nous jette » comme à l'écart par la joie qu'elle cause, & nous fait » perdre de vûe le parti qu'une assiéte d'ame tranquille » nous feroit apercevoir & suivre. C'est pourquoi, Mes- » sieurs, je suis absolument d'avis que nous différions de » quelques jours la décision de cette affaire, jusqu'à ce » que, revenus de l'émotion violente de notre joie, nous

a Scio solere plerisque hominibus rebus secundis atque prolixis atque prosperis animum excellere, superbiam atque ferociam augescere atque crescere: quod mihi nunc magnæ curæ est, quia hæc res tam secundè processit, ne quid in consulendo adversi eveniat, quod nostras secundas res confutet; neve hæc lætitia nimis luxuriosè eveniat. Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto: secundæ res lætitia transversum trudere solent à rectè consulendo atque intelligendo. Quo majore opere edico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus.

» nous possédions nous-mêmes, & puissions délibérer plus » murement... « Il ajoute qu'il croit bien que les Rhodiens auroient souhaité que les Romains n'eussent pas vaincu Persée, mais que ce sentiment leur est commun avec tous les autres peuples : sentiment, qui ne vient point de leur haine contre les Romains, mais de l'amour de leur propre liberté, pour laquelle ils ont un juste sujet de craindre, si personne n'est en état de nous disputer l'empire, & que nous devenions maîtres absolus des peuples... » Au » reste, les Rhodiens n'ont point donné de secours à » Persée. Tout [a] leur crime est, de l'aveu même de leurs » plus violens accusateurs, d'avoir songé à nous faire la » guerre, & à se déclarer contre nous. Mais depuis quand » la seule volonté, la seule intention est-elle devenue pu» nissable ? Y a-t-il quelqu'un de nous qui voulût qu'on » l'assujettît à cette régle ? Pour moi, je ne voudrois pas » m'y soumettre... Les [b] Rhodiens sont fiers, dit-on. Je » serois bien fâché que mes enfans pussent justement me » faire ce reproche. Mais, enfin, que nous fait leur fierté ? » nous sied-il bien de leur faire un crime d'être plus fiers » que nous ?

Le sentiment d'un Sénateur aussi grave & aussi respecté que Caton empécha qu'on ne fît la guerre contre les Rhodiens. La réponse qu'on leur rendit ne les déclaroit point ennemis, mais ne les traitoit point en alliés, & laissoit encore les choses en suspens. On leur ordonna de faire sortir les Gouverneurs qu'ils avoient dans les villes de Lycie & de Carie. Ces provinces leur avoient été abandonnées après la défaite d'Antiochus, & leur furent maintenant ôtées par punition. On leur ordonna aussi d'évacuer Caune & Stratonice. Ils avoient acheté la premiére deux cens talens (deux cens mille écus) des Généraux de Ptolémée, & la seconde leur avoit été donnée

a Qui acerrimè adversus eos dicit, ita dicit; hostes voluisse fieri. Et quis tandem est nostrûm, qui, quod ad se se attinet, æquum censeat quempiam pœnas dare ob eam rem, quòd arguatur malè facere voluisse ? nemo opinor : nam ego, quod ad me attinet, nolim.

b Rhodienses superbos esse aiunt, id objectantes quod mihi à liberis meis minimè dici velim. Sint sanè superbi. Quid id ad nos attinet ? Id-ne irascimini, si quis superbior est quàm nos ?

par Antiochus & Séleucus : ils tiroient de ces deux villes six vingts talens chaque année, (six vingts mille écus.) On accorda en même tems à l'île de Delos l'exemtion de péages, ce qui diminua considérablement les revenus des Rhodiens. Car, au lieu qu'auparavant ils tiroient de ces péages un million de dragmes, (cinq cens mille livres) ils n'en tirérent plus depuis que cent cinquante mille. (Soixante & quinze mille livres.)

La réponse du Sénat aiant dissipé à Rhodes la crainte qu'on y avoit que les Romains ne prissent les armes contre la République, fit paroitre légers tous les autres maux : & c'est l'ordinaire, que l'attente de grands malheurs amortisse le sentiment de ceux qui le sont moins. Quelque durs que fussent ces ordres, ils s'y soumirent, & les exécutérent promtement. Sur le champ on décerna aux Romains une couronne de la valeur de * dix mille piéces d'or, & l'on choisit pour la présenter l'Amiral Théodote. Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne l'avoient point demandée jusques-là, quoique depuis près de cent quarante ans ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. C'étoit un trait de leur politique. Ils ne vouloient point enchaîner leur liberté par des sermens & des Traités, afin que demeurant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils pussent ou donner du secours aux Rois dans le besoin, ou en tirer d'eux dans l'occasion. Dans la conjoncture présente ils demandérent avec instance cette qualité, non pour se mettre en sûreté contre d'autres puissances, car ils ne craignoient que celle des Romains, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République. L'alliance ne leur fut point encore accordée. Ils ne l'obtinrent que l'année suivante après de longues & de vives instances. Tibérius Gracchus, qui étoit tout récemment revenu d'Asie, où il avoit été envoié en qualité de Commissaire pour en examiner l'état, leur fut d'un grand secours. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres

* *Cela pouvoit faire la somme de six-vingts mille francs, en mettant la piéce d'or (χρυσοῦς) à douze francs ou environ.*

du Sénat, & qu'ils avoient condanné à mort les partisans de Persée. Après un témoignage si favorable, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Romaine.

Liv. lib. 45. n. 28-31.

J'ai marqué ci-devant que les Etoliens s'etoient présentés à Paul Emile revêtus d'habits de deuil à son retour du voiage qu'il avoit fait en Gréce, & qu'il leur avoit donné audience à Amphipolis. Le sujet de leurs plaintes étoit que Lycisque & Tisippe, que le crédit des Romains à qui ils étoient livrés rendoit tout-puissans en Etolie, avoient environné le Sénat de soldats que leur avoit prêté Bébius qui commandoit dans la province pour les Romains; qu'ils avoient fait mourir cinq cens cinquante des principaux de la nation, dont tout le crime étoit d'avoir paru favorables à Persée; qu'un grand nombre d'autres avoit été envoié en exil; & que les biens des uns & des autres avoient été abandonnés à leurs délateurs. Paul Emile écouta leurs plaintes. Toute l'enquête qu'il fit se borna à savoir, non de quel côté étoient l'injustice & la violence, mais si l'on avoit été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoiés absous. On déclara que les morts avoient été tués justement, & les autres justement bannis. Bébius seul fut condanné, pour avoir prêté son ministére à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condanner, si elle étoit juste? & si elle ne l'étoit pas, pourquoi renvoier absous ceux qui en étoient les principaux auteurs?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avoient témoigné quelque bonne volonté pour Persée, & augmenta extraordinairement la fierté & l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville il y en avoit de trois sortes. Les uns étoient entiérement dévoués aux Romains, les autres s'attachoient à l'amitié des Rois: les uns & les autres faisant leur cour par de basses flateries à leurs protecteurs, se rendoient puissans dans leurs villes qu'ils tenoient dans l'oppression. Une troisiéme sorte de citoiens, opposés aux deux autres, gardoient une espéce de milieu, ne prenant le parti ni des Romains ni des Rois, mais prenant ouvertement la défense des loix & de la liberté. Ces derniers, dans le fond,

étoient fort estimés & aimés chacun dans leur ville, mais ils n'avoient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambassades, toutes les distinctions & les récompenses étoient pour ceux qui suivoient le parti des Romains après la défaite de Persée, & ils emploioient leur crédit à perdre sans ressource ceux qui pensoient autrement qu'eux.

Dans cette vûe, ils se rendirent en grand nombre de toutes les parties de la Gréce auprès des dix Commissaires, nommés par le Sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre, qu'outre ceux qui s'étoient déclarés ouvertement pour Persée, il y en avoit beaucoup d'autres secrettement ennemis des Romains, & qui, sous prétexte de défendre la liberté, révoltoient contr'eux tous les esprits; & que jamais ces villes ne demeureroient tranquilles, & parfaitement soumises aux Romains, à moins, qu'après avoir abbattu le parti contraire, on n'y établît fortement l'autorité de ceux qui n'avoient à cœur que les intérêts de la république Romaine. Les dix Commissaires goûtérent parfaitement toutes ces raisons, & en firent la régle de leur conduite. Quelle justice peut-on attendre d'une pareille assemblée, où l'on est déterminé à regarder & à traiter comme criminels tous ceux qui ne sont pas du parti Romain, & à combler de toutes sortes de faveurs & de graces ceux qui se déclareront leurs délateurs & leurs ennemis? Voila où conduit l'ambition de dominer. Elle aveugle sur tous les devoirs, & sur toutes les bienséances, & elle fait sacrifier la justice comme tout le reste, quand elle est un obstacle à nos vûes. La vertu des payens tenoit à bien peu de chose!

On le vit bien dans cette occasion. Le Général Romain, à qui l'on avoit fourni les noms de tous ceux qui étoient suspects, les fit venir de l'Etolie, de l'Acarnanie, de l'Epire, & de la Béotie, & leur ordonna de le suivre à Rome pour y plaider leur cause. On envoia aussi dans l'Asie des Commissaires, pour faire des informations contre ceux qui avoient favorisé Persée ou publiquement, ou en secret.

De tous les petits Etats de la Gréce nul ne faisoit tant d'ombrage à la république Romaine, que la Ligue des Achéens, qui s'étoit jusques-là fait respecter par le nom- AN. M. 3837. AV. J. C. 167. *Liv. lib. 45. n. 31.*

Pausan. in Achaic. pag. 416. 417.

bre & la valeur de ses troupes, par l'habileté de ses Généraux, & sur tout par l'union qui régnoit entre les villes dont elle étoit composée. Les Romains, jaloux d'une puissance qui pouvoit mettre obstacle à leurs desseins ambitieux, sur tout si elle s'étoit jointe au Roi de Macédoine ou à celui de Syrie, travaillérent à l'affoiblir en y mettant la division, & en y gagnant des créatures qu'ils élevoient par leur crédit à toutes les charges, & par le moien de qui ils dominoient dans toutes les assemblées de la Ligue. On a vû comme elle fut traitée dans l'affaire des Bannis de Sparte. Mais c'est dans la conjoncture dont nous parlons ici, que les Romains portérent les derniers coups à sa liberté.

Après la défaite de Persée, Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains, à qui il étoit vendu, les partisans de la liberté qu'il regardoit comme ses ennemis, eut l'audace de déférer nommément aux dix Commissaires tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu du panchant à secourir Persée. Ils ne crurent pas devoir se contenter d'écrire aux Achéens, comme ils avoient fait aux autres peuples, pour leur ordonner d'envoier à Rome ceux de leurs citoiens qui étoient accusés d'avoir favorisé Persée; mais ils députérent deux d'entr'eux pour aller en personnes déclarer cet ordre à la Ligue. Deux raisons les portérent à en user ainsi. La premiére étoit la crainte que les Achéens, qui étoient fort jaloux de leur liberté & pleins de courage, ne refusassent d'obéir à de simples lettres qui leur auroient été écrites, & que Callicrate & les autres délateurs ne courussent risque de leur vie dans l'assemblée: la seconde, parce que dans les lettres qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés.

Les deux Commissaires envoiés en Achaïe étoient C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus. L'un d'eux, plus vendu à l'injustice que l'autre, (Pausanias ne le nomme point) se plaignit dans l'assemblée que plusieurs des plus puissans de la Ligue avoient soutenu Persée contre les Romains, & demanda qu'on les condannât comme dignes

de

de mort, après quoi il les nommeroit. Cette proposition révolta toute l'assemblée: on se récria de toutes parts qu'il étoit inoui qu'on eût jamais condanné des personnes avant qu'elles eussent été dénoncées, & on le pressa de désigner les coupables. Pressé ainsi de s'expliquer, il répondit, à la suggestion de Callicrate, que tous ceux qui avoient été en charge & qui avoient commandé les armées, s'étoient rendus coupables de ce crime. Alors Xénon, qui avoit un grand crédit & étoit fort respecté dans la Ligue: » J'ai » commandé les armées, dit-il, & j'ai eu l'honneur d'être » le Chef de la Ligue. Je proteste que je n'ai jamais agi » en rien contre les intérêts des Romains, & je suis prêt » de le prouver, soit ici dans l'assemblée des Achéens, » soit à Rome devant le Sénat. « Le Romain saisit cette derniére parole comme favorable à ses desseins, & ordonna que tous ceux que Callicrate avoit dénoncés, & il les nomma, seroient envoiés à Rome pour s'y justifier. Ce fut une désolation extrême dans toute l'assemblée. Jamais on n'avoit rien vû de pareil, pas même sous Philippe ni sous Alexandre son fils. Ces Princes, quoique tout-puissans, ne s'avisoient point de faire venir en Macédoine ceux qui leur étoient contraires, mais en laissoient le jugement au Conseil des Amphictyons leurs Juges naturels. Les Romains n'imitérent point cette modération, mais, par une entreprise qu'on peut appeller tyrannique, ils firent enlever & conduire à Rome plus de mille citoiens des plus considérables de la Ligue Achéenne. Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur & d'exécration à tous les Achéens. On fuioit sa rencontre & sa présence comme d'un infâme traître, & personne ne se baignoit dans les bains publics après lui, qu'on n'en eût fait vuider toute l'eau.

Polybe, le célébre historien, étoit du nombre de ces bannis. Nous avons vû que Lycortas son pere se distingua par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens pendant qu'il la gouvernoit. Il avoit pris un soin particulier de l'éducation de son fils. Pour ce qui regarde la politique, Polybe eut pour maître Lycortas son pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre

Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces savantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a mises lui même en pratique, & qu'il a fait passer à la postérité dans ses Ecrits.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, où sa réputation l'avoit précédé, son mérite le fit rechercher des plus grands hommes de la République. Il s'attacha particuliérement aux deux fils de Paul Emile, dont l'aîné étoit passé par adoption dans la famille des Fabius, & le cadet dans celle des Scipions. Celui-ci avoit été adopté par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain qui avoit vaincu Annibal. J'ai parlé avec assez d'étendue à la fin de l'histoire des Carthaginois de la liaison intime de Polybe avec ce second fils de Paul Emile, qui renversa dans la suite Numance & Carthage. Ce jeune Romain sentit de quel prix étoit un tel ami, & il sut bien profiter de ses leçons & de ses conseils. Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer.

Quand les Achéens furent arrivés à Rome, le Sénat, sans les entendre & sans examiner leur cause, supposant sans aucun fondement & contre la notoriété publique qu'ils avoient été ouis & condannés dans l'assemblée des Achéens, les relegua en diverses bourgades de l'Italie. Polybe fut excepté de ce nombre.

Polyb. Legat. 105. Les Achéens, surpris & affligés du sort de leurs compatriotes, députérent à Rome pour demander qu'il plût au Sénat d'entrer en connoissance de leur cause. On leur répondit qu'elle étoit finie, & que c'étoient eux-mêmes qui l'avoient jugée. Sur cette réponse, les Achéens renvoiérent les mêmes Députés à Rome, (Euréas étoit à leur tête) pour protester encore devant les Sénateurs que jamais ces Achéens n'avoient été entendus dans le pays, & que jamais leur affaire n'y avoit été jugée. Euréas donc entre dans le Sénat avec les autres Députés qui l'accompagnoient. Il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoissance de l'accusation, & qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le

crime dont on les chargeoit. Qu'il étoit à souhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fit connoitre les coupables : mais que, si ses grandes occupations ne lui laissoient pas ce loisir, il n'avoit qu'à renvoier la chose aux Achéens, qui en feroient justice de maniére à faire sentir combien ils avoient d'aversion pour les méchans. Rien n'étoit plus équitable que cette demande, & le Sénat fut fort embarrassé comment il y répondroit. D'une part, il ne croïoit pas qu'il lui convînt de juger, car l'accusation étoit sans fondement : de l'autre, renvoier les exilés sans avoir porté de jugement, c'étoit perdre sans ressource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. Le Sénat, pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés, & les rendre par là plus soumis à ses ordres, écrivit dans l'Achaïe à Callicrate, & dans les autres Etats aux partisans des Romains, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui de leur pays, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non seulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Gréce. Ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour les Achéens accusés, & que leur bannissement étoit sans retour.

Cependant, ils envoiérent de nouveaux Députés, qu'ils chargérent de demander le retour des exilés, mais en supplians & par grace, de peur qu'en prenant leur défense ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du Sénat. Il ne leur échapa rien dans leur harangue qui ne fût très mesuré. Malgré cela le Sénat demeura inflexible, & prononça qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été réglé. *Polyb. Legat. 122.*

Les Achéens, sans se rebuter, ordonnérent en différens tems plusieurs députations, qui n'eurent pas plus de succès : on y demandoit en particulier le retour de Polybe. Ils avoient raison de s'adresser ainsi persévéramment au Sénat en faveur de leurs compatriotes. Quand leurs instances réitérées n'auroient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pouvoit pas les regarder comme inutiles. Mais plusieurs des Sénateurs en avoient été touchés, & avoient été d'avis de renvoier les exilés. *An. M. 3844. Av. J. C. 160. Id. Legat. 129. 130.*

Plut. in Caton. Cens. pag. 341. Les Achéens en aiant eu avis, pour profiter de cette favorable disposition des esprits, ordonnerent une derniére députation. Il y avoit deja dix-sept ans que les Achéens avoient été bannis, & il en etoit mort un grand nombre. Il y eut de grandes contestations dans le Sénat, les uns voulant que ces bannis fussent renvoiés dans leur patrie & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposant. Scipion, à la priére de Polybe, avoit sollicité Caton en faveur des exilés. Ce grave Sénateur se levant pour parler à son tour : » A nous voir, dit-il, disputer tout un jour » pour savoir si quelques pauvres vieillards de Gréce se» ront plutot enterrés par nos fossoieurs que par ceux de » leur pays, ne croiroit-on pas que nous n'avons rien à » faire? « Il ne falut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de sa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoier enfin les exilés dans le Péloponnése. Polybe auroit encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur bannissement : mais, avant que de présenter sa requête au Sénat, il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant : » Vous » n'imitez pas, Polybe, la sagesse d'Ulysse. Vous voulez » rentrer dans l'antre du Cyclope pour quelques méchan-

An. M. 3854. Av. J. C. 150. » tes hardes que vous y avez laissées. « Les exilés retournérent donc dans leur patrie : mais de mille qu'ils étoient venus, il n'en restoit alors qu'environ trois cens. Polybe n'usa pas de cette permission ; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage.

§. II. *Basses flateries de Prusias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu suspect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt : son fils, de même nom, lui succéde. Mort d'Euméne. Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant voulu faire mourir son fils Nicoméde, en est tué*

lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.

DEPUIS la défaite de Persée il venoit tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement qu'on avoit paru avoir pour ce Prince, soit enfin pour porter des plaintes devant le Sénat au sujet de quelques alliés. Nous avons vû jusqu'ici ce qui regarde les Rhodiens & les Achéens. Je ramasserai dans ce paragraphe ce qui concerne Euméne roi de Pergame, Prusias roi de Bithynie, & quelques autres affaires particuliéres.

Prusias étant venu à Rome pour faire au Sénat & au peuple Romain des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y deshonora la majesté roiale par ses basses flateries. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoiés pour le recevoir, & il y fut la tête rasée, & avec le bonnet, l'habit, & la chaussure des affranchis; puis saluant les Députés: *Vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, & à se conformer entiérement à tout ce qui se pratique chez vous.* A son entrée dans le Sénat, il se tint contre la porte vis-à-vis les Sénateurs assis, les mains abbattues: il se prosterna, & baisa le seuil. Ensuite s'adressant à l'assemblée: *Je vous salue, dieux sauveurs*, s'écria-t-il. Son discours répondit à ce prélude. Polybe dit qu'il auroit honte de le raporter. Il finit en demandant que le peuple Romain renouvellât avec lui l'alliance; & qu'il lui accordât certaines terres prises sur Antiochus, dont les Gaulois s'étoient emparés sans que personne les leur eût données. Enfin il recommanda au Sénat son fils Nicoméde. Tout lui fut accordé: on nomma seulement des Commissaires pour examiner l'état des terres en question. Tite Live, dans le récit qu'il fait de cette audience, omet les bassesses rampantes de Prusias, dont il prétend que les historiens Romains ne parloient point: il se contente d'indiquer à la fin une partie de ce qu'en avoit dit Polybe. Il avoit quelque raison. Car ces bassesses des-

AN. M. 3838.
AV. J. C. 166.
Polyb. Legat. 97.
Liv. lib. 45. n. 44.

honorent du moins autant le Sénat qui les souffroit, que le Prince qui les faisoit.

Polyb. ibid. A peine Prusias étoit-il sorti de Rome, qu'on apprit qu'Euméne étoit sur le point d'y entrer. Cette nouvelle jetta le Sénat dans l'embarras. Ce Prince, dans la guerre contre Persée, s'étoit conduit de sorte qu'on ne pouvoit le regarder ni comme ami, ni comme ennemi. On avoit contre lui de violens soupçons, non des preuves certaines. L'admettre à l'audience, c'étoit le déclarer innocent : le condanner comme coupable, c'étoit se mettre dans la nécessité de lui faire la guerre, & annoncer comme à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence en comblant de biens & d'honneurs un Prince dont ils avoient peu connu le caractére. Pour éviter ces inconvéniens, le Sénat fit une Ordonnance, par laquelle, sous prétexte qu'il en coutoit trop à la République pour recevoir les Rois qui venoient à Rome, il défendoit en général à tous les Rois d'entrer dans cette ville ; & il fit signifier cette Ordonnance au Roi de Pergame, qui n'eut pas de peine à en comprendre le sens. Il retourna donc dans ses Etats.

AN.M.3839. Av.J.C.165. *Polyb. Legat.* 97. 102. 104. 105. 106. 119. 121. Cet affront donna du courage à ses ennemis, & refroidit l'affection de ses alliés. Prusias envoia contre lui un Ambassadeur à Rome, pour se plaindre des irruptions qu'il faisoit dans la Bithynie. Il ajoutoit que ce Prince avoit des intelligences secrettes avec Antiochus, qu'il maltraitoit tous ceux qui paroissoient favorables aux Romains, & qu'en particulier il vexoit les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les Ordonnances du Sénat. Ceux-ci avoient aussi envoié à Rome des Députés, pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérérent dans la suite plusieurs fois, aussibien que Prusias. Le Sénat ne se déclara point encore. Il se contenta d'aider & de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put, sans faire d'injustice manifeste à Euméne.

Le Roi de Pergame, à qui l'entrée à Rome étoit interdite, y envoia Attale & Athénée ses freres, pour répondre aux accusations dont on le chargeoit. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi, & l'on en fut si satisfait,

qu'on les renvoia en Asie comblés d'honneurs & de préfens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugés où l'on etoit contre leur frere. Le Sénat fit partir Sulpicius Gallus & Manius Sergius, avec ordre de s'informer secrettement si Antiochus & Euméne ne formoient point ensemble quelque complot contre les Romains.

Sulpicius se conduisit dans cette commission d'une maniére très imprudente. C'étoit un esprit vain, & qui cherchoit à se faire valoir en se déclarant contre Euméne. Quand il fut arrivé en Asie, il fit savoir à toutes les villes que ceux qui auroient des plaintes à faire au sujet de ce Prince vinssent le trouver à Sardes. Et là, pendant dix jours, il écouta tranquillement toutes les accusations qu'on voulut former contre Euméne: liberté qui réveilla tous les mécontens, & ouvrit la porte à toutes sortes de calomnies! *Polyb. in Excerpt. Vales. p. 145.*

Tib. Gracchus, que le Sénat envoia l'année suivante en Asie pour le même sujet, fut reçu par Euméne & Antiochus d'une maniére qui lui persuada qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de ces deux Rois: & c'est le raport qu'il en fit au Sénat. Il rendit aussi un bon témoignage à la conduite d'Ariarathe roi de Cappadoce, dont Euméne avoit épousé la sœur. Ce Prince mourut quelque tems après. Son fils Ariarathe, surnommé Philopator, lui succéda. Il l'avoit eu d'Antiochide, fille d'Antiochus le Grand; & avoit résolu, quand il fut en âge, de lui céder son roiaume, à quoi jamais le fils n'avoit voulu consentir: c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*, c'est-à-dire *Amateur de son pere*. Action bien louable dans un siécle, où c'étoit une chose commune d'acquerir des roiaumes par des parricides! AN. M. 3840. Av. J. C. 164. AN. M. 3842. Av. J. C. 162. *Diod. Eclog. pag. 895.*

Dès que ce jeune Roi fut monté sur le trône, il envoia des Députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que son pere avoit eue avec les Romains; ce qui lui fut accordé avec éloge. *Polyb. Legat. 121.*

Quelque tems après, quoiqu'Euméne l'aidât de toutes ses forces, Démétrius roi de Syrie le détrôna, pour mettre à sa place un de ses freres aînés, qui étoit un fils supposé, il s'appelloit Holopherne. Ariarathe se réfugia à AN. M. 3845. Av. J. C. 159. *Polyb. Legat. 126.*

AN. M. 3847. AV. J. C. 157. Rome. L'usurpateur & Démétrius y envoiérent aussi leurs Ambassadeurs. Le Sénat ordonna que les deux freres régneroient conjointement. C'étoit une politique assez ordinaire aux Romains, de partager ainsi les roiaumes entre des freres, afin de les affoiblir par ce partage, & de laisser entr'eux des semences perpétuelles de divisions. Attale, dans les premiéres années de son régne, le rétablit entiérement sur le trône, aiant vaincu & chassé son compétiteur.

AN. M. 3845. AV. J. C. 159. *Strab. lib. 13. pag. 624.* Euméne fut toujours suspect aux Romains, & presque toujours en guerre ou avec Prusias, ou avec les Gallo-Grecs. Enfin il mourut, après avoir régné trente-huit * ans. Il laissa son roiaume à son fils Attale, surnommé Philométor, encore enfant, qu'il avoit eu de Stratonice sœur d'Ariarathe; & nomma pour Tuteur de son fils & Régent du roiaume son frere Attale Philadelphe, qui gouverna le roiaume pendant vingt & un an.

Polyb. in Exempl. virt. & vit. p. 166. Polybe fait un grand éloge d'Euméne. Ce Prince, dit-il, avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus beaux sentimens. Il ne cédoit en rien pour beaucoup d'autres qualités aux Rois de son tems, & du côté des belles inclinations il les surpassoit tous. Le roiaume de Pergame, quand il le reçut de son pere, se réduisoit à un très petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom. Il le rendit si puissant, qu'il pouvoit le disputer à presque tous les plus grands roiaumes. Il ne dut rien ni au hazard, ni à la fortune: c'est toujours Polybe qui parle. Tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Gréce, & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de son siécle. Pour achever son portrait, il avoit si bien possédé l'art de s'attirer le respect de ses trois freres, & de les contenir par son autorité sans la leur faire sentir, que, quoiqu'ils eussent tous un âge & des talens pour entreprendre par eux-mêmes, & qu'ils partageassent avec lui les fonctions de la souveraineté, ils ne sortirent jamais des bornes de la soumission, mais lui demeurérent toujours parfaitement unis, & par un zêle égal pour son ser-

* *Strabon lui donne quarante-trois ans de régne: mais on prétend que c'est une faute.*

vice

vice lui aidérent à défendre & à aggrandir le roiaume. Il seroit difficile de trouver un pareil exemple d'autorité sur des freres, jointe à une union & une concorde inaltérable.

Je ne devrois pas omettre ici une chose qui fait beaucoup d'honneur à la mémoire d'Euméne ; c'est d'avoir établi la fameuse bibliothéque de Pergame, ou du moins de l'avoir considérablement augmentée : mais je me réserve à en parler ailleurs.

La division qui avoit presque toujours subsisté entre Prusias & Euméne, continua sous Attale qui avoit succédé au dernier. Prusias l'aiant vaincu dans un combat, entra dans Pergame ; & outré de douleur d'avoir manqué à se saisir de sa personne, il fit tomber sa vengeance sur les statues & les temples des dieux, renversant & brulant tout ce qui se rencontroit sur sa marche. Attale envoia son frere Athénée à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui fit défendre à Prusias de continuer la guerre contre Attale, & lui envoia plusieurs ambassades à différentes reprises, dont il éluda les ordres ou par des délais, ou même par des perfidies, aiant un jour entrepris, sous prétexte d'une entrevûe, de se saisir de l'Ambassadeur Romain & d'Attale. Le complot fut découvert, & demeura sans exécution ; mais le crime n'en étoit pas moins grand. Rome, dans d'autres tems, l'auroit puni par la destruction entiére du roiaume. Elle se contenta pour lors d'envoier dix Commissaires, qu'elle chargea de finir cette guerre, & d'obliger Prusias à faire satisfaction à Attale pour les dommages qu'il lui avoit causés. Cependant Attale, secouru par ses alliés, avoit assemblé de nombreuses troupes tant par terre que par mer. Tout se disposoit pour l'ouverture de la campagne, lorsqu'on apprit que les Commissaires étoient arrivés. Attale les joignit. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Prusias les ordres dont ils étoient chargés pour lui de la part du Sénat. Ce Prince veut bien accepter une partie des conditions qui lui étoient prescrites, & refuse d'obéir à la plupart des autres. Les Commissaires, choqués de cette résistance, rompent l'alliance & l'amitié avec lui, reprennent sur le

AN. M. 3848. Av. J. C. 156.
Polyb. Legat. 128 129 133. 135. 136.
AN. M. 3849. Av. J. C. 155.

champ la route de Pergame, & laissent Prusias dans une mortelle inquiétude. Ils conseillérent à Attale de se tenir avec son armée sur les frontiéres de son roiaume, sans faire le premier aucun acte d'hostilité ; & quelques-uns d'eux retournérent à Rome, pour y informer le Sénat de la rebellion de Prusias. Enfin il ouvrit les yeux, & de nouveaux Commissaires envoiés de Rome l'obligérent à mettre bas les armes, & à souscrire au Traité de paix qu'ils lui présentérent. Ce Traité portoit : Que Prusias donneroit pour le présent vingt galéres pontées à Attale ; qu'il lui paieroit cinq cens talens (cinq cens mille écus) dans l'espace de vingt ans ; que les deux Rois se renfermeroient dans les bornes de leur Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre ; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avoit causés dans les terres de quelques villes voisines qui étoient nommées, leur restitueroit cent talens (cent mille écus.) Quand il eut accepté & signé ces conditions, Attale ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son roiaume. Ainsi fut terminée la guerre que les différens d'Attale & de Prusias avoient allumée.

Polyb. Legat. 140.

Le jeune Attale, fils d'Euméne, quand la paix eut été établie entre les deux Etats, fit le voiage de Rome, pour se faire connoitre au Sénat, pour demander la continuation de son amitié, & sans doute aussi pour le remercier de la protection qu'il avoit accordée à son Oncle qui régnoit en son nom. Il reçut du Sénat toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre, & tous les honneurs qui convenoient à son âge : après quoi il repartit pour ses Etats.

AN. M. 3855. AV. J. C. 149. *Appian. in Mithridatic. pag. 175. Justinus lib. 34. cap. 4.*

Prusias envoia aussi dans la suite son fils Nicoméde à Rome, & sachant qu'il y étoit fort considéré, il le chargea de demander au Sénat qu'il lui remît ce qu'il lui restoit à paier de la somme qu'il devoit à Attale. Il lui associa Ménas dans cette ambassade. Il l'avoit chargé de faire mourir secrettement ce jeune Prince : c'étoit pour avancer les enfans qu'il avoit eus d'une seconde femme. La grace que demandoit Prusias lui fut refusée, l'Ambassadeur d'Attale aiant montré que cette somme n'égaloit pas à beaucoup près les torts qu'on avoit faits à son Maître.

Ménas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'étoit chargé, découvrit le tout à Nicoméde. Ce jeune Prince étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prévenir les desseins meurtriers de son pere. Soutenu du secours d'Attale, il se revolte contre lui, & entraîne dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'étoit fait haïr par ses violences & ses cruautés. Ce malheureux Prince, abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un temple, où il fut tué par des soldats qu'avoit envoié Nicoméde, &, selon quelques-uns, par Nicoméde même. Quelles horreurs de part & d'autre! Prusias étoit surnommé *le Chasseur*, & avoit régné au moins trente-six ans. C'est chez lui qu'Annibal s'étoit retiré.

AN. M. 3856. AV. J.C. 148.

Ce Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur; & il n'étoit pas mieux avantagé du côté de l'ame. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur & le courage. Non seulement il étoit timide, mais encore mou, incapable de travail, en un mot d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aimoit moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles lettres, la philosophie, & toutes les autres connoissances qui en dépendent, lui étoient parfaitement étrangéres. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la premiére lueur d'espérance, se portérent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernés.

Polyb. in Excerpt. p. 173. 174.

J'ai différé de parler de deux Ambassades qui arrivérent à Rome à peu près dans le même tems.

L'une venoit de la part des Athéniens, qui aiant été condannés par une Sentence des Sicyoniens, mais sous l'autorité du Sénat de Rome, à une amende de * cinq cens talens, pour avoir ravagé les terres de la ville d'Orope, envoioient demander la remise de cette amende. Les Ambassadeurs étoient trois célébres Philosophes: Carnéade de la secte Académique, Diogéne de la secte Stoïque, & Critolaüs Péripatéticien. Le goût de la philosophie & de

AN. M. 3849. AV. J.C. 155. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 155. Aul. Gell. lib. 7. cap. 14.*

* *Quinze cens mille livres.*

l'éloquence n'avoit pas encore pénétré jusqu'à Rome: ce fut à peu près dans le tems dont nous parlons qu'il commença à s'y répandre, & la réputation de ces trois Philosophes n'y contribua pas peu. Les jeunes gens de Rome, qui avoient quelque goût pour les sciences, se firent un honneur & un plaisir de les visiter, & étoient ravis d'admiration en les entendant, sur tout à l'égard de Carnéade, dont l'éloquence vive & douce, solide & ornée en même tems, les enlevoit & les enchantoit. Par tout on disoit qu'il étoit arrivé un Grec d'un rare mérite, qui étoit au dessus de l'homme par son grand savoir; & qui calmant & adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaisirs & toutes leurs autres occupations pour se livrer uniquement à la philosophie. Il eut pour auditeurs tout ce qu'il y avoit de personnes considérables à Rome. Ses discours, traduits en latin par un des Sénateurs, coururent dans toute la ville. Tous les Romains voioient avec grande joie leurs enfans s'adonner à cette érudition grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton en parut fâché, craignant que ce goût des belles-lettres n'étoufât dans les jeunes gens celui de la science militaire, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. L'exemple du second Scipion l'Africain, élevé dans ce tems-là même par les soins de Polybe dans le goût des sciences, montre combien cette prévention de Caton étoit mal fondée. Quoi qu'il en soit, il fit de vifs reproches aux Sénateurs de ce qu'ils retenoient si lontems ces Ambassadeurs dans la ville, & aiant fait expédier l'affaire qui les y avoit amenés, il hâta leur départ. Par le jugement du Sénat, l'amende à laquelle les Athéniens avoient été condannés fut modérée, & réduite à cent talens au lieu de cinq cens.

Polyb. in Legat. 131. & 134.

L'autre Ambassade étoit envoiée par les Marseillois. Ils avoient déja été souvent inquiétés par les * Liguriens: mais dans le tems dont nous parlons, réduits aux dernières extrémités, ils envoiérent à Rome des Ambassa-

* *La Ligurie répondoit en partie à ce qu'on appelle maintenant la Côte de Gênes.*

deurs pour implorer le ſecours du Sénat. Il fut résolu qu'on députeroit vers les Liguriens, pour les rappeller à des ſentimens d'équité & de paix par la voie de la douceur & de la négociation. Ils n'en devinrent que plus fiers, & portérent l'inſolence juſqu'à maltraiter les Députés, & à violer dans leur perſonne le droit des gens. Le Sénat, informé de ce triſte événement, fit partir ſur le champ le Conſul Quintus Opimius avec une armée. Il mit le ſiége devant la ville où l'inſulte avoit été faite aux Ambaſſadeurs Romains, la prit d'aſſaut, en réduiſit les habitans en eſclavage, & envoia liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'inſulte pour y être punis comme ils le méritoient. Les Liguriens furent battus pluſieurs fois & taillés en piéces. Le vainqueur diſtribua aux Marſeillois toutes les terres qu'il venoit de conquerir. Il voulut que les Liguriens envoiaſſent à Marſeille des otages, que l'on changeroit de tems en tems, pour les tenir en bride, & pour les empécher d'inquiéter encore les Marſeillois comme ils avoient fait juſques-là. *Egitna.*

Rome a toujours eu une extrême conſidération pour les Marſeillois, fondée ſur leur rare mérite & ſur la fidélité inviolable avec laquelle ils avoient été toujours attachés au parti des Romains. Ils étoient originaires de Phocée ville de l'Ionie. Lorſque Cyrus envoia Harpagus pour l'aſſiéger, ſes habitans, plutôt que de ſubir le joug & de ſe ſoumettre aux barbares comme tant d'autres avoient fait, s'embarquérent eux, leurs femmes, & leurs enfans avec tous leurs effets, & après divers événemens, aiant jetté dans la mer une maſſe de fer ardente, ils s'engagérent tous par ferment de ne point revenir à Phocée que cette maſſe de fer n'eût ſurnagé ſur l'eau; & dans la ſuite étant abordés aux rives de la Gaule près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du conſentement du Roi de cette contrée, & bâtirent une ville qui fut depuis appellée Marſeille. Quelques Auteurs croient que cette ville ſubſiſtoit déja, & qu'elle avoit été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens ſous le régne de Tarquin l'ancien, vers la 2ᵉ année de la 45ᵉ Olympiade, environ ſix cens ans avant la naiſſance de J. C. & que ceux *Herod. l. 1. cap. 164. &c. Juſtin. l. 43. cap. 3.*

qui vinrent s'y établir en fuiant Harpagus, en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmentérent beaucoup l'étendue & la puissance de cette ville. Cette seconde fondation se fit la 60[e] Olympiade, environ 540 ans avant J. C. pendant que Servius Tullius régnoit à Rome.

Justin. l. 43. cap. 4. Le Roi qui les avoit reçus dans ses Etats avec bonté étant mort, son fils ne se montra pas si favorable à leur égard. La puissance naissante de leur ville lui donna de l'ombrage. On lui fit entendre que ces étrangers, qu'on avoit reçus dans le pays à titre d'hôtes & de supplians, pourroient bien un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On emploia à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à sa compagne sa cabane pour huit jours seulement, afin d'y mettre bas ses petits; puis à force de priéres obtint un second terme, pour avoir le tems de les nourrir; & enfin, quand ils furent grands & forts, se rendit maitresse & propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvoit plus la chasser. Les Marseillois eurent donc d'abord une rude guerre à essuier : mais aiant remporté la victoire, ils demeurérent paisibles possesseurs du terrain qu'on leur avoit accordé, & ne s'y tinrent pas lontems enfermés.

Strab. p. 180. Ils établirent dans la suite plusieurs colonies, & bâtirent plusieurs villes, Agde, Nice, Antibe, Olbie, qui étendirent fort leur domaine, & augmentérent leur puissance. Ils avoient des ports, des arsenaux, des flotes, qui les rendoient formidables à leurs ennemis.

Justin. ibid. Tant de nouveaux établissemens contribuérent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, & y causérent un changement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu-à-peu leur ancienne rusticité, commencérent à s'humaniser, & à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que pour la plupart ils ne respiroient auparavant que les armes, ils s'accoutumérent à suivre les loix d'un sage gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par [a] tous ces moiens, il se fit un si merveilleux changement & dans les

[a] Adeo magnus & hominibus & rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur. *Justin.*

provinces, & dans les peuples qui les habitoient, qu'on eût dit, non que la Gréce étoit passée dans les Gaules, mais que les Gaules avoient été transférées dans la Gréce.

Les habitans de la nouvelle ville y firent des loix très sages pour la police & pour le gouvernement, qui étoit aristocratique, c'est-à-dire entre les mains des anciens. Six cens Sénateurs formoient le Conseil de la ville : ils exerçoient leur charge pendant toute leur vie. De ce nombre, on en choisissoit quinze pour prendre soin du courant des affaires, & trois pour présider aux assemblées en qualité de premiers Magistrats. *Strab. lib. 4. pag. 179.*

Le droit d'hospitalité étoit chez les Marseillois en une singuliére recommandation, & s'y exerçoit avec toute sorte d'humanité. Pour maintenir la sureté de l'asyle qu'ils donnoient aux étrangers, on ne souffroit point que personne entrât armé dans la ville. Il y avoit à la porte des gens préposés pour garder les armes de ceux qui y entroient, & pour les leur rendre à leur sortie. *Valer. Max. lib. 2. cap. 6.*

On en fermoit l'entrée à tous ceux qui auroient voulu y introduire ou la paresse, ou une vie délicate & voluptueuse : & l'on avoit un soin particulier d'en écarter toute duplicité & tout mensonge.

Ils se piquoient sur tout de sobriété, de frugalité, de modestie. Chez eux la dot la plus considérable ne passoit jamais cent piéces d'or : c'est-à-dire à peu près cent pistoles. On n'en pouvoit emploier que cinq pour les habillemens, & autant pour les bijoux. Valére Maxime, qui vivoit sous Tibére, admire les réglemens de police qui s'observoient encore de son tems à Marseille. » Cette [a] ville, » dit-il, austére gardienne de l'ancienne sévérité des » mœurs, exclud de son théatre les Comédiens, dont » les piéces roulent en grande partie sur des amours illi- » cites. « La raison qu'on apporte de cette maxime est encore plus belle & plus remarquable que la maxime même. *Strab. p. 181.* *Lib. 2. cap. 6.*

a Eadem civitas severitatis custos acerrima est : nullum aditum in scenam mimis dando, quorum argumenta majore ex parte stuprorum continent actus, ne talia spectandi consuetudo etiam imitandi licentiam sumat.

» De peur, ajoute l'Auteur, qu'en se familiarisant avec » ces sortes de spectacles, on ne se portât aisément à les » imiter. «

Elle vouloit que la cérémonie des funérailles se fît sans ces pleurs & ces lamentations indécentes qui ont coutume de l'accompagner, & qu'elle se terminât le jour même par un sacrifice domestique, & par un repas entre les parens & les amis. » Car [a] enfin convient-il de s'abandonner » sans bornes à une douleur humaine, ou de savoir mau- » vais gré à la Divinité de ce qu'il ne lui a pas plu de par- » tager son immortalité avec nous ?

Tacite dit un mot de la ville de Marseille, qui en est un grand éloge : c'est dans la vie de Julius Agricola son beau-pere. Après [b] avoir parlé de l'excellente éducation qu'il reçut par les soins & la tendre affection de Julia Procilla sa mere, Dame d'une rare vertu, qui lui fit emploier les premiéres années de sa jeunesse dans l'étude des arts & des sciences qui convenoient à sa naissance & à son âge, il ajoute : » Ce qui lui épargna les dangers qui » entraînent ordinairement les jeunes gens dans le désor- » dre, fut, outre son bon naturel, le bonheur d'avoir » pour école dès son enfance la ville de Marseille, qui, » par un heureux mélange, joint à la politesse des Grecs » la simplicité & la retenue des provinces. *Arcebat eum ab illecebris peccantium, præter ipsius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum Græca comitate & provinciali parsimonia mistum ac bene compositum.*

On voit par ce que je viens de raporter, que Marseille étoit devenue une Ecole célébre de politesse, de sagesse, de vertu ; & en même tems de tous les arts & de toutes les sciences. On y professoit publiquement l'éloquence, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la juris-

a Etenim quid attinet, aut humano dolori indulgeri, aut divino Numini invidiam fieri, quòd immortalitatem suam nobiscum partiri noluerit?

b Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis. In hujus sinu indulgentiaque educatus, per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. *Tacit. in Agricol. cap. 4.*

prudence,

prudence, la théologie fabuleuse, & toute sorte de litérature. C'est du sein de cette ville qu'est sorti le plus ancien des savans de l'Occident, je veux dire Pythéas, très habile Géographe & Astronome, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, ou même d'Alexandre le Grand. *Voss. in Histor. Græc.*

Elle continua toujours de cultiver les arts & les sciences avec la même ardeur & le même succès. Strabon raporte que de son tems (il vivoit sous Auguste) la jeune Noblesse de Rome alloit se former à Marseille, à qui il donnoit la préférence même sur la ville d'Athénes, c'est beaucoup dire; & nous avons déja vû qu'elle étoit encore en possession de ce privilége du tems de Tacite l'historien.

Les Marseillois ne se distinguérent pas moins par la sagesse de leur gouvernement, que par leur habileté & leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, reléve extrêmement la maniére dont ils conduisoient leur République. » On [a] peut assurer, dit-il, que non seulement dans la Gréce, mais même parmi toutes les autres » nations, rien n'est comparable à la sage police établie à » Marseille. Cette ville, si fort éloignée du pays, des » mœurs, & du langage de tous les autres Grecs; placée » dans les Gaules au milieu de peuples barbares qui l'environnent de toutes parts; est conduite si prudemment » par les conseils de ses Anciens, qu'il est plus aisé de » louer la sagesse de son gouvernement, que de l'imiter. «

Ils avoient posé pour régle fondamentale de leur politique, dont ils ne se départirent jamais, de se tenir attachés inviolablement aux Romains; aux mœurs desquels leur caractére étoit bien plus conforme qu'à celles des Barbares qui les environnoient. D'ailleurs le voisinage des Liguriens, dont ils étoient également ennemis, devoit contribuer à les unir par l'intérêt commun, cette union les mettant en état de faire une utile diversion de *Strab. p. 180.*

a Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem, non solùm Græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus, anteponendam jure dicam: quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus, disciplinis, linguaque divisa, cùm in ultimis terris cincta Gallorum gentibus, barbariæ fluctibus alluatur, sic optimatum consilio gubernatur, ut omnes ejus instituta laudare faciliùs possint, quàm æmulari. *Orat. pro Flacco, n. 63.*

part & d'autre en deça & en dela des Alpes. Ils rendirent donc aux Romains de grands services dans tous les tems, & ils en reçurent aussi en plusieurs occasions des secours considérables.

Justin. l. 43. cap. 5. Justin raporte un fait qui seroit bien honorable pour les Marseillois, s'il étoit bien constant. Aiant appris que les Gaulois avoient pris & brulé Rome, ils pleurérent ce desastre de leurs alliés comme s'il étoit arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de stériles larmes. De l'or & de l'argent tant public que particulier qui se trouva chez eux, ils formérent la somme à laquelle les Gaulois avoient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, & l'envoiérent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accordérent à Marseille le privilége d'immunité, & le droit de séance aux spectacles entre les Sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils essuiérent dans les premiéres années de la guerre, & qui leur enlevérent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité. *Liv. lib. 21. n. 20. 25. 26. lib. 26. n. 19. lib. 27. n. 36.*

Dans la guerre civile entre César & Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement. César, à qui elle avoit fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze Sénateurs qui avoient en main l'autorité, & leur représenta qu'il étoit fâcheux que la guerre commençât par l'attaque de leur ville; qu'ils devoient plutôt se rendre à l'autorité de toute l'Italie, que de se livrer aveuglément aux desirs d'un seul homme; & il ajouta tous les motifs les plus capables de les toucher. Après avoir fait leur raport au Sénat, ils revinrent dans le camp, & rendirent cette réponse à César: Qu'ils [a] savoient que le peuple Romain étoit divisé en deux partis: qu'il ne leur appartenoit point *Cæs. de bello Civ. lib. 1.*

a Intelligere se divisum esse populum in partes duas: neque sui judicii, neque suarum esse virium discernere utra pars justiorem habeat causam: principes verò esse earum partium Cn. Pompeium & C. Cæsarem patronos civitatis.... Paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, & neutrum eorum contra alterum juvare, aut urbe aut portubus recipere.

de décider de quel côté étoit le bon droit : que les deux Chefs de ces partis étoient également les protecteurs de leur ville : que tous deux en étoient les amis & les bienfaiteurs. Que par cette raison, obligés de leur témoigner à tous deux également leur reconnoissance, il étoit de leur devoir de ne point aider l'un au préjudice de l'autre, & de ne le point recevoir dans leur ville ni dans leur port. Ils souffrirent un long siége, où ils firent paroitre tout le courage possible : mais enfin l'extrême nécessité où ils se trouvérent réduits manquant de tout, les obligea de se rendre. Quelque irrité que fût César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancienne réputation de la ville de la sauver du pillage, & de conserver ses citoiens. *Id. lib. 2.*

Je croirois avoir dérobé quelque chose à la gloire de la Nation, & à celle d'une Ville qui tient un des premiers rangs dans le Roiaume, si je n'avois ramassé ici une partie des témoignages avantageux que l'Antiquité lui rend. J'espére que les Lecteurs me pardonneront cette digression, qui d'ailleurs entre dans mon plan, & fait partie de l'histoire grecque.

Les affaires de la Gréce, de la Bithynie, de Pergame, & quelques autres, que j'ai cru devoir traiter de suite & sans interruption, m'ont fait suspendre celles de la Macédoine, de la Syrie, & de l'Egypte. Il est tems d'y revenir. Je commencerai par la Macédoine.

§. III. *Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéde, répare cette perte. L'Usurpateur est vaincu, pris, & envoié à Rome. Un second & un troisiéme Usurpateurs sont pareillement vaincus.*

QUINZE ou seize ans après la défaite & la mort de Persée, un certain Andriscus d'Adramitte, ville de la *An. M. 3852. Av. J. C. 152.*

Epitom. Livii l. 48-50. Zonar. ex Dione. Patercul. lib. 1. cap. 11. Florus lib. 2. cap. 14.

Troade dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoitre pour roi par les habitans du pays. Il avoit composé sur sa naissance une fable, qu'il debitoit par tout où il passoit, pretendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée, & que ce Prince l'avoit fait élever secrettement à Adramytte, afin qu'en cas de malheur dans la guerre qu'il faisoit contre les Romains, il restât quelque rejetton de la race roiale. Qu'après la mort de Persée, il avoit été nourri & élevé à Adramytte, jusqu'à l'âge de douze ans ; & que celui qui passoit pour son pere se voiant prêt de mourir, avoit révélé le secret à sa femme, lui avoit confié un Ecrit signé de la main de Persée qui attestoit tout ce qui vient d'être dit, & qu'elle devoit remettre entre les mains de lui Philippe lorsqu'il seroit en âge de se sentir. Il ajoutoit, que son mari l'aiant conjurée de tenir la chose absolument cachée jusques-là, elle avoit été très fidéle à garder le secret, & lui avoit remis cet Ecrit important dans le tems marqué, en le pressant de sortir du pays avant que ce bruit fût parvenu aux oreilles d'Euméne, ennemi déclaré de Persée, de peur qu'il ne le fît mourir. Il avoit espéré qu'on le croiroit sur sa parole, & qu'il se feroit dans la Macédoine un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il se retira en Syrie chez Démétrius Soter, dont la sœur avoit épousé Persée. Ce Prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arréter, & l'envoia à Rome.

Comme il ne produisoit aucune preuve de sa prétendue noblesse, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur ni dans les maniéres qui ressentît le Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, sans qu'on se mît en peine de le garder exactement, & de le tenir resserré de fort près. Il profita de la négligence de ses gardes, & s'échapa de Rome. Aiant trouvé le moien de lever une assez grosse armée chez les Thraces, qui entrérent dans ses vûes pour se délivrer ensuite par son moien du joug des Romains, il se rendit maître de la

An. M. 3854. Av. J. C. 150.

Macédoine soit de gré, soit de force, & prit les marques de la dignité roiale. Non content de cette premiére conquête qui lui avoit peu couté, il attaqua la Thessalie, & en soumit une partie à ses loix.

La chose, pour lors, commença à paroitre plus sérieuse aux Romains. Ils nommérent Scipion Nasica pour aller appaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant très propre pour cette commission. En effet il avoit l'art de manier les esprits, & de les amener à son point par la persuasion; & si l'on se trouvoit obligé de décider cette affaire par les armes, il étoit très capable de former un projet avec sagesse, & de l'exécuter avec courage. Dès qu'il fut arrivé en Gréce, & qu'il eut été exactement instruit de l'état des affaires dans la Macédoine & dans la Thessalie, il en donna avis au Sénat, & sans perdre de tems, il parcourut les villes des alliés afin de lever promtement des troupes pour la défense de la Thessalie. Les Achéens, qui étoient encore pour lors les plus puissans de la Gréce, furent ceux qui lui en fournirent le plus grand nombre, oubliant leurs mécontentemens passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avoit prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, & le repoussa lui-même dans la Macédoine.

Cependant à Rome on vit bien, sur les lettres de Scipion, que la Macédoine avoit besoin d'un promt secours. Le Préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais ne regardant Andriscus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée: le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le Vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, & croiant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais panchans sans mesure & sans retenue, comme si c'étoit être véritablement roi de ne reconnoitre d'autre loi ni d'autre régle que sa passion. Il étoit avare, fier, cruel. On ne voioit par tout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la dé- AN. M. 3855. Av. J. C. 149.

faite des Romains avoit jettée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois qui étoient actuellement attaqués par les Romains, lui envoiérent avec promesse d'un promt secours, lui enfla extrêmement le courage.

AN. M. 3856. Av. J. C. 148. Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, avoit pris la place de Juventius. Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre: mais il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le Préteur Romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étoient en présence. Il se donnoit tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, & leur devient funeste. Andriscus se croiant supérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossiére, & Métellus qui étoit attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, & Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse pour lui que la premiére. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus, qui s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colére & les armes des Romains: il fut envoié à Rome.

Un autre avanturier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arrêter: il s'étoit retiré dans la Dardanie, où il se tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entiérement soumise aux Romains, & réduite en province.

Un troisiéme usurpateur, quelques années après, parut

encore sur les rangs, & se donna pour fils de Persée sous le nom de Philippe. Sa prétendue roiauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, surnommé *Scrofa*, parce qu'il avoit dit qu'il dissiperoit les ennemis, *ut Scrofa porcos*. *Varro de re rust. lib. II. cap. 4.*

§. IV. *Troubles dans l'Achaïe: elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles: ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de Mummius.*

METELLUS, après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque tems. Il s'étoit élevé dans la Ligue des Achéens de violens troubles, excités par la témérité & l'avarice de ceux qui y occupoient les premiéres places. Ce n'étoient plus la raison, la prudence, l'équité qui formoient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt & la passion des Magistrats, & le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La Ligue Achéenne & Sparte avoient envoié des Ambassadeurs à Rome sur une affaire qui les partageoit. Damocrite cependant (c'étoit le premier Magistrat des Achéens) avoit fait déclarer la guerre à Sparte. Métellus le fit prier de surseoir les hostilités, & d'attendre l'arrivée des Commissaires que Rome avoit nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus qui lui avoit succédé. L'un & l'autre entrérent à main armée dans la Laconie, & la ravagérent.

AN. M. 3857. AV. J.C. 147. Pausan. in Achaic. pag. 421-428. Polyb. Legat. 143. 144. Id. in Excerpt. de virt. & vit. p. 181-189. Justin. l. 34. cap. 1. Flor. lib. 2. cap. 16.

Les Commissaires étant arrivés, l'assemblée fut convo-

quée à Corinthe. (Aurélius Oreſtes étoit à la tête de la Commiſſion.) Le Sénat leur avoit donné ordre d'affoiblir le corps de la Ligue, & pour cela d'en ſéparer le plus de villes qu'ils pourroient. Oreſtes notifia à l'aſſemblée le Décret du Sénat, qui tiroit de la Ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée près du mont Oeta, & Orchoméne d'Arcadie, ſous prétexte que ces villes n'avoient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les Députés, ſortis de l'aſſemblée, eurent rendu compte de ce Décret à la multitude, elle entra en fureur, ſe jetta ſur tous les Lacédémoniens qui ſe rencontrérent à Corinthe & les maſſacra, arracha de la maiſon des Commiſſaires ceux qui s'y étoient réfugiés, & les auroit eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étoient dérobés à ſa violence par la fuite.

Oreſtes & ſes Collégues, de retour à Rome, expoſérent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa ſur le champ Julius dans l'Achaïe avec quelques autres Commiſſaires : mais il les chargea de ſe plaindre modérément, & d'exhorter ſimplement les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conſeils, de peur que par imprudence ils n'encouruſſent la diſgrace des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en puniſſant eux-mêmes ceux qui les y avoient expoſés. Carthage n'étoit pas encore priſe, & l'on avoit interêt de ménager des alliés auſſi puiſſans que les Achéens. Les Commiſſaires trouvérent en chemin un Député que les ſéditieux envoïoient à Rome : ils le ramenérent avec eux à Egium, où la Diéte de la nation avoit été convoquée. Ils y parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur diſcours ils n'inſérérent pas un mot du mauvais traitement fait aux Commiſſaires, ou ils l'excuſérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on vouloit ſouſtraire à la Ligue. Ils ſe bornérent à exhorter le Conſeil à ne pas aggraver leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laiſſer Lacédémone en paix. Des remontrances ſi modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens ſenſés. Mais Diæus, Critolaüs, &

& ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scelerats, les plus impies, & les plus pernicieux, souffloient dans les esprits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne venoit que du mauvais état de leurs affaires en Afrique où ils avoient eu du dessous en plusieurs rencontres, & de la crainte qu'ils avoient que la Ligue Achéenne ne se déclarât contre eux.

Cependant on prit avec les Commissaires des maniéres assez polies. On leur dit qu'on envoieroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens, & les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet, & amenérent ceux de Lacédémone à s'accommoder avec les Achéens, & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce Magistrat, ne se rendit au Congrès. Pour lui, il y arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il raporteroit l'affaire dans la Diéte générale, qui ne pourroit être convoquée que dans six mois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt cette mauvaise foi choqua vivement Julius. Après avoir congédié les Lacédémoniens, il partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux.

Ville située sur les bords de l'Eurotas.

Les Commissaires ne furent pas plutôt sortis du Péloponnése, que Critolaüs courut de ville en ville pendant tout l'hiver, & convoqua des assemblées sous prétexte de faire connoitre ce qui avoit été dit aux Lacédemoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disoient, afin d'inspirer contr'eux la haine & l'aversion dont il étoit animé lui même: & il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux Juges de poursuivre aucun Achéen & de l'emprisonner pour dettes jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la Diéte & Lacédémone. Par là il persuada tout ce qu'il voulut,

& dispofa la multitude à recevoir tous les ordres qu'il voudroit lui donner. Incapable de faire des réflexions fur l'avenir, elle fe laiffa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui propofa.

Métellus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnéfe étoit agité, y députa quatre Romains d'une naiffance diftinguée, qui arrivérent à Corinthe dans le tems que le Confeil y étoit affemblé. Ils y parlérent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légéreté imprudente & téméraire la colére des Romains. Ils furent moqués, & chaffés ignominieufement de l'affemblée. Il s'affembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artifans autour d'eux pour les infulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire: mais Corinthe l'emportoit fur toutes les autres, & étoit livrée à une efpéce de fureur. On leur avoit perfuadé que Rome vouloit les affervir toutes, & détruire abfolument la Ligue Achéenne.

Critolaüs voiant avec complaifance que tout réuffiffoit à fon gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des Magiftrats qui n'entroient pas dans fes vûes, s'emporte contre les Ambaffadeurs mêmes, fouleve les efprits contre Rome, & fait entendre que ce n'eft point fans avoir pris de bonnes mefures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avoit des Rois dans fon parti, & que des Républiques auffi étoient prêtes de s'y joindre. Par ces difcours féditieux il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contrecoup aux Romains. Alors les Ambaffadeurs fe féparérent. Un d'eux fe rendit à Lacédémone pour obferver de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte; & deux reftérent à Athénes, jufqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le Magiftrat des Béotiens, il s'appelloit Pythéas, auffi téméraire & auffi violent que Critolaüs, entra dans fes vûes, & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens: ils étoient mécontens d'un jugement que Rome avoit rendu contr'eux. La ville de Chalcis fe laiffa auffi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de fi foibles fecours, fe crurent en état de foutenir tout le poids

de la puissance Romaine, tant leur fureur les aveugloit.

Les Romains avoient choisi pour l'un des Consuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoia de nouveaux Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit promettre que le peuple Romain oublieroit tout le passé, & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils consentoient que certaines villes, qu'on avoit désignées auparavant, fussent démembrées de la Ligue. Cette proposition fut rejettée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les rebelles. Il les atteignit près de Scarphée ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuiant il tomba dans des marais, où il fut noié. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, & arma tout ce qui se trouva d'hommes, chez les Achéens & les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montoit à quatorze mille fantassins, & six cens chevaux. Il ordonna encore à chaque ville d'autres levées. Les villes épuisées étoient dans la derniére désolation. Plusieurs particuliers, réduits au desespoir, se donnoient la mort: d'autres abandonnoient une patrie malheureuse, où ils voioient pour eux une perte assurée. Malgré l'extrémité de ces maux, ils ne songeoient point à prendre l'unique parti qui pouvoit les en délivrer. Ils détestoient la témérité de leurs Chefs, & cependant la suivoient. AN. M. 3858. AV. J. C. 146.

Métellus, après le combat dont il a été parlé, rencontra mille Arcadiens dans la Béotie près de Chéronée, qui cherchoient à retourner dans leur pays: ils furent tous passés au fil de l'épée. De là il marcha avec son armée victorieuse vers Thébes, qu'il trouva presque entiérement déserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux temples ou aux maisons, & qu'on tuât ou qu'on fit prisonniers aucuns des habitans qu'on trouveroit dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut

amené, & mis à mort. De Thébes, après avoir pris Mégare, dont la garnison s'étoit retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'étoit enfermé. Il y envoia trois des principaux de la Ligue qui s'étoient réfugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, & à accepter les conditions de paix qu'on leur offroit. Métellus souhaitoit passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de Mummius. Les habitans de leur côté desiroient avec ardeur de voir finir leurs maux : mais ils n'étoient pas les maîtres, & la faction de Diæus disposoit de tout. Les Députés furent jettés en prison, & auroient été mis à mort, si Diæus n'eût vû la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avoit fait souffrir à Sosicrate, qui parloit de se rendre aux Romains. Ainsi les prisonniers furent renvoiés.

Les choses étoient en cet état, lorsque Mummius arriva. Il avoit hâté sa marche dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée, & qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laissa le commandement, & retourna en Macédoine. Quand Mummius eut rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, & dressa son camp. Un corps de garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquérent vivement, en tuérent plusieurs, & poursuivirent le reste jusques près du camp. Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, & par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au Consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retient ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrétoit. La joie & l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fiérement avec toutes leurs troupes, aiant placé leurs femmes & leurs enfans sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, & se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on feroit sur les ennemis, tant ils comptoient sur une victoire assurée.

Jamais confiance ne fut plus téméraire, ni plus mal fondée. Les factieux avoient écarté du service & des Conseils tout ce qu'il y avoit de gens capables de commander

les troupes & de conduire les affaires, & leur en avoient substitué d'autres sans talens & sans habileté, afin d'être plus maîtres du gouvernement, & de dominer sans résistance. Les Chefs, sans connoissance de l'art militaire, sans courage, sans expérience, n'avoient pour tout mérite qu'une fureur aveugle & phrénétique. C'étoit déja la derniére des folies de hazarder sans nécessité une bataille qui devoit décider de leur sort, au lieu de songer à se défendre lontems & bravement dans une place aussi forte qu'étoit Corinthe, & à obtenir de bonnes conditions par une vigoureuse résistance. Le combat se donna près de * Leucopétra, & du défilé de l'Isthme. Le Consul avoit placé une partie de sa cavalerie dans une embuscade, d'où elle sortit à propos pour attaquer en flanc celle des Achéens, qui, surprise par une attaque imprévûe, plia dans le moment. L'infanterie fit un peu plus de résistance : mais comme elle n'étoit plus ni couverte ni soutenue par la cavalerie, elle fut bientôt rompue, & mise en fuite. Si Diæus s'étoit retiré dans la place, il auroit pu y tenir encore du tems, & obtenir une capitulation honorable de Mummius, qui ne cherchoit qu'à terminer cette guerre. Mais livré au desespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie, & étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empécher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, & mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avoit commis.

* *Ce lieu est inconnu.*

Après la déroute, les habitans perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvoient sans conseil, sans Chefs, sans courage, sans dessein, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, & pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi tous ceux des Achéens qui s'étoient retirés à Corinthe, & la plupart des citoiens, en sortirent la nuit suivante, & se sauvérent où ils purent. Le Consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui étoit resté d'hommes : les femmes & les enfans furent vendus : après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, & les

meubles les plus précieux, pour les envoier à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, & la ville entiére ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. On prétend, mais sans fondement, que l'or, l'argent, & l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formérent un métal nouveau & précieux. Ensuite on abbattit les murailles, & on les détruisit jusques dans les fondemens. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens en maltraitant les Ambassadeurs que Rome leur avoit envoiés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise & détruite par les Romains, neuf cens cinquante deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès fils d'Hippotes, le sixiéme des descendans d'Hercule. Il ne paroit point, ni qu'on songeât à lever de nouvelles troupes pour la défense du pays, ni qu'on convoquât aucune assemblée pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre, ni que personne se mît en devoir de proposer quelque reméde aux maux publics, ni enfin qu'on cherchât à appaiser les Romains par quelques Députés qui auroient imploré leur clémence. On diroit, à voir cette inaction, que la Ligue Achéenne entiére avoit été ensevelie sous les ruines de Corinthe, tant l'affreuse destruction de cette ville avoit jetté l'allarme dans tous les esprits, & abbattu généralement les courages.

On punit aussi les villes qui avoient pris part à la revolte des Achéens, en abbattant leurs murailles, & leur ôtant les armes. Les dix Commissaires, envoiés par le Sénat pour régler conjointement avec le Consul les affaires de la Gréce, abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, & y établirent des Magistrats, qui devoient avoir de leur fonds un certain revenu. Du reste ils leur laissérent leurs loix & leur liberté. On abolit aussi toutes les assemblées communes qui se tenoient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, & autres peuples: mais elles furent rétablies peu de tems après. Depuis ce tems-là la Gréce fut réduite en province Romaine, sous le nom de province d'Achaïe, parce que lors de la prise de Corinthe

les Achéens étoient le peuple le plus puissant de la Gréce: le peuple Romain y envoioit tous les ans un Préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité, pour jetter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendoit hardis & téméraires par l'espérance qu'ils avoient d'obtenir du peuple Romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs, [a] la situation avantageuse de cette ville, où des peuples révoltés auroient pu se cantonner, & en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvoit point qu'on eût traité de la sorte Carthage & Numance, auroit souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corinthe, & l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux il y en avoit un de la main du Peintre * le plus renommé dans la Gréce, qui représentoit Bacchus, dont la beauté ne fut point connue des Romains: ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le pays, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut ajugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire soixante quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même Peintre que le même Attale acheta cent talens, ou cent mille écus. Les richesses de ce Prince étoient immenses, & avoient passé en proverbe, *Attalicis conditionibus*. Ces sommes néanmoins paroissent hors de vraisemblance. Quoiqu'il en soit, le Consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité, & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit

Strab. lib. 8. pag. 381. Plin. lib. 7. cap. 38. & lib. 35. cap. 4. & 10.

a Majores nostri... Carthaginem & Numantiam funditus sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo illos secutos opportunitatem loci maximè, ne posset aliquando ad bellum faciendum locus ipse adhortari. *Cic. de Offic. l. 1. n. 35.*

* *Ce peintre s'appelloit Aristide. Le tableau, dont il est parlé ici, étoit si estimé, qu'on disoit communément*, Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.

dans cette piéce quelque vertu cachée qu'il ne connoissoit pas. Ce [a] n'etoit point pour son intérêt particulier qu'il en usoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoia à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. P r où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Gréce, ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble desintéressement étoit encore pour lors commun à Rome, & paroissoit moins la vertu des particuliers que celle du siécle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle, fut placé dans le temple de Cerès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius étoit un grand homme de guerre & un grand homme de bien, mais sans litérature, sans connoissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture, dont il ne discernoit point le mérite, ne croiant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau & tableau, statue & statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. [b] Il avoit chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres

a Numquid L. Mummius copiosior, cùm copiosissimam urbem funditus sustulisset? Italiam ornare, quàm domum suam, maluit. Quanquam, Italiâ ornatâ, domus ipsa mihi videtur ornatior... Laus abstinentiæ, non hominis est solùm, sed etiam temporum... Habere quæstui remp. non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium. *Cic. de Offic. lib. 2. n. 76. 77.*

b Mummius tam rudis fuit, ut, capta Corintho, cùm maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici conducentibus, si eas perdidissent, novas eos reddituros. Non tamen puto dubites, Vinici, quin magis pro republica fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quàm in tantum ea intelligi; & quin hac prudentiâ illa imprudentia decori publico fuerit convenientior. *Vell. Patercul. lib. 1. n. 13.*

d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent presque autant que les grands Capitaines à rendre leur siécle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les menaça très sérieusement, si les statues, les tableaux, & les choses dont il les chargeoit de répondre venoient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Ne seroit-il pas à souhaiter, dit un Historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore, & une telle grossiéreté ne seroit-elle pas infiniment préférable, par raport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siécle a porté le goût pour ces sortes de raretés? Il parloit dans un tems où ce goût pour les piéces rares étoit aux Magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols & de brigandages.

J'ai dit que Polybe, en revenant dans le Péloponnése, eut la douleur de voir la destruction & l'incendie de Corinthe, & sa patrie réduite en province de l'Empire Romain. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen son Maître dans la science de la guerre. J'ai déja marqué qu'un Romain s'étant mis en tête de faire abbattre les statues qu'on avoit dressées à ce Héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuser devant Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avoit pu. Cette accusation étoit outrée, mais elle avoit quelque couleur, & n'étoit pas tout-à-fait sans fondement. Polybe prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus grand Capitaine que la Gréce eût produit dans ces derniers tems, qui pouvoit peutêtre avoir quelquefois porté un peu trop loin son zêle pour la liberté de sa patrie; mais qui, en plusieurs occasions, avoit rendu des services considérables au peuple Romain, comme dans les guerres contre Antiochus & contre les Etoliens. Les Commissaires, devant qui il plaidoit une si belle cause, tou-

Polyb. in Excerpt. p. 190-192.

chés de ses raisons, & encore plus de sa reconnoissance pour son Maître, décidérent que l'on ne toucheroit point aux statues de Philopémen, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus & d'Achéus; & elles lui furent accordées; quoiqu'elles eussent déja été transportées du Péloponnése dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zêle que Polybe avoit fait paroitre en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigérent à lui-même une statue de marbre.

Dans le même tems il donna une preuve de son desintéressement, qui lui fit autant d'honneur parmi ses citoiens, que sa défense de la mémoire de Philopémen. Après la destruction de Corinthe, on songea à punir les auteurs de l'insulte faite aux Ambassadeurs Romains, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en vint à ceux de Diæus qui y avoit eu le plus de part, les dix Commissaires ordonnérent au Questeur, qui les mettoit en vente, de laisser prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à sa bienséance, sans rien exiger de lui, & sans en rien recevoir. Il refusa cette offre, quelque avantageuse qu'elle parût, & il auroit cru se rendre complice en quelque sorte des crimes de ce scélérat, s'il avoit pris quelque partie de ses biens : outre qu'il regardoit comme honteux de s'enrichir des dépouilles de son concitoien. Non seulement il ne voulut rien accepter: il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avoit appartenu à Diæus; & tous ceux qui suivirent son exemple furent extrêmement loués.

Polyb. in Excerpt. p. 190. &c.

Cette action fit concevoir aux Commissaires une si grande estime pour Polybe, qu'en sortant de la Gréce ils le priérent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder leurs différens, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquitá d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice, & de prudence, que soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particu-

liers, il ne s'élevoit plus dans l'Achaïe aucune contestation. En reconnoissance d'un si grand bienfait on lui érigea des statues en différens endroits, une entr'autres dont la base portoit cette inscription : *Que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe ; mais qu'après ses fautes, il avoit été seul son libérateur.*

Polybe, après avoir ainsi établi l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il fut présent. Lorsque Scipion fut mort, il reprit la route de son pays ; & aiant joui là pendant six ans de l'estime, de la reconnoissance, & de l'amitié de ses chers citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & il prit le surnom de Macédonicus. Le faux Roi Andriscus étoit traîné devant son char. Entre les autres dépouilles, il fit passer ce qu'on appelloit *la troupe d'Alexandre le Grand.* Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq de ses amis. Il leur fit faire à chacun, par Lysippe le plus habile ouvrier en ce genre, une statue équestre, & y joignit la sienne. Ces statues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métellus les fit transporter à Rome, & en décora son triomphe.

Mummius obtint aussi l'honneur du triomphe ; & en conséquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'Achaïcus. Il fit passer dans son triomphe un grand nombre de statues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de plusieurs autres villes d'Italie : mais aucune n'entra dans la maison du Triomphateur.

§. V. *Réflexions sur les causes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.*

APRE'S avoir vû la ruine totale de la Gréce, qui nous a fourni pendant tant de siécles de si beaux exemples de

vertus & des événemens si mémorables, il doit nous être permis de retourner sur nos pas pour considérer en abrégé & d'un même coup d'œil la naissance, les progrès, la décadence des principaux Etats qui la composent. On peut partager tout le tems de leur durée en quatre âges.

Premier & second âges de la Gréce.

JE NE m'arréterai point à l'ancienne origine des Grecs, ni aux tems fabuleux qui précédent la guerre de Troie, & qui composent le premier âge & pour ainsi dire l'enfance de la Gréce.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au régne de Darius I. chez les Perses, fut comme son adolescence & sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devoit faire dans la suite, & jetta les fondemens de cette puissance & de cette gloire qui depuis portérent si haut sa réputation.

Histoire universelle. Les Grecs, comme l'observe M. Bossuet, naturellement pleins d'esprit, avoient été cultivés par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies en divers endroits du pays, répandirent par tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils apprirent les exercices du corps, la lute, la course à pié, la course à cheval & sur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, & à se laisser former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, & ne sentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les Grecs étoient instruits à se regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'Etat. Les peres nourrissoient leurs enfans dans cet esprit; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes se formérent en Républiques, sous différentes formes de gouvernemens, qui toutes avoient pour ame la liberté, mais une liberté sage, raisonnable, & soumise à la loi. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils se conduisoient en commun, & qu'ils pouvoient tous parvenir aux honneurs. D'ailleurs l'état de simples particuliers où rentroient ceux qui sortoient de charge, les empéchoit d'abuser d'une autorité dont ils pouvoient bientôt être dépouillés, au lieu que souvent elle devient fiére, injuste, & violente, quand elle n'est arrétée par aucun frein, & qu'elle doit avoir une longue ou continuelle durée.

L'amour du travail écartoit les vices & les passions, qui causent ordinairement la ruine des Etats. Ils menoient une vie laborieuse & occupée, faisant cas de la culture des terres & des arts, & n'excluant pas des premiéres dignités de l'Etat un laboureur ni un artisan; conservant entre tous les citoiens & tous les membres de l'Etat une grande égalité, sans faste, sans luxe, sans ostentation. Celui qui avoit eu une année le commandement de l'armée, ou exercé la souveraine magistrature, combattoit l'année suivante dans le rang de simple officier, & ne rougissoit point des fonctions les plus communes soit dans l'armée de terre, soit sur la flote.

Le caractére dominant de toutes les villes de la Gréce, étoit une estime particuliére de la pauvreté, d'une fortune médiocre; de la simplicité dans les bâtimens, dans les meubles, dans les vétemens, dans les équipages, dans les domestiques, dans la table. On est étonné de voir les petites rétributions dont ils se contentoient pour leurs peines dans les fonctions publiques, & pour les services rendus à l'Etat.

Que ne devoit-on point attendre de peuples formés de la sorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes si propres à élever l'ame, & à lui inspirer de grands & de nobles sentimens? L'effet surpassa toute l'idée & toute l'espérance qu'on auroit pu en concevoir.

Troisiéme âge de la Gréce.

CE SONT ici les beaux jours de la Gréce, qui ont fait & qui feront l'admiration de tous les siecles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obscure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement jusqu'ici, & avoient jetté peu d'eclat. Pour les faire éclore pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il faloit quelque grande & importante occasion, où la Gréce, attaquée par un ennemi formidable, & exposée aux dangers les plus extrêmes, fût contrainte en quelque sorte de sortir d'elle-même, & de se montrer au dehors telle qu'elle étoit. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Grece, d'abord sous Darius, puis sous Xerxès. L'Asie entiere, armée de toutes ses forces, se déborde tout d'un coup comme un torrent impétueux, & vient fondre avec des troupes innombrables tant de terre que de mer contre un petit coin de la Gréce, qui paroit devoir au premier choc être absorbé entiérement & abymé. Cependant deux foibles villes, Sparte & Athénes, non seulement résistent à ces armées formidables, mais les attaquent, les défont, les poursuivent, & en exterminent la plus grande partie. Qu'on repasse dans sa mémoire, car mon dessein n'est ici que d'en rappeller le souvenir, les prodiges de valeur & de fermeté qui éclatérent alors, & qui continuérent encore lontems dans la suite. A quoi les Grecs furent-ils redevables de succès si étonnans, & si fort au dessus de toute vraisemblance, sinon aux principes dont j'ai parlé, gravés profondément dans leur esprit par l'éducation, par les exemples, par la pratique; & devenus en eux par une longue habitude comme une seconde nature?

Ces principes, on ne peut trop le répeter, étoient, l'estime de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli de ses propres intérêts, l'attachement au bien public, le desir de la gloire, l'amour de la patrie, mais sur tout un zêle pour la liberté que nul péril n'étoit capable d'intimider, & une haine irréconciliable contre quiconque songeoit à y donner la moindre atteinte, qui réunissoit tous

les esprits, & faisoit cesser dans le moment toute dissension & toute discorde.

Il y avoit de la différence entre les Républiques pour l'autorité & la puissance, mais il n'y en avoit point pour la liberté : de ce côté l'égalité étoit parfaite. Les Etats de l'ancienne Gréce étoient exemts de cette ambition qui cause tant de guerres dans les monarchies, & ne songeoient point à s'aggrandir aux dépens les uns des autres, ni à faire des conquêtes. Ils se bornoient à cultiver leur terrain, à le faire valoir, à le défendre; mais ne cherchoient point à rien usurper sur leurs voisins. Les plus foibles villes, paisibles dans la possession de leur domaine, ne craignoient point l'invasion de celles qui étoient plus puissantes. C'est ce qui donna lieu à cette multitude de Villes, de Républiques, d'Etats de la Gréce, qui ont subsisté jusqu'aux derniers tems dans une parfaite indépendance, conservant leur gouvernement particulier, leurs loix propres, leurs coutumes & leurs usages héréditaires.

Quand on examine avec quelque soin la conduite de ces peuples soit au dedans soit au dehors, leurs assemblées, leurs délibérations, leurs motifs dans les résolutions qu'ils prennent, on ne se lasse point d'admirer la sagesse de leur gouvernement, & l'on est tenté de se demander à soi-même d'où a pu donc venir à ces bourgeois de Sparte & d'Athénes cette grandeur d'ame; cette noblesse de sentimens; cette prudence consommée dans la politique; cette connoissance profonde & universelle de la science militaire, soit pour l'invention & la construction des machines, soit pour l'attaque & la défense des places, soit pour ranger une armée en bataille & en régler tous les mouvemens; enfin cette souveraine habileté dans la marine, qui rendit toujours leurs flotes victorieuses, qui leur procura si glorieusement l'empire de la mer, & qui obligea les Perses à y renoncer pour toujours par un traité solennel.

On voit ici une différence remarquable entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci, immédiatement après leurs conquêtes, se laissérent corrompre par le faste & le luxe. Après qu'Antiochus eut subi le joug des Romains, l'Asie

domtée par leurs armes victorieuses, domta à son tour les vainqueurs par ses richesses & ses délices, & ce changement de mœurs fut très promt & très rapide, sur tout depuis que Carthage, la fiére rivale de Rome, eut été renversée. Il n'en fut pas ainsi des Grecs. Rien n'étoit plus brillant que les victoires qu'ils remportérent sur les Perses, rien de plus flateur que la gloire qu'ils s'acquirent par leurs grandes & illustres actions. Après cette époque si glorieuse, on voit encore persévérer lontems chez les Grecs le même amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté; le même éloignement du faste & des délices; le même zêle & la même ardeur pour défendre sa liberté, & pour conserver les mœurs anciennes. On sait combien les îles & les provinces de l'Asie Mineure, dont les Grecs triomphérent tant de fois, étoient livrées à la mollesse & au luxe : néanmoins ils ne se laissérent jamais infecter par cette douce contagion, & ils se défendirent constamment des vices des peuples vaincus. Il est vrai qu'ils n'en faisoient pas la conquête : mais le commerce seul & l'exemple pouvoient leur devenir fort dangereux.

L'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte, d'où jusques-là ils avoient été bannis sévérement, n'arriva qu'environ quatre-vingts ans après la bataille de Salamine; & l'antique simplicité des mœurs s'y conserva encore très lontems depuis, malgré ce violement des loix de Lycurgue. Il en faut dire autant du reste de la Gréce, qui ne s'affoiblit & ne dégénéra que lentement & par degrés. C'est ce qui nous reste à voir.

Quatriéme âge de la Gréce.

LA PRINCIPALE cause de l'affoiblissement & de la décadence des Grecs, fut la desunion qui se mit entr'eux. La Perse, qui les avoit reconnu invincibles du côté des armes tant qu'ils demeuroient unis, mit toute son attention & toute sa politique à jetter parmi eux des semences de discorde. C'est à quoi depuis elle emploia son or & son argent, qui lui réussirent bien mieux que n'avoient fait auparavant le fer & les armes. Les Grecs attaqués sourdement

sourdement de la sorte par les presens qu'on faisoit couler de tems en tems dans les mains de ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, se divisérent par des jalousies intestines, & tournérent contr'eux-mêmes leurs armes victorieuses, qui les avoient rendu supérieurs à leurs ennemis.

Cet affoiblissement donna lieu à Philippe & à Alexandre de les asservir. Ces Princes, pour les accoutumer doucement à la servitude, prirent le prétexte de les venger de leurs anciens ennemis. Les Grecs donnérent aveuglement dans ce piége grossier, qui porta le coup mortel à leur liberté. Leurs vengeurs leur devinrent plus funestes que leurs propres ennemis. Le joug, imposé par les mains qui avoient vaincu l'univers, demeura toujours sur leurs têtes: il ne fut plus libre à ces petits Etats de le secouer. De tems en tems la Gréce, animée par le souvenir de son ancienne gloire, se réveilloit de son assoupissement, & faisoit quelques tentatives pour se rétablir dans son ancien état: mais c'étoient des efforts mal concertés & mal soutenus d'une liberté mourante, qui n'aboutissoient qu'à la rendre encore plus esclave, parce que les protecteurs qu'elle appelloit à son secours s'en rendoient aussitôt les maîtres. Ainsi elle ne faisoit que changer de chaines, & que les appesantir.

Les Romains la soumirent enfin totalement, mais ce fut par degrés, & avec beaucoup d'artifice. Comme ils poussoient toujours leurs conquêtes de province en province, ils sentirent qu'ils trouveroient une barriére à leurs projets ambitieux dans la Macédoine, redoutable par son voisinage, par sa situation avantageuse, par sa réputation dans les armes, & très puissante par elle-même & par ses alliés. Les Romains se tournérent adroitement du côté des petits Etats de la Gréce, de qui ils avoient moins à craindre, & cherchérent à les gagner par l'attrait & l'appas de la liberté, qui étoit leur passion dominante, & dont ils surent réveiller en eux les anciennes idées. Après s'être habilement servis des Grecs pour abbattre & détruire la puissance Macédonienne, ils soumirent tous ces peuples les uns après les autres sous differens prétextes. Ainsi la

Gréce fut enfin abſorbée dans l'Empire Romain, & en devint une province ſous le nom d'Achaïe.

Elle ne perdit point avec ſa puiſſance ce vif amour de la liberté qui faiſoit proprement ſon caractére. Les Romains, en la réduiſant en province, conſervérent à ſes peuples preſque tous leurs priviléges; & Sylla, qui les punit ſi cruellement ſoixante ans après pour avoir favoriſé les armes de Mithridate, ne toucha point à la liberté de ceux qui échapérent à ſa vengeance. Les guerres civiles de l'Italie étant ſurvenues, on vit les Athéniens embraſſer avec chaleur le parti de Pompée, qui combattoit pour la République. Jules Céſar ne s'en vengea qu'en déclarant qu'il leur pardonnoit à la conſidération de leurs ancêtres. Mais, après le meurtre de Jules Céſar, leur panchant pour la liberté leur fit oublier ſa clémence. Ils élevérent des ſtatues à Brutus & à Caſſius près de celles d'Harmodius & d'Ariſtogiton anciens liberateurs d'Athénes, & ne les abbattirent qu'à la ſollicitation d'Antoine, devenu leur ami, leur bienfaiteur, leur magiſtrat.

Strab. lib. 9. *Plut. in Sylla.* *Dio. lib. 42. pag. 191. & lib. 47. pag. 339.*

Après qu'elle eut été dépouillée de ſon ancien pouvoir, il lui reſta une autre Souveraineté, que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de ſe ſoumettre, & de rendre hommage. Athénes demeura toujours la métropole des ſciences, l'école des beaux arts, le centre & la régle du bon goût pour toutes les productions de l'eſprit. Pluſieurs villes, comme Byzance, Céſarée, Alexandrie, Epheſe, Rhodes, partagérent avec elle cette gloire, & ouvrirent à ſon exemple des Ecoles qui devinrent très fameuſes. Rome, toute fiére qu'elle étoit, reconnut ce glorieux empire. Elle envoioit ſes plus illuſtres citoïens ſe perfectionner & s'enrichir en Gréce. On y apprenoit toutes les parties d'une bonne philoſophie, la connoiſſance des mathématiques, la ſcience des choſes naturelles, les régles des mœurs & des devoirs, l'art de raiſonner juſte & conſéquemment. On y puiſoit toutes les richeſſes de l'éloquence, & l'on apprenoit à traiter les plus grands ſujets avec méthode, avec juſteſſe, avec force, avec agrément, avec clarté.

Un Cicéron, déja l'admiration du barreau, jugea qu'il

lui manquoit quelque chose, & ne rougit point de devenir le disciple des grands Maîtres que la Gréce avoit dans son sein. Pompée, au milieu de ses glorieuses conquêtes, ne crut pas se deshonorer, en passant par Rhodes, d'aller entendre les leçons des célébres Philosophes qui y enseignoient avec beaucoup de réputation, & de se rendre en quelque sorte leur disciple.

Rien ne fait mieux voir le respect que l'on conservoit pour l'ancienne réputation de la Gréce qu'une lettre de Pline le Jeune. Voici ce qu'il écrit à Maxime, nommé par Trajan au gouvernement de cette province. » Mettez-» vous devant les yeux, mon cher Maxime, que vous allez » dans l'Achaïe la véritable Gréce, la Gréce toute pure, » d'où sont sorties les lettres & la politesse, où l'agricul-» ture même a été inventée suivant l'opinion commune. » Souvenez-vous que vous êtes envoïé pour gouverner des » villes, des hommes libres, s'il y en eut jamais; & qui, » par leurs vertus, leurs actions, leurs alliances, leurs » traités, leur religion, ont su se conserver la liberté » qu'ils ont reçue de la nature. Révérez les dieux leurs » fondateurs: respectez leurs héros, l'ancienne gloire de » la nation, & la vieillesse sacrée des villes, la dignité, » les grands exploits, & jusqu'aux fables & à la vanité de » ce peuple. Souvenez-vous que c'est dans ces sources que » nous avons puisé notre Droit; que nous ne lui avons » pas imposé nos loix après l'avoir vaincu, mais qu'il » nous a donné les siennes quand nous l'en avons prié, & » avant que de sentir le pouvoir de nos armes. En un » mot, c'est à Athénes que vous allez, c'est à Lacédé-» mone que vous devez commander. Il y auroit de l'inhu-» manité & de la barbarie à les dépouiller de cette om-» bre & de ce simulacre qui leur reste de leur ancienne li-» berté.

Lib. 8. Epist. 24.

Pendant que l'Empire Romain s'affoiblissoit, cet Empire des esprits se soutenoit toujours, & ne se sentoit point de ses révolutions. De toutes les parties du monde on venoit en Gréce pour s'y former. On voit dans les quatriéme & cinquiéme siécles, ces grandes lumiéres de l'Eglise, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostome,

venir puiser à Athénes, comme dans la source, toutes les sciences profanes. Les Empereurs même, qui ne pouvoient aller en Gréce, faisoient en quelque sorte venir la Gréce chez eux, en recevant dans leurs palais ses plus célébres Professeurs, pour leur confier l'éducation des Princes leurs fils, & pour profiter eux-mêmes de leurs instructions. Marc-Auréle, dans le tems même qu'il étoit Empereur, alloit entendre les philosophes Apollone & Sextus, & prendre leurs leçons comme un simple disciple.

Tite Antonin. Marc-Auréle. Lucius Vérus. &c.

Par un nouveau genre de victoire & inconnu jusques-là, la Gréce avoit imposé la loi à l'Egypte & à tout l'Orient, dont elle chassa la barbarie, & y introduisit à sa place le goût des arts & des sciences, obligeant comme par droit de conquête tous ces peuples à recevoir son langage & à adopter ses coutumes : témoignage bien glorieux pour une nation, & qui marque une supériorité bien plus flateuse que celle qui n'est point fondée sur le mérite, mais uniquement sur la force des armes : Plutarque observe quelque part que jamais Grec ne songea à apprendre le latin, & qu'un Romain qui ignoroit le grec n'étoit pas fort estimé.



LIVRE VINGT ET UNIÉME.

SUITE

DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

Depuis l'an du Monde 3840, *jusqu'à* 3946.



Victoire de Judas Maccabée sur Lysias.

LIVRE VINGT ET UNIÉME.
SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



IL SEMBLE que depuis que la Macédoine & la Gréce sont soumises aux Romains, notre Histoire, réduite désormais à deux principaux roiaumes, celui de l'Egypte & celui de la Syrie, devroit devenir plus claire & plus intelligible que jamais. Je suis pourtant obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure & plus embarrassée qu'elle ne l'a encore été, sur tout par raport au roiaume de Syrie, où plusieurs Rois, non seulement se succédent l'un à l'autre dans un intervalle assez court, mais régnent quelquefois ensemble conjointement & en même tems jusqu'au nombre de trois ou

quatre ; ce qui forme un cahos difficile à débrouiller, & d'où j'ai peine moi-même à me tirer. C'est ce qui m'engage à mettre ici par avance les noms, la suite, & la durée du régne des Rois d'Egypte & de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jetter quelque clarté dans des faits qui sont fort compliqués, & servira comme de fil pour conduire le Lecteur dans une espéce de labyrinthe, où les plus clairvoians ont besoin de secours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le passer, & n'y avoir recours que dans le besoin pour se remettre sur les voies : je ne l'insére ici que dans ce dessein.

Ce Livre renferme l'espace de cent ans pour le roiaume d'Egypte, depuis la vingtiéme année du régne de Ptolémée Philométor, jusqu'au tems où Ptolémée Aulète fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

Pour le roiaume de Syrie, ce Livre renferme aussi l'espace de près de cent ans, depuis Antiochus Eupator jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'Empire Romain ; c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3840 jusqu'à l'an 3939.

§. I. *Abrégé chronologique de l'histoire des Rois d'Egypte & de Syrie dont il est parlé dans ce Livre.*

Ans du M.	ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.
3824.	PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR. Il régne un peu plus de 34 ans. Ce Livre ne renferme que les 14 derniéres années de son régne. Brouilleries entre Philométor, & son frere cadet Evergéte ou Physcon.	
3840.		ANTIOCHUS EUPATOR, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane. Il ne régne que deux ans.
3842.		DÉMÉTRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'étant échapé de Rome, monte sur le trône.
3851.		Bala, sous le nom d'Alexandre, se

ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
	se donnant pour fils d'Antiochus Epiphane, s'empare du trône de Syrie. Il est soutenu par les Romains. Démétrius est tué dans une bataille. Il avoit régné douze ans.		
	ALEXANDRE BALA. Il régne cinq ans, à peu de chose près. Ptolémée Philométor se déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter.		3854.
PTOLE'ME'E EVERGE'TE, autrement dit Physcon, frere de Philométor, monte sur le trône, & épouse Cléopatre femme de Philométor.	DE'ME'TRIUS NICATOR.		3859.
		ANTIOCHUS THEOS, fils de Bala, soutenu par Tryphon, s'empare d'une partie du roiaume.	3860.
		DIODOTE TRYPHON, après s'être défait de son pupile Antiochus, monte sur le trône.	3861.
	Démétrius marche contre les Parthes, qui le font prisonnier, & le retiennent. Il avoit régné sept ans.		3863.
		ANTIOCHUS SIDE'TE, frere de Démétrius, après avoir vaincu & fait mourir Tryphon, est déclaré Roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse.	3864.
		Antiochus Sidéte marche contre les Parthes.	3873.
Physcon chasse Cléopatre sa	Démétrius Ni-	Les Parthes ren-	3874.

Ans du M.	ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.	
	femme, & épouse sa fille nommée aussi Cléopatre. Il est obligé de s'enfuir. Les Alexandrins rendent le gouvernement à Cléopatre sa premiére femme.	cator régne de nouveau en Syrie.	voient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué.
3877.	Physcon remonte sur le trône.	Démétrius est tué par Zébina. Cléopatre, femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du roiaume.	ALEXANDRE ZE'BINA, soutenu par Physcon, chasse du trône Démétrius, qui bientôt après est tué.
3880.		SE'LEUCUS V. fils aîné de Démétrius, est déclaré roi, & bientôt après tué par Cléopatre.	
3881.		ANTIOCHUS GRYPUS son cadet est mis en sa place par Cléopatre.	
3882.	Physcon donne sa fille Tryphéne à Grypus.		Zébina est vaincu par Grypus, & meurt peu de tems après.
3884.		Cléopatre songe à empoisonner Grypus, & est elle-même empoisonnée.	
3887.	Mort de Physcon. Il avoit régné vingt-neuf ans. PTOLE'ME'E LATHYRE ou SOTER succéde à Physcon. Cléopatre sa mere l'oblige à répudier Cléopatre sa sœur aînée, & à épouser Séléne sa sœur cadette. Cléopatre donne le roiaume de Cypre à Alexandre son fils cadet.		
3890.			ANTIOCHUS LE CYZICE'NIEN, fils de Cléopatre & d'Antiochus

ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
		Sidéte, prend les armes contre Grypus.	
		Cléopatre, que Lathyre avoit été obligé de répudier, épouse le Cyzicénien. Elle est tuée par l'ordre de Tryphéne, femme de Grypus.	3891.
		Le Cyzicénien remporte une victoire sur Grypus, & le chasse de Syrie.	3892.
	Grypus se raccommode avec son frere le Cyzicénien.	Les deux freres se raccommodent, & partagent entr'eux l'Empire de Syrie.	3893.
Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte: il avoit régné dix ans. Elle lui substitue ALEXANDRE son frere cadet.			3897.
Elle donne en mariage à Antiochus Grypus sa fille Séléne, qu'elle avoit ôtée à Lathyre.		Cléopatre donne sa fille Séléne en mariage à Antiochus Grypus.	3903.
	Mort de Grypus. Il avoit régné vingt-sept ans. SE'LEUCUS son fils lui succéde.		3907.
		Antiochus le Cyzicénien est vaincu, & mis à mort.	3910.
	Séleucus est vaincu par Eusébe, & brulé dans Mopsuestie.	ANTIOCHUS EUSE'BE, fils du Cyzicénien, se fait déclarer Roi. Eusébe épouse Séléne, veuve de Grypus.	3911.

Ans du M.	ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.	
3912.		ANTIOCHUS XI. frere de Séleucus, & second fils de Grypus, prend le diadéme, & est tué par Eusébe.	
3913.		PHILIPPE son frere, troisiéme fils de Grypus, lui succéde.	
3914.		DÉMÉTRIUS EUCHÉRE, quatriéme fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre.	
3915.	Alexandre tue sa mere Cléopatre.		
3916.	Alexandre lui-même est chassé: il avoit régné dix-neuf ans. Il meurt peu de tems après. LATHYRE est rappellé.		Eusébe, vaincu par Philippe & Démétrius, se retire chez les Parthes.
3918.			Il est rétabli sur le trône par leur moien.
3919.		Démétrius aiant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquiéme fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, & est tué l'année suivante.	
3921.		Les Syriens, fatigués de tant de divisions & de changemens, choisissent pour roi TIGRANE ROI D'ARMENIE. Il régna pas un	

ROIS D'EGYPTE.	ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
	Viceroi pendant quatorze ans.		
		Eusébe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché. Séléne sa femme conserva une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & donna une bonne éducation à ses deux fils.	
Mort de Lathyre. ALEXANDRE II. fils d'Alexandre I. protégé par Sylla est nommé Roi. Il épouse Cléopatre, autrement dite Bérénice, & la tue dix-sept jours après. Il régna quinze ans.			3923.
	Tigrane rappelle de Syrie Megadate Viceroi, qui y commandoit en son nom depuis quatorze ans.	La Syrie se trouvant dégarnie, ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusébe, prend possession de quelques endroits du pays, & y régne pendant quatre ans.	3935.
Les Alexandrins chassent Alexandre. PTOLE'ME'E AULETE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place.		Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses Etats, & réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides.	3939.

§. II. Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, ſuccéde à ſon pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Démétrius, qui depuis lontems étoit en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célébres victoires remportées par Judas Maccabée ſur les Généraux du Roi de Syrie, & ſur le Roi-même en perſonne. Longues brouilleries des deux freres Ptolémées rois d'Egypte terminées enfin par une heureuſe paix.

NOUS AVONS lontems * perdu de vûe l'hiſtoire des Rois de Syrie, & celle des Rois d'Egypte, qui pour l'ordinaire ſont aſſez liées enſemble. Je vais maintenant les reprendre, pour ne les plus interrompre dans la ſuite.

AN. M. 3840. AV. J. C. 164. *Appian. in Syr. pag. 117. I. Maccab.* VI. 17. II. IX. 29. & X. 10-13. *Joſeph. Antiq. lib.* XII. *cap.* 14.

Antiochus, ſurnommé Eupator, âgé de neuf ans ſeulement, ſuccéda à ſon pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Ce dernier en mourant, fit venir Philippe ſon favori, qui avoit été élevé avec lui. Il lui donna la Régence du roiaume pendant la minorité de ſon fils, & lui mit entre les mains ſa couronne, ſon cachet, & toutes les autres marques de la roiauté, en lui recommandant ſur tout d'emploier tous ſes ſoins à élever ſon fils de la maniére la plus propre à lui enſeigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déja uſurpé l'emploi que la confiance du feu Roi lui avoit deſtiné. Lyſias, ſur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avoit d'abord mis ſur le trône Antiochus ſon fils dont il étoit Gouverneur, & avoit pris avec ſa tutéle les rénes du Gouvernement, ſans avoir aucun égard à la diſpoſition qu'avoit fait le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état de la lui diſputer. Il ſe retira en Egypte, dans l'eſpérance de trouver à cette Cour l'aſſiſtance dont il avoit beſoin pour rentrer dans ſes droits, & chaſſer l'uſurpateur.

* *On en a parlé en dernier lieu vers la fin du Livre XVIII. Article II. §. II. & III.*

A peu près dans ce tems-là, Ptolémée Macron, Gouverneur de la Célé Syrie & de la Palestine, d'ennemi qu'il avoit été jusques-là des Juifs, étoit tout d'un coup devenu leur ami, touché, dit l'Ecriture, des injustices criantes que l'on avoit commises à leur égard. Il fit relâcher la rigueur de la persécution contr'eux, & emploia tout son crédit pour leur procurer la paix. Par cette conduite il donna prise sur lui à ses ennemis. Ils prévenoient le Roi contre lui en le lui représentant sans cesse comme un traître, parce qu'il avoit effectivement trahi les intérêts de son premier maître Ptolémée Philométor roi d'Egypte, qui lui avoit confié le Gouvernement de l'île de Cypre, & qu'il avoit livré cette île à Antiochus Epiphane en entrant à son service. Car, quelque avantageuse que leur fût la trahison, on haïssoit le traître comme c'est l'ordinaire. Enfin ils firent tant par leurs clameurs & leurs cabales, qu'on lui ôta son gouvernement, & qu'il fut donné à Lysias. On ne lui donna même ni aucun autre poste, ni aucune pension, pour se soutenir honorablement. Il n'eut pas assez de force d'esprit pour supporter cette chute. Il prit du poison, & en mourut : fin qu'avoit bien mérité sa trahison, & la part qu'il avoit eue à l'injuste & cruelle persécution des Juifs.

Judas Maccabée cependant signaloit son courage par plusieurs victoires considérables qu'il remporta sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisoient toujours une guerre implacable. Le peu de tems qu'Antiochus Epiphane survécut aux dispositions favorables qu'il témoigna pour les Juifs, ne lui avoit pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeoit à changer de religion. La Cour de Syrie, qui regardoit toujours les Juifs comme des rebelles qui vouloient se soustraire à sa domination, & qui avoit un intérêt pressant d'y faire rentrer un peuple si voisin & si puissant, n'eut point d'égard à quelques démonstrations passagéres de bonté du Prince mourant. Elle suivit toujours les mêmes principes de politique, & continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui cherchoit à secouer le joug de la tyrannie, & à se maintenir dans la liberté de conscience par raport

I. Maccab. v. 1-68. II. Maccab. X. 14-38.

à sa religion. Telles étoient les dispositions de la Syrie à l'égard des Juifs.

An. M. 3841. Av. J. C. 163. *Polyb. Legat.* 107. *Justin. l.* 34. *cap.* 3. *Appian. in Syr. pag.* 117.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut son pere, avoit toujours continué de demeurer en otage à Rome, étoit dans sa vingt-troisiéme année quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils à la Couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit comme fils du frere aîné d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; &, pour l'y engager, il lui représenta, qu'aiant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toujours comme sa patrie, les Sénateurs comme ses peres, & leurs fils comme ses freres. Le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la République qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un Prince comme Démétrius, qui pourroit dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un Décret pour confirmer Eupator, & envoiérent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius avec le caractére d'Ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du Traité fait avec Antiochus le Grand. Leur vûe étoit d'affoiblir de toutes les maniéres les forces du roiaume. Les mêmes Ambassadeurs furent chargés d'accommoder, s'il étoit possible, les différens des deux Rois d'Egypte.

II. Maccab. XI. 1-38. X. 1-37. XIII. 1-24 *I. Maccab.* V. 65-68. VI. 19-63. *Joseph. Antiq. lib.* XII.

Lysias, effraié des victoires de Judas Maccabée, forma une armée de quatre-vingts mille hommes de pié, prit toute la cavalerie du roiaume avec quatre-vingts éléphans, & mena lui-même toutes ces forces dans la Judée, résolu de mettre à Jérusalem des habitans étrangers, & attachés au culte des idoles. Il y ouvrit la campagne par le siége de Bethsura, forteresse entre Jérusalem & l'Idumée. Judas Maccabée & tout le peuple conjurent le Seigneur avec larmes d'envoier un bon Ange pour le salut d'Israel. Pleins de confiance ils se mettent en campagne. Lorsqu'ils marchoient tous ensemble avec un courage assuré, il parut au sortir de Jérusalem un homme * à cheval qui marchoit devant eux. Il étoit vêtu d'un habit blanc avec des armes

* *C'étoit un Ange: peutêtre S. Michel protecteur du peuple de Dieu.*

d'or,

d'or, & une lance qu'il tenoit à la main. Cette vûe les remplit d'une nouvelle ardeur. Ils se jettérent sur les ennemis comme des lions, tuérent douze mille six cens hommes, & obligérent tout le reste de fuir, la plupart blessés & sans armes.

Après cet échec, Lysias, ennuié d'une guerre si malheureuse, & [a] *comprenant*, dit l'Ecriture, *que les Juifs étoient invincibles lorsqu'ils s'appuioient sur le secours du Dieu tout-puissant*, fit un Traité avec Judas & le peuple Juif, & Antiochus le ratifia. Un des articles de cette paix fut, que l'Ordonnance d'Antiochus Epiphane, qui obligeoit les Juifs de se conformer à la religion des Grecs, seroit révoquée & cassée, & qu'ils auroient par tout la liberté de vivre selon leurs loix particuliéres.

Cette paix ne fut pas de longue durée. Les peuples voisins étoient trop ennemis des Juifs pour les laisser en repos. Judas les vainquit en plusieurs combats. Timothée l'un des Généraux du Roi, rassembla toutes ses forces, & forma une armée de six vingts mille hommes de pié, sans compter la cavalerie qui en faisoit encore deux mille cinq cens. Judas, plein de confiance dans le Dieu des armées, alla à sa rencontre avec des troupes bien inférieures pour le nombre, l'attaqua, & le défit. Timothée perdit dans cette bataille trente mille hommes, & eut bien de la peine lui-même à se sauver. Cette défaite fut suivie de plusieurs avantages que remporta Judas, qui firent voir que Dieu seul est la source du courage, de l'intrépidité, & des succès guerriers. Il le montroit sensiblement par la protection éclatante qu'il donnoit à un peuple dont il étoit le conducteur d'une maniére particuliére.

On mit sur pié une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphans, & trois cens chariots de guerre. Le Roi en personne, avec Lysias le Régent du roiaume, se mit à sa tête, & entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute-puissance de Dieu Créateur de l'univers, & aiant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-

a Intelligens invictos esse Hebræos, omnipotentis Dei auxilio innitentes. *II. Maccab.* XI. 13.

vis du camp du Roi. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choisit les plus braves de son armée, & tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du Roi. Ils tuérent quatre mille hommes, & s'en retournérent après avoir rempli tout son camp de trouble & d'effroi.

Quoique le Roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils ne fussent enfin accablés par le grand nombre de ses troupes & de ses éléphans. Il résolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, sans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec son armée. On en vint aux mains, & les Juifs tuérent un grand nombre d'ennemis. Alors le célébre Eléazar, voiant un éléphant plus grand que les autres couvert des armes du Roi, & croiant que le Roi lui-même étoit dessus, se sacrifia pour délivrer son peuple, & pour s'acquerir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droit & à gauche & renversant tout ce qui se présentoit devant lui. Puis, s'étant mis sous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, & fut écrasé lui-même par sa chute.

Cependant Judas & les siens se battoient avec une résolution extraordinaire. Mais à la fin, épuisés de fatigue, & ne pouvant soutenir plus lontems l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le Roi les aiant suivis, assiégea la forteresse de Bethsura. Cette place, après une longue & vigoureuse résistance, fut obligée, faute de vivres, de se rendre par capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jérusalem, & forma le siége du temple. Ceux qui le défendoient étoient déja réduits à la même nécessité que ceux de Bethsura, & auroient été obligés de se rendre comme eux, si la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévû. J'ai remarqué que Philippe s'étoit retiré en Egypte dans l'espérance d'y trouver de l'assistance contre Lysias. Mais la brouillerie qui étoit survenue entre les deux freres qui régnoient conjointement, comme il a été dit ailleurs, le desabusa bientôt. Voiant qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramassa quelques

troupes de Médes & de Perses, & profitant de l'absence du Roi pendant son expédition en Judée, il s'empara de la Capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables. Antiochus la jura, & on le laissa entrer dans les fortifications du temple, dont la vûe l'effraia si fort, que, contre la foi donnée, contre le serment qu'il avoit fait en jurant la paix, il les fit démolir avant que de partir pour la Syrie. Le promt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, & mit fin à sa courte Régence, & bientôt après à sa vie.

AN. M. 3841.
Av. J. C. 162.
Porphyr. in Gr. Eus. Scalig. pag. 60. & 68.
Diod. in Excerpt. Vales. p. 322.
Valer. Max. lib. 5. cap. 1.
Polyb. Legat. 113.
Epit. Liv. lib. 46.

La brouillerie des deux Ptolémées dont je viens de parler alla si loin, que le Sénat Romain ordonna aux Ambassadeurs qu'il avoit envoiés en Syrie de passer à Alexandrie, & de faire tous leurs efforts pour les remettre bien ensemble. Avant qu'ils y arrivassent, Physcon, le plus jeune, surnommé aussi Evergéte, avoit déja chassé son frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie, & aborda à Brunduse. De là il fit le reste du chemin à pié, fort mal habillé, avec fort peu de suite; & vint demander au Sénat le secours dont il avoit besoin pour remonter sur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator roi de Syrie, qui étoit encore en otage à Rome, apprit le triste état où étoit réduit ce Prince fugitif, il lui fit faire des robes roiales & un équipage, afin qu'il pût paroitre à Rome en Roi; & alla au devant de lui avec tout ce qu'il lui avoit fait préparer. Il le rencontra à vingt-six milles, c'est-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnoissance de la bonté qu'il avoit pour lui, & de l'honneur qu'il lui faisoit: mais il ne crut pas devoir accepter son présent, ni lui permettre de l'accompagner le reste du voiage. Il l'acheva à pié, & avec le même cortége qu'il avoit eu jusques-là, & le même habit. Il entra à Rome de cette maniére, & alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avoit une fort petite maison. Il voulut par toutes ces circonstances marquer

mieux la misére où il étoit réduit, & émouvoir la compassion des Romains.

Quand on eut appris son arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit des excuses de ce qu'il n'avoit pas préparé une maison pour le loger, & de ce qu'à son entrée il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de son rang. Il l'assura que ce n'étoit pas manque de considération pour sa personne, ni par négligence; mais que sa venue l'avoit surpris, & qu'elle avoit été tenue si secrette, qu'on ne l'avoit apprise que lorsqu'il étoit déja dans Rome. Ensuite, après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portoit, & à demander audience pour exposer en plein Sénat le sujet de son voiage, il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; & on chargea un des Questeurs ou Trésoriers de le faire servir, & de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui étoit nécessaire pendant son séjour à Rome.

Quand on lui eut donné audience, & qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussitôt son rétablissement, & députérent deux Sénateurs, avec le caractére d'Ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur Décret. Ils le ramenérent effectivement, & réussirent à faire l'accommodement entre les deux freres. On donna la Libye & la Cyrénaïque à Physcon: Philométor eut l'Egypte, & l'île de Cypre; & ils furent déclarés indépendans l'un de l'autre dans les Etats qu'on leur assignoit à chacun. Le Traité & l'accord furent scellés par les sacrifices & les sermens ordinaires.

Mais & les sacrifices & les sermens n'étoient depuis lontems, parmi la plupart des Princes, que de simples cérémonies pour la formalité, & qu'ils croioient ne les obliger à rien. Et ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le cadet des deux Rois, mécontent de la portion qui lui étoit échue, en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût cassé, & qu'on le remît en possession de l'île de Cypre. Il alléguoit pour raison, qu'il avoit été forcé par la nécessité des tems à consentir aux propositions de son frere, & que quand on

lui accorderoit Cypre, sa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Menithylle, député à Rome par l'aîné, fit voir que Physcon tenoit de la bonté de son frere, non seulement la Libye & la Cyrénaïque, mais la vie même: qu'il s'étoit fait haïr des peuples par ses violences à un tel point, qu'ils ne lui auroient laissé ni le gouvernement ni la vie, si son frere, en se rendant médiateur, ne l'avoit arraché à leur ressentiment. Que pour lors, sauvé de ce péril, il s'étoit cru trop heureux de régner sur la région qui lui avoit été cédée; que le Traité avoit été ratifié en présence des autels, & que de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Quintus & Canuleius, qui avoient fait l'accord entre les deux freres, attestérent la vérité de tout ce que Menithylle avançoit.

Le Sénat, voiant qu'en effet le partage n'étoit point égal, profita habilement de la querelle des deux freres pour diminuer les forces du roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains: c'est Polybe qui fait cette réflexion. Ils mettoient à profit les querelles & les différens des Princes pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation. Comme donc la grande puissance de l'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en sût faire usage, ils ajugérent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdoit point de vûe le trône de Syrie, & qui de son côté avoit intérêt qu'un Prince aussi puissant que le Roi d'Egypte ne demeurât pas maître de l'île de Cypre, avoit appuié la demande de Physcon de tout son crédit. Les Romains firent partir avec ce dernier T. Torquatus & Cn. Mérula pour l'en aller mettre en possession.

Pendant le séjour que ce Prince fit à Rome, il eut occasion de voir souvent Cornélia la mere des Gracques, & lui fit proposer de l'épouser. Mais, étant fille de Scipion l'Africain, & veuve de Tibérius Gracchus qui avoit été deux fois Consul, & Censeur, elle rejetta ses offres, & *Plut. in Tib. Graccho, pag. 824.*

crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premiéres Dames de Rome, que Reine de Libye avec Physcon.

Physcon partit de Rome avec les deux Ambassadeurs Romains. Leur plan étoit de ménager une entrevûe entre les deux freres sur la frontiére, & de les amener par la voie de la négociation à l'accommodement que le Sénat avoit réglé. Philométor ne s'expliqua point d'abord ouvertement : il traîna l'affaire en longueur sous différens prétextes, cherchant à gagner du tems, & prenant des mesures secrettes contre son frere. Enfin il déclara nettement qu'il étoit résolu de s'en tenir au premier Traité, & qu'il n'en feroit point d'autre.

AN. M. 3843. AV. J. C. 161. *Polyb. Legat 132. Id. in Excerpt. Vales. pag. 197. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 334.*

Cependant les Cyrénéens, informés de la mauvaise conduite de Physcon pendant qu'il avoit été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutoit point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avoit été vaincu par les rebelles dans une bataille, aiant perdu presque toute espérance, fit partir deux Députés avec les Ambassadeurs Romains qui s'en retournoient, & les chargea de porter ses plaintes contre son frere au Sénat, & de solliciter sa protection. Le Sénat, piqué contre Philométor du refus qu'il faisoit d'évacuer l'île de Cypre selon son Décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à son Ambassadeur de sortir de Rome dans cinq jours.

Physcon trouva le moien de se rétablir dans la Cyrénaïque : mais il s'y fit haïr si généralement de ses sujets par sa mauvaise conduite, que quelques-uns d'entr'eux se jettérent sur lui, le blessérent en plusieurs endroits, & le laissérent pour mort sur la place. Il s'en prit à Philométor son frere ; &, dès qu'il fut guéri de ses blessures, il entreprit de nouveau le voiage de Rome. Il y fit ses plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ses blessures, & l'accusa d'avoir mis en œuvre les assassins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fût le Prince du monde

le plus doux, & qui auroit dû être le moins soupçonné d'une action si noire & si barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de se soumettre à son réglement à l'égard de l'île de Cypre, préta l'oreille à cette fausse accusation avec trop de facilité. Il se laissa si fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même entendre ce que ses Ambassadeurs avoient à dire pour en prouver la fausseté. On leur envoia ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le Sénat nomma cinq Commissaires pour conduire Physcon en Cypre, & le mettre en possession de cette île, & il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

Par ce moien Physcon, avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avoit, débarqua dans l'île. Philométor, qui s'y étoit rendu en personne, le battit, & l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt investi, assiégé, & enfin pris, & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que, le tenant en son pouvoir, il lui feroit sentir son indignation & sa vengeance. Il lui pardonna tout, &, non content d'oublier toutes ses fautes, il lui rendit même la Libye & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de générosité mit fin à la guerre entre les deux freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverser plus lontems un Prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de Lecteur qui ne rende secrettement un hommage d'estime & d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle bassesse d'ame dans le ressentiment d'un vindicatif.

An. M. 3847.
Av. J.C. 157.

§. III. *Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée : mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même tems.*

An. M. 3842. Av. J.C. 162. *Appian. in Syr. pag. 117. Polyb. Legat. 114 & 122. Cicer. Philip. 9. n. 4. 5. Justin. l. 34. cap. 3.*

NOUS AVONS vû que le principale objet de la Commission des trois Ambassadeurs Romains Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius, qui passérent d'abord en Egypte, avoit été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvérent que le Roi avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le Traité fait avec Antiochus le Grand après la bataille du mont Sipyle ne portoit. Ils firent bruler les vaisseaux & tuer les éléphans qui se trouvérent passer le nombre stipulé dans le Traité, & réglérent toutes les autres choses de la maniére qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, & souleva l'esprit du peuple contr'eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que de rage il se jetta sur Octavius * pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On soupçonna Lysias, Régent du roiaume, d'avoir

* *Cet Octavius avoit été Consul quelques années auparavant, & il étoit le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur.* Cicer. Philip. 9. n. 4. *Octavius César, qui devint Empereur de Rome, si connu sous le nom d'Auguste, étoit de la même maison que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le Consulat n'étoit entré.* Sueton.

trempé

trempé sous main dans cet assassinat. On envoia aussitôt des Ambassadeurs à Rome, pour justifier le Roi, & protester qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoia sans leur donner aucune réponse, pour marquer par ce silence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la personne d'Octavius, dont il se réservoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire, il lui érigea une statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la défense de la patrie.

Cicer. Philip. 9. n. 4.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator étoit pour lui une conjoncture favorable dont il faloit profiter, & il s'adressa une seconde fois au Sénat pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bientôt connoitre qu'ils avoient raison. Comme les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eu d'abord le Sénat de le retenir à Rome subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuier un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le pressérent le plus vivement de l'exécuter secrettement, mais promtement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois * qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus, & Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produiroit le retour de Démétrius.

Démétrius aiant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoié prendre possession de ses Etats, & qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme

I. Maccab. VII. VIII. IX. & II. Maccab. XIV. Joseph. Antiq. lib. XII. & XIII. Appian. in Syr pag. 117. Justinus lib. 34. cap. 3.

* *Ce vaisseau alloit porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits & des revenus de Carthage.*

perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, & avec une rapidité prodigieuse.

Une des premiéres actions de son régne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il avoit fait le premier Gouverneur, & le second Trésorier de cette province. Timarque aiant ajouté la rebellion à ses autres crimes, Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ces deux freres, qu'à cette occasion ils donnérent à leur Libérateur le titre de SOTER, ou SAUVEUR, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait Souverain Sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas, n'aiant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avoit souillé la sainteté du Sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Epiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés à Antioche après avoir été chassés de la Judée; & se mettant à leur tête il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contr'eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sureté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide Gouverneur de la Mésopotamie de marcher à la tête d'une armée dans la Judée; & confirmant Alcime dans sa charge, il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette premiére armée, & d'une seconde commandée par Nicanor. Celui ci, irrité de la derniére défaite des troupes de Syrie, & indigné de ce qu'une poignée de soldats osoit tenir tête à des armées si nombreuses & si aguerries, & sachant qu'ils ne mettoient toute

leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Israel, & dans les promesses faites au temple où il étoit honoré, avoit vomi mille blasphêmes contre le Dieu d'Israel, & contre son temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une sanglante bataille, & de son armée qui étoit de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échapa pas un seul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête & la main droite qu'il avoit étendue contre le temple en menaçant de le renverser, & on les mit sur une des tours de Jérusalem.

Judas, après cette victoire complette, aiant quelque relâche, envoia une Ambassade à Rome. Il se voioit continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, sans pouvoir raisonnablement compter sur aucun Traité de paix. Il ne pouvoit attendre aucun secours des peuples voisins, qui, loin de s'intéresser à la conservation de la nation Juive, ne songeoient, de concert avec les Syriens, qu'à l'exterminer. Il avoit appris que les Romains, également estimés pour leur justice & leur valeur, étoient toujours prêts à soutenir les nations foibles contre l'oppression des Rois dont la puissance leur causoit de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir par sa protection contre les entreprises injustes des Syriens. Ces Ambassadeurs furent très bien reçus du Sénat, & on y fit un Décret, par lequel on reconnoissoit les Juifs pour amis & alliés des Romains, & on entroit avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du Sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignoit de ne plus tourmenter les Juifs, & on le menaçoit de la guerre s'il continuoit de le faire. Mais, avant que les Ambassadeurs fussent de retour, Judas étoit mort.

Dès que Démétrius sut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime pour la seconde fois le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoia en Judée. Judas n'avoit que trois mille hommes avec lui quand elle y arriva. La terreur se mit si fort parmi eux, que tous l'abandonnérent à la réserve de huit cens hommes. Judas, avec ce

petit nombre, par un excès de valeur & de confiance, eut la hardiesse de hazarder le combat contre cette nombreuse armée. Il y périt, accablé par le nombre. Sa perte fut pleurée dans tout Juda & à Jérusalem avec toutes les marques de la plus vive douleur. Le gouvernement fut remis entre les mains de Jonathas, frere de Judas.

Alcime étant mort après avoir commis de grandes violences contre les vrais Israélites, & Bacchide aiant repris le chemin d'Antioche, le pays demeura tranquille, & ne fut point tourmenté par les Syriens pendant deux ans. Apparemment que Démétrius avoit reçu la lettre du Sénat en faveur des Juifs; ce qui l'obligea de rappeller Bacchide.

AN. M. 3844. Av. J. C. 160. *Polyb. Legat.* 120.

En effet Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoitre pour Roi, & à renouveller le Traité fait avec les Rois ses prédécesseurs. Aiant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la Cour d'Ariarathe roi de Cappadoce, il y envoia Ménochare un de ses principaux Ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le raport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces Ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoia encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moien il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellérent les Traités faits avec cette Couronne.

AN. M. 3845. Av. J. C. 159. *Polyb. Legat.* 122. *Appian. in Syr. pag.* 118. *Diod. Legat.* 25.

Pour cultiver leur amitié, il envoia l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille piéces * d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en otage à Rome. Ils amenoient aussi avec eux Leptine & Isocrate, pour les leur livrer à cause de l'assassinat d'Octavius. C'étoit ce Leptine qui l'avoit tué à Laodicée. Isocrate étoit

* *Elles valoient plus de dix mille pistoles.*

un Grec, grammairien de profession, qui s'étant trouvé en Syrie dans ce tems-là, avoit en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche & injuste. Le Sénat reçut les Ambassadeurs avec tous les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient : mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colére, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairoit, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son Ambassadeur.

C'est à peu près dans ce tems-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, & se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son Bienfaiteur.

Pag. 111.

Démétrius, qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singuliére. Il fit bâtir un Château près d'Antioche, flanqué de quatre bonnes tours. Il s'y renferma, pour s'abandonner tout entier, d'un côté à l'indolence ne voulant plus entendre parler d'affaires, & de l'autre au plaisir de la bonne chére & aux excès du vin. Il étoit ivre plus de la moitié du jour. Les requêtes qu'on lui vouloit présenter n'étoient point reçues, la justice n'étoit point administrée, les affaires d'Etat languissoient : en un mot c'étoit une suspension générale du gouvernement, qui souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Holopherne, qui demeuroit à Antioche, entra dans cette conjuration contre son Bienfaiteur, se flatant de parvenir à la Couronne si l'entreprise réussissoit. Elle fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius ne voulut pas lui ôter la vie. Il aima mieux le garder, pour s'en servir dans l'occasion contre Ariarathe roi de Cappadoce, sur la Couronne de qui il avoit des prétentions.

AN. M. 3850.
AV. J. C. 154.
Joseph. Antiq. lib. 13. *cap.* 3.
Athen. l. 10. *pag* 440.
Justin. l. 35. *cap.* 1.

Malgré la découverte, la conjuration ne fut pas éteinte. Les mécontens étoient soutenus sous main par Ptolémée Philométor qui avoit sur le cœur les mouvemens que s'étoit donné Séleucus pour lui ôter l'île de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à se venger de la

Polyb. Legat. 138. & 140.
Appian. in Syr. pag. 131.
Athen. lib. 5. *pag.* 211.
I. *Maccab.* X. 1-50.

Joseph. Antiq. lib. XIII. guerre que Démétrius avoit entreprise contr'eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, emploiérent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la Couronne de Syrie. Cet Héraclide avoit été, comme je l'ai déja dit, un des grands favoris d'Antiochus Epiphane, & Trésorier de la province de Babylone, pendant que Timarque son frere, autre favori, en étoit Gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la Couronne, les deux freres aiant été convaincus de malversation & d'autres crimes, Timarque avoit été exécuté, & l'autre s'étant sauvé étoit allé demeurer à Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on vouloit pour le dessein que j'ai marqué. Il choisit pour cela un jeune homme nommé Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna, & l'instruisit bien de tout ce qu'il faloit dire & faire.

AN. M. 3851. AV. J. C. 153. Quand il fut bien dressé, il commença par le faire reconnoitre par les trois Rois qui étoient du secret. Ensuite il le méne à Rome, & y méne aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations & d'adresse, il l'y fait aussi reconnoitre, & obtient un Décret du Sénat en sa faveur, qui non seulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer ses Etats, mais qui lui accorde même son assistance pour cet effet. Quoique le Sénat vît fort bien l'imposture, & que tout ce qu'on lui disoit de ce Prétendant n'étoit qu'une pure fiction, il entra dans tout ce qu'on voulut contre Démétrius dont il étoit mécontent, & fit ce Décret en faveur de l'Imposteur. Avec cette déclaration des Romains pour lui, il n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine; & là, sous le nom d'Alexandre fils d'Antiochus Epiphane, il prit le titre de Roi de Syrie, & plusieurs des mécontens vinrent l'y trouver, & se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son Château & de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté armoit aussi. L'assistance de Jonathas étant de grande con-

séquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faisoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoia la commission de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très supérieur à tous ses ennemis.

Alexandre voiant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire aussi des propositions pour l'attirer dans son parti. Il le faisoit Souverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'*Ami du Roi*, lui envoioit une robe de pourpre, & une couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revétoit : car personne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore sur lui, pour s'assurer d'un Allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en général, ils n'osoient se fier à lui, & résolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la Souveraine Sacrificature ; &, avec le consentement de tout le peuple, à la fête des Tabernacles qui arriva peu de tems après, il mit les habits Pontificaux, & officia comme Souverain Sacrificateur.

La place avoit été vacante sept ans depuis la mort d'Alcime. La Souveraine Sacrificature, qui entra alors dans la famille des Asmonéens, y demeura jusqu'au tems d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avoit été jusques-là, en fit une charge dont il disposoit à sa fantaisie.

Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, **AN. M. 3852.**
qui ne manquoit ni de cœur ni de bon sens quand le vin **Av. J. C. 152.**
ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans la première bataille : mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. Aiant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il se releva, & se maintint. Les Syriens continuoient aussi à déserter, parce qu'ils ne pouvoient supporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'issue de cette guerre, envoia à Cnide ville de la Carie ses deux fils Démétrius & Antiochus, pour les

mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une somme d'argent considérable, aux soins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils pussent y demeurer en sureté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

AN. M. 3853. Av. J. C. 151. C'est dans ce même tems, & peutêtre à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriscus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'étoit pour lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains, pour tâcher de se les rendre favorables.

AN. M. 3854. Av. J. C. 150. Les deux concurrens pour la Couronne de Syrie aiant assemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille décisive. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit opposée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la poursuite, faute ordinaire dans les batailles & qui en cause presque toujours la perte, quand elle revint, elle trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de soutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite son cheval le plongea dans une fondriére, où ceux qui le poursuivoient le tuérent à coups de fléches. Il avoit régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'Empire de la Syrie.

I. Maccab. X. 51-66. Dès qu'Alexandre se vit tranquille, il envoia demander en mariage à Ptolémée roi d'Egypte Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célebra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, & y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux Rois.

Joseph contr. Appian. lib. 2. Onias, fils d'Onias III, aiant manqué la Souveraine Sacrificature après la mort de son oncle Ménélas, s'étoit retiré en Egypte. Il avoit trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor & de Cléopatre sa femme, qu'il étoit devenu leur favori, & leur plus intime confident. Il se servit du crédit qu'il avoit à cette Cour pour obtenir du Roi la permission de bâtir un temple pour les Juifs en Egypte, comme celui de Jérusalem,

l'assurant

l'assurant que cette faveur attireroit sa nation dans son parti contre Antiochus Epiphane : il obtint en même tems que lui & ses descendans en seroient à perpétuité Souverains Sacrificateurs. La grande difficulté étoit de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la Loi défendoit d'offrir des sacrifices ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il vint à bout, non sans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Isaïe, où ce Prophéte prédit cet événement en ces termes : *Alors il y aura cinq villes dans l'Egypte qui parleront la langue de Chanaan, & qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entr'elles sera appellée la ville du soleil*, ou *Héliopolis. Il y aura en ce tems-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, & un monument au Seigneur à l'extrémité du pays. Ce sera dans l'Egypte un signe & un témoignage pour le Seigneur des armées. Car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimoient ; & il leur envoiera un Sauveur & un Grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Egypte, & les Egyptiens connoitront le Seigneur : ils l'honoreront avec des hosties & des oblations : ils lui feront leurs vœux, & les lui rendront.* Isai. XIX. 18-21.

L'événement que prédit ici Isaïe, est des plus singuliers, & en même tems le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'étoit interdit plus sévérement aux Juifs que d'offrir à Dieu des Sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem : combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, surtout dans une terre souillée par l'idolatrie la plus grossiére comme l'Egypte, & toujours ennemie du peuple de Dieu ? Cela néanmoins arriva exactement, comme Isaïe l'avoit prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me meneroit trop loin.

Alexandre Bala se trouvant paisible possesseur de la Couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à son panchant naturel, qui le portoit au luxe, à l'oisiveté, & à la débauche. Il laissa entiérement le soin des affaires à son favori, nommé Ammonius. Ce favori insolent & cruel, fit mourir Laodice sœur de Démétrius, & veuve

An.M. 3856. Av.J.C. 148. Liv. Epit. lib. 50. Justin. l. 35. cap. 2. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 8 I. Maccab. X. 67-89.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. de Persée roi de Macédoine; Antigone fils de Démétrius, qui étoit resté en Syrie quand on envoia les deux autres à Cnide; enfin tous ceux du sang roial qu'il put trouver: afin d'assurer par là à son Maître la possession de la Couronne qu'il avoit usurpée sur eux par une imposture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, étoit à Cnide, & commençoit à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Lasthéne, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontens pour en faire une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, & quitta son serrail, pour songer à ses affaires. Il laissa le gouvernement d'Antioche à Hiérax & à Diodote, qui est aussi appellé Tryphon, & se mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put assembler: &, sur l'avis qu'il eut qu'Apollonius Gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie s'étoit déclaré pour Démétrius, il envoia demander du secours à Ptolémée son beau-pere.

Apollonius songea premiérement à réduire Jonathas, qui demeuroit attaché à Alexandre: mais il y réussit mal, & dans un seul jour il perdit plus de huit mille hommes.

AN. M. 3858. AV. J. C. 146. Ptolémée Philométor, à qui Alexandre s'étoit adressé dans l'extrême danger où il se trouvoit, vint enfin au secours de son gendre, & entra avec une grosse armée dans la Palestine. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, selon les ordres qu'elles en avoient reçus d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, & le suivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avoit formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refusa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot, &, en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere.

Ceux d'Antioche, qui haïssoient mortellement Am-

monius, crurent qu'il étoit tems d'éclater. L'aiant découvert déguisé en femme, ils le sacrifiérent à leur colére. Non contens de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, & ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le vouloient même prendre pour leur roi. Mais ce Prince aiant déclaré qu'il se contentoit de ses Etats, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius l'héritier légitime, qui fut en effet mis sur le trône de ses ancêtres, & reconnu par tous les habitans.

Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel *, Prince Arabe à qui il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoiée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée: car il mourut peu de jours après d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainsi Alexandre roi de Syrie, & Ptolémée Philométor roi d'Egypte, moururent en même tems: le premier après avoir régné cinq ans, & le second trente-cinq. Démétrius, qui étoit parvenu à la Couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire le Vainqueur. La succession d'Egypte souffrit plus de difficultés.

AN. M. 3859.
Av. J. C. 145.

§. IV. *Physcon épouse Cléopatre, & monte sur le trône d'Egypte. Démétrius en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'Alexandre Bala, puis le tue, & prend sa place. Il se saisit par trahison de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre sa femme épouse Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie.*

* *Il est nommé dans le Livre des Maccabées* Emalcuel.

Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, & avoir laissé par son testament le peuple Romain héritier de ses Etats. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, & mis à mort.

An. M. 3859. Av. J. C. 145. *Justin. l. 38. cap. 8. Joseph. contr. Appian. l. 2. Val. Max. lib. 9. cap. 1.*

CLEOPATRE, reine d'Egypte, après la mort de son mari, qui étoit en même tems son frere, tâcha de mettre la Couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Comme il étoit encore en bas âge, d'autres travaillérent à la procurer à Physcon roi de la Cyrénaïque, frere du feu Roi, & l'envoiérent prier de venir à Alexandrie. Réduite par là à la nécessité de songer à sa défense, Cléopatre fit venir à son secours Onias & Dosithée avec une armée de Juifs. Il se trouva alors à Alexandrie un Ambassadeur Romain, nommé Thermus, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouseroit Cléopatre, qu'il éleveroit son fils, qui seroit déclaré héritier de la Couronne; & que Physcon l'auroit en attendant pendant toute sa vie. Il n'eut pas plutôt épousé la Reine, & pris par là possession de la Couronne, que, le jour même des noces, il tua son fils entre ses bras.

J'ai déja remarqué que le surnom de *Physcon* que l'on donne à ce Prince, étoit proprement un sobriquet. Celui qu'il prenoit lui-même étoit *Evergéte*, qui signifie *le Bienfaiteur*. Les Alexandrins le changérent en celui de *Cacoergéte*, qui veut dire tout au contraire *Un homme qui se plait à faire du mal:* surnom qu'il mérita à juste titre.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. I. Maccab. XI. 20-37. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 8.

En Syrie les affaires n'alloient guéres mieux. Démétrius, jeune Prince sans expérience, laissoit tout faire à Lasthéne, qui lui avoit procuré les Crétois par le secours desquels il étoit monté sur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisit si mal, qu'il fit bientôt perdre

à son Maître le cœur de ceux qui lui étoient le plus nécessaires pour le soutenir.

La premiére fausse démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des soldats que Ptolémée avoit mis en passant dans les villes maritimes de Phénicie & de Syrie pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter; sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoia des ordres aux troupes de Syrie qui étoient dans les mêmes garnisons d'égorger tous les soldats Egyptiens, & ce massacre s'exécuta. L'armée d'Egypte, qui étoit encore en Syrie, & qui l'avoit mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur le champ, & retourna en Egypte. Après cela il fit rechercher avec la derniére sévérité ceux qui avoient été contre lui ou contre son pere dans les derniéres guerres, & punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, & ne garda que ces Crétois, & quelques autres corps étrangers. Par là, non seulement il se défit des vieilles troupes qui avoient servi sous son pere, & qui s'affectionnant à lui l'auroient maintenu sur le trône; mais il les rendit ses plus grands ennemis, en leur ôtant le seul moien qu'elles avoient de subsister. Il le sentit bien dans les soulévemens & les révolutions qui arrivérent dans la suite.

Cependant Jonathas, voiant que tout étoit tranquille en Judée, forma le dessein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle souffroit de la Citadelle que les Grecs idolatres avoient encore à Jérusalem. Il l'investit, & fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, sur les plaintes qu'on lui en porta, se rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pousser vivement le siége pendant son absence, & partit pour se rendre auprès de lui avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de présens magnifiques, & il adoucit si

bien l'esprit du Roi & celui de ses Ministres, que non seulement il fit rejetter les accusations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le pays de son Gouvernement de tous impots, péages, & tributs, pour la somme de trois cens talens, qu'il convint de paier au Roi en forme d'équivalent.

Trois cens mille écus.

Justin. l. 38. cap. 9. I. Maccab. XI. 39-74. XII. 24-34. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 9. Appian. in Syr pag. 132. Epit. Liv. 52. Strab. l. 16. pag. 752. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences, & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvérent disposés à une revolte générale.

Diodote, surnommé ensuite Tryphon, qui avoit autrefois servi Alexandre, & avoit eu le Gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voiant ces dispositions des peuples, trouva l'occasion très favorable pour entreprendre un coup hardi: c'étoit de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces desordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui étoit confiée la personne & l'éducation d'Antiochus le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples & sur tout des soldats, & lui représenta vivement que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son pere. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune Prince, pour faire valoir ses droits. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius; & ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goûtât pas tout à fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez lontems auprès de lui, pour le solliciter & le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présens, il y fit consentir Zabdiel, & obtint ce qu'il demandoit.

AN. M. 3860. AV. J. C. 144.

Jonathas pressoit vivement la Citadelle de Jérusalem: mais voiant qu'il n'avançoit point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors

dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui envoieroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoia aussitôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croiant assez fort pour tout entreprendre, il voulut desarmer les habitans d'Antioche, & ordonna pour cet effet qu'ils eussent tous à apporter leurs armes. Ils se soulevérent au nombre de six vingts mille hommes, & vinrent investir le palais, dans le dessein de tuer le Roi. Les Juifs accoururent aussitôt pour le dégager, écartérent cette multitude par le fer & par le feu, brulérent une grande partie de la ville, & tuérent ou firent périr par le feu près de cent mille des habitans. Le reste, intimidé par un si grand malheur, demanda la paix. Elle leur fut accordée, & le tumulte cessa. Les Juifs, après avoir tiré cette terrible vengeance des maux que ceux d'Antioche avoient faits à Juda & à Jérusalem, principalement sous le régne d'Antiochus Epiphane, revinrent dans leur pays chargés d'honneur & de butin.

Démétrius continuant toujours ses cruautés, sa tyrannie, & ses oppressions, fit encore mourir plusieurs personnes pour la derniére sédition, confisqua les biens de plusieurs, & en chassa un grand nombre d'autres. Tous ses sujets en conçurent tant de haine & d'animosité contre lui, qu'il ne leur manquoit qu'une occasion pour éclater, & lui faire sentir les effets les plus terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du secours qui l'avoit sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croiant desormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu. Quoique la somme de trois cens talens lui eût été paiée, il ne laissa pas de demander tous les impots, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquoit.

Pendant que les choses étoient dans cet état chance-

lant, Tryphon amena en Syrie Antiochus le fils d'Alexandre, & fit déclarer par tout ſes prétentions à la couronne par un Manifeſte. Les ſoldats que Démétrius avoit caſſés, & un grand nombre d'autres mécontens ; ſe rangérent en foule auprès du Prétendant, & le proclamérent Roi. Ils marchérent ſous ſes étendards contre Démétrius, le battirent, & l'obligérent à ſe retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ſes éléphans, ſe rendirent maîtres d'Antioche, y placérent Antiochus ſur le trône des Rois de Syrie, & lui donnérent le ſurnom de *Theos*, qui ſignifie *le dieu*.

Jonathas, mécontent de l'ingratitude de Démétrius, accepta l'invitation qu'on lui fit de la part du nouveau Roi pour l'engager dans ſes intérêts. Lui, & ſon frere Simon, furent comblés de faveurs. On leur envoia une commiſſion, qui leur donnoit pouvoir de lever des troupes pour Antiochus dans toute la Célé-Syrie & la Paleſtine. Ils formérent de ces troupes deux corps d'armée, avec leſquels ils agirent ſéparément, & remportérent pluſieurs victoires contre les ennemis.

I. Maccab. XII. 39-54. XIII. 1-30. *Joſeph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 10. & 11. *Juſtin. l.* 36. *cap.* 1. *Epit. Liv. lib.* 55.

Tryphon voiant tout au point où il le vouloit pour commencer à exécuter le projet qu'il avoit formé de faire périr Antiochus, & de prendre pour lui-même la Couronne de Syrie, ne trouvoit plus d'obſtacle à ſes deſſeins que de la part de Jonathas, dont il connoiſſoit trop la probité pour tenter même de le faire entrer dans ſes vûes. Il réſolut de ſe défaire, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi ſi redoutable. Il entra donc en Judée avec une armée, pour le prendre & le faire mourir. Jonathas, de ſon côté, vint auſſi à Bethſan à la tête de quarante mille hommes. Tryphon vit bien qu'il ne gagneroit rien par la force contre une armée ſi puiſſante. Il tâcha donc de l'attirer par de belles paroles, & par les aſſurances les plus vives d'une amitié ſincére. Il lui fit entendre qu'il n'étoit venu là que pour le conſulter ſur leurs intérêts communs, & pour mettre entre ſes mains Ptolémaïde, qu'il avoit réſolu de lui donner en pur don. Il le trompa ſi bien par ces proteſtations d'amitié & ces offres engageantes, qu'il lui fit renvoier toutes ſes troupes, à la réſerve de trois mille hommes, dont il ne garda même que mille auprès de ſa perſonne,

personne. Il envoia les autres du côté de la Galilée, & suivit Tryphon à Ptolémaïde, comptant, sur le serment de ce traître, qu'il en seroit mis en possession. Il n'y fut pas plutôt entré avec ses mille hommes, qu'on en ferma les portes. On se saisit aussitôt de Jonathas, & on fit main basse sur tous les autres. On détacha aussi en même tems des troupes pour aller surprendre les deux mille hommes qui étoient allés en Galilée. Ils avoient déja eu avis de ce qui étoit arrivé à Jonathas & à sa troupe dans la ville de Ptolémaïde; & s'étant exhortés les uns les autres à se bien défendre, & à vendre bien cher leur vie, l'ennemi n'osa pas les attaquer. On les laissa passer, & ils arrivérent tous sans aucun mal à Jérusalem.

L'affliction de ce qui venoit d'arriver à Jonathas y étoit extrême. Les Juifs cependant ne perdirent point courage. Ils choisirent d'un consentement universel Simon pour leur Général; & sur le champ, par ses ordres, ils se mirent à travailler de toute leur force à achever les fortifications de Jérusalem que Jonathas avoit commencées. Et quand on apprit que Tryphon approchoit, Simon marcha contre lui à la tête d'une belle armée.

Tryphon n'osa lui livrer bataille, & eut encore une fois recours au même artifice qui lui avoit si bien réussi contre Jonathas. Il envoia dire à Simon qu'il n'avoit fait arrêter Jonathas, que parce qu'il devoit cent talens au Roi: que *Cent mille écus.* s'il vouloit lui envoier cette somme, & les deux fils de Jonathas en otage pour lui répondre de la fidélité de leur pere, il le feroit mettre en liberté. Quoique Simon vît bien que ce n'étoit qu'une feinte, cependant, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir causé la mort de son frere en refusant de faire ce qu'on lui proposoit, il envoia l'argent & les deux enfans de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier: mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu & à sang. Simon le côtoia de si près dans toutes ses marches & contremarches, qu'il prévint tous ses desseins, & l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays

de Galaad, fit mourir Jonathas; & croiant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna ordre de tuer secrettement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre; & en même tems il se déclara Roi de Syrie en sa place, & prit possession de la Couronne. Quand Simon apprit la mort de son frere, il envoia prendre ses os, les enterra dans le sépulcre de ses peres à Modin, & lui fit ériger un superbe monument.

An. M. 3861. Av. J. C. 143. Diod. Legat. 31.

Tryphon souhaitoit avec passion de se faire reconnoitre par les Romains. Son usurpation étoit si chancelante sans cela, qu'il voioit bien qu'il avoit besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoia une Ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille pièces d'or. Il fut la duppe des Romains. Ils reçurent la statue, & firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus qu'il avoit fait assassiner, comme si elle fût venue de lui.

I. Maccab. XIV. 16-40.

Les Ambassadeurs que Simon envoia à Rome, y furent reçus bien plus honorablement, & l'on y renouvella tous les Traités faits avec ses prédécesseurs.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 353. I. Maccab. XIII. 4-42. & XIV. 38-41. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap 11.

Démétrius cependant s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infames débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût même sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui & à son parti, Simon envoia à Démétrius une couronne d'or, & des Ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la Sacrificature & la Principauté pour Simon, l'exemtion de toutes sortes de tributs & d'impôts, avec une amnistie générale pour tous les actes d'hostilité passés, à condition que les Juifs se joindroient à lui contre Tryphon.

An. M. 3863. Av. J. C. 141. Justin. l. 36 cap. 1. lib. 38. cap. 9. lib. 41. cap. 5. & 6. I. Maccab. XIV. 1-49. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 9. & 12.

Démétrius enfin revint un peu de sa léthargie à l'occasion des Députés qui lui vinrent de l'Orient pour l'inviter à y passer. Les Parthes aiant inondé presque tout l'Orient, & subjugué tous les pays d'Asie qui sont entre l'Inde & l'Euphrate, ceux des habitans de ces pays-là, qui étoient descendus des Macédoniens, ne pouvant souffrir cette usurpation, ni l'orgueil & l'insolence de leurs nouveaux maîtres, pressoient extrêmement Démétrius par des am-

baſſades réitérées de venir ſe mettre à leur tête, l'aſſuroient d'un ſoulévement général contre les Parthes, & promettoient de lui fournir aſſez de troupes pour chaſſer ces uſurpateurs, & recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces eſpérances il entreprit enfin cette expédition, & paſſa l'Euphrate, laiſſant Tryphon en poſſeſſion de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce ſurcroit de puiſſance il ſeroit plus en état à ſon retour de réduire ce rebelle. *Orofius lib 5. cap. 4. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 359. Appian. in Syr. pag. 132.*

Dès qu'il parut en Orient, les Elyméens, les Perſes, & les Bactriens ſe déclarérent en ſa faveur; &, avec les ſecours qu'il en tira, il défit pluſieurs fois les Parthes. Mais à la fin, ſous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirérent dans une embuſcade, où il fut fait priſonnier, & toute ſon armée taillée en piéces. Ce fut par ce coup-là que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniére ſi ferme, qu'il ſe ſoutint enſuite pendant pluſieurs ſiécles, & devint la terreur de tous ſes voiſins; juſqu'à aller de pair avec les Romains même, pour la force des armes & la réputation des exploits militaires.

Le Roi qui régnoit alors ſur les Parthes, étoit Mithridate fils de Priapatius, Prince brave & ſage. On a vû comment Arſace avoit fondé cet Empire: comment ſon fils Arſace II. l'avoit établi & fixé par un Traité de paix avec Antiochus le Grand. Priapatius étoit fils de ce ſecond Arſace, & il lui ſuccéda: il portoit auſſi le nom d'Arſace, qui a été commun à tous ceux de cette maiſon. Après avoir régné quinze ans, il laiſſa la Couronne en mourant à Phraate ſon fils aîné; & celui-ci la laiſſa à Mithridate ſon frere, préférablement [a] à ſes propres enfans, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite & plus de capacité pour bien gouverner les peuples, perſuadé qu'un Roi, lorſqu'il eſt maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'Etat qu'à l'avancement de ſa famille, & oublier en quelque ſorte qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement

a Non multo poſt deceſſit, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potiſſimum Mithridati, inſignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nomini ratus, potiuſque patriæ quàm liberis conſulendum. *Juſtin.*

qu'il eſt roi. Ce Mithridate eſt le Roi des Parthes entre les mains de qui tomba Démétrius.

Ce Prince, après avoir ſubjugué les Médes, les Elyméens, les Perſes, les Bactriens, pouſſa encore ſes conquêtes juſques dans l'Inde, & au dela des bornes de celles d'Alexandre: &, après avoir défait Démétrius, il s'aſſujettit auſſi la Babylonie, & la Méſopotamie, de ſorte-que ſon Empire eut depuis ce tems-là pour bornes l'Euphrate à l'occident, & à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius ſon priſonnier dans toutes les provinces qui tenoient encore pour le Roi de Syrie, dans la vûe de les obliger à ſe ſoumettre à lui en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur réduit à un état ſi bas & ſi honteux. Après cela il le traita comme un Roi: il l'envoia en Hyrcanie, qui lui fut aſſignée pour ſa réſidence, & lui donna ſa fille Rhodogune en mariage. Cependant il étoit toujours regardé comme priſonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate qui lui ſuccéda, le traita de la même ſorte.

On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'aiant ſubjugué pluſieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ſes loix & dans ſes coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix & de maximes d'Etat pour le gouvernement de ſon Empire. C'eſt là faire un bel uſage de ſes victoires, d'autant plus louable qu'il eſt rare & preſque inoui, d'être plus attentif à profiter des ſages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs tréſors. C'eſt par ce moien que Mithridate donna des fondemens ſolides à l'Empire des Parthes, qu'il lui procura une conſiſtence ferme, qu'il lia étroitement les provinces conquiſes, qu'il les réunit dans un même corps de monarchie qui ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles ſans ſe démentir, malgré la diverſité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuſe à tempérer une bravoure féroce par la diſcipline, & à méler l'autorité ſage des loix à la force aveugle des armes.

En ce même tems arriva un changement conſidérable

dans l'état de la nation Juive. Elle combattoit depuis lontems avec des efforts incroiables contre les Rois de Syrie, non seulement pour se mettre en liberté, mais aussi pour sauver sa religion. Elle crut devoir profiter de l'occasion favorable de la captivité du Roi de Syrie & des guerres civiles qui déchiroient continuellement cet Empire, pour assurer l'une & l'autre. Dans une assemblée générale des Prêtres, des Anciens, & de tout le peuple à Jérusalem, elle choisit pour Chef Simon, à la famille duquel elle avoit des obligations essentielles, & lui donna le gouvernement en titre de Souveraineté, aussi bien que la Souveraine Sacrificature ; & déclara cette double puissance, civile & sacerdotale, héréditaire dans sa famille. Ces deux titres lui avoient été conférés par Démétrius, mais seulement pour sa personne. Après sa mort, l'une & l'autre dignité passérent conjointement à sa postérité, & demeurérent unies pendant plusieurs générations.

Quand la Reine Cléopatre vit son mari pris & retenu par les Parthes, elle se renferma avec ses enfans dans Séleucie, où plusieurs des soldats de Tryphon vinrent se jetter dans son parti. Cet homme naturellement brutal & cruel avoit caché ces défauts avec soin sous les apparences de douceur & de bonté, tant qu'il avoit cru avoir besoin de chercher à plaire aux peuples pour venir à bout de ses desseins ambitieux. Quand il se vit en possession de la Couronne, il déposa un personnage qui le génoit, & se livra sans contrainte à ses mauvais panchans. Plusieurs donc l'abandonnérent, & vinrent en assez grand nombre se donner à Cléopatre. Ces désertions ne grossissoient pas pourtant assez son parti pour la mettre en état de se soutenir par elle-même. Elle craignoit aussi que le peuple de Séleucie ne la livrât à Tryphon, plutôt que de soutenir un siége pour l'amour d'elle. Elle fit donc proposer à Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, de s'unir avec elle, & promit en ce cas de l'épouser, & de lui procurer la Couronne. Car, quand elle apprit que Démétrius avoit épousé Rhodogune, elle en fut si outrée qu'elle ne garda plus de mesures, & résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Ses enfans étoient encore trop jeunes

AN. M. 3864.
AV. J.C. 140.

pour soutenir le poids d'une couronne chancelante, & elle n'étoit pas de caractére à respecter beaucoup leurs droits. Comme donc Antiochus étoit après eux le plus proche héritier de la Couronne, elle se fixa à lui, & le prit pour mari.

Cet Antiochus étoit le second fils de Démétrius Soter, & avoit été envoié à Cnide avec son frere Démétrius, pendant les guerres qu'avoit eu leur pere contre Alexandre Bala, pour les mettre à couvert des révolutions qu'on appréhendoit, & qui arrivérent effectivement, comme on l'a dit ci-dessus. Aiant accepté les offres de Cléopatre, il prit le titre de Roi de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre, où il se plaignoit de l'injuste usurpation de Tryphon, dont il se promettoit de tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisoit de grandes concessions, & lui en faisoit espérer de plus grandes encore quand il seroit monté sur le trône.

AN. M. 3865. AV. J. C. 139. *I. Maccab.* XV. 1-41. XVI. 1-10. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. 12. & 13.

En effet, au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangéres qu'il avoit prises à sa solde en Gréce, dans l'Asie Mineure, & dans les Iles : &, après avoir épousé Cléopatre, & joint ce qu'elle avoit de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet Usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittérent, & vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingts mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux.

Tryphon n'avoit pas de quoi lui faire tête. Il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer & par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvoit pas tenir lontems contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie : & de là aiant gagné Apamée où il étoit né, il y fut pris, & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & monta sur le trône de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidéte* ou *le Chasseur*, du mot *Zidah*, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Simon établi dans la Souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoier des Ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, & pour renouveller les anciens Traités. Ils y furent très bien reçus, & obtinrent tout ce qu'ils demandoient. Le Sénat, en conséquence, fit écrire par le Consul Pison à Ptolémée roi d'Egypte, à Attale roi de Pergame, à Ariarathe roi de Cappadoce, à * Démétrius roi de Syrie, à Mithridate roi des Parthes, aussi bien qu'à toutes les villes & à tous les Etats de la Gréce, de l'Asie Mineure & des Iles, avec qui les Romains étoient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étoient leurs amis & leurs alliés, & qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

Comme Antiochus n'avoit accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvoit pour lors, & contre l'intérêt de l'Etat aussi bien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empécha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avoit faites, & d'envoier en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas & Jean fils de Simon.

An. M. 3866.
Av. J.C. 138.
Justin. lib. 38. cap. 8.
Diod. in Excerpt. Vales. pag. 361.
Athen. lib. 4. pag. 184. & lib. 6. p. 252.
Val. Max. l 9. c. 1. & 2.

Il y avoit sept ans que Physcon régnoit en Egypte. L'histoire ne raporte rien de lui pendant tout ce tems-là que ses vices monstrueux, & ses cruautés détestables. Il n'y a guéres eu de Prince si perdu de débauche, & en même tems si cruel & si sanguinaire. Tout le reste de sa conduite étoit aussi méprisable, que ses vices étoient crians : car il faisoit & disoit en public des extravagances d'enfant. De sorte qu'il s'attira en même tems le mépris & la haine de ses peuples au dernier degré. Sans Hiérax, son premier Ministre, il eût été infailliblement détrôné. Cet Hiérax étoit né à Antioche, & c'étoit le même à qui, sous le régne d'Alexandre Bala, le Gouvernement de cette ville avoit été laissé conjointement avec Diodote, surnommé ensuite Tryphon. Après la révolution qui arriva en

* *Cette lettre fut adressée à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avoient reconnu ni Tryphon, ni Antiochus Sidéte.*

Syrie, il se retira en Egypte, entra au service de Ptolémée Physcon, & devint bientôt son premier Général & son premier Ministre. Comme il étoit brave & habile, en faisant bien paier les troupes, & en réparant par un gouvernement sage & équitable les fautes que son Maître faisoit, & en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui étoit possible, il avoit eu jusques-là le bonheur & l'adresse d'entretenir la tranquillité dans cet Etat.

AN. M. 3868. AV. J.C. 136. Mais, dans les années suivantes, soit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence & la sagesse de ce premier Ministre ne pussent plus arrêter la folie du Prince, les affaires d'Egypte allérent plus mal que jamais. Physcon fit mourir sans sujet la plupart de ceux qui avoient le plus témoigné de zèle à lui procurer la Couronne après la mort de son frere, & à la lui conserver ensuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais sans en marquer le tems. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avoient été en faveur sous Philométor son frere, ou qui avoient seulement eu des emplois sous lui; & en lâchant ses troupes étrangéres, à qui il permettoit de piller & de tuer comme il leur plaisoit, il jetta si fort la terreur dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitans, pour éviter sa cruauté, prirent le parti de se retirer dans les pays étrangers, & la ville demeura presque déserte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui restoit plus que des maisons vuides, il fit publier dans tous les pays du voisinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. On leur donna les maisons abandonnées, & on leur accorda tous les droits, priviléges, & immunités, dont jouissoient les anciens citoiens, & la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avoient quitté Alexandrie, il y avoit quantité de grammairiens, de philosophes, de géométres, de médecins, de musiciens, & d'autres maîtres de sciences & d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences & les beaux arts commencérent à renaître en Gréce, dans l'Asie Mineure, dans les Iles, en un mot par tout où ces illustres réfugiés les portérent. Les guerres continuelles

continuelles des successeurs d'Alexandre avoient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là ; & elles seroient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avoient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces Princes, par l'établissement de son Muséon où il entretenoit des Savans, & par la fondation de sa belle Bibliothéque, avoit attiré chez lui presque tout ce qu'il y avoit d'habiles gens en Gréce. Le second & le troisiéme aiant suivi en cela les traces du fondateur, Alexandrie étoit devenue la ville du monde où les sciences & les arts libéraux étoient le plus cultivés, pendant que presque par tout ailleurs ils étoient absolument négligés. La plupart des habitans de cette grande ville étudioient, ou s'attachoient à quelqu'un de ces beaux arts, qu'on leur faisoit apprendre dans leur jeunesse. Ainsi, quand la cruauté & l'oppression du Tyran dont je parle les obligea de chercher des retraites dans les pays étrangers, la ressource la plus générale qu'ils trouvérent, pour gagner leur vie, fut de se mettre à enseigner ce qu'ils savoient. Ils y ouvrirent donc des écoles ; &, comme la nécessité les pressoit, ils enseignoient à bon marché, ce qui grossissoit beaucoup le nombre de leurs écoliers. Par ce moien, les arts & les sciences commencérent à revivre dans tous les endroits de leur dispersion, c'est-à-dire dans tout ce que nous appellons l'Orient ; précisément de la même maniére qu'elles se sont renouvellées en Occident, à l'occasion de la prise de Constantinople par les Turcs.

Justement dans le tems que les étrangers venoient en foule repeupler Alexandrie, P. Scipion l'Africain le jeune, Sp. Mummius, & L. Métellus y arrivérent de Rome en ambassade. C'étoit une maxime des Romains d'envoier souvent des ambassades chez leurs alliés, pour prendre connoissance de leurs affaires, & accommoder leurs différens. Ce fut dans cette vûe que l'on envoia alors en Egypte trois des plus grands hommes de l'Etat. Ils avoient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Egypte, en Syrie, en Asie, & en Gréce ; & de voir en quel état étoient les affaires de tous ces pays-là : d'examiner comment on y observoit les Traités qu'on avoit faits avec eux, & de re-

Cic. in somn. Scip. Athen. lib. 6. pag. 273. & lib. 12. pag. 549. Val. Max. lib. 4. cap. 3. Diod. Legat. 32.

médier à tous les desordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquittérent de leur commission avec tant d'équité, de justice, & d'habileté, & rendirent de si grands services à ceux à qui on les avoit envoiés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différens, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient remercier le Sénat de leur avoir envoié des personnes d'un si grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse & la bonté.

Le premier endroit où ils allérent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le Roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils l'affectoient si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui étoit le plus grand Seigneur de Rome, n'avoit avec lui qu'un ami, c'étoit le philosophe Panétius, & cinq domestiques. On [a] comptoit, dit un Historien, non ses domestiques, mais ses victoires; & on l'estimoit, non pour son or & son argent, mais pour ses vertus & ses qualités personnelles. Quoique, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le Roi leur fit servir à table tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché, ils ne touchoient jamais qu'aux mêts les plus simples & les plus communs, méprisant tout le reste qui ne sert qu'à affoiblir l'esprit aussibien que le corps. Telle étoit encore en ce tems-là la modération & la tempérance des Romains: mais le luxe & le faste en prirent bientôt la place.

Quand les Ambassadeurs eurent bien vû Alexandrie, & réglé les affaires qui les y amenoient, ils remontérent le Nil pour visiter Memphis, & les autres parties de l'Egypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes, & la multitude prodigieuse d'habitans que contenoit cet Etat; la force que lui donnoit sa situation, la fertilité de son terroir, & tous les autres avantages dont il jouissoit. Ils trouvérent qu'il n'y manquoit rien pour le rendre puissant & formidable, qu'un Prince qui eût de la

a Cùm per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinis onus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max.*

capacité & de l'application: car Physcon, qui y régnoit alors, n'étoit rien moins qu'un Roi. Il ne se peut rien de plus pitoiable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour sa cruauté, sa barbarie, son luxe, & ses autres vices, j'en ai déja dit quelque chose, & je serai obligé dans la suite d'en donner de nouvelles preuves. Son [a] corps répondoit assez à la laideur de son ame. On ne pouvoit guéres en voir un plus contrefait. Il étoit de petite taille, & avec cela, son ventre étoit d'une si énorme grosseur, qu'il n'y avoit point d'homme qui pût l'embrasser. C'est cette grosseur de ventre qui lui fit donner le sobriquet de *Physcon*. Sur un si vilain corps, il portoit une étofe si claire, qu'on en voioit toute la difformité. Il * ne paroissoit jamais en public que sur un char, ne pouvant porter cette masse de chair qui étoit le fruit de son intempérance, sinon lorsqu'il se promena avec Scipion. Aussi celui-ci, se tournant vers Panétius, lui dit à l'oreille en souriant: *Les Alexandrins nous ont l'obligation de voir marcher à pié leur Roi.*

Il faut avouer, à la honte de la roiauté, que la plupart des Rois, dont nous parlons actuellement, deshonoroient, non seulement le trône, mais l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effraié de voir dans cette longue liste de Rois dont j'ai raporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution & de cruauté avec Scipion l'Africain l'un des trois Ambassadeurs de Rome, qui étoit un prodige de sagesse & de vertu, telle qu'on la pouvoit trouver parmi des payens. Aussi Justin dit-il de lui, que pendant qu'il visitoit avec curiosité & considéroit les raretés d'Alexandrie, il étoit lui-même le

a Quàm cruentus civibus, tam ridiculus Romanis fuit. Erat enim & vultu deformis, & statura brevis, & sagina ventris non homini sed belluæ similis. Quam fœditatem nimia subtilitas perlucidæ vestis augebat, prorsus quasi astu inspicienda præberentur, quæ omni studio occultanda pudibundo viro erant. *Justin. lib. 38. cap. 8.*

* *On lit dans Athénée:* προῄει μηδέποτε πεζὸς, εἰ μὴ διὰ Σκιπίωνα. *L'Interpréte a traduit:* Pedibus ille nunquam ex regia prodibat, sed perpetuo Scipione subnixus; *au lieu de*, nisi propter Scipionem.

ſpectacle de toute la ville. *Dum inſpicit urbem, ſpectaculo Alexandrinis fuit.*

AN. M. 3866. Av. J.C. 138. *Juſtin. l. 36. cap. 4. Strab. l. 13. pag. 624. Plut. in Demetr. p. 897. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 370.*

Attale roi de Pergame mourut environ dans le tems dont nous parlons ici. Son neveu, qui portoit le même nom, & qui fut ſurnommé Philométor, lui ſuccéda. Comme ce dernier étoit en bas âge quand Euméne ſon pere mourut, il avoit été ſous la tutelle de ſon Oncle, à qui la Couronne fut auſſi laiſſée par le teſtament d'Euméne. Attale donna à ſon Neveu la meilleure éducation qu'il put ; &, en mourant, lui laiſſa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils : procédé très rare & très louable, la plupart des Princes ne ſongeant pas moins à tranſmettre la Couronne à leur poſtérité, qu'à ſe la conſerver à eux-mêmes pendant leur vie.

Ce fut un malheur pour le roiaume de Pergame. Philométor le gouverna de la maniére du monde la plus extravagante & la plus pernicieuſe. A peine fut-il ſur le trône, qu'il le ſouilla du ſang de ſes plus proches parens, & des meilleurs amis de ſa maiſon. Il fit égorger preſque tous ceux qui avoient ſervi avec une extrême fidélité ſon pere & ſon oncle, ſous prétexte que les uns avoient tué ſa mere Stratonice, qui étoit morte de maladie dans un âge fort avancé ; & les autres ſa femme Bérénice, morte d'un mal incurable qui lui étoit ſurvenu fort naturellement. Il en fit mourir encore d'autres, ſur des ſoupçons tout à fait frivoles : & leur mort entraînoit celle de leurs femmes, de leurs enfans, & de toute leur famille. Il faiſoit faire ces exécutions par des troupes étrangéres qu'il avoit fait venir exprès de chez les barbares les plus ſauvages & les plus cruels, pour en faire les inſtrumens de ſon énorme barbarie.

Après avoir ainſi maſſacré & ſacrifié à ſa fureur les plus honnêtes gens de ſon roiaume, il ceſſa de ſe montrer. On ne le vit plus paroitre dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit uſé, laiſſa croître ſa barbe ſans en prendre aucun ſoin, fit tout ce que faiſoient dans ces tems-là les perſonnes accuſées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnoitre les crimes qu'il venoit de commettre.

De là il passa à d'autres espéces de folie. Il abandonna le soin de toutes les affaires, se retira dans son jardin, s'y mit à bécher lui-même, & y sema toutes sortes d'herbes venimeuses aussibien que des bonnes : puis empoisonnant les bonnes du suc des méchantes, il les envoioit ainsi en présent à ses amis. Il passa dans ces extravagances cruelles tout le reste de son régne, qui, heureusement pour ses sujets, ne dura pas lontems; car il ne fut que de cinq ans.

Il s'étoit mis en tête d'exercer le métier de fondeur. Il forma le projet d'un monument de cuivre pour sa mere; &, un jour d'été que la chaleur étoit excessive, pendant qu'il travailloit à en fondre le métal, il lui prit une fiévre chaude qui l'emporta au bout de sept jours, & délivra ses sujets d'un abominable tyran.

An. M. 3871. Av. J. C. 133.

Il avoit fait un testament, par lequel il instituoit le peuple Romain son héritier. Eudéme de Pergame porta ce testament à Rome. L'Article dont il s'agit étoit exprimé en ces termes : QUE LE PEUPLE ROMAIN SOIT HERITIER DE MES BIENS. Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus Tribun du peuple, toujours attentif à se concilier sa faveur, saisit cette occasion, & étant monté sur la Tribune aux harangues, il proposa une Loi qui portoit, que tout l'argent comptant qui reviendroit de la succession de ce Prince seroit distribué aux pauvres citoiens qui seroient envoiés en colonies dans le pays légué au peuple Romain, afin qu'ils eussent de quoi s'établir dans leurs nouvelles possessions, & se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture. Il ajouta, que quantaux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attale, il n'appartenoit pas au Sénat d'en ordonner, & qu'il en laisseroit la disposition au peuple : ce qui choqua extrêmement le Sénat. Ce Tribun fut tué peu de tems après.

Plut. in Gracch. Flor. lib. 2. cap. 20. Justin. l. 36. cap. 4. & 37. cap. 1. Vell. Patere. lib. 2. cap. 4. Strab. l. 14. pag. 646. Oros. lib. 5. cap. 8-10. Eutrop. l. 4. Valer. Max. lib. 3. cap. 2.

Cependant Aristonic, qui se disoit de la famille roiale, travailla à s'emparer des Etats d'Attale. En effet, il étoit fils d'Euméne, mais né d'une courtisane. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étoient accoutumées de longue main à être gouvernées par des Rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusérent d'abord de le reconnoître : mais elles y furent contraintes par la force.

An. M. 3872. Av. J. C. 132.

An. M. 3873. Av. J. C. 131. Comme son parti se fortifioit de jour en jour, les Romains envoiérent contre lui le Consul Licinius Crassus. On a remarqué qu'il possédoit si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formoient comme cinq langages différens, qu'il prononçoit ses arrêts selon la langue particuliére de ceux qui plaidoient devant lui, ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les Princes voisins alliés du peuple Romain, les Rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

An. M. 3874. Av. J. C. 130. Malgré de si puissans secours, aiant engagé mal à propos un combat, son armée qu'il commandoit alors en qualité de Proconsul, fut mise en déroute, & lui fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au Vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui fit enterrer son corps à Smyrne.

Le Consul Perpenna, qui avoit succédé à Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra un combat à Aristonic, défit entiérement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice, & enfin le fit prisonnier. Toute la Phrygie se soumit aux Romains.

An. M. 3875. Av. J. C. 129. Il fit partir pour Rome Aristonic sur la flote, qu'il chargea de tous les trésors d'Attale. Manius Aquilius, qui venoit d'être nommé Consul, se hâta de venir prendre sa place, pour terminer cette guerre, & lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Aristonic parti ; & peu de tems après Perpenna, qui s'étoit mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquilius mit bientôt fin à cette guerre qui avoit duré près de quatre ans. La Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie, en un mot tout ce qui composoit le roiaume d'Attale, fut réduit en province de l'Empire Romain sous le nom commun d'Asie.

Le Sénat avoit ordonné qu'on détruisît la ville de Phocée, qui s'étoit déclarée contre les Romains, & dans la guerre dont on vient de parler, & auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitans de Marseille, qui étoit une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs Fondateurs, comme s'il se fût agi de leur propre ville, députérent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence

du Sénat & du peuple. Quelque juste que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuser sa grace aux vives sollicitations d'un peuple pour lequel ils avoient anciennement une extrême considération, & qui s'en rendoit encore plus digne par la tendre reconnoissance qu'il témoignoit pour ses peres & ses fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Evergéte roi de Pont, en récompense du secours qu'il avoit donné aux Romains dans cette guerre. Mais après sa mort ils l'enlevérent à son fils, (c'est le grand Mithridate) & la déclarérent libre.

Ariarathe roi de Cappadoce, qui étoit mort dans cette même guerre, avoit laissé six enfans. Rome, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouta à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Ils trouvérent dans la Reine Laodice, non une mere, mais une cruelle marâtre. Pour s'assurer à elle seule l'autorité, elle fit périr par le poison cinq de ses enfans ; & le sixiéme auroit eu le même sort, si ses proches ne l'avoient enlevé aux mains parricides de cette Mégére, dont les peuples vengérent bientôt les crimes par une mort violente.

Manius Aquilius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. Aristonic, après y avoir été donné en spectacle au peuple, fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament du Roi Attale. AN. M. 3878. Av. J.C. 126.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace roi des Parthes, accuse les Romains [a] d'avoir supposé un faux testament d'Attale, pour frustrer Aristonic fils d'Euméne du roïaume de son pere qui lui appartenoit de droit : mais c'est un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'Horace, dans une de ses odes, semble faire ce reproche au peuple Romain, & insinuer que c'est par fraude qu'il avoit eu cette succession :

Neque Attali
Ignotus heres regiam occupavi. *Horat. Od. 15. lib. 2.*

Cependant il ne reste dans l'histoire aucune trace de bri-

a Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) Aristonicum, quia patrium regnum periverat, hostium more, per triumphum duxere. *Apud Sallust. in fragm.*

gue secrette ni de sollicitation de la part des Romains.

J'ai cru devoir raporter sans interruption toutes les suites de ce testament. Je reprends maintenant le fil de l'histoire.

§. V. *Antiochus Sidéte assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre sa premiére femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius, & est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, & remonte sur le trône. Par son moien, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le roiaume est partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci est vaincu & tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon.*

AN. M. 3869. Av. J.C. 135. *I. Maccab.* XVI. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. 16. *Diod. Eclog.* I. *pag.* 901.

SIMON aiant été tué par trahison avec deux de ses enfans, Jean, un autre de ses fils, surnommé Hyrcan, fut proclamé Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs à la place de son pere. C'est ici que finit l'histoire des Maccabées.

Antiochus Sidéte, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnoit la mort de Simon, & s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée, & la réunir à l'Empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroiable. Réduit enfin à la derniére extrémité faute de vivres, il fit faire au Roi des ouvertures de paix. On n'ignoroit pas dans

dans le camp l'état où il se trouvoit. Ceux qui approchoient du Roi le pressoient de profiter de l'occasion qu'il avoit en main pour exterminer la nation Juive. Ils lui représentoient, remontant à des siécles éloignés, qu'ils avoient été chassés d'Egypte comme des impies, haïs des dieux & détestés des hommes: qu'ils étoient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avoient de commerce qu'avec ceux de leur secte, & ne vouloient pas même manger ou boire, ni avoir aucune familiarité avec les autres, ni adorer les mêmes dieux; qu'ils avoient des loix, des coutumes, & une religion tout-à-fait différentes de celles de toutes les autres nations: qu'ainsi ils méritoient bien que les autres nations les traitassent aussi avec le même mépris, leur rendissent haine pour haine, & s'unissent ensemble pour les exterminer. Diodore de Sicile, aussi bien que Joséphe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité & de la clémence d'Antiochus que la nation Juive ne fut pas entiérement détruite dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en Traité avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendroient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seroient rasées, & qu'on paieroit au Roi un tribut pour Joppé, & pour les autres villes que les Juifs avoient hors de la Judée: & la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avoit aussi demandé qu'on rebâtît la Citadelle de Jérusalem, & vouloit y mettre une garnison: mais Hyrcan n'y voulut pas consentir, à cause des maux qu'avoit fait à la nation celle qui y avoit été pendant que cette Citadelle avoit subsisté; & il aima mieux paier au Roi la somme de cinq cens talens, qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; & pour ce qui ne pouvoit pas s'exécuter sur le champ, on donna des otages, entre lesquels il y avoit un frere d'Hyrcan. *Cinq cens mille écus.*

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidéte lui envoia de riches & magnifiques présens. D'autres Généraux en auroient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son Tribunal, à la vûe de toute *An. M. 3870. Av. J. C. 134. Epit. Liv. lib. 57.*

l'armée ; & ordonna qu'on les mît entre les mains du * Questeur, pour en récompenser les Officiers & les soldats qui se distingueroient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnoit une ame noble & généreuse.

An. M. 3873. Av. J. C. 131. Justin. l. 38. cap. 9. & 10. lib. 39. cap 1. Oros. lib. 5. cap. 1. Val. Max. lib. 9. cap. 1. Athen. lib 5. pag. 210. & lib. 10. pag. 439. & l. 12. pag. 540. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 16. Appian. in Syr. pag. 132.

Démétrius Nicator étoit retenu depuis plusieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer, & pour retourner dans son roiaume. Elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté, à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite ; & pour toute peine on l'avoit remené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence. Ce n'étoit pas pure bonté & clémence de la part des Parthes : l'intérêt y entroit pour quelque chose. Ils avoient des vûes sur le roiaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût ; & ils attendoient un tems favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

Antiochus Sidéte, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, & mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venoient de faire des plus riches & des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avoient toujours possédées depuis Alexandre, étoit pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée étoit de plus de quatre-vingts mille hommes, bien armés & bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avoit joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de patissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avoit près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisoit monter le nombre à trois cens mille. Il peut y avoir ici de l'exagération : mais, quand on en rabattroit les deux tiers, il resteroit encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe étoit à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étoient les ministres. L'or [a] & l'argent brilloient partout, jusques

* *Le Questeur étoit le Trésorier de l'armée.*

a Argenti aurique tantum, ut etiam gregarii milites caligas auro

sur la chaussure des simples soldats. Les instrumens & les ustenciles de cuisine étoient d'argent, comme s'il se fût agi d'aller à un festin & non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie, secouérent le joug des Parthes, & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier roiaume. Hyrcan, Prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition, & aiant eu sa part dans toutes ces victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne & de l'année.

Le reste de l'armée passa l'hiver dans l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de se disperser, & de s'écarter si fort les unes des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre, & former un seul corps pour se défendre, si on les attaquoit. Les habitans, qu'ils fouloient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger & se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisoit, conspirérent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler; & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui: mais il fut accablé par le nombre, & y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut, ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier: de sorte qu'à peine d'un si grand nombre d'hommes en échapa-t-il quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

AN. M. 3874. Av. J. C. 130.

Elle y répandit un grand deuil, & une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque raporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de

Plut. in Apophthegm. pag. 184.

figerent, proculcarentque materiam, cujus amore populi ferro dimicant. Culinarum quoque argentea instrumenta fuere, prorsus quasi ad epulas non ad bella pergerent. *Justin.*

chasse s'étant égaré, & se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible sans le connoitre. Pendant le souper, lui-même aiant fait tomber la conversation sur la personne & sur la conduite du Roi, ils dirent que c'étoit d'ailleurs un bon Prince, mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisoit négliger les affaires de son roiaume, & qu'il s'en reposoit sur des Courtisans, qui ne répondoient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses Officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche: *Depuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier.*

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avoit enfin relâché Démétrius, & l'avoit renvoié avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que sa venue y pourroit causer quelques troubles qui obligeroient Antiochus d'y retourner. Mais, après ce massacre, il détacha un parti de cavalerie pour le ratraper. Démétrius, qui avoit craint quelque contr'ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déja passé l'Euphrate avant que ce parti fût sur la frontiére. Ainsi il recouvra ses Etats, & en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleuroit & lamentoit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'eussent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, & le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoia en Syrie, pour le faire enterrer honorablement avec ses ancêtres; & aiant trouvé une de ses filles parmi les captives, il fut frapé de sa beauté, & l'épousa.

Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 17. Strab. l. 16. pag. 761. Justin. l. 36. cap. 1.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occasion des troubles & des divisions qui arrivérent dans tout l'Empire de Syrie pour étendre ses Etats, en se rendant maître de plusieurs places de Syrie, de Phénicie, & d'Arabie qui étoient à sa bienséance. Il travailla aussi en même tems à se rendre absolu & indépendant. Il y réussit

ſi bien, que depuis ce tems-là ni lui ni aucun de ſes deſcendans ne relevérent plus du tout des Rois de Syrie, & qu'ils ſecouérent entiérement le joug de la ſujettion, & celui même de l'hommage.

Phraate, enflé de ſes grands ſuccès, & de la victoire qu'il avoit remportée, voulut porter la guerre en Syrie, pour tirer vengeance de l'invaſion qu'Antiochus avoit faite dans ſes Etats. Mais, pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs pour cette expédition, il lui ſurvint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna aſſez d'occupation chez lui pour ne plus ſonger à aller inquiéter les autres. Se trouvant preſſé vivement par Antiochus comme nous l'avons vû, il avoit demandé du ſecours à ces peuples. Quand ils arrivérent, l'affaire étoit déja terminée ; & n'aiant plus beſoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les ſommes dont il étoit convenu. Les Scythes tournérent auſſitôt leurs armes contre lui-même, & lui firent la guerre pour ſe venger de l'injuſtice qu'il leur faiſoit.

AN. M. 3875.
AV. J. C. 129.
Juſtin. l. 39. cap. 1. & lib. 42. c. 1, & 2.

C'étoit une grande faute à ce Prince, que d'avoir mécontenté des peuples ſi puiſſans par une baſſe & ſordide avarice : il en fit une ſeconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins conſidérable. Pour ſe fortifier contre cette nation, il chercha du ſecours parmi des gens dont il s'étoit fait encore plus haïr que des Scythes : c'étoient les troupes étrangéres Grecques, qui avoient été à la ſolde d'Antiochus dans la derniére guerre contre lui, & qui avoient été faites priſonniéres. Phraate s'aviſa de les incorporer dans ſes troupes, croiant par là les renforcer conſidérablement. Mais, dès qu'ils ſe virent les armes à la main, ils réſolurent de ſe venger des injures & des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits pendant leur captivité : &, quand on fut aux mains, ils paſſérent dans l'armée ennemie, & firent ſi bien pancher la balance, que Phraate fut battu, & qu'il ſe fit un grand carnage de ſon armée. Il y périt lui-même dans la déroute, & preſque toute l'armée avec lui. Les Scythes & les Grecs ſe contentérent de piller le pays, & ſe retirérent chacun chez eux.

Quand ils ſe furent retirés, Artaban, oncle de Phraate, ſe fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après

dans un combat par les Thogariens, autre nation Scythe. Son successeur fut Mithridate, qui pour ses glorieuses actions a eu le surnom de Grand.

AN. M. 3874. Av. J. C. 130. *Justin. l. 38. cap. 8. & 9. lib. 39. cap. 1. Valer. Max. lib. 9. cap. 2. & 7. Orosius l. 5. cap. 10. Epit. Liv. l. 59. & 60. Diod. in Excerpt. Vales. p. 374. & 376. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 17.*

Pendant tous ces mouvemens dans l'Empire de Syrie & dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardoit toujours la même conduite en Egypte. J'ai déja remarqué comment, en épousant Cléopatre sa sœur, & la veuve de son frere, il avoit égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avoit eu de son frere. Dans la suite, s'étant dégouté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence: ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitans d'Alexandrie, qu'il avoit attirés pour la repeupler, & pour remplacer ceux que ses premiéres cruautés avoient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Pour cet effet il les fit investir un jour par ses troupes étrangéres dans le lieu où se faisoient les exercices, lorsque l'assemblée y étoit la plus nombreuse, & les fit tous passer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y bruler: mais il en étoit déja sorti quand ils y arrivérent, & il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre & son fils Memphitis. En y arrivant, il apprit que ceux d'Alexandrie avoient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre qu'il avoit répudiée. Il leva aussitôt des troupes pour faire la guerre à cette nouvelle Reine & à ses adhérans.

AN M. 3875. Av. J. C. 129.

Mais auparavant, dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour Roi son fils, à qui il avoit donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, & le fit mourir dès qu'il fut arrivé, uniquement pour prévenir un prétendu danger, qui n'avoit de fondement que dans son imagination faussement allarmée. Cette barbarie irrita encore plus les esprits contre lui. On abbattit & on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'étoit Cléopatre qu'il avoit répudiée qui avoit porté le

peuple à cette action : &, pour s'en venger, il fit égorger devant lui Memphitis qu'il avoit eu d'elle, jeune Prince bien fait & de grande espérance. Ensuite il fit couper son corps en morceaux, les mit dans une caisse avec la tête entiére afin qu'on la reconnût, & l'envoia par un de ses gardes à Alexandrie, avec ordre d'attendre pour la lui présenter le jour de la naissance de cette Princesse qui approchoit, & qui devoit se célébrer avec beaucoup de magnificence. Ses ordres furent exécutés. La caisse lui fut rendue au milieu de la joie de la Fête, qui fut bientôt changée en deuil & en lamentations. On ne sauroit exprimer l'horreur que la vûe de ce triste objet excita contre le Tyran, dont la monstrueuse barbarie avoit produit un crime si horrible & si inoui. On exposa aux yeux du peuple cet abominable présent. Il y produisit le même effet que sur la Cour, qui avoit eu la premiére ce triste spectacle. On courut aux armes, & on ne songea qu'à empécher ce monstre de jamais remonter sur le trône. On forma une armée, dont le commandement fut donné à Marsyas que la Reine avoit nommé Général, & l'on prit toutes les précautions possibles pour la défense du pays.

Ptolémée Physcon, de son côté, aiant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, & l'envoia contre les Alexandrins. Il se donna une bataille, qu'Hégéloque gagna. Il fit même Marsyas prisonnier, & l'envoia chargé de chaînes à Physcon. On s'attendoit que ce cruel Tyran le feroit mourir dans les tourmens. Le contraire arriva. Il lui accorda le pardon, & le relâcha. Car voiant par expérience que ses cruautés ne lui attiroient que des malheurs, il commença à s'en lasser, & voulut se faire honneur de son indulgence. Cléopatre, réduite à une grande extrémité par la perte de son armée qui fut presque toute taillée en piéces dans la déroute, envoia demander du secours à Démétrius roi de Syrie, qui avoit épousé la fille aînée qu'elle avoit eue de Philométor, & lui promit la Couronne d'Egypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, & forma le siége de Péluse.

AN. M. 3876.
AV. J. C. 128.

Ce Prince n'étoit guéres moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie, & ses débauches, que Physcon l'étoit des Egyptiens. Quand ils le virent éloigné, & occupé au siége de Péluse, ils se soulevérent. Ceux d'Antioche commencérent, ensuite ceux d'Apamée; & plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, & se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Egypte, pour réduire ses propres sujets. Cléopatre destituée du secours qu'elle en avoit attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, & se réfugia auprès de Cléopatre sa fille reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avoit épousé en premiéres noces Alexandre Bala, & ensuite ce Démétrius du vivant de son pere Philométor. Mais Démétrius aiant été pris par les Parthes, & retenu prisonnier, elle avoit épousé Antiochus Sidéte, frere de Démétrius. Après la mort de Sidéte, elle étoit revenue à Démétrius son premier mari, qui, relâché par les Parthes, étoit rentré en Syrie; & elle tenoit sa Cour à Ptolémaïde, quand sa mere la vint trouver.

AN. M. 3877. AV. J. C. 127. Physcon, dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna, & rentra en possession du gouvernement. Car, après la défaite de Marsyas & la fuite de Cléopatre, il n'y avoit plus personne en état de l'en empêcher. Après s'être un peu affermi, pour se venger de l'invasion de Démétrius, il appuia contre lui un imposteur nommé Alexandre Zébina. C'étoit le fils d'un fripier d'Alexandrie. Il se disoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la Couronne de Syrie lui appartenoit. Physcon lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, sans examiner les droits du Prétendant, on vint en foule prendre son parti, parce qu'on ne pouvoit souffrir Démétrius. Ils ne se mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvû qu'ils se défissent de lui.

A la fin une bataille en décida. Elle se donna auprès de Damas en Célé-Syrie. Démétrius y fut entiérement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde où étoit Cléopatre sa femme. Elle, qui avoit toujours sur le cœur son mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occasion de s'en

s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Ne diroit-on pas, que, dans le siécle dont j'écris l'histoire, il y a entre les Princes & les Princesses comme un combat & une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse & de noirceur? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du roiaume: Zébina eut tout le reste, & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

Il avoit envoié l'année précédente une Ambassade à Rome pour renouveller le Traité fait avec Simon son pere. Le Sénat reçut très gracieusement ces Ambassadeurs, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Et, parce qu'Antiochus Sidéte avoit fait la guerre aux Juifs nonobstant le Décret des Romains, & l'alliance contractée avec Simon; qu'il leur avoit pris plusieurs villes; les avoit rendu tributaires pour Gazara, Joppé, & quelques autres places qu'il leur avoit cédées; & qu'il les avoit fait consentir par force à une paix desavantageuse, en assiégeant la ville de Jérusalem: sur ce que les Ambassadeurs exposérent là-dessus au Sénat, on condanna tout ce qui s'étoit fait contre les Juifs de cette maniére depuis le Traité fait avec Simon; & il fut résolu que Gazara, Joppé, & les autres places que les Syriens leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient rendu tributaires contre la teneur de ce Traité, leur seroient restituées, & exemtées de tout hommage, tribut, ou autre servitude. On conclut aussi que les Syriens les dédommageroient de toutes les pertes qu'ils leur avoient causées contre ce que le Sénat avoit réglé dans le Traité fait avec Simon: enfin que les Rois de Syrie renonceroient à leur prétendu droit de faire marcher leurs troupes sur les terres des Juifs.

Joseph. Antiq. lib. XIII. *cap.* 17.

Des essains effroiables de sauterelles firent, dans le tems dont nous parlons, des ravages inouis en Afrique. Elles broutérent tous les fruits de la terre. Ensuite aiant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent raportés par les vagues sur le rivage, où ils se pourrirent,

AN. M. 3879. AV. J. C. 125. *Epit. Liv. lib.* 60. *Oros. lib.* 5. *cap.* 11.

& infectérent tellement l'air, que cette infection causa une peste, qui, dans la Lybie, dans la Cyrénaïque, & dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cens mille ames.

An. M. 3880. Av. J. C. 124. *Liv. Epit. lib. 60. Justin. l. 39 cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 132.*

Nous avons vû que Cléopatre s'étoit emparée d'une partie du roiaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator son mari. Il avoit eu de cette Princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommoit Séleucus, songea à monter sur le trône de son pere, & qui effectivement se fit déclarer Roi. La mere ambitieuse vouloit régner elle-même, & trouvoit fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur, c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, & d'avoir recours au poison; parce que voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Zébina s'étoit rendu maître d'une partie du roiaume de Syrie. Trois de ses principaux Officiers se révoltérent contre lui, & se déclarérent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, & voulurent défendre la place contre lui. Mais il sut bien les ranger. Ils se soumirent, & il leur pardonna avec une clémence & une grandeur d'ame fort extraordinaires, & ne leur fit aucun mal. Ce Prince supposé avoit effectivement le cœur fort bon. Il recevoit avec des maniéres affables & prévenantes tous ceux qui avoient affaire à lui, de sorte qu'il se faisoit aimer de tout le monde, & même de ceux qui d'ailleurs détestoient l'imposture par laquelle il avoit usurpé la Couronne.

Mithridate Evergéte, roi de Pont, mourut cette année: il fut assassiné par ses propres gens. Son fils qui lui succéda, est le fameux Mithridate Eupator, qui disputa si lontems aux Romains l'Empire de l'Asie, & qui soutint

contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avoit que douze ans quand son pere mourut. Je ferai de son histoire un article à part.

Cléopatre, après avoir tué son fils aîné, crut qu'il étoit de son intérêt de faire un Roi titulaire, sous le nom de qui elle pût cacher l'autorité qu'elle vouloit se conserver toute entiere. Elle sentoit bien que des peuples guerriers, accoutumés à être gouvernés par des Rois, regarderoient toujours le trône comme vacant pendant qu'il ne seroit rempli que par une Princesse, & qu'ils ne manqueroient pas de l'offrir à quelque Prince qui se présenteroit. Elle fit donc revenir son autre fils Antiochus d'Athénes, où elle l'avoit envoié pour son éducation, & le fit déclarer Roi dès qu'il fut arrivé. Mais ce n'étoit qu'un vain titre. Elle ne lui donnoit aucune part aux affaires; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'aiant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque tems. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de * *Grypus*, qui est pris de son grand nez. Joséphe l'appelle *Philometor:* mais ce Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'*Epiphane*. AN. M. 3881. Av. J. C. 123.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'Empire de Syrie; Physcon, qui le regardoit comme sa créature, prétendoit qu'il lui en fît hommage. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vûes. Physcon résolut de l'abbattre comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa niéce Cléopatre, il envoia une armée considérable à Grypus, & lui donna sa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moien de ce secours, défit Zébina, & l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Aiant été découvert, les habitans se soulevérent, & le chassérent de la ville. Il fut encore quelque tems errant de lieu en lieu à la campagne: mais à la fin on le prit, & on le fit mourir. AN. M. 3882. Av. J. C. 122.

Après la défaite & la mort de Zébina, Antiochus Grypus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner AN. M. 3884. Av. J. C. 120.

* Γρυπὸς, en grec, signifie un homme qui a un nez aquilin.

par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui voioit par là diminuer son pouvoir & éclipser sa grandeur, ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maitresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire de Grypus comme elle avoit déja fait de son frere Séleucus; & de donner la Couronne à un autre fils qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidéte; sous qui, parce qu'il étoit en bas âge, elle espéroit avoir encore lontems l'autorité roiale entre les mains, & prendre des mesures justes pour s'y établir si bien, qu'elle lui resteroit toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus comme il rentroit fort échaufé de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais ce Prince aiant été informé de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mere, & la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même; &, sur le refus constant qu'elle en fit, aiant fait paroitre quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moien qui lui restoit de se purger du soupçon qu'on formoit contre elle, étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuse Princesse, qui se voioit sans issue & sans ressource, avala la coupe. Le poison fit son effet sur le champ, & délivra la Syrie de ce monstre, qui par ses crimes inouis avoit été si lontems le fléau de cet Etat. Elle avoit été femme * de trois Rois de Syrie, & elle fut mere de quatre. Elle avoit causé la mort de deux de ses maris; & pour ses enfans, elle en tua un de sa propre main, & vouloit se défaire aussi de Grypus par le poison, qu'il lui fit avaler à elle-même. Ce Prince, après cela, mit bon ordre à ses affaires, & régna plusieurs années en paix & en tranquillité, jusqu'à ce que son frere Antiochus de Cyzique lui suscita les troubles dont on parlera dans la suite.

AN. M. 3887. AV. J. C. 117. *Porphyr. in Græc. Euseb. Scal. Hieron. in Dan. IX.*

Ptolémée Physcon, roi d'Egypte, après avoir régné 29 ans depuis la mort de son frere Philométor, mourut

* *Les trois Rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent: Alexandre Bala, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidéte. Ses quatre fils, sont: Antiochus, d'Alexandre Bala; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidéte.*

enfin à Alexandrie. On n'a guéres vû de régne plus tyrannique, ni plus rempli de crimes que le sien.

§. VI. *Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation de guerres en Syrie & en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandre son neveu lui succéde. Nicoméde, roi de Bithynie, laisse le peuple Romain son héritier.*

An. M. 3887.
Av. J.C. 117.

Justin. l. 39. cap. 3. 4. & 5.
Appian. in Mithrid. sub finem & in Syr. pag. 132.
Strab. l. 17. pag. 795.
Plin. lib. 2. cap. 67 & lib. 6. cap 30.
Porphyr. in Gr. Eus. Scalig.
Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 18.
Diod. in Excerpt. Vales. pag. 385.

PHYSCON, en mourant, avoit laissé trois fils. Le premier, nommé Apion, étoit un fils naturel, qu'il avoit eu d'une concubine. Les deux autres étoient légitimes : il les eut de Cléopatre sa niéce, qu'il épousa après avoir répudié sa mere. L'aîné s'appelloit Lathyre, & l'autre Alexandre. Il laissa par son testament le roiaume de la Cyrénaïque à Apion ; & celui d'Egypte à sa veuve Cléopatre, & à celui de ses deux fils qu'elle choisiroit elle-même. Cléopatre, croiant qu'Alexandre seroit le plus complaisant, se déterminoit à le prendre : mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fît perdre à l'autre son droit d'ainesse, & obligea la Reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avoit fait reléguer par son pere, & à l'associer avec elle à la Couronne. Mais, avant qu'on lui fît prendre possession du trône à Memphis selon la coutume, elle l'obligea à répudier Cléopatre sa sœur ainée qu'il aimoit beaucoup, & à prendre Seléne sa cadette, pour laquelle il n'avoit nulle inclination. De telles dispositions ne promettent pas un régne fort pacifique.

A son Couronnement il prit le titre de Soter. Quelques Auteurs lui donnent celui de Philometor : mais Lathyre est celui par lequel la plupart des historiens le distinguent. Cependant, comme ce n'étoit qu'une espéce de * sobriquet, on n'osoit le lui donner sérieusement de son tems.

An. M. 3890. Av. J. C. 114. Antiochus Grypus, roi de Syrie, se préparoit à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique son frere de mere. Il étoit fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, & né pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Parthes. Quand Démétrius revint, & rentra en possession de ses Etats après la mort d'Antiochus Sidéte, sa mere, pour le mettre en sureté, l'avoit envoié à Cyzique, ville située sur la Propontide dans la Mysie Mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidéle Eunuque nommé Cratére, à qui elle l'avoit confié. De là vient le surnom de Cyzicénien qu'on lui donne. Grypus, à qui il donnoit de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein ; & le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, & de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avoit à la Couronne de Syrie.

An. M. 3891. Av. J. C. 113. Cléopatre, que Lathyre avoit été contraint de répudier, se voiant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une ** armée, pour s'en servir contre son concurrent. Les forces se trouvant par là à peu près égales, les deux freres en vinrent à une bataille, où le Cyzicénien aiant eu le malheur d'être défait, il se retira à Antioche. Il y laissa sa femme qu'il crut en sureté, & s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir son armée.

Mais Grypus alla aussitôt assiéger la ville, & la prit.

* Λάθυρος *signifie une espéce de pois chiche, qu'on appelle en latin* cicer, *d'où est venu le surnom de la famille de Cicéron. Il faloit que* Lathyre *eût quelque marque bien visible de cette sorte, au visage apparemment, où cela choque davantage.*

** *On trouve dans les derniéres éditions de Justin les paroles suivantes :* exercitum Grypi sollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit ; *ce qui marque que Cléopatre aiant réussi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduisit à son mari. Dans plusieurs éditions on lit* Cypri *au lieu de* Grypi, *ce qui marqueroit que Cléopatre avoit une armée en Cypre.*

Tryphéne sa femme lui demanda instamment de lui mettre Cléopatre sa prisonniére entre les mains. Quoique sa sœur de pere & de mere, elle étoit si excessivement indignée de ce qu'elle avoit épousé leur ennemi, & lui avoit donné une armée contr'eux, qu'elle vouloit lui ôter la vie. Cléopatre s'étoit mise sous la protection d'un Sanctuaire regardé comme inviolable : c'étoit un des temples d'Antioche. Grypus ne vouloit pas avoir pour sa femme une complaisance, dont il voioit bien les funestes suites dans la rage où elle étoit. Il lui allégua la sainteté de l'asyle où sa sœur s'étoit réfugiée. Il lui représenta que sa mort ne leur seroit d'aucune utilité, & ne feroit aucun tort au Cyzicénien. Que dans toutes les guerres domestiques ou étrangéres, où ses ancêtres s'étoient trouvés engagés, on n'avoit jamais vû qu'après la victoire on eût usé de cruauté envers les femmes, sur tout envers une si proche parente. Que Cléopatre étoit sa sœur à elle, & sa proche * parente à lui. Qu'ainsi il la prioit de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvoit pas y consentir. Tryphéne [a], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti de cette malheureuse Princesse. Elle envoia donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel, qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, & recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette barbare cruauté avoit été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopatre, mere commune de ces deux sœurs, ne paroissoit touchée ni du sort de l'une, ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'étoit susceptible que d'ambition, étoit si occupé du desir de régner, qu'elle ne songeoit qu'aux moiens de se soutenir en Egypte, & d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute

* *Son pere Physcon étoit oncle de Cléopatre mere de Grypus.*

a Sed quanto Grypus abnuit, tanto soror muliebri pertinacia accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Justin.*

ſa vie. Pour ſe mieux affermir, elle donna le roiaume de Cypre à Alexandre ſon cadet, afin de tirer de lui l'aſſiſtance dont elle auroit beſoin, ſi jamais Lathyre vouloit lui diſputer l'autorité qu'elle avoit réſolu de garder.

AN. M. 3892. AV. J. C. 112. La mort de Cléopatre en Syrie ne demeura pas lontems impunie. Le Cyzicénien revint à la tête d'une nouvelle armée livrer une ſeconde bataille à ſon frere, le défit, prit Tryphéne, & lui fit ſouffrir les tourmens que ſa cruauté envers ſa ſœur avoit bien mérités.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il ſe retira à Aſpendus en Pamphylie, ce qui lui fait donner quelquefois dans l'hiſtoire le nom de l'Aſpendien.

AN. M. 3893. AV. J. C. 111. Mais un an après il revint dans la Syrie, & la regagna. Les deux freres partagérent enſuite cet Empire entr'eux. Le Cyzicénien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit ſa réſidence à Damas. Grypus eut tout le reſte, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe, & dans pluſieurs autres excès.

AN. M. 3894. AV. J. C. 110. *Joſeph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 17-19. Pendant que ces deux freres conſumoient leurs forces l'un contre l'autre, ou s'endormoient, après la paix, dans une lâche molleſſe, Jean Hyrcan augmentoit ſes richeſſes & ſon pouvoir : & voiant qu'il n'avoit rien à craindre de leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoia Ariſtobule & Antigone, deux de ſes fils, en former le ſiége. Les Samaritains demandérent du ſecours au Cyzicénien roi de Damas. Il y vint à la tête d'une armée. Les deux freres ſortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu, & pourſuivi juſqu'à Scythopolis, & eut beaucoup de peine à ſe ſauver.

AN. M. 3895. AV. J. C. 109. Les deux freres après cette victoire, retournérent au ſiége, & preſſérent la ville ſi vivement, qu'elle fut obligée une ſeconde fois d'envoier ſolliciter le Cyzicénien de venir encore à ſon ſecours. Mais il n'avoit pas aſſez de troupes pour entreprendre de faire lever le ſiége : on en demanda à Lathyre roi d'Egypte, qui accorda ſix mille hommes contre l'avis de ſa mere Cléopatre. Comme elle avoit deux Juifs pour Favoris, pour Miniſtres, & pour Généraux, Chelcias & Ananias, tous deux fils d'Onias qui avoit bâti le temple d'Egypte ; ces deux Miniſtres, qui la gouvernoient

gouvernoient entiérement, la portoient à favoriser leur nation, & par égard pour eux elle ne vouloit rien faire qui fût préjudiciable aux Juifs. Peu s'en falut qu'elle ne déposât Lathyre, pour s'être engagé dans cette guerre sans son consentement, & même contre sa volonté.

Quand les troupes auxiliaires d'Egypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formoit le siége, & se contenta par ses courses & par des détachemens de ravager le pays, pour faire diversion, & engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais, voiant que l'armée ennemie ne faisoit aucun mouvement, & que la sienne étoit fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, & par d'autres accidens; il crut que c'étoit trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affoiblie, & se retira à Tripoli. Il laissa le commandement à deux de ses meilleurs Généraux, Callimandre & Epicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avoit mené périt aussi bien que lui. Epicrate, se voiant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvoit. Il traita secrettement avec Hyrcan, & pour une somme d'argent qu'il en reçut il lui livra Scythopolis, & toutes les autres places que les Syriens avoient dans le pays, ne comptant pour rien son devoir, son honneur, sa réputation, & comptant pour tout une somme peutêtre assez peu considérable.

Samarie, destituée de toute apparence de secours, se vit contrainte, après avoir soutenu un siége d'un an, de se rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maisons des particuliers, tout fut abbattu & rasé jusqu'aux fondemens : & pour empécher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tout sens, dans la nouvelle esplanade de la ville rasée, des fossés larges & profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du tems d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir le nom de * Sébaste, en l'honneur d'Auguste.

* Σιβαστὴ en grec veut dire Auguste.

Hyrcan se vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie, & de plusieurs places frontiéres; & devint par là un des Princes les plus considérables de son tems. Aucun de ses voisins n'osa plus l'attaquer: il passa le reste de ses jours dans un parfait repos par raport aux affaires du dehors.

AN. M. 3896. Av. J. C. 108. Mais sur la fin de ses jours il ne trouva pas la même tranquillité au dedans. Les Pharisiens, secte violente & mutine, lui causérent beaucoup de chagrin. Par une profession affectée d'attachement à la loi & de rigidité dans les mœurs, ils s'étoient acquis une réputation qui leur donnoit un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avoit tâché par toutes sortes de bienfaits de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avoit été élevé parmi eux, & avoit toujours fait profession de leur secte, il les avoit protégés & servis en toute occasion: &, pour se les attacher davantage, il avoit depuis peu invité leurs Chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta, que ç'avoit toujours été son intention, comme ils le savoient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, & de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui étoit agréable, selon la doctrine enseignée par les Pharisiens. Qu'il les conjuroit donc, s'ils voioient qu'il s'écartât en quelque chose du grand but qu'il se proposoit dans ces deux régles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier & s'en corriger. Une telle disposition est fort louable dans les Princes, & dans tous les hommes: mais elle doit être accompagnée de prudence & de discernement.

Toute l'assemblée applaudit au discours d'Hyrcan, & le combla de louanges. Un seul homme, il s'appelloit Eléazar, esprit turbulent & séditieux, se levant prit la parole, & lui dit: » Puisque vous souhaitez qu'on vous » dise la vérité librement, si vous voulez montrer que » vous êtes juste, quittez la Souveraine Sacrificature, & » contentez-vous du Gouvernement civil. « Hyrcan surpris lui demanda quelles raisons il avoit de lui donner ce conseil. Eléazar répliqua, qu'on savoit sur le témoignage

de personnes âgées & dignes de foi, que sa mere étoit une captive; & qu'en qualité de fils d'une étrangére il étoit incapable par la Loi de posséder cette charge. Si le fait eût été véritable, Eléazar auroit eu raison, car la Loi étoit expresse sur cet article : mais c'étoit une fausse supposition, & une pure calomnie; & tous les assistans blâmérent extrêmement celui qui l'avoit avancée, & en marquérent fortement leur indignation. *Levit.* 21. 15.

Cependant cette avanture fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mere, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, & de sapper par contrecoup le droit qu'il avoit à la Souveraine Sacrificature. Jonathan, son ami intime, & zélé Sadducéen, profita de cette occasion pour l'animer contre tout le parti, & pour l'attirer dans celui des Sadducéens.

Deux sectes puissantes dans la Judée, mais entiérement opposées de sentimens & d'intérêts, y partageoient tout le crédit : celle des Pharisiens, & celle des Sadducéens. Les premiers se piquoient d'une observance exacte de la Loi, & y ajoutoient un grand nombre de Traditions, qu'ils prétendoient avoir reçues de leurs ancêtres, & ausquelles ils étoient beaucoup plus attachés qu'à la Loi même, quoique souvent elles y fussent contraires. Ils reconnoissoient l'immortalité de l'ame, & par conséquent une autre vie après celle-ci. Ils affectoient un extérieur de vertu, de régularité, d'austérité, qui les faisoit fort considérer du peuple. Mais sous cet extérieur imposant ils cachoient les plus grands vices : une avarice sordide, un orgueil insupportable, une soif insatiable d'honneurs & de distinctions, un desir violent de dominer seuls, une envie qui alloit jusqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque osoit les contredire, un esprit de vengeance capable des plus horribles excès, &, ce qui les caractérisoit encore davantage, & enchérissoit sur tout le reste, une noire hypocrisie, qui se couvroit toujours du masque de la religion. Les Sadducéens rejettoient avec mépris les Traditions Pharisaïques, nioient l'immortalité des ames & la résurrection des corps,

& n'admettoient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches & de qualité, & la plupart de ceux qui composoient le Sanédrin, c'est-à-dire le Grand Conseil des Juifs où se décidoient les affaires de l'Etat & de la Religion, étoient de cette derniére Secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans son parti, lui insinua que ce qui venoit de se passer n'étoit pas une saillie d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Eléazar n'avoit été que l'organe ; & que, pour s'en convaincre, il n'avoit qu'à les consulter sur la punition que méritoit le calomniateur: qu'il verroit, s'il vouloit bien en faire l'expérience, par leurs ménagemens pour le criminel, qu'ils étoient tous ses complices. Hyrcan suivit son avis, & consulta les Chefs des Pharisiens sur la punition dûe à celui qui avoit ainsi diffamé le Prince & le Souverain Sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condanneroient sans doute à la mort. Mais leur réponse fut, que la calomnie n'étoit pas un crime capital, & que toute la punition qu'elle méritoit n'alloit qu'au fouet & à la prison. Cette douceur, dans un cas si grief, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathan lui avoit insinué ; & il devint ennemi mortel de toute la secte des Pharisiens. Il défendit d'observer les réglemens fondés sur leur prétendue Tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendroient à son Ordonnance, & abandonna entiérement leur parti, pour se jetter dans celui des Sadducéens leurs ennemis.

An. M. 3897. Av. J. C. 107.

Hyrcan ne vécut pas lontems après cette bourasque : il mourut l'année d'après. Il avoit été vingt-neuf ans Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs.

Pour ne point trop interrompre l'histoire des autres roiaumes, je réserve la plus grande partie de ce qui regarde les successeurs d'Hyrcan pour l'Article où je traiterai séparément l'histoire des Juifs.

Justin. l. 39. cap. 4.

Nous avons vû que Ptolémée Lathyre avoit envoié une armée dans la Palestine au secours de Samarie contre l'avis de sa mere, & malgré sa résistance. Elle porta si loin le ressentiment qu'elle eut de cette atteinte & de quelques autres pareilles qu'il avoit données à son autorité, qu'elle

lui enleva sa femme Séléne dont il avoit déja deux fils, & l'obligea lui-même à sortir d'Egypte. Voici comment elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-uns de ses Eunuques favoris, & les produisit dans une assemblée du peuple à Alexandrie ; & dit que c'étoit son fils Lathyre qui les avoit ainsi maltraités, pour avoir voulu la défendre contre sa violence. Elle anima si fort le peuple par cette fiction pleine de noirceur, qui lui persuada qu'on avoit voulu la tuer, que d'abord il se fit un soulévement général contre Lathyre ; & on l'auroit mis en piéces, s'il ne s'étoit sauvé au port dans un vaisseau qui mit sur le champ à la voile. Cléopatre aussitôt fit venir Alexandre son cadet, à qui elle avoit fait donner le roiaume de Cypre, & le fit roi d'Egypte à la place de son frere, qu'elle obligea de se contenter de celui de Cypre que l'autre laissoit. *Ces deux fils moururent avant lui.*

Alexandre roi des Juifs, après avoir mis ordre aux affaires intérieures de son Etat, alla attaquer ceux de Ptolémaïde, les battit, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, où il les assiégea. Ils envoiérent demander du secours à Lathyre. Il y alla en personne. Mais les assiégés aiant changé de sentiment, parce qu'ils craignoient de l'avoir pour maître, Lathyre dissimula pour lors son ressentiment. Il étoit prêt de conclure un Traité avec Alexandre, lorsqu'il apprit que ce Prince traitoit sous main avec Cléopatre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces le chasser de la Palestine. Lathyre devint son ennemi déclaré, & résolut de lui faire tout le mal qu'il pourroit. AN M. 3899. Av. J. C. 105. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 20. *&* 21.

Il n'y manqua pas l'année suivante. Il partagea son armée en deux corps. Il détacha l'un, sous la conduite d'un de ses Généraux, pour aller former le siége de Ptolémaïde, dont il avoit sujet d'être mécontent : & avec l'autre il marcha en personne contre Alexandre. Les habitans de Gaza avoient fourni à Lathyre un nombre de troupes assez considérable. Il se donna entr'eux une sanglante bataille sur le Jourdain. Alexandre y perdit trente mille hommes, sans compter les prisonniers que fit Lathyre après sa victoire. AN. M. 3900. Av. J. C. 104.

On raporte une action bien cruelle & bien barbare que

fit Lathyre dans cette occasion. Le soir du jour qu'il avoit remporté cette victoire, en venant prendre des quartiers dans les villages du voisinage qu'il trouva pleins de femmes & d'enfans, il fit tout égorger, fit couper leurs corps en piéces, les fit mettre dans des chaudiéres pour les faire cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but étoit de faire croire que ses troupes se nourrissoient de chair humaine, pour jetter la terreur dans tout le pays. Croiroit-on possible un tel genre de barbarie? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme? Joséphe raporte ce fait sur le témoignage de Strabon, & d'un autre Auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'aiant plus d'ennemi qui tint la campagne, ravagea & désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre l'année suivante, Alexandre étoit perdu. Car, après une perte si considérable, il lui étoit impossible de se relever, & de faire tête à son ennemi.

AN. M. 3901. Av. J. C. 103.

Cette Princesse vit bien, que, si Lathyre se rendoit maître de la Judée & de la Phénicie, il seroit en état d'entrer dans l'Egypte, & de la détrôner; & qu'il faloit arrêter les progrès qu'il y faisoit. Elle leva pour cet effet une armée, & en donna le commandement à Chelcias & à Ananias, les deux Juifs dont il a déja été parlé. Elle équipa en même tems une flote pour transporter ses troupes, & s'embarquant elle-même, elle vint débarquer en Phénicie. Elle avoit apporté avec elle une grosse somme d'argent, & ses plus riches joiaux. Voulant les mettre à couvert en cas de malheur, elle choisit l'île de Cos, & y envoia en même tems son petit fils Alexandre, fils de celui qui régnoit conjointement avec elle. Quand Mithridate se rendit maître de cette île, & des trésors qui y étoient, il se chargea du soin de ce jeune Prince, & le fit élever d'une maniére qui répondoit à sa naissance. Alexandre se déroba quelque tems après d'entre les mains de Mithridate, & se réfugia auprès de Sylla, qui le reçut fort bien, le prit en sa protection, l'emmena avec lui à Rome; & enfin le mit sur le trône d'Egypte, comme on le verra dans la suite.

Appian. in Mithrid. pag. 186. Et de bell. civil. pag. 414.

L'arrivée de Cléopatre fit d'abord lever à Lathyre le siége de Ptolémaïde qu'il avoit toujours continué. Il se retira dans la Célé-Syrie. Elle détacha Chelcias avec une partie de l'armée pour le poursuivre, & avec l'autre que commandoit Ananias, elle forma elle-même le siége de Ptolémaïde. Celui qui commandoit le premier détachement aiant péri dans cette expédition, la mort de ce Général arréta tout. Lathyre, pour profiter du desordre que cette perte avoit causé, se jetta avec toutes ses forces sur l'Egypte, dans la pensée qu'il la trouveroit sans défense dans l'absence de sa mere, qui avoit emmené ses meilleures troupes dans la Phénicie. Il se trompoit. AN. M. 3902. Les troupes que Cléopatre y avoit laissées, tinrent bon AV. J.C. 102. jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein. On le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

Cléopatre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, & lui apporta de riches présens pour gagner ses bonnes graces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour Lathyre son fils: il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être bien reçu.

Quelques personnes de la Cour de Cléopatre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avoit en main de se rendre maitresse de la Judée & de tous les Etats d'Alexandre, en se saisissant de sa personne: ils l'en pressoient même, & sans Ananias elle l'auroit fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté & quelle infamie il y auroit à traiter ainsi un Allié, engagé dans la même cause: que ce seroit agir contre l'honneur & la bonne foi, qui sont les fondemens de la société: que cette conduite feroit beaucoup de tort à ses intérêts, & lui attireroit la haine de tous les Juifs répandus dans tout le monde. Enfin il fit tant par ses raisons & par son crédit qu'il emploia tout entier pour sauver son compatriote & son parent, qu'elle se rendit, & renouvella son alliance avec Alexandre. De quel prix n'est point pour les Princes un sage Ministre, assez courageux

pour s'oppoſer avec force à leurs injuſtes entrepriſes : Alexandre retourna à Jéruſalem, où il remit enfin ſur pié une bonne armée, qui paſſa le Jourdain, & forma le ſiége de Gadara.

AN. M. 3903. AV. J. C. 101. Ptolémée Lathyre, après avoir paſſé l'hiver à Gaza, voiant qu'il feroit des efforts inutiles contre la Paleſtine tant que ſa mere la ſoutiendroit, abandonna cette entrepriſe, & s'en retourna en Cypre. Elle, de ſon côté, ſe retira auſſi en Egypte; & le pays ſe trouva délivré de l'un & de l'autre.

Juſtin. l. 39. cap. 4. Apprenant à ſon retour à Alexandrie, que Lathyre entroit en traité à Damas avec Antiochus de Cyzique, & qu'avec le ſecours qu'il eſpéroit en tirer il ſe diſpoſoit à faire une nouvelle tentative pour recouvrer la Couronne d'Egypte; cette Reine, pour faire diverſion, donna en mariage à Antiochus Grypus Séléne ſa fille, qu'elle avoit ôtée à Lathyre; & lui envoia en même tems bon nombre de troupes & de groſſes ſommes d'argent, pour le mettre en état d'attaquer vigoureuſement ſon frere le Cyzicénien. La choſe réuſſit comme elle l'avoit projettée. La guerre ſe ralluma entre les deux freres : & le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du ſecours à Lathyre, ce qui fit échouer ſon deſſein.

Ptolémée Alexandre ſon cadet, qu'elle avoit mis ſur le trône conjointement avec elle, frapé de la cruauté barbare avec laquelle elle perſécutoit ſon frere Lathyre, ſur tout en lui ôtant ſa femme pour la donner à ſon ennemi, & remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coutoient rien lorſqu'il s'agiſſoit de contenter ſon ambition, ne ſe crut pas en ſûreté auprès d'elle, & prit le parti d'abandonner la Couronne, & de ſe retirer, aimant mieux vivre tranquille & ſans crainte en exil, que de régner avec une ſi méchante & ſi cruelle mere, avec qui ſa vie étoit continuellement en danger. Il falut bien des ſollicitations pour l'engager à revenir: car le peuple ne vouloit pas abſolument qu'elle régnât ſeule, quoiqu'on vît bien qu'elle n'accordoit à ſon fils que le nom de Roi; que depuis la mort de Phyſcon elle avoit toujours eu l'autorité roiale toute entiére ;

entiére ; & que la véritable cause de la disgrace de Lathyre, qui lui avoit couté sa Couronne & sa femme, étoit d'avoir osé faire quelque chose sans elle.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cette année. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent, Antiochus & Philippe jumeaux, Démétrius Euchére, & Antiochus Dionysius, ou Denys. Ils furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la Couronne. AN. M. 3907. Av. J. C. 97.

Ptolémée Apion, fils de Physcon roi d'Egypte, à qui son pere avoit donné le roiaume de la Cyrénaïque, mourant sans enfans laissa par son testament son roiaume aux Romains; qui, au lieu d'en profiter, donnérent aux villes leur liberté : ce qui remplit bientôt tout le pays de tyrans, parce que les plus puissans de chacun de ces petits Etats voulurent s'en rendre souverains. Luculle, en passant par là pour aller contre Mithridate, apporta quelque remède à ces desordres : mais il n'y eut pas moien d'y rétablir la paix & le bon ordre, qu'en réduisant le pays en province du peuple Romain, comme on fit dans la suite. AN. M. 3908. Av. J. C. 96. Epit. Liv. lib. 70. Plut. in Lucul. pag. 492. Justin. l. 39. cap. 5.

Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche quand Grypus fut mort, & fit tous ses efforts pour enlever le reste du roiaume aux enfans de Grypus. Mais Séleucus, à qui il restoit quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, & trouva de quoi soutenir ses droits. Porphyr. in Græc. Scalig.

Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie, qui pendant la vie de son pere avoit été retenu en ôtage chez les Parthes, fut relâché à sa mort, & mis sur le trône, à condition qu'il céderoit aux Parthes quelques places & pays qui étoient à leur bienséance. Ceci arriva vingt-cinq ans avant qu'il prît le parti de Mithridate contre les Romains. J'aurai occasion dans la suite de parler de ce Tigrane & du roiaume d'Arménie. AN. M. 3909. Av. J. C. 95. Justin. l. 38. cap. 3. Appian. in Syr. pag. 118. Strab. l. 11. pag. 532.

Le Cyzicénien, qui vit que Séleucus se fortifioit tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre. Mais aiant perdu la bataille, il fut fait prisonnier, & on AN. M. 3910. Av. J. C. 94. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 21.

Appian. in Syr. pag. 132. Porphyr. in Græc. Scalig.
AN. M. 3911.
Av. J. C. 93.
* *Ile & ville de Phénicie.*

lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche, & se trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne sut pas le garder lontems. Antiochus Eusébe fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus *, & s'y fit couronner Roi. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, & l'obligea à se renfermer dans Mopsuestie ville de Cilicie, & à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitans par les gros subsides qu'il leur demandoit, qu'enfin ils se mutinérent, vinrent tous investir la maison où il étoit, & y mirent le feu. Il y fut brulé avec tous ceux qui s'y trouvérent.

AN. M. 3912.
Av. J. C. 92.

Antiochus & Philippe, les deux jumeaux fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus leur frere, menérent contre Mopsuestie tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la raférent, & firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais au retour Eusébe les chargea près de l'Oronte, & les défit. Antiochus se noia, en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit bientôt après assez pour tenir encore la campagne, & disputer l'Empire à Eusébe.

Celui-ci pour s'affermir sur le trône, avoit épousé Séléne veuve de Grypus. Cette habile Princesse, quand son mari mourut, avoit sû se maintenir en possession d'une partie de l'Empire, & elle avoit de bonnes troupes. Eusébe l'épousa donc pour augmenter par là ses forces. Lathyre, à qui on l'avoit enlevée, pour se venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide Démétrius Euchére, le quatriéme fils de Grypus, que l'on y élevoit, & l'établit roi à Damas. Eusébe & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empécher ce coup-là. Car, quoique par son mariage Eusébe eût bien raccommodé ses affaires, & augmenté sa puissance, cependant Philippe se soutenoit encore; & à la fin même il défit si pleinement Eusébe dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ses Etats, & de se réfugier chez les Parthes, qui avoient alors pour roi Mithri-

date II. surnommé le Grand. Ainsi l'Empire de Syrie demeura partagé entre Philippe & Démétrius.

Deux années après, Eusébe, secouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même tems: c'étoit Antiochus Denys son frere, le cinquiéme des fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célé-Syrie, & s'y maintint pendant trois ans.

An. M. 3915. Av. J. C. 89. Justin. l. 39. cap. 4. Pausan. in Attic. pag. 15. Athen. l. 12. pag. 550.

Les affaires n'étoient pas plus tranquilles en Egypte qu'en Syrie, ni les crimes & les perfidies plus rares. Cléopatre, ne pouvant plus supporter d'associé à l'autorité suprême, ni souffrir que son fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, résolut de se défaire de lui pour régner désormais seule. Ce Prince, qui en fut averti, la prévint, & la fit mourir. C'étoit un monstre que cette femme, qui n'avoit épargné ni sa mere, ni ses fils, ni ses filles, & qui avoit tout sacrifié au desir ambitieux de régner. Elle fut ainsi punie de ses crimes, mais par un autre crime qui égaloit les siens.

Je ne doute point que le Lecteur, aussibien que moi, ne frémisse d'horreur à la vûe du spectacle affreux que nous présente l'Histoire depuis quelque tems. Elle ne fournit nulle part des révolutions d'Etats si fréquentes & si subites, ni des exemples de tant de Rois détrônés, trahis, égorgés par leurs plus proches, par leurs freres & leurs fils, par leurs meres & leurs épouses, par leurs amis & leurs confidens, qui tous de sang froid, de dessein prémédité, avec réflexion, & par une politique concertée, emploient les moiens les plus odieux & les plus inhumains. Jamais la colére du ciel sur ces Princes & sur ces peuples ne fut plus marquée, ni plus accablante. On voit ici un funeste concours des crimes les plus noirs & les plus détestables: les perfidies, les suppositions d'héritiers, les divorces, les meurtres, les empoisonnemens, les incestes. On voit des Princes devenus tout d'un coup des monstres, disputant entr'eux de perfidie & de scélératesse, passant

rapidement sur le trône, & disparoissant aussitôt, ne régnant que pour assouvir leurs passions, & pour rendre leurs peuples malheureux. Une telle situation d'un roiaume, où tous les Ordres de l'Etat sont dans la confusion, toutes les loix méprisées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes surs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, & semble l'appeller à grands cris.

Dès qu'on sut à Alexandrie que c'étoit Alexandre qui avoit fait mourir sa mere, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chassérent, & rappellérent Lathyre, qu'ils remirent sur le trône; & il s'y maintint jusqu'à sa mort. Alexandre, aiant ramassé quelques vaisseaux, essaia l'année suivante de revenir en Egypte, mais inutilement. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avoit entreprise.

AN.M. 3921. Av. J. C. 83. *Justin. l. 40. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 118. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 24.*

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient dans leur pays les Princes de la maison de Séleucus pour la Souveraineté, & ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres, & les autres calamités ausquelles ils se voioient continuellement exposés; résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, & de se soumettre à un Prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeoient à Mithridate roi de Pont, d'autres à Ptolémée roi d'Egypte. Mais le premier étoit actuellement occupé à la guerre contre les Romains, & le second avoit toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminérent donc pour Tigrane roi d'Arménie, & lui envoiérent des Ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, & le choix qu'ils avoient fait de lui. Il l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la Couronne, & la porta dix-huit ans. Il gouverna ce roiaume quatorze ans de suite par le moien d'un Viceroi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poste que lorsqu'il eut besoin de lui contre les Romains.

Eusébe, ainsi chassé de ses Etats par ses sujets & par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours caché dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce

qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action, en se défendant contre Tigrane. Séléne, femme d'Eusébe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & elle y régna encore bien des années, ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appella Antiochus l'Asiatique, & le cadet Séleucus Cybiosacte. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

Cic. Verr. 6. n. 61. Appian. in Syr. pag. 133. Strab. lib. 17. pag. 196.

Quelque tems après que Ptolémée Lathyre eut été rétabli sur le trône d'Egypte, il s'éleva une rebellion considérable dans la haute Egypte. Les rebelles, vaincus & défaits dans un grand combat, se renfermérent dans la ville de Thébes, où ils se défendirent avec une opiniâtreté incroiable. Enfin elle fut prise après un siege de trois ans. Lathyre la traita avec tant de rigueur, que cette ville, la plus grande & la plus riche jusqu'alors de toute l'Egypte, fut presque réduite à rien.

Pausan. in Attic. pag. 15.

Lathyre ne survécut pas lontems à la ruine de Thébes. A compter depuis la mort de son pere, il avoit régné trente-six ans: onze conjointement avec sa mere en Egypte, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere. Sa fille Cléopatre lui succéda: il n'avoit qu'elle d'enfans légitimes. Son nom propre étoit Bérénice. C'étoit un usage établi dans cette maison, que tous les fils eussent le nom de Ptolémée, & les filles celui de Cléopatre.

AN. M. 3923. Av. J. C. 81.

Sylla, alors Dictateur perpétuel à Rome, envoia Alexandre pour prendre possession de la Couronne d'Egypte, après la mort de son oncle Lathyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il étoit fils de cet autre Alexandre qui avoit fait mourir sa mere. Mais ceux d'Alexandrie avoient déja mis Cléopatre sur le trône; & il y avoit six mois qu'elle y étoit quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différent, & ne se pas faire d'affaires avec Sylla maître de Rome, & qui par conséquent donnoit la loi à l'univers, on convint que Cléopatre & lui se marieroient ensemble, & régneroient conjointement. Mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou ne voulut point d'associée à la Couronne, la fit mourir dix-neuf

Appian. de bell. civil. pag. 414. Porphyr. in Graec. Scalig. pag. 60.

jours après leur mariage, & regna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptes pour rien, &, si l'on peut s'exprimer ainsi, étoient passés en usage parmi les Princes & les Princesses.

An. M. 3928. Av. J. C. 76. *Appian. in Mithr. p. 218. & de bell. civil. lib. 1. pag. 420. Epitom. Liv. lib. 70. & 93. Plut. in Lucul. pag. 492.*

Quelque tems après, Nicomede roi de Bithynie mourut, après avoir fait le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là une province Romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avoient accordé la liberté. Vingt ans s'étoient passés depuis, pendant lesquels les seditions & la tyrannie y avoient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étoient établis depuis lontems, & qui faisoient une grande partie de la nation, contribuérent beaucoup à ces desordres. Les Romains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque qui leur avoit eté laissée par le testament du dernier Roi, & de la réduire en forme de province Romaine.

§. VII. *Sélène, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Verrès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Aulète. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre frere d'Aulète, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célèbre Caton est chargé de cette commission.*

Quelques [a] troubles qui arrivérent en Egypte, causés par le dégoût qu'on y prit d'Alexandre, firent penser Sélene sœur de Lathyre à prétendre à la Couronne. Elle envoia à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique & Séleucus, qu'elle avoit eus d'Antiochus Eusébe, solliciter le Sénat pour elle. Les soins importans dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, étoit alors occupée, & peutêtre aussi les raisons de politique pour lesquelles jusques-là elle s'étoit toujours opposée aux Princes qui vouloient joindre les forces de l'Egypte à celles de la Syrie, firent que ces Princes ne purent obtenir ce qu'ils demandoient. Après deux années de séjour dans Rome, & de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur roiaume.

An. M. 3931. Av. J. C. 73. Cic. 6. in Verr. Orat. n. 61-67.

L'aîné [b], c'étoit Antiochus, voulut passer par la Sicile. Il y essuia une insulte qu'on a peine à croire tant elle est inouie, & qui montre combien Rome dans les tems dont nous parlons étoit corrompue, jusqu'à quel excès étoit montée l'avarice des Magistrats qu'elle envoioit dans les provinces, & quel horrible brigandage ils y exerçoient impunément à la vûe & au sû de tout le public.

Verrès [c] étoit pour lors Préteur en Sicile. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se doutoit bien & qu'il avoit oui dire que ce Prince avoit avec lui beaucoup de choses rares & précieuses, il crut que c'étoit une riche succession qui lui étoit échue. Il commence par lui envoier des présens assez considérables, consistant en

a Reges Syriæ, regis Antiochi filios pueros, scitis Romæ nuper fuisse: qui venerant, non propter Syriæ regnum, nam id sine controversia obtinebant ut à patre & à majoribus acceperant; sed regnum Ægypti ad se & ad Selenem matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, postquam temporibus populi Romani exclusi, per Senatum agere quæ voluerant non potuerunt, in Syriam, in regnum patrium profecti sunt.

b Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per Siciliam facere voluit.

c Itaque isto (Verre) prætore venit Syracusas. Hîc Verres hereditatem sibi venisse arbitratus est, quòd in ejus regnum ac manus venerat is, quem iste & audierat multa secum præclara habere, & suspicabatur. Mittit homini munera satis largè: hæc ad usum domesticum, vini, olei quod visum erat, etiam tritici quod satis esset. Dein-

provision de vin, d'huile, & de blé. Puis il l'invite à souper. La sale étoit superbement parée. Il étale sur les bufets tous ses vases les plus estimés, & il en avoit grand nombre. Il fait préparer un repas somptueux & délicat, & a soin que rien n'y manque. En un mot, le Roi en sortit fort persuadé de la riche magnificence du Préteur, & encore plus content de la réception honorable qu'il lui avoit faite.

Il [a] invite à son tour Verrès à souper. Il expose toutes ses richesses, beaucoup de vaisselle d'argent, quantité de coupes d'or enrichies de pierreries, selon l'usage des Rois, & sur tout de ceux de Syrie. Il y avoit entr'autres un très grand vase pour mettre le vin, d'une seule pierre précieuse. Verrès prend chacun de ces vases l'un après l'autre, les loue, les admire; & le Roi voit avec complaisance que le repas ne déplait point au Préteur du peuple Romain.

Quand [b] on se fut séparé, celui-ci ne songea plus, comme l'événement le fit assez voir, qu'aux moiens de piller Antiochus, & de le renvoier dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander les plus beaux vases qu'il avoit vûs chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce Prince, qui ne connoissoit point Verrès, les lui envoie sans peine & sans défiance. Le Préteur le fait encore prier de lui préter ce grand vase d'une seule pierre

de ipsum regem ad cœnam invitat. Exornat amplè magnificèque triclinium. Exponit ea quibus abundabat plurima ac pulcherrima vasa argentea... Omnibus curat rebus instructum & paratum ut sit convivium. Quid multa? Rex ita discessit, ut & istum copiosè ornatum, & se honorificè acceptum arbitraretur.

a Vocat ad cœnam deinde ipse prætorem. Exponit suas copias omnes: multum argentum, non pauca etiam pocula ex auro, quæ, ut mos est regius, & maximè in Syria, gemmis erant distincta clarissimis. Erat etiam vas vinarium ex una gemma pergrandi... Iste unum quodque vas in manus sumere, laudare, mirari. Rex gaudere prætori populi Romani satis jucundum & gratum illud esse convivium.

b Postea quàm inde discessum est, cogitare iste nihil aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodum regem ex provincia spoliatum expilatumque dimitteret. Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum viderat: ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, qui istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè dedit. Mittit etiam

précieuse,

précieuse, pour l'examiner, disoit-il, plus exactement. Le Roi le lui envoie aussi.

Mais [a] voici le comble de la perfidie. Les Rois de Syrie dont on vient de parler avoient porté avec eux à Rome un Lustre d'une beauté singuliére, & par les pierreries dont il étoit enrichi, & par la perfection du travail. Ils avoient dessein d'en orner le Capitole, qui avoit été brulé pendant les guerres de Marius & de Sylla, & que l'on rebâtissoit alors. Mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire voir à personne; afin que, lorsqu'en son tems il paroitroit dans le temple de Jupiter, la surprise augmentât l'admiration, & que l'agrément de la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, résolus d'envoier des Ambassadeurs offrir à Jupiter ce rare & magnifique présent avec beaucoup d'autres, lorsqu'ils sauroient que la statue du dieu auroit été placée dans son temple.

Verrès [b] fut informé de tout cela, on ne sait comment: car le Prince avoit eu grand soin de tenir le Lustre caché, non qu'il craignît ou soupçonnât rien, mais afin que peu de personnes le vissent avant qu'il fût exposé aux yeux du peuple Romain. Le Préteur le demande au Roi, & le prie avec de grandes instances de le lui envoier, marquant un grand desir de l'examiner, & promettant de ne le laisser

trullam gemmeam togatum: velle se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur.

a Nunc reliquum, Judices, attendite... Candelabrum è gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges hi, quos dico, Romam cùm attulissent, ut in Capitolio ponerent; quòd nondum etiam perfectum templum offenderant, neque ponere, neque vulgò ostendere ac proferre voluerunt; ut, & magnificentius videretur, cùm suo tempore in sella Jovis Opt. Max. poneretur; & clarius, cùm pulcritudo ejus recens ad oculos hominum atque integra perveniret. Statuerunt id secum in Syriam reportare, ut, cùm audissent simulacrum Jovis Opt. Max. dedicatum, legatos mitterent, qui cum ceteris rebus illud quoque eximium atque pulcherrimum donum in Capitolium afferrent.

b Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam rex id celatum voluerat: non quo quidquam metueret aut suspicaretur, sed ut ne multi illud antè perciperent oculis, quàm populus Romanus. Iste petit à rege, & eum pluribus verbis rogat, uti ad se mittat: cupere

voir à personne. Le jeune Prince, qui joignoit à la candeur & à la simplicité de l'âge les nobles sentimens de sa naissance, étoit bien éloigné de le soupçonner d'aucun mauvais dessein. Il ordonne à ses Officiers de porter secrettement chez Verrès le Lustre bien couvert : ce qui fut exécuté. Dès que les envelopes sont ôtées, & que le Préteur l'aperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un Prince, digne d'un Roi de Syrie, digne du Capitole. Car il étoit d'un éclat éblouissant, par la quantité de pierreries dont il étoit orné ; d'un travail si varié, qu'il sembloit que l'art le disputât à la matiére ; & d'une telle grandeur, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il n'étoit pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaste & superbe temple. Les Officiers d'Antiochus aiant laissé au Préteur tout le tems de le considérer, se mettent en devoir de le remporter. Celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loisir, & que sa curiosité n'est pas encore satisfaite, & il les engage à s'en aller, & à lui laisser le Lustre. Ils s'en retournent donc les mains vuides.

Le [a] Roi d'abord ne fut point allarmé, & ne forma aucun soupçon. Un jour se passe, deux jours, plusieurs jours : on ne raporte point le Lustre. Le Prince alors l'envoie demander au Préteur, qui remet au lendemain : on ne le rend point encore. Enfin il s'adresse lui-même au Préteur, & le

se dicit inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo & puerili esset & regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut id in prætorium involutum quàm occultissimè deferrent. Quò posteaquàm attulerunt, involucrisque rejectis constituerunt, iste clamare cœpit, dignam rem esse regno Syriæ, dignam regio munere, dignam Capitolio. Etenim erat eo splendore, qui ex clarissimis & plurimis gemmis esse debebat; ea varietate operum, ut ars certare videretur cum copia; ea magnitudine, ut intelligi posset, non ad hominum apparatum, sed ad amplissimi templi ornamentum esse factum. Quod cùm satis jam perspexisse videretur, tollere incipiunt ut referrent. Iste ait se velle illud etiam atque etiam considerare: nequaquam se esse satiatum. Jubet illos discedere, & candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum revertuntur.

a Rex primò nihil metuere, nihil suspicari. Dies unus, alter, plures: non referri. Tum mittit rex ad istum, si sibi videatur, ut reddat. Jubet iste posteriùs ad se

prie de le lui rendre. Qui le croiroit ? Ce Lustre, qu'il savoit du Prince même devoir être posé dans le Capitole, & être destiné pour le grand Jupiter & pour le peuple Romain, Verrès prie instamment le Roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant, & sur le vœu qu'il en avoit fait à Jupiter, & sur le jugement que porteroient de cette action tant de nations qui l'avoient vû travailler, & qui en savoient la destination ; le Préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voiant qu'elles ne réussissoient pas mieux que les priéres, il ordonne sur le champ à ce Prince de sortir de sa province avant la nuit, & allégue pour raison qu'il savoit de bonne part que des pirates de Syrie devoient aborder en Sicile.

Alors[a] le Roi s'étant transporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuse assemblée de Syracusains, & prenant les dieux & les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un Lustre d'or enrichi de pierres précieuses, qui devoit être placé dans le Capitole, pour être dans cet auguste temple un monument de son alliance & de son amitié avec les Romains. Qu'il se soucioit peu & ne se plaignoit point des autres vases d'or & de pierreries que Verrès avoit à lui : mais que de se voir arracher ce Lustre, c'étoit pour lui un malheur & un affront dont il ne pouvoit se con-

reverti. Mirum illi videri. Mittit iterum : non redditur. Ipse hominem appellat : rogat ut reddat. Os hominis insignemque impudentiam cognoscite. Quod sciret, quodque ex ipso rege audisset in Capitolio esse ponendum ; quod Jovi Opt. Max. quod populo Romano servari videret, id sibi ut donaret rogare & vehementer petere cœpit. Cùm ille se religione Jovis Capitolini, & hominum existimatione impediri diceret, quòd multæ nationes testes essent illius operis ac muneris : iste homini minari acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilo magis minis quàm precibus permoveri, repente hominem de provincia jubet ante noctem discedere. Ait se comperisse, ex ejus regno piratas in Siciliam esse venturos.

a Rex maximo conventu Syracusis, in foro, flens, deos hominesque contestans, clamare cœpit, candelabrum factum è gemmis, quod in Capitolium missurus esset, quod in templo clarissimo, populo Romano monumentum suæ societatis amicitiæque esse voluisset, id sibi C. Verrem abstulisse. De ceteris operibus ex auro & gemmis, quæ sua penes illum essent, se non

soler. Que quoique dans son intention, & dans celle de son frere, ce Lustre fût déja consacré à Jupiter, cependant il l'offroit, le donnoit, le dédioit, le consacroit tout de nouveau à ce dieu en présence des citoiens Romains qui l'entendoient, & qu'il prenoit Jupiter même à témoin de ses sentimens & de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône. Il régna sur une partie du pays l'espace de quatre ans. Pompée le dépouilla de son roiaume pendant la guerre contre Mithridate, & réduisit la Syrie en province de l'Empire Romain.

AN. M. 3939. AV. J. C. 65.

Que devoient penser les nations étrangéres, & combien le nom Romain devoit-il leur devenir odieux, quand elles entendoient dire que dans une province du peuple Romain un Roi avoit été maltraité de la sorte par le Préteur même, un hôte dépouillé, un allié & un ami du peuple Romain chassé avec insulte & violence? Et ce que Cicéron reproche ici à Verrès, ne lui étoit pas particulier; c'étoit le crime de presque tous les Magistrats que Rome envoioit dans les provinces: crime que le Sénat & le peuple sembloient approuver, & dont ils se rendoient coupables par leur molle & lâche connivence. » Nous » [a] voions depuis plusieurs années, dit le même Cicéron dans une autre harangue contre Verrès, » & nous le » souffrons en silence, que les richesses de toutes les na- » tions sont passées dans les mains d'un petit nombre de » particuliers. Athénes, Pergame, Cyzique, Milet, Chios, » Samos, enfin toute l'Asie, l'Achaïe, la Gréce, la Sicile, » se trouvent renfermées dans quelques maisons de cam-

laborare: hoc sibi eripi, miserum esse & indignum. Id etsi antea jam, mente & cogitatione sua fratrisque sui, consecratum esset: tamen tum se in illo conventu civium Romanorum dare, donare, dicare, consecrare Jovi Opt. Max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis ac religionis adhibere.

a Patimur multos jam annos & silemus, cùm videamus ad paucos homines omnes omnium nationum pecunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, nemo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur... Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, quibus nunc omnes egent, cùm Athenas, Pergamum,

» pagne de ces riches & injustes ravisseurs, pendant que » l'argent est partout d'une rareté effroiable. Et l'on est » d'autant mieux fondé à croire que nous connivons à » tous ces desordres si affreux & si crians, qu'aucun de » ceux qui les commettent ne se met en peine de les ca- » cher, ni de dérober ses vols & ses concussions aux yeux » & à la connoissance du public.

Voila ce qu'étoit Rome dans le tems dont nous parlons, & ce qui causera bientôt sa perte, & la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts & les vices qui dominent dans un Etat, en examiner les causes & les suites, entrer pour ainsi dire dans l'intérieur des maisons, & étudier de près le caractére & les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire bien plus importante, que celle qui ne montre que des siéges, des batailles, & des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le régne d'Alexandre Jannée en Judée avoit toujours été agité par des troubles & des séditions, causées par la puissante faction des Pharisiens qui lui fut toujours opposée; parce qu'il n'étoit pas de caractére à se laisser maitriser par eux. Sa mort ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie Administratrice souveraine de la nation, comme le testament du Roi le portoit. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan souverain Sacrificateur. Les Pharisiens continuérent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. Cette Princesse en mourant avoit institué Hyrcan pour son héritier universel : mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, & prit sa place.

AN. M. 3925. Av. J. C. 79. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 23. 24. & *de bello Judaic.* 1. 4. &c.

AN. M. 3934. Av. J. C. 70.

Ce n'étoient de tous côtés que troubles & agitations violentes. En Egypte, les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent, le chassérent, & appellérent Ptolémée Auléte. C'étoit un bâtard de Lathyre, qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé, *Auléte*, c'est-

AN. M. 3939. Av. J. C. 65. *Sueton. in Jul. Cæs c.* 11. *Trogus in Prol.* 39. *Appian. in Mithrid. pag.* 251.

Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam jam in paucis villis inclusas esse videatis? *Cic. in. Verr. ult. de suppl. n.* 125. 126.

à-dire, *Joueur de flute*, parce qu'il se piquoit si fort de bien jouer de la flute, qu'il en voulut disputer le prix dans les Jeux publics. Alexandre ainsi chassé alla trouver Pompée qui étoit dans le voisinage, pour lui demander du secours : Pompée ne voulut point se mêler de ses affaires, parce qu'elles n'étoient pas du ressort de sa commission. Ce Prince se retira à Tyr, pour y attendre quelque conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, & il y mourut quelque tems après. Avant que de mourir, il fit un Testament, par lequel il déclaroit le peuple Romain son héritier. La succession étoit importante, & renfermoit tous les Etats qu'Alexandre avoit possédés, & sur lesquels il conservoit un droit légitime, dont la violence qu'on lui avoit faite ne l'avoit point dépouillé. L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat. On ouvrit quelques avis qui alloient à se saisir de l'Egypte & de l'île de Cypre, dont le Testateur avoit été maître, & dont il avoit disposé en faveur du peuple Romain. Le grand nombre des Sénateurs ne fut pas de cet avis. Ils venoient tout récemment de prendre possession de la Bithynie, qui leur avoit été laissée par le testament de Nicoméde; & de la Cyrénaïque & de la Libye, qui leur avoit été aussi donnée par celui d'Apion : & ils avoient réduit tous ces pays en provinces Romaines. Ils craignirent, s'ils prenoient encore l'Egypte & l'île de Cypre en vertu d'une pareille donation, que cette facilité à accumuler provinces sur provinces ne révoltât contr'eux les esprits, & ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres Etats. D'ailleurs ils crurent que cette entreprise pourroit bien les engager dans une nouvelle guerre, qui les embarrasseroit fort pendant qu'ils avoient encore celle de Mithridate sur les bras. Ainsi on se contenta pour lors de faire venir de Tyr tous les effets qu'Alexandre y avoit quand il mourut, & on ne toucha point au reste. Cette démarche marquoit assez qu'au fond ils ne renonçoient point au Testament; & la suite le fit connoitre.

Cicer. Orat. 2. in Rullum, n. 41-43.

Voici le quatriéme exemple que nous voions d'Etats laissés par Testament au peuple Romain : coutume fort singuliére,

inouie presque dans toute autre histoire, & qui certainement fait beaucoup d'honneur à ceux en faveur de qui elle s'établit. La voie ordinaire d'étendre les bornes d'un Etat, c'est la guerre, les victoires, les conquêtes. Mais de combien d'injustices & de violences cette voie est-elle accompagnée, & combien faut-il qu'il en coute de ravage & de sang pour se rendre maître d'un pays par la force des armes? Ici rien de pareil. Il n'y a ni larmes ni sang répandu. C'est un aggrandissement pacifique & légitime: c'est une simple acceptation d'un présent volontaire. La soumission n'a rien de forcé, & part du cœur.

Il est une autre sorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en est pas moins dangereuse, je veux dire la séduction: lorsque, pour gagner les suffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des souterrains, des voies détournées, des artifices secrets, & qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes & chez ces peuples, & qu'on ménage de loin des événemens ausquels on veut paroitre n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique assez commune parmi les Princes, & dont, loin de se faire quelque scrupule, on se glorifie.

Attale, le premier, si je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple Romain, n'avoit entretenu avec cette République aucune liaison pendant le peu de tems qu'il régna. Pour Ptolémée Apion roi de la Cyrénaïque, loin que les Romains eussent brigué sa succession, ils y renoncérent, laissant aux peuples la pleine jouissance de leur liberté, & ne l'acceptérent dans la suite qu'y étant forcés en quelque sorte, & malgré eux. On ne voit point non plus qu'ils aient emploié aucune sollicitation secrette ou publique ni auprès de Nicoméde roi de Bithynie, ni auprès de Ptolémée Alexandre roi d'Egypte.

Quels motifs portérent donc ces Princes à en user ainsi? Premiérement, la reconnoissance: la maison d'Attale devoit toute sa splendeur aux Romains; Nicoméde avoit été défendu par eux contre Mithridate. Ensuite l'amour de

leurs peuples, le desir de leur procurer une paix tranquille, l'idée qu'ils avoient de la sagesse, de la justice, & de la modération du peuple Romain. Ils mouroient sans enfans & sans successeurs légitimes: car les bâtards n'étoient point regardés comme tels. Ils n'envisageoient dans l'avenir pour leurs peuples que divisions & guerres intestines pour le choix d'un Roi: l'Egypte & la Syrie leur en fournissoient de tristes exemples. Ils voioient de leurs yeux la tranquillité & le repos dont jouissoient plusieurs villes & plusieurs nations à l'abri & comme sous la sauve-garde de la protection Romaine.

Un Prince, dans le cas dont nous parlons, n'avoit qu'un de ces trois partis à prendre: ou de laisser le trône à l'ambition des Grands de la nation; ou de rendre à ses sujets une entiére liberté, & ériger l'Etat en république; ou de donner son roiaume aux Romains.

Le premier parti exposoit certainement le roiaume à toutes les horreurs d'une guerre civile, que la faction & la jalousie des Grands ne manqueroient pas d'exciter & de renouveller avec fureur. Et l'amour qu'un Prince avoit pour ses sujets, le portoit à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'étoit pas pratiquable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples, dont le génie, le caractére, les mœurs, l'habitude ne permettent pas qu'on les forme en République. Ils ne sont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépendance des loix muettes qui n'imposent pas à leurs sens. Ils sont faits pour la monarchie, & toute autre nature de gouvernement est incompatible avec leurs dispositions naturelles. La Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en est une preuve: & tous les siécles, tous les climats en fournissent des exemples.

Un Prince, en mourant, ne pouvoit donc rien faire de plus sage que de laisser à ses sujets pour ami & pour protecteur un peuple redouté & respecté dans tout l'univers, & par cette raison capable de les défendre contre les entreprises injustes & violentes de leurs voisins.

Combien

Combien de divisions domestiques & de sanglantes discordes leur épargnoit-il par cette sorte de disposition testamentaire ? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains aiant, par un noble désintéressement, refusé le legs qui leur en avoit été fait par le Roi en mourant, ce malheureux roiaume abandonné à lui-même & à sa liberté, livré à l'esprit de cabale & de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres, en un mot devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violens orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroiables, dont l'unique remède fut de prier & en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs un Prince, par cette démarche, ne faisoit que prévenir, mais avantageusement pour son peuple, ce qui devoit nécessairement arriver tôt ou tard. Y avoit-il quelque ville, quelque Etat, capable de tenir tête aux Romains ? Pouvoit-on espérer qu'un roiaume, sur tout quand la famille roiale seroit éteinte, se soutiendroit contr'eux, & conserveroit lontems son indépendance ? C'étoit donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains ; & il y avoit de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire. Car ils mettoient une grande différence entre les peuples qui se donnoient à eux de plein gré comme à des amis & des protecteurs, & ceux qui ne se rendoient que par la force, après une longue & opiniâtre résistance, & contraints par des défaites réitérées de céder enfin au vainqueur. On a vû avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins les principaux de la nation, & après eux les Achéens, furent traités, sur tout dans les premiéres années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangéres, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisoit-il sentir. La

soumission de la Gréce à l'Empire Romain, même sous les Empereurs, fut plutôt une mouvance qui assuroit la tranquillité publique, qu'un assujettissement à charge aux particuliers, & préjudiciable à la société. La plupart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes loix, avoient toujours leurs Magistrats, & à peu de choses près jouissoient d'une pleine liberté. Par là ils étoient à couvert de toutes les incommodités & de tous les malheurs qu'attire la guerre avec des voisins, laquelle avoit si lontems & si cruellement désolé les Républiques de la Gréce du tems de leurs ancêtres. Ainsi les Grecs sembloient gagner beaucoup en rachetant ces inconvéniens par quelque diminution de leur liberté.

Il est vrai que l'avarice des Gouverneurs faisoit quelquefois beaucoup souffrir les provinces. Mais c'étoient des orages passagers, qui n'avoient pas de longues suites, ausquels la bonté & la justice d'un successeur homme de bien apportoient un promt reméde, & qui après tout n'étoient point comparables aux désordres qu'entrainoient après elles les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens les uns contre les autres; & encore moins aux violences & aux ravages que causoient dans plusieurs villes & plusieurs Etats l'avarice insatiable & la cruauté barbare des Tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenoient les Princes en laissant aux Romains après leur mort la direction de leurs Etats, c'est que jamais les peuples ne réclamérent contre cette disposition, & n'excitérent de revolte de leur propre mouvement, pour en empêcher l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleinement les Romains, ni justifier en tout leur conduite. J'ai fait remarquer assez souvent les vûes d'intérêt & de politique qui les faisoient agir. Je dis seulement que la domination Romaine, sur tout par raport à ceux qui se soumettoient volontairement, étoit douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, & pour eux une source

de paix & de tranquillité. Il se trouvoit des particuliers violens, qui faisoient commettre au peuple Romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple: mais il y avoit toujours dans la République un nombre considérable de citoiens zélés pour le bien public qui s'élevoient contre ces violences, & qui se déclaroient hautement pour la justice. Il n'en fut pas de même dans l'affaire de Cypre, qu'il est tems d'exposer.

Clodius, qui commandoit une petite flote vers la Cilicie, fut battu & même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avoit été envoié. Il fit prier Ptolémée roi de Cypre, frere de Ptolémée Auléte, de lui envoier de quoi paier sa rançon. Ce Prince, dont l'avarice tenoit du prodige, ne lui envoia que deux talens. Les Pirates aimérent mieux relâcher Clodius sans rançon, que d'en prendre une si modique. *Strab. l. 14. pag. 684.* *Deux mille écus.*

Il songea dès qu'il le put à se venger de ce Roi. Il avoit trouvé le moien de se faire élire Tribun du peuple, charge importante, qui lui donnoit un grand pouvoir. Clodius en usa pour perdre son ennemi. Il prétendit que ce Prince n'avoit aucun droit sur le roiaume de Cypre, qui avoit été légué au peuple Romain par le testament d'Alexandre qui étoit mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le roiaume d'Egypte, & celui de Cypre qui en dépendoit, appartenoient aux Romains en vertu de cette donation; & en conséquence Clodius obtint un ordre du peuple, de saisir le roiaume de Cypre, de déposer Ptolémée, & de confisquer tous ses effets. Pour faire exécuter un ordre si injuste, il eut le crédit & l'adresse de faire nommer le plus juste des Romains, je veux dire Caton, qu'il éloigna [a] de la République sous le prétexte d'une si honorable commission, pour ne point trouver en lui un obstacle aux desseins violens & *An. M. 3946. Av. J. C. 58.*

a P. Clodius in Senatu, sub honorificentissimo ministerii titulo, M. Catonem à rep. relegavit. Quippe legem tulit, ut is... mitteretur in insulam Cyprum, ad spoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vitiis eam contumeliam meritum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 45.*

criminels qu'il méditoit. Caton fut donc envoié dans l'île de Cypre, pour dépouiller de son roiaume un Prince, qui méritoit bien cet affront, dit un Historien, par tous ses déréglemens : comme si les vices d'un homme étoient un titre légitime pour s'emparer de tous ses biens.

Plut. in Caton. pag. 776. En arrivant à Rhodes, Caton fit dire à Ptolémée de se retirer paisiblement ; & lui promit, s'il le faisoit, de lui procurer la Souveraine Sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étoient assez considérables pour le faire subsister honorablement. Ptolémée rejetta cette proposition. Cependant il n'étoit pas en état de se défendre contre la puissance des Romains : mais il ne pouvoit se résoudre, après avoir porté si lontems la Couronne, à vivre en simple particulier. Résolu donc de terminer son régne & sa vie en même tems, il s'embarqua avec toutes ses richesses, & se mit en mer. Il avoit dessein de faire percer son vaisseau, afin de périr ainsi avec tous ses trésors. Mais quand il vint à l'exécution, quoiqu'il persistât toujours dans la résolution de périr lui-même, il n'eut pas le courage d'envelopper ses innocentes & bien aimées richesses dans sa ruine, & [a] fit voir par là qu'il les aimoit plus qu'il ne s'aimoit lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil esclave de son argent. Il revint à terre, & remit ses trésors dans leurs magazins ; & après cela il s'empoisonna, & laissa tout à ses ennemis. Caton apporta ces trésors l'année suivante à Rome. La somme fut si grosse, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en étoit il entré dans le trésor une pareille. Plutarque la fait monter à près de sept mille talens. (vingt & un millions) Caton fit vendre publiquement tous les effets & les meubles précieux de Ptolémée, & ne s'en réserva qu'un portrait de Zénon, fondateur de la secte des Stoïciens dont il avoit embrassé les sentimens.

a Procul dubio hic non possedit divitias, sed à divitiis possessus est ; titulo rex insulæ, animo pecuniæ miserabile mancipium. *Val. Max.*

Le peuple Romain se dévoile ici, & se montre, non plus tel qu'il avoit été dans les beaux siécles de la République, plein de mépris pour les richesses & d'estime pour la pauvreté, mais tel qu'il étoit devenu depuis que l'or & l'argent étoient entrés en triomphe à Rome avec les Généraux qui avoient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier & de diffamer les Romains que cette derniére action. » Au [a] lieu qu'autrefois, dit » Cicéron, le peuple Romain se faisoit un honneur, & » presque un devoir, de rétablir sur le trône des Rois en» nemis qu'il avoit vaincus, & qui avoient porté les ar» mes contre lui : maintenant un Roi, toujours allié, ou » du moins toujours ami du peuple Romain, qui ne lui » avoit jamais fait aucun tort, de qui ni le Sénat ni aucun » de nos Généraux n'avoit jamais reçu aucune plainte, » qui jouissoit tranquillement des Etats que ses peres lui » avoient laissés, s'en voit dépouillé tout d'un coup sans » aucune formalité, & tous ses biens vendus à l'encan » presque sous ses yeux par l'ordre de ce même peuple » Romain. Voila, continue Cicéron, de quoi rassurer » les autres Rois, à qui ce funeste exemple apprend qu'il » ne faut parmi nous qu'une intrigue secrette de quelque » Tribun séditieux pour les arracher de leur trône, & les » dépouiller en un moment de tous leurs biens.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que Caton, le plus juste & le plus homme de bien de ces tems-là, (mais

a Ptolemæus, rex, si nondum socius, at non hostis, pacatus, quietus, fretus imperio populi Romani, regno paterno atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil suspicante, est rogatum, ut sedens, cum purpura & sceptro, & illis insignibus regiis, præconi publico subjiceretur; & imperante populo Romano, qui etiam victis bello regibus regna reddere consuevit, rex amicus, nulla injuria commemorata, nullis repetitis rebus, cum bonis omnibus publicaretur... Cyprius miser, qui semper socius, semper amicus fuit; de quo nulla unquam suspicio durior aut ad Senatum, aut ad imperatores nostros allata est : vivus (ut aiunt) est & videns, cum victu ac vestitu suo, publicatus. En cur ceteri reges stabilem esse suam fortunam arbitrentur, cùm hoc illius funesti anni perdito exemplo videant, per tribunum aliquem se fortunis spoliari (posse) & regno omni nudari. *Cic. orat. pro Sextio, n. 57. & 59.*

qu'est-ce que la vertu & la justice des payens la plus éclatante ?) ait voulu prêter son ministére & son nom à une injustice si criante. Cicéron, qui avoit des raisons de le ménager, & qui n'osoit blâmer ouvertement sa conduite, montre néanmoins dans la même harangue que je viens de citer, mais d'une maniére fine & délicate, & en paroissant l'excuser, combien cette démarche l'avoit deshonoré.

Dans le séjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Auléte roi d'Egypte, & frere de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réserve à un des Livres suivans à exposer l'histoire de ce Prince, qui mérite une attention particuliére.



LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

SUITE
DE L'HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

LIVRE



Tête de Crassus présentée au Roy des Parthes

LIVRE VINGT-DEUXIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



LE VINGT-DEUXIÉME Livre eſt partagé en trois Articles, qui tous trois ſont des Abrégés : le premier, de l'hiſtoire des Juifs depuis le régne d'Ariſtobule juſqu'à celui d'Hérode le Grand ; le ſecond, de l'hiſtoire des Parthes depuis l'établiſſement de cet Empire juſqu'à la défaite de Craſſus ; le troiſiéme, de l'hiſtoire des Rois de Cappadoce juſqu'à la réunion de ce Roiaume à l'Empire Romain.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'hiſtoire des Juifs depuis Ariſtobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, juſqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen.

COMME l'hiſtoire des Juifs eſt ſouvent liée avec celle des Rois de Syrie & d'Egypte, j'ai eu ſoin, dans l'occaſion, d'en raporter ce qui m'a paru le plus néceſſaire & le plus propre à mon ſujet. J'ajouterai ici ce qui reſte de cette hiſtoire juſqu'au régne d'Hérode le Grand. L'hiſtorien Joſéphe, qui eſt entre les mains de tout le monde, ſatisfera la juſte curioſité de ceux qui voudront s'en inſtruire plus à fond. On pourra auſſi conſulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

§. I. *Régne d'Ariſtobule I. qui dure deux ans.*

AN. M. 3898. AV. J.C. 106. *Joſeph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 19. *&c.* *Id de bell. Jud.* 1-3.

HYRCAN, Grand Prêtre & Prince des Juifs, avoit laiſſé cinq fils en mourant. Le premier étoit Ariſtobule, le ſecond Antigone, le troiſiéme Alexandre Jannée, le nom du quatriéme eſt inconnu. Le cinquiéme s'appelloit Abſalom.

Ariſtobule, comme l'aîné, ſuccéda à ſon pere dans la Souveraine Sacrificature, & dans la Principauté temporelle. Dès qu'il ſe vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit encore porté. La conjonćture des tems lui parut très favorable pour cette entrepriſe. Les Rois de Syrie & d'Egypte, qui ſeuls pouvoient s'y oppoſer, étoient des Princes foibles, embarraſſés par des guerres inteſtines & domeſtiques, peu aſſurés ſur le trône, & ne s'y maintenant pas lontems. Il ſavoit que les Romains étoient fort portés à autoriſer ces démembremens & ce partage d'Etats des Rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs il étoit naturel qu'Ariſto-

bule profitât des victoires & des conquêtes de ses ancêtres qui avoient donné une consistance assurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à soutenir la majesté d'un Roi parmi ses voisins.

La mere d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendoit gouverner: mais Aristobule fut le plus fort, la mit en prison, & l'y fit mourir de faim. Pour ses freres, comme il aimoit beaucoup Antigone le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en prison, & les y retint tant qu'il vécut.

Lors qu'Aristobule se fut établi dans la pleine possession de l'autorité qu'avoit eu son pere, il fit la guerre aux Ituréens; & après en avoir soumis la plus grande partie, il les obligea d'embrasser le Judaïsme, comme quelques années auparavant Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de se faire circoncire & d'embrasser la religion Juive, ou de sortir de leur pays, & d'aller chercher un établissement ailleurs. Ils aimérent mieux rester, & faire ce qu'on exigeoit d'eux: & ainsi ils furent incorporés aux Juifs pour le spirituel & pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Asmonéens. Elle marque qu'on n'avoit pas alors une juste idée de la religion, qui ne se commande point par force, & qui ne doit être reçue que volontairement & par persuasion. L'Iturée, où demeuroient ceux dont il s'agit, faisoit partie de la Célé-Syrie, au Nord-Est de la frontiére d'Israel, entre l'héritage de la demi-Tribu de Manassé au-delà du Jourdain, & le territoire de Damas.

AN. M. 3898. Av. J. C. 106. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 19.

Une maladie obligea Aristobule de revenir de l'Iturée à Jérusalem, & de laisser le commandement de l'armée à son frere Antigone, pour achever la guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & sa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indisposer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une espéce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au Temple

tout armé & avec ses gardes, comme il étoit entré dans la ville, sans se donner le tems de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoia ordre de se desarmer, & de le venir trouver en diligence, comptant que s'il refusoit d'obéir, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais dessein ; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avoit envoié, gagné par la Reine & par sa cabale, lui raporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi souhaitoit de le voir tout armé comme il étoit. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver ; & les gardes qui le virent armé, exécutérent leurs ordres, & le tuérent.

Aristobule, aiant su tout ce qui s'étoit passé, en fut vivement touché, & ne put se consoler de sa mort. Tourmenté par les remords de sa conscience pour ce meurtre, & pour celui de sa mere, il traîna une vie misérable, & expira enfin dans les douleurs & dans le desespoir.

§. II. *Régne d'Alexandre Jannée qui dure 27 ans.*

AN. M. 3899. AV. J. C. 105. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 20. *Id. de bello Jud.* I. 3.

SALOMÉ femme d'Aristobule, aussitôt après sa mort, tira de prison les trois Princes que son mari y avoit mis. Alexandre Jannée, l'aîné des trois, fut couronné. Il fit mourir celui qui le suivoit, qui avoit tâché de lui enlever la Couronne. Pour le troisiéme, nommé Absalom, qui étoit d'une humeur paisible, & qui ne songeoit qu'à vivre tranquillement en simple particulier, il lui accorda sa faveur, & le protégea pendant toute sa vie. Il n'en est plus parlé, que lorsqu'il donna sa fille en mariage à Aristobule le plus jeune des fils de son frere Alexandre, & qu'il le servit contre les Romains au siége de Jérusalem, où il fut fait prisonnier quarante deux ans après, lorsque le Temple fut pris par Pompée.

Id. Antiq. XIV. 8.

Pendant que tout ceci se passoit, les deux Rois de Syrie, dont Grypus régnoit à Antioche, & Antiochus de Cyzique à Damas, se faisoient une cruelle guerre, quoiqu'ils fussent freres. Cléopatre & Alexandre le plus jeune de ses fils régnoient en Egypte, & Ptolémée Lathyre l'aîné en Cypre.

Alexandre Jannée, quelque tems après qu'il fut retourné à Jérusalem, & qu'il eut pris possession du trône, avoit mis sur pié une bonne armée qui passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de Gadara, il prit encore quelques autres places très fortes, situées aussi au dela du Jourdain. Mais, ne se tenant pas assez sur ses gardes à son retour, il fut battu par l'ennemi, & perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avoit fait, & son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, & de la honte qui la suivoit. Il eut même le chagrin de voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avoient une maligne joie. Car, depuis la querelle qu'eut Hyrcan avec les Pharisiens, ils avoient toujours été ennemis de sa maison, & sur tout de cet Alexandre. Et comme ils entraînoient presque tout le peuple après eux, ils l'avoient si fort prévenu & animé contre lui, que ce fut la véritable source des desordres & des brouilleries dont tout son régne fut troublé.

Cette perte, toute grande qu'elle étoit, n'empécha pas que, voiant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux postes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, la tenoient comme bloquée; & c'étoit ce qu'il s'étoit proposé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec soin toutes les occasions de se venger d'eux. AN. M. 3904. AV. J. C. 100.

Dès que ses affaires le lui permirent, il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui en étoit Gouverneur, défendit la place un an entier avec un courage & une prudence, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Son propre frere, nommé Lysimaque, ne put voir sa gloire sans envie; & cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrérent la ville à Alexandre. En y entrant, on eût dit, à son air & aux ordres qu'il AN. M. 3906. AV. J. C. 98. AN. M. 3907. AV. J. C. 97.

donnoit, qu'il avoit dessein d'user de sa victoire avec clémence & modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, & que rien ne pouvoit lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire; & l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui couta bien cher. Car les habitans de Gaza se défendirent en desespérés, & lui tuérent presque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, & fit de cette ancienne & fameuse ville un tas de ruines: après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

An. M. 3909. Av. J. C. 95. Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 21.

Quelque tems après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le Temple, & qu'en qualité de Souverain Sacrificateur il offroit à l'autel des Holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, & le traitant entr'autres d'*Esclave:* reproche qui déclaroit assez qu'ils le regardoient comme indigne & de la Couronne & du Pontificat. C'étoit une suite de ce qu'avoit osé avancer Eléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités irritérent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolens à la tête de ses gardes, & en tua jusqu'au nombre de six mille. Voiant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, & prit pour ses gardes des troupes étrangéres qu'il fit venir de la Pisidie & de la Cilicie, & il en forma un corps de six mille hommes qui l'accompagnoient par tout.

An. M. 3910. Av. J. C. 94.

Quand Alexandre vit l'orage qui s'étoit élevé contre lui un peu appaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il tomba dans une embuscade, où il perdit la plus grande partie de son armée, & eut de la peine à se sauver lui-même.

An. M. 3912. Av. J. C. 92.

A son retour à Jérusalem, les Juifs, outrés de cette perte, se révoltérent contre lui. Ils se flatoient de le trouver si affoibli & si abbattu de ce dernier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever sa perte, qu'ils souhaitoient depuis

si lontems. Alexandre, qui ne manquoit ni d'application ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-dessus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur opposer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ses sujets, qui dura six ans, & causa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus & défaits en plusieurs occasions.

Alexandre aiant pris une ville où plusieurs des rebelles s'étoient enfermés, en emmena huit cens à Jérusalem, & les y fit tous crucifier en un même jour : & quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes & leurs enfans, & les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le Roi donnoit un régal à ses femmes & à ses concubines dans un endroit d'où l'on voioit tout ce qui se passoit : & cette vûe étoit pour lui & pour elles la principale partie de la fête. Quelles horreurs! Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, avoit couté la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles.

AN. M. 3918. Av. J. C. 86.

Alexandre, après l'avoir appaisée, fit plusieurs expéditions au-dehors avec un très grand succès. De retour à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chére & aux excès du vin, qui lui causérent une fiévre quarte, dont il mourut au bout de trois ans, après en avoir régné vingt-sept.

AN. M. 3925. Av. J. C. 79.

Il laissa deux fils, Hyrcan & Aristobule : mais il ordonna qu'Alexandra sa femme gouverneroit le roiaume tant qu'elle vivroit, & qu'elle choisiroit celui de ses deux fils qu'elle voudroit pour régner après elle.

§. III. *Régne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure 9 ans. Cependant Hyrcan son fils aîné exerce la Grande Sacrificature.*

ALEXANDRA, selon le conseil que son mari lui avoit donné en mourant, se soumit elle & ses enfans au pouvoir des Pharisiens, leur déclarant qu'elle ne faisoit en cela que se conformer aux derniéres volontés d'Alexandre. Par cette démarche, elle gagna si bien les esprits, qu'oubliant leur haine pour le mort, quoiqu'elle eût été por-

AN. M. 3926. Av. J. C. 78. *Joseph. Antiq. lib. XIII. cap. 23. 24 & de Bell. Jud. l. 4.*

tée pendant sa vie aussi loin qu'il étoit possible, ils la changérent, dans ces commencemens, en vénération & en respect pour sa mémoire : & au lieu des invectives & des injures qu'ils avoient toujours vomies contre lui, ce n'étoit plus qu'éloges & panégyriques, où ils relevoient sans mesure les grandes actions d'Alexandre, par lesquelles la Nation se trouvoit aggrandie, & son pouvoir, son honneur, & son crédit augmentés. Enfin ils ramenérent si bien le peuple, qu'ils avoient toujours jusques-là irrité contre lui, qu'on lui fit une pompe funébre plus somptueuse & plus honorable que n'en avoit eu aucun de ses prédécesseurs ; & qu'Alexandra, comme son testament le portoit, fut établie Administratrice Souveraine de la Nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle & sans réserve au pouvoir & aux volontés des Pharisiens, tenoit lieu auprès d'eux de tout mérite, & faisoit disparoitre tout défaut, & même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette Princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan Souverain Sacrificateur : il avoit alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avoit promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux Pharisiens. La premiére chose qu'ils firent fut de casser le Décret par lequel Jean Hyrcan, pere des deux derniers Rois, avoit aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercérent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étoient déclarés leurs ennemis sous le régne précédent, sans que la Reine pût les en empêcher, parce qu'elle s'étoit lié les mains en se mettant entre celles des Pharisiens. Elle avoit vû du tems de son mari, ce que c'étoit qu'une guerre civile, & les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignoit d'en allumer une nouvelle ; & ne voiant point d'autre moien de la prévenir, que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs & inexorables, elle croioit devoir permettre un mal pour en empêcher un plus grand.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, peut beaucoup contribuer à nous faire connoitre l'état du peuple Juif, & le caractére de ceux qui le gouvernoient. Les

Les Pharisiens continuoient toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. On les rendoit responsables de toutes ses cruautés, & de toutes les fautes dont ils jugeoient à propos de noircir sa mémoire. Ils s'étoient déja défaits, sur ce prétexte, de plusieurs de leurs ennemis; & ils inventoient tous les jours de nouveaux chefs d'accusation pour perdre ceux qui leur déplaisoient le plus entre ceux qui restoient encore.

An. M. 3931. Av. J. C. 73. *Joseph. Antiq. lib.* XIII. *cap.* 24. & *de Bell. Jud.* 1-4.

Les amis & les partisans du feu Roi voiant que ces persécutions ne finissoient point, & qu'on avoit juré leur perte, s'assemblérent enfin, & vinrent en corps trouver la Reine, avec Aristobule son second fils à leur tête. Ils lui représentérent les services qu'ils avoient rendus au feu Roi; leur fidélité & leur attachement pour lui dans toutes ses guerres, & dans les embarras où il s'étoit trouvé pendant les troubles. Qu'il leur étoit bien dur, qu'on leur fit, à présent qu'elle les gouvernoit, un crime de tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & de se voir sacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cause de leur attachement pour elle & pour sa maison. Ils la supplioient d'arrêter ces sortes de recherches; ou, si elle ne le pouvoit pas, de leur permettre de se retirer du pays, & d'aller chercher ailleurs un asyle: ou du moins qu'on les mît dans les places où elle avoit garnison, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voioit, & de l'injustice qu'on leur faisoit. Mais il ne dépendoit pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité: car elle s'étoit donné des maîtres, en s'engageant à ne rien faire sans le consentement des Pharisiens. Qu'il est dangereux de donner trop d'autorité à de telles gens! Ils crioient que ce seroit arrêter le cours de la Justice, que de suspendre les recherches contre des coupables: que c'étoit-là une démarche qu'aucun Gouvernement ne devoit jamais souffrir: & qu'ainsi ils n'y donneroient jamais les mains. D'un autre côté la Reine crut ne devoir point consentir que les vrais & fidéles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeu-

reroit alors ſans appui à la merci d'une faction turbulente, & n'auroit aucune reſſource en cas de néceſſité. Elle ſe détermina donc au troiſiéme parti qu'ils lui avoient propoſé, & les diſperſa dans les places où elle avoit garniſon. Elle y trouvoit deux avantages: le premier, que leurs ennemis n'oſeroient les attaquer dans ces places fortes, où ils auroient les armes à la main; & le ſecond, que ce ſeroit toujours pour elle un corps de réſerve, ſur lequel elle pouvoit compter dans l'occaſion en cas de brouillerie.

AN. M. 3934. Av. J. C. 70. Quelques années après, la Reine Alexandra tomba malade d'une maladie très dangereuſe, & qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Ariſtobule, le plus jeune de ſes fils, vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, comme il avoit depuis lontems formé le deſſein de s'emparer de la Couronne à ſa mort, il ſe déroba de nuit de Jéruſalem avec un ſeul domeſtique, & s'en alla dans les places, où, ſelon le plan qu'il en avoit donné, on avoit mis en garniſon les amis de ſon pere. Il y fut reçu à bras ouverts, & en quinze jours de tems vingt-deux de ces places & châteaux ſe donnérent à lui; ce qui le rendit maître de preſque toutes les forces de l'Etat. Le peuple, auſſi bien que l'armée, étoit tout diſpoſé à ſe déclarer pour lui, las de la dure adminiſtration des Phariſiens, qui avoient gouverné en maîtres ſous Alexandra, & étoient devenus inſupportables à tout le monde. On venoit donc en foule de tous côtés ſe ranger ſous les étendars d'Ariſtobule, dans l'eſpérance qu'il aboliroit la tyrannie des Phariſiens; ce qu'on ne pouvoit pas attendre d'Hyrcan ſon aîné, élevé par ſa mere dans une ſoumiſſion aveugle pour cette ſecte; outre qu'il n'avoit ni le courage ni la capacité néceſſaires pour un deſſein ſi vigoureux: car il étoit peſant & indolent, ſans activité, ſans application, & d'un fort petit génie.

Quand les Phariſiens virent que le parti d'Ariſtobule groſſiſſoit, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, repréſenter à la Reine mourante ce qui ſe paſſoit, & lui demander ſes ordres & ſon aſſiſtance. Sa réponſe fut, qu'elle n'étoit plus en état de ſe mêler de ces ſortes d'affaires, & qu'elle leur en laiſſoit le ſoin. Cependant elle inſtitua Hyrcan ſon héritier, & expira peu de tems après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône; & les Pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule étoit sorti de Jérusalem, ils avoient fait mettre dans le château de * Baris sa femme & ses enfans qu'il avoit laissés, pour s'en servir comme d'otages contre lui. Mais, voiant que cela ne l'arrêtoit point, ils levérent une armée. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes qui prirent le parti de son frere, fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, & de se renfermer dans le château de Baris; & ses partisans prirent le Temple pour asyle. Peu de tems après ils se soumirent aussi à Aristobule, & Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui.

Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. I. & de bell. Jud. I-4.

§. IV. *Régne d'Aristobule II. qui dure six ans.*

AN. M. 3935. AV. J. C. 69.

PAR L'ACCOMMODEMENT qui se fit, on convint qu'Aristobule auroit la Couronne & la Souveraine Sacrificature, & qu'Hyrcan lui résigneroit l'une & l'autre, & se contenteroit d'une vie privée sous la protection de son frere, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre: car il aimoit le repos & ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des Pharisiens finit avec son régne, après avoir tourmenté la nation Juive depuis la mort d'Alexandre Jannée.

Les troubles de l'Etat ne finirent pas de même: l'ambition d'Antipas, plus connu sous le nom d'Antipater, pere d'Hérode, y donna lieu. Il étoit Iduméen de race, & Juif de religion, de même que tous les autres Iduméens depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embrasser le Judaïsme. Comme il avoit été élevé à la Cour d'Alexandre Jannée, & d'Alexandra sa femme qui régna après lui, il s'étoit emparé de l'esprit d'Hyrcan leur fils aîné, dans l'espérance de s'élever par sa faveur lorsqu'il parviendroit à la Couronne. Mais quand il vit toutes ses mesures rompues par

AN. M. 3939. AV. J. C. 65.

* Baris *étoit un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du Temple, sur la même montagne.*

Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 2-8. & de bell. Jud. 1-5.

la déposition d'Hyrcan & le couronnement d'Aristobule, de qui il n'avoit rien à espérer, il emploia toute son habileté & tous ses soins à faire remonter Hyrcan sur le trône.

Celui-ci, par son moien, s'étoit d'abord adressé à Arétas roi de l'Arabie Pétrée, pour l'aider à se rétablir. Après divers événemens, que je passe pour ne point trop allonger cette histoire, il eut recours à Pompée, qui, au retour de son expédition contre Mithridate, étoit venu en Syrie.

Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 5.
Id. de bell. Jud. 1-5.

Il y prit connoissance de la cause d'Hyrcan & d'Aristobule, qui s'y étoient rendus en personne suivant ses ordres. Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre. Ils représentoient, qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi: qu'ils avoient accoutumé depuis lontems de ne l'être que par le Souverain Sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administroit la Justice selon les loix & les réglemens qui leur avoient été transmis par leurs ancêtres. Qu'à la vérité les deux freres étoient de la race Sacerdotale, mais qu'ils avoient changé la forme du Gouvernement pour une nouvelle qui les mettroit dans l'esclavage si on n'y remédioit.

Hyrcan se plaignoit, qu'Aristobule le dépouilloit injustement de son droit d'aînesse, en usurpant tout, & ne lui laissant qu'une petite terre pour son entretien. Il l'accusoit aussi de faire le métier de corsaire sur mer, & de piller ses voisins sur terre. Et pour confirmer ce qu'il alléguoit contre lui, il produisoit près de mille Juifs, & des principaux de la nation, qu'Antipater avoit fait venir exprès, pour appuier par leur témoignage ce que ce Prince avoit à dire contre son frere.

Aristobule répondit à cela: Qu'Hyrcan avoit été déposé uniquement à cause de son incapacité. Que sa nonchalance & sa paresse le rendant absolument incapable des affaires, le peuple l'avoit méprisé, & que lui Aristobule avoit été obligé de prendre les rênes du Gouvernement, pour l'empécher de tomber en des mains étrangéres. Enfin, qu'il ne portoit point d'autre titre que celui qu'avoit eu son pere Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançoit, il produisit plusieurs jeunes gens de qua-

lité du pays, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence & le bel air. Leurs habits superbes, & leurs maniéres hautes & pleines de fierté, ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avoit de la violence dans la conduite d'Aristobule : mais il ne voulut pourtant pas prononcer si tôt, de peur qu'Aristobule irrité ne traversât ses desseins du côté de l'Arabie, qu'il avoit fort à cœur. Il renvoia donc civilement les deux freres, & leur dit qu'à son retour, après qu'il auroit soumis Arétas & ses Arabes, il passeroit par la Judée, & qu'alors il régleroit leur affaire, & mettroit ordre à tout.

Aristobule, qui comprit bien la pensée de Pompée, partit de Damas brusquement, & sans lui faire la moindre civilité; revint en Judée; fit prendre les armes à ses sujets; & se mit en état de se défendre. Par cette conduite il se fit de Pompée un ennemi mortel.

Pompée se mit à faire les préparatifs pour la guerre d'Arabie. Arétas avoit jusques-là méprisé les armes Romaines : mais quand il les vit de près, & que cette armée victorieuse alloit entrer dans ses Etats, il envoia faire ses soumissions par une ambassade. Pompée ne laissa pas de s'avancer jusqu'à Pétra sa capitale, qu'il emporta. Arétas y fut pris. Pompée le fit d'abord garder: mais dans la suite, il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui imposa Pompée, qui retourna aussitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avoit fait Aristobule en Judée. Il y mena son armée, & trouva Aristobule posté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du pays sur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par son pere Alexandre, qui lui avoit donné son nom. Pompée l'envoia sommer de descendre, pour le venir trouver. Aristobule n'en avoit guéres envie: mais il se rendit enfin à l'avis de ceux qui étoient avec lui, qui redoutant une guerre avec les Romains, lui conseillérent d'y aller. Il le fit, & après une conversation qui roula sur son différend avec son frere, il revint dans son château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâ-

cher par cette complaiſance de gagner Pompée, & de l'engager à décider en ſa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laiſſoit pas de bien garnir ſes places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défenſe vigoureuſe, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la derniére fois qu'il y vint l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en ſequeſtre, & lui fit ſigner des ordres pour cela à tous les Commandans de ces places.

Ariſtobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, ſe rendit en diligence à Jéruſalem, & y prépara tout pour la guerre. Réſolu de garder la Couronne, il ſe trouvoit le jouet de deux paſſions oppoſées, l'eſpérance & la crainte. Quand il voioit la moindre apparence que Pompée décideroit en ſa faveur, il emploioit tous les artifices de la complaiſance pour ſe le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raiſon de ſoupçonner qu'il ſe déclareroit contre lui, il ſuivoit une conduite toute oppoſée. Voila ce qui produiſit le contraſte qui ſe voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le ſuivit de près. Le premier endroit où il campa en allant à Jéruſalem, fut Jéricho, où il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le Livre ſuivant.

Il continua ſa marche vers Jéruſalem. Quand il en fut proche, Ariſtobule, qui commençoit à ſe repentir de ce qu'il avoit fait, vint le trouver, & tâcha de ſe raccommoder avec lui, en lui promettant une ſoumiſſion entiére, & une groſſe ſomme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ſes offres, & envoia Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce Lieutenant Général arriva à Jéruſalem, il trouva les portes fermées; & au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria de deſſus la muraille, que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée là-deſſus, ne voulant pas qu'on ſe moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Ariſtobule qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jéruſalem. C'étoit une ville extrêmement forte par ſa ſituation, & par les ouvrages qu'on y avoit faits;

&, sans la division qui étoit au dedans, elle auroit pû faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule vouloit défendre la place, sur tout quand ils virent que Pompée retenoit leur Roi prisonnier. Mais ceux qui favorisoient le parti d'Hyrcan, vouloient qu'on ouvrît les portes à Pompée. Et comme ces derniers faisoient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du temple pour le défendre; & fit rompre les ponts du fossé & de la vallée qui l'environnoient. Pompée à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le Temple. La place tint trois mois entiers, & auroit encore tenu autant, & peutêtre obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observoient le Sabbat. Ils croioient bien qu'il leur étoit permis de se défendre quand on les attaquoit, mais non d'empécher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains surent mettre à profit cette inaction des jours de Sabbat. Ils n'attaquoient point pour lors les Juifs, mais ils combloient les fossés, faisoient leurs approches, & plaçoient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abbattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, & fit une bréche aussi grande qu'il la faloit pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris, & le desordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les Prêtres qui étoient alors dans le Temple occupés à faire le service, le continuérent avec un sang froid surprenant, malgré la rage de leurs ennemis, & la douleur de voir massacrer à leurs yeux leurs amis & leurs parens. Plusieurs d'entr'eux virent méler leur sang avec celui des sacrifices qu'ils offroient; & l'épée des ennemis en fit des victimes de leur devoir. Heureux & dignes d'envie, s'ils eussent été aussi fidéles à l'esprit qu'à la lettre!

Pompée, avec plusieurs des hauts Officiers, entra dans le Temple, & non seulement dans le lieu Saint, mais jusques dans le lieu très Saint, où, par la Loi, il n'étoit permis à personne d'entrer qu'au Souverain Sacrificateur une

fois l'an, le jour solennel de l'Expiation. C'est ce qui affligea le plus vivement les Juifs, & ce qui souleva le plus ce peuple contre les Romains.

Pompée ne toucha point au trésor du Temple, composé pour la plus grande partie des sommes qui y avoient été déposées par les familles particuliéres pour être plus en sureté. Il s'y trouva deux mille talens en argent monnoié, sans compter les vases d'or & d'argent qui étoient sans nombre, & d'un prix infini. Ce [a] n'étoit point, dit Cicéron, par respect pour la majesté du Dieu honoré dans ce Temple que Pompée en usa de la sorte; car, selon lui, rien n'étoit plus méprisable que la religion des Juifs, plus indigne de la sagesse & de la grandeur des Romains, plus opposé aux maximes de leurs ancêtres. Pompée, par ce noble desintéressement, voulut seulement ôter à la malignité & à la médisance tout lieu d'attaquer sa réputation. Voila ce que pensoient les plus éclairés d'entre les payens sur l'unique religion du vrai Dieu. Ils blasphémoient ce qu'ils ne connoissoient pas.

Six millions.

On a remarqué que jusques-là tout avoit réussi à Pompée : mais que depuis cette curiosité sacrilége son bonheur l'avoit abandonné, & que l'avantage remporté sur les Juifs fut sa derniére victoire.

§. V. *Régne d'Hyrcan II. qui dure 24 ans.*

An. M. 3941.
Av. J. C. 63.

POMPE'E aiant ainsi mis fin à la guerre, fit démolir les murailles de Jérusalem, rétablit Hyrcan, fit prisonniers Aristobule & ses deux fils Alexandre & Antigone, & les envoia à Rome. Il démembra plusieurs villes du roiaume de Judée, qu'il unit au Gouvernement de Syrie, imposa tribut à Hyrcan, & laissa l'Intendance du pays à Anti-

a Cn. Pompeius, captis Hierosolymis, victor ex illo fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia, sapienter, quòd in tam suspiciosa ac maledica civitate locum sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credo religionem & Judæorum & hostium impedimento præstantissimo imperatori, sed pudorem fuisse... Istorum religio sacrorum à splendore hujus imperii, gravitate nominis vestri, majorum institutis abhorrebat. *Cic. pro Flacco, n. 67-69.*

pater,

pater, qui étoit à la Cour d'Hyrcan, & un de ses principaux Ministres. Alexandre se sauva sur la route, & revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

Hyrcan se trouvant trop foible pour entrer en campagne contre lui, eut recours aux armes des Romains. Gabinius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, & y rétablit Hyrcan dans la Souveraine Sacrificature. Il fit de grands changemens au Gouvernement civil: car il le rendit Aristocratique de Monarchique qu'il étoit: mais ils furent de peu de durée. AN. M. 3947. AV. J. C. 57. *Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 10. Id. de bell. Jud. 1.6.*

Crassus marchant contre les Parthes, mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arrêta à Jérusalem, où il avoit entendu dire que l'on gardoit de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avoit de richesses dans le Temple, qui montoient à la somme de dix mille talens, c'est-à-dire de trente millions. AN. M. 3950. AV. J. C. 54.

César, après son expédition d'Egypte, étant venu en Syrie, Antigone, qui s'étoit sauvé de Rome avec son pere Aristobule, vint se jetter à ses piés, le pria de le rétablir sur le trône de son pere qui pour lors étoit mort, & fit de grandes plaintes contre Antipater & Hyrcan. César leur avoit de trop grandes obligations à l'un & à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts: car, comme on le verra dans la suite, sans le secours qu'il en avoit reçu, son expédition d'Egypte auroit échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderoit la dignité de Souverain Sacrificateur de Jérusalem, & la Principauté de la Judée, pour lui & pour sa postérité après lui à perpétuité, & donna à Antipater la charge de Procurateur de la Judée sous Hyrcan. Par ce Décret, l'Aristocratie de Gabinius fut abolie, & le Gouvernement de Judée rétabli sur l'ancien pié. AN. M. 3957. AV. J. C. 47. *Joseph. Antiq. lib. XIV. c. 15. de bell. Jud. 1.8.*

Antipater fit donner le Gouvernement de Jérusalem à Phasaël son fils aîné, & celui de la Galilée à Hérode son second fils. *Joseph. Antiq. lib. XIV. c. 17. de bell. Jud. 1.8.*

César, à la requête d'Hyrcan, & en considération des services qu'il lui avoit rendus en Egypte & en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avoit fait abbattre. Antipater, sans perdre de tems, y fit AN. M. 3960. AV. J. C. 44. *Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 17.*

travailler, & la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'étoit avant la démolition. César fut tué cette même année.

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi bien que toutes les autres provinces de l'Empire Romain, fut agitée de violens troubles.

An. M. 3964. Av. J. C. 40. *Joseph Antiq. lib. XIV. cap. 24-26. Id. de bell. Jud. 1-11.*

Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, étoit entré en Syrie avec une puissante armée. Il envoia de là en Judée un détachement, qui avoit ordre de mettre sur le trône Antigone fils d'Aristobule, qui de son côté avoit aussi levé des troupes. Hyrcan & Phasaël frere d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrêtés, & mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fut entré pour le saisir aussi.

Les Parthes, aiant manqué Hérode, pillérent la ville & la campagne, mirent Antigone sur le trône, & lui livrérent Hyrcan & Phasaël enchaînés. Phasaël, qui savoit bien que sa mort étoit résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison, pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hyrcan, on lui accorda la vie: mais, pour le rendre incapable du Sacerdoce, Antigone lui fit couper les oreilles. Car, selon la loi du Lévitique, il ne faloit pas qu'il manquât un seul membre au Souverain Sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes pour l'emmener dans l'Orient, d'où il lui seroit impossible de brouiller les affaires en Judée. Il demeura prisonnier à Séleucie en Babylonie jusqu'à l'avénement de Phraate à la Couronne, qui lui fit ôter ses chaînes, & lui permit de voir en toute liberté les Juifs du pays, qui étoient en très grand nombre. Ils le regardérent comme leur Roi & leur Sacrificateur, & lui firent une pension qui suffisoit pour soutenir l'éclat de son rang. L'amour de la patrie lui fit oublier tous ces avantages. Il retourna l'année suivante à Jérusalem, où Hérode l'avoit invité de revenir: mais quelques années après il le fit mourir.

Levit. 21. 16-24.

Joseph. Antiq. lib. XV. cap. 2.

Hérode s'étoit d'abord réfugié en Egypte, il passa de là à Rome. Antoine, depuis le Triumvirat, y étoit tout-puissant. Il prit Hérode sous sa protection, & fit même en sa faveur plus qu'il n'espéroit. Car, au lieu qu'il ne se pro-

posoit tout au plus que d'obtenir la Couronne pour Aristobule *, frere de Mariamne à qui il étoit fiancé depuis quelque tems, avec l'espérance seulement de gouverner sous celui-ci, comme avoit fait Antipater sous Hyrcan ; Antoine lui fit donner la Couronne à lui-même contre la maxime ordinaire des Romains en pareil cas. Car ils n'avoient pas accoutumé de violer ainsi les droits des maisons roiales qui les reconnoissoient pour leurs protecteurs, & de donner la Couronne à un étranger. Hérode fut déclaré Roi de Judée par le Sénat, & conduit par les Consuls au Capitole, où il reçut l'investiture de la Couronne avec les cérémonies ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Hérode ne passa que sept jours à Rome à la poursuite de cette grande affaire, & retourna promtement dans la Judée. Il n'avoit mis en tout que trois mois à son voiage de terre & de mer.

§. VI. *Régne d'Antigone, qui dure à peine 2 ans.*

IL NE FUT PAS si facile à Hérode de s'établir dans la possession du roiaume de Judée, qu'il lui avoit été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'étoit pas disposé à lui céder un trône, qui lui avoit couté tant de peine & d'argent. Il le lui disputa très vivement pendant près de deux ans. AN. M. 3965. Av. J. C. 39.

Hérode, qui pendant l'hiver avoit fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle & nombreuse armée. Antoine avoit donné ordre à Sosius, Gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, & pour mettre Hérode en pleine possession du Roiaume de Judée. AN. M. 3966. Av. J. C. 38. *Joseph. Antiq. lib.* XIV. *cap.* 17. *Id. de bell. Jud.* I-13.

Pendant qu'on travailloit aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, & y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avoit déja quatre ans qu'ils étoient fiancés : les embarras qui lui

* *Aristobule étoit fils d'Alexandra fille d'Hyrcan & son pere étoit Alexandre, fils d'Aristobule frere d'Hyrcan : de sorte qu'il rassembloit en sa personne les droits des deux freres à la Couronne.*

étoient survenus avoient empéché jusques-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle étoit fille d'Alexandre fils du Roi Aristobule, & d'Alexandra fille d'Hyrcan II, & se trouvoit ainsi petite fille de ces deux freres. C'étoit une Princesse d'une beauté & d'une vertu extraordinaires, & qui possédoit dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le sexe. L'attachement qu'avoient les Juifs pour la famille des Asmonéens fit croire à Hérode, qu'en l'épousant il n'auroit pas de peine à gagner leur affection : & ce fut une des raisons qui le déterminérent à consommer alors ce mariage.

A son retour devant Jérusalem, Sosius & lui aiant joint leurs troupes, poussérent de concert le siége avec la derniére vigueur, & avec une armée très nombreuse, qui montoit au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contr'eux avec beaucoup de résolution ; & si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre & dans l'art de défendre les places, qu'ils étoient braves & résolus, on ne l'auroit peutêtre pas prise. Mais les Romains, qui en savoient bien plus qu'eux, emportérent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége.

AN. M. 3967. AV. J. C. 37. Les Juifs étant forcés dans tous leurs postes, l'ennemi y entra de tous côtés, & s'en rendit maître. Et pour se venger de l'opiniâtreté de la résistance qu'on leur avoit faite, & des peines qu'ils avoient souffertes pendant un siége si long & si difficile, ils remplirent tous les quartiers de la Ville de sang & de carnage, pillérent & détruisirent tout, quoi qu'Hérode fit pour empécher l'un & l'autre.

Antigone, voiant tout perdu, vint se jetter aux piés de Sosius de la maniére la plus basse. Il fut mis dans les chaînes, & envoié à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il vouloit d'abord le réserver pour son triomphe : mais Hérode, qui ne se croioit pas en sureté tant que ce reste de la famille roiale vivroit, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux Prince, pour laquelle il donna même une grosse somme d'argent. *Joseph. ibid. Plut. in Anton. pag. 932.* On lui fit son procès dans les formes. Il fut condanné à mort, & la sentence s'exécuta de la même maniére que

contre un criminel du commun, avec les verges & la hache du licteur, & il fut attaché au poteau : traitement que les Romains n'avoient jamais fait à aucune tête couronnée. *Dion Caſſ. lib. 49 p. 405.*

Ainſi finit le régne des Aſmonéens, après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au Gouvernement de Judas Maccabée. Hérode entra de la ſorte en paiſible poſſeſſion du roiaume de Judée.

Cet événement ſingulier, extraordinaire, & juſques-là ſans exemple, par lequel l'autorité ſouveraine ſur les Juifs étoit livrée à un étranger, à un Iduméen, auroit dû leur ouvrir les yeux, & les rendre attentifs à une célébre prophétie, qui l'avoit prédit en termes clairs. Il avoit été donné comme la marque certaine d'un autre événement qui intéreſſoit toute la nation, qui étoit l'objet perpétuel de ſes vœux & de ſon attente, & qui la diſtinguoit par un caractére particulier de toutes les autres nations de la terre, leſquelles y avoient un pareil intérêt, mais ſans le connoitre & ſans en être averties. Cette prophétie eſt celle de Jacob, lequel en mourant prédit à ſes douze fils aſſemblés autour de ſon lit ce qui devoit arriver dans toute la ſuite des tems aux douze Tribus dont ils étoient les Chefs, & qui portoient leurs noms. Entre pluſieurs prédictions que fait ce Patriarche ſur la Tribu de Juda, voici celle dont il s'agit : *Le [a] ſceptre ne ſera point ôté à Juda, & il y aura toujours dans ſa poſtérité des conducteurs du peuple, juſqu'à la venue de celui qui doit être envoié, & qui ſera l'objet de l'attente des nations. Le ſceptre* ou *la verge*, (car le terme hébreu a ces deux ſens) ſignifie ici l'autorité, la ſupériorité ſur les autres Tribus. *Geneſ. 49. 10.*

Tous les anciens Juifs ont expliqué du Meſſie cette prédiction : c'eſt donc un fait inconteſtable. Elle ſe réduit à deux points eſſentiels. Le premier, que tant que la Tribu de Juda ſubſiſtera, elle aura la prééminence & l'autorité ſur les autres Tribus : le ſecond, qu'elle ſubſiſtera, & qu'elle formera un corps de République gouverné par ſes loix, & conduit par ſes Magiſtrats, juſqu'à ce que le Meſſie ſoit venu.

a Non auferetur ſceptrum de Juda, & dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus eſt : & ipſe erit expectatio gentium.

Le premier point se vérifie par la suite de l'histoire des Israélites, où cette prééminence de la Tribu de Juda paroit clairement. Ce n'est point ici le lieu d'en apporter les preuves: on peut les consulter dans l'Explication de la Génése donnée depuis peu au public.

Elle se vend chez François Babuty rue S. Jacques.

Pour le second point, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Quand Hérode Iduméen, & par conséquent étranger, fut mis sur le trône, l'autorité & la supériorité que la Tribu de Juda avoit sur les autres Tribus commença à lui être ôtée. C'étoit un avertissement que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. La Tribu de Juda n'a plus de primauté: elle ne fait plus un corps subsistant, dont les Magistrats soient tirés d'elle. Il est donc manifeste que le Messie est venu. Mais depuis quel tems la Tribu de Juda est-elle semblable aux autres, & confondue avec elles? C'est depuis le tems de Tite, & celui d'Adrien qui acheva d'exterminer les restes de Juda. C'est donc avant ce tems-là que le Messie est venu.

Combien Dieu nous doit-il paroitre admirable dans l'accomplissement de ses prophéties! Seroit-ce faire l'usage que l'on doit de l'Histoire, de ne point s'arrêter quelques momens sur de tels faits quand on les rencontre sur son passage? Hérode, forcé de sortir de Jérusalem, se réfugie à Rome. Il ne songe point à demander la roiauté pour lui-même, mais pour un autre. Il étoit injuste de la donner à un étranger, pendant qu'il y avoit des Princes de la famille roiale. Cela étoit contre les loix, & même contre la pratique des Romains. Mais il étoit arrêté de toute éternité qu'Hérode seroit roi des Juifs. Le ciel & la terre passeroient plutôt que cet arrêt du ciel ne fût pas exécuté. Antoine se trouve à Rome quand Hérode y arrive, & il y a un souverain pouvoir. Combien d'événemens a-t-il falu ménager pour conduire les choses à ce point! Mais y a-t-il quelque chose de difficile au Tout-puissant?



ARTICLE SECOND.

Abrégé de l'hiſtoire des Parthes depuis l'établiſſement de cet Empire juſqu'à la défaite de Craſſus, qui eſt expoſée au long.

L'EMPIRE des Parthes eſt un des plus puiſſans & des plus conſidérables qu'il y ait eu dans l'Orient. Très foible dans ſes commencemens, comme c'eſt l'ordinaire, il s'étendit peu à peu dans toute la haute Aſie, & fit trembler même les Romains. On lui donne de durée quatre cens ſoixante & quatorze ans, dont il y en a deux cens cinquante quatre avant Jeſus-Chriſt, & deux cens vingt depuis. Arſace fut le fondateur de cet Empire, & c'eſt de ſon nom que ſes ſucceſſeurs furent appellés Arſacides. Artaxerxe, Perſan de naiſſance, aiant vaincu & tué Artabane le dernier de ces Rois, tranſporta cet Empire des Parthes aux Perſes la cinquiéme année de l'Empereur Alexandre fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événemens arrivés aux Parthes avant Jeſus-Chriſt, & je les traiterai très ſommairement, excepté la défaite de Craſſus, que je raporterai dans toute ſon étendue.

J'ai marqué * ailleurs ce qui donna occaſion à ARSACE I de faire révolter la Parthie, & d'en chaſſer les Macédoniens, qui depuis la mort d'Alexandre le Grand en avoient été maîtres; & comment il s'étoit fait nommer Roi des Parthes. Théodote dans le même tems fit révolter la Bactriane, & l'enleva auſſi à Antiochus, ſurnommé *Theos*. AN. M. 3754. Av. J. C. 250. * Tome IV. pag. 253.

Quelque tems après, Séleucus Callinicus, qui avoit ſuccédé à Antiochus, fit de vains efforts pour ſoumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, & fut fait priſonnier : c'étoit ſous le régne de Tiridate, appellé autrement ARSACE II frere du premier. AN. M. 3768. Av. J. C. 236. Voiez Tome IV. p. 272.

Antiochus, ſurnommé le Grand, eut de plus heureux ſuccès que ſon prédéceſſeur. Il marcha vers l'Orient, & ſe remit en poſſeſſion de la Médie que les Parthes lui avoient enlevée. Il entra auſſi en Parthie, & obligea AN. M. 3792. Av. J. C. 212. Voiez Tome IV. p. 446. &c.

le * Roi de se retirer en Hyrcanie; d'où il revint bientôt avec une armée de cent mille hommes de pié, & de vingt mille chevaux. Comme la guerre traînoit en longueur, Antiochus fit un Traité avec Arsace, par lequel il lui laissoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il l'aideroit

AN. M. 3798. AV. J. C. 206. à soumettre les autres provinces révoltées. Antiochus marcha ensuite contre Euthydéme roi de Bactrie, avec qui il fut aussi obligé de s'accommoder.

PRIAPATIUS, fils d'Arsace II, succéda à son pere; & après avoir régné quinze ans, il laissa la Couronne en mourant à PHRAATE I son fils aîné.

AN. M. 3840. AV. J. C. 164. *Voiez ce qui en est dit ci-devant p. 186. &c.* Celui-ci la laissa à son frere MITHRIDATE, qu'il préféra à ses propres enfans à cause de son rare mérite. En effet ç'a été un des plus grands Rois qu'aient eu les Parthes. Il porta ses conquêtes plus loin qu'Alexandre le Grand. C'est lui qui fit prisonnier Démétrius Nicator.

AN. M. 3873. AV. J. C. 131. *Voiez ci-devant pag. 202. &c.* PHRAATE II succéda à Mithridate son pere. Antiochus Sidéte, roi de Syrie, mena contre lui une puissante armée, sous prétexte de délivrer son frere Démétrius, qui depuis lontems étoit retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu & tué dans une derniére, & son armée entiérement taillée en piéces. Phraate, à son tour, dans le tems même qu'il songeoit à porter ses armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, & perdit la vie dans un combat.

AN. M. 3875. AV. J. C. 129. ARTABANE son oncle prit sa place, & mourut bientôt après.

Il eut pour successeur MITHRIDATE II, à qui Justin dit que ses belles actions méritérent le surnom de *Grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens, & dans le Traité de paix qu'il fit avec eux il obligea leur Roi à lui envoier

AN. M. 3909. *Justin. l. 38. cap. 3.* Tigrane son fils pour otage. Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, & se joignit à Mithridate roi de Pont pour faire la guerre aux Romains.

AN. M. 3912. *Ibid. p. 115.* Antiochus Eusébe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du roiaume de Syrie deux ans après.

* *M. l'Abbé de Longuerue, dans sa dissertation latine sur les Arsacides, attribue ce qui est dit ici à Artabane, qu'il place entre Arsace I I. & Priapatius. Justin n'en parle point.*

C'est

C'eſt ce même Mithridate, comme on le verra dans la ſuite, qui envoia Orobaze vers Sylla, pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains; & qui le fit mourir à ſon retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla. AN. M. 3914. AV. J. C. 90.

Démétrius Euchére, qui régnoit à Damas, aſſiégeant Philippe ſon frere dans la ville de Berée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au ſecours de Philippe, & mené priſonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute ſorte d'honneur. Il y mourut de maladie. AN. M. 3915. AV. J. C. 89. *Joſeph. Antiq. lib* XIII. *cap.* 22.

Mithridate II mourut après avoir régné quarante ans, & fut généralement regretté de tous ſes ſujets. Les troubles domeſtiques dont ſa mort fut ſuivie, & qui affoiblirent conſidérablement l'Empire des Parthes, firent ſentir encore davantage la perte qu'on avoit faite. Tigrane rentra dans toutes les provinces qu'il leur avoit cédées, & y en ajouta pluſieurs qu'il prit ſur eux. Il paſſa l'Euphrate, & ſe rendit maître de la Syrie & de la Phénicie. AN. M. 3915. AV. J. C. 89. *Strab. l.* 11. *pag* 532. *Plut. in Lucull. pag.* 500. 505. 517.

Pendant ces troubles les Parthes choiſirent pour Roi MNASKIRE'S, & après lui SINATROCCE'S, dont on ne connoit preſque que les noms.

PHRAATE, le fils de ce dernier, eſt celui qui ſe fit ſurnommer DIEU. AN. M. 3935. AV. J. C. 69.

Il envoia des Ambaſſadeurs à Luculle après la grande victoire que les Romains venoient de remporter ſur Tigrane. Il conſervoit en même tems une intelligence ſecrette avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluſte nous a conſervée.

Pompée aiant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains. AN. M. 3938. AV. J. C. 66.

Celui ci prend le parti de Tigrane le jeune contre ſon pere. Il ſe brouille avec Pompée.

Après le retour de Pompée à Rome, Phraate eſt tué par ſes propres enfans. MITHRIDATE, l'aîné de ſes fils, prend ſa place. AN. M. 3948. AV. J. C. 56.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt preſque dans le même tems. Artavaſde ſon fils lui ſuccéde.

Justin. l. 42. cap. 4. Mithridate, chassé de son roiaume, ou par ses propres sujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de son frere Orode, s'adresse à Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir sur le trône : mais inutilement. Il prend les armes pour se défendre. Assiégé dans Babylone, & vivement pressé, il se rend à Orode, qui ne considérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fait égorger. Par sa mort, ORODE se vit possesseur paisible du trône.

AN. M. 3949. AV. J. C. 55.

AN. M. 3950. AV. J. C. 54. *Plut. in Crass. pag. 552-554.* Mais il eut bien de l'exercice au dehors, à quoi il n'avoit pas lieu de s'attendre. Crassus venoit d'être créé Consul à Rome pour la seconde fois avec Pompée. Dans le département des Provinces la Syrie avoit été donnée à Crassus, qui en témoigna une joie excessive par raport au dessein qu'il avoit d'aller porter la guerre contre les Parthes. Quand il étoit en compagnie, même de gens qu'il connoissoit peu, il ne pouvoit modérer ses transports. Parmi ses amis, avec lesquels il se contraignoit moins, il alloit jusqu'à des rodomontades tout-à-fait indignes de son âge & même de son caractére, de sorte qu'on ne le reconnoissoit plus. Il ne bornoit pas ses vûes au gouvernement de la Syrie, ni à la conquête de quelques provinces voisines, ni même à celle des Parthes. Il se promettoit de faire ensorte que les grandes actions de Luculle contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroitroient que des jeux d'enfans en comparaison des siennes. Il dévoroit déja en espérance la Bactrienne & les Indes, & pénétroit jusqu'à l'Océan le plus reculé, & jusqu'à l'extrémité de l'Orient. Cependant dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'étoit nullement comprise : mais tout le monde savoit que c'étoit-là sa grande passion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque chose d'un plus funeste augure. Un des Tribuns, nommé Ateius, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie ; & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs alliés. En effet ce Tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par

où il devoit sortir, mit à terre un brasier plein de feu; & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre sans frémir d'horreur, & dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des Ecrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arrêter. Il continua sa route, arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Aiant rassemblé ses troupes, il continua sa marche. Lorsqu'il fut arrivé en Galatie, il trouva le Roi Déjotarus qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laissoit pas de bâtir une nouvelle ville. Sur quoi Crassus raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douziéme * heure du jour. Et vous-même, Seigneur*, lui répondit Déjotarus, *vous ne vous ètes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes*. Car alors Crassus avoit soixante ans passés, & son visage le faisoit paroitre encore plus vieux qu'il n'étoit.

Il avoit oui dire qu'il y avoit dans le temple de Jérusalem des trésors considérables ausquels Pompée n'avoit point osé toucher. Il crut que la chose valoit bien la peine qu'il se détournât un peu de son chemin pour aller s'en rendre maître. Il y passa donc avec son armée. Outre les autres richesses qui alloient à des sommes très considérables, il y avoit une poutre d'or enfermée & cachée dans une poutre de bois creusée à dessein : ce qui n'étoit connu que du seul Prêtre Eléazar qui avoit la garde des trésors du lieu Saint. Cette poutre d'or pesoit trois cens mines, dont chacune pesoit deux livres & demie. Eléazar, qui avoit appris le sujet du voiage de Crassus à Jérusalem, pour sauver les autres richesses, qui étoient presque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Crassus la poutre d'or, & lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui serment qu'il ne toucheroit point au reste. Ignoroit-il qu'il n'y a rien de sacré pour l'avarice? Crassus prit la poutre d'or, & n'en pilla pas moins les autres trésors, qui mon-

Joseph. Antiq. lib. XIV. c. 12.

* *La douziéme heure étoit la fin du jour.*

toient à trente millions. Puis il continua son voiage.

Tout lui réussit d'abord aussi heureusement qu'il l'avoit pu espérer. Il construisit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, y fit passer son armée, & entra sur les terres des Parthes. Il alloit les attaquer sans autre sujet réel de guerre que l'envie insatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui passoit pour être extrêmement opulent. Les Romains sous Sylla, & ensuite sous Pompée, avoient fait la paix & plusieurs Traités avec eux. On ne s'étoit jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entreprise qui pût donner un juste sujet de guerre. Ainsi les Parthes ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille invasion, & n'étant point sur leurs gardes, ils n'avoient rien de prêt à y opposer. Crassus fut donc maître de la campagne, & parcourut sans obstacle la plus grande partie de la Mésopotamie. Il prit aussi sans opposition plusieurs villes; & s'il eût su profiter de l'occasion, il lui eût été facile de percer jusqu'à Séleucie & à Ctésiphon, de s'en emparer, & de se rendre maître encore de toute la Babylonie aussi-bien que de la Mésopotamie. Mais au lieu de pousser sa pointe, dès que l'automne fut venu, après avoir laissé en garnison sept mille hommes de pié & mille chevaux pour s'assurer des villes qui s'étoient rendues, il repassa l'Euphrate, & mit ses troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amasser des richesses, & à piller les temples.

Il y fut joint par son fils, que César lui envoioit des Gaules; jeune homme qui avoit déja été honoré de plusieurs prix d'honneur que les Généraux donnent à ceux qui se sont distingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choisis.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, qui furent toutes considérables, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce promt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arrêter, & s'emparer de Babylone & de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes: au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, qui lui exposérent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent, que si cette armée étoit envoiée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre qu'aucun Traité de paix ne pourroit terminer, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient oui dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliére, avoit pris les armes contr'eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le Roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains qui étoient dans ses Etats, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parle sans doute des garnisons que Crassus avoit laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade. Il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Séleucie.* Sur quoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, & lui montrant la paume de sa main, lui dit : *Crassus, tu verras plutôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.* Ces Ambassadeurs se retirérent, & allérent annoncer à leur Roi qu'il faloit se préparer à la guerre.

Aussitôt que la saison le permit, Crassus se mit en campagne. Les Parthes avoient eu le tems pendant l'hiver d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode leur Roi partagea ses troupes, & marcha en personne avec une partie vers les frontiéres de l'Arménie : il envoia l'autre dans la Mésopotamie sous le commandement de Suréna. Ce Général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'étoit rendu maître l'année d'auparavant.

AN. M. 3951.
Av. J. C. 53.
Plut. in Crass. pag. 554.

Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, dont les Parthes avoient déja repris quelques-unes, & assiégeoient les autres, vinrent trouver Crassus, & lui raportérent des choses très capables de l'inquiéter & de l'allarmer. Ils disoient qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroiable des

ennemis, & qu'ils étoient aussi témoins de leur valeur redoutable dans les sanglans combats autour des villes qu'ils avoient attaquées. Ils ajoutoient, que c'étoient des troupes à qui on ne pouvoit échaper quand elles poursuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand elles prenoient la fuite: que leurs traits, d'une pesanteur & en même tems d'une rapidité incroiable, portoient des coups mortels dont il n'étoit pas possible de se parer.

Ces discours diminuérent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des soldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne differoient en rien des Arméniens & des Cappadociens que Luculle avoit domtés si facilement, & s'étant flatés que le plus difficile de cette guerre seroit la longueur du chemin, & la poursuite des ennemis, qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voioient, contre leur espérance, de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit, avant que d'avancer plus loin, assembler le Conseil, & mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutoit d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche, & de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze roi d'Arménie. Il lui amenoit un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisoient partie de ses Gardes, ajoutant qu'il avoit outre cela dix mille Cuirassiers, & trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, & lui dit qu'il faloit entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuioit cet avis, étoient: que l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie des Parthes, qui faisoit la plus grande partie de leurs forces, leur deviendroit absolument inutile: que si l'on prenoit cette route, il seroit en état de fournir à l'armée tout ce qui lui seroit nécessaire: au lieu que, si l'on prenoit celle de la Mésopotamie, les convois manqueroient, & on auroit toujours une puissante armée

en tête dans toutes les marches qu'il faudroit faire pour percer jusqu'au centre des Etats de l'ennemi : que dans ces plaines la cavalerie auroit tous les avantages possibles contr'eux : enfin qu'il faudroit traverser plusieurs deserts sablonneux, où l'on pourroit se trouver fort embarrassé faute d'eau & de vivres. L'avis étoit excellent, & ces raisons sans replique : mais Crassus aveuglé par la Providence, qui vouloit punir le sacrilége qu'il avoit commis en pillant le Temple de Jérusalem, méprisa tout ce qu'on put lui dire. Il pria seulement Artabaze, qui retournoit dans ses Etats, de lui amener ses troupes le plus promtement qu'il pourroit.

J'ai dit que la Providence aveugloit Crassus. La chose est visible par elle-même. Mais un Ecrivain payen en a fait la remarque : c'est Dion Cassius, historien fort sensé, & en même tems homme de guerre. Il dit que les Romains conduits par Crassus » n'avoient aucune vûe salutaire, & qu'ils ignoroient en toute occasion le parti » qu'il faloit prendre, ou qu'ils se mettoient hors d'état » de le suivre : ensorte qu'on auroit dit que condannés & » poursuivis par quelque Divinité, ils ne pouvoient faire » usage ni de leur esprit ni de leur corps. « Cette Divinité étoit inconnue à Dion. C'est celle qui présidoit à la nation Juive, & qui vengeoit l'injure faite à son Temple.

Crassus se hâta donc de partir. Il avoit sept légions de gens de pié, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légére : ce qui faisoit en tout plus de quarante mille hommes, c'est-à-dire une des plus belles armées que jamais les Romains eussent mises sur pié. Comme il faisoit passer ses troupes sur le pont qu'il avoit dressé sur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout-à-coup des tonnerres effroiables & d'affreux éclairs donnérent dans le visage de ses soldats comme pour les arréter. En même tems un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont, & en abbattit une partie. La fraieur & la tristesse saisirent les troupes. Il tâcha de les consoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec serment de les ramener par l'Arménie, & finit son discours

en les assurant qu'aucun d'eux ne reviendroit par ce chemin. Ces dernières paroles, qui étoient ambigues, & qui lui étoient échapées fort imprudemment, achevérent de jetter le trouble dans l'armée. Crassus sentit bien le mauvais effet qu'elles avoient produit, mais par un esprit d'opiniâtreté & de fierté il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour rassurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après ses coureurs, qu'il avoit envoiés à la découverte, vinrent lui raporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout-à-coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce raport, Crassus se fortifia dans ses espérances, & ses soldats commencérent à mépriser les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Cassius lui conseilloit de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avoit garnison, pour y faire un peu reposer l'armée, & avoir le tems d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, & quelle manœuvre ils faisoient: ou, si Crassus n'approuvoit pas ce conseil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en cotoiant toujours cette riviére, il mettoit la cavalerie des Parthes hors d'état de l'enveloper; & qu'avec la flote qui le suivroit, on pourroit toujours tirer de la Syrie les provisions & les autres choses dont l'armée auroit besoin. Ce Cassius étoit Questeur de Crassus, & le même qui dans la suite tua César.

Crassus, après avoir pesé cet avis, étoit prêt à s'y rendre, lorsqu'il survint un Chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adresse de lui faire goûter un plan tout opposé. Cet Arabe avoit servi autrefois sous Pompée, & étoit connu de plusieurs des soldats Romains, qui le regardoient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Crassus, il lui fit entendre que les Parthes ne soutiendroient pas la vûe de l'armée Romaine; que son nom seul avoit déja répandu la terreur dans leurs troupes, &, que pour obtenir une victoire complette, il n'avoit

n'avoit qu'à marcher droit à eux, & à se presenter : & il s'offrit à lui servir de guide, pour l'y mener par le plus court chemin. Crassus, ébloui par sa flaterie, & trompé par un homme qui savoit donner un tour spécieux à ce qu'il proposoit, accepta le parti malgré les instantes priéres de Cassius & de quelques autres, qui soupçonnérent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traitre Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint ensuite très difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste campagne toute rase & d'une affreuse aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes où l'on pût espérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchissement. Si la soif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, l'aspect seul du pays les jettoit dans un desespoir encore plus terrible. Car ils n'apercevoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau ; pas une seule colline, pas une seule herbe verte : ce n'étoient par tout que monceaux de sables brulans.

C'en étoit trop pour leur faire soupçonner quelque trahison : l'arrivée des couriers d'Artabaze auroit dû les en convaincre pleinement. Ce Prince mandoit à Crassus, que le Roi Orode lui étoit tombé sur les bras avec une grosse armée : que la guerre qu'il avoit à soutenir, l'empéchoit de lui envoier le secours qu'il lui avoit promis : mais qu'il lui conseilloit de se raprocher de l'Arménie, afin qu'ils pussent unir leurs forces contre leur ennemi commun. Que s'il ne vouloit pas suivre cet avis, il l'avertissoit au moins d'éviter, dans ses marches & dans ses campemens, les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des montagnes. Crassus, au lieu d'écouter ces sages conseils, s'emporta contre celui qui les lui donnoit : & sans daigner récrire à Artabaze, ni lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses couriers : » Je n'ai pas le tems présentement de penser aux » affaires des Arméniens. Bientôt j'irai en Arménie, & je » punirai Artabaze de sa trahison.

Crassus étoit si entêté de son Arabe, & si fort ébloui par ses mensonges adroits, qu'il avoit continué de le suivre sans la moindre défiance malgré tous les avis qu'on lui donnoit, jusqu'à ce qu'il l'eût conduit dans le désert sablonneux dont j'ai parlé. Alors le traitre s'échapa, & vint rendre compte à Suréna de ce qu'il avoit fait.

Après une marche de quelques jours, dans un pays désert & ennemi, où il lui étoit difficile d'avoir des nouvelles, des coureurs vinrent tout hors d'haleine raporter à Crassus que l'armée des Parthes très nombreuse marchoit avec beaucoup de fierté & d'audace, pour les venir attaquer incessamment. Cette nouvelle jetta le trouble & la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres. Il mit ses troupes en bataille fort à la hâte. D'abord, suivant l'avis de Cassius, il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, & pour ôter aux ennemis la facilité de l'enveloper; & il jetta toute sa cavalerie sur les ailes. Mais ensuite il changea d'avis, & serrant son infanterie, il en fit un gros bataillon quarré qui faisoit face de tous côtés, & dont chacun des flancs présentoit douze Cohortes * de front. Chaque Cohorte avoit près d'elle une Compagnie de chevaux, afin que chaque partie étant également soutenue par la cavalerie, tout le Corps chargeât avec plus de sureté & d'audace. Il donna l'une des ailes à Cassius, l'autre à son fils le jeune Crassus, & se mit au centre.

Ils avancérent dans cet ordre, & arrivérent sur le bord d'un ruisseau, qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit.

La plupart des Officiers étoient d'avis qu'il faloit camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le tems de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avoient essuiée dans une longue & pénible marche, & d'y prendre

* *La Cohorte, chez les Romains, étoit un corps d'infanterie, composé de cinq ou six cens hommes. C'est à peu près ce que nous appellons aujourd'hui Bataillon.*

du repos durant la nuit : que cependant on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis ; & quand on auroit su leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils & de la cavalerie qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auroient besoin prissent de la nourriture tout de bout chacun dans son rang ; & sans leur en laisser tout-à-fait le tems, il fit marcher, & les mena, non au petit pas ni en faisant quelques altes, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le leur avoit dit. C'est que Suréna avoit usé de stratagême. Il avoit caché la plupart de ses bataillons derriére les premiers corps avancés ; & pour les empécher d'être aperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs casaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence & prêts à charger, le Général des Parthes n'eut pas plutôt donné le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables, & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes ; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnés de sonnettes d'airain, qu'ils frapent les uns contre les autres ; & le bruit que font ces instrumens est un bruit sourd & terrible, qui paroit mélé du rugissement des bêtes féroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces Barbares avoient bien observé que de tous les sens l'ouie est celui qui trouble le plus l'ame, qui la frape & l'émeut avec le plus de promtitude, & qui la fait plus subitement comme sortir d'elle-même.

Le trouble & l'effroi où ce bruit avoit jetté les Romains furent tout autres, quand les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier plus étincelant que les raions du soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux

étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bienfait, d'une taille avantageuse, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa mine efféminée. Car il se fardoit à la façon des Médes, & portoit, comme eux, les cheveux frisés & rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portoient encore, à la maniére des Scythes, fort négligés, & tels que la nature les donne, pour en paroitre plus effroiables.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs: mais aiant vû de près la profondeur de ce bataillon quarré, si épais, si serré, si uni, & où les hommes étoient si fermes & se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirérent aussitôt en arriére, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur bataillon envelopé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait & à son infanterie légére de les charger : mais ils ne purent pas lontems exécuter ses ordres. Car, accablés d'une grêle de fléches, ils furent obligés de se retirer, & de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi, quand on vit la roideur & la force de ces fléches, contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frapoient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auroient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains étoit serré. Ils portoient des coups effroiables, & faisoient des blessures très profondes, parce que la corde de l'arc violemment tendue chassoit leurs fléches, qui étoient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

Les Romains attaqués de la sorte, & accablés de toutes parts, ne savoient quel parti prendre. S'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés: &, s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire de mal, & en étoient également mal-

traités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuiant ils tiroient toujours : car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre, après les Scythes. Manœuvre, pour dire le vrai, très sagement imaginée ; puis qu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs fléches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soutinrent, & supportérent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aperçus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fléches, où ceux qui avoient déja emploié les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoia ordre à son fils de tâcher à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entiérement envelopé : car ils s'attachoient principalement à lui, & faisoient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, cinq cens Archers, & huit Cohortes de soldats armés de rondaches, il les mena, en faisant un demi tour de conversion, contre ceux qui cherchoient à l'enveloper. Ceux-ci, soit qu'ils craignissent le choc d'une troupe qui marchoit en si bonne contenance, ou plutôt que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son pere, se mirent d'abord à tourner bride, & à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force, *Ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abbattue. Les gens de pié animés par l'exemple de la cavalerie, se piquérent de ne pas demeurer derriére, & suivirent d'un pas égal, portés par leur bonne volonté, & par la joie que leur donnoit l'espérance de la victoire. Ils croioient fermement avoir vaincu, & ne faire que poursuivre ; jusqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruse: car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournérent tête, & beaucoup d'autres troupes se joignirent à eux pour fondre sur les Romains.

Elles faisoient quatre ou cinq mille hommes.

Alors le jeune Crassus arréta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, les voiant en si petit nombre, ne man-

queroient pas de les attaquer, & d'en venir aux mains : c'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Mais ces Barbares ſe contentérent de leur oppoſer de front leur cavalerie peſamment armée, & lâchérent ſur eux leur cavalerie légére, qui caracollant tout autour, & les environnant de tous côtés ſans les joindre, les accabloit de fléches, & en remuant juſqu'au fond ces monceaux de ſable, ils excitoient une pouſſiére ſi épaiſſe que les Romains ne pouvoient ni ſe voir ni ſe parler, & que ſe reſſerrant en un petit eſpace, & ſe preſſant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, & mouroient d'une mort lente mais cruelle. Car ſe ſentant déchirer les entrailles, & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe rouloient ſur le ſable avec les fléches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles : ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leur douleur.

La plupart moururent de la ſorte ; & ceux qui reſtoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir. Car le jeune Craſſus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains couſues à leurs boucliers, & leurs piés percés de part en part & cloués à terre : de ſorte qu'il leur étoit également impoſſible de ſe défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de ſa cavalerie, il chargea vigoureuſement cette gendarmerie couverte de fer, & ſe méla fiérement dans les eſcadrons, mais avec un grand deſavantage, tant pour l'attaque que pour la défenſe. Car ſes gens, avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuiraſſes d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur : au lieu que les Barbares, avec de bons & forts épieux, donnoient ſus les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légérement armés. C'étoient les troupes auſquelles le jeune Craſſus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faiſoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient avec leurs mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient, & les tiroient de deſſus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient ſans pouvoir ſe remuer, accablés

ſous la peſanteur de leurs armes. Il y en avoit pluſieurs parmi ces Gaulois, qui abandonnant leurs chevaux, ſe gliſſoient ſous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondiſſoient, ſe cabroient, & renverſant leurs maîtres ils les fouloient aux piés pêle mêle avec les ennemis, & tomboient morts ſur les uns & ſur les autres.

Mais ce qui incommodoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la ſoif : car ils n'étoient pas accoutumés à les ſupporter. Ils perdirent auſſi la plupart de leurs chevaux, qui courant précipitamment contre cette cavalerie peſamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de ſe retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Craſſus qui avoit reçu pluſieurs bleſſures dangereuſes.

Chemin faiſant ils virent aſſez près d'eux une butte de ſable aſſez élevée, où ils ſe retirérent. Ils attachérent les chevaux au milieu, & firent tout au tour une enceinte de leurs boucliers pour ſe retrancher, eſpérant que cela leur aideroit beaucoup à ſe défendre contre les Barbares : mais il en arriva tout autrement. Car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche : au lieu que, ſur cette colline, l'inégalité du lieu faiſant paroitre les uns au-deſſus des autres, & découvrant davantage ceux qui étoient derriére, les offroit tous aux coups. Ainſi ne pouvant ſe dérober aux fléches que les Barbares décochoient continuellement ſur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuſe deſtinée, de ce qu'ils périſſoient ainſi miſérablement ſans pouvoir ſe ſervir de leurs armes, & faire ſentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Craſſus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le preſſoient de ſe dérober avec eux, & de ſe retirer dans la ville d'Iſchnes, qui avoit embraſſé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *qu'il n'y avoit pas de mort ſi cruelle, dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de*

lui. Beau ſentiment dans un jeune Seigneur ! Il leur ordonna de ſe ſauver, & en les embraſſant il les congédia. Pour lui, ne pouvant ſe ſervir de ſa main, qui étoit traverſée d'un trait, il ordonna à ſon Ecuier de le percer de ſon épée, & lui préſenta le flanc. Les principaux Officiers ſe tuerent eux-mêmes, & pluſieurs de ceux qui reſtérent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens priſonniers, & après avoir coupé la tête du jeune Craſſus, ils marchérent à l'inſtant contre ſon pere.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné à ſon fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut raporté qu'ils étoient en déroute, & qu'on les pourſuivoit vivement, avoit repris un peu courage ; d'autant plus que ceux qu'il avoit en tête ne le preſſoient plus avec tant d'ardeur : car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Craſſus. Ainſi raſſemblant ſon armée, il la retira en arriére ſur un côteau, eſpérant que ſon fils alloit bientôt revenir de ſa pourſuite.

D'un grand nombre d'Officiers que ſon fils lui avoit envoiés ſucceſſivement pour lui apprendre le danger où il étoit, la plupart étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui s'étant ſauvés avec beaucoup de peine, arrivérent auprès de lui, & lui annoncérent que ſon fils étoit perdu s'il ne lui envoioit promtement un puiſſant ſecours. A cette nouvelle, Craſſus ſe ſentit déchiré par une foule de penſées affligeantes, & ſa raiſon fut tellement obſcurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le deſir de ſauver ſon fils & de ſauver l'armée le détermina à l'aller ſecourir, & il donna ordre à ſes troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Craſſus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire, qui annoncent de loin à l'infortuné pere ſon malheur. Les Barbares, portant la tête du jeune Craſſus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, & les inſultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle eſt la famille & quels ſont les parens

rens de ce jeune Romain: *Car*, disent-ils, *il n'est pas possible qu'un jeune homme si courageux & d'une si grande valeur, soit le fils d'un pere aussi lâche & aussi timide que Crassus.*

Ce spectacle abbattit & accabla les Romains ; & au lieu d'exciter en eux le feu de la colére & le desir de la vengeance, comme on auroit dû s'y attendre, il les remplit d'une fraieur & d'un saisissement qui les glacérent. Cependant Crassus montra dans cette disgrace plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, & parcourant les rangs: » Romains, s'écrioit-il, c'est moi seul que ce » deuil regarde. La fortune de Rome & sa gloire demeu- » rent invulnérables & invincibles, si vous demeurez fermes » & intrépides. Que si vous avez quelque compassion d'un » pere qui vient de perdre un fils dont vous admiriez la » valeur, faites-la paroitre par votre colére & par votre » ressentiment contre les Barbares. Enlevez-leur cette joie » insolente, punissez leur cruauté, & ne vous laissez point » abbattre à mon malheur. C'est une nécessité que l'on » souffre quelque échec quand on aspire à de grandes » choses. Luculle n'a point défait Tigrane, ni Scipion » Antiochus, sans qu'il leur en ait couté du sang. C'est » après ses plus grandes défaites que Rome a remporté » les plus grandes victoires. Ce n'est point par les faveurs » de la Fortune qu'elle est parvenue à ce haut degré de » puissance, mais par sa patience & son courage, en se » roidissant contre les adversités.

Crassus tâchoit, par ces discours, de ranimer ses troupes : mais, quand il eut ordonné de jetter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri même, qui étoit foible, inégal, timide ; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légére des Parthes se répand sur les ailes des Romains, & les prenant en flanc les accable de fléches, pendant que la Gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les fléches dont les atteintes causoient une mort longue & douloureuse, eurent le courage de se jetter sur eux en desespérés. Ils ne leur faisoient pas beaucoup

de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très promtement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient. Car les Barbares leur passoient leurs lances entiéres au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirérent, disant qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sureté, & qu'il n'aimât mieux aller volontairement vers Arsace, (c'étoit le Roi des Parthes) que d'y être traîné. Et ils campoient en présence de l'armée Romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne songeoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun n'étoit occupé que de ses propres maux. Car ils voioient bien tous qu'ils ne pouvoient échaper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hazardassent pendant la nuit à se jetter dans cette plaine immense où l'on ne voioit point de fin. D'ailleurs leurs blessés les inquiétoient beaucoup pour ce dernier parti. Car de les emporter, c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite; & si on les laissoit, on ne pouvoit douter que par leurs gémissemens & par leurs plaintes ils ne découvrissent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils sentissent parfaitement que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage & d'entendre sa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obscur, & la tête couverte de son manteau, il étoit pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'instabilité de la fortune; pour les gens sages & bien sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité & de l'ambition, qui l'avoient aveuglé au point de ne pouvoir souffrir de n'être pas à Rome le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & de se croire bas & petit, parce qu'il y en avoit deux au-dessus de lui: c'étoient César & Pompée.

Octavius un de ses Lieutenans & Cassius s'approchérent de lui, & voulurent le faire lever, le consoler, & lui redonner courage. Mais le voiant entiérement accablé sous le poids de sa douleur, & sourd à toutes leurs consolations & à toutes leurs remontrances, ils assemblérent les principaux Officiers, tinrent un Conseil sur le champ; & tous aiant été d'avis qu'il faloit partir, on leva le camp sans se servir de trompettes. Cela se fit d'abord avec un grand silence. Mais ensuite les malades & les blessés qui ne pouvoient suivre, sentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confusion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles, tellement que les Corps qui marchoient les premiers en furent saisis de trouble & d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, & se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. il n'y eut que trois cens chevaux que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrétérent point, & qui arrivérent à la ville de Carres sur le minuit. Ignatius appella les sentinelles qui gardoient les murailles. Quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moien. Mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné son Général.

Cependant ce mot, qu'il avoit jetté à ces Gardes en passant afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très utile à Crassus. Car ce Gouverneur, conjecturant sagement que la maniére dont cet inconnu s'étoit énoncé marquoit quelque desastre, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et quand il fut instruit du chemin que Crassus, avoit pris, il sortit au devant de lui, & le conduisit lui & son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit. Mais le lendemain matin ils entrérent dans

le camp, égorgérent tous les blessés qu'il y avoit laissés au nombre de quatre mille ; & leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuiards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là.

Un des Lieutenans de Crassus, nommé Vargunteius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre Cohortes, manqua son chemin, & fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares, qui l'attaquérent. Il se défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ses soldats furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main se jettérent en desespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnérent passage. Ils arrivérent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna une fausse nouvelle, que Crassus s'étoit sauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées, qui ne valoient pas la peine qu'on les poursuivît. Suréna croiant avoir perdu le prix de sa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en assurer, afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres si Crassus y étoit encore, ou à le poursuivre s'il en étoit sorti. Il dépécha donc un de ses truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, & en se servant du langage Romain d'appeller Crassus même, ou Cassius, & de dire que Suréna demandoit à avoir une conférence avec eux.

Le truchement aiant exécuté son ordre, Crassus accepta avec joie cette proposition. Peu de tems après, il vint de la part des Barbares quelques soldats Arabes, qui connoissoient de vûe Crassus & Cassius pour les avoir vûs dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchérent de la place, & aiant vû Cassius sur les murailles, ils lui dirent: Que Suréna étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mésopotamie. Que ce parti étoit plus avan-

tageux pour les uns & pour les autres, que d'en venir à la derniére extrémité.

Caſſius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promtement du tems & du lieu de cette entrevûe entre Suréna & Craſſus. Les Arabes l'aſſurérent qu'ils y alloient travailler, & le quittérent.

Suréna, ravi de tenir ſa proie en lieu d'où elle ne pouvoit lui échaper, y mena dès le lendemain les Parthes, qui leur parlérent d'abord avec la derniére hauteur, & leur déclarérent que ſi les Romains vouloient recevoir d'eux quelque compoſition favorable, il faloit avant toutes choſes qu'ils leur livraſſent entre les mains Craſſus & Caſſius piés & poings liés. Les Romains, indignés à l'excès de cette ſupercherie, dirent à Craſſus qu'il faloit renoncer aux longues & vaines eſpérances du ſecours des Arméniens, & prendre la fuite cette nuit même ſans perdre un moment. C'eſt ce qu'il étoit très important qu'aucun des habitans de Carres ne ſût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitans, en fut informé le premier; & ce fut Craſſus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choiſit pour ſon guide, comptant mal à propos ſur ſa fidélité.

Les Parthes ne tardérent donc pas à être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremiſe de ce traître. Mais comme ce n'eſt pas leur coutume de combattre la nuit, le fourbe, pour empécher que Craſſus en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuiſſance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin les engagea dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands foſſés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il faloit faire pluſieurs tours & détours pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromaque les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſérent enfin de le ſuivre; & Caſſius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant ſa marche, il ſe ſauva dans la Syrie avec cinq cens chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidéles, gagnérent les

pas des montagnes appellées *Sinnaques*, & se mirent en sureté avant le point du jour. Ces derniers pouvoient être environ cinq mille, & avoient pour Commandant Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit comme il étoit encore embarrassé, par la ruse du perfide Andromaque, dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre Cohortes de gens de pié armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorsque les ennemis étoient déja sur lui, & qu'il n'avoit plus que douze stades pour joindre la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promtement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la Cavalerie, & par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui l'en séparoit. Octavius voioit donc clairement le danger qui menaçoit Crassus. Il descendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ses soldats pour l'aller secourir: mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volérent à son secours. En arrivant ils chargérent si rudement les Barbares, qu'ils les obligérent à s'éloigner du côteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux, & lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fiérement que jamais fléche ennemie n'approcheroit du corps de leur Général, qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

Un peu plus d'une demie lieue.

Suréna, voiant que les Parthes, déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit, & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein étoit d'acquerir

leur amitié, & de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirérent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir parler d'accommodement. Il dit tout haut, que c'étoit malgré le Roi son maître, & par la nécessité d'une juste défense, qu'il leur avoit fait éprouver la force & la puissance des Parthes : mais que présentement il vouloit les traiter avec douceur & bonté en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de se retirer avec une entiére sureté de sa part. On a déja remarqué en plus d'une occasion le caractére propre de ces Barbares, qui est d'emploier la tromperie & la mauvaise foi pour réussir dans leurs desseins, & de ne se faire aucun scrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Crassus prétérent très volontiers l'oreille à ces discours de Suréna, & en témoignérent une extrême joie. Mais Crassus, qui n'avoit éprouvé de la part des Barbares que fourberie & perfidie, & à qui ce changement si promt étoit fort suspect, ne se rendoit pas facilement, & délibéroit avec ses amis. Les soldats se mirent à crier, & le pressérent d'accepter l'entrevûe. Ensuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté en lui reprochant, qu'il les exposoit à la boucherie en les faisant combattre contre des ennemis, avec lesquels il n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'aboucher quand ils paroissoient devant lui sans armes.

Crassus eut d'abord recours aux priéres, & leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue : il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais voiant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à se mutiner, & qu'en frapant leurs armes de leurs épées ils alloient jusqu'à le menacer ; alors, dans la crainte de cette émeute il commença à descendre, & se tournant il dit seulement ce

peu de mots : » Octavius, & vous Pétronius, & vous tous » Officiers & Capitaines qui êtes ici présens, vous voiez » la nécessité qui me force de prendre ce chemin que je » voulois éviter, & vous êtes témoins des indignités & » des violences que je souffre. Mais de grace, quand vous » serez retirés en sureté, dites à tout le monde, pour » l'honneur de Rome notre mere commune, que Crassus » a péri, trompé par les ennemis, & non abandonné par » ses citoiens. « Octavius & Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoia ses licteurs qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoiérent au devant de lui, furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval le saluérent avec un profond respect, & lui dirent en langage grec, qu'il n'avoit qu'à envoier quelques-uns des siens, ausquels Suréna feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit, que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains. Et il envoia deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pié on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna, faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus : *Qu'est-ce que je voi*, dit-il : *Quoi, le Général des Romains à pié, & nous à cheval ! Qu'on lui améne un cheval au plutôt.* Il s'imaginoit que Crassus paroissoit ainsi devant lui par respect. Crassus répondit, *qu'il n'y avoit nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevûe chacun à la maniére * de leur pays. Oh bien*, répartit Suréna, *il y a dès ce moment un Traité de paix entre le Roi Orode & les Romains : mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate. Car, vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoier chercher un cheval : mais Suréna lui dit,

* *Le Consul, chez les Romains, marchoit toujours à pié à la tête de l'infanterie.*

qu'il

qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuiers du Roi le prenant par le milieu du corps le mirent dessus, l'environnérent, & commencérent à fraper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces maniéres, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à l'entour pour tâcher d'arréter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui pressoient trop Crassus. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte & de desordre: ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palfrénier d'un de ces Barbares. En même tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriére, & le renversa mort sur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, & sauta de son cheval à terre sans être blessé. Et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étoient présens, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure sur le côteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, & leur dirent que Crassus avoit porté la peine dûe à son infidélité : mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à descendre avec confiance, & qu'il leur donnoit sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns descendirent, & se livrérent entre les mains des ennemis; les autres profitérent de la nuit, & se dispersérent çà & là. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauvérent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent repris, & passés au fil de l'épée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. On leur y tua vingt mille hommes, & il y en eut dix mille de pris. Le reste se sauva par differens chemins en Arménie, en Cilicie, & en Syrie; & de ces débris, il se forma

encore une armée dans la ſuite en Syrie, dont Caſſius prit le commandement, & avec laquelle il empécha ce pays-là de tomber entre les mains du vainqueur.

Cette défaite leur devoit paroitre, en un ſens, plus ſenſible que celle de Cannes, parce qu'ils avoient moins lieu de s'y attendre. Rome, lorſqu'Annibal gagna cette bataille, étoit dans l'humiliation, aiant déja perdu pluſieurs batailles, & ne ſongeant qu'à ſe défendre, & à repouſſer l'ennemi hors de ſes terres. Ici, c'eſt Rome triomphante, reſpectée & redoutée de tous les peuples, devenue maitreſſe des plus puiſſans roiaumes de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique, tout récemment victorieuſe d'un des plus formidables ennemis qu'elle eût jamais eus, qui dans le plus grand éclat de ſa grandeur, voit ſa gloire échouer tout d'un coup à l'attaque d'un Roiaume formé de l'aſſemblage de peuples Orientaux, dont elle mépriſoit la valeur, & qu'elle comptoit déja parmi ſes conquêtes. Une victoire ſi complette montre au loin à ces fiers vainqueurs du monde un peuple rival, capable de leur tenir tête, de leur diſputer l'Empire de l'univers, & non ſeulement de mettre une barriére à leurs projets ambitieux, mais de les faire craindre eux-mêmes pour leur propre ſureté. Elle fait voir que les Romains peuvent être vaincus en bataille rangée, & combattant avec toutes leurs forces: que cette puiſſance, qui juſques-là, comme une mer débordée, avoit inondé tous les pays qu'elle avoit trouvés à ſa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, & être forcée deſormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Craſſus chez les Parthes fut une tache au nom Romain, que les victoires remportées peu après ſur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendarts des Légions vaincues s'y montroient toujours en ſpectacle. Les [a] priſonniers faits dans cette fatale journée y étoient toujours retenus captifs; & des citoiens ou alliés Romains y contractoient à la honte de Rome,

[a] Miles-ne Craſſi conjuge Barbara
Turpis maritus vixit? & hoſtium

comme le décrit si énergiquement Horace, d'ignominieux mariages, & vieillissoient tranquillement dans les terres & sous les drapeaux des Barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, sous Auguste, le Roi des Parthes, sans y être forcé par les armes, consentit de rendre aux Romains leurs étendarts & leurs prisonniers; ce qui fut regardé par Auguste & par tout l'Empire comme un triomphe éclatant & glorieux: tant le souvenir de cette défaite humilioit les Romains, & tant ils se croioient intéressés à en effacer, s'il étoit possible, jusqu'aux moindres vestiges! Pour eux, ils n'en perdirent jamais le souvenir. César étoit prêt de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avoit reçu, lorsqu'il fut tué. Antoine forma le même projet, qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce tems-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet des efforts des plus belliqueux de leurs Empereurs, Trajan, Septime Sévére, &c. Le surnom de *Parthicus* étoit le titre dont ils étoient le plus jaloux, & qui flatoit plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passoient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au delà, les Parthes à leur tour passoient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes & leurs ravages dans la Syrie & jusques dans la Palestine. En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes, & cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable résista aux plus violentes attaques de la puissance Romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode étoit en Arménie, où il venoit de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avoit envoiés

(Proh Curia inversique mores!)
Consenuit socerorum in armis,
Sub rege Medo, Marsus & Appulus,
Anciliorum, nominis, & togæ
Oblitus, æternæque Vestæ,
Incolumi Jove & urbe Roma?

à Craſſus, voiant que par les fauſſes meſures qu'il prenoit les Romains étoient infailliblement perdus, s'accommoda avec Orode; & en donnant une de ſes filles à Pacore fils du Roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le Traité qu'il venoit de conclure. Pendant qu'ils étoient au feſtin des noces, on leur apporta la tête & une main de Craſſus, que Suréna lui avoit fait couper, & qu'il envoioit pour preuve de ſa victoire. La joie redoubla à cette vûe, & l'on prétend qu'on fit verſer de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour inſulter à la ſoif inſatiable que Craſſus avoit toujours eue de ce métail.

Suréna ne jouit pas lontems du plaiſir de ſa victoire. Son Maître, jaloux de ſa gloire & du crédit qu'elle lui donnoit, le fit mourir peu de tems après. Il eſt des Princes, auprès deſquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuſes, qui prennent ombrage des vertus qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer, & qui ne ſouffrent point qu'on les ſerve avec des talens ſupérieurs, & capables de couvrir les leurs. Orode étoit de ce caractére. Il [a] ſentit, comme Tacite le remarque de Tibére, qu'avec toute ſa puiſſance il ne pouvoit reconnoitre dignement le ſervice que ſon Général venoit de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait eſt au deſſus de la récompenſe, l'ingratitude & la haine prennent la place de la reconnoiſſance & de l'amitié.

Suréna étoit un Général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avoit une habileté conſommée, & il paſſoit en valeur tous ceux de ſon tems. C'étoit, outre cela, l'homme le mieux fait, & de la taille la plus avantageuſe. Pour les richeſſes, le crédit, & l'autorité, il en avoit auſſi plus que perſonne; & c'étoit ſans difficulté le premier ſujet qu'eût le Roi des Parthes. Sa naiſſance lui donnoit le privilége de mettre la couronne ſur la tête du Roi quand on le ſacroit; & ce droit étoit attaché à ſa fa-

a Deſtrui per hæc fortunam ſuam Cæſar, imparemque tanto merito rebatur. Nam beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exſolvi poſſe: ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 18.*

mille depuis l'établissement de l'Empire. Quand il voiageoit, il avoit toujours mille chameaux qui portoient son bagage; deux cens chariots pour ses femmes & ses concubines; &, pour sa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand nombre d'autres armés plus légérement, & ses domestiques, qui alloient bien au nombre de dix mille.

Les Parthes croiant, après la défaite de l'armée Romaine, trouver la Syrie sans défense, vinrent pour en faire la conquête. Mais Cassius, qui avoit formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repasser honteusement l'Euphrate sans rien faire.

An. M. 3952. Av. J. C. 52.

On assigna, l'année suivante, pour provinces Consulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, & à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron se rendit bientôt dans la sienne: mais Bibulus s'amusant à Rome, Cassius continuoit toujours à gouverner en Syrie. Et ce fut un bonheur pour les Romains, car les affaires demandoient en ce pays-là un homme d'une toute autre capacité que n'étoit Bibulus. Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, dès le commencement du printems avoit passé l'Euphrate à la tête d'une nombreuse armée, & étoit entré dans la Syrie. Il étoit trop jeune pour commander lui-même: c'étoit Orsace, vieux Général qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, qui faisoit tout. Il marcha droit à Antioche, & en forma le siége. Cassius s'y étoit enfermé avec toutes ses troupes. Cicéron, qui en eut avis dans sa province par le moien d'Antiochus roi de Comagéne, rassembla toutes ses forces, & se rendit sur la frontiére orientale de sa province qui confinoit à l'Arménie, pour s'opposer à une invasion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuassent; & en même tems pour être à portée d'assister Cassius en cas de besoin. Il envoia un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vûe. Ce corps rencontra un gros de cavalerie Parthe, qui étoit entré par là dans la Cilicie, & le défit sans qu'il en échapât un seul.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. Cic. ad famil. lib. II. Epist. 10-17. III. 2. XII. 19. XV. 1-4. Ad. Att. lib. V. 18-20. 21. VI. 1-8. VII. 2.

La nouvelle de ce succès, & celle de la marche de Ci-

céron du côté d'Antioche, encouragérent extrêmement Cassius & ses troupes à bien défendre la place, & abbattirent si fort le courage des Parthes, que désespérant de l'emporter, ils levérent le siége, & allérent former celui d'Antigonia, qui n'étoit pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendoient si mal à attaquer les places, qu'ils échouérent encore devant celle-ci, & furent contraints de se retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faisoient consister leurs principales forces dans la cavalerie, & ils s'appliquoient davantage à la guerre de campagne. Leur génie étoit plus porté à ce genre de combat. Cassius, qui vit quelle route ils prenoient, leur dressa une embuscade, où ils ne manquérent pas de donner. Il les défit entiérement, & en tua un grand nombre, entr'autres Orsace même le Général. Le reste de leur armée repassa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, & Antioche dégagée, il tourna ses armes contre les habitans du mont Amanus, qui se trouvant situés entre la Syrie & la Cilicie, ne faisoient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, & avoient guerre avec toutes les deux. Ils y faisoient des courses continuelles, & les incommodoient beaucoup. Cicéron soumit entiérement ces montagnards : il prit & rasa tous leurs châteaux & leurs forts. Ensuite il alla fondre sur une autre nation barbare, dont les peuples étoient une espéce de sauvages, qui prenoient le nom de Ciliciens libres, & prétendoient n'avoir jamais été sujets à l'Empire d'aucun des Rois qui avoient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, & établit dans le pays un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désoloient perpétuellement.

Eleuthero-Cilices.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux entr'autres, que l'on peut regarder comme des modéles parfaits de la maniére dont un Commandant doit rendre compte au Prince ou au Ministre d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractére de ces sortes de récits & de

relations. La premiére est adressée au Sénat & au peuple Romain, & aux premiers Magistrats, c'est la seconde du XV[e] livre des Epitres que l'on nomme Familiéres: l'autre est écrite en particulier à Caton. Cette derniére est un chef-d'œuvre, où Cicéron qui desiroit avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerriéres, emploie toute la finesse & tout l'art de l'éloquence pour gagner ce grave Sénateur, & pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour à Rome le Sénat lui offrit le triomphe, & qu'il le refusa à cause de la guerre civile qui étoit prête à éclater entre César & Pompée, ne croiant pas qu'il fût bienséant de célébrer une solennité qui ne respiroit que la joie, lorsque l'Etat étoit sur le point de tomber dans de si grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des allarmes & des troubles d'une sanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public & de la patrie, & lui fait plus d'honneur que n'auroit pu faire le triomphe même.

Plut. in Cic. pag. 879.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, & dans celles qui la suivirent, les Parthes se déclarant tantôt pour un parti tantôt pour l'autre, firent plusieurs irruptions dans la Syrie & dans la Palestine. Ce sont des événemens qui regardent en particulier l'histoire Romaine, ou celle des Juifs, & qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore & d'Orode son pere. Ventidius, qui commandoit les armées Romaines sous l'autorité d'Antoine alors Triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'étoit un soldat de fortune, qui, sorti du plus bas lieu, étoit parvenu par son mérite aux plus hautes dignités de la République. Dans la guerre contre les Alliés de Rome, qui prétendoient extorquer le droit de bourgeoisie Romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mere dans Asculum la capitale des Picéniens par Strabon pere du grand Pompée, & mené en triomphe devant ce Général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avoit servi dans les Gaules, & qui l'avoit fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la Préture & au Consulat.

Vell. Paterc. lib. 2. cap. 65. Valer. Max. lib. 6. cap. 9. A. Gell. lib. 15. cap. 4.

Il eſt le ſeul, juſqu'à Trajan, qui ait triomphé des Parthes, & le ſeul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avoient reçu à la bataille de Carres. Il avoit commencé à venger la défaite de Craſſus & de ſon armée par deux victoires conſécutives remportées ſur ces terribles ennemis. Une troiſiéme, plus grande encore que les précédentes, y mit le ſceau ; & voici comme il y parvint.

AN. M. 3965. AV. J. C. 39. *Joseph Antiq. lib. XIV. cap. 27. Plut. in Anton. pag. 931. Appian. in Parth p. 156. Dio. Caff lib. 49. pag. 403-404. Juſtin. l. 42. cap. 4.*

Ce Général, appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étoient fort avancés, ne le prévinſſent, & ne paſſaſſent l'Euphrate avant qu'il eût le tems de raſſembler en un corps toutes ſes troupes diſperſées dans leurs quartiers, eut recours à ce ſtratagême. Il y avoit dans ſon camp un petit Prince d'Orient ſous le nom d'allié, qu'il ſavoit être entiérement dans les intérêts des Parthes, avec qui il avoit des correſpondances ſecrettes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvoit découvrir des deſſeins des Romains. Il réſolut de ſe ſervir de la trahiſon de cet homme, pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendoit.

Dans cette vûe il lia avec ce traitre un commerce plus étroit. Il s'entretenoit ſouvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignoit beaucoup, ſur un avis qu'il avoit que les Parthes avoient deſſein de paſſer l'Euphrate, non pas à Zeugma comme à l'ordinaire, mais beaucoup au deſſous. Car, diſoit-il, s'ils paſſent à Zeugma, le pays en deçà eſt plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée, ne peut pas nous faire grand mal. Mais, s'ils prennent le paſſage d'au deſſous, ce ne ſont que plaines, où elle aura toutes ſortes d'avantages contre nous ; & il ne nous ſera pas poſſible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'eſpion ne manqua pas, comme Ventidius l'avoit bien prévû, d'en donner avis aux Parthes ; & elle y fit tout l'effet qu'il pouvoit ſouhaiter. Pacore, au lieu

lieu d'aller à Zeugma, prit aussitôt l'autre route, perdit beaucoup de tems à cause du détour qu'il lui falut faire, & des préparatifs nécessaires pour y passer le fleuve. Par là Ventidius gagna quarante jours, qu'il emploia à faire venir Silon de Judée, & ses légions qui étoient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus; & il se trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrérent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avoit point attaqués ni au passage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent passé, ils attribuérent cette inaction à crainte & à lâcheté, & allérent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût situé sur une éminence dans un lieu fort avantageux, se promettant de s'en rendre maîtres aussitôt, & sans y trouver de résistance. Il n'en fut pas ainsi. Les Romains sortirent de leur camp, se jettérent sur eux avec impétuosité, les poussérent vivement sur cette pente; & comme ils avoient pour eux l'avantage du lieu, & que leurs gens armés à la légére du haut de la colline accabloient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en desordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord. Le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, & sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute. Les vaincus se hâtérent de regagner le pont pour retourner dans leur pays: mais les Romains les prévinrent, & en taillérent en piéces le plus grand nombre. Peu s'étant échapés par la fuite, se retirérent vers Antiochus roi de Comagéne. L'Histoire remarque, que cette célébre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que la bataille de Carres s'étoit donnée quatorze ans auparavant.

Orode [a] fut si frapé de la perte de cette bataille, & de la mort de son fils, qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir pren-

[a] Orodes, repente filii morte & exercitus clade audita, ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non alloqui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, ita ut etiam mutus factus videre-

dre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendoit rien prononcer que le nom de Pacore. Il s'imaginoit le voir, & l'appelloit : il lui sembloit qu'il s'entretenoit avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parloit, & qu'il l'entendoit parler. Dans d'autres momens il se ressouvenoit qu'il étoit mort, & versoit des torrens de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'étoit pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu ; & la perte du Prince n'étoit pas moindre que celle de l'armée même. Car c'étoit le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, & toutes les autres qualités qui forment le caractére d'un grand Prince. Il s'étoit fait si fort aimer en Syrie dans le peu de tems qu'il y avoit passé, qu'on n'y a jamais vû plus d'attachement pour aucun de leurs Souverains, qu'il en parut pour la personne de ce Prince étranger.

An. M. 3967. Av. J. C. 37. Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avoit jetté la mort de son cher fils Pacore, il se trouva bien embarrassé pour le choix de son successeur entre ses autres enfans. Il en avoit trente de différentes femmes, dont chacune le sollicitoit en faveur du sien, & se servoit du crédit qu'elle avoit sur un esprit affoibli par l'âge & par la douleur. Enfin il se détermina pourtant à suivre l'ordre de la naissance, & nomma PHRAATE l'aîné de tous, & en même tems le plus vicieux. A peine fut-il assuré du trône, qu'il fit tuer tous ses freres venus du mariage de son pere avec une fille d'Antiochus Eusébe roi de Syrie ; & cela uniquement parce que leur mere étoit de meilleure maison que la sienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'aiant pu s'empécher d'en témoigner un grand déplaisir, ce fils dénaturé le fit mou-

tur. Post multos deinde dies, ubi dolor vocem laxaverat, nihil aliud quàm Pacorum vocabat. Pacorus illi videri, Pacorus audiri videbatur : cum illo loqui, cum illo consistere. Interdum quasi amissum flebiliter dolebat. *Justin.*

rir lui-même. Il traita de même le reste de ses freres, & n'épargna pas son propre fils, dans la crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. C'est ce Prince, si cruel à l'égard de tous ses proches, qui traita Hyrcan roi des Juifs avec une bonté & une clémence particuliére.

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'histoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce Roiaume jusqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain.

J'AI PARLÉ des Rois de Cappadoce en différens endroits de cette Histoire selon que l'occasion s'en est présentée, mais sans en marquer exactement ni le commencement, ni la suite. Je croi devoir ici réunir sous un même point de vûe tout ce qui regarde ce roiaume.

La Cappadoce est un grand pays de l'Asie Mineure. Les Perses, sous la domination desquels elle fut d'abord, l'avoient divisée en deux parties, & y avoient établi deux Satrapies ou deux Gouvernemens. Les Macédoniens, sous le pouvoir de qui elle tomba, souffrirent que ces deux Gouvernemens fussent changés en Roiaumes. L'un s'étendoit vers le mont Taurus, & s'appelloit la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce : l'autre vers le Pont, & s'appelloit la Cappadoce Pontique, ou la petite Cappadoce. Elles furent réunies dans la suite en un seul roiaume. *Strab. l. 12. pag. 533. 534.*

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier Roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel tems il commença à régner. On peut croire que ce fut dans le tems que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, commença à régner en Macédoine, & Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le roiaume de Cappadoce a duré trois cens soixante & seize ans, jusqu'au tems où il fut réduit en province de l'Empire Romain sous Tibére. An. M. 3644. Av. J. C. 360.

Il fut gouverné d'abord par une longue suite de Rois appellés Ariarathes; puis par des Rois qui portérent le

nom d'Ariobarzane, qui ne passérent pas la troisiéme génération; & enfin par un dernier nommé Archélaüs. Selon Diodore de Sicile, il y avoit déja eu plusieurs Rois en Cappadoce avant Ariarathe: mais comme leur histoire est presque entiérement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

AN. M. 3644. ARIARATHE I. Il régna conjointement avec son frere Holopherne, pour qui il avoit une tendresse particuliére.

AN. M. 3653. AV. J. C. 351. S'étant joint aux Perses dans l'expédition d'Egypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneurs par le Roi Ochus.

AN. M. 3668. AV. J. C. 336. *Plut. in Eumen. pag. 548. Diod. lib. 18. pag. 599.* ARIARATHE II, fils du premier, avoit vécu en repos dans ses Etats pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui, dans l'impatience où il étoit d'en venir aux mains avec Darius, n'avoit pas voulu s'arrêter à la conquête de la Cappadoce, & s'étoit contenté de quelques témoignages de soumission.

Après la mort de ce Prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ses Généraux des provinces de son Empire, étoit échue à Euméne. Perdiccas, pour l'en mettre en possession, l'y conduisit avec une puissante armée. Ariarathe, de son côté, s'étoit préparé à une vigoureuse défense. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuse cavalerie. La bataille se donna. Ariarathe fut vaincu, & fait prisonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui & ses principaux Officiers, & mit Euméne en possession de ses Etats.

ARIARATHE III. Après la mort de son pere, il s'étoit sauvé en Arménie.

AN. M. 3689. AV. J. C. 315. Dès qu'il eut su la mort de Perdiccas & celle d'Euméne, & l'occupation que d'autres guerres donnoient à Antigone & à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate roi d'Arménie lui fournit. Il défit Amyntas Général des Macédoniens, les chassa du pays, & remonta sur le trône de ses Ancêtres.

AN. M. 3720. AV. J. C. 284. ARIAMNE'S, son fils aîné, lui succéda. Il s'allia avec le Roi de Syrie Antiochus Theos, & maria son fils aîné avec Stratonice fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié

pour ce fils, qu'il se le donna pour Collégue dans la roiauté.

ARIARATHE IV, aiant régné seul après la mort de son pere, laissa ses Etats en mourant à son fils de même nom que lui, & qui étoit encore fort jeune.

ARIARATHE V. Il épousa Antiochide, fille d'Antiochus le Grand, Princesse artificieuse, qui se voiant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, & lui fit croire qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés l'un Ariarathe, l'autre * Holopherne. Sa stérilité aiant cessé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, & fit ensorte que l'aîné de ces enfans supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite, & que l'autre fût envoié en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la maniére des Grecs. AN. M. 3814. AV. J. C. 190.

Ariarathe V fournit des troupes à son beau-pere Antiochus roi de Syrie dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus aiant été défait, Ariarathe envoia des Ambassadeurs à Rome pour demander pardon au Sénat de ce qu'il avoit été obligé de se déclarer contre les Romains en faveur de son beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condanné à paier, pour expiation de sa faute, deux cens talens, c'est-à-dire deux cens mille écus. Dans la suite le Sénat lui en remit la moitié à la priére d'Euméne roi de Pergame, qui venoit d'épouser sa fille. *Liv. lib. 37. n. 40. lib. 38. n. 37. & 39.*

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Euméne contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus les arbitres des Rois d'Orient, envoiérent des Ambassadeurs pour ménager un traité entre ces trois Princes : mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Euméne & Ariarathe.

Celui ci avoit un fils, nommé comme lui Ariarathe, dont il étoit tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils le surnom de Philopator ; & pour lequel lui-même il n'a-

* *Il est ainsi nommé par Polybe, & Oropherne par Diodore de Sicile.*

voit pas moins de tendresse. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la roiauté & le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection & de respect pour un pere qui méritoit à si juste titre d'être aimé & respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse dans l'opinion commune des hommes, mais qui portoit à son bon cœur une blessure mortelle; & il représenta à son pere qu'il étoit de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui avoit donné la vie. De tels exemples de modération, de générosité, de desintéressement, & de sincére affection pour un pere, font d'autant plus de plaisir, que dans les tems, dont nous écrivons l'histoire, l'ambition effrénée ne respectoit rien, & violoit hardiment les droits les plus sacrés de la nature & de la religion.

AN. M. 3842. AV. J. C. 162. *Diod. in Eclog. lib. 31. pag. 895.*

ARIARATHE VI surnommé Philopator. Il régna après la mort de son pere, & fut un très bon Prince. Dès qu'il fut monté sur le trône, il envoia une ambassade à Rome pour renouveller l'alliance que son pere avoit entretenue avec les Romains, & il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la philosophie, ce qui fit que la Cappadoce, qui jusques-là avoit été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savans.

Diod. in Excerpt. p. 334. & 336.

Démétrius, roi de Syrie, avoit une sœur, qu'Ariarathe refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrêmement Démétrius contre le Roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendoit frere d'Ariarathe, qui le chassa du trône, & après cette violence régna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisqua les biens des plus grands Seigneurs, & pilla même un temple de Jupiter, qui de tems immémorial étoit respecté des peuples, & n'avoit jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution que ses cruautés lui donnoient lieu de prévoir, il déposa chez les habitans de Priéne, ville d'Ionie, quatre cens talens. Ariarathe s'étoit réfugié à Rome pour implorer le secours des Romains. L'Usurpateur y envoia aussi ses

Quatre cens mille écus.

députés. Le Sénat, selon les vûes ordinaires de sa politique, ordonna que le roiaume seroit partagé entre les deux freres. Ariarathe trouva une protection plus promte & plus efficace dans la personne d'Attale roi de Pergame, qui signala le commencement de son régne en rétablissant ce Prince malheureux sur le trône de ses peres. Ariarathe pour se venger de l'Usurpateur, voulut obliger les habitans de Priéne à lui remettre entre les mains les quatre cens talens qu'Holopherne avoit laissés chez eux. Ils opposérent à cette demande la religion sacrée du dépôt, qui ne leur permettoit pas de livrer à qui que ce fût cette somme du vivant de celui qui la leur avoit confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, & ravagea impitoiablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité dont ils se croioient redevables à l'égard de celui qui leur avoit confié ce dépôt.

AN. M. 3845. Av. J. C. 159.

Holopherne s'étoit retiré à Antioche. Il se joignit aux habitans de cette ville qui conspirérent contre Démétrius son bienfaiteur, dont il espéroit remplir la place. La conspiration fut découverte, & Holopherne mis en prison. Démétrius l'auroit fait mourir sur le champ, s'il n'avoit jugé plus à propos de le réserver pour le faire servir dans la suite aux prétentions qu'il avoit sur la Cappadoce, & au dessein qu'il avoit formé de détrôner & de perdre Ariarathe. Mais il fut prévenu par le complot que formérent contre lui les trois Rois d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce, qui mirent à sa place Alexandre Bala.

Justin. l. 35. cap. 1.

Ariarathe secourut les Romains contre Aristonic qui s'étoit emparé du roiaume de Pergame, & il périt dans cette guerre.

AN. M. 3875. Av. J. C. 129. *Justin. l. 37. cap. 1.*

Il laissa six enfans qu'il avoit eus de Laodice. Les Romains, pour reconnoitre les services du pere, ajoutérent à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Laodice qui exerçoit la Régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité quand ils seroient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même

ſorte le ſixiéme, ſi la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit ſur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtriére de ſes enfans.

Juſtin. l. 38. cap. 1. ARIARATHE VII. Il épouſa une autre Laodice, ſœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils Ariarathe VIII, & *AN. M. 3913.* Ariarathe IX. Son beau-frere le fit tuer par Gordius, *AV. J. C. 91.* l'un de ſes ſujets. Laodice ſe remaria à Nicoméde roi de Bithynie, qui s'empara auſſitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoia une armée, en chaſſa les garniſons de Nicoméde, & reſtitua le roiaume à ſon Neveu fils du même Ariarathe qu'il avoit fait aſſaſſiner.

ARIARATHE VIII. A peine fut-il monté ſur le trône, que Mithridate le preſſa de faire revenir d'exil Gordius, dans le deſſein de ſe défaire du fils par la main du même aſſaſſin qui avoit tué le pere. Ce jeune Prince frémit à cette propoſition, & leva une armée pour s'oppoſer à la violence de ſon Oncle. Mithridate ne voulant pas commettre ſes prétentions au hazard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence: &, lorſqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'aſſaſſina à la vûe des deux armées. Il mit à ſa place ſon propre fils âgé ſeulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, & lui donna Gordius *Juſtin. l. 38. cap. 2.* pour Gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant ſouffrir les vexations des Lieutenans de Mithridate, ſe ſoulevérent, firent venir d'Aſie Ariarathe frere du dernier Roi, & le mirent ſur le trône.

ARIARATHE IX. Auſſitôt après ſon retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit, & le chaſſa du roiaume. Le chagrin fit tomber ce jeune Prince dans une maladie, dont il mourut peu de tems après. Mithridate avoit rétabli ſon fils ſur le trône.

Nicoméde, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît ſur ſes Etats, apoſta un enfant de huit ans, qu'il revêtit auſſi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains pour lui le roiaume de ſon pere. La Reine Laodice ſa femme alla exprès à Rome, pour appuier cette ſuppoſition, & pour témoigner

témoigner qu'elle avoit eu trois fils d'Ariarathe VII, dont celui qu'elle produisoit étoit le dernier. Mithridate de son côté, osa faire assurer par Gordius, que son fils qu'il avoit instalé sur le trone étoit fils du même Ariarathe qui avoit été tué dans la guerre contre Aristonic. Quel siécle! Quelle suite de fourberies! Le peuple Romain s'en aperçut bien, & pour ne les pas appuier de part ou d'autre, & mettre fin à ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui desormais jouiroit de la liberté, & se gouverneroit comme il lui plairoit. Mais les Cappadociens envoierent à Rome, pour déclarer que la liberté leur étoit insupportable, & pour demander un Roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préféroit la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement Monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement Républicain, & l'on en trouve peu qui soient capables d'user moderément d'une pleine & entiere liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour Roi Ariobarzane, dont la postérite manqua à la troisiéme génération.

ARIOBARZANE I. Ce nouveau Prince ne joüit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas & Bagoas, Généraux de Tigrane, le chasserent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe fils de Mithridate. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoia en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla aiant remporte de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce roiaume, & en tira trois cens mille hommes, ausquels il donna des terres dans l'Armenie, & il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

AN. M. 3915. AV. J. C. 89. Appian in Mithrid. pag. 176 &c. Justin l. 38. cap. 3. Plut. in Syll.

AN. M. 3938. AV. J. C. 66.

ARIOBARZANE II. Pompée avoit augmenté considérablement les Etats d'Ariobarzane, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession: mais il ne la garda pas lontems. Il avoit déja été tué, lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie.

Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce étoit Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. Cic. Epist. 2. & 4. lib. 15 ad Famil & Epist 20. lib. 5. ad Attic.

ARIOBARZANE III. Cicéron, en partant de Rome, avoit reçu ordre de favoriser & de protéger avec tout le soin possible Ariobarzane, comme un Prince dont le salut étoit cher au peuple & au Sénat : témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidélement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voioit menacé d'être tué comme son pere. On conspiroit contre lui en faveur d'Ariarathe son frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot. Qu'à la vérité on l'avoit vivement sollicité d'accepter la roiauté, mais qu'il avoit toujours été infiniment éloigné d'y songer du vivant de son frere : il paroit que celui-ci étoit sans enfans. Cicéron emploia l'autorité de sa charge, & tout le crédit que lui donnoit sa grande réputation, pour dissiper l'orage dont le Roi étoit menacé. Il en vint heureusement à bout, & lui [a] sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté, & par un généreux desintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du Grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le roiaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce. C'est de la derniére dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voioit que le Roi au-dessus de lui ; & il étoit pour l'ordinaire de la famille roiale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que de son tems il y avoit plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane. Voila

Strab. l. 12. pag. 535. & 557.

a Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat ἐν παρόδῳ, consilio & auctoritate, & quòd insidiatoribus ejus ἀπρόσιτόν με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui, regem regnumque servavi. *Cic. Epist. 20. lib. 5. ad Attic.*

ce qui rendoit le Grand-prêtre si puissant. Aussi, [a] dans le tems dont nous parlons, celui qui possédoit cette dignité, auroit pu causer une guerre fort dangereuse, & susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croioit qu'il le feroit : car il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie prêtes à se mettre en campagne, & de grands fonds pour les soudoier & les entretenir. Mais Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du roiaume, & à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui se trouvérent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit sans doute que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables. Car ce Prince lui fit représenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui paier, si Pharnace continuoit à piller la Cappadoce. César étoit alors en Egypte. Il en partit, pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens qui laissent entrevoir qu'Ariobarzane & son frere n'étoient pas trop bien unis, & il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane.

Caes. de bello Civ. lib. 3. Hirt. de bell. Alex.

Dio. lib. 42. pag. 183.

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le Roi de Cappadoce ne les favorisoit point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juste défiance, de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'aiant fait prisonnier, il le fit mourir.

An. M. 3962. Av. J. C. 42. *Dio. lib. 47. pag. 346.*

ARIARATHE X. Par la mort d'Ariobarzane le roiaume de Cappadoce demeura à son frere Ariarathe. La

An. M. 3962. Av. J. C. 42.

[a] Cùm magnum bellum in Cappadocia concitaretur, si sacerdos armis se (quod facturus putabatur) defenderet, adolescens & equitatu, & peditatu, & pecunia paratus, & toto, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille discederet; rexque, sine tumultu ac sine armis, omni auctoritate aulæ communita, regnum cum dignitate obtineret. *Cic. Epist. 4. lib. 15. ad Famil.*

possession lui en fut disputée par Sisinna fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs Grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Cet Archélaüs étoit petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, Général d'armée en Gréce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le Livre suivant, & prit celui

[*Strab. l. 12. pag. 558. Dio. lib. 39. pag. 116.*]

des Romains. Il laissa un fils nommé, comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice reine d'Egypte, & fut tué six mois après dans un combat. Il avoit obtenu de Pompée une dignité fort honorable : c'étoit le Pontificat de Comane dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, & en eut

[AN. M. 3963. AV. J. C. 41. *Appian. de bell civil. lib. 5. pag. 675.*]

deux fils, Sisinna & Archélaüs. Le premier disputa le roiaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédoit. Marc Antoine fut juge de ce différent : il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint : on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône

[AN. M. 3968. AV. J. C. 36. *Dio. lib. 49. pag. 411.*]

de Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc Antoine l'en chassa, & mit en sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra.

[AN. M. 3973. AV. J. C. 31. *Plut. in Anton. pag. 944.*]

ARCHELAÜS. Ce Prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnoissance à Marc Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque. Il fut assez heureux, pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, & il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grace.

[AN. M. 3984. AV. J. C. 20. *Joseph. Antiq. lib. XV. cap. 5. Dio. lib. 54 pag. 526. Sueton. in Tib. cap 8. Dio. lib. 57. pag 614. Strab. l. 14 pag. 671. & lib. 12. p. 556.*]

Il aida Tibére à rétablir Tigrane dans l'Arménie ; & il obtint d'Auguste la petite Arménie, & une bonne partie de la Cilicie. Tibére lui rendit de grands services auprès d'Auguste, surtout lorsque ses sujets formérent des accusations contre lui devant ce Prince. Il plaida lui-même sa cause, & la lui fit gagner. Archélaüs établit sa résidence dans l'île d'Eleuse, proche de la côte de Cilicie ; & s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance. Car comme les fils de Polémon

n'étoient encore qu'enfans, il eut sans doute l'administration de leur roiaume conjointement avec leur mere.

Son régne fut fort long, & fort heureux : mais les derniéres années en furent bien tristes pour lui, & ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibére. Ce Prince, qui souffroit avec peine qu'on élevât peu à peu au dessus de lui Caius & Lucius fils d'Agrippa, petits-fils d'Auguste, & ses fils par adoption, pour [a] ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Césars, & pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur aggrandissement, demanda & obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avoit besoin de prendre du repos pour rétablir sa santé. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme disgracié, & l'on ne croioit pas même qu'il fût sûr de paroitre son ami. [b] Pendant son séjour à Rhodes, le Roi Archélaüs qui n'en étoit pas fort éloigné, faisant sa résidence ordinaire dans l'île d'Eleuse *, ne lui avoit rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avoit. Ce n'étoit pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conseil des principaux amis d'Auguste, qui croioient pour lors l'amitié de Tibére dangereuse. Au contraire, quand le jeune César Caius, établi pour Gouverneur de l'Orient, fut envoié dans l'Arménie par Auguste pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, Archélaüs, qui le regardoit comme le futur successeur de l'Empire, lui rendit toutes sortes d'honneurs, & se distingua par la maniére empressée dont il lui fit sa cour. Les politiques se trompent souvent dans leurs con-

An. M. 3988.
Av. J. C. 16.
Dio. in Excerpt. p. 662.
Sueton. in Tiber. cap. 10.
Vell. Paterc. lib. 2. cap. 99.

An. M. 4002.
Av. J. C. 2.

a Ne fulgor suus orientium juvenum obstaret initiis, dissimulata causa consilii sui, commeatum ab socero atque eodem vitrico acquiescendi à continuatione laborum petiit. *Paterc. lib. 2 cap. 99.*

b Rex Archelaus quinquagesimum annum Cappadocia potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluisset. Nec id Archelaus per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus ; quia florente Caio Cæsare, missoque ad res Orientis, intuta Tiberii amicitia credebatur. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.*

* *Eleuse n'étoit éloignée de Rhodes que de cinq ou six lieues.* Strab. lib. 14. pag. 651.

jectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y auroit eu bien plus de prudence & de sagesse pour Archélaüs, de ménager habilement deux Princes qui pouvoient tous deux parvenir à l'Empire, comme [a] on l'a remarqué dans Pomponius Atticus, qui pendant toutes les divisions qui déchirérent la République en différens tems, sut toujours se rendre agréable aux Chefs des deux partis.

Tibére avoit toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avoit donnée à son Rival, d'autant plus qu'elle marquoit dans Archélaüs un fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir après qu'il fut devenu le Maître. Archélaüs fut cité à Rome, comme s'il avoit entrepris d'exciter quelque trouble dans la province. Livia lui écrivit, &, sans dissimuler le couroux de l'Empereur, lui fit espérer le pardon pourvû qu'il vînt le demander. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le tirer de son roiaume. Le [b] Roi de Cappadoce ne l'aperçut pas, ou n'osa agir en homme qui s'en fût aperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très mal reçu de Tibére, & se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit: mais qu'en effet il avoit tout son bon sens, & qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voioit que ce seul moien de sauver sa vie. Le Sénat ne prononça rien contre lui: mais l'âge, la goûte, & plus que cela encore l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel les Princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avoit régné près de cinquante ans. Après sa mort la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain.

An. M. 4020. An. J. C. 17. Dio. lib. 57. pag. 614. Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.

a Hoc quale sit, faciliùs existimabit is, qui judicare poterit quantæ sit sapientiæ, eorum retinere usum benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non solum æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque Antonium, cùm se uterque principem non solùm urbis Romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. *Corn. Nep. in Attic. cap. 20.*

b Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim metuens, in urbem properat: exceptusque immiti à principe, & mox accusatus à Senatu; non ob crimina quæ fingebantur, sed angore, simul fessus senio, & quia regibus æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ sponte an fato implevit. *Tacit. Annal. lib. 2. cap. 42.*

Ce roiaume étoit fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étoient si considérables lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibére se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisoit lever. Il soulagea même cette province, & n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avoit paié au dernier Roi.

Les Rois de Cappadoce faisoient ordinairement leur résidence à Mazaca, ville située au pié de la montagne d'Argée, & qui suivoit les loix de * Charondas. Cette ville étoit bâtie sur la riviére de Mélas, qui se décharge dans l'Euphrate. Un Roi de Cappadoce, que Strabon appelle simplement Ariarathe sans désigner le tems où il vivoit, aiant fermé les embouchures de cette riviére, inonda toutes les campagnes voisines, après quoi il y fit faire plusieurs petites îles à la maniére des Cyclades, où il passa puérilement une partie de sa vie. La riviére rompit les digues de son embouchure. Les eaux retournérent dans leur lit. L'Euphrate les aiant reçues se déborda, & fit des ravages incroiables dans la Cappadoce. Les Galates qui habitoient dans la Phrygie, souffrirent aussi beaucoup de pertes par ce débordement, & en voulurent être indemnisées. Ils demandérent trois cens talens à ce Roi de Cappadoce, & prirent pour juges les Romains.

Strab. l. 12. pag. 537. 539.

Trois cens mille écus.

La Cappadoce abondoit en chevaux, en ânes, & en mulets. C'est de là qu'on tiroit les chevaux destinés si particuliérement pour les Empereurs, qu'il étoit défendu aux Consuls même de s'en servir. Elle fournissoit aussi quantité [a] d'esclaves, & de faux témoins. On dit que les Cappadociens s'accoutumoient dès l'enfance à résister aux tourmens, & qu'ils se donnoient la question les uns aux autres, pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourroient un jour exposer. Ces gens-là enchérissoient sur la nation Grecque, quoiqu'elle eût porté ce vice à de grands excès, si l'on s'en raporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler: *Prêtez-moi votre témoignage, je vous le rendrai.*

Boch. Phaleg. lib. 3. cap. 11. Schol. Persii.

Cicer. pro Flacco, n. 9. 10.

Da mihi testimonium mutuum.

* *Ce Charondas étoit un célébre Législateur de la grande Gréce, dont il a été parlé.*

a Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex. *Horat.*

La Cappadoce, généralement parlant, n'étoit rien moins qu'un pays de beaux esprits & de savans. Il en est sorti néanmoins quelques Auteurs bien celebres : Strabon & Pausanias sont de ce nombre. On croioit surtout que les Cappadociens etoient peu propres à devenir Orateurs ; & c'étoit un proverbe, qu'un [a] Rheteur de ce pays-là étoit plus rare qu'un corbeau blanc, & qu'une tortue volante. S. Basile & S. Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette régle.

[a] Θᾶττον ἦν λευκὰς κόρακας πτηνάς τε χελώνας Εὑρεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.



LIVRE

LIVRE VINGT-TROISIÉME.

FIN DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



Cléopatre piquée par un aspic.

LIVRE VINGT-TROISIÉME.
FIN DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



CE LIVRE renferme deux Articles : dont le premier contient l'hiſtoire de Mithridate Roi de Pont ; le ſecond, les régnes de Ptolémée Auléte & de la fameuſe Cléopatre en Egypte, où ſe termine l'hiſtoire Grecque.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'eſpace de ſoixante ans, qui eſt le tems qu'a duré le régne de Mithridate ; & trois ans par dela: depuis l'an du Monde 3880 juſqu'à l'an 3943.

§. I. Mithridate, âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans l'Asie Mineure. Premiére guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome.

MITHRIDATE roi de Pont, dont je commence à raporter l'histoire, & qui s'est rendu si célébre par la guerre qu'il soutint contre les Romains pendant près de trente ans, avoit pour surnom Eupator. Il étoit d'une maison qui avoit donné une longue suite de Rois au roiaume de Pont. Le premier fut, selon quelques historiens, Artabaze, un des sept Princes qui tuérent les Mages, & mirent la Couronne de Perse sur la tête de Darius fils d'Hystaspe, qui lui donna pour récompense la Souveraineté de Pont. Mais, outre qu'entre les sept Perses on ne trouve point d'Artabaze, plusieurs raisons font croire que le Prince dont nous parlons étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, qui fut le concurrent de Xerxès pour le trône de Perse, & qui fut fait roi de Pont ou par son pere, ou par son frere, pour le consoler de la préférence donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce roiaume pendant dix-sept générations. Mithridate Eupator, dont il s'agit ici, étoit le seiziéme.

An. M. 3880. Av. J. C. 124. Il n'avoit que douze ans, quand il commença à régner.

Son pere, avant que de mourir, l'avoit nommé pour son successeur, & lui avoit donné sa mere pour Tutrice, qui devoit gouverner conjointement avec lui. Il commença son régne par faire mourir sa mere & son frere ; & la suite ne répondit que trop à ce commencement. On ne sait rien des premiéres années de son régne, si ce n'est qu'un des Généraux Romains, qu'il avoit corrompu à force d'argent, lui aiant cédé en propre la Phrygie, & lui en aiant fait prendre possession, elle lui fut, bientôt après, ôtée par les Romains, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

Memnon. in Excerptis Photii, cap. 32.
Appian. in Mithrid. pag. 177. & 178.

Ariarathe roi de Cappadoce étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait assassiner, tua son fils aîné, chassa le second qui mourut de chagrin, s'empara de la Cappadoce, & y mit un de ses enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe, sous la tutelle & la régence d'un nommé Gordius. Nicoméde, roi de Bithynie, qui appréhenda que cet aggrandissement de Mithridate ne le mît en état d'engloutir aussi avec le tems son domaine, s'avisa de faire d'un jeune homme, qui lui parut propre à jouer ce personnage, un troisiéme fils d'Ariarathe. Il engagea Laodice, qu'il avoit épousée depuis la mort de son premier mari, à le reconnoître ; & il l'envoia à Rome pour aider & soutenir par sa présence la demande de ce prétendu fils, qu'elle y avoit mené avec elle. La cause aiant été exposée au Sénat, les deux parties furent condannées ; & l'on fit un Décret, qui accordoit aux Cappadociens la liberté. Mais ils dirent qu'ils ne pouvoient pas se passer d'un Roi. Le Sénat leur permit d'en choisir un, tel qu'il leur plairoit. Ils choisirent Ariobarzane, homme de qualité de leur nation. Sylla, qui sortoit de Préture, fut chargé de la commission de l'établir sur le trône. Ce fut là le prétexte qu'on prit pour cette expédition : mais le véritable sujet étoit de réprimer les entreprises de Mithridate, dont la puissance, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens, faisoit ombrage aux Romains. Sylla exécuta sa commission l'année suivante, & après avoir défait bon nombre de Cappadociens, & un plus grand nombre encore d'Arméniens qui étoient venus à leur secours, il chassa Gordius avec le

An. M. 3913. Av. J. C. 91. Justin. l. 38. cap. 1. & 2. Strab. l. 12. pag. 540. Plut. in Sylla. pag. 453. Appian. in Mithrid. pag. 176.

An. M. 3914. Av. J. C. 90.

prétendu Ariarathe, & mit à sa place Ariobarzane.

Pendant que Sylla étoit campé sur le bord de l'Euphrate, un Parthe, nommé Orobaze, député du Roi Arsace, arriva dans son camp, pour demander de faire alliance & amitié avec les Romains. Sylla, pour le recevoir à son audience, fit mettre dans sa tente trois siéges, un pour Ariobarzane qui étoit présent, l'autre pour Orobaze, & celui du milieu pour lui. Dans la suite, le Roi des Parthes, irrité contre son Député de ce qu'il avoit souffert cet orgueil Romain, le fit mourir. C'est ici la première fois que les Parthes ont quelque commerce avec les Romains.

C'étoit Mithridate II.

Mithridate n'osa pas s'opposer alors à l'établissement d'Ariobarzane; mais dissimulant le chagrin que lui donna cette conduite des Romains, il résolut de prendre son tems pour en tirer vengeance. En attendant il songea à se fortifier par de bonnes alliances; & commença par Tigrane roi d'Arménie, qui étoit un Prince très puissant. L'Arménie avoit d'abord appartenu aux Perses; puis étoit passée sous la domination des Macédoniens; & enfin, après la mort d'Alexandre, avoit fait partie du roiaume de Syrie. Sous Antiochus le Grand, deux de ses Généraux, Artaxius & Zadriadrès, s'établirent avec la permission du Prince, dans cette province, dont apparemment ils étoient Gouverneurs. Après la défaite d'Antiochus, ils s'attachérent aux Romains, qui les reconnurent pour Rois. Ils avoient partagé l'Arménie en deux parties. Tigrane, dont il est ici parlé, descendoit d'Artaxius. Il s'empara de l'Arménie entiére, soumit par les armes plusieurs des pays voisins, & forma ainsi un roiaume très puissant. Mithridate lui donna en mariage sa fille Cléopatre, & l'engagea à entrer dans son projet contre les Romains; jusques-là qu'ils réglérent, que Mithridate auroit pour sa part les villes & le pays dont on feroit la conquête, & Tigrane les personnes avec tous les effets qui se peuvent transporter.

Strab. l. 11. pag. 531. 532.

AN.M. 3915.
AV.J.C. 89.

La première entreprise & le premier acte d'hostilité fut, que Tigrane dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe fils de Mithridate. Nicoméde, roi de

Bithynie, étant venu à mourir dans ce tems-là, son fils aîné, appellé aussi Nicoméde, devoit naturellement lui succéder; & en effet il fut déclaré Roi. Mais Mithridate suscita contre lui son frere cadet nommé Socrate, lequel, à main armée, le chassa du trône. Les deux Rois dépouillés se rendirent à Rome pour implorer le secours du Sénat, qui résolut leur rétablissement, & envoia Manius Aquilius & M. Altinus * pour faire exécuter son Décret.

* *Gravius voudroit lire* M. Attilius.

Ils furent rétablis tous deux. Les Romains les exhortérent à faire des irruptions sur les terres de Mithridate, en leur promettant du secours: mais ils n'osérent ni l'un ni l'autre attaquer un Prince si voisin & si puissant. A la fin cependant, Nicoméde, pressé également & par les Ambassadeurs mêmes à qui il avoit promis de grosses sommes pour son rétablissement, & par ses créanciers, citoiens Romains établis dans l'Asie, qui lui en avoient prété de fort considérables pour le même effet, ne put résister plus lontems à leurs instances réitérées. Il fit des courses sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé de butin, qui l'aida à paier une partie de ses dettes.

Mithridate n'ignoroit pas par le conseil de qui Nicoméde avoit fait cette irruption sur ses terres. Il auroit pu facilement la repousser, aiant un bon nombre de troupes toutes prêtes: mais il ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aise de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambassadeurs. Pélopidas étoit à la tête de l'Ambassade. Il se plaignit des différentes atteintes que les Romains avoient données à l'alliance contractée entr'eux & Mithridate, & en particulier de la protection qu'ils accordoient à Nicoméde son ennemi déclaré. Les Ambassadeurs de celui-ci répliquérent, & firent aussi de leur côté des plaintes contre Mithridate. Les Romains, qui ne vouloient pas encore se déclarer ouvertement, leur donnérent une réponse vague, en marquant que l'intention du peuple Romain étoit que Mithridate & Nicoméde ne se fissent aucun tort l'un à l'autre.

Mithridate, que cette réponse ne satisfit point, fit marcher incontinent ses troupes contre la Cappadoce, en chassa de nouveau Ariobarzane, & mit sur son trône Ariarathe son fils qu'il y avoit déja placé auparavant. Il envoia en même tems ses Ambassadeurs vers les Généraux Romains pour leur faire son apologie en même tems & renouveller ses plaintes contr'eux. Pélopidas leur déclara que son Maître vouloit bien que le peuple Romain en fût arbitre, & dit qu'il avoit déja envoié ses Ambassadeurs à Rome. Il les exhorta à ne rien entreprendre avant que d'avoir reçu les ordres du Sénat, & à ne pas engager témérairement une guerre qui pouvoit avoir de funestes suites. Au reste il leur marqua que Mithridate, en cas qu'on refusât de lui rendre justice, étoit en état de se la faire lui-même. Les Romains, choqués d'une déclaration si fiére, lui répondirent, que Mithridate eût à faire sortir ses troupes de Cappadoce, & qu'il ne s'avisât plus d'inquiéter Nicoméde, ni Ariobarzane. Ils commandérent à Pélopidas de sortir dans le moment même du camp, avec défense d'y revenir, à moins que son Maître n'obéît. Les autres Ambassadeurs ne furent pas mieux reçus à Rome.

La rupture pour lors éclata, & les Généraux Romains n'attendirent pas qu'il leur vînt des ordres du peuple Romain, ou du Sénat. C'est ce que Mithridate demandoit. Dans le dessein où il étoit depuis lontems de se déclarer contre les Romains, il avoit fait plusieurs alliances, & avoit engagé plusieurs peuples dans ses intérêts. On comptoit dans ses troupes jusqu'à vingt-deux nations de vingt-deux langues différentes que Mithridate parloit toutes avec facilité. Son armée étoit composée de deux cens cinquante mille hommes d'infanterie, & de quarante mille chevaux, sans compter cent trente chariots armés en guerre ; & sa flote de quatre cens vaisseaux.

Justin. l. 38. cap. 3-7. Avant que de former aucune entreprise, il crut devoir y préparer ses troupes, & il leur fit un * long discours pour les animer contre les Romains. » Il leur représente

* *J'ai extrêmement abrégé ce discours, que Justin raporte tout entier, tel qu'il étoit dans Trogue Pompée, dont il n'est que l'abbré-*

» qu'il

» qu'il ne s'agit pas d'examiner si l'on fera la paix ou la » guerre : que les Romains, en les attaquant les premiers, » ne laissent aucun lieu à la délibération. Qu'il s'agit de » combattre & de vaincre. Qu'il compte sur un succès » heureux, si ses soldats font paroitre le même courage » qu'ils ont déja montré en tant d'occasions, & tout ré- » cemment encore contre ces mêmes ennemis, qu'ils ont » mis en fuite & taillés en piéces dans la Bithynie & dans » la Cappadoce. Que l'on ne pouvoit pas desirer une oc- » casion plus favorable que celle qui se présentoit, pen- » dant que les Marses infestoient & ravageoient le cœur » même de l'Italie, que Rome étoit déchirée par les » guerres civiles, qu'une armée innombrable de Cimbres » sortis de Germanie inondoit toute l'Italie. Que le tems » étoit venu d'humilier l'orgueil de ces fiers Républi- » cains qui en vouloient à la majesté Roiale, & qui avoient » juré d'abbattre tous les trônes de l'univers. Qu'au [a] reste » la guerre que ses soldats alloient commencer, étoit bien » différente de celle qu'ils avoient soutenue avec tant de » courage dans les affreux déserts & dans les régions gla- » cées de la Scythie. Qu'il les menoit dans le pays du » monde le plus fertile & le plus tempéré, rempli de villes » riches & opulentes qui sembloient leur offrir un butin » tout préparé. Que l'Asie, livrée en proie à l'avarice in- » satiable des Proconsuls, à l'impitoiable dureté des Trai- » tans, à l'injustice criante des Juges, avoit en horreur

viateur. Ce discours peut servir à nous faire connoitre le stile de cet excellent Historien, & doit nous en faire bien regretter la perte.

a Nunc se diversam belli conditionem ingredi. Nam neque cœlo Asiæ esse temperatius aliud, nec solo fertilius, nec urbium multitudine amœnius; magnamque temporis partem, non ut militiam, sed ut festum diem acturos, bello dubium facili magis an uberi... tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio * publicanorum, calumniæ litium. *Justin.*

* Sectio publicanorum *signifie proprement les ventes forcées des biens de ceux qui ne paiant pas les impôts & les tailles que l'on exigeoit d'eux, voiöient leurs meubles & leurs biens enlevés par les publicains pour le paiement.* Calumniæ litium, *sont les chicanes injustes, qui servoient de prétexte pour envahir les biens des riches, soit à l'occasion des impôts, soit sous quelque autre couleur.*

» le nom Romain, & les attendoit comme ſes libérateurs. » Qu'ils le ſuiviſſent, non tant à une guerre, qu'à une » victoire & à une proie aſſurée. « L'armée répondit à ce diſcours par des cris de joie univerſels, & par des proteſtations reitérées de ſervice & de fidélité.

Les Romains avoient formé trois armées des troupes qu'ils avoient en différens endroits de l'Aſie Mineure. La premiére étoit commandée par L. Caſſius, qui avoit le gouvernement de la province de Pergame : la ſeconde par Manius Aquilius : la troiſiéme par Q. Oppius Proconſul, qui avoit pour province la Pamphylie. Chacune étoit de quarante mille hommes, en y comprenant la cavalerie. Outre ces troupes, Nicoméde avoit cinquante mille hommes de pié, & ſix mille chevaux. Ils commencérent la guerre, comme je l'ai déja dit, ſans attendre des ordres de Rome, & la firent avec tant de négligence & ſi peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occaſions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits priſonniers, & traités avec toutes ſortes d'inſultes. Mithridate regardant Aquilius comme le principal auteur de la guerre, lui fit ſouffrir les derniers outrages. Il le fit paſſer en revûe devant les troupes, & le donna en ſpectacle aux peuples monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit Manius Aquilius. D'autres fois il le faiſoit marcher à pié les mains garotées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens. C'étoient ceux de Mityléne qui le lui avoient livré par une lâche trahiſon, dans le tems même qu'il étoit malade, & qu'il s'étoit retiré chez eux pour y rétablir ſa ſanté.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 401. Athen. lib. 5. pag. 213. Cic. Orat. pro Flacco. n. 60.

Mithridate, qui vouloit gagner les cœurs par une réputation de clémence, renvoia chez eux tous les Grecs qu'il avoit fait priſonniers, & leur fournit même des vivres pour faire le voiage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à ſa rencontre avec des cris de joie. On le combloit de louanges. On l'appelloit le conſervateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Aſie, & on lui donnoit tous les

noms par lesquels on désigne Bacchus, qu'il méritoit à juste titre : car il passoit pour le Prince de son tems qui bûvoit davantage, & qui portoit mieux le vin ; qualité dont il se vantoit avec complaisance, & qu'il croioit lui faire beaucoup d'honneur. *Plut. Sympos. lib. 1. p. 624.*

Le fruit de ces premiéres victoires fut la conquête de la Bithynie entiére, d'où Nicoméde fut chassé ; de la Phrygie & de la Mysie, provinces récentes des Romains ; de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de plusieurs autres provinces.

Aiant trouvé à Stratonicée Monime, jeune fille d'une rare beauté, il l'attacha à sa suite.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient pour diverses affaires dans l'Asie Mineure, y ménageoient sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, envoia, d'Ephése où il étoit, des ordres secrets à tous les Gouverneurs des provinces, & aux Magistrats des villes de toute l'Asie Mineure,[a] d'en faire un massacre général en un même jour qu'il leur marqua. Les femmes, les enfans, les domestiques étoient compris dans le nombre des proscrits. Il y avoit défense de donner la sépulture à ceux qui auroient été tués. Leurs biens devoient être confisqués au profit du Roi & des meurtriers. On condanna à une grosse amende ceux qui enseveliroient les morts, ou qui cacheroient les vivans. Il y avoit une récompense pour quiconque découvriroit ceux qui étoient cachés. On accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres : on remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers la moitié de leurs dettes. Le simple récit de cet affreux détail fait frémir d'horreur. Quelle fut donc la désolation dans toutes ces provinces, quand cet ordre barbare s'y exécuta ! Il y eut quatre-vingts mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant. *An. M. 3916. Av. J. C. 88. Appian pag. 185. Cic in Orat. pro lege Manil. n. 7.*

Informé qu'il y avoit à Cos un grand trésor, il y envoia des gens qui s'en saisirent. C'étoit Cléopatre reine *Appian. pag. 186. Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 12.*

a Is uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una literarum significatione, cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. *Cic.*

d'Egypte qui l'y avoit mis en dépôt, quand elle ouvrit la guerre dans la Phénicie contre son fils Lathyre. Outre ce trésor, il y trouva encore huit cens talens (huit cens mille écus) que les Juifs de l'Asie Mineure y avoient mis aussi en dépôt, quand ils virent qu'on y étoit menacé de la guerre.

Appian pag. 186-188. Diod. in Excerpt. p. 402.

Tous ceux qui avoient pu se sauver du carnage général de l'Asie, s'étoient réfugiés à Rhodes, qui les reçut avec joie, & leur ouvrit un asyle qui les mit en fureté. Mithridate en forma inutilement le siége, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru risque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit plusieurs de ses vaisseaux.

Plut. in Syll. pag. 458-461. Appian. in Mithrid. pag. 188-197.

Après s'être rendu maître de l'Asie Mineure, Mithridate envoia en Gréce Archélaüs, l'un de ses Généraux, avec une armée de six vingts mille hommes. Ce Général prit Athénes, & la choisit pour sa résidence, donnant de cette ville tous les ordres pour la guerre de ce côté-là; & pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son Maître la plupart des villes & des Etats de la Gréce. Il avoit soumis par force Délos qui s'étoit revoltée contre les Athéniens, l'avoit remise sous leur pouvoir, & leur avoit envoié le Trésor sacré qu'on gardoit dans cette île par Aristion, à qui il donna deux mille hommes pour la garde de cet argent. Aristion étoit un Athénien, Philosophe de la secte d'Epicure. Il se servit des deux mille hommes qu'il avoit sous son commandement pour s'emparer de toute l'autorité à Athénes, où il exerça une cruelle tyrannie, faisant mourir plusieurs des citoiens, ou les livrant à Mithridate, sous prétexte qu'ils étoient de la faction Romaine.

An. M. 3917. Av. J. C. 87.

Voila en quel état Sylla trouva les affaires, quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate. Il partit promtement pour se rendre en Gréce, avec cinq légions, quelques cohortes, & quelque cavalerie. Cependant Mithridate étoit demeuré à Pergame, où il distribuoit à ses amis des richesses, des gouvernemens, & d'autres récompenses.

A l'arrivée de Sylla, toutes les villes lui ouvrent leurs

portes, à l'exception d'Athénes, qui réduite sous le joug du Tyran Aristion, fut obligée malgré elle de résister. Le Général Romain étant entré dans l'Attique, divisa ses troupes en deux corps, dont il envoia l'un pour assiéger Aristion dans la ville d'Athénes, & lui avec l'autre alla droit au port de Pirée qui faisoit comme une seconde ville, où Archélaüs s'étoit enfermé, comptant sur la force de la place, dont les murailles étoient hautes presque de quarante coudées, (soixante piés) & toutes de pierres de taille. En effet c'étoit un grand ouvrage que Périclès avoit fait faire au tems de la guerre du Péloponnése, lorsque toute l'espérance de la victoire ne consistant que dans ce port, il l'avoit fortifié autant qu'il lui avoit été possible.

La hauteur des murailles n'étonna point Sylla. Il emploia toutes sortes de machines pour les battre, & donna assaut sur assaut. S'il eût voulu attendre un peu de tems, il prenoit sans coup férir la haute ville, que la famine avoit réduite à la derniére extrémité. Mais pressé de retourner à Rome, & craignant les changemens qui pouvoient arriver, il n'épargnoit ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour hâter la fin de cette guerre. Sans compter tout le reste de l'appareil & de l'équipage de guerre, il y avoit pour le seul service des machines vingt mille mulets qui travailloient sans relâche. Le bois étant venu à lui manquer à cause de la grande consommation qu'il en faisoit pour ses machines, qui étoient souvent brisées & ruinées par les fardeaux énormes qu'elles portoient, ou brulées par les feux des ennemis, il n'épargna pas les Bois sacrés. Il coupa les belles allées de l'Académie, & celles du Lycée, qui étoient les plus beaux parcs qu'il y eût dans les fauxbourgs, & qui avoient les plus beaux arbres. Il fit abbattre les hautes murailles qui joignoient le port avec la ville, pour en faire servir les ruines à hausser les terrasses.

Comme il avoit besoin de beaucoup d'argent pour cette guerre, & qu'il cherchoit à s'attacher les soldats, & à les animer par de grandes largesses, il eut recours aux Trésors inviolables des temples, & fit venir tant d'Epidaure

que d'Olympie les plus beaux & les plus précieux dons qui y avoient été consacrés. Il écrivit aux Amphictyons assemblés à Delphes, » Qu'ils feroient sagement de lui » envoier les trésors du dieu, parce qu'ils seroient plus » surement entre ses mains; ou que, s'il étoit obligé de » s'en servir, il en rendroit la valeur après la guerre. « Et en même tems il envoia à Delphes un de ses amis, nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour recevoir tous ces trésors au poids.

Caphis arrivé à Delphes n'osoit par respect toucher à ces dons qui étoient sacrés, & se mit à pleurer en présence des Amphictyons sur la nécessité qui lui étoit imposée. Sur cela, quelqu'un des assistans aiant dit qu'il entendoit du fond du Sanctuaire le son de la Lyre d'Apollon, Caphis, soit qu'il le crût véritablement, soit qu'il voulût profiter de cette occasion pour jetter une terreur religieuse dans l'esprit de Sylla, lui écrivit ce qui venoit d'arriver. Sylla se moquant de sa simplicité, lui répondit, » Qu'il » s'étonnoit comment il n'avoit pas compris que le chant » est un signe de joie, & nullement une marque de colére » & d'indignation : qu'il n'avoit donc qu'à prendre har- » diment les trésors, bien sûr que le dieu les voioit pren- » dre avec plaisir, & qu'il les donnoit lui même.

Plutarque, à cette occasion, fait remarquer la différence qu'il y avoit entre les anciens Généraux Romains, & ceux du tems dont il parle ici. Les premiers, que leur mérite seul avoit élevés aux charges, & qui n'y cherchoient autre chose que le bien public, savoient se faire obéir & respecter des soldats, sans emploier pour cela des voies basses & indignes. Ils commandoient des troupes sages, disciplinées, & bien instruites à exécuter sans réplique & sans délai les ordres de leurs Chefs. Véritablement [a] Rois, dit Plutarque, par la grandeur & la noblesse de leurs sentimens, mais simples & modestes particuliers par leur train & toute leur dépense, ils ne faisoient dans leurs charges d'autres frais à l'Etat, que les frais nécessaires & raisonnables, estimant qu'il étoit plus honteux à un Capitaine de flater ses soldats, que de craindre ses en-

[a] Αὐτοί τε ταῖς ψυχαῖς βασιλικοὶ, καὶ ταῖς δαπάναις εὐτελεῖς ὄντες.

nemis. Les choses étoient bien changées dans le tems dont nous parlons. Les Généraux Romains, dévorés d'ambition & perdus de luxe, étoient obligés de se rendre esclaves de leurs soldats, & d'acheter leurs services par des largesses capables de satisfaire leur avidité, & souvent par la tolérance & l'impunité des plus grands crimes.

Sylla, effectivement, étoit toujours dans un besoin extrême d'argent, pour contenter ses troupes; & alors, plus que jamais, pour achever le siége auquel il s'étoit engagé, & dont le succès lui paroissoit d'une extrême importance pour son honneur, & même pour sa sureté. Il vouloit ôter à Mithridate la seule ville qui lui restoit dans la Gréce, & qui empêchant les Romains de passer en Asie, faisoit échouer toute espérance de la victoire, & obligeoit Sylla de revenir honteusement en Italie, où il auroit trouvé d'autres ennemis plus terribles, Marius & sa faction. D'ailleurs il étoit vivement blessé des railleries piquantes que le Tyran Aristion lançoit tous les jours contre lui, & contre Métella sa femme.

Il n'est pas aisé de dire laquelle de l'attaque ou de la défense fut plus vive, & poussée avec plus de vigueur: car de part & d'autre on fit paroitre un courage & une constance incroiable. Les sorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Les assiégés n'auroient point été en état de se défendre si vigoureusement, s'ils n'avoient reçu par mer à différentes reprises des renforts considérables.

Ce qui leur nuisit le plus, fut la trahison secrette de deux esclaves Athéniens qui étoient dans le Pirée. Ces esclaves, soit qu'ils fussent affectionnés au parti des Romains, soit qu'ils voulussent pourvoir à leur sureté en cas que la place fût prise, écrivoient sur des bales de plomb tout ce qui se passoit au dedans, & les jettoient aux Romains à coups de fronde. Ainsi quelque sages mesures que prît Archélaüs qui défendoit le Pirée, pendant qu'Aristion commandoit dans la Ville, rien ne lui réussissoit. Il résolut de faire une sortie générale: les traîtres tirérent une bale de plomb, où l'on trouva cet avertissement: *Demain*,

à une telle heure, l'infanterie tombera sur vos travaux, & la cavalerie attaquera votre camp. Sylla fit dresser des embuches, & repoussa les assiégés avec perte. Ils devoient faire passer de nuit un convoi de vivres dans la ville qui manquoit de tout. Sur un pareil avis, le convoi fut enlevé.

Malgré tous ces contretems les Athéniens se défendoient comme des lions. Ils trouvoient le moien de bruler la plupart des machines dressées contre leurs murailles; ou arrivant par des mines souterraines jusques sous d'autres machines, & creusant la terre qui les soutenoit, ils les renversoient & les brisoient.

Les Romains, de leur côté, ne montroient pas moins de vigueur. Par le moien de pareilles mines ils pénétroient jusques sous le mur, & creusant aussi la terre, ils soutenoient les fondemens par des étançons de bois, où ensuite ils mettoient le feu avec quantité de poix, d'étoupe, & de souffre. Quand ces étançons furent brulés, un grand pan de muraille tomba avec un fracas horrible, & ouvrit une large bréche, par où les Romains montérent à l'assaut. Le combat dura lontems avec même ardeur de part & d'autre, mais enfin les Romains furent obligés de se retirer. Le lendemain ils recommencérent l'attaque. Les assiégés avoient construit pendant la nuit un nouveau mur en forme de croissant à la place de celui qui étoit tombé; & il ne fut pas possible aux Romains de le forcer.

Sylla, rebuté par une défense si opiniâtre, résolut de ne plus faire donner d'assaut au Pirée, & se réduisit à prendre cette place par la famine. La ville, d'un autre côté étoit réduite aux derniers abois. On y avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes. (cinq cens livres.) On y mangeoit non seulement les herbes & les racines qu'on trouvoit autour de la Citadelle, mais la chair des chevaux, & le cuir même des souliers, qu'on faisoit bouillir. Au milieu de cette misére publique, le Tyran passoit les jours & les nuits en débauche. Les Sénateurs & les Prêtres allérent se jetter à ses piés pour le conjurer d'avoir pitié de la ville, & d'obtenir une capitulation de Sylla: il les écarta à coups de traits, & les chassa de sa présence. Ce

Ce ne fut qu'à la derniére extrémité qu'il fit demander une surséance d'armes, & qu'il envoia des Députés à Sylla. Comme ces Députés ne lui faisoient aucune proposition ni aucune demande qui allât au fait, & qu'ils ne cessoient de louer & d'exalter Thésée, Eumolpe, & les exploits des Athéniens contre les Médes; Sylla ennuié, les interrompant, leur dit: » Messieurs les Harangueurs, retournez-» vous-en, & gardez pour vous ces beaux discours de Rhé-» torique. Car, pour moi, je n'ai pas été envoié à Athé-» nes pour y apprendre vos antiques prouesses, mais pour » châtier des révoltés.

Pendant cette audience, quelques espions étant entrés dans la ville, entendirent par hazard des vieillards qui s'entretenoient dans le Céramique, & qui blâmoient extrêmement le Tyran de ce qu'il ne gardoit pas un certain endroit de la muraille, qui étoit le seul par lequel les ennemis pouvoient facilement escalader la ville. A leur retour dans le camp, ils firent raport à Sylla de ce qu'ils avoient entendu. Le pourparler avoit été sans succès. Sylla ne négligea point l'avis qu'on lui avoit donné. Dès la nuit suivante il alla lui-même reconnoitre les lieux, & voiant en effet que la muraille étoit accessible, il y fit appliquer les échelles, commença l'attaque par cet endroit, & s'étant rendu maître du mur après une foible résistance, entra dans la ville. Il ne voulut pas qu'on y mît le feu, mais il la livra au pillage des soldats, qui trouvérent en beaucoup de maisons de la chair humaine que l'on avoit fait cuire pour manger. Le carnage fut horrible. Le lendemain il fit vendre tous les esclaves à l'encan, & déclara qu'il laissoit la liberté à tous ceux des citoiens qui avoient échapé à l'épée du soldat: ils étoient en petit nombre. Le jour même il assiégea la Citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent bientôt tellement pressés de la soif & de la faim, qu'ils furent contraints de se rendre. Le Tyran, ses gardes, & tous ceux qui avoient eu quelque charge sous sa tyrannie, furent mis à mort.

Place publique d'Athénes.

Peu de jours après Sylla se rendit maître du Pirée, & brula toutes ses fortifications; sur tout l'arsenal, qui avoit été bâti par Philon célébre Architecte, & qui étoit un

ouvrage merveilleux. Archélaüs, par le moien de sa flote, s'étoit retiré à Munichia, autre port de l'Attique.

AN. M. 3918. AV. J. C. 86. *Plut. in Sylla, p. 461-466. Appien. pag. 196-203.*

L'année que nous commençons fut fatale aux armes de Mithridate. Taxile, l'un de ses Généraux, arriva en Gréce de Thrace & de Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pié, de dix mille chevaux, & de quatre-vingt-dix chariots armés de faulx. Archélaüs frere de ce Général étoit alors dans le port de Munichia, & ne vouloit ni s'éloigner de la mer, ni en venir à un combat avec les Romains: mais il cherchoit à traîner la guerre en longueur, & à leur couper les vivres. C'étoit un parti fort sage, car Sylla commençoit à en manquer; de sorte que la famine l'obligea de quitter l'Attique, & de passer dans les plaines fertiles de Béotie, où Hortensius le joignit. Leurs troupes étant réunies, ils s'emparérent au milieu de la plaine d'Elatée d'une éminence très fertile, couverte d'arbres, & au pié de laquelle couloit un ruisseau. Quand ils eurent formé leur camp, les ennemis découvrirent à l'œil leur petit nombre: ils n'avoient pas en effet plus de quinze mille hommes de pié, & quinze cens chevaux. C'est ce qui porta les Généraux de l'armée d'Archélaüs à le presser vivement d'en venir à une action. Ils n'arrachérent son consentement qu'avec peine. Ils se mettent aussitôt en mouvement, & couvrent toute la plaine de chevaux, de chariots, & de troupes qui étoient sans nombre. Car les deux freres s'étant réunis, avoient une armée formidable. Le bruit & les cris de tant de nations & de tant de milliers d'hommes qui se préparoient au combat, la pompe & la magnificence de leur appareil, tout étoit terrible. La lueur de leurs armes superbement enrichies d'or & d'argent, & les vives couleurs de leurs cottes d'armes Médoises & Scythiques, mélées avec l'éclat de l'airain & du fer, jettoient comme des éclairs, qui, en éblouissant la vûe, remplissoient l'ame d'effroi.

Les Romains, saisis d'épouvante, se tenoient renfermés dans leurs retranchemens. Sylla ne pouvant, par ses discours & par ses remontrances, guérir leur fraieur, & ne voulant pas les forcer à combattre dans le découragement où il les voioit, étoit obligé de se tenir en repos, & de

souffrir, quoique très impatiemment, les bravades & les risées insultantes des Barbares. Ils conçurent en conséquence un si grand mépris pour lui, qu'ils ne gardoient plus aucune discipline. Il y en avoit très peu qui restassent dans leurs retranchemens : tous les autres, attirés par le desir du pillage, se débandoient par grandes troupes, & s'écartoient considérablement, jusqu'à s'éloigner du camp de plusieurs journées. Ils pillérent & ruinérent quelques villes du voisinage.

Sylla étoit au dernier desespoir de voir ainsi périr à ses yeux ces villes alliées, faute de pouvoir donner un combat. Il s'avisa enfin d'un stratagême, qui fut de ne donner aucun repos à ses troupes, & de les faire travailler sans cesse à détourner les eaux du Céphise, petite riviére auprès de laquelle ils étoient campés, & à creuser de grands fossés, sous prétexte de les mettre plus en sureté, mais en effet afin que rebutés d'une si grande fatigue, ils préférassent à ce travail le hazard d'une bataille. Sa ruse lui réussit. Après avoir travaillé sans relâche pendant trois jours, comme Sylla passoit à son ordinaire pour visiter les travaux, ils se mirent tous à lui crier qu'il les menât aux ennemis. Sylla se fit beaucoup prier, & ne se rendit pas d'abord : mais voiant que leur ardeur augmentoit, il leur fit prendre leurs armes, & les fit marcher vers l'ennemi.

La bataille se donna près de Chéronée. Les ennemis s'étoient emparés avec un gros corps de troupes d'un lieu fort avantageux, nommé Thurium : c'étoit une croupe de montagne fort rude, qui s'étendoit sur le flanc gauche des Romains, & qui étoit très propre à les tenir en échec. Deux hommes de Chéronée vinrent trouver Sylla, & lui promirent de chasser les ennemis de ce poste, s'il vouloit leur donner un petit nombre de soldats choisis : il les leur donna. Cependant il mit son armée en bataille, & partagea sa cavalerie à ses deux ailes, prenant pour lui la droite, & donnant la gauche à Muréna. Galba & Hortensius ses Lieutenans formoient une seconde ligne. Hortensius, commandant la gauche de cette seconde ligne, soutenoit Muréna ; pendant que Galba, qui commandoit la droite

de cette même ligne, ſoutenoit Sylla. Les Barbares commençoient déja à déploier leur cavalerie & leur infanterie légére, & à les étendre par un long circuit pour venir envelopper cette ſeconde ligne par les derriéres.

Dans ce moment, les deux hommes de Chéronée, aiant gagné avec leur petite troupe commandée par Hirtius la cime de Thurium ſans que les ennemis s'en aperçuſſent, ſe montrérent tout-à-coup. Les Barbares effraiés & troublés, prirent auſſitôt la fuite. Se pouſſant les uns les autres ſur le panchant de la montagne, ils ſe précipitoient devant l'ennemi qui fondoit ſur eux de deſſus le côteau, & les chaſſoit l'épée dans les reins, de ſorte qu'il périt environ trois mille hommes ſur la montagne. De ceux qui ſe ſauvérent, les uns tombérent entre les mains de Muréna qui venoit de ſe former en bataille, & qui aiant marché à leur rencontre, leur coupa le chemin, & en fit un grand carnage : les autres, qui s'empreſſoient de regagner le camp, ſe jettérent pêle-mêle ſur le corps de bataille de leurs troupes, & s'y précipitérent avec tant de confuſion, qu'ils y répandirent le trouble & la fraieur, & firent perdre par là à leurs Généraux un tems conſidérable pour rétablir l'ordre, ce qui fut une des principales cauſes de leur défaite.

Sylla, profitant de ce deſordre, marcha contr'eux ſi vivement, que franchiſſant avec une extrême rapidité l'eſpace qui ſéparoit les deux armées, il empécha l'action des chariots armés de faulx. Ces chariots ne tirent leur force que de la longueur de leur courſe, qui donne l'impétuoſité & la roideur à leur mouvement ; au lieu qu'un eſpace trop court, & qui ne leur ouvre pas de carriére, les rend inutiles & ſans action. C'eſt ce que les Barbares éprouvérent en cette occaſion. Les premiers chariots partirent ſi lâchement, & donnérent ſi mollement, que les Romains les repouſſant ſans peine avec grand bruit & de grandes riſées, en demandoient d'autres, comme cela ſe pratiquoit ordinairement à Rome, par raport aux chars qui couroient dans le Cirque.

Après que les chariots eurent été écartés, les deux corps de bataille ſe choquent. Les Barbares préſentent

leurs longues piques, & se tiennent bien serrés, leurs boucliers joints, afin qu'on ne puisse les rompre; & les Romains jettent bas leurs épieux, & l'épée à la main, ils écartent les piques des ennemis pour pouvoir les joindre eux-mêmes, & les charger avec furie. Ce qui augmentoit leur animosité, c'est qu'ils voioient au premier rang quinze mille esclaves, que les Généraux du Roi leur avoient débauchés en leur promettant la liberté, & qu'ils avoient placés avec l'infanterie pesamment armée. Ces esclaves eurent tant de fermeté & d'audace, qu'ils soutinrent le choc de l'infanterie Romaine sans branler. Leurs bataillons étoient si profonds & si serrés, que les Romains ne purent ni les entr'ouvrir, ni les faire reculer, jusqu'à ce que l'infanterie légére, qui étoit à la seconde ligne, les eût mis en desordre à force de traits qu'elle leur lançoit, & à force de pierres qu'elle jettoit avec ses frondes, & qu'elle les eût contraints de plier.

Archélaüs aiant fait avancer son aile droite pour envelopper la gauche des Romains, Hortensius mena les troupes qu'il avoit avec lui pour le prendre lui-même en flanc. Ce que voiant Archélaüs, il fit promtement tourner tête à deux mille chevaux qu'il amenoit. Hortensius, qui alloit être accablé par ce gros corps de cavalerie, se retira peu-à-peu vers la montagne, se sentant trop éloigné du corps de bataille, & sur le point d'être envelopé. Sylla, avec la partie de son aile droite, qui n'avoit pas encore combattu, marcha à son secours. A la poussiére que ces troupes élevérent, Archélaüs jugea ce qui en étoit. Laissant donc là Hortensius, il tourna vers l'endroit d'où Sylla venoit de partir, espérant d'avoir bon marché de cette aile droite qu'il trouveroit sans Chef.

En même tems Taxile mene contre Muréna ses fantassins armés de boucliers d'airain: de sorte que des deux côtés il s'éléve de grands cris, qui font retentir toutes les montagnes voisines. A ce bruit Sylla s'arrête, ne sachant de quel côté il devoit plutôt courir. Enfin il jugea qu'il étoit plus expédient de retourner au poste qu'il avoit quitté, & d'aller soutenir son aile droite. Il envoia donc Hortensius au secours de Muréna avec quatre cohortes; & *Les Chalcaspides.*

prenant la cinquiéme avec lui, il vola à son aile droite, qu'il trouva attachée au combat contre Archélaüs avec un égal avantage. Mais, dès qu'il parut, cette aile, ranimée par la présence de son Général, renversa les troupes d'Archélaüs, les mit en déroute, & les poursuivit vivement pendant un assez long espace.

Après ce grand succès, sans perdre un moment, il marche au secours de Muréna. Trouvant qu'il avoit aussi vaincu de son côté, & défait Taxile, il se joignit à lui, & ils poursuivirent ensemble les fuiards. Il y eut un grand nombre de Barbares tués dans la plaine, & un plus grand nombre qui furent taillés en piéces pendant qu'ils couroient pour gagner leur camp: de sorte que de tant de milliers d'hommes, il ne s'en sauva que dix mille, qui s'enfuirent à la ville de Chalcis. Sylla, dans ses Mémoires, avoit écrit que de son côté il ne manqua que quatorze hommes; & que même de ces quatorze, il en revint deux sur le soir.

AN. M. 3919. AV. J.C. 85. Pour célébrer une si grande victoire, il donna à Thébes des Jeux de Musique, & fit venir des villes Grecques voisines les Juges pour distribuer les prix; car il avoit une haine implacable contre les Thébains. Il leur ôta même la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien, & à Jupiter Olympien, ordonnant que de leurs revenus on remplaceroit tout l'argent qu'il avoit enlevé de leurs temples.

Ces Jeux étoient à peine finis, qu'il apprit que L. Valérius Flaccus, qui étoit du parti contraire, (car c'étoit alors le plus grand feu des divisions de Marius & de Sylla) avoit été nommé Consul, & qu'il traversoit déja la mer d'Ionie avec une armée, en apparence contre Mithridate, & en effet contre lui-même. C'est pourquoi, sans différer, il se mit en marche vers la Thessalie, comme pour aller au-devant de lui. Mais étant arrivé à la ville de Mélitée, il lui vint de tous côtés des nouvelles, que tous les lieux qu'il venoit de laisser derriére, étoient saccagés par une autre armée du Roi, plus forte & plus nombreuse que la premiére. Car Dorylaüs, arrivé à Chalcis avec une grosse flote, sur laquelle il menoit quatre-vingts mille hommes

Ville de la Phthiotide en Thessalie.

de débarquement les mieux équipés, les plus aguerris, & les plus disciplinés qui fussent dans toute l'armée de Mithridate, s'étoit jetté dans la Béotie, & s'étoit emparé de tout le pays, pour attirer Sylla à une bataille. Archélaüs vouloit l'en détourner, lui expliquant le détail de la bataille qu'il venoit de perdre : mais ses avis & ses remontrances furent inutiles. Il reconnut bientôt que le conseil qu'on lui avoit donné, étoit sage & bien sensé.

Il choisit la plaine d'Orchoméne pour y donner la bataille. Sylla fit creuser des fossés de côté & d'autre dans la plaine, pour ôter aux ennemis l'avantage de cette campagne ouverte, & propre à faire agir la cavalerie, & pour les éloigner vers les marais. Les Barbares coururent à toute bride sur les travailleurs, les dissipérent, & mirent en fuite les troupes qui les soutenoient. Sylla voiant cette déroute, descendit promtement de cheval ; & saisissant une de ses enseignes, il poussa aux ennemis à travers les fuiards, à qui il crioit : *Pour moi, Romains, il m'est glorieux de mourir ici. Mais vous, quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.* Ils ne purent souffrir ces reproches, & retournérent à la charge avec tant de furie, qu'ils firent tourner le dos aux troupes d'Archélaüs. Les Barbares revinrent en meilleur ordre qu'auparavant, & furent encore repoussés avec une plus grande perte.

Le lendemain, à la pointe du jour, Sylla ramena ses troupes vers le camp ennemi pour continuer ses tranchées ; & tombant sur ceux qui étoient sortis pour escarmoucher, & pour chasser les travailleurs, il les chargea si rudement, qu'il les mit en fuite. Ceux-ci jettérent l'effroi parmi ceux qui étoient restés dans le camp, de sorte que personne n'osant y demeurer pour le défendre, Sylla y entra pêle-mêle avec les fuiards, & s'en rendit maître. Dans un moment les marais furent rougis de sang, & le lac rempli de morts. Les ennemis perdirent dans ces différentes attaques une grande partie de leurs troupes. Archélaüs demeura lontems caché dans le marais, & se sauva enfin à Chalcis.

La nouvelle de toutes ces défaites jetta Mithridate dans

une grande consternation. Cependant, comme ce Prince étoit d'un caractére fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées. Mais dans la crainte que ces mauvais succès ne donnassent lieu à quelque revolte ou à quelque conspiration contre sa personne, comme cela étoit déja arrivé, il prit la barbare précaution de faire mourir tous ceux qui lui étoient suspects, sans épargner même les meilleurs de ses amis.

Plut. in Sylla, p. 466-468. Id. in Lucul. pag. 493. Appian. pag. 204-210.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie, que ses Généraux ne l'avoient été dans la Gréce. Fimbria, qui y commandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuiards jusques aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même, & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, & investit la place par terre. Mais, comme il n'avoit pas de flote pour en faire autant par mer, il envoia vers Luculle qui croisoit avec la flote Romaine dans les mers du voisinage, & lui fit représenter qu'il pouvoit s'acquerir une gloire éternelle en se saisissant de la personne de Mithridate qui ne pouvoit lui échaper, & terminer heureusement une guerre si importante. Fimbria & Luculle étoient de deux partis opposés. Ce dernier ne voulut point se méler des affaires de l'autre. Ainsi Mithridate se sauva par mer à Mityléne, & se tira d'entre les mains des Romains. Faute qui leur couta bien cher, & qui n'est pas rare dans les Etats, où la mesintelligence régne entre les Ministres & les Généraux d'armée, & leur fait négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux!

Luculle, dans la suite, battit deux fois la flote de Mithridate, & remporta sur lui deux grandes victoires. Ces [a] heureux succès étonnérent d'autant plus, qu'on ne s'attendoit point que Luculle dût se distinguer par des exploits militaires. Il avoit passé sa jeunesse dans les exerci-

a Ad Mithridaticum bellum missus à Senatu, non modò opinionem vicit omnium quæ de virtute ejus erat, sed etiam gloriam superiorum. Idque eo fuit mirabilius, quòd ab eo laus imperatoria

ces

ces du barreau ; & pendant sa questure en Asie, la Province avoit toujours été en paix. Mais un génie heureux comme le sien, n'eut pas besoin d'être instruit par l'expérience, qui ne s'acquiert point par des leçons, & coute ordinairement bien des années. Il y suppléa en quelque sorte, emploiant tout le tems de son voiage & de sa navigation, partie à faire des questions aux gens habiles dans le métier de la guerre, partie à s'instruire lui-même par la lecture de l'histoire. Aussi arriva-t-il en Asie Général tout formé, lui qui étoit parti de Rome avec une connoissance médiocre de l'art militaire. Que nos jeunes Guerriers y fassent bien attention : voila comme se forment les grands hommes.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit contraire, & qui pour lors étoit toute-puissante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Cinna & Carbon traitoient les plus gens de bien & les personnes les plus considérables avec toute sorte d'injustice & de cruauté. La plupart, pour fuir cette tyrannie insupportable, prirent le parti de se retirer dans le camp de Sylla, comme dans un port de salut ; tellement qu'en peu de tems Sylla eut autour de lui comme une espéce de Sénat. Sa femme Métella, s'étant dérobée à grand'peine avec ses enfans, vint lui apprendre que ses ennemis avoient brulé sa maison & ses terres, & le pria d'aller secourir promtement ceux qui étoient restés dans Rome, & qui alloient encore être les victimes de cette fureur.

Sylla se trouva fort embarrassé. D'un côté, le pitoiable état où sa patrie étoit réduite, le portoit à marcher promtement à son secours : de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à laisser imparfaite, par son départ, une aussi

non admodum expectabatur, qui adolescentiam in forensi opera, quæsturæ diuturnum tempus, Murena bellum in Ponto gerente, in Asiæ pace consumpserat. Sed incredibilis quædam ingenii magnitudo non desideravit indocilem usûs disciplinam. Itaque cùm totum iter & navigationem consumpsisset partim in percontando à peritis, partim in rebus gestis legendis ; in Asiam factus Imperator venit, cùm esset Roma profectus rei militaris rudis. *Cic. Academ. Quæst. lib. 4. n. 2.*

grande & aussi importante affaire que la guerre de Mithridate. Comme il etoit dans ce cruel embarras, arriva auprès de lui un Marchand, qui venoit lui parler en secret de la part du Général Archélaüs, & lui donner quelque espérance d'accommodement. Il fut si ravi de l'entendre, qu'il se hâta d'aller s'aboucher avec ce Général.

Leur entrevûe se passa sur le rivage de la mer, près de la petite ville de Delium. Archélaüs, qui n'ignoroit pas de quelle importance il étoit à Sylla de pouvoir repasser en Italie, lui proposa d'unir ses intérêts avec ceux de Mithridate, & que son Maître lui fourniroit de l'argent, des troupes, & des vaisseaux, pour faire la guerre à Cinna, & au parti de Marius.

Sylla, sans paroitre d'abord offensé de pareilles propositions, l'exhorta de son côté à se retirer de la servitude où il vivoit sous un Prince impérieux & cruel. Il lui proposa de prendre le titre de Roi dans son Gouvernement, & il lui offrit de lui faire donner la qualité d'allié & d'ami du peuple Romain, s'il vouloit lui livrer la flote de Mithridate dont il avoit le commandement. Archélaüs rejetta avec indignation une pareille proposition, & témoigna même au Général des Romains combien il se sentoit offensé qu'il l'eût cru capable d'une telle trahison. Alors Sylla, prenant cet air de grandeur & de dignité qui étoit si naturel aux Romains: » Si, n'étant qu'un esclave, » lui dit-il, & tout au plus l'Officier d'un Roi barbare, » tu regardes comme une lâcheté de quitter le service de » ton Maître, comment as-tu été assez hardi pour pro» poser d'abandonner les intérêts de la République, à un » Romain tel que moi? Crois-tu que les choses soient éga» les entre nous? As-tu oublié mes victoires? Ne te sou» viens-tu plus que tu es ce même Archélaüs que j'ai dé» fait dans deux batailles, & que j'ai forcé dans la der» niére d'aller se cacher dans les marais d'Orchoméne?

Archélaüs, déconcerté par une réponse si fiére, ne se soutint plus dans la suite de la négociation. Sylla s'en rendit le maître; & donnant la loi en victorieux, il proposa les conditions suivantes: » Que Mithridate renonce» roit à l'Asie & à la Paphlagonie; Qu'il restitueroit la

» Bithynie à Nicoméde, & la Cappadoce à Ariobarzane ;
» Qu'il paieroit aux Romains pour les frais de la guerre
» deux mille talens, (six millions) & qu'il leur livreroit
» soixante-dix galéres armées avec tout leur équipage ; &
» que Sylla, de son côté, assureroit à Mithridate le reste
» de ses Etats, & le feroit déclarer ami & allié du peuple
» Romain. « Archélaüs parut agréer ces conditions, & dépécha sur le champ un courier à Mithridate pour les lui communiquer. Sylla partit pour l'Hellespont, menant avec lui Archélaüs, à qui il faisoit beaucoup d'honneur.

Il reçut à Larisse les Ambassadeurs de Mithridate, qui venoient lui déclarer que leur Maître acceptoit & ratifioit tous les autres articles du Traité ; mais qu'il le prioit de ne lui pas ôter la Paphlagonie ; & que pour celui des soixante-dix galéres, il ne pouvoit en aucune façon le passer. Sylla, choqué de ce refus, leur répondit d'un ton de colére : » Que dites-vous ? Quoi, Mithridate veut retenir la
» Paphlagonie, & refuse de remettre les vaisseaux que je
» lui ai demandés, lui de qui j'attendois des remerciemens
» à genoux, si je lui laissois seulement la main dont il a
» égorgé cent mille Romains ? Il changera de langage,
» quand je serai passé en Asie. Présentement, au milieu
» de sa Cour à Pergame, qu'il fasse là tranquillement ses
» projets pour une guerre qu'il n'a pas vûe. « Telle étoit la fierté de Sylla, qui en même tems faisoit entendre à Mithridate, que s'il s'étoit trouvé en personne aux batailles qui s'étoient données, il ne parleroit pas de la sorte.

Les Ambassadeurs effraiés de cette réponse, ne répliquérent pas une seule parole. Archélaüs tâcha d'adoucir Sylla, & lui promit de faire consentir Mithridate à tous ces articles. Il partit pour cet effet ; & Sylla de son côté, après avoir fait le dégât dans le pays, retourna dans la Macédoine.

Archélaüs de retour, le joignit près de la ville de Philippe, & lui raporta que Mithridate accepteroit les conditions proposées, mais qu'il desiroit ardemment d'avoir avec lui une conférence. Ce qui lui faisoit souhaiter

AN. M. 3920. Av. J. C. 84.

cette entrevûe, c'étoit la crainte de Fimbria, qui, aiant tué Flaccus dont il a été parlé plus haut, & s'étant mis à la tête de l'armée de ce Consul, s'avançoit à grandes journées contre Mithridate ; ce fut ce qui détermina ce Prince à faire amitié avec Sylla. L'entrevûe se fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate avoit avec lui deux cens galéres, vingt mille hommes de pié, six mille chevaux, & bon nombre de chariots armés de faulx : & Sylla n'étoit accompagné que de quatre cohortes, & de deux cens chevaux. Mithridate étant allé au devant de lui, & lui tendant la main, Sylla lui demanda s'il acceptoit les conditions proposées. Comme le Roi gardoit le silence, Sylla continuant, lui dit: » Mais ne savez-vous » pas, Mithridate, que c'est aux supplians à parler, & que » les victorieux n'ont qu'à écouter & à se taire ? « Et sur ce que Mithridate commença une longue apologie, tâchant de rejetter la cause de cette guerre en partie sur les dieux, & en partie sur les Romains, Sylla l'interrompit ; & après lui avoir fait un long détail des violences & des inhumanités qu'il avoit commises, il lui demanda une seconde fois s'il ne vouloit pas ratifier les conditions qu'Archélaüs lui avoit présentées. Mithridate, surpris de la hauteur & de la fierté du Général Romain, aiant répondu qu'il le vouloit, alors Sylla reçut ses embrassemens : & lui présentant ensuite les Rois Ariobarzane & Nicoméde, il les réconcilia avec lui. Mithridate, après avoir livré les soixante-dix galéres équipées, & cinq cens Archers, se rembarqua.

Sylla sentoit bien que ce Traité de paix déplaisoit fort à ses troupes. Elles ne pouvoient souffrir que ce Prince, qui de tous les Rois étoit le plus mortel ennemi de Rome, & qui en un seul jour avoit fait égorger cent mille citoiens Romains répandus dans l'Asie, fût traité avec tant de douceur, & même avec tant d'honneur ; puisque, presque encore tout fumant du sang des Romains, il étoit déclaré leur ami & leur allié. Sylla, pour justifier sa conduite, leur fit comprendre que s'il eût rejetté les propositions de paix, Mithridate, à son refus, n'auroit pas manqué de traiter avec Fimbria ; & que si ces deux ennemis

avoient joint leurs forces, ils l'auroient contraint, ou d'abandonner ses conquêtes, ou de hazarder une bataille contre des troupes supérieures en nombre, & commandées par deux grands Capitaines, qui auroient pu en un seul jour lui faire perdre le fruit de toutes ses victoires.

Ainsi fut terminée la premiére guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant lesquels Sylla, après avoir fait périr plus de cent soixante mille hommes des ennemis, recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & plusieurs autres Provinces dont Mithridate s'étoit emparé; & lui aiant ôté une grande partie de sa flote, le contraignit de se renfermer dans les bornes du roiaume de ses peres. Mais [a] ce qu'on a le plus admiré dans Sylla, c'est que pendant trois ans que les factions de Cinna & de Marius dominoient dans l'Italie, il ne dissimula point qu'il se préparoit à leur faire la guerre, & cependant n'interrompit point celle qu'il avoit commencée, persuadé qu'il faloit vaincre les ennemis du dehors, avant que de soumettre & de punir ceux du dedans. On a fort loué aussi en lui la fermeté qu'il eut de n'entendre à aucune des propositions de Mithridate, qui lui offroit des secours considérables contre ses ennemis, avant que ce Prince eût accepté les conditions de paix qu'il lui avoit prescrites.

Quelques jours après, Sylla partit pour marcher contre Fimbria, qui étoit campé sous les murailles de Thyatire dans la Lydie; & aiant dressé son camp près du sien, il commença à se retrancher. Les soldats de Fimbria, sortis en simples tuniques sans armes, coururent saluer & embrasser les soldats de Sylla, & se mirent à leur aider de tout leur cœur à faire leurs lignes. Fimbria, voiant ce changement dans ses troupes, & craignant Sylla comme un ennemi irréconciliable dont il ne faloit attendre aucun pardon,

a Vix quidquam in Syllæ operibus clarius duxerim, quàm quod, cùm per triennium Cinnanæ Marianæque partes Italiam obsiderent, neque illaturum se bellum iis dissimulavit, nec quod erat in manibus omisit; existimavitque antè frangendum hostem, quàm ulciscendum civem; repulsoque externo metu, ubi quod alienum esset vicisset, superaret quod erat domesticum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 24.*

après avoir tenté inutilement de le faire assassiner, se tua lui-même.

Soixante millions.

Sylla condanna l'Asie à paier en commun vingt mille talens; & outre cette imposition, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maisons à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à discrétion comme dans des villes conquises. Car il ordonna qu'un hôte donneroit à chaque soldat logé chez lui quatre dragmes par jour, & qu'il lui donneroit à souper à lui & à tous ses amis qu'il voudroit prier; que chaque Capitaine auroit par jour cinquante dragmes, & qu'outre cela on lui donneroit une robe pour la maison, & une autre pour paroitre en public.

Deux livres.

Vingt-cinq livres.

Plut. in Sylla, pag. 468. Strab. l. 13. pag. 609. Athen. lib. 5. pag. 214. Laert. in Theophr.

Après avoir ainsi châtié l'Asie, il partit d'Ephése avec tous ses vaisseaux, & le troisiéme jour il arriva dans le port du Pirée. S'étant fait initier aux grands Mystéres, il prit pour lui la bibliothéque d'Apellicon, où étoient les ouvrages d'Aristote. Ce Philosophe, en mourant, avoit laissé ses Ecrits à Théophraste, l'un de ses plus illustres disciples. Celui-ci les avoit transmis à Nélée de Scepsis, ville du voisinage de Pergame en Asie: après la mort duquel ces ouvrages tombérent entre les mains de ses héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les Rois de Pergame commencérent à ramasser avec soin toutes sortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepsis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'avisérent de les cacher dans une voûte souterraine, où ils demeurérent près de cent trente ans: jusqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de plusieurs générations, étoient tombés dans la derniére pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour sa bibliothéque. Comme ils se trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il se trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en plusieurs endroits, ou rongé des

vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots, & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois assez mal habilement. De là sont venus dans ces ouvrages plusieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux Savans. Apellicon étant mort fort peu de tems avant que Sylla arriva à Athénes, il se saisit de sa bibliothéque, & de ces œuvres d'Aristote qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux Grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, aiant grande envie d'avoir ces œuvres d'Aristote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permission d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronique le Rhodien, qui en fit part enfin au public: & c'est à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philosophe.

§. II. *Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna: elle ne dura que trois ans. Mithridate se prépare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisiéme guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoié contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie.*

SYLLA, en partant pour Rome, avoit laissé à Muréna le gouvernement de l'Asie, avec les deux légions qui avoient servi sous Fimbria, pour tenir la province dans l'obéissance. Ce Muréna est le pere de celui pour qui Cicéron fit le beau plaidoier qui porte son nom. Son fils, pour lors, faisoit sous lui ses premiéres campagnes. AN. M. 3921. Av. J. C. 83. *Appian. pag. 213-216.*

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide & du Bosphore, qui s'étoient révoltés contre lui. Les

premiers demandérent son fils Mithridate pour roi, & l'aiant obtenu, rentrérent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi s'imaginant que cette démarche étoit un effet des intrigues de son fils, en prit de l'ombrage, & l'aiant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le fit mourir. Ce fils lui avoit rendu de grands services dans la guerre contre Fimbria. On voit encore ici combien l'esprit de domination est ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne, devient soupçonneux contre son propre sang, toujours prêt à se porter aux plus funestes extrémités, & à sacrifier aux plus légéres défiances ce qu'il a de plus cher. Pour ce qui regarde les habitans du Bosphore, il prépara une grosse flote & une nombreuse armée; ce qui fit croire que de si grands préparatifs avoient raport aux Romains. En effet, il n'avoit pas rendu toute la Cappadoce à Ariobarzane, s'en étant réservé une partie; & il commençoit à se défier d'Archélaüs, comme l'aiant engagé dans une paix également honteuse pour lui & desavantageuse.

Quand Archélaüs s'en fut aperçu, sachant à quel Maître il avoit affaire, il se réfugia vers Muréna, & le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithridate. Muréna, qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, se laissa facilement persuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du Roiaume. Mithridate lui envoia des Ambassadeurs, pour se plaindre de ce qu'il violoit le Traité que les Romains avoient fait avec lui. Muréna répondit qu'il ne connoissoit point le Traité fait avec leur Maître. Véritablement il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi il ne cessa point de ravager le pays, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoia ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à Sylla & au Sénat.

AN. M. 3922. AV. J.C. 82. Il vint de Rome un Commissaire, mais sans Décret du Sénat, qui ordonna publiquement à Muréna de ne point inquiéter le Roi de Pont. Mais comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit

mit en campagne ; & aiant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à Muréna, le défit, & l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très grande perte.

Sylla, qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le Traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoia Gabinius vers Muréna pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. Mithridate aiant mis entre les mains d'Ariobarzane un de ses fils âgé seulement de quatre ans comme otage, retint sous ce prétexte les villes où il avoit des garnisons, promettant sans doute de les rendre dans le tems. Puis il donna un grand repas, où il proposa des prix pour ceux qui surpasseroient les autres à boire, à manger, à chanter, à railler : digne objet d'émulation ! Gabinius fut le seul qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette lice. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe, qu'il n'avoit pas trop mérité.

An. M. 3923.
Av. J. C. 81.

Mithridate restitua enfin à Ariobarzane toute la Cappadoce, forcé par Sylla, qui mourut cette année-là même. Mais il se servit d'un détour pour la lui faire perdre. Tigrane avoit fait bâtir en Arménie une grande ville toute nouvelle, qu'il nomma de son nom Tigranocerte. Mithridate persuada à son gendre de faire la conquête de la Cappadoce, & d'en transporter les habitans dans la nouvelle ville, & dans d'autres parties de ses Etats qui n'étoient pas bien peuplées. Il le fit, & en amena trois cens mille ames. Par tout où il portoit ses armes victorieuses, il pratiqua toujours depuis ce tems là la même chose, pour bien peupler ses Etats.

An. M. 3926.
Av. J. C. 78.

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoier une Ambassade, pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre un ennemi commun. Les flateurs, qui le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal, lui faisoient entendre que les Romains, attaqués en même tems des deux côtés, ne pourroient jamais résister à deux puis-

An. M. 3928.
Av. J. C. 76.
Appian. pag. 216. & 217.
Plut. in Sertor. pag. 580. 581.

sances si formidables, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les Capitaines seroit joint au plus grand des Rois. Il envoia donc en Espagne ses Ambassadeurs, chargés de lettres & d'instructions pour traiter avec Sertorius, à qui ils offrirent de sa part une flote & de l'argent pour continuer la guerre, à condition qu'il souffriroit que ce Prince recouvrat les provinces de l'Asie, que la nécessité de ses affaires l'avoit forcé d'abandonner par le Traité qu'il avoit fait avec Sylla.

Dès que ces Ambassadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils eurent exposé leur commission, Sertorius assembla son Conseil, qu'il appelloit *le Sénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on acceptât avec joie les offres de ce Prince, d'autant plus que pour un secours aussi présent & aussi effectif que l'argent & la flote qu'on lui offroit, il ne lui en couteroit qu'un vain consentement qu'on lui demandoit pour une entreprise qu'il ne dépendoit pas même de lui d'empécher. Mais Sertorius, avec une grandeur d'ame digne d'un véritable Romain, protesta qu'il n'entendroit jamais à aucun Traité qui blessât la gloire ou les intérêts de sa patrie, & qu'il ne voudroit pas même d'une victoire sur ses propres ennemis, qui ne fût pas acquise par des voies légitimes. Et aiant fait entrer les Ambassadeurs de Mithridate, il leur déclara qu'il souffriroit que leur Maître gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des Rois, & sur lesquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime: mais qu'il ne consentiroit jamais qu'il mît le pié dans l'Asie Mineure, qui appartenoit à la République, & à laquelle il avoit renoncé par un Traité solennel.

Quand cette réponse fut raportée à Mithridate, elle le jetta dans un grand étonnement, & l'on assure qu'il dit alors à ses amis: » Quels ordres ne nous donnera donc » point Sertorius quand il sera assis dans le Sénat au mi» lieu de Rome, puisqu'aujourd'hui, confiné sur le rivage » de l'Océan Atlantique, il prescrit des bornes à mes » Etats, & nous déclare la guerre si nous entreprenons » quelque chose sur l'Asie: « Cependant il y eut un Traité fait & juré entr'eux, qui portoit: Que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius

lui envoieroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander; & que de son côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talens comptant, & quarante galéres. *Neuf millions*

Le Capitaine que Sertorius lui envoia en Asie, fut un des Sénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, à qui Mithridate rendoit de grands honneurs. Car, lorsque Marius précédé de ses faisceaux de verges & de haches entroit dans les villes, Mithridate le suivoit, très content de n'avoir que le second rang après lui, & de ne faire auprès de ce Proconsul que la figure d'un Allié puissant, mais inférieur. Telle étoit alors la grandeur Romaine, que le nom seul de cette puissante République obscurcissoit l'éclat & le pouvoir des plus grands Rois. Au reste, Mithridate trouvoit son intérêt dans cette conduite. Marius, comme s'il eût été autorisé par le Sénat & le peuple Romain, déchargea la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées, marquant expressément que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation. Une conduite si modérée & si habile, lui fit ouvrir les portes des villes sans le secours des armes, & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate.

Nicoméde, roi de Bithynie, mourut cette année, & fit le peuple Romain son héritier. Son pays devint par là, comme je l'ai déja dit, une province Romaine. Mithridate forma aussitôt la résolution de renouveller la guerre contre eux à cette occasion; & il emploia la plus grande partie de cette année à faire les préparatifs nécessaires pour la pousser avec vigueur. Il crut, qu'après la mort de Sylla, & pendant les troubles qui agitoient la République, la conjoncture étoit favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées. *AN. M. 3929. Av. J. C. 75. Appian. bell. Mithrid. pag. 175.*

Instruit par ses malheurs & par son expérience, il bannit de son armée toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, & des boucliers solides & pesans: fit amas de chevaux, plutôt bien *Plut. in Lucul. pag. 496.*

faits & bien dressés, que magnifiquement parés : assembla six vingts mille hommes de pié, armés & disciplinés comme l'infanterie Romaine, & seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il arma aussi quantité de galéres, où l'on ne voioit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives & défensives, & prépara de grosses sommes d'argent pour la paie & l'entretien des troupes.

Mithridate avoit commencé par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. La province d'Asie, qui se trouvoit épuisée par les exactions des partisans & des usuriers Romains, pour se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisiéme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

AN. M. 3930. AV. J. C. 74. On envoia contre lui les deux Consuls, Luculle & Cotta, & l'on donna à chacun une armée. Luculle eut dans son département l'Asie, la Cilicie, & la Cappadoce : l'autre, la Bithynie & la Propontide.

Pendant que Luculle s'occupoit à réprimer l'avidité & les violences des partisans & des usuriers, à rassurer les peuples dans le pays desquels il passoit, & à leur donner bonne espérance pour l'avenir ; Cotta, qui étoit déja arrivé, crut que c'étoit pour lui un tems favorable, & qu'il devoit profiter de l'absence de son Collégue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate. Plus on lui annonçoit que Luculle approchoit, qu'il étoit déja dans la Phrygie, qu'il arriveroit incessamment : plus il se hâtoit de donner la bataille, se croiant déja sûr du triomphe, & voulant empécher son Collégue d'y avoir part. Mais il fut battu par terre & par mer. Dans le combat naval il perdit soixante de ses vaisseaux avec tout leur équipage : & dans le combat de terre on lui tua quatre mille hommes de ses meilleures troupes, & il fut obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine, sans espérance d'aucun autre secours que celui que lui voudroit donner son Collégue. Tous les Officiers de son armée, ir-

rités contre la conduite téméraire & présomptueuse de Cotta, tâchoient de persuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laissé dépourvû, & où même on l'assuroit qu'il trouveroit tous les peuples disposés à la rebellion. Il répondit généreusement qu'il estimoit plus & aimoit mieux sauver un citoien Romain, que de s'emparer de tous les Etats des ennemis; & sans aucun ressentiment contre son Collégue, il alla le secourir avec tout le succès qu'il pouvoit espérer. C'est le premier endroit par où il commença à se signaler, qui doit lui faire plus d'honneur que toutes ses victoires les plus éclatantes.

Mithridate animé par le double avantage qu'il avoit remporté, entreprit le siége de Cyzique, ville de la Propontide, qui soutenoit vigoureusement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un passage de la Bithynie dans l'Asie Mineure, qui lui auroit été très avantageux pour y porter la guerre avec toute la sureté & la facilité possible. C'étoit pour cela qu'il la vouloit prendre. Pour y réussir, il l'investit par terre avec trois cens mille hommes divisés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaisseaux. Luculle l'y suivit bientôt, & commença par s'emparer d'un poste sur une hauteur qui étoit pour lui de la derniére importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit moien de couper les vivres aux ennemis. Il n'avoit que trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux. La supériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effraier, le rassura, persuadé qu'il étoit que les provisions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Aussi, en exhortant ses troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goute de sang. C'est en quoi il mettoit sa gloire: car la vie des soldats lui étoit précieuse.

AN. M. 3931.
Av. J. C. 73.
Plut. in Lucul. pag. 497-499.
Appian. pag. 219-222.

Le siége fut long, & poussé avec la derniére vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines sans nombre. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Les assiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus industrieuse peut inventer pour repousser l'attaque des ennemis, soit en bru-

ſant leurs machines, ſoit en les rendant inutiles par mille obſtacles différens qu'ils y oppoſoient. Ce qui leur inſpiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en Luculle, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient ſe tenir aſſurés, s'ils continuoient de ſe défendre avec la même valeur, que leur place ne ſeroit point priſe.

En effet Luculle s'étoit ſi bien poſté, que ſans en venir à une action générale, qu'il évita toujours avec grand ſoin, il fit ſouffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ſes convois, en faiſant charger à propos les partis qu'il envoioit au fourage, en battant des détachemens qu'il faiſoit de tems en tems. En un mot, il ſut ſi bien prendre avantage de toutes les occaſions qui s'offroient, il affoiblit ſi fort l'armée des aſſiégeans, & uſa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, aiant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduiſit à une extrême famine. Les ſoldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allérent
An. M. 3932. jusqu'à ſe nourrir de chair humaine. Mithridate [a] qui
Av. J. C. 72. paſſoit pour le Capitaine le plus ruſé de ſon tems, au deſeſpoir qu'un Général qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût ſi ſouvent donné le change par de fauſſes marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu ſans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteuſement le ſiége, après y avoir paſſé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ſes Lieutenans conduiſirent ſon armée par terre vers Nicomédie. Luculle les pourſuivit, & les aiant atteints près du Granique, il en tua vingt mille ſur la place, & fit une infinité de priſonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant ſoldats que valets, ou autres gens ſuivant l'armée.

Après ce nouveau ſuccès, Luculle reprit le chemin de Cyzique, entra dans la ville, & après avoir joui pendant

a Cùm totius impetus belli ad Cyzicenorum mœnia conſtitiſſet, eamque urbem ſibi Mithridates Aſiæ januam fore putaviſſet, qua effracta & revulſa, tota pateret provincia : perfecta ab Lucullo hæc ſunt omnia, ut urbs fideliſſimorum ſociorum defenderetur, ut omnes copiæ regis diuturnitate obſidionis conſumerentur. *Cic. in orat. pro Mur. n.* 33.

quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, & des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla courir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux, & composer une flote.

Mithridate, après avoir levé le siége de Cyzique, se rendit à Nicomédie, d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flote & dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont, avec trois de ses meilleurs Généraux. Luculle, avec la flote Romaine, les [a] battit deux fois; la premiére à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flote ennemie ne songeoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages jusques sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius ce Sénateur Romain, que Sertorius avoit envoié d'Espagne au secours de Mithridate. Luculle le fit mourir, parce qu'il ne convenoit pas de mener en triomphe un Sénateur Romain. L'un des deux autres s'empoisonna; & le troisiéme fut réservé pour le triomphe. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, Luculle tourna ses armes vers le continent: réduisit, premiérement la Bithynie, puis la Paphlagonie: marcha ensuite jusques dans le Pont; & porta la guerre dans le sein même des Etats de Mithridate.

Plut. in Lucul pag. 498-504. Appian. pag. 223-228.

Il souffrit d'abord, dans cette expédition, une grande disette de vivres, jusques-là qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais, en avançant dans le pays, & soumettant les villes & les provinces, il se trouva enfin dans une si grande abondance de toutes choses, qu'un beuf n'étoit vendu qu'une dragme, & un esclave que quatre dragmes.

Dix sols.

a Ab eodem Imperatore classem magnam & ornatam, quæ ducibus Sertorianis ad Italiam studio inflammato raperetur, superatam esse atque depressam. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 21.

Quid? Illam pugnam navalem ad Tenedum, cùm contento cursu, acerrimis ducibus, hostium classis Italiam spe atque animis inflata peteret, mediocri certamine & parva dimicatione commissam arbitraris? *Id. pro Mur. n.* 33.

Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il y avoit perdu presque tout le reste de sa flote & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens Etats. Quand Luculle arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour se défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévûe.

Luculle, en arrivant dans le Pont, alla, sans perdre de tems, former le siége d'Amisus & d'Eupatoria, deux des principales villes du pays, fort proches l'une de l'autre. La derniére, tout nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatoria, à cause du surnom Eupator que portoit Mithridate: il y faisoit même sa résidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ses Etats. Non content de ces deux siéges formés tout à la fois, Luculle fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Themiscyre sur le Thermodon, qui n'étoit pas moins considérable que les deux autres.

Les Officiers de l'armée de Luculle se plaignoient de ce que ce Général s'amusoit trop lontems à des siéges qui n'en valoient pas la peine, & qu'il donnoit cependant à Mithridate le loisir de grossir son armée, & de se fortifier. » C'est cela même que je demande, leur disoit-il pour sa » justification; & je le fais à dessein, afin que notre enne» mi se ranime encore, & qu'il assemble une armée si nom» breuse, qu'elle lui donne la confiance de nous attendre » en bataille, & de ne plus fuir devant nous. Ne voiez» vous pas qu'il a derriére lui des solitudes immenses & » des deserts infinis, où il nous sera impossible de le suivre » & de l'atteindre? De ces deserts il n'y a que peu de jour» nées de chemin jusqu'en Arménie. Là tient sa Cour Ti» grane Roi des Rois, qui a une si grande puissance qu'il » domte les Parthes, qu'il transporte des villes Grecques » jusques dans le milieu de la Médie, qu'il s'est rendu maî» tre de la Syrie & de la Palestine, & qu'il a exterminé les » Rois descendans de Séleucus, & emmené leurs femmes » & leurs filles captives. Ce Prince si puissant est l'allié & » le gendre de Mithridate. Pensez-vous que quand il l'aura » dans son palais comme suppliant, il l'abandonnera, & qu'il

» qu'il ne nous fera pas la guerre ? Ainsi, en nous hâtant » de chasser Mithridate, nous courons grand risque de » nous attirer sur les bras Tigrane, qui cherche depuis » lontems des prétextes pour se déclarer contre nous, & » qui n'en sauroit jamais trouver de plus spécieux, de plus » légitime, & de plus honnête, que celui de secourir son » beau-pere, & un Roi réduit à la derniére extrémité. » Qu'est-il donc besoin que nous servions Mithridate con- » tre nous-mêmes, que nous lui montrions à qui il doit » avoir recours pour se mettre en état de nous combattre ; » & que malgré lui, & lors peutêtre qu'il regarde cette » démarche comme indigne de son courage & de sa gran- » deur, nous le poussions entre les bras de Tigrane ? Ne » vaut-il pas infiniment mieux, en lui donnant le tems de » se fortifier & de s'encourager avec ses propres forces, » n'avoir à combattre que les troupes de la Colchide, les » Tibaréniens, & les Cappadociens, que nous avons si » souvent vaincus, que de nous exposer à avoir encore sur » les bras les Arméniens & les Médes ?

Pendant que les Romains attaquoient les trois places dont j'ai parlé, Mithridate, qui avoit déja formé une nouvelle armée, se mit en campagne de fort bonne heure au printems. Luculle laissa le commandement des siéges d'Amisus & d'Eupatoria à Muréna. C'étoit le fils de celui dont nous avons déja parlé, à qui Cicéron rend un témoignage bien favorable. » Il [a] passa, dit-il, dans l'Asie, » province remplie de richesses & de délices, sans y laisser » aucune trace ni d'avarice, ni de débauche. Il se con- » duisit de telle sorte dans cette importante guerre, qu'il » fit beaucoup de grandes actions sans le Général, & que » le Général n'en fit aucunes sans lui. « Luculle marcha donc contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions : mais à la troisiéme, il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, sans avoir ni un seul valet, ni un seul

AN. M. 3933. Av. J.C. 71.

a Asiam istam refertam, & eandem delicatam, sic obiit, ut in ea neque avaritiæ, neque luxuriæ vestigium reliquerit. Maximo in bello sic est versatus, ut hic multas res & magnas sine imperatore gesserit, nullam sine hoc imperator. *Cic. pro Muræn. n.* 20.

Ecuier qui fût resté auprès de lui, ni un seul cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses Eunuques l'aiant aperçu à pié au milieu de la troupe des fuiards, descendit de son cheval, & le lui donna. Les Romains étoient si près de lui, qu'ils le tenoient presque déja. Et s'ils le manquérent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La seule avarice des soldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils poursuivoient depuis si lontems avec tant de travaux, tant de dangers, & de si grands combats, & priva Luculle du seul prix de toutes ses victoires. Mithridate [a], dit Cicéron, imita habilement la maniére dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la poursuite de son pere. On dit que cette Princesse, aiant coupé en piéces le corps de son frere Absyrte, répandit ses membres dans les endroits par où son pere la poursuivoit, afin que le soin de recueillir ces membres dispersés, & la douleur que lui causoit un si triste spectacle, arrétassent la rapidité de sa course. Mithridate de même, en fuiant, laissa sur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choses précieuses, qu'il avoit reçues de ses ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amassées dans les guerres précédentes: & pendant que les soldats s'amusoient à recueillir ces trésors, le Roi leur échapa des mains. Ainsi le pere de Médée fut retardé dans sa poursuite par la tristesse, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses. Il y trouva aussi les prisons

a Ex suo regno sic Mithridates profugit, ut ex eodem Ponto Medea illa quondam profugisse dicitur: quam prædicant, in fuga, fratris sui membra in iis locis, qua se parens persequeretur, dissipavisse, ut eorum collectio dispersa, mœrorque patrius, celeritatem persequendi retardaret. Sic Mithridates fugiens maximam vim auri atque argenti, pulcherrimarumque rerum omnium, quas & à majoribus acceperat, & ipse bello superiore ex tota Asia direptas in suum regnum congesserat in Ponto, omnem reliquit. Hæc dum nostri colligunt omnia diligentiùs, Rex ipse è manibus effugit. Ita illum in persequendi studio mœror, hos lætitia retardavit. *Cic. de Lege Manil. n. 22.*

pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis lontems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Luculle, leur paroissoit moins une délivrance, qu'une résurrection & une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du Roi, nommée Nyssa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince & ses femmes, qu'on avoit envoiées plus loin du danger, & qui se croioient en sureté & en repos, moururent toutes misérablement, Mithridate leur aiant envoié dans sa fuite par l'Eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane & Statira sœurs du Roi encore filles, & âgées d'environ quarante ans; & deux de ses femmes, Bérenice & Monime, toutes deux d'Ionie. On ne parloit que de cette derniére dans toute la Gréce, & l'on admiroit encore plus sa sagesse que sa beauté. Le Roi en étant devenu éperdument amoureux, n'avoit rien oublié pour la porter à répondre à sa passion: il lui envoia une seule fois quinze mille piéces d'or. Elle résista toujours, & refusa ses présens, jusqu'à ce qu'il lui eût donné la qualité d'épouse & de reine, & qu'il lui eût envoié le bandeau roial, cérémonie essentielle dans le mariage des Rois de ces contrées. Encore ne se rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour satisfaire aux volontés de sa famille, qui fut éblouie de l'éclat de la Couronne, & de la puissance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Depuis ce mariage jusqu'au moment dont nous parlons, cette infortunée Princesse avoit passé ses jours dans une tristesse & dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un mari lui avoit donné un maître, & au lieu de lui procurer une demeure honorable & une société conjugale, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de barbares; où, éloignée du délicieux pays de la Gréce, elle n'avoit joui qu'en songe des biens dont on l'avoit flatée, & avoit effectivement perdu les biens réels & véritables dont elle jouissoit dans sa chere patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, & qu'il eut signifié à ces

Princesses l'ordre de Mithridate, qui pour toute grace leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroitroit le plus doux & le plus promt, Monime détachant le diadême d'autour de sa tête, l'attacha à son cou, & s'y pendit. Mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, & s'étant rompu : *Bandeau fatal*, s'écria-t-elle, *ne saurois-tu me rendre au moins ce triste service ?* & le jettant loin d'elle avec indignation, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice, elle prit une coupe de poison : & comme elle l'alloit boire, sa mere, qui étoit présente, la pria de la partager avec elle, ce qu'elle fit enfin. Elles burent donc toutes deux. La moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mere abbattue & affoiblie par les années : mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces & la jeunesse de Bérénice. Cette Princesse lutta lontems contre la mort avec des efforts très violens. Enfin Bacchidas se lassant d'attendre l'effet du poison, elle fut étranglée.

On dit que des deux sœurs Roxane & Statira, Roxane avala du poison en vomissant mille imprécations & mille injures contre Mithridate : & que Statira au contraire sut bon gré à son frere & le remercia, de ce qu'étant en un si grand danger pour sa personne, il ne les avoit pas oubliées, & avoit songé à leur fournir les moiens de mourir libres, & de se soustraire aux outrages que leurs ennemis auroient pu leur faire souffrir.

Ces morts affligérent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractére doux & humain. Il passa outre, & continua de poursuivre Mithridate : mais aiant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas ; & après avoir subjugué quelques peuples, & pris quelques places du voisinage, il envoia Appius Clodius à Tigrane lui redemander Mithridate ; & cependant il s'en retourna devant la ville d'Amisus, dont
An. M. 3934. le siége duroit encore. Callimaque qui y commandoit, &
Av. J. C. 70. qui étoit le plus habile Ingénieur de son tems, en avoit seul prolongé la durée. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas tenir davantage, il mit le feu à la ville, & se sauva dans

un vaisseau qui l'attendoit. Luculle fit ce qu'il put pour éteindre l'incendie, mais inutilement ; &, pour surcroit de douleur, il se vit contraint de livrer la ville au pillage des soldats, non moins à craindre pour elle que les flammes mêmes. Ses troupes étoient insatiables de butin, & il n'en étoit pas le maître. Une pluie qui survint, sauva beaucoup d'édifices, & Luculle, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brulés. Cette ville étoit une ancienne Colonie des Athéniens. Ceux d'Athénes, qui, pendant qu'Aristion en étoit maître, vouloient fuir sa tyrannie, s'y étoient retirés, & y jouissoient des mêmes droits & priviléges que les habitans naturels.

En partant d'Amisus, Luculle tourna sa marche vers les villes d'Asie, que l'avarice & la cruauté des usuriers & des Traitans tenoient dans une affreuse oppression ; jusques-là que ces pauvres peuples étoient obligés de vendre leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, & même de mettre à l'encan les tableaux & les statues sacrées des dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour paier les tailles, les impôts, & les intérêts du passé, ils étoient impitoiablement livrés à leurs créanciers, & souvent même exposés à des tortures si barbares, que la servitude, en comparaison de ces maux, leur paroissoit une espéce de soulagement & de paix.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talens d'amende ausquels elle avoit été condannée par Sylla. Elle les avoit bien déja paies deux fois : mais ces usuriers insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de six vingts mille talens, de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit paié.

Soixante millions.

Trois cens soixante millions.

Tacite [a] a raison de dire que l'usure étoit un des plus anciens maux de la République Romaine, & la cause la plus ordinaire des séditions : mais dans le tems dont nous parlons, elle étoit portée à un excès qu'on a peine à comprendre.

L'intérêt de l'argent chez les Romains se paioit tous les mois, & étoit d'un pour cent : c'est pourquoi on l'ap-

a Sanè vetus urbi fœnebre malum, & seditionum discordiarumque creberrima causa. *Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16.*

pelloit *usura centesima*, centiéme; ou *unciarium fœnus*; douziéme, parce qu'en comptant les douze mois, on paioit douze pour cent: *uncia* est la douziéme partie d'un tout.

Tacit. Annal. lib. 6. cap. 16. Liv. lib. 7. n. 16. La [a] loi des douze tables défendoit de porter l'usure plus haut qu'à douze pour cent. Cette loi fut renouvellée par deux Tribuns du peuple l'an de Rome 396.

Ibid. n. 27. Dix ans après l'usure fut réduite à la moitié: l'an de Rome 406. *semunciarium fœnus.*

Ibid. n. 42. Enfin l'année de Rome 411, on porta une défense d'exiger aucun intérêt: *ne fœnerari liceret.*

Tous ces Décrets furent inutiles. L'avarice [b], plus forte que les loix, l'a toujours emporté; & quelques réglemens qu'on ait faits pour la reprimer, soit du tems de la République, soit sous les Empereurs, elle a toujours trouvé le moien de les éluder. Elle n'a pas respecté davantage les loix de l'Eglise, qui sur cette matiére n'est jamais entrée en composition, & condanne sévérement toute usure, même les plus mitigées, parce que Dieu aiant tout défendu, elle ne croit pas avoir droit de rien permettre. Il est remarquable que l'usure a toujours causé la ruine des Etats où elle a été tolérée; & c'est ce desordre, qui contribua beaucoup à renverser la constitution de la République Romaine, & qui causa des maux si affreux dans toutes les provinces de l'Empire.

Luculle alors s'appliqua à procurer du soulagement à la province d'Asie: ce qui ne se pouvoit faire qu'en réprimant l'injustice & la dureté des usuriers & des Traitans. Ceux-ci se voiant privés par Luculle du gain immense qu'ils faisoient, comme s'ils eussent été excessivement lézés, jettérent les hauts cris, & excitérent contre lui à force d'argent plusieurs Orateurs, se confiant particuliérement sur ce qu'ils avoient pour débiteurs la plupart de ceux qui gouvernoient la République, ce qui leur donnoit un crédit infini. Mais Luculle méprisa leurs clameurs avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare.

a Ne quis unciario fœnore amplius exerceto.

b Multis plebiscitis obviam itum fraudibus: quæ toties repressæ, miras per artes rursum oriebantur. *Tacit. ibid.*

§. III. *Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie & revolte dans l'armée de Luculle.*

TIGRANE, vers lequel Luculle avoit envoié un Ambassadeur, assez foible dans les commencemens de son régne, étoit devenu si puissant, par une suite de prospérités dont il y a peu d'exemples, qu'il étoit communément surnommé *Roi des Rois.* Après avoir vaincu & presque ruiné la famille des Rois successeurs du grand Séleucus; après avoir domté très souvent l'orgueil des Parthes; après avoir transporté des villes Grecques toutes entiéres dans la Médie; avoir conquis toute la Syrie, la Palestine, & avoir donné la loi aux Arabes qu'on appelle Scénites: il régnoit avec une autorité respectée de tous les Princes d'Asie. Les peuples l'honoroient, à la maniére des Orientaux, jusqu'à l'adoration. Son orgueil étoit nourri & entretenu par les richesses immenses qu'il possédoit, par les excessives & continuelles louanges des flateurs, & par une prospérité qui n'avoit jamais été interrompue.

An. M. 3934. Av. J. C. 70. *Plut. in Lucull. pag. 504-512. Memn. cap. 48-57. Appian. in Mithrid. pag. 228-232.*

Appius Clodius fut introduit à l'audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la majesté roiale à cet Ambassadeur; qui de son côté, joignant la hauteur de son naturel à celle qui faisoit le principal caractére de sa République, soutint parfaitement la dignité d'un Ambassadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les sujets de plainte que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaise foi de ce Prince, qui avoit rompu la paix sans même chercher des raisons ou des prétextes, il dit à Tigrane qu'il venoit pour demander qu'il lui fût livré, comme

étant dû par toutes ſortes de titres au triomphe de Luculle : qu'il ne croioit pas, qu'ami des Romains comme il l'avoit été juſqu'alors, il fit difficulté de leur livrer Mithridate : qu'en cas de refus, il étoit chargé de lui déclarer la guerre.

Ce Prince, qui n'avoit jamais été contredit, & qui ne connoiſſoit point d'autres loix ni d'autre régle que ſa volonté & ſon bon plaiſir, fut extrêmement choqué de cette liberté Romaine. Mais il le fut bien plus encore de la lettre de Luculle qu'on lui remit. Le ſimple titre de Roi qu'elle lui donnoit, ne le contentoit pas. Il avoit pris celui de *Roi des Rois* dont il étoit entêté, & avoit pouſſé l'orgueil à cet égard juſqu'à ſe faire ſervir par des têtes couronnées. Il ne paroiſſoit jamais en public ſans avoir quatre Rois ; deux à pié de chaque côté de ſon cheval, quand il ſortoit : à table, dans ſa chambre, enfin par tout, il en avoit toujours quelques-uns à le ſervir aux offices les plus bas : mais ſur tout quand il donnoit audience à des Ambaſſadeurs. Car alors, pour donner aux étrangers une grande idée de ſa gloire & de ſa puiſſance, il les faiſoit tous ranger en haie aux deux côtés de ſon trône, où ils paroiſſoient avec des habits & dans la poſture des eſclaves du commun. Un orgueil ſi plein de fatuité choque tout le monde. Un orgueil plus rafiné bleſſe moins, quoiqu'il ſoit à peu près le même dans le fond.

Il n'eſt pas étonnant qu'un Prince de ce caractére ſouffrît impatiemment la maniére dont lui parloit Clodius. C'étoit là la premiére parole franche & libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans qu'il gouvernoit ſes ſujets, ou plutôt qu'il les tyranniſoit avec la derniére inſolence. Il répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre ſa femme : que ſon union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle : & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il ſauroit bien ſe défendre, & les en faire repentir. Pour marquer ſon reſſentiment, dans la réponſe qu'il lui fit, il mit ſimplement *à Luculle*, ſans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autres ſemblables, qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle,

Luculle, apprenant de Clodius qui vint lui rendre compte de sa commission, que la guerre étoit déclarée à Tigrane, retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. L'entreprise paroissoit téméraire, & la puissance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui comptoient moins sur la valeur des troupes & sur la conduite du Général, que sur la multitude des soldats. Après s'être rendu maître de Sinope, il donna à cette ville aussibien qu'à celle d'Amisus, la liberté, & en fit deux villes libres & indépendantes. Cotta ne traita pas de même Héraclée, qui, après un long siége, fut prise par trahison. Il s'enrichit des dépouilles qu'il y trouva, traita les habitans avec la derniére cruauté, & fit presque entiérement bruler leur ville. De retour à Rome, il fut d'abord bien reçu par le Sénat, & honoré du surnom de *Ponticus*, à cause de la prise de cette ville. Mais, peu après, les Héracléens aiant porté leurs plaintes au Sénat, & exposé d'une maniére capable de toucher les cœurs les plus durs les maux que l'avarice & la cruauté de Cotta leur avoient fait souffrir, le Sénat se contenta de lui ôter le *Laticlave*, qui étoit l'habillement des Sénateurs : punition nullement proportionnée aux excès crians dont on l'avoit convaincu.

Memnon. cap. 51-61.

Luculle laissa Sornatius, un de ses Généraux, dans le Pont avec six mille hommes, & emmena le reste, qui ne faisoit que douze mille hommes d'infanterie & trois mille de cavalerie, par la Cappadoce vers l'Euphrate. Il passa ce fleuve au cœur de l'hiver, & ensuite le Tigre, & vint devant Tigranocerte, qui étoit un peu par delà, attaquer Tigrane dans sa capitale, où il venoit d'arriver de Syrie. Personne n'osoit plus parler à ce Prince de Luculle & de sa marche, depuis le traitement cruel qu'il avoit fait à celui qui lui en avoit apporté la nouvelle dès le commencement, & qu'il fit mourir pour récompense de ce service important. Il n'écoutoit que les discours des flateurs, qui lui disoient qu'il faudroit que Luculle fût un grand Capitaine s'il osoit seulement l'attendre à Ephése, & qu'il ne prît pas la fuite, & n'abandonnât pas très promtement l'Asie, quand il verroit tous ces milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est

vrai, dit Plutarque, que comme tous les tempéramens ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison, & sans tomber dans l'ivresse.

Tigrane, dans les commencemens, n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-pere : mais le traitant avec le dernier mépris & la derniére arrogance, il le tenoit éloigné, & le faisoit garder, comme un prisonnier d'Etat, dans des lieux ma-
An. M. 3935. récageux & mal sains. Mais après l'Ambassade de Clodius,
Av. J. C. 69. il l'avoit fait venir à la Cour avec toute sorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une conversation secrette qu'ils eurent dans le palais seuls & sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejettérent la faute.

Du nombre de ces malheureux, fut Métrodore de la ville de Scepsis, homme d'un rare mérite, & qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appelloit le Pere du Roi. Ce Prince l'avoit envoié en Ambassade vers Tigrane, pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand il eut expliqué le sujet de son voiage, Tigrane lui demanda, *Et vous, Métrodore, que me conseillez-vous sur les demandes de votre Maître?* Alors Métrodore, par un excès de sincérité mal placée, lui répondit: *Comme Ambassadeur, je vous exhorte à faire ce que vous demande Mithridate; & comme votre Conseil, à n'en rien faire.* C'étoit une prévarication criminelle, & une sorte de trahison. Elle lui couta la vie, quand Mithridate l'eut apprise de Tigrane.

Luculle avançoit toujours vers ce Prince, & touchoit déja, pour ainsi dire, aux portes de son palais, sans qu'il en fût ou qu'il en crût rien, tant sa présomption l'avoit aveuglé. Mithrobarzane, un de ses favoris, hazarda de lui en porter la nouvelle. La récompense qu'il en eut, fut d'être chargé de la commission d'aller aussitôt, avec quelques troupes, lui amener Luculle prisonnier, comme s'il ne se fût agi que d'aller arrêter un des sujets du Roi. Le Favori, & la plus grande partie des troupes qu'on lui

avoit données, perdirent la vie en voulant exécuter cette dangereuse commission.

Ce mauvais succès ouvrit les yeux à Tigrane, & le fit revenir de son ivresse. Mithridate avoit été renvoié dans le Pont avec dix mille hommes de cavalerie, pour y lever des troupes, & revenir joindre Tigrane en cas que Luculle entrât dans l'Arménie. Pour lui, il avoit pris le parti de demeurer à Tigranocerte, & d'y donner tous les ordres nécessaires pour faire des levées dans tous ses Etats. Après cet échec, il commença à craindre Luculle, sortit de Tigranocerte, se retira au mont Taurus, & ordonna à toutes ses troupes de s'y rendre auprès de lui.

Luculle marcha droit à Tigranocerte, prit ses quartiers autour de la place, & en forma le siége. La place étoit pleine de toutes sortes de richesses, tous les habitans, tant le peuple que les Grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au Roi, de contribuer à l'embellissement & à la magnificence de la ville. C'est pourquoi Luculle la pressoit vivement, dans la pensée que Tigrane ne souffriroit jamais qu'elle fût prise, & qu'il viendroit transporté de fureur lui présenter la bataille pour lui faire lever le siége. Et il ne se trompa point dans sa conjecture. Mithridate envoioit tous les jours des couriers à Tigrane, & lui écrivoit des lettres très fortes pour l'exhorter à ne pas hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Luculle. Taxile lui-même arriva de sa part, & se tenant avec lui dans son camp, il le prioit tous les jours très instamment de ne point attaquer les armées Romaines comme très aguerries & presque invincibles.

D'abord il écouta doucement & patiemment tous ces avis. Mais, quand toutes ses troupes, composées d'un grand nombre de peuples différens, furent rassemblées, alors non seulement les festins du Roi, mais ses Conseils mêmes, ne retentirent que de vaines bravades pleines d'insolence & de fierté, & de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat, & Mithridate lui-même fut ouvertement accusé de ne s'y opposer que par envie,

pour priver son gendre de la gloire d'un si grand succès.

Dans cette pensée Tigrane ne voulut pas différer plus lontems, de peur que Mithridate n'arrivât, & ne partageât avec lui l'honneur de la victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est qu'il n'alloit avoir affaire que contre Luculle seul, & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Il avoit vingt mille archers ou frondeurs; cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer; cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies & en bataillons; & des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nétoier & détourner des riviéres, & autres pareils ouvriers nécessaires dans les armées, au nombre de trente-cinq mille, qui, rangés en bataille derriére les combattans, faisoient paroitre l'armée encore plus nombreuse, & augmentoient sa force & sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus, & que toutes ses troupes parurent ensemble dans la plaine, la seule vûe de son armée étoit capable d'inspirer de la terreur. Luculle, toujours intrépide, partagea son armée. Il laissa devant la place Muréna avec six mille hommes de pié; & avec tout le reste de son infanterie, consistant en vingt-quatre cohortes, qui, toutes ensemble ne faisoient pas plus de dix ou douze mille hommes, & avec toute sa cavalerie, & environ mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, & se campa dans la plaine, une grosse riviére devant lui.

Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane, & fournit à ses flateurs matiére de plaisanterie. Les uns s'en moquoient ouvertement; les autres, pour se divertir, tiroient au sort ses dépouilles; & de tous les Généraux de Tigrane & de tous les Rois qui le suivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, & de n'être pour lui que simple spectateur du combat. Tigrane lui même, voulant paroitre agréable & fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot, qui a été fort relevé: *S'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont beau-*

coup : mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu. C'est ainsi que cette premiére journée se passa en plaisanteries & en railleries.

Le lendemain, à la pointe du jour, Luculle fit sortir son armée de ses retranchemens. Celle des Barbares étoit de l'autre côté de la riviére à l'orient; & la riviére couloit de maniére, que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Luculle, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la riviére, hâtant sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuioit, & appellant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur: *Voiez-vous ces légions Romaines si invincibles, les voiez-vous fuir?* Taxile lui répondit: *Seigneur, je souhaite de tout mon cœur que votre bonne fortune fasse aujourd'hui en votre faveur un miracle: mais l'armure & la démarche de ces légions ne marquent pas des gens qui songent à fuir.*

Taxile parloit encore, lorsqu'on vit l'Aigle de la premiére Légion prendre tout d'un coup à droite par l'ordre de Luculle, & toutes les Cohortes la suivre pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois: *Quoi! ces gens-là viennent à nous!* de maniére que ces nombreuses troupes ne prirent poste & ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de desordre & de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille: il donna l'aile gauche au Roi des Adiabéniens, & la droite au Roi des Médes. La plus grande partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Luculle se mettoit en état de passer le fleuve, quelques-uns de ses Officiers généraux l'avertirent d'éviter ce jour-là comme un des jours malheureux que les Romains appelloient *noirs*. Car c'étoit ce jour-là même que l'armée de Cépion * avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célébre: *Et moi*, leur dit-il, *je rendrai ce jour*

* *Il y a une faute dans le texte grec, qui met* l'armée de Scipion. *M. de Thou l'avoit fort bien corrigée à la marge de son Plutarque, & il avoit lu* l'armée de Cépion.

heureux aux Romains. C'étoit le six d'Octobre. (La veille des Nones d'Octobre.)

Après avoir dit ce mot, & les avoir exhortés à ranimer leur courage, il passa la riviére ; & marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jettoit un éclat merveilleux : il avoit par dessus une cotte d'armes bordée d'une frange tout autour, & il faisoit luire son épée nue, pour donner à entendre à ses troupes qu'il faloit joindre d'abord un ennemi accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses fléches, & lui enlever par la vitesse & la célérité de l'attaque l'espace qui lui donnoit le moien de s'en servir.

Aiant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pié d'un côteau, dont le sommet étoit plat & uni, & dont la pente, qui n'avoit pas plus de quatre cens toises, n'étoit ni fort coupée, ni fort difficile, il vit d'un premier coup d'œil l'usage qu'il en devoit faire. Il commanda sa cavalerie de Thrace & de Galatie pour aller prendre cette cavalerie des ennemis en flanc, & lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée. Car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer consiste dans la lance ; & quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides, & si ferrées, qu'ils ne sauroient se remuer, & sont presque immobiles.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux Cohortes de gens de pié, & va pour gagner la hauteur. Son infanterie le suit courageusement excitée par l'exemple de son Général, qu'elle voit marcher le premier à pié, couvert de ses armes, & monter le côteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent ; & voiant de là toute l'ordonnance des ennemis, il se mit à crier : *La victoire est à nous, mes compagnons ; la victoire est à nous*. Et en même tems, avec ses deux Cohortes, il tombe sur cette cavalerie pesamment armée, ordonne à ses gens de ne se pas servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, &

de fraper sur leurs jambes & sur leurs cuisses, qui sont les seules parties qu'ils avoient découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là. Cette cavalerie ne les attendit point. Elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlemens, &, en fuiant, elle alla donner avec ses chevaux lourds & pesans dans les rangs de l'infanterie sans avoir rendu le moindre combat, & sans avoir donné un seul coup de lance. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir: car ils ne purent le faire, empéchés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient si serrés & si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir. Tigrane, ce Roi si pompeux & si brave en paroles, avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; & voiant son fils compagnon de sa fortune, il détacha son diadême en pleurant, & le lui aiant donné, il l'exhorta à se sauver comme il pourroit par un autre chemin. Ce jeune Prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadême, dangereux ornement dans une fuite. Il le remit entre les mains d'un de ses plus fidéles serviteurs, qui fut pris un moment après, & mené à Luculle.

On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié; & que de leur cavalerie, il ne s'en sauva que très peu: & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts, & cent blessés. Jamais ils ne s'étoient trouvés en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis: car les vainqueurs n'étoient pas la vingtiéme partie des vaincus. Les plus grands & les plus habiles Capitaines Romains, & ceux qui avoient le plus vû de guerres & de batailles, louoient particuliérement Luculle de ce qu'il avoit défait deux des plus grands & des plus puissans Rois du monde par deux moiens entiérement contraires, la lenteur & la célérité. Car, en différant & en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate, lorsqu'il étoit le plus fort & le plus formidable: & il ruina Tigrane en se hâtant, & en ne lui donnant pas le tems de se reconnoitre. On remarque que peu de Capitaines ont su, comme lui, rendre la lenteur agissante, & la célérité sure.

Ce fut ce qui empécha Mithridate de se trouver à la

bataille. Il s'imaginoit que Luculle useroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit usé contre lui. Ainsi il ne marchoit que lentement, & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, aiant trouvé sur son chemin quelques Armeniens qui fuioient tout éperdus & épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé: & ensuite aiant rencontré un plus grand nombre de fuiards nuds & blessés, il fut entiérement informé de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très pitoiable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la Garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillérent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, & voulant à toute force livrer la ville à Luculle. Cette sédition étoit dans sa plus grande chaleur quand il y arriva. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville, & après s'être emparé de tous les trésors du Roi, il l'abandonna au pillage à tous ses soldats; qui, avec plusieurs richesses, y trouvérent encore jusqu'à huit mille talens d'argent monnoié. (vingt-quatre millions) Outre le pillage, il donna encore huit cens dragmes à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris: ce qui ne fut point capable d'assouvir leur insatiable avidité.

Quatre cens livres.

Strab. l. 11. pag. 532. & lib. 12. p. 539.

Comme cette ville avoit été peuplée par les colonies qu'on avoit tirées par force de la Cappadoce, de la Cilicie, & d'autres endroits; Luculle leur permit à tous de retourner chacun dans leur pays natal. Ils reçurent cette permission avec une extrême joie, & en sortirent en si grand nombre, que d'une des plus grandes villes du monde, Tigranocerte devint en un moment presque déserte.

Dion. Cassius, lib. 35. pag. 1.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit

roit pris ou chassé du pays, & la guerre eût été finie. On trouva fort mauvais & à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué ; & on l'accusa non de négligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus lontems le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposérent les esprits contre lui, & qui firent songer à lui donner un successeur, comme on le verra dans la suite.

Après la grande victoire qu'il avoit remportée sur Tigrane, plusieurs peuples vinrent se remettre entre ses mains. Il reçut aussi une ambassade du Roi * des Parthes, qui demandoit à faire amitié & alliance avec lui. Luculle reçut agréablement sa proposition, & lui envoia aussi de son côté des Ambassadeurs, qui étant arrivés à la Cour, découvrirent que le Roi, incertain du parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains & Tigrane, & faisoit secrettement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Luculle, informé de cette démarche secrette, résolut de laisser là Mithridate & Tigrane, & de tourner ses armes contre le Roi des Parthes, flaté de cette agréable pensée, que rien ne pouvoit être plus glorieux pour lui, que d'avoir terrassé dans une seule expédition les trois Princes les plus puissans qui fussent sous le soleil. Mais la revolte que cette proposition excita parmi ses troupes, l'obligea de renoncer à l'expédition contre les Parthes, & il se borna à marcher contre Tigrane.

Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Ils avoient envoié implorer l'assistance des peuples voisins, & surtout des Parthes qui étoient les plus proches, & en même tems les plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluste nous a conservée, & qui se trouve dans ses fragmens. J'en raporterai ici une partie.

* *C'étoit Phraate, surnommé* Dieu.

*Lettre de Mithridate à Arsace * roi des Parthes.*

» TOUS [a] ceux qui, dans un état de prospérité, sont » invités à entrer avec quelqu'un en société de guerre, » doivent considérer, en premier lieu s'il leur est libre d'a- » voir la paix; puis, si ce qu'on leur demande est confor- » me à la justice, à leur intérêt, à leur gloire. Vous pour- » riez jouir d'une paix tranquille & perpétuelle, si les Ro- » mains n'étoient des ennemis toujours attentifs à saisir » les occasions favorables pour faire la guerre, & que nuls » crimes n'arrêtent. Il n'est pas douteux qu'une victoire » remportée sur eux, ne vous fasse un grand nôm. Il peut » paroitre ne point convenir que je vous propose, ni de » faire alliance avec Tigrane, ni de vous joindre, puissant » comme vous êtes, à un Prince qui se trouve dans l'état » malheureux où je suis. Mais j'ose avancer que ces deux » motifs, votre ressentiment contre Tigrane qui tout ré- » cemment a porté les armes contre vous, & l'état peu » avantageux de mes affaires, loin d'être contraires à ma » demande, doivent l'appuier & m'être favorables, si » vous en voulez juger sainement. Car, pour Tigrane, » comme il sait vous avoir donné un juste sujet de plainte, » il acceptera sans peine toutes les conditions qu'il vous » plaira de lui imposer: & pour moi, je puis dire que la » fortune, en m'enlevant presque tout ce que je possédois, » m'a mis en état de donner aux autres de bons conseils; » &, ce qui est fort desirable pour ceux qui sont dans la » prospérité, je puis, par mes malheurs même, vous ser-

* Arsace *étoit un nom commun à tous les Rois des Parthes.*

a Omnes qui secundis rebus suis ad belli societatem orantur, considerare debent, liceat-ne tum pacem agere: dein, quod quæritur, satisne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sit. Tibi perpetua pace frui liceret, nisi hostes opportuni & scelestissumi. Egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est. Neque petere audeam societatem, & frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem. Atqui ea, quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli, & meæ res parum prosperæ, si vera æstumare voles, maxumè hortabuntur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit bene suadendi: &, quod flo-

» vir d'exemple, & vous porter à prendre de plus justes » mesures que moi. Car, ne vous y trompez point : c'est à » tous les peuples, à toutes les nations, à tous les Rois de » la terre que les Romains en veulent ; & deux motifs, » également anciens & puissans, leur mettent les armes » dans les mains contre eux, l'ambition effrénée d'éten- » dre leurs conquêtes, & la soif insatiable d'amasser des » richesses.« Mithridate ensuite fait un long dénombrement des Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres, & souvent les uns par les autres. Il raporte ses premiers avantages contre les Romains, & ses derniers malheurs. Puis il continue ainsi : » a Examinez maintenant, » je vous prie, si, lorsque nous aurons été accablés, vous » serez plus en état de résister aux Romains ; & si vous » croiez qu'ils doivent borner leurs conquêtes à mon pays. » Je sai que vous êtes puissant en hommes, en armes, en » richesses : & c'est pour cela que nous cherchons, nous à » nous fortifier de votre alliance, eux à s'enrichir de vos » dépouilles. Au reste, le dessein de Tigrane est, pour ne » pas attirer la guerre dans son roiaume, que nous allions » avec toutes mes troupes, qui certainement sont bien » aguerries, porter la guerre au loin, & attaquer nous- » mêmes en personne l'ennemi dans son propre pays. » Nous ne pouvons donc ni vaincre, ni être vaincus, sans » que vous-même couriez un grand risque. Ignorez-vous » que les Romains, quand du côté de l'occident ils se sont » vûs arrétés par l'océan, ont tourné les armes de notre » côté ? Qu'à compter depuis leur fondation & leur pre-

rentibus optabile est, ego non validissimus præbeo exemplum, quo rectiùs tua componas. Namque Romanis cum nationibus, populis, regibus cunctis, una & ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii & divitiarum....

a Nunc, quæso, considera, nobis oppressis utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes ? Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, & auri esse : & ea re nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris. Ceterùm consilium est Tigranis, regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere : quando neque vincere neque vinci sine periculo tuo possumus. An ignoras Romanos, postquam ad occidentem pergentibus finem oceanus fecit, arma huc convertisse ? Neque quicquam à

» miére origine, ils n'ont eu rien que par violence ; mai-
» son, femmes, terres, domaine ? Vil amas de gens de
» toute espéce, sans patrie, sans parens, ils se sont établis
» pour le malheur du genre humain. Ni loix humaines,
» ni loix divines ne les empéchent de tourmenter & de rui-
» ner alliés & amis, peuples éloignés & voisins, pauvres
» & riches. Ils comptent pour ennemi tout ce qui n'est
» point serf, & encore plus tout ce qui porte le nom de
» Roi. Car peu de peuples s'accommodent d'un gouverne-
» ment libre & indépendant : mais le grand nombre ai-
» ment mieux vivre sous des maîtres qui les gouvernent
» avec équité. Nous leur sommes suspects, parce que nous
» leur disputons l'autorité, & que nous pouvons repousser &
» venger leurs injustices. Pour vous, qui avez sous votre pou-
» voir Séleucie la plus grande des villes, & la Perse le plus
» riche & le plus puissant des roiaumes, que devez-vous at-
» tendre d'eux, sinon tromperie pour le présent, & guerre
» pour l'avenir ? Les Romains portent leurs armes contre
» tous les peuples, mais surtout contre ceux de qui ils es-
» pérent tirer de plus riches dépouilles. Ils sont devenus
» grands à force d'entreprendre & de tromper, & en se-
» mant guerres sur guerres. Par cette voie ils feront tout
» périr, ou périront eux-mêmes. Il ne sera pas difficile de
» les ruiner, si vous du côté de la Mésopotamie, nous du
» côté de l'Arménie, nous envelopons leur armée, qui
» se trouvera sans vivres & sans secours. La prospérité des
» armes Romaines ne s'est soutenue jusqu'à ce jour que
» par la faute des Rois, qui n'ont pas eu la prudence de
» connoitre bien cet ennemi commun, & de se liguer en-

principio nisi raptum habere ; domum, conjuges, agros, imperium ? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, peste conditos orbis terrarum : quibus non humana ulla, neque divina obstant, quin socios, amicos ; procul juxtàque sitos, inopes potentesque, trahant excidantque ; omniaque non serva, & maximè regna, hostilia ducant. Namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti sumus æmuli, & in tempore vindices affuturi. Tu verò, cui Seleucia maxuma urbium, regnumque Persidis inclitis divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in præsens, & postea bellum expectas ? Romani in omnes arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt. Audendo, & fallendo, & bella ex bellis serendo, magni facti. Per

» ſemble contre lui. Ce ſera pour vous une gloire immortelle, de vous être montré l'appui de deux grands Rois, & » d'avoir vaincu & détruit les brigands des nations. C'eſt » à quoi je vous invite & vous exhorte, en vous avertiſſant » d'aimer mieux partager avec nous par une ſalutaire alliance la victoire contre un ennemi commun, que de » ſouffrir que l'Empire Romain s'étende de plus en plus » par notre ruine.

Il ne paroit pas que cette lettre produiſit ſur l'eſprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvoit eſpérer. Ainſi les deux Rois ſe contentérent de leurs propres troupes.

Un des moiens dont ſe ſervit Tigrane pour aſſembler une nouvelle armée, fut de rappeller Mégadate de Syrie, qui la gouvernoit en ſon nom depuis quatorze ans; il lui envoia ordre de lui amener tout ce qu'il avoit de troupes dans ce pays-là. La Syrie ſe trouvant par là dégarnie, Antiochus l'Aſiatique, fils d'Antiochus Euſébe, à qui elle appartenoit de droit comme héritier légitime de la maiſon de Séleucus, prit poſſeſſion de quelques endroits du pays, & y régna paiſiblement pendant quatre ans.

Appian. in Syr. pag. 118. 119.

Juſtin. l. 40. cap. 2.

Enfin l'armée de Tigrane & de Mithridate ſe trouva formée. Elle étoit de ſoixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniére des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient ſoin, à tous les mouvemens qu'ils faiſoient, de prendre un bon terrain pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par Luculle; & aucun des artifices dont il uſa, ne put les engager à un combat. Leur deſſein étoit de le miner peu-à-peu, de harceler ſes troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ſes convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Luculle n'aiant pu par toutes ſes

AN. M. 3936. Av. J. C. 68. *Plut. in Lucull. pag. 515. 516.*

hunc morem extinguent omnia, aut occident: quod difficile non eſt, ſi tu Meſopotamia, nos Armenia, circumgredimur exercitum ſine frumento, ſine auxiliis. Fortuna autem noſtris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama ſequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppreſſiſſe. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie noſtra unum imperium prolatare, quàm ſocietate victor fieri.

rufes les attirer en pleine campagne, emploia un nouveau moien qui lui réuffit. Tigrane avoit laiffé à Artaxate, autrefois capitale d'Arménie avant la fondation de Tigranocerte, fes femmes & fes enfans; & c'étoit auffi là qu'il avoit mis prefque tous fes trésors. Luculle fe mit en marche de ce côté-là avec toutes fes troupes, prévoiant bien que Tigrane ne demeureroit pas tranquille à la vûe du danger où fa capitale alloit être expofée. En effet, il décampa fur le champ, fuivit Luculle pour rompre fon deffein; &, en quatre grandes marches, aiant devancé l'ennemi, il fe

ou, Arfania. pofta derriére la riviére d'Arfamia, qu'il faloit que Luculle paffât pour fe rendre devant Artaxate, réfolu de lui en difputer le paffage. Les Romains pafférent le fleuve, fans être arrêtés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut enfuite un grand combat, où les Romains remportérent encore une pleine victoire. Il fe trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car ne pouvant fupporter la vûe des légions Romaines, dès qu'elles chargérent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jetta fi fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit abfolument courage; & ce fut la principale caufe de la perte de la bataille.

Dio. Caff. l. 37. p. 3-7. Luculle, après cette victoire, vouloit continuer fa marche vers Artaxate; & c'étoit le vrai moien de terminer la guerre. Mais, comme cette ville étoit encore à plufieurs journées de là vers le nord, & que l'hiver approchoit avec fes neiges & fes orages, les [a] foldats, déja fatigués d'une affez rude campagne, refuférent de le fuivre dans ce pays, où le froid fe faifoit fentir trop vivement pour eux. Il fut obligé de les mener dans un pays plus chaud, en revenant fur fes pas. Il repaffa le mont Taurus, & entra dans la Méfopotamie, où il prit encore Nifibe qui étoit affez forte, & y mit fes troupes en quartier d'hiver.

Ce fut là que l'efprit de mutinerie commença à éclater dans l'armée de Luculle. La févérité de ce Général, la liberté infolente des foldats Romains, & plus encore les

a Nofter exercitus, etfi urbem ex Tigranis regno ceperat, & præliis ufus erat fecundis, tamen nimia longinquitate locorum, ac defiderio fuorum commovebatur. *Cic. pro Leg. Man. n. 23.*

pratiques malignes de Clodius, avoient donné lieu à cette revolte. Clodius, si connu par les invectives de Cicéron son ennemi, n'est guéres mieux traité par les Historiens. Ils le représentent comme un homme livré à tous les vices, décrié par ses débauches, qu'il poussoit jusqu'à l'inceste avec sa propre sœur, femme de Lucullus; avec cela, plein d'une audace effrénée, artisan de séditions; en un mot, l'un de ces hommes dangereux, nés pour tout troubler & pour tout perdre par la réunion funeste de la mauvaise volonté & des talens nécessaires pour la mettre en œuvre. C'est de quoi il fit preuve dans l'occasion dont nous parlons. Mécontent de Luculle, il répandoit contre lui des bruits sourds, propres à le rendre odieux. Il affectoit de plaindre beaucoup les fatigues des soldats, & d'entrer dans leurs intérêts. Il leur disoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de servir si lontems sous un Général sévére & avare, dans un climat éloigné, sans terre & sans récompense, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très médiocres, s'étoient enrichis sous Pompée. De semblables discours, accompagnés de maniéres obligeantes & populaires qu'il savoit prendre à propos sans qu'il y parût de l'affectation, firent une telle impression sur l'esprit des soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle de s'en rendre maître.

Cependant Mithridate étoit rentré dans le Pont avec quatre mille hommes de ses propres troupes, & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Plusieurs [a] habitans du pays se joignirent encore à lui, tant par haine pour les Romains qui les avoient fort maltraités, que par un reste d'affection pour leur Roi, réduit au triste état où ils le voioient, après la fortune & la grandeur la plus brillante. Car le malheur des Princes excite naturellement la compassion, & il y a, pour l'ordinaire, un profond respect gravé dans le cœur des peuples pour le nom & pour la personne des

a Mithridates, & suam manum jam confirmarat, & eorum qui se ex ejus regno collegerant, & magnis adventitiis multorum regum & nationum copiis juvabatur. Hoc jam ferè sic fieri solere accepimus, ut regum afflictæ fortunæ facilè multorum opes alliciant ad misericordiam, maximèque eorum qui aut reges sunt, aut vivunt in regno: quòd regale iis nomen magnum & sanctum esse videatur. *Cic. pro Leg. Manil. n.* 24.

Rois. Mithridate, soutenu & fortifié par ces nouveaux secours, & par les troupes que plusieurs peuples & Princes voisins lui envoiérent, reprit courage, & se vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Aussi [a], non content d'être rétabli dans ses Etats, qu'un moment auparavant il n'osoit espérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardiesse d'attaquer les troupes Romaines si souvent victorieuses; battit un corps d'armée commandée par Fabius, & après l'avoir mis en déroute, pressa vivement Triarius & Sornatius, deux autres Lieutenans de Luculle dans ce pays-là.

An. M. 3937. Av. J. C. 67. Luculle engagea enfin ses soldats à sortir de leurs quartiers d'hiver, pour aller à leur secours. Mais on y arriva trop tard. Triarius avoit imprudemment hazardé une bataille, où Mithridate le défit, & lui tua sept mille hommes: entre lesquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns; ce [b] qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains eussent faites depuis lontems. L'armée auroit été entiérement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ses troupes, & laissa aux ennemis le tems de se sauver. Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer: ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de revolte alla si loin, que, sans aucun égard à son caractére de Général, ils ne le traitoient plus qu'avec insolence & avec mépris: & quoiqu'il allât de tente en tente, & presque d'homme à homme, les conjurer de marcher contre Mithridate & Tigrane, il ne put jamais gagner sur eux de les faire sortir d'où ils étoient. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis, il allât aussi combattre seul contre eux.

a Itaque tantum victus efficere potuit, quantum incolumis nunquam est ausus optare. Nam cùm se in regnum recepisset suum, non fuit eo contentus, quod ei præter spem acciderat, ut eam, postea quàm pulsus erat, terram unquam attingeret: sed in exercitum vestrum clarum atque victorem impetum fecit... *Cic. pro Leg. Manil. n.* 25.

b Quæ calamitas tanta fuit, ut eam ad aures L. Luculli, non ex prælio nuntius, sed ex sermone rumor afferret. *Cic. ibid.*

§. IV.

§. IV. *Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son roiaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace revolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & il y reçoit l'honneur du triomphe.*

On avoit nommé pour Consuls Manius Acilius Glabrion & C. Pison. Le premier eut pour département la Bithynie & le Pont, qui formoient la Province de Luculle. En même tems le Sénat avoit licentié les légions de Fimbria, qui faisoient partie de son armée. Toutes ces nouvelles augmentérent l'indocilité & l'insolence des troupes à l'égard de Luculle.

Il est vrai qu'il y donnoit quelque lieu par son caractére dur, austére, & quelquefois mélé de hauteur. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un des plus grands Capitaines de son siécle, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une, dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres: je veux dire l'art de gagner les cœurs, & de se faire aimer des troupes. Il étoit d'un abord difficile: il avoit le commandement rude: il poussoit l'exacti- *Dio. Cass. lib. 35. pag. 7.*

tude jusqu'à un excès qui le rendoit odieux : il étoit inexorable quand il s'agissoit de punir les fautes : il ne savoit point se concilier les esprits ou par des récompenses distribuées à propos, ou par des louanges accordées au mérite, ou par un air de bonté & de douceur, & des maniéres insinuantes, plus efficaces encore que les louanges & les récompenses. Et ce qui montre que la revolte des troupes venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée elles furent très soumises & très dociles.

En conséquence des Lettres que Luculle avoit écrites au Sénat, dans lesquelles il marquoit que Mithridate étoit entiérement défait, & hors d'état de se relever, on avoit nommé des Commissaires pour régler les affaires du Pont, comme d'un roiaume absolument conquis. Ils furent bien étonnés en arrivant de trouver, que, bien loin qu'il fût maître du Pont, il n'étoit pas maître seulement de son armée, & que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris.

L'arrivée du nouveau Consul Acilius Glabrion augmenta encore leur licence. Il [a] fit savoir que Luculle étoit accusé à Rome de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement ; que le Sénat avoit licentié une partie de ses troupes, & leur défendoit de lui obéir davantage. Ainsi il se trouva bientôt presque sans soldats. Mithridate, profitant de ce desordre, eut le tems de recouvrer tout son roiaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

An. M. 3938. Av. J. C. 66. *Plut. in Pomp. p 634. Appian. pag 238. Dio. Caff. lib. 36. pag. 20.*

Pendant que les choses se passoient ainsi à l'armée, il y avoit de grands mouvemens à Rome contre Luculle. Pompée venoit de finir la guerre contre les Pirates, pour laquelle on lui avoit accordé un pouvoir extraordinaire. Ici, un des Tribuns du peuple, nommé Manilius, dressa un Décret, qui portoit, » Que Pompée, prenant le com» mandement de toutes les troupes & de toutes les provin-

a In ipso illo malo gravissimaque belli offensione, L. Lucullus, qui tamen aliqua ex parte iis incommodis mederi fortasse potuisset, vestro jussu coactus, quòd imperii diuturnitati modum statuendum, veteri exemplo, putavistis, partem militum, qui jam stipendiis confectis erant, dimisit, partem Glabrioni tradidit. *Ibid. n. 26.*

» ces qui étoient sous Luculle, & y ajoutant la Bithynie » où commandoit Acilius, feroit chargé de faire la guerre » aux Rois Mithridate & Tigrane; en retenant sous ses » ordres toutes les forces maritimes, & continuant de » commander sur la mer aux mêmes conditions & préro- » gatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre » les Pirates: c'est-à-dire qu'il auroit un pouvoir absolu » sur toutes les côtes de la Méditerranée à trente lieues » avant dans les terres. « C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier Décret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie, lui étoient toutes attribuées par ce second Décret, qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane.

La considération de Luculle, qu'on privoit de la gloire de ses grands exploits, & à la place de qui on nommoit un Général pour succéder bien plus aux honneurs de son triomphe, qu'au commandement de ses armées, n'étoit pas pourtant ce qui occupoit le plus les Nobles & les Sénateurs. Ils étoient bien persuadés qu'on lui faisoit un très grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoissance que méritoient ses services. Mais ce qui leur faisoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient supporter, c'étoit ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'est pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier & s'encourageoient à s'opposer à ce Décret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante.

César & Cicéron, qui étoient fort puissans à Rome, appuiérent Manilius, ou plutôt Pompée de tout leur crédit. C'est dans cette occasion où le dernier prononça devant le Peuple la belle harangue intitulée *Pour la Loi de Manilius*. Après avoir prouvé dans les deux premiéres parties de son discours la nécessité & l'importance de la guerre dont il s'agit, il montre dans la troisiéme que Pompée est le seul qui soit capable de la terminer heureusement. Pour cela il fait un long dénombrement de toutes les qualités

néceſſaires pour former un grand Général d'armée, & il prouve que Pompée les poſſéde toutes dans un ſouverain degré. Il inſiſte principalement ſur la probité, l'humanité, l'innocence des mœurs, la bonne foi, le deſintéreſſement, l'amour du bien public : « vertus d'autant plus néceſſaires, » dit il, que [a] le nom Romain eſt abſolument décrié & » devient odieux chez les nations étrangéres & chez les » alliés par les débauches, l'avarice, & les vexations » inouies des Généraux & des Magiſtrats qu'on y envoie. » Au [b] lieu que la conduite ſage, modérée, & irréprocha- » ble de Pompée, le fait regarder comme un homme, non » envoié de Rome, mais deſcendu du ciel pour le bonheur » des peuples. On commence à croire que tout ce qu'on » raconte du noble deſintéreſſement de ces anciens Ro- » mains, eſt réel & vrai; & que ce n'étoit point ſans rai- » ſon, que ſous de tels Magiſtrats les nations aimoient » mieux obéir au peuple Romain, que commander aux » autres.

Pompée étoit alors l'idole du Peuple. Ainſi la crainte de déplaire à la multitude, ferma la bouche à preſque tous ces graves Sénateurs qui avoient paru d'abord ſi bien intentionnés, & ſi pleins de courage. Le Décret fut autoriſé par les ſuffrages de toutes les Tribus, & Pompée abſent fut déclaré maître abſolu de preſque tout ce que Sylla avoit uſurpé par les armes en faiſant une cruelle guerre à ſa patrie.

Dio Caſſ. lib. 36. pag. 20. & 21.

Il ne faut pas s'imaginer, dit un Hiſtorien fort ſenſé, que ni Céſar, ni Cicéron, qui ſe donnérent tant de mouvemens pour faire paſſer cette loi, agîſſent par des vûes du bien public. Céſar, plein d'ambition & de grands projets, cherchoit à faire ſa cour au Peuple, dont il ſavoit que le cré-

a Difficile eſt dictu, Quirites, quanto in odio ſimus apud ceteras nationes propter eorum, quos ad eas hoc anno cum imperio miſimus, injurias ac libidines. *Num. 61.*

b Itaque omnes quidem nunc in his locis Cn. Pompeium ſicut aliquem, non ex hac urbe miſſum, ſed de cœlo delapſum intuentur. Nunc denique incipiunt credere, fuiſſe homines Romanos hac quondam abſtinentia, quod jam nationibus ceteris incredibile ac falſo memoriæ proditum videbatur. Nunc imperii noſtri ſplendor illis gentibus lucet : nunc intelligunt, non ſine causâ majores ſuos tum, cùm hac temperantia magiſtratus habebamus, ſervire populo Romano, quàm imperare aliis maluiſſe. *Ibid. n. 41.*

dit alors étoit bien plus grand que celui du Sénat: il s'ouvroit par là un chemin à la même puissance, & familiarisoit les Romains avec les commissions extraordinaires & illimitées: de plus, en accumulant sur la tête de Pompée tant de faveurs & tant de distinctions éclatantes, il se flatoit que par là il le rendroit enfin odieux au Peuple, qui bientôt s'en dégouteroit. Ainsi en l'élevant, il ne songeoit qu'à lui creuser un précipice. Cicéron ne travailloit aussi que pour sa propre grandeur. Son foible étoit de vouloir dominer dans la République, non pas véritablement par le crime & par la violence, mais par la voie de la persuasion. Outre qu'il vouloit s'appuier du crédit de Pompée, il étoit bien aise de faire sentir au Peuple & à la Noblesse, qui formoient dans l'Etat deux partis & comme deux Républiques, qu'il étoit en état de faire pancher la balance du côté où il se rangeroit. En effet, ce fut toujours sa politique, de ménager également ces deux Corps, en se déclarant tantôt pour l'un, & tantôt pour l'autre.

Pompée, qui venoit de finir la guerre contre les Pirates, étoit encore dans la Cilicie, lorsqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient tout ce que le Peuple avoit ordonné en sa faveur. Comme ses amis, qui étoient présens, l'en félicitoient, & lui marquoient leur joie, on dit que tout d'un coup il fronça les sourcils, frapa sa cuisse, & s'écria, comme surchargé & fâché de ce nouveau commandement: *O dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans gloire? Ne cesserai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois sur le dos? Ne pourrai je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, & vivre doucement à la campagne avec ma femme & mes enfans?*

AN. M. 3938. Av. J. C. 66. *Plut. in Pomp p. 634-636. Dio. Cass. lib. 36. p. 22-25. Appian. pag. 238.*

C'est là un langage assez ordinaire aux ambitieux, même à ceux qui outrent le plus cette passion. Mais s'ils viennent à bout de se faire illusion à eux-mêmes, il est rare qu'ils trompent les autres, & le public n'est point leur dupe. Ici, les amis de Pompée, même les plus familiers, ne pouvoient supporter cette dissimulation. Car il n'y en avoit pas un seul qui ne connût que son ambition naturelle & sa passion de commander, rallumées encore par le différent qu'il

avoit avec Luculle, lui faisoient trouver une satisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Aussi, bientôt ses actions le démasquérent, & découvrirent ses véritables sentimens.

La premiére démarche qu'il fit en arrivant dans les provinces de son Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Dans sa marche, il ne conserva rien de tout ce que son prédécesseur avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines ausquelles Luculle les avoit condannés : il ôta aux autres les récompenses qu'il leur avoit accordées : enfin en toutes choses il n'eut en vûe que de faire voir aux partisans de Luculle, qu'ils s'attachoient à un homme qui n'avoit nulle autorité & nul pouvoir. L'aieul maternel de Strabon, fort mécontent de Mithridate qui avoit fait mourir plusieurs de ses proches, pour se venger de sa cruauté avoit embrassé le parti de Luculle, & lui avoit livré quinze places de la Cappadoce. Luculle le combla d'honneurs, & lui promit de le récompenser comme le méritoit un service si considérable. Pompée, loin d'avoir égard à des engagemens si justes & si raisonnables qu'avoit pris son Prédécesseur par la seule vûe du bien public, affecta d'y donner une atteinte générale, & regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié avec Luculle.

Strab. l. 12. pag. 557. 558.

Il arrive assez souvent qu'un successeur s'attache à diminuer le prix des actions de celui qui l'a précédé, pour s'en arroger à lui seul tout l'honneur : mais je ne sai si jamais personne s'est porté à des excès aussi crians que le fait ici Pompée. On vante extrêmement ses grandes qualités & ses conquêtes sans nombre : une si basse & si odieuse jalousie doit en ternir, ou plutôt en affacer tout l'éclat. Voila par où Pompée jugea à propos de débuter.

Luculle s'en plaignit amérement. Leurs amis communs, pour les réconcilier, ménagérent une entrevûe. Elle se passa d'abord avec toute la politesse possible, & avec toutes les marques réciproques d'estime & d'amitié. Ce n'étoient que des complimens, & un langage qui ne passoit pas les lévres, & qui ne coute rien aux Grands. Bientôt le cœur s'expliqua. La conversation s'étant échaufée peu à

peu, on en vint jusqu'aux injures, Pompée reprochant à Luculle son avarice, & Luculle reprochant à Pompée son ambition : en quoi ils disoient vrai l'un & l'autre. Ils se séparérent plus brouillés & plus ennemis qu'auparavant.

Luculle partit pour Rome, où il porta quantité de livres qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, dont il fit une bibliothéque, qui étoit ouverte à tous les savans & à tous les curieux qu'elle attira chez lui en grand nombre. Ils y étoient reçus avec toute sorte d'honnêtetés & d'agrémens. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations.

Ce fut lui qui apporta le premier des cerises à Rome, qui jusques-là avoient été inconnues dans l'Europe. Elles furent ainsi appellées du nom de Cérasonte, ville de Cappadoce. *Plin. lib. 15. cap. 25.*

Pompée commença par engager dans les intérêts des Romains Phraate, roi des Parthes. C'étoit celui dont il a déja été parlé, & qui étoit surnommé *Dieu*. Il fit avec lui un traité & une alliance offensive & défensive. Il offrit aussi la paix à Mithridate : mais ce Prince, se croïant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en avoit point voulu entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoia pour traiter avec lui. Mais Pompée aiant demandé pour préliminaires qu'il mît bas les armes, & qu'il lui remît tous les déserteurs, peu s'en falut qu'il n'excitât par là une mutinerie dans l'armée de Mithridate. Comme il y avoit dans cette armée quantité de déserteurs, ils ne pouvoient pas souffrir qu'on parlât de les livrer à Pompée, & le reste de l'armée ne pouvoit consentir à se voir affoiblie par la perte de leurs camarades. Pour les appaiser, Mithridate fut obligé de leur dire qu'il n'avoit envoié ses Ambassadeurs, que pour voir en quel état se trouvoit l'armée Romaine, & de leur jurer qu'il ne feroit point de paix avec les Romains ni à ces conditions, ni à aucune autre.

Pompée aiant distribué sa flote en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore trente mille hommes de pié, & deux ou trois mille

chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce Prince étoit campé sur une montagne très forte, & où il ne pouvoit être forcé: mais il l'abandonna à son approche comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, & conjecturant par la nature des plantes, & par d'autres signes, qu'il devoit y avoir dans ce lieu beaucoup de sources, il ordonna que l'on creusât par tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne pouvoit assez s'étonner que Mithridate, faute d'attention & de curiosité, eût ignoré si lontems une ressource si importante & si nécessaire.

Bientôt après il le suivit, campa autour de lui, & l'enferma dans son camp avec de bons retranchemens qu'il
150 stades. éleva tout autour. Ils avoient de circuit près de huit lieues, & étoient fortifiés d'espace en espace de bonnes tours. Mithridate, soit par crainte, soit par négligence, lui laissa achever son ouvrage. Le dessein de Pompée étoit de l'affamer. En effet il le réduisit à une telle disette, que ses troupes furent obligées de se nourrir des bêtes de somme qui étoient dans le camp. Il n'y eut que les chevaux d'épargnés. Après avoir soutenu cette espéce de siége pendant quarante-cinq ou cinquante jours, Mithridate se sauva une nuit sans être aperçu avec l'élite de son armée. Il avoit fait tuer auparavant toutes les personnes inutiles, & tous les malades.

Pompée se mit incontinent à le poursuivre, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui, & craignant que pour lui échaper il ne se hâtât de passer ce fleuve, il sortit de ses retranchemens, & fit marcher de nuit son armée en bataille. Son dessein étoit simplement d'enveloper alors les ennemis pour les empécher de s'enfuir, & de les attaquer le lendemain à la pointe du jour. Mais tout ce qu'il avoit de vieux Officiers firent tant par leurs priéres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminérent à combattre sans attendre le jour; car la nuit n'étoit pas fort obscure, & la lune donnoit assez de lumiére pour distinguer les objets, & s'entre-connoitre. Pompée ne put se refuser à l'ardeur des troupes, & les mena contre l'ennemi. Les Barbares n'osérent les attendre, & saisis de fraieur ils

ils se mirent d'abord en fuite. Les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit, dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débandérent & se dissipérent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriére; ce qui faisoit qu'on l'appelloit Hypsicrates, changeant la terminaison de son nom de femme en celle d'un nom d'homme. Ce jour-là elle montoit à cheval, & étoit habillée comme un Persan. Elle suivit toujours le Roi, résistant à toutes les fatigues de ses longues courses, & ne se lassant jamais de le servir, & de pancer elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à une forteresse, où étoient l'or & l'argent du Roi, & ses plus précieux meubles. Là, après avoir distribué les robes les plus magnifiques à ceux qui se rassemblérent autour de lui, il fit présent à chacun de ses amis d'un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ses ennemis.

Plut. in Pomp. p. 636. 637. Appian. pag. 242. 243. Dio. Cass. lib. 36. p. 25. & 26.

Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui demander la permission de se refugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane étoit pour lors en guerre avec son fils. Il fit arrêter ces Ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beau-pere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, mais en effet pour faire sa cour aux Romains, comme nous le verrons bientôt.

Cent mille écus.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Il le trouva en guerre avec son fils, qui portoit le même nom que lui. On a vû ci-dessus que ce Roi d'Arménie avoit épousé Cléopatre, fille de Mithridate. Il en avoit eu trois fils, dont il en avoit fait mourir deux sans sujet. Le troi-

sième, pour se dérober à la cruauté d'un pere si dénaturé, se sauva chez Phraate roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Son beau-pere le ramena en Arménie à la tête d'une armée, & ils assiégérent Artaxate. Mais trouvant la place très forte, & pourvûe de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siége, Phraate lui laissa une partie de l'armée pour continuer le siége, & s'en retourna dans ses Etats avec le reste. Tigrane le pere vint bientôt après fondre avec toutes ses troupes sur son fils, le battit, & le chassa du pays. Ce jeune Prince, après ce malheur, avoit dessein de se rendre auprès de Mithridate son grand-pere. Mais, en y allant, il apprit sa défaite, & se vit déchu de l'espérance qu'il avoit d'obtenir de lui du secours. Il prit donc le parti de se jetter entre les bras des Romains. Il entra dans leur camp, & vint supplier Pompée de le prendre sous sa protection. Pompée le reçut fort honnêtement, & fut bien aise de sa venue: car, allant porter la guerre en Arménie, il avoit besoin d'un guide comme lui. Il se fit donc mener par lui droit à Artaxate.

Tigrane, effraié de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs que Mithridate lui avoit envoiés, & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée & des Romains. Il [a] disoit que de tous les Romains il n'y avoit que Pompée, à la bonne foi de qui il voulût se confier: que de quelque maniére qu'il décidât de son sort, il se trouveroit content: qu'il n'étoit point honteux d'être vaincu par un homme, que nul ne pouvoit vaincre; & qu'on pouvoit sans deshonneur se soumettre à celui que la fortune avoit élevé au-dessus de tous les autres.

a Mox ipse supplex & præsens se regnumque ditioni ejus permisit, præfatus: neminem alium neque Romanum neque ullius gentis virum futurum fuisse, cujus se fidei commissurus foret, quàm Cn. Pompeium. Proinde omnem sibi vel adversam vel secundam, cujus auctor ille esset, fortunam tolerabilem futuram. Non esse turpe ab eo vinci, quem vincere esset nefas: neque ei inhoneste aliquem summitti, quem fortuna super omnes extulisset. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 37.*

Quand il fut arrivé à cheval près de l'enceinte du camp, deux Huissiers de Pompée sortirent au-devant de lui, & lui ordonnérent de descendre, & d'entrer à pié, lui disant que jamais on n'avoit vû d'étranger passer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même son épée, il la donna à ces Huissiers : & enfin, quand il fut assez près de Pompée, prenant son diadême il voulut le mettre à ses piés, & se prosternant honteusement à terre, lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empécher, & le prenant par la main il le mena dans sa tente, le fit asseoir près de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche. Après quoi il le remit au lendemain, pour entendre ce qu'il avoit à lui dire, & invita le pere & le fils à souper ce soir-là avec lui. Le fils refusa de s'y trouver avec son pere ; & comme il ne lui avoit donné aucune marque de respect pendant l'entrevûe, & l'avoit traité avec la même indiférence qu'il auroit fait un étranger, Pompée fut fort choqué de cette conduite. Il ne négligea pas pourtant tout-à-fait ses intérêts, en prenant connoissance de l'affaire de Tigrane. Après avoir condanné le Roi Tigrane à paier six mille talens aux Romains pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite sans sujet, & à leur céder toutes ses conquêtes en deçà de l'Euphrate ; il ordonna que ce Prince régneroit dans son ancien roiaume d'Arménie Majeure, & que son fils auroit la Gordienne & la Sophéne, deux provinces limitrophes de l'Arménie, pendant la vie de son pere, & après sa mort tout le reste de ses Etats ; en réservant pourtant au pere les trésors qu'il avoit dans la Sophéne, sans lesquels il lui eût été impossible de paier aux Romains la somme que Pompée exigeoit de lui.

Dix-huit millions.

Le pere fut fort content de ces conditions, qui lui laissoient encore une Couronne. Mais le fils, qui s'étoit mis des chiméres dans la tête, ne put gouter un Décret qui lui ôtoit ce qu'il s'étoit promis. Il en fut même si mécontent, qu'il voulut se sauver pour aller exciter de nouveaux troubles. Pompée, qui se douta de son dessein, le fit garder à vûe : & quand il vit qu'il refusoit absolument de consentir que son pere retirât ses trésors de la Sophéne, il le fit mettre en prison. Ensuite, aiant découvert qu'il fai-

soit solliciter la Noblesse d'Arménie à prendre les armes, & qu'il tâchoit d'y engager aussi les Parthes, il le mit avec ceux qu'il réservoit pour le triomphe.

Peu de tems après, Phraate, roi des Parthes, envoia redemander à Pompée ce jeune Prince qui étoit son gendre, & lui représenter qu'il devoit terminer ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponse, que le jeune Tigrane touchoit de plus près à son pere qu'à son beau-pere; & que pour ses conquêtes, il leur donneroit les bornes que la raison & la justice lui prescriroient, mais sans prendre la loi de personne.

Quand on eut laissé prendre à Tigrane les trésors de la Sophéne, il paia les six mille talens; & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque simple soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun: & par cette libéralité il obtint le titre d'Ami & d'Allié du peuple Romain. Elle lui seroit pardonnable, s'il ne l'avoit pas souillée par des bassesses indignes d'un Roi.

25 livres.
500 livres.
5000 livres.

Pompée donna à Ariobarzane la Cappadoce entiére, & y ajouta la Sophéne & la Gordienne, qu'il avoit destinées au jeune Tigrane.

Plut. in Pomp. pag. 637. Dio. Cass. lib. 36. p. 28-33. Appian. pag. 242-245.

Après avoir tout réglé en Arménie, Pompée marcha vers le nord à la poursuite de Mithridate. Il trouva sur les bords du Cyrus * les Albaniens & les Ibériens, deux puissantes nations situées entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter: mais il les battit, & obligea les Albaniens à demander la paix. Il la leur accorda, & passa l'hiver dans leur pays.

AN. M. 3939.
AV. J. C. 65.

L'année suivante, il se mit de fort bonne heure en campagne contre les Ibériens. C'étoit une nation fort guerriére, & qui n'avoit jamais encore été soumise. Elle avoit toujours conservé sa liberté pendant que les Médes, les Perses, & les Macédoniens avoient eu successivement l'Empire de l'Asie. Pompée vint à bout de domter ces peuples, quoiqu'il s'y trouvât d'assez grandes difficultés, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoia un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif, le priant de recevoir ces présens pour gages de son amitié.

* *Ce fleuve est appellé Cyrnus par quelques Auteurs.*

Pompée les remit entre les mains des Tréforiers pour le Tréfor public. Il foumit auffi les peuples de la Colchide, & fit prifonnier leur Roi Olthace, qu'il mena enfuite dans fon triomphe. De là il revint fur fes pas en Albanie, pour châtier cette nation de ce qu'elle avoit repris les armes pendant qu'il étoit aux prifes avec les Ibériens, & avec ceux de la Colchide.

L'armée des Albaniens étoit commandée par Cofis frere du Roi Orode. Ce Prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant fur lui, il lui lança fon javelot. Mais Pompée l'aiant joint, lui appuia fa javeline avec tant de roideur, qu'il le perça d'outre en outre, & le jetta mort aux piés de fon cheval. Les Albaniens furent battus, & il s'en fit un grand carnage. Cette victoire obligea le Roi Orode à acheter le renouvellement de la paix qu'il avoit faite avec les Romains l'année précédente, par de grands préfens, & en donnant fes fils en otage aux Romains pour fureté qu'il l'obferveroit mieux que par le paffé.

Mithridate cependant avoit paffé l'hiver à Diofcourias fur le Pont Euxin au Nord-Eft. Dès que le printems fut venu, il marcha vers le Bofphore Cimmérien, en traverfant le pays de diverfes nations des Scythes, dont quelques-unes le laifférent paffer de leur bon gré, & d'autres y furent contraintes par la force. Ce roiaume du Bofphore Cimmérien eft le même que nous appellons aujourd'hui la Tartarie Crimée: & c'étoit alors une province de l'Empire de Mithridate. Il l'avoit donné en appanage à un de fes fils nommé Machare. Mais ce jeune Prince avoit été preffé fi vivement par les Romains pendant qu'ils affiégeoient Sinope, & que leur flote étoit maitreffe du Pont Euxin, qui étoit entre cette ville & fon roiaume, qu'il avoit fait la paix avec eux, & l'avoit obfervée inviolablement jufqu'alors. Il favoit bien que cette conduite déplaifoit extrêmement à fon pere, & ainfi il appréhendoit fort fa préfence. Pour fe raccommoder avec lui, il lui envoia des Ambaffadeurs fur la route, qui lui repréfentérent que ç'avoit été la néceffité de fes affaires qui l'avoit obligé d'agir contre fon inclination. Mais voiant que fon pere ne fe

laissoit point toucher à ses raisons, il essaia de se sauver par mer, & fut pris par des vaisseaux que Mithridate avoit fait croiser exprès sur sa route. Il aima mieux se tuer, que de tomber entre les mains de son pere.

Pompée aiant achevé la guerre dans le nord, & voiant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi; & en passant il soumit Darius roi des Médes, & Antiochus roi de Comagéne. Il vint en Syrie, & se rendit maître de tout cet Empire. Scaurus réduisit la Célé-Syrie & Damas, & Gabinius tout le reste jusqu'au Tigre: c'étoient deux de ses Lieutenans Généraux. Antiochus l'Asiatique, fils d'Antiochus Eusébe, l'héritier de la maison des Séleucides, qui par la permission de Luculle régnoit depuis quatre ans dans une partie de ces pays-là, dont il s'étoit saisi quand Tigrane l'abandonna, vint le prier que par son moien il pût être rétabli sur le trône de ses peres. Mais Pompée refusa de l'entendre, & le dépouilla de tous ses Etats, dont il fit une province Romaine. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Arménie à Tigrane qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane: qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire: qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour défendre le pays: que le mettre entre ses mains, ce seroit l'exposer aux ravages & aux courses continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conséquence de ce raisonnement, Antiochus perdit sa Couronne, & fut réduit à la nécessité de vivre en simple particulier. C'est en lui que finit l'Empire des Séleucides en Asie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

Appian. in Syr. pag. 133. Justin. l. 40. cap. 2.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Pendant ces expéditions des Romains en Asie, il arriva de grandes révolutions en Egypte. Les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent; & après l'avoir chassé, appellérent Ptolémée Auléte pour remplir sa place. Cette histoire sera traitée avec étendue dans l'Article suivant.

Pompée s'étant transporté à Damas, y régla plusieurs affaires de l'Egypte & de la Judée. Pendant le séjour qu'il y fit, il s'y rendit jusqu'à douze têtes couronnées, qui venoient lui faire leur cour, & qui s'y trouvérent tous en même tems. *Plut. in Pomp. pag. 638. 639.*

C'est pour lors qu'on vit un beau combat d'amitié & de respect entre un pere & un fils: combat rare dans les tems dont nous parlons, où les meurtres & les parricides les plus affreux ouvroient le chemin au trône. Ariobarzane, roi de Cappadoce, se démit volontairement de son roiaume en faveur de son fils, & lui mit son diadême sur la tête en présence de Pompée. Des larmes sincéres coulérent alors en abondance des yeux de ce fils véritablement affligé de ce qui auroit fait la joie des autres. C'est la seule occasion où il crut la desobéissance permise, & [a] il auroit constamment persisté dans le refus d'accepter le sceptre, si l'ordre de Pompée ne fût intervenu, & ne l'eût obligé de céder enfin à l'autorité paternelle. C'est le second exemple que fournit la Cappadoce d'un pareil combat de générosité. Nous avons parlé en son lieu du fait des deux Ariarathes. *Val. Max. lib. 5. cap. 7.*

Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce plusieurs places fortes entre les mains de Mithridate, Pompée jugea à propos d'y retourner pour les réduire. Il les soumit en effet presque toutes à son arrivée: & il alla ensuite passer l'hiver à Aspis, ville du Pont.

Stratonice, une des femmes de Mithridate, remit à Pompée un château du Bosphore dont elle avoit la garde, avec les trésors qui y étoient cachés, lui demandant pour récompense que si son fils Xipharès tomboit entre ses mains, il voulût bien le lui rendre. Pompée n'accepta de ces présens que ceux qui pouvoient servir à l'ornement des temples. Quand Mithridate sut ce qu'avoit fait Stratonice, pour se venger de la facilité avec laquelle elle s'étoit rendue, qu'il regardoit comme une trahison, il tua Xipharès sous les yeux de sa mere, qui vit ce triste spectacle de l'autre bord du détroit.

a Nec ullum finem tam egregium certamen habuisset, nisi patriæ voluntati auctoritas Pompeii adfuisset. *Valer. Max.*

Caïne, ou la Ville-neuve, étoit la plus forte de toutes les places du Pont. Aussi étoit-ce là que Mithridate avoit la plus grande partie de son trésor, & ce qu'il possédoit de plus précieux, parce qu'il la regardoit comme imprenable : mais elle ne le fut pas pour les Romains. Pompée la prit, & avec elle tout ce que Mithridate y avoit laissé. On y trouva entr'autres choses des Mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même, qui servirent beaucoup à faire connoitre son caractére. Dans l'un il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe, & Alcée de Sardes, ce dernier parce qu'il avoit remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Quelle bizarrerie ! Avoit-il peur que le public & la postérité ne fussent pas instruits de ses crimes, ni de leurs motifs ?

Plin. lib. 25. cap. 2.

On y trouva aussi ses Mémoires de Médecine, que Pompée fit traduire en latin par Lénée, bon Grammairien, qui étoit un de ses affranchis, & on les publia ensuite dans cette langue. Car, entre les autres qualités extraordinaires de Mithridate, il avoit celle d'être très habile dans la Médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable qui porte encore son nom, & dont les Médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

An. M. 3940. Av. J. C. 64. *Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 5. 6. Plut. in Pomp. pag. 639-641. Dio. Cass. lib. 37. p. 34-36. Appian. pag. 246-251.*

Pompée, pendant le séjour qu'il fit à Aspis, régla les affaires du pays, autant que l'état où étoient les choses pouvoit le permettre. Dès que le printems fut revenu, il retourna en Syrie pour faire la même chose. Il ne crut pas devoir songer à poursuivre Mithridate dans le roiaume du Bosphore, où il étoit encore retourné. Il eût falu pour cela faire le tour du Pont Euxin avec une armée, & traverser des pays habités par des nations barbares, dont quelques-uns même étoient déserts : entreprise fort dangereuse, & où l'on couroit risque de périr. Ainsi, tout ce que put faire Pompée, fut de poster de telle maniére la flote Romaine, qu'elle empéchât tous les convois qu'on eût pu envoier à Mithridate. Il crut par là le pouvoir réduire à la derniére extrémité, & dit, en partant, qu'il laissoit à Mithridate un ennemi plus redoutable que les armées Romaines : c'étoit la faim & la nécessité.

Ce

Ce qui le menoit avec tant d'ardeur en Syrie, étoit la passion démesurée & pleine de vanité qu'il avoit de pousser ses conquêtes jusqu'à la Mer Rouge. En Espagne, & avant cela en Afrique, il avoit porté les armes Romaines jusques à l'Océan occidental, des deux côtés du détroit de la Méditerranée. Dans la guerre contre les Albaniens, il les avoit étendues jusqu'à la Mer Caspienne. Il croioit qu'il ne manquoit plus à sa gloire que de les pousser jusqu'à la Mer Rouge. En arrivant en Syrie, il déclara Antioche & Séleucie sur l'Oronte villes libres, & continua sa marche vers Damas, d'où il comptoit aller attaquer les Arabes, & porter ensuite ses victoires jusqu'à la Mer Rouge. Mais il survint un accident qui l'obligea à suspendre toute autre affaire, & à se rendre dans le Pont.

Il lui étoit venu quelque tems auparavant une Ambassade de la part de Mithridate, qui demandoit la paix. Il faisoit proposer qu'on lui laissât, comme à Tigrane, sa Couronne héréditaire; qu'il paieroit un tribut aux Romains, & leur céderoit tous ses autres Etats. Pompée répondit, qu'il vînt donc aussi en personne, comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, mais il proposa d'y envoier ses enfans, & quelques-uns de ses principaux amis. Pompée ne voulut pas s'en contenter. Les négociations se rompirent, & Mithridate se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les lieux pour avoir l'œil à tout. Pour cet effet, il alla passer quelque tems à Amisus, l'ancienne capitale du pays. Là, par une juste punition des dieux, dit Plutarque, son ambition lui fit commettre des fautes qui lui attirérent le blâme de tout le monde. Il avoit taxé publiquement & décrié Luculle sur ce que, la guerre étant encore allumée, il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entiérement terminée; & il tomba dans le même inconvénient. Car il disposa des Gouvernemens, & partagea les Etats de Mithridate en provinces, comme si la guerre eût été finie. Mais Mithridate vivoit encore, & l'on devoit

tout craindre d'un Prince inépuiſable en reſſources, que les plus grands revers ne pouvoient déconcerter, & à qui ſes pertes mêmes ſembloient inſpirer un nouveau courage & donner de nouvelles forces. Alors en effet, dans le tems qu'on le croioit perdu ſans retour, il méditoit de faire avec les troupes qu'il avoit levées une terrible invaſion juſques dans le cœur de l'Empire Romain.

Dans la diſtribution des récompenſes, Pompée donna l'Arménie Mineure, avec pluſieurs villes & pays voiſins, à Déjotare, Prince de Galatie, qui étoit toujours demeuré attaché aux intérêts des Romains pendant cette guerre, & lui accorda le titre de Roi. C'eſt ce même Déjotare, qui aiant toujours été depuis attaché par reconnoiſſance à Pompée, encourut la haine de Céſar, & eut beſoin d'être défendu par l'éloquence de Cicéron.

Il fit auſſi en même tems Archélaüs Grand-Prêtre de la Lune, qui étoit la grande déeſſe des Comaniens dans le Pont, & lui donna la ſouveraineté du lieu, qui contenoit bien ſix mille perſonnes, toutes dévouées au culte de cette déeſſe. J'ai déja marqué que cet Archélaüs étoit fils de celui qui avoit commandé en chef les troupes que Mithridate avoit envoiées en Gréce dans la premiére guerre qu'il eut avec les Romains, & qui aiant été diſgracié par Mithridate, s'étoit retiré chez les Romains avec ſon fils. Ils leur étoient toujours demeurés depuis très affectionnés, & leur avoient été d'un grand ſecours dans les guerres d'Aſie. Le pere étant mort, on donna au fils, pour récompenſer les ſervices de l'un & de l'autre, cette Prétriſe de Comane avec la Souveraineté qu'on y attacha.

Pendant le ſéjour que fit Pompée dans le Pont, Arétas roi de l'Arabie Pétrée, profita de ſon abſence, & fit des courſes dans la Syrie, qui en incommodérent beaucoup les habitans. Pompée y revint. En paſſant, il trouva ſur ſa route l'endroit où étoient les corps morts des Romains tués dans la défaite de Triarius. Il les fit enterrer avec grande ſolennité, ce qui lui gagna le cœur des ſoldats. De là Pompée continua ſa marche vers la Syrie, pour y exécuter les projets qu'il avoit formés pour la guerre d'Arabie. Une importante nouvelle les interrompit.

Quoique Mithridate eût perdu toute espérance de paix depuis le refus des ouvertures qu'il avoit fait faire à Pompée, & qu'il vît plusieurs de ses sujets quitter son parti, cependant, loin de perdre courage, il avoit formé le projet de traverser la Pannonie, & en passant les Alpes, d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal : projet plus hardi que prudent, & qui lui étoit inspiré par sa haine invétérée, & par un desespoir aveugle. Un grand nombre de Scythes de son voisinage étoient entrés dans ses troupes, & avoient grossi considérablement son armée. Il avoit envoié des députés en Gaule solliciter les peuples de se joindre à lui quand il approcheroit des Alpes. Comme les grandes passions sont toujours fort crédules, & qu'on se flate aisément de tout ce qu'on desire avec ardeur, il espéroit que le feu de la revolte parmi les esclaves d'Italie & de Sicile, peutêtre mal éteint, pourroit se rallumer tout d'un coup à sa présence : que les Pirates reprendroient bientôt l'empire de la mer, & susciteroient de nouvelles affaires aux Romains : & que les peuples, accablés par l'avarice & la cruauté des Magistrats & des Généraux, seroient ravis de se tirer par son moien de l'oppression sous laquelle ils gémissoient depuis lontems. Voila les pensées qu'il rouloit dans son esprit.

Mais comme, pour exécuter ce projet, il faloit faire plus de cinq cens lieues, & traverser les pays qu'on appelle aujourd'hui la petite Tartarie, la Podolie, la Moldavie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Stirie, la Carinthie, le Tirol, & la Lombardie, & passer trois grands fleuves, le Borysthéne, le Danube, & le Po : la seule idée d'une si rude & dangereuse marche, jetta une telle fraieur dans son armée, que, pour rompre son dessein, elle conspira contre lui, & élut Pharnace son fils pour Roi : c'étoit lui qui avoit excité cette revolte parmi les soldats. Alors Mithridate se voiant abandonné de tout le monde, & que son fils même ne vouloit pas lui permettre seulement de se sauver où il pourroit, se retira dans son appartement ; & après avoir donné du poison à ses femmes, à ses concubines, & à celles de ses filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais, comme il vit que le poison ne

faisoit pas son effet sur lui, il eut recours à son épée. Le coup qu'il se donna ne suffisant pas, il fut obligé de prier un soldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua.

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Mithridate avoit régné soixante ans, & en avoit vécu soixante & douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours sur lui du poison, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit pas d'autre ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste résolution qu'il exécuta avec tant de promtitude. On dit communément que ce qui fit que le poison qu'il prit ne le tua pas, venoit de ce qu'il avoit tant pris de son contrepoison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais l'on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un remède particulier qui puisse servir d'antidote général contre toutes les espéces de poison.

Pompée étoit à Jéricho dans la Palestine, où les différens d'Hyrcan & d'Aristobule, dont nous avons parlé ailleurs, l'avoient amené, quand il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate. Elle lui fut apportée par des exprès dépéchés du Pont pour lui remettre en main les lettres de ses Lieutenans. Les exprès arrivant avec leurs lances couronnées de laurier, ce qui ne se pratiquoit que lorsqu'ils venoient annoncer quelque victoire ou quelque nouvelle importante & avantageuse, l'armée fut fort curieuse & avide de l'apprendre. Comme elle ne faisoit que commencer à former son camp, & qu'elle n'avoit pas encore dressé le Tribunal de dessus lequel le Général leur parloit, sans s'amuser à en faire un de gazon, comme c'étoit l'ordinaire, parce qu'il auroit falu trop de tems, elle en fit un à la hâte des bats de leurs bêtes de somme, sur lequel Pompée monta sans façon. Il leur apprit la mort de Mithridate, & la maniére dont il s'étoit tué lui-même; que son fils Pharnace soumettoit aux Romains & sa personne & ses Etats; & qu'ainsi cette guerre fâcheuse, qui avoit duré si lontems, étoit enfin terminée. Ce fut un grand sujet de joie & pour le Général, & pour l'armée.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince [a], dit un Historien, dont il est difficile de se taire, & encore plus d'en parler: plein de vivacité dans les guerres; distingué par son courage; très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement Général par la prudence & le conseil, & soldat par les coups de main hardis & périlleux: un second Annibal par sa haine pour les Romains.

Cicéron dit de Mithridate, qu'après Alexandre c'étoit le plus grand des Rois: *ille rex post Alexandrum maximus.* Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut nier non plus qu'il n'eût de grandes qualités: une vaste étendue d'esprit qui embrassoit tout, une supériorité de génie capable des plus grandes entreprises, une fermeté d'ame que les plus grands malheurs ne pouvoient abbattre, une industrie & une hardiesse inépuisables en ressources, qui après les plus grandes pertes le faisoient reparoitre tout d'un coup sur la scéne plus puissant & plus terrible que jamais. Je ne croi pas pourtant qu'on puisse le donner pour un Capitaine achevé: ce n'est pas, ce me semble, l'idée qui résulte de ses actions. Il remporta d'abord de grands avantages, mais contre des Généraux sans mérite & sans expérience. Depuis qu'on lui eut opposé Sylla, Lucullle, Pompée, ce ne fut plus de même, & l'on ne voit pas que dans les batailles il se soit fait beaucoup d'honneur ni par l'habileté à se poster avantageusement, ni par la présence d'esprit dans les contretems inopinés, ni même par l'intrépidité dans les occasions dangereuses & dans le feu de l'action. Mais, quand on lui supposeroit toutes les qualités d'un grand Général, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considére les meurtres & les parricides sans nombre dont il souilla son régne, & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femmes, ni enfans, ni amis, & qui sacrifia tout à son insatiable ambition.

Acad. Quest. lib. 4 n. 3.

a Vir, neque silendus, neque dicendus sine cura: bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu: odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 18.*

An. M. 3941. Av. J. C. 63. Joseph. Antiq. lib. XIV. cap. 4-8. & de Bello Jud. 1. 5.

Pompée étant arrivé en Syrie, alla droit à Damas, à dessein d'en partir pour commencer enfin la guerre d'Arabie. Quand Arétas, qui en étoit roi, vit son armée prête à entrer dans ses Etats, il envoia faire ses soumissions par une Ambassade.

Plut. in Pomp. p. 641. Appian. pag. 250-252. Dio. Caff. lib. 36. p. 35. & 36.

Les troubles de la Judée occupérent Pompée quelque tems. Il revint ensuite en Syrie, d'où il partit pour le Pont. En arrivant à Amisus, il y trouva le corps de Mithridate, que Pharnace son fils lui envoioit, apparemment pour assurer Pompée par ses propres yeux de la vérité de la mort d'un ennemi qui lui avoit causé tant de peines & de fatigues. Il y avoit ajouté de grands présens, pour se le rendre favorable. Pompée reçut les présens, mais pour le corps, regardant l'inimitié comme éteinte par la mort, il lui fit tout l'honneur qui étoit dû à un Roi, & l'envoia à la ville de Sinope, pour y être enterré avec les Rois de Pont ses ancêtres, qui avoient là depuis lontems leur sépulture ordinaire; & ordonna les sommes qu'il faloit pour lui faire des funérailles roiales.

Dans ce dernier voiage, il prit possession de toutes les places qui étoient encore restées entre les mains de ceux à qui Mithridate les avoit confiées. Il trouva dans quelques-unes des richesses immenses, sur tout à Télaure, où étoit une partie des plus beaux meubles & des plus riches bijoux de Mithridate, avec son principal arsenal. On compta jusqu'à deux mille coupes d'onyx enchassées dans de l'or, avec une si prodigieuse quantité de vaisselle de toute espéce, de meubles, & d'équipages de guerre pour homme & pour cheval, qu'il falut au Questeur, c'est-à-dire au Trésorier de l'armée, trente jours entiers pour en faire l'inventaire.

Pompée accorda à Pharnace le roiaume du Bosphore pour récompense de son parricide, le déclara ami & allié du peuple Romain, & tourna sa marche vers la province d'Asie pour passer l'hiver à Ephése. Ce fut là qu'il distribua les récompenses à son armée victorieuse. Il donna à chaque soldat quinze cens dragmes, (sept cens cinquante livres) & aux Officiers à proportion du poste qu'ils occupoient. Enfin la somme à laquelle se montérent les libéra-

lités qu'il fit des dépouilles de l'ennemi, alla jusqu'à seize mille talens, c'est-à-dire quarante-huit millions : & il en eut pourtant encore vingt mille (soixante millions) pour mettre au Trésor à Rome le jour de son entrée.

Son triomphe dura deux jours, & fut célébré avec une pompe extraordinaire. Pompée fit marcher devant lui trois cens vingt-quatre captifs des plus distingués : entre lesquels étoient Aristobule roi de Judée avec son fils Antigone, Olthace roi de Colchos, Tigrane fils de Tigrane roi d'Arménie ; la sœur, cinq fils, & deux filles de Mithridate. Au défaut de la personne de ce Roi, on porta en triomphe son trône & son sceptre, & un buste colossal de la hauteur de huit coudées, qui étoit d'or. AN. M. 3943. AV. J. C. 61.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND ARTICLE contient l'histoire de trente-cinq ans, depuis le commencement du régne de Ptolémée Auléte jusqu'à la mort de Cléopatre, où finit le roiaume d'Egypte : c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3939 jusqu'à l'an 3974.

§. I. *Ptolémée Auléte avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sibylle : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succéde avec son frere encore tout jeune.*

NOUS AVONS vû comment Ptolémée Auléte étoit AN. M. 3939. AV. J. C. 65.

Ci devant pag. 237. &c.

monté sur le trône d'Egypte. Alexandre son prédécesseur en aiant été chassé par ses sujets, s'étoit retiré à Tyr, où il mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans, ni aucun autre Prince légitime du sang roial, il avoit fait le peuple Romain son heritier. Le Sénat, pour les raisons que j'ai raportées, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des Etats qui lui avoient été légués par le Testament d'Alexandre: mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de la succession, & envoia des Députés à Tyr pour demander quelques sommes que ce Roi y avoit laissées en mourant.

Les prétentions du peuple Romain ne se prescrivoient point; & c'étoit un établissement mal assuré, que de posséder un Etat, où il croioit en avoir de si bien fondées, à moins qu'on ne trouvât quelque moien de l'y faire renoncer. Tous les autres Rois d'Egypte avoient été amis & alliés de Rome. C'étoit un moien sûr pour Ptolémée de se faire reconnoitre autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du Testament de son Prédécesseur étoit encore toute récente; & comme on ne pardonne point aux Princes les défauts qui ne conviennent pas à leur condition, quoiqu'on leur en pardonne souvent de plus nuisibles, le surnom de *Joueur de flute*, que celui-ci s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Sueton. in Jul. Cæs. cap. 54. Dio. Cass. lib. 39. pag. 97. Strab. l. 17. pag. 796.

Il ne desespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent lontems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croioit bons tous les moiens & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome aussi chérement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut nécessaire pour y faire consentir le peuple, près

près de six mille talens, c'est-à-dire près de dix-huit millions. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

Quoique ce Prince tirât tous les ans de son roiaume plus de deux fois autant, il ne put trouver tout-à-coup cette somme sans surcharger extrêmement ses sujets. Ils étoient déja fort mécontens de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'île de Cypre comme un ancien appanage de l'Egypte, &, en cas de refus, déclarer la guerre aux Romains. Dans cette disposition, les levées extraordinaires de deniers qu'il étoit obligé de faire, aiant achevé de les aigrir, ils se soulevérent avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir, pour mettre sa vie en sureté. Il cacha si bien sa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignit de le croire. On déclara Reine à sa place l'aînée de trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes. AN. M. 3946. AV. J. C. 58.

Cependant Ptolémée aiant abordé à l'île de Rhodes, qui étoit sur son chemin pour aller à Rome, apprit que Caton, qui depuis sa mort a été appellé dans l'histoire Caton d'Utique, y étoit arrivé aussi il y avoit quelque tems. Ce Prince, étant bien aise de conférer avec lui sur ses affaires, le fit avertir aussitôt de sa venue, comptant qu'il ne tarderoit point à le venir trouver. On va connoitre ici la grandeur, ou plutôt la fierté Romaine. Caton lui fit dire, qu'il vînt lui-même le chercher, s'il vouloit lui parler. Il y alla. Caton ne daigna pas se lever quand Ptolémée entra dans sa chambre; & le saluant comme un homme du commun, lui dit seulement de s'asseoir. Le Roi, quoiqu'un peu troublé de cette réception, ne laissoit pas d'admirer en lui-même, comment tant de hauteur & de fierté pouvoit s'accorder dans un même homme avec la simplicité & la modestie qui paroissoient dans son habillement & dans tout son équipage. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant entré en matiére, Caton le blâma ouvertement, de ce qu'il quittoit le plus beau roiaume du monde, pour aller s'exposer au faste & à l'avarice insatiable des Grands de Rome, & souffrir mille indignités. Il *Plut. in Caton. Utic. pag. 776.*

ne feignit point de lui dire, que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'auroit pas encore de quoi contenter toute leur avidité. Il lui conseilla donc de retourner en Egypte, & de s'y raccommoder avec ses sujets; ajoutant qu'il étoit prêt d'y accompagner le Roi s'il le vouloit, & lui offrant pour cela son entremise & ses bons offices.

Ptolémée, à ce discours, revenu comme d'un songe, & aiant pensé mûrement à tout ce que le sage Romain lui avoit dit, reconnut la faute qu'il avoit faite de quitter son roiaume, & songeoit à y retourner. Mais les amis qu'il avoit avec lui, gagnes par Pompée pour le faire aller à Rome, (on devine bien dans quelles vûes,) le détournérent de suivre le conseil de Caton. Il eut tout le tems de s'en repentir, quand il se trouva, dans cette superbe ville, réduit à solliciter son affaire de porte en porte chez chaque Magistrat comme un simple particulier.

Dio. lib. 39. pag. 97. 58. Plin. lib 33. cap. 10. Cic. ad familiar. lib. 1. Ep. 1-4. Id. in Pison. n. 48-50 Id. pro Cœl. n. 23. 24.

César, sur qui il fondoit sa principale espérance, ne s'y trouva pas: il faisoit la guerre dans les Gaules. Mais Pompée, qui y étoit, le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Outre l'argent qu'il avoit reçu de ce Prince conjointement avec César, Ptolémée avoit depuis cultivé son amitié par divers services qu'il lui avoit rendus dans la guerre de Mithridate, & lui avoit entretenu huit mille chevaux à ses dépens dans celle de Judée. S'étant donc plaint au Sénat de la rebellion de ses sujets, il demanda qu'on les remît sous son obéissance, ainsi que l'alliance qu'on lui avoit accordée y obligeoit les Romains. La faction de Pompée lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie, séparée de l'Egypte seulement par la côte de Syrie, étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Ptolémée sur le trône.

An. M. 3947. Av. J. C. 57.

Mais, avant que son Consulat fût achevé, les Egyptiens aiant appris que leur Roi n'étoit pas mort comme ils le croioient, & qu'il étoit allé à Rome, y envoiérent une Ambassade solennelle pour justifier leur revolte devant le Sénat. Cette Ambassade étoit composée de plus de cent personnes, dont le chef étoit un célébre philosophe nommé Dion, qui avoit à Rome des amis considérables. Ptolémée en aiant eu avis, trouva le moien de

faire périr par le fer ou par le poiſon la plupart des Ambaſſadeurs ; & il intimida ſi fort ceux qu'il ne put corrompre ni faire tuer, qu'ils n'oſérent ni s'acquiter de leur commiſſion, ni demander juſtice de tant de meurtres. Mais comme cette cruauté fut connue de tout le monde, elle acheva de le rendre auſſi odieux qu'il étoit mépriſé ; & les profuſions immenſes qu'il faiſoit pour gagner les plus pauvres & les plus intéreſſés du Sénat devinrent ſi publiques, qu'on ne parloit d'autre choſe dans toute la ville.

Un mépris des loix ſi marqué, une audace ſi effrénée, excitérent l'indignation de tout ce qui reſtoit de gens de bien dans le Sénat. M. Favonius entr'autres, philoſophe Stoïcien, fut le premier qui s'y déclara contre Ptolémée. Sur ſa requête, il fut réſolu qu'on manderoit Dion, pour être inſtruit de la vérité du fait par ſa bouche. Mais la brigue du Roi, compoſée de celle de Pompée & de Lentulus, de ceux qu'il avoit corrompus par argent, & de ceux qui lui en avoient prêté pour corrompre les autres, agit ſi ouvertement en ſa faveur, que Dion n'oſa paroitre : & Ptolémée l'aiant auſſi fait tuer peu de tems après, quoique celui qui fit le coup en fût accuſé juridiquement, le Roi en fut quitte pour ſoutenir qu'il en avoit eu un juſte ſujet.

Soit que ce Prince crût n'avoir plus rien à faire à Rome qui demandât ſa préſence, ſoit qu'il craignît d'y recevoir quelque affront, haï comme il étoit, s'il y demeuroit davantage, il en partit peu de jours après, & ſe retira à Ephéſe dans le temple de la déeſſe, attendant la déciſion de ſa deſtinée.

En effet, ſon affaire faiſoit plus de bruit à Rome que jamais. Un des Tribuns du peuple, il s'appelloit C. Caton, jeune homme vif, entreprenant, & qui ne manquoit pas d'éloquence, ſe déclara par de fréquentes harangues contre Ptolémée & Lentulus, & il fut écouté du peuple avec un plaiſir ſingulier & un applaudiſſement extraordinaire.

Pour faire jouer une nouvelle machine, il attendit qu'on eût nommé de nouveaux Conſuls ; & dès que Lentulus fut ſorti de charge, il produiſit devant le peuple un Oracle de la Sibylle, qui portoit : *Si un roi d'Egypte, aiant beſoin* **AN. M. 3948. AV. J.C. 56.**

de secours, s'adresse à vous, vous ne lui refuserez pas votre amitié : mais pourtant vous ne lui donnerez pas de troupes. Car, si vous lui en donnez, vous souffrirez & risquerez beaucoup.

La forme ordinaire étoit de communiquer ces sortes d'Oracles au Sénat avant toutes choses, pour examiner s'il étoit à propos de les divulguer. Mais Caton, craignant que la brigue du Roi n'y fit résoudre de supprimer celuici, qui étoit si contraire à ce Prince, présenta aussitôt au peuple les Prêtres dépositaires des Livres sacrés, & les obligea, par l'autorité que sa charge de Tribun lui donnoit, d'exposer en public ce qu'ils y avoient trouvé, sans demander l'avis du Sénat.

Ce fut un nouveau coup de foudre pour Ptolémée & pour Lentulus. Les paroles de la Sibylle étoient trop précises, pour ne pas faire sur le vulgaire toute l'impression que leurs ennemis souhaitoient. Aussi Lentulus, dont le Consulat étoit fini, ne voulant pas recevoir en face l'affront de voir révoquer le Décret du Sénat qui l'avoit commis pour rétablir Ptolémée, partit aussitôt pour sa province en qualité de Proconsul.

Il ne se trompoit pas. Peu de jours après, l'un des nouveaux Consuls, nommé Marcellinus, ennemi déclaré de Pompée, aiant proposé l'Oracle au Sénat, il fut arrêté qu'on y auroit égard, & qu'il paroissoit dangereux pour la République de rétablir par force le Roi d'Égypte.

Il ne faut pas croire que dans le Sénat il y eût aucune personne assez simple, ou plutôt assez stupide, pour ajouter foi à un tel Oracle. Personne ne doutoit qu'il n'eût été fabriqué exprès pour la conjoncture présente, & qu'il ne fût l'ouvrage d'une intrigue secrette de politique. Mais il avoit été publié & approuvé dans l'assemblée du peuple crédule & superstitieux jusqu'à l'excès, & le Sénat ne pouvoit plus en porter un autre jugement.

Ce nouvel incident obligea Ptolémée à changer de batterie. Voiant que Lentulus avoit trop d'ennemis à Rome, il abandonna le Décret qui l'avoit commis pour son rétablissement, & fit demander par Ammonius son Ambassadeur qu'il avoit laissé à Rome, que cette commission fût

donnée à Pompée, parce que ne pouvant plus être exécutée à force ouverte à cause de l'Oracle, il jugea, avec raison, qu'il faloit substituer à la force un homme d'une grande autorité. Et Pompée se trouvoit alors au plus haut point de sa gloire par le bonheur qu'il avoit eu de faire périr Mithridate, le plus grand & le plus puissant roi que l'Asie eût vû depuis Alexandre.

L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat, & débatue avec grande vivacité par les différens partis qui s'y élevérent. La diversité des opinions fit consumer inutilement plusieurs séances sans rien déterminer. Cicéron ne se départit jamais des intérêts de Lentulus son ami intime, qui, pendant qu'il étoit Consul, avoit infiniment contribué à son rappel d'exil. Mais quel moien de lui rendre aucun service dans l'état où étoient les choses, & que pouvoit faire ce Proconsul sans emploier la force ouverte contre un grand roiaume, ce qui étoit expressément défendu par l'Oracle ? Voila comme auroient pensé des personnes peu subtiles & peu spirituelles, & qui ne sauroient pas se retourner. L'Oracle ne défendoit que de donner des troupes au Roi pour le rétablir. Lentulus ne pouvoit-il pas le laisser comme en dépôt en quelque lieu près de la frontiére, & aller cependant avec une bonne armée assiéger Alexandrie ? Puis, quand il l'auroit prise, s'en retourner en y laissant une bonne garnison ; & ensuite y renvoier le Roi, qui trouveroit toutes choses disposées à le recevoir, sans violence & sans troupes ? Ce fut l'avis de Cicéron ; & afin qu'on n'en doute point, je raporterai ses propres paroles, tirées d'une lettre qu'il écrivit pour lors à Lentulus. » C'est à vous à juger, lui dit-il, étant, comme vous l'êtes, maître de la Cilicie & de Cypre, ce que » vous pouvez entreprendre, & faire réussir. S'il vous paroit que ce soit une chose faisable de vous emparer d'Alexandrie & du reste de l'Egypte, il est sans doute & de » votre honneur, & de celui de la République, que vous » y alliez avec votre flote & votre armée, en laissant le » Roi à Ptolémaïde, ou en quelque autre lieu voisin ; afin » qu'après que vous aurez appaisé la revolte, & mis de » bonnes garnisons par tout, ce Prince y puisse retourner

Cicer. ad famil. l. 1. Ep. 7.

» surement. De [a] cette sorte, vous le rétablirez comme le » Sénat vous l'a ordonné d'abord ; & il y rentrera sans » troupes, ainsi que nos dévots assurent que la Sibylle l'a » marqué. « Croiroit-on qu'un grave Magistrat, dans une affaire importante comme est celle dont il s'agit ici, fût capable de proposer un tel détour, qui paroit peu convenable à la droiture & à la probité dont Cicéron se piquoit? C'est qu'il comptoit l'Oracle prétendu de la Sibylle pour ce qu'il étoit en effet, c'est-à-dire pour une pure fourberie.

Lentulus, arrêté par les difficultés de cette entreprise, qui étoient grandes & réelles, n'osa pas s'y engager, & il suivit l'avis que Cicéron lui donnoit à la fin de sa lettre, en lui représentant, [b] » Que tout le monde jugeroit de sa » conduite par l'événement. Qu'ainsi il n'avoit qu'à pren- » dre si bien ses mesures, qu'il fût sûr de réussir : & qu'au- » trement, il feroit mieux de ne rien entreprendre.

An. M. 3949. Av. J. C. 55. *Appian. in Syr. pag. 120. & in Parth. pag. 134.*

Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de Proconsul, fut moins timide & moins précautionné. Quoiqu'il fût défendu par une loi expresse à tout Proconsul de sortir de sa province, ni de déclarer quelque guerre que ce fût, même de proche en proche, sans un ordre exprès du Sénat, il s'étoit mis en marche pour aller au secours de Mithridate Prince des Parthes, chassé par le Roi son frere de la Médie qui lui étoit tombée en partage. Il avoit déja passé l'Euphrate avec son armée pour ce dessein, quand Ptolémée le joignit avec des lettres de Pompée, leur protecteur & leur ami commun, tout récemment déclaré Consul pour l'année suivante, par lesquelles il conjuroit Gabinius de se rendre favorable aux propositions que ce Prince lui feroit pour le rétablir dans son roiaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & encore plus l'espoir d'un gain considérable, ébranlérent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui

Plut. in Anton. pag. 916. 917.

a Ita fore ut per te restituatur, quemadmodum initio Senatus censuit; & sine multitudine reducatur, quemadmodum homines religiosi Sibyllæ placere dixerunt.

b Ex eventu homines de tuo consilio esse judicaturos, videmus... Nos quidem hoc sentimus; si exploratum tibi sit, posse te illius regni potiri, non esse cunctandum; sin dubium, non esse conandum.

cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée dont les priéres flatoient son ambition, achevérent de le determiner. C'est ce fameux Marc Antoine, qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus le second Triumvirat. Gabinius l'avoit engagé à le suivre dans la Syrie, en lui donnant le commandement de sa cavalerie. Plus l'entreprise étoit périlleuse, plus Gabinius se crut en droit de la faire acheter chérement. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour l'y résoudre, lui offrit, tant pour le Général que pour l'armée, dix mille talens, c'est-à-dire trente millions, paiables, la meilleure partie comptant & par avance, & le reste sitôt qu'il seroit rétabli. Gabinius accepta l'offre sans hésiter.

Strab. l. 12. pag. 538. Id. lib. 17. pag. 794. & 796. Dio. lib. 39. pag. 115-117. Cic. in Pison. n. 49. 50.

L'Egypte étoit toûjours gouvernée par la Reine Bérénice. Dès qu'elle fut montée sur le trône, les Egyptiens avoient envoié offrir la Couronne & Bérénice à Antiochus l'Asiatique en Syrie, qui du côté de sa mere Séléne étoit l'héritier mâle le plus proche. Les Ambassadeurs le trouvérent mort, & revinrent. A leur retour, on apprit que son frere Séleucus, surnommé Cybiosacte, vivoit encore. On lui envoia faire les mêmes offres, & il les accepta. C'étoit un Prince qui avoit des inclinations basses, & qui ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de faire mettre le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action, & beaucoup d'autres pareilles, l'aiant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Elle épousa ensuite Archélaüs, Grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal Lieutenant de ce Prince.

Plut. in Anton. pag. 916. 917.

Gabinius, après avoir repassé l'Euphrate, & traversé la Palestine, marcha droit en Egypte. Ce qu'il y avoit le plus à craindre dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il faloit faire pour arriver à Péluse. Car il faloit nécessairement passer par des lieux couverts de sable d'une hauteur qui effraioit, & si arides, qu'on n'y trouvoit pas une goute

d'eau le long du marais Serbonide. Antoine, envoié devant avec la cavalerie, non seulement s'empara des passages, mais encore, aiant pris Péluse la clé de l'Egypte de ce côté-là, & fait la garnison prisonniére, rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée, & donna une ferme espérance de la victoire à son Général.

Les ennemis tirérent un grand avantage du desir de gloire dont Antoine étoit possédé. Car Ptolémée ne fut pas plutôt entré dans Péluse, que, poussé par sa haine & par son ressentiment, il voulut faire passer tous les Egyptiens au fil de l'épée. Mais Antoine, qui sentoit bien que cet acte de cruauté le décrieroit lui-même, s'y opposa, & empécha Ptolémée d'exécuter son dessein. Dans toutes les batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un grand Général.

Dès que Gabinius apprit l'heureux succès qu'avoit eu Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. C'étoit en hiver, lorsque les eaux du Nil sont fort basses, le tems le plus propre par conséquent pour en faire la conquête. Archélaüs, qui étoit brave & habile, fit, pour se défendre, tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrain aux ennemis. Etant sorti de la ville pour aller au devant des Romains, quand il falut camper, & remuer la terre pour se retrancher, les Egyptiens, accoutumés à vivre dans l'oisiveté & les délices, se mirent à crier à haute voix, qu'Archélaüs y fit travailler des mercénaires aux dépens du public. Que pouvoit-on attendre de pareilles troupes dans un combat? Aussi furent-elles bientôt mises en déroute. Archélaüs fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, aiant trouvé son corps sur le champ de bataille, l'orna roialement, & lui fit des obséques magnifiques. Par cette action, il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre la réputation d'homme d'une valeur singuliére, & d'une extrême générosité.

L'Egypte fut bientôt soumise, & obligée de recevoir Auléte,

Auléte, qui entra en pleine possession de ses Etats. Afin de l'y bien affermir, Gabinius lui laissa quelques troupes Romaines pour la garde de sa personne. Ces troupes prirent à Alexandrie les maniéres & les coutumes du pays, & donnérent dans le luxe & la mollesse qui y régnoient plus que dans aucune ville. Auléte fit mourir sa fille Bérénice, pour avoir porté la Couronne pendant son exil; & ensuite il se défit de la même maniére de tous les gens riches qui avoient été du parti opposé au sien. Il avoit besoin de ces confiscations pour lever la somme qu'il avoit promise à Gabinius, au secours duquel il devoit son rétablissement.

Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après un soldat Romain aiant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité de Ptolémée, ne purent empécher le peuple de le mettre en piéces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux dieux du pays, car les chats étoient de ce nombre. *Diod. Sic. lib. 1. pag. 74-75.*

On ne sait plus rien de la vie de Ptolémée Auléte, sinon qu'un Chevalier Romain, nommé C. Rabirius Posthumus, qui lui avoit prété, ou fait préter, la plupart des sommes qu'il avoit empruntées à Rome, l'étant allé trouver pour s'en faire paier quand il fut entiérement rétabli, ce Prince lui fit d'abord entendre qu'il desespéroit de le satisfaire, à moins qu'il ne voulût bien se charger du soin de ses revenus, moiennant quoi il pourroit se rembourser peu à peu par ses mains. Le malheureux créancier aiant accepté ce parti dans la crainte de perdre sa dette s'il ne l'acceptoit pas, le Roi trouva bientôt un prétexte pour le faire arréter, quoiqu'il fût des plus anciens & des plus chers amis de César, & que Pompée fût en quelque sorte garant de la dette, puisque le prêt s'étoit fait & les obligations passées en sa présence & par son entremise dans une maison de campagne qu'il avoit auprès d'Albe. *Cic. pro Rabir. Posth.*

Rabirius fut trop heureux de pouvoir se sauver de prison & d'Egypte plus misérable qu'il n'y étoit allé. Pour comble de disgrace, il fut accusé juridiquement à Rome sitôt qu'il y fut de retour, d'avoir aidé Ptolémée à corrompre le Sénat par les sommes qu'il lui avoit prétées *An. M. 3951. Av. J. C. 53.*

pour cet usage ; d'avoir deshonoré sa qualité de Chevalier Romain par l'emploi qu'il avoit pris en Egypte ; enfin d'avoir profité d'une partie de l'argent que Gabinius, avec qui on prétendoit qu'il s'étoit entendu, en avoit raporté. Le discours que Cicéron fit pour le défendre, & qui nous reste encore, est un monument éternel de l'ingratitude & de la perfidie de cet indigne Roi.

An. M. 3953. Av. J. C. 51. *Cæs. de bello civili, lib. 3.* Ptolémée Auléte mourut paisible possesseur du roiaume d'Egypte, environ quatre ans depuis son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Son testament donnoit la Couronne à l'aîné & à l'aînée ; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce que l'un & l'autre étoient fort jeunes, (car la fille, qui étoit la plus âgée des deux, n'avoit que dix-sept ans) il les laissa sous la tutelle du Sénat de Rome. C'est la fameuse Cléopatre, dont *Eutrop. lib. 6.* il nous reste à faire l'histoire. On trouve que Pompée fut donné pour Tuteur par le peuple au jeune Roi, qui le fit tuer peu d'années après si lâchement.

§. II. *Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle leve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome.*

An. M. 3956. Av. J. C. 48. On sait peu de choses du commencement du régne

de Cléopatre & de son frere. Ce Prince, encore mineur, étoit sous la tutelle de Pothin l'Eunuque qui l'avoit élevé, & d'Achillas le Général de son armée. Ces deux Ministres, apparemment pour se rendre seuls maîtres des affaires, avoient ôté à Cléopatre, sous le nom du Roi, la part de la Souveraineté que le testament d'Auléte lui avoit laissée. Maltraitée de la sorte, elle alla en Syrie & en Palestine pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

Plut. in Pomp. p. 659-662. Id m. in Caes. p 730 731. Appian. de bell. civil. l. 2. p. 480-484. Caesar. lib. 3. de bell. civil. Dio. lib. 42. p. 200-206.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée après avoir perdu la bataille de Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert & assuré. Il avoit été le protecteur d'Auléte, pere du Roi régnant: ç'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnoissance, & en être assisté puissamment. Lorsqu'il arriva, Ptolémée étoit sur la côte avec son armée entre Péluse & le mont Casius; & Cléopatre assez près de là, aussi à la tête de ses troupes. Pompée, en approchant de la côte, envoia demander à Ptolémée la liberté d'aborder, & d'entrer dans son roiaume.

Les deux Ministres Pothin & Achillas consultérent avec le Rhéteur Théodote Précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponse on lui feroit. Cependant Pompée attendoit le résultat de ce Conseil, aimant mieux s'exposer à être le jouet de trois indignes personnages qui gouvernoient le Prince, que de devoir son salut à César, qui étoit son beau-pere, & le plus grand des Romains. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir: d'autres vouloient lui faire dire de chercher ailleurs une retraite. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis, & déploiant toute son éloquence, il entreprit de montrer qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'en défaire. Sa raison étoit, que, s'ils le recevoient, César ne leur pardonneroit jamais d'avoir assisté son ennemi. Que si on le renvoioit sans le secourir, & que ses affaires se rétablissent, il ne manqueroit pas de se ven-

ger de leur refus. Qu'ainsi il n'y avoit de fureté pour eux qu'en le faisant mourir. Par là ils gagneroient l'amitié de César, & empécheroient l'autre de leur faire jamais de mal: car, dit-il en se servant du proverbe: *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut, comme étant, selon eux, le plus sage & le plus sûr. Achillas, Septimius Officier Romain au service du Roi d'Egypte, & quelques autres, furent chargés de l'exécution. Ils allérent prendre Pompée dans une chaloupe, sous prétexte que les grands vaisseaux ne pouvoient pas facilement approcher du bord. Les troupes étoient rangées sur le rivage, comme pour faire honneur à Pompée, & avoient Ptolémée à leur tête. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de son Maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme son pupille & son fils. Pompée se tourna alors du côté de Cornélie sa femme qui déja par avance pleuroit sa mort, & après lui avoir dit ces vers de Sophocle, *tout homme qui entre à la Cour d'un Tyran devient son esclave, quoiqu'il y soit entré libre*, il passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignardérent sous les yeux du Roi, lui coupérent la tête, & jettérent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hazard. Ils lui firent un chetif bucher, & se servirent pour cela des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galére & dans deux autres navires, voiant ce meurtre, jettérent des cris qui firent retentir toute la côte; & levant promtement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur souffla en poupe dès qu'ils eurent gagné la haute mer: ce qui fit que les Egyptiens, qui appareilloient pour les poursuivre, renoncérent à ce dessein.

César ne tarda pas à arriver en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver

encore vivant. Pour faire plus de diligence, il n'avoit amené que fort peu de troupes, savoir huit cens chevaux, & trois mille deux cens fantassins. Il avoit laissé le reste de l'armée en Gréce, & dans l'Asie Mineure, sous ses Lieutenans Généraux, qui avoient ordre de tirer de sa victoire tous les avantages qu'elle pouvoit leur donner, & d'établir son autorité dans tous ces pays-là. Pour [a] sa personne, se fiant sur sa réputation & sur le succès de ses armes à Pharsale, & comptant que tout lieu étoit sûr pour lui, il ne balança point à débarquer à Alexandrie avec le peu de monde qu'il avoit. Cette confiance pensa lui couter cher.

A son arrivée, il apprit la mort de Pompée, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote croiant lui faire un extrême plaisir, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Il pleura en la voiant, & détourna les yeux d'un spectacle qui lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solennités ordinaires. Pour mieux témoigner le cas qu'il faisoit de Pompée, & le respect qu'il avoit pour sa mémoire, il reçut avec bonté, & combla de bienfaits tous ceux qui lui avoient été attachés, & qui se trouvérent alors dans l'Egypte, & il écrivit à ses amis de Rome que le plus grand & le plus agréable fruit qu'il tiroit de sa victoire, étoit de trouver chaque jour l'occasion de conserver la vie & de faire du bien à quelqu'un des citoiens qui avoient porté les armes contre lui.

Les mouvemens augmentoient tous les jours à Alexandrie, & il s'y commettoit beaucoup de meurtres, la ville étant sans régle & sans police, parce qu'elle étoit sans maître. César voiant bien que le petit nombre de troupes qu'il avoit ne suffisoit pas à beaucoup près pour tenir en respect une populace insolente & séditieuse, donna ordre qu'on fît venir d'Asie au plutôt les Légions qu'il y avoit. Il ne lui étoit pas libre de sortir d'Egypte à cause des vents Etésiens, qui dans ce pays-là durent pendant toute la canicule, & qui empéchoient qu'aucun vaisseau partît d'Alexandrie, parce qu'ils venoient alors directement du

a Cæsar confisus fama rerum gestarum, infirmis auxiliis proficisci non dubitaverat; atque omnem sibi locum tutum fore existimabat. *Cæs.*

nord. Pour ne pas perdre son tems, il songea à demander le paiement de ce qui lui étoit dû par Auléte, & il s'appliqua à prendre connoissance du différent qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopatre.

Dix-huit millions.

Nous avons vû que, lorsque César étoit Consul pour la premiére fois, Auléte l'avoit gagné, en lui promettant six mille talens, & que par là il s'étoit fait confirmer sur le trône, & reconnoitre pour ami & allié des Romains. Le Roi ne lui avoit paié qu'une partie de cette somme; &, pour le reste, il lui avoit donné une obligation. César demanda donc ce reste dont il avoit besoin pour paier ses troupes, & il l'exigeoit avec rigueur. Pothin, premier Ministre de Ptolémée, se servit de divers artifices pour faire paroitre cette rigueur encore plus grande qu'elle ne l'étoit véritablement. Il dépouilla entiérement les temples de tout l'or & l'argent qui s'y trouvoit, & faisoit manger le Roi & tous les Grands du roiaume dans de la vaisselle de terre ou de bois, en insinuant sous main que César avoit enlevé toute leur argenterie & tout leur or, afin de le rendre odieux à la populace par ces bruits, qui n'étoient point sans apparence, quoique sans réalité.

Mais ce qui acheva d'irriter les Egyptiens contre César, & qui leur fit à la fin prendre les armes, fut la hauteur avec laquelle il se porta pour Juge entre Ptolémée & Cléopatre, les faisant citer à comparoitre devant lui pour décider leur différent. On verra bientôt sur quoi il se prétendoit autorisé à cette démarche. Il leur ordonna donc dans les formes, qu'ils eussent à licentier leurs armées, & à venir plaider devant lui leur cause, & recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. On regarda cet ordre en Egypte comme un attentat contre la Majesté roiale, qui étant indépendante ne reconnoissoit point de supérieur, & ne pouvoit être jugée par aucun Tribunal. César répondoit à ces plaintes qu'il n'agissoit qu'en vertu de la qualité d'Arbitre que lui donnoit le testament d'Auléte, qui avoit mis ses enfans sous la tutéle du Sénat & du Peuple Romain, dont toute l'autorité résidoit alors en sa personne en qualité de Consul. Que comme Tuteur, il

avoit le droit d'arbitrage entr'eux: & que tout ce qu'il prétendoit faire étoit, comme exécuteur du testament, d'établir la paix entre le frere & la sœur. Ces explications aiant facilité l'affaire, elle fut enfin portée devant César, & on choisit des Avocats pour la plaider.

Mais Cléopatre, qui connoissoit le foible de César, crut que sa présence seroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle pourroit emploier auprès de son Juge. Elle lui fit dire qu'elle s'apercevoit que ceux qui étoient chargés de son affaire la trahissoient, & demanda qu'il lui permît de comparoitre en personne. Plutarque dit que ce fut César qui la pressa de venir elle-même plaider sa cause.

Cette Princesse ne prit avec elle de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile, se jetta dans un petit bateau, & arriva au pié des murailles du Château d'Alexandrie qu'il étoit déja nuit toute close. Voiant qu'il n'y avoit aucun moien d'entrer sans être connue, elle s'avisa de ce stratagême. Elle s'étendit au milieu d'un paquet de hardes: Apollodore le couvrit d'une envelope, le lia ensuite avec une courroie, le chargea sur son cou, & le porta de cette maniére par la porte du Château dans l'appartement de César, à qui cette ruse ne déplut pas. La premiére vûe d'une si belle personne fit sur lui tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

César envoia le lendemain chercher Ptolémée, & le pressa de la reprendre, & de rentrer en grace avec elle. Ptolémée vit bien que son Juge étoit devenu sa partie; & aiant appris que sa sœur étoit alors dans le palais, & dans l'appartement même de César, il en sortit comme un furieux, & en pleine rue s'arracha le diadême de dessus la tête, le mit en piéces, & le jetta à terre; criant, le visage baigné de larmes, qu'il étoit trahi, & contant les particularités à tout le peuple qui s'assembloit autour de lui. Dans un moment toute la ville fut en émeute. Il se mit à la tête de la populace, & la mena fondre en tumulte sur César avec toute la furie qui régne dans de pareilles rencontres.

Les soldats Romains que César avoit auprès de lui, s'assurérent de la personne de Ptolémée. Mais, comme tous les autres, qui ne savoient rien de ce qui se passoit,

étoient dispersés en différens quartiers de cette grande ville, César eût été accablé & mis en piéces par cette populace furieuse, s'il n'eût eu la présence d'esprit de se présenter devant elle dans un endroit du palais si élevé qu'il n'avoit rien à craindre, d'où il l'assura qu'elle seroit contente du jugement qu'il porteroit. Ces promesses appaisérent un peu les Egyptiens.

Le lendemain il leur amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple qu'il avoit fait convoquer. Après avoir fait la lecture du testament du feu Roi, il ordonna en qualité de Tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le testament: & que Ptolémée le cadet & Arsinoé la cadette régneroient en Cypre. Il ajouta ce dernier article pour appaiser le peuple : car c'étoit un pur don qu'il leur faisoit, puisque les Romains étoient en possession de cette île. Mais il craignoit les effets de la fureur des Alexandrins ; & ce fut pour se tirer du danger où il étoit qu'il fit cette concession.

AN. M. 3957. AV. J. C. 47. Cette Sentence contenta & charma tout le monde, à la réserve de Pothin. Comme c'étoit lui qui avoit causé la brouillerie entre Cléopatre & son frere, & qui avoit fait chasser cette Princesse, il avoit sujet de craindre que les suites de ce raccommodement ne lui devinssent funestes. Pour empécher l'effet du Décret de César, il inspira au peuple de nouveaux sujets de mécontentement & de jalousie. Il fit entendre que ce n'étoit que par crainte & par force que César avoit donné ce Décret, qui ne subsisteroit pas lontems ; & que son véritable dessein étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. C'étoit ce que les Egyptiens appréhendoient extrêmement, ne pouvant souffrir qu'une femme seule les gouvernât, & eût toute l'autorité. Comme il vit que le peuple entroit dans ses vûes, il fit venir Achillas à la tête de l'armée qu'il avoit à Péluse, pour chasser César d'Alexandrie. L'approche de cette armée remit tout dans la premiére confusion. Achillas, qui avoit vingt mille hommes de bonnes troupes, méprisoit le petit nombre qu'avoit César, & croioit l'accabler tout d'un coup. Mais César posta si bien ses gens dans les rues & sur les avenues du

du quartier dont il étoit en possession, qu'il n'eut pas de peine à soutenir leur attaque.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient pas le forcer ; ils changérent de batterie, & marchérent du côté du port, dans le dessein de se rendre maîtres de la flote, de lui couper la communication de la mer, & d'empécher par conséquent le secours & les convois qui lui pourroient venir de ce côté-là. Mais César prévint encore ce dessein, en faisant mettre le feu à la flote d'Egypte, & en s'emparant de la Tour du Phare, où il mit garnison. Ainsi il conserva & assura la communication de la mer, sans quoi il eût effectivement été perdu. Quelques-uns des vaisseaux en feu furent jettés si près du Quai, que la flamme le porta dans quelques maisons voisines, d'où il se répandit dans tout ce quartier nommé Bruchion. Et ce fut alors que fut consumée cette fameuse Bibliothéque, ouvrage de tant de Rois, & où il y avoit alors quatre cens mille volumes. Quelle perte pour les Lettres !

César se voiant une guerre si dangereuse sur les bras, envoia dans tous les pays les plus voisins des ordres de lui amener du secours. Il écrivit entr'autres à Domitius Calvinus, à qui il avoit laissé le Commandement dans l'Asie Mineure, & lui marqua le danger où il se trouvoit. Ce Général détacha aussitôt deux Légions : l'une par terre, & l'autre par mer. Celle qu'il envoia par mer arriva à tems ; l'autre, qui avoit pris sa route par terre, n'y arriva point. Avant qu'elle en eût le tems, la guerre fut finie. Mais celui dont César fut le mieux servi, fut Mithridate le Pergaménien, qu'il envoia en Syrie & en Cilicie. Car il lui amena les troupes qui le tirérent d'affaire, comme on le verra dans la suite.

En attendant le secours, pour n'être obligé de combattre une armée si supérieure en nombre que quand il le jugeroit à propos, il fit fortifier le quartier qu'il occupoit. Il le fit environner de murailles, & flanquer de tours & d'autres ouvrages. Cette enceinte renfermoit le Palais, un Théatre qui se trouva tout proche, & dont il se servit comme d'une citadelle, & enfin le passage qui conduisoit au port.

Ptolémée cependant étoit toujours entre les mains de César ; & Pothin, son Gouverneur & son premier Ministre, d'intelligence avec Achillas, donnoit avis à ce Général de tout ce qui se faisoit, & l'encourageoit à pousser la guerre avec vigueur. On intercepta à la fin quelques-unes de ses lettres ; & sa trahison étant découverte par-là, César le fit mourir.

Ganyméde, autre Eunuque du palais, qui élevoit Arsinoé la plus jeune des sœurs du Roi, craignant le même sort, parce qu'il avoit eu part à sa trahison, enleva la jeune Princesse, & se sauva avec elle dans le camp des Egyptiens : qui n'aiant eu jusques-là personne de la famille roiale à leur tête, furent charmés de sa venue, & la proclamérent Reine. Mais Ganyméde, qui songeoit à supplanter Achillas, fit accuser ce Général d'avoir livré à César la flote à laquelle les Romains avoient mis le feu, le fit mourir sur cette accusation, & se fit donner le commandement de l'armée. Il prit aussi le maniement de toutes les autres affaires ; & assurément il ne manquoit pas de capacité pour l'emploi de premier Ministre, à la probité près, qui souvent n'est pas comptée pour beaucoup. Car il avoit toute la pénétration & l'activité nécessaires, & il imagina mille ruses très adroites pour embarrasser César pendant que cette guerre dura.

Par exemple, il trouva le moien de gâter toute l'eau douce de son quartier, & peu s'en falut qu'il ne le fît périr par-là. Car il n'y avoit d'eau douce à Alexandrie que celle du Nil. Toutes les maisons * avoient des caves voutées où on la gardoit. Chaque année, dans la plus grande crue du Nil, son eau venoit dans la ville par un canal qu'on avoit creusé pour cet usage ; &, par une écluse faite aussi exprès, on faisoit passer cette eau dans toutes les caves, qui étoient les citernes de la ville, où elle s'éclaircissoit peu à peu. Les maîtres des maisons & leurs familles bûvoient de cette eau-là : mais le menu peuple étoit forcé de boire de l'eau courante, qui étoit bourbeuse & très malsaine, car il n'y avoit point de fontaine dans la ville. Ces

* *Il y a encore aujourd'hui à Alexandrie des caves toutes semblables, & on les emplit une fois l'an comme on faisoit alors.* Voiage de Thevenot.

caves étoient faites de maniére, qu'elles avoient toutes communication les unes avec les autres. Cette provision d'eau faite une fois l'an, servoit pour toute l'année. Chaque maison avoit une ouverture en forme de puits, par où on tiroit l'eau dans des sceaux ou dans des cruches. Ganyméde fit boucher toutes les communications du quartier de César avec les caves du reste de la ville; puis il trouva le moien de faire entrer dans celles de César de l'eau de la mer, & lui gâta par ce moien toute son eau douce. Dès qu'on s'aperçut que l'eau étoit corrompue, les soldats de César firent tant de bruit & excitérent tant de tumulte, qu'il auroit été obligé d'abandonner son quartier, ce qui lui auroit été très desavantageux, s'il ne se fût avisé promtement de faire creuser des puits, où l'on trouva enfin des sources, qui fournirent assez d'eau pour se passer de celle qu'on leur avoit gâtée.

Après cela, sur l'avis qu'eut César que la Légion que Calvinus lui envoioit par mer étoit arrivée sur les côtes de la Libye qui n'étoient pas fort éloignées, il s'avança avec toute sa flote pour l'amener surement à Alexandrie. Ganyméde en fut averti, & fit partir aussitôt tout ce qu'il put rassembler de vaisseaux Egyptiens pour le charger au retour. Il y eut effectivement une action entre les deux flotes. César y eut l'avantage, & amena sa Légion sans accident dans le port d'Alexandrie: & même, sans la nuit qui survint, les vaisseaux ennemis ne lui auroient pas échapé.

Pour réparer cette perte, Ganyméde tira tout ce qu'il put de bâtimens des bouches du Nil, & en forma une nouvelle flote, qu'il fit entrer dans le port d'Alexandrie. Il falut en venir à une seconde action. Les Alexandrins étoient montés en foule sur le toit des maisons voisines du port, pour être spectateurs du combat, & en attendoient le succès avec inquiétude & tremblement, tendant les mains vers le ciel pour implorer l'assistance des dieux. Il s'agissoit de tout pour les Romains, à qui il ne restoit nulle ressource ni par terre ni par mer, s'ils perdoient cette bataille. César eut encore l'avantage. Les Rhodiens, par leur courage & par leur habileté dans la marine, contribuérent beaucoup à la victoire.

César, pour en profiter, entreprit d'emporter l'île de Pharos, où il fit débarquer ses troupes après le combat, & de se rendre maître de la digue qu'on appelloit l'Heptastade, qui la joignoit au continent. Mais, après avoir remporté plusieurs avantages, il fut repoussé avec perte de plus de huit cens hommes, & pensa périr lui-même dans la déroute. Car le vaisseau, sur lequel il avoit dessein de se sauver, étant prêt à couler à fond à cause du grand nombre de gens qui y étoient entrés, il se jetta dans la mer, & il gagna à la nage avec beaucoup de peine le vaisseau le plus proche. En nageant ainsi, il tenoit dans une main hors de l'eau des papiers de conséquence, pendant qu'il nageoit de l'autre, de sorte qu'ils ne furent point mouillés.

Les Alexandrins, voiant que les mauvais succès même ne servoient qu'à donner un nouveau courage aux troupes de César, songérent à faire la paix, ou du moins en firent mine. Ils députérent vers lui, pour lui demander leur Roi, l'assurant que sa présence seule pacifieroit tout. César, qui connoissoit bien leur caractére fourbe & trompeur, ne comptoit que de bonne sorte sur leurs paroles: mais, comme il ne hazardoit rien en leur abandonnant la personne du Roi, & que s'ils manquoient de parole il les mettoit pleinement dans leur tort, il crut devoir leur accorder leur demande. Il exhorta le jeune Prince à profiter de cette occasion pour inspirer à ses sujets des sentimens d'équité & de paix, & pour réparer les maux dont une guerre entreprise mal à propos avoit accablé ses Etats; & à répondre dignement à la confiance qu'il prenoit en lui en le relâchant comme il faisoit, & aux services qu'il avoit rendus à son pere. Ptolémée [a], instruit de bonne heure par ses maîtres dans l'art de dissimuler & de tromper, pria César, les larmes aux yeux, de ne point le priver de sa présence, dont il faisoit plus de cas que du plaisir de régner. La suite fit bientôt voir combien ces protestations

a Regius animus disciplinis fallacissimis eruditus, ne à gentis suæ moribus degeneraret, flens orare contrà Cæsarem cœpit, ne se dimitteret: non enim regnum ipsum sibi conspectu Cæsaris esse jucundius. *Hirt. de bello Alex.*

d'amitié & ces larmes étoient sincéres. A peine se vit il à la tête de ses troupes, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur que jamais. Les Egyptiens tâchérent, par le moien de leur flote, de couper toutes les provisions à César. Ce fut une occasion de donner un nouveau combat naval près de Canope, où César eut encore la victoire. Quand il se donna, Mithridate de Pergame étoit prêt d'arriver avec l'armée qu'il conduisoit au secours de César.

Il avoit été envoié en Syrie & en Cilicie, pour y assembler toutes les troupes qu'il pourroit, & les amener. Il s'acquitta de sa commission avec tant de diligence & de prudence, qu'il eut bientôt formé une armée considérable. Antipater l'Iduméen y contribua beaucoup. Non seulement il le joignit avec trois mille Juifs, mais il engagea plusieurs Princes Arabes & Célé-Syriens du voisinage, & les villes libres de Phénicie & de Syrie, à lui envoier aussi des troupes. Mithridate, avec Antipater qui l'accompagna en personne, vint en Egypte, & en arrivant devant Péluse, il l'emporta d'assaut. Ce fut principalement à la bravoure d'Antipater qu'il dut la prise de cette place. Car il fut le premier qui monta à la bréche & sur la muraille, & il ouvrit par là le chemin à ceux qui le suivirent, & qui emportérent la ville.

Joseph. Antiq lib. XIV. cap. 14. & 15.

En allant de là à Alexandrie, il faloit traverser le pays d'Onion, dont les Juifs, qui y habitoient, avoient saisi tous les passages. L'armée s'y trouvoit arrétée, & tout leur dessein alloit échouer par cet obstacle, si Antipater, par son crédit, & par celui d'Hyrcan dont il leur apportoit des lettres, ne les eût engagés à prendre le parti de César. Sur la nouvelle qui s'en répandit, les Juifs de Memphis en firent autant; & Mithridate tira des uns & des autres toutes les provisions dont son armée avoit besoin. Quand ils furent près du Delta, Ptolémée détacha un camp volant, pour lui disputer le passage du Nil. Il s'y donna une bataille. Mithridate se mit à la tête d'une partie de son armée, & donna le commandement de l'autre à Antipater. L'aile de Mithridate fut d'abord enfoncée, & obligée de plier. Mais Antipater qui avoit défait l'ennemi qu'il avoit en tête, vint à son secours. Le com-

bat se renouvella, & l'ennemi y fut mis en déroute. Mithridate & Antipater le poussérent, en firent un grand carnage, & regagnérent le champ de bataille. Ils prirent même le camp ennemi, & obligérent ceux qui restérent à repasser le Nil pour se sauver.

Alors Ptolémée s'avança avec toute son armée pour accabler les vainqueurs. César marcha aussi du même côté pour les soutenir, & dès qu'il les eut joints, on en vint bientôt à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Ptolémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noia. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur.

César rentra dans Alexandrie vers le milieu de notre Janvier; & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la Couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule: car ce jeune Prince n'avoit qu'onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir, lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte beaucoup plus lontems que ses affaires ne le demandoient. Car, quoique tout fût réglé dans ce pays-là dès la fin de Janvier, il n'en partit que vers la fin du mois d'Avril, puisqu'Appien dit qu'il y passa neuf mois. Or il n'y étoit arrivé qu'à la fin du mois de Juillet de l'année précédente.

Sueton. in Jul. cap. 52.

César passoit les nuits entiéres en festin avec Cléopatre. S'étant embarqué avec elle sur le Nil, il parcourut tout le pays avec une nombreuse flote, & auroit pénétré jusques dans l'Ethiopie, si son armée n'eût refusé de le suivre. Il avoit résolu de la mener à Rome, & de l'épouser; & son dessein étoit de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il seroit permis aux citoiens Romains d'épouser telles & autant de femmes qu'il leur plairoit. Helvius Cinna, Tribun du peuple, avoua après sa mort, qu'il avoit eu une harangue toute prête pour proposer cette loi, n'aiant pu refuser son ministére aux vives sollicitations de César.

Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise dans cette guerre, & elle marcha chargée de chaines à son triomphe: mais aussitôt après cette solennité il la mit en liberté. Il ne lui permit pourtant pas de retourner en Egypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie: du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippe, & qu'il la fit mourir à la sollicitation de sa sœur Cléopatre.

Avant que de partir d'Alexandrie, César, pour reconnoitre l'assistance qu'il avoit reçue des Juifs, fit confirmer tous les priviléges dont ils jouissoient; & y fit élever une colonne, sur laquelle il fit graver tous ces priviléges, avec le Décret qui les confirmoit.

Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate dernier roi de Pont. Il lui donna une grande bataille près de la ville de Zéla, défit toute son armée, & le chassa du roiaume de Pont. Pour marquer la rapidité de cette victoire, écrivant à un de ses amis, il ne mit que ces trois mots: *Veni, vidi, vici.* C'est-à-dire, » Je suis venu, j'ai » vû, j'ai vaincu.

Plut. in Cæs. pag. 731.
Cette ville étoit dans la Cappadoce.

§. III. *Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule-César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes*

se mettent en mer : Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraîne après elle Antoine. La victoire de César est complette. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.

CÉSAR, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône; &, pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il fut arrivé à l'âge de quinze ans, qui étoit le tems où, selon les loix du pays, il devoit gouverner par lui-même, & prendre sa part de l'autorité roiale, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte.

AN. M. 3961. Av. J. C. 43. *Joseph. Antiq. lib.* XV. *cap.* 4. *Porphyr. pag.* 226.

Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les Conjurés, à la tête desquels étoient Brutus & Cassius: puis se forma le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César.

Appian. lib. 3. *pag.* 576. *lib.* 4. *p.* 623. 625. 632. *l.* 5. *pag.* 675.

Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs. Elle donna à Alliénus, Lieutenant du Consul Dolabella, quatre légions, qui étoient les restes des armées de Pompée & de Crassus, & qui faisoient partie des troupes que César lui avoit laissées pour la garde de l'Egypte. Elle avoit aussi une flote toute prête à faire voile: mais la tempête l'empécha de partir. Cassius se rendit maître de ces quatre légions. Cléopatre, sollicitée plusieurs fois par Cassius de lui donner du secours, le refusa constamment. Elle partit quelque tems après avec une flote nombreuse pour aller secourir Antoine & Octavien. Une rude tempête lui fit périr beaucoup de vaisseaux, & une maladie qui lui survint l'obligea de retourner en Egypte.

AN. M. 3962. Av. J. C. 42.

AN. M. 3963. Av. J. C. 41. *Plut. in Anton. pag.* 926-932.

Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, étant passé en Asie pour y établir l'autorité du Triumvirat, une foule de Rois & de Princes d'Orient

d'Orient ou d'Ambassadeurs venoient de toutes parts lui faire la cour. On lui dit que les Gouverneurs de la Phénicie, qui étoit du ressort du roiaume d'Egypte, avoient envoié du secours à Cassius contre Dolabella. Il cita Cléopatre devant lui pour répondre du fait de ses Gouverneurs, & lui envoia un de ses Lieutenans pour l'obliger à le venir trouver dans la Cilicie, où il alloit tenir les Etats de la province. Cette démarche, par ses suites, devint extrêmement funeste à Antoine, & mit le comble à ses maux. Son amour pour Cléopatre, aiant réveillé en lui des passions encore cachées ou endormies, les alluma jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester.

Dio. lib. 48. pag. 371. Appian. de bello civil. l. 5. pag. 671.

Cléopatre, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite si heureusement auprès de Jule-César, espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement: d'autant plus même que le premier ne l'avoit connue que fort jeune encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde; au lieu qu'elle alloit paroitre devant Antoine dans un âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit pour manier & conduire les plus grandes affaires. Cléopatre avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle fit donc provision de présens très riches, de grosses sommes d'argent, & sur tout d'habits & d'ornemens très magnifiques; & mettant plus encore ses espérances en elle-même, dans ses attraits, & dans les graces de sa personne, plus puissantes que toutes les parures & que l'or même, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine qui étoit à Tarse & de ses amis qui la pressoient de hâter son voiage: mais elle ne fit que rire de tous ces empressemens, & n'en fit pas plus grande diligence. Après avoir traversé la mer de Pamphylie, elle entra dans le Cydnus, & remontant ce fleuve vint aborder à Tarse. On ne vit jamais d'équipage plus galant ni plus superbe que le sien. La poupe de son vaisseau étoit toute éclatante d'or, les voiles de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel paroissoit cette Reine habillée en Vénus, & environnée des plus

belles filles de sa cour, dont les unes représentoient les Néréides, les autres les Graces. Au lieu de trompettes on entendoit les flutes, les haut-bois, les violes, & d'autres instrumens semblables, qui jouoient des airs passionnés; & la cadence des avirons, qui étoient maniés en mesure, rendoit cette harmonie encore plus agréable. On bruloit sur le tillac des parfums, qui répandoient leur odeur bien loin sur les eaux du fleuve, & sur l'une & l'autre de ses rives couvertes d'une infinité de personnes, que la nouveauté de ce spectacle avoit attirées.

Dès qu'on sut qu'elle arrivoit, tout le peuple de Tarse sortit au devant d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui donnoit alors audience, vit son tribunal abandonné de tout le monde, sans qu'il restât personne auprès de lui que ses licteurs & ses domestiques. Il se répandit un bruit que c'étoit Vénus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.

Elle ne fut pas plutôt descendue à terre, qu'Antoine l'envoia complimenter, & l'invita à souper. Mais elle fit réponse à ses Deputés qu'elle souhaitoit de le régaler luimême, & qu'elle l'attendoit dans les tentes qu'elle faisoit préparer sur les bords du fleuve. Il ne fit pas difficulté d'y aller, & il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer. Il admira sur tout la beauté des lustres qu'on avoit arrangés avec beaucoup d'art, & dont les illuminations faisoient un jour agréable au milieu de la nuit.

Antoine l'invita à son tour pour le lendemain. Quelques efforts qu'il eut faits pour l'emporter sur elle, il se confessa vaincu soit pour la somptuosité, soit pour l'ordonnance du repas; & il fut le premier à railler sur la mesquinerie & la grossiéreté du sien, en comparaison de la richesse & de l'élégance de celui de Cléopatre. La Reine de son côté, voiant que les plaisanteries d'Antoine n'avoient rien que de grossier, & sentoient plus l'homme de guerre qu'un homme de Cour, le paia en pareille monnoie sans l'épargner, mais avec tant d'esprit & d'agrément, qu'il ne s'en offensoit point. Car les graces & les charmes de sa conversation, accompagnées de toute la

douceur & de tout l'enjouement possible, avoient un attrait dont on pouvoit encore moins se défendre que de celui de sa beauté, & laissoient dans l'esprit & dans le cœur un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. On étoit d'ailleurs charmé à l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix.

Il ne fut presque point fait mention des griefs formés contre Cléopatre, qui d'ailleurs étoient sans fondement. Elle saisit tellement Antoine par ses charmes, & se rendit si absolument maitresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Ce fut pour lors qu'à sa priére il fit mourir Arsinoé sa sœur, qui s'étoit réfugiée à Milet dans le temple de Diane comme dans un asyle assuré.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit toujours sur le précédent, & il semble qu'elle s'étudioit à se surpasser elle-même. Antoine, dans un festin qu'elle lui donnoit, étoit hors de lui-même à la vûe des richesses étalées de toutes parts, & sur tout du grand nombre de coupes d'or, enrichies de pierreries, & travaillées par les plus habiles ouvriers. D'un air dédaigneux elle dit que tout cela étoit peu de chose, & elle lui en fit présent. Le repas du lendemain fut encore plus superbe. Antoine, à son ordinaire, y avoit amené avec lui bon nombre de convives, tous Officiers de marque & de distinction. Elle leur donna tous les vases & toute la vaisselle d'or & d'argent dont le buffet étoit chargé. *Athen. lib. 4. p. 147. 148.*

Ce fut, sans doute, dans un de ces festins qu'arriva ce que Pline, & après lui Macrobe, racontent. Cléopatre plaisantoit, selon sa coutume, sur les repas d'Antoine, comme étant fort modiques & fort mal entendus. Piqué de la raillerie, il lui demanda, d'un ton un peu échauffé, ce qu'elle croioit donc qu'on pût ajouter à la magnificence de sa table. Cléopatre lui répondit froidement, qu'en un seul souper elle dépenseroit un * million. Il prétendit que c'étoit pure vanterie, que la chose étoit impossible, & qu'elle n'en viendroit jamais à bout. On fit un pari, & Plancus fut pris pour arbitre. Le lendemain on se rendit *Plin. lib. 9. cap. 35. Macrob. lib. 2. Saturnal. cap. 13.*

* Centies *H-S.* Hoc est, centies centena millia sestertiûm. *Ce qui montoit à plus d'un million.*

au repas. Il étoit magnifique, mais n'avoit rien de si fort extraordinaire. Antoine supputoit la dépense, demandoit à la Dame à quel prix chaque chose pouvoit monter, & d'un air railleur, comme se tenant sûr de la victoire, disoit qu'on étoit encore bien éloigné d'un million. Attendez, dit la Reine, ce n'est ici qu'un commencement, & je me fais fort de dépenser moi seule le million. On apporte * une seconde table, &, selon l'ordre qu'elle en avoit donné, on ne servit dessus qu'un seul vase plein de vinaigre. Antoine, surpris d'un appareil si nouveau, ne pouvoit deviner où tout cela tendoit. Cléopatre avoit à ses oreilles deux perles, les plus belles qu'on eût jamais vûes, & dont chacune étoit estimée plus d'un million. Elle en tire une, la jette dans le vinaigre, & après l'avoir fait fondre ** l'avale. Elle se préparoit à en faire autant de l'autre. *** Plancus l'arrêta, & lui donnant gain de cause, déclara Antoine vaincu. Plancus eut grand tort, d'envier à la Reine une gloire singuliére & unique, d'avoir, en deux coups, dévoré deux millions.

AN. M. 3964. AV. J. C. 40. Antoine étoit brouillé avec César. Pendant que sa femme Fulvie se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point regardé, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, dans les amusemens, & dans les délices, se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroiables. On en peut juger par ce qui suit.

Plut. in Anton. pag. 928. Un jeune Grec, qui étoit allé étudier en médecine à

* *Chez les anciens on changeoit de tables pour les différens services.*

** *Le vinaigre a la force de fondre les choses les plus dures.* Aceti succus domitor rerum : *c'est ainsi que Pline le définit.* Lib. 33. cap. 3. *Cléopatre n'eut pas ici la gloire de l'invention. Avant elle, à la honte de la roiauté, le fils d'un Comédien (c'étoit Clodius fils d'Esopus) avoit fait quelque chose de pareil ; & avaloit souvent des perles ainsi fondues, par l'unique plaisir de faire une dépense énorme dans ses repas.* Filius Æsopi detractam ex aure Metellæ, Scilicet ut decies solidùm exsorberet, aceto Diluit insignem baccam. *Horat. lib. 2. Satyr. 5.*

*** *Cette perle fut consacrée depuis à Vénus par César, qui la porta à Rome à son retour d'Alexandrie ; & qui l'aiant fait couper en deux, tant elle étoit d'une grosseur extraordinaire, la fit servir de pendans d'oreille à la déesse.* Plin. ibid.

Alexandrie, sur le grand bruit que faisoient ces repas, eut la curiosité de s'assurer par lui-même de ce qui en étoit. Aiant été introduit dans la cuisine d'Antoine, il vit, outre plusieurs autres choses, huit sangliers qu'on faisoit rotir tout entiers. Sur cela il témoigna sa surprise du grand nombre de convives qu'il devoit y avoir à ce souper. L'Officier se prit à rire, & dit qu'il n'y avoit pas tant de monde qu'il croioit, & qu'ils ne seroient en tout que douze : mais qu'il faloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection, qui se passoit & se gâtoit d'un moment à l'autre. » Car, disoit-il, il arrivera peutêtre que tout à l'heure » Antoine demandera à souper; & un moment après il » défendra qu'on serve, parce qu'il sera entré dans quel- » que conversation qui l'amusera. C'est pourquoi on pré- » pare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, parce » qu'il est difficile de deviner à quelle heure il voudra » être servi.

Cléopatre, de peur qu'Antoine ne lui échapât, ne le perdoit jamais de vûe, & ne le quittoit ni jour ni nuit, toujours occupée à le divertir, & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dés avec lui, elle chassoit avec lui; &, quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. Son unique attention étoit de l'amuser agréablement, & de ne lui pas laisser le tems de sentir le poids de l'ennui.

Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très fâché, parce que la Reine étoit de la partie, & qu'il ne vouloit pas, en sa présence, paroitre manquer d'adresse, ou de bonheur. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrettement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cet ordre fut exécuté sur le champ, & Antoine retira deux ou trois fois sa ligne toujours chargée d'un gros poisson. Ce manége n'échapa pas à l'Egyptienne. Elle fit semblant d'être étonnée, & d'admirer ce bonheur d'Antoine : mais en secret elle dit à ses amis ce qui s'étoit passé, & les invita à venir le lendemain être spectateurs d'une pareille plaisanterie. Ils n'y manquérent pas. Quand ils furent tous montés dans des

bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté sa ligne, elle commanda à un de ses gens de plonger promtement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de sa ligne quelque gros poisson salé, de ceux qu'on apporte du roiaume de Pont. Lorsqu'Antoine sentit que la ligne avoit sa charge, il la retira. A la vûe de ce poisson salé, ce furent des éclats de rire tels qu'on peut se l'imaginer. Alors Cléopatre lui dit: *Mon Général, laissez nous la ligne à nous autres, Rois ou Reines du Phare & du Canope : votre pêche, c'est de prendre des villes, des roiaumes, & des Rois.*

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces jeux & à ce badinage d'enfant, la nouvelle qu'il reçut des conquêtes que faisoit Labiénus à la tête de l'armée des Parthes, le réveilla de son profond sommeil, & l'obligea de marcher contr'eux. Mais aiant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais.

AN. M. 3965. AV. J. C. 39.

AN. M. 3966. AV. J. C. 38. *Epiphan. de mens. & ponder.*

Cette Reine, au milieu des passions les plus violentes & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les Belles-Lettres & pour les Sciences. A la place de la fameuse Bibliothéque d'Alexandrie qui avoit été brulée quelques années auparavant, comme nous l'avons dit, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui aiant fait présent de la Bibliothéque qui étoit à Pergame, où il se trouva plus de deux cens mille volumes. Elle n'amassoit pas des Livres simplement pour la parure : elle en faisoit usage. Il y avoit peu de nations barbares à qui elle parlât par truchement : elle répondoit à la plupart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Médes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues, au lieu que les Rois qui avoient régné avant elle en Egypte,

Plut. in Anton. pag. 927.

avoient à peine pu apprendre l'Egyptien, & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien, qui étoit leur langue naturelle.

Cléopatre, se prétendant femme légitime d'Antoine, souffroit impatiemment de le voir marié avec Octavie, qu'elle regardoit comme sa rivale. Il falut qu'Antoine, pour l'appaiser, lui fît de magnifiques présens. Il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'île de Cypre, & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta une partie de la Judée & de l'Arabie. Ces grands présens, qui diminuoient considérablement l'étendue de l'Empire, affligérent fort les Romains; & ils n'étoient pas moins choqués des honneurs excessifs qu'il rendoit à cette Princesse étrangére.

Deux années se passérent, pendant lesquelles Antoine fit plusieurs voiages à Rome, & entreprit quelques expéditions contre les Parthes & contre les Arméniens, où il n'acquit pas beaucoup d'honneur. C'est dans une de ces expéditions que fut saccagé le temple d'Anaïtis, déesse fort célébre parmi un certain peuple d'Arménie, & que sa statue d'or massif fut mise en piéces par les soldats, ce qui en enrichit plusieurs très considérablement. Un d'eux, qui étoit vétéran, & qui s'étoit établi à Bologne en Italie, eut le bonheur un jour de recevoir Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. *Est-il vrai*, lui dit ce Prince pendant le repas en rappellant cette histoire, *que celui qui attenta le premier sur la statue de la déesse, perdit aussitôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure même. Si* [a] *cela étoit*, dit le Vétéran avec un souris, *je n'aurois pas l'honneur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même le téméraire qui lui donna le premier assaut; dont bien m'en a pris. Car si j'ai quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse; & encore à présent, Seigneur, vous soupez d'une de ses jambes.*

Plin. lib. 33. cap. 23.

Croiant avoir tout mis en fureté dans ces pays, il en ramena ses troupes. Dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, il pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit huit mille

An. M. 3969. Av. J. C. 35. Plut. in Anton. pag. 939-942.

a Respondit, tum maximè Augustum de crure ejus cœnare, seque illum esse, totumque sibi censum ex eâ rapinâ.

hommes dans le chemin, & arriva dans la Phénicie fort peu accompagné. Il y séjourna pour attendre Cléopatre: & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, des tristesses, & des langueurs qui le consumoient. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats.

Octavie, en même tems, étoit partie de Rome pour l'aller trouver, & elle étoit déja arrivée à Athénes. Cléopatre sentit bien qu'elle ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine. Elle craignit qu'avec sa vertu, sa sagesse, & la gravité de ses mœurs, si elle avoit le tems de se servir de ses attraits modestes, mais vifs & insinuans, pour gagner son mari, elle ne s'en rendît absolument maîtresse. Pour éviter ce danger, elle fit semblant de mourir d'amour pour Antoine, & atténuoit dans cette vûe son corps ne prenant que très peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voioit le regard surpris & étonné: & quand il en sortoit, elle prenoit un air abbattu & languissant. Souvent elle faisoit en sorte de paroitre toute en larmes: & dans le moment même elle se hâtoit de les essuier & de les cacher, comme pour lui dérober sa foiblesse & son desordre. Antoine, qui ne craignoit rien tant que de causer le moindre déplaisir à Cléopatre, écrivit des lettres à Octavie, pour lui ordonner de l'attendre à Athénes, & de ne passer pas outre, parce qu'il étoit prêt de se rengager dans une nouvelle expédition. En effet, sur la priére du Roi des Médes qui lui promettoit de puissans secours, il se préparoit à recommencer la guerre contre les Parthes.

Cette vertueuse Romaine, dissimulant l'injure qu'il lui faisoit, lui envoia demander en quel lieu il souhaitoit qu'elle fît porter les présens qu'elle lui avoit destinés, puisqu'il ne trouvoit pas bon qu'elle vînt les lui présenter elle-même. Antoine ne reçut pas mieux ce second compliment, que le premier; & Cléopatre, qui l'avoit empéché de voir Octavie, ne lui permit pas non plus de rien recevoir de sa main. Ainsi Octavie fut obligée de retourner à Rome, sans que son voiage eût produit d'autre effet que de rendre Antoine plus inexcusable. C'est ce que souhaitoit

toit César, afin d'avoir un juste sujet de rompre entiérement avec lui.

Quand Octavie fut de retour à Rome, César témoignant beaucoup de sensibilité pour l'affront qu'elle avoit reçu, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier. Elle répondit qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts. Elle y demeura toujours en effet comme s'il eût été présent, & éleva avec beaucoup de soin & de magnificence non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie. Quel contraste d'Octavie & de Cléopatre! Combien l'une, au milieu de ses rebuts & de ses affronts, paroit-elle digne d'estime & de respect; & l'autre, au milieu de sa grandeur & de sa magnificence, digne de mépris & d'horreur!

Il n'y eut point d'artifices que Cléopatre n'emploiât pour retenir Antoine dans ses liens. Larmes, carresses, reproches, menaces, tout étoit mis en usage. Elle avoit gagné à force de présens tous ceux qui approchoient d'Antoine, & qui avoient le plus sa confiance. Ces flateurs lui représentoient avec force qu'il y avoit de la dureté & de l'inhumanité d'abandonner Cléopatre dans le triste état où elle se trouvoit, & que ce seroit faire mourir cette infortunée Princesse, qui n'aimoit que lui, & ne vivoit que pour lui. Ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine, que, de peur que Cléopatre ne se fit mourir, il retourna promtement à Alexandrie, & remit les Médes au printems.

Il eut bien de la peine, quand le printems fut arrivé, à quitter l'Egypte, & à s'éloigner de sa chere Cléopatre. Elle consentit à l'accompagner jusqu'au bord de l'Euphrate. AN. M. 3970. Av. J. C. 34.

Après s'être rendu maître de l'Arménie, autant par la trahison que par la force des armes, & y avoir fait un grand butin, il revint à Alexandrie, où il entra en triomphe, traînant à son char le Roi d'Arménie chargé de chaînes d'or; & il le présenta dans cet état à Cléopatre, qui AN. M. 3971. Av. J. C. 33.

prit plaisir à voir un Roi captif à ses piés. Il se délassa à loisir de ses grandes fatigues dans les festins & les parties de plaisir, où Cléopatre & lui passoient les jours & les nuits. Cette [a] vaine Princesse, dans un de ces repas, voiant Antoine plein de vin, osa bien lui demander l'Empire Romain, & il n'eut point de honte de le lui promettre.

Avant que de partir pour une nouvelle expédition, Antoine, pour s'attacher la Reine par de nouveaux liens, & lui donner de nouvelles preuves de son entier dévouement, voulut faire la Cérémonie du couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. On éleva pour cela dans le palais un trône d'or massif, où l'on montoit par plusieurs degrés d'argent. Antoine étoit assis sur ce trône, vétu d'un habit de pourpre en broderie d'or avec des boutons de diamans, aiant à son côté un cimetére à la Persanne, dont la poignée & le fourreau étoient chargés de pierreries, un diadême sur le front, & un sceptre d'or à la main : afin, disoit-il, qu'en cet équipage il méritât d'être le mari d'une Reine. Cléopatre étoit assise à sa droite, vétue d'une robe éclatante, faite de ce précieux lin destiné à couvrir la déesse Isis, dont cette Reine avoit la vanité de prendre l'habit & le nom. Sur le même trône, mais un peu plus bas, étoient assis, Césarion fils de Cléopatre & de Jules-César, & les deux autres enfans, Alexandre & Ptolémée, qu'elle avoit eus d'Antoine.

Chacun aiant pris la place qui lui étoit destinée, le Héraut, par le commandement d'Antoine, & en la présence de tout le peuple à qui l'on avoit ouvert les portes du palais, proclama Cléopatre Reine d'Egypte, de Cypre, de Libye, & de la Célé-Syrie conjointement avec son fils Césarion. Il proclama ensuite les autres Princes Rois des Rois, & déclara, qu'en attendant une plus ample succession, Antoine assignoit à Alexandre qui étoit l'aîné le roiaume d'Arménie & des Médes avec celui des Parthes quand il l'auroit conquis, & à Ptolémée son cadet les roiaumes de Syrie, de Phénicie, & de Cilicie. Ces deux jeunes Princes étoient habillés à la mode des pays sur lesquels ils devoient régner. Après la proclamation, les

a Hæc mulier Ægyptia ab ebrio imperatore, pretium libidinum, Romanum Imperium petiit: & promisit Antonius. *Florus, l. 4. cap. 11.*

trois Princes s'étant levés de leurs siéges s'approchérent du trône, & mettant un genou en terre, baisérent les mains d'Antoine & de Cléopatre. On leur donna aussitôt un train proportionné à leur nouvelle dignité, & chacun eut son régiment des gardes tirés des principales familles de ses Etats.

Antoine se rendit de bonne heure en Arménie pour agir contre les Parthes, & il s'étoit déja avancé jusqu'aux bords de l'Araxe: mais les nouvelles de ce qui se passoit à Rome contre lui l'arrétérent, & lui firent abandonner l'expédition des Parthes. Il détacha sur le champ Canidius avec seize Légions vers les côtes de la mer d'Ionie, & les rejoignit bientôt à Ephése, où il étoit à portée d'agir en cas que les choses en vinssent à une rupture ouverte entre César & lui, comme il y avoit beaucoup d'apparence.

Cléopatre fut de la partie, & c'est ce qui causa la perte d'Antoine. Ses amis lui conseilloient de la renvoier à Alexandrie, jusqu'à ce qu'on vît quel tour prendroient les événemens de la guerre. Mais cette Reine, craignant que par l'entremise d'Octavie, il ne se raccommodât avec César, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en sa faveur à Antoine, & à lui représenter qu'il n'étoit ni juste d'éloigner de cette guerre une Princesse qui y contribuoit si fort de son côté; ni utile pour son parti, parce que son départ décourageroit les Egyptiens, qui faisoient la plus grande partie de ses forces maritimes. D'ailleurs, lui disoit-on, on ne voioit pas que Cléopatre fût inférieure ni en prudence ni en bon sens à aucun des Princes & des Rois qui étoient dans son armée, elle qui avoit gouverné si lontems un si grand roiaume, & qui auroit pu apprendre dans son long commerce avec Antoine à manier avec sagesse & dextérité les plus importantes & les plus difficiles affaires. Antoine ne résista point à des remontrances qui flatoient en même tems son amour propre & sa passion.

D'Ephése il se rendit avec Cléopatre à Samos, où étoit le rendez-vous de la plupart de leurs troupes, & où ils passérent le tems dans la bonne chere & dans les plaisirs. Les magnificences n'y furent guéres moindres qu'à Ale-

xandrie. Les Rois qui étoient à leur suite s'épuisérent pour leur plaire par des dépenses extraordinaires, & déploiérent dans leurs festins un luxe excessif.

Plin. lib. 21. cap. 3. C'est apparemment dans un de ces festins qu'arriva ce qui est raporté dans Pline. Quelque passion que Cléopatre témoignât pour Antoine, comme il connoissoit parfaitement son caractére dissimulé, & capable des crimes les plus noirs, il craignit, je ne sai pas sur quel fondement, qu'elle ne songeât à l'empoisonner : c'est pourquoi dans les repas il ne touchoit à aucun mêt qu'on n'en eût gouté auparavant. Il n'étoit pas possible que la Reine ne s'aperçût d'une défiance si marquée. Elle emploia un moien fort extraordinaire, pour lui faire sentir en même tems combien ses craintes étoient mal fondées, & combien d'ailleurs, si elle avoit été mal intentionnée, toutes les précautions qu'il prenoit auroient eté inutilés. Elle fit empoisonner l'extrémité des fleurs dont étoient composées les couronnes qu'Antoine & elle, selon la coutume des Anciens, portoient à table. Quand le vin eut commencé à échaufer les têtes, & à égaier le repas, Cléopatre invita Antoine à boire ces fleurs. Il ne se fit pas prier lontems, & après en avoir arraché les extrémités avec ses doigts, & les avoir jettées dans sa coupe remplie de vin, il étoit près de l'avaler, lorsque la Reine, l'arrétant par le bras : *Je suis*, lui dit-elle, *cette empoisonneuse, contre laquelle vous prenez tant de précautions. S'il m'étoit possible de vivre sans vous, jugez vous-même maintenant si l'occasion ou le moien de le faire me manquoient.* Aiant fait venir un prisonnier condanné à mort, elle lui fit boire cette liqueur, & il expira sur le champ.

La Cour vint de Samos à Athénes, où elle passa plusieurs jours dans de semblables débauches. Cléopatre n'épargna rien pour obtenir des Athéniens les mêmes marques d'affection & d'estime qu'Octavie en avoit reçues pendant son séjour dans cette ville. Mais, quoiqu'elle pût faire, elle n'en put arracher que des civilités contraintes, qui se terminérent à une vaine députation qu'Antoine exigea des citoiens, & de laquelle il voulut être le chef lui-même en qualité de bourgeois d'Athénes.

Les nouveaux Consuls Caius Sosius & Domitius Eno-

bardus s'étant déclarés ouvertement pour Antoine, sortirent de Rome, & se rendirent auprès de lui. César, au lieu de les arrêter, ou de les faire poursuivre, fit semer le bruit que c'étoit avec sa permission qu'ils y étoient allés; & fit déclarer publiquement qu'il permettoit à tous ceux qui en avoient envie de se retirer où bon leur sembleroit. Par là il demeura maître à Rome, & se trouva en état d'ordonner & de faire tout ce qu'il jugea à propos pour ses intérêts & contre ceux d'Antoine.

AN. M. 3972.
Av. J. C. 32.
Plut. in Anton. pag. 942-955.

Quand Antoine en fut averti, il fit assembler tous les Chefs de son parti; & le résultat de leur délibération fut, qu'il déclareroit la guerre à César, & qu'il répudieroit Octavie. Il fit l'un & l'autre. Les préparatifs d'Antoine pour la guerre étoient si avancés, que, si sans perdre de tems il eût poussé César, il auroit eu immanquablement tout l'avantage: car son adversaire n'étoit pas encore en état de lui faire tête ni par mer, ni par terre. Mais les plaisirs l'emportérent, & on remit les opérations à l'année suivante. Ce fut sa perte: César, par ce délai, eut le tems d'assembler toutes ses forces.

Les Députés qu'Antoine envoia à Rome pour déclarer son divorce avec Octavie, avoient ordre de lui commander de sortir de la maison d'Antoine avec tous ses enfans, &, en cas de refus, de l'en chasser par force, & de n'y laisser que le fils qu'Antoine avoit eu de Fulvie. Outrage d'autant plus sensible à Octavie, qu'une rivale en étoit la cause. Mais étoufant son ressentiment, elle ne répondit aux Députés de son mari que par des larmes: & quelqu'injustes que fussent ses ordres, elle y obéit, & sortit de sa maison avec ses enfans. Elle travailla même à appaiser le peuple que l'indignité de cette action avoit soulevé, & fit ce qu'elle put pour modérer la colére de César. Elle leur représentoit qu'il n'étoit pas de la bienséance ni de la dignité du nom Romain, d'entrer dans ces petits démélés: que c'étoient des querelles de femmes, qui ne méritoient pas qu'ils en témoignassent du ressentiment: & qu'elle seroit au desespoir, si elle étoit la cause d'une nouvelle guerre, elle qui n'avoit consenti à son mariage avec Antoine que dans l'espérance qu'il seroit un gage d'union

entre lui & César. Ses remontrances eurent un succès contraire à ses intentions, & le peuple, charmé de sa vertu, redoubla la compassion qu'il avoit de son malheur, & la haine qu'il portoit à Antoine.

Mais rien n'irrita tant les esprits que le testament d'Antoine, qu'il avoit laissé en dépôt entre les mains des Vestales. Ce fut un mystére révélé par deux Consulaires, qui ne pouvant souffrir l'orgueil de Cléopatre & la mollesse d'Antoine, s'étoient retirés vers César. Comme ils avoient été appellés à ce testament, & qu'ils en savoient le secret, ils le révélérent à César. Les Vestales firent difficulté de donner un acte qui leur avoit été confié, s'excusant sur la foi du dépôt qu'elles étoient obligées de garder; & elles voulurent y être forcées par l'autorité du peuple. Ainsi le testament aiant été apporté dans la grande place où le peuple s'étoit assemblé, on y lut ces trois articles. 1. Qu'Antoine reconnoissoit Césarion pour fils légitime de Jules-César. 2. Qu'il instituoit pour ses héritiers les enfans qu'il avoit eus de Cléopatre, avec la qualité de Rois des Rois. 3. Qu'il ordonnoit, en cas qu'il mourût à Rome, que son corps, après avoir été porté en pompe par la ville, seroit mis le soir sur un lit de parade pour être envoié ensuite à Cléopatre, à laquelle il laissoit le soin de ses funérailles & de sa sépulture.

Titius & Plancus.

Il y a pourtant des auteurs qui croient que ce testament fut une piéce supposée par César pour rendre Antoine plus odieux au peuple. En effet, quelle apparence y a-t-il qu'Antoine, qui savoit bien à quel point le peuple Romain étoit jaloux de ses droits & de ses coutumes, eût voulu lui confier l'exécution d'un testament qui les violoit avec tant de mépris?

Quand César eut une armée & une flote prêtes, qui lui parurent suffisantes pour faire tête à son ennemi, il déclara aussi la guerre de son côté. Mais dans le Décret que le peuple donna pour cet effet, il fit mettre que c'étoit contre Cléopatre; & ce fut par une politique rafinée qu'il en usa ainsi, & qu'il ne voulut pas mettre le nom d'Antoine dans sa déclaration, quoique ce fût contre lui effectivement que se fît la guerre. Car, outre qu'il mettoit Antoine dans son tort, en le rendant l'aggresseur dans une guerre

contre sa patrie, il ménageoit par là ceux qui étoient encore attachés à Antoine, dont le nombre & le crédit pouvoient être redoutables, & il auroit falu nécessairement les déclarer ennemis de la République, si Antoine avoit été nommé expressément dans le Décret.

Antoine retourna d'Athénes à Samos, où toute la flote étoit assemblée. Elle étoit composée de cinq cens vaisseaux de guerre d'une grandeur & d'une structure extraordinaire, aiant plusieurs ponts élevés les uns par-dessus les autres, avec des tours sur la poupe & sur la proue d'une hauteur prodigieuse: de sorte qu'à voir ces superbes bâtimens au milieu de la mer, on les eût pris pour des îles flotantes. Il faloit un si grand équipage pour faire une bonne manœuvre sur ces pesantes machines, qu'Antoine, ne pouvant trouver assez de matelots, avoit été obligé de se servir de laboureurs, d'artisans, de muletiers, & de toutes sortes de gens sans expérience, plus propres à causer du trouble, qu'à rendre un bon service.

On embarqua sur cette flote deux cens mille hommes de pié, & douze mille chevaux. Les Rois de Libye, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagéne, & de Thrace, s'y trouvoient en personne: & ceux de Pont, de Judée, de Lycaonie, de Galatie, & des Médes, y avoient envoié leurs troupes. On ne peut voir de spectacle plus pompeux que celui de cette flote lorsqu'elle se fut mise en mer, & qu'elle eut déploié ses voiles. Mais rien n'égaloit la magnificence de la galére de Cléopatre, toute brillante d'or, avec des voiles de pourpre, ses flames & ses banderoles se jouant au gré du vent, pendant que les trompettes & les autres instrumens de guerre faisoient entendre des airs d'allégresse & de triomphe. Antoine la suivoit de près dans une galére qui n'étoit guéres moins ornée. Cette [a] Reine, enivrée de sa fortune & de sa grandeur, & n'écoutant que

a Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum: quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria. *Horat. Od.* 37. *lib.* 1.

son ambition effrénée, menaçoit follement le Capitole d'une ruine prochaine, & se préparoit avec sa troupe infame d'Eunuques à détruire pour toujours l'Empire Romain.

De l'autre côté on voioit moins de pompe & d'éclat, mais plus de réalité. César n'avoit que deux cens cinquante vaisseaux, & quatre-vingts mille hommes d'infanterie, avec autant de chevaux qu'Antoine. Mais il n'avoit dans ses troupes que des soldats d'élite, & sur sa flote que des matelots expérimentés. Ses vaisseaux étoient moins grands que ceux d'Antoine, mais aussi ils étoient plus légers & plus propres au combat.

César avoit son rendez-vous à Brunduse, & Antoine s'avança jusqu'à Corcyre. Mais la belle saison étoit passée, & le mauvais tems approchoit. L'un & l'autre furent obligés de se retirer, de mettre leurs troupes en quartier d'hiver, & leurs flotes dans de bons ports, pour y attendre le printems.

AN. M. 3973. AV. J. C. 31. Antoine & César, dès que la saison le leur permit, se remirent en campagne par mer & par terre. Les deux flotes entrérent dans le golfe Ambracien en Epire. Les plus braves & les plus expérimentés Officiers d'Antoine lui conseilloient de ne point hazarder un combat naval, de renvoier Cléopatre en Egypte, & de gagner promtement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, parce que son armée, composée de très bonnes troupes, & beaucoup supérieure à celle de César, sembloit lui promettre la victoire; au lieu qu'une flote, aussi mal équipée que la sienne, quelque nombreuse qu'elle fût, lui laissoit peu d'espérance. Mais il y avoit lontems qu'Antoine n'étoit plus susceptible d'un bon conseil, ne faisant que ce qui plaisoit à Cléopatre. Cette orgueilleuse Princesse, qui ne jugeoit des choses que par l'extérieur, croioit que sa flote étoit invincible, & que les vaisseaux de César n'en pourroient approcher sans se briser. D'ailleurs elle sentoit bien, qu'en cas de malheur il lui seroit bien plus aisé de se sauver sur ses vaisseaux que par terre. Son avis prévalut donc sur celui de tous les Généraux.

Le 4. avant les Nones de Septembre. La bataille se donna le second jour de Septembre à l'embouchure du golfe d'Ambracie, près de la ville d'Actium, à la vûe des armées de terre, dont l'une étoit rangée en bataille

bataille sur la côte du nord, & l'autre sur celle du midi de ce détroit, attendant le succès du combat. Il fut douteux pendant quelque tems, & parut aussi favorable à Antoine qu'à César jusqu'à la retraite de Cléopatre. Cette Reine, effraiée du bruit du combat, où tout étoit terrible pour une femme, prit la fuite lorsqu'il n'y avoit aucun danger pour elle, & entraîna avec elle toute son escadre Egyptienne, qui étoit de soixante vaisseaux de haut bord, avec lesquels elle fit voile du côté du Péloponnése. Antoine, qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & céda à César une victoire qu'il lui avoit très bien disputée jusques-là. Elle couta pourtant encore cher au Vainqueur. Car les vaisseaux d'Antoine se battirent si bien après son départ, que, quoique le combat eût commencé vers le milieu du jour, il ne finit que quand la nuit vint, de sorte que les troupes de César furent obligées de la passer sur leurs vaisseaux.

Le lendemain, César, voiant sa victoire complette, détacha une escadre pour poursuivre Antoine & Cléopatre. Mais cette escadre, desespérant de les atteindre à cause de l'avance qu'ils avoient, revint bientôt rejoindre le gros de la flote. Antoine étant entré dans le vaisseau Amiral que montoit Cléopatre, alla s'asseoir à la proue, où, la tête appuiée sur ses deux mains, & les deux coudes sur les genoux, il demeura comme un homme accablé de honte & de rage, repassant dans une profonde mélancolie sa mauvaise conduite, & les malheurs qu'elle lui avoit attirés. Il se tint dans cette posture, & dans ces noires pensées, pendant les trois jours qu'ils mirent à se rendre à Ténare, sans voir Cléopatre, ni lui parler. Au bout de ce tems-là, ils se revirent, & vécurent ensemble à l'ordinaire.

Promontoire de la Laconie.

L'armée de terre restoit encore entiére, forte de dix-huit Légions, & de vingt-deux mille chevaux, sous la conduite de Canidius Lieutenant Général d'Antoine; & elle auroit pu faire tête à César, & lui causer bien de l'embarras. Mais se voiant abandonnée par ses Généraux, elle se rendit à César, qui la reçut à bras ouverts.

De Ténare, Cléopatre prit la route d'Alexandrie, & Antoine celle de Libye, où il avoit laissé une armée con-

ſidérable pour garder les frontiéres du pays. En débarquant, il apprit que Scarpus, qui commandoit cette armée, s'étoit déclaré pour Céſar. Il fut ſi frapé de ce coup, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre, qu'il vouloit ſe tuer, & ſes amis eurent de la peine à l'en empécher. Il ne lui reſtoit donc plus d'autre parti à prendre, que de ſuivre Cléopatre à Alexandrie, où elle étoit arrivée.

En approchant du port, elle craignit, ſi l'on apprenoit ſon malheur, qu'on ne lui en refuſât l'entrée. Elle fit couronner ſes vaiſſeaux, comme ſi elle fût revenue victorieuſe. A peine y fut-elle entrée, qu'elle fit mourir tous les grands Seigneurs de ſon roiaume qui lui étoient ſuſpects, de peur que, lorſqu'on ſauroit ſa défaite, ils n'excitaſſent des ſéditions contr'elle. Antoine la trouva dans ces ſanglantes exécutions.

AN. M. 3974. Av. J. C. 30. Elle forma, bientôt après, un autre deſſein bien extraordinaire. Pour éviter de tomber entre les mains de Céſar, qu'elle voioit bien qui la pourſuivroit en Egypte, elle ſongeoit à faire tranſporter ſes vaiſſeaux de la mer Méditerranée dans la mer Rouge par l'Iſthme qui n'a que trente lieues de largeur; & à mettre enſuite tous ſes tréſors dans ces vaiſſeaux, & dans les autres qu'elle avoit déja ſur cette mer. Mais les Arabes qui demeuroient ſur cette côte aiant brulé tous les vaiſſeaux qu'elle y avoit, elle fut obligée d'abandonner ce deſſein.

Changeant donc de réſolution, elle ne ſongea plus qu'à gagner Céſar qu'elle regardoit comme ſon vainqueur, & à lui faire un ſacrifice d'Antoine que ſes malheurs lui avoient rendu indiférent. Tel étoit l'eſprit de cette Princeſſe. Quoiqu'elle aimât juſqu'à la fureur, elle avoit encore plus d'ambition que d'amour; & la Couronne lui étant plus chere que ſon mari, elle ſongeoit à la conſerver au prix de la vie d'Antoine. Mais lui cachant ſes ſentimens, elle lui perſuada d'envoier des Ambaſſadeurs à Céſar, pour négocier avec lui un Traité de paix. Elle joignit ſes Ambaſſadeurs à ceux d'Antoine, mais leur donna ordre de traiter pour elle en particulier. Céſar ne voulut point voir les Ambaſſadeurs d'Antoine: il renvoia ceux de Cléopatre avec une réponſe favorable. Il ſouhaitoit avec paſſion s'aſſurer de ſa perſonne

& de ses trésors: de sa personne, pour en honorer son triomphe; de ses trésors, pour se mettre en état de paier les dettes qu'il avoit contractées pour cette guerre. Ainsi il lui laissa entrevoir de grandes espérances, si elle vouloit lui sacrifier Antoine.

Celui-ci, depuis son retour de Libye, s'étoit retiré dans une maison champêtre qu'il avoit fait bâtir exprès sur les bords du Nil, pour y jouir de l'entretien de deux amis qui l'y avoient suivi. Dans cette solitude, il sembloit qu'il écoutoit avec plaisir les sages discours de ces deux Philosophes. Mais, comme ils n'avoient pu lui arracher du cœur l'amour de Cléopatre, cause unique de tous ses malheurs, cette passion, qu'ils n'avoient que suspendue, ne fut pas lontems à reprendre son premier empire. Il retourna à Alexandrie, se livra de nouveau aux charmes & aux caresses de Cléopatre, &, dans le dessein de lui plaire, il envoia de seconds Députés à César, pour lui demander la vie à des conditions si honteuses, qu'il offroit de la passer à Athénes comme un simple particulier, pourvû que César assurât le roiaume d'Egypte à Cléopatre & à ses enfans.

Cette seconde députation n'aiant pas été plus favorablement reçue que la premiére, Antoine essaia d'étoufer en lui-même le sentiment des maux présens, & la crainte de ceux dont il étoit menacé, en se livrant sans mesure à la bonne chere & aux plaisirs. Ils se régaloient tour à tour Cléopatre & lui, & à l'envi l'un de l'autre se donnoient des repas d'une magnificence incroiable.

La Reine cependant, qui prévoioit ce qui pourroit arriver, ramassoit toutes sortes de poisons; & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condannés à mort qui étoient gardés dans les prisons. Aiant vû par ses expériences, que les poisons qui étoient forts faisoient mourir promtement, mais dans de grandes douleurs; & que ceux qui étoient doux causoient une mort tranquille mais lente: elle essaia des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le

ſeul qui ne cauſoit ni convulſions ni tranchées, & qui précipitant ſeulement dans une peſanteur & dans un aſſoupiſſement accompagné d'une petite moiteur au viſage, & d'un amortiſſement de tous les ſens, éteignoit doucement la vie, de ſorte que ceux qui étoient en cet etat ſe fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui ſont profondément endormis. Ce fut là le poiſon auquel elle ſe fixa.

Pour diſſiper les ſoupçons & les ſujets de plainte d'Antoine, elle ſe mit à le careſſer encore plus que de coutume; de ſorte que, n'aiant célébré le jour de ſa propre naiſſance qu'avec peu de ſolennité, & convenablement à l'état préſent de ſa fortune, elle célébra celui de la naiſſance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au-deſſus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, juſques-là que pluſieurs des conviés qui étoient venus pauvres à ce feſtin, s'en retournérent riches.

Céſar, ſachant de quelle importance il lui étoit de ne pas laiſſer ſa victoire imparfaite, paſſa au commencement du printems en Syrie, & de là alla ſe préſenter devant Péluſe. Il envoia ſommer le Gouverneur de lui ouvrir les portes: & Séleucus, qui y commandoit pour Cléopatre, en aiant reçu des ordres ſecrets, livra la ville ſans ſouffrir le ſiége. Le bruit de cette trahiſon ſe répandit dans la ville. Cléopatre, pour ſe purger de cette accuſation, remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus; afin qu'il les fît mourir pour ſe venger de ſa perfidie. Quel monſtre que cette Princeſſe! Elle réunit en ſa perſonne les vices les plus odieux: le renoncement à toute pudeur, la mauvaiſe foi, l'injuſtice, la cruauté; &, ce qui met le comble à tout le reſte, les faux dehors d'une amitié trompeuſe; qui cache un deſſein formé de livrer à ſon ennemi celui qu'elle comble des careſſes les plus tendres, & des marques de l'attachement le plus vif & le plus ſincére. Voila où conduit l'ambition, qui étoit ſon vice dominant.

Elle avoit fait bâtir, tout joignant le temple d'Iſis, des tombeaux & des ſalles ſuperbes, tant par leur beauté & par leur magnificence, que par leur élévation. Elle y fit porter tous ſes meubles les plus précieux, l'or, l'argent,

les pierreries, l'ébéne, l'ivoire, & quantité de parfums & de bois aromatiques, comme si elle eût eu dessein d'en faire un bucher, sur lequel elle eût voulu se consumer avec tous ses trésors. César, allarmé pour toutes ses richesses, & craignant que, réduite au desespoir, elle ne les fit brûler, lui dépéchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes espérances d'un traitement plein de douceur & d'humanité ; & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant, il campa près de l'Hippodrome. Il espéroit de se rendre bientôt maître de la ville par le moien des intelligences qu'il entretenoit avec Cléopatre, sur lesquelles il ne comptoit pas moins que sur son armée.

Antoine ignoroit les intrigues de cette Princesse, & ne voulant point ajouter foi à ce qu'on lui en raportoit, il se préparoit à une bonne défense. Il fit une vigoureuse sortie, & après avoir fort maltraité les assiégeans, & vivement poursuivi jusqu'aux portes du camp un détachement de cavalerie qu'on avoit envoié contre lui, il rentra victorieux dans la ville. C'étoit le dernier effort d'une valeur mourante, qui acheva d'épuiser dans cet exploit ce qui lui restoit de forces & de sentimens pour la gloire. Car, au lieu de profiter de cet avantage, & de penser sérieusement à sa défense en observant les démarches de Cléopatre qui le trahissoit, il vint tout armé se jetter à ses piés, & lui baiser les mains. On entendit après tout le palais d'Alexandrie retentir d'acclamations, comme si le siége eût été levé ; & Cléopatre, qui ne cherchoit qu'à amuser Antoine, fit préparer un magnifique repas, où ils passérent ensemble le reste du jour & une partie de la nuit.

Le lendemain matin, Antoine résolut d'attaquer César par mer & par terre. Il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étoient dans la ville ; & de là il regarda ses galéres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais il fut bien étonné de voir l'Amiral de Cléopatre baisser le pavillon lorsqu'il fut à portée de celui de César, & lui livrer toute sa flote.

Cette trahiſon ouvrit les yeux à Antoine, & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ſes amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Dans cette extrémité, il voulut ſe ſignaler par un acte extraordinaire de courage, capable, ſelon lui, de lui faire beaucoup d'honneur. Il envoia défier Céſar à un combat ſingulier. Céſar fit réponſe, que ſi Antoine étoit las de vivre, il avoit d'autres moiens pour mourir. Antoine ſe voiant moqué par Céſar, & trahi par Cléopatre, rentra dans la ville, & dans le moment même il fut encore abandonné de toute ſa cavalerie. Alors, plein de rage & de deſeſpoir, il courut au palais dans le deſſein de ſe venger de Cléopatre: mais il ne la trouva point.

Cette artificieuſe Princeſſe, qui avoit prévû ce qui arriva, voulant ſe dérober à la colére d'Antoine, s'étoit retirée dans le quartier où étoient les tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Elle fit dire à Antoine, que préférant une mort honorable à une honteuſe captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ſes ancêtres, où elle avoit auſſi choiſi ſa ſépulture. Antoine, trop crédule, ne ſe donna pas le loiſir d'examiner une nouvelle qui devoit lui être ſuſpecte après toutes les infidélités de Cléopatre; & frapé de l'idée de ſa mort, il paſſa tout d'un coup de l'excès de la colére dans les plus vifs tranſports de douleur, & ne ſongea plus qu'à la ſuivre dans le tombeau.

Aiant pris cette furieuſe réſolution, il s'enferma dans ſa chambre avec un eſclave, & s'étant fait ôter ſa cuiraſſe, il lui commanda de lui enfoncer le poignard dans le ſein. Mais cet eſclave, plein de fidelité, d'affection, & de reſpect pour ſon Maître, s'en perça lui-même, & tomba mort à ſes piés. Antoine regardant cette action comme un exemple qu'il devoit ſuivre, s'enfonça ſon épée dans le corps, & tomba ſur le plancher dans un ruiſſeau de ſon ſang qu'il méla avec celui de ſon eſclave. Il arriva dans ce moment un Officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt prononcer le nom de Cléopatre, qu'il revint de ſon évanouiſſement, & apprenant qu'elle étoit vivante, il ſouffrit qu'on

pansât sa blessure, & se fit ensuite porter à la forteresse où elle s'étoit enfermée. Cléopatre ne permit point qu'on ouvrît les portes pour le faire entrer, dans la crainte de quelque surprise: mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaînes & des cordes. On y attacha Antoine, & Cléopatre, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Antoine, tout couvert de sang, & la mort peinte sur le visage, étoit guindé en haut, tournant ses yeux mourans vers Cléopatre, & lui tendant ses foibles mains, comme pour la conjurer de recevoir ses derniers soupirs: & Cléopatre, le visage tendu, & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort, pendant que ceux d'en bas, qui ne pouvoient l'aider autrement, l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ses habits sur lui, se frapant le sein, se meurtrissant la poitrine; & lui essuiant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit son Prince, son Seigneur, son cher Epoux. En faisant ces tristes exclamations, elle coupoit les cheveux d'Antoine suivant la superstition des payens, qui croioient soulager par là ceux qui mouroient d'une mort violente.

Antoine aiant repris ses sens, & voiant l'affliction de Cléopatre, lui dit, pour la consoler, qu'il mouroit heureux puisqu'il mouroit entre ses bras; & qu'au reste il ne rougissoit point de sa défaite, n'étant point honteux à un Romain d'être vaincu par des Romains. Il l'exhorta ensuite à sauver sa vie & son roiaume, pourvû qu'elle le pût faire avec honneur, & à se donner de garde des traîtres de sa Cour, aussi bien que des Romains de la suite de César, ne se fiant qu'à Proculeius. Il expira en achevant ces paroles.

Dans le moment même Proculeius arriva de la part de César, qui n'avoit pu retenir ses larmes au triste récit qu'on lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, & à la vûe de l'épée teinte du sang d'Antoine qu'on lui présenta. Il avoit ordre surtout de se rendre maître de Cléopatre, & de la prendre en vie s'il étoit possible. La Princesse refusa de se remettre entre ses mains. Elle eut pourtant avec lui une

conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau. Il s'approcha seulement de la porte, qui étoit bien fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlérent assez lontems ensemble, elle demandant toujours le roiaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son raport à César, qui sur l'heure, envoia Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha de la porte comme avoit fait Proculeius, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Pendant ce tems-là Proculeius approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux Officiers qui étoient avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes qui étoient enfermées avec elle le voiant, s'écria toute éperdue: *Malheureuse Cléopatre, vous voila prise!* Cléopatre tourne la tête, voit Proculeius, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeius courant à elle très promtement, & la prenant entre ses bras: *Vous vous faites tort*, lui dit-il, *& vous faites tort aussi à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence.* En même tems il lui arrache son poignard, & secoue ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoia un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très soigneusement, pour empécher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer; & il chargea Proculeius de savoir de la Reine ce qu'elle desiroit de lui.

César se prépara ensuite à entrer dans Alexandrie, dont personne n'étoit plus en état de lui disputer la conquête. Il en trouva les portes ouvertes, & tous les habitans dans une extrême consternation, ne sachant ce qu'ils avoient à craindre ou à espérer. Il entra dans la ville en s'entretenant avec le Philosophe Aréus, & s'appuiant sur lui avec une sorte de familiarité, pour faire connoitre publiquement

ment le cas qu'il en faisoit. Etant monté au palais, il s'assit sur un tribunal qu'il fit élever, & voiant tout le peuple prosterné à terre, il leur commanda de se lever. Puis il leur dit qu'il leur pardonnoit pour trois raisons. La premiére, à cause d'Alexandre le Grand leur fondateur: la seconde, à cause de la beauté de leur ville: & la troisiéme, à cause d'Aréus l'un de leurs citoiens, dont il estimoit le mérite & le savoir.

Cependant Proculeius s'acquittoit de sa commission auprès de la Reine, qui d'abord ne demanda rien à César que la permission d'ensevelir Antoine, qui lui fut accordée sans peine. Elle n'épargna rien pour rendre sa sépulture magnifique suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer son corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

César ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de son deuil: mais, lorsqu'il crut le pouvoir faire avec bienséance, il se fit introduire dans sa chambre, après lui en avoir demandé la permission, voulant par les égards qu'il avoit pour elle lui cacher son dessein. Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort simple & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promtement, & alla se jetter à ses genoux horriblement défigurée, les cheveux en desordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, & le sein couvert de meurtrissures & de plaies. Cependant cette grace naturelle, & cette fierté que sa beauté lui inspiroit, n'étoient pas entiérement éteintes, & malgré le pitoiable état où elle étoit réduite, de ce fond même de tristesse & d'abbattement il en sortoit, comme d'un sombre nuage, des traits vifs & des espéces de raions qui éclatoient dans ses regards & dans tous les mouvemens de son visage. Quoique presque mourante, elle ne desespéroit pas d'inspirer encore de l'amour à ce jeune Vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à César & à Antoine.

La chambre où elle le reçut, étoit pleine des portraits de Jules-César. » Seigneur, lui dit-elle en lui montrant ces tableaux, » voila les images de celui qui vous a adopté

» pour vous faire ſuccéder à l'Empire Romain, & à qui » je ſuis redevable de ma Couronne. « Puis, tirant de ſon ſein les lettres qu'elle y avoit cachées : » Voila auſſi, con- » tinua-t-elle en les baiſant, les chers témoignages de ſon » amour. « Elle en lut enſuite quelques-unes des plus ten- dres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards paſſionnés. Mais elle emploia inutilement tous ces artifices ; &, ſoit que ſes charmes n'euſſent plus le pouvoir qu'ils avoient eu dans ſa jeuneſſe, ou que l'am- bition fût la paſſion dominante de Céſar, il ne parut point touché de ſa vûe ni de ſon entretien, ſe contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'aſſurant de ſes bonnes intentions. Elle s'aperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais diſſimulant ſon chagrin, & changeant de diſcours, elle le remercia des complimens que Proculeïus lui avoit faits de ſa part, & qu'il venoit de lui renouveller lui-même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les tréſors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ſes meubles, de ſes pierreries, & de ſes finances. Et comme Séleucus, un de ſes Tréſoriers qui étoit préſent, lui re- procha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, outrée d'une telle inſolence elle lui donna pluſieurs coups ſur le viſage. Puis ſe tournant vers Céſar, » N'eſt-ce pas » une choſe horrible, lui dit-elle, que lorſque vous n'avez » pas dédaigné de me venir voir, & que vous avez bien » voulu me conſoler dans le triſte état où je me trouve, » mes propres domeſtiques viennent m'accuſer devant » vous ſous prétexte que j'aurai réſervé quelque bijou de » femme, non pour en orner une miſérable comme moi, » mais pour en faire un petit préſent à Octavie votre ſœur, » & à Livie votre épouſe, afin que leur protection attire » de votre part un traitement favorable à une infortunée » Princeſſe ?

Céſar fut ravi de l'entendre parler ainſi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inſpiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit diſpoſer à ſon gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; & après l'avoir aſſurée qu'il

la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Elle savoit bien qu'elle étoit observée par les gardes qu'on lui avoit donnés, qui, sous prétexte de lui faire honneur, la suivoient par tout; & que d'ailleurs le tems pressoit, le jour du départ de César approchant. Pour le tromper donc encore mieux, elle le fit prier qu'elle pût aller rendre ses derniers devoirs au tombeau d'Antoine, & prendre congé de lui. César lui aiant accordé cette permission, elle s'y rendit effectivement pour baigner ce tombeau de ses larmes, & pour assurer Antoine, à qui elle adressa son discours comme si elle l'eût eu sous les yeux, qu'elle alloit bientôt lui donner une preuve plus certaine de son amour.

Après cette funeste protestation, qu'elle accompagna de ses pleurs & de ses soupirs, elle fit couvrir le tombeau de fleurs, & revint dans sa chambre. Puis elle se mit au bain, & du bain à la table, aiant ordonné qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de la table, elle écrivit un billet à César, & aiant fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle, se mit sur un lit de repos, & demanda une corbeille où il y avoit des figues, qu'un paysan venoit d'apporter. Elle la mit auprès d'elle, & un moment après on la vit se coucher sur son lit, comme si elle se fût endormie. Mais c'est que l'aspic, qui étoit caché parmi les fruits, l'aiant piquée au bras qu'elle lui avoit tendu, le venin avoit aussitôt gagné le cœur, & l'avoit tuée sans douleur, & sans qu'on s'en aperçût. Les gardes avoient ordre de ne rien laisser passer, qui ne fût visité exactement: mais ce paysan travesti, qui étoit un fidéle serviteur de la Reine, joua si bien son personnage, & il parut si peu d'apparence de tromperie dans un panier de fruits, que les gardes le

laissérent entrer. Ainsi toute la prévoiance de César lui fut inutile.

Il ne douta point de la résolution de Cléopatre, après avoir lu le billet qu'elle lui avoit écrit, pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau; & il dépécha promtement deux Officiers pour la prévenir. Mais, quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouvérent morte.

Cette [a] Princesse étoit trop fiére, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du Vainqueur. Déterminée à mourir, & par là devenue capable des plus féroces résolutions, elle vit d'un œil sec & tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle en avoit régné vingt-deux depuis la mort de son pere. Les statues d'Antoine furent abbattues, & celles de Cléopatre demeurérent sur pié, un certain Archibius, qui avoit été attaché au service de Cléopatre, aiant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

Trois millions.

Après la mort de Cléopatre, l'Egypte fut réduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoioit de Rome. Le régne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cens quatre-vingts-treize ans, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3974.

a Ausa & jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, & asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum,
Deliberata morte ferocior:
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.
Horat. Od. 37. *lib.* 1.

CONCLUSION

De toute l'Histoire Ancienne.

Nous avons vû jusqu'ici, sans parler de l'ancien & premier Roiaume d'Egypte, & de quelques Etats séparés des autres & comme isolés, trois grands Empires se succéder l'un à l'autre par une ruine mutuelle pendant une longue suite de siécles, & disparoitre enfin entiérement à nos yeux : l'Empire des Babyloniens, l'Empire des Médes & des Perses, l'Empire des Macédoniens & des Princes Grecs successeurs d'Alexandre. Reste un quatriéme Empire, c'est celui des Romains, qui aiant déja absorbé la plupart de ceux qui l'ont précédé, étendra encore ses conquêtes ; & qui lui-même, après avoir tout soumis à son pouvoir par la force des armes, sera déchiré comme en différens morceaux, & par ce démembrement donnera lieu à l'établissement de presque tous les Roiaumes qui partagent maintenant l'Asie, l'Europe, & l'Afrique. Voila, à proprement parler, un tableau racourci de la durée de tous les siécles, de la gloire & de la puissance de tous les Empires de la terre, en un mot de tout ce que la grandeur humaine a de plus brillant, & de plus capable d'exciter l'admiration. Tout s'y trouve généralement réuni par un heureux concours : la beauté d'esprit & la finesse du goût, accompagnés d'un solide jugement ; le rare talent de la parole porté au plus sublime degré de perfection, sans s'écarter du naturel & du vrai ; la gloire des armes, avec celle des Arts & des Sciences ; la valeur dans les conquêtes, & l'habileté dans le gouvernement. Quelle foule de grands hommes de toute sorte ne se présente point à l'esprit ! Que de Rois puissans & environnés de gloire ! Que de grands Capitaines ! Que de fameux Conquérans ! Que de sages Magistrats ! Que de savans Philosophes ! Que d'admirables Législateurs ! On est enchanté de voir dans de certains siécles & de certains pays comme privilégiés, un zêle ardent pour la justice, un vif amour de la patrie, un noble desintéressement, un généreux mépris des richesses, & une estime

de la pauvreté qui nous étonne & nous effraie, tant elle nous paroit au-dessus des forces humaines.

Voila comme nous pensons & comme nous jugeons. Mais, pendant que nous sommes dans l'admiration & dans l'extase à la vûe de tant de vertus éclatantes, le souverain Juge, seul juste estimateur de toutes choses, n'y voit que petitesse, que bassesse, que vanité, qu'orgueil; &, pendant que les hommes se donnent bien des mouvemens pour perpétuer la puissance de leur maison, pour fonder des roiaumes, & pour les éterniser si cela étoit possible, Dieu, du haut de son trône, renverse tous leurs projets, & fait servir leur ambition même à l'exécution de ses vûes infiniment supérieures à toutes nos pensées. Lui seul connoit son œuvre & ses desseins. Tous les siécles lui sont présens :
Eccli. 36. 19. *conspector seculorum.* Il a marqué à tous les Empires leur sort & leur durée. Dans toutes ces différentes révolutions
Dan. cap. 2. que nous avons vûes, rien n'est arrivé au hazard. On sait que sous l'image de cette statue que vit Nabucodonosor, d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, & les jambes de fer, mais une partie des piés de fer, & l'autre d'argile; Dieu a voulu représenter les quatre grands Empires, réunissant en eux, comme la suite de cette Histoire nous l'a fait voir, tout ce qu'il y a d'éclat, de grandeur, de force, de puissance. Que faut-il au Tout-puissant pour renverser ce formidable Colosse, pour le briser & le réduire en poudre: *Une petite pierre, qui d'elle-même, & sans la main d'aucun homme, se détachant de la montagne, ira fraper ce Colosse au pié. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent, & l'or se briseront tous ensemble, & deviendront comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, & ils disparoitront sans qu'il s'en trouve plus rien en aucun lieu : mais la pierre, qui avoit frapé la statue, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.*

Nous voïons de nos yeux l'accomplissement de cette admirable prophétie de Daniel, du moins pour une partie. Jesus-Christ descendu du ciel pour s'incarner dans le sein sacré de la sainte Vierge sans la participation d'au-

cun homme, eſt la petite pierre détachée de la montagne ſans aucun ſecours humain. Le caractére qui domine dans ſa perſonne, dans ſes parens, dans ſon extérieur, dans ſa maniére d'enſeigner, dans ſes diſciples, en un mot dans tout ce qui l'environnoit, étoit la ſimplicité, la pauvreté, l'humilité, qui fut ſi extrême, qu'elle cacha aux yeux des Juifs orgueilleux l'éclat divin de ſes miracles quelque brillant qu'il fût, & aux yeux du démon même ſi perçans & ſi attentifs les preuves ſenſibles de ſa divinité.

Malgré cette foibleſſe, & cette baſſeſſe même apparente, JESUS-CHRIST fera certainement la conquête de tout l'univers. C'eſt ſous cette idée qu'un Prophéte nous le repréſente : *Exivit vincens ut vinceret.* Son œuvre & ſa miſſion eſt de *former ici à ſon Pere un roiaume qui ne ſera jamais détruit; un roiaume qui ne paſſera point dans un autre peuple* comme ceux dont juſqu'ici nous avons vû l'hiſtoire; *qui renverſera & qui réduira en poudre tous ces roiaumes, & qui ſubſiſtera éternellement.* *Apocal. 6. 2.*

Le pouvoir accordé à JESUS-CHRIST fondateur de cet Empire eſt ſans borne, ſans meſure, & ſans fin. Les Rois, qui ſe glorifient tant dans leur puiſſance, n'ont rien qui approche tant ſoit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point ſur les volontés des hommes, ce qui eſt proprement régner. Leurs ſujets peuvent penſer tout ce qu'ils veulent indépendemment d'eux. Il y a une infinité d'actions particuliéres qui ne ſe font point par leur ordre, & qui échapent à leur connoiſſance auſſibien qu'à leur pouvoir. Leurs deſſeins avortent & s'évanouiſſent, ſouvent de leur vivant même. Toute leur grandeur au moins diſparoit & périt avec eux. Il n'en eſt pas ainſi de JESUS-CHRIST. *Toute puiſſance lui a été donnée dans le ciel & dans la terre.* *Matth. 28. 18.* C'eſt principalement ſur les eſprits & ſur les cœurs qu'il l'exerce. Rien ne ſe fait que par ſon ordre ou par ſa permiſſion. Tout eſt réglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopére directement ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

Pendant que tout eſt en mouvement ſur la terre, que les Etats & les Empires paſſent avec une rapidité incroiable, & que les hommes eux-mêmes, vainement occupés

de ce ſpectacle extérieur, ſont entraînés auſſi par ce torrent ſans preſque s'en apercevoir : il ſe paſſe en ſecret un ordre de choſes inconnu & inviſible, qui décide néanmoins de notre ſort pour l'éternité. La durée des ſiécles n'a pour but que la formation du corps des Elus. Il s'augmente & ſe perfectionne tous les jours. Quand il aura reçu ſon parfait accompliſſement par la mort du dernier des
1. Cor. 15. 24. Elus, *alors viendra la fin & la conſommation de toutes choſes, lorſque* JESUS-CHRIST *aura remis ſon roiaume à Dieu ſon Pere, & qu'il aura détruit tout empire, toute domination, & toute puiſſance.* Puiſſions-nous tous avoir part à cet heureux roiaume, qui a pour loi la vérité, pour roi la charité, & pour durée l'éternité ! *Fiat, fiat.*



LIVRE

LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

DES ARTS
ET
DES SCIENCES.


Agriculture, Architecture, Sculpture, Peinture, Musique.

LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

Combien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu.


L'HISTOIRE des Arts & des Sciences, & de ceux qui s'y sont distingués par un mérite particulier, est, à proprement parler, l'histoire de l'esprit humain; laquelle, en un certain sens, ne le céde point à celle des Princes & des Héros, que l'opi-

Nnnij

nion commune place au suprême degré d'élévation & de gloire. Je ne prétends point, en parlant ainsi, donner atteinte à la différence des états & des conditions, ni confondre ou égaler les rangs que Dieu lui-même a distingués parmi les hommes. Il a mis sur nos têtes les Princes, les Rois, les Chefs des Etats, qu'il a rendu dépositaires de son autorité ; &, après eux, les Généraux d'armée, les Ministres, les Magistrats, & tous ceux avec qui le Souverain partage les soins du gouvernement. L'honneur qu'on leur rend, & les prééminences qu'ils possédent, ne sont point de leur part une usurpation. C'est la divine Providence elle-même qui a marqué leurs rangs, & qui nous commande la soumission, l'obéissance, & le respect pour ceux qui tiennent sa place.

Mais il est un autre ordre de choses, &, s'il est permis de parler ainsi, un autre arrangement de cette même Providence, qui, sans toucher à ce premier genre de grandeur dont j'ai parlé, en établit un autre totalement différent, où la distinction ne vient ni de la naissance, ni des richesses, ni de l'autorité, ni de l'élévation des places, mais uniquement du mérite & du savoir. C'est elle qui régle encore ici les rangs, par le partage libre & purement volontaire des talens de l'esprit, qu'elle distribue comme il lui plait & à qui il lui plait, sans aucun égard pour la qualité & la noblesse des personnes. Elle forme par l'assemblage des Savans en tout genre une nouvelle espéce d'Empire, infiniment plus étendu que tous les autres, qui réunit tous les siécles & tous les pays, sans distinction ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de climats. Ici le roturier se trouve de niveau avec le noble, le sujet avec le Prince, & souvent les devancent.

La loi primitive & le titre légitime pour mériter de solides louanges dans cet Empire Litéraire, est que chacun soit content de sa place ; qu'il ne porte point envie à la gloire des autres ; qu'il les regarde comme des Collégues, destinés, aussibien que lui, par la Providence à enrichir la société, & à en devenir les bienfaiteurs ; & qu'il se souvienne avec reconnoissance de qui il tient ses talens, & pourquoi il les a reçus. Car enfin ceux qui se distinguent le plus

parmi les Savans, peuvent-ils croire qu'ils se soient donné eux-mêmes l'étendue de la mémoire, la facilité de comprendre, l'industrie pour inventer & faire des découvertes, la beauté, la vivacité, la pénétration de l'esprit? & s'ils tiennent d'ailleurs tous ces avantages, pourquoi en tireroient-ils vanité? Mais croient-ils pouvoir en user à leur gré, & ne chercher dans l'usage qu'ils en font que leur gloire & leur réputation? Comme la Providence ne place les Rois sur le trône que pour le bien des peuples, elle ne distribue aussi les divers talens de l'esprit aux hommes que pour l'utilité publique. Mais de même que dans les Etats, on voit quelquefois des usurpateurs & des Tyrans, qui, pour s'élever eux seuls, oppriment tous les autres; il peut y avoir aussi parmi les Savans, si j'ose m'exprimer ainsi, une sorte de tyrannie d'esprit, qui consiste à voir d'un œil jaloux le succès des autres, à être blessé de leur réputation, à rabaisser leur mérite, à n'estimer que soi-même, & à vouloir dominer seul. Défaut haïssable, & qui deshonore les Lettres! La solide gloire de l'Empire Litéraire dont il s'agit, je ne puis trop le répéter, est de travailler, non pour soi, mais pour le genre humain: & c'est, j'ose le dire, ce qui le met beaucoup au-dessus de tous les autres Empires du monde.

Les conquêtes, qui occupent la plus grande partie de l'Histoire, & qui attirent le plus l'admiration, n'ont pour effet ordinaire que le ravage des terres, la destruction des villes, le carnage des hommes. Ces Héros si vantés dans l'antiquité, ont-ils rendu de leur tems un seul homme meilleur? Ont-ils fait beaucoup d'heureux? Et si, par la fondation des villes & des Empires ils ont procuré à la postérité quelque avantage, combien l'ont-ils fait acheter à leurs contemporains par les flots de sang qu'ils ont versés? Ces avantages même sont bornés à certains lieux & à une certaine durée. De quelle utilité sont aujourd'hui pour nous ou Nemrod, ou Cyrus, ou Alexandre? Tous ces grands noms, toutes ces victoires qui ont étonné les hommes de tems en tems, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins, sont rentrés dans le néant à notre égard: ce sont des va-

peurs qui se sont dissipées, & des phantômes qui se sont évanouis.

Mais les Inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les siécles. Nous jouissons encore du fruit de leur travail & de leur industrie. Ils ont pourvû de loin à tous nos besoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos usages toute la nature. Ils ont forcé les matiéres les plus intraitables à nous servir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre, & des abymes même de la mer de précieuses richesses: &, ce qui est infiniment plus estimable, ils nous ont ouvert les trésors de toutes les sciences, ils nous ont conduits aux connoissances les plus sublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & sous les yeux ce qu'il y a de plus propre à orner l'esprit, à régler les mœurs, à former de bons citoiens, de bons Magistrats, de bons Princes.

Voila une partie des biens que nous ont procuré ceux qui ont inventé & perfectionné les Arts & les Sciences. Pour en mieux connoitre le prix & la valeur, transportons-nous en esprit jusqu'à l'enfance du monde, & jusqu'à ces siécles grossiers, où l'homme, condanné à manger son pain à la sueur de son front, se trouvoit sans secours & sans instrumens, obligé néanmoins de labourer la terre pour en tirer sa nourriture, de se construire des cabanes & des toits pour se mettre en sureté, de se préparer des vétemens pour se défendre du froid & des pluies, en un mot d'imaginer les moiens de satisfaire à tous les besoins de la vie. Que de travaux ! que d'embarras ! quelles inquiétudes ! Tout cela nous a été épargné.

Nous ne sentons point assez l'obligation que nous avons à ces hommes également industrieux & laborieux, qui ont fait les premiers essais des Arts, & qui se sont appliqués les premiers à ces utiles mais pénibles recherches. Si nous sommes commodément logés, si nous sommes vétus, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étofes & des-

habits, travaillent en cuivre & en fer; &, pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau & le burin, qu'elles touchent des instrumens. Ce sont là des avantages & des bienfaits solides, stables, permanens; qui ont toujours été en croissant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les siécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui se perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les Conquérans ensemble ont-ils fait quelque chose, qui puisse être mis en parallèle avec de tels services? Cependant toute notre admiration se tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces Héros de sang; & à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais il faut remonter plus haut, & rendre un juste hommage de louange & de reconnoissance à celui qui seul en a été & en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les payens même, & Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie: *Omnes mortales sic habent, externas commoditates à diis se habere.* *Lib. 3. de nat. deor. n. 86.*

Pline le Naturaliste s'explique encore plus fortement: c'est en parlant des merveilleux effets des simples & des herbes par raport aux maladies; & l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets qui paroissent encore plus étonnans. [a] » C'est, dit-il, connoitre mal les présens » de la Divinité, & les paier d'ingratitude, que de vou- » loir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroit » avoir donné lieu à ces découvertes, cela est vrai: mais » ce hazard est Dieu même; & par ce nom, aussibien que » par celui de Nature, c'est lui seul qu'il faut entendre. *Plin. lib. 20. in Proœm. Id lib. 27. cap. 1. 2. & 3.*

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de raport & de proportion qui paroit par exemple entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matiére

a Quæ si quis ullo fortè ab homine excogitari potuisse credit, ingratè deorum munera intelligit... Quod certè casu repertum quis dubitet?.. Hic ergo casus, hic est ille, qui plurima in vita invenit Deus. Hoc habet nomen, per quem intelligitur eadem & parens rerum omnium & magistra Natura. *Plin.*

brute cachée dans la terre dont on les forme ; entre une toile soit fine & déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre ; entre des étofes de toute sorte, & la toison des brebis ; entre la beauté éclatante de la soie, & la difformité d'un hideux insecte : on doit se convaincre, que jamais l'homme abandonné à ses propres lumiéres, n'auroit pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme Pline l'a remarqué, que le hazard paroit avoir donné lieu à la plupart des inventions. Mais qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événemens fortuits comme sous autant de voiles, au travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnoit aisément la main bienfaisante qui nous comble de tant de biens!

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la derniére facilité, & qui ont pourtant échapé pendant tous les siécles précédens aux lumiéres & aux recherches de tant de personnes appliquées à étudier & à perfectionner les Arts ; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voioient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins soit à eau soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire en un moment, ce qu'on avoit été si lontems à graver avec le burin ? Il n'y a néanmoins qu'environ trois cens ans que l'art d'imprimer des Livres a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens Conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La Boussole, c'est-à-dire une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boëtte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autres propriétés de l'aiman, ont-ils été si lon-

tems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance ?

On doit, ce me semble, également conclure, & de l'incroiable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence, & qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde ; & de l'extrême facilité d'autres inventions qui sembloient se montrer d elles-mêmes, & qui cependant n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Etre supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

Nous ignorons à la vérité les raisons de la différente conduite que Dieu a gardée dans la manifestation de ces mystéres de la nature, du moins pour la plupart : mais elle n'en est pas pour cela moins respectable. Ce qu'il en laisse quelquefois entrevoir dans certaines découvertes, doit nous instruire pour toutes les autres. Christophe Colombe conçoit le dessein d'aller chercher de nouvelles terres. Il s'adresse pour cela à plusieurs Princes, qui regardent son entreprise comme une folie : elle paroissoit telle en effet. Mais il portoit en lui-même, par raport à cette entreprise, un panchant comme naturel, un desir ardent & persévérant, qui le rendoit empressé, inquiet, invincible à tous les obstacles & à toutes les remontrances. Qui lui avoit inspiré ce hardi dessein, & donné cette constance inébranlable, sinon Dieu, qui avoit résolu de toute éternité de faire passer la lumiére de l'Evangile aux peuples du nouveau monde ? L'invention de la Boussole en fut l'occasion. La Providence avoit marqué un tems précis pour ce grand événement. Le moment n'en pouvoit être ni avancé, ni retardé. Voila pourquoi cette découverte a été si lontems différée, & ensuite si promtement & si courageusement exécutée.

Après ces observations que j'ai cru nécessaires pour plusieurs de mes Lecteurs, j'entrerai en matiére. Je diviserai en trois Livres tout ce qui regarde les Arts & les Sciences. Dans le premier, je traiterai de l'Agriculture, du Commerce, de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique. Dans le second, je parlerai de

la Science militaire, & de ce qui regarde la levée & l'entretien des troupes, les batailles, & les siéges tant par terre que par mer. Dans le dernier Livre, qui terminera tout mon Ouvrage, je parcourrai les Arts & les Sciences qui ont plus de raport à l'esprit: la Grammaire, la Poétique, l'Histoire, la Rhétorique, & la Philosophie; avec toutes les parties qui en dépendent, ou qui y ont quelque raport.

Je dois avertir par avance, avec la franchise dont j'ai fait profession jusqu'ici, que j'entreprends de traiter une matiére, dont plusieurs parties me sont presque entiérement inconnues. J'ai besoin, par cette raison, d'une nouvelle indulgence. Je demande qu'il me soit permis d'user librement, comme j'ai toujours fait, (& j'y suis forcé plus que jamais) de tous les secours que je trouverai à ma rencontre. Je courrai risque de perdre la gloire d'être Auteur & Inventeur. J'y renonce volontiers, pourvû que je puisse avoir celle de plaire à mes Lecteurs, & de leur être de quelque utilité. On ne doit point s'attendre à trouver ici une érudition profonde, comme la matiére semble le comporter. Je ne prétends point instruire les Savans, mais choisir ce qu'il y a dans tous les Arts le plus à la portée du commun des Lecteurs.



CHAPITRE PREMIER.

DE L'AGRICULTURE.

ARTICLE PREMIER.

Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.

JE PUIS bien avec justice mettre à la tête des Arts l'Agriculture, qui a certainement sur tous les autres l'avantage & de l'antiquité & de l'utilité. On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le monde, puisque c'est dans le Paradis terrestre même qu'elle a pris naissance, lorsqu'Adam, sorti tout récemment des mains de son Créateur, possédoit encore le précieux mais fragile trésor de son innocence. Dieu l'aiant placé dans ce jardin de délices, lui en ordonna la culture, *ut operaretur illum*: non une culture pénible & laborieuse, mais facile & agréable, qui devoit lui tenir lieu d'amusement, & lui faire contempler de plus près dans les productions de la terre la sagesse & la libéralité de son Maître. *Gen. 2. 15.*

Le péché d'Adam aiant renversé tout cet ordre, & lui aiant attiré le funeste arrêt qui le condanna à manger son pain à la sueur de son visage, Dieu changea son plaisir en châtiment, & l'assujettit à un dur travail, qu'il n'auroit jamais connu, s'il avoit toujours ignoré le mal. La terre, devenue sourde & rebelle à ses ordres en punition de sa revolte contre Dieu, se couvrit de ronces & d'épines. Il falut lui faire violence pour la contraindre de paier à l'homme un tribut, dont son ingratitude l'avoit rendu indigne, & la forcer par le labourage à lui fournir tous les

ans une nourriture qui lui étoit auparavant donnée gratuitement & sans peine.

On voit par là jusqu'où remonte l'origine de l'Agriculture, qui, de punition qu'elle étoit, est devenue, par un singulier bienfait de Dieu, comme la mere & la nourriciére du genre humain. Elle est en effet la source des véritables biens, & des richesses qui ont un prix réel, & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes : qui suffisent à la nécessité, & même aux délices : qui font qu'une nation n'a pas besoin des étrangers, & qu'elle leur est nécessaire : qui sont le principal revenu d'un Etat, & qui lui tiennent lieu de tous les autres s'ils viennent à lui manquer. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées, & que l'espéce en seroit perdue ; quand les perles & les diamans demeureroient cachées dans le sein de la mer & de la terre ; quand le commerce seroit interdit avec les voisins ; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis : la fécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout ; elle fourniroit une ressource abondante aux besoins publics ; & elle serviroit à nourrir & le peuple, & les armées qui le défendroient.

On ne doit pas être surpris, après cela, que l'Agriculture ait été autrefois si fort en honneur chez les anciens : il doit paroitre plutôt bien étonnant qu'elle ait cessé de l'être, & que celle de toutes les professions qui est la plus nécessaire & la plus indispensable, soit tombée dans un si grand mépris. Nous avons vû, dans tout le cours de notre histoire, qu'une des principales attentions des Princes les plus sages & des Ministres les plus habiles, étoit de soutenir & d'encourager l'Agriculture.

Chez les Assyriens & chez les Perses, on récompensoit les Satrapes dans le Gouvernement desquels on trouvoit les terres bien cultivées, & l'on punissoit ceux qui négligeoient ce soin. Numa Pompilius, l'un des plus sages Rois dont il soit parlé dans l'antiquité, & qui a le mieux compris & le plus fidélement rempli les devoirs de la roiauté, avoit partagé tout le territoire de Rome en différens cantons. On lui rendoit compte exactement de la maniére dont ils étoient cultivés ; & il faisoit venir les laboureurs, pour

Dionys. Halicarn. Antiq. Rom. lib. 2. pag. 135.

louer & encourager ceux dont les terres étoient bien tenues, & pour faire des reproches aux autres. Les biens de la terre, dit l'Historien, étoient regardés alors comme les plus justes & les plus légitimes de toutes les richesses, & préférés de beaucoup aux avantages que procure la guerre, qui ne sont pas de longue durée. Ancus Marcius, quatriéme roi des Romains, qui se piquoit de marcher sur les traces de Numa, après le culte des dieux & le respect pour la religion, ne recommandoit rien tant aux peuples que la culture des terres, & la nourriture des troupeaux. Cet esprit se conserva lontems chez les Romains, & [a] dans les tems postérieurs, celui qui s'acquittoit mal de ce devoir, s'attiroit l'animadversion du Censeur. *Id. lib. 3. pag. 177.*

On savoit, par une expérience qui n'avoit jamais trompé, que la culture des terres, & la nourriture des bestiaux qui en est une suite & en fait partie, étoit pour un pays une source assurée & intarrissable de richesse & d'abondance. L'Agriculture ne fut jamais plus considérée en aucun endroit du monde que dans l'Egypte, où elle faisoit un objet spécial du gouvernement & de la politique: & nul pays ne fut plus peuplé, plus riche, plus puissant. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain: c'est au nombre des citoiens, & à l'utilité de leurs travaux.

On a peine à comprendre comment un canton aussi borné que celui de la Terre promise pouvoit contenir & nourrir une multitude presque innombrable d'habitans: c'est que tout le pays étoit cultivé avec un soin extrême.

Ce que l'histoire raporte de l'opulence de plusieurs villes de la Sicile, & en particulier des richesses immenses de Syracuse, de la magnificence de ses édifices, des flotes puissantes qu'elle équipoit, & des armées nombreuses qu'elle mettoit sur pié, paroitroit incroiable s'il n'étoit attesté par tous les Auteurs anciens. D'où croit-on que la Sicile pût tirer de quoi suffire à de si énormes dépenses, sinon du fond même de la terre, qui y étoit mise à profit avec une industrie merveilleuse? On peut juger de l'attention que l'on y donnoit à la culture des terres par le soin

a Agrum malè colere, Censorium probrum judicabatur *Plin.* || *lib. 18. cap. 3.*

que prit l'un des plus puissans Rois de Syracuse (c'est Hieron II) de composer un Livre sur cette matiére, où il donnoit de sages avis & d'excellentes regles pour entretenir & augmenter la fertilité du pays.

Outre Hiéron on [a] nomme encore d'autres Princes, qui n'ont pas jugé indigne de leur naissance & de leur rang de laisser à la postérité des préceptes sur l'Agriculture, tant ils en connoissoient l'utilité & le prix : Attale surnommé Philométor roi de Pergame, & Archélaüs de Cappadoce. Je suis moins étonné que Platon, Xénophon, Aristote, & d'autres Philosophes, qui ont traité en particulier de la politique, n'aient pas omis cet objet qui en fait une partie essentielle. Mais qui s'attendroit de voir paroitre ici sur les rangs un Général Carthaginois ? C'est Magon. Il faloit qu'il eût traité cette matiére bien à fond, puisque son Ouvrage, qu'on trouva à la prise de Carthage, étoit composé de vingt-huit volumes ; & qu'on en fit un grand cas, puisque le Sénat les fit traduire en latin, & qu'un des premiers Magistrats voulut bien se charger de ce soin. Cassius Dionysius d'Utique les avoit traduits de Punique en Grec.

D. Syllanus.

Varr. de re rust. l. 1. c. 1.

Cependant Caton le Censeur avoit déja donné ses livres sur cette même matiére. Car Rome n'étoit point encore entiérement gâtée, & le goût de l'ancienne simplicité s'y conservoit encore jusqu'à un certain point. On se souvenoit au moins avec joie & avec admiration qu'autrefois [b] les Sénateurs habitoient presque toujours à la campagne ; qu'ils cultivoient eux-mêmes avec soin leurs propres terres, sans jamais porter d'avides & d'injustes desirs sur celles des autres ; & que c'étoit souvent à la charue qu'on alloit prendre des Consuls & des Dictateurs. Dans [c] ces heureux tems, dit Pline, la terre, toute glorieuse de se voir cultivée par des mains victorieuses & triomphantes,

a De cultura agri præcipere principale fuit etiam apud exteros. *Plin. lib.* 18. *cap.* 3.

b Antiquitus ab aratro arcessebantur ut Consules fierent... Atilium sua manu spargentem semen qui missi erant convenerunt... Suos agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant. *Cic. pro Rosc. Amer. n.* 50.

c Quænam ergo tantæ ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus Imperatorum colebantur agri, (ut fas est credere) gaudente terra vo-

sembloit faire des efforts, & produire des fruits avec plus d'abondance : c'est-à-dire sans doute que ces grands hommes, également propres à manier la charue & les armes, à ensemencer des terres & à en conquerir, s'appliquant plus sérieusement à l'ouvrage, travailloient aussi avec plus de succès.

En effet, quand un homme de condition qui a un génie supérieur, s'applique aux Arts, l'expérience nous apprend qu'il le fait avec plus d'habileté, plus de lumiére, plus d'industrie, plus de goût, plus d'inventions & de découvertes nouvelles, plus d'essais différens : au lieu qu'un homme du peuple demeure toujours renfermé servilement dans sa routine & dans ses anciennes coutumes. Rien ne le réveille, rien ne l'éleve au-dessus de l'habitude, & après plusieurs années de travail il demeure toujours le même, sans faire aucun progrès dans la profession qu'il exerce.

Ces grands hommes, que je viens de nommer, n'avoient entrepris d'écrire sur l'Agriculture que parce qu'ils en connoissoient l'importance ; & la plupart en avoient fait l'épreuve par eux-mêmes. On sait quel goût Caton avoit pour la vie rustique, & avec quelle application il s'y étoit exercé. L'exemple d'un ancien Romain, dont la métairie *Plut. in Cat. pag. 337.* étoit tout près de la sienne, lui servit infiniment. (C'étoit Manius Curius Dentatus, qui avoit reçu trois fois l'honneur du triomphe.) Caton alloit souvent s'y promener, & considérant la [a] petitesse de cette terre, la pauvreté & la simplicité de la maison, il se sentoit pénétré d'admiration pour cet illustre personnage, qui étant devenu le plus grand des Romains, aiant vaincu les nations les plus

mere laureato, & triumphali aratore : sive illi eâdem curâ semina tractabant, quâ bella, eâdemque diligentiâ arva disponebant, quâ castra : sive honestis manibus omnia lætiùs proveniunt, quoniam & curiosiùs fiunt. *Plin. lib. 18. cap. 3.*

a Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum,
Sæva paupertas, & avitus apto
Cum lare fundus.

belliqueuſes, & chaſſé Pyrrhus de l'Italie, cultivoit lui-même ce petit coin de terre, & après tant de triomphes habitoit encore une ſi chétive maiſon. C'eſt [a] là, diſoit-il en lui-même, que les Ambaſſadeurs des Samnites l'aiant trouvé aſſis auprès de ſon foier où il faiſoit cuire des légumes, & lui aiant offert une groſſe ſomme d'or, reçurent de lui cette ſage réponſe: *Que l'or n'étoit point néceſſaire à celui qui ſavoit ſe contenter d'un tel diner; & que pour lui il trouvoit plus beau de vaincre ceux qui avoient cet or, que de le poſſéder*. Plein de ces penſées, Caton s'en retournoit chez lui, & faiſant de nouveau la revûe de ſa maiſon, de ſes champs, de ſes eſclaves, & de toute ſa dépenſe, il augmentoit ſon ardeur pour le travail, & retranchoit toute vaine ſuperfluité.

Quoique jeune encore, il faiſoit lui-même l'admiration de tous ceux qui le connoiſſoient. Valérius Flaccus, l'un des plus nobles & des plus puiſſans de Rome, avoit des terres contigues à la petite métairie de Caton. Là il entendoit ſouvent parler ſes eſclaves de la maniére de vivre de ſon voiſin, & du travail qu'il faiſoit aux champs. On lui racontoit que dès le matin il alloit aux petites villes des environs plaider & défendre les cauſes de ceux qui s'adreſſoient à lui. Que de là il revenoit dans ſon champ, où, jettant une méchante tunique ſur ſes épaules ſi c'étoit en hiver, & preſque nud ſi c'étoit en été, il travailloit avec ſes domeſtiques; &, après le travail, aſſis avec eux à table, il mangeoit du même pain, & bûvoit * du même vin.

On voit, par ces exemples, juſqu'où ces anciens Romains portoient l'amour de la ſimplicité, de la pauvreté,

a Curio ad focum ſedenti magnum auri pondus Samnites cùm attuliſſent, repudiati ab eo ſunt. *Non enim aurum habere, praclarum ſibi videri dixit, ſed iis qui haberent aurum imperare*. C'eſt Caton lui-même que Cicéron fait ainſi parler dans le Livre de la Vieilleſſe. *n*. 55.

* *Cela me fait ſouvenir d'un beau mot de Pline le jeune, qui ne donnoit point à ſes affranchis du vin différent du ſien. Comme on lui repréſentoit que cela lui devoit couter beaucoup: » Non, dit-il, car mes » affranchis ne boivent pas du même » vin que moi, mais je bois du même » vin qu'eux.* « Quia ſcilicet liberti mei non idem quod ego bibunt, ſed idem ego quod liberti. *Plin. lib.* 2. *Epiſt.* 6.

&

& du travail des mains. Je lis avec un plaisir singulier dans Varron les reproches spirituels & sensés que fait un Sénateur Romain à Appius Claudius l'Augur sur la magnificence de ses maisons de campagne, en les comparant à la simplicité du lieu où ils se trouvoient actuellement. » Ici, » dit-il, on ne voit ni tableaux, ni statues, ni boiserie, ni » plancher parqueté : mais, en récompense, on y trouve » tout ce qui convient au labour des terres, à la culture » des vignes, à la nourriture des bestiaux. Chez vous, tout » brille d'or, d'argent, de marbre : mais nul vestige de » terres labourables, ni de vignobles. On ne rencontre » nulle part ni beuf, ni vache, ni brebi. Point de foin dans » les magazins, point de vendange dans les celliers, point » de moisson dans les greniers. Est-ce donc là une métai- » rie ? En quoi ressemble-t-elle à celle que possédoient vo- » tre aieul & votre bisaieul ? *Varr. lib. 3. cap. 2.*

Depuis que le luxe se fut ainsi introduit chez les Romains, il s'en faloit bien que leurs campagnes fussent tenues comme autrefois, & raportassent autant de revenu. Dans [a] un tems où la terre n'étoit cultivée que par des esclaves & par de vils mercénaires, que pouvoit-on attendre de pareils ouvriers, qu'on ne faisoit travailler qu'à force de mauvais traitemens ? Aussi est-ce un des plus grands défauts, & des plus contraires au bon sens, qu'ont remarqué dans les derniers tems chez les Romains tous ceux qui ont écrit sur ces matiéres : parce que pour cultiver soigneusement des terres, il faut y travailler d'affection & s'y plaire, & pour cela y trouver son intérêt & son profit.

Il est donc très important pour mettre en valeur toute la terre d'un roiaume, ce qui est bien plus utile que d'en étendre les limites, de faire ensorte que chaque pere de famille qui demeure dans les bourgades & les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ qui lui est plus cher que tout autre soit cultivé avec soin ; que sa famille s'y interesse, qu'elle s'y attache, qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par là retenue

a Nunc eadem illa (arva) vincti pedes, damnatæ manus, inscripti vultus exercent... Nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse, quæ fuerint Imperatorum. *Plin. lib. 18. cap. 3.*

dans le pays. Lorſque les gens de la campagne ne ſont pas dans leur bien, & qu'ils ſont ſimplement à gage, ils ne donnent qu'une partie de leurs ſoins, & travaillent même à regret. Un [a] Seigneur & un Maître doivent ſouhaiter que leurs terres, leurs fermes demeurent lontems dans une même famille, & que leurs fermiers ſe ſuccédent de pere en fils : ils s'y affectionnent tout autrement. Et ce qui fait l'intérêt des particuliers, fait auſſi le bien de l'Etat en général.

Mais quand un laboureur ou un fermier, ont acquis quelque bien par leur induſtrie & par leur application, ce qui eſt fort à deſirer pour l'avantage même du Maître, ce [b] n'eſt pas ſur ce bien, dit Cicéron, qu'il faut meſurer les charges qu'on leur impoſe, mais ſur les terres mêmes qu'ils font valoir, dont il faut eſtimer le produit, & examiner équitablement ce qu'elles peuvent porter de charges & d'impoſitions. Car ſurcharger ainſi & accabler ceux qui ont bien fait leurs affaires, uniquement parce qu'ils les ont bien faites, c'eſt punir l'induſtrie & l'éteindre: au lieu que dans tout Etat bien policé on a toujours cru qu'il faloit l'animer par l'émulation & par la récompenſe.

Une des cauſes du peu de produit que l'on tire des terres, eſt qu'on ne regarde point l'Agriculture comme un art qui ait beſoin d'étude, de réflexions, ou de régles: chacun eſt abandonné à ſon goût & à ſa pratique, ſans que perſonne ſonge à en faire un examen ſérieux, à tenter des épreuves, & à joindre les préceptes à l'expérience. Les [c] Anciens ne
Colum. lib. 1. cap. 1. penſoient pas ainſi. Ils jugeoient trois choſes néceſſaires pour réuſſir dans l'Agriculture. *Le vouloir:* il faut l'aimer, s'y affectionner, s'y plaire, prendre à cœur cette occupation, & en faire ſon plaiſir. *Le pouvoir:* il faut être en

a Lucium Voluſium affeverantem audivi, patris familias feliciſſimum fundum eſſe, qui colonos indigenas haberet, & tanquam in paterna poſſeſſione natos, jam inde à cunabulis longa familiaritate retineret. *Colum. lib. 1. cap. 7.*

b Cùm aratori aliquod onus imponitur, non omnes, ſi quæ ſunt præterea, facultates, ſed arationis ipſius vis ac ratio conſideranda eſt, quid ea ſuſtinere, quid efficere poſſit ac debeat. *Cic. Verr. de frum. n. 199.*

c Debemus & imitari alios, & aliter ut faciamus quædam experientia tentare. *Varro, lib. 1. cap. 18.*

état de faire les dépenses nécessaires pour les engrais, pour le labour, & pour tout ce qui peut améliorer une terre; & c'est ce qui manque à la plupart des laboureurs. *Le savoir:* il faut avoir étudié à fond tout ce qui a raport à la culture des terres, sans quoi les deux premiéres parties, non seulement deviennent inutiles, mais causent de grandes pertes au pere de famille, qui a la douleur de voir que le produit des terres ne répond nullement aux frais qu'il a avancés, & à l'espérance qu'il en avoit conçue, parce que les dépenses ont été faites sans discernement & sans connoissance de cause. A ces trois parties on en peut ajouter une quatriéme, & les Anciens ne l'avoient pas oubliée, c'est [a] *l'expérience*, qui domine dans tous les Arts, qui est infiniment au-dessus des préceptes, & qui nous fait mettre à profit les fautes mêmes que nous avons commises: car souvent, c'est en faisant mal qu'on apprend à bien faire.

L'Agriculture étoit dans toute une autre estime chez les Anciens que parmi nous. La preuve en est dans la multitude & la qualité des Ecrivains qui avoient traité cette matiére. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs seuls. Il en a écrit aussi, & Columelle après lui. Ces trois Auteurs latins, Caton, Varron, Columelle, entrent dans un détail merveilleux sur toutes les parties de l'Agriculture. Seroit-ce un travail ingrat & stérile que de comparer leurs avis & leurs réflexions avec la pratique présente?

Columelle, qui vivoit du tems de Tibére, déplore d'une maniére fort vive & fort éloquente le mépris général où de son tems l'Agriculture étoit tombée, & la persuasion où l'on étoit que pour y réussir on n'a besoin d'aucun maître. » Je voi à Rome, dit-il, des écoles de Philosophes, » de Rhéteurs, de Géométres, de Musiciens, &, ce qui » est bien plus étonnant, de gens occupés uniquement, » les uns à préparer des mêts propres à piquer le goût & *Colum. lib. I. in Proœm.*

a Usus & experientia dominantur in artibus, neque est ulla disciplina, in qua non peccando discatur. Nam ubi quid perperam administratum cesserit improsperè, vitatur quod fefellerat, illuminatque rectam viam docentis magisterium. *Colum. ibid.*

» à irriter la gourmandiſe, les autres à orner la tête par
» des friſures artificielles : & je n'en voi aucune pour l'A-
» griculture. [a] Cependant on peut ſe paſſer de tout le
» reſte, & la République a été lontems floriſſante ſans
» tous ces arts frivoles : mais il n'eſt pas poſſible de ſe
» paſſer du labour de la terre, puiſque la vie en dépend.

» D'ailleurs y a-t-il quelque voie plus honnête & plus
» légitime de conſerver ou d'augmenter ſon patrimoine ?
» Seroit-ce le parti des armes, pour amaſſer des dépouil-
» les toujours teintes du ſang humain, & qui cauſent la
» ruine d'une infinité de perſonnes ? Ou celui du trafic,
» qui arrachant les citoiens à leur patrie, les expoſe à la
» fureur des vents & des flots, & les traîne dans un monde
» inconnu pour s'y enrichir ? Ou le [b] commerce de l'argent
» & l'uſure, odieuſe & funeſte même à ceux qu'elle paroit
» ſecourir ? Oſeroit-on comparer à aucun de ces moiens la
» ſage & innocente Agriculture, que le ſeul dérangement
» de nos mœurs a pu rendre mépriſable, &, par une ſuite
» néceſſaire, preſque ſtérile & ſans fruit.

» Bien des gens croient que la ſtérilité de nos terres,
» beaucoup moins fertiles maintenant que dans les tems
» paſſés, vient ou de l'intempérie de l'air & des ſaiſons,
» ou de l'altération des terres mêmes, leſquelles affoiblies
» & épuiſées par un long & continuel travail, ne peuvent
» plus fournir leurs productions avec la même force & la
» même abondance. C'eſt une erreur, dit Columelle. Il
» ne faut pas s'imaginer que la terre, à qui l'Auteur de
» la nature a communiqué une fécondité perpétuelle, ſe
» trouve expoſée à la ſtérilité comme à une eſpéce de
» maladie. Et après qu'elle a reçu de ſon Maître une jeu-
» neſſe divine & éternelle, ce qui l'a fait appeller la mere
» commune de tous, parce qu'elle a toujours enfanté de
» ſon ſein & en enfantera toujours tout ce qui ſubſiſte, il
» n'eſt pas à craindre qu'elle tombe dans la caducité & la
» vieilleſſe comme l'homme. Ce n'eſt point à l'intempérie

a Sine ludicris artibus... olim ſatis felices fuere futuræque ſunt urbes : at ſine agricultoribus nec conſiſtere mortales nec ali poſſe manifeſtum eſt.

b An fœneratio probabilior ſit, etiam his inviſa quibus ſuccurrere videtur ?

» de l'air ni aux années qu'on doit attribuer la stérilité » de nos terres, mais uniquement à notre faute & à notre » négligence : n'en accusons que nous-mêmes, qui aban- » donnons à nos esclaves des campagnes, qui du tems de » nos ancêtres étoient cultivées par les plus gens de bien.

Cette réflexion de Columelle paroit fort solide, & est confirmée par l'expérience. La terre de Chanaan, (& il en faut dire autant des autres) étoit déja très fertile quand le peuple de Dieu en prit possession ; & il y avoit plus de sept cens ans que les Chananéens l'habitoient. Il s'en passa près de mille jusqu'à la captivité de Babylone. On ne voit point dans les dernières années aucune marque ni d'épuisement, ni de vieillesse, sans parler des âges suivans. Si donc depuis plusieurs siécles elle est presque entiérement stérile, comme on le dit, on doit conclure avec Columelle, [a] que ce n'est point qu'elle soit épuisée ou vieillie, mais c'est qu'elle est déserte & négligée. Et l'on doit conclure aussi que la fertilité de certains pays dont il est tant parlé dans l'Histoire, venoit du soin particulier que l'on donnoit au labour de la terre, à la culture des vignes, à la nourriture des troupeaux. Il est tems d'en dire un mot.

ARTICLE SECOND.

Du labour de la terre. Pays célébres chez les Anciens pour l'abondance du blé.

JE ME BORNE, en parlant du labour de la terre, à ce qui regarde le froment, comme en faisant la partie la plus importante.

Les pays les plus renommés pour l'abondance du blé, étoient la Thrace, la Sardaigne, la Sicile, l'Egypte, l'Afrique.

ATHENES tiroit tous les ans de Byzance seule, ville de Thrace, quatre cens mille médimnes de blé : c'est Dé-

a Non igitur fatigatione, quemadmodum plurimi crediderunt, nec senio, sed nostra scilicet inertia minùs benignè nobis arva respondent. *Colum. lib. 2. cap. 2.*

Demosth. in orat. contr. Lept. p. 546. Id. in Phorm. pag. 946. mosthéne qui nous l'apprend. Le médimne contenoit six boisseaux, & de son tems n'étoit vendu que cinq dragmes, c'est-à-dire cinquante sols de notre monnoie. A combien d'autres villes & d'autres contrées la Thrace fournissoit-elle du blé, & combien par conséquent devoit-elle être fertile ?

CE [a] N'EST POINT sans raison que Caton le Censeur, à qui la gravité de ses mœurs fit donner le surnom de Sage, appelloit la Sicile le grenier & la mere nourrice du peuple Romain. En effet c'est de là que Rome d'abord tiroit presque tous ses blés, soit pour la nourriture de ses citoiens, soit pour l'entretien de ses armées. On voit dans Tite-Live que la Sardaigne fournissoit aussi beaucoup de blé aux Romains.

TOUT LE MONDE sait combien le terroir d'Egypte, humecté & engraissé par le Nil, qui [b] lui tenoit lieu de laboureur, étoit fertile en blé. Quand Auguste l'eut réduite en province Romaine, il prit un soin particulier du lit & des canaux de ce fleuve bienfaisant, qui s'étoient peu à peu remplis de limon par la négligence des Rois d'Egypte, & les fit nettoier par les troupes Romaines qu'il y avoit laissées. Il en venoit réguliérement à Rome tous les ans vingt millions de boisseaux de blé. Sans ce secours, la capitale du monde étoit exposée à périr de faim. Elle se vit dans ce danger sous Auguste. Il ne restoit plus de blé dans la ville que pour trois jours. Ce Prince, qui étoit plein de tendresse pour le peuple, avoit résolu de se faire mourir par le poison, si les flotes qu'on attendoit n'arrivoient avant l'expiration de ce tems. Elles arrivérent à propos, & l'on attribua le salut du peuple au bonheur du Prince. Nous verrons qu'on prit depuis de sages précautions pour éviter un pareil danger. *Sext. Aurel. Vict. in epitome.*

L'AFRIQUE, pour la fertilité, ne le cédoit pas à l'E-

a Ille M. Cato Sapiens cellam penariam reip. nostræ, nutricem plebis Romanæ Siciliam nominavit... Itaque ad omnes res Sicilia provincia semper usi sumus; ut, quicquid ex se posset efferre, id non apud eos nasci, sed domi nostræ conditum putaremus. *Cic. Verr.* 3. *n.* 5.

b Nilus ibi coloni vice fungitur. *Plin.*

gypte. On marque une de ses contrées, où un boisseau de blé semé en terre en raportoit cent cinquante. D'un seul grain venoient quelquefois près de quatre cens épis, comme on le voit dans les lettres écrites sur ce sujet à Auguste & à Néron par ceux qui gouvernoient l'Afrique en leur nom. Cela étoit apparemment fort rare. Mais le même Pline, qui raporte ces faits, assure que c'étoit une chose assez ordinaire en Béotie & en Egypte, qu'un grain rendît cent épis : & il fait remarquer à cette occasion l'attention de la Providence, qui a voulu que de toutes les plantes, celle qui est destinée pour la nourriture de l'homme, & par conséquent la plus nécessaire, fût aussi la plus féconde. *Plin. lib. 18. cap. 8.*

J'ai dit que d'abord Rome tiroit presque tous ses blés de la Sicile & de la Sardaigne. Dans la suite, quand elle se fut rendue maitresse de Carthage & d'Alexandrie, l'Afrique & l'Egypte devinrent ses plus abondans greniers. Chaque année elles faisoient partir de nombreuses flotes, chargées de froment pour la nourriture du peuple maître de l'univers : & quand la recolte manquoit dans une de ces provinces, l'autre venoit à son secours, & nourrissoit la capitale du monde. Le blé, par ce moien, étoit d'un fort bas prix à Rome, & ne se vendoit quelquefois que deux as ou deux sols le boisseau. Toute la côte d'Afrique étoit extrêmement abondante en froment ; & c'est ce qui faisoit une partie des richesses de Carthage. La seule ville de Leptis, située dans la petite Syrte, lui paioit en tribut chaque jour un talent, c'est-à-dire trois mille francs. Dans la guerre contre Philippe les Ambassadeurs de Carthage fournirent aux Romains un million de boisseaux de froment, & cinq cens mille d'orge. Ceux de Masinissa en donnérent autant. *Liv. lib. 31. n. 50.* *Id. lib. 35. n. 62.* *Id. lib. 43. n. 6.*

Il en fut de même pour Constantinople, lorsque le siége de l'Empire y eut été transporté. On gardoit un ordre merveilleux dans ces deux villes pour la nourriture du peuple immense qui les habitoit. L'Empereur Constantin faisoit distribuer par jour à Constantinople près de quatre-vingts mille boisseaux de blé qu'on y apportoit d'Alexandrie, c'est-à-dire pour nourrir six cens quarante mille hom- *Socrat. lib. 2. cap. 13.*

mes, le boisseau Romain n'étant que pour huit personnes par jour. Lorsque l'Empereur Septime Sévére mourut, il y avoit à Rome dans les greniers publics du blé pour sept ans, à dépenser par jour soixante-quinze mille boisseaux, c'est-à-dire pour nourrir six cens mille hommes. Quelle prévoiance pour l'avenir contre les années de stérilité!

Ælian. Spartian. in Severo.

Outre les pays que j'ai nommés, il y en avoit encore beaucoup d'autres très fertiles en blé.

Cic. Verr. de frum. n. 112. Plin. lib. 18. cap. 7.

Pour ensemencer de blé un arpent, on emploioit ordinairement un médimne: *medimnum*. Le médimne étoit composé de six boisseaux, dont chacun contenoit vingt livres pesant de blé à peu près. (On marque dans le *Spectacle de la Nature* que la quantité ordinaire & suffisante pour ensemencer un arpent, est cent vingt livres de blé. Cela revient au même.) Le plus haut produit d'un arpent étoit de dix pour un: l'ordinaire étoit de huit, & pour lors on se trouvoit bien partagé. C'est Cicéron qui nous apprend ce détail, & il en devoit être bien instruit, puisque c'étoit en plaidant la cause des Siciliens contre Verrès. Il parle du pays des Léontins, l'un des plus fertiles de la Sicile. Le plus haut prix d'un boisseau montoit à trois sesterces, ou sept sols & demi. Il étoit plus petit que le nôtre de près d'un quart. Notre septier contient douze boisseaux, & se vend assez ordinairement dix francs. Sur ce pié notre boisseau vaut seize sols & quelque chose de plus, c'est-à-dire le double de l'ancien, & par dela.

Cic. ibid. n. 173.

Tout ce que j'ai raporté de Cicéron au sujet du blé, pour montrer quel en étoit le prix, combien il en faloit pour ensemencer un arpent, combien cette semence raportoit, ne doit point être regardé comme une régle fixe: car tout cela varioit beaucoup selon la différence des terres, des pays, & des tems.

Plin. lib. 18. cap. 30.

Les Anciens avoient différentes maniéres de battre le blé. Ils se servoient pour cela, ou de traîneaux armés de pointes, ou des piés des chevaux qu'ils faisoient passer dessus, ou de fléaux avec lesquels ils battoient les gerbes, comme on le pratique encore en bien des endroits.

Ils emploioient aussi divers moiens pour garder lontems le blé, surtout en le serrant avec les épis dans des fosses qu'ils

qu'ils creusoient sous terre, où ils l'environnoient de toutes parts de paille pour le défendre contre l'humidité, & dont ils fermoient l'entrée avec grand soin, afin que l'air ne pût point y pénétrer. Varron atteste que le blé se conservoit ainsi pendant cinquante ans. *Lib. 1. de re rust. cap. 5.*

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. *Culture de la vigne. Vins célébres en Gréce & en Italie.*

ON JUGE aisément que les hommes n'ont pas donné moins de soin à la culture de la vigne qu'à celle du blé, quoiqu'ils s'en soient avisés plus tard. L'Ecriture nous apprend que l'usage du vin n'a été connu que depuis le déluge. *Noé s'appliquant à l'agriculture, commença à cultiver la terre, & il planta la vigne.* *Gen. 9. 20.* Elle étoit sans doute connue auparavant, mais pour le fruit, & non pour le vin. Noé la planta avec ordre, & découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin en exprimant sa liqueur, & la conservant. Il fut trompé par une douceur & une force qu'il n'avoit pas éprouvées, *& aiant bu du vin il s'enivra.* Les payens ont transporté l'honneur de l'invention du vin à Bacchus qu'ils n'ont jamais bien connu, & ce qui est dit de l'ivresse de Noé, leur a fait regarder Bacchus comme le dieu de la licence & de l'ivrognerie.

Les enfans de Noé s'étant répandus en différentes contrées du monde, y portérent de proche en proche la vigne, & enseignérent l'usage qu'on en pouvoit faire. L'Asie sentit la premiére la douceur de ce bienfait, & en fit bientôt part à l'Europe & à l'Afrique. On voit dans Homére *Iliad. lib. 7.* que du tems de la guerre de Troie le transport des vins faisoit partie du commerce.

Le vin se conservoit pour lors dans de grandes cruches de terre, ou des outres, c'est-à-dire dans des peaux de bêtes; & ce dernier usage continue encore dans les pays où le bois n'est pas commun. On croit que c'est aux Gaulois établis le long du Po que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans des vaisseaux de bois exac-

tement fermés, & de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems la garde & le transport en devinrent plus aisés que quand on le conservoit dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des sacs de peau sujets à se découdre, ou à se moisir.

Odyss. lib. 9. v. 197. Il est parlé dans Homére d'un vin de Maronée en Thrace fort célébre, & qui portoit vingt fois autant d'eau. Mais il étoit assez ordinaire aux Thraces de le boire pur. Aussi [a] n'ignore-t-on pas à quels excès de brutalité cette nation étoit sujette. Pline remarque que de son tems *Plin. lib. 14. cap. 4.* * Mucien, qui avoit été trois fois Consul, s'étant trouvé dans le pays, avoit fait l'expérience dont parle Homére, & avoit vû que dans une mesure de vin qui répond à nos trois demi-setiers, on y mettoit quatre-vingts fois autant d'eau, c'est trois fois plus que ne dit le Poéte Grec.

Ibid. Le même Auteur parle de vins fort célébres dans l'Italie, qui portoient le nom d'Opimius, sous le Consulat duquel on les avoit recueillis, qui se conservoient encore de son tems, c'est-à-dire depuis près de deux cens ans, & qui n'avoient point de prix. On en méloit une très modique quantité avec d'autres vins, ausquels on prétend qu'ils communiquoient une qualité merveilleuse de force & de douceur. Quelque [b] grande que fût la réputation de ces vins recueillis sous le Consulat d'Opimius, ou sous celui d'Anicius, car ceux de cette année étoient encore fort vantés, Cicéron n'en faisoit plus grand cas, &, plus de cent ans avant que Pline écrivît, il les trouvoit déja trop vieux pour être supportables.

La Gréce & l'Italie, distinguées par tant d'endroits, l'étoient particuliérement par l'excellence des vins.

Dans la Gréce, outre beaucoup d'autres, les vins de Cypre, de Lesbos, de Chio étoient fort célébres. Ceux de Cypre sont encore aujourd'hui fort estimés. Horace

a Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est. *Horat. Od. 27. lib. 1.*

* *C'est le célébre Mucien qui eut tant de part à l'élection de Vespasien à l'Empire.*

b Atqui eæ notæ sunt optimæ. Credo: sed nimia vetustas nec habet eam, quam quærimus, suavitatem, nec est sanè jam tolerabilis. *Cic. in Brut. n. 287.*

parle souvent de ceux de Lesbos, & les [a] représente comme des vins bienfaisans & agréables. Mais Chio l'emportoit sur tous les autres pays, & effaçoit leur réputation: jusques-là qu'on a cru que c'étoient les habitans de cette Ile qui avoient les premiers planté la vigne, & qui en avoient enseigné l'usage aux autres peuples. Tous [b] ces vins de Gréce étoient si estimés & d'un si grand prix, qu'à Rome, jusqu'au tems de l'enfance de Luculle, dans les meilleurs repas, on n'en bûvoit qu'un seul coup à la fin. Leur qualité dominante étoit la douceur & l'agrément. *Athen. lib. 1. pag. 26-32.*

Pline étoit persuadé que les libations de lait instituées par Romulus, & la défense faite par Numa d'honorer les morts en versant du vin sur leur bucher, prouvoient que les vignes en ce tems-là étoient encore fort rares en Italie. Elles s'y multipliérent dans les siécles suivans, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut cette obligation à la Gréce dont les vins étoient fort en réputation, comme dans la suite elle en reçut aussi le goût des arts & des sciences. Ce [c] furent les vins d'Italie, qui, du tems de Camille, y attirérent de nouveau les Gaulois. L'agrément de cette liqueur, plaisir nouveau pour eux, fut un attrait puissant pour leur faire quitter leur patrie. *Plin. lib. 14. cap. 12.*

De tous les endroits renommés pour la bonté du vin, les deux tiers se trouvoient dans l'Italie. La [d] coutume ancienne dans ce pays, & elle s'y observe encore, étoit d'attacher * les vignes à des arbres, & sur tout à des peu-

a Hîc innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra. *Od.* 17. *lib.* 1.

b Tanta vino Græco gratia erat, ut singulæ potiones in convictu darentur.... L. Lucullus puer apud patrem nunquam lautum convivium vidit, in quo plus semel Græcum vinum daretur. *Plin. ex Varr. lib.* 14. *cap.* 14.

c Eam gentem (Gallorum) traditur fama, dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse. *Liv. lib.* 5. *n.* 33.

d In Campano agro vites populis nubunt, maritasque complexæ, atque per ramos earum procacibus brachiis geniculato cursu scandentes, cacumina æquant. *Plin. lib.* 14. *cap.* 1.

* *De cette coutume naissent trois expressions élégantes qui se trouvent dans Horace, tirées toutes trois de la même métaphore. Il dit qu'on*

pliers, jusqu'au haut desquels elles portoient leurs branches: ce qui faisoit un très bel effet, & donnoit un spectacle très agréable à la vûe. Dans plusieurs endroits on se servoit d'échalas.

Le seul territoire de Capoue fournissoit les [a] vins de Massique, de Cales, de Formies, de Cécube, de Falerne, si fort célébrés dans Horace. Il faut convenir que le fonds de la terre & l'heureuse situation de tous ces endroits contribuoient beaucoup à l'excellence de ces vins: mais il faut aussi avouer qu'ils la devoient encore plus à l'attention & à l'industrie des Vignerons, qui donnoient toute leur application & tous leurs soins à la culture de ces vignes. La preuve en est que du tems de Pline, c'est-à-dire environ cent ans depuis Horace, la [b] réputation de ces vins, autrefois si vantés, étoit entiérement tombée par la négligence & par l'ignorance des Vignerons, lesquels, aveuglés par l'appas & l'espérance du gain, songérent plus à recueillir beaucoup de vin, qu'à l'avoir bon.

Plin. lib. 14. cap. 5. Pline cite plusieurs exemples de l'extrême différence que met dans un même terroir celle de la culture. Entr'autres, un célébre Grammairien, qui vivoit du tems de Tibére & de Claude, avoit acheté à fort bas prix un vignoble négligé depuis lontems par ses anciens maîtres. Le soin extraordinaire qu'il en prit, & la façon singuliére dont il le cultiva, y apportérent en assez peu d'années un

Epod. 2. marie *les arbres aux vignes:* Ergo aut adulta vitium propagine Altas *Od. 5. lib. 4.* maritat populos. *Il appelle veufs ces mêmes arbres, quand ils n'ont* *Od. 15. lib. 2.* *plus de vignes qui leur soient attachées:* aut vitem viduas ducit ad arbores. *Enfin il donne le nom de célibatéres aux arbres, ausquels on ne joint jamais la vigne:* platanúsque *cœlebs* Evincet ulmos.

a Cæcubum, & prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam: mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles. *Horat. Od. 20. lib. 1.*

b Quod jam intercidit incuria coloni... Cura culturaque id contigerat. Exolevit hoc quoque culpa (Vinitorum) copiæ potiùs quàm bonitati studentium. *Plin. lib. 14. cap. 6.*

changement qui tenoit du prodige, *ad vix credibile miraculum perduxit*. Un succès si prodigieux, au milieu des autres vignes qui étoient presque toujours stériles, lui attira l'envie de tous ses voisins; &, pour couvrir leur paresse & leur ignorance, ils l'accusérent de magie & de sortiléges.

Parmi tous les vins de Campanie dont j'ai parlé, celui de Falerne étoit extrêmement recherché. Il avoit beaucoup de force & d'âpreté, & n'étoit potable qu'après avoir été gardé dix ans au moins. Pour adoucir sa rudesse & domter son austérité, on emploioit le miel, ou on le méloit avec du vin de Chio; & par ce mélange on le rendoit excellent. On doit, ce me semble, s'en raporter au goût fin & délicat de ces Romains voluptueux, qui dans les derniers tems n'épargnoient rien pour assaisonner les plaisirs de la table par tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus capable de flater les sens. Il y avoit d'autres vins de Falerne plus tempérés, plus doux, mais qui étoient moins estimés. *Athen. lib. 1. pag. 26.*

Les Anciens, qui connoissoient si bien l'excellence du vin, n'en ignoroient pas les dangers. Je ne parle point de la loi de Zaleucus, par laquelle, chez les Locres Epizéphyriens, l'usage du vin, excepté le cas de maladie, étoit généralement interdit sous peine de mort. Les habitans de Marseille & de Milet montrérent plus de modération & d'indulgence, en se contentant de l'interdire aux femmes. A Rome, dans les premiers tems, il n'étoit permis aux jeunes gens de condition libre de boire du vin qu'à l'âge de trente ans: mais [a] pour les femmes, l'usage leur en étoit absolument défendu; & la raison de cette défense étoit, que l'intempérance en ce genre peut conduire aux derniers crimes. Sénéque se plaint avec amertume, de ce que de son tems cette coutume étoit presque généralement violée. La [b] complexion foible & délicate des fem- *Athen. l. 10. pag. 429.*

a Vini usus olim Romanis feminis ignotus fuit, ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur: quia proximus à libero patre intemperantiæ gradus ad inconcessam venerem esse consuevit. *Val. Max. lib. 2. cap. 1.*

b Non minùs pervigilant, non minùs potant; & mero viros provocant. *Senec. Epist. 95.*

mes, dit-il, n'a point changé: mais leurs mœurs ont changé & ne sont plus les mêmes. Elles se piquent de porter l'excès du vin aussi loin que les hommes les plus robustes. Elles passent, comme eux, les nuits entiéres à table: & tenant à la main une coupe pleine de vin pur, elles font gloire de les défier, & même, si elles le peuvent, de les vaincre.

Sueton. in Domitian. cap. 7.

L'Empereur Domitien donna un Edit au sujet des vignes, qui pouvoit avoir un juste fondement. Une année aiant rendu beaucoup de vin & très peu de blé, il crut qu'on avoit plus de soin de l'un que de l'autre; & sur cela il ordonna qu'on ne planteroit plus aucune nouvelle vigne dans l'Italie, & que dans les provinces on arracheroit au moins la moitié de celles qui y étoient. Philostrate s'exprime même comme s'il eût ordonné de les faire toutes arracher, au moins dans l'Asie; parce, dit-il, que l'on attribuoit au vin les séditions qui y arrivoient dans les villes. Toute l'Asie lui députa à ce sujet Scopélien, qui professoit l'éloquence à Smyrne. Il réussit si bien dans ses Remontrances, qu'il obtint non seulement que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais que même ceux qui ne le feroient pas seroient mis à l'amende. On crut que ce qui le porta principalement à abolir son Edit, fut qu'on avoit semé des billets, qui portoient en deux vers grecs, que, quoiqu'il fît, il resteroit encore assez de vin pour le sacrifice où l'on immoleroit l'Empereur.

Philostr. vit. Apollon. lib. 6. cap. 17.

Suet. in Domitian. c. 14.

Il semble néanmoins, dit M. de Tillemont, que son Edit ait subsisté dans la plus grande partie de l'Occident jusques à Probe, c'est-à-dire durant près de deux cens ans. Cet Empereur, qui après plusieurs guerres avoit établi une solide paix dans tout l'Empire, occupoit les troupes à divers ouvrages utiles pour le public, afin qu'elles ne se corrompîssent pas par l'oisiveté, & que le soldat ne mangeât pas sa paie sans la mériter. Ainsi, comme Annibal avoit autrefois peuplé toute l'Afrique d'oliviers, de peur que ses soldats n'aiant rien à faire ne se portassent à des séditions; Probe, de même, emploia les siens à planter des vignes sur les collines des Gaules, de la Pannonie, de

la Méſie, & en beaucoup d'autres endroits. Il permit généralement aux Gaulois, aux Pannoniens, & aux Eſpagnols d'avoir des vignes autant qu'ils voudroient, au lieu que depuis Domitien la permiſſion n'en étoit pas donnée à tout le monde.

§. II. *Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.*

Avant que de finir cet Article des vignes, je ne puis m'empécher d'extraire un endroit de Columelle, qui fait connoitre quel profit on en tiroit de ſon tems. Il entre ſur cela dans un détail qui m'a paru aſſez curieux, & il fait un calcul exact des frais & du produit de ſept arpens de vigne. Son deſſein eſt de prouver que la culture des vignes eſt plus fructueuſe & plus lucrative que toute autre, & que celle même du blé. Cela pouvoit être vrai de ſon tems, mais ne l'eſt pas du nôtre, du moins dans l'opinion commune. Cette différence vient peutêtre des divers accidens auſquels la vigne eſt ſujette dans ces pays-ci, gélées, pluies, coulure, qu'on n'a point tant à craindre dans les pays chauds. Ajoutez encore la cherté des tonneaux dans les années abondantes, qui abſorbe la plus grande partie du profit des vignerons, & les entrées qui diminuent beaucoup le prix du vin. Chez les Anciens même tout le monde n'étoit pas du ſentiment de Columelle. [a] Caton à la vérité donnoit le premier rang aux vignes, mais à celles qui produiſoient d'excellent vin, & en quantité. En ſuppoſant ces deux conditions, on penſe encore de même aujourd'hui. Pluſieurs donnoient la préférence aux prairies; & leur principale raiſon étoit que les frais pour la culture des vignes en emportent preſque tout le produit.

a Cato quidem dicit [primum agrum eſſe,] ubi vineæ poſſint eſſe bono vino & multo... Alii dant primatum bonis pratis... Vineam ſunt qui putent ſumptu fructum devorare. *Varr. de re ruſt. lib.* 1. *cap.* 7. 8.

I. *Frais néceſſaires pour ſept arpens de vigne.*

Ces frais ſont :	
1. Pour l'achat d'un eſclave, qui ſeul ſuffit pour cultiver ſept arpens de vigne, huit mille ſeſterces.	1000 l.
2. Pour l'achat du fonds des ſept arpens, ſept mille ſeſterces.	875 l.
3. Pour les échalas & autres dépenſes néceſſaires pour ſept arpens quatorze mille ſeſterces.	1750 l.
Ces trois ſommes enſemble font vingt-neuf mille ſeſterces.	3625 l.
4. Pour l'intérêt de ladite ſomme de 29000 ſeſterces à ſix pour cent pendant deux ans que la terre ne raporte point, & que cette ſomme eſt morte, trois mille quatre cens quatre-vingts ſeſterces.	435 l.
Le total de la dépenſe monte à 32480 ſeſterces.	4060 l.

II. *Produit de ſept arpens de vigne.*

Le produit des ſept arpens de vigne par an eſt de ſix mille trois cens ſeſterces, c'eſt-à dire de ſept cens quatre-vingts ſept livres dix ſols. Ce qui va être prouvé.

Le *Culeus* eſt une meſure qui contient vingt *amphores*, ou quarante *urnes*. L'amphore contient vingt-ſix pintes, & un peu plus. Par conſéquent le *Culeus* contient cinq cens vingt pintes, ce qui fait deux muids meſure de Paris moins cinquante ſix pintes.

Le moins que puiſſe valoir le *Culeus* c'eſt trois cens ſeſterces, c'eſt-à-dire trente ſept livres dix ſols. Le * moins que doive raporter chaque arpent c'eſt trois *Culeus*, qui vaudront neuf cens ſeſterces, ou cent douze livres dix ſols. Les ſept arpens raporteront donc de profit ſix mille trois cens ſeſterces, qui font ſept cens quatre-vingts ſept livres dix ſols.

* *Columelle marque que dans les vignobles de Sénéque chaque arpent raportoit huit* Culeus. Lib. 3. cap. 3. *Et Varron, qu'en pluſieurs endroits il raportoit juſqu'à dix & quinze* Culeus. Lib. 1. cap. 2.

L'Intérêt

L'intérêt de la dépense totale, laquelle est de trente-deux mille quatre cens quatre-vingts sesterces, c'est-à dire de quatre mille soixante livres; cet intérêt, dis-je, à six pour cent par an, monte à mille neuf cens quarante-quatre sesterces, & quelque chose de plus; c'est-à-dire à deux cens quarante trois livres. L'intérêt de cette même somme, que l'on tire par an du produit de sept arpens de vignes, est de six mille trois cens sesterces; c'est-à-dire de sept cens quatre-vingts sept livres dix sols. Par où l'on voit combien ce dernier intérêt surpasse l'autre; qui étoit pourtant le commun & l'ordinaire dans l'usage. Et c'est ce que Columelle vouloit prouver.

243 liv.
787 liv.

Outre ce produit, Columelle compte encore un autre profit qu'on tiroit des *marcottes*. La marcotte est un rejetton, une branche de vigne qu'on couche en terre, & qui prend racine quand on veut provigner. Chaque arpent produisoit par an dix mille marcottes au moins, qui se vendoient trois mille sesterces, ou trois cens soixante & quinze livres. Les marcottes produisoient donc pour les sept arpens vingt & un mille sesterces, ou deux mille six cens vingt-cinq livres. Columelle met le produit de ces marcottes au plus bas prix: car pour lui il assure qu'il en tiroit réguliérement le double. Il parle des vignes d'Italie seulement, & non de celles des provinces.

Viviradices.

En joignant ces deux produits, l'un du vin, l'autre des marcottes, sept arpens de vignes donnoient de profit par an trois mille quatre cens douze livres.

Le produit de ces *marcottes*, inconnu chez nos vignerons, venoit sans doute de ce que les vignes étant alors fort rares dans un grand nombre de provinces, & la réputation des vins d'Italie s'étant répandue au loin, on y venoit de tous côtés pour s'y fournir de ces marcottes, & pour se mettre par ce moien en état de faire de bons plans de vignes dans des endroits qui n'en avoient point eu jusques-là, ou qui n'en avoient eu que de médiocres.

ARTICLE QUATRIÉME.

De la nourriture des bestiaux.

J'ai dit que la nourriture des bestiaux faisoit partie de l'Agriculture. Elle en est certainement une partie essentielle, non seulement parce que ce sont ces bestiaux qui par un fumier abondant fournissent à la terre les engrais qui lui sont nécessaires pour conserver & renouveller ses forces, mais encore parce qu'ils partagent avec l'homme les travaux du labour, & lui en épargnent la plus grande peine. De là vient que le [a] beuf, laborieux compagnon de l'homme dans l'Agriculture, étoit si fort considéré chez les Anciens, que quiconque avoit tué un beuf étoit puni de mort comme s'il avoit tué un citoien, par cette raison sans doute, qu'il étoit regardé comme un meurtrier du genre humain, dont la nourriture & la vie ont un besoin absolu du secours de cet animal.

Plus [b] on remonte dans l'antiquité, plus on voit que chez tous les peuples la nourriture des bestiaux produisoit des revenus considérables. Sans parler ni d'Abraham, dont le nombreux domestique montre combien le devoient être ses troupeaux, ni de Laban son petit neveu; l'Ecriture nous fait remarquer que la plus grande partie des richesses de Job consistoit en troupeaux, & qu'il possédoit sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cens paires de beufs, & cinq cens ânesses. *Job.* 1. 3.

C'est par là que la terre promise, quoique d'une étendue assez médiocre, enrichissoit ses Princes & les habitans du pays, dont le nombre étoit presque incroiable, & montoit à plus de trois millions de personnes, en comptant les femmes & les enfans.

4. Reg. 3. 4. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israel, se faisoit paier chaque année par les Moabites qu'il avoit vaincus un tribut de cent mille brebis. Combien, en peu de tems, ce nom-

a Bos, laboriosissimus hominis socius in agricultura: cujus tanta fuit apud antiquos veneratio, ut tam capitale esset bovem necasse, quàm civem. *Colum. in praef. lib. 6.*

b In rusticatione vel antiquissima est ratio pascendi, eademque quaestuosissima. *Ibid.*

bre multiplioit-il, & quelle abondance devoit-il répandre dans tout le pays!

L'Ecriture Sainte, en nous représentant Ozias comme un Prince accompli pour toutes les parties d'un sage gouvernement, ne manque pas de faire observer qu'il avoit un grand nombre de laboureurs & de vignerons, & qu'il nourrissoit beaucoup de troupeaux. Il fit bâtir dans les campagnes de grandes enceintes, de vastes étables, & des logemens fortifiés de tours, pour y retirer les bestiaux & les pasteurs, & pour les y mettre à couvert & en sûreté; & il eut soin aussi d'y faire creuser beaucoup de citernes: travaux moins éclatans, mais non moins estimables que les plus superbes palais. Ce fut sans doute la protection particuliére qu'il accorda à tous ceux qui étoient emploiés à la culture de la terre & à la nourriture des troupeaux, qui rendit son régne un des plus opulens qu'on eût encore vûs dans Juda. Et il agit de la sorte, ajoute l'Ecriture Sainte, » parce qu'il se plaisoit fort à l'agriculture. « *Erat quippe homo agriculturæ deditus.* Le texte hébreu est encore plus fort: *quia diligebat terram.* » Il aimoit la terre «: Il s'y plaisoit: peutêtre la cultivoit-il de ses propres mains: du moins il en mettoit la culture en honneur, il en connoissoit tout le prix, & comprenoit que la terre cultivée avec soin & avec intelligence étoit une source assurée de richesses & pour le Prince & pour le peuple: ainsi il regardoit cette attention comme un des principaux devoirs de la roiauté, quoique souvent il soit un des plus négligés.

II. Paralip. xxvi. 10.

L'Ecriture dit aussi du saint Roi Ezéchias *qu'il avoit une infinité de troupeaux de brebis, & de toutes sortes de grandes bêtes, & que le Seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* On comprend aisément que la seule tonte des bêtes à laine, sans parler des autres profits qu'on en tiroit, devoit former un revenu très considérable dans un pays qui en nourrissoit une multitude presque sans nombre. Aussi voions-nous que la tonte des brebis étoit un tems de festin & de réjouissance.

II. Paralip. xxxii. 29.

Dans l'antiquité payenne les troupeaux faisoient aussi la richesse des Rois, comme on le voit de Latinus dans Virgile, & d'Ulisse dans Homére. Il en étoit de même chez

les Romains ; & par les anciennes loix, les amendes n'étoient pas en argent, mais en beufs & en brebis.

Il ne faut pas s'étonner, après ce que nous avons vû des grands avantages que produit la nourriture des bestiaux, qu'un aussi savant homme que Varron n'ait pas dédaigné de descendre dans le dernier détail de toutes les bêtes qui peuvent être de quelque usage à la campagne, soit pour le labour, ou pour la nourriture, ou pour le transport des fardeaux & la commodité des hommes. Il parle d'abord du menu bétail, brebis, chévres, truies: *greges*. Il passe ensuite au gros bétail, beufs, ânes, chevaux, chameaux: *armenta*. Il finit par les bêtes, qu'on peut appeller de la basse cour, *villaticæ pecudes:* les pigeons, les tourterelles, les poules, les oies, & beaucoup d'autres. Columelle entre aussi dans le même détail : & Caton le Censeur en parcourt une partie. Ce dernier, interrogé quelle étoit la voie la plus sûre & la plus courte de s'enrichir à la campagne, répondit que c'étoit la nourriture des bestiaux, qui procure à ceux qui s'y appliquent avec soin & avec industrie une infinité d'avantages.

Colum. pref. lib. 6.

Effectivement les bêtes de la campagne rendent à l'homme des services continuels & importans, & l'utilité qu'il en retire, ne finit pas même avec leur vie. Elles partagent avec lui, ou plutôt lui épargnent les pénibles travaux du labour ; sans quoi la terre, quelque féconde qu'elle soit par son propre fonds, demeureroit pour lui stérile, & ne lui produiroit aucun fruit. Elles servent à transporter dans sa maison & à mettre en sureté les richesses qu'il a amassées au dehors, & à le porter lui-même dans ses voiages. Plusieurs d'entr'elles couvrent sa table de lait, de fromages, de nourritures succulentes, de viandes même les plus exquises ; & lui fournissent la riche matiére de toutes les étofes dont il a besoin pour se vétir, & mille autres commodités de la vie.

On voit, par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, que la campagne, couverte de blés, de vignes, & de troupeaux, est pour l'homme un vrai Pérou, bien plus précieux & plus estimable que celui d'où il tire l'or & l'argent, qui, s'il étoit seul, le laisseroit périr de faim, de soif, & de froid. Placé dans un terroir fertile, il voit autour de lui d'un

ſeul coup d'œil tous ſes biens ; &, ſans ſortir de ſon petit domaine, il trouve ſous ſa main des richeſſes immenſes & innocentes, qu'il reconnoit ſans doute pour des dons de la main libérale du Souverain Maître à qui il doit tout, mais qu'il regarde auſſi comme le fruit de ſes travaux, & qui, par cette raiſon, lui deviennent encore plus agréables.

§. V. *Innocence & agrément de la vie ruſtique & de l'Agriculture.*

LE REVENU & le profit qui revient de la culture de la terre, n'eſt pas le ſeul ni le plus grand avantage qu'on y doive conſidérer. Tous les Auteurs qui ont écrit de la vie [a] ruſtique, en parlent toujours avec éloge, comme d'une vie ſage & heureuſe ; qui porte l'homme à la juſtice, à la tempérance, à la ſobriété, à la ſincérité, en un mot à toutes les vertus ; & qui le met comme à l'abri de toutes les paſſions, en le tenant renfermé dans l'enceinte de ſon devoir, & d'un travail journalier qui lui laiſſe peu de loiſir. Le luxe, l'avarice, l'injuſtice, la violence, l'ambition, compagnes preſque inſéparables des richeſſes, font leur ſéjour ordinaire dans les grandes villes qui en fourniſſent la matiére & l'occaſion : la vie dure & laborieuſe de la campagne n'admet point ces ſortes de vices. C'eſt ce qui a donné lieu aux Poétes de feindre que c'eſt là qu'Aſtrée déeſſe de la juſtice, en quittant la terre, a fait ſa derniére demeure.

On voit dans Caton une formule de priéres pour les gens de la campagne, où l'on reconnoit des traces précieuſes de l'ancienne tradition des hommes qui attribuoient tout à Dieu, & s'adreſſoient à lui dans tous leurs beſoins temporels, parce qu'ils ſavoient qu'il préſidoit à tout, & que tout dépendoit de lui. J'en raporterai une bonne par-

a In urbe luxuries creatur : ex luxuria exiſtat avaritia neceſſe eſt : ex avaritia erumpat audacia : inde omnia ſcelera ac maleficia gignuntur... In ruſticis moribus, in victu arido, in hac horrida incultaque vita iſtiuſmodi maleficia gigni non ſolent... Cupiditates porro quæ poſſunt eſſe in eo, qui ruri ſemper habitarit, & in agro colendo vixerit ? quæ vita maximè disjuncta à cupiditate, & cum officio conjuncta... Vita autem ruſtica, parcimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt. *Cic. pro Roſc. Amer. n. 39. & 75.*

tie, & j'espére qu'on ne m'en saura pas mauvais gré. C'est dans une cérémonie appellée *Solitaurilia*, & selon d'autres *Suovetaurilia*, où les paysans faisoient le tour de leurs terres en offrant à certains dieux des libations & des sacrifices.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je vous prie & vous conjure de nous être propice & favorable, à moi, à ma maison, à tous mes domestiques, pour ce qui fait le sujet de la présente procession dans mon champ, dans ma terre, & dans mon fonds: d'empécher, de détourner, & d'éloigner de nous les maladies connues & inconnues, les désolations, les orages, les calamités, les intempéries de l'air: de faire croître & parvenir à bien nos légumes, nos blés, nos vignes, nos arbres: de conserver les pasteurs & les troupeaux: de nous accorder la conservation de la vie & de la santé à moi, à ma maison, & à tous mes domestiques. « Quelle honte que des chrétiens, & souvent ceux qui ont le plus de part aux biens de la terre, soient maintenant si peu soigneux de la demander à Dieu, & qu'ils rougissent de l'en remercier! Chez les payens tous les repas commençoient & finissoient par des priéres: elles sont maintenant bannies de presque toutes nos tables.

Colum. lib. 1. cap. 8. Columelle entre dans un détail sur les devoirs du Maître ou du Fermier par raport aux domestiques, qui paroit plein de raison & d'humanité. » Il faut, dit-il, avoir soin qu'ils soient bien vétus, mais sans délicatesse: qu'ils soient à l'abri du vent, du froid, de la pluie. Dans les ordres qu'on leur donne, il faut garder un juste* tempérament entre une douceur trop relâchée & une dureté excessive, leur faire plus craindre qu'éprouver la sévérité du châtiment, les empécher de mal faire par l'assiduité & la présence: car l'habileté consiste à prévenir *Id. lib. 12. cap. 1.* les fautes, au lieu de les punir. Quand ils sont malades, avoir attention qu'ils soient bien soignés, & qu'ils ne manquent de rien: c'est le moien sûr de les affectionner au service. « Il desire qu'on en use ainsi à l'égard même des esclaves qui travailloient souvent chargés de chaînes, & que l'on traitoit pour l'ordinaire fort durement.

Colum. lib. 12. in pref. Ce qu'il dit à l'occasion de la Fermiére est très remar-

* *C'étoient des esclaves qui cultivoient les terres.*

quable. La Providence, en unissant l'homme à la femme, a prétendu qu'ils se prétassent un mutuel secours, & pour cela leur a assigné à chacun leurs fonctions particuliéres. L'un destiné aux affaires du dehors, est obligé de s'exposer au chaud & au froid, d'entreprendre des voiages, de soutenir les travaux de la paix & de la guerre, c'est-à-dire de vaquer aux ouvrages de la campagne, ou de porter les armes : tous exercices qui demandent un corps robuste & capable de fatigues. La femme au contraire, inhabile à tous ces ministéres, est réservée pour les affaires du dedans. La garde de la maison lui est confiée : & comme le caractére propre de cet emploi est l'attention & l'exactitude, & que la crainte rend plus attentif & plus exact, il étoit convenable que la femme fût plus timide. Au contraire, parce que l'homme agit & travaille presque toujours au dehors, & qu'il est souvent obligé de repousser l'injure, Dieu lui a donné la hardiesse en partage. Aussi [a] de tout tems, & chez les Grecs & chez les Romains, le gouvernement domestique est dévolu aux femmes, de sorte que les maris, après avoir satisfait aux affaires extérieures, rentrent dans leur maison libres de tous soins, & y trouvent un parfait repos.

C'est [b] ce qu'Horace décrit si élégamment dans une de ses Odes. » La femme du Fermier, recommandable par » une chaste pudeur, (telles que sont les Sabines & les

a Nam & apud Græcos, & mox apud Romanos usque in patrum nostrorum memoriam, ferè domesticus labor matronalis fuit, tanquam ad requiem forensium exercitationum omni cura deposita patribus-familias intra domesticos penates se recipientibus.

b Quòd si pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos,
(Sabina qualis, aut perusta solibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetustis extruat lignis focum
Lassi sub adventum viri;
Claudensque textis cratibus lætum pecus,
Distenta siccet ubera,
Et horna dulci vina promens dolio,
Dapes inemtas apparet: &c. *Horat. Epod. 2.*

» Apuliennes brulées par les ardeurs du soleil) prend de
» son côté le soin de la maison & des enfans : elle enferme
» ses troupeaux dans les parcs pour en traire le lait : elle
» ne manque pas de tenir le feu tout prêt à l'arrivée de
» son mari fatigué, & de lui servir, avec des vins de l'an-
» née, des mêts que lui fournit son champ, sans qu'elle
» soit obligée de les acheter.

Il semble que les Anciens aient travaillé à se surpasser eux-mêmes en traitant cette matiére, tant elle leur fournit de belles pensées & de riches expressions. » Trop[a] heu-
» reux, s'écrie Virgile, habitans de la campagne, s'ils
» connoissent leur bonheur ; à qui la terre, loin du tumul-
» te des armes & de la discorde, prodigue ses fruits,
» nourriture simple & naturelle, qui est la juste récom-
» pense de leurs travaux ! Là régne une paix tranquille,
» & une simplicité de mœurs qui ignore toute fraude &
» toute tromperie. Là se trouvent une merveilleuse variété
» d'innocentes richesses, un doux loisir dans une fertile
» demeure, de vastes & belles campagnes, de fraîches
» grottes, des sources d'eau vive, de sombres forêts où
» l'ombre des arbres invite au sommeil. Il n'est pas jus-
» qu'au mugissement des vaches qui ne fasse plaisir. On y
» voit une Jeunesse endurcie au travail, & accoutumée à
» une vie sobre & frugale. Mais ce qu'on y admire le plus,
» est un profond respect pour les dieux, & après eux pour
» les peres & les meres. En un mot, c'est là que la Justice,

a O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas! quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.
Si non, &c.
At secura quies, & nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt : illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus :
Sacra Deûm, sanctique patres. Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit. *Virg. Georg. lib. 2.*

» lorsqu'elle

» lorsqu'elle a quitté la terre, a fait son dernier séjour.

La belle description que fait Cicéron dans son traité de la Vieillesse, de la maniére dont le blé & le raisin arrivent, par différens degrés, à une parfaite maturité, montre le goût qu'il avoit pour la vie de la campagne, & nous apprend en même tems avec quels yeux on doit considérer ces merveilleuses productions, qui pour être ordinaires & annuelles, n'en méritent pas moins notre admiration. En effet, si un simple récit cause tant de plaisir, quel effet doit produire sur un esprit raisonnablement curieux la réalité même & le spectacle actuel de ce qui se passe dans une vigne & dans une piéce de blé, jusqu'à ce que les fruits de l'une & de l'autre soient portés & mis en sureté dans les celliers & dans les greniers? Et il en faut dire autant de toutes les autres richesses dont la terre se couvre chaque année.

Voila ce qui rend le séjour de la campagne si agréable & si délicieux, & ce qui en fait l'objet des desirs des Magistrats, & des personnes occupées d'affaires sérieuses & importantes. Las & fatigués des soins continuels de la ville, ils s'écrient volontiers avec Horace: » O [a] campagne, quand te vérai-je? Quand me sera-t-il permis » d'aller oublier dans ton sein toutes mes occupations & » mes inquiétudes, ou en m'amusant à la lecture des » Anciens, ou en goûtant le plaisir de ne rien faire, ou » en me livrant à la douceur du sommeil? « On y goûte en effet des plaisirs bien purs. Il semble, selon la belle expression du même Poéte, que [b] la campagne nous rend à nous-mêmes en nous tirant comme de servitude, & que c'est là proprement vivre & régner. On entre, pour ainsi dire, en conversation avec les arbres, on les interroge, on leur demande compte du peu de fruit qu'ils ont pro-

a O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno, & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ? *Horat. Sat.* 6. *lib.* 2.

b Villice sylvarum, & mihi me reddentis agelli. *Epist.* 14. *lib.* 1.
Vivo & regno, simul ista reliqui, &c. *Epist.* 10. *lib.* 1.

duit, & l'on reçoit les excuses qu'ils en apportent,[a] rejettant la faute tantôt sur les trop grandes pluies, tantôt sur les excessives chaleurs, d'autres fois sur la rigueur du froid : c'est Horace qui leur préte ce langage.

Tout ce que je viens de dire marque assez que je ne parle plus de cette agriculture pénible & laborieuse à laquelle l'homme a été d'abord condanné ; mais que j'en ai en vûe une autre, destinée à faire son plaisir, & à l'occuper agréablement ; parfaitement conforme à l'institution primitive de l'homme & à l'intention du Créateur, puisqu'il l'avoit commandée à Adam aussitôt après l'avoir formé. En effet elle semble nous retracer une image du paradis terrestre, & se ressentir en quelque sorte de l'heureuse simplicité & de l'innocence qui y régnoit alors. Nous voions que dans tous les tems elle a fait le divertissement le plus agréable des Princes même & des Rois les plus puissans. Sans parler des fameux jardins suspendus, qui faisoient l'ornement de Babylone ; l'Ecriture nous apprend qu'Assuérus (c'est le même que Darius fils d'Hystaspe) avoit planté une partie des arbres de son jardin, & qu'il le cultivoit de ses mains
Esther. 1. 5. roiales : *Jussit convivium præparari in vestibulo horti & nemoris, quod regio cultu & manu consitum erat.* On sait ce que Cyrus le jeune répondit à Lysandre, qui admiroit la beauté, l'économie, & la disposition de ses jardins: Que c'étoit lui-même qui en avoit tracé le plan, qui en avoit donné les allignemens, & qu'il avoit planté plusieurs ar-
Cic. de Senect. n. 59. bres de sa main. *Ego omnia ista sum dimensus : mei sunt ordines, mea descriptio: multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ.*

On voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte d'illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes : non une campagne simple & presque brute, qui ne connoit de beautés que les naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art ; mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie,

a Fundusque mendax, arbore nunc aquas
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas. *Horat. Od. 1. lib. 3.*

j'ai presque dit fardée. J'entends parler de ces jardins si ornés & si élégans, qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle. Quelle beauté, quelle richesse, quelle abondance, quelle variété d'odeurs, de couleurs, de nuances, de découpures! Il [a] semble, à voir la fidélité & la régularité invariable des fleurs à se succéder les unes aux autres, (& il en faut dire autant des fruits) que la terre, attentive à plaire à son maître, cherche à perpétuer ses présens, en lui paiant toujours dans chaque saison de nouveaux tributs. Quelle foule de réflexions tout cela ne fournit-il point à un esprit curieux, & encore plus à un esprit religieux!

Pline, après avoir reconnu qu'il n'y a point d'éloquence capable d'exprimer dignement cette incroiable abondance & cette merveilleuse diversité de richesses & de beautés que la nature répand dans les jardins comme en se jouant, & avec une sorte de complaisance; ajoute une remarque bien sensée & bien instructive. Il [b] fait observer la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres, destinés à nourrir l'homme par leurs fruits, & à entrer dans la construction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des siécles entiers. Aux fleurs & aux odeurs, qui ne servent qu'au plaisir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées, comme pour avertir que ce qui brille avec le plus d'éclat, passe & se flétrit bien rapidement. Malherbe exprime cette derniére pensée d'une maniére bien vive, en déplorant la mort d'une personne qui joignoit à une grande jeunesse une extrême beauté:

> Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

C'est le grand avantage de l'Agriculture, d'être liée

a Sed illa quanta benignitas naturæ, quòd tam multa ad vescendum, tam varia, tamque jucunda gignit: neque ea uno tempore anni, ut semper & novitate delectemur, & copia! *Cic. de nat. deor. lib. 2. n. 131.*

b Quippe reliqua usus alimentique gratiâ genuit: ideoque secula annosque tribuit iis. Flores verò odoresque in diem gignit: magna, ut palam est, admonitione hominum, quæ spectatissimè floreant, celerrimè marcescere. *Plin. lib. 21. cap. 1.*

plus étroitement qu'aucun autre art avec la religion, comme elle l'est aussi avec les bonnes mœurs : ce qui a fait dire à Cicéron, comme nous l'avons vû, que la vie de la campagne approchoit beaucoup de celle du sage, c'est-à-dire qu'elle étoit comme une philosophie pratique.

Pour finir ce petit traité par où je l'ai commencé, il faut avouer que, de toutes les occupations des hommes qui n'ont point un raport immédiat à Dieu & à la justice, la plus innocente est l'Agriculture. Elle étoit, comme on l'a vû, celle du premier homme encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a imposée. Ainsi, dans les deux tems, d'innocence & de péché, elle lui a été [a] commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil ; & pendant qu'on protége des arts inutiles & qui ne servent qu'au luxe & à la volupté, on laisse dans la misére tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.

a Ne oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altissimo. » *Ne fuiez point les ouvrages laborieux ni le travail de la campagne, qui a été créé par le Très-haut.* Eccli. 7. 16.



CHAPITRE SECOND.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Excellence & avantages du Commerce.

ON PEUT dire, sans crainte d'être soupçonné d'exagération, que le Commerce est le plus solide fondement de la société civile, & le lien le plus nécessaire pour unir entr'eux tous les hommes de quelque pays & de quelque condition qu'ils soient. Par son moien, le monde entier semble ne former qu'une seule ville & qu'une seule famille. Il y fait régner de toutes parts une abondance universelle. Les richesses d'une nation deviennent celles de tous les autres peuples. Nulle contrée n'est stérile, ou du moins ne se sent de sa stérilité. Tous ses besoins lui sont apportés à point nommé du bout de l'univers, & chaque région est étonnée de se trouver chargée de fruits étrangers que son propre fonds ne pouvoit lui fournir, & enrichie de mille commodités qui lui étoient inconnues, & qui cependant font toute la douceur de la vie. C'est par le commerce de la mer & des riviéres, c'est-à-dire par la navigation, que Dieu a uni entr'eux tous les hommes d'une maniére si merveilleuse, en leur [a] enseignant à conduire & à gouverner les deux choses les plus violentes qui soient dans la nature, la mer & les vents, & à les faire servir à leurs usages & à leurs besoins. Il a joint ainsi les peuples les plus éloignés, & il a conservé entre les nations différentes une image de la liaison qu'il a mise entre les parties d'un même corps par les veines & les artéres.

a Quas res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus, maris atque ventorum, propter nauticarum rerum scientiam. *Cic. de Nat. deor. lib. 2. n. 152.*

Ce n'eſt là qu'une foible & légére idée des avantages que le Commerce procure à la ſociété en général. Pour peu qu'on voulût l'approfondir en deſcendant dans quelque détail, quelles merveilles n'y découvriroit-on pas? Mais ce n'eſt pas ici le lieu de le faire. Je me borne à une ſeule réflexion, qui me paroit bien propre à faire connoitre en même tems & la foibleſſe & la grandeur de l'homme.

Je le conſidére d'abord dans le plus haut point d'élévation où il puiſſe arriver, je veux dire ſur le trône: logé dans de ſuperbes palais, environné de tout l'éclat de la majeſté roiale, reſpecté & preſque adoré par une foule de Courtiſans qui tremblent devant lui, placé au centre des richeſſes & des plaiſirs qui s'offrent à lui à l'envi, ſoutenu par des armées nombreuſes qui n'attendent que ſes ordres pour agir. Voila le comble de la grandeur humaine. Mais ce Prince ſi puiſſant & ſi terrible, que devient-il, ſi le Commerce vient à ceſſer tout d'un coup, s'il eſt réduit à lui ſeul, à ſon induſtrie, & à ſes propres efforts? Iſolé de la ſorte, ſéparé de ce pompeux dehors qui n'eſt point lui-même, & qui lui eſt abſolument étranger, privé du ſecours des autres, il retombe dans la miſére & l'indigence où il eſt né, &, pour dire tout en un mot, il n'eſt plus rien.

Conſidérons maintenant l'homme dans l'état le plus médiocre: renfermé dans une petite maiſon; réduit, pour ſa nourriture, à un peu de pain, de vin, & de viande; couvert des vétemens les plus ſimples; & jouiſſant dans ſa famille, non ſans peine, des autres commodités de la vie. Quelle ſolitude en apparence! quel abandon général! quel oubli de la part de tous les autres mortels! On ſe trompe infiniment, lorſqu'on penſe de la ſorte. Tout l'univers eſt attentif à lui. Mille bras travaillent pour le couvrir, pour le vétir, pour le nourrir. C'eſt pour lui que les manufactures ſont établies, que les greniers & les celliers ſont remplis de blé & de vin, que les différens métaux ſont tirés des entrailles de la terre avec tant de peines & de dangers.

Il n'eſt pas juſqu'aux délices mêmes que les pays les plus éloignés ne s'empreſſent de faire paſſer juſqu'à lui au travers des mers les plus orageuſes. Voila les ſecours que le

Commerce, ou plutôt, pour parler plus juste, que la Providence divine, toujours occupée de nos besoins, procure sans cesse par le Commerce à chacun de nous en particulier: secours, qui, à en bien juger, tiennent du miracle; qui devroient nous remplir d'une perpétuelle admiration, & nous faire écrier avec le Prophéte, dans les transports d'une vive reconnoissance: *Seigneur, qu'est donc l'homme, pour vous souvenir ainsi de lui?* Ps. 5. 8.

Il seroit inutile de dire que nous n'avons aucune obligation à ceux qui travaillent ainsi pour nous, parce que c'est la cupidité & l'intérêt qui les mettent en mouvement. Cela est vrai: mais en profitons-nous moins de leur travail? Dieu, à qui seul il appartient de bien user du mal même, se sert de la cupidité des uns, pour faire du bien aux autres. C'est dans cette vûe que la Providence a établi parmi nous une si étonnante diversité de conditions, & qu'elle a partagé les biens avec une si prodigieuse inégalité. Si les hommes étoient tous à leur aise, tous riches & opulens, qui d'entr'eux voudroit se donner la peine de labourer la terre, de creuser les mines, de traverser les mers? La pauvreté ou la cupidité y suppléent, & se chargent de ces travaux pénibles, mais utiles. Par là on voit que tous les hommes, riches ou pauvres, puissans ou foibles, Rois ou sujets, sont dans une mutuelle dépendance les uns des autres pour les besoins de la vie; le pauvre ne pouvant vivre sans le secours du riche, ni le riche sans le travail du pauvre. Et c'est le Commerce, qui, à la faveur de ces différens intérêts, fournit le genre humain de toutes ses nécessités, & même de toutes ses commodités.

ARTICLE SECOND.

Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célébre.

IL EST fort vraisemblable que le Commerce n'a guéres moins d'antiquité que l'Agriculture. Il a commencé, comme cela étoit naturel, entre particuliers, les hommes s'entr'aidant les uns les autres de ce qu'ils avoient chacun

d'utile ou de néceſſaire pour la vie. Caïn ſans doute fourniſſoit à Abel des blés & des fruits de la terre pour ſa nourriture ; & Abel, en échange, fourniſſoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir, des laitages & peut-être des viandes pour ſa table. Tubalcaïn, uniquement occupé à mettre en œuvre le cuivre & le fer pour différens uſages néceſſaires à l'uſage commun de la vie, & pour les armes propres à ſe défendre ou contre les hommes ennemis, ou contre les bêtes farouches, étoit certainement obligé d'échanger ſes ouvrages de cuivre & de fer contre d'autres marchandiſes néceſſaires pour ſe nourrir, pour ſe vêtir, pour ſe loger. Le Commerce enſuite s'avançant toujours de proche en proche, s'établit entre les villes & les contrées voiſines, puis ſe porta au loin, paſſa les mers, & après le déluge pénétra juſqu'aux extrémités du monde.

Gen. XXVII. 25. L'Ecriture Sainte nous fournit un exemple fort ancien de trafic dans ces caravanes d'Iſmaélites, & de Madianites, à qui Joſeph fut vendu par ſes freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates, & d'autres précieuſes marchandiſes de ce pays-là, qu'ils portoient en Egypte, où il s'en faiſoit un grand débit pour l'uſage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort avec un grand ſoin & de grandes dépenſes.

Homére [a] nous apprend que l'uſage des tems héroïques du ſiége de Troie étoit d'échanger entre les peuples les choſes les plus néceſſaires à la vie : preuve, dit Pline, que c'eſt plutôt la néceſſité que la cupidité qui donna lieu à ce premier de tous les commerces. On lit, à la fin du VII[e] Livre de l'Iliade, qu'à l'arrivée de quelques vaiſſeaux toutes les troupes vont en foule acheter du vin, les uns pour du cuivre, les autres pour du fer, ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des beufs, & d'autres pour des eſclaves.

On ne voit point dans l'Hiſtoire de plus anciens naviga-

a Quantum feliciore ævo, cùm res ipſæ permutabantur inter ſe ſe, ſicut & Trojanis temporibus factitatum Homero credi convenit! Ita enim, ut opinor, commercia victûs gratia inventa. Alios coriis boum, alios ferro captiviſque rebus emptitaſſe tradit. *Plin. lib.* 33. *cap.* 1.

teurs

teurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces deux peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer : que les Egyptiens s'étoient principalement emparé du commerce d'Orient par la mer Rouge, & les Pheniciens de celui d'Occident par la Mer Méditerranée.

Ce que les Auteurs fabuleux disent d'Osiris, qui est le Bacchus des Grecs, qu'il alla conquerir les Indes, comme le fit depuis Sésostris, peut faire croire que les Egyptiens entretinrent un grand commerce avec les Indiens.

Comme le commerce des Phéniciens étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur ce point par les Auteurs Grecs & Romains, & si Hérodote a dit que c'étoient eux qui voituroient les marchandises d'Egypte & d'Assyrie, & qui faisoient tout leur commerce, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés ; & s'ils ont été crus les inventeurs du trafic, & de la navigation, quoique cette gloire soit dûe bien plus légitimement aux Egyptiens. Ce qui est certain, c'est que par raport au Commerce ancien ce sont les Phéniciens qui se sont le plus distingués ; & ce sont eux aussi qui peuvent prouver davantage à quel comble de gloire, de puissance, & de richesses une nation est capable de s'élever par les seules ressources du Commerce. *Herod. lib. 1. cap. 1.*

Ces peuples n'occupoient qu'une lisiére assez étroite le long des côtes de la mer, & Tyr elle-même étoit bâtie dans un terrain fort ingrat ; & qui, quand il auroit été plus gras & plus fertile, n'auroit pu être suffisant pour nourrir ce grand nombre d'habitans que les premiers succès de son Commerce y avoient attirés.

Deux avantages les dédommagérent de ce défaut. Ils avoient sur les cotes de leur petit Etat d'excellens ports, particuliérement celui de leur capitale ; & ils étoient nés avec un génie si heureux pour le Négoce, qu'ils furent regardés comme les inventeurs du Commerce de mer, sur tout de celui qui se fait par des voiages de long cours.

Les Phéniciens surent si heureusement profiter de ces deux avantages, que bientôt ils se rendirent les maîtres

de la mer & du Commerce. Le Liban & les autres montagnes voisines leur fournissant d'excellens bois pour la construction des vaisseaux, on leur vit en peu de tems de nombreuses flotes marchandes, qui hazardérent des navigations inconnues, pour y établir leur négoce. Ils ne se bornérent pas aux côtes & aux ports de la Mer Méditerranée, ils entrérent dans l'Océan par le détroit de Cadix ou de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Comme leurs peuples se multiplioient presque à l'infini par le grand nombre d'étrangers que le desir du gain & l'occasion sûre de s'enrichir attiroient dans leur ville, ils se virent en état de jetter au-dehors quantité de peuplades, & particuliérement la fameuse colonie de Carthage, qui conservant l'esprit Phénicien par raport au trafic, ne le céda pas même à Tyr dans son négoce, & la surpassa de beaucoup par l'étendue de sa domination, & par la gloire de ses expéditions guerriéres.

Le degré de gloire & de puissance où le Commerce & la navigation avoient élevé la ville de Tyr la rendit si célébre, qu'on auroit peine à ne pas croire qu'il y a de l'exagération dans ce qu'en raportent les Auteurs profanes, si les Prophétes eux-mêmes n'en avoient parlé avec encore plus de magnificence. Tyr, dit Ezéchiel pour nous donner quelque idée de son pouvoir, est un Vaisseau superbe. Le corps du bâtiment est fait du bois précieux des sapins du Sanir. Les cédres du Liban lui ont fourni ses mats. Ses rames sont coupées dans les forêts de Basan. L'ivoire des Indes est employé pour faire les bancs de ses rameurs. Ses voiles sont de fin lin d'Egypte tissu en broderie, & son pavillon est d'hyacinthe & de pourpre. Les habitans de Sidon & d'Arad sont ses rameurs. Les Perses, les Lydiens, & ceux de la Libye lui servent de soldats, & ses pilotes sont les plus sages & les plus habiles de Tyr même. Le Prophéte, par ce langage figuré, a dessein de nous montrer la puissance de cette ville. Mais il le fait d'une maniére encore plus énergique par le détail circonstancié des différens peuples qui entroient dans son commerce. Il semble que les marchandises de toute la terre fussent rassemblées dans cette seule ville, & les autres peuples paroissent moins ses alliés que ses tributaires.

Ezech. cap. 27. v. 4-10.

Les Carthaginois trafiquoient avec Tyr en lui apportant toutes sortes de richesses, & remplissoient ses marchés d'argent, de fer, d'étain, & de plomb. La Gréce, a Tubal, & Mosoch lui amenoient des esclaves, & des vases d'airain. Thogorma b des chevaux, & des mulets : c Dédam, des dents d'ivoire, & de l'ébéne. Les Syriens y exposoient en vente des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, du fin lin, de la soie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda & d'Israel y apportoient le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile & la résine : ceux de Damas, du vin excellent, & des laines d'une couleur vive & éclatante : d'autres peuples des ouvrages de fer, de la myrrhe, des cannes d'excellente odeur, de superbes tapis pour s'asseoir. L'Arabie, d & tous les Princes de Cédar, y amenoient leurs agneaux, leurs béliers, & leurs boucs : Saba e & Réma les plus excellens parfums, les pierres précieuses, & l'or : d'autres enfin des bois de cédre, des balles d'hyacinthe & d'ouvrages en broderie, & toutes sortes de marchandises précieuses. Id. v. 12-24

Je n'entreprens point de distinguer exactement la situation des différens peuples dont il est parlé dans Ezéchiel : ce n'en est point ici le lieu. Il me suffit d'avertir en général que ce long dénombrement, dans lequel il a plu au Saint-Esprit de descendre par raport à la ville de Tyr, est une preuve bien claire que son commerce n'avoit d'autres bornes que celles du monde connu pour lors. Aussi se regardoit elle comme la ville commune de toutes les nations, & comme la Reine de la mer. Isaïe nous peint sa fierté par des couleurs bien vives, mais bien naturelles, en marquant que Tyr portoit sur son front le diadéme ; que les plus illustres Princes de l'univers étoient ses cor-

a Tubal & Mosoch. *L'Ecriture joint toujours ces deux peuples. Le dernier désigne les Moscovites : & l'autre sans doute en étoit voisin.*

b Thogorma. *La Cappadoce, d'où sortoient les chevaux les plus estimés, dont les Empereurs se réservérent les meilleurs & les plus fins pour leur écurie.*

c Dédam. *Peuple d'Arabie.*

d L'Arabie, *déserte.* Cédar *étoit dans le voisinage.*

e Saba & Réma. *Peuples de l'Arabie heureuse. Toute l'antiquité a vanté les richesses & les aromates de ces peuples.*

respondans, & ne pouvoient se passer de son trafic; que les riches négocians qu'elle renfermoit dans son enceinte étoient en état de disputer le rang aux têtes couronnées, & prétendoient au moins leur être égaux. *Quis cogitavit hoc super Tyrum, quondam coronatam; cujus negotiatores principes, institores ejus incluti terræ?*

Isai. 23. 8.

J'ai raporté ailleurs la ruine de l'ancienne Tyr par Nabucodonosor après un siége de treize ans, & l'établissement de la nouvelle Tyr, qui se remit bientôt en possession de l'empire de la mer, & continua son négoce avec plus de succès encore & plus d'éclat qu'auparavant, jusqu'à ce qu'enfin Alexandre le Grand l'aiant prise d'assaut, lui ôta sa marine & son commerce, qui furent transférés à Alexandrie, comme je le dirai bientôt.

Pendant que l'une & l'autre Tyr éprouvoient de si grandes révolutions, Carthage, la plus considérable de ses colonies, étoit devenue très florissante. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer lontems à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle étoit en égale distance de toutes les extrémités de la mer Méditerranée; & les côtes d'Afrique, où elle étoit située, région vaste & fertile, lui fournissoit abondamment les blés nécessaires pour sa subsistance. Avec de tels avantages, ces Africains, mettant à profit l'heureux génie pour le négoce & la navigation qu'ils avoient apporté de Phénicie, acquirent une si grande science de la mer, qu'en cela, selon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne les égaloit. Par là ils parvinrent à une si grande puissance, qu'au commencement de la troisiéme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui causa leur ruine entiére, Carthage avoit sept cens mille habitans, & trois cens villes de sa dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils avoient été maîtres, non seulement de toute cette lisiére qui s'étend depuis la grande Syrte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal, qui y vint commander

Polyb. lib. 6. pag. 494.

après Barca pere d'Annibal, y avoit fondé Carthagéne, une des plus célébres villes qui fût alors. La Sicile en grande partie, & la Sardaigne avoient aussi autrefois reconnu leur puissance.

La postérité auroit tiré de grandes lumiéres des deux monumens illustres des navigations de ce peuple dans les relations des voiages de Hannon qui est qualifié Roi des Carthaginois, & de Himilcon, si le tems les avoit conservés. Le premier avoit décrit les voiages qu'il avoit faits dans l'Océan hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le second, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe : l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le tems a consumé ces Ecrits.

Ce peuple n'épargnoit ni soins ni dépenses pour perfectionner le négoce & la navigation. C'étoit là son unique étude. Les autres arts & les sciences n'étoient point cultivées à Carthage. On ne s'y piquoit point de bel esprit. On n'y faisoit profession ni de poésie, ni d'éloquence, ni de philosophie. Les jeunes gens, dès leur enfance, n'entendoient parler que de comptes, que de marchandises, que de vaisseaux, que de voiages sur mer. L'habileté dans le trafic étoit comme une succession dans les familles, & faisoit la meilleure partie de l'héritage des enfans : & comme ils ajoutoient à l'expérience de leurs peres leurs propres réflexions, on ne doit pas être surpris que cette habileté allât toujours en croissant, & fit de si merveilleux progrès.

Aussi le Commerce éleva Carthage à un si haut degré de richesses & de puissance, qu'il falut aux Romains deux guerres, l'une de vingt-trois ans, l'autre de dix-sept, toutes deux cruelles & douteuses, pour domter cette rivale; & qu'enfin Rome triomphante crut ne pouvoir l'assujettir & la subjuguer entiérement, qu'en lui ôtant les ressources qu'elle eût encore pu trouver dans le négoce, & qui pendant un si long tems l'avoit soutenue contre toutes les forces de la République.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa for-

tune commença dès lors à décliner. L'ambition fut la ruine des Carthaginois. Il leur couta cher de s'être ennuiés de l'état pacifique de Marchands, & d'avoir préféré la gloire des armes à celle du trafic. Leur ville, que le Commerce avoit peuplé d'une si grande multitude d'habitans, en vit diminuer le nombre, pour fournir des troupes & des recrues à leurs armées. Leurs flotes, accoutumées à ne porter que des Marchands & des marchandises, ne furent plus chargées que de munitions de guerre & de soldats; & de leurs plus sages & plus heureux Négocians, il se forma des Chefs & des Généraux d'armées, qui lui procurérent à la vérité une gloire bien éclatante, mais de peu de durée, & bientôt suivie de sa ruine entiére.

La prise de Tyr par Alexandre le Grand, & la fondation d'Alexandrie qui la suivit de près, causérent une grande révolution dans les affaires du Commerce. Ce nouvel établissement est, sans contredit, le plus grand, le plus noble, le plus sage, & le plus utile dessein qu'ait formé ce Conquérant.

Il n'étoit pas possible de trouver une plus heureuse situation, ni plus propre à devenir le dépôt de toutes les marchandises de l'Orient & de l'Occident. Cette ville avoit d'un côté un libre commerce avec l'Asie & avec tout l'Orient par la mer Rouge. La même mer & le Nil lui donnoient entrée dans les vastes & riches contrées de l'Ethiopie. Le commerce du reste de l'Afrique & de l'Europe lui étoit ouvert par la mer Méditerranée: & si elle vouloit faire le négoce intérieur de l'Egypte, elle avoit, outre la commodité du Nil & des canaux faits de main d'hommes, le secours des Caravanes, si commodes pour la sureté des Marchands, & pour le transport des marchandises.

Voila ce qui porta Alexandre à juger cette place très propre à en faire une des plus belles villes & un des plus beaux ports du monde. Car l'île de Pharos, qui n'étoit pas alors jointe au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, aiant deux entrées, où l'on voioit arriver de toutes parts les vaisseaux étrangers, & d'où

partoient sans cesse des vaisseaux Egyptiens, qui portoient leurs Négocians & leur commerce dans toutes les parties de la terre alors connues.

Alexandre vécut trop peu pour être le témoin de l'état heureux & florissant où le Commerce devoit élever sa ville. Les Ptolémées, qui, après sa mort, eurent l'Egypte en partage, prirent le soin de soutenir le négoce naissant d'Alexandrie; & bientôt ils le portérent à un degré de perfection & d'étendue, qui fit oublier & Tyr & Carthage, lesquelles, pendant un très long tems, avoient fait presque seules & rassemblé chez elles le commerce de toutes les autres nations.

De tous les Rois d'Egypte, Ptolémée Philadelphe fut celui qui contribua le plus à y perfectionner le Commerce. Pour cet effet, il entretenoit sur mer de nombreuses flotes, dont Athénée fait un dénombrement & une description, qu'on ne peut lire sans étonnement. Outre plus de six vingts vaisseaux à rames de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient emploiés au service de son Etat & à l'avancement du Commerce. Il possédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes du roiaume d'Egypte dans l'Afrique, dans l'Ethiopie, dans la Syrie; & au dela de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades; & possédant dans ses Etats près de quatre mille villes. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le Commerce les richesses & les commodités de l'Orient, & pour en faciliter la route, il bâtit exprès une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, creusa un canal depuis Coptus jusqu'à cette mer, & fit préparer des hotelleries le long de ce canal pour la commodité des marchands & des voiageurs, comme je l'ai marqué dans son lieu.

Athen. lib. 5. pag. 203.

Tome IV. pag. 250.

Ce fut cette commodité de l'entrepos des marchandises à Alexandrie, qui répandit dans toute l'Egypte des richesses immenses: richesses si considérables, qu'on assure que le seul produit des droits d'entrée & de sortie sur les marchandises qui entroient dans les Douannes d'Alexandrie, montoient chaque année à plus de trente sept mil-

Cic. apud Strab. lib. 17. pag. 798.

lions de livres, quoique la plupart des Ptolémées fussent assez modérés dans les impôts qu'ils mettoient sur leurs peuples.

Tyr, Carthage, & Alexandrie ont été sans contredit les villes de l'antiquité les plus fameuses pour le Commerce. Il s'exerça aussi avec succès, mais non avec tant de réputation, à Corinthe, à Rhodes, à Marseille, & dans plusieurs autres villes particuliéres.

ARTICLE TROISIÉME.

Objet & matiére du Commerce.

LE PASSAGE d'Ezéchiel que j'ai cité au sujet de Tyr, renferme presque tout ce qui faisoit la matiére de l'ancien Commerce : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb; les perles, les diamans, & toutes sortes de pierres précieuses; la pourpre, les étofes, les toiles; l'ivoire, l'ébéne, les bois de cédre; la myrrhe, les cannes odoriférentes, les parfums; les esclaves, les chevaux, les mulets; le froment, le vin, les bestiaux; enfin toutes sortes de marchandises précieuses. Je ne m'arréterai ici qu'à ce qui regarde les Mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent; les perles, la pourpre, la soie; & je ne traiterai que fort légérement toutes ces matiéres. Pline le naturaliste sera mon guide ordinaire dans celles qu'il a expliquées. Je ferai grand usage des savantes remarques de l'Auteur de l'Histoire naturelle de l'or & de l'argent, extraite du XXXIII[e] Livre de Pline, & imprimée à Londres.

§. I. *Mines de* FER.

IL EST CERTAIN que l'usage des métaux, particuliérement du fer & du cuivre, est presque aussi ancien que le monde : mais il ne paroit pas que dans les premiers siécles il fût beaucoup question de l'or ni de l'argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font & doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à

à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper des arbres, pour tailler des pierres, & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre, ou d'acier, ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux qui se trouvérent établis dans les pays qui les produisent, ne furent pas lontems sans en connoitre l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise, & les barres de fer étoient des lingots qui leur procuroient toutes les commodités & toutes les douceurs de la vie.

Il seroit curieux de savoir où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts. Cachés comme ils sont à nos yeux, & envelopés dans les entrailles de la terre en petites particules presque imperceptibles, qui n'ont aucun raport apparent & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages que l'on en compose, qui peut avoir indiqué aux hommes les usages qu'ils en pouvoient tirer? C'est faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie, & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce semble, que l'on y reconnoisse le concours & la bonté de la Providence. Il est vrai qu'elle se plait ordinairement à cacher ses plus merveilleux bienfaits sous des événemens qui ont toute l'apparence de cas fortuit & de pur hazard. Mais des yeux attentifs & religieux ne s'y trompent point, & découvrent clairement sous ces voiles la bonté & la libéralité de Dieu, d'autant plus digne d'admiration & de reconnoissance qu'elle se montre moins. C'est une vérité que les payens mêmes ont reconnue, comme je l'ai déja observé.

Il est remarquable que [a] le fer, qui est de tous les métaux le plus nécessaire, est aussi le plus commun, le plus

a Ferri metalla ubique propemodum reperiuntur... Metallorum omnium vena ferri largissima est. *Plin. lib. 34. cap. 14.*

facile à trouver, le moins profondément caché en terre, & le plus abondant.

Comme je trouve peu de choses dans Pline sur la maniére dont les Anciens découvroient & préparoient les métaux, je suis obligé d'avoir recours à ce qu'en disent les Modernes, pour donner au moins aux Lecteurs quelque légére idée de ce qui se pratique actuellement dans la découverte, la préparation, & la fonte de ces métaux, dont une partie avoit lieu aussi dans l'antiquité.

La matiére d'où se tire le fer (en terme de l'art on l'appelle *la mine de fer*) se trouve dans la terre à différentes profondeurs, quelquefois en pierres de la grosseur du poing, & quelquefois en grains détachés les uns des autres, & de la grosseur des pois. Celle-ci est ordinairement la meilleure.

Pour faire fondre cette matiére, après qu'on l'a bien lavée, on en jette à des heures réglées une certaine quantité dans un grand fourneau bien échaufé par un feu de charbon dont l'activité est produite par le vent perpétuel de deux soufflets énormes qu'une roue fait hausser & baisser, & dont les deux ouvertures aboutissent dans un seul tuyau placé au bas du fourneau à l'endroit jusqu'où peut s'élever la superficie de la matiére fondue. A cette quantité de mine on ajoute toujours en même tems une autre quantité également réglée de charbon pour entretenir le feu, & de Castine, qui est une espéce de pierre blanche, sans laquelle la mine bruleroit plutôt que de fondre.

A certains tems marqués, comme de douze heures en douze heures, & quand il y a une quantité suffisante de matiére fondue, on la fait couler du fourneau par un trou fait exprès pour cela, & qui n'étoit bouché qu'avec du mortier; d'où sortant avec rapidité comme un torrent de feu, elle tombe dans un creux fait dans le sable, de forme triangulaire comme un prisme, de la longueur d'environ quatorze ou quinze piés. C'est ainsi que se forme ce qu'on appelle *la gueuse*, qui est une grosse piéce de cette matiére pesant souvent jusqu'à deux ou trois mille livres, & qui n'est encore que de la fonte pareille à celle dont on fait les plaques de cheminées.

On la porte ensuite à un fourneau de la forge appellé *la rafinerie*, où par le moien du feu qui la purifie, & du marteau qui en écarte & détache les parties étrangéres, elle commence à acquérir la qualité de fer.

Les nouvelles piéces de fer qu'en termes de l'art on a mises à terre à ce fourneau, passent de là à un autre nommé *chaufrie* ou *martellerie*; où, après un nouvel épurement par le feu, on en forge des barres avec l'aide d'un gros marteau pesant quelquefois jusqu'à quinze cens livres, & mis en mouvement, comme les autres, par des roues que l'eau fait tourner.

Il y a encore une autre machine composée de différentes roues assemblées avec un art merveilleux, où ces mêmes barres de fer, quand on les destine à certains usages, sont tout d'un coup séparées en sept ou huit verges ou baguettes d'environ un demi-pouce d'épaisseur. C'est ce qu'on appelle *la fenderie*.

Dans quelques endroits, au lieu de former *une gueuse* de la matiére qui sort du premier fourneau, pour la réduire en fer, on se borne à la faire couler dans des moules diversement préparés, suivant la diversité des ouvrages qu'on veut fondre, comme des marmites, plaques de cheminées, & autres ustenciles de fonte.

L'ACIER est une espéce de fer rafiné & purifié par le feu, qui le rend plus blanc, plus solide, & d'un grain plus menu & plus fin. C'est de tous les métaux le plus dur, quand il est préparé & *trempé* comme il faut. Cette *trempe* se fait dans de l'eau froide, & demande une grande attention de la part de l'Ouvrier, pour tirer du feu l'acier quand il y a pris un certain degré de chaleur.

Stridentia tingunt Æra lacu.

Qu'on examine un couteau, un rasoir, bien tranchans, bien affilés: croiroit-on qu'ils pussent se former d'un peu de terre, ou de quelques pierres noirâtres? Quelle distance d'une matiére si informe à des instrumens si polis & si luisans! De quoi n'est point capable l'industrie humaine!

Mr Reaumur observe, au sujet du fer, une chose qui paroit bien digne d'être remarquée. Quoique le feu le rende rarement, ou ne le rende presque jamais, aussi liquide qu'il rend l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, & le

Mémoires de l'Académ. des Sciences. an. 1726.

plomb ; cependant c'eſt de tous les métaux celui qui ſe moule le plus parfaitement, qui s'inſinue le mieux dans les plus petits creux des moules, & qui en prend le plus exactement les impreſſions.

§. II. *Mines de* Cuivre *ou* d'Airain.

Le Cuivre, qu'on nomme autrement l'Airain, eſt un métal dur, ſec, peſant. On le tire des mines, comme les autres métaux ; & on l'y trouve, auſſi bien que le fer, ou en poudre, ou en pierre.

Avant que de le fondre, il faut beaucoup le laver, afin d'en ſéparer la terre qui y eſt mélée. On le fait fondre enſuite dans les fourneaux par de grands feux, & l'on fait couler la matiére fondue dans des moules. Le Cuivre qui n'a eu que cette premiére fonte, eſt le Cuivre commun & ordinaire.

Pour [a] le rendre plus pur & plus beau, on le fait refondre une ou deux fois. Lorſqu'il a ſoutenu pluſieurs fois le feu, & qu'on en a ſéparé les parties les plus groſſiéres, on l'appelle *Roſette*, & c'eſt le Cuivre le plus pur & le plus net.

Le Cuivre naturel eſt rouge ; & ce qu'on nomme Cuivre jaune, eſt du Cuivre jauni avec la Calamine.

La *Calamine*, qu'on nomme auſſi [b] *Cadmie*, eſt un minéral, ou terre foſſile, qui s'emploie par les Fondeurs, pour teindre le Cuivre rouge en jaune. Elle ne devient jaune, que quand on la fait recuire à la maniére des briques: & ce n'eſt qu'après cette cuiſſon qu'on s'en ſert pour jaunir & augmenter la Roſette, ou Cuivre rouge.

Le Cuivre jaune eſt donc un mélange de Cuivre rouge avec de la Calamine, laquelle augmente ſon poids depuis dix juſqu'à cinquante par cent ſelon la différente bonté du Cuivre. On l'appelle auſſi *Léton*, & en latin *aurichalcum*.

Le *Bronze* eſt un métal factice, & compoſé du mélange de pluſieurs métaux.

a Præterea ſemel recoquunt : quod ſæpius feciſſe, bonitati plurimum confert. *Plin. lib.* 34. *cap.* 8.

b Vena, [æris] quo dictum eſt modo, effoditur, igniqne perficitur. Fit & è lapide æroſo, quem vocant *Cadmiam*. *Plin. lib.* 34. *cap.* 1.

Pour les belles ſtatues de bronze, l'alliage ſe fait moitié de Cuivre rouge, & moitié de Léton ou Cuivre jaune. Dans le bronze ordinaire, l'alliage ſe fait avec de l'étain, & même avec du plomb quand on va à l'épargne.

La *Fonte* eſt auſſi une eſpéce de Cuivre mélangé, qui ne différe du Bronze que par le plus ou le moins d'alliage.

L'art de fondre, ou, comme on dit maintenant, de jetter en bronze, eſt très ancien. On a eu en tout tems des vaſes de métal, & différens ouvrages curieux qui en étoient formés. Il faloit qu'à la ſortie d'Egypte la fonte fût déja très commune, puiſque dans le déſert, ſans grands préparatifs, on forma une ſtatue qui avoit ſes linéamens & ſa figure, & qui repréſentoit un veau. On fabriqua, bientôt après, la mer d'airain, & toutes ſortes de vaſes pour le tabernacle, & enſuite pour le temple. On ſe contentoit ſouvent de former une ſtatue de lames battues, & jointes enſemble par le marteau.

L'invention de ces ſimulacres ou fondus, ou battus, prit ſon origine en Orient auſſibien que l'idolatrie, & ſe communiqua enſuite à la Gréce, qui porta cet art à ſa derniére perfection.

L'airain le plus célébre & le plus eſtimé chez les Grecs, étoit celui de Corinthe dont j'ai parlé ailleurs, & celui de Délos. Cicéron [a] les joint dans une de ſes harangues, où il parle d'un vaſe d'airain, appellé *authepſa*, où la viande ſe cuiſoit avec très peu de feu & comme d'elle-même: vaſe qui fut vendu ſi cher, que les paſſans, qui en entendoient crier le prix à l'encant, crurent qu'il s'agiſſoit de la vente d'une terre.

On prétend que l'airain a été emploié avant le fer pour fabriquer les armes. Il l'a été certainement avant l'or & l'argent pour la fabrique des monnoies, du moins à Rome. Elles conſiſtoient d'abord dans une maſſe d'airain plus ou moins peſante, que l'on donnoit au poids, ſans qu'elle eût

a Domus referta vaſis Corinthiis & Deliacis: in quibus eſt authepſa illa, quam tanto pretio nuper mercatus eſt, ut, qui prætereuntes pretium enumerari audiebant, fundum venire arbitrarentur. *Orat. pro Roſc. Amer. n.* 133.

aucune marque ni figure déterminée: d'où vient cette formule usitée dans les ventes, *per æs & libram*. Ce fut Servius Tullius, sixiéme roi de Rome, qui le premier l'assujettit à une forme & à une empreinte particuliére. Et a comme alors les plus grandes richesses consistoient en bestiaux, beufs, brebis, pourceaux, on fit imprimer leur figure, ou celle de leur tête, sur la premiére monnoie qui fut fabriquée; & elle fut appellée *pecunia*, du mot *pecus*, qui signifie toute sorte de bétail. Ce ne fut que sous le Consulat de Q. Fabius, & de Ogulnius, cinq ans avant la premiére guerre Punique, l'année de Rome 485, que la monnoie d'argent y fut mise en usage. On retint toujours néanmoins l'ancien langage & l'ancienne dénomination tirée du mot *æs*, airain. De là ces expressions: *æs grave*, (du cuivre pesant) pour exprimer, au moins dans l'origine de cette dénomination, les as du poids d'une livre; *ærarium*, le trésor public, où il n'y avoit autrefois que de l'airain; *æs alienum*, l'argent qu'on a emprunté; & beaucoup d'autres pareilles.

Plin. lib. 34 cap. 1.

§. III. *Mines* d'Or.

Plin. lib. 33. cap. 4.

Pour trouver l'or, dit Pline, on s'y prend parmi nous de trois maniéres différentes. On le tire ou des riviéres, ou des entrailles de la terre en la creusant, ou des ruines des montagnes en les perçant & les bouleversant.

1. *Or tiré des riviéres.*

On ramasse l'or en petits grains ou parcelles sur le bord des riviéres, comme en Espagne sur les bords du Tage, en Italie sur le Po, en Thrace sur l'Hébre, sur le Pastole en Asie, & enfin sur le Gange dans les Indes: & b il faut convenir que celui qu'on trouve de cette maniére est le meilleur de tous, parce qu'aiant couru lontems sur

a Servius Rex, primus signavit æs. Antea rudi usos Romæ Timæus tradit. Signatum est nota pecudum: unde pecunia appellata. *Plin. lib.* 33. *cap.* 3.

b Nec ullum absolutius aurum est, ut cursu ipso trituque perpolitum. *Plin.*

les cailloux, ou sur l'aréne, il a eu tout le loisir de s'y décrasser & de s'y polir.

Les riviéres que je viens de nommer n'étoient pas les seules qui traînassent de l'or. Notre Gaule avoit aussi cet avantage. Diodore dit que la nature lui avoit donné l'or par privilége, sans le lui faire chercher par l'art & par le travail; qu'il étoit mélé avec le sable des riviéres; que les Gaulois savoient laver ces sables, en tirer l'or, & le fondre; & qu'ils en faisoient des anneaux, des bracelets, des ceintures, & d'autres pareils ornemens. On nomme encore quelques riviéres en France qui ont conservé ce privilége: le Rhein, le * Rhône, la Garonne, le Doux qui passe dans la Franche-Comté, la Céze & le Gardon qui prennent leur origine dans les Sévennes, l'Ariége dans le pays de Foix, & quelques autres. A la vérité les recoltes qu'on y fait ne sont pas considérables, & suffisent à peine pour faire vivre pendant quelques mois les paysans qui s'occupent à ce travail. Il y a des jours heureux, qui leur valent plus d'une pistole: mais ils sont achetés par d'autres qui ne leur produisent presque rien.

Diod. lib. 5.

Mémoires de l'Académie des Sciences, an. 1718.

2. *Or tiré des entrailles de la terre.*

CEUX qui cherchent de l'or, commencent par aller à la découverte de ce qu'on appelle en françois *la Manne*, sorte de terre, qui par sa couleur, & par les exhalaisons qui en sortent, donne à connoître à ceux qui s'entendent aux Mines qu'il y a de l'or au-dessous.

Aussitôt que *le banc de terre à or* se découvre, il faut en détourner l'eau, & creuser à force de bras cette terre précieuse, qu'on enleve, & qu'on porte aux lavoirs. La terre y aiant été mise, on y fait couler un ruisseau d'eau vive, proportionnée à la terre qu'on veut laver; & pour aider la rapidité de l'eau, on se sert d'un crochet de fer, avec lequel on remue & délaie cette terre, ensorte qu'il ne reste plus dans le bassin qu'un sédiment de sable noir, où l'or se trouve mélé. On met ce sédiment dans un grand

** On prétend que l'Arve, qui se jette dans le Rhône un peu au-dessous de Genéve, entraîne quelques paillettes d'or, non le Rhône même.*

plat de bois, enfoncé dans son milieu de quatre ou cinq lignes, & à force de le laver à plusieurs eaux, & de l'agiter fortement, *conjecturâ*, il ne reste plus qu'un sable de pur or. Voila ce qu'on fait aujourd'hui au Chily. Et c'est ce qu'on faisoit aussi du tems de Pline. *Aurum qui quærunt, ante omnia segullum tollunt: ita vocatur indicium. Alveus hic est: arenæ lavantur, atque ex eo quod resedit conjecturâ capitur.* Tout se trouve réuni dans ce peu de mots. *Segullum:* c'est ce que nous appellons la Manne. *Alveus hic est:* c'est le banc de terre à or. *Arenæ lavantur:* voila les lavoirs. *Atque ex eo quod resedit:* voila le sédiment de sable noir où l'or est renfermé. *Conjecturâ capitur:* voila l'agitation des matiéres, & l'écoulement de l'eau, & le sable de pur or qui demeure.

Voiez le Dictionnaire du Commerce.

Plin. lib. 33. cap. 4.

Il arrive quelquefois, que, sans fouiller bien avant, on trouve l'or sur la superficie de la terre: mais ce bonheur est rare, quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Car il n'y a pas encore fort lontems, dit Pline, qu'on en trouva en Dalmatie de cette espéce sous l'empire de Neron, & en si grande quantité, qu'on en ramassoit jusqu'à cinquante livres par jour pour le moins.

Plin. ibid.

Pour l'ordinaire, il faut creuser bien avant, & former des canaux souterrains, où l'on trouve du marbre & de petits cailloux envelopés de l'or même. On pousse ces canaux à droite & à gauche selon le cours de la veine d'or; & à l'égard de la terre qui demeure suspendue par dessus, on la soutient par de bonnes poutres d'espace en espace. Quand on en a tiré la *Mine*, c'est-à-dire la glébe ou pierre métallique dont se forme l'or, qu'on appelle communément *Minerai*, on la casse, on la pile, on la réduit en poudre, on la lave, puis on la fait passer par le feu. Ce qui sort le premier du fourneau, n'est encore nommé qu'argent: car il y en a toujours de mélé avec l'or.

On appelle en latin *Scoria* l'Ecume qui résulte du fourneau. C'est comme l'ordure ou la crasse du métal, que le feu rejette; ce qui n'est pas particulier à l'or, mais commun à toutes les matiéres métalliques. Du reste, on ne jette point cette crasse: on la pile & on la calcine de nouveau, pour en extraire ce qui y est resté de bon. Le Creuset

ser où se fait cette préparation, doit être d'une certaine terre blanche qui approche de l'argile. Il n'y en a guére d'autre qui puisse souffrir le feu, le soufflet, & l'ardeur même de la matiére fondue. *On l'appelloit* Tasconium.

Ce métal est bien précieux, mais coute des peines infinies. On emploioit au travail des Mines les esclaves, & les criminels condannés à mort. La soif de l'or a toujours éteint dans les hommes tout sentiment d'humanité. Diodore de Sicile marque que ces malheureux, chargés de chaînes, n'avoient aucun repos ni jour ni nuit; qu'ils étoient traités avec la derniére dureté; & que pour leur ôter toute espérance de pouvoir se sauver en corrompant leurs gardes, on choisissoit pour ce ministére des soldats qui parlassent une autre langue qu'eux, & avec qui par conséquent ils ne pussent avoir aucun commerce, ni former aucun complot. *Diod. lib. 3.*

3. *Or tiré des Mines qui se rencontrent dans les montagnes.*

IL Y A une autre méthode de trouver l'or, qui regarde proprement les lieux élevés & montagneux, tels qu'on en rencontre souvent en Espagne. Ce [a] sont des montagnes séches & stériles pour toute autre chose, qu'on force à rendre leur or, pour se dédommager en quelque sorte de leur stérilité à tout autre égard. *Plin. lib. 33. cap. 4.*

D'abord, on commence par faire de grands trous à droite & à gauche. On attaque ensuite la montagne même à l'aide des flambeaux ou des lampes. Car il ne faut plus parler de jour: la nuit y dure autant que le travail, & se prolonge l'espace de plusieurs mois. A peine a-t-on percé un peu avant, qu'il se forme dans la terre des crevasses qui l'éboulent, & qui accablent quelquefois les pauvres Mineurs: [b] ensorte, dit Pline, qu'il y a aujourd'hui beaucoup moins d'audace & de témérité à aller chercher les perles

a Cetera montes Hispaniarum aridi sterilesque, in quibus nihil aliud gignatur, huic bono fertiles esse coguntur. *Plin.*

b Ut jam minùs temerarium videatur è profundo maris petere margaritas: tanto nocentiores fecimus terras. *Plin.*

en Orient au fond des eaux, qu'à fouiller l'or dans le sein de la terre, devenue par notre avarice plus dangereuse que la mer même.

Il faut donc dans ces mines-ci, comme dans les premiéres dont j'ai parlé, ménager d'espace en espace de bonnes voutes, qui soutiennent la montagne percée. Car on y trouve aussi de grandes masses de pierre, qu'il faut rompre à force de feu & de vinaigre. Mais comme la fumée & les vapeurs du feu étouferoient bientôt les ouvriers, on est obligé le plus souvent, & surtout lorsqu'on est un peu avancé, de rompre à coups de pics & de pieux ces masses énormes, & d'en arracher peu-à-peu de gros quartiers, & de se les donner ensuite de main en main & d'épaule en épaule le long du boiau, jusqu'à ce qu'on en soit délivré. On passe à ce travail les jours & les nuits. Il n'y a que les derniers des ouvriers qui voient la lumiére du jour : tous les autres travaillent à la lueur des lampes. Si le roc se trouve trop long ou trop épais, ils prennent à côté, & conduisent leur boiau en ligne courbe.

Quand l'ouvrage est achevé, & que ces conduits souterrains sont poussés assez loin, ils coupent par le bas les soutiens de ces voutes situés d'espace en espace. C'est le signal ordinaire de la ruine qui va s'en suivre, & dont s'aperçoit le premier celui qui fait sentinelle au-dessus de la montagne par l'affaissement de la voute qui commence à crouler : & celui-ci aussitôt, de la voix ou par le bruit de l'airain qu'il frape, avertit les travailleurs de se mettre en sureté, & court le premier pour s'y mettre lui-même. La montagne, sappée ainsi de tous côtés, tombe sur elle-même, & se brise avec un fracas épouvantable. Les [a] ouvriers victorieux jouissent alors paisiblement du spectacle de la nature bouleversée. Cependant l'or n'est pas encore trouvé, & quand ils ont commencé à percer la terre, ils ne savoient pas encore s'il y en avoit. L'espérance & l'avidité leur ont suffi pour entreprendre ces travaux, & pour affronter ces dangers.

Mais ce n'est là que le prélude d'un nouveau travail, encore plus grand & plus onéreux que le premier. Car il

a Spectant victores ruinam naturæ : nec tamen adhuc aurum est. *Plin.*

faut conduire l'eau des montagnes voisines & plus élevées par des détours d'un très [a] long espace, pour la lâcher ensuite avec impétuosité sur les ruines qu'ils ont formées, & en enlever le métal précieux. Pour cela il faut pratiquer de nouveaux canaux, tantôt plus ou moins élevés selon le terrain, & c'est ici où est le grand travail. Car il faut bien placer le niveau, & prendre ses hauteurs dans tous les endroits où doit passer le torrent jusqu'à la montagne inférieure qu'on a éboulée, afin que l'eau ait assez de force pour arracher l'or par tout où elle passe: ce qui les oblige à la faire venir du plus haut qu'ils peuvent. Et pour ce qui est des inégalités qui se présentent dans son cours, ils y subviennent par des canaux artificiels qui lui conservent sa pente, & qui l'empéchent de se dissiper. Si ce sont des rochers scabreux qui s'opposent au passage, il faut les tailler, les applanir par la pointe, & y ménager des ornières pour les planches, qui doivent resserrer & continuer le canal. Aiant amassé leurs eaux des montagnes voisines les plus élevées d'où se doit faire le jet, ils y creusent de grands réservoirs, larges de deux cens piés en quarré, & de la profondeur de dix piés. Ils y laissent ordinairement cinq ouvertures de la largeur de trois ou quatre piés en quarré, pour y recevoir l'eau de divers endroits. Après quoi, la mare étant remplie, on leve la bonde, d'où se forme un torrent si violent & si impétueux, qu'il emporte tout, jusqu'à de grosses pierres même.

Autre manœuvre dans la plaine, & au pié de la Mine. Il faut y creuser de nouveaux fossés, qui forment divers lits au torrent de degré en degré, jusqu'à ce qu'il se décharge dans la mer. Mais, de peur que l'or ne leur échape, ils y pratiquent d'espace en espace de bonnes couches d'*Ulex*, sorte d'arbrisseau qui revient assez à notre romarin, mais plus âpre, & par conséquent plus propre à retenir cette proie comme dans ses filets. Ajoutez qu'il faut encore de bonnes planches de chaque côté du fossé pour retenir l'eau dans son lit; & lorsqu'il se rencontre des inégalités dangereuses, suspendre ces nouveaux canaux par des * chevalets, jusqu'à ce qu'enfin le torrent se perde dans les sa-

a A centesimo plerumque lapide.

* *Machines pour soutenir ces canaux faits de planches.*

bles de l'Océan, au voisinage duquel sont communément les Mines.

L'or qu'on tire de la sorte au pié des montagnes, n'a pas besoin d'être purifié par le feu : car il est d'abord ce qu'il doit être. On le trouve en masses de diverses grandeurs, comme on en trouve aussi dans les Mines profondes, mais non pas si communément.

Pour ce qui est de ces branches de romarin sauvage qu'on y a emploiées, on les ramasse soigneusement, on les fait sécher, puis on les brûle : ensuite de quoi on en lave les cendres sur le gazon, où l'or tombe, & se recueille facilement.

Plin. lib. 33. cap. 3. Pline examine pourquoi l'or a été préféré aux autres métaux, & il en apporte plusieurs raisons.

C'est le seul de tous les métaux qui ne perd rien ou presque rien par le feu, pas même dans les buchers & dans les incendies, où les flammes font le plus de ravage. On prétend même qu'il n'en est que meilleur lorsqu'il y a passé plusieurs fois. C'est aussi le feu qui en fait l'épreuve: car, pour être bon, il faut qu'il en prenne la couleur. C'est celui que les ouvriers appellent *obryzum*, de l'or affiné. Ce qu'il y a d'admirable dans cette épreuve, c'est que les charbons les plus ardens n'y font rien : il faut un * feu clair, un feu de paille pour le résoudre, & y mettre un peu de plomb pour l'affiner.

L'or ne perd que très peu par l'usage, & beaucoup moins qu'aucun autre métal, au lieu que l'argent, le cuivre, l'étain salissent les mains, & tracent des lignes noires sur quelque matiére que ce soit ; ce qui est une preuve qu'ils souffrent du déchet, & que leur substance se détache plus aisément.

Il est le seul de tous les métaux qui ne contracte point de rouille, ni rien qui puisse en altérer la beauté, ni en diminuer le poids. C'est une chose bien digne de notre admiration, que de toutes les substances celle de l'or se con-

* *Strabon fait la même remarque, & il en apporte la raison.* Paleâ faciliùs liquefit aurum : quia flamma mollis cùm sit, proportionem habet temperatàm ad id quod cedit & facilè funditur ; carbo autem multum absumit, nimis colliquans suâ vehementia & elevans. *Strab. l. 3. p. 146.*

ſerve le mieux & en ſon entier ſans rouille, ſans craſſe, dans l'eau, dans la terre, dans l'ordure, dans les ſépulcres, & cela à travers tous les ſiécles. On voit des médailles frapées depuis plus de deux mille ans, qui paroiſſent comme ſorties tout récemment des mains de l'ouvrier.

On remarque [a] que l'or réſiſte aux impreſſions & aux morſures du ſel & du vinaigre, qui réſolvent & qui domtent toutes les autres matiéres.

Il [b] n'y a point de métal qui s'étende mieux, ni qui ſe diviſe en un plus grand nombre de parcelles en différens ſens. Une once d'or, par exemple, ſe partage en ſept cens cinquante feuilles, & plus s'il le faut; & chacune de ces feuilles a quatre doits en quarré de largeur. Ce que dit Pline ici eſt certainement bien admirable: mais nous verrons bientôt que nos Ouvriers modernes ont pouſſé l'habileté en ce point, comme en beaucoup d'autres, infiniment plus loin que les Anciens.

Enfin l'or ſe laiſſe filer & tiſſer comme l'on veut, de même que la laine. On peut même le travailler ſans laine [& ſans ſoie,] ou avec l'une & l'autre. Le premier des Tarquins triompha autrefois avec une tunique de drap d'or: & Agrippine, mere de Néron, lorſque l'Empereur Claude ſon époux donna au peuple un combat naval, y parut habillée d'une longue robe, toute de fil d'or ſans aucune autre matiére.

Ce que l'on raporte de l'extrême petiteſſe & délicateſſe de l'or & de l'argent réduits en fil paroitroit incroiable, s'il n'étoit confirmé par une expérience journaliére. Je ne ferai que copier ici ce qu'on en lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. AN. 1713.

On ſait, y eſt-il dit, qu'un fil d'or n'eſt qu'un fil d'argent doré. Il faut donc étendre par le moien de la filiére un cilindre d'argent couvert de feuilles d'or; & ce cilindre devient fil, & fil toujours doré, à quelque longueur qu'il puiſſe parvenir. On le prend ordinairement de qua-

a Jam contra ſalis & aceti ſuccos, domitores rerum, conſtantia. *Plin.*

b Nec aliud laxius dilatatur, aut numeroſiùs dividitur, ut pote cujus unciæ in ſeptingenas & quinquagenas, pluréſque bracteas, quaternûm utroque digitorum, ſpargantur. *Plin.*

rante-cinq marcs, & il a quinze lignes de diamétre, & à peu près vingt-deux pouces de hauteur. M[r] de Reaumur prouve que ce cilindre d'argent de 22 pouces vient par la filiére à en avoir 13963240, ou 1163520 piés, c'est-à-dire qu'il est devenu 634692 fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97 lieues de longueur, en mettant deux mille toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soie; & avant que de l'y filer, on le rend plat de cilindre qu'il étoit: & en l'applatissant on l'allonge ordinairement encore de $\frac{1}{7}$ au moins, de sorte que sa longueur de vingt-deux pouces se change en une de cent onze lieues. Mais on peut aller jusqu'à allonger ce fil de $\frac{1}{4}$ par l'applatissement, au lieu de ne l'allonger que de $\frac{1}{7}$, & par conséquent il aura six vingts lieues. Cela doit paroitre une prodigieuse extension: & ce n'est encore rien.

Le cilindre d'argent de 45 marcs, & de 22 pouces de long, a pu n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai que la dorure sera légére, mais elle sera toujours dorure; & quand le cilindre passera par la filiére, & acquerra la longueur de 120 lieues, l'or n'abandonnera jamais l'argent. On peut voir déja par là combien l'once d'or qui envelopoit le cilindre d'argent de 45 marcs, a dû devenir extrêmement mince pour suivre toujours l'argent pendant un chemin d'une pareille longueur. M[r] Reaumur ajoute encore à cette considération, que l'on voit sensiblement que l'argent est une fois plus doré en certains endroits qu'en d'autres: & il trouve enfin par le calcul que dans ceux où il l'est le moins, il faut que l'épaisseur de l'or ne soit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne, petitesse si énorme, qu'elle échape autant à notre imagination, que celle des Infiniment petits de la Géométrie. Cependant elle est réelle, & produite par des instrumens méchaniques, qui ne peuvent être si fins qu'ils ne soient encore fort grossiers. Notre esprit se perd & s'ébloüit dans la considération de tels objets: combien plus dans celle des Infiniment petits de Dieu!

ELECTRE.

IL faut savoir, dit Pline que je copie dans toute la suite, qu'en toute sorte d'or il y a toujours de l'argent mêlé, plus ou moins : tantôt un dixiéme, tantôt un neuviéme, ou un huitiéme. On ne compte qu'une seule mine dans la Gaule, où l'on tire de l'or qui ne contient qu'une trentiéme partie d'argent : & c'est ce qui en fait monter le prix au-dessus de tous les autres. On nomme cet or, *Albicratense*, d'*Albicrat*. (C'est un ancien lieu de la Gaule près de Tarbes.) Il y avoit plusieurs mines dans les Gaules, qui depuis ont été négligées ou épuisées. Strabon parle de quelques-unes, & entr'autres de celles de Tarbes, qui étoient, dit-il, *très fécondes en or*. Car, sans pousser leurs canaux fort avant, ils trouvoient des pepins qui remplissoient le creux de la main, & qui n'avoient pas grand besoin de passer par le feu. Ils avoient aussi beaucoup de poudre d'or & comme des grains, qui ne demandoient presque point d'affinage. Lib. 33. cap. 3. Strab. lib. 4. pag. 190. Βῶλοι.

Pour l'or, continue Pline, où l'on trouve jusqu'à un cinquiéme d'argent, on lui donne le nom d'ELECTRE. (On pourroit l'appeller de l'*Or blanc*, parce qu'il approche un peu de cette couleur, & qu'il est plus pâle.) Il paroit que les peuples les plus anciens en faisoient grand cas. Homére, dans la description du palais de Ménélas, le dépeint tout brillant d'or, d'électre, d'argent, & d'ivoire. L'Electre a ceci de particulier, qu'il brille beaucoup plus à la lumiére des lampes que ni l'or ni l'argent. Odyss. lib. 4. v. 71.

§. IV. *Mines* D'ARGENT.

IL EN EST des Mines d'argent, pour plusieurs choses, comme de celles d'or. On creuse la terre, & on fait de longs boiaux à droite & à gauche selon le cours de la veine. Ce n'est point la couleur du métal qui fait naître l'espérance des travailleurs : nul éclat, nulle étincelle dans ces Mines, comme dans les autres. La terre qui renferme l'argent, est tantôt rousse, & tantôt cendrée : c'est aux Plin. lib. 33. cap. 6.

ouvriers à la discerner par la pratique. Pour l'argent même, on ne sauroit l'affiner que par le feu, avec du plomb, ou avec la * mine même de l'étain. On appelle cette mine *galena*, & on la trouve communément dans la veine des Mines d'argent. Le feu ne fait autre chose que séparer ces matiéres, dont l'une se réduit en plomb ou en étain, & l'autre en argent : mais le dernier surnâge toujours, parce qu'il est plus léger, à peu près comme l'huile sur l'eau.

On trouvoit des Mines d'argent dans presque toutes les provinces de l'Empire Romain. En effet on en tiroit d'Italie, près de Verceil ; de Sardaigne, où il y en avoit beaucoup ; des Gaules, en divers endroits ; de l'Angleterre même ; de l'Alsace, témoin Strasbourg, qui en a tiré son nom, *Argentoratum*, & Colmar, *Argentaria* ; de la Dalmatie & de la Pannonie, qui est maintenant la Hongrie ; & enfin de l'Espagne & du Portugal, où étoit le plus beau.

Plin. ibid. Ce qu'il y a d'admirable dans les Mines d'Espagne, c'est que les travaux qui y furent commencés par les ordres ** d'Annibal, y subsistent encore de nos jours, dit Pline, c'est-à-dire depuis plus de trois cens ans, & que les fossés y ont conservé les noms de ceux qui en firent la découverte, & qui étoient tous Carthaginois. Une de ces Mines entr'autres, encore aujourd'hui existante & nommée *Bébulo*, celle-là même qui produisoit à Annibal jusqu'à trois cens livres d'argent par jour, a été poussée depuis jusqu'à quinze cens pas d'étendue, & même à travers la montagne, par les peuples *** Accitaniens : lesquels, sans se reposer ni jour ni nuit, & se relevant seulement à la mesure chacun de leurs lampes, en ont fait écouler les eaux. Il y a aussi des veines d'argent qu'on découvre comme à fleur de terre.

Du reste, les Anciens connoissoient aisément quand ils

* *La mine même de l'étain est cette matiére informe & confuse qui contient la substance du métal. On nomme cette matiére du mot générale de* Marcassite, *surtout par raport à l'or & à l'argent.*

** *Lorsqu'il y vint pour faire le siége de Sagonte.*

*** *Les peuples de Murcie & de Valence, qui faisoient partie du district de* Carthage la nouvelle.

étoient

étoient parvenus au bout de la veine ; c'eſt lorſqu'ils trouvoient de l'alun, après quoi ils ne cherchoient plus rien : quoique depuis peu (c'eſt toujours Pline qui parle) on ait trouvé, après l'alun, une veine blanche de cuivre, ce qui a ſervi de nouvel indice aux ouvriers, pour leur marquer la fin de la veine.

La découverte des métaux dont nous avons parlé juſqu'ici, eſt une merveille qu'on ne ſe laſſe point d'admirer. Il n'y avoit rien de plus caché dans la nature, que l'or & l'argent. Ils étoient enſevelis dans de profondes mines, mêlées de roches fort dures, & en apparence fort inutiles ; & les parties de ces précieux métaux étoient ſi confondues avec des corps étrangers, ſi imperceptibles par ce mélange, ſi difficiles à ſéparer, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible que l'induſtrie de l'homme pût les déterrer, les réunir, les purifier, les convertir à ſes uſages. L'homme cependant en eſt venu à bout ; & il a tellement perfectionné ſes premiéres découvertes ſur cette matiére par ſes réflexions, qu'on diroit que l'or & l'argent ont été formés en maſſe dès le commencement, & qu'ils ont été auſſi viſibles que les cailloux qui ſont ſur la ſurface de la terre. Mais l'homme, par lui-même, étoit-il capable de faire de ſi merveilleuſes découvertes ? [a] Cicéron dit en termes exprès, qu'en vain Dieu auroit formé dans le ſein de la terre l'or, l'argent, l'airain, & le fer, s'il n'avoit enſeigné aux hommes par quel moien ils pouvoient parvenir juſqu'aux veines qui cachent ces précieux métaux.

§. V. *Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales ſources de la richeſſe des Anciens.*

ON CONÇOIT aiſément que les Mines d'or & d'argent devoient produire un gros revenu aux particuliers & aux Princes qui en poſſédoient, pour peu qu'ils fuſſent attentifs à les faire valoir.

Philippe, pere d'Alexandre le Grand, avoit des Mines *Diod. lib. 16.*

[a] Aurum & argentum, æs, ferrum, fruſtra natura divina genuiſſet, niſi eadem docuiſſet quemadmodum ad eorum venas perveniretur. *De Divinat. lib. 1. n. 116.*

d'or aux environs de Pydna ville de Macédoine, dont il tiroit tous les ans mille talens, c'est-à-dire trois millions. Il avoit aussi d'autres mines d'or ou d'argent dans la Thessalie & dans la Thrace. Et il paroit que ces mines subsistoient encore à la fin du roiaume de Macédoine : car [a] les Romains, aiant vaincu Persée, en ôtérent l'usage & l'exercice aux Macédoniens.

Justin. lib. 8. cap 3. Strab. lib. 7. pag. 331.

Les Athéniens avoient des Mines d'argent & dans l'Attique à Laurium, & surtout dans la Thrace, dont ils tiroient un grand profit. Xénophon nomme plusieurs citoiens qui s'y enrichissoient. Hipponicus avoit six cens esclaves : Nicias, qui périt en Sicile, en avoit mille. Les Fermiers qui avoient loué leurs Mines, rendoient tous frais-faits au premier chaque jour cinquante francs, sur le pié d'une * obole par jour pour chaque esclave ; & autant à proportion au second : ce qui faisoit un revenu considérable.

Xenoph. de ratione redituum.

Xénophon, dans le Traité où il propose différens moiens d'augmenter les revenus d'Athénes, donne pour cela d'excellens avis aux Athéniens, & les exhorte surtout à mettre en honneur le Commerce, à encourager & à soutenir ceux qui s'y appliquent soit citoiens soit étrangers, à faire des avances pour eux en prenant des suretés, à leur fournir des galéres pour le transport des marchandises, & à se bien persuader qu'en cette matiére la richesse des particuliers fait l'opulence & la force de l'Etat. Il insiste beaucoup sur ce qui regarde les Mines, & desire que la République en fasse valoir en son nom & à son profit, sans craindre que par là elle fasse tort aux particuliers ; parce qu'il y a de quoi enrichir les uns & les autres, & que ce ne seront pas les Mines qui manqueront aux ouvriers, mais les ouvriers qui manqueront aux Mines.

Mais ce qui provenoit des Mines de l'Attique & de la Thrace n'est rien, en comparaison de ce qu'on tiroit de celles d'Espagne. C'étoient les Tyriens qui d'abord en profitérent, les habitans du pays n'en connoissant pas le

a Metalli quoque Macedonici, quod ingens vectigal erat, locationes tolli placebat. *Liv. lib. 45. n. 18.*

* *Il y avoit six oboles à une dragme qui valoit dix sols, cent dragmes à la mine, & soixante mines au talent.*

prix. Les Carthaginois leur succédérent, & dès qu'ils eurent mis le pié dans l'Espagne, ils sentirent bien que les Mines seroient pour eux une source inépuisable de richesses. Pline nous a marqué qu'une seule fournissoit à Annibal chaque jour trois cens livres pesant d'argent, ce qui monte à douze mille six cens livres, en comptant quatre-vingts quatre deniers pour une livre, comme le même Pline l'observe ailleurs.

Plin. lib. 33. cap. 6.

Plin. lib. 33. cap. 9.

Polybe, cité par Strabon, dit que de son tems il y avoit quarante mille hommes occupés aux Mines qui étoient dans le voisinage de Carthagéne, & qu'ils fournissoient chaque jour au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres.

Polyb. lib. 3. pag. 157.

L'Histoire fait mention de particuliers qui avoient des revenus immenses, & qu'on a peine à croire. Varron parle d'un Ptolémée, simple particulier, qui du tems de Pompée commandoit en Syrie, qui entretenoit à ses frais huit mille Cavaliers, & avoit d'ordinaire mille conviés à sa table, & pour chacun une coupe d'or, qu'on renouvelloit même à chaque service. Ce n'est encore rien, en comparaison de Pythius de Bithynie, qui fit présent au Roi Darius de ce *Platane* & de cette *Vigne* si vantés dans l'Histoire, l'un & l'autre d'or massif: qui traita un jour splendidement toute l'armée de Xerxès, forte de dix-sept cens mille hommes, en offrant à ce Prince cinq mois de paie pour tout ce monde, avec toutes les provisions nécessaires pendant ce tems-là. De quelle source pouvoient venir de si énormes trésors, sinon principalement des Mines d'or & d'argent que ces particuliers possédoient?

Varr. apud Plinium lib. 33. cap. 10.

Plin. ibid. Herodot. lib. 7. c. 27.

On est surpris quand on lit dans Plutarque tout ce qui fut transporté à Rome pour le triomphe de Paul Emile, pour celui de Luculle, & pour d'autres pareils.

Mais tout cela disparoit, quand on songe aux millions innombrables d'or & d'argent amassés par David & par Salomon, & emploiés pour la construction & pour l'ornement du Temple de Jérusalem. Ces richesses immenses, dont le dénombrement effraie, étoient en partie le fruit du Commerce que David avoit établi en Arabie, en Perse, & dans l'Indostan, à la faveur de deux ports qu'il

Elath & Asiongaber.

avoit fait bâtir en Idumée sur l'extrémité de la Mer Rouge, & que Salomon augmenta encore considérablement, puisque dans un seul voiage sa flote lui raporta quatre cens cinquante talens d'or, qui font plus de cent trente-cinq millions. La Judée n'étoit qu'un petit pays: & cependant le revenu annuel, du tems de Salomon, sans compter beaucoup d'autres sommes, y montoit à six cens soixante & six talens d'or, ce qui fait près de deux cens millions. Il faloit que dès ce tems-là, pour fournir une quantité d'or si incroiable, on eût creusé bien des Mines: & celles du Pérou & du Mexique n'étoient point encore découvertes.

2. Paralip. 8. 18.

Ibid. 9. 13.

§. VI. *Des Monnoies & des Médailles.*

QUOIQUE le Commerce se soit fait d'abord par l'échange des denrées, comme cela paroit dans Homére, l'expérience fit bientôt sentir l'incommodité de ces échanges par la nature de plusieurs marchandises, qui ne pouvoient ni se partager ni se couper sans perdre beaucoup de leur prix; ce qui obligea peu à peu les Négocians à en venir aux métaux, qui ne diminuoient ni de bonté ni d'intégrité par le partage. Ainsi du tems d'Abraham, & avant lui sans doute, on introduisit l'or & l'argent dans le Commerce, & aussi peutêtre le cuivre pour les moindres denrées. Comme il s'y introduisit des fraudes pour le poids & pour la qualité de la matiére, la police & l'autorité publique intervint pour établir la sureté du Commerce, & imprima à ces métaux des marques pour les distinguer & les autoriser. De là sont venues les premiéres empreintes des Monnoies, les noms des Monétaires, l'effigie des Princes, les années des Consulats, & d'autres marques pareilles.

Les Grecs mettoient sur leurs Monnoies des Hiéroglyphes énigmatiques, qui étoient particuliers à chaque province. Ceux de Delphes y représentoient un Dauphin; c'étoient comme des armes parlantes: les Athéniens, l'oiseau de leur Minerve, une Chouette, signe de la vigilance, même pendant la nuit: les Béotiens, un Bacchus avec une grappe de raisin & une grande coupe, pour mar-

quer l'abondance & les délices de leur terroir : les Macédoniens, un Bouclier, pour désigner la force & la bravoure de leur milice : les Rhodiens, la tête du Soleil, auquel ils avoient dédié leur fameux Colosse. Enfin chaque Magistrat prenoit plaisir d'exprimer dans sa Monnoie la gloire de sa province, ou les avantages de sa ville.

La falsification des Monnoies a toujours eu lieu dans tous les Etats, & dans tous les tems. Au [a] premier paiement que firent les Carthaginois de la somme à laquelle les Romains les avoient condannés à la fin de la seconde guerre Punique, il se trouva que l'argent que leurs Ambassadeurs apportérent n'étoit pas de bon aloi, & l'on reconnut, en le faisant fondre, qu'il y avoit dans cet argent un quatriéme de mélange. Ils furent obligés, pour remplacer ce déchet, d'emprunter de l'argent à Rome. Le Triumvir Antoine, dans le tems de ses plus grands besoins, fit méler le fer avec l'argent dans les deniers qu'il fit fraper.

Plin. lib. 33. cap. 9.

Cette falsification se faisoit d'ordinaire ou par le mélange du cuivre, ou par la soustraction plus ou moins forte de son légitime poids. Il devoit être, comme le remarque Pline, de quatre-vingts seize ou de cent deniers pour la livre en or & en argent. Marius Gratidianus, parent du célébre Marius, supprima à Rome, pendant sa Préture, plusieurs desordres au sujet de la monnoie par de sages réglemens. Le peuple, toujours sensible à ces sortes de réformes, pour en témoigner sa reconnoissance, lui érigea des statues de quartier en quartier par toute la ville. C'est [b] ce Marius, à qui Sylla, pour se venger des cruautés exercées par son frere, fit couper les mains, casser les jambes, & crever les yeux, par le ministére de Catilina.

Flor. lib. 3. cap. 21.
Senec. de Ira, lib. 3. cap. 18.

a Carthaginienses eo anno argentum in stipendium impositum primùm Romam advexerunt. Id quia probum non esse quæstores renunciaverant, experientibusque pars quarta decocta erat, pecuniâ Romæ mutuâ sumptâ, intertrimentum suppleverunt. *Liv. lib.* 32. *n.* 2.

b M. Mario, cui vicatim populus statuas posuerat, cui thure & vino Romanus populus supplicabat, L. Sylla perfringi crura, oculos erui, amputari manus jussit ; & quasi totiens occideret, quotiens vulnerabat, paulatim & per singulos artus laceravit. *Senec.*

On avoit heureusement remédié à l'incommodité des échanges par la monnoie d'or & d'argent, devenue le prix commun de toutes les marchandises, dont par là on épargnoit le transport pénible, & souvent inutile. Mais il manquoit encore à l'ancien Commerce une grande facilité, qu'on a depuis sagement imaginée : je veux dire la maniére de remettre de l'argent d'un lieu à un autre par une Lettre qui en indique le paiement.

IL EST DIFFICILE de démêler bien certainement la différence qu'il y a entre les Monnoies & les Médailles : les avis sur cette matiére sont fort partagés. Ce qui paroit de plus vraisemblable, c'est que l'on doit appeller Monnoie la piéce de métal, qui d'un côté porte la tête du Prince régnant, ou de quelque divinité, & dont le revers est toujours le même : parce que la Monnoie étant faite pour avoir cours, il faut que le peuple puisse aisément la connoitre, afin d'en savoir la valeur. Ainsi la tête de Janus avec une proue de galére au revers, étoit la premiére monnoie de Rome. Servius Tullius y mit, au lieu d'une proue, une brebi ou un beuf, d'où vient le nom de *pecunia*, à cause que ces sortes d'animaux étoient du genre de ceux qu'on appelloit *pecus*. On y mit ensuite, à la place de Janus, une femme armée, avec l'inscription ROMA, & au revers un char tiré à deux, ou à quatre chevaux, ce qui fit des piéces de monnoie appellées *Bigati*, *Quadrigati*. On mit aussi des Victoires, *Victoriati*. Toutes ces piéces différentes sont reconnues pour monnoies, de même que celles qui portent certaines marques, comme un X, c'est-à-dire *Denarius* ; une L, *Libra* ; une S, *Semis*. Ces diverses marques font connoitre le poids ou la valeur de la piéce.

Plin. lib. 33. cap. 3.

Les Médailles sont les piéces qui pour l'ordinaire marquent au revers quelque événement considérable.

Les parties d'une médaille sont ses deux côtés : dont l'un s'appelle la face ou la tête, & l'autre le revers. De chaque côté il y a le champ, qui est le milieu de la médaille ; le tour, ou le bord ; & l'exergue, qui est la partie qui se trouve au bas du sol sur lequel sont posées les figures que la médaille représente. Sur ces deux faces on distingue

le type, & l'inſcription ou légende. Le type, ſont les figures repréſentées : l'inſcription ou légende, c'eſt l'écriture qu'on y lit, & principalement celle qui eſt ſur le tour de la médaille.

Pour avoir quelque idée de la ſcience des médailles, il faudroit ſavoir, quelle eſt leur origine, leur uſage; comment on les diviſe en antiques & modernes, en Grecques & en Romaines; ce que l'on entend par médailles du haut ou du bas Empire, du grand ou du petit bronze; ce que c'eſt qu'une ſuite dans le langage des Antiquaires. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer toutes ces choſes. Le Livre de la ſcience des Médailles du P. Joubert Jéſuite, contient ce que l'on en doit ſavoir, quand on ne veut pas approfondir cette matiére.

Je me contente d'avertir les Jeunes gens qui voudront étudier à fond l'Hiſtoire, que la connoiſſance des médailles eſt abſolument néceſſaire pour cette étude. Car l'Hiſtoire ne s'apprend pas ſeulement dans les livres, qui ne diſent pas toujours tout, ni toujours la vérité. Il faut donc recourir aux piéces qui la juſtifient, & auſquelles la malice & l'ignorance n'ont pu donner atteinte : & tels ſont les Monumens que l'on appelle médailles. On y apprend mille choſes également importantes & curieuſes, que l'on ne trouve point ailleurs. Le pieux & ſavant Auteur des Mémoires ſur l'Hiſtoire des Empereurs, nous y donne une preuve & un modéle de l'uſage que l'on peut faire de la ſcience des médailles.

M. de Tillemont.

Il en faut dire autant des pierres gravées, qui ont cet avantage ſur les médailles, qu'étant d'une ſubſtance plus dure, & repréſentant en creux les figures qu'elles portent, elles les conſervent toujours dans toute leur perfection : au lieu que les médailles ſont plus ſujettes à ſe corrompre, tant par le frotement, que par la corroſion des liqueurs ſalines, à quoi elles ſont toujours expoſées. Mais en récompenſe, celles-ci ſe trouvant en grand nombre chacune dans leur eſpéce, ſont d'un bien plus grand uſage pour les Savans.

L'Académie Roiale DES INSCRIPTIONS ET DES BELLES-LETTRES, établie & renouvellée ſi avanta-

geusement sous le Régne précédent, & qui embrasse dans son objet toute l'érudition antique & moderne, ne contribuera pas peu à conserver parmi nous, non seulement le bon goût des Inscriptions & des Médailles qui consiste dans une noble simplicité, mais en général le bon goût de tous les ouvrages d'esprit, qui se puise principalement dans les Auteurs anciens, dont cette Académie fait une étude particuliére. Je n'oserois marquer ici tout ce que je pense d'une Compagnie où je suis aggrégé, & dont je fais partie. On me fit l'honneur de m'y appeller dans le tems de son renouvellement, sans que j'eusse brigué une place si honorable, & même sans que j'en sûsse rien: entrée, ce me semble, véritablement digne des Compagnies savantes. Je souhaiterois l'avoir mieux méritée, & y avoir mieux rempli que je n'ai fait les fonctions d'Académicien.

§. VII. *Perles.*

LA PERLE est une substance dure, blanche, & claire, qui se forme au-dedans de certaine espéce d'huitres.

Le poisson * testacé où se trouvent les perles, est trois ou quatre fois plus grand que les huitres ordinaires. On le nomme communément *Perle*, ou *Mere-perle*.

Chaque mere-perle en produit ordinairement dix ou douze. Cependant un Auteur qui a traité de leur production, prétend en avoir vû dans une huitre jusqu'à cent cinquante, mais dans divers degrés de perfection. La plus parfaite se pousse toujours la premiére: les autres restent sous l'huitre au fond de l'écaille.

La pêche des perles, chez les Anciens, se faisoit principalement dans la mer des Indes. Elle s'y fait encore, aussi bien que dans les mers de l'Amérique, & en quelques endroits de l'Europe. Des plongeurs, ausquels on lie sous les bras une corde dont l'extrémité reste attachée à la barque, descendent dans la mer à plusieurs reprises, & après avoir arraché du rocher les huitres, & les avoir jettées dans un panier, remontent avec une grande promtitude.

* *C'est-à-dire couvert d'une écaille dure & forte.*

Cette

Cette pêche se fait dans une certaine saison de l'annee. On met ordinairement les huitres dans du sable, où elles se corrompent par la chaleur extraordinaire du soleil; & en s'ouvrant d'elles-mêmes, elles font paroitre leurs perles, qu'il suffit, après cela, de nettoier & de sécher.

Les autres pierres précieuses sont toutes brutes quand on les tire de leurs rochers, & elles n'ont leur lustre que de l'industrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher : il faut que l'art les acheve en les polissant. Mais pour les perles elles naissent avec cette * eau nette & éclatante qui les fait tant estimer. On les trouve toutes polies dans les abymes de la mer, & la nature y met la derniére main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

La [a] perfection des perles, selon Pline, est lorsqu'elles sont d'une blancheur éclatante, grosses, rondes, polies, & d'un grand poids : qualités qui se trouvent rarement réunies.

C'est une vision de croire que les perles naissent de la rosée; qu'elles sont molles dans la mer, & ne se durcissent que quand elles sentent l'air; qu'elles s'amaigrissent & avortent quand il tonne, comme dit Pline, & beaucoup d'autres Auteurs après lui. *Plin. lib. 9. cap. 35.*

On vante beaucoup de certaines choses, uniquement parce qu'elles sont rares, & dont [b] le principal mérite consiste dans le péril où l'on s'expose pour les avoir. Les hommes sont dignes d'estimer si peu leur vie, & de la juger moins précieuse que des coquilles cachées dans le fond de la mer. S'il étoit nécessaire, pour acquerir la sagesse, d'essuier toutes les peines qu'on se donne pour trouver quelque perle d'une grosseur & d'une beauté non commune, (& il en faut dire autant de l'or, de l'argent, & des pierreries) il ne faudroit pas balancer un moment à exposer sa vie, & plusieurs fois, pour un tel trésor. La sagesse est

* *En termes de Jouailliers on appelle* eau, *l'éclat des perles qu'on suppose être faites d'eau. Ainsi l'on dit : Les perles que Cléopatre avoit en pendans, étoient d'un prix inestimable, soit pour* l'eau, *ou pour la grosseur.*

a Dos omnis in candore, magnitudine, orbe, lævore, pondere; haud promptis rebus. *Plin. lib. 9. cap. 35.*

b Animâ hominis quæsita maximè placent. *Plin. ibid.*

le plus grand des biens, une perle est de tous les biens le plus frivole : cependant les hommes ne font rien pour la sagesse, & ils tentent tout pour une perle.

§. VIII. LA POURPRE.

LES ETOFES teintes en Pourpre faisoient une des parties les plus considérables du Commerce ancien, surtout de celui de Tyr, dont l'industrie & l'extrême habileté avoit porté cette précieuse teinture au plus haut degré de perfection où elle pût être conduite. La Pourpre le disputoit de prix avec l'or même quelque rare qu'il fût dans ces tems reculés, & faisoit la marque distinctive des plus grandes dignités de l'univers, étant réservée principalement pour les [a] Princes, les Rois, les Sénateurs, les Consuls, les Dictateurs, les Empereurs, & pour ceux à qui Rome accordoit l'honneur du triomphe.

Plin. lib. 9. cap. 36.

La Pourpre est une couleur rouge tirant sur le violet, qui vient d'un poisson de mer enfermé dans un * coquillage, que l'on nommoit aussi Pourpre. Malgré divers traités faits par les Modernes sur cette couleur si vantée chez les Anciens, on est peu instruit de la nature de la liqueur qui la fournissoit. Aristote & Pline ont laissé bien des choses remarquables sur cette matiére, mais plus propres à exciter la curiosité, qu'à la satisfaire pleinement. Le dernier, qui a parlé le plus au long de la préparation de la Pourpre, a renfermé tout ce qu'il nous en a dit en quelques lignes. C'en étoit peutêtre assez pour retracer dans ce tems-là l'idée d'une pratique connue : mais c'en étoit trop peu pour nous en éclaircir suffisamment dans le nôtre, où l'on a cessé d'en faire usage depuis plusieurs siécles.

Aristot. de Hist. Anim. lib. 5. cap. 15.

Plin. lib. 9. cap. 38.

Pline range toutes les espéces de coquillages qui donnent la teinture pourpre, sous deux genres : dont le premier comprend les petites espéces de *Buccinum*, ainsi ap-

Plin. lib. 9. cap. 36.

a Color nimio lepore vernans, obscuritas rubens, nigredo sanguinea regnantem discernit, dominum conspicuum facit, & præstat humano generi ne de conspectu Principis possit errari. *Cassiodor. lib. 1. Var. Ep. 2.*

* *De là vient qu'on appelle en Latin des habits de pourpre*, conchiliatæ vestes.

pellé parce que la coquille de ce poisson a quelque ressemblance avec un cors de chasse ; & le second comprend les coquillages qui portent le nom de Pourpre comme la teinture qu'ils fournissent. On croit que ce dernier genre s'appelloit aussi *Murex*.

Quelques Auteurs prétendent que ce fut le hazard seul qui fit connoitre aux Tyriens la teinture dont il s'agit ici. Un chien affamé aiant brisé avec ses dents un de ces coquillages sur le bord de la mer, & dévoré un de ces poissons, en eut tout le tour de la gueule teint d'une si belle couleur, qu'elle donna de l'admiration à ceux qui la virent, & fit naître l'envie de s'en servir. *Jul. Pollux. lib. 1. cap. 4. Cassiod. lib. 1. Var. Ep. 2.*

La pourpre de [a] Gétulie en Afrique, & celle de la [b] Laconie en Europe, étoient fort estimées : mais la Tyrienne en Asie l'emportoit sur toutes les autres, celle principalement qui étoit mise deux fois à la teinture, & que l'on appelloit pour cette raison *dibapha*. La livre s'en vendoit à Rome mille deniers, c'est-à-dire cinq cens francs. *Plin. lib. 9. cap. 36. 39.*

Le *Buccinum* & le *Murex* ne différent presque que par la grosseur du coquillage, par la maniére de les prendre, & par celle de les preparer. Le *Murex* se pêche pour l'ordinaire en pleine mer, au lieu que le *Buccinum* se prend sur des pierres & des rochers où il s'attache. Je ne parlerai ici que du *Buccinum*, & je copierai une légére partie de ce que j'en trouve dans la savante Dissertation de M[r] de Reaumur. *Mémoires de l'Académ. des Sciences. an. 1711.*

Les *Buccinum* ne pouvoient être dépouillés de leur liqueur, sans qu'on y emploiat un tems très considérable. Il faloit d'abord casser la dure coquille dont ils sont revétus. Cette coquille cassée à quelque distance de son ouverture, ou de la tête du *Buccinum*, on enlevoit les morceaux cassés. C'est alors que l'on apercevoit une petite veine, pour me servir de l'expression des Anciens ; ou, pour parler plus juste, un petit réservoir plein de la liqueur propre à teindre en pourpre. La couleur de la li-

a Vestes Getulo murice tinctas. *Horat.*

b Nec Laconicas mihi
Trahunt honestæ purpuras clientæ. *Horat.*

queur renfermée dans ce petit réservoir, le fait aisément distinguer : elle est très différente de celle des chairs de l'animal. Aristote & Pline disent qu'elle est blanche : aussi est-elle d'une couleur qui tire sur le blanc, ou d'un blanc jaunâtre. Le petit réservoir dans lequel elle est contenue, n'est pas d'égale grandeur dans tous les *Buccinum*: il a pourtant communément une ligne de large ou environ, & deux ou trois lignes de long... C'étoit ce petit réservoir que les Anciens étoient obligés d'enlever au *Buccinum*, pour avoir la liqueur qu'il renferme. Ils étoient contraints de le couper séparément à chaque poisson, ce qui étoit un fort long ouvrage, du moins par raport à ce qu'on en retiroit : car il n'y a pas la valeur d'une bonne goute de liqueur contenue dans chaque réservoir. De là il est peu surprenant que la belle pourpre fût à un si haut prix parmi eux.

Aristote & Pline disent, à la vérité, que l'on ne se donne pas la peine d'enlever séparément ces petits vaisseaux aux plus petits coquillages de cette espéce : qu'on les piloit simplement dans des mortiers, ce qui étoit un moien d'expédier beaucoup d'ouvrage en peu de tems. Il semble même que Vitruve donne cette préparation comme générale. Il est néanmoins peu aisé de concevoir qu'on pût avoir une belle couleur pourpre par ce moien. La matiére des excrémens de l'animal devoit altérer très considérablement la couleur pourpre, lorsqu'on les faisoit chauffer ensemble après les avoir mêlés dans de l'eau. Car cette matiére est elle-même colorée d'un brun verdâtre, couleur qu'elle communiquoit apparemment à l'eau, & qui devoit fort changer la couleur pourpre, parce que la quantité de cette matiére est incomparablement plus grande que celle de la liqueur.

Architect. lib 7. cap. 13.

On n'en étoit pas quitte, dans la préparation de la pourpre, pour la peine que l'on avoit eue à enlever un petit réservoir de liqueur à chaque *Buccinum*. On jettoit ensuite tous ces petits réservoirs dans une grande quantité d'eau, qu'on mettoit pendant dix jours sur un feu modéré. Si on laissoit pendant un tems si long sur le feu tout ce mélange, ce n'est pas qu'il fût nécessaire pour donner la

couleur pourpre à la liqueur : elle la prendroit beaucoup plus vîte, comme je m'en suis assûré, dit Mr de Reaumur, par un grand nombre d'expériences. Mais il faloit en séparer les chairs, ou le petit vaisseau lui-même dans lequel la liqueur étoit contenue : ce qu'on ne pouvoit faire, sans perdre beaucoup de la liqueur, qu'en faisant dissoudre ces chairs dans l'eau chaude, au dessus de laquelle elles montoient ensuite en écume, qu'on avoit grand soin d'ôter.

Voila une des maniéres dont se faisoit anciennement la teinture en pourpre, qui n'a point été, comme on le croit, absolument perdue, ou du moins qui a été retrouvée il y a environ cinquante ans par la Société Roiale d'Angleterre. Un des coquillages qui la fournit, & qui est une espéce de *Buccinum*, est commun sur les côtes de ce pays-là. Les Observations d'un Anglois sur cette nouvelle découverte, furent imprimées dans les Journaux de France en 1686.

Un autre *Buccinum*, qui donne aussi la teinture de pourpre, & qui apparemment est un de ceux que Pline a décrits comme aiant cet usage, se trouve sur les côtes du Poitou. Les plus grandes coquilles de cette espéce ont douze à treize lignes de long, & sept à huit de diamétre dans l'endroit où elles sont le plus grosses. Ce sont des coquilles d'une seule piéce, tournées en Spirale comme celles de nos Limaçons de jardin, mais en Spirales un peu plus alongées.

Dans le Journal des Sçavans de 1686, on a décrit les changemens de couleurs singuliers qui arrivent à la liqueur des *Buccinum*. Si, au lieu de détacher le Vaisseau qui la contient, comme les Anciens le pratiquoient pour faire leur teinture pourpre, on ouvre seulement ce vaisseau, & qu'en le ratissant on lui enleve sa liqueur, les linges, ou les autres étofes soit de soie soit de laine, qui seront imbibés de cette liqueur, ne feront voir d'abord qu'une couleur jaunâtre. Mais ces mêmes linges exposés à une chaleur du soleil médiocre, telle qu'elle est le matin dans l'été, prennent en peu d'heures des couleurs bien differentes. Ce jaune commence d'abord à paroitre un peu plus verdâtre : puis il devient couleur de citron. A cette couleur de citron

ſuccéde un verd plus gai. Ce même verd ſe change dans un verd foncé, qui ſe termine à une couleur violette: après laquelle enfin on voit un fort beau pourpre. Ainſi ces linges arrivent de leur premiére couleur jaunâtre à une belle couleur de pourpre, en paſſant par tous les différens degrés de verd. Je paſſe beaucoup d'Obſervations très curieuſes de M[r] de Reaumur ſur ces changemens, mais qui ne ſont point de mon ſujet.

Il doit paroitre ſurprenant qu'Ariſtote & Pline, nous aiant parlé de la teinture de pourpre, & des coquillages qui la donnent en différens endroits, ne nous aient pas dit un mot de ces changemens de couleurs ſi dignes de remarque, par leſquels paſſe la liqueur avant que d'arriver à la pourpre. Peutêtre que n'aiant pas aſſez examiné ces coquillages par eux-mêmes, & n'en étant inſtruits que par des Mémoires peu exacts, ils n'auront rien dit d'un changement qui n'arrivoit point dans la préparation ordinaire de la pourpre: car, dans ce cas, la liqueur étant mêlée dans les chaudiéres avec une grande quantité d'eau, elle paſſoit tout d'un coup au rouge.

M[r] de Reaumur, dans le voiage qu'il fit ſur les côtes du Poitou l'année 1710, en conſidérant au bord de la côte les coquillages appellés *Buccinum*, que la mer avoit laiſſés à découvert pendant ſon reflus, trouva une nouvelle teinture de pourpre qu'il ne cherchoit point, & qui, ſelon toutes les apparences, a été inconnue aux Anciens, quoique de même eſpéce que la leur. Il remarqua que les *Buccinum* s'aſſembloient ordinairement autour de certaines pierres, ou ſous certaines arcades de ſable en ſi grande quantité, qu'on pouvoit les y ramaſſer à pleines mains, au lieu qu'ils étoient diſperſés çà & là par tout ailleurs. Il remarqua en même tems que ces pierres, ou ces arcades de ſable, étoient couvertes de certains grains, dont la figure avoit quelque air d'une petite boule allongée. La longueur de ces grains étoit d'un peu plus de trois lignes, & leur groſſeur d'un peu plus d'une ligne. Ils lui parurent contenir une liqueur d'un blanc tirant ſur le jaune. Il en exprima le ſuc ſur les manchettes de ſa chemiſe, qui n'en devinrent qu'un peu plus ſales: il n'y vit d'autre couleur

qu'un petit œil jaunâtre, qu'il deméloit à peine dans certains endroits. Divers objets qui attiroient son attention, lui firent oublier ce qu'il venoit de faire. Il n'y pensoit plus du tout, lorsque jettant par hazard les yeux sur les mêmes manchettes un demi quart d'heure après, il fut frapé d'une agréable surprise, & vit une fort belle couleur pourpre sur les endroits où les grains avoient été écrasés. Cette rencontre fortuite donna lieu à plusieurs expériences, dont le récit fait un plaisir merveilleux, & montre quel trésor c'est dans un roiaume que des hommes d'un certain génie, nés avec un goût & des dispositions naturelles pour faire d'heureuses découvertes dans les opérations de la nature.

Mr de Reaumur remarque qu'on tireroit la liqueur de ces grains, qu'il appelle *des œufs de pourpre*, d'une maniére infiniment plus commode que celle dont les Anciens se servoient pour ôter la liqueur des *Buccinum.* Car il n'y auroit d'autre façon à faire, après avoir ramassé de ces œufs, & les avoir lavés dans l'eau de la mer pour leur ôter, autant qu'il seroit possible, les ordures qui pourroient altérer par leur mélange la couleur pourpre; il n'y auroit, dis-je, qu'à mettre ces œufs dans des linges. On exprimeroit alors leur liqueur en tournant les deux bouts de ces linges en sens contraires, à peu près comme on exprime le suc des groseilles, lorsqu'on en veut faire de la gelée. Et même, pour abréger davantage, on pourroit emploier de petits pressoirs, qui dans un moment feroient sortir toute la liqueur. On a vû auparavant combien il faloit de tems & de soins pour tirer la liqueur des *Buccinum.*

Le *Coccus* ou *Coccum*, fournissoit aux Anciens la belle couleur & la belle teinture, que nous nommons *Ecarlate*, qui le disputoit en quelque sorte à la Pourpre pour la beauté & l'éclat. Quintilien les joint ensemble, en [a] se plaignant des peres & meres de son tems, qui, dès le berceau, revêtoient leurs enfans d'écarlate & de pourpre, & leur inspiroient déja le goût du luxe & de la magnificence. *Plin. lib. 22. cap. 2.*

a Quid non adultus concupiscet, qui in purpuris repit? Nondum prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poscit. *Quintil. lib. 1. cap. 2.*

L'Ecarlate, [a] selon Pline, fournissoit à l'homme une parure plus éclatante que la Pourpre, & en même tems plus innocente, parce qu'il ne faloit point exposer sa vie pour la recueillir.

On croit ordinairement que l'Ecarlate est la graine d'un arbre, qui est une espéce de chêne verd. On a reconnu que c'étoit une petite excressence ronde, rouge, & de la grosseur d'un petit pois, qui croît sur les feuilles d'un petit arbrisseau, qui est une espéce d'yeuse, & qu'on appelle *ilex aculeata cocci glandifera.* Cette excressence est causée par la piqure d'un insecte qui y dépose des œufs. Les Arabes nomment ce grain *Kermès*; les Latins *Coccus*, & *Vermiculus*, d'où nous est venu le mot de *Vermillon*, & *Cusculium* ou *Quisquilium*. On en recueille une grande quantité dans la Provence & dans le Languedoc. La riviére des Gobelins a une eau propre pour les teintures en Ecarlate.

Il y a de deux espéces d'Ecarlate. L'Ecarlate de France ou des Gobelins, qui se fait avec la graine dont je viens de parler; & l'Ecarlate de Hollande, qui se fait avec la Cochenille. C'est une drogue qui vient des Indes Orientales. Les Auteurs ne sont pas d'accord entr'eux sur la nature de la Cochenille. Les uns croient que c'est une espéce de ver; & les autres, que c'est simplement la graine d'un arbre.

On se sert rarement de la premiére graine, depuis qu'on a découvert la Cochenille, qui donne une Ecarlate plus vive & plus éclatante que celle que donne le *Kermès*, qui est plus foncée, & qui approche plus de la pourpre Romaine. Elle a pourtant un avantage sur celle de la Cochenille, qu'elle ne change point de couleur quand il y tombe de l'eau par dessus, comme il arrive à l'autre, qui devient noirâtre à l'instant.

[a] Transalpina Gallia herbis Tyrium atque conchylium tingit, omnesque alios colores. Nec quærit in profundis murices... ut inveniat per quod faciliùs matrona adultero placeat, corruptor insidietur nuptæ. Stans & in sicco carpit, quo fruges modo. *Plin.*

§. IX.

§. IX. *Etofes de Soie.*

LA SOIE, comme l'obſerve Mr Mahudel dans la Diſſertation qu'il nous a donnée ſur cette matiére, dont je ferai ici grand uſage; la Soie, dis-je, eſt une de ces choſes dont on s'eſt ſervi, pendant pluſieurs ſiécles, preſque dans toute l'Aſie, en Afrique, & en beaucoup d'endroits de l'Europe, ſans que l'on connût ce que c'étoit: ſoit parce que les peuples chez qui elle ſe trouvoit, donnoient peu d'accès chez eux aux étrangers; ſoit que jaloux d'un avantage qui leur étoit particulier, ils appréhendoient de ſe le voir ravir par d'autres. C'eſt ſans doute de la difficulté qu'il y avoit de s'inſtruire de l'origine de ce fil précieux, que ſont nées tant d'opinions ſinguliéres des plus anciens Auteurs. *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions Tome V.*

A juger de la deſcription qu'Hérodote fait d'une laine plus belle & plus fine que l'ordinaire, & qu'il dit être le fruit d'un arbre des Indes, (pays le plus reculé que les Orientaux connuſſent de ſon tems du côté du Levant) il paroit que c'étoit la premiére idée qu'ils aient eue de la Soie. Il n'étoit pas extraordinaire que des gens envoiés dans ce pays-là pour le reconnoitre, ne voiant qu'en paſſant les cocons des Vers à Soie dont ces arbres étoient chargés, ſous un climat où ces inſectes écloſent ſur leurs feuilles, s'y nourriſſent, & montent naturellement ſur leurs branches, priſſent ces cocons pour des pelotons de laine. *Herod. lib. 3. cap. 106.*

Il y a apparence que ce n'a été que ſur la relation de ces gens peu fidéles, que Théophraſte regardoit ce genre d'arbres comme exiſtant; & qu'il les rangeoit dans une claſſe particuliére qu'il a formée d'arbres portant de la laine. Il y a tout lieu de croire que c'étoit auſſi le ſentiment de Virgile: *Theophr. in edit. Bodel. lib. 4. cap. 9.*

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres. *Georg. lib. 2. v. 121.*

Ariſtote, quoique le plus ancien des Naturaliſtes, eſt celui qui a donné la deſcription d'un inſecte le plus approchant du Ver à Soie. C'eſt en parlant des différentes eſpé- *Ariſtot. lib. 5. hiſt. anim. cap. 19.*

ces de chenilles, qu'il en décrit une qui vient d'un Vers cornu, & à laquelle il ne donne le nom de βόμβυξ que lorſqu'elle s'eſt renfermée dans une coque, d'où il dit qu'elle ſort en papillon; changemens, qui, ſelon lui, s'accompliſſent en ſix mois.

Plin. lib. 11. *cap.* 22. 23.

Environ quatre cens ans après Ariſtote, Pline, auquel l'Hiſtoire des animaux écrite par ce Philoſophe étoit très connue, a répété dans la ſienne le même fait à la lettre. Il y range auſſi ſous le nom de *Bombyx*, non ſeulement cette eſpéce de Ver qu'on a prétendu qui produiſoit la Soie de Cos, mais encore diverſes autres Chenilles qui naiſſent dans cette île, & qu'il ſuppoſe y former des cocons, dont, à ce qu'il dit, les femmes du pays filoient la Soie, & en faiſoient des étofes d'une grande légéreté, & d'une grande beauté.

Pauſan. lib. 6. *pag.* 394.

Pauſanias, qui a écrit quelques années après Pline, eſt le premier qui nous apprend que ce Ver eſt Indien, & que les Grecs l'appelloient Σὴρ, d'où eſt dérivé le nom de *Seres*, habitans des Indes, chez leſquels on s'eſt convaincu depuis que cet inſecte naiſſoit.

Ce Ver qui produit la Soie eſt un inſecte moins merveilleux encore par la matiére précieuſe qu'il fournit pour diverſes étofes, que par les différentes formes qu'il prend, ſoit avant, ſoit après s'être envelopé dans la riche coque qu'il ſe file lui-même. De graine ou ſemence qu'il eſt d'abord, il devient un ver aſſez gros, d'un blanc tirant ſur le jaune. Devenu ver il s'enferme dans ſa coque, où il prend la forme d'une eſpéce de féve griſâtre, à qui il ſemble qu'il ne reſte ni mouvement, ni vie. Il reſſuſcite enſuite pour devenir papillon, après s'être fait une ouverture pour ſortir de ſon tombeau de Soie. Et enfin mourant véritablement, il ſe prépare par la graine ou ſemence qu'il jette une nouvelle vie, que le beau tems & la chaleur de l'été lui doivent aider à reprendre. On peut voir dans le premier Tome du Spectacle de la Nature une deſcription plus étendue & plus exacte de ces divers changemens.

C'eſt de cette coque où le ver s'étoit enfermé, qu'on nomme *Coquon* ou *Couquon*, qu'on tire les différentes qualités des Soies qui ſervent également au luxe & à la ma-

gnificence des riches, & à la subsistance des pauvres qui les filent, les devident, ou les mettent en œuvre. On trouve ordinairement dans chaque coquon plus de neuf cens piés de fil: & ce fil est double & collé l'un sur l'autre dans toute sa longueur; ce qui revient par conséquent à près de deux mille piés de fil. Quelle merveille, qu'on puisse d'une matiére si fine, si déliée, & qui échape presque à l'œil, composer des étofes aussi fermes & aussi durables que le sont celles de Soie! Mais quel éclat, quelle beauté, quelle délicatesse dans ces étofes! Il n'est pas étonnant qu'elles aient fait une partie considérable du Commerce ancien, & que comme elles étoient alors fort rares, elles aient été d'un grand prix. Vopisque [a] assure que l'Empereur Aurélien refusa, par cette raison, à l'Impératrice sa femme un habit de Soie, qu'elle lui demandoit avec empressement; & qu'il lui dit: *Aux dieux ne plaise que j'achette du fil au poids de l'or*; car le prix d'une livre de Soie étoit pour lors une livre d'or.

Ce n'est que bien tard que l'usage des vers à Soie a été connu & est devenu commun dans l'Europe. L'Historien Procope en place l'époque vers le milieu du Ve Siécle, sous l'Empereur Justinien. Il donne l'honneur de cette découverte à deux Moines, qui étant nouvellement arrivés des Indes à Constantinople, entendirent parler de l'embarras dans lequel étoit Justinien, pour ôter aux Persans le commerce de la Soie avec les Romains. Ils se firent présenter à lui, & lui proposérent, pour se passer des Persans, une voie plus courte que celle d'un commerce avec les Ethiopiens, à laquelle il songeoit, qui étoit d'apprendre aux Romains l'art de faire eux-mêmes la Soie. L'Empereur, persuadé par leur récit de la possibilité de ce moien, les renvoia à Serinde (nom de la ville où ils avoient demeuré) chercher les œufs des insectes qu'ils disoient ne pouvoir en être transportés vivans. Ces Moines, après un second voiage, étant de retour à Constan-

Procop. lib. 2. de bello Vandal.

a Vestem holosericam neque ipse in vestiario suo habuit, neque alteri utendam dedit. Et cùm ab eo uxor sua peteret, ut unico pallio blatteo Serico uteretur, ille responderit: *Absit ut auro fila pensentur.* Libra enim auri tunc libra Serici fuit. *Vopisc. in Aurel.*

tinople, firent éclore dans le fumier les œufs qu'ils avoient apportés de Serinde. Il en sortit des vers, qu'ils nourrirent avec des feuilles de meurier blanc; & ils prouvérent par cette expérience qui leur réussit, toute la méchanique de la Soie, dont l'Empereur avoit souhaité d'être éclairci.

Depuis ce tems-là l'usage de la Soie se répandit peu à peu, & passa dans d'autres parties de l'Europe. Il s'en fit des manufactures à Athénes, à Thébes, à Corinthe. Ce ne fut environ qu'en 1130, que Roger roi de Sicile en établit une à Palerme. On vit alors dans cette Ile & dans la Calabre des Ouvriers en Soie, qui furent une partie du butin que ce Prince raporta des villes de Gréce que j'ai nommées, dont il fit la conquête dans son expédition de la Terre Sainte. Enfin le reste de l'Italie & l'Espagne aiant appris des Siciliens & des Calabrois à nourrir les vers qui font la Soie, à la filer, & à la mettre en œuvre, les étofes de Soie commencérent aussi à se fabriquer en France, sur tout dans les parties méridionales de ce roiaume, où les meuriers viennent plus facilement. Louis XI en 1470, établit des manufactures de Soiries à Tours. Les premiers Ouvriers qui y travaillérent furent appellés de Génes, de Venise, de Florence, & même de la Gréce. Les ouvrages de Soie étoient encore si rares, même à la Cour, que Henri II fut le premier qui porta un bas de Soie aux noces de sa sœur.

Maintenant ils sont devenus fort communs, mais ils n'ont point cessé d'être une des merveilles de la nature les plus étonnantes. Les plus habiles Ouvriers ont-ils pu jusqu'ici imiter cet ingénieux travail des vers à Soie? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matiére plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étofes? Sait-on comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peut-on rendre raison, de ce qu'une matiére, liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti? Peut-on expliquer comment ce vers est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la Soie dont il est le principe; & d'attendre dans ce riche tombeau une espéce de résur-

rection qui lui donne des ailes, que sa premiére naissance lui avoit refusées. Ce sont les réflexions que fait l'Auteur du nouveau Commentaire sur Job à l'occasion de ces paroles : *Quis posuit in nentibus sapientiam ?* QUI A DONNÉ *à certains animaux qui ont l'industrie de filer cette espéce de sagesse ?* *Job, chap. 38. v. 36. selon l'hébreu.*

CONCLUSION.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'ici doit faire conclure que le Commerce est une des parties du gouvernement qui peuvent le plus contribuer à la richesse & à l'abondance d'un Etat, & que par cette raison il mérite que les Princes & leurs Ministres y donnent une attention particuliére. Il ne paroit pas à la vérité que les Romains en aient fait grand cas. Eblouis de la gloire des armes, ils auroient cru que c'eût été se dégrader, que de donner leurs soins à l'exercice du trafic, & de devenir en quelque sorte marchands, eux qui se croioient destinés à gouverner les peuples, & qui étoient uniquement occupés du dessein de conquerir l'univers. Il semble en effet que l'esprit de Conquête & l'esprit de Commerce s'excluent mutuellement dans une même nation. L'un entraîne nécessairement le tumulte, le desordre, la désolation, & porte par tout le trouble : l'autre, au contraire, ne respire que la paix & la tranquillité. Je n'examine point ici si cet éloignement des Romains pour le Commerce étoit fondé en raison, & si un peuple qui n'est que belliqueux, en est pour cela plus heureux. Je dis seulement qu'un Roi qui aime véritablement ses sujets, & qui cherche à répandre l'abondance dans ses Etats, ne manquera pas de donner tous ses soins pour y faire fleurir le trafic ; & il y réussira sans peine. On a dit souvent, & c'est une maxime généralement reçue, que le Commerce ne demande que liberté, & protection : liberté, renfermée dans de sages bornes, en ne génant point ceux qui l'exercent par l'asservissement à des régles incommodes, onéreuses, & souvent inutiles ; protection, en leur accordant tous les secours dont ils ont besoin. On a vû quelles dépenses fit Ptolémée Philadelphe pour rendre le Commerce florissant en Egypte, & combien l'heu-

reux ſuccès qu'eurent ſes ſoins lui a acquis de gloire. Un Prince intelligent & bien intentionné ne ſe mêle du Commerce que pour en bannir ſévérement la fraude & la mauvaiſe foi, & il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine, bien perſuadé qu'il en tirera aſſez d'avantages par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes Etats.

Je ſai que le Commerce a des inconvéniens & des dangers. L'or, l'argent, les diamans, les perles, les étofes précieuſes, qui en font une grande partie, contribuent à entretenir une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût écarter d'un roiaume chrétien le Commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à nourrir le luxe, la vanité, la molleſſe, & les folles dépenſes. Mais cela n'eſt pas poſſible. Tant que la cupidité régnera parmi les hommes, on abuſera de tout, & même des meilleures choſes. L'abus eſt condannable, mais n'eſt point une raiſon d'abolir des uſages qui ne ſont point mauvais par eux-mêmes. Cette maxime aura lieu dans tous les Arts dont j'ai à parler dans la ſuite.





CHAPITRE TROISIÉME.

DES

ARTS LIBÉRAUX.

AVANT-PROPOS.

Des Arts Libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués.

NOUS ENTRONS dans l'examen des *Arts* qu'on appelle *Libéraux*, par opposition aux *Méchaniques*; parce que les premiers sont regardés comme plus nobles, dépendant davantage de l'esprit. Ces Arts sont principalement l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Musique.

Il est d'heureux siécles où les Arts, aussi bien que les Sciences, paroissent avec éclat, & jettent une grande lumiére : mais, comme [a] l'observe un Historien, cet éclat & cette lumiére s'obscurcissent bientôt, & la durée de ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Gréce que par tout ailleurs. A ne commencer le régne des beaux Arts qu'au tems de Périclès, & à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre, (& l'on pourroit reculer plus loin ces deux époques de part & d'autre) cet intervalle aura été au moins de deux cens ans, pendant lesquels a paru une foule d'hommes illustres dans tous les Arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l'honneur,

a Hoc idem evenisse Grammaticis, Plastis, Pictoribus, Sculptoribus, quisquis temporum notis institerit reperiet, & eminentia cujusque operis arctissimis temporum claustris circumdata. *Paterc. lib. 1, cap. 17.*

l'émulation n'aient beaucoup contribué à former ces grands hommes. Quelle ardeur pense-t-on que dut exciter en eux cette louable coutume qui régnoit dans plusieurs villes de la Gréce, de donner en spectacle ceux qui réussissoient le mieux dans les Arts, d'établir entr'eux des disputes publiques, & de distribuer des prix aux Vainqueurs à la vûe & avec les applaudissemens de tout un peuple !

La Gréce, comme on le verra bientôt, se crut obligée de rendre presque autant de respects au célébre Polygnote, qu'elle auroit pu faire à Lycurgue & à Solon; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures; & d'ordonner par un décret des Amphictyons qu'il seroit défraié aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands Princes n'ont-ils point rendus dans tous les siécles à ceux qui se sont distingués dans les Arts ! Nous avons vû Alexandre le Grand & Démétrius Poliorcéte, oubliant leur rang, se familiariser avec deux illustres Peintres, & venir dans leur atelier rendre en quelque sorte hommage au rare talent & au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Apelle & Protogéne.

Charles V, un des plus grands Empereurs qui aient régné en Occident depuis Charlemagne, montra le cas qu'il faisoit de la Peinture lorsqu'il fit le Titien Comte Palatin en l'honorant de la Clé d'Or, & de plusieurs autres marques de distinction.

Cav. Ridolphi dans la vie de Titien.

Le Roi François I, son illustre rival dans les actions de la paix aussi bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui lorsqu'il dit aux Seigneurs de sa Cour en faveur de Léonard del Vinci, qui expiroit entre ses bras : *Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand Peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous : mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je perds.*

Vasari dans la vie de Leonard del Vinci.

Des Princes qui parlent & qui agissent ainsi, se font du moins autant d'honneur à eux-mêmes, qu'à ceux dont ils relevent & honorent le mérite. Il [a] est vrai que les Arts,

[a] De Pictura, arte quondam nobili, tunc cùm expeteretur à regibus populisque, & illos nobilitante, quos dignata esset posteris tradere. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

par

par l'estime qu'en témoignent les Rois, acquiérent une noblesse & un éclat qui les illustre & les éléve: mais les Arts, à leur tour, rendent aux Rois un pareil service, & les annoblissent aussi en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom & leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu'à la postérité la plus reculée.

Paterculus, que j'ai déja cité sur le peu de durée qu'ont les Arts quand ils sont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui est bien vraie, & attestée par l'expérience soit des siécles reculés, soit des derniers tems: c'est [a] que les grands hommes en tout genre, dans les Arts, dans les Sciences, dans la Politique, dans la Guerre, se trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en sa mémoire le tems où florissoient dans la Gréce les Apelles, les Praxitéles, les Lysippes, & d'autres pareils; c'est alors que vivoient ses plus grands Philosophes, ses plus grands Orateurs, & ses plus grands Poetes. Socrate, Platon, Aristote, Démosthéne, Isocrate, Thucydide, Xénophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Ménandre, & plusieurs autres, ont vécu à peu près dans le même siécle. Quels hommes, quels Généraux Grecs de ce tems-là! Vit-on jamais rien de plus accompli?

Le siécle d'Auguste eut la même destinée en tout genre. Sous celui de Louis le Grand quelle foule de grands hommes de toute espéce, dont les noms, les actions, les ouvrages rendront célébre à jamais le souvenir de ce glorieux régne!

Il semble qu'il arrive des tems, où je ne sai quel esprit de perfection se répand généralement dans un même pays sur toutes les professions, sans qu'on puisse trop expliquer comment & pourquoi cela arrive de la sorte. On peut dire pourtant que tous les Arts, tous les talens se tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection est le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une

a Quis abunde mirari potest, quòd eminentissima cujusque professionis ingenia in eandem formam & in idem arctati temporis * congruant spatium. *Paterc. lib. 1. cap. 16.* * Sic Lipsius legit, pro *congruens*.

infinité de talens demeurent ensevelis. Lorsque le vrai goût se réveille, ces talens alors, tirant un secours mutuel les uns des autres, brillent d'une maniére particuliére. Le malheur est que cette perfection même, quand elle est arrivée à son suprême degré, est un avantcoureur de la décadence des Arts & des Sciences, qui ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand ils en paroissent plus éloignés : tant il y a d'instabilité & de variation dans toutes les choses humaines !

DE L'ARCHITECTURE.

ARTICLE PREMIER.

DE L'ARCHITECTURE EN GÉNÉRAL.

§. I. *Commencemens, progrès, perfection de l'Architecture.*

IL EST hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres, & que l'Architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'Agriculture. C'est pourquoi Théodoret appelle celle-ci la sœur aînée de l'Architecture. Les excessives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents ont bientôt averti l'homme de chercher des abris, & de se procurer des retraites qui lui servîssent d'asyle contre les injures de l'air.

Theodor Orat. 4. de Provid. pag. 359.

D'abord ce n'étoient que de simples cabanes, construites fort grossiérement de branchages d'arbres, & assez mal couvertes. Du tems de Vitruve, on montroit encore à Athénes, comme une chose curieuse pour son antiquité, les toits de l'Aréopage faits de terre grasse ; & à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus couverte de chaume.

Vitruv. lib. 1. cap. 1.

Il y eut ensuite des bâtimens de bois, qui ont donné l'idée des colonnes & des architraves. Ces colonnes ont pris leur modéle sur les arbres qui ont d'abord été employés pour soutenir le faîte : & l'architrave n'est autre chose qu'une grosse poutre, comme son nom le porte, pour être mise entre les colonnes & le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtimens, les Ouvriers devinrent plus industrieux, & leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes dont on s'étoit contenté dans les commencemens, ils élevérent sur des fondemens solides des murailles de pierre & de brique, & les couvrirent de bois & de tuile. Dans la suite, leurs réflexions, fondées sur l'expérience, les conduisirent enfin à la connoissance des régles certaines de la proportion, dont le goût est naturel à l'homme, & dont l'Auteur de son être a mis en lui des principes invariables, qui devroient lui faire connoitre qu'en tout il est né pour l'ordre. De là [a] vient, comme le remarque saint Augustin, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un raport mutuel entre elles, & sont rangées chacune à leur place, cette symmétrie frape agréablement la vûe, & fait plaisir, au lieu que, si les fenêtres, par exemple, sont mal disposées, que les unes soient plus grandes, les autres plus petites, les unes placées plus haut, les autres plus bas, ce dérangement blesse les yeux, & semble leur faire une sorte d'injure, c'est l'expression de saint Augustin.

C'est donc par degrés que l'Architecture est parvenue à ce point de perfection où les Maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord elle s'est renfermée dans ce qui étoit nécessaire à l'homme pour l'usage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la solidité, la salubrité, la commodité. Il faut qu'une maison soit durable, qu'elle soit placée dans un endroit propre à conserver la santé, & qu'elle ait

a Itaque in hoc ipso ædificio singula bene considerantes, non possumus non offendi, quòd unum ostium videmus in latere, alterum propè in medio, nec tamen in medio collocatum. Quippe in rebus fabricatis, nulla cogente necessitate, iniqua dimensio partium facere ipsi adspectui velut quamdam videtur injuriam. *S. Augustin. de Ord. lib. 2. cap. 11. n. 34.*

toutes les commodités qu'on peut desirer. Ensuite l'Architecture a travaillé à l'ornement & à la décoration des édifices, & a appellé pour cela d'autres Arts à son secours. Enfin sont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en plusieurs occasions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

Gen. 4. 17. L'Ecriture Sainte nous parle d'une ville bâtie par Caïn depuis que Dieu l'eut maudit pour avoir tué son frere Abel; & c'est la premiére fois qu'il soit fait mention d'édifices dans l'Histoire. Par là nous apprenons le tems & le lieu où l'Architecture a pris son origine. Les descendans de Caïn, à qui la même Ecriture attribue l'invention de presque tous les Arts, portérent sans doute celui-ci à une assez grande perfection. Ce qui est certain, c'est qu'après le déluge les hommes, avant que de se séparer les uns des autres, & de se disperser en différens pays de la terre, voulurent se signaler par un superbe bâtiment, qui attira encore sur eux la colére de Dieu. C'est donc l'Asie qui a été comme le berceau de l'Architecture, où elle a pris naissance, où elle s'est beaucoup perfectionnée, & d'où ensuite elle s'est répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone & Ninive, les plus vastes & les plus magnifiques villes dont il soit parlé dans l'Histoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arriére petit-fils de Noé, & le plus ancien des Conquérans. Je croi bien qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuse magnificence, qui depuis fit l'étonnement de l'univers : mais certainement elles étoient fort grandes & fort étendues dès lors, comme *Gen. 10. v. 11. & 12.* les * noms des autres villes bâties en même tems sur le modéle de la capitale le témoignent.

La construction des fameuses Pyramides, du Lac de Mœris, du Labyrinthe, de ce nombre considérable de Temples répandus dans l'Egypte, & de ces Obélisques qui font encore l'admiration & l'ornement de Rome, marque avec quelle ardeur & avec quel succès les Egyptiens s'étoient appliqués à l'Architecture.

* Erec, *ville longue.* Rehobot, *ville large.* Rezen, *la grande ville.* || *Selon l'Hébreu.*

Cependant ce n'eſt ni à l'Aſie ni à l'Egypte que cet Art eſt redevable de ce degré de perfection où il eſt parvenu, & il y a lieu de douter ſi les bâtimens ſi vantés de l'une & de l'autre étoient autant eſtimables par la juſteſſe & la régularité, que par l'énorme grandeur qui en faiſoit peut-être le principal mérite. Les deſſeins que nous avons des ruines de Perſépolis font voir que les Rois de Perſe, dont l'Hiſtoire ancienne nous vante ſi fort l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres.

Quoi qu'il en ſoit, il paroit par les noms mêmes des trois principaux Ordres qui compoſent l'Architecture, que c'eſt à la Gréce qu'on en attribue, ſinon l'invention, du moins la perfection; & que c'eſt elle qui en a preſcrit les régles, & fourni les modéles. Il en faut dire autant de tous les autres Arts, & de preſque toutes les Sciences. Pour ne point parler ici des grands Capitaines, les Philoſophes de toute ſecte, les Poëtes, les Orateurs, les Géométres, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, & généralement tout ce qui a raport à l'eſprit, eſt ſorti de la Gréce; & c'eſt là qu'il faut encore aller comme à l'école du bon goût en tout genre pour ſe perfectionner.

Il eſt fâcheux qu'il ne nous reſte aucun écrit des Grecs ſur l'Architecture. Les ſeuls livres que nous ayions d'eux ſur cette matiére, ce ſont les ouvrages de ces vieux Maîtres qu'on voit encore aujourd'hui en pié, dont la beauté univerſellement reconnue, fait depuis près de deux mille ans, l'admiration de tous les connoiſſeurs: ouvrages infiniment au-deſſus de tous les préceptes qu'ils auroient pu nous laiſſer, la [a] pratique en tout étant préférable à la théorie.

Au défaut des Grecs, Vitruve, Auteur Latin, viendra à mon ſecours. La qualité d'Architecte de Jules-Céſar & d'Auguſte (car ſelon la plus commune opinion il étoit de leur tems) doit beaucoup faire préſumer de l'excellence de ſon Ouvrage, & du mérite de l'Auteur. Auſſi les Critiques le mettent-ils au premier rang des grands eſprits de l'antiquité. On peut ajouter à ce premier motif la réputation du ſiécle où il a vécu, où le bon goût régnoit

a In omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm experimenta. *Quintil.*

généralement pour tout, & où l'Empereur Auguste se piqua d'embellir Rome par des bâtimens qui repondissent à la grandeur & à la majesté de l'Empire ; ce [a] qui lui fit dire, qu'aiant trouvé la Ville bâtie de brique, il l'avoit laissée presque toute de marbre. J'avois besoin d'un guide aussi éclairé que Vitruve, dans une matiére que j'ignore absolument. Je ferai grand usage des Notes que Mr Perrault a jointes à la traduction qu'il nous a donnée de cet Auteur, aussi bien que des réflexions de Mr de Chambrai dans son Ouvrage intitulé, *Paralléle de l'Architecture antique & de la moderne*, dont je voi que les connoisseurs font un grand cas ; & de celles de Mr Felibien dans son Ouvrage intitulé *Des Principes de l'Architecture, &c.*

Les Anciens avoient, comme nous, trois sortes d'Architectures : la civile, la militaire, la navale. La premiére prescrit des régles pour tous les édifices publics & particuliers à l'usage des citoiens dans la paix. La seconde regarde la fortification des places, & tout ce qui a raport à la guerre en ce genre. La troisiéme a pour objet la construction des vaisseaux, & tout ce qui en est la suite, & y est attaché. Je ne parlerai ici que de la premiére, réservant à dire quelque chose ailleurs des deux autres ; & je commencerai par donner une idée générale des différens Ordres.

§. II. *Des trois Ordres de l'Architecture des Grecs, & des deux autres qui y ont été ajoutés.*

LE BESOIN qu'on a eu de construire diverses sortes de bâtimens, a fait que les Ouvriers ont aussi établi différentes proportions, afin qu'on en eût qui convinssent à toutes sortes d'édifices, selon leur grandeur, & selon la force, la délicatesse, & la beauté qu'on vouloit y faire paroitre : & de ces différentes proportions, ils ont composé différens Ordres.

a Urbem, neque pro majestate imperii ornatam, & inundationibus incendiisque obnoxiam, excoluit adeo, ut jure sit gloriatus, marmoream se relinquere, quam lateritiam accepisset. *Sueton. in Aug. cap.* 28.

Ordre, en termes d'Architecture, se dit des divers ornemens, mesures, & proportions des colonnes & pilastres, qui soutiennent ou qui parent les grands bâtimens.

Il y a trois Ordres de l'Architecture des Grecs: le Dorique, l'Ionique, & le Corinthien. On peut les appeller avec raison la fleur & la perfection des Ordres, puisqu'ils contiennent non seulement tout le beau, mais encore tout le nécessaire de l'Architecture; n'y aiant que trois maniéres de bâtir, la solide, la moienne, & la délicate, lesquelles sont toutes parfaitement exprimées en ces trois Ordres-ci.

A ces trois premiers Ordres on en ajoute deux, qui sont Latins, le Toscan & le Composite, bien éloignés du prix & de l'excellence des trois autres.

I. *Ordre Dorique*.

ON PEUT DIRE que l'Ordre Dorique a été la premiére idée réguliére de l'Architecture, & que comme fils aîné de cet Art, il a eu l'honneur aussi d'être le premier à bâtir des temples & des palais. L'antiquité de son origine est presque immémoriale: néanmoins Vitruve la raporte avec assez de vraisemblance à un Prince d'Achaïe nommé Dorus, celui apparemment qui a donné son nom aux Doriens, lequel étant Souverain du Péloponnése, fit bâtir dans la ville d'Argos à la déesse Junon un superbe temple, qui fut le premier modéle de cet Ordre. A l'imitation de ce temple, les peuples voisins en dressérent plusieurs autres; dont le plus renommé fut celui que les habitans de la ville d'Olympie consacrérent à Jupiter qui fut surnommé Olympien.

Vitruv. lib. 4. cap. 1.

Le caractére essentiel & la qualité spécifique de l'Ordre Dorique, est la solidité. Pour cette raison il doit être emploié principalement aux grands édifices & aux magnifiques bâtimens, comme aux portes des citadelles & des villes, aux dehors des temples, aux places publiques & autres semblables lieux, où la délicatesse des ornemens paroit moins convenir: au lieu que la maniére héroïque & gigantesque de cet Ordre y fait merveilleusement bien:

son effet, & montre une certaine beauté mâle & naïve, qui est proprement ce qu'on appelle la grande maniere.

II. *Ordre Ionique.*

Depuis qu'on eut vû des bâtimens réguliers, & ces fameux temples à la Dorique, l'Architecture n'en demeura pas lontems à ces premiers essais: l'émulation des peuples voisins la fit bientôt croître & arriver à sa perfection. Les Ioniens furent les premiers rivaux des Doriens; & comme ils n'avoient pas eu la gloire de l'invention, ils tâchérent d'enchérir sur les auteurs. Considérant donc que la figure du corps d'un homme, tel par exemple qu'étoit Hercule, sur laquelle on avoit formé l'Ordre Dorique, étoit d'une taille trop robuste & trop massive pour convenir aux maisons sacrées & à la représentation des choses célestes, ils en voulurent composer un à leur mode, & choisirent un modéle d'une proportion plus délicate & plus élégante, qui étoit le corps de la femme, aiant plus d'égard à la beauté qu'à la solidité de l'ouvrage, auquel ils ajouterent beaucoup d'ornemens.

Vitruv. ibid.

Entre les temples célébres bâtis par le peuple d'Ionie, le plus mémorable, quoiqu'il ne soit pas le plus ancien, est le fameux temple de Diane construit à Ephése, dont il sera bientôt parlé.

III. *Ordre Corinthien.*

C'est à Corinthe qu'a pris naissance l'Ordre Corinthien, qui est le plus haut degré de perfection où l'Architecture ait jamais monté. Quoiqu'on ne sache pas précisément son antiquité, ni le tems précis où vivoit Callimaque à qui Vitruve en attribue toute la gloire, on peut néanmoins juger par la noblesse de ses ornemens qu'il fut inventé pendant la magnificence & la splendeur de Corinthe, & bientôt après l'Ordre Ionique, auquel il est fort semblable, à la réserve du chapiteau seulement. Une espéce de hazard y donna lieu. Callimaque aiant vû, en passant près d'un tombeau, un panier que l'on avoit mis sur

Vitruv. lib. 4. cap. 1.

sur une plante d'acanthe, fut frapé de l'arrangement fortuit & du bel effet que produisoient les feuilles naissantes de cet acanthe qui environnoient le panier; & quoique le panier avec l'acanthe n'eussent aucun raport naturel avec le chapiteau d'une colonne, & avec un bâtiment massif, il en imita la maniére dans les colonnes qu'il fit depuis à Corinthe, établissant & réglant sur ce modéle les proportions & les ornemens de l'Ordre Corinthien.

Ce Callimaque fut appellé par les Athéniens κατάτεχνος, *habile & excellent dans l'art*, à cause de la délicatesse & de l'habileté avec laquelle il tailloit le marbre: &, selon Pline & Pausanias, il fut aussi appellé κακιζότεχνος, parce qu'il n'étoit jamais content de lui-même, & ne cessoit de retoucher ses ouvrages, dont il étoit toujours mécontent, parce que, plein des idées supérieures du beau & du grand, il trouvoit que l'exécution n'y répondoit pas assez: *semper calumniator sui, nec finem habens diligentiæ*, dit Pline.

Plin. lib. 34 cap. 8.
Pausan. lib. 1. pag. 48.

IV. *Ordre Toscan.*

L'ORDRE TOSCAN, selon l'opinion commune, a pris son origine dans la Toscane, dont il garde encore le nom. De tous les Ordres il est le plus simple & le plus dépourvû d'ornemens. Il est même si grossier, qu'on le met rarement en usage, si ce n'est pour quelque bâtiment rustique où il n'est besoin que d'un seul Ordre, ou bien pour quelque grand édifice, comme d'un Amphithéatre, ou pour d'autres ouvrages semblables.

Mr de Chambrai estime que la Colonne Toscane sans aucun architrave, est la seule piéce qui mérite d'être mise en œuvre, & qui peut rendre cet Ordre recommandable. Il en apporte pour exemple la Colonne Trajane, un des plus superbes restes de la magnificence Romaine, qu'on voit encore aujourd'hui en pié, & qui a plus immortalisé l'Empereur Trajan, que toutes les plumes des Historiens n'auroient pu faire. Ce mausolée, si l'on peut le nommer ainsi, lui fut érigé par le Sénat & par le peuple Romain, en reconnoissance des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie. Et afin que la mémoire en fût présente à tous

les ſiécles, & qu'elle durât autant que l'Empire, ils voulurent qu'on les gravât ſur le marbre, du plus riche ſtile qui ait jamais été emploié. L'architecture fut l'hiſtoriographe de cet ingénieux genre d'hiſtoire: & parce qu'elle devoit préconiſer un Romain, elle ne ſe ſervit pas des Ordres Grecs, quoiqu'ils fuſſent incomparablement plus parfaits, & plus en uſage dans l'Italie même que les deux autres originaires du pays; de peur que la gloire de ce monument admirable ne ſe trouvât en quelque façon partagée, & pour faire voir auſſi qu'il n'y a rien de ſi ſimple que l'art ne ſache perfectionner. Elle choiſit donc la colonne de l'Ordre Toſcan, qui juſques alors n'avoit eu place que dans les choſes groſſiéres & ruſtiques; & de cette maſſe informe elle en fit naître le plus riche & le plus noble chef-d'œuvre du monde, que le tems a épargné & conſervé tout entier juſqu'à préſent au milieu d'une infinité de ruines dont Rome eſt remplie. C'eſt, en effet, une eſpéce de merveille de voir que le Coliſée, le Théatre de Marcellus, ces grands Cirques, les Thermes de Dioclétien, de Caracalla, & d'Antonin, ce ſuperbe Mole de la ſépulture d'Adrien, le Septizone de Sévére, le Mauſolée d'Auguſte, & tant d'autres édifices qui ſembloient être bâtis pour l'éternité, ſoient maintenant ſi caducs & ſi délabrés, qu'à peine peut-on remarquer leur ancienne forme; pendant que la colonne Trajane, dont la ſtructure paroiſſoit beaucoup moins durable, ſubſiſte encore en ſon entier.

V. *Ordre Compoſite.*

L'Ordre Compoſite a été ajouté aux autres par les Romains. Il participe & eſt compoſé de l'Ionique & du Corinthien, ce qui l'a fait appeller Compoſite: mais il eſt encore plus orné que le Corinthien. Vitruve, le pere des Architectes, n'en parle point.

Mr de Chambrai s'éléve beaucoup contre le mauvais goût des compoſiteurs modernes, leſquels, parmi tant d'exemples de l'incomparable & unique Architecture des Grecs, quittant le droit chemin que ces grands Maîtres

leur ont ouvert, prennent une route détournée, & se livrent aveuglément au mauvais génie de l'art, qui est venu s'introduire entre les Ordres sous le nom de Composite.

Architecture Gothique.

ON APPELLE Architecture Gothique celle qui est éloignée des proportions antiques, & qui est chargée d'ornemens chimeriques. Les Goths l'ont apportée du Nord.

On distingue deux Architectures Gothiques : l'une ancienne, & l'autre moderne. L'ancienne est celle que les Goths ont apportée du Nord dans le Ve siécle. Les édifices construits selon la *Gothique* ancienne, étoient massifs, pesans, & grossiers. Les ouvrages de la *Gothique* moderne étoient plus délicats, plus deliés, plus légers, & d'une hardiesse de travail à donner de la surprise. Elle a été lontems en usage, sur tout en Italie. Il est étonnant que l'Italie, remplie de tant de monumens d'un goût exquis, ait quitté son architecture excellente, autorisée par l'antiquité, par le succès, par la possession, pour en adopter une barbare, étrangére, confuse, irréguliére, peu gracieuse. Mais elle a réparé cette faute, en retournant la premiére à l'ancienne maniére, qui est l'unique par tout aujourd'hui. La Gothique moderne a duré depuis le XIIIe siécle jusqu'au rétablissement de l'Architecture antique dans le XVIe siécle. Toutes les anciennes cathédrales sont d'une architecture Gothique. Il y a quelques Eglises très anciennes construites à la pure maniére du goût Gothique, qui ne manquent ni de solidité ni de beauté, & qui sont encore admirées des plus habiles Architectes, à cause de quelques proportions générales qui s'y trouvent.

Une estampe des cinq Ordres d'Architecture dont j'ai parlé, mettra les jeunes gens, que je ne perds point de vûe, en état d'en avoir quelque idée. Je la ferai précéder de l'explication des termes de l'art, que M^r le Camus, Membre de l'Académie des Sciences, & Professeur & Sécretaire de l'Académie d'Architecture, a bien voulu faire exprès pour mon Ouvrage. Je l'ai prié de l'abréger beaucoup, ce qui la rend moins complette.

§. III. *Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq Ordres d'Architecture.*

CHEZ LES GRECS, un Ordre étoit composé de colonnes, & d'un entablement. Les Romains ont ajouté des piédestaux sous les colonnes de la plupart des Ordres, pour en relever la hauteur.

La *Colonne* est un pilier rond, fait pour soutenir ou pour orner un bâtiment.

Toute colonne, si l'on en excepte la Dorique à laquelle les Romains ne donnoient point de base, est composée d'une base, d'un fût, & d'un chapiteau.

La BASE est la partie de la colonne qui est au dessous du fût, & qui pose sur le piédestal, lorsqu'il y en a. Elle a une *plinthe*, qui est une pièce plate & quarrée comme une brique, appellée en grec πλίνθος; & des *moulures*, qui représentent des anneaux dont on lioit le bas des piliers pour les empêcher de se fendre. Ces anneaux se nomment *tores* quand ils sont gros, & *astragales* quand ils sont petits. Les tores laissent ordinairement entr'eux des intervalles creusés en rond, que l'on nomme *scoties* ou *trochiles*.

Le FÛT de la colonne est la partie ronde & unie, qui s'étend depuis la base jusqu'au chapiteau. Cette partie de la colonne est plus étroite par le haut que par le bas. Il y a des Architectes qui veulent que les colonnes soient plus grosses au tiers de leur hauteur qu'au bas de leur fût. On ne trouve point d'exemple de ce sentiment dans l'antiquité. D'autres font le fût de la même grosseur du bas au tiers, & le diminuent depuis le tiers jusqu'au haut. D'autres enfin sont d'avis de commencer la diminution dès le bas.

Le CHAPITEAU est la partie supérieure de la colonne qui pose immédiatement sur son fût.

L'ENTABLEMENT est la partie de l'Ordre qui est au-dessus des colonnes. Il comprend l'architrave, la frise, & la corniche.

L'architrave représente une poutre, & porte immédiatement sur les chapiteaux des colonnes. Les Grecs l'appellent *épistyle*.

La *frise* eſt l'intervalle qui ſe trouve entre l'architrave & la corniche. Elle repréſente le plancher du bâtiment.

La *corniche* eſt le couronnement de l'ordre entier. Elle eſt compoſée de pluſieurs moulures, qui ſaillant les unes ſur les autres peuvent mettre l'Ordre à l'abri des eaux du toît.

Le PIEDESTAL eſt la partie la plus baſſe de l'Ordre. C'eſt un corps quarré, qui renferme trois parties : le *Soc*, qui porte ſur l'aire ou pavé ; le *Dé*, qui eſt ſur le ſoc ; la *Cymaiſe*, qui eſt la corniche du piédeſtal, & ſur laquelle la colonne eſt aſſiſe.

Les Architectes ne conviennent pas entr'eux ſur les proportions des colonnes avec l'entablement & les piédeſtaux. En ſuivant celle que propoſe Vignole, lorſque l'on voudra faire un Ordre entier avec piédeſtaux dans une hauteur donnée, on diviſera cette hauteur en dix-neuf parties égales pour en donner douze à la colonne avec ſa baſe & ſon chapiteau, trois à l'entablement, & quatre au piédeſtal. Mais ſi l'on veut avoir un Ordre ſans piédeſtal, on diviſera la hauteur donnée en quinze parties ſeulement, & l'on en donnera douze à la colonne, & trois à l'entablement.

C'eſt ſur le Diamétre du bas du fût des colonnes que toutes les parties des Ordres ſont réglées. Mais ce diamétre n'a pas la même proportion avec la hauteur de la colonne dans tous les Ordres.

Le demidiamétre du bas du fût ſe nomme *module*. Ce module ſert d'échelle pour meſurer les moindres parties des Ordres. Pluſieurs Architectes le diviſent en trente parties, de ſorte que le diamétre en contient ſoixante, qu'on peut appeller *minutes*.

La différence qui ſe trouve entre le raport des hauteurs des colonnes avec leurs diamétres ; entre leurs baſes, leurs chapiteaux, & leurs entablemens, forme la différence des cinq Ordres d'Architecture. Mais c'eſt principalement par leurs chapiteaux qu'on peut les diſtinguer ; excepté le Toſcan, que l'on pourroit confondre avec le Dorique, ſi l'on ne conſidéroit que leurs chapiteaux.

Les colonnes Doriques & Toſcanes n'ont à leurs chapi-

teaux que des moulures en forme d'anneaux, & par dessus une piece plate & quarrée, que l'on nomme *tailloir*. Mais le Dorique est aisé à distinguer du Toscan par la frise. Dans l'Ordre Toscan la frise est unie, & dans le Dorique elle est ornée de *triglifes*, qui sont des bossages quarrés longs, lesquels imitent assez bien les bouts de plusieurs poutres qui porteroient sur l'architrave pour former un plancher. Cet ornement est affecté à l'Ordre Dorique, & ne se trouve point dans les autres Ordres.

Le chapiteau Ionique est aisé à reconnoitre par ses *volutes*, qui sont des enroulemens spiraux qui sortent de dessous le tailloir.

Le chapiteau Corinthien est orné de deux rangs de huit feuilles chacun, & de huit petites volutes, qui sortent d'entre les feuilles.

Enfin le chapiteau Composite est composé du chapiteau Corinthien, & du chapiteau Ionique. Il y a deux rangs de huit feuilles, & quatre grandes volutes, qui paroissent sortir de dessous le tailloir.

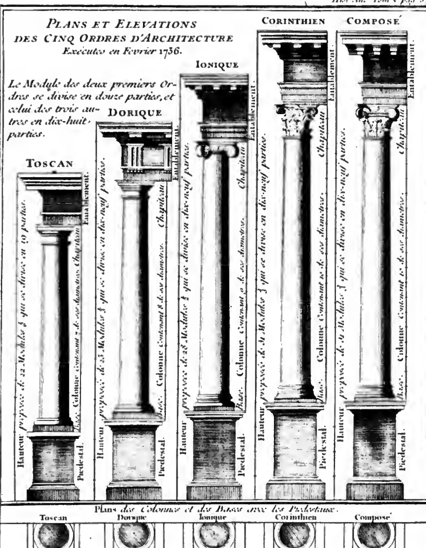
Pour être instruit pleinement de toutes les particularités qui sont affectées aux différens Ordres, il faudroit entrer dans un long détail qui me meneroit fort loin, & qui ne convient point au plan de mon Ouvrage.

Mr Buache, Membre de l'Académie des Sciences, s'est donné la peine de tracer le dessein de la planche suivante sur les Ordres d'Architecture.

ARTICLE SECOND.

Des Architectes & des Bâtimens les plus célébres dans l'antiquité.

JE NE PUIS toucher que très légérement cette matiére, qui demanderoit des livres entiers pour être traitée à fond. Je choisirai ce qui me paroitra le plus propre à instruire le Lecteur, & à satisfaire sa juste curiosité, sans même donner exclusion à ce que pourra me fournir l'Histoire Romaine, comme j'en ai déja averti.



On a dressé ces Cinq Ordres de Colonnes *qui s'emploient dans l'Architecture Civile depuis les* Grecs *et les* Romains *qui en sont les premiers Inventeurs suivant le systême des Anciens et sur une même Echelle de Module, et on les a rectifiés selon les Proportions des Ordres qui décorent les Bâtimens du Roi et autres Edifices composés et conduits par divers Architectes modernes et en dernier lieu par Mr. Mansard.*

L'Ecriture Sainte, en parlant de la construction du Tabernacle, & ensuite de celle du Temple de Jérusalem qui y fut substitué, nous apprend une particularité bien honorable à l'Architecture, c'est que Dieu voulut bien être le premier Architecte de ces deux grands Ouvrages, & en traça en quelque sorte de sa main divine le plan, qu'il remit entre les mains de Moyse & de David pour servir de modéle aux Ouvriers qui devoient y être emploiés. Il fit plus. Afin que l'exécution répondît pleinement à ses desseins, *il remplit de son Esprit Béséléel* qu'il avoit destiné pour présider à la construction du Tabernacle, c'est-à-dire, comme l'Ecriture le marque expressément, *qu'il le remplit de sagesse, d'intelligence, & de science pour toutes sortes d'ouvrages, pour inventer tout ce que l'art peut faire avec l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses, & tous les bois différens.* Il lui donna pour adjoint Ooliab, *qu'il remplit de sagesse, aussi bien que tous* les artisans, *afin qu'ils suivissent en tout ses ordonnances.* Il est dit pareillement qu'Hiram, qui fut emploié par Salomon pour la construction du Temple, *étoit rempli de sagesse, d'intelligence, & de science pour faire toutes sortes d'ouvrages de bronze.* Les paroles que je viens de citer, sur tout celles de l'Exode, montrent que la science, l'habileté, l'industrie des Ouvriers les plus excellens, ne vient point de leur propre fonds, mais est un don de Dieu, dont il est rare qu'ils connoissent l'origine, & qu'ils en fassent un bon usage. Il ne faut pas s'attendre à trouver des sentimens si épurés parmi les payens dont nous avons à parler.

Exod. 25. 8. 9. *1. Paralip. 28. 19.*

Exod. 31. 1-6.

3. Reg. 7. 14.

Je passe sous silence les fameux bâtimens & de la Babylonie & de l'Egypte, dont j'ai fait mention ailleurs plus d'une fois, & où l'on avoit emploié si heureusement la brique. J'insérerai ici seulement une remarque de Vitruve qui y a quelque raport.

Cet excellent Architecte observe que les Anciens, dans leurs bâtimens, faisoient beaucoup d'usage de la brique, parce que la maçonnerie de brique est beaucoup plus durable que celle de pierre. Aussi y avoit-il beaucoup de villes, où les édifices tant publics que particuliers, & même les Maisons roiales, n'étoient que de brique. Entre

Vitruv. l. 2. cap. 8.

beaucoup d'autres exemples, il cite celui de Mausole roi de Carie. Dans la ville d'Halicarnasse, dit-il, le palais du puissant Roi Mausole a des murailles de brique, quoiqu'il soit par tout orné de marbre de Proconnése; & l'on voit encore * aujourd'hui ces murailles fort belles & fort entiéres, couvertes d'un enduit si poli, qu'il ressemble à du verre. Cependant on ne peut pas dire que ce Roi n'ait pas eu le moien de faire des murailles d'une matiére plus riche, lui qui étoit si puissant, & qui d'ailleurs avoit tant de goût pour la belle architecture, comme les superbes bâtimens, dont il orna sa ville, le font assez connoitre.

* *Depuis Mausole à Vitruve il s'est écoulé plus de 350 ans.*

1. *Temple d'Ephése.*

Le Temple de Diane d'Ephése a passé pour l'une des sept merveilles du monde. Ctésiphon ou Chersiphron, car les Auteurs varient sur ce nom, s'est rendu fort célébre par la construction de ce temple. Il en donna les desseins, qui furent exécutés en partie sous sa conduite & sous celle de son fils Métagéne, & le reste par d'autres Architectes, qui y travaillérent après eux dans l'espace de deux cens vingt ans qu'on fut à bâtir ce superbe édifice. Ctésiphon travailloit avant la LXe Olympiade. Vitruve dit que la figure de ce temple étoit *diptérique*, c'est-à-dire qu'il régnoit tout à l'entour deux rangs de colonnes en forme d'un double portique. Il avoit près de soixante & onze toises de longueur, sur plus de trente-six toises de largeur. Il y avoit dans cet édifice cent vingt-sept colonnes de marbre hautes de soixante piés, données par autant de Rois. Entre ces colonnes, trente-six étoient sculptées par les plus habiles Ouvriers de leurs tems. Scopas, l'un des plus célébres Sculpteurs de la Gréce, en avoit travaillé une, qui faisoit le plus bel ornement de ce superbe édifice. Toute l'Asie avoit contribué avec un empressement incroiable à le construire & à l'embellir.

Plin. lib. 36. cap. 14.

An. M. 3464.
Lib. 3. cap. 1.

Vitruve raconte la maniére dont on trouva une grande partie du marbre qui entra dans cet édifice. Quoique ce récit paroisse un peu fabuleux, je ne laisserai pas de le raporter. Il y avoit un berger, nommé Pyxodore, qui menoit

Vitruv. l. 10. cap. 7.

noit ſouvent ſes troupeaux aux environs d'Ephéſe, dans le tems que les Ephéſiens ſe propoſoient de faire venir de Paros, de Proconnéſe, & d'autres endroits, les marbres dont ils vouloient conſtruire le temple de Diane. Un jour qu'il étoit avec ſon troupeau, il arriva que deux béliers qui couroient pour ſe choquer, paſſérent l'un d'un côté & l'autre de l'autre ſans ſe toucher, de ſorte que l'un alla donner de ſes cornes contre un rocher dont il rompit un éclat, qui parut au Berger d'une blancheur ſi vive, qu'à l'heure même, laiſſant ſes moutons ſur la montagne, il courut porter cet éclat à Ephéſe, où l'on étoit en grande peine pour le tranſport des marbres. On dit qu'à l'inſtant on lui décerna de grands honneurs. Son nom de Pyxodore fut changé en celui d'*Evangelus*, qui ſignifie *porteur de bonnes nouvelles :* & à préſent encore, dit Vitruve, le Magiſtrat de la ville va tous les mois ſur le lieu pour lui ſacrifier ; &, s'il y manque, on le condanne à l'amende.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir trouvé des marbres : il faloit les tranſporter dans le temple après les avoir travaillés ; ce qui ne pouvoit s'exécuter ſans beaucoup de peine & de danger. Ctéſiphon inventa une machine, qui facilita beaucoup ce tranſport. Son fils Métagéne en inventa une aurre pour tranſporter les architraves. Vitruve nous a laiſſé la deſcription de ces deux machines. *Vitruv. ibid. cap. 6.*

Le même Vitruve nous apprend que ce furent Démétrius, qu'il appelle ſerf de Diane, *ſervus Dianæ*, & Péonius Ephéſien, qui achevérent la conſtruction de ce temple : il étoit d'ordre Ionique. Il ne marque point préciſément le tems où vivoient ces deux Architectes. *In præfat. l. 7.*

La folle extravagance d'un particulier détruiſit en un ſeul jour le travail de deux cens années. On ſait qu'Héroſtrate, pour immortaliſer ſon nom, mit le feu à ce fameux temple, qui en fut entiérement conſumé. C'étoit le jour même de la naiſſance d'Alexandre le Grand ; ce qui donna lieu à cette froide penſée d'un Hiſtorien, que Diane, occupée aux couches d'Olympias, n'avoit pu ſecourir ſon temple.

Ce même Alexandre, qui étoit avide & inſatiable de tout genre de gloire, offrit dans la ſuite aux Ephéſiens de

leur fournir tous les frais nécessaires pour le rétablissement du temple, pourvû qu'on consentît à lui en faire honneur à lui seul, en ne mettant que son nom dans l'inscription du temple. Cette condition déplut aux Ephésiens, mais ils couvrirent leur refus d'une flaterie, dont ce Prince parut se contenter, en lui répondant, *qu'il ne convenoit pas à un dieu d'ériger un monument à un autre dieu.* Le temple fut rebâti avec plus de magnificence encore que le premier.

2. *Bâtimens construits à Athénes, principalement sous Périclès.*

JE NE finirois point, si j'entreprenois de parcourir tous les bâtimens célébres dont la ville d'Athénes étoit ornée. Je mets à la tête de tous les autres le Pirée, parce que c'est ce port qui contribua le plus à la grandeur & à la puissance d'Athénes. Avant Thémistocle c'étoit une simple bourgade: les Athéniens pour lors n'avoient d'autre port que le Phalére, qui étoit fort borné, & fort incommode. Thémistocle, qui songeoit à tourner toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, sentit bien qu'il faloit, pour faire réussir ce dessein véritablement digne d'un grand homme, préparer une retraite assurée pour un grand nombre de vaisseaux. Il jetta sa vûe sur le Pirée, qui, par sa situation naturelle, offroit dans la même enceinte trois ports différens. Il y fit travailler sans relâche, eut soin de le bien fortifier, & le mit bientôt en état de recevoir de nombreuses flotes. Ce port étoit éloigné de la ville d'environ deux lieues, (quarante stades) distance avantageuse, selon la remarque de Plutarque, pour écarter de la ville la licence qui régne ordinairement dans les ports. La ville étoit en état d'être secourue par le Pirée, & le Pirée par la ville, sans que le bon ordre qui devoit être observé dans la ville en souffrît. Pausanias raporte un grand nombre de temples qui décoroient cette partie d'Athénes, qui formoit comme une seconde ville separée de l'autre.

Cornel. Nep. in Themist. cap. 6. Plut. in Themist. pag. 121. Thucyd. lib. 1. pag. 62. Pausan. lib. 1. pag. 1. &c.

Ce fut Périclès qui joignit ces deux parties par le fameux

mur dont la longueur étoit de deux lieues, qui faisoit la beauté & la sureté du Pirée & de la ville : on l'appelloit *la longue muraille*. Démétrius de Phalére, pendant qu'il gouvernoit Athénes, s'appliqua particuliérement à fortifier & à embellir le Pirée. L'Arcenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grece. Démétrius en donna la conduite à Philon, l'un des plus célébres Architectes de son tems. Il s'acquitta de cette commission avec tout le succès qu'on devoit attendre d'un homme de sa réputation. Quand [a] il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté, & de précision, que le peuple d'Athénes, bon juge en matiére d'éloquence, le trouva aussi disert Orateur que savant Architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole, que son habileté pour les bâtimens. Le même Philon fut chargé du changement qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, dont je parlerai bientôt.

Cic. lib. 1. de Orat. n. 62.

Vitr. lib. 7. in præfat.

Pour revenir à Périclès, c'est sous son gouvernement aussi long que glorieux, qu'Athénes, enrichie de temples, de portiques, de statues, devint l'admiration de tous les peuples voisins, & qu'elle se rendit presque aussi illustre par la magnificence de ses bâtimens, qu'elle l'étoit d'ailleurs par l'éclat de ses exploits guerriers. Périclès la trouvant depositaire & maitresse des trésors publics, c'est-à-dire des contributions ausquelles chaque ville de la Gréce étoit taxée, & qui étoient destinées à l'entretien des troupes & des flotes contre les Perses, crut, après avoir pourvû suffisamment à la sureté du pays, ne pouvoir emploier plus utilement les sommes qui lui restoient qu'à orner & embellir une ville qui faisoit l'honneur & qui travailloit à la défense de toutes les autres.

Plut. in Pericl. p. 158.

Je n'examine point ici s'il avoit tort ou non, car on lui

a Gloriantur Athenæ armamentario suo, nec sine causa : est enim illud opus & impensa & elegantia visendum. Cujus architectum Philonem ita facundè rationem institutionis suæ in theatro reddidisse constat ; ut disertissimus populus non minorem laudem eloquentiæ ejus, quàm arti, tribuerit. *Val. Max. lib. 8. cap. 12.*

en fit un crime; ni si cet emploi des deniers publics étoit bien conforme à l'intention de ceux qui les fournissoient: j'ai dit ailleurs ce qu'on en doit penser. Je me contente de remarquer qu'un homme seul inspira du goût aux Athéniens pour tous les arts; qu'il mit toutes les mains habiles en mouvement, & qu'il jetta une si vive émulation parmi les plus excellens Ouvriers en tout genre, qu'uniquement occupés du soin d'immortaliser leur nom, ils s'efforçoient à l'envi, dans les ouvrages qu'on confioit à leurs soins, de surpasser la magnificence du dessein par la beauté & l'excellence de l'exécution. On auroit cru qu'il n'y avoit aucun de ces bâtimens auquel il ne falût un grand nombre d'années & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever: & l'on voioit avec étonnement qu'ils avoient tous été portés à une souveraine perfection sous le gouvernement d'un seul homme, & dans un assez petit nombre d'années eu égard à la difficulté & à la qualité du travail.

Une autre considération, que j'ai déja touchée ailleurs, en releve encore infiniment le prix: je ne fais ici que copier Plutarque; & je voudrois bien pouvoir approcher de l'énergie & de la vivacité de ses expressions. Pour l'ordinaire la facilité & la promtitude ne communiquent pas aux ouvrages une grace solide & durable, ni une beauté parfaite: mais le tems associé avec le travail paie bien l'usure du délai, & donne à ces mêmes ouvrages une force capable de les conserver, & de les faire triompher des siécles. C'est ce qui rend encore plus admirables les ouvrages de Periclès, qui ont été achevés en si peu de tems, & qui ont eu une si longue durée. Car dans le moment même qu'ils étoient sortis des mains de l'Ouvrier, ils avoient une beauté qui sentoit déja son antique: & aujourd'hui encore, dit Plutarque, c'est-à-dire environ six cens ans après, ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme s'ils venoient d'être achevés, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté qui empêche que le tems n'en ternisse l'éclat, comme s'ils avoient en eux-mêmes un principe de jeunesse immortelle, & un esprit de vie incapable de vieillir.

Plutarque raporte ensuite plusieurs temples & plusieurs bâtimens superbes, ausquels les plus savans Ouvriers avoient travaillé. Périclès avoit choisi Phidias pour avoir l'intendance sur tous ces ouvrages. C'étoit le plus fameux Architecte, & en même tems le plus habile Sculpteur & Statuaire de son tems. J'en parlerai bientôt, quand je traiterai l'article de la Sculpture.

3. *Mausolée.*

LE SUPERBE tombeau qu'Artémise érigea à Mausole son mari, roi de Carie, est un des plus fameux bâtimens de l'antiquité, puisqu'on a cru devoir lui donner place parmi les sept merveilles du monde. Je raporterai, dans le Chapitre suivant qui regarde la Sculpture, ce que Pline en dit.

4. *Ville & fanal d'Alexandrie.*

ON S'ATTEND bien que tout ce qui part d'Alexandre doit avoir quelque chose de grand, de noble, de frapant. C'est le caractére de la ville qu'il fit bâtir en Egypte, & qui porta son nom. Il chargea Dinocrate de la conduite de cette importante entreprise. L'histoire de cet Architecte est fort singuliére.

Il étoit de Macédoine. Se fiant sur son esprit & sur ses grandes idées, il en partit pour se rendre à l'armée d'Alexandre, dans le dessein de se faire connoitre de ce Prince, & de lui proposer des vûes qui seroient de son goût. Il prit des lettres de recommandation de ses parens & de ses amis pour les premiers & les plus qualifiés de la Cour, afin d'avoir un accès plus facile auprès du Roi. Il fut fort bien reçu de ceux à qui il s'adressa, qui lui promirent de le présenter au plutôt à Alexandre. Comme ils différoient de jour à autre sous prétexte d'attendre une occasion favorable, il prit leurs remises pour une défaite, & résolut de se produire lui-même. Il étoit d'une taille avantageuse : il avoit le visage agréable, & l'abord d'une personne de naissance. Ainsi, comptant sur sa bonne mine,

Vitruv. in præfat. lib. 2.

il se dépouilla de ses habits ordinaires, s'huila tout le corps, se couronna d'une branche de peuplier, & couvrant son épaule gauche d'une peau de lion, prit une massue en sa main, & dans cet équipage s'approcha du trône sur lequel le Roi étoit assis, & rendoit la justice. La nouveauté de ce spectacle aiant fait écarter la foule, il fut aperçu d'Alexandre, qui en fut surpris, & l'aiant fait approcher lui demanda qui il étoit. Il lui repondit, » Je suis » l'Architecte Dinocrate Macédonien, qui apporte à Ale» xandre des pensées & des desseins dignes de sa gran» deur. « Le Roi l'écouta. Il lui dit qu'il songeoit à tailler le mont Athos en forme d'un homme, qui tiendroit en sa main gauche une grande ville, & en sa droite une coupe qui recevroit les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne pour les verser dans la mer. Alexandre, goûtant ce dessein gigantesque, lui demanda s'il y avoit des campagnes aux environs de cette ville qui pussent fournir des blés pour la faire subsister; & aiant reconnu qu'il en auroit falu faire venir par mer, il dit qu'il louoit la hardiesse de l'invention, mais qu'il ne pouvoit approuver le choix du lieu où il prétendoit l'exécuter. Il le retint cependant auprès de lui, ajoutant qu'il feroit usage de son habileté pour d'autres entreprises.

En effet Alexandre, dans le voiage qu'il fit en Egypte, y aiant découvert un port qui avoit un fort bon abri, & un abord facile, qui étoit environné d'une campagne fertile, & qui avoit beaucoup de commodités à cause du voisinage du Nil; il commanda à Dinocrate d'y bâtir une ville, qui fut, de son nom, appellée Alexandrie. L'art de l'Architecte & la magnificence du Prince concoururent à l'envi pour l'embellir, & semblérent s'épuiser pour la rendre une des plus grandes & des plus magnifiques villes du monde. Elle étoit environnée d'une grande étendue de murailles, & fortifiée de tours. Il y avoit un port, des aqueducs, des fontaines, des canaux d'une grande beauté; un nombre presque infini de maisons pour les habitans, des places & des bâtimens magnifiques, des lieux publics pour les Jeux & pour les Spectacles; enfin des temples & des palais si spacieux & en si grand nombre, qu'ils occu-

Strab. l. 17. pag. 791. &c.

poient presque le tiers de toute la ville. J'ai marqué ailleurs comment Alexandrie étoit devenue le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Un bâtiment considérable qu'on fit quelque tems après dans le voisinage de cette ville, la rendit encore plus célébre : j'entends le fanal de l'île de Pharos. Les ports étoient ordinairement munis de tours, tant pour les défendre, que pour servir la nuit à guider ceux qui navigeoient sur la mer, par le moien des feux qu'on y allumoit. Ces tours étoient d'abord d'une structure fort simple : mais Ptolémée Philadelphe en fit faire une, dans l'île de Pharos, si grande & si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde : elle couta huit cens talens, c'est-à-dire huit cens mille écus.

L'île de Pharos étoit éloignée du continent de sept stades, c'est-à-dire de plus d'un quart de lieue. Elle avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphe fit bâtir de pierre blanche la tour du Phare, ouvrage d'une magnificence surprenante, à plusieurs étages voutés, à peu près comme la tour de Babylone qui avoit huit étages. Il en donna l'intendance à un célébre Architecte nommé Sostrate, qui grava sur la tour cette inscription : *Sostrate Cnidien, fils de Dexiphane, aux dieux Sauveurs, en faveur de ceux qui vont sur mer.* On peut voir dans l'histoire de Philadelphe ce qui s'est dit sur cette inscription. *Strab. ibid. Plin. lib. 36. cap. 12.*

Un Auteur qui vivoit il y a environ six cens ans, parle de la tour du Phare comme d'un édifice qui subsistoit encore de son tems. La hauteur de la tour, selon lui, est de trois cens coudées, c'est-à-dire de quatre cens cinquante piés, ou de soixante & quinze toises. Un Scholiaste de Lucien manuscrit, cité par Isaac Vossius, assure que pour la grandeur elle pouvoit être comparée aux pyramides d'Egypte ; qu'elle étoit quarrée ; que ses côtés avoient près d'un stade de long, près de cent quatre toises ; que de son sommet on découvroit jusqu'à cent mille loin, c'est-à-dire environ jusqu'à trente ou quarante lieues. *Le Géographe de Nubie.* *Isaac. Voss ad Pomp. Melam. pag. 205.*

Cette tour prit bientôt le nom de l'Isle, & fut appellée

Phare : & ce nom a passé aux autres tours construites pour le même usage. L'île où elle étoit bâtie devint péninsule dans la suite du tems. La Reine Cléopatre la joignit à la terre par une chaussée, & par un pont qui alloit de la chaussée à l'île : travail important, dont fut chargé l'Architecte Dexiphane natif de l'île de Cypre. Elle lui donna pour récompense une charge considérable auprès de sa personne, & la conduite de tous les bâtimens qu'elle fit construire ensuite. On croit qu'il vaut mieux attribuer cet ouvrage à Ptolémée Philadelphe.

Tzetzes Chil. 2. hist. 33.

On voit en plus d'une occasion que les habiles Architectes étoient fort estimés & fort honorés chez les Anciens. Les habitans de Rhodes avoient assuré une pension considérable à Diognéte leur concitoien pour récompense des machines de guerre qu'il leur avoit construites. Il survint un Architecte étranger, il se nommoit Callias, qui fit un essai en petit d'une machine capable, selon lui, d'enlever quelque poids que ce pût être, & de triompher par là de toutes les autres machines. Diognéte, jugeant la chose absolument impossible, ne rougit point d'avouer qu'elle étoit au-dessus de sa science. La pension de celui-ci fut assignée à Callias comme beaucoup plus habile que lui. Quand Démétrius Poliorcéte se prépara à faire approcher sa terrible *Hélépole* des murs de Rhodes qu'il assiégeoit, les habitans sommérent Callias de faire usage de sa machine. Il déclara qu'elle étoit trop foible pour pouvoir enlever de si pesans fardeaux. Les Rhodiens sentirent pour lors l'énorme faute qu'ils avoient commise en traitant avec une telle ingratitude un citoien à qui ils avoient de si grandes obligations. Ils priérent avec instance Diognéte de vouloir secourir sa patrie exposée au dernier danger. Il refusa d'abord, & demeura inflexible à leurs priéres. Mais quand il vit que les Prêtres & les enfans des plus nobles de la ville, baignés de larmes, venoient implorer son secours, il se rendit enfin, & céda à un spectacle si touchant. Il s'agissoit d'empécher que les ennemis n'approchassent leur formidable machine de la muraille. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, aiant fait inonder le terrain par où l'Hélépole devoit passer ; ce qui la rendit absolument inutile,

Vitruv. lib. 10. cap. 22.

inutile, & obligea Démétrius de lever le siége après s'être accommodé avec les Rhodiens. Diognéte fut comblé d'honneurs, & sa pension rétablie au double.

5. *Les quatre principaux temples de la Gréce.*

VITRUVE dit qu'il y avoit entr'autres quatre temples chez les Grecs qui etoient bâtis de marbre, & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus comme la régle & le modéle des bâtimens dans les trois Ordres d'Architecture. Le premier de ces Ouvrages est le temple de Diane à Ephése. Le second est celui d'Apollon dans la ville de Milet. Ils étoient l'un & l'autre d'Ordre Ionique. Le troisiéme est le temple de Cérès & de Proserpine à Eleusis, qu'Ictinus fit d'Ordre Dorique, d'une grandeur extraordinaire, capable de contenir trente mille personnes : car il s'en trouvoit autant, & souvent plus, à la célébre procession de la fête d'Eleusis. D'abord ce temple étoit sans colonnes au dehors pour laisser plus de place à l'usage des sacrifices. Mais Philon ensuite, au tems que Démétrius de Phalére commandoit à Athénes, y mit des colonnes sur le devant, pour rendre cet édifice plus majestueux. Le quatriéme enfin est le temple de Jupiter Olympien à Athénes, d'Ordre Corinthien. Pisistrate l'avoit commencé, mais il étoit demeuré imparfait après sa mort à cause des troubles qui survinrent dans la Republique. Plus de trois cens ans après, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la Nef du temple qui étoit fort grande, & pour les colonnes du Portique. Cossutius, citoien Romain, qui s'étoit rendu célébre parmi les Architectes, fut choisi pour exécuter ce grand Ouvrage. Il y acquit beaucoup d'honneur, cet édifice étant estimé tel qu'il y en avoit peu qui en pussent égaler la magnificence. Ce Cossutius fut un des premiers parmi les Romains qui bâtit à la maniére des Grecs. Il me donnera occasion de parler de quelques édifices de Rome, qui souvent ont eu des Grecs pour architectes, & par cet endroit rentrent en quelque sorte dans mon plan.

Vitruv. in præf. lib. 7.

Herod lib. 8. cap. 65. Strab. lib. 9. pag. 395.

Vitruv. ibid. Liv lib. 41. n. 20.

6. *Bâtimens célébres à Rome.*

L'ART DE BATIR a été presque aussitôt connu dans l'Italie que dans la Gréce, s'il est vrai que les Toscans n'eussent pas encore eu de commerce avec les Grecs, lorsqu'ils inventérent la composition d'un Ordre particulier, qui s'appelle encore aujourd'hui de leur nom. Le tombeau que Porsenna roi d'Etrurie se fit élever proche de Clusium pendant qu'il vivoit, marque la grande connoissance qu'on y avoit alors de cet art. Cet édifice étoit de pierre, & construit à peu près de la même maniére que le Labyrinthe bâti par Dédale dans l'île de Créte, si le tombeau étoit tel que Varron l'a décrit dans un passage que Pline raporte.

Plin. lib. 36. cap. 13.

Le premier Tarquin avoit un peu auparavant fait faire à Rome des travaux fort considérables. Car ce fut lui qui le premier environna cette ville d'une muraille de pierre. Il jetta aussi les fondemens du temple de Jupiter Capitolin, que son petit-fils Tarquin le superbe acheva avec beaucoup de dépense, aiant pour cela fait venir les meilleurs Ouvriers d'Etrurie. Les citoiens Romains ne furent point dispensés de ce travail; &, [a] quoiqu'il fût très pénible & très accablant, étant ajouté aux fatigues de la guerre, ils ne s'en trouvérent point surchargés, tant ils avoient de joie & se croioient honorés de construire de leurs propres mains les temples de leurs dieux.

Ce même Tarquin l'ancien fit [b] deux autres ouvrages, moins éclatans à la vérité pour le dehors, mais d'un travail & d'une dépense encore plus considérables: ouvrages, dit Tite Live, ausquels la magnificence de nos jours, portée ce semble au suprême degré, n'a presque pu rien faire d'égal.

a Qui cùm haud parvus & ipse militiæ adderetur labor, minùs tamen plebs gravabatur, se templa deûm exædificare manibus suis. *Liv. lib. 1. n. 56.*

b Quæ (plebs) post hac & ad alia, ut specie minora, sic laboris aliquanto majoris, traducebatur opera: foros in circo faciendos, cloacamque maximam receptaculum omnium purgamentorum urbis sub terram agendam; quibus duobus operibus vix nova hæc magnificentia quicquam adæquare potuit. *Liv. ibid.*

Un de ces ouvrages étoit les décharges & les conduits ſouterrains deſtinés à recevoir toutes les ordures & toutes les immondices de la ville, dont les reſtes donnent encore aujourd'hui de l'admiration, & étonnent par la hardieſſe de l'entrepriſe, & par la grandeur des dépenſes qu'il a falu faire pour la conduire à ſa fin. En effet, de quelle épaiſſeur & de quelle ſolidité devoient être ces voutes, conduites depuis l'extrémité de la ville juſqu'au Tibre, pour avoir pu ſoutenir pendant tant de ſiécles, ſans s'ébranler le moins du monde, l'énorme poids des grandes rues de Rome bâties deſſus, dans leſquelles paſſoient des voitures ſans nombre, & d'une charge immenſe!

M. Scaurus, pour orner pendant ſon Edilité la ſcéne d'un Théatre qui ne devoit durer qu'un mois tout au plus, avoit fait préparer trois cens ſoixante colonnes de marbre, dont pluſieurs avoient trente huit piés de hauteur. Quand le tems du ſpectacle fut fini, il fit conduire toutes ces colonnes dans ſa maiſon. L'Entrepreneur, chargé de l'entretien des Egouts, exigea de cet Edile qu'il s'engageât à paier le dommage que le tranſport de tant de colonnes ſi peſantes pourroit cauſer à ces voutes, qui depuis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de huit cens ans, étoient toujours demeuré immobiles: & elles ſoutinrent encore une ſi violente ſecouſſe ſans s'ébranler. *Plin. lib. 36. cap. 2.*

Au reſte, ces conduits ſouterrains contribuoient infiniment à la propreté des maiſons & des rues, auſſibien qu'à la pureté & à la ſalubrité de l'air. Les eaux de ſept ruiſſeaux qu'on avoit réunies enſemble, & qu'on lâchoit fréquemment, nettoioient parfaitement ces foſſes ſouterraines en fort peu de tems, & entraînoient avec elles toutes les immondices dans le Tibre.

De pareils travaux, quoique cachés ſous la terre & enſevelis dans les ténébres, paroitront ſans doute à tout juge équitable plus dignes de louanges que les édifices les plus magnifiques & que les palais les plus ſuperbes. Ceux-ci conviennent à la majeſté des Rois, mais ne rehauſſent point leur mérite, & à proprement parler, ne font honneur qu'à l'habileté de l'Architecte: au lieu que les autres marquent des Princes qui connoiſſent le vrai prix des cho-

ses, qui ne se laissent point éblouir à un vain éclat, qui sont plus occupés de l'utilité publique que de leur propre gloire, & qui cherchent à étendre leurs services & leurs bienfaits jusques dans la postérité la plus reculée: digne objet de l'ambition d'un Prince!

Après que les Tarquins eurent été chassés de Rome, le peuple aiant aboli le gouvernement monarchique, & repris la souveraine autorité, ne songea plus qu'à étendre les bornes de son Etat. Lorsque dans la suite il eut plus de commerce avec les Grecs, il commença à élever des bâtimens plus superbes & plus réguliers. Car ce fut des Grecs que les Romains apprirent l'excellence de l'Architecture. Avant cela leurs édifices n'avoient rien de recommandable que leur solidité & leur grandeur. De tous les Ordres, ils ne connoissoient que l'Ordre Toscan. Ils ignoroient presque entiérement la Sculpture, & n'avoient pas même l'usage du marbre: du moins ne savoient-ils ni le polir, ni en faire des colonnes, ou d'autres ouvrages, qui par leur éclat & l'excellence du travail fissent paroitre de la richesse dans les lieux où ils pouvoient être emploiés.

Plin. lib. 35. cap. 6.

Ce n'est à proprement parler, que vers les derniers tems de la République & sous les Empereurs, c'est-à-dire lorsque le luxe fut devenu dominant à Rome, que l'Architecture y parut dans tout son éclat. Quelle foule de bâtimens superbes & d'ouvrages magnifiques, qui font encore l'ornement de Rome! Le Panthéon, les Thermes, l'Amphithéatre nommé le Colisée, les Aqueducs, les grands chemins, la Colonne de Trajan, celle d'Antonin. Le fameux pont sur le Danube, bâti par l'ordre de Trajan, auroit suffi pour immortaliser son nom. Il avoit vingt piles pour porter les arches, épaisses chacune de soixante piés, hautes de cent cinquante sans compter les fondemens, & à cent soixante dix piés l'une de l'autre, ce qui fait en tout sept cens quatre-vingts quinze toises de large. C'étoit néanmoins l'endroit de tout le pays où le Danube étoit le plus étroit: mais il y étoit aussi le plus rapide & le plus profond; & c'est ce qui paroissoit un obstacle insurmontable à l'industrie humaine. Il fut impossible d'y faire des

Dio. lib. 68. pag. 776.

batardeaux pour fonder les piles. Au lieu de cela il falut jetter dans le lit de la rivière une quantité prodigieuſe de divers matériaux, & par ce moien former des maniéres d'empatemens qui s'élevaſſent juſques à la hauteur de l'eau, pour pouvoir enſuite y conſtruire les piles, & tout le reſte du bâtiment. Trajan avoit fait ce pont pour s'en ſervir contre les barbares: Adrien ſon ſucceſſeur craignit au contraire que les barbares ne s'en ſerviſſent contre les Romains, & en fit abbattre les arches. Apollodore de Damas fut l'Architecte qui préſida à la conſtruction de ce pont: il avoit travaillé à beaucoup d'autres ouvrages ſous Trajan. Il eut une fin bien triſte.

L'Empereur Adrien avoit fait conſtruire un temple en l'honneur de Rome & de Vénus, au fond & au haut duquel elles étoient placées, aſſiſes chacune ſur un trône: on a lieu de croire que lui-même en avoit dreſſé le plan, & donné les meſures, parce qu'il ſe piquoit d'exceller en toutes ſortes d'arts & de ſciences. Après qu'il fut bâti, Adrien en envoia le deſſein à Apollodore. Il ſe ſouvenoit, qu'un jour s'étant voulu mêler de donner ſon avis ſur quelque édifice dont Trajan entretenoit Apollodore, cet Architecte l'avoit renvoié avec mépris, comme parlant de choſes qu'il n'entendoit point. Auſſi ce fut pour lui inſulter, & lui montrer qu'on pouvoit faire quelque choſe de grand & de parfait ſans lui, qu'il lui envoia le deſſein de ce temple, avec ordre exprès de lui en mander ſon avis. Apollodore n'étoit pas né flateur, & il ſentit bien l'inſulte qu'on lui vouloit faire. Après avoir loué la beauté, la délicateſſe, la magnificence du bâtiment, il ajouta que, puiſqu'on lui ordonnoit de dire ſa penſée, il ne pouvoit diſſimuler qu'il y trouvoit un défaut: c'eſt que, s'il prenoit envie aux déeſſes de ſe lever, elles courroient riſque de ſe caſſer la tête, parce que la voute étoit trop écraſée, & le temple non aſſez exhauſſé. L'Empereur ſentit dans le moment la faute groſſiére & irréparable qu'il avoit faite, & ne put s'en conſoler. L'Architecte en porta la peine, & ſa trop grande franchiſe, qui n'étoit peutêtre pas aſſez meſurée ni aſſez reſpectueuſe, lui couta la vie.

Dio. lib. 69. p. 789. 790.

Je n'ai point mis au nombre des bâtimens magnifiques

Sueton. in Neron. c. 31.

de Rome le palais, appellé la Maison dorée, que Néron fit élever dans Rome, quoique peutêtre on n'ait jamais rien vû de pareil pour l'étendue de l'espace qu'il renfermoit, pour la beauté des jardins, pour le nombre & la délicatesse des portiques, pour la somptuosité des édifices, où l'or, les perles, les pierreries, & toutes les autres matiéres précieuses, brilloient de toutes parts. Je ne croi pas qu'il soit permis de donner le nom de magnificence à un palais bâti des dépouilles & cimenté en quelque sorte du sang des citoiens. Aussi Suétone dit-il que les bâtimens de Néron furent plus ruineux à l'Empire, que toutes ses autres folies. *Non in alia re damnosior quàm in ædificando.*

Cic. lib. 2. de Offic. n. 60. Cicéron en auroit jugé encore bien plus sévérement, lui qui ne rangeoit au nombre des dépenses véritablement louables que celles qui avoient pour objet l'utilité publique, comme les murs des villes & des citadelles, les arsenaux, les ports, les aqueducs, les grands chemins, & d'autres pareilles. Il portoit la rigidité jusqu'à improuver les théatres, les portiques, & même les nouveaux temples; & il s'appuioit de l'autorité de Démétrius de Phalére, qui condannoit nettement les dépenses excessives que Périclès avoit emploiées pour de pareils édifices.

Cic. lib. 1. Offic. n. 139. 140. Le même Cicéron fait d'excellentes réflexions sur les bâtimens des particuliers : car certainement sur cet article, comme sur tous les autres, il y a une distinction à faire pour les Princes. Il [a] veut que les personnes qui tiennent le premier rang dans un Etat soient logées honorablement, & qu'elles soutiennent leur dignité par le bâtiment qu'elles occupent, de sorte pourtant que le bâtiment ne fasse pas leur principal mérite, & que ce soit le Maître qui fasse honneur à la maison, & non la maison au Maître. Il recommande aux grands Seigneurs qui bâtissent d'éviter avec soin les dépenses excessives qu'entraîne la magnifi-

a Ornanda est dignitas domo, non ex domo dignitas tota quærenda : nec domo Dominus, sed Domino domus honestanda est... Cavendum est etiam, præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu & magnificentia prodeas. Quo in genere multum mali etiam in exemplo est : studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur.

cence des édifices : dépenses qui deviennent d'un exemple funeste & contagieux dans une ville, la plupart ne manquant pas & se faisant un mérite d'imiter les Grands, & quelquefois même de les surpasser. Ces palais ainsi multipliés font honneur, dit-on, à une ville. Ils la deshonorent plutôt, si l'on en veut juger sainement, parce qu'ils la corrompent, en lui rendant pour toujours le luxe & le faste nécessaires, par la somptuosité des meubles, & par les autres ornemens précieux, qu'exige un bâtiment superbe; outre que souvent ils sont la cause de la ruine des familles.

Caton, dans son livre sur la vie rustique, donne un conseil bien sage. Quand [a] il s'agit de bâtir, dit-il, il faut délibérer lontems, [& souvent ne point bâtir :] mais quand il s'agit de planter, il ne faut point délibérer, mais planter sans délai.

En cas qu'on bâtisse, la prudence demande qu'on prenne de justes précautions. » Autrefois, dit Vitruve, il y » avoit à Ephése une loi très sévére, mais très juste, par » laquelle les Architectes qui entreprenoient un ouvrage » public étoient tenus de déclarer ce qu'il devoit couter, » de le faire pour le prix qu'ils avoient demandé, & d'y » obliger tous leurs biens. Quand l'ouvrage étoit achevé, » ils étoient récompensés & honorés publiquement, si la » dépense étoit telle qu'ils avoient dit. Si elle n'excédoit » que du quart ce qui étoit porté par le marché, le surplus étoit fourni des deniers publics. Mais quand elle » passoit le quart, l'excédent étoit sur le compte de l'Architecte. Il seroit à souhaiter, continue Vitruve, que » les Romains eussent un pareil réglement pour leurs bâtimens tant publics que particuliers : il empécheroit la » ruine de bien des personnes. *Vitruv. præfat. lib. 10.*

Cette réflexion est bien sensée, & montre dans Vitruve un caractére bien estimable, & un grand fond de probité, qui brille en effet dans tout son ouvrage, & ne lui fait pas moins d'honneur que son extrême habileté. Il exerçoit sa profession avec un desintéressement

a Ædificare diu cogitare oportet, conserere cogitare non oportet, sed facere.

& une nobleſſe bien rares dans ceux qui s'en mêlent.
Præfat. lib. 6. a La réputation, non l'argent, étoit ſon motif. Il avoit appris de ſes Maîtres, dit-il, qu'il faut qu'un Architecte attende qu'on le prie de prendre la conduite d'un Ouvrage, & qu'il ne peut ſans rougir, faire une demande qui le fait paroitre intéreſſé : puiſqu'on ſait qu'on ne ſollicite pas les gens pour leur faire du bien, mais pour en recevoir.

Lib. 1. cap. 1. Il exige, pour cette profeſſion, une étendue de connoiſſances qui étonne. Il faut, ſelon lui, que l'Architecte ſoit ingénieux & laborieux tout enſemble : car l'eſprit, ſans le travail, & le travail ſans l'eſprit, ne rendirent jamais aucun ouvrier parfait. Il doit donc ſavoir deſſiner, être inſtruit dans la Géométrie, n'être pas ignorant de l'Optique, avoir appris l'Arithmétique, ſavoir beaucoup de l'Hiſtoire, avoir bien étudié la Philoſophie, avoir connoiſſance de la Muſique, & quelque teinture de la Médecine, de la Juriſprudence, & de l'Aſtrologie. Il entre enſuite dans le détail, & montre en quoi chacune de ces connoiſſances peut aider un Architecte.

Quand il vient à la Philoſophie, outre ce que la Phyſique peut lui fournir de connoiſſances néceſſaires pour ſon art, il la conſidére par raport aux mœurs. » L'étude de la » Philoſophie, dit-il, ſert auſſi à rendre parfait l'Archi- » tecte, qui doit avoir l'ame grande & hardie ſans arro- » gance, équitable & fidéle, &, ce qui eſt le plus impor- » tant, tout-à-fait exemte d'avarice : car il eſt impoſſible » que ſans fidélité & ſans honneur on puiſſe jamais rien » faire de bien. Il ne doit donc point être intéreſſé, & doit » moins ſonger à s'enrichir, qu'à acquerir de l'honneur & » de la réputation par l'Architecture, ne faiſant jamais » rien d'indigne d'une profeſſion ſi honorable : car c'eſt ce » que preſcrit la Philoſophie.

Vitruve ne s'aviſe pas de demander, pour un Architecte, le talent de la parole, dont même ſouvent il eſt à

a Ego autem, Cæſar, non ad pecuniam parandam ex arte dedi ſtudium, ſed potiùs tenuitatem cum bona fama, quàm abundantiam cum infamia ſequendam probavi. Ceteri Architecti rogant & ambiunt, ut architectentur : mihi autem à præceptoribus eſt traditum, rogatum non rogantem oportere ſuſcipere curam, quòd ingenuus color movetur pudore petendo rem ſuſpicioſam. Nam beneficium dantes, non accipientes, ambiuntur. *Vitruv.*

propos

propos de se défier, comme nous le marque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé. Il s'agissoit d'un bâtiment considérable que les Athéniens vouloient faire construire, pour l'exécution duquel deux Architectes se présentérent devant le peuple. L'un, beau parleur, mais peu habile dans son art, charma & éblouit toute l'assemblée par la maniére élégante dont il s'exprima en exposant le plan qu'il se proposoit de suivre. L'autre aussi mauvais orateur qu'il étoit excellent Architecte, se contenta de dire aux Athéniens : [a] *Messieurs, je ferai comme celui-ci vient de parler.*

Plut in prae. reip. ger. pag. 802.

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer cet Article qui regarde l'Architecture, qu'en donnant quelque idée de l'habileté & des mœurs de celui, qui, au jugement de tous les connoisseurs, l'a enseignée & exercée avec le plus de réputation.

a Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὡς οὗτος εἴρηκε, ἐγὼ ποιήσω.



CHAPITRE QUATRIÉME.

DE LA

SCULPTURE.

§. I. *Des différentes espéces renfermées dans la Sculpture.*

LA SCULPTURE est un Art qui par le moien du dessein & de la matiére solide imite les objets palpables de la nature. Elle a pour matiére le bois, la pierre, le marbre, l'ivoire; differens métaux, comme l'or, l'argent, le cuivre; les pierres précieuses, comme l'agate, & autres pareilles. On travaille sur ces matiéres, ou en creusant, ou en relief. Cet Art comprend aussi la fonte, qu'on subdivise en l'art de faire des figures de cire, & en celui de les fondre de toutes sortes de métaux. J'entends ici par Sculpture toutes ces différentes espéces.

Les Sculpteurs & les Peintres ont eu souvent parmi eux de grandes disputes sur la prééminence de leur profession; les premiers se voulant prévaloir de la durée de leurs ouvrages, les autres leur opposant l'effet du mélange & de la vivacité des couleurs. Mais, sans entrer dans une question qui n'est pas facile à décider, on peut considérer la Sculpture & la Peinture comme deux Sœurs, qui n'ont qu'une origine, & dont les avantages doivent être communs; je dirois presque comme un même Art, dont le dessein est l'ame & la régle, mais qui travaille diversement, & sur différentes matiéres.

Il est difficile, & peu important, de démêler, dans l'obscurité des siécles éloignés, les premiers Inventeurs de la Sculpture. Son origine remonte jusqu'à celle du monde,

& l'on peut dire que Dieu fut le premier Statuaire, lorsqu'aiant créé tous les Etres, il sembla redoubler d'attention pour former le corps de l'homme, à la beauté & à la perfection duquel il parut travailler avec une sorte de complaisance.

Lontems après qu'il eut achevé ce Chef-d'œuvre de ses mains toutes-puissantes, il voulut être honoré principalement par le ministére des Sculpteurs dans la construction de l'Arche d'Alliance, dont il donna lui-même l'idée au Législateur des Hebreux. Mais en quels termes parle-t-il de cet Ouvrier admirable qu'il y vouloit emploier? Je ne crains point de les raporter une seconde fois. *J'ai choisi*, dit-il à son Prophéte, *un homme de la Tribu de Juda, que j'ai rempli de mon esprit, de sagesse, d'intelligence, & de science en toute sorte d'ouvrages, pour inventer ce qui se peut faire d'or ou d'argent, de bronze ou de marbre, de bois différens ou de pierres précieuses*. Ne semble-t-il pas qu'il s'agit d'inspirer le Prophéte même pour donner des loix à son peuple? Il parle de même des Ouvriers destinés à bâtir & à orner le Temple de Jérusalem. *Exod. 31.*

Rien ne releveroit tant le mérite de la Sculpture qu'une si noble destination, si elle l'avoit remplie fidélement. Mais, lontems avant la construction du Temple & même du Tabernacle, elle s'étoit vendue honteusement à l'Idolatrie, qui par son moien remplit l'univers des statues de ses fausses divinités, qu'elle exposoit à l'adoration des peuples. On voit dans [a] l'Ecriture qu'une des causes qui ont donné le plus de cours à ce culte impie, a été l'extrême beauté que les Ouvriers s'efforçoient à l'envi de donner aux statues. L'admiration que causoit la vûe de ces excellens ouvrages de l'art, étoit une espéce d'enchantement, qui, en frapant les sens, faisoit illusion aux esprits, & entraînoit toute la multitude. » C'est de cette séduction, générale dans tout l'univers, que Jérémie avertissoit les Israélites de se bien donner de garde, quand *Baruch. VI. 3-5.*

a Provexit ad horum culturam... artificis eximia diligentia... Multitudo hominum abducta per speciem operis, cum, qui ante tempus tanquam homo honoratus fuerat, nunc deum æstimaverunt. Et hæc fuit humanæ vitæ deceptio. *Sap. XIV. 18-21.*

» ils verroient à Babylone les sta ues d'or & d'argent por-
» tées avec pompe dans les grandes solennités. Pour [a] lors,
» dit le Prophéte, pendant que toute la multitude, péné-
» trée de venération & de crainte, se prosternera devant
» ces idoles, dites en vous-mêmes, « (car la captivité où étoit réduit le peuple de Dieu dans une terre étrangére, ne lui permettoit pas de s'expliquer hautement) » dites
» en vous-mêmes : C'EST VOUS, SEIGNEUR, QU'IL FAUT
» ADORER.

Il faut avouer aussi que la Sculpture ne contribua pas peu à la corruption des mœurs par la nudité des images, & par des représentations contraires à la pudeur, comme les payens même l'ont reconnu. J'en fais la remarque de bonne heure, afin que dans tout ce que je dirai dans la suite à la louange de la Sculpture, on voie que je distingue l'excellence de l'Art en lui-même de l'abus que les hommes en ont fait.

Plin. lib. 34. pag. 12. Les Sculpteurs ont commencé à travailler sur de la terre, soit pour former des statues, soit pour faire des moules & des modeles. C'est ce qui a fait dire au Statuaire Pasitéle que les ouvrages en fonte, au ciseau, & au burin devoient leur naissance à l'Art de faire des figures de terre, appellé *Plastice*. On prétend que Démarate, pere de Tarquin l'Ancien, qui se réfugia de Corinthe dans l'Etrurie, y amena avec lui beaucoup d'Ouvriers habiles dans cet Art, & y en fit naître le goût, qui de là se communiqua au reste de l'Italie. Les statues qu'on y érigea aux dieux, n'étoient d'abord que de terre, ausquelles, pour tout ornement, on donnoit une couleur de rouge. Des [b] hommes, qui honoroient sincérement de tels dieux, ne doivent pas, dit Pline, nous faire honte. Ils ne faisoient cas de l'or & de l'argent ni pour eux-mêmes, ni pour leurs dieux. Juvénal appelle une statue, comme celle que Tarquin l'Ancien fit mettre dans le temple du pere des

a Visa itaque turba de retro & ab antè adorantes, dicite in cordibus vestris: Te oportet adorari, Domine.

b Hæ tum effigies deorum erant laudatissimæ. Nec pœnitet nos illorum, qui tales deos coluere. Aurum enim & argentum ne diis quidem conficiebant. *Plin.*

dieux, *le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté ni souillé.*

Fictilis, & nullo violatus Jupiter auro.

On [a] ne commença que fort tard à Rome à y mettre des statues dorées. L'epoque en est marquée sous le Consulat de P. Cornel. Céthégus, & M. Bæbius Tamphilus, l'année de Rome 571 ou 573. **AN. M. 3820.**

On fit aussi dans la suite des portraits de plâtre & de cire. L'invention en est attribuée à Lysistrate de Sicyone, frere de Lysippe. *Plin. lib. 35. cap. 12.*

On voit que les Anciens ont fait des statues presque de toutes sortes de bois. Il y avoit à Sicyone une image d'Apollon qui étoit de buis. A Ephése celle de Diane étoit de cédre selon quelques-uns, aussi bien que le toit du temple. Le citronier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébéne, la vigne, en un mot tous les arbres qui ne sont point sujets à se corrompre, ni à être endommagés des vers, étoient emploiés pour faire des statues. *Pausan. lib 6. Plin. lib. 16. cap. 40.*

Le marbre devint bientôt la matiére la plus ordinaire & la plus recherchée des ouvrages de Sculpture. On croit que Dipéne & Scyllis, tous deux de Créte, en firent les premiers usage à Sicyone, qui a été lontems comme le centre & l'école des Arts: ils vivoient vers la L^e Olympiade, un peu avant que Cyrus régnât en Perse. *Plin. lib. 36. cap. 4.* **AN. M. 3414.**

Deux freres, Bupale & Anthénis, se rendirent fort illustres dans l'art de tailler le marbre du tems d'Hipponax, c'est-à-dire vers la LXe Olympiade. Ce Poéte étoit fort laid de visage. Ils firent son portrait pour l'exposer à la risée des spectateurs. Hipponax entra dans une fureur plus que poétique, & fit contr'eux des vers si sanglans, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de honte & de douleur. Mais ce fait ne peut pas être véritable, puisqu'il y a eu des ouvrages d'eux faits depuis ce tems-là. **AN. M. 3464.**

Dans ces commencemens on ne se servoit que de marbre blanc tiré de l'île de Paros. On prétend qu'en taillant des blocs de marbre on y trouvoit quelquefois des figures *Ibid. cap. 6.*

b Acilius Glabrio duumvir, statuam auratam, quæ prima omnium in Italia statuta aurata est, patri Glabrioni posuit. *Liv. l. 40. n. 34.*

naturelles d'un Siléne, d'un dieu Pan, d'une baleine, & d'autres poissons. Le marbre jaspé & tacheté devint ensuite fort à la mode. On le tiroit principalement des carriéres de Chio : & bientôt presque tous les pays en fournirent.

On trouva, & l'on croit que ce fut dans la Carie, le moien de couper un gros bloc de marbre en plusieurs parties assez minces, pour incruster les murailles des maisons. Le palais du Roi Mausole à Halicarnasse est la plus ancienne maison où il paroisse qu'on ait fait usage de ces incrustations de marbre, qui en faisoient un des plus grands ornemens.

L'usage de l'ivoire dans les ouvrages de Sculpture étoit connu dès les premiers tems de la Gréce. Homére en parle, quoiqu'il ne parle jamais des éléphans.

Odyss. Δ. v. 73.

L'art de fondre l'or & l'argent est de l'antiquité la plus reculée, sans qu'on en puisse précisément marquer l'origine. Les dieux de Laban que Rachel vola, paroissent avoir été de fonte. Les bijoux offerts à Rébecca étoient d'or fondu. Avant que de sortir de l'Egypte, les Israélites y avoient vû des statues de fonte, qu'ils imitérent en fondant le veau d'or ; & depuis ils firent le serpent d'airain. Dès lors toutes les nations de l'Orient avoient des dieux de fonte, *deos conflatiles* ; & Dieu défendit sous peine de mort à son peuple de les imiter. Dans la construction du Tabernacle, les Ouvriers n'inventérent pas l'art de la fonte : Dieu ne fit que diriger leur goût. Il est marqué que Salomon fit fondre les figures emploiées dans le temple & ailleurs près de Jéricho, parce que la terre y étoit argilleuse, *in argillosa terra :* ce qui montre qu'ils avoient déja la même maniére que nous pour fondre de très grosses masses.

Il seroit à souhaiter que l'on trouvât dans les Auteurs grecs ou latins de quelle sorte les Anciens fondoient leurs métaux pour en faire des figures. L'on voit par ce que Pline en a écrit, qu'ils se servoient quelquefois de moules de pierre. Vitruve parle d'une espéce de pierres qui se trouvoient aux environs du lac de Volséne, & en d'autres endroits d'Italie, lesquelles résistoient à la violence du

Plin. lib. 37.

Vitruv. lib. 2. cap. 7.

feu, & dont l'on faisoit des moules pour jetter diverses sortes d'ouvrages. Les Anciens avoient l'art de méler dans la fonte différens métaux, pour exprimer dans les statues différentes passions, différens sentimens, par la diversité des couleurs. *Plin. lib. 34. cap. 14.*

Il y a diverses maniéres de graver sur les métaux, & sur les pierres précieuses : car sur les uns & sur les autres, on y fait des ouvrages en relief, en bosse; ou en creux, qui s'appellent de gravure. Les Anciens excelloient dans l'un & dans l'autre genre. Les bas reliefs qui nous restent d'eux sont infiniment estimés par les connoisseurs : & pour ce qui regarde la gravure des pierres, comme de ces belles Agates, & de ces Cristaux, dont on voit une assez grande quantité dans le Cabinet du Roi, on prétend qu'il n'y a rien de si parfait que ce qui reste de ces anciens Maîtres.

Quoiqu'ils aient gravé presque toutes sortes de pierres précieuses, néanmoins les figures les plus achevées qu'on ait d'eux sont sur des Onyces qui sont une espéce d'Agate opaque, ou sur des Cornalines, qu'ils trouvoient plus propres à être gravées que les autres pierres, parce qu'elles sont plus fermes, plus égales, & qu'elles se gravent nettement ; & encore parce qu'il se rencontre dans les Onyces diverses couleurs qui sont par lit les unes au-dessus des autres, par le moien desquelles ils faisoient que dans les piéces de relief le fond demeuroit d'une couleur, & les figures d'une autre. Pour graver sur les pierres précieuses & sur les cristaux ils se servoient de la pointe du diamant, comme on s'en sert encore.

On vante beaucoup la pierre précieuse attachée à l'anneau de Polycrate Tyran de Samos, qu'il jetta dans la mer, & qui lui revint par un hazard fort singulier : on prétendoit l'avoir à Rome du tems de Pline. C'étoit, selon les uns, un Sardoine, & selon les autres une émeraude. Celle de Pyrrhus n'étoit pas moins estimée. On y voioit Apollon avec sa guitarre, & les neuf Muses chacune avec leur attribut particulier. Et tout cela n'étoit point l'effet de l'art, mais de la nature : *Non arte, sed sponte naturæ.* *Plin. lib. 7. cap. 2.*

C'étoit sur les coupes à boire dans les repas que l'art de sculpter étoit le plus exercé : ces piéces étoient les plus riches, les plus curieuses, & la matiere de la plus grande somptuosité.

Un des plus grands avantages que l'Art de portraire ait reçu pour éterniser ses ouvrages, est la gravure sur le bois & sur le cuivre, par le moien de laquelle on tire un grand nombre d'estampes, qui multiplient presque à l'infini un même dessein, & font voir en differens lieux la pensée d'un Ouvrier, qui auparavant n'étoit connue que par le seul travail qui sortoit de ses mains. Il y a lieu de s'étonner que les Anciens, qui ont gravé tant d'excellentes choses sur les pierres dures & sur les cristaux, n'aient point découvert un si beau secret, qui véritablement n'a encore paru qu'après celui de l'Imprimerie, & qui sans doute en a été une suite & comme une imitation. Car l'impression des figures & les estampes n'ont commencé à être en usage qu'à la fin du quinziéme siécle. L'invention en est dûe à un Orfévre qui travailloit à Florence.

Après avoir raporté en abrégé la plus grande partie de ce qui occupoit anciennement la Sculpture, il me reste à faire connoitre quelques-uns de ceux qui l'ont exercée avec le plus de succès & de réputation.

§. II. *Sculpteurs célébres, qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.*

Quoique la Sculpture ait pris naissance dans l'Asie & dans l'Egypte, c'est, à proprement parler, la Gréce qui l'a mise dans tout son lustre, & l'a fait paroitre avec éclat. Pour ne point parler des premiéres ébauches de cet Art, qui se sentent toujours comme d'une sorte d'enfance, on vit, sur tout du tems de Péricles & après lui, sortir du sein de la [a] Gréce une foule d'excellens Ouvriers, & travailler à l'envi à mettre la Sculpture en honneur par un nombre infini d'ouvrages, qui ont fait & feront l'admira-

a Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens (Græca) invenit. *Liv. lib.* 39. *n.* 8.

tion

tion de tous les siécles. L'Attique, [a] fertile en carriéres de marbres, & plus riche encore en génies heureux pour les Arts, fut bientôt remplie d'un nombre infini de statues.

Je ne raporterai ici que ceux qui se sont le plus distingués par leur habileté & leur réputation. Les plus célébres sont Phidias, Polycléte, Myron, Lysippe, Praxitéle, Scopas.

Il en est un autre, plus illustre encore que tous ceux que je viens de nommer, mais dans un genre différent : c'est le fameux Socrate. Je ne dois pas envier à la Sculpture l'honneur qu'elle a eu de le compter parmi ses Eleves. Il étoit fils d'un Statuaire, & il le fut lui-même, avant que d'être Philosophe. On lui attribuoit communément les trois Graces qu'on conservoit avec soin dans la citadelle d'Athénes. Elles n'étoient point nues, comme on avoit coutume de les représenter, mais couvertes : ce qui marque quel étoit dès lors son panchant pour la vertu. Il disoit que cet Art lui avoit enseigné les premiers préceptes de la Philosophie ; & que, comme la Sculpture donne la forme à son objet en ôtant les superfluités, de même cette science introduit la vertu dans le cœur de l'homme, en retranchant peu-à-peu toutes ses imperfections.

Diog. Laërt. in Socr.

PHIDIAS.

PHIDIAS mérite par bien des raisons d'être mis à la tête des Sculpteurs. Il étoit d'Athénes, & florissoit dans la LXXXIIIe Olympiade, tems heureux, où, après les victoires remportées contre les Perses, l'abondance, fille de la paix & mere des beaux arts, faisoit éclore divers talens par la protection que leur donna Périclès. Phidias n'étoit pas de ces artisans qui ne savent que manier les instrumens de leur art. Il avoit l'esprit orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession ; Histoire, Poésie, Fable, Géométrie, Optique,

AN. M. 3556.

a Exornata eo genere operum eximiè terra Attica, & copiâ domestici marmoris, & ingenio artificum. *Liv. lib. 31. n. 26. Ces marbres se tiroient du mont Pentélique, qui étoit dans l'Attique.*

Un fait assez curieux montrera combien cette derniére lui fut utile.

Alcaméne & lui furent chargés de faire chacun une statue de Minerve, afin que l'on pût choisir la plus belle des deux, que l'on vouloit placer sur une colonne fort haute. Quand les deux statues furent achevées, on les exposa aux yeux du public. La Minerve d'Alcaméne vûe de près parut admirable, & eut tous les suffrages. Celle de Phidias au contraire fut trouvée hideuse: une grande bouche ouverte, des narines qui sembloient se retirer, je ne sai quoi de rude & de grossier dans le visage. On se moqua de Phidias & de sa statue. *Placez-les*, dit-il, *à l'endroit où elles doivent être.* On les y plaça l'une après l'autre. Alors la Minerve d'Alcaméne ne parut plus rien, au lieu que celle de Phidias frapoit par un air de grandeur & de majesté qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. On rendit à Phidias l'approbation que son rival avoit surprise, & celui-ci se retira confus & honteux, se repentant bien de n'avoir pas appris les régles de l'Optique.

Les statues que l'on vante avant le tems dont nous parlons, étoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, & leur apprit à l'imiter. [a] Aussi, dès que ses ouvrages parurent, ils saisirent l'estime du public. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables, mais qu'il en ait pu faire un si grand nombre: car le dénombrement qu'en font les Auteurs paroit presque incroiable; & il est peutêtre le seul qui ait joint tant de facilité à tant de perfection.

Pausan. in Attic. pag. 62. Je croi qu'il travailla de bon cœur sur un bloc de marbre qu'on trouva dans le camp des Perses après la bataille de Marathon, où ils furent entiérement défaits. Ces Barbares, qui comptoient sur une victoire assurée, l'avoient apporté pour en ériger un trophée. Phidias en fit une Némésis, déesse qui avoit pour fonction d'humilier & de punir l'orgueil insolent des hommes. La haine que les Grecs

a Quinti Hortensii admodum adolescentis ingenium, ut Phidiæ signum, simul aspectum & probatum est. *Cic. de clar. Orat. n.* 228.

portoient naturellement aux Barbares, & le doux plaisir de venger sa patrie, animérent sans doute d'un nouveau feu le génie du Sculpteur, & prétérent à son ciseau & à ses mains une nouvelle adresse.

Du prix des dépouilles remportées sur les mêmes ennemis, il fit aussi pour les Platéens une statue de Minerve. Elle étoit de bois doré. Le visage, aussi bien que l'extrémité des mains & des piés, étoit de marbre Pentélique. *Id. in Bæot. pag. 548.*

Son grand talent étoit de bien représenter les dieux. Il avoit l'imagination grande & noble, de sorte que, selon la remarque [a] de Cicéron, il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible, mais par la force de son génie il s'étoit fait une idée du vrai beau, à laquelle il avoit sans cesse l'esprit appliqué, qui devenoit sa régle & son modéle, & qui dirigeoit son art & sa main.

Aussi Périclès, qui s'en fioit plus à lui qu'à tous les Architectes, l'avoit-il fait Directeur & comme Surintendant des bâtimens de la République. Quand le Parthénon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés charment encore aujourd'hui les voiageurs, il songea à en faire la Dédicace, qui consistoit à y mettre une statue de la déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage, & ce fut alors qu'il se surpassa lui-même. Il fit une statue d'or & d'ivoire, haute de vingt-six coudées. (trente-neuf piés) Les Athéniens voulurent de l'ivoire, qui étoit alors beaucoup plus rare & plus précieux que le plus beau marbre.

Quelque riche que fût cette prodigieuse statue, l'art y surpassoit infiniment la matiére. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones; sur la partie concave, le combat des Géans contre les dieux; sur la chaussure de la déesse, le combat des Centaures & des Lapithes; sur le *Plin. lib. 36. cap 5.*

a Phidias, cùm faceret Jovis formam aut Minervæ, non contemplabatur aliquem à quo similitudinem duceret: sed ipsius in mente insidebat species pulcritudinis eximia quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius similitudinem artem & manum dirigebat. *Cic. in Orat. n. 9.*

piedestal, la naissance de Pandore, & tout ce qu'en dit la Fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias, & plusieurs autres grands Ecrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue. Sur leur témoignage on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages qu'on eût jamais vûs.

Plut. in Pericl. pag. 160. Quelques-uns assurent, dit Plutarque, que Phidias avoit mis son nom au piédestal de sa Minerve d'Athénes. Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, & se trouve démentie par Cicéron qui dit positivement [a] que Phidias, n'aiant pas eu la liberté de mettre son nom à cette statue, il avoit gravé son portrait sur le bouclier de la déesse. Plutarque ajoute que Phidias s'étoit représenté lui-même sous la forme d'un vieillard tout chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & qu'il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une Amazone, mais dans une telle attitude, que sa main qu'il étendoit pour lancer un javelot cachoit une partie du visage.

Les habiles Ouvriers ont toujours été curieux d'insérer leur nom dans leurs ouvrages, pour participer à l'immortalité qu'ils procuroient aux autres. *Plin. lib. 36. cap. 5.* Myron, [b] ce fameux Statuaire, pour rendre son nom éternel, l'avoit mis sur une des cuisses de la statue d'Apollon en caractéres presque imperceptibles. Pline raporte que deux Architectes Lacédémoniens, Saurus & Batrachus, sans exiger de récompense, bâtirent quelques temples dans un endroit de la ville de Rome qu'Octavia fit depuis environner de galeries. Ils s'étoient flatés d'y pouvoir mettre leur nom; & c'étoit, ce semble, la moindre récompense qu'on dût à leur généreux desintéressement. Mais il paroit qu'alors ceux qui mettoient en œuvre les plus habiles gens prenoient toutes les précautions possibles pour ne pas partager avec de simples ouvriers les suffrages & l'attention de la postérité. On refusa à ceux-ci impitoiablement ce qu'ils demandoient. Leur adresse leur fournit un dédommage-

a Phidias similem sui speciem inclusit in clypeo Minervæ, cùm inscribere non liceret. *Tuscul. lib. 2. n. 34.*

b Signum Apollinis pulcherrimum, cujus in femine literulis minutis argenteis nomen inscriptum Myronis. *Cic. Verrin. de sign. n. 93.*

ment. Ils semérent, en maniére d'ornemens, des Lézards & des grenouilles sur les bases & sur les chapiteaux de toutes les colonnes. Le nom de *Saurus* étoit désigné par le Lézard que les Grecs nomment σαῦρα, & celui de *Batrachus* par la Grenouille qu'ils appellent βάτραχος.

Cette défense dont je viens de parler n'étoit point générale dans la Gréce, comme on en aura bientôt une preuve éclatante par raport à Phidias même: peutêtre étoit-elle particuliére à Athénes. Quoiqu'il en soit, on lui fit un crime des deux portraits qu'il avoit fait entrer dans le bouclier de Minerve. On ne s'en tint pas là. Ménon, un de ses Eleves, demanda à être entendu, & se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des * quarante-quatre talens d'or qu'il devoit emploier à la statue de Minerve. Périclès avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, & par son conseil Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvoit l'en détacher aisément, & le peser. L'or fut donc pesé, & à la honte de l'accusateur on y retrouva les quarante-quatre talens. Phidias, qui sentit bien que son innocence ne le mettroit pas à couvert contre la noire jalousie de ses envieux, & contre le complot des ennemis de Périclès qui lui avoient suscité cette affaire, prit la fuite, & se retira en Elide.

Plut. in Pericl. pag. 169.

Là il songea à se venger de l'injustice & de l'ingratitude des Athéniens d'une manière qui pourroit paroitre permise ou pardonnable à un Ouvrier, si jamais la vengeance pouvoit l'être: ce fut d'emploier toute son industrie à faire pour les Eléens une statue qui pût effacer sa Minerve, que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit. Son Jupiter Olympien fut un prodige de l'art; & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Aussi n'avoit-il rien oublié pour amener cet ouvrage à sa dernière perfection. Avant que de l'achever entiérement, il l'exposa aux yeux & au jugement du public, se

Lucian. in Imaginib. pag. 32.

* *En supposant la proportion de l'or avec l'argent de dix à un, 44 talens d'or faisoient la somme de quatre cens quarante talens, c'est-à-dire de treize cens vingt mille livres.*

tenant caché derriére une porte, d'où il entendoit tous les discours qui se tenoient. L'un trouvoit le nez trop épais, un autre le visage trop allongé, d'autres remarquoient d'autres défauts. Il profita de toutes les critiques qui lui parurent avoir un juste fondement ; persuadé, dit Lucien qui raporte ce fait, que plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Excellente réflexion pour toutes sortes d'ouvrages !

Cette statue d'or & d'ivoire, haute de soixante piés, & d'une grosseur proportionnée, fit le desespoir de tous les grands Statuaires qui vinrent après. Aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter : *Præter Jovem Olympium, quem nemo æmulatur*, dit Pline. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage égaloit celle du dieu, & ajoutoit encore à la religion des peuples : *Ejus pulcritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religioni videtur, adeo majestas operis deum æquavit.* Ceux qui la voioient, saisis d'étonnement demandoient si le dieu étoit descendu du ciel en terre pour se faire voir à Phidias, ou si Phidias avoit été transporté au ciel pour contempler le dieu. Phidias lui-même, interrogé où il avoit pris l'idée de son Jupiter Olympien, cita les trois beaux vers d'Homére, où ce Poéte représente la majesté de ce dieu en termes magnifiques, voulant donner à entendre que c'étoit le génie d'Homére qui l'avoit inspiré.

Plin. lib. 34. cap. 8.

Quintil. lib. 12. cap. 10.

Val. Max. lib. 3. cap. 7.

Au bas de la statue on lisoit cette inscription : PHIDIAS ATHENIEN, FILS DE CHARMIDE, M'A FAIT. Il semble que Jupiter, faisant gloire ici en quelque sorte d'avoir été travaillé de la main de Phidias, & le déclarant par cette inscription, reprochoit tacitement aux Athéniens leur mauvaise délicatesse, de n'avoir pu souffrir que cet excellent Ouvrier mît ou son nom ou son image à la statue de Minerve.

Pausan. lib. 5. pag. 303.

Pausanias, qui avoit vû cette statue de Jupiter Olympien, & qui l'avoit soigneusement examinée, nous en a laissé une fort longue & fort belle description. Mr l'Abbé Gédoyn l'a inserée dans sa Dissertation sur Phidias, dont il a fait lecture à notre Académie des Inscriptions, & qu'il a bien voulu me communiquer. J'en ai fait usage dans ce que j'ai raporté de ce fameux Statuaire.

La ſtatue de Jupiter Olympien mit le comble à la gloire de Phidias, & lui aſſura une réputation que deux mille ans ne lui ont point ravie. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ſes travaux. Lontems après lui on conſervoit encore ſon atelier, & les voiageurs l'alloient voir par curioſité. Les Eléens, pour faire honneur à ſa mémoire, créérent en faveur de ſes deſcendans une charge, dont toute la fonction conſiſtoit à nettoier cette magnifique ſtatue, & à la préſerver de tout ce qui pourroit en ternir la beauté. *Pauſan. lib. 5. pag. 313.*

POLYCLETE.

POLYCLETE étoit de Sicyone, ville du Péloponnéſe. Il vivoit en la LXXXVII[e] Olympiade. Il avoit eu Agélade pour maître, & eut pour diſciples pluſieurs Sculpteurs très célébres, entr'autres Myron, dont nous parlerons bientôt. Il fit pluſieurs ſtatues d'airain, qui furent fort eſtimées. Il y en eut une qui repréſentoit un beau jeune homme couronné, laquelle fut vendue cent talens, c'eſt-à-dire cent mille écus. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, fut la [a] ſtatue d'un * Doryphore, où il rencontra ſi heureuſement toutes les proportions du corps humain, qu'elle fut appellée *la Régle*; & les Sculpteurs venoient de toutes parts pour ſe former, en voiant cette ſtatue, une idée juſte de ce qu'ils avoient à faire pour exceller dans leur art. Polycléte [b] paſſe ſans contredit pour avoir porté à ſa derniére perfection l'art de la Sculpture, comme Phidias pour l'avoir le premier mis en honneur. *Plin. lib. 34. cap. 8.* *An. M. 3772.* ** On appelloit ainſi les Gardes des Rois de Perſe.*

Travaillant à une ſtatue, par ordre du peuple, il eut la complaiſance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner, de retoucher ſon ouvrage, d'y changer & d'y corriger tout ce qui déplaiſoit aux Athéniens. Mais il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que ſon propre génie & les régles de l'art. Quand elles furent expoſées *Ælian. lib. 14. cap. 8.*

a Fecit & quem canona artifices vocant, lineamenta artis ex eo petentes velut à lege quadam; ſoluſque hominum artem ipſe feciſſe artis opere judicatur. *Plin.*

b Hic conſummaſſe hanc ſcientiam judicatur, & toreuticen ſic erudiſſe, ut Phidias aperuiſſe. *Plin.*

aux yeux du public, il n'y eut qu'une voix pour condanner la première, & pour admirer l'autre. *Ce que vous condannez*, leur dit Polycléte, *est votre ouvrage : ce que vous admirez, est le mien.*

MYRON.

ON SAIT peu de choses de ce Statuaire. Il étoit Athénien, ou du moins passoit pour tel, parce que les habitans d'Eleuthérie, lieu de sa naissance, s'étoient réfugiés à Athénes, & en étoient regardés comme citoiens. Il vivoit
AN M. 3560. dans la LXXXIV[e] Olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célébre, une vache sur tout qu'il représenta en cuivre, & qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes grecques, raportées dans le 4[e] Livre de l'Antologie.

LYSIPPE.

Plin. lib. 34. cap. 8. AN. M. 3676. LYSIPPE étoit de Sicyone, & vivoit du tems d'Alexandre le Grand dans la CXIII[e] Olympiade. Il exerça d'abord le métier de Serrurier : mais son génie heureux le porta bientôt à une profession plus noble & plus digne de lui. Il [a] avoit coutume de dire que le Doryphore de Polycléte lui avoit tenu lieu de maître. Mais le peintre Eupompe lui en indiqua un autre encore meilleur & plus sûr. Car Lysippe [b] lui aiant demandé qui de ceux qui l'avoient précédé dans son art il devoit se proposer pour modéle & pour maître : *Nul homme en particulier*, lui répondit-il, *mais la nature même*. Il l'étudia donc uniquement dans la suite, & profita bien de ses leçons.

Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les Anciens il est celui qui a fait le plus grand nombre d'ouvrages : on en comptoit plus de six cens.

Il fit entr'autres la statue d'un homme qui se frote en sortant du bain, laquelle étoit d'une beauté excellente.

a Polycleti Doryphorum sibi Lysippus aiebat magistrum fuisse. *Cic. in Brut. n. 296.*

b Eum interrogatum quem sequeretur præcedentium, dixisse demonstrata hominum multitudine, naturam ipsam imitandam esse, non artificem. *Plin.*

Agrippa

Agrippa l'avoit mise à Rome devant ses thermes. Tibére, [a] qui en étoit charmé, étant parvenu à l'empire, ne put résister à l'envie qu'il avoit de la posséder, quoique ce fût dans les premiéres années de son régne, où, maître de lui, il savoit encore modérer ses desirs: de sorte qu'il enleva cette statue pour la mettre dans sa chambre, & en fit placer une autre très belle au même endroit. Le peuple, qui craignoit Tibére, ne put néanmoins s'empécher de crier en plein théatre qu'il desiroit qu'on remît la premiére statue: à quoi l'Empereur, quelque attache qu'il eût à cette statue, fut obligé de consentir, pour appaiser le tumulte.

Lysippe avoit fait plusieurs statues d'Alexandre selon ses differens âges, aiant commencé dès son enfance. On [b] sait que ce Prince avoit défendu à tout autre Statuaire que Lysippe de faire sa statue, comme à tout autre peintre qu'Apelle de tirer son portrait; [c] persuadé, dit Cicéron, que l'habileté de ces grands Ouvriers, en éternisant leurs noms, immortaliseroit aussi le sien: car ce n'étoit pas pour leur faire plaisir qu'il avoit donné cet Edit, mais pour l'intérêt de sa propre gloire.

Entre ces statues d'Alexandre, il y en avoit une d'une rare beauté, dont Néron faisoit grand cas, & pour laquelle il avoit un attachement particulier. Mais, comme elle n'étoit que de bronze, ce [d] Prince, qui étoit sans goût, & qui n'étoit frapé que de l'éclat, s'avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu'elle

a Mirè gratum Tiberio principi, qui non quivit temperare sibi in eo, quanquam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto. *Plin.*

b Edicto vetuit ne quis se præter Apellem
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.
Horat. lib. 2. Epist. ad Aug.

c Neque enim Alexander gratiæ causa ab Apelle potissimùm pingi, & à Lysippo fingi volebat, sed quòd illorum artem cùm ipsis, tum etiam sibi, gloriæ fore putabat. *Cic. ad famil. lib. 5. Epist. 12.*

d Quam statuam inaurari jussit Nero princeps, delectatus admodum illa. Dein, cùm pretio perisset gratia artis, detractum est aurum;

fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l'art. Il falut ôter tout cet or postiche, moiennant quoi la statue recouvra une partie de sa première beauté & de son ancien prix, malgre les vestiges & les cicatrices qu'avoit laissé l'opération par laquelle on y avoit attaché l'or. Il me semble voir dans le mauvais goût de Néron celui de plusieurs personnes, qui cherchent à substituer le clinquant de pensées brillantes à la précieuse & inestimable simplicité des Anciens.

On dit que Lysippe ajouta beaucoup à la perfection de la Statuaire, en exprimant les cheveux mieux que ceux qui étoient avant lui, & en faisant les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroitre les statues plus hautes. Sur [a] quoi Lysippe disoit de lui-même, *que les autres avoient représenté dans leurs statues les hommes, tels qu'ils étoient faits; mais que pour lui il les représentoit, tels qu'ils paroissoient*; c'est-à-dire, si je ne me trompe, de la maniére la plus propre à les faire paroitre dans toute leur beauté. Le premier point, dans la Sculpture comme dans la Peinture, est de suivre & d'imiter la nature: nous avons vû que Lysippe la regardoit comme son maître & sa régle. Mais l'art ne s'en tient point là. Sans s'écarter jamais de la nature, il y ajoute des traits, des graces, qui ne la changent point, mais qui simplement l'embellissent, & frapent la vûe plus vivement & plus agréablement. On [b] reprochoit à Démétrius, Statuaire d'ailleurs très habile, de s'attacher trop scrupuleusement à la vérité dans ses ouvrages, & d'y rechercher plus la ressemblance que la beauté. C'est ce que Lysippe évitoit.

PRAXITELE.

An. M. 3640. PRAXITELE vivoit vers la CIV^e Olympiade. Il ne

pretiosiorque talis existimatur, etiam cicatricibus operis atque conscissuris, in quibus aurum hæserat, remanentibus. *Plin.*

a Vulgo dicebat ab illis (veteribus) factos, quales essent, homines; à se, quales viderentur esse.

b Demetrius tanquam nimius in ea (veritate) reprehenditur; & fuit similitudinis quàm pulcritudinis amantior. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

faut pas le confondre avec un autre Praxitèle, qui se rendit célèbre du tems de Pompée par d'excellens ouvrages d'orfévrerie. Celui dont nous parlons ici, est aux premiers rangs entre les Statuaires. Il travailloit principalement sur le marbre, & il y avoit un succès extraordinaire.

Parmi le grand nombre de statues qu'il avoit faites, on ne sauroit à laquelle il faudroit donner la préférence, si lui-même ne nous l'avoit appris : & il le fit d'une manière qui a quelque chose de singulier. Phryné, la célèbre courtisanne, se l'étoit fort attaché. Elle l'avoit souvent pressé de lui faire présent de celui de ses ouvrages qu'il estimoit davantage, & qui lui paroissoit le plus achevé ; & il n'avoit pu le lui refuser. Mais, quand il s'agit de porter ce jugement, il differoit de jour en jour, soit qu'il eût peine à se déterminer lui-même, ou plutôt parce qu'il cherchoit à se débarrasser de ses vives & pressantes sollicitations, en traînant l'affaire en longueur. L'industrie & l'adresse ne manquent pas pour l'ordinaire aux personnes de la profession de Phryné. Elle sut tirer habilement de Praxitèle son secret malgré lui. Un jour qu'il étoit chez elle, le domestique du Statuaire qu'elle avoit sû gagner, accourant tout hors d'haleine: » Le feu, lui dit-il, a pris à votre atelier, » & a déja gâté une partie de vos ouvrages. Lesquels faut-» il que je sauve ? « Le Maître, tout hors de lui, s'écria : » Je suis perdu, si les flammes n'ont point épargné mon » Satyre & mon Cupidon. Rassurez-vous, reprit aussitôt la » Courtisanne : il n'y a rien de brulé. J'ai appris ce que je » voulois savoir. « Praxitèle ne put pas s'en défendre davantage. Elle choisit le Cupidon, qu'elle plaça dans la suite à Thespies sa patrie, ville de Béotie, où lontems après on alloit encore le voir par curiosité. Quand Mummius enleva de Thespies plusieurs statues pour les envoier à Rome, il respecta celle-ci parce qu'elle étoit consacrée à un dieu. Le Cupidon de Verrès, dont parle Cicéron, étoit aussi de Praxitèle, mais différent de celui-ci.

Pausan. lib. 1. pag. 34.

Cic. in Verr. de sign. n. 4.

C'est du premier sans doute qu'il est parlé dans les Mémoires de Mr le Président de Thou. Le fait est très curieux : je le transcrirai ici tel qu'il y est raporté. Mr de Thou, encore jeune, accompagnoit en Italie Mr de Foix.

que la Cour y avoit envoié. Ils étoient pour lors à Pavie. Entr'autres raretés qu'Isabelle d'Este, grand-mere des Ducs de Mantoue, avoit rangées avec soin & avec ordre dans un cabinet magnifique, on fit voir à de Thou une chose digne d'admiration : c'étoit un Cupidon endormi, fait d'un riche marbre de Spezzia, par Michel-Ange Buonarotti, cet homme célébre, qui de ses jours avoit fait revivre la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, fort négligées depuis lontems. De Foix, sur le raport qu'on lui fit de ce chef-d'œuvre, le voulut voir. Tous ceux de sa suite, & de Thou lui-même, qui avoit un goût fort délicat pour ces sortes d'ouvrages, après l'avoir considéré curieusement de tous les côtés, avouérent tous d'une voix qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit.

Sur la côte de Gennes.

Quand on les eut laissés quelque tems dans l'admiration, on leur fit voir un autre Cupidon, qui étoit envelopé d'une étofe de soie. Ce monument antique, tel que nous le représentent tant d'ingénieuses * épigrammes que la Gréce à l'envi fit autrefois à sa louange, étoit encore souillé de la terre d'où il avoit été tiré. Alors toute la compagnie comparant l'un avec l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du premier, & convint que l'ancien paroissoit animé, & le nouveau un bloc de marbre sans expression. Quelques personnes de la maison assurérent alors que Michel-Ange, qui étoit plus sincére que les grands Artistes ne le sont ordinairement, avoit prié instamment la Comtesse Isabelle, après qu'il lui eut fait présent de son Cupidon & qu'il eut vû l'autre, qu'on ne montrât l'ancien que le dernier, afin que les connoisseurs pussent juger en les voiant, de combien, en ces sortes d'ouvrages, les Anciens l'emportent sur les Modernes.

M. de Piles dans la vie de Michel-Ange.

Mais quelquefois les plus habiles s'y trompent, & le même Michel-Ange en fournit une preuve. Aiant fait la figure d'un Cupidon, il la porta à Rome, & lui aiant cassé un bras qu'il retint, il enterra le reste dans un lieu où il savoit qu'on devoit fouiller. Cette figure y aiant été

* *Il y a jusqu'à 22 épigrammes sur Cupidon dans le quatriéme Livre de l'Anthologie.*

trouvée, fut admirée des Connoiſſeurs, & vendue pour Antique au Cardinal de ſaint Grégoire. Michel-Ange les détrompa bientôt, en produiſant le bras qu'il en avoit réſervé. Il eſt beau d'être aſſez habile pour imiter parfaitement les Anciens, juſqu'à tromper les yeux les plus ſavans; & aſſez modeſte, pour avouer ingénument qu'on leur eſt de beaucoup inférieur, comme nous avons vû que Michel-Ange l'a fait.

On raconte une mépriſe ſemblable, mais dans une matiére différente. Joſeph Scaliger, le plus habile Critique de ſon tems, s'étoit vanté qu'on ne pouvoit pas le tromper ſur le ſtile des Anciens. On fit courir ſix vers comme trouvés tout récemment: je vais les tranſcrire.

Here, ſi querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miſeriis mortalium,
Auro parandæ lacrumæ contrà forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,
Quàm Nænia Præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ conſilium non fletum expetunt.

Ces vers, qui ſont admirables, & qui ont tout l'air Antique, éblouirent tellement Scaliger, qu'il les cita dans ſon Commentaire ſur Varron comme un fragment de Trabea, découvert depuis peu dans un ancien Manuſcrit. Trabea, poéte Comique, vivoit ſix cens ans après la fondation de Rome. Ces ſix vers étoient de la façon de Muret, qui joua ce tour à Scaliger ſon rival & ſon Concurrent.

On juge bien que Praxitéle, livré comme il étoit à Phryné, ne manqua pas d'emploier le travail de ſes mains pour celle qui s'étoit rendue maitreſſe de ſon cœur. Une des ſtatues de Phryné fut placée depuis à Delphes même, entre celles d'Archidamus roi de Sparte & de Philippe roi de Macédoine. Quelle honte! Si les richeſſes étoient un titre pour y trouver place, elle la méritoit bien: car les ſiennes étoient immenſes. Elle eut l'effronterie (quel autre nom donner au trait que je vais raporter?) de s'engager à rebâtir Thébes à ſes dépens, pourvû qu'on y mît

Athen. lib. 13. pag. 591.

cette inscription : ALEXANDRE A DETRUIT THEBES, ET PHRYNE' L'A RETABLIE.

Plin. lib. 36. cap. 5. Les habitans de l'île de Cos avoient demandé une statue de Vénus à Praxitéle. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue, l'autre voilée ; mais la premiére l'emportoit infiniment pour la beauté : *immensa differentia famæ*. Ceux de Cos eurent la sagesse de donner la préférence à la derniére, persuadés que la bienséance, l'honnêteté, & la pudeur, ne leur permettoient pas d'introduire dans leur ville une telle image, capable d'y faire un ravage infini pour les mœurs : *Severum id ac pudicum arbitrantes*. Cette retenue des payens, à combien de chrétiens fera-t-elle honte ? Les Cnidiens furent moins attentifs aux bonnes mœurs. Ils achetérent avec joie la Vénus rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville, où l'on alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passoit pour l'ouvrage le plus achevé de Praxitéle. Nicoméde, roi de Bithynie, en faisoit un tel cas, qu'il offrit aux habitans de Cnide d'acquitter toutes leurs dettes qui étoient fort grandes, s'ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se deshonorer, & même s'appauvrir, que de vendre, pour quelque prix que ce fût, une statue qu'ils regardoient comme leur gloire & leur trésor.

SCOPAS.

Plin. lib. 36. cap. 5. An. M. 3572. SCOPAS étoit en même tems excellent Architecte & excellent Sculpteur. Il étoit de l'île de Paros, & florissoit dans la LXXXVII[e] Olympiade. Parmi tous ses ouvrages, sa Vénus tenoit le premier rang. On prétend même qu'elle l'emportoit sur celle de Praxitéle qui étoit si renommée. Elle fut portée à Rome : mais, [a] dit Pline, le nombre & l'excellence des ouvrages dont cette ville est remplie, en obscurcit l'éclat ; outre que les emplois & les affaires dont on y est occupé ne laissent guéres le tems de s'amuser à

a Romæ quidem magnitudo operum eam (Venerem) obliterat, ac magni officiorum negotiorumque acervi omnes à contemplatione talium operum abducunt, quoniam otiosorum & in magno loci silentio apta admiratio talis est. *Plin.*

ces curiosités, qui demandent, pour en admirer la beauté, des personnes de loisir & desœuvrées, aussi bien qu'un lieu tranquille & éloigné du tumulte.

J'ai déja remarqué ailleurs que la colonne qu'il fit pour le temple de Diane d'Ephése, fut celle de toutes qui eut le plus de réputation. *Ibid. cap. 14.*

Il contribua aussi beaucoup à la beauté & à l'ornement du fameux Mausolée, que la Reine Artémise fit ériger à Mausole son mari dans la ville d'Halicarnasse, & qui a été mis au nombre des sept merveilles du monde, tant pour sa grandeur & la noblesse de son architecture, que pour la quantité & l'excellence des ouvrages de Sculpture dont il étoit enrichi. D'illustres compétiteurs en partagérent la gloire avec Scopas. J'ai différé & remis pour ce lieu-ci la description que Pline nous a laissée d'une partie de ce superbe édifice, parce qu'elle regarde encore plus la Sculpture que l'Architecture. *Plin. lib. 36. cap. 5. Vitruv. præfat. lib. 7.*

L'étendue de ce Mausolée étoit de soixante-trois piés du midi au septentrion. Les faces étoient un peu moins larges; & son tour étoit de * quatre cens onze piés. Il avoit trente-six piés & demi de hauteur, & trente-six colonnes dans son enceinte. Scopas entreprit ce qui regarde l'orient; Timothée eut le côté du midi; Léochare travailla au couchant, & Briaxis au septentrion. C'étoient les plus renommés Ouvriers qui fussent alors pour la Sculpture. Artémise mourut avant qu'ils eussent achevé l'ouvrage: mais ils crurent qu'il étoit de leur honneur de ne le point laisser imparfait. On doute encore aujourd'hui, dit Pline, lequel des quatre avoit le mieux réussi: *Hodieque certant manus.* Pythis se joignit à eux, & ajouta une Pyramide au-dessus du Mausolée, sur laquelle il posa un char de marbre attelé de quatre chevaux. Anaxagore de Clazoméne dit froidement, quand il le vit, *Voila bien de l'argent changé en pierre.* *Diog. Laërt. in Anaxag.*

Je ne dois pas terminer cet Article sans parler d'un combat fort singulier auquel deux des plus célébres Statuaires *Plin. lib. 34. cap. 8.*

* *Il y avoit apparemment un mur autour du Mausolée, & quelque espace vuide entre l'un & l'autre: ce qui paroit nécessaire pour remplir la mesure du circuit dont il est parlé ici.*

dont j'ai fait mention furent exposés même après leur mort: ce sont Phidias & Polycléte. J'ai marqué ci-devant que le temple de Diane d'Ephése ne fut achevé qu'après une longue suite d'années. Il s'agissoit, dans un tems que Pline ne fixe point, d'y placer des statues d'Amazones au nombre de quatre apparemment. On en avoit plusieurs travaillées par les plus grands Maîtres tant morts que vivans. La majesté du temple demandoit qu'on n'y admît que ce qu'il y avoit de plus achevé dans l'art. Il falut s'en raporter au jugement des plus habiles Statuaires du tems, quelque interessés qu'ils pussent être dans la dispute. Ils s'ajugérent chacun à eux-mêmes la premiére place, & nommérent ensuite ceux qu'ils croioient avoir le mieux réussi: & ce furent ceux qui eurent la pluralité de ces derniers suffrages, qu'on declara victorieux. Polycléte eut la premiére place, Phidias la seconde, Ctésilas & Cylon les deux suivantes. Il étoit arrivé lontems auparavant quelque chose de pareil, mais pour un sujet bien différent. Après la bataille de Salamine, les Capitaines Grecs, selon une coutume usitée pour lors, devoient marquer sur un billet celui qu'ils croioient s'être le plus distingué dans la bataille. Chacun se nomma le premier, & Thémistocle le second. C'étoit lui donner bien réellement la premiére place.

Plut. in Themist. pag. 120.

On voit bien que dans le court dénombrement que j'ai fait des Statuaires anciens, je n'ai choisi que la fleur des plus renommés. Il en reste beaucoup d'autres, & d'une grande réputation, que je suis obligé d'omettre, pour ne pas trop allonger mon ouvrage. Cicéron vante beaucoup la Sappho de bronze du célebre Statuaire Silanion. Rien n'étoit plus parfait que cette statue: Verrès l'avoit enlevée du Prytanée de Syracuse. Pline raconte que le même [a] Silanion avoit jetté en bronze la statue d'Apollodore son confrere, homme emporté & violent contre lui-même, & à qui il arrivoit souvent de briser par dégoût ses propres ouvrages, parce qu'il ne pouvoit les porter à la souveraine

Florem hominum libantibus. *Plin.*

Cic. in Verr. de sign. n. 125-127.

Plin. lib. 34. *cap.* 8.

a Silanion Apollodorum finxit, fictorem & ipsum, sed inter cunctos diligentissimum artis, & inimicum sui judicem, crebro perfecta signa frangentem, dum satiare cupiditatem nequit artis.

perfection

perfection dont il avoit l'idée dans l'esprit. Silanion représenta d'une maniére si vive cette mauvaise humeur & cet emportement, que l'on croioit voir, non Apollodore, mais la Colére en personne : *Hoc in eo expressit, nec hominem ex ære fecit, sed iracundiam.*

Le même Pline vante fort aussi un Laocoon qui étoit dans le palais de l'Empereur Tite, & lui donne la préférence sur tous les ouvrages de Peinture & de Sculpture. Trois habiles Ouvriers, Agésandre, Polydore, & Athénodore Rhodiens, l'avoient travaillé de concert, & avoient fait d'une seule pierre Laocoon, ses enfans, & les serpens avec tous leurs plis & replis. L'ouvrage étoit bien excellent, s'il égaloit l'admirable description que Virgile fait de cette histoire, ou même s'il en approchoit. *Plin. lib. 36. cap 5.* *Æneid. lib. 2.*

Il me reste à peindre le caractére de ces illustres Ouvriers, si habiles eux-mêmes à représenter au naturel les dieux & les hommes. Je le ferai d'après Quintilien & Cicéron, deux excellens peintres en fait de caractéres & de portraits, mais qu'on ne peut copier ordinairement sans les gâter.

Le premier avoit marqué combien, dans la Peinture, il se trouve de maniéres différentes : il continue ainsi. La même différence se trouve encore dans la Sculpture. Car les premiers Statuaires dont il soit fait mention, Calon & Egésias, travailloient durement, & à peu près dans le goût Toscan. Calamis vint après eux, & ses ouvrages étoient déja moins contraints. Ceux de Myron ensuite eurent un air plus naturel & plus aisé. Polycléte ajouta la régularité & l'agrément. La plupart lui donnent le premier rang : cependant, comme on ne trouve rien sans défauts, ils disent que ses statües auroient besoin d'un peu plus de force. En effet il a représenté les hommes avec des graces infinies, & mieux qu'ils ne sont : mais il n'a pas tout-à-fait atteint la majesté des dieux. On dit même que l'âge robuste étonnoit ses savantes mains : c'est pourquoi il n'a guéres exprimé que la tendre jeunesse. Mais ce qui manquoit à Polycléte, Phidias & Alcaméne l'ont eu en partage. On tient pourtant que Phidias représentoit mieux les dieux que les hommes. Jamais Ouvrier n'a si *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

bien manié l'ivoire, quand nous n'en jugerions que par sa Minerve d'Athénes, & par son Jupiter Olympien ; dont la beauté semble avoir encore ajouté quelque chose à la religion des peuples, tant la majesté de l'ouvrage égaloit le dieu. On estime que Lysippe & Praxitéle sont les deux qui ont le mieux copié la nature. Car, pour Démétrius, on le blâme d'avoir porté ce soin jusqu'à l'excès, & de s'être plus attaché à la ressemblance qu'à la beauté.

Cic. in Brut. n. 70. L'endroit de Cicéron est plus court, & il y parle aussi de quelques Anciens peu connus. Je trouve, dit-il, que Canachus dans ses statues fait voir un goût sec & dur. Calamis, tout dur qu'il est, ne l'est pas tant que Canachus. Myron n'est pas encore assez dans le vrai, quoiqu'absolument parlant, ce qui sort de ses mains soit beau. Polyclète est fort au-dessus, &, à mon sens, il a attrapé la perfection.

J'ai déja remarqué plus d'une fois que c'est à la Gréce que la Sculpture est redevable de la souveraine perfection où elle a été portée. La grandeur de Rome, qui devoit s'élever sur les débris de celle des Successeurs d'Alexandre, demeura lontems dans la simplicité rustique de ses premiers Dictateurs & de ses Consuls, qui n'estimoient & n'exerçoient d'autres Arts que ceux qui servent à la guerre & aux besoins de la vie. On ne commença à avoir du goût pour les statues & les autres ouvrages de Sculpture, qu'après que Marcellus, Scipion, Flamininus, Paul Emile, & Mummius eurent exposé aux yeux des Romains ce que Syracuse, l'Asie, la Macédoine, Corinthe, l'Achaïe, & la Béotie avoient de plus beaux ouvrages de l'art. Rome vit avec admiration les tableaux, les bronzes, les marbres, & tout ce qui sert de décoration aux temples & aux places publiques. On se piqua d'en étudier les beautés, d'en discerner toute la délicatesse, d'en connoitre le prix ; & cette intelligence devint un nouveau mérite, mais en même tems l'occasion d'un abus funeste à la République. Nous avons vû que Mummius, après la prise de Corinthe, chargeant des Entrepreneurs de faire transporter à Rome quantité de statues & de tableaux de la main des premiers Maîtres, les menaça, s'il s'en perdoit ou s'en gâtoit en che-

min, de les obliger d'en fournir d'autres à leurs propres frais & dépens. Cette [a] grossiére ignorance n'est-elle pas, dit un Historien, infiniment préférable à la prétendue science qui en prit bientôt la place ? Foiblesse étrange de l'humanité ! L'innocence est-elle donc attachée à l'ignorance ? & faut-il que des connoissances & un goût estimables en soi ne puissent s'acquerir, sans que les mœurs en souffrent par un abus, dont la honte retombe quelquefois, quoiqu'injustement, sur les Arts mêmes ?

Ce nouveau goût pour les piéces rares fut bientôt porté à l'excès. Ce fut à qui orneroit le plus superbement ses maisons à la ville & à la campagne. Le gouvernement des pays conquis leur en offroit les occasions. Tant que les mœurs ne furent pas corrompues, il n'etoit pas permis aux Gouverneurs de rien acheter des peuples que le Sénat leur soumettoit, parce que, dit Cicéron, quand le vendeur n'a pas la liberté de vendre les choses le prix qu'elles valent, ce n'est plus une vente de sa part, c'est une violence qu'on lui fait: *Quòd putabant ereptionem esse non emptionem, cùm venditori suo arbitratu vendere non liceret.* On [b] sait que ces merveilles de l'art, qui portent le nom des grands maîtres, étoient souvent sans prix. En effet elles n'en ont point d'autre, que celui qu'y mettent l'imagination, la passion ; &, pour me servir de l'expression de Sénéque, la [c] fureur de quelques particuliers. Les Gouverneurs de provinces achetoient pour rien ce qui étoit fort estimé : encore étoient-ce les plus modérés. La plupart usoient de force & de violence.

Verr. de sign. n. 10.

L'histoire nous en a fourni des preuves dans la personne de Verrès Préteur de Sicile : & il n'étoit pas le seul qui en usât de la sorte. Il est vrai que, sur cet article, il porta l'impudence à un excès qui ne se conçoit point. Cicéron

a Non, puto dubites, Vinici, quin magis pro rep. fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quàm in tantum ea intelligi ; & quin hac prudentiâ illa imprudentia decori publico fuerit convenientior. *Vell. Paterc. lib.* I. *cap.* 13.

b Qui modus est in his rebus cupiditatis, idem est æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi libidini feceris. *Verr. de sign. n.* 14.

c Corinthia paucorum furore pretiosa. *De brev. vit. ca.* 12.

a ne sait comment l'appeller : passion, maladie, folie, brigandage ! Il ne trouve point de nom qui l'exprime assez fortement. Ni bienséance, ni sentiment d'honneur, ni crainte des loix, rien ne l'arrêtoit. Il comptoit être dans la Sicile, comme dans un pays de conquête. Nulle statue, soit petite soit grande, pour peu qu'elle fût estimée & précieuse, n'échapoit à ses mains rapaces. Pour dire tout en un mot, Cicéron b prétend que la curiosité de Verrès avoit plus couté de dieux à Syracuse, que la victoire de Marcellus ne lui avoit couté d'hommes.

a Venio nunc ad istius, quemadmodum ipse appellat, studium; ut amici ejus, morbum & insaniam; ut Siculi, latrocinium. Ego, quo nomine appellem, nescio. *Ibid. n.* 1.

b Sic habetote, plures esse à Syracusanis istius adventu deos, quàm victoria Marcelli homines desideratos. *Ibid. n.* 131.



CHAPITRE CINQUIÉME.

DE

LA PEINTURE.

ARTICLE PREMIER.

De la Peinture en général.

§. I. *Origine de la Peinture.*

Il en est de la Peinture comme de tous les autres Arts, c'est-à-dire qu'elle a eu des commencemens très grossiers & très imparfaits. L'ombre d'un homme marquée & circonscripte par des lignes y a donné naissance, aussi bien qu'à la Sculpture. La premiére maniére de peindre tira donc son origine de l'ombre, & ne consista qu'en quelques traits, qui se multipliant peu-à-peu formérent le dessein. On ajouta ensuite la Couleur. Elle fut d'abord unique dans chaque dessein, sans en méler plusieurs dans la même piéce: cette maniére de peindre fut appellée *Monochromate*, c'est-à-dire d'une seule couleur. Enfin, l'Art se perfectionnant de jour en jour, on introduisit le mélange de quatre couleurs seulement: il en sera parlé dans la suite. *Plin. lib. 35. cap. 3.*

Je n'examine point ici l'antiquité de la Peinture. Les Egyptiens se vantent d'en avoir été les inventeurs, & cela peut bien être: mais ce ne sont point eux qui l'ont mise en honneur & en crédit. Pline, dans le long dénombrement qu'il fait des habiles Ouvriers en chaque genre & des chef-d'œuvres de l'Art, ne nomme pas un seul Egyptien. C'est donc dans le sein de la Gréce, soit à Corinthe, soit à Sicyone, soit à Athénes, & dans d'autres villes, que

Plin. ibid. la Peinture s'eſt perfectionnée. On la croit poſtérieure à la Sculpture, parce qu'Homére, qui parle ſouvent de ſtatues, de bas-reliefs, & de gravûres, ne fait mention d'aucun tableau ni d'aucune peinture.

Ces deux Arts ont beaucoup de parties qui leur ſont communes, mais elles arrivent à leur fin, qui eſt l'imitation de la nature, par différens moiens : la Sculpture, par le relief de la matiére ; la Peinture, par les couleurs ſur une ſuperficie plate ; & il faut avouer que le cizeau dans les mains d'un homme de génie intéreſſe preſque autant que le pinceau. Mais ſans prétendre régler les rangs entre ces deux Arts, ni donner la préférence à l'un ſur l'autre, quelle merveille de voir que la main d'un Artiſan, par quelques coups de cizeau, puiſſe animer le bronze & le marbre ; & qu'en ſe jouant ſur une toile avec un pinceau & des couleurs, elle imite par des lignes, des jours, & des ombres tous les objets de la nature ? Si [a] Phidias forme l'image de Jupiter, dit Sénéque, il ſemble que ce dieu va lancer la foudre : s'il repréſente Minerve, on diroit qu'elle va parler pour inſtruire ceux qui la conſidérent, & que cette ſage déeſſe ne garde le ſilence que par modeſtie. Doux preſtige, agréable impoſture, qui trompe ſans induire en erreur, & qui fait illuſion aux ſens pour éclairer l'eſprit !

§. II. *Des différentes parties de la Peinture. Du Vrai dans la Peinture.*

LA PEINTURE eſt un Art qui par des lignes & des couleurs repréſente ſur une ſurface égale & unie tous les objets viſibles. L'image qu'elle en fait, ſoit de pluſieurs corps enſemble, ou d'un ſeul en particulier, s'appelle Tableau ; dans lequel il y a trois choſes à conſidérer, la COMPOSITION, le DESSEIN, le COLORIS, qui ſont

a Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tonantem : nec ſtetit ante oculos ejus Minerva, dignus tamen illa arte animus, & concepit deos, & exibuit. *Senec. Controv. lib. 5. cap. 34.*

Verecundè admodum ſilent, ut hinc reſponſuras paulo minùs voces præſtoleris. *Lactant.*

ſes trois parties néceſſaires pour former un bon Peintre.

1. La COMPOSITION, qui eſt la premiére partie de la Peinture, contient deux choſes: l'Invention, & la Diſpoſition.

L'*Invention* eſt un choix des objets qui doivent entrer dans la compoſition du ſujet que le Peintre veut traiter. Elle eſt ou hiſtorique ſimplement, ou allégorique. L'Invention hiſtorique eſt un choix d'objets qui ſimplement par eux-mêmes repréſentent le ſujet. Elle ne regarde pas ſeulement toutes les hiſtoires vraies ou fabuleuſes, mais elle comprend encore les portraits des perſonnes, la repréſentation des pays, des animaux, & de toutes les productions de l'art & de la nature. L'Invention allégorique eſt un choix d'objets qui ſervent à repréſenter dans un tableau, ou en tout ou en partie, autre choſe que ce qu'ils ſont en effet. Tel eſt, par exemple, le tableau d'Apelle qui repréſente la Calomnie, duquel Lucien fait la deſcription: je la raporterai dans la ſuite. Telle eſt la peinture morale d'Hercule entre Vénus & Minerve, où ces divinités payennes ne ſont introduites que pour nous marquer les attraits de la volupté & de la vertu.

La Diſpoſition contribue beaucoup à la perfection & au prix d'un tableau. Car, quelque avantageux que ſoit le ſujet, quelque ingénieuſe que ſoit l'invention, quelque fidéle que ſoit l'imitation des objets que le Peintre a choiſis, s'ils ne ſont bien diſtribués, l'ouvrage n'aura point une approbation générale. L'économie & le bon ordre eſt ce qui fait tout valoir, ce qui attire l'attention, & ce qui attache l'eſprit, par un arrangement ingénieux & prudent, qui met toutes les figures dans leur place naturelle. C'eſt cette économie & cet arrangement qu'on appelle Diſpoſition.

2. LE DESSEIN, entant qu'il fait une des parties de la Peinture, eſt pris pour la circonſcription des objets, pour les meſures & les proportions des formes extérieures. Il regarde également les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Graveurs, & généralement tous les Artiſans dont les ouvrages ont beſoin de grace & de ſymmétrie.

On conſidére pluſieurs choſes dans le Deſſein: la Co-

rection, le bon Goût, l'Elégance, le Caractére, la Diversité, l'Expression, la Perspective. Mon dessein est de ne parler des principes de la Peinture qu'autant que mes Lecteurs peuvent en avoir besoin pour entendre ce qui sera raporté de l'ancienne Peinture, & pour en pouvoir juger avec quelque discernement & quelque justesse.

Correction est un terme dont les Peintres se servent ordinairement pour exprimer l'état d'un dessein qui est exemt de fautes dans les mesures. Cette Correction dépend de la justesse des proportions, & de la connoissance du corps humain & de ses parties.

Le Goût est une idée qui suit l'inclination naturelle du Peintre, ou qu'il s'est formée par l'éducation. Chaque Ecole a son goût de Dessein ; & depuis le rétablissement des beaux Arts en Europe celle de Rome a toujours été estimée la meilleure, parce qu'elle s'est formée sur l'Antique. L'Antique est donc ce qu'il y a de meilleur pour le Goût du Dessein.

L'Elégance du Dessein est une maniére d'être qui embellit les objets, sans en détruire la vérité. Cette partie, qui est fort importante, sera traitée plus au long dans la suite.

Le Caractére est la marque propre & particuliére qui distingue & caractérise chaque espéce d'objet, qui tous demandent des touches différentes pour exprimer l'esprit de leur caractére.

La Diversité consiste à donner à chaque personnage d'un tableau l'air & l'attitude qui lui sont propres. Le Peintre habile a le talent de discerner le naturel qui est toujours varié. Ainsi la contenance & l'action des personnes qu'il peint sont toujours variées. Il est pour un grand Peintre, par exemple, une infinité de joies & de douleurs différentes, qu'il sait varier encore par les âges, par les tempéramens, par les caractéres des nations & des particuliers, & par mille autres moiens. Le sujet le plus rebatu devient un sujet neuf sous son pinceau.

Le mot d'*Expression* se confond ordinairement en parlant de Peinture avec celui de Passion. Ils différent néanmoins en ce que, Expression est un terme général qui signifie

signifie la représentation d'un objet selon le caractére de sa nature, & selon le tour que le Peintre a dessein de lui donner pour la convenance de son ouvrage. Et la Passion, en Peinture, est un mouvement du corps accompagné de certains traits sur le visage qui marquent une agitation de l'ame. Ainsi toute passion est une expression, mais toute expression n'est pas une passion.

La Perspective est l'Art de représenter les objets qui sont sur un plan, selon la différence que l'éloignement y apporte, soit pour la figure, soit pour la couleur. On distingue donc deux sortes de Perspectives, la linéaire & l'aérienne. La Perspective linéaire consiste dans le juste racourcissement des lignes; l'aérienne dans une juste dégradation des couleurs. *Dégrader*, c'est, en terme de Peinture, ménager le fort & le foible des jours, des ombres, & des teintes selon les divers degrés d'éloignement. Mr Perrault, par un zêle aveugle pour les modernes, prétendoit que la Perspective étoit absolument inconnue aux Anciens; & il fondoit son sentiment sur le manque de Perspective dans la colonne Trajane. Mr l'Abbé Salier, dans une courte mais élégante Dissertation sur cette matiére, prouve par plusieurs passages que la Perspective n'étoit point inconnue aux Anciens, & que c'est cet artifice industrieux qui leur enseignoit si bien à faire illusion aux sens dans leurs tableaux, par la modification des grandeurs, des figures, & des couleurs, dont ils savoient augmenter ou diminuer la force & l'éclat. Quant à la colonne Trajane, si la Perspective n'y a pas été exactement observée, ce n'est point par ignorance des régles de l'Art, mais parce que souvent les grands Maîtres se mettent au-dessus des régles mêmes pour atteindre plus surement à leur but. Mr de Piles reconnoit que le défaut de dégradation dans cette colonne ne doit être attribué qu'au dessein que l'Ouvrier, supérieur aux régles de son art, avoit de soulager la vûe, & de rendre les objets plus sensibles & plus palpables.

Mémoires de l'Acad. des Inscriptions Tome VIII.

3. LE COLORIS est différent de la couleur. Celle-ci est ce qui rend les objets sensibles à la vûe. Le Coloris est une des parties essentielles de la Peinture, par laquelle le

Peintre fait imiter la couleur de tous les objets naturels, en faisant un mélange judicieux des couleurs simples qui sont sur sa palette. Cette partie est bien importante. Elle enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être emploiées pour produire ces beaux effets du *Clair-obscur*, qui aident à faire paroitre le relief des figures, & les enfoncemens des tableaux.

Pline l'explique assez au long. Après avoir parlé des commencemens fort simples & fort grossiers de la Peinture, il ajoute [a] qu'à l'aide du tems & de l'expérience elle se dévelopa peu à peu : qu'elle trouva les Jours & les Ombres, avec la différence des couleurs qui se relevent l'une par l'autre ; & qu'elle mit en usage le Clair-obscur, comme le dernier éclat & la consommation du Coloris. Car ce Clair-obscur n'est pas proprement la lumiére, mais il tient comme le milieu entre les Jours & les Ombres qui entrent dans la composition du sujet. Et de là vient que les Grecs l'ont appellé TONOS, c'est-à-dire le Ton de la Peinture : pour nous faire entendre, que, comme dans la Musique il y a mille tons différens qui s'unissent les uns aux autres d'une maniére insensible pour faire un son harmonieux ; de même, dans la Peinture, il y a une force & une dégradation de lumiére presque imperceptibles, lesquelles varient encore selon les couleurs propres ou locales des divers objets où elles tombent. C'est par cette distribution enchanteresse des lumiéres & des ombres, &, s'il est permis de parler ainsi, par les prestiges de cette espéce de magie, que les Peintres font illusion aux sens, & en imposent aux yeux des spectateurs. Ils emploient, avec un art qu'on ne se lasse point d'admirer, les teintes, les demi-teintes, & toutes les diminutions de couleurs nécessaires pour dégrader la couleur des objets. Les nuances ne sont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux.

C'est cet appas séduisant de la Peinture qui frape &

a Tandem se ars ipsa distinxit, & invenit lumen atque umbras, differentia colorum alterna vice se se excitante : postea deinde adjectus est SPLENDOR, alius hic quàm lumen ; quem, quia inter hoc & umbram esset, appellaverunt Τόνον. *Plin. lib. 35. cap. 5.*

attire tout le monde : les ignorans, les connoisseurs, & les Peintres mêmes. Elle ne permet à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque tableau qui porte ce caractére, sans être comme surpris, sans s'arréter, & sans jouir quelque tems du plaisir de sa surprise. La véritable Peinture est donc celle qui nous appelle, pour ainsi dire, en nous surprenant : & ce n'est que par la force de l'effet qu'elle produit que nous ne pouvons nous empécher d'en approcher, comme si elle avoit quelque chose à nous dire. Et quand nous sommes auprès d'elle, nous trouvons en effet qu'elle nous divertit par le beau choix, & par la nouveauté des choses qu'elle nous présente ; par l'histoire, & par la fable dont elle nous rafraîchit la mémoire ; par les inventions ingénieuses, & par les allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens, ou de critiquer l'obscurité.

Il y a plus, comme le remarque Aristote dans sa Poétique. Des monstres, & des hommes morts ou mourans, que nous n'oserions regarder ou que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voions avec plaisir imités dans les ouvrages des Peintres. Mieux ils sont imités, plus nous les regardons avidement. Le massacre des Innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des meres sanglantes. Le tableau de le Brun, où nous voions l'imitation de cet événement tragique, nous émeut & nous attendrit, mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune. Nous savons que le Peintre ne nous afflige qu'autant que nous le voulons, & que notre douleur, qui n'est que superficielle, disparoitra avec le tableau : au lieu que nous ne serions pas maîtres ni de la vivacité, ni de la durée de nos sentimens, si nous avions été frapés par les objets mêmes.

Mais [a] ce qui doit dominer dans la Peinture, & ce qui en fait la souveraine perfection, c'est le Vrai. Rien n'est bon, rien ne plait sans le Vrai. Tous les Arts qui ont pour objet l'imitation, ne s'exercent que pour instruire &

a Picturæ probari non debent, quæ non sunt similes veritati. *Vitruv. lib. 7. cap. 5.*

pour divertir les hommes par une fidéle représentation de la nature. J'insérerai ici sur cette matiére un morceau, dont j'espére que le Lecteur me saura gré. Je l'ai extrait du petit Traité de Mr de Piles sur *le Vrai dans la Peinture*, & encore plus d'une Lettre de Mr du Guet qui y est jointe, & qu'il avoit écrite à une Dame qui lui avoit demandé son sentiment sur ce petit Traité.

Cours de Peinture *de M. de Piles, qui se vend chez la Veuve Estienne.*

Du Vrai dans la Peinture.

QUOIQUE la Peinture ne soit qu'une imitation, & que l'objet qui est dans le tableau ne soit que feint, il est pourtant appellé Vrai, quand il imite parfaitement le caractére de son modéle.

On distingue trois sortes de Vrai dans la Peinture: le vrai simple, le vrai idéal, & le vrai composé, ou le vrai parfait.

Le Vrai simple, qu'on appelle le premier Vrai, est une imitation simple & fidéle des mouvemens expressifs de la nature, & des objets tels que la Peinture les a choisis pour modéle, & qu'ils se présentent d'abord à nos yeux: ensorte que les carnations paroissent de véritables chairs, & les draperies de véritables étofes selon leur diversité, & que chaque objet en détail conserve le véritable caractére de sa nature.

Le Vrai idéal, est un choix de diverses perfections qui ne se trouvent jamais dans un seul modéle, mais qui se tirent de plusieurs, & ordinairement de l'Antique.

Le troisiéme Vrai, qui est composé du Vrai simple & du Vrai idéal, fait par cette union le dernier achevement de l'art, & la parfaite imitation de la belle nature. On peut dire que les Peintres sont habiles selon le degré auquel ils possédent les parties du premier & du second Vrai, & selon l'heureuse facilité qu'ils ont acquise d'en faire un bon composé.

Cette union concilie deux choses qui paroissent opposées: d'imiter la nature, & de ne se pas borner à l'imiter; d'ajouter à ses beautés pour les atteindre, & de la corriger pour la bien faire sentir.

Le Vrai ſimple fournit le mouvement & la vie. L'idéal lui choiſit avec art tout ce qui peut l'embellir, & le rendre touchant; & il ne le choiſit pas hors du Vrai ſimple, qui eſt pauvre dans certaines parties, mais riche dans ſon tout.

Si le ſecond Vrai ne ſuppoſe pas le premier, s'il l'étouffe & l'empéche de ſe faire plus ſentir que tout ce que le ſecond lui ajoute, l'art s'éloigne de la nature; il ſe montre au lieu d'elle; il en occupe la place, au lieu de la repréſenter; il trompe l'attente du ſpectateur, & non ſes yeux; il l'avertit du piége, & ne ſait pas le lui préparer.

Si au contraire le premier Vrai, qui a toute la vérité du mouvement & de la vie, mais qui n'a pas toujours la nobleſſe, l'exactitude, & les graces qui ſe trouvent ailleurs, demeure ſans le ſecours d'un ſecond Vrai toujours grand & parfait, il ne plait qu'autant qu'il eſt agréable & fini; & le tableau perd tout ce qui a manqué à ſon modéle.

L'uſage donc de ce ſecond Vrai conſiſte à ſuppléer dans chaque ſujet ce qu'il n'avoit pas, mais qu'il pouvoit avoir; & que la nature avoit répandu dans quelques autres; & à réunir ainſi ce qu'elle diviſe preſque toujours.

Ce ſecond Vrai, à parler dans la rigueur, eſt preſque auſſi réel que le premier: car il n'invente rien, mais il choiſit par tout. Il étudie tout ce qui peut plaire, inſtruire, animer. Rien ne lui échape, lors même qu'il paroit échapé au hazard. Il arréte par le Deſſein ce qui ne ſe montre qu'une fois; & il s'enrichit par mille beautés différentes pour être toujours régulier, & ne jamais tomber dans les redites.

C'eſt pour cette raiſon que l'union de ces deux Vrais a un effet ſi ſurprenant. Car alors c'eſt une imitation parfaite de ce qu'il y a dans la nature de plus ſpirituel, de plus touchant, & de plus parfait.

Tout eſt alors vraiſemblable, parce que tout eſt vrai: mais tout eſt ſurprenant, parce que tout eſt rare. Tout fait impreſſion, parce que l'on a obſervé tout ce qui eſt capable d'en faire: mais rien ne paroit affecté, parce qu'on a choiſi le naturel, en choiſiſſant le merveilleux & le parfait.

C'eſt ce beau Vrai-ſemblable qui paroit ſouvent plus vrai que la vérité même : parce que dans cette union le premier Vrai ſaiſit le ſpectateur, ſauve pluſieurs négligences, & ſe fait ſentir ſans qu'on y penſe.

Ce troiſiéme Vrai eſt un but où perſonne n'a encore atteint. On peut dire ſeulement, que ceux qui en ont le plus approché, ſont les plus habiles.

CE QUE j'ai raporté juſqu'ici des parties eſſentielles de la Peinture, facilitera l'intelligence de ce qui ſera dit bientôt des Peintres mêmes dans l'hiſtoire abrégée que j'en ferai. Les plus grands Maîtres conviennent qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait poſſédé au dernier degré d'excellence toutes les parties de ſon Art. Quelques-uns ſont ingénieux dans l'Invention, d'autres heureux dans le Deſſein : ceux-là réuſſiſſent dans le Coloris, ceux-ci dans l'Expreſſion : d'autres enfin peignent avec beaucoup de grace & de beauté. Perſonne n'a encore poſſédé tous ces avantages à la fois. Ces talens, & pluſieurs autres que j'ai omis, ont toujours été partagés : le plus excellent Peintre eſt celui qui en a réuni en ſa perſonne le plus grand nombre.

L'important eſt de bien connoitre à quoi nous porte notre naturel. Les hommes naiſſent avec un génie déterminé non ſeulement pour un certain Art, mais pour certaines parties de cet Art, qui ſont les ſeules où ils puiſſent réuſſir éminemment. S'ils ſortent de leur ſphére, ils deviennent des hommes au-deſſous du médiocre. L'art [a] ajoute beaucoup aux talens naturels, mais ne les ſupplée point quand ils manquent. Tout dépend du génie. On appelle ainſi l'aptitude qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien & facilement certaines choſes, que les autres ne ſauroient faire que très mal, même en ſe donnant beaucoup de peine. Souvent [b] un Peintre plait ſans obſerver les régles, pendant qu'un autre déplait en les obſervant, parce que ce dernier n'a pas le bonheur d'être né avec du

a Ut verè dictum eſt caput eſſe artis, decere quod facias : ita id neque ſine arte eſſe, neque totum arte tradi poteſt. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 3.

b In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant. *Quintil. lib.* 11. *cap.* 3.

génie. Ce génie est le feu qui éléve les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures, & qui leur tient lieu de ce qu'on appelle enthousiasme dans la poésie.

Au reste, quoiqu'un Peintre n'excelle pas dans toutes les parties de son Art, cela n'empéche pas que la plupart des ouvrages qui partent de la main des grands Maîtres ne doivent être regardés comme des ouvrages parfaits dans leur genre, & selon la mesure de perfection dont la foiblesse humaine est capable. La preuve certaine de leur excellence, c'est l'impression subite qu'ils font également sur tous les Spectateurs, ignorans ou savans; avec [a] cette seule différence, que les premiers n'en sentent que le plaisir, & que les autres en connoissent la raison. En matiére d'ouvrages de poésie ou de peinture, le sentiment est un juge non récusable. On pleure à une tragédie ou à la vûe d'un tableau, avant que d'avoir discuté si l'objet que le Poéte ou le Peintre nous y présentent, est un objet capable de toucher par lui-même, & s'il est bien imité. Le sentiment nous apprend ce qui en est, avant que nous ayons pensé à en faire l'examen. Le même instinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit son fils au tombeau, nous fait pleurer quand la scéne ou le tableau nous font voir l'imitation fidele d'un pareil événement. Le [b] public est donc capable de bien juger des vers & des tableaux, sans savoir les régles de la poésie & de la peinture, parce que, comme l'observe Cicéron, tous les hommes, à l'aide du sentiment intérieur que la nature a mis en eux, connoissent, sans savoir les régles, si les productions des arts sont de bons ou de mauvais ouvrages.

On ne sera point étonné que je mette ici la peinture en parallele avec la poésie. Tout le monde sait ce mot de

a Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

b Illud ne quis admiretur quonam modo hæc vulgus imperitorum notet, cùm in omni genere, tum in hoc ipso, magna quædam est vis incredibilisque naturæ. Omnes enim tacito quodam sensu, sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus recta ac prava, dijudicant. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 195.*

Simonide, *que la peinture est une poésie muette, & la poésie une peinture parlante.* Je n'examine point laquelle des deux peut le mieux réussir à représenter un objet, & à peindre une image. Cette question me meneroit trop loin. Elle a été fort bien traitée par l'Auteur des réflexions critiques sur la Poésie & sur la Peinture, dont j'ai emprunté ici beaucoup de choses. Je me contente d'observer, que comme le tableau qui représente une action, ne nous fait voir qu'un instant de sa durée, le Peintre ne peut point exprimer beaucoup de circonstances touchantes qui précédent ou suivent cet instant, & encore moins faire sentir les passions & les discours, qui en augmentent beaucoup la vivacité: au lieu qu'il est libre au Poéte de faire l'un & l'autre à loisir, & de leur donner une juste étendue.

Il ne me reste, avant que de passer à l'histoire des Peintres, que de donner une idée abrégée des différentes espéces de peinture.

§. III. *Différentes espéces de peintures.*

AVANT qu'on eût trouvé le secret de peindre en huile, tous les Peintres ne travailloient qu'à Fresque & à Détrempe.

On appelle *Fresque* une peinture faite sur un enduit de mortier encore frais, avec des couleurs détrempées dans de l'eau. Ce travail se fait contre les murailles & les voutes. La peinture à fresque venant à s'incorporer avec le mortier, ne périt & ne tombe qu'avec lui. Les murs du temple des Dioscures * à Athénes avoient été peints à fresque par Polygnote & par Diognéte pendant la guerre du Péloponnése. Pausanias remarque que ces peintures s'étoient bien conservées jusqu'à son tems, c'est-à-dire près de six cens ans depuis celui de Polygnote. Les bons Peintres cependant, au raport de Pline, peignoient rarement en fresque. Ils ne croioient pas devoir borner leur travail à des maisons particuliéres, ni laisser à la discrétion des flammes des chefs-d'œuvres irréparables. Ils se fixoient à des ouvrages portatifs, qu'on pouvoit, en cas

Plin. lib 35. cap. 10.

* *On appelloit ainsi Castor & Pollux, parce qu'ils étoient fils de Jupiter.*

d'accident,

d'accident, sauver de l'incendie, en les transportant d'un lieu en un autre. Tous [a] les monumens de ces grands Peintres, dit Pline, faisoient, pour ainsi dire, la garde dans les palais, dans les temples, & dans les villes, pour être en état d'en sortir à la premiére allarme; & un grand Peintre, à proprement parler, étoit un bien commun & un trésor public, qui appartenoit à toute la terre.

La *Détrempe* est une peinture faite de couleurs délaiées seulement avec de l'eau, & de la colle, ou de la gomme.

L'Invention de *peindre à l'huile* n'a point été connue des Anciens. Ce fut un Peintre Flamand, nommé Jean *Van-Eyck*, mais plus connu sous le nom de Jean de Bruge, qui en trouva le secret, & qui le mit en usage au commencement du quinziéme siécle. Ce secret, qui a été si lontems caché, ne consiste néanmoins qu'à broier les couleurs avec de l'huile de noix, ou de l'huile de lin. Il a été d'un grand secours pour la Peinture, parce que toutes les couleurs se mélant mieux ensemble, font un coloris plus doux, plus délicat, & plus agréable; & donnent une union & une tendresse à tout l'ouvrage, qui ne peut se faire dans les autres maniéres. On peint à huile contre les murailles, sur le bois, sur la toile, sur les pierres, & sur toutes sortes de métaux.

On [b] prétend que les anciens Peintres ne peignoient que sur des tables de bois, blanchies avec de la craie, d'où vient le mot de *tabula*, tableau; & que l'usage de la toile, parmi les Modernes, n'est pas même fort ancien.

Pline, après avoir fait un long dénombrement de toutes les couleurs que la Peinture emploioit de son tems, ajoute: *Lib. 35. c. 7.*
» Sur quoi je ne puis m'empêcher, à la vûe d'une si grande » varieté de couleurs & de coloris, d'admirer la sagesse & » l'économie de l'antiquité. Car [c] ce n'est qu'avec quatre » couleurs simples & primitives que les anciens Peintres

a Omnis eorum ars urbibus excubabat, pictorque res communis terrarum erat.

b Nero princeps jusserat colossum se pingi 120 pedum in linteo, incognitum ad hoc tempus. *Plin. lib. 35. cap. 7.*

c Quatuor coloribus solis immortalia illa opera fecere... Apelles, Melanthius... clarissimi pictores, cùm tabulæ eorum singulæ oppidorum venirent opibus.

» ont exécuté ces ouvrages immortels, qui sont encore » aujourd'hui toute notre admiration : le *blanc* de Mélos, » le *jaune* d'Athénes, le *rouge* de Sinope, & le simple *noir*. » Voila tout ce qu'ils ont emploié ; & néanmoins c'est » avec ces quatre couleurs bien ménagées, qu'un Apelle, » un Mélanthe, les plus grands Peintres qui furent jamais, » ont produit ces piéces merveilleuses, dont une seule » étoit d'un tel prix, qu'à peine toutes les richesses d'une » ville suffisoient-elles pour l'acheter. « On peut croire que leurs ouvrages auroient été encore plus parfaits, si à ces quatre couleurs ils en avoient ajouté deux, qui sont les plus générales & les plus aimables de la nature, le *bleu* qui représente le ciel, & le *verd* qui habille si agréablement toute la terre.

Plin. lib. 35. cap. 11.

** Ce mot vient de καίω qui signifie bruler.*

Les Anciens avoient une maniére de peindre, qui étoit fort en usage encore du tems de Pline, qu'ils appelloient * *Caustique*. C'étoit [a] une peinture en cire, où le pinceau n'avoit que peu ou point de part. Tout l'art consistoit à préparer des *cires* de diverses couleurs, & à les appliquer sur le bois ou sur l'ivoire par le moien du feu.

LA MINIATURE (on prononce ordinairement mignature) est une sorte de peinture qui se fait de simples couleurs très fines, détrempées avec de l'eau & de la gomme sans huile. Elle est distinguée des autres peintures en ce qu'elle est plus délicate, qu'elle veut être regardée de près, qu'on ne la peut faire aisément qu'en petit, qu'on ne la travaille que sur du vélin, ou des tablettes.

Il y a une maniére de dessiner *au pastel*, qui est fort estimée & où régne une extrême délicatesse. *Pastel* est une pâte faite de plusieurs couleurs gommées, & broiées ensemble, ou séparément, dont on fait des craions pour peindre sur le papier, ou sur le parchemin.

On peint à l'huile *sur le Verre* comme l'on fait sur les Jaspes, & les autres pierres fines : mais la plus belle maniére d'y travailler, est de peindre sous le Verre, c'est-à-dire qu'on voie les couleurs au travers du Verre. On avoit autrefois l'art d'incorporer la couleur dans le Verre mê-

a Ceris pingere, ac picturam inurere quis primus excogitaverit, non constat. *Plin.*

me, comme on le voit à la Sainte Chapelle, & dans beaucoup d'autres Eglises. On dit que ce secret est perdu.

Peinture en Email. L'Email est une espéce de Verre coloré. Sa matiére fondamentale est de l'étain & du plomb en parties égales, calcinées au feu ; à quoi l'on ajoute séparément des couleurs métalliques telles qu'on lui veut donner. *L'Email* se dit aussi de la peinture & du travail qui se fait avec des couleurs minérales qui se cuisent avec le feu. La porcelaine, la faiance, les pots vernissés de terre, sont autant d'espéces d'*Emaux*. L'usage d'*émailler* sur la terre est fort ancien, puisque du tems de Porsenna roi des Toscans on faisoit dans ses Etats des vases émaillés de différentes figures.

Mosaïque. C'est un ouvrage composé de plusieurs petites piéces de raport, & diversifié de couleurs & de figures, mastiquées sur un fond de * Stuc. D'abord on en fit des compartimens pour orner les lambris & le pavé. Puis les Peintres entreprirent d'en revétir des murailles, & de faire diverses figures dont ils ornérent leurs temples & plusieurs autres édifices. Ils emploioient pour cela le Verre & les Emaux, dont ils firent une infinité de petits morceaux de toutes sortes de grosseurs, & coloriés de diverses maniéres : lesquels aiant un luisant & un poli admirable, font de loin tout l'effet qu'on peut desirer, & résistent comme le marbre même à toutes les injures de l'air. C'est en cela que ce travail surpasse toute sorte de peinture, que le tems efface & consume, au lieu qu'il embellit la Mosaïque ; qui subsiste si lontems, qu'on peut dire que sa durée n'a presque point de fin. On voit à Rome, & dans plusieurs endroits de l'Italie, des fragmens de Mosaïque antique. On jugeroit mal du pinceau des Anciens, si l'on vouloit en juger sur ces Mosaïques. Il est impossible d'imiter avec les pierres & les morceaux de verre dont les Anciens se sont servis pour peindre de la sorte, toutes les beautés & tous les agrémens que le pinceau d'un habile homme met dans un tableau.

* *Stuc, est une composition de chaux & de poudre de marbre blanc.*

ARTICLE SECOND.

Histoire abrégée des Peintres de la Gréce les plus connus.

JE NE ME propose ici de parler que des Peintres qui ont eu le plus de réputation, sans examiner qui sont ceux qui les premiers ont fait usage du pinceau. Pline, dans les chapitres 8, 9, & 10 du 35e Livre de son Histoire naturelle, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire. Je me contente d'en avertir une fois, après quoi je ne le citerai plus que rarement.

PHIDIAS ET PANENUS.

AN. M. 3560. PHIDIAS, qui fleurissoit dans la LXXXIVe Olympiade, a été Peintre avant que d'être Sculpteur. Il a peint, à Athénes, le fameux Périclès, surnommé l'Olympien, à cause de la majesté & des foudres de son éloquence. J'ai parlé fort au long de Phidias dans l'article de la Sculpture. PANENUS son frere se distingua aussi parmi les Peintres de son tems. Il peignit la fameuse journée de Marathon, où les Athéniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perses. Les principaux Chefs de part & d'autre étoient représentés dans ce tableau de grandeur naturelle, & d'après une exacte ressemblance.

POLYGNOTE.

POLYGNOTE, fils & disciple d'Aglaophon, étoit de Thase, île septentrionale de la mer Egée. Il parut avant
AN. M. 3581. la XCe Olympiade. Il est le premier qui ait donné quelque grace à ses figures : & il contribua beaucoup au progrès de l'Art. Avant lui on n'avoit pas beaucoup avancé cette partie qui regarde l'Expression. D'abord il jetta en fonte quelques statues : mais enfin il revint au pinceau, & s'y distingua en diverses maniéres.

Mais la peinture qui lui fit le plus d'honneur à tous,

égards, est celle qu'il fit à Athénes dans le * *Pécile*, où il représenta les principaux événemens de la guerre de Troie. Quelque important & quelque précieux que fût cet ouvrage, il en refusa le paiement, par une générosité d'autant plus estimable qu'elle est rare dans les personnes qui tirent du gain de leur art. Le Conseil des Amphictyons, qui représentoit les Etats de la Gréce, l'en remercia par un Decret solennel au nom de la nation, & ordonna que dans toutes les villes où il passeroit, il seroit logé & défraié aux dépens du public. Mycon, autre Peintre, qui travailla au même Portique mais d'un côté différent, moins généreux & peutêtre moins riche que Polygnote, reçut de l'argent, & par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrere.

APOLLODORE.

CE PEINTRE étoit d'Athénes, & vivoit dans la XCIII[e] Olympiade. C'est lui qui trouva enfin le secret de représenter au vif, & dans leur plus grande beauté, les divers objets de la nature, non seulement par la correction du Dessein, mais principalement par l'entente du Coloris, & par la distribution des ombres, des lumiéres, & du Clair-obscur; en quoi il porta la Peinture à un degré de force & de douceur, où jusques là elle n'avoit pu encore parvenir. Pline remarque qu'avant lui il n'y avoit point de tableau qui appellât & retînt le Spectateur: *Neque ante eum tabula ullius ostenditur, quæ teneat oculos.* L'effet que doit produire toute peinture excellente, est d'attacher les yeux du Spectateur, de les rappeller, de les tenir dans l'admiration. Pline le jeune, après avoir décrit d'une maniére fort vive une Antique de Corinthe qu'il avoit achetée, & qui représentoit un Vieillard debout, termine cette admirable description par ces mots: » Enfin tout y est d'une force à arrêter les yeux des Maî» tres de l'Art, & à charmer ceux des ignorans. *Talia denique omnia, ut possint artificum oculos tenere, delectare imperitorum*

AN. M. 3596.

Plin. Epist. 6. lib. 3.

* *C'étoit un Portique, ainsi appellé à cause de la variété des peintures & des ornemens dont il étoit enrichi.*

ZEUXIS.

ZEUXIS, natif* d'Héraclée, apprit les premiers éle-
AN. M. 3564. mens de la Peinture vers la LXXXVe Olympiade.

Pline dit, [a] qu'aiant trouvé la porte de la Peinture ouverte par les soins & l'industrie d'Apollodore son Maître, il y entra sans peine, & poussa même le pinceau, qui commençoit déja à s'enhardir, à une gloire très distinguée. *La porte de l'Art* est ici l'entente des Couleurs & la pratique du Clair-obscur, qui étoit la derniére perfection qui manquoit à la Peinture. Apollodore y avoit déja fait d'heureuses découvertes. Mais, comme ceux qui inventent, ne perfectionnent pas toujours, Zeuxis, aiant profité des lumiéres de son Maître, porta encore plus loin que lui ces deux excellentes parties. De là vient qu'Apollodore, indigné contre son Disciple de cette espéce de larcin qui lui étoit si honorable, ne put s'empécher de le lui reprocher fort aigrement dans une Satyre en vers, & de le traiter de Voleur, qui, non content de lui avoir dérobé son art, osoit encore s'en parer en tous lieux comme d'un bien légitime.

Toutes ces plaintes ne touchérent point l'Imitateur, & ne servirent qu'à lui faire faire encore de plus grands efforts, pour tâcher de se surpasser lui-même après avoir surpassé son Maître. Il y réussit parfaitement par les excellens ouvrages qu'il mit au jour, qui lui acquirent en même tems une grande réputation & de grandes richesses. Ce n'est pas ici le bel endroit de Zeuxis. Il fit ostentation de ces richesses d'une maniére puérile. Il aima à paroitre, & à se donner de grands airs, sur tout dans les occasions éclatantes, comme dans les Jeux Olympiques, où il se faisoit voir à toute la Gréce couvert d'une robe de pourpre, avec son nom en lettres d'or sur l'étoffe même.

* *On ne sait point de quelle Héraclée parlent les Auteurs, car il y a plusieurs villes de ce nom. On panche davantage pour Héraclée de Macédoine, ou pour celle qui est dans l'Italie proche de Crotone.*

a Ab hoc (Apollodoro) fores apertas Zeuxis Heracleotes intravit,... audentemque jam aliquid penicillum ad magnam gloriam perduxit.

Quand il fut devenu fort riche, il commença à donner libéralement ses ouvrages, sans en recevoir de récompense. Il en apportoit une raison, qui ne fait pas beaucoup d'honneur à sa modestie. *S'il* [a] *donnoit gratuitement ses ouvrages, c'est,* disoit-il, *qu'aucun prix ne les pouvoit paier.* J'aurois mieux aimé le laisser dire aux autres.

Une Inscription qu'il mit à un de ses tableaux, ne marque pas plus de modestie. C'étoit un ATHLETE, dont il fut si content, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'admirer, & de s'en applaudir comme d'un chef-d'œuvre inimitable. Il écrivit au bas du tableau un vers grec, dont le sens revient à ceci :

A l'aspect * du LUTTEUR, dans lequel je m'admire,
En vain tous mes Rivaux voudront se tourmenter.
Ils pourront peutêtre en médire
Sans pouvoir jamais l'imiter.

Le vers grec se trouve dans Plutarque, mais il est appliqué aux ouvrages d'Apollodore. Le voici : *Plut. de glor. Athen. p. 346.*

Μωμήσεταί τις μᾶλλον, ἢ μιμήσεται.

On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera.

Zeuxis avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe & Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans une dispute publique où l'on distribuoit les prix de Peinture. Zeuxis avoit fait une piéce, où il avoit si bien peint des raisins, que dès qu'elle fut exposée, les oiseaux s'en approchérent pour en becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie, & tout fier du suffrage de ces Juges non suspects & non récusables, il demanda à Parrhasius qu'il fît donc paroitre incessamment ce qu'il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, & produisit sa piéce, couverte, comme il sembloit, d'une étoffe

a Posteà donare opera sua instituit, quòd ea nullo satis digno pretio permutari posse diceret. *Plin.*

* *Ces vers sont de l'Auteur de* L'Histoire de la Peinture ancienne *extraite du Livre 35 de l'histoire naturelle de Pline, dont il donne la traduction ou plutôt la paraphrase, avec le texte Latin. Ce Livre est imprimé à Londres en 1725. J'y ai trouvé d'excellentes réflexions, dont j'ai fait grand usage.*

délicate en maniére de rideau. *Tirez ce rideau*, ajouta Zeuxis, *& que nous voyions ce beau chef-d'œuvre.* Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis avoua qu'il étoit vaincu. *Car*, dit-il, *je n'ai trompé que des oiseaux, & Parrhasius m'a trompé moi-même qui suis Peintre.*

Le même Zeuxis, quelque tems après, peignit un jeune homme, qui portoit une corbeille de raisins: & voiant que les oiseaux les venoient aussi becqueter, il avoua, avec la même franchise, que si les raisins étoient bien peints, il faloit que la figure le fût bien mal, puisque les oiseaux n'en avoient aucune peur.

Quintilien nous apprend [a] que les anciens Peintres s'étoient assujettis à donner à leurs dieux & à leurs Héros la physionomie & le même caractére que Zeuxis leur avoit donné, ce qui lui attira le nom de Législateur.

In voce Pictor. Festus raporte que le dernier tableau de ce Peintre fut le portrait d'une Vieille, & que cet ouvrage le fit tant rire, qu'il en mourut. Il est étonnant que nul autre Auteur que Verrius Flaccus, cité par Festus, n'ait raporté ce fait. Quoique la chose soit difficile à croire, dit M[r] de Piles, elle n'est pas sans exemple.

PARRHASIUS.

PARRHASIUS, natif d'Ephése, fils & disciple d'Evénor, étoit, comme on l'a vû, émule de Zeuxis. Ils passoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le beau tems de la Peinture; & [b] Quintilien dit, qu'ils l'ont portée à un haut degré de perfection, Parrhasius pour le dessein, & Zeuxis pour le coloris.

Plin. lib. 35. cap. 10. Pline fait un éloge & trace un caractére de Parrhasius qui ne laisse rien à desirer. Si on l'en croit, c'est à ce Peintre qu'on devoit l'observation exacte de la Symmé-

a Ille verò ita circumscripsit omnia, ut eum legum latorem vocent, quia deorum & heroum effigies, quales ab eo sunt traditæ, ceteri, tanquam ita necesse sit, sequuntur. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

b Zeuxis atque Parrhasius... plurimum arti addiderunt. Quorum prior luminum umbrarumque invenisse rationem, secundus examinasse subtiliùs lineas traditur. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

trie,

trie, c'est-à-dire des proportions : outre cela, les airs de tête spirituels, délicats, & passionnés ; la distribution élégante des cheveux ; la beauté & la dignité des visages & des personnes ; & enfin, du consentement des plus grands Maîtres, le finissement & l'arrondissement des figures, en quoi il a surpassé tous ses prédécesseurs, & égalé tous ceux qui l'ont suivi. Pline considére cette partie comme la plus difficile & la plus importante de la Peinture. Car, dit-il, encore qu'il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des corps, c'est pourtant une chose où plusieurs ont réussi. Mais d'en [a] tracer les contours, les faire fuir, & par le moien de ces affoiblissemens faire ensorte qu'il semble qu'on aille voir d'une figure ce qui en est caché, c'est en quoi consiste la perfection de l'art.

Parrhasius avoit été formé dans la Peinture par Socrate, à qui un tel Disciple ne fit pas peu d'honneur.

Xénophon nous a conservé un entretien court à la vérité, mais bien sensé, où ce Philosophe, qui avoit été Sculpteur dans sa jeunesse, donne à Parrhasius des leçons, qui font voir qu'il possédoit parfaitement la connoissance de toutes les régles de la Peinture. *Xenoph. in Memorab. Socr. lib. 3. p. 780. 781.*

On convient que Parrhasius excelloit dans ce qui regarde les mœurs & les passions de l'ame, ce qui parut bien dans un de ses tableaux, qui fit beaucoup de bruit, & lui acquit beaucoup de réputation. C'étoit une peinture fidéle du PEUPLE D'ATHÉNES, qui brilloit de mille traits savans & ingénieux, & montroit dans le Peintre une richesse d'imagination inépuisable. Car, [b] ne voulant rien oublier touchant le caractére de cette nation, il la représenta, d'un côté, bizarre, colére, injuste, inconstante ; &, de l'autre, humaine, clémente, sensible à la pitié ; & avec tout cela, fiére, hautaine, glorieuse, féroce ; & quelquefois même basse, fuiarde, & timide. Voila un tableau peint certainement *Plin. ibid.*

a Ambire enim debet se extremitas ipsa, & sic desinere, ut promittat alia post se, ostendatque etiam quæ occultat.

b Pinxit & DEMON ATHENIENSIUM, argumento quoque ingenioso. Volebat namque varium, iracundum, injustum, inconstantem ; eundem verò exorabilem, clementem, misericordem, excelsum, gloriosum, humilem, ferocem, fugacemque, & omnia pariter ostendere. *Plin.*

d'après nature. Mais comment le pinceau peut-il rassembler & réunir tant de traits différens? C'est la merveille de l'Art. C'étoit apparemment un tableau allégorique.

Plin. lib. 35. cap. 10. Athen. l. 12. pag. 543. Ælian. lib. 9. cap. 11.

Différens Auteurs ont peint aussi d'après nature le portrait de notre Peintre. C'étoit [a] un Artisan d'un vaste génie & d'une fertilité d'inventions universelle, mais dont jamais personne n'a approché en fait de présomption, ou plutôt de cette arrogance, qu'une gloire justement acquise, mais mal soutenue, inspire quelquefois aux meilleurs Ouvriers. Il s'habilloit de pourpre; il portoit une couronne d'or; il avoit une canne fort riche, les attaches de ses souliers étoient d'or, & ses brodequins superbes; enfin il étoit magnifique en tout ce qui environnoit sa personne. Il se donnoit à lui-même libéralement les épithétes les plus flateuses & les noms les plus relevés, qu'il ne rougissoit point d'inscrire au bas de ses tableaux: *le délicat, le poli, l'élégant* Parrhasius; *le Consommateur de l'Art*; sorti *originairement d'Apollon, & né pour peindre les dieux mêmes.* Il ajoutoit, qu'à l'égard de son Hercule, *il l'avoit représenté précisément, & trait pour trait, tel qu'il lui étoit souvent apparu en songe.* Avec tout ce faste & toute cette vanité, il ne laissoit pas de se donner *pour un homme vertueux*; moins délicat en ce point que Mr Despréaux, qui se disoit

Ami de la vertu, plutôt que vertueux.

Plin. & Ælian. & Athen. ibid.

Le succès de la dispute qu'eut Parrhasius avec Timanthe dans la ville de Samos, fut bien humiliant pour le premier, & dut couter beaucoup à son amour propre. Il s'agissoit d'un prix pour celui qui auroit le mieux réussi. La matiére du tableau & du combat, étoit un Ajax outré de colére contre les Grecs de ce qu'ils avoient adjugé les armes d'Achille à Ulysse. Ici, à la pluralité des meilleurs suffrages, la victoire fut adjugée à Timanthe. Le vaincu, couvrit sa honte & se dédommagea de sa défaite par un bon mot, qui sent un peu la rodomontade. *Voiez*,

a Fœcundus artifex, sed quo nemo insolentiùs & arrogantiùs sit usus gloria artis. *Plin.*

dit-il, *mon Héros! Son sort me touche encore plus que le mien propre. Il est vaincu une seconde fois par un homme qui ne le vaut pas.*

PAMPHILE.

PAMPHILE étoit d'Amphipolis, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Il est le premier qui joignit l'érudition à la Peinture. Il s'attacha, sur toutes choses, aux Mathématiques, & particuliérement au Calcul & à la Géométrie, soutenant hautement que sans leur secours il n'étoit pas possible d'amener la Peinture à sa perfection. On conçoit aisément qu'un tel Maître n'avilissoit point son Art. Il ne prenoit aucun Eleve qu'à raison de dix talens pour autant d'années; & ce ne fut qu'à ce marché que Mélanthe & Apelle devinrent ses disciples. Il obtint, d'abord à Sicyone, & ensuite par toute la Gréce, l'établissement d'une espéce d'Académie, où les Enfans de condition libre, qui avoient quelque disposition pour les beaux Arts, étoient élevés & instruits avec soin. Et de peur que la Peinture ne vînt enfin à s'avilir & à dégénérer, il obtint encore des Etats de la Gréce un Edit sévére, qui l'interdisoit absolument aux esclaves.

Dix mille écus.

Le prix excessif que donnoient les Eleves à leurs Maîtres, & l'établissement des Académies pour les personnes libres avec l'exclusion des esclaves, montrent dans quelle haute considération étoit cet Art, avec quelle émulation on s'y appliquoit, & avec quel succès & quelle promtitude il devoit parvenir à sa perfection.

Zeuxis, Parrhasius, Mélanthe, & Pamphile étoient contemporains. On les place vers la XCV[e] Olympiade. AN. M. 3604.

TIMANTHE.

TIMANTHE étoit, selon les uns de Sicyone, & selon d'autres de Cythne, l'une des Cyclades. Son caractére propre [a] étoit l'Invention. Cette partie, si rare & si difficile, ne s'acquiert ni par le travail, ni par les conseils,

a Timanthi plurimum adfuit ingenii. *Plin.*

ni par les préceptes des Maîtres : c'est l'effet d'un génie heureux, d'une vive imagination, & de ce beau feu qui anime les Peintres aussi bien que les Poëtes par une sorte d'enthousiasme.

Plin. lib. 35. cap. 8. Quintil. lib. 2. cap. 13. Val. Max. lib. 8. cap. 11. L'Iphigénie de Timanthe, célébrée par les louanges de tant d'Ecrivains, a été regardée par tous les grands Maîtres comme un chef-d'œuvre de l'Art dans ce genre ; & c'est principalement ce tableau qui a fait dire que [a] ses ouvrages faisoient concevoir plus de choses qu'ils n'en montroient, & que, quoique l'art y fût porté au suprême degré, le génie enchérissoit encore sur l'art. Le sujet étoit beau, grand, tendre, & tout-à-fait propre à la Peinture : mais l'exécution y donna tout le prix. Ce tableau représentoit Iphigénie se tenant debout devant l'autel, telle qu'une jeune & innocente Princesse qui va être immolée au salut de sa patrie. Elle étoit environnée de plusieurs personnes, qui toutes s'intéressoient vivement à ce sacrifice, mais néanmoins selon différens degrés. Le [b] Peintre avoit représenté le Prêtre Calchas fort affligé, Ulysse beaucoup plus triste, & Ménélas oncle de la Princesse avec toute l'affliction qu'il étoit possible de mettre sur son visage. Restoit Agamemnon pere d'Iphigénie, & c'étoit là où il faloit se surmonter. Cependant tous les traits de la tristesse étoient épuisés. La nature vint au secours de l'art. Il n'est pas naturel à un pere de voir égorger sa fille : il lui suffit bien d'obéir aux dieux qui la lui demandent, & il lui est permis de se livrer à la plus vive douleur. Le Peintre ne pouvant exprimer celle du Pere, prit le parti de lui jetter un voile sur les yeux, laissant aux Spectateurs à juger de ce qui se passoit au fond de son cœur : *Velavit ejus caput, & sua cuique animo dedit æstimandum.*

Cette idée est belle & ingénieuse, & elle a fait beau-

a In omnibus ejus operibus intelligitur plus semper, quàm pingitur ; &, cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra artem est. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

b Cùm in Iphigeniæ immolatione pinxisset tristem Calchantem, tristiorem Ulyssem, addidisset Menelao quem summum poterat ars efficere mœrorem ; consumptis affectibus, non reperiens quo dignè modo patris vultum posset exprimere, velavit ejus caput, & suo cuique animo dedit æstimandum. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

coup d'honneur à Timanthe. On ne sait pourtant s'il en est véritablement l'auteur, & il y a beaucoup d'apparence que l'Iphigénie d'Euripide la lui a fournie : voici l'endroit. *Lorsqu'Agamemnon vit sa fille qu'on menoit dans le bois pour y être sacrifiée, il gémit, & détournant la tête versa des larmes, & se couvrit les yeux de sa robe.*

Un de nos illustres Peintres, c'est le Poussin, a heureusement imité le trait dont je viens de parler, dans son tableau de la mort de Germanicus. Après avoir traité les différens genres d'affliction des autres personnages comme des passions qui pouvoient s'exprimer ; il place à côté du lit de Germanicus une femme remarquable par sa taille & par ses vêtemens, qui se cache le visage avec les mains ; dont l'attitude entière marque la douleur la plus profonde, & fait clairement entendre que c'est la femme du Prince dont on pleure la mort.

Je ne puis m'empêcher de joindre ici un fait très curieux en matière de Peinture allégorique. On appelle ainsi une peinture qui emploie une fiction & un emblême pour exprimer une action véritable.

Mr le Prince de Condé faisoit peindre dans la gallerie de Chantilly l'histoire de son pere, connu en Europe sous le nom du Grand Condé. Il se rencontroit un inconvenient dans l'exécution du projet. Le Héros, durant sa jeunesse, s'étoit trouvé lié d'intérêt avec les ennemis de l'Etat ; & il avoit fait une partie de ses belles actions quand il ne portoit pas les armes pour sa patrie. Il sembloit donc qu'on ne devoit point faire parade de ces faits d'armes dans la gallerie de Chantilly. Mais, d'un autre côté, quelques-unes de ces actions, comme le secours de Cambrai, & la retraite de devant Arras, étoient si brillantes, qu'il devoit être bien mortifiant pour un fils amoureux de la gloire de son pere, de les supprimer dans le monument qu'il élevoit à la mémoire de ce Héros. Il trouva lui-même un heureux dénouement : car c'étoit, non seulement le Prince, mais l'homme de son tems né avec la conception la plus vive & l'imagination la plus brillante. Il fit donc dessiner la Muse de l'Histoire, personnage allégorique mais très connu, qui tenoit un livre,

fur le dos duquel étoit écrit, *Vie du Prince de Condé*. Cette Muse arrachoit des feuillets du livre qu'elle jettoit par terre, & on lisoit sur ces feuilles, *Secours de Cambrai*, *Secours de Valenciennes*, *Retraite de devant Arras*; enfin, le titre de toutes les belles actions du Prince de Condé durant son séjour dans les Pays-Bas, actions dont tout étoit louable à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit. Malheureusement ce tableau n'a pas été exécuté suivant une idée si ingénieuse & si simple. Le Prince qui avoit conçu une idée si noble, eut en cette occasion un excès de complaisance, & déférant trop à l'art, il permit au Peintre d'altérer l'élégance & la simplicité de sa pensée par des figures qui rendent le tableau plus composé, mais qui ne lui font rien dire de plus que ce qu'il disoit déja d'une manière si sublime. J'ai tiré ce récit des Réflexions Critiques sur la Poésie & sur la Peinture.

APELLE.

Plin. lib. 35. cap. 10. AN. M. 3672. *Isle dans la mer Egée.*

APELLE, que la renommée a mis au-dessus de tous les Peintres, parut dans la CXII^e Olympiade. Il étoit de l'île de Co, fils de Pithius, & disciple de Pamphile. Il est quelquefois appellé Ephésien, parce qu'il s'établit à Ephése, où sans doute un homme d'un tel mérite obtint bientôt le droit de bourgeoisie.

Il a eu la gloire de contribuer lui seul, plus que tous les autres ensemble, à la perfection de la Peinture, non seulement par ses excellens ouvrages, mais par ses écrits, aiant composé trois Volumes sur les principaux secrets de son Art, qui subsistoient encore du tems de Pline, mais qui malheureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Le fort de son pinceau a été la GRACE, c'est-à-dire ce je ne sai quoi de libre, de noble, & de doux en même tems, qui touche le cœur & qui réveille l'esprit. Quand il louoit & admiroit les ouvrages de ses Confreres, ce qu'il faisoit fort volontiers, après avoir avoué qu'ils excelloient dans toutes les autres parties, il ajoutoit que la Grace leur manquoit, mais que pour lui cette qualité lui étoit échue en partage, & que personne ne pouvoit lui en disputer la

palme. Ingénuité qui se pardonne aux hommes d'un vrai mérite, quand elle ne vient point d'orgueil & de fierté.

La maniére dont il fit connoissance & lia une étroite amitié avec Protogéne, célébre Peintre de son tems, est assez curieuse, & mérite d'être raportée. Protogéne vivoit à Rhodes, connu d'Apelle seulement de réputation & par le bruit de ses tableaux. Celui-ci voulant s'assurer de la beauté de ses ouvrages par ses propres yeux, fit un voiage exprès à Rhodes. Arrivé chez Protogéne, il n'y trouva qu'une vieille femme qui gardoit l'atelier de son Maître, & un Tableau monté sur le chevalet, où il n'y avoit encore rien de peint. La Vieille lui demandant son nom, je vais le mettre ici, lui dit-il: & prenant un pinceau avec de la couleur, il dessina quelque chose d'une extrême délicatesse. Protogéne, à son retour, aiant appris de la servante ce qui s'étoit passé, & considérant avec admiration les traits qui avoient été dessinés, ne fut pas lontems à en deviner l'Auteur. *C'est Apelle*, s'écria-t-il: *il n'y a que lui au monde qui soit capable d'un dessein de cette finesse & de cette légereté*. Et prenant d'une autre couleur, il fit sur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat; & dit à sa Gouvernante, que si l'Etranger revenoit, elle n'avoit qu'à lui montrer ce qu'il venoit de faire, & l'avertir en même tems que c'étoit-là l'ouvrage de l'homme qu'il étoit venu chercher. Apelle revint bientôt après: mais honteux de se voir inférieur à son Emule, il prit d'une troisiéme couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduisit de si savans & de si merveilleux, qu'il y épuisa toute la subtilité de l'art. Protogéne aiant distingué ces derniers traits, *Je suis vaincu*, dit-il, *& je cours embrasser mon vainqueur*. En effet, il vola au port à l'instant; où aiant trouvé son Rival, il lia avec lui une étroite amitié, qui depuis ne se démentit jamais: chose assez rare entre deux personnes du premier mérite, & qui courent la même carriére! Ils convinrent entr'eux, par raport au Tableau où ils s'étoient escrimés, de le laisser à la postérité tel qu'il étoit sans y toucher davantage, prévoiant bien, comme en effet cela arriva, qu'il feroit un jour l'admiration de tout le monde, & particuliérement

des connoiſſeurs & des maîtres de l'art. Mais ce précieux monument des deux plus grands Peintres qui furent jamais, fut réduit en cendres au premier embraſement de la maiſon d'Auguſte, dans le Palais où il étoit expoſé à la curioſité des Spectateurs, toujours nouvellement ſurpris, au milieu de quantité d'autres des plus excellens & des plus finis, de ne trouver dans celui-ci qu'une eſpéce de vuide, d'autant plus admirable, qu'on n'y voioit que trois deſſeins au ſimple trait & de la derniére fineſſe, qui échapoient à la vûe par leur ſubtilité, & qui par cela même devenoient encore plus eſtimables & plus attraians pour de bons yeux.

C'eſt à peu près de cette ſorte qu'il faut entendre l'endroit de Pline. Dans ces mots, *arrepto penicillo lineam ex colore duxit ſummæ tenuitatis per tabulam*, par *lineam* il ne faut pas entendre une ſimple ligne de Géométrie, mais un trait de pinceau. Cela eſt contraire au bon ſens, dit Mr de Piles, & choque tous ceux qui ſavent un peu ce que c'eſt que Peinture.

Quoiqu'Apelle fût fort exact dans ſes ouvrages, il ſavoit juſqu'à quel point il devoit travailler ſans fatiguer ſon eſprit, & ne pouſſoit point l'exactitude juſqu'au ſcrupule. Il [a] dit un jour, parlant de Protogéne, qu'il avouoit que ce rival pouvoit lui être égalé, ou même préféré pour tout le reſte, mais *qu'il ne ſavoit pas quitter le pinceau*, & qu'il gâtoit ſouvent les belles choſes qu'il faiſoit à force de les vouloir perfectionner. Parole mémorable, dit Pline, & qui marque qu'une trop grande exactitude devient ſouvent nuiſible!

Ce n'eſt pas qu'Apelle approuvât la négligence dans ceux qui ſe méloient de Peinture. Il penſoit bien autrement & pour lui-même, & pour les autres. Il ne paſſoit aucun jour de ſa vie, quelque occupation étrangére qu'il eût d'ailleurs, ſans s'exercer au craion, à la plume, ou

a Idem & aliam gloriam uſurpavit, cùm Protogenis opus immenſi laboris ac curæ ſupra modum anxiæ, miraretur. Dixit enim omnia ſibi cum illo paria, aut illi meliora: ſed uno ſe præſtare, quòd *manum ille de tabula non ſciret tollere*; memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam. *Plin.*

au pinceau, tant pour se conserver la main libre & légére, que pour se perfectionner de plus en plus dans toutes les finesses d'un Art qui n'a point de bornes.

Un de ses Disciples lui montrant un tableau pour savoir ce qu'il en pensoit, & ce Disciple lui disant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit emploié qu'un certain tems: *Je le voi bien sans que vous me le disiez*, répondit Apelle; *& je suis étonné que dans ce peu de tems-là même vous n'en aiez pas fait davantage de cette sorte.*

Un autre Peintre lui faisant voir le tableau d'une Héléne qu'il avoit peinte avec soin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de pierreries, il lui dit: *O mon ami, n'aiant pu la faire belle, vous avez voulu du moins la faire riche.*

S'il disoit son sentiment avec simplicité, il recevoit de la même maniére celui des autres. Sa coutume étoit, quand il avoit achevé un ouvrage, de l'exposer aux yeux des passans, & d'entendre, caché derriére un rideau, ce qu'on en disoit, dans le dessein de corriger les défauts que l'on pourroit y remarquer. Un Cordonnier aiant trouvé qu'il manquoit quelque chose à une Sandale, le dit librement; & la critique étoit juste. Repassant le lendemain par le même endroit, il vit que la faute avoit été corrigée. Tout fier de l'heureux succès de sa critique, il s'avisa de censurer aussi une jambe, à laquelle il n'y avoit rien à redire. Le Peintre alors, sortant de derriére sa toile, avertit le Cordonnier de se renfermer dans son métier, & dans ses Sandales. C'est ce qui donna lieu au proverbe, *Ne sutor ultra crepidam*: c'est-à-dire

Savetier
Fais ton métier;
Et garde toi sur tout d'élever ta censure
Au dessus de la chaussure.

Apelle rendoit justice avec joie au mérite des grands Ouvriers, & ne rougissoit point de se les préférer à lui-même pour de certaines qualités. Ainsi il avouoit ingénuement qu'Amphion l'emportoit sur lui pour la Disposition, & Asclépiodore pour la régularité du Dessein. Nous

avons vû le jugement avantageux qu'il portoit de Protogéne. Il ne s'en tint pas à de simples paroles.

Cet excellent Peintre n'étoit pas beaucoup estimé de ses compatriotes, comme il arrive assez ordinairement. Pendant qu'Apelle étoit avec lui à Rhodes, lui aiant demandé un jour ce qu'il vendoit ses ouvrages lorsqu'il y avoit mis la derniére main ; & l'autre lui aiant marqué une somme très modique : *Et moi*, reprit Apelle, *je vous en offre cinquante * talens pour chacun, & je les prendrai tous à ce prix*; en ajoutant qu'il ne seroit point en peine de s'en défaire, & qu'il les vendroit comme étant de sa propre main. Cette offre, qui étoit sérieuse, fit ouvrir les yeux aux Rhodiens sur le mérite de leur Peintre ; qui, de son côté s'en prévalut, & ne livra plus ses tableaux qu'à un prix très considérable.

La souveraine habileté dans la Peinture n'étoit pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les maniéres douces, insinuantes, spirituelles le rendirent fort agréable à Alexandre le Grand, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le Peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau. Cette affection d'Alexandre pour un Peintre qui étoit poli, agréable, délicat, ne doit pas étonner. Un jeune Monarque se passionne aisément pour un Génie de ce caractére, qui joint à la bonté de son cœur, la beauté de l'esprit, & la délicatesse du pinceau. Ces sortes de familiarités entre les Héros de divers genre, ne sont pas rares, & font honneur aux Princes.

Alexandre avoit une si haute idée d'Apelle, qu'il donna un Edit pour déclarer que sa volonté étoit de n'être peint que par lui, de même qu'il ne donna permission par le même Edit qu'à Pyrgotéle de graver ses médailles, & à Lysippe de le représenter par la fonte des métaux.

Plut. de amic. & adulat. pag. 58. Il arriva qu'un des principaux Courtisans d'Alexandre se trouvant un jour chez Apelle lorsqu'il peignoit, se répandit en questions ou en réflexions peu justes sur la Pein-

* *C'est-à-dire, cinquante mille écus. Cette somme me paroit exorbitante. Il est assez ordinaire qu'il se glisse quelque erreur dans les chiffres.*

ture, comme il est ordinaire à ceux qui veulent parler d'un art qu'ils ignorent. Apelle, qui étoit en possession de s'expliquer librement avec les plus grands Seigneurs, lui dit: » Voiez-vous ces jeunes garçons qui broient mes couleurs? » Pendant que vous gardiez le silence, ils vous admiroient, » éblouis de l'éclat de votre pourpre, & de l'or qui brille » sur vos habits. Depuis que vous avez commencé à parler » de choses que vous n'entendez point, ils ne cessent de » rire. « C'est Plutarque qui raporte ce fait. Selon [a] Pline, c'est à Alexandre lui-même qu'Apelle osa faire cette leçon, mais d'une maniére plus douce, en lui conseillant seulement de s'expliquer avec plus de réserve devant ses ouvriers : tant le Peintre bel-esprit avoit acquis d'ascendant sur un Prince, qui faisoit déja la terreur & l'admiration du genre humain, & qui étoit naturellement colére: Alexandre lui donna d'autres marques encore plus extraordinaires de son affection & de ses égards. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

Le caractére simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous les Généraux du jeune Monarque. Ptolémée, l'un d'eux, qui dans la suite eut en partage le roiaume d'Egypte, n'avoit pas été des plus favorables à notre Peintre, on n'en sait pas la raison. Quoiqu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque tems après la mort d'Alexandre, pour une ville de la Gréce, fut malheureusement jetté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau Roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification à laquelle il devoit s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piége. Dans cette vûe, ils engagérent un des Officiers de la Cour à l'inviter au souper du Roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroitroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l'indignation d'un Prince qui ne l'aimoit pas, & qui ne savoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le Roi, irrité de son audace, lui demanda brusquement qui étoit celui de ses Officiers qui l'avoit

a In officina imperitè multa disserenti silentium comiter suadebat, rideri eum dicens à pueris qui colores tererent. Tantum auctoritatis & juris erat ei in regem, alioquin iracundum.

appellé à sa table, & lui montrant de la main ses Invitateurs ordinaires, il ajouta qu'il vouloit savoir absolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le Peintre, sans s'émouvoir, se tira de ce pas en homme d'esprit & en Dessinateur consommé. Il prit d'un réchaut qui étoit là un charbon éteint, & en trois ou quatre coups il craionna sur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui reconnut, dès les premiers traits, le visage de l'Imposteur. Cette avanture le réconcilia avec le Roi d'Egypte, qui le combla ensuite de biens & d'honneurs.

Lucian. de Calum. p. 563-565.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'Envie, qui n'en devint que plus animée. On l'accusa, quelque tems après, devant le Prince d'avoir tramé avec * Théodote la conjuration qui avoit éclaté contre lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre Peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr: il n'avoit jamais vû Théodote: il n'étoit ni d'un caractére ni d'une profession propre à tramer un tel complot: l'accusateur, Peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier. Mais le Prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur; & il auroit été conduit au supplice, sans la confession volontaire d'un des complices, qui touché de compassion pour l'Innocent prêt d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le Roi, confus d'avoir ajouté foi si légérement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens pour le dédommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui livra Antiphile pour être son esclave.

Cent mille écus.

Apelle, de retour à Ephése, se vengea de tous ses ennemis par un excellent tableau de la Calomnie, dont voici l'ordonnance. A la droite du tableau est assis un Homme d'éclat & d'autorité, qui a de grandes oreilles à

* *On accuse ici Lucien d'un grossier anachronisme.*

peu près comme Midas, & qui tend la main à la Calomnie, comme pour l'inviter de s'approcher. A ses côtés sont deux femmes, dont l'une représente l'*Ignorance*, & l'autre le * *Soupçon*.

La *Calomnie* paroit s'avancer. C'est une femme d'une grande beauté. On entrevoit sur son visage & dans sa démarche je ne sai quoi de violent & d'emporté, comme d'une personne animée de colére & de fureur. D'une main, elle tient un flambeau pour allumer le feu de la division & de la discorde; &, de l'autre, elle traîne par les cheveux un jeune homme, qui tend les mains vers le ciel, & qui implore l'assistance des dieux. Devant elle marche un Homme, qui a le visage pâle, le corps sec & décharné, les yeux perçans, & qui semble mener la bande: c'est ** l'Envie. La Calomnie est accompagnée de deux autres Femmes qui l'excitent, qui l'animent, & qui s'empressent autour d'elle pour relever ses attraits & ses atours. A leur air composé, on conjecture que c'est la RUSE & la TRAHISON. Enfin, après tous les autres, suit le REPENTIR, couvert d'un habit noir & déchiré, qui, avec beaucoup de confusion & de larmes, tournant la tête en arriére, reconnoit dans le lointain la VÉRITÉ, qui s'approche environnée de lumiére. Telle fut la vengeance utile & ingénieuse de ce grand homme. Je ne croi pas qu'il eût été sûr pour lui, pendant qu'il étoit en Egypte, de tracer, ou du moins de produire au jour un pareil tableau. Ces grandes oreilles, cette main étendue vers la Calomnie comme pour l'inviter d'approcher, & d'autres traits semblables, ne font pas d'honneur à celui qui y tient le premier rang, & marquent un Prince soupçonneux, crédule, ouvert à la fraude, & qui semble appeller les délateurs.

Pline fait un long dénombrement des tableaux d'Apelle. Celui [a] d'Antigone est un des plus renommés. Ce Prince n'avoit qu'un œil: il le peignit tourné de côté,

* *Le mot grec est féminin:* ὑπόληψις.

** *En grec, l'envie est de masculin:* φθόνος.

a Habet in pictura speciem tota facies. Apelles tamen imaginem Antigoni latere tantùm altero ostendit, ut amissi oculi deformitas lateret. *Quintil. lib. 2. cap. 13.*

pour couvrir cette difformité. On prétend que c'est lui qui le premier a trouvé l'art du profil.

Il fit plusieurs portraits d'Alexandre, dont l'un sur tout fut regardé comme l'un de ses tableaux les plus achevés. Il y étoit représenté la foudre à la main. Ce tableau fut fait pour le temple de la Diane des Ephésiens. Il semble, dit Pline qui l'avoit vû, que la main du Héros, avec la foudre, sortent réellement du tableau. Aussi ce Prince disoit-il lui-même, qu'il comptoit deux Alexandres: l'un de Philippe, qui étoit invincible; l'autre d'Apelle, qui étoit inimitable.

Pline parle d'un de ses tableaux, qui devoit être d'une grande beauté. Il l'avoit fait pour une dispute publique entre les Peintres: le sujet qu'on leur avoit proposé étoit une cavale. S'apercevant que la brigue alloit faire adjuger le prix à quelqu'un de ses rivaux, il [a] en appella du jugement des hommes à celui des animaux, muets, mais plus équitables que les hommes. Il fit présenter les tableaux des autres Peintres à des chevaux qu'il avoit fait venir exprès, qui demeurérent immobiles devant ces premiers tableaux, & ne hannirent que devant celui d'Apelle.

On prétend que sa Vénus, surnommée *Anadyoméne*, c'est-à-dire, qui sort de la mer, étoit son chef-d'œuvre. Pline [b] dit que cette piéce fut célébrée par les vers des plus grands Poétes, & que si la Peinture y a été surpassée par la poésie, aussi en a-t-elle été illustrée. Apelle en avoit commencé un autre à Cos sa patrie, qui, selon lui & selon tous les connoisseurs, devoit surpasser la premiére, mais la mort envieuse l'arréta au milieu de l'ouvrage. Il ne se trouva personne depuis qui osât y porter le pinceau. On ne sait si c'est cette seconde Vénus, ou la premiére, qu'Auguste acheta de ceux de Cos, en leur remettant la somme de cent talens, du tribut qui leur avoit été imposé de la part de la République Romaine. Si c'est celle-ci, comme il y a beaucoup d'apparence, elle eut un sort aussi triste que l'autre, & même encore plus funeste. Dès le tems d'Auguste, l'humidité en avoit déja gâté la partie

Strab. l. 14. pag. 657.

Cent mille écus.

a Quo judicio ad mutas quadrupedes provocavit ab hominibus.

b Versibus græcis tali opere, dum laudatur, victo, sed illustrato.

inférieure. On chercha quelqu'un de la part du Prince pour la retoucher: mais il ne se trouva personne qui fût assez hardi pour l'entreprendre, ce qui [a] augmenta la gloire du Peintre Grec, & la réputation de l'ouvrage même. Enfin cette belle Vénus, que personne n'osoit toucher par vénération ou par timidité, fut insultée par les vers, qui se mirent dans le bois, & la dévorérent. Néron, qui régnoit alors, en mit une autre à la place, de la main d'un Peintre peu connu. *Dorothée.*

Pline fait souvenir le Lecteur que tant de merveilleux tableaux, qui faisoient l'admiration de tous les bons connoisseurs, étoient peints simplement avec les quatre couleurs primitives dont il a été parlé.

Apelle forma plusieurs Eleves, qui profitérent de ses inventions: mais, dit Pline, une chose en quoi personne n'a pu pénétrer son secret, est la composition d'un certain Vernis, qu'il appliquoit à ses tableaux pour leur conserver pendant une longue suite de siécles toute leur fraîcheur & toute leur force. Il tiroit trois avantages de ce Vernis. 1. Il donnoit du lustre aux couleurs quelles qu'elles fussent, & les rendoit plus moëlleuses, plus unies, & plus tendres: ce qui est maintenant l'effet de l'huile. 2. Il garantissoit ses ouvrages de l'ordure & de la poussiére. 3. Il [b] ménageoit la vûe du Spectateur qui s'éblouit facilement, en tempérant les couleurs vives & tranchantes par l'interposition de ce Vernis, qui tenoit lieu de verre à ses ouvrages.

ARISTIDE.

UN des plus fameux contemporains d'Apelle étoit ARISTIDE de Thébes. A la vérité il ne possédoit pas l'élégance & les graces dans le même degré qu'Apelle: mais [c] il est le premier, qui, par génie & par étude, se soit fait des régles sûres pour peindre l'ame, c'est-à- *Plin. lib. 35. cap. 10.*

b Ipsa injuria cessit in gloriam Artificis.

b Ne claritas colorum, oculorum aciem offenderet... & eadem res nimis floridis coloribus austeritatem occultè daret. *Plin.*

c Is omnium primus animum pinxit, & sensus omnes expressit. *Plin.*

dire les sentimens les plus intimes du cœur. Il excelloit dans les passions fortes & véhémentes, aussi bien que dans les passions douces: mais son coloris avoit quelque chose de dur & d'austére.

On a de lui [a] cet admirable tableau, (c'est toujours Pline qui parle) où, dans le Sac d'une ville, est représentée une Mere qui expire d'un coup de poignard qu'elle a reçu dans le sein, & un ENFANT qui se traîne jusqu'à sa mammelle pour la téter. On voit sur le visage de cette femme, quoique mourante, les sentimens les plus vifs, & les soins les plus empressés de la tendresse maternelle. Elle paroit sentir le danger de son fils, & craindre qu'au lieu du lait qu'il cherche il ne trouve que du sang. On diroit que Pline a le pinceau à la main, tant il peint avec de vives couleurs tout ce qu'il décrit. Alexandre, qui aimoit tant les belles choses, fut si enchanté de cette piéce, qu'il la fit emporter de Thébes où elle étoit, à Pella lieu de sa naissance, ou du moins qui passoit pour tel.

Le même peignit encore une bataille des Grecs contre les Perses, où il fit entrer dans un seul quadre jusqu'à cent personnages, à raison de mille * dragmes (cinq cens livres) pour chaque figure, par accord fait entre lui & le Tyran Mnason, qui régnoit alors à Elatée dans la Phocide. J'ai parlé ailleurs d'un Bacchus, qui étoit regardé comme le chef-d'œuvre d'Aristide, & qui fut trouvé à Corinthe lors de sa prise par Mummius.

Il étoit si habile à exprimer la langueur tant du corps que de l'ame, qu'Attale, grand connoisseur en ces sortes de choses, ne fit point difficulté de donner cent talens pour un de ses tableaux, où il ne s'agissoit que d'une expression de cette nature. Il n'y a que des richesses aussi immenses que celles d'Attale, qui étoient passées en proverbe, *(Attalicis conditionibus)* qui puissent rendre vraisemblable un prix si exorbitant pour un seul tableau.

Cent mille écus.

a Hujus pictura est, oppido capto, ad Matris morientis è vulnere mammam adrepens Infans; intelligiturque sentire Mater, & timere, ne, emortuo lacte, sanguinem lambat.

* *Le texte porte* dix mines. *La mine valoit cent dragmes, & la dragme dix sols.*

PROTOGENE.

PROTOGENE.

PROTOGENE étoit de Caune, ville située sur la côte méridionale de l'île de Rhodes, dont elle dépendoit. Il n'étoit d'abord occupé qu'à peindre des navires, & vécut lontems dans une grande pauvreté. Peutêtre ne lui fut-elle pas si nuisible : car souvent elle évertue les hommes, & est a la sœur, ou plutôt la mere du bon esprit. Il parvint, dans les ouvrages où il fut emploié à Athénes, à faire l'admiration du peuple le plus savant du monde.

Son tableau le plus fameux est l'IALYSE ; c'étoit un grand chasseur, fils ou petit-fils du Soleil, & Fondateur de Rhodes. Ce qu'on admiroit le plus dans ce tableau étoit l'écume qui sortoit de la * gueule du chien. J'ai raporté au long cette histoire en parlant du siége de Rhodes. *Plin. lib. 35. cap. 10. Aul. Gel. lib. 15. cap. 31. Plut. in Demetr. p. 898. Tome. IV. pag. 139.*

Un autre tableau de Protogéne fort renommé, étoit le SATYRE appuié contre une colonne. Il le travailloit dans le tems même du siége de Rhodes : c'est pourquoi on disoit qu'*il l'avoit peint sous l'epée*. D'abord il y avoit une Perdrix perchée sur la colonne. Mais parce que les gens du lieu, aiant vû le tableau nouvellement exposé, donnoient toute leur attention & toute leur admiration à la perdrix, & ne disoient rien du Satyre qui étoit bien plus admirable ; & que des perdrix apprivoisées, qu'on apporta à cet endroit, jettérent des cris à la vûe de celle qui étoit sur la colonne comme si elle eut été vivante ; le Peintre, indigné de ce mauvais goût, qui selon lui faisoit tort à sa réputation, demanda permission aux Directeurs du temple où le tableau étoit consacré, de retoucher à son ouvrage : ce qui lui aiant été accordé, il effaça la perdrix. *Strab. l. 14. pag. 652.*

Il peignit aussi la mere d'Aristote, son bon ami. Ce Philosophe célébre, qui avoit cultivé toute sa vie les

a Nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas. *Petron.*

* *Dans mon premier récit, j'avois, de ma pure libéralité, donné une bouche au Chien ; & ce n'est point sans peine que je suis obligé de la lui ôter. En effet, je ne sai pourquoi on n'en gratifie pas un animal si ami de l'homme.*

Sciences & les beaux Arts, estimoit beaucoup les talens de Protogéne. Il auroit même souhaité qu'il les eût emploiés plus dignement qu'à peindre des Chasseurs, ou des Satyres, ou à faire des portraits. Aussi lui proposoit-il, pour sujet de son pinceau, les batailles & les conquêtes d'Alexandre, comme plus favorables à la peinture par la grandeur des idées, par la noblesse des expressions, par la variété des événemens, & par l'immortalité des choses mêmes. Mais un certain goût particulier, une certaine pente naturelle pour des sujets plus tranquilles & plus gracieux, le tournérent plutôt du côté des ouvrages qu'on vient de dire. Tout ce que le Philosophe put enfin obtenir du Peintre, fut le portrait d'Alexandre, mais sans bataille. Il est dangereux de vouloir tirer les habiles Ouvriers de leur goût & de leur talent naturel.

PAUSIAS.

Plin. lib. 35. cap. 11.

PAUSIAS étoit de Sicyone. Il se distingua sur tout dans un genre particulier de Peinture appellé *Caustique*, parce qu'on fait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moien du feu. Il eut pour Maître dans ce genre de Peinture Pamphile, qu'il laissa beaucoup derriére lui. Il commença le premier à décorer les voutes & les lambris de ces sortes de peintures. On avoit de lui plusieurs ouvrages considérables. Pausanias parle d'une IVRESSE; si bien peinte, dit-il, qu'on aperçoit, à travers un grand verre qu'elle vuide, tous les traits de son visage enluminé.

Pausan. lib. 2. pag. 134.

La [a] courtisane Glycére, de Sicyone comme lui, excelloit dans l'art de faire des couronnes, & elle en étoit regardée comme l'inventrice. Pausias, pour lui plaire & pour l'imiter, s'appliqua aussi à peindre des fleurs. On vit alors un beau combat entre l'Art & la Nature, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires pour l'empor-

[a] Amavit in juventa Glyceram municipem suam, inventricem coronarum: certandoque imitatione ejus, ad numerosissimam florum varietatem perduxit artem illam... cùm opera ejus picturâ imitaretur, & illa provocans variaret, essetque certamen Artis ac Naturæ. *Plin. lib. 35. cap. 11. & lib. 21. cap. 3.*

ter sur son émule, sans qu'il fût presque possible d'adjuger la victoire à l'un ou à l'autre.

Pausias passa la plus grande partie de sa vie à Sicyone sa patrie, qui étoit comme la mere nourriciére des Peintres & de la Peinture. Il est vrai que cette ville se trouvant fort endettée dans les derniers tems, jusques-là que tous ses tableaux publics & particuliers furent engagés pour de grosses sommes, M. Scaurus, beau-fils de Sylla par Métella sa mere, dans le dessein d'immortaliser la gloire de son Edilité, paia tous ses Créanciers, retira de leurs mains toutes les piéces des plus fameux Peintres, & entr'autres celles de Pausias, les transporta à Rome, & les plaça toutes dans ce fameux Théatre qu'il fit élever jusqu'à trois étages, tous soutenus par des colonnes magnifiques de trente-huit piés de haut au nombre de trois cens soixante, & embellis par des statues de marbre & de bronze, & par des peintures antiques des meilleurs Maîtres. Ce theatre ne devoit durer qu'autant de tems que la célébration des Jeux. Pline dit de cette Edilité, qu'elle fut la ruine des mœurs, & qu'elle en acheva le renversement. *Cujus (M. Scauri) nescio an Ædilitas maximè prostraverit mores civiles* ; & il va jusqu'à dire qu'elle fit plus de tort à Rome que la sanglante proscription de Sylla son beau-pere, laquelle fit périr tant de milliers de citoiens Romains.

Diuque fuit illa patria picturæ. *Plin.*

Plin. lib. 36. cap. 15.

NICIAS d'Athénes se distingua fort parmi les Peintres. On avoit de lui un grand nombre de tableaux qui étoient extrêmement estimés, entr'autres celui où il avoit décrit la descente d'Ulysse aux enfers, appellé νεκυία. Attale, ou plutôt selon Plutarque, Ptolémée, lui offrit pour ce tableau soixante talens, c'est-à-dire soixante mille écus, ce qui paroit à peine croiable : mais il les refusa, & en fit présent à sa patrie. Il travailloit à cet ouvrage avec une telle application, que souvent il ignoroit quelle heure il étoit, & qu'il demandoit à son domestique, *Ai-je diné ?* [a] Quand on vouloit savoir de Praxitéle lequel de ses ou-

Plut. in Moral. p. 1093.

a Hic est Nicias, de quo dicebat Praxiteles interrogatus quæ maximè opera sua probaret in marmoribus : Quibus Nicias manum admovisset ; tantum circumlitioni ejus tribuebat. *Plin. lib. 35. cap. 11.*

vrages de marbre il estimoit le plus : *Celui*, disoit-il, *auquel Nicias a mis la main.* Il marquoit par là le vernis excellent que ce Peintre ajoutoit à ses statues de marbre qui en relevoit l'éclat.

Je passe sous silence beaucoup d'autres Peintres habiles, mais moins connus & moins illustres que ceux dont j'ai parlé, & qui ont fait tant d'honneur à la Gréce.

Il est fâcheux que leurs ouvrages ne soient point parvenus jusqu'à nous, & qu'on ne soit point en état de juger de leur mérite par ses propres yeux. Nous pouvons bien comparer la Sculpture antique avec la nôtre, parce que nous sommes certains d'avoir encore aujourd'hui les chef-d'œuvres de la Sculpture Grecque, c'est-à-dire ce qui s'est fait de plus beau dans l'antiquité. Les Romains, dans le siécle de leur plus grande splendeur, qui fut celui d'Auguste, ne disputoient aux Grecs que l'habileté dans la science du gouvernement. Ils les reconnurent pour leurs maîtres dans les Arts, & nommément dans l'Art de la Sculpture.

> Excudent alii spirantia molliùs æra,
> Credo equidem; vivos ducent de marmore vultus...
> Tu regere imperio populos, Romane, memento:
> Hæ tibi erunt artes. *Virg. Æn. lib. 6.*

Ce que j'ai raporté de Michel-Ange, qui donna si hautement la préférence au Cupidon de Praxitéle sur le sien, est une preuve bien claire que Rome la moderne ne le disputoit pas plus aux Grecs pour la Sculpture, que l'ancienne Rome.

On ne peut pas juger de même à quel point les Peintres de l'antiquité ont réussi. Cette question ne peut être décidée sur de simples récits. Il faut, pour juger, avoir des piéces de comparaison. Elles nous manquent. Il reste quelques peintures Mosaïques de l'antiquité à Rome, mais peu de peintes au pinceau ; encore sont-elles endommagées. D'ailleurs ce qui nous reste, & ce qui étoit peint à Rome sur les murailles, n'a été fait que lontems après la mort des Peintres célébres de la Gréce.

Il faut pourtant avouer, que, tout bien considéré, les préjugés sont extrêmement favorables pour l'antiquité par raport même à la Peinture. Du tems de Crassus, que Cicéron fait parler dans ses Livres *de l'Orateur*, on ne se lassoit point d'admirer les ouvrages des anciens Peintres, & on étoit bientôt dégouté de ceux des modernes, parce que dans les premiers on trouvoit un goût de dessein & d'expression qui perpétuoit les extases des connoisseurs, & que dans les autres on ne trouvoit presque que la variété du coloris. » Je [a] ne sai, dit Crassus, comment il » arrive que les choses qui nous frapent le plus d'abord » par leur vivacité, & qui nous font même plaisir par » cette surprise, nous dégoûtent & nous rassasient presque » aussitôt. Prenons, par exemple, nos peintures moder- » nes. Qu'y a-t-il de plus brillant & de plus fleuri ? Quelle » beauté, quelle variété de couleurs! Quelle supériorité « n'ont-elles pas à cet égard sur les anciennes ! Cependant » toutes ces piéces nouvelles, qui nous charment à la pre- » miére vûe, ne nous arrêtent pas: & au contraire nous » ne nous lassons point de contempler les autres, malgré » toute la simplicité & la grossiéreté même de leur colo- » ris. « Cicéron n'en apporte pas la raison. Denys d'Halicarnasse, qui vivoit aussi du tems d'Auguste, nous la marque. » Les Anciens, dit-il, étoient de grands Dessina- » teurs, qui entendoient parfaitement toute la grace & » toute la force des Expressions, quoique leur coloris fût » simple & peu varié. Mais les Peintres modernes, qui » excellent dans le coloris & dans les ombres, ne dessi- » nent pas à beaucoup près si bien, & ne traitent pas les » passions avec le même succès. « Ce double témoignage nous laisse entrevoir que les Anciens n'avoient pas moins réussi dans la Peinture que dans la Sculpture: & leur su-

Dionys. Halicarn. in Isaeo, pag. 104.

a Difficile dictu est, quænam causa sit cur ea, quæ maximè sensus nostros impellunt voluptate, & specie prima acerrimè commovent, ab iis celerrimè fastidio quodam & satietate abalienemur. Quanto colorum pulcritudine & varietate floridiora sunt in picturis novis pleraque, quàm in veteribus! quæ tamen, etiamsi primo aspectu nos ceperunt, diutius non delectant: cùm iidem nos, in antiquis tabulis, illo ipso horrido obsoletoque teneamur. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 98.*

périorité dans celle-ci n'est pas contestée. Il paroit au moins, pour ne rien outrer, que les Anciens avoient poussé la partie du dessein, du clair-obscur, de l'expression, & de la composition, aussi loin que les Modernes les plus habiles peuvent l'avoir fait; mais que pour le coloris ils leur étoient de beaucoup inférieurs.

Je ne puis terminer ce qui regarde la Peinture & la Sculpture, sans déplorer l'abus qu'en ont fait ceux qui y ont le plus excellé: je parle également des Anciens & des Modernes. Tous les Arts en général, mais sur tout les deux dont nous parlons, si estimables par eux mêmes, si dignes d'admiration, qui produisent des effets si merveilleux, qui savent, par quelques coups de ciseau animer le marbre & le bronze, & par l'heureux mélange de quelques couleurs représenter au vif tous les objets de la nature: ces Arts, dis-je, doivent un hommage particulier à la Vertu, pour l'honneur & l'avancement de laquelle l'Auteur & l'Inventeur primitif de tous les Arts, c'est-à-dire la Divinité même, les a singuliérement destinés.

C'est l'usage que les payens mêmes croioient devoir faire de la Sculpture & de la Peinture, en les consacrant aux portraits des grands hommes, & à l'expression de leurs belles actions. [a] Fabius, Scipion, & les autres illustres personnages de Rome, avouoient qu'à la vûe des images de leurs prédécesseurs ils se sentoient extraordinairement animés à la vertu. Ce n'étoit pas la cire dont ces figures étoient formées, ni ces figures mêmes, qui produisoient sur leurs esprits de si fortes impressions, mais la vûe des grands hommes & des grandes actions dont elles renouveloient & perpétuoient le souvenir, & leur inspiroient en même tems un vif desir de les imiter.

Polyb. lib. 6. p. 495. 496. Polybe remarque que ces images, c'est-à-dire les bustes de cire qu'on exposoit aux jours solennels dans la salle des

a Sæpe audivi Q. Maximum, P. Scipionem, præterea civitatis nostræ præclaros viros solitos ita dicere, cùm majorum imagines intuerentur, vehementissimè sibi animum ad virtutem accendi. Scilicet non ceram illam neque figuram, tantam vim in se se habere: sed memoria rerum gestarum eam flammam egregiis viris in pectore crescere, neque priùs sedari, quàm virtus eorum famam atque gloriam adæquaverit. *Sallust. in Præf. bel. Jugurth.*

Magiſtrats Romains, & qu'on portoit avec pompe dans leurs funérailles, allumoient une ardeur incroiable dans l'eſprit des jeunes gens, comme ſi ces grands hommes, ſortis de leurs tombeaux & pleins de vie, les euſſent animés de vive voix à marcher ſur leurs traces.

Agrippa, [a] gendre d'Auguſte, dans une harangue magnifique, & digne du premier & du plus grand citoien de Rome, faiſoit voir par pluſieurs raiſons, dit Pline, combien il ſeroit utile à la République d'expoſer publiquement dans la Capitale les plus belles piéces de l'Antiquité en tout genre, pour exciter parmi les jeunes gens une noble émulation : ce qui ſans doute, ajoute-t-il, auroit bien mieux valu, que de les reléguer à la campagne dans les jardins ou autres lieux de plaiſance des particuliers.

En effet, Ariſtote dit que les Sculpteurs & les Peintres enſeignent à former les mœurs par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philoſophes; & qu'il eſt des tableaux auſſi capables de faire rentrer en eux-mêmes les hommes vicieux que les plus beaux préceptes de morale. Saint Grégoire de Naziance raporte l'hiſtoire d'une Courtiſane, qui, dans un lieu où elle n'étoit pas venue pour faire des réflexions ſérieuſes, jetta les yeux par hazard ſur le portrait d'un Polémon, Philoſophe fameux pour ſon changement de vie qui tenoit du prodige, & laquelle rentra en elle-même à la vûe de ce portrait. Cédrénus raconte qu'un tableau du Jugement dernier contribua beaucoup à la converſion d'un Roi des Bulgares. Le [b] ſentiment de la vûe eſt bien plus vif que celui de l'ouïe, & une image qui repréſente vivement un objet frape tout autrement qu'un diſcours. Saint Grégoire de Nyſſe avoue qu'il fut touché juſqu'aux larmes par la vûe d'un tableau.

a Extat ejus (Agrippæ) oratio magnifica, & maximo civium digna, de tabulis omnibus ſignisque publicandis: quod fieri ſatius fuiſſet, quàm in villarum exilia pelli. *Plin. lib.* 35. *cap.* 4.

b Segniùs irritant animos demiſſa per aures,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus. *Horat.*

Sic intimos penetrat ſenſus (pictura) ut vim dicendi nonnunquam ſuperare videatur. *Quintil.*

Cet effet de la Peinture eſt encore plus promt pour le mal que pour le bien. La [a] vertu nous eſt étrangére, & le vice naturel. Sans qu'il ſoit beſoin de guides ni d'exemples, (& il s'en trouve par tout) une pente aiſée nous y porte, ou, pour mieux dire, nous y précipite. A quoi faut-il donc s'attendre, quand la Sculpture avec toute la délicateſſe de l'art, & la Peinture avec toute la vivacité de ſes couleurs, viennent animer une paſſion déja trop allumée & trop ardente par elle-même ? Quels ravages ne cauſent point dans l'imagination des jeunes perſonnes ces nudités indécentes, que les Sculpteurs & les Peintres ſe permettent ſi communément ! Elles [b] peuvent bien faire honneur à l'Art, mais elles deshonorent pour toujours l'Artiſte.

Sans parler même ici du Chriſtianiſme, qui abhorre toutes ces Sculptures & ces Peintures licentieuſes : les Sages du paganiſme, tout aveugles qu'ils étoient, les condannent preſque avec la même ſévérité. Ariſtote, dans ſes Livres de la République, recommande aux Magiſtrats, comme un de leurs devoirs les plus eſſentiels, de veiller attentivement à ce qu'il ne ſe rencontre point dans les villes de ces ſortes de ſtatues & de tableaux, propres à enſeigner le vice, & capables de corrompre toute la Jeuneſſe. Sénéque [c] dégrade la Peinture & la Sculpture, & leur ôte le nom d'Arts libéraux, dès qu'elles prêtent leur miniſtére au Vice. Pline le Naturaliſte, tout enthouſiaſmé qu'il eſt pour la beauté des Ouvrages antiques, traite d'action deshonorante & criminelle la liberté licentieuſe que s'étoit donné ſur ce point à Rome un Peintre d'ailleurs fort célébre : *Fuit Arellius Romæ celeber, niſi* FLAGITIO INSIGNI *corrupiſſet artem.* Il fait paroitre une juſte indignation contre des Sculpteurs qui gravoient d'in-

Ariſt. in Polit. l. 7. c. 17.

Peccare docentes hiſtorias monet. *Hor.*

Plin. lib. 35. cap. 10.

a Ad deteriora faciles ſumus ; quia nec dux poteſt, nec comes deeſſe ; & res etiam ipſa ſine duce, ſine comite procedit : non pronum eſt tantum ad vitia, ſed præceps iter. *Senec. Epiſt. 97.*

b Non hîc per nudam pictorum corporum pulcritudinem turpis proſtat hiſtoria, quæ, ſicut ornat artem, ſic devenuſtat artificem. *Sidon. Apollin. lib. 11. Epiſt. 2.*

c Non enim adducor ut in numerum liberalium artium pictores recipiam, non magis quàm ſtatuarios aut marmoreos, aut ceteros luxuriæ miniſtros. *Senec. Epiſt. 88.*

fames

fames images ſur des coupes & ſur des gobelets, pour ne plus boire, en quelque ſorte, qu'à travers des obſcénités; comme ſi, dit il, l'ivreſſe ne portoit pas déja aſſez par elle-même à la débauche, & qu'il falût encore l'éguillonner par de nouveaux attraits. *Vaſa adulteriis cælata, quaſi per ſe parum doceat libidinem temulentia... Ita vina ex libidine hauriuntur, atque etiam præmio invitatur ebrietas.* *Id. lib. 14. cap. 22.*

Il n'eſt pas juſqu'aux Poétes qui ſe déclarent vivement contre ce deſordre. Properce s'étonne qu'on érige en public des temples à la Pudeur, pendant que l'on ſouffre dans les maiſons particuliéres des tableaux immodeſtes, qui ne peuvent que corrompre l'eſprit des jeunes vierges, qui ſous l'amorce d'un ſpectacle agréable aux yeux cachent un poiſon mortel qui pénétre juſqu'au cœur, & qui ſemblent donner des leçons publiques d'impureté. On ne voioit point, dit il en finiſſant, ces indécentes figures chez nos ancêtres; & les murailles de leurs appartemens, peintes par des mains impures, ne mettoient point ainſi le crime en honneur, & ne le donnoient point en ſpectacle. L'endroit eſt trop beau, pour n'être pas ici raporté en entier. *Propert. lib. 2. Eleg. 5.*

Templa Pudicitiæ quid opus ſtatuiſſe puellis,
 Si cuivis nuptæ quidlibet eſſe licet?
Quæ manus obſcœnas depinxit prima tabellas,
 Et poſuit caſtâ turpia viſa domo:
Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
 Nequitiæque ſuæ noluit eſſe rudes.
Ah! gemat in terris, iſta qui protulit arte
 Jurgia ſub tacita condita lætitia.
Non iſtis olim variabant tecta figuris:
 Tum paries nullo crimine pictus erat.

Nous avons vû une ville, qui avoit le choix de deux ſtatues de Vénus, toutes deux de la main de Praxitéle, c'eſt tout dire, l'une voilée & l'autre nue, préférer la premiére quoique beaucoup moins eſtimée, parce qu'elle étoit plus conforme à la modeſtie & à la pudeur. Que pourrois-je ajouter à un tel exemple? Quelle condannation pour nous, ſi nous rougiſſions de le ſuivre!

CHAPITRE SIXIÉME.

DE

LA MUSIQUE.

LA MUSIQUE des Anciens étoit une ſcience bien plus étendue qu'on ne le penſe ordinairement. Outre la compoſition des chants Muſicaux, & l'exécution de ces chants avec la voix & ſur les inſtrumens, à quoi ſe borne la nôtre, l'ancienne comprenoit l'Art poëtique, qui enſeignoit à faire des vers de toute ſorte, auſſibien qu'à mettre en chant ceux qui en étoient ſuſceptibles; l'Art de la *Saltation* ou du geſte, qui enſeignoit les pas & l'attitude ſoit de la danſe proprement dite, ſoit de la marche ordinaire, & les geſtes qui doivent être emploiés dans la déclamation; enfin elle renfermoit l'Art de compoſer & d'écrire en notes la ſimple déclamation, pour régler par ces notes tant le ſon de la voix, que la meſure & les mouvemens du geſte, art fort uſité chez les Anciens, & qui nous eſt abſolument inconnu. Toutes ces différentes parties, qui ont réellement entr'elles une liaiſon naturelle, compoſoient dans l'origine un ſeul & même art, exercé par les mêmes artiſtes; quoique dans la ſuite elles ſe ſoient ſéparées, ſur tout la Poëſie, qui a fait un ordre à part.

Je traiterai ici légérement toutes ces parties, excepté celle qui regarde la ſtructure des vers, qui trouvera ailleurs ſa place; & je commencerai par la Muſique proprement dite, & telle qu'elle eſt connue parmi nous.



ARTICLE PREMIER.

De la Musique proprement dite.

LA MUSIQUE eſt un Art qui enſeigne les propriétés des ſons capables de produire quelque mélodie & quelque harmonie.

§. I. *Origine & effets merveilleux de la Muſique.*

QUELQUES Auteurs prétendent que ce ſont les oiſeaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faiſant remarquer par leur ramage & leurs gazouillemens combien les différentes inflexions & les divers tons de la voix ſont capables de flater agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel ſeul il doit faire remonter ſa reconnoiſſance.

L'invention de la Muſique, & des inſtrumens qui en ſont une principale partie, eſt un préſent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au ſimple don de la parole, déja bien précieux par lui-même, quelque choſe de plus vif, de plus animé, & de plus propre à produire au dehors les ſentimens de l'ame. Lorſqu'elle eſt ſaiſie & pénétrée de la vûe de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne ſuffit pas à ſes tranſports. Elle s'élance pour ainſi dire hors d'elle-même, elle ſe livre ſans meſure aux mouvemens qui l'agitent, elle anime & redouble le ton de la voix, elle répéte à divers repriſes ſes paroles ; & peu contente de tous ces efforts qui lui paroiſſent encore trop foibles, elle appelle à ſon ſecours les inſtrumens, qui ſemblent la ſoulager en donnant aux ſons une variété, une étendue, & une continuité, que la voix humaine ne peut avoir.

Voila ce qui a donné lieu à la Muſique, & ce qui l'a rendu ſi intéreſſante & ſi recommandable ; & voila ce qui montre en même tems qu'à proprement parler elle n'a de véritable uſage que pour la religion, à laquelle ſeule il appartient de cauſer à l'ame des ſentimens vifs qui la tranſ-

portent & l'enlevent, qui nourrissent sa reconnoissance & son amour, qui répondent à son admiration & à son ravissement, & qui lui fassent éprouver qu'elle est heureuse, en applaudissant, pour ainsi dire, à sa joie & à son bonheur, comme David le fait dans tous ses divins Cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer, à louer, à rendre graces, à chanter la grandeur de Dieu, & à publier ses merveilles.

Tel fut le premier usage que les hommes firent de la Musique, simple, naturelle, sans art & sans raffinement dans ces tems d'innocence & dans cette enfance du monde; & sans doute que la famille de Seth, dépositaire du vrai culte, la conserva dans toute sa pureté. Mais les enfans du siécle, plus asservis aux sens & aux passions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, & à se consoler de leurs maux, se livrérent plus promtement aux agrémens de la Musique, & furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeller leurs observations à des régles fixes, à la soutenir, à la fortifier, à la varier par le secours des instrumens.

En effet l'Ecriture Sainte place l'origine de cette sorte *Gen. 4. 21.* de Musique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, & lui donne pour Auteur Jubal l'un des descendans de ce chef des impies. Aussi voions-nous que c'est ordinairement aux objets des passions que la Musique est asservie. Elle sert à les embellir, à les agrandir, à les rendre plus touchans, à les faire pénétrer jusqu'au fond de l'ame par un nouveau plaisir, à la rendre captive des sens, à la faire habiter toute entiére dans ses oreilles, à lui inspirer une nouvelle pente à chercher hors d'elle sa consolation, & à lui communiquer une nouvelle aversion pour les réflexions utiles & pour l'attention à la vérité. L'abus de la Musique, presqu'aussi ancien que son invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais il ne faut pas faire retomber ce reproche sur la Musique même. *Plut. de Music. pag. 1146.* Car, comme l'observe Plutarque sur le sujet que je traite, en général tout homme de bon sens n'imputera jamais aux sciences mêmes l'abus que quelques-uns en font: il ne s'en prendra qu'aux dispositions vicieuses de ceux qui les corrompent.

Cet exercice a fait dans tous les tems le plaisir de toutes les nations, des plus barbares comme de celles qui se piquoient le plus de politesse. Et il faut avouer que [a] l'Auteur de la nature a mis dans l'homme un goût & un panchant secret pour le chant & l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux. Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice, & la plus légére chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues. La cadence harmonieuse avec laquelle les forgerons frapent sur l'enclume le fer brulant, semble donner de la légereté à la masse pesante de leurs marteaux. Il n'est pas jusqu'aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une sorte de soulagement dans cette espéce de concert que forme leur mouvement nombreux & uniforme. [b] Les Anciens se servoient avantageusement des instrumens de Musique, comme on le fait encore aujourd'hui, pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combattans; & Quintilien attribue en partie la réputation de la milice Romaine à l'effet que produisoit sur les Légions le son guerrier des cors & des trompettes.

J'ai dit que la Musique étoit en usage chez toutes les nations: mais ce sont les Grecs sur tout qui l'ont mise en honneur, & qui, par le cas qu'ils en faisoient, l'ont portée à un haut degré de perfection. C'étoit [c] un mérite pour les plus grands hommes de s'y distinguer, & une sorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer sur ce point leur ignorance. Nul héros n'a plus illustré la Gréce qu'Epaminondas: on comptoit au nombre de ses belles

a Atque eam (Musicam) natura ipsa videtur ad tolerandos faciliùs labores velut muneri nobis dedisse. Si quidem & remiges cantus hortatur: nec solùm in iis operibus, in quibus plurium conatus præcunte aliqua jucunda voce conspirat; sed etiam singulorum fatigatio quamlibet se rudi modulatione solatur. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

b Duces maximos & fidibus & tibiis cecinisse traditum, & exercitus Lacedæmoniorum musicis accensos modis. Quid autem aliud in nostris Legionibus cornua ac tubæ faciunt? quorum concentus, quanto est vehementior, tanto Romana in bellis gloria ceteris præstat. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

c Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus. Igitur Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ, fidibus præclarè cecinisse.

qualités d'avoir sû danser avec grace, & toucher les instrumens avec habileté. Plusieurs années auparavant, le refus que fit Thémistocle dans un repas de jouer quelque air sur la lyre, lui attira des reproches, & ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la Musique, passoit dans ces tems pour un défaut d'éducation.

Aussi les plus célébres Philosophes qui nous ont laissé des Traités sur la Politique, comme Platon & Aristote, recommandent en particulier qu'on ait grand soin de faire apprendre la Musique aux jeunes gens. Elle faisoit, chez les Grecs, une partie essentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaison nécessaire avec cette partie de la Grammaire que l'on appelle *Prosodie*, qui roule sur la longueur ou briéveté des syllabes dans la prononciation, sur la mesure des vers, sur leur rhythme ou cadence, & principalement sur la maniére d'accentuer les mots, les Anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile, selon Plutarque, que la Musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre.

Plut. de Music. pag. 1140.

Il s'en faut bien que la Musique fût autant estimée des Romains dans les beaux tems de la République. Elle passoit alors pour peu honorable, comme l'observe Cornélius Népos, en faisant remarquer le différent goût des nations sur plusieurs matiéres. Le reproche que fait Salluste à une Dame Romaine, de savoir mieux danser & chanter qu'il ne convenoit à une femme d'honneur & de probité, *saltare & psallere elegantiùs quàm necesse est probæ*, marque assez ce que les Romains pensoient de la Musique. Pour la danse, ils en avoient une étrange idée, jusqu'à dire que,

In Præfat.

In bello Catilin.

diciturː Themistoclesque, aliquot antè annis, cùm in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior. Ergo in Græcia musici floruerunt, discebantque id omnes; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrina putabatur. *Cic. Tusc. 1. n. 4.*

In ejus (Epaminondæ) virtutibus commemorabatur, saltasse eum commodè, scienterque tibiis cantasse. *Corn. Nep. in Præfat.*

pour en faire usage, il faloit ou être ivre, ou avoir perdu la raison : *Nemo saltat ferè sobrius, nisi fortè insanit.* Telle étoit la sévérité Romaine, jusqu'à ce que le commerce avec les Grecs, & encore plus les richesses & l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs. *Cic. in orat. pro Muren. n. 13.*

Les Anciens attribuoient à la Musique de merveilleux effets, soit pour exciter ou réprimer les passions, soit pour adoucir les mœurs, & humaniser des peuples naturellement sauvages & barbares.

Pythagore [a] voiant de jeunes gens, échaufés des vapeurs du vin, & animés de plus par le son d'une flute dont on jouoit sur le mode Phrygien, près de faire violence à une chaste maison, rendit à ces jeunes gens leur tranquillité & leur bon sens, en ordonnant à la Musicienne de changer de mode, & de jouer plus gravement, suivant la cadence marquée par le pié appellé *Spondée*.

Galien met une histoire presque toute pareille sur le compte d'un Musicien de Milet, nommé Damon. Ce sont de jeunes gens ivres, qu'une joueuse de flute a rendu furieux en jouant sur le mode Phrygien, & qu'elle radoucit par l'avis de ce même Damon, en passant du mode Phrygien au Dorien. *De placit. Hipp. & Plat. lib. 5. cap. 6*

Nous apprenons de Dion Chrysostôme, & de quelques autres, que le Musicien Timothée, jouant un jour de la flûte devant Alexandre le Grand sur le mode appellé Ὄρθιος, qui étoit un mode guerrier, ce Prince courut aux armes aussitôt. Plutarque dit presque la même chose du joueur de flute Antigénide, qui, dans un repas, agita de telle maniére ce même Prince, que, s'étant levé de table comme un forcené, il se jetta sur ses armes, & mélant leur cliquetis au son de la flute, peu s'en falut qu'il ne chargeât les convives. *Orat. 1. de regn. inst.* *De fortun. Alex. p. 335.*

Parmi les effets merveilleux de la Musique, on ne peut rien citer peutêtre de plus frapant, ni de mieux attesté, que ce qui regarde les Arcadiens. Polybe, historien sage, *Polyb. lib. 4. pag. 289-291.*

a Pythagoram accepimus, concitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes, jussa mutare in spondeum modos tibicina, composuisse. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

exact, & qui mérite toute créance, est mon garant. J'abrégerai seulement son récit & ses réflexions.

L'étude de la Musique, dit-il, a son utilité pour tout le monde, mais elle est absolument nécessaire aux Arcadiens. Ces peuples, en établissant leur République, quoique d'ailleurs très austéres dans leur genre de vie, ont donné à la Musique un si grand crédit, que non seulement ils enseignent cet art aux enfans, mais qu'ils contraignent même les jeunes gens de s'y appliquer jusqu'à l'âge de trente ans. Ce n'est point une honte parmi eux, que l'aveu d'ignorer les autres arts: mais c'est un deshonneur de n'avoir point appris à chanter, & de n'en pouvoir donner des preuves dans l'occasion.

Or, dit Polybe, il me paroit que leurs premiers Législateurs, en faisant de pareils établissemens, n'ont point eu dessein d'introduire le luxe & la mollesse, mais seulement d'adoucir les mœurs féroces des Arcadiens, & d'égaier par l'exercice de la Musique leur caractére triste & mélancolique, causé sans doute en partie par la froideur de l'air qu'on respire dans presque toute l'Arcadie.

Mais les Cynéthiens aiant négligé ce secours, dont ils avoient d'autant plus besoin qu'ils habitent la partie la plus rude & la plus sauvage de l'Arcadie, soit pour l'air, soit pour le climat, sont enfin devenus si féroces & si barbares, qu'il n'y a nulle ville en Gréce où l'on ait commis des crimes aussi grands & aussi fréquens, que dans celle de Cynéthe.

Polybe termine ce récit, en avertissant qu'il y a si fort insisté pour deux raisons. La premiére, pour empécher que quelqu'un des peuples d'Arcadie, sur le faux préjugé que l'étude de la Musique n'est parmi eux qu'un amusement superflu, ne vienne à négliger cette partie de leur discipline. La seconde, pour engager les Cynéthiens à donner la préférence à la Musique, si jamais Dieu, (l'expression est remarquable) si jamais Dieu leur inspire de s'appliquer aux arts qui humanisent les peuples. Car c'est la seule voie, par laquelle ils puissent dépouiller leur ancienne férocité.

Je ne sai pas s'il est possible de rien trouver dans toute l'antiquité qui égale l'éloge que fait ici Polybe de la Musique:

Musique : & l'on sait quel homme c'étoit que Polybe. Joignons-y ce qu'en ont dit les deux plus grandes lumiéres de la philosophie ancienne, Platon & Aristote, qui en recommandent souvent l'étude, & en relevent beaucoup les avantages. Peut-on desirer un témoignage plus authentique & plus favorable ? Mais, afin que l'autorité de ces grands hommes ne nous en impose point, je dois marquer ici de quel genre de Musique ils entendent parler. Quintilien, qui pensoit comme eux sur cet article, nous expliquera leur sentiment: c'est dans un chapitre, où il avoit fait un magnifique éloge de la Musique. » Quoique les » exemples que j'ai cites, dit-il, fassent assez voir quelle » sorte de Musique j'approuve, je croi pourtant devoir » déclarer ici que ce n'est point celle dont retentissent au- » jourd'hui nos théatres, & qui, par ses airs efféminés & » lascifs n'a pas peu contribué à éteindre & à étoufer en » nous ce qui pouvoit nous rester encore de force & de » vertu : « *Apertiùs profitendum puto, non hanc à me præcipi, quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.* » Quand je recommande donc la Musique, c'est » celle dont des hommes pleins d'honneur & de courage » se servoient pour chanter les louanges de leurs sembla- » bles. Je ne prétens point parler non plus de ces instru- » mens dangereux, dont les sons languissans portent la » mollesse & l'impureté dans l'ame, & qui doivent être en » horreur à tout ce qu'il y a de personnes bien nées. Mais » j'entens cet art agréable d'aller au cœur par le moien » de l'harmonie, pour exciter les passions ou pour les ap- » paiser conformément au besoin & à la raison.

Quintil. lib. 1. cap. 10.

C'est cette sorte de Musique, dont les plus grands Philosophes & les plus sages Législateurs chez les Grecs faisoient tant de cas, parce qu'elle apprivoise les esprits sauvages, qu'elle adoucit la rudesse & la dureté des caractéres, qu'elle polit les mœurs, qu'elle rend les esprits plus capables de discipline, qu'elle lie la société d'une maniére douce & agréable, & qu'elle donne de l'horreur de tous les vices qui portent à la dureté, à l'inhumanité, à la férocité.

Elle n'est pas même inutile pour le corps, & contribue à la guérison de certaines maladies. Ce que l'on raconte des effets de la Musique sur ceux qui ont été mordus de la Tarentule, paroitroit incroiable, s'il n'étoit appuié sur des témoignages, ausquels on ne peut pas raisonnablement refuser sa croiance.

Mémoires de l'Académ. des Sciences. an. 1702.

La Tarentule est une grosse araignée à huit yeux, & à huit pattes. Elle ne se trouve pas seulement vers Tarento, d'où elle a pris son nom, ou dans la Pouille: il y en a dans plusieurs autres endroits de l'Italie, & dans l'île de Corse.

Peu de tems après qu'on a été mordu d'une Tarentule, il survient à la partie une douleur très aiguë, & peu d'heures après un engourdissement. On tombe ensuite dans une profonde tristesse, on a peine à respirer, le poux s'affoiblit, la vûe se trouble & s'égare, enfin on perd la connoissance & le mouvement, & on meurt à moins que d'être secouru. La Médecine emploie pour la guérison de cette maladie quelques remédes, qui seroient inutiles, si la Musique ne venoit à son secours.

Lorsqu'un homme mordu est sans mouvement & sans connoissance, un Joueur d'instrumens essaie différens airs; &, lorsqu'il a rencontré celui dont les tons & la modulation conviennent au malade, on voit que celui-ci commence à faire quelque léger mouvement, qu'il remue d'abord les doits en cadence, ensuite les bras & les jambes, peu-à-peu tout le corps; & enfin il se leve sur ses piés, & se met à danser, en augmentant toujours d'activité & de force. Il y en a tel qui danse six heures sans se reposer. Après cela on le met au lit, & quand on le croit assez remis de sa premiére danse, on le tire du lit par le même air pour une danse nouvelle. Cet exercice dure plusieurs jours, tout au plus six ou sept, jusqu'à ce que le malade se trouve fatigué, & hors d'état de danser davantage, ce qui annonce sa guérison. Car, tant que le venin agit sur lui, il danseroit, si l'on vouloit, sans aucune discontinuation, & enfin il mourroit d'épuisement de forces. Le malade qui commence à se sentir las, reprend peu-à-peu la connoissance & le bon sens, & revient comme d'un

profond sommeil, sans se souvenir de ce qui s'est passé pendant son accès, non pas même de sa danse. Le fait est singulier, mais très certain: c'est aux Médecins à en expliquer la cause.

§. II. *Auteurs qui ont inventé ou perfectionné la Musique & les instrumens.*

LES HISTORIENS profanes attribuent la découverte des premiéres régles de la Musique à leur Mercure fabuleux, d'autres à Apollon, d'autres à Jupiter même. Ils ont voulu par là, sans doute, nous faire entendre que l'invention d'un art si utile, ne pouvoit être attribuée qu'aux dieux, & qu'on avoit tort d'en faire honneur à quelque homme que ce fût. *Plut. de Mus. pag. 1135.*

Le traité de Plutarque sur la Musique, expliqué & éclairci par les savantes remarques de Mr Burette, me fournira la plus grande partie de ce que j'ai à dire sur l'histoire de ceux qui passent pour avoir le plus contribué à la perfection de cet art. Je me contenterai d'indiquer simplement les plus anciens, qui ne sont presque connus que dans la Fable, sans m'attacher à l'ordre des tems.

AMPHION.

AMPHION est regardé par quelques-uns comme l'inventeur de la * *Cithare* ou Lyre, car ces deux instrumens étoient peu différens, comme je le marquerai dans la suite, & souvent les Auteurs les confondent. On conjecture que la fable de Thébes bâtie au son de la Lyre d'Amphion, est postérieure au tems d'Homére, qui n'en parle point, & qui n'auroit pas manqué d'en orner son poéme s'il l'eût connue.

Amphion eut pour contemporains *Linus*, *Anthès*, *Piérius*, *Philammon*. Ce dernier fut pere du fameux *Thamyris*, la plus belle voix de son tems, le rival des Muses même,

* *J'appellerai toujours ainsi cet instrument, parce que notre* Guitare *qui en a tiré son nom, en est tout-à-fait différente.*

& qui aiant été livré à la vengeance de ces déesses, pour peine de son audace perdit la vûe, la voix, l'esprit, & même l'usage de sa Lyre.

ORPHÉE.

LA REPUTATION d'Orphée étoit florissante dès le tems de l'expédition des Argonautes, du nombre desquels il fut, c'est-à-dire avant la guerre de Troie. Il avoit eu pour maître dans la Musique *Linus*, aussi bien qu'Hercule. L'histoire d'Orphée est connue de tout le monde.

HYAGNIS.

ON PRETEND qu'Hyagnis fut le plus ancien joueur de flute. Il fut pere de *Marsyas*, à qui l'invention de la flute est aussi attribuée. Ce dernier osa provoquer Apollon, qui ne demeura vainqueur dans ce combat qu'en joignant sa voix au son de sa Lyre. Le vaincu fut écorché tout vif.

OLYMPE.

IL Y A EU deux Olympes, l'un & l'autre fameux joueurs de flute. Le plus ancien, Mysien d'origine, vivoit avant la guerre de Troie. Il étoit disciple de Marsyas. Il excelloit aussi dans l'art de toucher les instrumens à cordes. *Suidas.*

Id. Le second Olympe étoit Phrygien, & florissoit du tems de Midas.

DÉMODOQUE. PHÉMIUS.

Plut. HOMERE parle avec éloge de ces deux Musiciens en plusieurs endroits de l'Odyssée. Démodoque avoit composé deux poémes: l'un sur la prise de Troie, l'autre sur les noces de Vénus & de Vulcain. Homére les lui fait chanter l'un & l'autre chez Alcinoüs roi des Phéaciens en présence d'Ulysse. Il parle de Phémius comme d'un chantre inspiré des dieux mêmes. C'est lui qui par le chant de ses poësies mises en musique, & accompagnées des sons de sa

Lyre, égaie ces festins où les poursuivans de Pénélope emploient les journées entiéres.

L'auteur de la vie d'Homére attribuée à Hérodote, assure que Phémius s'établit à Smyrne; qu'il y enseigna la Grammaire & la Musique à la jeunesse, & qu'il y épousa Crithéïde, qui d'un commerce illégitime avoit eu pour fils Homére même, à l'éducation duquel ce beau-pere donna ses soins, après l'avoir adopté.

TERPANDRE.

Les Auteurs ne sont point d'accord entr'eux sur la patrie de Terpandre, ni sur le tems où il a vécu. Eusébe le place dans la XXXIII[e] Olympiade. Cette époque doit être avancée; s'il est vrai que ce Poéte Musicien fut le premier qui remporta le prix aux jeux Carniens, institués à Lacédémone seulement dans la XXVI[e] Olympiade. An. M. 3356. *Athen. lib. 14. pag. 635.* An. M. 3328.

Outre cette victoire, qui fit grand honneur à l'habileté de Terpandre dans la poésie musicale, il signala encore ce même art en d'autres occasions des plus importantes. On a fort parlé de la sédition qu'il fut calmer à Lacédémone par ses chants mélodieux accompagnés des sons de la cithare. Il remporta aussi quatre fois de suite le prix aux jeux Pythiques. *Plut. p. 1146.* *Id. pag. 1132.*

Il paroit que l'ancien Olympe & Terpandre, aiant trouvé, dans leur jeunesse, la Lyre montée seulement de trois ou quatre cordes, s'en servirent telle qu'ils la trouvérent alors, & s'y distinguérent par le charme de leur exécution. Dans la suite, pour perfectionner cet instrument, ils y firent des additions l'un & l'autre, sur tout Terpandre, qui y fit entrer jusqu'à sept cordes.

Ce changement déplut fort aux Lacédémoniens, chez qui il étoit défendu très expressément de rien changer dans l'ancienne Musique, & d'y rien innover. Plutarque raporte que Terpandre fut condanné à l'amende par les Ephores pour avoir augmenté d'une seule corde le nombre de celles qui composoient la Lyre ordinaire; & que la sienne fut pendue à un clou. D'où il s'ensuivroit que la Lyre de ce tems-là étoit déja montée de six cordes. *Plut. de Lacon instit. pag. 238.*

Plut. de Musi c. p. 1132. Par ce qu'on lit dans Plutarque, il paroit que Terpandre composoit d'abord des poésies Lyriques d'une certaine mesure, propres à être chantées & accompagnées de la Cithare. Ensuite il mettoit ces poésies en musique, de façon que celle-ci pût s'accommoder au jeu de la cithare, qui alors ne rendoit précisément que les mêmes sons chantés par la voix du Musicien. Enfin Terpandre notoit cette musique sur les vers mêmes de chacun des cantiques de sa composition, & quelquefois il en faisoit autant pour les poésies d'Homére : après quoi il étoit en état de les exécuter lui-même, ou de les faire exécuter dans les jeux publics.

On proposoit des prix de Poésie & de Musique, car l'une n'alloit guére sans l'autre, dans les quatre grands Jeux de la Gréce, sur tout dans les Pythiques, dont ils faisoient la premiére & la plus considérable partie. La même chose se pratiquoit aussi dans plusieurs autres villes du même pays, où l'on célébroit de pareils Jeux avec une grande solennité, & un grand concours de Spectateurs.

PHRYNIS.

PHRYNIS étoit de Mityléne, capitale de l'île de Lesbos. Il fut l'écolier d'Aristoclite pour la Cithare, & il ne pouvoit tomber en meilleures mains ; ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre. On dit qu'il fut le premier qui remporta le prix de cet instrument aux Jeux des Panathénées célébrés à Athénes la 4e année de
AN. M. 3547. la LXXXe Olympiade. Il n'eut pas le même bonheur, lorsqu'il disputa ce prix contre le Musicien Timothée.

On doit regarder Phrynis comme l'auteur des premiers changemens arrivés dans l'ancienne Musique, par raport au jeu de la Cithare. Ces changemens consistoient, en premier lieu dans l'addition de deux nouvelles cordes aux sept qui composoient cet instrument avant lui ; en second lieu dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus cette ancienne simplicité noble & mâle. Aristophane lui en fait un reproche dans la Comédie des *Nuées*, où la Justice parle ainsi de l'ancienne éducation des jeunes gens. *Ils*

alloient ensemble chez le Joueur de Cithare ... où ils apprenoient à chanter l'Hymne de la redoutable Pallas, ou quelque autre cantique, entonnant les sons conformément à l'harmonie qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'avisoit de chanter d'une manière bouffonne, ou de mêler dans son chant quelque inflexion de voix semblable à celles qui régnent aujourd'hui dans les airs de Phrynis, on le châtioit sévérement.

Phrynis s'étant présenté pour quelques Jeux publics à Lacédémone avec sa Cithare à neuf cordes, l'Ephore Ecprépès se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en haut ou celles d'en bas. Timothée, peu de tems après, s'étant trouvé en pareil cas aux Jeux Carniens, les Ephores en usérent de même à son égard. *Plut. in Agide, pag. 799.*

TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, Poéte-Musicien des plus célèbres, naquit à Milet, ville Ionienne de Carie, la 3e année de la LXXXIIIe Olympiade. Il florissoit en même tems qu'Euripide & Philippe de Macédoine. Il excelloit dans la poésie Lyrique & Dithyrambique. AN. M. 3558.

Il s'appliqua particuliérement à la Musique, & à toucher la Cithare. Ses premiers essais ne réussirent pas, & il fut sifflé de tout le peuple. Un si triste succès étoit capable de le décourager pour toujours; & il songeoit en effet à renoncer absolument à un art, pour lequel il ne se croioit point né. Euripide le desabusa de cette fausse pensée, & lui rendit le courage, en lui faisant espérer un succès éclatant pour l'avenir. Plutarque, en raportant ce fait, auquel il joint les exemples de Cimon, de Thémistocle, de Démosthéne, qui furent aussi ranimés par de semblables conseils, remarque avec raison que c'est rendre un grand service au public que d'encourager ainsi de jeunes gens en qui l'on reconnoit un fond d'esprit & d'heureux talens, & d'empêcher qu'ils ne se rebutent pour quelques fautes qu'ils auront pu commettre dans un âge sujet à des écarts, ou pour quelques mauvais succès *Plut. in Moral. pag. 795.*

qu'ils auront eus d'abord dans l'exercice de leur profeſſion.

Euripide ne s'étoit pas trompé dans ſes vûes & dans ſon eſpérance. Timothée devint le plus habile joueur de Cithare de ſon tems. Il perfectionna cet inſtrument en y ajoutant, ſelon Pauſanias, quatre cordes; ou ſelon Suidas, deux ſeulement, la dixiéme & la onziéme aux neuf qui compoſoient la Cithare avant lui. Les Auteurs varient extrêmement ſur cette matiére, & ſouvent même ſe contrediſent.

Lib. 3. p. 183.
In voce Τιμοθ.

Cette innovation dans la Muſique n'eut pas une approbation générale. Les Lacédémoniens la condannérent par un Decret public que Boéce nous a conſervé. Il eſt écrit dans le Dialecte du pays, dont la lettre ῥῶ, qui eſt la conſonne dominante, rend la prononciation très rude. Il commence par ces mots; ἐπεὶ δὲ Τιμόθεορ ὁ Μιλήσιορ παραγινόμενορ ἐς τὰν ἁμέτεραν πόλιν, &c. & il contient en ſubſtance: Que Timothée de Milet étant venu dans leur ville, avoit marqué faire peu de cas de l'ancienne muſique, & de l'ancienne lyre: qu'il avoit multiplié les ſons de celle-là, & les cordes de celle-ci: qu'à l'ancienne maniére de chanter ſimple & unie, il en avoit ſubſtitué une plus compoſée, où il avoit introduit le genre * Chromatique: que dans ſon poéme ſur l'accouchement de Sémele il n'avoit point gardé la décence convenable: que, pour prévenir les ſuites de pareilles innovations qui ne pouvoient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, les Rois & les Ephores avoient réprimandé publiquement Timothée, & avoient ordonné que ſa lyre ſeroit réduite aux ſept cordes anciennes, & qu'on en retrancheroit toutes les cordes nouvellement ajoutées, &c. Cette hiſtoire ſe trouve dans Athénée, avec cette circonſtance, que comme on ſe mettoit en devoir de couper ces nouvelles cordes conformément au Decret, Timothée aiant aperçu dans ce même endroit une petite ſtatue d'Apollon, dont la lyre avoit autant de cordes que la ſienne, il la montra aux Juges, & fut renvoié abſous.

Boet. de Muſ. Lib. 1. cap. 1.

* *Il en ſera parlé dans la ſuite.*

Athen. l. 14. pag. 636.

Sa réputation lui attira un grand nombre de diſciples. On dit qu'il prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui pour apprendre à jouer de la flute (ou de la Cithare,)

Quintil. l. 2. cap. 3.

après

après avoir eu un autre maître. Sa raison étoit qu'un habile homme qui succéde à ces demi-savans a toujours deux peines pour une: celle de faire oublier au disciple ce qu'il avoit appris, qui est la plus grande; & celle de l'instruire de nouveau.

ARCHILOQUE.

ARCHILOQUE s'étoit rendu également célébre pour la Poésie & pour la Musique. J'en parlerai dans la suite sous le titre de Poéte. Ici je le considére seulement comme Musicien; & de tout ce que Plutarque en dit sous cette qualité, je ne raporterai que le seul endroit où il lui attribue *l'exécution musicale des vers Iambiques, dont les uns ne sont que se prononcer pendant le jeu des instrumens, au lieu que les autres se chantent.*

Ce passage, dit Mr Burette, nous apprend que dans la poésie Iambique il y avoit des Iambes qui n'étoient que *déclamatoires*, qui ne faisoient que se réciter ou se prononcer; & qu'il y en avoit d'autres qui se chantoient. Mais ce que ce même passage offre peutêtre de moins connu, c'est que ces Iambes *déclamatoires* étoient accompagnés des sons de la Cithare, & des autres instrumens à percussion ou à cordes. Il reste à savoir de quelle maniére s'exécutoit un tel accompagnement. Selon toutes les apparences, le joueur de Cithare ne se contentoit pas de donner au Poéte ou à l'acteur le ton général de sa déclamation, & de l'y soutenir par la monotonie de son jeu. Mais, comme le ton du Déclamateur varioit suivant les divers accens qui modifioient la prononciation de chaque mot, ensorte que cette déclamation pouvoit se noter; il faloit que l'instrument de Musique fit sentir toutes ces modifications, & marquât exactement le rhythme ou la cadence de la poésie qui lui servoit de guide, & qui, en vertu de cet accompagnement, quoique non chantée, en devenoit beaucoup plus expressive & plus affectueuse. A l'égard de la poésie *chantante*, l'instrument qui l'accompagnoit, s'y conformoit servilement, & ne faisoit entendre que les mêmes sons entonnés par la voix du Poéte-Musicien.

ARISTOXENE.

Suidas. ARISTOXENE naquit à Tarente ville d'Italie. Il étoit fils du Musicien Mnésias. Il s'appliqua également à la Musique & à la Philosophie. Il fut en premier lieu Disciple de son pere, puis du Pythagoricien Xénophile, & enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Aristoxéne vivoit donc, comme on le voit, sous Alexandre le Grand & sous ses premiers Successeurs.

De quatre cens cinquante trois volumes que Suidas dit qu'il a composés, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois Livres des *Elémens Harmoniques*; & c'est le plus ancien Traité de Musique qui soit venu jusqu'à nous.

Heraclid. Il attaqua vivement le systême Musical de Pythagore. Ce Philosophe, en vûe d'établir une certitude & une constance invariable dans les sciences & les arts en général, & dans la Musique en particulier, essaia d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux raports infidéles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Il voulut, conformément à ce dessein, que les consonnances Musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille, qu'il regardoit comme une mesure arbitraire & trop peu certaine, ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. Aristoxéne soutint qu'aux régles Mathématiques & aux raisons des proportions, il faloit joindre le jugement de l'oreille, à laquelle il appartient principalement de régler ce qui concerne la Musique. Il attaqua encore le systême de Pythagore sur plusieurs autres points.

Sotérique, l'un des Interlocuteurs que Plutarque introduit dans son Traité sur la Musique, est persuadé que le sentiment & la raison doivent concourir dans le jugement que l'on porte sur les diverses parties de la Musique; ensorte que le premier ne prévienne point la seconde par trop de vivacité, ni ne lui manque au besoin par trop de foiblesse. Or le sens dont il s'agit ici, & qui est l'ouie, reçoit nécessairement trois impressions à la fois: celle du

ſon, celle du *tems* ou de la *meſure*, & celle de la *lettre*; le progrès deſquelles fait connoitre la *modulation*, le *rhythme*, & les *paroles*. Et comme le ſentiment ne peut apercevoir ſéparément ces trois choſes, ni les ſuivre chacune en particulier; il paroit que l'ame ſeule ou la raiſon a droit de juger de ce que cette continuité de *ſon*, de *rhythme*, & de *paroles* peut avoir de bon ou de mauvais.

§. III. *L'ancienne Muſique étoit ſimple, grave, mâle. Quand & comment elle s'eſt corrompue.*

COMME chez les Anciens la Muſique étoit, par ſon origine & par ſa deſtination naturelle, conſacrée au culte des dieux & au réglement des mœurs, ils donnoient la préférence à celle qui ſe diſtinguoit par ſa gravité & par ſa ſimplicité. L'une & l'autre dominérent lontems & par raport à la voix, & par raport aux inſtrumens de Muſique. Olympe, Terpandre, & leurs diſciples, avoient d'abord emploïé peu de cordes dans la Lyre, & peu de variété dans les chants. Cependant, dit Plutarque, tout ſimples qu'étoient les airs de ces deux Muſiciens, qui ne rouloient que ſur trois ou quatre cordes, ils faiſoient l'admiration de tous les bons connoiſſeurs.

La Cithare, très ſimple d'abord ſous Terpandre, conſerva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de compoſer à diſcrétion des airs ſur cet inſtrument, ni d'en changer le jeu, ſoit pour l'harmonie, ſoit pour la cadence; & l'on avoit grand ſoin de conſerver à chacun des anciens airs le ton ou le caractére qui lui étoient propres: d'où vient qu'on les appelloit *Nomes*, comme devant ſervir de loix & de modéles. *Νόμοι. Lex.*

L'introduction des rhythmes dans le genre Dithyrambique; la multiplication des ſons de la Flute par Laſus, de même que celle des cordes de la Lyre par Timothée; & quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide, & par Philoxéne, cauſérent une grande révolution dans l'ancienne Muſique. Les Poétes Comiques, ſur tout Phérécrate & Ariſtophane, s'en plaignirent très ſouvent & très fortement. On vit, dans leurs

piéces, la Musique personnifiée accuser avec vivacité & amertume ces Musiciens de l'avoir totalement dépravée & corrompue.

Plutarque, en plusieurs endroits de ses ouvrages, se plaint aussi de ce qu'à l'ancienne Musique, mâle, noble, & divine, & qui n'avoit rien que de grave & de majestueux, les Modernes ont substitué celle du théatre, qui n'inspire que la mollesse & le déréglement. Tantôt il allégue l'autorité de Platon, pour prouver que la Musique, mere de la consonnance, de la décence, & de l'agrément, n'a pas été donnée aux hommes par les dieux pour les seules délices, & l'unique chatouillement des oreilles; mais pour remettre l'ordre & l'harmonie dans les facultés de l'ame, souvent dérangées par l'erreur & par la volupté. Tantôt il avertit qu'on ne peut trop se précautionner contre les plaisirs dangereux d'une Musique dépravée & desordonnée, & il indique les moiens de se tenir en garde contre une pareille corruption. Il déclare ici que la Musique lascive, les chansons dissolues & licentieuses corrompent les mœurs, & que les Musiciens & les Poétes doivent emprunter de gens sages & vertueux les sujets de leurs compositions. Là il cite le témoignage de Pindare, qui assure que Dieu fit entendre à Cadmus une Musique sublime & réguliére, fort différente de cette Musique doucereuse, molle, délicate, qui s'est mise en possession des oreilles humaines. Enfin, il s'explique là dessus encore plus précisément au IXe Livre de ses *Symposiaques*. » La Musique » dépravée qui régne aujourd'hui, dit-il, en faisant tort » à tous les Arts qui en dépendent, a plus endommagé la » Danse qu'aucun autre. Car, celle-ci s'étant associée à je » ne sai quelle Poésie triviale & vulgaire, après avoir fait » divorce avec l'ancienne qui étoit toute divine, elle s'est » emparée de nos théatres, où elle fait triompher l'admiration la plus extravagante: ensorte qu'exerçant une » espéce de tyrannie, elle est venue à bout de s'assujettir » une Musique de très petite valeur. Mais en même tems » elle a véritablement perdu toute l'estime de ceux que » leur esprit & leur sagesse font regarder comme des » hommes divins. « Je laisse aux Lecteurs le soin d'appli-

De superst. pag. 167.

Symp. lib. 7. pag. 704.

De audit. poet. pag. 19.

De Pyth. orac. p. 397.

Pag. 748.

quer à notre tems ce que Plutarque dit du sien, au sujet de la Musique & du Théatre.

Il n'est pas étonnant que Plutarque se plaigne ainsi de la dépravation qui s'étoit généralement glissée dans la Musique de son tems, & qui l'avoit si fort avilie. Avant lui, Platon, Aristote, & leurs Disciples avoient fait la même plainte; & cela dans un siécle si favorable à la perfection de tous les beaux Arts, & si fécond en grands hommes de toute espéce. Comment s'est-il pu faire, que lors même que l'on cultivoit avec tant de succès l'Eloquence, la Poésie, la Peinture, la Sculpture, la Musique, pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention, se soit tellement dégradée? Sa grande liaison avec la Poésie en a été la principale cause, & l'on peut dire que ces deux sœurs ont eu à peu près la même destinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avoient pour but que d'instruire en divertissant, & d'exciter des mouvemens également utiles au culte des dieux & au bien de la société. Pour cela elles emploioient les expressions, les tours, les rhythmes ou cadences les plus convenables. La Musique en particulier, toujours simple, toujours pleine de noblesse & de décence, se contenoit dans les bornes que lui avoient prescrit les grands maîtres, & sur tout les Philosophes & les Législateurs, qui étoient la plupart & Poétes & Musiciens. Mais les spectacles du théatre, & le culte de certaines divinités, de Bacchus entr'autres, dérangérent fort, dans la suite des tems, de si sages réglemens. Ils firent naître la Poésie Dithyrambique, Poésie des plus licentieuses dans l'expression, dans le rhythme, dans les sentimens. Il lui falut une Musique de même genre, & par conséquent fort éloignée de cette noble simplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduisirent à l'excès, & donnérent lieu aux justes plaintes des personnes les plus habiles & du meilleur goût en ce genre.

§. IV. *Différens genres & différens modes de la Musique ancienne. Maniére de noter les chants.*

POUR DIRE un mot en général de la Musique ancienne, & en donner une légére idée, il faut savoir qu'il y a trois sortes de Symphonies: la vocale, l'instrumentale, & celle que forme l'union des voix & des instrumens. Les Anciens ont connu ces trois sortes de Symphonies ou de concerts.

Il faut encore remarquer que la Musique ne reconnoissoit d'abord que trois modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le *Dorien*; le plus aigu étoit le *Lydien*; le *Phrygien* tenoit le milieu entre les deux précédens: ensorte que le mode *Dorien* & le *Lydien* comprenoient entr'eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l'*Ionien* & l'*Eolien*; dont le premier fut inséré entre le *Dorien* & le *Phrygien*, le second entre le *Phrygien* & le *Lydien*. On ajouta encore de nouveaux modes, qui tiroient leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition ὑπὲρ, *Sur*, pour ceux d'enhaut, & la préposition ὑπὸ, *Sous*, pour ceux d'en bas. L'*hyperdorien*, l'*hypérionien*, &c. L'*hypodorien*, l'*hypoïonien*, &c.

Dans quelques Livres du plainchant moderne, & à la fin de quelques Breviaires, on a raporté à ces différens modes, les différens tons qui sont en usage dans les chants de l'Eglise. Le premier & le second ton appartiennent au mode Dorien: les troisiéme & quatriéme au mode Phrygien: les autres au mode Lydien & Mixolydien.

Le chant de l'Eglise est dans le genre Diatonique, qui est le plus grave, & qui convient le mieux au culte divin.

Je reviens à la première division. La Symphonie vocale suppose nécessairement plusieurs voix, parce qu'une seule personne ne peut chanter en même tems diverses parties. Lorsque plusieurs voix concertoient ensemble, elles chantoient ou à l'unisson, ce qui s'appelloit *Homopholie*; ou à l'octave, & même à la double octave, & cela se nommoit

Antiphonie. On conjecture aussi qu'il y avoit une troisiéme maniére en usage parmi les Anciens, qui consistoit à chanter à la tierce.

La Symphonie instrumentale, chez les Anciens, recevoit les mêmes différences que la vocale, c'est-à-dire que plusieurs instrumens pouvoient concerter ensemble à l'unisson, à l'octave, & à la tierce.

Pour avoir tous les accords de Musique sur deux cordes d'instrument, de même matiére, également grosses, & également tendues, il n'y a qu'à faire que leurs longueurs soient l'une à l'autre dans de certains raports de nombre. Par exemple, si les deux cordes sont égales en longueur, elles sont à l'unisson : si elles sont comme 1 à 2, elles donnent l'octave : si elles sont comme 2 à 3, c'est la Quinte : comme 3 à 4, c'est la Quarte : comme 4 à 5, c'est la Tierce majeure, &c.

Il y avoit même parmi les Anciens, ainsi que parmi nous, quelques instrumens, sur lesquels un Musicien seul pouvoit exécuter une sorte de concert. Telles étoient la double Flute & la Lyre.

Le premier de ces instrumens étoit composé de deux Flutes, unies de maniére qu'elles n'avoient ordinairement qu'une embouchure commune pour les deux tuyaux. Ces Flutes étoient ou égales, ou inégales, soit pour la longueur, soit pour le diamétre ou la grosseur. Les Flutes égales rendoient un même son : les inégales rendoient des sons différens, l'un grave, l'autre aigu. La Symphonie, qui résultoit de l'union des deux Flutes égales, étoit ou à l'unisson, lorsque les deux mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute ; ou à la tierce, lorsque les deux mains touchoient différens trous. La diversité des sons, produite par l'inégalité des Flutes, ne pouvoit être que de deux espéces, suivant que ces Flutes étoient à l'octave, ou seulement à la tierce : & dans l'un & l'autre cas, les mains du joueur touchoient en même tems les mêmes trous sur chaque Flute, & formoient par conséquent un concert ou à l'octave, ou à la tierce.

Par la Lyre on entend ici généralement tout instrument de Musique, dont les cordes sont tendues à vuide.

Les Anciens avoient plusieurs instrumens de ce genre ; qui différoient entr'eux par leur figure, par leur grandeur, ou par le nombre de leurs cordes ; & ausquels ils donnoient divers noms, quoiqu'ils les aient souvent pris l'un pour l'autre. Les principaux étoient. 1°. la *Cithare*, Κιθάρα, d'où dérive notre terme françois *Guitarre*, qui désigne un instrument tout différent. 2°. la *Lyre*, Λύρα, autrement appellée χέλυς, & en latin *Testudo*, parce que sa base ressembloit à l'écaille d'une tortue, animal, dont la figure (dit-on) avoit donné la premiére idée de cet instrument. 3°. le Τρίγωνον, ou l'instrument triangulaire, qui seul a passé jusqu'à nous sous le nom de *Harpe*.

La Lyre, comme je l'ai déja dit, a fort varié pour le nombre des cordes. Celle d'Olympe & de Terpandre n'en avoit d'abord que trois, dont ces Musiciens savoient diversifier les sons avec tant d'art, que, s'il en faut croire Plutarque, ils l'emportoient de beaucoup sur ceux qui jouoient d'une Lyre plus composée. En ajoutant une quatriéme corde à ces trois premiéres, on rendit le * *Tétracorde* complet ; & c'étoit la différente maniére dont on accordoit ces quatre cordes, qui constituoit les trois genres *Diatonique*, *Chromatique*, & *Enharmonique*. Le genre *Diatonique* appartient à la Musique commune & ordinaire. Dans le genre *Chromatique*, la Musique étoit plus molle par l'affoiblissement des sons qu'on baissoit d'un demi ton, & dont on étoit averti par une marque colorée, d'où est venu le nom de Chromatique, du mot grec χρῶμα, *couleur*. Ce qu'on appelle aujourd'hui le B mol, appartient à la Musique Chromatique. Dans la Musique Enharmonique au contraire on élevoit les sons d'un demi ton, ce qu'on marquoit, comme on fait encore aujourd'hui, par une diése. Dans la Musique *Diatonique*, le chant ne pouvoit pas faire ses progressions par des intervalles moindres que les sémi-tons majeurs. La modulation de la Musique *Chromatique* emploioit les sémi-tons mineurs. Dans la Musique *Enharmonique* la progression du chant se pouvoit faire par des quarts de ton.

Plut. de Musf. pag. 1137.

* *Un passage d'Horace, diversement expliqué par M. Dacier & par le Pere Sanadon, a donné lieu à de savantes Dissertations sur l'instrument appellé* Tétracorde.

Macrobe,

Macrobe, parlant de ces trois genres, dit que l'Enharmonique n'eſt plus en uſage à cauſe de ſa difficulté: que le Chromatique eſt décrié, parce que la Muſique, en ce genre, eſt trop molle & trop efféminée: & que le Diatonique tient le milieu entre les deux. *Lib. 2. in Somn. Scipion. cap. 4.*

L'addition d'une cinquiéme corde produiſit le *Pentacorde*. La Lyre à ſept cordes, ou l'*Heptacorde*, a été la plus en uſage & la plus célébre de toutes. Cependant, quoiqu'on y trouvât les ſept voix de la Muſique, l'octave y manquoit encore. Simonide l'y mit enfin, ſelon Pline, en y ajoutant une huitiéme corde. Lontems après lui, Timothée Miléſien, qui vivoit ſous Philippe roi de Macédoine vers la CVIII[e] Olympiade, multiplia, comme nous l'avons obſervé, les cordes de la Lyre juſqu'au nombre de onze. Ce nombre fut encore porté plus loin. *Plin. lib. 7. cap. 56. Plut. de Muſ. pag. 1141.*

La Lyre à trois ou quatre cordes n'étoit ſuſceptible d'aucune Symphonie. On pouvoit, ſur le *Pentacorde*, jouer deux parties à la tierce l'une de l'autre. Plus le nombre des cordes ſe multiplioit ſur la Lyre, plus on trouvoit de facilité à compoſer ſur cet inſtrument des airs, qui fiſſent entendre en même tems différentes parties. La queſtion eſt de ſavoir ſi les Anciens ont profité de cet avantage.

Cette queſtion, agitée depuis environ deux ſiécles au ſujet de l'ancienne Muſique, & qui conſiſte à ſavoir ſi les Grecs & les Romains ont connu en ce genre ce qu'on appelle *contrepoint*, ou concert à pluſieurs parties, a produit divers écrits pour & contre. Le plan de mon Ouvrage me diſpenſe d'entrer dans l'examen de cette difficulté, dont j'avoue d'ailleurs que je ne ſuis point capable.

Il n'eſt pas inutile de ſavoir comment les Anciens notoient leurs chants. Chez eux le Syſtéme général de la Muſique étoit diviſé en dix-huit ſons, dont chacun avoit ſon nom particulier. Ils avoient inventé des caractéres qui marquoient chaque ton: σημεῖα, *des ſignes*. Toutes ces figures étoient compoſées d'un monogramme, formé de la premiére lettre du nom particulier de chacun des dix-huit ſons du Syſtéme général. Ces ſignes, qui ſervoient dans la Muſique vocale & dans l'inſtrumentale, s'écrivoient au-deſſus des paroles, & ils y étoient rangés ſur *Martian. Capel. de nupt. Philol.*

deux lignes, dont la supérieure étoit pour le chant, & l'inférieure pour l'accompagnement. Ces lignes n'avoient guéres plus d'épaisseur que des lignes d'écriture ordinaire. Nous avons encore quelques manuscrits grecs, où ces deux espéces de notes se trouvent écrites de la maniére que je viens d'exposer. On en a tiré les * Hymnes à Calliope, à Némésis, & à Apollon, aussibien que la strophe d'une des Odes de Pindare. Mr Burette nous a donné tous ces morceaux avec la note antique & la note moderne.

** Ces Hymnes étoient d'un Poëte, nommé Denys, peu connu d'ailleurs.*

Mémoires de l'Académie des Belles-Lettr. Tom. V.

On s'est servi des caractéres inventés par les Anciens pour écrire les chants musicaux, jusques dans l'onziéme siécle, que Gui d'Arezzo trouva l'invention de les écrire, comme on le fait aujourd'hui, avec des notes placées sur différentes lignes, de maniére que la position de la note en marque l'intonation. Ces notes ne furent d'abord que des points, où il n'y avoit rien qui en marquât la durée. Mais Jean de Meurs, né à Paris, & qui vivoit sous le régne du Roi Jean, trouva le moien de donner à ces points une valeur inégale par les différentes figures de rondes, de noires, de croches, de doubles-croches, & autres qu'il inventa, & qui ont été adoptées par les Musiciens de toute l'Europe.

En 1350.

§. V. *S'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne.*

LA FAMEUSE querelle au sujet des Anciens & des Modernes s'est fort échaufée à cette occasion, parce que, si la Musique ancienne a ignoré le *contrepoint*, on prétend que c'est un titre incontestable de préférence pour la moderne. Je ne sai, en supposant même le fait, qui pourra bien toujours demeurer douteux, si la conséquence est si certaine. Ne se peut il pas faire que les Anciens aient porté la Musique pour tout le reste à un degré de perfection où les Modernes n'aient pu atteindre, comme cela est arrivé en d'autres Arts? (je ne dis pas que cela soit, je ne parle que de la possibilité;) pour lors la découverte du *contrepoint* devroit-elle donner une préférence absolue aux derniers sur les autres? Les plus habiles Peintres de l'antiqui-

té, comme Apelle, n'emploioient dans leurs tableaux que quatre couleurs. Loin que ce fût pour Pline une raison de rien diminuer de leur mérite & de leur réputation, il les en admiroit encore davantage, d'avoir laissé si loin derriére eux tous les Peintres qui les avoient suivis, quoique ceux-ci eussent mis en usage un grand nombre de nouvelles couleurs.

Il en faudra toujours revenir au fond, & examiner si en effet la Musique des derniers tems l'emporte sans contestation sur celle des Anciens: & c'est ce qu'il ne paroit pas possible de décider. Il n'en est pas de la Musique comme de la Sculpture. Dans celle-ci on peut juger le procès sur les piéces qui se produisent de part & d'autre. On a des statues & des bas reliefs de l'antiquité, dont on peut faire la comparaison avec les nôtres: & nous avons vû que Michel-Ange, sur ce point, passoit condannation, & reconnoissoit de bonne foi la supériorité des Anciens. Il n'est parvenu jusqu'à nous aucun ouvrage de la Musique ancienne qui puisse nous en faire sentir l'excellence, ni nous faire juger, sur notre expérience propre, si elle étoit aussi parfaite que la nôtre. Les merveilleux effets qu'on prétend qu'elle produisoit, ne paroissent pas des preuves fort décisives.

Il nous reste des traités Didactiques, tant grecs que latins, qui peuvent nous instruire de la théorie de cet art: mais peut-on en conclure quelque chose de bien sûr pour la pratique? Cela peut nous donner quelque jour, quelque ouverture: mais il y a bien loin des préceptes à l'exécution. De simples traités de poésie suffiroient-ils pour nous faire connoitre si les Poétes modernes doivent être préférés aux Anciens?

Dans l'incertitude qui restera toujours par raport à la question dont je parle, il y a un préjugé bien favorable pour les Anciens, qui doit au moins, ce me semble, faire suspendre le jugement. On convient que les Grecs avoient un génie merveilleusement propre pour les Arts, qu'ils les ont cultivés avec un succès extraordinaire, & qu'ils les ont portés pour la plupart à un très haut degré de perfection. Architecture, Sculpture, Peinture, on ne leur

dispute point cette louange. Or de tous ces Arts, il n'y en a aucun qui ait été cultivé si anciennement ni si généralement que la Musique. Ce n'étoient pas quelques particuliers seulement qui s'y appliquoient, comme dans les autres Arts: c'étoient généralement tous ceux qui étoient élevés avec quelque soin. L'étude de la Musique faisoit une partie essentielle de l'éducation de la Jeunesse. Elle étoit d'un usage général pour les fêtes solennelles, pour les sacrifices, & sur tout pour les repas, presque toujours accompagnés de concerts, qui en faisoient toute la joie & le principal assaisonnement. Il y avoit des disputes publiques, & des récompenses pour ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier. Elle dominoit d'une maniére particuliére dans les Chœurs & dans les Tragédies. On sait jusqu'à quelle magnificence & jusqu'à quelle perfection tout le reste fut porté à Athénes dans ces spectacles. N'y auroit-il eu que la Musique qu'on y eût négligée? Croit-on que ces oreilles Attiques, si fines & si délicates pour le son des mots dans le simple discours, le fussent moins par raport aux concerts de voix & d'instrumens qui régnoient dans ces Chœurs, & qui faisoient le plaisir d'Athénes le plus sensible & le plus ordinaire? Pour moi, je ne puis m'empécher de croire que les Grecs, portés comme ils l'étoient au divertissement, élevés & nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont j'ai parlé, avec ce génie inventif & industrieux pour tous les Arts qu'on leur connoit, ont excellé dans la Musique comme dans tout le reste. C'est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, sans prétendre donner la préférence aux Anciens sur les Modernes.

Atticorum aures teretes & religiosæ. *Cic.*

Je n'ai point parlé de la perfection où ont pu parvenir les Chantres Israélites sur tout ce qui regarde le son de la voix, & celui des instrumens, pour ne point méler une musique toute sainte & toute consacrée à la religion avec une musique toute profane, & entiérement livrée à l'idolatrie, & à tous les excès qui en étoient la suite. Il est à présumer que ces Chantres, à qui l'Ecriture paroit donner une espéce d'inspiration & de don de

a prophétie, non pour composer des Pseaumes prophétiques, mais pour les chanter d'une maniére vive, ardente, & pleine de zêle, avoient porté la science du chant jusqu'où elle pouvoit aller. C'étoit sans doute un genre de musique grand, noble, sublime, où tout étoit proportionné à la majesté du Dieu qui en étoit l'objet, & l'on peut ajouter qui en étoit l'auteur : car il avoit bien voulu former lui-même ses ministres & ses chantres, & leur enseigner comment il vouloit que ses louanges fussent célébrées.

Rien n'est admirable comme l'ordre même que Dieu avoit établi parmi les Lévites pour l'exercice de cet auguste ministére. Ils étoient au nombre de quatre mille, partagés en différens corps, dont chacun avoit son Chef, & le genre aussi bien que le tems de ses fonctions marqués. Deux b cens quatre-vingts huit étoient destinés à apprendre aux autres à chanter & à toucher les instrumens. On voit un échantillon de cet ordre merveilleux dans la distribution que David fit des parties de la musique sainte, avec laquelle il voulut solenniser le transport de l'Arche de la maison d'Obédédon dans la citadelle de Sion. Toute la troupe des Musiciens étoit divisée en trois chœurs. Le premier avoit des instrumens de cuivre concaves, fort retentissans, semblables à nos timbales, sinon qu'ils n'étoient pas couverts de peaux, mais étoient dans leur vuide traversés de barres doublées, qu'on frapoit en différens endroits. Ces sons se marioient fort bien avec les trompettes sacerdotales qui précédoient ; & par leurs mouvemens vifs, perçans, coupés, étoient très propres à réveiller l'attention des Spectateurs. La seconde troupe des Chantres sacrés, composée de dessus, touchoit un autre instrument. Le troisiéme chœur étoit composé de basses, qui servoient à nourrir & à soutenir ces dessus, avec lesquels ils étoient toujours d'accord, parce qu'ils

1. Paralip. 23. 5.

1. Paralip. 15. 19-21. On a suivi l'hébreu.

a Choncnias PROPHETIÆ præerat... Erat quippe valde sapiens. 1. *Paralip.* 15. 22.

David & magistratus exercitus segregaverunt in ministerium filios Asaph, & Heman, & Idithun : qui PROPHETARENT in citharis, & psalteriis, & cymbalis, secundùm numerum suum dedicato sibi officio servientes. 1. *Paralip.* 25. 1.

b Fuit numerus eorum... qui erudiebant canticum Domini, cuncti doctores, ducenti octoginta octo. 1. *Paralip.* 25. 7.

étoient conduits par le même Maître des Chantres.

Il est aisé de comprendre que les Lévites, en aussi grand nombre qu'ils étoient, destinés de pere en fils à cet unique exercice, instruits par les plus savans Maîtres, & formés par une longue & continuelle expérience, devoient acquerir une extrême habileté, & saisir enfin toutes les beautés & toutes les délicatesses d'un Art où ils passoient leur vie entiére.

Voila la vraie destination de la Musique. Le plus noble usage que les hommes en puissent faire, c'est de l'emploier à rendre un hommage continuel de louange & d'adoration à la majesté suprême du Dieu qui a créé & qui conduit l'univers. Un ministére si saint est réservé à ses fidéles enfans. *Hymnus omnibus sanctis ejus.*

ARTICLE SECOND.

Des parties de la Musique propres aux Anciens.

JE TRAITERAI dans ce second Article des autres parties de la Musique usitées chez les Anciens, mais inconnues parmi nous, & je les confondrai souvent ensemble, parce qu'elles ont une liaison naturelle, & qu'il seroit difficile de les séparer sans tomber dans des redites. Je ferai grand usage de ce qui est dit sur ces matiéres dans les Réflexions Critiques de Mr l'Abbé du Bos sur la Poésie & sur la Peinture.

§. I. *Déclamation du Théatre composée, & réduite en notes.*

LES ANCIENS avoient pour le théatre une déclamation composée, & qui s'écrivoit en notes, sans être pour cela un chant musical: & c'est dans ce sens qu'il faut prendre quelquefois dans les Auteurs latins ces mots, *canere*, *cantus*, & même *carmen*, qui ne signifient pas toujours un chant proprement dit, mais une certaine maniére de déclamer ou de lire.

Suivant Bryennius, la déclamation se composoit avec

les accens, & par conséquent on devoit se servir pour l'écrire en notes des caractéres mêmes qui servoient à marquer ces accens. Il n'y en avoit d'abord que trois, l'aigu, le grave, & le circonflexe. Ils montérent ensuite jusqu'à dix, marqués chacun par un caractére différent. On en voit les noms & les figures dans les anciens Grammairiens. L'Accent est la régle certaine qui enseigne comment il faut élever ou abaisser la voix dans la prononciation de chaque syllabe. Comme on apprenoit l'intonation de ces accens en même tems qu'on apprenoit à lire, il n'y avoit presque personne qui n'entendît cette espéce de notes.

Outre le secours des accens, les syllabes avoient dans la langue Grecque & dans la langue Latine une quantité réglée, savoir des bréves & des longues. La [a] syllabe bréve valoit un tems dans la mesure, & la syllabe longue en valoit deux. Cette proportion entre les syllabes longues & les syllabes bréves étoit aussi constante que la proportion qui est aujourd'hui entre les notes de différente valeur. Comme deux notes noires doivent, dans notre Musique, durer autant qu'une blanche, dans la Musique des Anciens deux syllabes bréves ne duroient ni plus ni moins qu'une longue. Ainsi, lorsque les Musiciens Grecs ou Romains mettoient en chant quelque composition que ce fût, ils n'avoient, pour la mesurer, qu'à se conformer à la quantité des syllabes sur lesquelles ils posoient chaque note.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici en passant, qu'il est fâcheux que parmi nous les Musiciens qui composent le chant des Hymnes & des Motêts, n'entendent pas le Latin, & ignorent la quantité des mots; d'où il arrive souvent que sur des syllabes qui sont bréves, & sur lesquelles on devroit couler légérement, on insiste & on s'arrête lontems, comme si elles étoient longues. C'est un défaut considérable, & contraire aux plus communes régles de la Musique.

J'ai dit que la déclamation des Acteurs sur le théatre étoit composée & écrite en notes, qui déterminoient le ton qu'il faloit prendre. Entre plusieurs passages qui le démontrent, je me contente d'en choisir un, tiré de Cicé-

a Longam esse duorum temporum, brevem unius, etiam pueri sciunt. *Quintil. lib. 9. cap. 4.*

ron, où il parle de Roſcius, ſon contemporain & ſon ami intime. Perſonne n'ignore que Roſcius étoit devenu un homme de très grande conſidération, par l'habileté ſinguliére dans ſon Art, & par ſa réputation de probité. On étoit ſi bien prévenu en ſa faveur, que lorſqu'il jouoit moins bien qu'à l'ordinaire, on diſoit de lui qu'il ſe négligeoit, ou qu'il étoit incommodé. *Noluit, inquiunt, agere Roſcius, aut crudior fuit.* Enfin, [a] la plus grande louange qu'on donnoit à un homme qui excelloit dans ſa profeſſion, étoit de dire que c'étoit un Roſcius dans ſon genre.

Cic. de Orat. lib. 1. n. 124.

Cicéron, après avoir dit qu'un Orateur qui devient vieux, peut rallentir ſa déclamation, apporte pour preuve & pour exemple de ce qu'il avance Roſcius, qui déclaroit que, lorſqu'il ſe ſentiroit vieillir, il déclameroit beaucoup plus lentement, & que, pour y réuſſir, il obligeroit les inſtrumens à rallentir le mouvement de la meſure. *Quanquam, quoniam multa ad Oratoris ſimilitudinem ab uno Artifice ſumimus, ſolet idem Roſcius dicere, ſe, quo plus ſibi ætatis accederet, eo tibicinis modos & cantus remiſſiores eſſe facturum.* En effet Cicéron, dans un Ouvrage poſtérieur à celui que je viens de citer, fait dire à Atticus que cet Acteur avoit rallenti ſa déclamation, en obligeant le Joueur de flute qui l'accompagnoit de rallentir lui même les ſons de ſon inſtrument. *Roſcius, familiaris tuus, in ſenectute numeros & cantus remiſerat, ipſaſque tardiores fecerat tibias.*

De Orat. lib. 1. n. 254.

Cic. de Leg. lib. 1. n. 11.

Il eſt évident que le *chant*, (car ſouvent on l'appelloit ainſi) que le chant des piéces Dramatiques qui ſe récitoient ſur les théatres des Anciens, n'avoit ni paſſages, ni ports de voix cadencés, ni tremblemens ſoutenus, ni les autres caractéres de notre chant muſical : en un mot, que ce chant n'étoit autre choſe qu'une déclamation comme la nôtre. Cette récitation ne laiſſoit pas d'être compoſée, puiſqu'elle étoit ſoutenue d'une baſſe continue, dont le bruit étoit proportionné, ſelon toutes les apparences, au bruit que fait un homme qui déclame.

Cette pratique nous paroit abſurde, & preſque incroiable,

[a] Jam diu conſecutus eſt, ut in quo quiſque artificio excelleret, is in ſuo genere Roſcius diceretur. *De orat. lib. 1. n. 130.*

ble, mais elle n'en est pas moins certaine; &, en matiere de faits, il est inutile d'y opposer des raisonnemens. On ne peut parler que par conjecture sur la composition que pouvoit jouer la basse continue dont les Acteurs étoient accompagnés en déclamant. Peutêtre ne faisoit-elle que jouer de tems en tems quelques notes longues qui se faisoient entendre aux endroits où l'Acteur devoit prendre des tons, dans lesquels il étoit difficile d'entrer avec justesse; & par là elle rendoit à l'Acteur le même service que Gracchus tiroit de ce Joueur de flutes qu'il tenoit auprès de lui en haranguant, afin qu'il lui donnât à propos les tons concertés.

§. II. *Gestes du Théatre composés, & réduits en notes.*

CE N'EST PAS seulement le ton que la Musique régloit par raport à la déclamation, elle régloit encore le geste. Cet Art étoit appellé ὄρχησις par les Grecs, & *Saltatio* par les Romains. Platon dit que cet Art consiste dans l'imitation de tous les gestes & de tous les mouvemens que les hommes peuvent faire. Ainsi il ne faut pas restraindre le sens de *Saltation* à celui que nous donnons dans notre langue au mot de *Danse*. Cet Art, comme le remarque Platon, avoit beaucoup plus d'étendue. Il étoit destiné, non seulement à former les attitudes & les mouvemens qui servent ou pour la bonne grace, ou pour certaines danses artificielles accompagnées de sauts; mais encore à régler le geste, tant des Acteurs de théatre, que des Orateurs, & même à enseigner certaine maniére de gesticuler dont nous traiterons bientôt, qui se faisoit entendre sans le secours de la parole.

Plat. de leg. lib. 7. p. 814.

Quintilien [a] conseille d'envoier les enfans, pour quelque tems seulement, dans les Ecoles où l'on enseignoit l'Art de la Saltation, mais simplement pour y prendre la grace & l'air aisé dans l'action, & non pour se former sur

a Cujus etiam disciplinæ usus in nostram usque ætatem sine reprehensione descendit. A me autem non ultra pueriles annos retinebitur, nec in his ipsis diu. Neque enim gestum Oratoris componi ad similitudinem saltatoris volo, sed subesse aliquid ex hac exercitatione. *Quintil. lib. 1. cap. 11.*

le geste du Maître de danse, dont celui de l'Orateur doit être très différent. Il marque que cet usage étoit fort ancien, & qu'il s'étoit maintenu jusqu'à son tems sans être blâmé.

Cependant Macrobe nous a conservé le fragment d'une harangue du second Scipion l'Africain, dans laquelle le Destructeur de Carthage parle avec chaleur contre cet usage. » Nos [a] jeunes gens, dit-il, vont dans l'Ecole des » Comédiens apprendre à * chanter, exercice que nos ancêtres regardoient comme deshonorant pour des personnes bien nées. Ils y vont sans rougir, & l'on voit de » jeunes garçons & de jeunes filles parmi une troupe de » gens absolument décriés pour leurs mœurs déréglées. « Le témoignage d'un homme aussi sage qu'étoit Scipion, est d'un grand poids dans la matiére dont il s'agit, & donne lieu à bien des réflexions.

Quoiqu'il en soit, nous voïons que les Anciens prenoient un soin extraordinaire de se perfectionner dans le geste; & ce soin étoit commun aux Comédiens & aux Orateurs. On sait combien Démosthéne y donna d'application. Roscius [b] disputoit quelquefois avec Cicéron à qui exprimeroit mieux la même pensée en plusieurs maniéres différentes, chacun selon son art, Roscius par le geste, Cicéron par la voix. Il paroît que Roscius rendoit par le geste seul le sens de la phrase que Cicéron venoit de composer & de réciter. On jugeoit ensuite lequel des deux avoit le mieux réussi dans sa tâche. Cicéron changeoit ensuite les mots ou le tour de la phrase, sans que le sens du discours en fût énervé; & il faloit que Roscius à son tour rendît le sens par d'autres gestes, sans que ce changement affoiblît l'expression de son jeu muet.

a Eunt in ludum histrionum, discunt cantare, quod majores nostri ingenuis probro duci voluerunt. Eunt, inquam, in ludum saltatorium, inter Cinœdos, virgines puerique ingenui. *Macrob. Saturnal. lib. 2. cap. 8.*

* *Comme il s'agit ici de Comédiens, on voit bien que par ce mot* chanter *il faut entendre* déclamer, réciter *des piéces de théâtre.*

b Et certè satis constat contendere cum (Ciceronem) cum histrione solitum, utrum ille sæpius eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ copiam sermone diverso pronunciaret. *Macrob. Saturn. l. 2. c. 10.*

§. III. *Déclamation & geste partagés sur le Théatre entre deux Acteurs.*

On sera moins surpris de ce que je viens de raporter au sujet de Roscius, quand on saura que les Romains partageoient souvent la déclamation théatrale entre deux Acteurs, dont l'un prononçoit, tandis que l'autre faisoit des gestes. C'est encore ici une de ces choses qu'on a peine à concevoir, tant elles sont éloignées de nos usages, & tant elles nous paroissent bizares.

Tite-Live nous apprend ce qui donna occasion à cette coutume. Livius [a] Andronicus, poéte célébre, & qui le premier donna sur le théatre de Rome une piéce réguliére l'an de Rome 514, environ six-vingts ans après que le spectacle Dramatique eut commencé à s'y introduire, jouoit lui-même dans une de ses piéces. C'étoit alors la coutume que les Poétes Dramatiques montassent eux-mêmes sur le théatre pour y représenter un personnage. Le peuple, qui se donnoit la liberté de faire répéter les endroits qui lui plaisoient, à force de crier *bis*, c'est-à-dire *encore une fois*, fit réciter si lontems Andronicus qu'il s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un esclave, placé devant le Joueur d'instrumens, récitât les vers; & tandis que cet esclave récitoit, Andronicus fit les mêmes gestes qu'il avoit faits en récitant lui-même. On remarqua que son action alors étoit beaucoup plus animée, parce qu'il emploioit toutes ses forces & toute son attention à faire les gestes, pendant qu'un autre étoit chargé du soin & de la peine de prononcer. De là, continue Tite-Live, naquit l'usage de

a Livius... idem scilicet, quod omnes tunc erant, suorum carminum actor, dicitur, cùm sæpius revocatus vocem obtudisset, venia petita puerum ad canendum ante tibicinem cùm statuisset, canticum egisse aliquanto magis vigenti motu, quia nihil vocis usus impediebat. Inde ad manum cantari histrionibus cœptum, diverbiaque tantum ipsorum voci relicta. *Liv. lib. 7. n. 2.*

Is (Livius Andronicus) sui operis Actor, cùm sæpius à populo revocatus vocem obtudisset, adhibito pueri & tibicinis concentu, gesticulationem tacitus peregit. *Val. Max. lib. 2. cap. 4.*

partager la déclamation entre deux Acteurs, & de réciter, pour ainsi dire, à la cadence du geste des Comédiens. Et cet usage a si bien prévalu, que les Comédiens ne prononcent plus eux-mêmes que les dialogues. On trouve le même récit dans Valére Maxime, & il est confirmé par plusieurs autres passages.

Il est donc certain que souvent la prononciation & le geste se trouvoient partagés entre deux Acteurs; & c'étoit sur des régles fixes de Musique qu'ils mesuroient & le son de leur voix, & le mouvement des mains & de tout le corps.

Nous sommes frapés du ridicule qu'il y auroit dans deux personnes sur le théatre, dont l'une feroit des gestes sans parler, tandis que l'autre réciteroit sur un ton pathétique les bras croisés. Mais il faut se souvenir, en premier lieu, que les théatres des Anciens étoient bien plus vastes que les nôtres; en second lieu, que les Acteurs jouoient masqués, & que par conséquent on ne pouvoit pas de loin distinguer sensiblement aux mouvemens de la bouche & des muscles du visage s'ils parloient, ou s'ils ne parloient pas. On choisissoit sans doute un *Chanteur*, (j'appelle ainsi celui qui prononçoit) dont la voix approchât, autant qu'il est possible, de la voix du Comédien. Ce Chanteur se plaçoit sur une espéce d'estrade, laquelle étoit vers le bas de la Scéne.

Isidor. Orig. lib. 18.

Mais comment la Musique Rythmique s'y prenoit-elle, pour asservir à une même mesure & pour faire tomber en cadence & le Comédien qui récitoit, & le Comédien qui faisoit les gestes? C'est une de ces choses dont S. Augustin dit qu'elles étoient connues de tous ceux qui montoient sur le théatre, & que pour cela-même il ne croioit pas devoir l'expliquer. Il est difficile de concevoir comment les Anciens s'y prenoient pour faire agir ces deux Acteurs d'un concert si parfait, qu'ils parussent presque n'en faire qu'un: mais le fait est certain. Nous savons qu'ils battoient la mesure sur leur théatre, & qu'ils y marquoient ainsi le Rythme que l'Acteur qui récitoit, l'Acteur qui faisoit les gestes, les Chœurs, & même les Instrumens devoient suivre comme une régle commune. Quintilien,

a après avoir dit que les gestes sont autant assujettis à la mesure que les chants mêmes, ajoute que les Acteurs qui font les gestes doivent suivre les signes que marquent les piés, c'est-à-dire la mesure qui se bat, avec autant de précision que ceux qui exécutent les modulations. Il entend par là les Acteurs qui prononcent; & les instrumens qui les accompagnent. Il y avoit, auprès de l'Acteur qui représentoit, un homme chaussé avec des souliers de fer; qui frapoit du pié sur le théatre. On peut croire que c'étoit cet homme-là qui battoit avec le pié une mesure dont le bruit devoit se faire entendre de tous ceux qui devoient la suivre. *Lucian. in Orchesi, pag. 951.*

L'extrême délicatesse des Romains (il en faut dire autant des Grecs) pour tout ce qui concernoit le théatre, & les dépenses énormes qu'ils faisoient pour ces sortes de représentations, nous donnent lieu de croire qu'ils en avoient porté toutes les parties à une grande perfection; & que par conséquent le partage qu'ils avoient fait de la déclamation entre deux Acteurs, dont l'un parloit, & l'autre gesticuloit; n'avoit rien qui ne fût très agréable aux Spectateurs.

Un b Comédien, à Rome, qui faisoit un geste hors de mesure, n'étoit pas moins sifflé que celui qui manquoit dans la prononciation d'un vers. L'habitude c d'assister aux Spectacles avoit rendu le peuple même si délicat qu'il trouvoit à redire jusqu'aux inflexions & aux faux accords, lorsqu'on les répetoit trop souvent, quoique ces accords produisent un bon effet lorsqu'ils sont ménagés avec art.

Les sommes immenses que les Anciens consacroient à la célébration des Spectacles sont à peine croiables. La représentation de trois tragédies de Sophocle couta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponnése. Quelles dé-

a Atqui corporis motui sua quædam tempora, & ad signa pedum non minùs Saltationi, quàm modulationibus, adhibet ratio musica numeros. *Quintil.*

b Histrio, si paululum se moveat extra numerum, aut si versus pronunciatus est syllaba una longior aut brevior, exsibilatur & exploditur. *Cic. in Parad.* 3.

c Quanto molliores sunt & delicatiores in cantu flexiones & falsæ voculæ, quàm certæ & severæ: quibus tamen non modò austeri, sed, si sæpius fiant, multitudo ipsa reclamat. *Cic. de Orat. lib.* 3. *n.* 98.

penses ne faisoient point les Romains pour bâtir des théâtres & des amphithéatres, & même pour paier leurs Acteurs. Æsopus, célébre Acteur dans le Tragique, contemporain de Cicéron, laissa en mourant à ce fils, dont Horace & Pline font mention comme d'un fameux dissipateur, une [a] succession de deux millions cinq cens mille livres qu'il avoit amassés à jouer la Comédie. [b] Roscius, l'ami de Cicéron, avoit par an plus de soixante mille livres de gages : & il devoit en avoir davantage, si on en croit un autre Auteur qui dit qu'il [c] touchoit par jour des deniers publics cinq cens francs pour lui seul, sans les partager avec sa troupe. Jules-César donna plus de soixante mille livres à Labérius, pour engager ce Poëte à jouer lui-même dans une piéce qu'il avoit composée.

Horat. Satyr. lib. 2. Plin. lib. 10. cap 51.

Macrob. Saturn. lib. 2. cap. 7.

J'ai raporté ces faits, & il y en a une infinité d'autres pareils, pour faire mieux sentir jusqu'où alloit la passion des Romains pour les Spectacles. Or est-il vraisemblable qu'un peuple qui n'épargnoit rien pour ces Jeux publics, qui en faisoit sa plus grande occupation ou du moins son plus sensible plaisir, qui se piquoit d'un goût fin & épuré pour tout le reste; que ce peuple, dis-je, dont un seul mot mal prononcé, uu seul ton mal pris, un seul geste mal concerté blessoit la délicatesse, eût souffert si lontems sur le théatre ce partage de la voix & du geste entre deux Acteurs, s'il avoit le moins du monde choqué ou les yeux ou les oreilles? On peut croire, sans prévention, qu'un théatre si estimé & si fréquenté avoit porté toutes choses à une grande perfection.

C'étoit la Musique qui en avoit presque tout l'honneur. Elle présidoit à la composition des piéces: car autrefois elle portoit ses droits & son domaine jusques-là, & étoit confondue avec la Poésie. Elle régloit le ton & le geste des Acteurs. Elle étoit appliquée à former la voix, à l'unir

a Æsopum ex pari arte ducenties sestertium reliquisse filio constat. *Macrob. lib. 2. cap. 10.*

b Quippe cùm jam apud majores nostros Roscius histrio sestertium quingenta millia annua meritasse prodatur. *Plin. l. 7. c. 39.*

c Tanta fuit gratia, ut mercedem diurnam de publico mille denarios sine gregalibus solus acceperit. *Macrob. Saturnal. lib. 2. cap. 10.*

avec le son des Instrumens, & à composer de cette union une agréable harmonie.

Dans l'ancienne Gréce, les Poétes faisoient eux mêmes la déclamation de leurs piéces. *Musici, qui erant quondam iidem Poëtæ*, dit Cicéron en parlant des anciens Poétes Grecs qui avoient trouvé le chant & la figure des vers. L'art de composer la déclamation des piéces de théatre faisoit à Rome une profession particuliére. Dans les titres qui sont à la tête des Comédies de Térence, on voit avec le nom de l'Auteur du Poéme, & le nom du Chef de la Troupe de Comédiens qui les avoient représentées, le nom de celui qui en avoit fait la déclamation en Latin: *Qui fecerat modos*.

Cic. de Orat. lib. 3. n. 174.

Cicéron se sert de la même expression, *facere modos*, pour désigner ceux qui composoient la déclamation des piéces de théatre. Après avoir dit que Roscius déclamoit exprès certains endroits de son rôle d'un ton plus nonchalant que le sens des vers ne sembloit le demander, & qu'il plaçoit des ombres dans son geste pour relever davantage les endroits qu'il vouloit faire briller, il ajoute: » Le [a] succès de cette pratique est si certain, que les » Poétes, & les Compositeurs de déclamation, s'en sont » aperçus comme les Comédiens, & ils savent tous s'en » prévaloir, & la mettre en usage. « Ces Compositeurs de déclamation élevoient, rabaissoient avec dessein, varioient avec art la récitation. Un endroit devoit quelquefois se prononcer selon la note plus bas que le sens ne paroissoit le demander, mais c'étoit afin que le ton élevé où l'Acteur devoit sauter à deux vers de là frapât davantage.

§. IV. *Art des Pantomimes*.

POUR ACHEVER ce qui regarde la Musique des Anciens, il me reste à parler de la plus singuliére & la plus merveilleuse de toutes ses opérations, mais non la plus utile ni la plus louable: c'est l'exercice des Pantomimes.

a Neque id actores priùs viderunt quàm ipsi poëtæ, quàm denique illi etiam qui fecerunt modos, à quibus utrisque summittitur aliquid, deinde augetur, extenuatur, inflatur, variatur, distinguitur. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 1. 2.*

Les Anciens, non contens d'avoir réduit, par les préceptes de la Musique, l'art du geste en méthode, l'avoient tellement perfectionné, qu'il se trouva des Comédiens qui osérent entreprendre de jouer toutes sortes de piéces de théatre sans ouvrir la bouche. Ils s'appellérent *Pantomimes*, parce qu'ils *imitoient* & exprimoient *tout* ce qu'ils vouloient dire avec les gestes qu'enseignoit l'art de la *Saltation*, sans emploier le secours de la parole.

Suid. Abmed. Zoz. lib. 1. Lucian. de Orchef. p. 923.

Nous apprenons de Suidas & de Zozyme, que l'art des Pantomimes naquit à Rome sous l'empire d'Auguste; & c'est ce qui fait dire à Lucien que Socrate n'avoit vû la *danse* que dans son berceau. Zozyme compte même l'invention de cet Art parmi les causes de la corruption des mœurs du peuple Romain, & des malheurs de l'Empire. Les deux premiers Instituteurs du nouvel Art furent Pylade & Bathylle, dont le nom devint fort célébre parmi les Romains. Le premier réussissoit mieux dans les sujets tragiques, & l'autre dans les comiques.

Ce qui paroit surprenant, c'est que ces Comédiens, qui entreprenoient de représenter des piéces sans parler, ne pouvoient pas s'aider des mouvemens du visage dans leur déclamation: ils jouoient masqués comme les autres Comédiens. Ils commencérent sans doute d'abord à exécuter à leur maniére quelques scénes fort connues de Tragédies & de Comédies, afin de se faire entendre plus facilement des Spectateurs, & ils parvinrent peu-à-peu jusqu'à pouvoir représenter des piéces entiéres.

Comme ils étoient dispensés de rien prononcer, & qu'ils n'avoient que des gestes à faire, on conçoit aisément que toutes leurs démonstrations étoient plus vives, & que leur action étoit beaucoup plus animée que celle des Comédiens ordinaires. Aussi Cassiodore appelle-t-il les [a] Pantomimes des hommes dont les mains disertes avoient, pour ainsi dire, une langue au bout de chaque doit: des hommes qui parloient en gardant le silence, & qui savoient faire

a Orchestarum loquacissimæ manus, linguosi digiti, silentium clamosum, expositio tacita, quam Musa Polhymnia reperisse narratur, ostendens homines posse sine otis afflatu velle suum declarare. *Cassiod. Var. Epist. lib. 4. Epist. 51.*

un

un récit entier ſans ouvrir la bouche : enfin des hommes que Polhymnie, la Muſe qui préſidoit à la Muſique, avoit formés, afin de montrer qu'il n'étoit pas beſoin d'articuler des mots pour faire entendre ſa penſée.

Il faloit que ces repréſentations quoique muettes, cauſaſſent un ſenſible plaiſir, & enlevaſſent les Spectateurs. Sénéque le pere, qui exerçoit une des profeſſions des plus graves & des plus honorées de ſon tems, confeſſe que ſon goût pour ces repréſentations des Pantomimes étoit une véritable paſſion. Lucien dit qu'on y pleuroit comme aux piéces des autres Comédiens. Il raconte auſſi qu'un Roi des environs du Pont Euxin, qui ſe trouvoit à Rome ſous le régne de Néron, demandoit à ce Prince avec beaucoup d'empreſſement un Pantomime qu'il avoit vû joüer, pour en faire ſon Interpréte en toute langue. » Cet homme, » diſoit-il, ſe fera entendre de tout le monde, au lieu que » je ſuis obligé de paier un grand nombre de Truchemens » pour entretenir commerce avec mes voiſins, qui parlent » pluſieurs langues différentes que je n'entens point.

Senec. in Controv. 2.

Lucian. in Orcheſ. p. 948. Ibid. 940.

Ce qui eſt certain, c'eſt que l'art des Pantomimes charma les Romains dès ſa naiſſance, qu'il paſſa bientôt dans les provinces de l'Empire les plus éloignées de la Capitale, & qu'il ſubſiſta auſſi lontems que l'Empire. L'hiſtoire des Empereurs Romains fait plus ſouvent mention des Pantomimes fameux que des Orateurs célébres.

Nous avons vû que cet Art avoit commencé ſous Auguſte. Il plaiſoit beaucoup à ce Prince, & Bathylle enchantoit Mécéne. Dès [a] les premiéres années du régne de Tibére, le Sénat fut obligé de faire un réglement pour défendre aux Sénateurs d'entrer dans les maiſons des Pantomimes, & aux Chevaliers Romains de leur faire cortége dans les rues. Quelques années après il falut chaſſer de Rome les Pantomimes. L'extrême paſſion que le peuple avoit pour leurs repréſentations, donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un plutôt que l'autre, & ces cabales devenoient des factions. Ils prirent même des livrées différentes à l'imitation de ceux qui

Ibid. lib. 4 cap. 14.

Caſſiod. Var. Epiſt. lib. 1. Epiſt. 20.

a Ne domos Pantomimorum Senator introiret, ne egredientes in publicum Equites Romani cingerent. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 77.*

conduisoient les chariots dans les courses du Cirque. Les uns s'appellérent les Bleus, & les autres les Verds. Le peuple se partagea aussi de son côté, & toutes les factions du Cirque, dont il est parlé si souvent dans l'histoire Romaine, épousérent des troupes de Pantomimes, & excitérent souvent de dangereux tumultes à Rome.

Les Pantomimes furent encore chassés de Rome sous Néron, & sous quelques autres Empereurs. Mais leur exil ne duroit pas, parce que le peuple ne pouvoit plus se passer d'eux, & parce qu'il survenoit des conjonctures où le Souverain, qui croioit avoir besoin de la faveur de la multitude, cherchoit à faire des actions qui lui fussent agréables. Domitien les avoit chassés, & Nerva son Successeur les fit revenir, quoiqu'il ait été un des plus sages Empereurs. Quelquefois le peuple lui-même, fatigué des suites funestes qu'entraînoient après elles les cabales des Pantomimes, demanda leur expulsion avec autant d'empressement, qu'il demandoit leur retour en d'autres tems. *Neque à te minore concentu ut tolleres Pantomimos, quàm à patre tuo ut restitueret, exactum est*, dit Pline le jeune en parlant à Trajan. Il est des maux & des desordres qu'on ne peut arrêter que dans leur naissance, & qui, si on leur laisse le tems de croître & de s'accréditer, prennent le dessus, & deviennent plus forts que tous les remédes.



LIVRE VINGT-CINQUIÉME.

DE

LA SCIENCE MILITAIRE.



Dessiné et gravé par J. P. Le Bas.

Attaque d'une Place.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME DE LA SCIENCE MILITAIRE.



Nous avons vû jusqu'ici l'homme établi, par le moien des Arts, dans la jouissance de toutes les commodités de la vie. La terre, cultivée par ses soins & par ses travaux, l'a comblé de toutes sortes de biens. Le Commerce lui a amené des pays les plus éloignés tout ce qui pouvoit manquer à celui qu'il habite : il a fait descendre jusqu'aux entrailles de la terre & jusqu'au fond de la mer, non seulement pour l'enrichir & l'orner; mais encore pour lui fournir une infinité de secours & d'instrumens nécessaires à ses usages journaliers. Après qu'il s'est bâti des

maiſons, la Sculpture & la Peinture ſe ſont efforcées à l'envi d'embellir ſa demeure ; & afin qu'il ne manquât rien à ſa ſatisfaction & à ſa joie, la Muſique eſt venue occuper ſes momens de loiſir par d'agréables concerts, qui le délaſſent de ſes travaux, & lui font oublier toutes ſes peines & tous ſes chagrins s'il en a. Que peut-il deſirer davantage ? Heureux, s'il pouvoit n'être point troublé dans la poſſeſſion de ces avantages qui lui ont tant coûté ! Mais l'avidité & l'ambition troublent cette félicité générale, & rendent l'homme ennemi de l'homme. L'injuſtice s'arme de la force pour s'enrichir des dépouilles de ſes freres. Celui qui, modéré dans ſes deſirs, & ſe renfermant dans les bornes de ce qu'il poſſéde, ne ſauroit point oppoſer la force à la force, deviendroit bientôt la proie des autres. Il auroit à craindre que des voiſins jaloux & des peuples ennemis ne vinſſent troubler ſon repos, ravager ſes terres, bruler ſes maiſons, enlever ſes biens, & l'emmener lui-même en captivité. Il a donc beſoin de forces & de troupes qui le défendent contre la violence, & le mettent en ſureté. Bientôt nous le verrons occupé de ce que les Sciences ont de plus élevé & de plus ſublime : mais,[a] au premier bruit des armes, ces Sciences, nées dans le repos & ennemies du tumulte, ſont ſaiſies de fraieur, & réduites au ſilence, à moins que l'Art militaire ne les prenne ſous ſa protection, & ne les mette ſous ſa ſauvegarde, qui ſeule aſſure la tranquillité publique. C'eſt [b] ainſi que la guerre devient néceſſaire à l'homme, comme la protectrice de la paix & du repos, & uniquement occupée du ſoin de repouſſer la violence, & de défendre la juſtice ; & c'eſt ſous ce regard que je croi qu'il m'eſt permis d'en parler. Je parcourrai, le plus briévement qu'il me ſera poſſible, toutes les parties de la Science militaire, qui eſt, à proprement parler, la ſcience des Princes & des Rois, & qui demande, pour y réuſſir, des talens preſque ſans nombre,

a Omnia hæc noſtra præclara ſtudia... latent in tutela ac præſidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit ſuſpicio tumultus, artes illico noſtræ conticeſcunt. *Cic. pro Mur. n.* 22.

b Suſcipienda bella ſunt ob eam cauſam, ut ſine injuria in pace vivatur. *Cic. lib.* 1. *de Offic. n.* 35.

qu'il eſt bien rare de trouver réunis dans une ſeule perſonne.

Comme j'ai traité ailleurs ce qui regarde la milice des Egyptiens, des Carthaginois, des Aſſyriens, & des Perſes, j'en parlerai ici plus rarement. Je m'arrêterai davantage ſur les Grecs, & principalement ſur les Lacédémoniens & les Athéniens, qui, de tous les peuples de la Gréce, ſont ſans conteſtation les deux qui ſe ſont le plus diſtingués par la valeur & par la Science militaire. J'ai douté lontems ſi je parlerois auſſi des Romains, qui paroiſſent étrangers à mon ſujet. Mais, tout bien peſé, j'ai cru devoir lès joindre aux autres peuples, afin qu'on pût, d'un même coup d'œil, connoître, au moins légérement, la maniére dont les Anciens faiſoient la guerre. C'eſt le ſeul but que je me propoſe dans ce petit Traité, & je ne porte point mes vûes plus loin. Je n'ai pas oublié ce qui arriva à un Philoſophe d'Epheſe, qui paſſoit pour le plus beau parleur de ſon tems. Dans une harangue qu'il prononça devant Annibal, il s'aviſa de traiter à fond des devoirs d'un bon Général. Le Harangueur fut applaudi par tout l'auditoire. Annibal, preſſé de dire ce qu'il en penſoit, répondit avec une liberté militaire, qu'il n'avoit jamais entendu un ſi mépriſable diſcoureur. Je craindrois de m'expoſer à un pareil reproche, ſi, après avoir paſſé toute ma vie dans l'étude des Belles-Lettres, je prétendois donner des leçons de l'art militaire à ceux qui en ſont profeſſion.

CHAPITRE PREMIER.

CE PREMIER Chapitre renfermera ce qui regarde l'entrepriſe & la déclaration de la guerre, le choix du Général & des Officiers, la levée des troupes, leurs vivres, leur paie, leurs armes, leur marche, la conſtruction du camp, & tout ce qui a raport aux batailles.

ARTICLE PREMIER.

Entreprise & Déclaration de la guerre.

§. I. *Entreprise de la guerre.*

IL N'Y A POINT de principe plus généralement reçu, que celui qui établit qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes & légitimes; & il n'y en a guéres qui soit plus généralement violé. On convient que [a] les guerres entreprises uniquement par des vûes d'intérêt ou d'ambition, sont de vrais brigandages. La réponse du Pirate à Alexandre le Grand, si connue dans l'Histoire, n'étoit-elle pas fort sensée? Les Scythes n'avoient-ils pas raison aussi de demander à ce ravageur de provinces pourquoi [b] il venoit troubler le repos de peuples qui ne lui avoient fait aucun tort, & s'il ne leur étoit pas permis d'ignorer, dans le fond de leurs bois & de leurs deserts, qui étoit Alexandre, & d'où il venoit? Quand [c] Philippe, pris pour arbitre par deux Rois de Thrace qui étoient freres, les chasse tous deux de leurs Etats, mérite-t-il un autre nom que celui de voleur & de brigand? Ses autres conquêtes, quoique moins criantes, n'en étoient pas moins des brigandages, parce qu'elles étoient toutes fondées sur l'injustice, & que nulle voie de vaincre ne lui paroissoit honteuse: *Nulla apud eum turpis ratio vincendi.* La justice & la nécessité des guerres doivent donc être regardées comme un principe fondamental en matiére de politique & de gouvernement.

Justin. lib. 8. cap. 3.

Id. Justin.

Dans les Etats Monarchiques, le Prince seul, pour

a Inferre bella finitimis, ... ac populos sibi non molestos sola regni cupiditate conterere & subdere, quid aliud quàm grande latrocinium nominandum est? *S. Aug. de Civ. D. lib. 4. cap. 6.*

b Quid nobis tecum est? Nunquam terram tuam attigimus. Qui sis, unde venias, licetne ignorare in vastis sylvis viventibus? *Q. Curt. lib. 7. cap. 8.*

c Philippus, more ingenii sui, ad judicium veluti ad bellum, inopinantibus fratribus, instructo exercitu supervenit; & regno utrumque, non judicis more, sed fraude LATRONIS ac scelere, spoliavit.

l'ordinaire,

l'ordinaire, a le pouvoir d'entreprendre une guerre : & c'eſt une des raiſons qui rendent ſa place ſi formidable. Car, s'il a le malheur de l'entreprendre ſans une cauſe légitime & néceſſaire, il répond de tous les crimes qui s'y commettent, de toutes les ſuites funeſtes qu'elle entraîne après elle, de tous les ravages qui en ſont inſéparables, & de tout le ſang humain qui y eſt répandu. Qui peut ne point frémir à la vûe d'un tel objet, & d'un compte ſi redoutable ?

Les Princes ont des Conſeils, qui peuvent leur être d'un grand ſecours, s'ils ont eu ſoin de les remplir de perſonnes ſages, éclairées, expérimentées, pleines d'amour & de zêle pour le bien public, ſans ambition, ſans vûe d'intérêt, & ſur tout infiniment éloignées de tout déguiſement & de toute flaterie. Quand Darius propoſa dans *Herod. lib.* ſon Conſeil de porter la guerre contre les Scythes, Arta- *4 cap. 83.* bane ſon frere entreprit inutilement d'abord de le détourner d'un deſſein ſi injuſte & ſi déraiſonnable : ſes raiſons, quelque ſolides qu'elles fuſſent, ne tinrent point contre les louanges outrées & les flateries exceſſives des Courtiſans. Il ne réuſſit pas mieux dans le conſeil qu'il donna *Ibid. lib. 7.* à ſon neveu Xerxès, de n'aller point attaquer les Grecs. *cap. 13.* Comme celui-ci avoit marqué clairement ſon goût, faute eſſentielle dans ces rencontres, on n'eut garde de s'y oppoſer, & la délibération ne fut que pour la forme. Dans l'une & dans l'autre occaſion, la douleur du ſage Prince qui diſoit librement ſon avis, étoit de voir que ces deux Rois ne comprenoient point *quel* [a] *malheur c'eſt de s'accoutumer à ne point mettre de bornes à ſes deſirs, à n'être jamais content de ce qu'on poſſéde, & à vouloir aller toujours en avant :* ce qui eſt la cauſe de preſque toutes les guerres.

Dans les Républiques Grecques, c'étoit l'aſſemblée du peuple qui décidoit de la guerre en dernier reſſort, ce qui étoit ſujet à de grands inconvéniens. Il eſt vrai qu'à Sparte l'autorité du Sénat, & ſur tout des Ephores, & à Athénes celle de l'Aréopage & du Conſeil des Quatre-cens, à qui il appartenoit de préparer les affaires, & de former les avis, ſervoient, pour ainſi dire, de contre-

a ὡς κακὸν εἴη διδάσκειν τὴν ψυχὴν πλέον τι δίζεσθαι αἰεὶ ἔχειν τοῦ παρεόντος.

poids à la légéreté & à l'imprudence du peuple : mais ce reméde n'avoit pas toujours ſon effet. On reprochoit deux défauts tout opposés aux Athéniens, la trop grande précipitation, & la trop grande lenteur. C'eſt contre le premier qu'on avoit fait une loi, qui ordonnoit qu'on ne pourroit décerner la guerre qu'après une mûre délibération de trois jours. Et dans les guerres contre Philippe on a vû combien Démoſthéne ſe plaignoit de la nonchalance des Athéniens, dont leur ennemi ſavoit bien profiter. Cette lenteur, dans les Républiques, vient de ce qu'à moins que le péril ne ſoit évident, les particuliers ſont diſtraits par différentes vûes & différens intérêts, qui les empéchent de ſe réunir promtement dans une même réſolution. Auſſi, quand Philippe eut pris Elatée, l'Orateur Athénien, effraié du danger preſſant où ſe trouvoit la République, fit abroger la loi dont je viens de parler, & fit conclure la guerre ſur le champ.

LES AFFAIRES s'examinoient & ſe décidoient avec beaucoup plus de maturité & de ſageſſe chez les Romains, quoique le peuple y fût maître auſſi de la déciſion. Mais l'autorité du Sénat étoit grande, & prévaloit preſque toujours dans les affaires importantes. Il étoit fort attentif, ſur tout dans les commencemens de la République, à mettre, dans les guerres, la juſtice de ſon côté. Cette réputation de bonne foi, d'équité, de juſtice, de modération, de deſintéreſſement, ne ſervit pas moins, que la force des armes, à l'accroiſſement de la République Romaine, & l'on [a] attribuoit ſa puiſſance à la protection des dieux, qui récompenſoient ainſi ſa juſtice & ſa bonne foi. On [b] remarquoit, avec admiration, que les Romains, dans tous les tems, avoient toujours mis pour baſe de leurs entrepriſes la religion, & qu'ils en avoient raporté aux dieux & le principe & la fin.

Le motif le plus puiſſant que puſſent emploier les Généraux pour animer les troupes à bien combattre, étoit de

a Favere pietati fideique deos, per quæ populus Romanus ad tantum faſtigii pervenerit. *Liv. lib.* 44. *n.* 1.

b Majores veſtri omnium magnarum rerum & principia exorſi ab diis ſunt, & finem eum ſtatuerunt. *Liv. lib.* 45. *n.* 39.

leur repréſenter que la guerre qu'ils faiſoient étant juſte, & la ſeule néceſſité leur aiant mis les armes à la main, ils pouvoient certainement compter ſur la protection des dieux : au lieu que ces mêmes dieux, ennemis & vengeurs de l'injuſtice, ne manquoient jamais de ſe déclarer contre ceux qui entreprenoient des guerres illégitimes en violant la foi des Traités.

§. II. *Déclaration de la guerre.*

UNE SUITE [a] des principes d'équité & de juſtice que je viens d'établir, étoit de ne point commencer actuellement la guerre, qu'on n'eût auparavant ſignifié par des hérauts publics aux ennemis les griefs qu'on avoit contre eux, & qu'on ne les eût exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Il eſt du droit naturel de tenter les voies de douceur & d'accommodement, avant que d'en venir à une rupture ouverte. La guerre eſt le dernier des remédes : avant que de l'emploier, il faut avoir eſſaié de tous les autres. L'humanité veut qu'on donne lieu aux réflexions & au repentir, & qu'on laiſſe le tems d'éclaircir des doutes & de diſſiper des ſoupçons, que des démarches équivoques ont pu faire naître, & qui ſouvent ſe trouvent ſans fondement réel quand on les approfondit.

Cette coutume étoit anciennement & généralement obſervée chez les Grecs. [b] Polynice, avant que de former le ſiége de Thébes, envoia Tydée vers ſon frere Ethéocle, pour tenter des voies d'accommodement. Il paroit par Homére que les Grecs députérent Ulyſſe & Ménélas *Iliad. lib.* 2. vers les Troiens, pour les ſommer de leur rendre Héléne, *v.* 205.

a Ex quo intelligi poteſt nullum bellum eſſe juſtum, niſi quod aut rebus repetitis geratur, aut denunciatum antè ſit & indictum. *Cic. lib.* 1. *de Offic. n.* 36.

b Potior cunctis ſedit ſententia, fratris
Prætentare fidem, tutoſque in regna precando
Explorare aditus. Audax ea munera Tydeus
Sponte ſubit. *Stat. Theb. lib.* 11.

avant que d'avoir fait contr'eux aucun acte d'hostilité; & on lit la même chose dans Hérodote. On voit une foule de pareils exemples dans toute la suite de l'histoire des Grecs.

Lib. 2. cap. 112. &c.

Il est vrai que c'est un moien presque sûr de remporter de grands avantages sur les ennemis, que de tomber tout d'un coup sur eux, & de les attaquer subitement, sans leur avoir laissé rien entrevoir de ses desseins, & sans leur avoir donné le tems de se mettre en état de défense. Mais ces incursions imprévûes, sans aucun préalable & sans aucune dénonciation antérieure, étoient justement regardées comme des entreprises injustes, & vicieuses dans le principe. C'est, selon la remarque de Polybe, ce qui avoit si fort décrié les Etoliens, & les avoit rendu si odieux comme brigands & voleurs, parce que n'aiant pour régle que leur intérêt, ils ne connoissoient ni les loix de la guerre ni celles de la paix, & que tout moien de s'enrichir & de s'aggrandir leur paroissoit légitime, sans s'embarrasser s'il étoit contre le droit des gens d'attaquer subitement des voisins, qui ne leur avoient fait aucun tort, & qui se croioient en sureté à l'ombre & sous la sauvegarde des Traités.

Polyb. lib. 4. pag. 331.

Liv. lib. 1. n. 32.

Les Romains n'étoient pas moins exacts que les Grecs à observer cette cérémonie de la déclaration de guerre: c'étoit Ancus Marcius, le quatriéme de leurs Rois, qui l'avoit établie. L'Officier public, (il s'appelloit *Fécial*) la tête couverte d'un voile de lin, se transportoit sur les frontiéres du peuple contre lequel on se préparoit à faire la guerre, & dès qu'il y étoit arrivé, il exposoit à haute voix les griefs du peuple Romain, & la satisfaction qu'il demandoit pour les torts qu'on lui avoit faits, prenant Jupiter à témoin en ces termes, qui renfermoient une horrible imprécation contre lui-même, & encore plus contre le peuple dont il n'étoit que la voix. *Grand Dieu, si c'est contre l'équité & la justice que je viens ici au nom du peuple Romain demander satisfaction, ne souffrez point que je revoie jamais ma patrie.* Il répétoit la même chose, en changeant seulement quelques termes, à la premiére personne qu'il rencontroit, puis à l'entrée de la ville, & dans

la place publique. Si au bout de trente trois jours on ne faisoit point satisfaction, le même Officier retournant vers le même peuple; prononçoit publiquement ces paroles: *Ecoutez, Jupiter, Junon, &* * *Quirinus: & vous, dieux du ciel, dieux de la terre, dieux des enfers, écoutez. Je vous prends à témoin qu'un tel peuple* (on le nommoit) *est injuste, & refuse de nous faire satisfaction. Nous délibérerons à Rome dans le Sénat sur les moiens de nous faire rendre la justice qui nous est düe.* Au retour du Fécial à Rome, on mettoit l'affaire en délibération; & si le plus grand nombre des suffrages étoit pour faire la guerre, le même Officier retournoit sur les frontiéres du même peuple, & en présence au moins de trois personnes il prononçoit une certaine formule de déclaration de guerre: après quoi il jettoit sur les terres du peuple ennemi une lance, qui marquoit que la guerre étoit déclarée.

* *C'est ainsi qu'on appelloit Romulus.*

Cette cérémonie se conserva lontems chez les Romains. Lorsqu'il s'agit de déclarer la guerre à Philippe & à Antiochus, on consulta les Féciaux pour savoir s'il faloit la leur dénoncer à eux-mêmes en personne, ou s'il suffiroit de le faire à la premiére place de leur obéissance. Dans les beaux tems de la République [a] ils auroient cru se deshonorer que d'agir furtivement, & d'emploier la mauvaise foi, ou même l'artifice. Ils marchoient la tête levée. Ils laissoient ces petites ruses & ces indignes finesses aux Carthaginois & à d'autres peuples qui leur ressembloient, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre par la force ouverte.

Les Hérauts d'armes & les Féciaux, étoient fort respectés chez les Anciens, & considérés comme des personnes sacrées & inviolables. Cette déclaration faisoit partie du droit des gens, & étoit regardée comme nécessaire & indispensable. Elle n'étoit point précédée de certains

a Veteres, & moris antiqui memores, negabant se in ea legatione Romanas artes agnoscere. Non per insidias & nocturna prælia... nec ut magis astu quàm vera virtute gloriarentur, bella majores gessisse. Indicere priùs quàm gerere solitos bella, denunciare etiam... Hæc Romana esse, non versutiarum Punicarum, neque calliditatis Græcæ: apud quos fallere hostem, quàm vi superare, gloriosius fuerit. *Liv. lib.* 42. *n.* 47.

écrits publics que nous appellons *Manifestes*, & qui contiennent les prétentions bien ou mal fondées de l'uneou de l'autre partie, & les raisons dont on les appuie. On les a substitués à la place de cette cérémonie auguste & solennelle, par laquelle les Anciens faisoient intervenir dans la déclaration de guerre la majesté divine, comme témoin & vengeresse de l'injustice de ceux qui entreprendroient ces guerres sans raison & sans nécessité. Un motif de politique a encore rendu nécessaires ces Manifestes dans la situation où sont à l'égard les uns des autres les Princes de l'Europe, liés ensemble par le sang, par des alliances, par des ligues offensives ou défensives. Il est de la prudence du Prince qui déclare la guerre à son ennemi, de ne pas s'attirer en même tems sur les bras tous les alliés de celui qu'il attaque. C'est pour détourner cet inconvénient qu'on fait aujourd'hui des Manifestes, qui tiennent lieu des cérémonies anciennes que je viens d'exposer, & qui renferment quelquefois la raison qui a déterminé à commencer la guerre sans la déclarer.

J'ai parlé de prétentions bien ou mal fondées. Car les Etats & les Princes qui se font la guerre, ne manquent pas, de part & d'autre, à justifier leurs entreprises par des raisons spécieuses; & ils pourroient s'exprimer comme fit un Préteur Latin, dans une assemblée où l'on délibéroit sur ce qu'on répondroit aux Romains, qui, sur des soupçons de revolte, avoient mandé les Magistrats du Latium. » Il me semble, Messieurs, dit-il, que dans la conjoncture » présente, nous devons moins nous embarrasser de ce que » nous avons à dire, que de ce que nous avons à faire: car, » quand nous aurons bien pris notre parti, & bien con» certé nos mesures, il ne sera pas difficile d'y ajuster des » paroles. *Ad summam rerum nostrarum magis pertinere arbitror, quid agendum nobis, quàm quid loquendum sit. Facile erit, explicatis consiliis, accommodare rebus verba.*

Liv. lib. 8. n. 4.

ARTICLE SECOND.

Choix du Général & des Officiers. Levée des Soldats.

§. I. *Choix du Général & des Officiers.*

C'EST un grand avantage pour les Rois d'être maîtres absolus du choix des Généraux d'armée & des Officiers; & une des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner, est de dire que la réputation connue & le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet, peut-on apporter trop d'attention à un choix, qui égale en quelque sorte un particulier à son Souverain, en le rendant dépositaire de toute sa puissance, de toute sa gloire, & de toute la fortune de ses Etats? C'est principalement à ce caractére qu'on reconnoit les Princes capables de gouverner, & c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus, que Philippe, qu'Alexandre son fils aient jamais confié le commandement de leurs troupes à des Généraux sans mérite & sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les Successeurs de Cyrus, ni sous ceux d'Alexandre, où l'intrigue, la cabale, le crédit d'un Favori présidoient ordinairement à ce choix, & donnoient presque toujours exclusion aux meilleurs sujets. Aussi le succès des guerres répondoit-il à de tels commencemens. Je n'ai pas besoin d'en citer des exemples: l'Histoire en est remplie.

Je passe aux Républiques. A Sparte, les deux Rois étoient, par leur rang même, en droit & en possession de commander, & dans les premiers tems ils marchoient ensemble à la tête des armées: mais une division arrivée entre Cléoméne & Démarate donna lieu à une loi, qui ordonnoit qu'un seul des Rois commanderoit les troupes; & elle fut observée dans la suite, si ce n'est dans des cas extraordinaires. Les Lacédémoniens comprirent que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée, qu'il est rare que

Herod. lib. 1. cap. 75.

deux Généraux puissent lontems s'accorder, que les grandes entreprises ne peuvent guéres réussir que sous la conduite d'un seul homme, & que rien n'est plus funeste à une armée que le partage du commandement.

Cet inconvénient devoit être bien plus grand à Athénes, où, par la constitution même de l'Etat, il devoit toujours y avoir dix Commandans, parce qu'Athénes étant composée de dix Tribus, chacune fournissoit le sien; & le commandement rouloit par jour entre ces dix Chefs. D'ailleurs c'étoit le peuple qui les choisissoit, & cela chaque année. C'est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe, qui admiroit le bonheur des Athéniens, de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix Capitaines, au lieu qu'à peine avoit-il pu, pendant tout son régne, en trouver un * seul.

* *C'étoit Parménion.*

Il faloit pourtant bien que les Athéniens, sur tout dans des tems de crise, fussent attentifs à ne nommer pour Généraux que des citoiens d'un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalére, c'est-à-dire pendant près de deux cens ans, on compte un nombre considérable de grands hommes qu'Athénes mit à la tête de ses armées, qui portérent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cessoit, & l'on n'avoit en vûe que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs. Le danger étoit extrême. Les Athéniens se trouvoient seuls contre une armée innombrable. Des dix Généraux, cinq étoient pour donner le combat, cinq pour se retirer. Miltiade, qui étoit à la tête des premiers, aiant engagé dans son parti le Polémarque, (c'étoit un Officier qui avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre, & qui décidoit en cas de partage) la bataille fut résolue. Tous ces Généraux, reconnoissant la supériorité de Miltiade sur eux, quand leur jour fut venu, lui cédérent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célébre bataille de Marathon.

Herod. lib. 6. cap. 109. & 110.

Il arrivoit quelquefois que le peuple, se laissant gouverner à ses Orateurs, & suivant en tout leur caprice, mettoit en place des sujets indignes. On peut se souvenir du

crédit

crédit absolu qu'avoit sur les esprits de la multitude le fameux Cléon, qui fut chargé du commandement dans les premiéres années de la guerre du Péloponnése, quoique ce fût un homme brouillon, emporté, violent, sans tête & sans mérite. Mais ces exemples sont rares, & ils ne se multipliérent à Athénes que dans les derniers tems: & ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le philosophe Antisthéne fit sentir un jour aux Athéniens, d'une maniére plaisante mais spirituelle, l'abus qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux en pleine assemblée, d'ordonner par un Decret que desormais les ânes seroient emploiés à labourer la terre aussi bien que les beufs & les chevaux. Comme on lui répondit que les ânes n'étoient point nés pour le labour : *Vous vous trompez*, leur dit-il, *c'est tout un. Ne voiez-vous pas que des citoiens, d'ânes & d'ignorans qu'ils étoient, deviennent tout d'un coup d'habiles Généraux, par cette raison seule que vous les avez nommés ?* *Diog. Laërt. in Antisth. p. 369.*

A ROME, c'étoit aussi le peuple qui nommoit les Généraux, c'est-à-dire les Consuls, & les Préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuoit le commandement sous le nom de Proconsuls ou de Propréteurs. Ce [a] changement annuel de Généraux étoit un grand obstacle à l'avancement des affaires, qui demandent, pour réussir, d'être continuées sans interruption. Et c'est le grand avantage des Etats Monarchiques, où les Princes, absolument libres, maîtres des affaires & des tems, disposent de tout à leur gré, sans être asservis à aucune nécessité. Au lieu que, chez les Romains, un Consul

a Interrumpi tenorem rerum, in quibus peragendis continuatio ipsa efficacissima esset, minimè convenire. Inter traditionem imperii, novitatemque successoris, quæ noscendis priùs quàm agendis rebus imbuenda sit, sæpe bene gerendæ rei occasiones intercidere. *Liv. lib. 41. n. 15.*

Post tempus (Consules) ad bella ierunt: ante tempus comitiorum causa revocati sunt: in ipso conatu rerum circumegit se annus... Male gestis rebus alterius successum est: tironem, aut mala disciplina institutum exercitum acceperunt. At hercule Reges, non liberi solùm impedimentis omnibus, sed domini rerum temporumque, trahunt consiliis cuncta, non sequuntur. *Liv. lib. 9. n. 18.*

arrivoit quelquefois après coup, ou étoit rappellé avant le tems pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fit pour arriver, avant que son Prédécesseur lui eût remis le commandement, & qu'il se fût instruit de l'état de l'armée, connoissance absolument préalable à toute entreprise, il se passoit toujours un tems considérable, qui lui faisoit perdre l'occasion d'agir, & d'attaquer à propos l'ennemi. Souvent, d'ailleurs, il trouvoit en arrivant les affaires en mauvais état par la faute de son Prédécesseur, & une armée ou composée en partie de troupes nouvellement levées & sans expérience, ou corrompue par la licence & le défaut de discipline. Fabius [a] fit faire une partie de ces réflexions au peuple Romain lorsqu'il l'exhortoit à choisir un Consul capable de tenir tête à Annibal.

Le court espace d'un an, & l'incertitude d'une prolongation du commandement, faisoient à la vérité que les habiles Généraux mettoient tout le tems à profit: mais souvent aussi c'étoit pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu'ils n'auroient fait sans cela, & à des conditions moins avantageuses à la République, dans la crainte qu'un Successeur ne vînt profiter de leurs travaux, & ne leur enlevât l'honneur d'avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zèle pour le bien public, & une grandeur d'ame parfaitement desintéressée, auroient pu écarter de telles considérations. Je ne sai s'il y en a des exemples. On [b] reproche au grand Scipion même, j'entends le premier, d'avoir eu cette foiblesse, & de n'avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif & si piquant, paroit au-dessus des forces de l'homme: du moins elle est bien rare.

L'autorité des Consuls resserrée, pour le tems, dans des bornes si étroites, étoit, il faut l'avouer, un grand in-

a Cùm, qui est summus in civitate dux, eum legerimus, tamen repente lectus, in annum creatus adversùs veterem ac perpetuum imperatorem comparabitur, nullis neque temporis neque juris inclusum angustiis, quo minùs ita omnia gerat administretque ut tempora postulabunt belli: nobis autem in apparatu ipso, ac tantùm inchoantibus res, annus circumagitur. *Liv. lib.* 24. *n.* 8.

b Ipsum Scipionem expectatio successoris, venturi ad paratam alterius labore ac periculo finiri belli famam, sollicitabat. *Liv. l.* 30. *n.* 36.

convénient. Mais le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus lontems le même homme dans le commandement de toutes les forces de l'Etat, obligeoit de passer par dessus cet inconvénient par la crainte d'un plus grand.

La nécessité des affaires, la distance des lieux, & d'autres raisons obligérent enfin les Romains à continuer le commandement des armées à leurs Généraux pour plusieurs années. Mais il en arriva réellement l'inconvénient que l'on avoit appréhendé; & les Généraux devinrent par cette durée du commandement les tyrans de leur patrie. Entr'autres exemples je pourrois citer Sylla, Pompée, & sur tout César.

Le choix des Généraux étoit ordinairement réglé sur le mérite des personnes: & les citoiens de Rome avoient en même tems une grande ressource & un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur facilitoit ce choix, étoit la connoissance parfaite qu'ils avoient des sujets qui aspiroient au commandement, avec lesquels ils avoient servi plusieurs campagnes, qu'ils avoient vûs en action, dont ils avoient eu le tems d'examiner & de comparer par eux-mêmes, & avec leurs camarades, le caractére, les talens, les succès, & les qualités capables des plus hauts emplois. Cette [a] connoissance qu'avoient les citoiens Romains du mérite de ceux qui demandoient le Consulat, déterminoit ordinairement leurs suffrages en faveur des Officiers en qui ils avoient reconnu, dans les campagnes précédentes, de l'habileté, du courage, de la bonté, de l'humanité. » Il a pris soin de moi, disoient-ils, lorsque » j'ai été blessé: il m'a fait part du butin: c'est sous sa » conduite que nous nous rendîmes maîtres du camp des » ennemis, & que nous remportames une telle victoire;

a Num tibi hæc parva videntur adjumenta & subsidia consulatus, voluntas militum? quæ cùm per se valet multitudine, tum apud suos gratia: tum verò in consule declarando multum etiam apud populum Romanum auctoritatis habet suffragatio militaris... Gravis est illa oratio: Me saucium recreavit; me præda donavit; hoc duce castra cepimus, signa contulimus; nunquam iste plus militi laboris imposuit, quàm sibi sumsit; ipse cùm fortis, tùm etiam felix. Hoc quanti putas esse ad famam hominum ac voluntatem? *Cic. pro Muren. n.* 38.

» il a toujours partagé la peine & la fatigue avec » le soldat ; on ne peut dire s'il est plus heureux » que courageux. « De quel poids étoient de tels discours!

Le motif qui portoit les citoiens Romains à examiner & à peser avec soin le mérite des contendans, étoit l'intérêt personnel de ceux qui faisoient le choix, qui devant la plupart servir sous leurs ordres, étoient fort attentifs à ne pas confier leur vie, leur honneur, le salut de la patrie à des Généraux qu'ils n'estimoient point, & dont ils n'auroient point attendu un heureux succès. C'étoient les soldats même, qui, dans les Comices, choisissoient ces Généraux. On sait qu'ils s'y connoissent, & l'on voit par l'expérience qu'ils s'y trompent rarement. On remarque encore aujourd'hui, que quand ils vont à la petite guerre, ils choisissent toujours entr'eux sans complaisance ceux qui sont les plus capables de les commander. C'est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son Général Métellus. C'est ainsi que Scipion Emilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

Il faut pourtant avouer que la nomination des Commandans n'étoit pas toujours réglée par des vûes publiques & supérieures ; & que la cabale, l'adresse à s'insinuer dans l'esprit du peuple, à le flater, à entrer dans ses passions, y avoient quelquefois part. C'est ce qu'on a vû à Rome à l'égard de Térentius Varro, & à Athénes à l'égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple, c'est-à-dire léger, inconstant, capricieux, passionné: mais celui de Rome l'étoit moins qu'un autre. Il a donné, en plusieurs occasions, des exemples d'une modération & d'une sagesse qu'on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grace aux avis des Anciens ; oubliant avec noblesse ou ses panchans, ou même ses haines, en faveur du bien public, & renonçant volontairement au choix qu'il avoit fait de personnes peu capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva, lorsque le Consulat fut continué à Fabius après la remontrance que lui-même avoit faite de l'incapacité de ceux qui avoient été nommés: démarche

Liv. lib. 10. n. 22. & 24
Id. lib. 26. n. 22.

a odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour lors fit beaucoup d'honneur à Fabius, parce qu'elle étoit l'effet de son zêle pour la République, au salut de laquelle il ne craignoit point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

Les armées ordinaires du peuple Romain, lorsque les deux Consuls marchoient ensemble, étoient de quatre Légions: chaque Consul en commandoit deux. Elles s'appelloient Premiére, Seconde, Troisiéme, & ainsi du reste, selon l'ordre où elles avoient été levées. Outre les deux Légions que commandoit chaque Consul, il avoit encore le même nombre d'infanterie, & le double de cavalerie, fournis par les Alliés. Depuis l'association des peuples d'Italie au droit de bourgeoisie, cet ordre souffrit plusieurs changemens. Les quatre Légions destinées aux Consuls n'étoient pas toutes les forces de Rome. Il y avoit d'autres corps de troupes commandées par des Préteurs, des Proconsuls, &c.

Quand les Consuls se trouvoient joints ensemble, leur autorité étant égale, ils commandoient alternativement, & avoient chacun leur jour, comme il arriva à la bataille de Cannes. Souvent l'un d'eux, reconnoissant dans son Collégue un mérite supérieur, lui cédoit volontairement ses droits. Agrippa [b] Furius en usa de la sorte à l'égard du célébre T. Quintius Capitolinus: & celui-ci, pour répondre à l'honnêteté & à la générosité de son Collégue, lui communiquoit tous ses desseins, lui faisoit honneur de tous les succès, & l'égaloit à lui en tout. Dans [c] une autre occasion, les Tribuns militaires, qui avoient été substitués

a Tempus ac necessitas belli, ac discrimen summæ rerum faciebant ne quis aut in exemplum exquireret, aut suspectum cupiditatis imperii Consulem haberet. Quin laudabant potiùs magnitudinem animi, quòd, cùm summo imperatore esse opus reip. sciret, seque eum haud dubiè esse; minoris invidiam, si qua ex re oriretur, quàm utilitatem reip. fecisset. *Liv. lib.* 24. *n.* 9.

b In exercitu Romano cùm duo Consules essent potestate pari, quod saluberrimum in administratione magnarum rerum est, summa imperii, concedente Agrippa, penes Collegam erat: & prælatus ille facilitati summittentis se comiter respondebat, communicando consilia laudesque, & æquando imparem sibi. *Liv. lib.* 3. *n.* 70.

c Collegæ fateri regimen omnium rerum, ubi quid bellici ter-

aux Consuls, & qui étoient pour lors au nombre de six, avouérent que dans le tems de crise où l'on se trouvoit, un seul d'entr'eux étoit digne du commandement, c'étoit le grand Camille, & ils déclarérent tous qu'ils avoient résolu de laisser entre ses mains toute l'autorité, persuadés que la justice qu'ils rendoient à son mérite les combloit eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d'un applaudissement général. Tous s'écriérent qu'on n'auroit jamais besoin de recourir à la Souveraine puissance de la Dictature, si la République avoit toujours de tels Magistrats, unis entr'eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l'attirer chacun à soi seul en particulier.

C'étoit un grand avantage pour une armée d'avoir un Général tel que Tite-Live le décrit dans la personne de Caton, [a] qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins & son attention aux petites & aux grandes choses; qui prévît de loin & préparât tout ce qui peut être nécessaire à une armée; qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter; qui commençât par donner à toutes les troupes l'exemple d'une exacte & sévére discipline; qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles, & la fatigue; en un mot, qui n'eût d'autre distinction dans l'armée que celle du commandement, & de l'honneur qui y est attaché.

rotis ingruat, in viro uno esse: sibique destinatum in animo esse, Camillo submittere imperium; nec quicquam de majestate sua detractum credere, quod majestati ejus viri concessissent... Erecti gaudio fremunt, nec Dictatore unquam opus fore Reip., si tales viros in magistratu habeat, tam concordibus junctos animis, parere atque imperare juxtà paratos, laudemque conferentes potiùs in medium, quàm ex communi ad se trahentes. *Liv. lib. 6. n. 6.*

a In Consule ea vis animi atque ingenii fuit, ut omnia maxima minimaque per se adiret atque ageret; nec cogitaret modò imperaretque quæ in rem essent, sed pleraque per se ipse transigeret; nec in quemquam omnium graviùs severiusque, quàm in semetipsum imperium exerceret; parsimonia, & vigiliis, & labore cum ultimis militum certaret; nec quicquam in exercitu suo præcipui præter honorem atque imperium haberet. *Liv. lib. 34. n. 18.*

Après qu'on avoit nommé les Consuls & les Préteurs, on procédoit à l'élection des Tribuns, qui étoient au nombre de vingt-quatre, six pour chaque Légion. C'étoit sur eux que rouloit tout le détail des différens soins qui regardent l'armée. Pendant le tems de la campagne qui étoit de six mois, ils commandoient successivement deux à deux ensemble dans la Légion pendant deux [a] mois: c'étoit le sort qui en régloit l'ordre. *Polyb. lib. 6. pag. 456.*

Ce furent d'abord les Consuls qui nommérent ces Tribuns; & c'étoit un grand avantage pour le service, que les Généraux fissent eux-mêmes le choix des Officiers. Dans [b] la suite, de vingt-quatre Tribuns, le peuple en nomma six, vers l'an de Rome 393, & environ [c] cinquante ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 444, il en nomma jusqu'à seize. Mais, dans les guerres importantes, il [d] avoit quelquefois la modération & la sagesse de renoncer à son droit, & d'abandonner entiérement ce choix à la prudence des Consuls & des Préteurs, comme cela arriva dans la guerre contre Persée roi de Macédoine, dont Rome craignoit beaucoup les suites.

De ces vingt-quatre Tribuns, quatorze devoient avoir servi au moins cinq ans; & les autres dix ans: conduite pleine de sagesse, & bien propre à inspirer du courage aux troupes par l'estime & la confiance qu'elle leur donne pour leurs Officiers: Ils avoient soin même de distribuer tellement ces Tribuns, que dans chaque Légion il y en eût de plus âgés & de plus expérimentés mêlés avec ceux qui étoient plus jeunes, pour les instruire, & les former au commandement.

a Secundæ Legionis Fulvius Tribunus militum erat. *Is mensibus suis* dimisit Legionem. *Liv. lib.* 40. *n.* 41.

b Cùm placuisset eo anno Tribunos militum ad legiones suffragio fieri (nam & antea, sicut nunc quos Rufulos vocant, Imperatores ipsi faciebant) secundum in sex locis Manlius tenuit. *Liv. l.* 7.

c Duo imperia eo anno dari cœpta per populum, utraque ad rem militarem pertinentia. Unum, ut Tribuni senideni in quatuor legiones à populo crearentur, quæ antea perquàm paucis suffragio populi relictis locis, Dictatorum & Consulum ferè fuerant beneficia. *Liv. lib.* 9. *n.* 30.

d Decretum ne Tribuni militum eo anno suffragiis crearentur, sed Consulum Prætorumque in iis faciendis judicium arbitriumque esset. *Liv. lib.* 42. *n.* 31.

Les Préfets des Alliés, *Præfecti socium*, étoient dans les troupes alliées ce que les Tribuns étoient dans les Légions. On les tiroit d'entre les Romains, comme on peut
Lib. 23. n. 7. l'inférer de ces paroles de Tite-Live, *Præfectos socium, civesque Romanos alios.* Ce qui est confirmé par les noms de ceux qui se trouvent nommés dans Tite-Live. *Lib.* 27. *n.* 26. & 41. *Lib.* 33. *n.* 36. &c. Cette pratique, qui laissoit aux Romains l'honneur du commandement en chef parmi les Alliés, & qui ne donnoit à ceux-ci que la qualité de premiers Officiers subalternes, étoit l'effet d'une sage politique pour tenir les Alliés dans la dépendance, & pouvoit contribuer beaucoup au succès des entreprises, en faisant régner dans toutes les troupes un même esprit & une même conduite.

Je n'ai point parlé des Officiers appellés *Legati*, Lieutenans. Ils tenoient le premier rang après le Consul pour le Commandement, & servoient sous ses ordres, comme parmi nous les Lieutenans Généraux servent sous le Maréchal de France ou sous le Lieutenant Général le plus ancien qui commande en Chef l'armée. Il paroit que c'étoient les Consuls qui choisissoient ces Lieutenans. Il en est fait mention dès les premiers tems de la République.
Liv. lib. 2. n. 20. Dans la bataille du Lac de Régille, c'est-à-dire l'année de Rome 255, T. Herminius Lieutenant se distingua
Id. lib. 24. n. 44. d'une maniére particuliére. Fabius Maximus, si connu par sa sage conduite contre Annibal, ne dédaigna pas de devenir Lieutenant de son fils qui avoit été nommé Consul. Celui-ci, en cette qualité, étoit précédé de douze Licteurs qui marchoient l'un après l'autre, dont une des fonctions étoit de faire rendre au Consul les honneurs qui lui étoient dûs. Fabius le pere, au devant duquel son fils étoit allé, aiant passé les onze premiers Licteurs toujours à cheval; le Consul ordonna au douziéme de faire son devoir. Ce Licteur aussitôt cria à haute voix à Fabius qu'il eût à descendre de cheval. Ce vénérable Vieillard obéit sur le champ, & adressant la parole à son fils, *J'ai voulu*
Id. lib. 37. n. 1. *voir*, lui dit-il, *si vous saviez que vous êtes Consul.* On sait que la proposition que fit le grand Scipion l'Africain de servir comme Lieutenant sous le Consul son frere, détermina

termina le Sénat à donner à celui-ci la Gréce pour département.

On a remarqué sans doute, dans tout ce que j'ai raporté jusqu'ici des Romains, un esprit d'intelligence & de conduite, qui fait bien voir que l'heureux succès de leurs armes n'étoit point l'effet du hazard, mais de la sagesse & de l'habileté qui régnoient dans toutes les parties du gouvernement.

§. II. *Levée des Soldats.*

LES LACÉDÉMONIENS, à proprement parler, étoient un peuple de soldats. Ils ne cultivoient ni les arts, ni les sciences. Ils n'exerçoient point le trafic. Ils ne s'appliquoient pas davantage à l'agriculture, abandonnant le soin de leurs terres à des esclaves, qu'on appelloit *Ilotes*. Toutes leurs loix, tous leurs réglemens, toute leur éducation, en un mot toute la constitution de leur République, tendoient à en faire des hommes de guerre. C'avoit été là l'unique but de leur Législateur, & l'on peut dire qu'il y réussit parfaitement. Jamais on ne vit de meilleurs soldats, plus faits à la fatigue, plus endurcis aux exercices militaires, plus formés à l'obéissance & à la discipline, plus remplis de courage & d'intrépidité, plus sensibles à l'honneur, plus dévoués à la gloire & au bien de la patrie.

On en distinguoit de deux sortes : les uns, que l'on appelloit proprement *Spartiates*, qui habitoient dans Sparte même ; les autres, qu'on nommoit seulement *Lacédémoniens*, qui demeuroient à la campagne. Les premiers étoient la fleur de l'Etat, & en remplissoient toutes les charges. Ils étoient presque tous capables de commander. On sait le merveilleux changement qu'un seul d'entr'eux, (c'étoit Xanthippe) envoié au secours des Carthaginois, causa dans leur armée ; & comment Gylippe, autre Spartiate, sauva Syracuse. Tels étoient aussi les *trois cens*, qui aiant à leur tête Léonide, arrétérent lontems aux Thermopyles l'armée innombrable des Perses. Le nombre des Spartiates montoit pour lors à huit mille hommes, ou un peu plus. *Herod. lib. 7. cap. 234.*

L'âge de porter les armes, étoit depuis trente ans jusqu'à soixante. On destinoit à la garde de la ville ceux qui étoient plus ou moins âgés. Ce n'étoit que dans une extrême nécessité qu'on mettoit les armes entre les mains des esclaves. A la bataille de Platée, les troupes que Sparte fournit montoient à dix mille hommes, savoir cinq mille Lacédémoniens, & autant de Spartiates. Chacun de ceux-ci avoit avec lui sept Ilotes, dont le nombre par conséquent montoit à trente-cinq mille. Ces derniers étoient armés à la légére. Il y avoit fort peu de cavalerie à Lacédémone. La marine pour lors y étoit inconnue. Ce ne fut que fort tard, & contre le plan de Lycurgue, qu'on s'y appliqua: & jamais cette République n'eut de nombreuses flotes.

ATHENES étoit beaucoup plus grande & plus peuplée que Sparte. On y comptoit, du tems de Démétrius de Phalére, vingt mille citoiens, dix mille étrangers établis dans la ville, quarante mille esclaves.

Tous les jeunes Athéniens se faisoient inscrire dans un regître public à l'âge de dix-huit ans, & prétoient alors un serment solennel, par lequel ils s'engageoient à servir la République & à la défendre de toutes leurs forces en toute occasion. Ce serment les obligeoit jusqu'à l'âge de soixante ans. Chacune des dix Tribus, qui formoient le corps de l'Etat, fournissoit un certain nombre de soldats selon le besoin, pour servir ou par terre, ou sur mer: car la puissance navale d'Athénes devint, par succession de tems, fort considérable. On voit dans Thucydide que les troupes des Athéniens, au commencement de la guerre du Péloponnése, étoient de treize mille hommes de pié armés pesamment, de seize cens archers, & d'à peu près autant de cavaliers, ce qui pouvoit faire en tout seize mille hommes: sans compter seize autres mille hommes, qui demeuroient pour la garde de la ville, de la citadelle, & des ports, citoiens aussi au dessous ou au dessus de l'âge militaire, ou étrangers établis dans la ville. La flote étoit pour lors de trois cens galéres. Je marquerai dans l'article suivant quel ordre on y gardoit.

Thucyd. lib. 2. pag. 110.

Ces troupes, & de Sparte & d'Athénes, étoient peu

nombreuſes, mais pleines de courage, aguerries, intrépides, & l'on pourroit preſque dire invincibles. Ce n'étoient point des ſoldats levés au hazard, ſouvent ſans feu ni lieu, inſenſibles à la gloire, indifférens à un ſuccès qui les touche peu, qui n'euſſent rien à perdre, qui fiſſent de la guerre un métier de mercénaires, qui vendiſſent leur vie pour une foible paie. C'étoit l'élite des deux peuples du monde les plus belliqueux; des ſoldats déterminés à vaincre ou à mourir, qui ne reſpiroient que guerre & que combats, qui n'avoient en vûe que l'honneur & la liberté de leur patrie, qui dans une bataille croioient voir à leurs côtés leurs femmes & leurs enfans, dont le ſalut étoit confié à leurs armes & à leur courage. Voila quelles étoient les levées qu'on faiſoit dans la Gréce. Parmi de telles troupes, on n'entendoit point parler de déſertion, ni de punitions que la loi impoſât aux déſerteurs. Un ſoldat pouvoit-il être tenté de renoncer pour toujours à ſa famille & à ſa patrie?

Il en faut dire autant des Romains dont il nous reſte à parler. Chez eux, c'étoient les Conſuls, qui, pour l'ordinaire, faiſoient les levées: & comme on en nommoit de nouveaux tous les ans, on faiſoit auſſi tous les ans de nouvelles levées.

L'âge pour entrer dans la milice étoit de dix-ſept ans. On [a] n'y admettoit que des citoiens, & de cet âge, ou au deſſus, ſi ce n'eſt dans des cas extraordinaires & dans des beſoins preſſans, où l'on en recevoit de moins âgés. Une ſeule fois la néceſſité obligea d'armer des eſclaves: mais auparavant, choſe remarquable, on leur demanda à chacun en particulier s'ils s'engageoient volontairement & de plein gré, parce qu'on ne croioit pas pouvoir ſe fier à des ſoldats enrollés par ruſe ou par force. Quelquefois on alloit juſqu'à armer ceux qui étoient détenus dans les priſons pour dettes ou pour crimes: mais ce cas étoit fort rare.

a Delectu edicto, juniores annis ſeptemdecim, & quoſdam prætextatos ſcribunt... Aliam formam novi delectûs inopia liberorum capitum ac neceſſitas dedit. Octo millia juvenum validorum ex ſervitiis, priùs ſciſcitantes ſingulos vellentne militare, empta publicè armaverunt. *Liv. lib. 22. n. 57.*

Les troupes Romaines n'étoient donc composées que de citoiens. Ceux d'entr'eux qui étoient pauvres, *(proletarii, capite censi)* n'étoient point enrollés. On vouloit des soldats dont le bien répondît à la République du zêle qu'ils auroient à la défendre. La plus grande partie de ces citoiens séjournoit à la campagne, pour prendre soin eux-mêmes de leurs terres, & pour faire valoir leur bien par leurs mains. Ceux qui habitoient à Rome, avoient chacun leur portion de terre qu'ils cultivoient de même. Ainsi [a] toute cette Jeunesse Romaine étoit accoutumée [b] à supporter les fatigues les plus rudes; à souffrir le soleil, la pluie, la gelée; à coucher durement, & souvent au milieu des champs & en plein air; à vivre sobrement & sagement, & à se contenter de peu. Elle ne savoit ce que c'étoit que les délices, avoit les membres endurcis à toutes sortes de travaux, & par son séjour à la campagne avoit contracté l'habitude de manier le fer, de creuser des fossés, & de porter de pesans fardeaux. Autant soldats que laboureurs, ces Romains, en s'enrollant, ne faisoient que changer d'armes & d'instrumens. Les jeunes gens qui demeuroient à la ville n'étoient pas élevés beaucoup plus délicatement que les autres. Les exercices continuels du champ de Mars, les courses soit à pié soit à cheval, toujours suivies de la coutume de passer le Tibre à la nage pour essuier leur sueur, étoient un excellent apprentissage pour

a Sed rusticorum mascula militum
Proles, sabellis docta ligonibus
Versare glebas, & severæ
Matris ad arbitrium recisos
Portare fustes. *Horat. Od. 6. lib. 3.*

b Nunquam puto potuisse dubitari, aptiorem armis rusticam plebem, quæ sub divo & in labore nutritur; solis patiens; umbræ negligens; balnearum nescia; deliciarum ignara; simplicis animi; parvo contenta; duratis ad omnem laborum tolerantiam membris; cui gestare ferrum, fossam ducere, onus ferre consuetudo de rure est... Idem bellator, idem agricola, genera tantùm mutabat armorum... Sudorem cursu & campestri exercitio collectum nando juventus abluebat in Tyberi. Nescio enim quomodo minùs mortem timet, qui minus deliciarum novit in vita. *Veget. de re milit. lib. 1. cap. 3.*

le métier de la guerre. De tels soldats devoient être bien intrépides. Car moins on connoit les délices, moins on redoute la mort.

Avant que de procéder à la levée des troupes, les Consuls avertissoient le peuple du jour où devoient s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu, & tous ces Romains se trouvant à l'assemblée ou dans le Capitole ou dans le champ de Mars, les Tribuns Militaires tiroient les Tribus au sort l'une après l'autre, & appelloient à eux celle qui leur étoit échue. Ensuite parmi ces citoiens ils faisoient leur choix, les prenant chacun à son rang, quatre à quatre, à peu près égaux en taille, en âge, & en force; & procédoient ainsi de suite, jusqu'à ce que les quatre Légions fussent complettes.

Après qu'on avoit achevé la levée, chaque soldat prêtoit serment entre les mains ou des Consuls ou des Tribuns. Par ce serment ils promettoient *de s'assembler à l'ordre du Consul, & de ne point quitter le service sans son ordre: d'obéir aux ordres des Officiers, & de faire leur possible pour les exécuter: de ne point se retirer par crainte ni pour prendre la fuite, & de ne point quitter leur rang.*

Ce n'étoit point ici une simple formalité, ni une cérémonie purement extérieure qui n'influât en rien sur la conduite. C'étoit un acte de religion très sérieux, accompagné quelquefois des plus terribles imprécations, qui faisoit une forte impression sur les esprits, qui étoit jugé d'une nécessité absolument indispensable, & sans lequel les soldats ne pouvoient point combattre contre l'ennemi. Les Grecs, aussi bien que les Romains, faisoient prêter à leurs troupes ce serment, ou un pareil; & ils étoient fondés à le faire sur un grand principe. Ils savoient qu'un particulier, par lui-même, n'a aucun droit sur la vie des autres hommes: qu'il faut que le Prince, ou la République, qui en ont reçu le pouvoir de Dieu, lui mette les armes à la main: que ce n'est qu'en vertu de ce pouvoir, dont il est revêtu par son serment, qu'il peut tirer l'épée contre l'ennemi: & que, sans ce pouvoir, il se rend coupable de tout le sang qu'il répand, & commet autant d'homicides qu'il tue d'ennemis. Zzzz iij

Cic. lib. 1. de Offic. n. 36. & 37.

Le * Consul qui faisoit la guerre dans la Macédoine contre Persée, aiant licentié une Légion dans laquelle servoit le fils de Caton le Censeur, ce jeune Officier, qui ne cherchoit qu'à se distinguer dans quelque action, ne se retira point avec la Légion, & demeura dans le camp. Son pere écrivit aussitôt au Consul, pour le prier que, s'il vouloit bien souffrir encore son fils dans l'armée, il lui fît préter un nouveau serment, parce [2] qu'étant dégagé du premier, il n'avoit plus droit de combattre contre les ennemis. Et il écrivit dans le même esprit à son fils, en l'avertissant de ne point combattre, qu'il n'eût prété de nouveau le serment.

Xenoph. in Cyrop.

C'est en conséquence de ce même principe, que le grand Cyrus loua extrêmement l'action d'un Officier, qui, aiant le bras levé pour fraper l'ennemi, dès qu'il eut entendu sonner la retraite, s'arréta tout court, regardant ce signal comme une défense de passer outre. Que ne doit-on point attendre d'Officiers & de Soldats ainsi accoutumés à l'obéissance, & si pleins de respect pour l'ordre du Général, & pour les loix de la discipline?

Les Tribuns des soldats à Rome, après le serment, marquoient aux Légions le jour & le lieu où elles devoient se trouver. Quand elles étoient assemblées au jour marqué, des plus jeunes & des moins riches on en faisoit les Armés à la légére : ceux qui les suivoient en âge étoient les Hastaires : les plus forts & les plus vigoureux composoient les Princes : & on prenoit les plus anciens soldats pour en faire les Triaires.

On donnoit ordinairement deux Légions à chaque Consul. Le nombre des soldats d'une Légion n'a pas toujours été le même. Elle n'étoit d'abord que de trois mille hommes. Elle fut depuis augmentée successivement jusqu'à quatre mille, cinq mille, six mille, & quelque chose de plus. Le nombre le plus ordinaire étoit de quatre mille deux cens hommes de pié, & trois cens hommes de cheval. Il étoit tel du tems de Polybe, & je m'y arréterai.

* *Manuce croit qu'il s'agit de Paul Emile, quoique les exemplaires de Cicéron portent Popilius ou Pompilius.*

2 Quia priore amisso jure, cum hostibus pugnare non poterat. *Cic.*

La Légion ſe diviſoit en trois Corps, qui étoient *Haſtati*, les Haſtaires; *Principes*, les Princes; *Triarii*, les Triaires. Qu'on me paſſe ces noms, je ne puis les exprimer autrement. Les deux premiers Corps étoient compoſés chacun de douze cens hommes, & le troiſiéme de ſix cens ſeulement.

Les *Haſtaires* formoient la premiére ligne : les *Princes* la ſeconde: les *Triaires* la troiſiéme. Ce dernier Corps étoit compoſé des ſoldats les plus âgés, les plus expérimentés, & les plus braves de l'armée. Il faloit que le danger fût grand & bien preſſant, pour qu'on en vînt juſqu'à cette troiſiéme ligne. D'où vient cette expreſſion proverbiale, *Res ad Triarios rediit.*

Chacun de ces trois Corps ſe diviſoit en dix parties ou dix *Manipules*, dont chacun étoit de ſix vingts hommes pour les Haſtaires & les Princes, & de ſoixante ſeulement pour les Triaires.

Chaque Manipule avoit deux Centuries ou Compagnies. La Centurie, anciennement & dans ſa premiére inſtitution ſous Romulus, avoit cent hommes, d'où elle avoit tiré ſon nom. Depuis elle n'en eut que ſoixante parmi les Haſtaires & les Princes, & que trente parmi les Triaires. On nommoit *Centurions* les Chefs de ces Centuries ou de ces Compagnies. J'expliquerai bientôt la diſtinction de leurs rangs.

Outre ces trois Corps, il y avoit dans chaque Légion des Armés à la légére ſous différens noms, *Rorarii*, *Accenſi*; & dans les tems poſtérieurs, *Velites*. Ils étoient auſſi au nombre de douze cens. Ils ne faiſoient pas proprement un Corps ſéparé, mais ils étoient répandus dans les trois autres Corps ſelon le beſoin. Leurs armes étoient une épée, une javeline, (*haſta*) une *parme*, c'eſt-à-dire un bouclier léger. On choiſiſſoit pour ce Corps les ſoldats les plus jeunes & les plus agiles.

Au tems de Jules-Céſar, il n'eſt plus parlé de rangs diſtingués d'*Haſtaires*, de *Princes*, ni de *Triaires*, quoique l'armée fût preſque toujours rangée ſur trois lignes. La Légion pour lors ſe diviſa en dix parties, qu'on appelloit *Cohortes*. Chaque Cohorte étoit comme un abrégé

de la Légion. Elle avoit six vingts Hastaires, six vingts Princes, soixante Triaires, & six vingts Armés à la légére; ce qui fait en tout quatre cens vingt. Et c'est précisément la dixiéme partie d'une Légion composée de quatre mille deux cens hommes de pié.

La Cavalerie, chez les Romains, étoit peu nombreuse: trois cens chevaux pour plus de quatre mille hommes de pié. Elle se divisoit aussi en dix Compagnies, (*Alas*) dont chacune étoit composée de trente hommes.

Liv. lib. 1. n. 43. Les Cavaliers étoient choisis entre les plus riches des Citoiens; & dans la distribution du peuple Romain par centuries, dont Servius Tullius fut l'auteur, ils composoient les dix-huit premiéres centuries. Ce sont les mêmes qui sont dans la suite connus dans l'histoire sous le nom de Chevaliers Romains, & qui formérent un troisiéme Ordre mitoien entre le Sénat & le peuple. La République leur fournissoit un cheval, & son entretien.

Liv. lib. 5. n. 7. Jusqu'au siége de Veies, il n'y eut point d'autre Cavalerie dans les armées Romaines. Alors ceux qui avoient la quantité de bien requise pour être admis dans la Cavalerie, mais qui n'avoient point de cheval entretenu aux dépens du public, ni par conséquent le rang de Cavaliers ou Chevaliers, s'offrirent à servir dans la Cavalerie, en se fournissant eux-mêmes de chevaux. Leur offre fut acceptée.

Depuis ce tems, il y eut deux sortes * de Cavaliers dans les armées Romaines: les uns, à qui le public fournissoit un cheval, *equum publicum*, & c'étoient les vrais Chevaliers Romains; les autres, qui s'en fournissoient eux-mêmes, & servoient *equo suo*, & qui n'avoient point le titre ni les prérogatives de Chevaliers.

Mais le cheval entretenu aux dépens du public fut toujours comme le titre constitutif du Chevalier Romain: & lorsque les Censeurs dégradoient un Chevalier Romain, c'étoit en lui ôtant ce cheval.

* *Cette distinction paroit assez clairement marquée dans le discours de Magon au Sénat de Carthage sur les anneaux d'or.* Neminem nisi equitem, & eorum ipsorum primores, id insigne gerere. *Liv. lib. 23. n. 12. Ces* primores equitum *sont les vrais Chevaliers Romains,* qui merebant equo publico.

OUTRE

OUTRE les Citoiens qui formoient les Légions, il y avoit dans l'armée Romaine les troupes des Alliés: c'étoient des peuples de l'Italie, que les Romains avoient soumis, & à qui ils avoient laissé l'usage de leurs loix & de leur gouvernement, à condition de leur fournir un certain nombre de troupes. Ils fournissoient pareil nombre d'infanterie que les Romains, & ordinairement le double de cavalerie. Entre les Alliés on faisoit choix des mieux faits & des plus braves, tant Cavaliers que Fantassins, qui devoient être auprès des Consuls: ceux-là s'appelloient *Extraordinaires*. On prenoit pour cela le tiers de la cavalerie, & la cinquiéme partie de l'infanterie. Le reste étoit placé, moitié sur l'aile droite, moitié sur la gauche, les Romains se réservant ordinairement le centre.

L'armée Romaine, comme on le voit par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, étoit composée seulement de Citoiens & d'Alliés. Ce [a] ne fut que la sixiéme année de la seconde guerre Punique que les Romains admirent des mercénaires dans leurs troupes; ce qui ne fut point ou rarement pratiqué dans la suite du tems de la République. C'étoient des Celtibériens, & il se trouva qu'ils composoient la plus grande partie de l'armée de Cn. Scipion en Espagne. Faute essentielle, qui lui couta la vie; & peu s'en falut qu'elle ne coutât à Rome la perte de l'Espagne, & peutêtre la ruine de son Empire. C'est un [b] exemple, remarque sagement Tite-Live, qui doit apprendre aux Généraux Romains à ne jamais souffrir dans leurs armées un plus grand nombre d'Etrangers que d'autres troupes. On sait que la revolte des troupes étrangéres mit plus d'une fois Carthage à deux doigts de sa perte. Elle n'avoit presque point d'autres soldats; & c'étoit le grand défaut de sa milice. Ce mélange de troupes étrangéres & barbares, & leur supériorité en nombre dans les armées Romaines,

a Id ad memoriam insigne est, quòd mercenarium militem in castris neminem antè, quàm tum Celtiberos, Romani habuerunt. *Liv. lib.* 24. *n.* 49.

b Id quidem cavendum semper Romanis ducibus erit, exemplaque hæc verè pro documentis habenda, ne ita externis credant auxiliis, ut non plus sui roboris suarumque propriè virium in castris habeant. *Liv. lib.* 25. *n.* 33.

furent une des principales causes de la ruine entiére de l'Empire Romain en Occident.

Je reviens aux Centurions, dont je dois expliquer les divers rangs. J'ai dit que dans chaque Manipule il y avoit deux Centuries, & par conséquent deux Centurions. Celui qui commandoit la premiére Centurie du premier Manipule des Triaires, appellés aussi *Pilani*, étoit le plus considérable de tous les Centurions, & avoit place dans le Conseil avec le Consul & les premiers Officiers: *Primipilus*, ou *Primipili Centurio*. On l'appelloit *Primipilus prior*, pour le distinguer de celui qui commandoit la seconde Centurie du même Manipule, lequel étoit appellé *Primipilus posterior*. Il en étoit de même des autres Centuries. Le Centurion qui commandoit la seconde Centurie du Manipule des mêmes Triaires, s'appelloit *secundi pili Centurio*; & ainsi jusqu'au dixiéme, qui s'appelloit *decimi pili Centurio*.

On gardoit le même ordre parmi les Hastaires & les Princes. Le premier Centurion des Princes s'appelloit *Primus Princeps*, ou *Primi Principis Centurio*; le second, *secundus Princeps*; & ainsi du reste jusqu'au dixiéme. De même parmi les Hastaires, *primus Hastatus*, *secundus Hastatus*, &c.

Les Centurions passoient d'un ordre inférieur à un ordre supérieur, non simplement par l'antiquité, mais par le mérite.

Cette distinction de degrés & de places d'honneur, qui ne s'accordoit qu'à la bravoure & à des services réels & connus, jettoit parmi les troupes une émulation incroiable, qui tenoit tout en haleine & dans l'ordre. Un simple soldat devenoit Centurion, & passant ensuite par tous les différens degrés, il pouvoit s'avancer jusqu'aux premiéres places. Cette vûe, cette espérance les soutenoit au milieu des plus rudes fatigues, les animoit, les empêchoit de faire des fautes ou de se rebuter, & les portoit aux actions les plus courageuses. C'est ainsi que se forme une armée invincible.

Les Officiers étoient fort vifs pour conserver ces distinctions & ces prééminences. J'en raporterai un exemple,

qui est très propre au sujet que je traite, c'est-à-dire à la levée des troupes, qui fait beaucoup d'honneur aux soldats Romains, & qui montre de quelle modération & de quelle sagesse leur sensibilité pour la gloire étoit accompagnée.

Quand le peuple Romain eut résolu de porter la guerre contre Persée dernier roi de Macédoine, entre plusieurs autres mesures que l'on prit pour en assurer le succès, le Sénat ordonna que le Consul chargé de cette expédition leveroit autant de Centurions & de soldats vétérans qu'il lui plairoit du nombre de ceux qui n'auroient pas cinquante ans passés. Vingt-trois Centurions, qui avoient été *Primipiles*, refusérent de prendre les armes, à moins qu'on ne leur accordât le même rang qu'ils avoient eu dans les campagnes précédentes. L'affaire fut portée devant le peuple. Après que Popilius, qui avoit été Consul deux ans auparavant, eut plaidé la cause des Centurions, & le Consul la sienne propre, un des Centurions qui en avoient appellé au peuple, aiant obtenu la permission de parler, s'expliqua de la sorte.

Liv. lib. 42. n. 30-36.

Qui primos pilos duxerant.

» Messieurs, je m'appelle Sp. Ligustinus. Je suis de la » Tribu Crustumine, originaire du pays des Sabins. Mon » pere m'a laissé un arpent de terre, & une petite cabane, » où je suis né, & où j'ai été élevé; & j'y habite actuel- » lement. Dès que je fus en âge de me marier, il [a] me » donna pour femme la fille de son frere. Elle ne m'a rien » apporté en mariage hors la liberté, la chasteté, & une » fécondité suffisante pour les plus riches maisons. Nous » avons six fils, & deux filles, mariées toutes deux. De mes » six fils, quatre ont pris la robe virile, & deux portent » encore la robe de l'enfance. J'ai commencé à porter les » armes sous le Consulat de P. Sulpicius & de C. Auré- » lius. J'ai servi deux ans en qualité de simple soldat dans » l'armée qui fut emploiée en Macédoine contre le Roi » Philippe. La troisiéme année T. Quintius Flamininus, » pour me récompenser de mon courage, me fit Capitaine

Decumum ordinem Hastatum assignavit.

a Pater mihi uxorem fratris sui filiam dedit, quæ secum nihil artulit præter libertatem, pudicitiam, & cum his fœcunditatem, quanta vel in diti domo satis esset.

Dignum judicavit, cui primum Hastatum prioris Centuriæ assignaret.

Mihi primus Princeps prioris Centuriæ est assignatus.

Quater primum pilum duxi.

» de Centurie dans le dernier Manipule des Hastaires. Je » servis ensuite comme volontaire en Espagne sous Caton; » & ce Général, si juste estimateur du mérite, me jugea » digne d'être mis à la tête du premier Manipule des » Hastaires. Dans la guerre contre les Etoliens & contre » le Roi Antiochus, je suis monté au même rang parmi » les Princes. J'ai fait encore depuis plusieurs campagnes, » & dans un assez petit nombre d'années j'ai été fait qua- » tre fois Primipile, j'ai été récompensé trente-quatre fois » par les Généraux, j'ai reçu six couronnes * Civiques, » j'ai fait vingt deux campagnes, & je passe cinquante ans. » Quand je n'aurois pas rempli toutes mes années de ser- » vice, quand mon âge ne me donneroit pas mon congé, » substituant quatre de mes enfans à ma place, je mérite- » rois bien d'être exemté de la nécessité de servir. Mais » dans tout ce que j'ai dit, je n'ai prétendu que faire voir » la justice de ma cause. Du reste, tant que ceux qui fe- » ront des levées me jugeront en état de porter les armes, » je ne refuserai point le service. Les Tribuns me met- » tront au rang qu'il leur plaira, c'est leur affaire: la » mienne est de faire en sorte que personne n'ait le rang » au dessus de moi pour le courage, comme tous les Gé- » néraux sous qui j'ai eu l'honneur de servir, & tous mes » camarades, me sont témoins que je me suis toujours » conduit. Pour vous, Centurions, malgré votre appel; » comme pendant votre jeunesse même vous n'avez jamais » rien fait contre l'autorité des Magistrats & du Sénat, il » me semble qu'il convient qu'à l'âge où vous êtes vous » vous montriez soumis au Sénat & aux Consuls, & [a] que » vous trouviez honorable toute place qui vous mettra en » état de rendre service à la République. « Quand il eut fini, le Consul, après l'avoir comblé de louanges devant le peuple, sortit de l'assemblée, & le conduisit dans le Sénat. Là on lui rendit de publiques actions de graces au nom de cette auguste Compagnie, & les Tribuns militaires lui assignérent pour marque & pour prix de son courage

* *On appelloit ainsi les couronnes données pour avoir sauvé la vie à un Citoien.*

a Et omnia honesta loca ducere, quibus temp. defensuri sitis.

& de son zèle le Primipile, c'est-à-dire la premiére place dans la premiére Légion. Les autres Centurions, renonçant à leur appel, ne firent plus difficulté de s'enroller.

Rien n'est plus propre que de pareils faits à nous donner une juste idée du caractére Romain. Quel fonds de bon sens, d'équité, de noblesse même & de grandeur d'ame dans ce soldat! Il parle de son ancienne pauvreté sans honte, & de ses glorieux services sans ostentation. Il ne s'entête point mal à propos sur un faux point d'honneur. Il défend modestement ses droits, & y renonce. Il apprend à tous les siécles à ne point disputer contre la patrie, à faire céder le bien public à ses intérêts particuliers, & il est assez heureux pour entraîner dans son sentiment tous ceux qui se trouvoient dans le même cas, & qui s'étoient associés à lui. De quelle force est l'exemple! Il ne faut quelquefois qu'un bon esprit pour ramener tous les autres à la raison.

ARTICLE TROISIÉME.

Préparatifs de la Guerre.

Je renferme dans cet Article ce qui regarde les vivres, la paie des soldats, leurs armes, & quelques autres soins que doivent prendre les Généraux avant que de se mettre en marche.

§. I. *Des Vivres.*

L'ORDRE que l'on gardoit pour les vivres chez les Romains nous est plus connu, que celui des Grecs : c'étoit le Questeur qui étoit chargé de ce soin.

La ration de blé que l'on donnoit à chaque soldat pour sa nourriture journaliére étoit à peu près la même chez les deux peuples, c'est-à-dire un *chœnix*, ou la huitiéme partie d'un boisseau * Romain : il y avoit six boisseaux dans le médimne. Le chœnix étoit aussi la nourriture ordinaire des esclaves par jour. *Schelius, Notis in Polyb.*

* *Le boisseau Romain contenoit les trois quarts du nôtre, & un peu plus : & le nôtre à seize litrons. Ainsi c'étoit deux litrons par jour.*

On donnoit donc au ſoldat Romain piéton quatre boiſſeaux de blé pour un mois ; c'eſt ce qui s'appelloit *menſtruum :* c'eſt-à-dire trente-deux chœnix, ce qui faiſoit un peu plus d'un chœnix par jour. Le piéton des Alliés en recevoit autant.

Le Cavalier Romain recevoit par mois deux médimnes de blé, c'eſt-à-dire douze boiſſeaux, parce qu'il avoit deux domeſtiques, ce qui faiſoit quatre-vingts ſeize chœnix, ſur le pié d'un peu plus d'un chœnix par tête chaque jour. Ce Cavalier avoit deux chevaux, l'un pour lui, l'autre pour porter ſon bagage, le blé, l'orge, &c. Il recevoit auſſi par mois, pour ces deux chevaux, ſept médimnes d'orge, qui font quarante deux boiſſeaux, ſur le pié d'un boiſſeau & d'un peu plus de trois chœnix par jour pour les deux chevaux.

Il faloit qu'un Cavalier eût un certain revenu pour ſoutenir la dépenſe qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer de faire pendant la campagne. C'eſt [a] pourquoi il arrivoit quelquefois qu'un citoien, quoique de famille patricienne, étoit obligé par la pauvreté de ſervir dans l'infanterie.

Le Cavalier des Alliés recevoit par mois un médimne & un tiers, c'eſt-à-dire huit boiſſeaux de blé, parce qu'il n'avoit qu'un cheval, & par conſéquent un ſeul domeſtique ; & cinq médimnes d'orge pour ce cheval, qui font trente boiſſeaux, ſur le pié d'un boiſſeau par jour.

La quantité de blé croiſſoit pour les Officiers à proportion de leur paie, dont il ſera parlé dans la ſuite.

On doubloit quelquefois la portion de blé aux ſoldats par honneur & par récompenſe, comme il paroit par pluſieurs [b] endroits de Tite-Live.

La fourniture publique de blé, dont le ſoin, comme je l'ai dit, regardoit les Queſteurs, étoit portée ou dans les vaiſſeaux, ou ſur des chariots, ou ſur des bêtes de ſomme : mais les ſoldats fantaſſins portoient ſur leurs épaules la

a Magiſtrum Equitum dicit L. Tarquitium patriciæ gentis, ſed qui, cùm ſtipendia pedibus propter paupertatem feciſſet, bello tamen primus longè Romanæ juventutis habitus eſſet. *Liv. lib.* 3. *n.* 27.

b Milites, qui in præſidio fuerant, duplici frumento in perpetuum; in præſentia ſingulis bobus donati. *Lib.* 7.

Hiſpanis duplicia cibaria dari juſſa. *Lib.* 24.

portion de blé qu'on leur distribuoit pour un certain tems, ce qui diminuoit beaucoup l'attirail des bagages.

Quatre boisseaux de blé, qui étoit la mesure qu'on en donnoit à chaque soldat pour un mois, étoient un pesant * fardeau, sans compter tout ce que le soldat portoit outre cela. Il [a] est certain qu'il étoit quelquefois chargé de quatre boisseaux: mais c'etoit sans doute dans des occasions extraordinaires, comme dans une marche forcée, ou dans une expédition promte & dans un pays ennemi. Il y a toute apparence qu'ordinairement ils ne portoient du blé que pour douze, quinze, ou vingt jours tout au plus; & ce poids diminuoit tous les jours par la consommation journaliére.

On peut demander pourquoi on donnoit plutôt du blé à porter aux soldats que du pain cuit. Peutêtre cette coutume étoit-elle passée de la ville dans le camp: car dans la ville les distributions publiques se faisoient, non en pain cuit, mais en blé. D'ailleurs le poids du blé étoit plus léger que celui du pain cuit. Pline [b] marque que le poids d'un boisseau de blé en grain augmente précisément d'un tiers, quand il est réduit en pain de munition. Cette différence est considérable. Mais d'un autre côté on trouve que c'étoit un grand embarras pour les soldats de préparer eux-mêmes leur pain, de moudre le blé, & de le faire cuire. Quoique ce fût par chambrées, qu'on appelloit *contubernia*, ce soin nous paroit fort embarrassant. Mais, pour en bien juger, il faut se transporter en esprit dans les tems & dans les pays dont il s'agit, & se rendre attentif aux coutumes qui y régnoient. Le soldat Romain, occupé à moudre le blé & à le faire cuire, ne pratiquoit dans le camp que ce qu'il faisoit tous les jours à la ville en tems de paix. Sa farine lui fournissoit je ne sai combien de mêts. Outre le pain ordinaire, il en faisoit de la bouillie, qu'il

* *Le boisseau de blé, chez nous, pese dix-neuf à vingt livres.*

a Consul menstruum jussô milite secum ferre profectus, decimo pòst die, quàm exercitum acceperat, castra movit. *Liv. lib.* 44. *n.* 2.

Aquileienses, nihil se ultrà scire nec audere affirmare, quàm triginta dierum frumentum militi datum. *Liv. lib.* 43. *n.* 1.

b Lex certè naturæ, ut in quocumque genere pani militari tertia portio ad grani pondus accedat. *Plin. lib.* 18. *cap.* 7.

aimoit fort : il la méloit avec du lait : il en assaisonnoit les légumes : il en faisoit promtement des galettes cuites sur une petite platine mise sur des charbons ardens, ou sur de la cendre chaude, comme on le pratiquoit anciennement pour régaler les hôtes, & comme le pratique encore aujourd'hui tout l'Orient, où l'on préfére beaucoup ces galettes à notre meilleur pain.

Liv. lib. 3. n. 27. Il y avoit de certaines occasions où l'on donnoit du pain cuit aux soldats. Quand L. Quintius Cincinnatus fut créé Dictateur contre les Eques, il ordonna à toute la Jeunesse capable de porter les armes de se trouver dans le champ de Mars avant le coucher du soleil avec des pains cuits pour cinq jours, & avec douze pieux chacun. Il chargea ceux des citoiens qui étoient plus âgés de cuire ce pain pour les jeunes pendant que ceux-ci seroient occupés à préparer leurs armes, & à se fournir de pieux. Cela [a] se faisoit principalement quand on s'embarquoit sur mer, parce qu'il y avoit moins de commodités sur les vaisseaux pour cuire du pain, que sur terre.

Mais, pour l'ordinaire, c'étoit le soldat lui-même qui avoit soin de moudre son blé, ou dans de petits moulins qu'il portoit avec lui, ou sur des pierres ; & de faire cuire le pain, non dans des fours, mais sur des charbons, ou sous la cendre.

Au blé que l'on donnoit aux soldats, on ajoutoit du sel, des légumes, du fromage & quelquefois du lard, & de la chair de porc.

Plut. in Cat. pag. 336. La boisson répondoit à cette nourriture. Il étoit rare qu'à l'armée on usât du vin. Caton l'ancien ne bûvoit que de l'eau : dans les grandes chaleurs seulement il y méloit du vinaigre. L'usage de cette boisson étoit commun dans les armées : on la nommoit *posca*. Chaque soldat étoit

Spartian. obligé d'en avoir une bouteille dans son équipage. L'Empereur Pescennius avoit interdit toute autre boisson à son armée : *Jussit vinum in expeditione neminem bibere, sed aceto universos esse contentos.* L'expression, *universos*, semble

a Ut socii navales decem dierum cocta cibaria ad naves deferrent. *Liv. lib. 21. n. 49.* Cum triginta dierum coctis cibariis naves conscenderunt. *Liv. lib. 23.*

marquer

marquer que cette interdiction étoit générale, & pour les Officiers aussibien que pour le simple soldat. Cette boisson (*posca*) étoit propre à desaltérer promtement, & à corriger le vice des eaux qu'ils rencontroient dans leur marche. Hippocrate dit que le vinaigre est raffraichissant: ὄξος ψυκτικόν: c'est pourquoi on en donnoit aux moissonneurs & à ceux qui travailloient à la campagne. Aristote nous apprend que les Carthaginois, en tems de guerre, s'abstenoient de vin. *Ruth. 2. 14.* *Oeconom. lib. 1. cap. 5.*

J'entends dire que ce qui embarrasse le plus les gens de guerre dans la lecture de l'histoire ancienne, c'est l'article des vivres; & leur embarras n'est point sans fondement. On ne voit point que ni les Grecs ni les Romains eussent la précaution de préparer des magazins de fourrage, de faire des dépots de vivres, d'avoir un Munitionnaire en office, & de se faire suivre d'un grand nombre de caissons. On est effraié de ce qui est dit de l'armée de Xerxès roi de Perse, qui montoit, en comptant tout l'attirail dont elle étoit suivie, à plus de cinq millions de personnes, & pour la nourriture de laquelle il faloit, selon la supputation d'Hérodote, plus de six cens mille boisseaux de blé par jour. Comment fournir à une telle armée une quantité si énorme de blé, & du reste à proportion? *Herod. lib. 7. cap. 187.*

Il faut se souvenir que le même Hérodote a eu soin d'avertir que Xerxès avoit travaillé pendant quatre ans aux préparatifs de cette guerre. Un nombre considérable de vaisseaux chargés de blé & d'autres munitions de bouche cotoioit toujours l'armée de terre, & il en survenoit perpétuellement de nouveaux qui ne la laissoient manquer de rien, le trajet de l'Hellespont jusqu'à la mer de Gréce & à l'île de Salamine étant très court, & cette expédition ne dura pas un an. Mais elle ne doit point être tirée à conséquence, étant extraordinaire, & l'on peut dire unique. *Herod. lib. 7. cap. 20.*

Dans les guerres que les Grecs se faisoient les uns aux autres, leurs troupes étoient peu nombreuses & accoutumées à une vie sobre; elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leur pays, & elles y revenoient presque toujours réguliérement tous les hivers. Ainsi l'on voit qu'il ne leur étoit

pas difficile d'avoir des vivres en abondance, ſur tout pour les Athéniens qui étoient maîtres de la mer.

Il en faut dire autant des Romains, chez qui le ſoin des vivres étoit infiniment moins embarraſſant qu'il ne l'eſt maintenant chez la plupart des peuples de l'Europe. Leurs armées étoient beaucoup moins nombreuſes, & elles avoient beaucoup moins de cavalerie. Une Légion de quatre mille fantaſſins faiſoit un corps (à notre maniére) de ſix ou ſept bataillons : & n'aiant que trois cens chevaux, elle ne formoit que deux eſcadrons. Ainſi une armée Conſulaire d'environ ſeize mille fantaſſins, en comptant les Romains & leurs Alliés, étoit compoſée d'à peu près vingt-cinq de nos bataillons, & n'avoit que huit ou neuf de nos eſcadrons. Aujourd'hui, par raport à vingt-cinq bataillons, nous avons ſouvent plus de quarante eſcadrons. Quelle diminution de fourrages & de vivres !

Il ne faloit point alors quatre ou cinq mille chevaux pour le train d'artillerie : point de boulangers, ni de fours : point de caiſſons en grand nombre à quatre chevaux chacun.

Outre cela, la maniére ſobre dont on vivoit à l'armée, réduite à l'exact néceſſaire, épargnoit une multitude infinie de domeſtiques, de chevaux, de bagages, qui maintenant épuiſe nos magazins, affame nos armées, jette toujours une lenteur dans l'exécution des entrepriſes, & ſouvent y apporte un obſtacle inſurmontable. Cette maniére de vivre n'étoit pas ſeulement pour les ſimples ſoldats, elle leur étoit commune avec les Officiers, & avec les Généraux. On a vû des Empereurs même, c'eſt-à-dire des Maîtres de l'univers, Trajan, [a] Adrien, [b] Peſcennius, [c] Alexandre Sévére, Probe, [d] Julien, & pluſieurs autres, non ſeulement vivre ſans luxe, mais ſe contenter

a Cibis etiam caſtrenſibus in propatulo libenter utebatur (Adrianus,) hoc eſt larido, caſeo, & poſca. *Spartian.*

b In omni expeditione (Peſcennius) militarem cibum ſumpſit ante papilionem. *Spartian.*

c Apertis papilionibus (Alexander) prandit atque cœnavit, cùm militarem cibum, cunctis videntibus atque gaudentibus, ſumeret. *Lamprid.*

d Et Imperatori (Juliano) non cupediæ ciborum regio more, ſed ſub columellis tabernaculi parciùs cœnaturo pultis portio parabatur exigua, etiam munifici faſtidienda gregario. *Ammian. lib.* 25.

d'un plat de bouillie ou de pois, d'un morceau de fromage ou de lard, & faire gloire de s'égaler aux derniers des soldats. On comprend aisément de quel poids étoient de tels exemples, & combien ils contribuoient à diminuer l'attirail d'une armée, à entretenir parmi les troupes le goût de frugalité & de simplicité, & à en écarter tout luxe & tout faste.

Ce n'est point sans raison que les Auteurs que j'ai cités à la marge, font tous remarquer que ces Empereurs affectoient de manger à découvert, & à la vûe de toutes les troupes. *In propatulo... Ante papilionem... Apertis papilionibus... Sub columellis tabernaculi.* Ce spectacle attiroit, instruisoit, consoloit le soldat, & annoblissoit la mauvaise chere qu'il faisoit par la ressemblance avec celle de ses Maîtres : *Cunctis videntibus atque gaudentibus.*

Comparons une armée de trente mille hommes, composée d'Officiers & de Soldats tels qu'en avoient les Grecs & les Romains, robustes, sobres, aguerris, & endurcis à toutes sortes de fatigues, avec nos armées de cent mille hommes, & l'attirail fastueux qui les suit : y a-t-il un Général un peu sensé & entendu qui ne préférât la première ? C'est avec de pareilles troupes que les Grecs ont arrété toutes les forces de l'Orient, & que les Romains ont vaincu & soumis tous les autres peuples. Quand reviendra-t-on à une si louable coutume ? Ne se trouvera-t-il point quelque Général d'armée d'un mérite & d'un rang supérieur, & en même tems d'un esprit solide & sensible à la vraie gloire, qui comprenne combien il y auroit d'honneur de se montrer libéral, généreux, magnifique pour les sentimens & les actions, & de répandre à pleines mains l'argent pour animer les soldats, ou pour aider des Officiers dont le revenu ne répond pas toujours à leur naissance ni à leur mérite ; & de se réduire dans tout le reste, je ne dis pas à cette simplicité & à cette pauvreté des anciens Maîtres du monde, (une si sublime vertu est au dessus des forces de notre siécle) mais à une honnête & noble modestie, qui pourroit peutêtre, par la force de l'exemple bien puissant dans ceux qui commandent, donner le ton à tous les Généraux, & réformer le mauvais & pernicieux goût de la nation ?

Bellum, inquit Cato, seipsum alet. Liv. lib. 34. n. 9.

Le soin des vivres a toujours été, & sera toujours, ce qui doit occuper un bon Général. La maxime de Caton, que *la guerre nourrit la guerre*, est bonne dans des pays abondans & pour de petites armées : celle des Grecs est plus généralement vraie, que *la guerre ne fournit point à l'ordre & à point nommé des vivres*. Il faut en avoir fait provision, & pour le présent, & pour l'avenir. Un des principaux avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus, qui devint si célébre dans la suite, fut de ne point s'engager dans aucune expédition, qu'il ne se fût auparavant informé par lui-même si l'on avoit pourvû à la subsistance des troupes. Paul Emile ne voulut point partir pour la Macédoine, qu'il ne se fût assûré du transport des vivres. Si Cambyse & Darius eussent pris ce soin, ils ne se seroient point exposés à faire périr leurs armées, le premier dans l'Ethiopie, l'autre dans la Scythie. Celle d'Alexandre auroit été affamée, si l'on avoit suivi le sage conseil de Memnon, le plus habile des Généraux de ce tems-là, qui vouloit qu'on ravageât dans l'Asie Mineure une certaine étendue de pays, par où ce Prince devoit nécessairement passer. Avant la bataille de Cannes, Annibal n'avoit pas pour dix jours de vivres : un délai de quelques semaines le réduisoit à la derniére extrémité. César, avant celle de Pharsale, étoit près de périr faute de vivres, si Pompée eût voulu, ou plutôt s'il eût pu attendre encore dix ou douze jours. La famine est un ennemi, contre lequel l'habileté & le courage des Commandans & des soldats ne peuvent rien, & que le nombre des troupes ne fait que fortifier.

§. II. *Paie des Soldats.*

CHEZ les Grecs les soldats faisoient d'abord la guerre à leurs dépens. Cela étoit très naturel, puisque c'etoient les citoiens mêmes qui s'unissoient pour défendre leurs biens, leurs familles, & leur vie, & qu'ils y étoient personnellement intéressés.

La pauvreté dont Sparte fit lontems profession, donne lieu de croire qu'elle ne stipendioit point ses troupes. Tant

que les Spartiates demeuroient en Gréce, la République leur fournissoit la portion des repas publics, & un habit par an. Il entroit un peu de viande dans cette fourniture, & il y avoit un Officier particulier pour leur en faire la distribution. Nous avons vû qu'Agésilas, pour mortifier Lysandre, qui avoit rempli les premiéres places de la République, lui fit donner cette charge, qui n'étoit de nulle considération. Les Spartiates, pendant la guerre, se contentoient de cette fourniture, en y ajoutant les petits pillages pour subsister plus au large. Depuis que Lysandre eut r'ouvert l'entrée de Sparte à l'or & à l'argent, & y eut formé un Trésor public, comme les Lacédémoniens étoient souvent transportés hors de leur territoire dans l'Asie Mineure, il n'y a pas de doute que la République n'ait été obligée alors de fournir à leur subsistance par des secours particuliers. On voit qu'à la priére du même Lysandre, le jeune Cyrus augmenta à ceux qui servoient sur les galéres de Lacédémone la solde que les Perses avoient coutume de leur paier, & que de trois oboles il la fit monter à quatre, ce qui débaucha beaucoup de matelots aux Athéniens. Le fort de Sparte n'étoit pas la marine. Quoiqu'elle fût arrosée de la mer au levant & au midi, ses côtes n'étoient pas favorables pour des vaisseaux, & elle n'avoit que le seul port de Gythée, qui n'étoit pas fort grand ni fort commode. Aussi sa flote étoit peu nombreuse, & n'avoit presque que des étrangers pour matelots. On ne sait pas certainement quelle paie Sparte donnoit aux troupes qui la servoient par terre, ni si elle fournissoit aux uns & aux autres la nourriture.

Plut. in Agesil. & Lys.

De cinq sols à un peu plus de six sols & demi.

PERICLE'S établit le premier une paie aux soldats Athéniens, qui jusques-là avoient servi gratuitement la République. Outre qu'il étoit bien aise de se concilier par ce moien les bonnes graces du peuple, un motif plus pressant l'obligea d'introduire ce changement. Il faisoit la guerre au loin dans la Thrace, dans la Quersonnése, dans les Iles, dans l'Ionie pendant plusieurs mois de suite, sans molester ni vexer les Alliés. Il étoit impossible que des bourgeois éloignés si lontems de leurs biens, de leurs métiers, & des autres moiens de gagner leur vie, (car on

fait que la plupart étoient artisans, comme les Lacédémoniens le leur reprochérent) pussent servir sans avoir quelques secours. C'étoit une justice que la République leur devoit, & Périclès agit moins en magistrat populaire, qu'en juge équitable. Seulement il prévint, en sage politique, les desirs du peuple par raport à une démarche qui devenoit nécessaire.

La paie ordinaire des matelots étoit trois oboles, qui font la moitié d'une dragme, c'est-à-dire cinq sols: la paie des troupes de terre, quatre oboles, c'est-à-dire un peu plus de six sols & demi: celle des hommes de cheval, une dragme, dix sols.

On avoit établi un assez bon ordre pour subvenir aux dépenses de la guerre. Les quatre anciennes & primitives Tribus d'Athénes s'étoient multipliées jusqu'à dix. Alors, pour le paiement de ce qui s'imposoit, on tira de chaque Tribu six-vingts citoiens, qui faisoient en tout douze cens, que l'on partagea en quatre Compagnies de trois cens, & en vingt classes, dont chacune étoit encore divisée en deux parties, l'une des citoiens les plus riches, l'autre de ceux qui l'étoient moins. C'étoit sur ces citoiens riches & opulens, mais plus les uns que les autres, que tomboient les charges publiques. Quand il arrivoit quelque urgente & subite nécessité, qu'il faloit lever des troupes, ou équiper une flote, on faisoit la répartition des dépenses entre ces citoiens à proportion de leurs revenus: les plus riches faisoient les avances, afin que la République fût servie promtement; & les autres prenoient du tems pour les rembourser, & pour paier leur quotepart.

Plut. in Nic. pag. 533. Il paroit par l'exemple de Lamachus, qui fut envoié avec Nicias pour commander au siége de Syracuse, que les Généraux Athéniens servoient à leurs frais. Plutarque observe que ce Lamachus, qui étoit fort pauvre, se trouvant hors d'état de fournir aux dépenses de la guerre comme les autres, envoia au peuple un Mémoire de celles qu'il avoit faites pour sa propre personne, où il faisoit entrer en ligne de compte sa nourriture journaliére, ses vétemens, & jusqu'à sa chaussure.

LES SOLDATS ROMAINS, dans les premiers tems

de la République, la servoient gratuitement, & sans recevoir de paie. Les guerres pour lors ne se faisoient pas loin de Rome, & n'étoient pas de longue durée. Dès qu'elles étoient terminées, les soldats retournoient chez eux, & prenoient soin de leurs biens, de leurs terres, & de leurs familles. Ce ne fut que plus de quatre cens quarante ans depuis la fondation de Rome, que le Sénat, à l'occasion du siége de Veies, qui fut fort long, & continué sans interruption pendant l'hiver contre la coutume, ordonna, [a] sans en être requis, que la République paieroit aux soldats une somme réglée pour le service qu'ils lui rendroient. Ce Decret, d'autant plus agréable au peuple, qu'il ne paroissoit l'effet que de la pure libéralité du Sénat, causa une joie universelle, & tous les citoiens s'écriérent qu'ils étoient prêts de répandre leur sang & de sacrifier leur vie pour une patrie si bienfaisante.

Le Sénat Romain fit paroitre en cette occasion la même sagesse que Périclès avoit montrée à Athénes. Les soldats faisoient entendre d'abord sourdement, puis d'une maniére assez ouverte, leurs plaintes & leurs murmures contre la longueur du siége, qui les mettoit dans la nécessité de demeurer éloignés de leur famille pendant l'hiver même, & causoit par cette longue absence le dépérissement de leurs héritages, qui demeuroient incultes, & devenoient incapables de fournir à leur subsistance. Ce furent là les vrais motifs de la démarche du Sénat, qui accorda habilement comme une grace ce que la nécessité alloit lui arracher par les invectives de quelque Tribun du peuple, qui s'en seroit fait honneur.

Pour fournir à cette paie, on imposa un tribut sur les citoiens à proportion de leur revenu. Les Sénateurs don- *Liv. lib. 4. n. 60.*

a Additum deinde, omnium maximè tempestivo principum in multitudinem munere, ut ante mentionem ullam plebis Tribunorumve decerneret Senatus, ut stipendium miles de publico acciperet, cùm ante id tempus de suo quisque functus eo munere esset. Nihil acceptum unquam à plebe tanto gaudio traditur. Concursum itaque ad Curiam esse, prehensatasque exeuntium manus, & patres verè appellatos, effectum esse fatentibus, ut nemo pro tam munifica patria, donec quicquam virium superesset, corpori aut sanguini suo parceret. *Liv. lib. 4. n. 59.*

nerent l'exemple, qui entraîna après eux tous les autres malgré l'opposition des Tribuns du peuple. Il paroit que personne n'en étoit exemt, pas même les Augurs ni les Pontifes. Ils s'en étoient dispensés pendant quelques années par voie de fait, & de leur autorité privée. Les Questeurs les firent assigner pour se voir condanner au paiement de toutes ces années. Ils en appellérent au peuple, qui les condanna. Quand la guerre étoit terminée, & qu'on avoit fait un butin considérable sur les ennemis, on en emploioit quelquefois une partie à restituer aux particuliers les sommes qu'on avoit exigées d'eux pour les frais de la guerre : en quoi l'on voit une bonne foi bien admirable, & bien rare. Le tribut dont je parle subsista jusqu'au triomphe de Paul Emile sur les Macédoniens, qui fit entrer tant de richesses dans le Trésor public, qu'on jugea à propos d'abolir pour toujours cette imposition.

Liv. lib. 33. n. 42.

Dionys. Halic. in excerpt. legat. p 747.

Plut. in Paul. Æmil. p. 275

Quoique le soldat ne servît ordinairement que la moitié de l'année, il recevoit la solde pour une année entiére, comme il paroit par plusieurs endroits de Tite-Live ; & elle lui étoit paiée à la fin de la campagne : quelquefois aussi de six mois en six mois. Ce que j'ai dit jusqu'ici de la paie, ne regarde que les fantassins.

Elle [a] fut aussi accordée trois ans après aux Cavaliers pendant le même siége de Veies. C'étoit la République qui leur fournissoit des chevaux : ils avoient eu la générosité, dans un pressant besoin de l'Etat, de déclarer qu'ils s'en fourniroient eux-mêmes à leurs propres dépens.

La paie des soldats n'a pas toujours été la même : elle a varié selon les tems. Elle fut d'abord de trois as seulement par jour pour les piétons : (un peu plus de trois sols ;) il y avoit alors dix as au denier, qui étoit de même poids & de même prix que la dragme chez les Grecs. Le denier fut depuis porté à seize as, l'année de Rome 536, sous la Dictature de Fabius. Et pour lors la paie monta de trois sols à cinq sols. La modicité de cette paie ne doit pas nous étonner, vû celle du prix des vivres. Polybe nous apprend que de son tems le boisseau de froment ne valoit

Plin. lib. 33. cap. 3.

Polyb. lib. 2. pag. 103.

a Equiti certus numerus æris est assignatus. Tum primum equis (suis) merere Equites cœperunt. *Liv. lib. 5. n. 7.*

ordinairement

ordinairement en Italie que quatre oboles, c'eſt-à-dire ſix ſols & demi, & le boiſſeau d'orge la moitié. Un boiſſeau de froment ſuffiſoit à un ſoldat pour huit jours.

Jules-Céſar, pour s'attacher davantage les ſoldats, doubla leur paie, & la fit monter juſqu'à dix ſols : *Legionibus ſtipendium in perpetuum duplicavit.* *Sueton. in Jul. Caſ. c. 26.*

Il y eut encore quelques changemens ſous les Empereurs : mais je ne croi pas devoir entrer dans ce détail.

Polybe, après avoir marqué que la paie journaliére des piétons étoit d'un peu plus de trois ſols, ajoute que celle des Centurions étoit de ſix ſols & demi ; & celle des Cavaliers de dix ſols. *Deux oboles. Quatre oboles. Six oboles.*

De cette paie journaliére du ſimple ſoldat, réſultoit une ſomme totale pour toute l'année, laquelle ſomme, ſur le pié de cinq ſols par jour, qui étoit la paie ordinaire du tems de Polybe, faiſoit près de cent livres ſans y comprendre la ration de blé qu'on leur fourniſſoit pour chaque jour, & quelques autres vivres. Je prends ici l'année ſur le pié de douze mois chacun de trente jours, qui font trois cens ſoixante jours ; & il paroit qu'on la prenoit quelquefois de la ſorte par raport à la paie militaire. Quand elle fut doublée par Jules-Céſar, cette ſomme annuelle montoit à près de deux cens livres.

Sur cette ſomme annuelle, on retenoit une partie pour les habits, les armes, & les tentes. C'eſt Tacite qui le marque : *Enimvero militiam ipſam gravem, infructuoſam ; denis in diem aſſibus animam & corpus æſtimari. Hinc veſtem, arma, tentoria.* Et Polybe y ajoute le blé : *Non frumentum, non veſtem, nec arma gratuita militi fuiſſe ; ſed certa horum pretia de ſtipendio à Quæſtore deducta.* *Annal. lib. 1. cap. 17.*

Pour ce qui regarde les grands Officiers, les Conſuls, les Proconſuls, les Lieutenans, les Préteurs, les Propréteurs, les Queſteurs, il ne paroit point que la République paiât leurs ſervices autrement que par l'honneur. Elle leur fourniſſoit les frais néceſſaires & indiſpenſables pour leur commiſſion : les vétemens, les tentes, les chevaux, les mulets, & tout l'équipage militaire. Ils avoient un certain nombre d'eſclaves réglé, qui n'alloit pas fort loin, & qu'il ne leur étoit pas libre d'augmenter, la loi ne leur permet- *Verr. de ſign. n. 9.*

tant d'en prendre de nouveaux qu'à la place de ceux qui seroient morts. Dans les provinces par où ils passoient ils n'éxigeoient des Alliés que du fourrage pour leurs chevaux, & du bois pour eux. Encore ceux qui se piquoient d'imiter le parfait desintéressement des Anciens, ne l'exigeoient point. C'est ainsi que se conduisoit Cicéron, comme il le marque lui-même en écrivant à son ami Atticus. » On [a] ne fait aucune dépense, dit-il, ni pour moi, ni pour » mes Lieutenans, ni pour le Questeur, ni pour aucun » autre Officier. Je n'accepte ni le fourrage, ni le bois, » quoique la loi Julia le permette. Je souffre seulement » qu'on fournisse à mes gens une maison & quatre lits: » encore souvent logent-ils sous des tentes. « L'esprit du gouvernement des Romains, étoit que leurs Commandans & leurs Magistrats ne fussent aucunement à charge aux Alliés. C'est une conduite si pleine de sagesse & d'humanité, qui rendoit l'autorité des Romains si respectable & si aimable; & l'on peut dire avec vérité qu'elle contribua plus, que la force de leurs armes, à les rendre maîtres de l'univers.

Liv. lib. 42. n. 1. Tite-Live nous apprend le nom de celui qui le premier donna atteinte à la loi Julia, qui régloit les dépenses qu'on pouvoit exiger des Alliés; & son exemple n'eut que trop d'imitateurs, qui enchérirent bientôt sur lui. C'étoit L. Posthumius. Il étoit mécontent des habitans de Préneste, parce que dans un séjour qu'il y avoit fait n'étant encore que simple particulier, ils ne lui avoient pas fait le traitement qu'il croioit lui être dû. Quand il fut nommé Consul, il songea à s'en venger. Devant passer par leur ville pour aller à son département, il leur fit savoir qu'ils eussent à envoier leur premier Magistrat à sa rencontre, à lui préparer un logement au nom & aux dépens du public, & à lui tenir prêtes pour son départ les bêtes de somme

a Nullus fit sumtus in nos, neque in Legatos, neque in Quæstorem, neque in quemquam. Scito non modò nos fœnum, aut quod lege Julia dari solet, non accipere; sed ne ligna quidem, nec præter quatuor lectos & tectum quemquam accipere quidquam: multis locis ne tectum quidem, & in tabernaculo manere plerumque. *Ep. ist. 16. lib. 5. ad Attic.*

qui lui étoient nécessaires. Avant lui, dit Tite-Live, aucun Magistrat n'avoit été à charge aux Alliés, ni exigé d'eux aucune dépense. La République leur fournissoit des mulets, des tentes, & tout l'attirail nécessaire à un Commandant, afin qu'ils ne pussent rien exiger de tel des Alliés. Comme l'hospitalité étoit pour lors fort en honneur & en usage, ils logeoient chez leurs amis particuliers, & ils se faisoient un plaisir de les recevoir à leur tour à Rome quand ils y venoient. Lorsqu'on envoioit des Lieutenans pour quelque promte expédition, les villes par où ils passoient recevoient ordre de leur fournir un cheval, & rien de plus. Quand le Consul auroit eu un juste sujet de plainte contre les Prénestins, il n'auroit pas dû profiter ou plutôt abuser de l'autorité que lui donnoit sa charge, pour le leur faire sentir. Leur [a] silence, soit qu'il vînt d'une modération ou d'une timidité excessive, les empécha de porter leurs plaintes au peuple Romain, & autorisa dans la suite les Magistrats à aggraver de jour en jour ce nouveau joug, comme si l'impunité du premier exemple eût été une marque d'approbation du côté de Rome, & fût devenue pour eux un titre légitime.

Les Anciens, loin d'en user ainsi, & de chercher à s'enrichir aux dépens des Alliés, ne songeoient qu'à les protéger & à les défendre. Ils se croioient bien paiés des services qu'ils avoient rendus à l'Etat par la gloire de leurs belles actions : & souvent, après de grandes victoires & d'illustres triomphes, ils mouroient dans le sein de la pauvreté, où ils avoient toujours vécu. L'histoire des Grecs & des Romains en fournit beaucoup d'exemples.

§. III. *Armes anciennes.*

MON DESSEIN n'est pas de parcourir ici toutes les sortes d'armes dont se servoient les soldats parmi toutes les nations. Je me renfermerai principalement, selon ma

a Injuria (*le sens demande qu'on lise* Ira) Consulis etiamsi justa, non tamen in magistratu exercenda, & silentium nimis aut modestum aut timidum Prænestinorum, jus velut probato exemplo Magistratibus fecit graviorum in dies talis generis imperiorum. *Liv.*

coutume, dans ce qui regarde les Grecs & les Romains, qui avoient, sur la matiere dont il s'agit, beaucoup d'usages communs. Les Romains les avoient empruntés pour la plupart des Toscans, & des nations Grecques qui habitoient dans l'Italie. Florus[a] remarque que Tarquin l'ancien, originaire de Corinthe, introduisit à Rome, en beaucoup de choses, ce qui se pratiquoit dans la Gréce.

Les armes étoient anciennement d'airain, puis de fer. Les Poétes prennent souvent l'un pour l'autre.

L'armure des Grecs, aussibien que de la plupart des autres nations, étoit, dès les tems les plus reculés, le casque, la cuirasse, le bouclier, la lance, & l'épée. Ils emploioient aussi l'arc & la fronde.

LE CASQUE étoit une arme défensive, pour couvrir la tête & le cou. Il étoit de fer ou d'airain, souvent en forme de tête, ouvert par le devant, & laissant le visage découvert. Il y avoit des casques, & sur tout ceux à la Grecque, qui pouvoient se rabbattre sur le visage, & le couvrir. On y mettoit sur le haut des figures d'animaux, de lions, de léopards, de griffons, & d'autres. On les ornoit d'aigrettes qui flotoient au vent, & en relevoient la beauté.

LA CUIRASSE s'appelloit en grec θώραξ, nom qui a passé aussi dans la langue latine, qui emploia encore plus communément celui de *lorica*. On fabriquoit d'abord les cuirasses de fer ou d'airain en deux piéces, comme on les fait encore aujourd'hui: ces deux piéces s'attachoient sur les côtés avec des boucles. Alexandre ne laissa à la cuirasse que celle de ces deux parties qui couvroit la poitrine, afin que la crainte d'être blessé au dos qui étoit sans défense empêchât les soldats de fuir.

Polyæn. strateg. lib. 4.

Il y avoit des cuirasses d'un métal si dur, qu'elles étoient absolument à l'épreuve des coups. Zoïle, habile ouvrier dans ce genre, en offrit deux à Démétrius surnommé Poliorcéte. Et, pour en montrer l'excellence, il fit lancer une fléche par une machine appellée catapulte, qui n'étoit qu'à vingt-six pas de distance. Avec quelque

Plut. in Demetr. p. 898.

a Tarquinius Priscus... oriundus Corintho, Græcum ingenium Italicis artibus miscuit. *Flor. lib.* 1. *cap.* 5.

force que la fléche fut lancée, à peine effleura-t-elle la cuirasse, & y laissa-t-elle quelque trace.

Plusieurs nations faisoient les cuirasses de lin, ou de laine : c'étoient des cottes d'armes à plusieurs doublures, qui résistoient aux coups, ou du moins qui en diminuoient la force. Celle dont Amasis fit présent aux Lacédémoniens, étoit d'un travail merveilleux, ornée de figures de plusieurs sortes d'animaux, & brochée d'or. Ce qu'il y avoit de plus admirable dans cette cuirasse, c'est que chacun des fils, quoiqu'il fût fort délié, étoit composé de trois cens soixante plus petits fils, qu'on distinguoit aisément. *Herod. lib. 3. cap. 47.*

J'ai dit que la cuirasse s'appelloit en latin *lorica*. Ce mot vient de *lorum*, courroie, laniére de cuir, parce qu'elle étoit faite de cuir de bête. Et c'est de là aussi que vient le mot de *cuirasse*. La cuirasse des Légionaires Romains consistoit en des courroies, dont ils étoient ceints depuis les aisselles jusqu'à la ceinture. On en faisoit aussi de cuir couvert de lames de fer disposées en forme d'écailles, ou d'anneaux de fer passés l'un dans l'autre, qui faisoient des chaînes entrelassées. C'est ce qu'on nomme en françois *cotte de mailles*, & en latin *lorica hamis conserta*, ou *hamata*.

Avec le *thorax* des Grecs, le soldat étoit beaucoup moins capable de mouvemens, d'agilité, de force : au lieu que les bandes de cuir qui se couvroient successivement, laissoient au soldat Romain toute la liberté de l'action, & en le couvrant comme une veste le défendoient contre les traits.

LE BOUCLIER étoit une arme défensive, propre à couvrir le corps. Il y en avoit de différentes sortes.

Scutum. θυρεὸς, & σάκος. *L'Ecu.* Ce bouclier étoit long, & quelquefois d'une grandeur si démesurée, qu'il couvroit un homme presque tout entier. Tels étoient ceux des Egyptiens, dont parle Xénophon. Il faloit qu'il fût bien grand chez les Lacédémoniens, pour qu'on pût raporter dessus ceux qui avoient été tués. De là venoit cet ordre célébre que donna une mere Spartaine à son fils, lorsqu'il partoit pour la guerre : Ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶν. c'est-à-dire, *Ou raportez ce bouclier, ou revenez dessus.* *Cyrop. lib. 7. pag. 178.*

C'étoit la derniére honte de revenir du combat sans son bouclier: apparemment parce que cela laissoit entrevoir qu'on l'avoit quitté pour fuir plus promtement, n'aiant d'autre attention que celle de sauver sa vie. On se souvient qu'Epaminondas blessé à mort dans la célébre bataille de Leuctres, quand on l'eut raporté dans sa tente, demanda d'abord avec inquiétude & empressement si son bouclier étoit sauvé.

Clypeus, ἀσπίς. On le confond souvent avec *scutum*. Il est néanmoins constant qu'ils étoient différens, puisque dans le cens ou dénombrement que fit faire Servius Tullius, on attribua le *clypeus* à ceux de la premiére Classe, & le *scutum* à ceux de la seconde. En effet le *scutum* étoit long & quarré: le *clypeus*, rond & plus court. L'un & l'autre avoit été en usage chez les Romains dès le tems des Rois. Depuis [a] le siége de Veies, le *scutum* devint plus commun. Les [b] Macédoniens se servirent toujours du *clypeus*, sinon peutêtre dans les derniers tems.

Le bouclier des Légions Romaines étoit convexe, de la forme d'une tuile à canal. Il avoit, selon Polybe, quatre piés de long, & deux piés & demi de large. Ces boucliers étoient anciennement de bois, dit Plutarque dans la vie de Camille: mais ce Capitaine Romain les fit couvrir de lames de fer, afin qu'ils eussent la force de résister aux coups.

Plut. in Cam. pag. 150.

Parma, étoit un petit bouclier rond, plus léger & plus court que le *scutum* dont se servoit l'infanterie pesamment armée. Cette *rondache* étoit le bouclier des soldats armés à la légére, & de la cavalerie.

Pelta, étoit à peu près la même chose que ce qu'on appelloit *cetra*. Ce bouclier étoit léger, coupé comme une demie lune, ou comme un demi cercle.

EPE'E. Les formes en étoient fort différentes, & en grand nombre: je ne m'amuserai point à les raporter. Je me contente de remarquer [c] qu'il y avoit des épées lon-

a Clypeis antea Romani usi: deinde, postquam facti sunt stipendiarii, scuta pro clypeis fecere. *Liv. lib.* 8. *n.* 8.

b Arma, clypeus, sarissæque illis (Macedonibus:) Romano, scutum, majus corpori tegumentum. *Liv. lib.* 9. *n.* 19.

c Gallis Hispanisque scuta ejusdem formæ ferè erant, dispares ac

gues & ſans pointe, qui ne ſervoient qu'à fraper de taille, comme étoient celles des Gaulois, dont il ſera bientôt parlé. Il y en avoit d'autres plus courtes, plus fortes, qui frapoient d'eſtoc & de taille, c'eſt-à-dire de la pointe & du tranchant, *punctim & cæſim*, telles qu'étoient les ſabres Eſpagnols, que les Romains empruntérent d'eux, & dont ils ſe ſervirent toujours avec avantage. Avec [a] ces ſabres ils coupoient des bras entiers, enlevoient des têtes, & faiſoient des bleſſures horribles.

La maniére dont on portoit anciennement l'épée, n'étoit pas uniforme. Les Romains la portoient pour l'ordinaire ſur la cuiſſe droite, apparemment pour laiſſer un mouvement plus libre au bouclier qui étoit au côté gauche : mais, en certains monumens, on voit de leurs ſoldats qui la portoient ſur la gauche.

Il eſt remarquable, que ni les Grecs ni les Romains, les deux peuples du monde les plus belliqueux, ne portoient point l'épée hors les tems de guerre. Auſſi le duel n'étoit-il point connu chez eux.

Les PIQUES ou LANCES étoient d'uſage preſque parmi tous les peuples. Celles qu'on voit dans les monumens faits du tems des Empereurs Romains, ſont d'environ ſix piés & demi de longueur, en y comprenant le fer.

La Sariſſe des Macédoniens étoit d'une ſi prodigieuſe longueur, qu'on auroit peine à croire qu'une telle arme eût pu être d'uſage, ſi tous les Anciens ne convenoient ſur ce point. On lui donne ſeize coudées, qui ſont plus de quatre toiſes de long.

L'ARC & les FLECHES ſont de l'antiquité la plus reculée. Il y avoit peu de nations qui ne s'en ſerviſſent. Les Crétois paſſoient pour d'excellens Archers. On ne voit point que les Romains aient fait uſage de l'arc dans les premiers tems de la République. Ils s'en ſervirent de-

diſſimiles gladii. Gallis prælongi, ac ſine mucronibus : Hiſpano, punctim magis quàm cæſim aſſueto petere hoſtem, brevitate habiles, & cum mucronibus. *Liv. lib. 22. n. 46.*

a Gladio Hiſpanienſi detruncata corpora brachiis abſciſſis, aut tota cervice deſecta, diviſa à corpore capita, patentiaque viſcera, & fœditatem aliam vulnerum viderunt. *Liv. lib. 31. n. 34.*

puis : mais il paroit qu'ils n'avoient guéres d'autres Archers que ceux des troupes auxiliaires.

La FRONDE étoit encore un instrument de guerre fort usité chez plusieurs nations. Les Baléares, ou les peuples des îles que nous appellons Majorque & Minorque, excelloient à la fronde. Ils avoient tant de soin d'y exercer leurs jeunes gens, qu'ils ne leur donnoient point de pain à déjeuner qu'après qu'ils avoient touché le but. Les Baléares étoient fort emploiés dans les armées des Carthaginois & dans celles des Romains, & ils contribuoient beaucoup au gain des batailles. Tite [a] Live fait mention de quelques villes d'Achaïe, Egium, Patres, Dymes, dont les habitans étoient encore plus habiles à la fronde que les Baléares. Ils jettoient plus loin leurs pierres, & avec plus de force & de certitude, sans manquer jamais la partie du visage à laquelle ils en vouloient. La fronde lançoit les pierres avec tant de roideur, que ni bouclier ni casque n'en pouvoient soutenir l'impétuosité ; & [b] l'adresse de ceux qui la manioient étoit quelquefois telle, selon le témoignage de l'Ecriture, qu'ils auroient pu même fraper un cheveu, sans que la pierre se fût détournée d'un côté ni d'autre. Au lieu de pierres on mettoit quelquefois des balles de plomb dans la fronde, qui portoient beaucoup plus loin.

Veget. de re milit. lib. 1. cap. 16.

JAVELOTS. Il y en avoit de deux sortes, qui sont : *γεῤῥοφος* : *hasta*. Je l'appelle *Javeline*. C'étoit une espéce de dard, assez semblable à une fléche, dont le bois avoit pour l'ordinaire trois piés de long, & un doigt de grosseur. La pointe étoit longue de quatre doigts, & si amenuisée, qu'au premier coup elle se faussoit, de sorte que les ennemis ne pouvoient la renvoier. Les armés à la légére s'en servoient. Ils [c] avoient à la main droite plusieurs javelines, qu'ils lançoient de loin : mais, quand il faloit en

a Longiùs certiùsque & validiore ictu, quàm Balearis funditor, eo telo usi sunt... Non capita solùm hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent oris. *Liv. lib.* 38. *n.* 29.

b Sic fundis lapides ad certum jacientes, ut capillum quoque possent percutere, & nequaquam in alteram partem ictus lapidis deferretur. *Judic.* 20. 16.

c Et cùm cominus venerant, gladiis à velitibus trucidabantur. Hic miles tripedalem parmam ha-

venir

venir aux mains, ils les transportoient à la gauche, pour être en état de se servir de l'épée. Tite [a] Live leur donne sept javelines.

ὑσσός : Pilum. Je l'appelle *Javelot :* il [b] étoit plus gros & plus fort que la Javeline. Les Légionaires le lançoient sur l'ennemi avant que d'en venir aux mains. Quand ils n'en avoient ni le tems ni l'espace, ils le jettoient à terre, & fondoient sur l'ennemi l'épée à la main.

LES CAVALIERS avoient presque les mêmes armes que les Fantassins : le casque, la cuirasse, l'épée, la lance, & un bouclier plus petit & plus léger.

On voit dans Homére, que, dès le tems de la guerre de Troie, les personnes les plus distinguées montoient avec un Ecuier sur des chars bien attelés, pour se faire plus vivement jour dans les bataillons, & pour combattre du haut de ces chars avec plus d'avantage. On s'en desabusa bientôt par le double inconvénient d'être arrêté tout court par des haies, des ravins, des fossés ; ou de rester sans issue au milieu des ennemis quand les chevaux étoient blessés.

On introduisit dans la suite l'usage des chariots armés de faulx, qu'on plaçoit au front de la bataille, pour commencer par mettre en desordre l'ennemi. Cette maniére de combattre eut d'abord un grand cours parmi tous les peuples d'Orient, & fut regardée comme fort propre à décider de la victoire. Les peuples les plus habiles dans le maniement des armes, comme les Grecs & les Romains ne l'adoptérent point, voiant par expérience que les cris des troupes ainsi attaquées, les traits des soldats armés à la légére, &, plus que tout cela encore, l'inégalité du terrain, rendoient tout l'appareil de ces chars inutile, & souvent même pernicieux à ceux qui l'avoient emploié.

Les nations qui avoient chez elles des éléphans, comme

bet, & in dextra hastas, quibus eminus utitur... Quòd si pede collato pugnandum est, translatis in lævam hastis, stringit gladium. *Liv. lib.* 38. *n.* 21.

a Eis parmæ breviores quàm equestres, & septena jacula quaternos longa pedes data, præfixa ferro, quale hastis velitaribus inest. *Liv. lib.* 26. *n.* 4.

b Arma Romano scutum... & pilum, haud paulo quàm hasta vehementius ictu missuque telum. *Liv. lib.* 9. *n.* 19.

celles de l'Orient & de l'Afrique, crurent que ces animaux aussi dociles, que redoutables par leur force & par leur taille, pourroient leur être fort utiles dans les combats. En effet, instruits & conduits avec art, ils leur rendirent de grands services. Ils portoient sur leur dos leur conducteur, & étoient placés ordinairement devant le front de l'armée. Partant de là, ils rompoient les rangs les plus serrés avec une impétuosité qu'on ne pouvoit soutenir, écrasoient par leur masse énorme des bataillons entiers, & jettoient par tout l'épouvante & le desordre. Pour en tirer encore plus d'utilité on éleva sur leur dos des tours, qui étoient comme des bastions portatifs, du haut desquels les soldats d'élite qui y étoient enfermés, lançoient avec avantage des traits contre les ennemis, & achevoient de les mettre en déroute.

Cet usage a subsisté lontems chez les nations dont j'ai parlé, d'où il passa chez les autres peuples, qui avoient connu par une funeste expérience combien ces animaux étoient capables de contribuer à la victoire. Alexandre aiant vaincu les peuples soumis à l'empire des Perses, & ensuite ceux des Indes, commença à se servir des éléphans dans ses expéditions ; & ses Successeurs, dans les guerres qu'ils se firent les uns aux autres, en rendirent l'usage fort commun. Pyrrhus en fit passer en Italie, & les Romains apprirent de ce Général, & ensuite d'Annibal, l'avantage qu'on en pouvoit tirer dans un jour de bataille. Ce [a] fut dans la guerre contre Philippe qu'ils s'en servirent pour la premiére fois.

Mais cet avantage, quelque grand qu'il parût, étoit contrebalancé par des inconvéniens qui en dégoutérent peu à peu. Les Généraux, instruits par l'expérience, rendoient inutile l'effort des éléphans, en ordonnant à leurs troupes de s'ouvrir pour leur laisser un passage libre. Outre cela, les cris effraians de l'armée ennemie, joints à une grêle de traits & de pierres lancées de divers côtés par les archers & les frondeurs, les troubloient, les effarou-

a Consul in aciem descendit ante signa prima locatis elephantis : quo auxilio tum primùm Romani, quia captos aliquot bello Punico habebant, usi sunt. *Liv. lib.* 31. *n.* 36.

choient, les mettoient en fureur, & souvent les obligeoient de se tourner contre leurs propres troupes, & d'y faire le ravage qu'ils devoient porter parmi les ennemis. Pour lors, celui qui les conduisoit étoit forcé, pour éviter ce malheur, de leur enfoncer dans la tête un poinçon, qui les faisoit tomber morts dans l'instant. *Liv. lib. 27. n. 49.*

Les chameaux, outre qu'on les emploioit pour porter le bagage, servoient aussi dans les combats. Ils avoient cela de commode, que dans les pays arides & sablonneux ils supportoient aisément la soif. Cyrus en fit grand usage dans la bataille contre Crésus, & ils contribuérent beaucoup à la victoire qu'il y remporta, parce que les chevaux des ennemis n'en pouvant soutenir l'odeur, furent mis aussitôt en desordre. On voit dans Tite-Live des Archers Arabes montés sur des chameaux avec des épées longues de six piés, afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces grands animaux. Quelquefois deux Archers Arabes montoient ensemble le même chameau adossés l'un contre l'autre, afin de pouvoir, même en fuiant, lancer des fléches contre ceux qui les poursuivoient. *Veget. lib. 3. cap. 23. Xenoph. in Cyrop. lib. 7. pag. 176. Liv. lib. 37. n. 40.*

Ni les éléphans, ni les chameaux n'approchoient point du service que le cheval rend à une armée. Cet animal paroit né pour les combats. Il a dans son air, dans son encolure, dans sa marche quelque chose de guerrier, comme Job le marque si bien dans l'admirable description qu'il en fait. *Job. 39. 19-25.*

En plusieurs pays, les cavaliers & les chevaux étoient tout couverts de fer: c'est ce qu'on appelloit *cataphracti equites*.

Mais, ce que nous avons de la peine à comprendre, chez tous les peuples anciens les chevaux n'avoient ni étriers, ni selle; & les cavaliers étoient sans bottes. L'éducation, l'exercice, l'habitude les avoient accoutumés à se passer de ces secours, & à ne pas même s'apercevoir qu'ils leur manquoient. Il y avoit des Cavaliers, tels que les Numides, qui ne connoissoient pas même l'usage des brides pour conduire leurs chevaux, & qui cependant, par le seul ton de la voix, ou par l'impression du talon & de l'éperon, les faisoient avancer, reculer, arréter, tour-

ner à droite & à gauche, en un mot leur faisoient faire toutes les évolutions de la cavalerie la mieux disciplinée. Quelquefois, menant ensemble deux chevaux, ils sautoient de l'un sur l'autre dans le fort même du combat, pour soulager le premier lorsqu'il étoit fatigué. Ces Numides, aussi bien que les Parthes, n'étoient jamais plus terribles, que quand ils sembloient prendre la fuite par crainte & par lâcheté. Car alors, tournant tout-à-coup visage, ils lançoient leurs traits & leurs fléches contre l'ennemi qui ne s'attendoit à rien moins, & tomboient sur lui avec plus d'impétuosité qu'auparavant.

J'ai raporté jusqu'ici ce que j'ai trouvé de plus important par raport aux armes des Anciens. De tout tems les grands Capitaines ont voulu qu'on prît un soin particulier de l'armure des soldats. Ils ne se soucioient pas beaucoup qu'elle fût brillante par l'or & l'argent: ils laissoient cette vaine parure à des peuples mous & efféminés, tels que les Perses. Ils [a] cherchoient un éclat plus vif, plus martial, & plus propre à inspirer la terreur, tel qu'est celui de l'acier & de l'airain.

Ce n'est pas seulement à l'éclat, c'est sur tout à la qualité des armes, que les grands Capitaines ont été attentifs. On a admiré avec raison l'habileté du grand Cyrus, qui, à son arrivée chez Cyaxare son oncle, changea l'armure des troupes. La plupart ne se servoient presque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit. Il les arma de boucliers, de cuirasses, & d'épées ou de haches, pour les mettre en état de combattre de près, & d'en venir tout d'un coup aux mains avec les ennemis, dont, par ce moien, la multitude devenoit inutile. Iphicrate, célébre Général des Athéniens, fit plusieurs changemens utiles dans l'armure des soldats, pour ce qui regarde les boucliers, les piques, les épées, les cuirasses.

Xenoph. Cyrop. l. 2. p. 40.

Philopémen de même, comme je l'ai marqué en son lieu, changea l'armure des Achéens, qui étoit, avant

Plut. in Philop. pag. 360.

[a] Macedonum dispar acies erat: equis virisque, non auro, non discolori veste, sed ferro atque ære fulgentibus. *Q. Curt. lib. 3. cap. 3.*



CAMP DES ROMAINS.

lui, très défectueuse; ce qui ne contribua pas peu à les rendre supérieurs à tous leurs ennemis. On a vû beaucoup d'autres exemples pareils, qu'il seroit trop long de raporter ici; mais qui montrent de quel secours est pour une armée l'habileté d'un Général appliqué à réformer tout ce qui peut être défectueux, & combien il est dangereux de vouloir toujours s'en tenir aux usages établis de longue main, & de n'oser y faire aucun changement.

Nul peuple ne fut plus éloigné de cette scrupuleuse crainte que les Romains. Aiant étudié avec attention tout ce qui se pratiquoit de plus utile chez leurs voisins & chez leurs ennemis, ils surent bien en profiter, & par les divers changemens qu'ils introduisirent dans leurs troupes tant pour l'armure que pour le reste de la milice, ils les rendirent invincibles.

ARTICLE QUATRIÉME.

§. I. *Soins préliminaires du Général.*

TOUT ce que nous avons vû jusqu'ici, la levée des troupes, leur paie, leurs armes, leurs vivres, n'est, pour ainsi dire, que le méchanisme de la guerre. Il est d'autres soins encore plus importans, qui dépendent de la tête & de l'habileté du Général.

Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le Prince ou le Général doit avant tout régler l'état de la guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis, avoir une exacte connoissance du pays où il porte ses armes, s'instruire du nombre & de la qualité des troupes des ennemis, pressentir s'il se peut leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les déconcerter, prévoir tous les cas qui peuvent arriver pour s'y préparer, & tenir toutes ses résolutions si couvertes & si cachées, que rien n'en échape & n'en transpire au dehors. Je ne sai si jamais le secret a été gardé plus inviolablement qu'il l'a été parmi nous dans la guerre qui vient d'être ter-

minée ; ce qui n'eſt pas une médiocre louange pour le Miniſtére.

Liv. lib. 44. n. 18. On a vû, dans la guerre contre Philippe, les ſages précautions que prit Paul Emile avant que d'entrer en campagne, pour ſe mettre au fait de tout : précautions, qui furent la principale cauſe de la victoire qu'il remporta ſur ce Prince.

C'eſt de ces ſoins préliminaires que dépend le ſuccès des entrepriſes. Voila par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare ſon oncle, qui n'avoit point ſongé à prendre aucune de ces meſures.

C'eſt une choſe admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus avant que de marcher contre l'ennemi, & le détail immenſe où il entre ſur tous les beſoins de l'armée.

On devoit traverſer pendant quinze jours des pays qui avoient été ravagés, & où l'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages : il ordonne qu'on en porte pour vingt jours, & que les ſoldats, au lieu de ſe charger de bagage, convertiſſent ce poids-là en une pareille charge de munition de bouche, ſans s'embarraſſer de lits ni de couvertures pour le ſommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoutumés à boire du vin : & de peur que le changement ſubit de boiſſon ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, & de s'accoutumer peu à peu à s'en paſſer entiérement, & à ſe contenter d'eau. Il leur recommande auſſi de porter des viandes ſalées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicamens pour les malades : de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille & un hoiau, & ſur chaque bête de voiture une hache & une faulx, & d'avoir ſoin de ſe fournir de mille choſes dont on a beſoin. Il ſe charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers, & d'autres ouvriers, avec toutes ſortes d'outils convenables à leurs métiers. Au reſte, dit-il publiquement, tout marchand qui aura ſoin de faire apporter des vivres dans le camp, ſera honoré & récompenſé de moi & de mes amis ; & ſi quelqu'un même manque d'argent pour faire des proviſions, pourvû qu'il me donne des ſuretés, & qu'il s'oblige de

suivre l'armée, je l'assisterai de ce que j'aurai. Un tel détail, & j'en ai passé une partie, n'est point indigne d'un Général, ni d'un grand Prince tel qu'étoit Cyrus.

On voit par la harangue de Périclès aux Athéniens au sujet de la guerre du Péloponnése, combien ce grand homme, qui gouvernoit avec tant de sagesse les affaires de sa République, excelloit dans la science des armes, & combien sa prévoiance étoit vaste & profonde. Il régla l'état de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le tems que cette guerre dureroit, & il le régla sur la parfaite connoissance qu'il avoit, & qu'il donna aux Athéniens, des forces de Lacédémone. Il les détermina à se renfermer dans leur ville, & à souffrir le ravage de leurs terres, plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que de son côté il iroit avec sa flote ravager toutes les côtes du Péloponnése. Il leur recommanda sur tout de ne point former d'entreprises au dehors, & de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moiennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, & avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent. *Thucyd. lib. 9.*

Y a-t-il rien de plus sage & de mieux concerté, que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre pays! Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les Romains s'il l'avoit suivi: mais ce Prince n'avoit ni assez d'étendue d'esprit, ni assez de discernement pour en comprendre toute l'utilité & la sagesse.

Peutêtre qu'Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, & obligé de retourner dans son roiaume, si Darius, suivant que nous l'avons remarqué plus haut, eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devoit passer, & s'il eût fait une puissante diversion dans la Macédoine, comme le lui conseilloit Memnon l'un de ses Généraux, & l'un des plus habiles Capitaines qu'ait eu l'antiquité.

Former de tels plans, ce n'est point faire la guerre au jour la journée & comme au hazard, en attendant que

les événemens nous déterminent : c'est se conduire en grand homme, & agir avec connoissance de cause. Il [a] est rare que des entreprises, concertées avec tant de sagesse, n'aient pas un heureux succès.

§. II. *Départ & marche des troupes.*

Xenoph. in Cyrop. lib. 1. LE COMMENCEMENT & la fin de la guerre, le départ & le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion & des sacrifices solennels.

On se souvient sans doute qu'entre plusieurs avis que Cambyse roi des Perses donna à son fils Cyrus lorsqu'il partoit pour sa premiére campagne, il insista principalement sur la nécessité de n'entreprendre aucune action grande ou petite, pour soi ou pour les autres, sans avoir consulté les dieux, & sans leur avoir offert des sacrifices. *Ibid. lib. 2.* Il exécuta ce conseil avec une exactitude merveilleuse. Quand il fut arrivé sur les frontiéres de la Perse, il immola des victimes aux dieux du pays, & à ceux de Médie dès qu'il y fut entré, pour implorer leur secours, & les prier de lui être favorables. Son Historien ne rougit point de répéter plusieurs fois que ce Prince, en toute occasion, avoit grand soin de s'acquitter de ce devoir, dont il faisoit dépendre tout le succès de ses entreprises. Xénophon lui-même, guerrier & philosophe, ne s'engageoit dans aucune démarche importante sans avoir auparavant consulté les dieux.

Tous les héros d'Homére paroissent fort religieux, & ont recours à la Divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers.

Alexandre le Grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie, sans avoir invoqué les divinités qui présidoient à l'une & à l'autre.

Liv. lib. 21. c. 21. Annibal, avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voiage exprès à Cadiz, pour s'acquitter des vœux qu'il avoit faits à Hercule, & pour implorer sa protection par de nouveaux vœux dans la nouvelle expédition qu'il entreprenoit.

[a] Qui victoriam cupit, milites imbuat diligenter. Qui secundos optat eventus, dimicet arte, non casu. *Veg. l. 3. In prolog.*

Les

Les Grecs étoient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs armées ne partoient point sans être accompagnées des Aruspices, des Sacrificateurs, & des autres Interprétes de la volonté des dieux, dont ils croioient devoir s'assurer avant que de hazarder une bataille.

Mais de tous les peuples de la terre les Romains ont été les plus exacts à recourir à la Divinité, soit [a] dans le commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; & ils n'attribuoient le bonheur de leurs armes qu'au soin qu'ils avoient de rendre ce culte à leurs dieux.

Ils se trompoient dans l'objet, non dans le principe; & cette coutume générale de tous les peuples montre qu'on a toujours reconnu un Etre souverain, tout-puissant, appliqué à gouverner le monde, maître absolu de tous les évenemens, & en particulier de ceux de la guerre, & attentif aux priéres & aux vœux qu'on lui adressoit.

Marche de l'armée.

QUAND tout étoit prêt, & qu'on s'étoit assemblé au lieu & au tems marqués, l'armée se mettoit en marche. Pour éviter une trop grande longueur, je ne parlerai ici presque que des Romains: on jugera des autres peuples à proportion.

C'est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre [b] leurs armes, dit Cicéron, le bouclier, l'épée, le casque, (on pourroit ajouter les javelots ou la demie-pique) outre ces armes, qu'ils

a Ejus belli (contra Annibalem) causâ supplicatio per urbem habita, atque adorati dii, ut bene ac feliciter eveniret quod bellum populus Romanus jussisset. *Liv. l.* 21. *n.* 17.

Civitas religiosa, in principiis maximè novorum bellorum, supplicationes habuit. *Id. lib.* 31. *n.* 9.

b Nostri exercitus primùm unde nomen habeant, vides. Deinde qui labor, quantus agminis! ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum: nam scutum, gladium, galeam in onere nostri milites non plus numerant, quàm humeros, lacertos, manus. Arma enim, membra militis esse ducunt: quæ quidem ita gerunt aptè, ut, si usus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris, pugnare possint. *Cic. Tuscul.* 2. *n.* 37.

ne regardoient point comme un fardeau non plus que leurs épaules, leurs bras, & leurs mains, car ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat: Ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun qui étoit assez pesant. Végéce [a] recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante cinq de nos livres outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que dans l'occasion & le besoin ils y soient tout accoutumés. Et [b] telle étoit la pratique des anciens soldats Romains.

La marche [c] ordinaire de l'armée Romaine, selon Végéce, étoit de vingt mille pas par jour, c'est-à-dire au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoutumer les soldats, on obligeoit tant les Fantassins que les Cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que raporte César d'une expédition subite qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siége de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire, c'est-à-dire de six lieues.

Veget. lib. 1. cap. 27.

De bello Gal. lib. 7.

Xénophon marque réguliérement toutes les journées de marche des troupes qui retournérent en Gréce après la mort du jeune Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six * parasanges, c'est-à-dire de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires.

Xenoph. de Exped. Cyr. l. 7. pag. 427.

a Pondus quoque bajulare usque ad 60 libras, & iter facere gradu militari, frequentissimè cogendi sunt juniores, quibus in arduis expeditionibus necessitas imminet annonam pariter & arma portandi. *Veget. lib. 1. cap. 19.*

b Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam cùm carpit, & hosti
Ante expectatum positis stat in agmine castris. *Virg. Georg. l. 3.*

c Militari gradu viginti millia passuum, horis duntaxat quinque æstivis, conficienda sunt. *Veget. lib. 1. cap. 9.*

* *La parasange étoit une mesure itinéraire propre aux Perses. La moindre étoit composée de trente stades, & chaque stade de 125 pas géométriques*

de nos armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes ; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens pussent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup, & c'est peutêtre aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous. Ou plutôt, c'est que leurs armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Le Consul, & même le Dictateur, marchoient à la tête des Légions à pié, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'infanterie, on crut qu'il faloit que le Général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le Dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue, [a] avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple, pour lui demander qu'il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coutume, & qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone [b] représente Jules-César comme infatigable, marchant à la tête de ses armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pié, & la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline [c] loue Trajan de s'être accoutumé de bonne heure à marcher à pié à la tête des Légions qu'il commandoit, sans jamais faire aucun usage ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de pays à parcourir ; & il en usa toujours de la sorte depuis même qu'il fut devenu Empereur. César dont je viens de parler, traversoit les rivières à la nage, ou sur un outre. C'étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, & de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la course soit à cheval soit à pié, & que pleins de sueur après de si violens exercices ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former pendant quelques années ceux qu'on envoioit en recrues

Plut. in Fab. pag. 175.

a Dictator tulit ad populum, ut equum escendere liceret. *Liv. lib. 23. n. 14.*

b Laboris ultra fidem patiens erat : in agmine nonnunquam equo, sæpius pedibus anteibat, capite detecto seu sol seu imber esset. *Sueton. in Jul. Cæs.*

c Per hoc omne spatium cùm Legiones duceres... non vehiculum unquam, non equum respexisti. *Plin. in Trajan.*

aux légions, & qui n'avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des marches, & des travaux, qu'on faisoit croitre peu à peu; & ceux que l'expérience montroit n'en être pas capables, on les renvoioit, & on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d'hommes d'élite.

C'est une telle éducation, mâle, dure, & robuste, qui forma à Rome, & beaucoup auparavant à Sparte, & dans la Perse du tems de Cyrus, des soldats infatigables & invincibles.

§. III. *Construction & fortification du Camp.*

Je suppose l'armée en marche. Quoiqu'elle fût encore dans le territoire de Rome, quand elle n'auroit eu qu'une seule nuit à passer dans un endroit, elle y campoit dans toutes les formes, avec cette différence seulement, que le camp y étoit peutêtre moins fortifié, que quand elle étoit en pays ennemi. De là vient cette maniére de parler si ordinaire dans les Auteurs latins, *primis castris, secundis castris, &c.* au premier camp, au second camp: pour dire, au premier, au second jour de marche; parce que, quelque court que dût être le séjour, on ne manquoit jamais d'y construire un camp. Il s'appelloit *stativa*, quand on y devoit demeurer quelques jours: *Ibi plures dies stativa habuit.* Liv. lib. 37.

Cette exactitude des Romains, quand ils étoient dans leur propre pays, fait juger de celle qu'ils apportoient lorsqu'ils se trouvoient à la vûe ou près de l'ennemi. C'étoit chez eux une loi établie par un long usage, de ne point hazarder un combat que le camp ne fût achevé. Nous avons vû Paul Emile suspendre & arrêter l'ardeur de toute son armée qui demandoit à aller attaquer Persée, par cette unique ou principale raison, qu'on n'avoit point encore préparé le camp. On [a] reprocha aux Commandans de l'armée Romaine, dans la guerre contre les Gaulois, d'avoir manqué à cette sage précaution, & on attribua en partie à cette faute la perte de la bataille d'Allia. Le

[a] Ibi Tribuni militum, non loco castris antè capto, non præmunito vallo quò receptus esset... instruunt aciem. *Liv. lib. 5. n. 37.*

ſuccès des armes étant incertain, les Romains vouloient être aſſurés d'une retraite en cas d'un échec. Le camp fortifié arrêtoit la victoire de l'ennemi, recevoit ſurement les troupes pouſſées, donnoit lieu d'en revenir à un ſecond combat qui pouvoit être plus heureux, empêchoit une déroute entiére; au lieu que, ſans l'aſyle du camp, une armée, bien compoſée d'ailleurs, étoit expoſée à être défaite ſans reſſource, & à périr toute entiére.

Le camp étoit de forme quarrée, contre la coutume des Grecs qui le faiſoient de forme ronde. [a] Les Citoiens & les Alliés partageoient entr'eux également le travail. Si l'ennemi étoit proche, une partie de l'armée demeuroit ſous les armes, pendant que l'autre étoit occupée aux retranchemens. On commençoit par creuſer les foſſés plus ou moins profonds ſelon le beſoin. Ils avoient au moins huit piés de large ſur ſix de profondeur: mais ſouvent ils avoient dix ou douze piés de largeur, quelquefois plus, juſqu'à quinze & vingt. De la terre tirée du foſſé, & jettée ſur le bord du côté du camp, on formoit le parapet, & pour le rendre plus ferme on méloit à la terre du gazon coupé d'une certaine grandeur & d'une certaine forme. Sur la crête de ce parapet on enfonçoit les pieux. Je raporterai en entier ce que Polybe remarque ſur les pieux dont on formoit les retranchemens du camp, quoique je l'aie déja fait ailleurs, parce que c'en eſt ici la vraie place. Il en parle à l'occaſion de Q. Flaminius, qui donna ordre aux troupes de couper des pieux pour s'en ſervir au beſoin.

Cet uſage, dit Polybe, qui chez les Romains eſt aiſé à pratiquer, paſſe chez les Grecs pour impraticable. A peine, dans les marches, peuvent-ils ſoutenir leurs corps: pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent ſuſpendu à leurs épaules, & les javelots qu'ils tiennent à la main, ſe chargent encore de pieux: & ces pieux ſont fort differens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci les meil- *Polyb. l. 17. pag. 754. 755.*

a Trifariam Romani muniebant, alius exercitus prælio intentus ſtabat. *Liv.*

Cæſar ... ſingula latera caſtrorum ſingulis attribuit Legionibus munienda, foſſamque ad eandem magnitudinem præfici jubet; reliquas legiones in armis expeditas contra hoſtem conſtituit. *Cæſ. de bell. civil. lib. 1.*

leurs sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du jet. Les Romains au contraire n'en laissent que deux ou trois, tout au plus quatre, & seulement d'un côté. De cette maniére un homme peut en porter deux ou trois liés en faisceau, & l'on en tire beaucoup plus de service. Ceux des Grecs sont plus aisés à arracher. Si le pieu planté est seul, comme les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront facilement, & voila une porte ouverte à l'ennemi ; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mélées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons. La premiére, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable: & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un, qu'on n'en enleve plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Que si cependant, à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Trois avantages donc de ces sortes de pieux. On les trouve en quelque endroit que l'on soit : ils sont faciles à porter : & c'est pour le camp une barriére sure, & qui ne peut être rompue aisément. A mon avis (c'est la conclusion que tire Polybe de tout ce qu'il a dit) il n'est pas de pratique militaire chez les Romains qui mérite plus qu'on l'imite.

Polyb. La forme, la dimension, & la distribution des différentes parties du camp étoient toujours les mêmes, de sorte que les soldats savoient tout d'un coup en quel endroit devoient être leurs tentes. Il n'en étoit pas ainsi chez les Grecs. Quand il s'agissoit de camper, ils choisissoient toujours le lieu le plus fort par sa situation, tant pour s'é-

pargner la peine de conduire un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadoient que des fortifications faites par la nature même étoient beaucoup plus sures que celles de l'art. De là venoit la nécessité de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, & d'en varier les différentes parties: ce qui causoit une confusion qui ne permettoit pas au soldat de savoir au juste ni son quartier, ni celui de son corps.

La forme & la distribution du camp des Romains souffre de grandes difficultés, & donne lieu à de grandes disputes parmi les Savans. Je raporterai ici celle que Polybe nous a laissée, en tâchant de l'éclaircir en quelques endroits, & d'y suppléer quelques parties qu'il a omises.

Il s'agit de l'armée d'un seul Consul, composée du tems de Polybe, premiérement de deux Légions Romaines, *Polyb. lib. 6.* dont chacune avoit quatre mille deux cens hommes de pié, *pag. 473-477.* & trois cens hommes de cheval, en second lieu des troupes des Alliés, de pareil nombre d'infanterie, & ordinairement du double de cavalerie: ce qui faisoit en tout tant pour les Romains que pour les Alliés dix-huit mille six cens hommes. Pour mieux comprendre la disposition de ce camp, il faut se souvenir de ce qui a été dit auparavant des différentes parties dans lesquelles la Légion Romaine étoit divisée.

§. IV. *Disposition du Camp des Romains selon Polybe.*

APRÈS qu'on a pris le lieu pour le camp, dit Polybe, & l'on choisit toujours celui qui est le plus propre pour aller à l'eau & au fourrage, on destine pour la tente du Général, que j'appellerai autrement Prétoire, un endroit un peu plus élevé que le reste, d'où il puisse plus facilement voir tout ce qui se passe, & envoier ses ordres. (1) On plante un drapeau à l'endroit où la tente doit être mise, & autour l'on mesure un espace quarré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent piés, & que le terrain que le Consul occupe soit de quatre arpens. Autour de sa tente sont dressés, l'autel où l'on offre les sacrifices, & le tribunal où se rend la justice.

Le Consul commande deux Légions, dont chacune a six Tribuns, qui font douze en tout. Leurs tentes sont

placées sur une ligne droite, paralléle à la face du Prétoire, & qui en est distante de cinquante piés. C'est dans cet espace de cinquante piés que sont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon qu'elles ont derriére elles le Prétoire, & devant tout le reste du camp. Les tentes des Tribuns également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les Légions. (2)

Pour placer les Légions, on laisse un espace de cent piés de largeur paralléle aux tentes des Tribuns, qui forme une rue, appellée *Principia*, dont la longueur égale la largeur du camp, & partage tout le camp en partie supérieure & partie inférieure. (3)

Au dessous de cette rue sont placées les tentes des Légions. L'espace qu'elles occupent est partagé au milieu en deux parties égales par une rue large de cinquante piés, & qui coupe toute la longueur du camp. C'est là que sont logées de côté & d'autre tout de suite & sur une même ligne, la Cavalerie, les Triaires, les Princes, les Hastaires. Entre les Triaires & les Princes il y a de côté & d'autre une rue de la même largeur que celle du milieu, & qui perce comme elle toute la longueur de cet espace. Il est aussi coupé en large par une rue qui s'appelloit la cinquiéme, *Quintana*, parce qu'elle étoit après le cinquiéme Manipule.

Comme chacun des quatre Corps qu'on vient de nommer se divisoit en dix parties : la Cavalerie en dix Compagnies, *Turmas*, chacune de trente hommes ; les trois autres Corps en dix Manipules, chacun de six vingts hommes, excepté ceux des Triaires qui n'en avoient que la moitié : le logement de la Cavalerie, des Triaires, des Princes, & des Hastaires, étoit partagé séparément, chacun en dix quarrés dans la longueur de l'espace marqué ci-devant. Chacun de ces quarrés avoit cent piés tant en long qu'en large, excepté ceux des Triaires qui n'avoient que cinquante piés de largeur, à raison de leur moindre nombre. Il en a déja été parlé.

Les tentes, soit de la Cavalerie ou de l'Infanterie, sont disposées de la même sorte, & tournées vers les rues.

On

On loge d'abord la Cavalerie des deux Légions vis-à-vis l'une de l'autre, & féparées par un efpace de cinquante piés, qui eft celui de la rue du milieu. La Cavalerie de deux Légions ne faifant que fix cens hommes, chaque quarré contenoit de chaque côté trente Cavaliers, (4) qui font la dixiéme partie de trois cens. A côté de la Cavalerie font logés les Triaires, un Manipule derriére une compagnie de Cavalerie, l'un & l'autre dans la même forme. Ils fe touchent par le terrain, mais les Triaires tournent le dos à la Cavalerie, & ici chaque Manipule a la moitié moins de largeur que de longueur, parce que les Triaires font moins nombreux que les autres Corps. (5)

A cinquante piés & vis-à-vis des Triaires, efpace qui forme en long une rue de chaque côté, on place les Princes fur le bord de l'intervalle. (6)

Au dos des Princes on met les Haftaires, qui tournés à l'oppofite fe touchent par le terrain. (7)

Jufqu'ici on a préparé le logement des deux Légions Romaines, qui formoient l'armée d'un Conful, & montoient à huit mille quatre cens hommes de pié, & fix cens chevaux. Refte à loger les troupes des Alliés. Leur Infanterie étoit égale à celle des Romains, & leur Cavalerie plus nombreufe de la moitié. En ôtant, pour les Extraordinaires, de l'Infanterie la cinquiéme partie, c'eft-à-dire feize cens quatre-vingts hommes, & de la Cavalerie le tiers, c'eft-à-dire quatre cens hommes, il reftoit en tout fept mille cinq cens vingt hommes à loger tant de Cavalerie que d'Infanterie.

A cinquante piés & vis-à-vis des Haftaires Romains, efpace qui forme de côté & d'autre une nouvelle rue, campe la Cavalerie des Alliés, (8) fur cent trente trois piés de largeur, & quelque chofe de plus.

Derriére cette Cavalerie, & fur la même ligne, campe leur Infanterie, (9) fur deux cens piés de largeur.

A la tête de chaque Manipule font d'un côté & d'autre les tentes des Centurions. Il faut fans doute en dire autant des Capitaines de Cavalerie, quoique Polybe n'en parle point. De l'efpace qui refte derriére les tentes des Tribuns, & aux deux côtés de la tente du Conful, on en

prend une partie pour le Marché, (10) & l'autre pour le Queſteur, le Tréſor, & les munitions. (11)

A droite & à gauche, à côté & au-deſſus de la derniére tente des Tribuns, vis-à-vis le Prétoire, & en droite ligne, eſt le logement de la * Cavalerie extraordinaire, *Evocatorum*; (12-14.) & des autres Cavaliers volontaires, *Selectorum*. (13-15.) Toute cette Cavalerie a vûe, une partie ſur la place du Queſteur, & l'autre ſur le Marché. Elle ne campe pas ſeulement auprès du Conſul: elle l'accompagne ſouvent dans les marches: en un mot elle eſt pour l'ordinaire à portée du Conſul & du Queſteur, pour exécuter leurs ordres.

L'Infanterie Romaine extraordinaire & la volontaire ſont adoſſées aux Cavaliers dont on vient de parler, & ſur la même ligne. (16) Ils ſont pour le Conſul & le Queſteur le même ſervice que les Cavaliers.

Au deſſus de cette Cavalerie & de cette Infanterie eſt une rue large de cent piés, & qui perce toute la largeur du camp.

Au deſſus de cet eſpace eſt logée la Cavalerie extraordinaire des Alliés, aiant vûe ſur le Marché, le Prétoire, & le Tréſor, qui eſt la place du Queſteur. (17)

L'Infanterie extraordinaire des Alliés eſt adoſſée à leur Cavalerie, & eſt tournée vers le retranchement & l'extrémité du camp. (18)

Ce qui reſte d'eſpace vuide des deux côtés, eſt deſtiné aux Etrangers & aux Alliés qui viennent plus tard que les autres. (19)

Toutes choſes ainſi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des rues que par la diſpoſition du reſte, il reſſemble beaucoup à une ville. Et c'eſt l'idée qu'en avoient les ſoldats, qui regardoient le camp comme leur patrie, & les tentes comme leurs maiſons.

* *Ces deux Corps étoient des Cavaliers d'élite que les Conſuls choiſiſſoient eux-mêmes, ou qui s'attachoient à eux de bonne volonté. C'eſt ce qui donna lieu aux Cohortes Prétoriennes ſous les Empereurs. Les* Selecti, *ou* Ablecti, *ſoit cavaliers ſoit fantaſſins, étoient pris parmi les Alliés. Les* Evocati, *étoient des volontaires, de vieux ſoldats, qui pouvoient être ou Citoiens, ou Alliés.*

Ces tentes, pour l'ordinaire, étoient de peaux : d'où vient cette expreſſion fort uſitée dans les Auteurs, *ſub pellibus habitare*. Les ſoldats ſe joignoient pluſieurs enſemble, & faiſoient chambrée, ce qui s'appelloit *contubernium*. Elle étoit compoſée ordinairement de huit ou dix ſoldats.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens piés de diſtance : & ce vuide eſt d'un très grand uſage ſoit pour l'entrée, ſoit pour la ſortie des Légions. Car chaque Corps s'avance dans cet eſpace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas riſque de ſe renverſer & de ſe fouler aux piés. De plus, on met là les beſtiaux & tout ce qui ſe prend ſur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage conſidérable, c'eſt que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puiſſe être jetté juſqu'à eux ; ou, ſi cela arrive, ce n'eſt que très rarement, & les ſoldats n'en peuvent pas beaucoup ſouffrir, étant à une ſi grande diſtance, & à couvert ſous leurs tentes. Si le camp de Syphax & d'Aſdrubal en Afrique eût eu dans tout ſon circuit un tel vuide, Scipion n'auroit pas pu venir à bout de le bruler entiérement en une ſeule nuit.

Par le calcul exact du camp tel que Polybe le décrit, chaque face contient 2016 piés, qui font 336 toiſes : & la totalité de la ſuperficie du camp contient 4064256 piés qui font 112896 toiſes en quarré.

Quand le nombre des troupes augmentoit, on ſe contentoit d'augmenter la meſure & l'étendue du camp, ſans en changer la forme. Lorſque le Conſul Livius Salinator reçut dans ſon camp les troupes de Néron ſon Collégue, on n'augmenta point l'eſpace du camp : on ſerra ſeulement les troupes, parce que celles de Néron ne devoient pas y demeurer lontems ; & c'eſt ce qui trompa Aſdrubal. *Caſtra nihil aucta errorem faciebant.* *Liv. lib. 27. n. 46.*

Polybe ne marque point le lieu où étoient campés les Lieutenans, *Legati*, qui tenoient le premier rang après le Conſul ; les Préteurs, & les autres Officiers. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'étoient pas fort éloignés de la tente du Conſul, avec lequel ils avoient un raport continuel, auſſi bien que les Tribuns.

Il ne parle pas non plus des portes du camp. Il y en avoit quatre, felon Tite-Live. *Ad quatuor portas exercitum instruxit, ut, signo dato, ex omnibus partibus eruptionem facerent.* Il les nomme enfuite : *l'Extraordinaire, la droite principale, la gauche principale, la Questorienne.* Elles ont encore d'autres noms, ce qui forme de grandes difficultés pour concilier enfemble les Auteurs. On croit que la porte *Extraordinaire* s'appelloit de la forte, parce qu'elle étoit près de l'endroit où campoient les Extraordinaires ; & qu'elle étoit la même que la Prétorienne, nommée ainfi parce qu'elle étoit voifine du Prétoire. La porte oppofée à celle-là, & qui étoit à l'autre extrémité du camp, s'appelloit *Décumane*, parce qu'elle étoit voifine des dixiéme Manipules de chaque Légion ; & il y a apparence qu'elle eft la même que la *Queftorienne* nommée par Tite-Live dans l'endroit cité. Je n'entre point dans un plus grand détail fur ces portes, ce qui demanderoit de longues differtations.

Liv. lib. 40. n. 27.

Mais on ne peut affez admirer l'ordre, la difpofition, la fymmétrie de toutes les parties du Camp des Romains, qui reffemble plutôt à une ville qu'à un camp : la tente du Général placée dans un lieu éminent, au milieu des Autels & des images des dieux, qui fembloient leur rendre la Divinité préfente ; & environnée de toutes parts des principaux Officiers toujours prêts à recevoir & à exécuter fes ordres. Quatre grandes rues qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes paralléles les unes aux autres. Une infinité de tentes, tirées comme au cordeau, placées dans une diftance égale, & rangées avec une parfaite fymmétrie. Et ce Camp fi vafte, fi étendu, fi diverfifié dans fes parties, qui paroitroit avoir couté un travail & un tems infini, étoit fouvent l'ouvrage d'une heure ou deux, & fembloit être forti tout-à-coup de terre. Tout cela n'eft pourtant encore rien en comparaifon de ce qui fait comme l'ame du Camp : je veux dire la fageffe du commandement, l'attention & la vigilance du Général, la parfaite foumiffion des Officiers fubalternes, le dévouement des foldats aux ordres de leurs Chefs, & la difcipline militai-

re, obſervée avec une exactitude & une ſévérité ſans exemple : qualités qui ont mis le peuple Romain au deſſus de toutes les nations, & qui enfin l'en ont rendu maître. Il faloit que la maniére de camper des Romains fût bien excellente & bien parfaite, puiſqu'ils l'ont obſervée inviolablement pendant tant de ſiécles & avec un ſi grand ſuccès, & qu'il eſt preſque ſans exemple que leurs ennemis aient pu les forcer dans leur camp.

On a renoncé à cette coutume de fortifier réguliérement le camp, regardée par les Romains comme une des parties les plus eſſentielles de la ſcience & de la diſcipline militaire. Le nombre des troupes dont les armées ſont maintenant compoſées, & qui occupent un terrain conſidérable, paroit n'être point ſuſceptible de ce travail, qui deviendroit infini. Les peuples d'Aſie, dont les armées étoient bien plus nombreuſes que les nôtres, ne manquoient jamais d'environner au moins leur camp de foſſés très profonds, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit; & ſouvent ils les fortifioient de bonnes palliſſades. Xénophon remarque que c'étoit le grand nombre même de leurs troupes qui leur rendoit cette pratique aiſée.

Xenophon. in Cyrop. lib. 2. pag. 80.

On convient que nul peuple n'a porté à un plus haut degré de perfection la connoiſſance & la pratique de toutes les parties de l'Art militaire, que le peuple Romain : mais il faut avouer qu'il a excellé ſur tout dans la ſcience des campemens, & dans celle de ranger une armée en bataille. Auſſi eſt-ce ce qu'a le plus admiré en lui Polybe, bon juge en cette matiére, & qui avoit été lontems témoin de l'excellente diſcipline qui ſe gardoit parmi les troupes Romaines. Quand Philippe pere de Perſée, & avant lui Pyrrhus, prévenus d'eſtime pour les Grecs, & pleins de mépris pour toutes les autres nations qu'ils traitoient de barbares, enviſagérent pour la premiére fois la diſtribution & l'ordre du Camp des Romains, ils s'écriérent pleins de ſurpriſe & d'admiration : *Ce n'eſt pas là certes une diſpoſition barbare.*

Mais ce qui doit le plus nous étonner, & ce qu'on a peine même à concevoir, tant nos mœurs en ſont éloi-

gnées, c'eſt ce caractére d'un peuple endurci aux travaux les plus rudes, & invincible aux fatigues les plus accablantes. On voit ici ce que peut une bonne éducation, & une heureuſe habitude contractée dès la plus tendre jeuneſſe. La plupart de ces ſoldats, quoique citoiens Romains, avoient ſoin de leur bien, & cultivoient eux-mêmes leurs héritages. Hors du tems de guerre, ils s'exerçoient aux travaux les plus pénibles. Leurs mains, accoutumées à manier tous les jours le hoiau, à fouir la terre, à conduire une peſante charue, ne faiſoient que changer d'exercices, & trouvoient même du ſoulagement dans ceux que la diſcipline militaire leur impoſoit; comme on dit que les Spartiates n'étoient jamais plus à leur aiſe qu'à l'armée & dans le camp, tant leur vie, dans tout autre tems, étoit dure & auſtére.

Il n'eſt pas juſqu'à la propreté, (qui le croiroit?) dont on ne prît un ſoin particulier dans le camp Romain. Comme la grande rue, ſituée devant le Prétoire, étoit fort fréquentée par les Officiers & les Soldats qui y alloient prendre l'ordre, & par cette raiſon expoſée à beaucoup de malpropreté; il y avoit des ſoldats chargés de la balaier tous les jours en hiver, & d'y jetter de l'eau en été pour empécher la pouſſiére.

§. V. *Fonctions & exercices des Soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.*

LE CAMP étant préparé de la maniére dont on vient de l'expoſer, les Tribuns aſſemblés prennent le ſerment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque Légion tant libres qu'eſclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le ſerment qu'ils font conſiſte à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront dans le camp ils le porteront aux Tribuns.

On avoit déja fait préter un pareil ſerment aux Soldats dans le tems de leur enrollement: j'ai différé juſqu'ici à le raporter, afin qu'étant joint à l'autre on en ſente mieux la force. Par ce premier ſerment » le ſoldat promet de ne » rien voler ſoit ſeul ſoit avec pluſieurs dans l'armée ou à

Aul. Gell. lib. 16. c. 4.

» dix mille pas de l'armée, & de porter au Consul, ou de » rendre au légitime possesseur, ce qu'il aura trouvé qui » passera le prix d'un sesterce, c'est-à-dire deux sols & » demi, excepté certaines choses qui sont mentionnées » dans le serment. « Quand on parle ici de dix mille pas loin de l'armée, ce n'est pas qu'au delà de cet espace il fût permis aux soldats de voler : mais pour lors, ce qu'ils avoient trouvé, ils n'étoient point obligés de le porter au Consul. Parmi les exceptions étoit le fruit d'un arbre, *pomum*. Fontain, sur ce qu'en avoit écrit Marcus Scaurus, raporte néanmoins comme un exemple mémorable de l'abstinence Romaine, de ce qu'un arbre fruitier s'étant trouvé dans l'enceinte du camp, on en étoit sorti le lendemain sans que personne y eût touché. C'étoit Scaurus qui commandoit alors l'armée.

Frontin. stratag. l. 4. c. 3.

Ce serment montre jusqu'où les Romains portoient l'attention & l'exactitude à empêcher dans l'armée toute rapine & toute violence, puisque non seulement le vol est interdit au soldat avec une sévérité inexorable, mais qu'on ne lui permet pas même de profiter de ce qu'il a rencontré sur son chemin, & que le hazard lui a présenté. En effet les loix traitent de vol ce qu'on retient ainsi du bien d'autrui après l'avoir trouvé, soit qu'on en connoisse le maître, ou qu'on l'ignore. *Qui alienum jacens lucri faciendi causa sustulit, furti obstringitur, sive scit cujus sit, sive nescit.*

Sabin. ex lib. Jur. civil. 2.

J'ai dit que le vol étoit défendu avec une sévérité inexorable. On en voit un exemple bien terrible, même sous les Empereurs. Un soldat avoit volé une poule à un paysan, & l'avoit mangée avec les neuf autres soldats de la chambrée. L'Empereur Pescennius Niger les condanna tous dix à la mort, & ce ne fut qu'aux instantes priéres de toute l'armée qu'il leur laissa la vie, en les obligeant de donner chacun au paysan dix poules, & leur imposant une note d'infamie publique tant que dureroit cette guerre. Que de crimes une telle rigidité est capable d'arrêter ! Quel spectacle qu'un camp si bien réglé ! Mais quelle différence entre des soldats soumis & disciplinés de la sorte au milieu du paganisme, & nos maraudeurs, qui se disent chrétiens, & qui ne craignent ni Dieu ni les hommes ! La

Spartian. in Pescenn.

clôture du camp étoit un bon rempart contre les desordres & la licence ; & nous verrons bientôt, que, dans la marche même, la sévérité de la discipline tenoit lieu de haie & de clôture.

Un ordre merveilleux régnoit dans tout le camp & de jour & de nuit, pour le mot du guet, pour les sentinelles, pour les corps de garde, & c'est ce qui en faisoit la sureté & le repos. Pour rendre la garde plus sûre & moins accablante, on divisoit la nuit en quatre parties ou quatre veilles, & le jour en quatre stations. Chacun avoit sa fonction marquée soit pour le lieu soit pour le tems ; &, dans le camp, tout étoit compassé & arrangé comme dans une famille bien réglée.

J'ai déja parlé ailleurs de la simplicité des Anciens pour le vivre, & pour l'équipage. Le second Scipion l'Africain ne permettoit au soldat d'avoir qu'une marmite, une broche, & un pot de bois. On [a] n'en trouva pas davantage dans le meuble d'Epaminondas, ce fameux Général des Thébains. Les anciens Généraux de Rome n'étoient pas plus magnifiques. On [b] ne savoit à l'armée ce que c'étoit que vaisselle d'argent : il n'y en avoit que pour les sacrifices, une coupe & une saliére. L'argent brilloit aussi dans l'ornement des chevaux. L'heure du diner & du souper étoit indiquée par un certain signal. Nous avons vû que la plupart des Empereurs Romains prenoient leurs repas en public, & souvent même en plein air. On [c] a remarqué que Pescennius ne se servoit point du secours des toits contre la pluie. Les [d] repas de ces Empereurs,

a Epaminondas, Dux Thebanorum, tantæ abstinentiæ fuit, ut in supellectili ejus, præter ahenum & veru unicum, nihil inveniretur. *Frontin. stratag. lib. 4. cap. 3.*

b Præter equos virosque, & si quid argenti, quod plurimum in phaleris equorum, (nam ad vescendum facto perexiguo, utique militantes, utebantur) omnis cetera præda diripienda militi data est. *Liv. lib. 22. n. 52.*

c Idem, in omni expeditione, ante omnes militarem cibum sumpsit... nec sibi unquam, vel contra imbres, quæsivit tecti suffragium. *Capitol.*

d Fuit illa simplicitas antiquorum in cibo capiendo, humanitatis simul & continentiæ certissima index. Nam maximis viris prandere & cœnare in propatulo, verecundiæ non erat. Nec sanè ullas epulas habebant, quas oculis populi subjicere erubescerent. *Val. Max. lib. 2. cap. 5.*

aussi

aussi bien que ceux des anciens Généraux dont parle Valére Maxime, étoient tels, qu'ils pouvoient les prendre librement en public : les mêts qu'on y servoit n'avoient rien qu'il falût cacher aux yeux des soldats, qui voioient avec joie & admiration que leurs Maîtres n'étoient pas mieux nourris qu'eux.

Ce qu'il y avoit de plus admirable dans la discipline des Romains, étoit l'exercice continuel où l'on tenoit les soldats, soit dans le camp, soit hors du camp, de sorte que jamais ils ne demeuroient oisifs. Les soldats de nouvelle levée faisoient réguliérement l'exercice deux fois le jour, & les anciens une fois. On [a] les formoit à toutes les évolutions & à toutes les parties de l'art militaire. On [b] les obligeoit de nettoier exactement leurs armes, & de les tenir toujours propres & luisantes. On leur faisoit faire des marches forcées pendant un assez long espace chargés de leurs armes & de plusieurs pieux, & souvent dans des lieux difficiles & escarpés. On les accoutumoit à garder toujours leurs rangs même dans le trouble & dans la confusion, & à ne perdre jamais de vûe leurs étendars. On les mettoit aux mains les uns contre les autres dans des combats simulés, dont les Officiers, les Généraux, & le Consul même étoient témoins, & ausquels ils faisoient gloire de prendre part en personne. Lorsqu'il n'y avoit point d'ennemi à combattre, on occupoit les troupes à des ouvrages considérables, tant pour les tenir en haleine que pour l'utilité publique. Tels sont en particulier les grands chemins, appellés pour cette raison *viæ militares*, & qui sont le fruit de cette sage & salutaire pratique.

Stratum militari labore iter. *Quintil. lib. 2. cap. 14.*

Qu'on juge si, parmi ces exercices, qui étoient presque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes diver-

a Ibi, quia otiosa castra erant, crebrò decurrere milites cogebat (Sempronius,) ut tyrones assuescerent signa sequi, & in acie cognoscere ordines suos. *Liv. lib. 23. n. 35.*

Primo die legiones in armis quatuor millium spatio decurrerunt. Secundo die arma curare & tergere ante tentoria jussit (Scipio Africanus.) Tertio die sudibus inter se in modum justæ pugnæ concurrerunt, præpilatisque missilibus jaculati sunt. *Liv. lib. 26. n. 51.*

b Acuere alii gladios; alii galeas buculasque, scuta alii, loricasque tergere. *Liv. lib. 44. n. 34.*

tissemens, qui entraînent également la perte du tems & du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siécle, a forcé les rempars du camp & les loix de la discipline militaire, eût été regardée chez les Anciens comme le plus sinistre & le plus effraiant de tous les prodiges.

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Batailles.

Il est tems de faire sortir nos troupes de leur camp, soit Grecs soit Romains, & de les mettre en campagne pour en venir aux mains avec les ennemis.

§. I. *C'est du Général principalement que dépend le succès des batailles.*

C'est ici que paroit le mérite guerrier dans toute son étendue. Pour juger si un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'en attendoient pas le succès du nombre des troupes qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ame de l'armée, qui en régle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, & dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit desespéré chez les Carthaginois lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des Chefs; & il le fit bien voir. Il n'avoit amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il savoit en faire usage. Tout changea en peu de tems, & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrérent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en

longueur pendant trois ans par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés: Paul Emile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le premier soin d'un Général, & qui demande un grand fond de jugement & de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille: car les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes, pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze qui l'exhortoit à ne point donner de combat, & à emploier plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les Généraux de Darius engagérent la bataille du Granique, qui porta le premier coup à l'empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de son Collégue & les avis de Fabius, précipita la République dans la malheureuse journée de Cannes, au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peutêtre ruiné Annibal pour toujours. Persée au contraire manqua l'occasion de battre les Romains, pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée, & ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie qui avoit jetté le trouble & la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrhachium, si Pompée eût sû profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti, & de saisir le moment favorable,[a] qui ne revient plus quand on l'a manqué: & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il[b] y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, [c] disoit Othon à ses soldats, *qu'à vos armes & à combat-*

a Si in occasionis momento, cujus prætervolat opportunitas, cunctatus paulum fueris, nequicquam mox amissam quæras. *Liv. lib.* 25. *n.* 38.

b Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupido pugnandi convenit: duces providendo, consultando... prosunt. *Tacit. Hist. lib.* 3. *cap.* 20.

c Vobis arma & animus sit: mihi consilium & virtutis vestræ regimen relinquite. *Ib. lib.* 1. *cap.* 84.

tre vaillamment ; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, & celui de conduire votre valeur.

§. II. *Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.*

C'EST dans le moment de donner une bataille que les Anciens se croioient le plus obligés de consulter les dieux, & de se les rendre favorables. Ils les consultoient par le vol ou le chant des oiseaux, par l'inspection des entrailles des bêtes immolées, par la maniére dont mangeoient les poulets sacrés, & par d'autres choses pareilles. Ils travailloient à se les rendre propices par les sacrifices, par les vœux, par les priéres. Plusieurs d'entre les Généraux, surtout dans les premiers tems, s'acquittoient de ces devoirs de bonne foi, & avec des sentimens religieux, qu'ils poussoient quelquefois jusqu'à une superstition puérile & ridicule : d'autres les méprisoient dans le fond de l'ame, ou même s'en moquoient ouvertement ; & l'on ne manquoit pas d'attribuer à ce mépris irréligieux les malheurs que souvent leur ignorance ou leur témérité leur attiroient. Jamais Prince ne témoigna plus de respect pour les dieux que le grand Cyrus. Près de fondre sur Crésus, il entonne l'hymne du combat, & toute l'armée y répond par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Paul Emile, avant que de combattre contre Persée, immola de suite à Hercule jusqu'à vingt beufs, sans trouver dans toutes ces victimes aucun signe favorable : ce ne fut qu'au vingt & uniéme qu'il crut en voir qui lui promettoient la victoire. Nous avons aussi des exemples contraires. Epaminondas, non moins brave mais moins superstitieux que Paul Emile, voiant qu'on vouloit l'empêcher de donner la bataille de Leuctres en lui annonçant de mauvais augures, répondit par un vers d'Homére, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie.* Un Consul Romain, déterminé absolument à combattre l'ennemi dès qu'il en approcheroit, se tint, pendant tout le voiage, bien clos & couvert dans sa litiére, pour ne point voir de mauvais augure qui

pût rompre son dessein. Un autre fit plus, & voiant que les poulets ne mangeoient point, il les jetta dans la mer, en disant : *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ces exemples d'irréligion étoient rares, & le sentiment contraire prévaloit. Il y avoit, sans doute, de la superstition dans plusieurs de ces cérémonies : mais les sacrifices, les vœux, les priéres, qui précédoient toujours les batailles, étoient une preuve qu'on n'en attendoit le succès que de la Divinité qui seule en disposoit.

Après avoir rendu ces devoirs aux dieux, on se tournoit du côté des hommes, & le Commandant exhortoit ses soldats. C'étoit une coutume généralement établie chez tous les peuples, de haranguer les troupes avant le combat, & cette coutume étoit fort raisonnable, & pouvoit contribuer beaucoup à la victoire. Il est juste, quand on est près de marcher contre les ennemis, & d'en venir aux mains, d'opposer à la crainte de la mort qui paroit pour lors prochaine des motifs puissans, & capables, sinon d'étoufer entiérement cette crainte gravée dans le fond de la nature, du moins de la combattre & de la vaincre. Ces motifs, tels que sont l'amour de la patrie, l'obligation de la défendre au prix de son sang, le souvenir des victoires passées, la nécessité de soutenir l'honneur de la nation, l'injustice d'un ennemi violent & cruel, le danger où se trouveront exposés les peres, les meres, les femmes, les enfans des soldats : ces motifs, dis-je, & beaucoup d'autres pareils, représentés par la bouche d'un Général qu'on aime & qu'on respecte, peuvent faire une forte impression sur l'esprit des soldats. L'éloquence militaire consiste moins dans les paroles, que dans un certain air d'autorité qui impose, & encore plus dans l'inestimable avantage d'être aimé des troupes, [a] qui peut en tenir lieu.

Ce n'est pas, comme le remarque Cyrus, que de pareilles harangues puissent changer en un moment leur disposition, & de timides & lâches que seroient les soldats, les rendre tout-à-coup hardis & intrépides : mais elles réveillent, elles animent le courage qui leur étoit naturel, & y ajoutent une nouvelle force & une nouvelle vivacité. *Xenoph. in Cyrop. lib. 3. pag. 84.*

a Caritatem paraverat loco auctoritatis. *Tacit. in Agricol. cap. 16.*

Pour juger ſainement de la coutume de haranguer les troupes généralement & conſtamment emploiée chez tous les Anciens, il faut ſe tranſporter dans les ſiécles où ils vivoient, & faire une attention particuliére à leurs mœurs & à leurs uſages.

Les armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient compoſées des mêmes citoiens, à qui dans la ville & en tems de paix on avoit coutume de communiquer toutes les affaires. Le Général ne faiſoit dans le camp ou ſur le champ de bataille, que ce qu'il auroit été obligé de faire à la Tribune des Harangues. Il honoroit ſes troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faiſant part de ſes deſſeins, de ſes motifs, de ſes moiens. Par là il intéreſſoit le ſoldat au ſuccès. Le ſpectacle ſeul des Généraux, des Officiers, des Soldats aſſemblés, leur communiquoit à tous un courage & une ardeur réciproque. C'eſt l'effet de toutes les aſſemblées: elles réveillent, elles remuent. Chacun ſe pique d'y faire bonne contenance, & oblige ſon voiſin à l'imiter. On ſe raſſure dans ſa crainte par la valeur des autres. La diſpoſition des particuliers devient celle de tout le corps, & donne le ton aux affaires.

Il y avoit des occaſions importantes, où il étoit plus néceſſaire de réveiller la bonne volonté & le zêle du ſoldat: lors, par exemple, qu'il faloit faire une marche difficile & forcée, pour ſe tirer d'une ſituation fâcheuſe, ou pour en prendre une plus commode: lorſqu'on avoit beſoin de courage, de patience, de conſtance pour ſupporter une diſette, un manquement de choſes néceſſaires, un état pénible à la nature: lorſqu'on ſongeoit à tenter une entrepriſe difficile, périlleuſe, mais très utile par le ſuccès: lorſqu'il faloit conſoler, raſſurer, ranimer après un échec: lorſqu'il s'agiſſoit de faire une retraite hazardeuſe à la vûe de l'ennemi, ou dans un pays dont il étoit maître: enfin lorſqu'il ne faloit plus qu'un généreux effort pour terminer une guerre, ou une entrepriſe importante.

Dans ces occaſions & d'autres ſemblables, les Généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour ſonder leurs diſpoſitions par les acclamations plus ou moins fortes; pour les informer des raiſons qu'on

avoit de prendre tel ou tel parti, & les y faire entrer; pour dissiper les faux bruits qui exagéroient les difficultés, & abbattoient le courage; pour leur faire envisager les remédes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le Général avoit intérêt de flater le soldat en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son Général, & par les mêmes motifs. Ce Général, au milieu de ses soldats, qui tous étoient, comme lui, non seulement membres de l'Etat, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que chez les Grecs & les Romains les armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guéres pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes; & celles des Romains rarement au double, je ne parle pas des derniers tems. Les Généraux s'y faisoient entendre, comme les Orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la Tribune aux Harangues. Le peuple n'entendoit pas tout: mais néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athénes, tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit dans la colonne Trajane l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon élevé au dessus de la tête des soldats, les principaux Officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent debout, & qui se pressent: car les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & desarmé. D'ailleurs on s'accoutumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une maniére de haranguer les troupes qui étoit fort simple & fort naturelle. Le Général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens Corps pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille [a] d'Issus. Darius, [b] à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une maniére différente. De dessus son char il harangua ses troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les Officiers & les soldats qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre sans doute ne pouvoient être entendus que de ceux qui étoient le plus près d'eux : mais ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours au reste de l'armée.

Justin lib. 38. cap. 4-7. Justin, abbréviateur de Trogue Pompée, excellent Historien qui vivoit du tems d'Auguste, raporte en entier une harangue, que son auteur met dans la bouche de Mithridate. Elle est fort longue, ce qui ne doit pas paroitre étonnant, parce que Mithridate ne la fait pas dans le moment d'une bataille, mais simplement pour animer ses troupes contre les Romains qu'il avoit déja vaincus en plusieurs combats, & qu'il songeoit encore à attaquer de nouveau. Son armée étoit de près de trois cens mille hommes, & composée de vingt-deux nations différentes, qui avoient chacune leur langue particuliére, & Mithridate les savoit toutes, de sorte qu'il n'avoit pas besoin de truchemens pour leur parler. Justin, en raportant la harangue dont il s'agit, dit simplement que Mithridate convoqua l'assemblée des soldats: *Ad concionem milites vocat.*

Mais comment s'y prit-il pour se faire entendre à ces vingt-deux nations ? Répéta-t-il à chacune d'elles le long discours qui est raporté dans Justin ? Cela n'est pas vraisemblable. Il seroit à souhaiter que l'Historien se fût expliqué plus clairement, & nous eût donné quelque lumiére sur ce point. Peutêtre se contenta-t-il de parler lui même

a Alexander antè prima signa ibat ... cùmque agmen obequitaret, varia oratione, ut cujusque animis aptum erat, milites alloquebatur. *Q. Curt. lib. 3. cap. 10.*

b Darius, sicut curru eminebat, dextera lævaque ad circumstantium agmina oculos manusque circumferens &c. *Q. Curt. lib. 4. cap. 14.*

à sa

à ſa nation, & d'inſtruire les autres de ſes vûes & de ſes deſſeins par des truchemens.

Annibal en uſa de la ſorte. Près de donner la bataille contre Scipion en Afrique, il crut devoir exhorter ſes troupes: & comme tout étoit différent entr'elles, langage, coutumes, loix, armes, vêtemens, intérêts, il emploia auſſi differens motifs pour les animer. *Liv. lib. 30. n. 33.*

» Aux troupes auxiliaires, il propoſa une récompenſe » préſente & une augmentation de ſolde ſur le butin qu'on » feroit. Il réveilla les ſentimens de haine particuliers & » naturels aux Gaulois contre les Romains. Pour les Li- » guriens, qui habitoient un pays de montagnes âpres & » ſtériles, il leur montra les campagnes fertiles de l'Italie » comme le fruit de leur victoire. Il repréſenta aux Maures » & aux Numides la dure & violente domination de Ma- » ſiniſſa, à laquelle ils ſeroient ſoumis s'ils étoient vaincus. » Il anima ainſi ces différentes nations, par différentes » vûes de crainte & d'eſpérance. Quant [a] à ce qui regar- » de les Carthaginois, tout fut mis en uſage d'une ma- » niére vive & touchante: le danger de leur patrie, leurs » dieux pénates, les tombeaux de leurs ancêtres, l'épou- » vante & la conſternation de leurs peres & meres, de » leurs femmes, de leurs enfans; enfin le ſort de Cartha- » ge, que le ſuccès de la bataille alloit ou ruiner & réduire » pour toujours à l'eſclavage, ou rendre maitreſſe de l'u- » nivers, tout étant extrême dans ce qu'elle avoit à crain- » dre ou à eſpérer. « Voila un fort beau diſcours. Mais comment ſe fit-il entendre à ces diverſes nations? Tite-Live le marque. Il parla lui-même aux Carthaginois, & chargea les Chefs de chaque nation de leur parler en conformité de ce qu'il leur avoit dit.

De même le Général aſſembloit quelquefois les Officiers de ſon armée, & après leur avoir expoſé ce qu'il ſouhaitoit qu'on dît aux troupes de ſa part, il les renvoioit chacun dans leurs Corps ou dans leurs Compagnies, pour

a Carthaginienſibus mœnia patriæ, dii penates, ſepulcra majorum, liberi cum parentibus conjugeſque pavidæ, aut excidium ſervitiumque, aut imperium orbis terrarum; nihil aut in metum, aut in ſpem medium oſtentatur.

leur faire le raport de ce qu'ils avoient entendu, & pour les animer au combat. Arrien le marque en particulier d'Alexandre le Grand avant la fameuse bataille d'Arbelles.

Arrian. lib. 3. pag. 117.

§. III. *Maniére de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.*

LA MANIÉRE de ranger les armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens, & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances qui varient à l'infini, & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, & la Cavalerie sur les deux ailes.

Xenoph. in Cyrop. lib. 6. pag. 158. &c.

A la bataille de Thymbrée, toutes les troupes de Crésus, tant de pié que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur: excepté les Egyptiens, dont le nombre montoit à six vingts mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros Corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoutumés; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes qui étoient les meilleures de l'armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible pour ne pas être envelopé par les ennemis, dédoubla ses files, & les mit sur douze de hauteur seulement. On sait quel fut le succès de ce combat.

Xenoph. hist. lib. 6. p. 596. &c.

Dans la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens, qui avoient tant de leurs propres troupes que de celles des Alliés, vingt-quatre mille hommes d'infanterie & seize cens chevaux, étoient rangés sur douze de hauteur; & les Thébains sur cinquante, quoiqu'ils n'eussent que six mille fantassins, & quatre cens chevaux. Cela paroit contre les régles. Le dessein d'Epaminondas étoit de tomber d'abord avec tout le poids de son épais bataillon sur la

phalange des Lacédémoniens, bien sûr, que s'il pouvoit l'enfoncer, tout le reste de l'armée seroit bientôt mis en déroute. Et en effet c'est ainsi que la chose arriva.

J'ai fait ailleurs la description de la phalange Macédonienne, si célébre chez les Anciens. Elle se divisoit ordinairement, selon Polybe, en dix Corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de front, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit ou l'on dédoubloit ce dernier nombre selon l'exigence des cas. Le même Polybe donne à un escadron huit cens chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front, & sur huit de hauteur : il parle de la Cavalerie Persanne.

Tom. III. pag. 467. &c.
Polyb. lib. 17. pag. 764-767.
Id. lib. 12. pag. 664.

Pour ce qui regarde les Romains, leur coutume de ranger l'infanterie sur trois lignes dura assez lontems, & fut assez uniforme. Entr'autres exemples, celui de la bataille de Zama entre Scipion & Annibal peut suffire pour nous donner une juste idée de la maniére dont les Romains & les Carthaginois rangeoient leurs troupes.

Scipion plaça les Hastaires à la premiére ligne, laissant des intervalles entre les Cohortes. Il mit à la seconde les Princes, postant leurs Cohortes, non vis-à-vis les espaces de la premiére ligne, comme c'étoit la coutume chez les Romains, mais derriére les Cohortes des Hastaires, laissant des intervalles qui enfiloient ceux de la premiére ligne; & cela à cause du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie, ausquels on vouloit laisser un passage libre. Les Triaires étoient sur la troisiéme ligne, & formoient comme un corps de réserve. La Cavalerie étoit répandue sur les deux ailes : celle d'Italie à la gauche, commandée par Lélius; celle des Numides à la droite, commandée par Masinissa. Il jetta dans les espaces de la premiére ligne des armés à la légére, & leur donna ordre de commencer le combat, de maniére pourtant que s'ils étoient poussés, ou ne pouvoient soutenir le choc des éléphans, ils se retirassent, ceux qui courroient le mieux, derriére toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui se verroient envelopés, par les espaces de traverse à droite & à gauche.

Pour ce qui est de l'autre armée, plus de quatre-vingts

éléphans en couvroient le front. Annibal plaça ensuite les étrangers soudoiés, au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baléares, Maures : derriére cette premiére ligne, les Afriquains & les Carthaginois. C'étoit l'élite de son armée, & il les destinoit pour tomber sur l'ennemi quand il seroit fatigué & affoibli par le combat : & à la troisiéme ligne, qu'il éloigna de la seconde de plus de cent pas, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui, ausquelles il ne se fioit pas, parce qu'elles avoient été arrachées par force de leur pays, & qu'il ne savoit s'il devoit les regarder comme ennemies ou alliées. Il mit sur l'aile gauche la cavalerie des alliés Numides, & sur la droite celle des Carthaginois.

Plus d'un stade.

Je souhaiterois que Polybe ou Tite-Live nous eussent marqué quel étoit le nombre des troupes de part & d'autre, & quelle profondeur les Généraux leur avoient donnée en les rangeant en bataille. Dans la bataille de Cannes, qui précéda celle-ci de quelques années, il n'est fait nulle mention des Hastaires, des Princes, des Triaires, qui formoient ordinairement les trois lignes de l'armée Romaine. Tite Live, sans doute, la suppose comme une chose d'usage, & connue de tout le monde.

Il étoit assez ordinaire, sur tout à certains peuples, de jetter de grands cris, & de fraper de leurs épees sur leurs boucliers, en s'avançant vers l'ennemi pour l'attaquer. Ce bruit, joint à celui des trompettes, étoit fort propre à étoufer en eux par une sorte d'étourdissement toute crainte du danger, & à leur inspirer un courage & une hardiesse qui n'envisageoit plus que la victoire, & bravoit la mort.

Quelquefois les troupes alloient à pas lent & de sang froid au combat : quelquefois, quand elles approchoient de l'ennemi, elles s'élançoient contre lui avec impétuosité par une course rapide. Nous avons vû de grands hommes partagés de sentimens sur ces deux sortes d'attaques. A la journée des Thermopyles l'espion de Xerxès trouva les Spartiates qui se préparoient au combat en peignant leurs chevelures. Jamais pourtant danger ne fut plus grand. Cette bravade ne convenoit qu'à des soldats déterminés, comme ceux-là, à vaincre ou à périr : d'ailleurs c'étoit leur coutume ordinaire.

Herod. lib. 7. cap. 208.

Les armés à la légére commençoient ordinairement l'action, & lançoient leurs traits, leurs fléches, leurs pierres contre les éléphans s'il y en avoit, ou contre les chevaux, ou contre l'infanterie, pour tâcher d'y jetter le desordre; après quoi ils se retiroient à travers les vuides de leurs troupes derriére la premiére ligne, d'où ils continuoient leurs décharges par dessus la tête des soldats.

Les Romains commençoient le combat par lancer leurs javelots contre l'ennemi, puis ils en venoient aux mains; & c'étoit là où paroissoit le courage, & où se faisoit le grand carnage.

Quand on étoit venu à bout d'enfoncer l'ennemi, & de le mettre en fuite, le grand danger étoit, comme il l'est encore, de le poursuivre avec trop d'ardeur, & d'oublier ce qui se passoit dans le reste de l'armée. Nous avons vû que la perte de la plupart des batailles venoit de cette faute, d'autant plus à craindre qu'elle paroit venir de bravoure & de courage. Lélius & Masinissa, dans la bataille de Zama, après avoir mis en desordre & en fuite les ennemis, ne se livrérent pas à une ardeur indiscrette; mais revenant promtement de la poursuite, ils rejoignirent le gros, & tombant sur les derriéres d'Annibal, ils passérent au fil de l'épée la plus grande partie de ses phalanges.

Lycurgue avoit ordonné, qu'après avoir assez poursuivi l'ennemi pour s'assurer la victoire, on cessât de le faire; & cela pour deux raisons. La premiére, parce que faisant la guerre Grecs contre Grecs, l'humanité demandoit qu'on ne poussât pas à toute outrance des peuples voisins, & en quelque sorte compatriotes, & qui par la fuite s'avouoient vaincus. La seconde, parce que les ennemis, comptant sur cette coutume, étoient portés à mettre leur vie en sureté par la retraite, plutôt qu'à s'opiniâtrer au combat, où ils savoient qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux. *Plut. in Lycurg. pag. 54.*

Il faut que l'attaque d'une armée par les flancs & par les derriéres soit bien avantageuse, puisque dans la plupart des batailles elle est ordinairement suivie de la victoire. Aussi voit-on, dans tous les combats, que le princi-

Hhhhhiij

pal soin des habiles Généraux étoit de se mettre en sureté contre ce danger.

On a dû être étonné de voir si peu de Cavalerie dans l'armée Romaine : trois cens chevaux pour quatre ou cinq mille hommes de pié. Il est vrai qu'ils faisoient un excel-

Liv. lib. 3. n. 62. lent usage du peu qu'ils en avoient. Tantôt ils sautoient par terre, & combattoient à pié, leurs chevaux étant ac-

Id. lib. 26. n. 4. coutumés à demeurer cependant immobiles. Tantôt ils recevoient en croupe des fantassins armés à la légére, qui descendoient de cheval & y remontoient avec une vitesse

Id. lib. 8. n. 30. admirable. Quelquefois les Cavaliers lâchoient leurs chevaux à toute bride contre les ennemis, qui ne pouvoient en aucune sorte soutenir une si violente attaque. Mais enfin tout cela se réduisoit à peu de chose, & nous avons vû que la supériorité d'Annibal dans ses quatre premiéres batailles venoit principalement de sa Cavalerie.

Les Romains avoient d'abord fait la guerre à des voisins, dont les pays étoient fourrés, embarrassés par des vignes & des oliviers, situés près des montagnes des Apennins, où la Cavalerie avoit peu de liberté pour agir & pour s'étendre. Les peuples voisins avoient la même raison pour se charger de peu de Cavalerie ; & on s'accoutuma ainsi de part & d'autre à s'en passer. La Légion Romaine fut établie sur le pié de trois cens chevaux, dont les Alliés fournissoient le double. Cette coutume, dans les tems suivans, tint lieu de loi.

L'armée des Perses étoit sans Cavalerie, quand Cyrus en reçut le commandement. Il en sentit bientôt le besoin, & en assez peu de tems il en forma une fort nombreuse, à laquelle principalement il fut redevable de ses conquêtes. Les Romains furent obligés d'en faire autant quand ils tournérent leurs armes du côté de l'Orient, & qu'ils eurent affaire à des peuples dont les principales forces consistoient en Cavalerie. Ils avoient appris d'Annibal l'usage qu'il en faloit faire.

Je ne voi pas que dans les armées des Anciens il soit fait mention d'Hopitaux pour les malades & les blessés. Ils en prenoient soin sans doute. Homére parle de plusieurs illustres Médecins qui étoient dans l'armée des Grecs au

siége de Troie ; & l'on sait qu'ils faisoient aussi les fonctions de Chirurgiens. Le jeune Cyrus, dans l'armée qu'il menoit au secours de son oncle Cyaxare, ne manqua pas de mener avec lui bon nombre d'habiles Médecins. César marque en plus d'un endroit dans ses Commentaires qu'au sortir d'une bataille on portoit les blessés dans la ville la plus voisine. Il y a plusieurs exemples de Généraux qui alloient visiter les blessés dans leurs tentes : ce qui est une preuve que dans une chambrée, composée de sept ou huit camarades, & formée de citoiens d'une même ville, & d'un même quartier de la ville, les soldats prenoient soin de leurs blessés. *Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 29.*

Tite-Live parle souvent de cartel, c'est-à-dire de l'accord qui se fait entre les peuples pour le rachat des prisonniers pendant la guerre. Après la bataille de Cannes, Annibal s'étant rendu maître du petit camp des Romains, convint de rendre les citoiens Romains chacun pour trois cens piéces de monnoie appellées *quadrigati*, qui étoient des deniers : c'est-à-dire pour cent cinquante livres ; les Alliés pour deux cens ; les esclaves pour cent. Les Romains aiant pris Erétrie ville d'Eubée, où il y avoit une garnison de Macédoniens, fixérent le prix de leur rachat à trois cens piéces de monnoie aussi, c'est-à-dire à cent cinquante livres. Annibal, voiant que les Romains étoient déterminés à ne point racheter leurs prisonniers qui s'étoient rendus à l'ennemi, les avoit vendus à différens peuples. Les Achéens en avoient acheté un assez grand nombre. Quand les Romains eurent rétabli la Gréce en liberté, les Achéens, par reconnoissance, leur remirent tous ces prisonniers, & paiérent à leurs maîtres par tête cinq cens deniers, c'est-à-dire deux cens cinquante livres ; ce qui, selon Polybe, monta pour le total à cent talens, ou cent mille écus : car les prisonniers se trouvérent, dans l'Achaïe seule, au nombre de douze cens. *Liv. lib. 22. n. 52.* *Id. lib. 32. n. 17.* *Id. lib. 34. n. 49.*

Je ne croi pas que l'usage des lettres en chiffres fût connu chez les Anciens. Il est pourtant bien nécessaire, pour faire passer des avis secrets à des Officiers ou éloignés de l'armée, ou enfermés dans une ville, ou dans d'autres occasions. Pendant que Q. Cicéron étoit assiégé dans son *Cæs. bell. Gall. lib. 5.*

camp par les Gaulois, César lui écrivit, pour lui donner avis qu'il marchoit à son secours avec plusieurs Légions, & qu'il arriveroit promtement. La [a] lettre étoit écrite en Grec, de peur que, si elle tomboit entre les mains des ennemis, elle ne leur apprît que César étoit en marche. La précaution ne paroit pas fort sûre. Celle des signaux, dont j'ai parlé ailleurs, ne l'étoit pas beaucoup plus: outre que l'usage en étoit fort difficile & fort embarrassant.

Plut. in Coriol. pag. 217. Je devois raporter un usage commun chez les Romains, & qui est fort remarquable. C'étoit la coutume chez eux, quand ils étoient rangés en bataille, tout prêts à prendre leurs boucliers, & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur héritier devant trois ou quatre témoins. C'est ce qu'on appelloit, *testamenta in procinctu facere.*

Après le peu que j'ai dit des batailles, n'aiant pas osé m'engager plus avant dans une matiére qui n'est point de mon ressort, je passe aux récompenses & aux punitions qui suivoient le bon ou le mauvais succès d'un combat.

§. IV. *Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.*

SOLON avoit raison de dire que les deux grands mobiles qui font agir les hommes, & qui les mettent en mouvement, sont la crainte & l'espérance, & qu'un bon gouvernement ne peut subsister sans les punitions & les récompenses, parce que l'impunité enhardit le crime, & que souvent la vertu, si elle est négligée & sans honneur, devient languissante & s'affoiblit. Cette maxime est encore plus vraie en particulier par raport au gouvernement militaire, qui, donnant plus de lieu à la licence, demande aussi que la régle & la discipline y soient resserrées par des liens plus fermes & plus vigoureux.

Il est vrai qu'on peut abuser de ce principe surtout pour la punition, & le porter trop loin. Chez les Carthaginois, les Généraux qui avoient été malheureux dans la guerre, étoient ordinairement punis de mort, comme si le

a Epistolam Græcis conscriptam literis mittit, ne, intercepta epistola, nostra ab hostibus consilia cognoscantur.

malheur

malheur étoit un crime, & qu'il ne pût jamais arriver qu'un excellent Capitaine perdît une bataille sans qu'il y eût de sa faute. Ils poussoient la rigueur bien plus loin. Car [a] ils condannoient à mort celui qui avoit pris de mauvaises mesures, quoiqu'il eût bien réussi. Chez [b] les Gaulois, quand on faisoit la levée des troupes, tous les jeunes gens capables de porter les armes devoient se trouver à l'assemblée un certain jour. Celui qui arrivoit le dernier étoit condanné à mort, & on lui faisoit souffrir les plus cruels supplices. Quelle brutalité!

Les Grecs, quoique très sévéres pour le maintien de la discipline militaire, étoient plus humains. A Athénes le refus de porter les armes, bien plus criminel qu'un retardement de quelques heures ou de quelques momens, étoit puni seulement par un interdit public & par une espéce d'excommunication, qui fermoit au coupable l'entrée aux assemblées du peuple & aux temples des dieux. Mais jetter son bouclier pour fuir, quitter son poste, se rendre déserteur, c'étoit un crime capital, & puni de mort. *Æschin. in Ctesiph. pag. 456.*

A Sparte c'étoit une loi inviolable de ne jamais prendre la fuite quelque supérieure en nombre que pût être l'armée ennemie, de ne jamais quitter son poste, de ne point livrer ses armes. Ceux qui avoient manqué contre ces régles, étoient diffamés pour toujours. Non seulement on les excluoit de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faisoit impunément mille outrages en public. Au contraire on rendoit de grands honneurs à ceux qui s'étoient comportés vaillament dans le combat, ou qui étoient morts les armes à la main pour la défense de la patrie. *Herod lib. 7. cap. 104.*

La Gréce étoit pleine de statues des grands hommes

a Apud Carthaginienses in crucem tolli Imperatores dicuntur, si prospero eventu, pravo consilio, rem gesserunt. *Liv. lib.* 38. *n.* 48.

b Hoc, more Gallorum, est initium belli, quo, lege communi, omnes puberes armati convenire coguntur; &, qui ex eis novissimus venit, in conspectu multitudinis omnibus cruciatibus affectus necatur. *Cæs. de bello Gall. lib.* 5.

qui s'étoient distingués dans les combats. On ornoit leurs tombeaux d'inscriptions magnifiques, qui éternisoient leur nom & leur mémoire. Ce qui se pratiquoit sur ce sujet à Athénes étoit d'une force merveilleuse pour animer le courage parmi les citoiens, & pour leur inspirer des sentimens d'honneur & de gloire. Au retour d'une bataille on rendoit publiquement les derniers devoirs à ceux qui avoient été tués. On exposoit pendant trois jours consécutifs les ossemens des morts à la vénération du peuple, qui s'empressoit à y jetter des fleurs, & à y faire bruler de l'encens & des parfums. Ensuite on menoit en pompe ces ossemens dans autant de cercueils qu'il y avoit de Tribus à Athénes, & on les conduisoit au lieu destiné pour leur sépulture. Tout le peuple accompagnoit cette religieuse cérémonie. La marche avoit quelque chose d'auguste & de majestueux, & ressembloit plutôt à un glorieux triomphe qu'à un lugubre convoi.

Thucyd. lib. 2. pag. 121.

Quelques jours après, & ceci passe encore de beaucoup tout ce que je viens de dire, un des Athéniens les plus qualifiés prononçoit devant tout le peuple l'oraison funébre de ces illustres morts. Le grand Périclès fut chargé de cette commission après la premiére campagne de la guerre du Péloponnése. Thucydide nous a conservé son discours, & l'on en trouve un sur le même sujet dans Platon. Le but de cette oraison funébre étoit de relever le courage de ces généreux soldats qui avoient répandu leur sang pour la patrie, de porter les citoiens à l'imitation de leur exemple, & surtout de consoler leurs proches. On exhortoit ceux-ci à modérer leur douleur par la vûe de la gloire dont leurs parens étoient comblés pour toujours. » Vous n'avez jamais, « disoit-on aux peres & meres, » demandé aux dieux que vos enfans fussent » exemtés de la loi commune qui condanne tous les hom» mes à la mort, mais seulement qu'ils fussent gens de » bien & d'honneur. Vos vœux sont exaucés; & la gloire » dont vous les voiez honorés doit essuier vos larmes, & » changer vos gémissemens en actions de graces. « Souvent, par une figure ordinaire aux Orateurs sur tout dans les grands sujets, on mettoit ces vives exhortations dans la

bouche des morts mêmes, qui ſembloient ſortir de leurs tombeaux pour animer & conſoler leurs peres & leurs meres.

On ne s'en tenoit pas à de ſimples diſcours, & à de ſtériles louanges. La République, comme une mere tendre & compatiſſante, ſe chargeoit de la nourriture & de la ſubſiſtance des vieillards, des veuves, & des enfans orphelins qui avoient beſoin de ces ſecours. Ces derniers étoient élevés convenablement à leur état juſqu'à l'âge où ils pouvoient porter les armes : & pour lors publiquement, ſur le théatre, & en préſence de tout le peuple, ils étoient revêtus d'une armure complette, & mis au nombre des ſoldats de la République. *Æſchin. contra Cteſiph. pag. 452. 453.*

Manquoit il quelque choſe à la pompe funébre dont je viens de parler, & ne ſembloit-elle pas en quelque ſorte transformer en Héros & en Conquérans de pauvres ſoldats & de ſimples bourgeois d'Athénes ? Les honneurs qu'on rend parmi nous à nos plus illuſtres Généraux, ont-ils quelque choſe de plus vif & de plus touchant ? C'eſt par là que ſe perpétuoient dans la nation ce courage, cette grandeur d'ame, cette ardeur pour la gloire, ce zêle & ce dévouement pour la patrie, qui rendoient les Grecs inſenſibles aux plus grands dangers, & à la mort même. Car, [a] comme le remarque Thucydide à l'occaſion de ces honneurs funébres, *Les grands hommes ſe forment, où le mérite eſt le mieux récompenſé.*

LES ROMAINS n'étoient ni moins exacts que les Grecs à punir les fautes contre la diſcipline militaire, ni moins attentifs à récompenſer les belles actions.

La punition étoit proportionnée au crime, & n'alloit pas toujours à la mort. Tantôt une parole de mépris ſuffiſoit pour punir des troupes : une autre fois le Général les puniſſoit en leur refuſant la part qu'ils auroient eue au butin. Quelquefois on les renvoioit à l'écart, & on refuſoit leurs ſervices contre l'ennemi. Aſſez ordinairement on les faiſoit travailler aux retranchemens du camp en ſimple tunique & ſans ceinturon. L'ignominie étoit ſouvent plus ſenſible que la mort même. Les troupes de Céſar mu- *Dion. Caſſ. l. 42. p. 210.*

a Ἆθλα γὰρ οἷς κεῖται ἀρετῆς μέγιστα, τοῖς δὲ καὶ ἄνδρες ἄριστοι πολιτεύουσι.

tinées demandoient avec des plaintes séditieuses qu'on les licentiât. César [a] ne leur dit qu'un mot, les appellant *Quirites*, comme qui diroit, * Messieurs, au lieu qu'il avoit coutume de les appeller *Soldats*, ou *Camarades*; & sur le champ il leur donna leur congé. Ce mot fut pour eux un coup de foudre. Ils se crurent dégradés & entiérement deshonorés; & ils ne cessérent de le presser par les priéres les plus touchantes & les plus humbles, jusqu'à ce qu'il leur eût accordé en grace de porter encore les armes pour lui. Cette punition, qui cassoit les soldats, s'appelloit *exauctoratio*.

Liv. lib. 3. n. 29. L'armée Romaine, par la faute du Consul Minucius qui la commandoit, étoit assiégée dans son camp par les Eques, & près d'être prise. Cincinnatus, nommé Dictateur pour cette expédition, courut à son secours, le délivra, & se rendit maître du camp des ennemis plein de richesses. Il punit l'armée Consulaire en ne lui donnant aucune part au butin, & obligea Minucius de se démettre du Consulat, & de servir dans l'armée en qualité de Lieutenant, ce qu'il fit sans plainte & sans murmure. » Alors, [b] re- » marque l'Historien, les esprits se soumettoient avec tant » de douceur à ceux en qui ils sentoient la supériorité de » mérite réunie avec l'autorité, que cette armée, plus » sensible au bienfait qu'à l'ignominie, décerna au Dicta- » teur une couronne d'or du poids d'une livre, & lors qu'il » partit le salua comme son patron & son protecteur.

Liv. lib. 22. n. 50-61. Après la bataille de Cannes, où plus de quarante mille Romains étoient démeurés sur la place, environ sept mille soldats, qui se trouvérent dans les deux camps, se voiant sans ressource & sans espérance, livrérent leurs armes & leurs personnes à l'ennemi, & furent faits prisonniers. Dix mille qui avoient pris la fuite aussibien que Varron, se sauvérent par differens endroits, & enfin se réunirent à

a Divus Julius seditionem exercitus verbo uno compescuit, *Quirites* vocando qui sacramentum ejus detrectabant. *Tacit. Annal. lib. 1. cap. 41.*

* Quirites *signifie proprement citoiens ou bourgeois de Rome.*

b Adeo tum imperio meliori animus mansuerè obediens erat, ut beneficii magis quàm ignominiæ hic exercitus memor, & coronam auream Dictatori libræ pondo decreverit, & proficiscentem eum patronum salutaverit. *Liv.*

Canuse auprès du Consul. Quelque instance que ces prisonniers & leurs parens fissent dans la suite pour obtenir leur rachat, & dans quelque disette de soldats que fût Rome alors, jamais le Sénat ne put se résoudre de racheter des soldats qui avoient eu la lâcheté de se rendre à l'ennemi, & à qui plus de quarante mille hommes tués sous leurs yeux n'avoient pu inspirer le courage de mourir pour leur patrie les armes à la main. Les dix mille autres, qui s'étoient sauvés par la fuite, furent relegués en Sicile, avec défense de retourner en Italie, tant que dureroit la guerre contre les Carthaginois. Ils demandoient avec d'instantes priéres qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât lieu de laver dans leur propre sang l'ignominie de leur fuite. Le Sénat demeuroit inflexible, ne croiant pas devoir confier la défense de la République à des soldats qui avoient abandonné leurs compagnons dans le combat. Enfin, sur les remontrances & les vives sollicitations du Proconsul Marcellus, il leur accorda leur demande, mais à condition qu'ils ne mettroient point le pié dans l'Italie, tant que l'ennemi y demeureroit. On punit aussi très sévérement tous les Cavaliers de l'armée de Cannes relegués en Sicile. Dans la premiére revûe qui se fit par Censeurs après cette bataille, on leur ôta à tous leurs chevaux que la République leur fournissoit, ce qui emportoit la dégradation du rang de Chevaliers Romains: on déclara que leurs années de service jusques-là ne leur seroient point comptées, & qu'ils seroient obligés d'en faire encore dix en se fournissant eux-mêmes de chevaux; c'est-à-dire de servir tout autant d'années que s'ils n'eussent jamais porté les armes: car les Chevaliers n'étoient obligés qu'à dix campagnes.

Id. lib. 23. n. 25.

Liv. lib. 27. n. 11.

Le Sénat, plutôt que de racheter les prisonniers, ce qui auroit moins couté, aima mieux armer huit mille esclaves; & il leur fit espérer la liberté s'ils combattoient vaillament. Ils avoient déja servi près de deux ans avec beaucoup de courage: la liberté tardoit toujours à venir, [a] & ils aimoient mieux la mériter que de la demander, avec

Liv. lib 22. n. 57. & lib. 24. n. 14-16.

a Jam alterum annum libertatem tacitè mereri, quàm postulare palam maluerant. *Liv.*

quelque ardeur qu'ils la souhaitassent. Il se présenta une occasion importante, où elle leur fut montrée comme le fruit prochain de leur courage. Ils firent des merveilles dans le combat, excepté quatre mille qui montrérent quelque timidité. Après la bataille, ils furent tous déclarés libres. La joie fut incroiable. Gracchus qui les commandoit, leur dit : *Avant que de vous avoir égalé tous par le titre de la liberté, je n'ai point voulu mettre de différence entre le courageux & le timide. Il est pourtant juste qu'il y en ait.* Alors il fit promettre avec serment à tous ceux qui avoient mal fait leur devoir, que, tant qu'ils serviroient, en punition de leur faute ils ne prendroient leur nourriture que debout, excepté en cas de maladie : ce qui fut accepté & exécuté avec une parfaite soumission. C'étoit de toutes les punitions militaires la plus légére & la plus douce.

Les punitions que j'ai raportées jusqu'ici ne touchoient guéres qu'à l'honneur : il y en avoit d'autres qui alloient jusqu'à la perte de la vie.

Polyb. lib. 6. pag. 481. Une de celles-là s'appelloit *Fustuarium*; [a] la bastonade. Elle se faisoit ainsi. Le Tribun prenant un bâton, ne faisoit qu'en toucher le criminel, & aussitôt après tous les Légionaires fondoient sur lui à coups de bâtons & de pierres, ensorte que le plus souvent il perdoit la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échapoit, il n'étoit pas pour cela sauvé entiérement. Le retour dans sa patrie lui étoit interdit pour toujours, & aucun de ses parens n'auroit osé lui ouvrir sa maison. On punissoit de ce supplice la garde qui ne s'étoit point trouvée à son poste ; par où l'on peut juger de l'exactitude avec laquelle la discipline étoit observée par raport aux gardes nocturnes, d'où dépendoit la sureté & le salut de toute l'armée : tous ceux aussi qui abandonnoient leur poste, soldats ou Officiers, étoient *Lib. 2. cap. 78.* traités de la même sorte. Velleius [b] Paterculus en cite un exemple dans un des premiers Officiers d'une Légion, qui

a Si Antonius Consul, fustuarium meruerunt legiones, quæ Consulem reliquerunt. *Cic. Philip. 3. n. 14.*

b Calvinus Domitius, cùm ex consulatu obtineret Hispaniam, gravissimi comparandique antiquis exempli auctor fuit. Quippe primipili Centurionem, nomine Vibillium, ob turpem ex acie fugam, fuste percussit. *Paterc. lib. 2. cap. 78.*

fut exposé à la bastonade, pour avoir pris honteusement la fuite dans le combat: c'étoit du tems d'Antoine & du Jeune César. Mais, ce qui paroit bien plus étonnant, on condannoit à la même peine ceux qui voloient dans le camp. Il faut se souvenir du serment que prêtoient les soldats en y entrant.

Quand la faute étoit générale dans une Légion ou dans une Cohorte, comme il n'étoit pas possible de faire mourir tous les coupables, on les décimoit par le sort, & celui dont le nom étoit tiré le dixiéme étoit mis à mort. Ainsi la crainte tomboit sur tous, & la peine sur un petit nombre. Les autres étoient condannés à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, & à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. On voit dans Tite-Live un exemple de la décimation dès les commencemens de la République. Crassus, lorsqu'il se mit à la tête des Légions qui s'étoient laissé battre par Spartacus; rappella l'ancien usage des Romains interrompu depuis plusieurs siécles; de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir: & cette punition eut un très heureux effet. Ce genre de mort, dit Plutarque, est accompagné d'une grande ignominie; & comme cette exécution se fait devant toute l'armée, elle y répand la fraieur & l'horreur.

Liv. lib. 2. n. 59.

Plut. in Crass. pag. 548.

La décimation fut aussi emploiée sous les Empereurs par raport aux Chrétiens, dont le refus d'adorer les idoles, ou de persécuter les fidéles, étoit regardé & puni comme une revolte sacrilége. On traita ainsi la Légion Thébaine sous Maximien. Cet Empereur la fit décimer jusqu'à trois fois de suite sans pouvoir vaincre la pieuse résistance de ces généreux soldats. Maurice leur Commandant, de concert avec tous les autres Officiers, écrivit à l'Empereur une lettre fort courte, mais bien admirable. *Nous* [a] *sommes, Seigneur, vos soldats, mais les serviteurs de Dieu. Nous vous devons le service, & à lui notre innocence. Nous ne pouvons point vous obéir pour renoncer Dieu: ce Dieu, qui est notre créateur & notre maître; ce Dieu qui est*

Ex Epist. 6. Eucherii Lugdun. ad Sylv. Episc.

a Milites sumus, imperator, tui, sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam. Sequi Imperatorem in hoc nequaquam possumus, ut auctorem negemus; Deum auctorem nostrum, Deum auctorem, velis nolis, tuum.

le vôtre aussi, Seigneur, soit que vous le vouliez, ou non. Tout le reste de la Légion fut mis à mort sans faire la moindre résistance, & elle alla joindre les Légions des Anges, pour louer éternellement avec elles le Dieu des armées.

Ces punitions qui alloient jusqu'à la mort, étoient rares du tems de la République. On savoit [a] que c'étoit un crime capital de quitter son poste, ou de combattre sans ordre : & l'exemple des peres qui n'avoient pas épargné leurs propres fils, inspiroit une juste terreur, qui prévenoit de telles fautes, & faisoit respecter les régles de la discipline militaire. Il y avoit dans ces exécutions sanglantes une dureté qui revolte la nature, & qu'on n'oseroit néanmoins condanner absolument; parce [b] que si tout grand exemple tient quelque chose de l'injustice, d'un autre côté ce qui s'y trouve de contraire à l'intérêt des particuliers, est compensé par l'utilité qui en revient au public.

Un Général est quelquefois obligé de sévir contre des soldats, pour arrêter par leur supplice ou une revolte qui commence, ou un violement ouvert de la discipline. Alors il deviendroit cruel s'il agissoit avec douceur, & ressembleroit à un chirurgien qui par une fausse compassion aimeroit mieux laisser périr le corps entier, que de couper un membre gangrené. Ce qui est à éviter dans ces occasions, c'est de paroitre agir par passion & par haine : car pour [c] lors les remédes emploiés à contretems ne
Liv. lib. 2. *n.* 59. servent qu'à aigrir le mal. C'est ce qui arriva dans le premier exemple de décimation que j'ai cité, où Appius s'étoit tellement rendu odieux aux soldats, qu'ils aimérent mieux se laisser battre par les ennemis, que de vaincre avec lui & pour lui. C'étoit un esprit dur, & d'une roideur
Liv. lib. 8. *n.* 36. inflexible. Papirius, lontems après, se conduisit plus sa-

a Præsidio decedere apud Romanos capital esse, & nece liberorum etiam suorum eam legem parentes sanxisse. *Liv. lib.* 24. *n.* 37.

b Habet aliquid ex iniquo omne magnum exemplum, quod contra singulos, utilitate publica rependitur. *Tacit. Annal. lib.* 14. *cap.* 44.

c Intempestivis remediis delicta accendebat. *Tacit.*

gement

gement dans un cas à peu près semblable. Ses [a] soldats, exprès pour le mortifier, se relâchérent dans le combat, & l'empéchérent de vaincre. En habile homme, il sentit d'où venoit le mal: il reconnut qu'il devoit tempérer sa sévérité, & adoucir son humeur trop impérieuse. Il le fit, & réussit si bien, qu'il regagna parfaitement l'affection des soldats. Une pleine victoire en fut la suite. Il faut bien de l'art & de la prudence pour punir utilement.

C'étoit bien plus par la vûe des récompenses & par des sentimens d'honneur, que les Romains engageoient les troupes à faire leur devoir. Après la prise d'une ville, ou le gain d'une bataille, le Général donnoit ordinairement le butin aux soldats, mais avec un ordre admirable que décrit Polybe dans le récit de la prise de Carthagéne. C'est, dit-il, un usage établi chez les Romains, que, sur le signal qu'en donne le Général, les troupes se dispersent dans la ville qui a été prise pour butiner : on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa Légion. Après que le butin a été vendu à l'encan, les Tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont en différens postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades, & aux autres qui ont été détachés pour quelque fonction que ce soit. Et de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne & le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidélement tout ce qu'ils auront gagné. Quel amour de l'ordre, quel soin de la discipline, quel respect pour l'équité, au milieu du tumulte des armes, & dans l'ardeur même de la victoire !

Polyb. l. 10. pag. 589. 590.

Le jour du triomphe, le Général faisoit encore une distribution d'argent plus ou moins forte selon les différens tems de la République, mais toujours assez modique, jusqu'au tems des guerres civiles.

a Cessatum à milite, ac de industria, ut obtrectaretur laudibus ducis, impedita victoria est... Sensit peritus dux, quæ res victoriæ obstaret : temperandum ingenium suum esse, & severitatem miscendam comitate. *Liv.*

Souvent on méloit l'honneur à l'intérêt, & le soldat étoit bien plus sensible à l'un qu'à l'autre : combien plus les Officiers ! P. Décius Tribun, avec un détachement qu'il conduisit au péril de sa vie sur une hauteur, avoit sauvé l'armée entiére par une des plus belles actions dont il soit parlé dans l'Histoire. A son retour, le Consul, en présence de toutes les troupes, le combla de louanges, & outre beaucoup d'autres présens militaires, il lui donna une couronne d'or, cent beufs, & de plus un autre beuf d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire, entiérement blanc, & qui avoit les cornes dorées. Il accorda aux soldats qui avoient accompagné le Tribun dans cette expédition double ration de blé pour tout le tems qu'ils serviroient: & pour le présent il leur donna à chacun deux beufs & deux habits. Les Légions, pour marquer aussi leur reconnoissance, présentérent à Décius une couronne de gazon; c'étoit la marque d'un siége qu'on avoit fait lever : & ses propres soldats lui en accordérent autant. Il immola à Mars le beuf aux cornes dorées, & donna les cent beufs à ses soldats: les Légions les gratifiérent chacun d'une livre de farine, & d'un demisettier de vin.

Liv. lib. 7. n. 37.

Calpurnius Pison, surnommé *Frugi* par vénération pour ses vertus & pour sa grande frugalité, aiant récompensé diversement la plupart de ceux qui l'avoient aidé à finir la guerre de Sicile, se crut obligé aussi de reconnoitre, mais à ses propres frais, les services d'un de ses fils qui s'y étoit le plus signalé. Il déclara publiquement qu'il avoit mérité une couronne d'or, & lui en assura une par son testament du poids de trois livres : lui décernant l'honneur comme Général, & paiant le prix de la couronne comme pere. *Ut honorem publicè à Duce, pretium à patre privatim acciperet.*

Val. Max. lib. 4. cap. 3.

La couronne d'or étoit un présent qui ne s'accordoit guéres qu'aux principaux Officiers. Il y en avoit plusieurs autres pour différens objets. La couronne *Obsidionale*, dont j'ai déja parlé, pour avoir délivré des citoiens ou des troupes d'un siége: elle étoit de gazon, & c'étoit de toutes la plus glorieuse. La couronne *Civique*, pour avoir sauvé la vie à un citoien: elle étoit de chêne, en mémoire,

dit on, de ce qu'autrefois les hommes se nourrissoient de glands. La couronne *Murale*, pour avoir le premier monté à l'assaut, & sauté sur le mur : elle étoit ornée d'espéces de crénaux, tels qu'il s'en trouve aux murs des villes. La couronne *Navale*, qui avoit comme des becs de vaisseaux. Elle se donnoit au Général de la flote qui avoit gagné une bataille. Les exemples en sont très rares. Agrippa, qui en obtint une, s'en fit beaucoup d'honneur :

Pinnis.

Rostra.

Cui belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent Rostrata coronâ.

Virgil. Æn. lib. 8.

Outre ces couronnes, (& il y en avoit encore quelques autres) les Généraux faisoient présent aux Soldats ou Officiers qui s'étoient signalés d'une maniére particuliére, d'une épée, d'un bouclier, & d'autres armes ; & quelquefois aussi d'habits militaires distingués. Nous [a] avons vû un Officier qui avoit été récompensé trente quatre fois par les Commandans, & qui avoit remporté six couronnes Civiques.

Ces présens, ces couronnes étoient pour eux des titres de noblesse, qui, dans la concurrence avec des rivaux sur des dignités & des rangs, leur méritoient souvent la préférence ; & ils ne manquoient pas de s'en parer dans des cérémonies publiques. Ils attachoient aussi aux portes de leurs maisons les dépouilles prises par eux sur les ennemis ; & il n'étoit pas permis à un acquereur de les en arracher. Sur quoi Pline fait une belle réflexion, mais qu'il n'est pas possible de rendre en termes aussi énergiques que les siens. » Les maisons, dit-il, triomphoient encore, » quoiqu'elles eussent changé de maître. Quel éguillon » plus capable de réveiller & de piquer un possesseur in- » digne, à qui les murailles mêmes reprochoient cha- » que fois qu'il y entroit, qu'il ne les voioit honorées » que par le triomphe d'autrui ! « *Triumphabant, etiam Dominis mutatis, domus ipsæ. Et erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem Dominum intrare in alienum triumphum.*

Plin. lib. 35. cap. 2.

a Quater & tricies virtutis causâ donatus ab Imperatoribus sum : sex civicas coronas accepi. *Liv. lib.* 42. *n.* 34.

Les louanges données en présence de toute l'armée ne faisoient pas moins d'impression sur leur esprit; & c'est de quoi un bon Général n'est pas avare dans l'occasion. Agricola, [a] dit Tacite, n'envioit & ne déroboit à personne la gloire qui lui étoit dûe: soit Centurion, soit Préfet, chacun trouvoit en lui un témoin équitable de ses belles actions, qu'il ne manquoit pas de faire valoir.

Cæs. de bell. Gall. lib 5. César aiant appris avec quel courage Q. Cicero, frere du grand Orateur, avoit défendu son camp contre les troupes nombreuses des Gaulois, releva en public la grandeur de cette action, loua en général toute la Légion, & apostropha en particulier ceux des Centurions, & des Tribuns que Cicéron lui marqua s'être le plus distingués. *De bell. Civ. Cæs. lib. 3.* Dans une autre occasion, un Centurion, nommé Scéva, avoit beaucoup contribué à la défense & à la conservation d'un Fort. On apporta à César son bouclier percé de deux cens trente coups de fléches. César, surpris & charmé d'une telle bravoure, lui fit présent sur le champ de deux cens mille sesterces (vingt cinq mille livres) & le fit passer tout d'un coup du huitiéme rang des Centurions au premier en le nommant Primipile, place très honorable comme je l'ai marqué ailleurs, & qui ne reconnoissoit au dessus de soi que les Tribuns, les Lieutenans, & le Général.

Rien n'égaloit cette derniére sorte de récompense pour inspirer du courage aux troupes. On avoit sagement établi dans une Légion plusieurs degrés d'honneur & de distinction, dont aucun ne s'accordoit à la naissance, ou ne s'achetoit à prix d'argent. Le mérite seul y conduisoit, du moins c'étoit la voie la plus ordinaire. Quelque distance qu'il y eût entre un simple fantassin & le Consulat, la porte lui en étoit ouverte: le chemin en étoit fraié: & l'on avoit plusieurs exemples de citoiens, qui de degré en degré étoient enfin parvenus à cette suprême dignité. Quelle ardeur croit-on qu'une telle vûe excitât dans des troupes! Les hommes sont capables de tout, quand on les sait prendre par des motifs d'honneur & de gloire.

Il me reste à dire un mot des trophées & des triomphes.

a Nec unquam per alios gesta avidus intercepit: seu centurio, seu præfectus, incorruptum facti testem habebat. *Tacit. in vit. Agric. c. 22.*

Les Trophées, chez les Anciens, étoient dans leur origine un amâs d'armes & de dépouilles des ennemis, élevé par le Vainqueur dans le champ de bataille, dont on a fait ensuite la représentation en pierre & en marbre. On ne manquoit jamais, aussitôt après la victoire, d'ériger un trophée, & il étoit regardé comme une chose sacrée, parce qu'on l'offroit toujours à quelque divinité : c'est pourquoi on n'osoit pas le renverser. Il n'étoit pas permis non plus, quand il tomboit de vétusté, de le rétablir ; & Plutarque en apporte une belle raison, qui marque dans les Anciens des sentimens d'humanité bien estimables. *Il y a*, dit-il, *quelque chose d'odieux, & c'est vouloir perpétuer les haines, que de rétablir & de remettre sur pié les monumens des anciennes disputes avec les ennemis que le bénéfice du tems a ruinés*. C'est dans le même esprit que les anciens Grecs n'approuvoient que les trophées de bois, & non ceux de pierre, pour ne pas perpétuer les inimitiés.

Plut. in Quæst. Rom. pag. 272.

Ibid. pag. 273. Diod. Sic. l. 13. pag. 154.

On ne remarque pas la même humanité dans les triomphes des Romains, dont je dois encore parler. Les Généraux, aussibien que les soldats & les Officiers, avoient aussi en vûe des récompenses. Le titre d'*Imperator* accordé après une victoire, & des supplications, c'est-à-dire des processions publiques, des sacrifices, des priéres ordonnées à Rome pendant un certain nombre de jours pour remercier les dieux de l'heureux succès de leurs armes, flatoient agréablement leur ambition. Mais le triomphe étoit au dessus de tout. Il y en avoit de deux sortes, le petit, & le grand.

Le petit triomphe s'appelloit *Ovatio*. Le Général alors n'étoit point monté sur un char, ni revétu des habits triomphaux, ni couronné de laurier. Il entroit dans la ville à pié, ou, selon d'autres, à cheval, avec une couronne de myrte, & suivi de son armée. On n'accordoit que cette sorte de triomphe, quand la guerre ou n'avoit pas été déclarée, ou avoit été contre un peuple peu considérable, ou enfin n'avoit pas été suivie d'une assez grande défaite des ennemis.

Le triomphe ne pouvoit être accordé réguliérement qu'à un Dictateur, à un Consul, ou à un Preteur qui eût

commandé en chef. C'étoit au Sénat à décerner cet honneur, après quoi l'affaire étoit portée & mise en délibération devant l'assemblée du peuple, où souvent elle trouvoit de grandes difficultés. Plusieurs triomphoient pourtant malgré le Sénat; pourvû que le peuple leur eût accordé cet honneur. Mais s'ils ne pouvoient l'obtenir ni de l'un ni de l'autre Ordre, alors ils alloient triompher sur le mont Albain, qui étoit dans le voisinage de la ville. On prétend que, pour obtenir l'honneur du triomphe, il faloit qu'il y eût eu au moins cinq mille ennemis de tués dans le combat.

Val. Max. lib. 2. cap. 8.

Après que le Général avoit fait aux soldats la distribution d'une partie du butin, & qu'il avoit rempli quelques autres cérémonies, la pompe se mettoit en marche, & entroit dans la ville par la porte triomphale pour se rendre au Capitole. A la tête étoient les Joueurs d'instrumens, qui faisoient retentir l'air de leur symphonie. Ils étoient suivis des beufs qui devoient être immolés en sacrifice, ornés de bandelettes & de fleurs, & plusieurs aiant les cornes dorées. Ensuite on faisoit passer en revûe tout le butin & toutes les dépouilles, ou rangées artistement sur des chariots, ou portées sur les épaules de jeunes gens superbement vêtus. On voioit écrits en gros caractéres les noms des nations vaincues, & la représentation des villes qui avoient été prises. Quelquefois on méloit dans la pompe des animaux extraordinaires amenés des pays qu'on avoit soumis, des ours, des panthéres, des lions, & des éléphans. Mais ce qui attiroit le plus l'attention & la curiosité des Spectateurs, étoient les illustres captifs qui marchoient enchaînés devant le char du Vainqueur, des Officiers considérables, des Généraux d'armée, des Princes, des Rois, avec leurs femmes & leurs enfans. Suivoit le Consul, (je suppose que c'en étoit un) monté sur un char superbe attelé de quatre chevaux, revêtu de l'auguste & majestueux habit du triomphe, le front ceint d'une couronne de laurier, portant aussi en main une branche du même arbre, & quelquefois accompagné de ses jeunes enfans assis auprès de lui. Derriére le char marchoit toute l'armée, la cavalerie d'abord, puis l'infanterie. Tous les

ſoldats étoient couronnés de laurier, & ceux qui avoient reçu des couronnes particuliéres & d'autres marques d'honneur, ne manquoient pas d'en faire parade en une telle cérémonie. Ils célébroient à l'envi les louanges de leur Général, & y méloient quelquefois des railleries & des ſatyres aſſez piquantes contre lui, qui reſſentoient la liberté militaire, mais dont la joie de cette cérémonie émouſſoit toute la pointe, & adouciſſoit toute l'amertume.

Dès que le Conſul tournoit de la place publique vers le Capitole, les priſonniers étoient conduits dans la priſon; &, ou on les y faiſoit mourir ſur le champ, ou on les retenoit dans les liens ſouvent tout le reſte de leur vie. En entrant dans le Capitole, le Vainqueur faiſoit aux dieux cette priére, qui eſt bien remarquable. [a] *Plein de reconnoiſſance & de joie, je vous rends graces, ô très bon & très grand Jupiter, à vous Reine Junon, & vous tous autres dieux gardiens & habitans de cette Citadelle, de ce que juſqu'à ce jour & à cette heure vous avez bien voulu conſerver par mes mains & conduire heureuſement la République Romaine. Continuez toujours, je vous en conjure, de la conſerver, de la conduire, de la protéger, & de lui être favorables en tout.* Cette priére étoit ſuivie de l'immolation des victimes, & d'un magnifique repas qui ſe donnoit dans le Capitole aux dépens ſoit du public; ſoit quelquefois du Triomphateur même. On peut voir dans Plutarque la longue & belle deſcription qu'il fait du triomphe de Paul Emile.

Il faut avouer que c'étoit ici un beau jour pour un Général d'armée; & il n'eſt pas étonnant qu'on fît tous les efforts poſſibles pour mériter une diſtinction ſi flateuſe, & une gloire ſi brillante. Rome auſſi n'avoit rien de plus magnifique ni de plus majeſtueux que cette pompeuſe cérémonie. Mais le ſpectacle des Captifs, objet lugubre de compaſſion ſi de tels vainqueurs en étoient capables, en ſouilloit & en effaçoit tout l'éclat. Quel inhumain plaiſir!

a Gratias tibi, Jupiter Optume, Maxume; tibique Junoni Reginæ, & ceteris hujus cuſtodibus habitatoribuſque Arcis diis lubens lætuſque ago, re Romana in hanc diem & horam, per manus quòd voluiſti meas, ſervata, bene geſtaque. Eandem & ſervate, ut facitis, fovete, protegite, propitiati, ſupplex oro. *Ex Roſini antiq. Rom.*

Quelle barbare joie! Voir traîner devant soi des Princes, des Rois, des Princesses, des Reines, de tendres enfans, de foibles vieillards! On peut se souvenir des marques simulées d'amitié, des fausses promesses, des caresses perfides du jeune César, surnommé depuis Auguste, à l'égard de Cléopatre, pour engager cette Princesse à se laisser conduire à Rome, c'est-à-dire à venir orner son triomphe, & à lui procurer la cruelle satisfaction de voir à ses piés, dans l'état le plus humiliant qu'il soit possible d'imaginer, la plus puissante Reine du monde. Mais elle connut bien le piége. Il me semble qu'une telle conduite, de tels sentimens, deshonorent l'humanité.

En raportant les récompenses que Rome accordoit aux soldats, j'en ai oublié une qui étoit bien importante, c'est l'établissement des colonies. Quand les Romains commencérent à porter leurs armes & leurs conquêtes hors de l'Italie, ils punirent les peuples qui leur avoient résisté avec trop d'opiniâtreté en les privant d'une partie de leurs terres, qu'ils accordoient à ceux des citoiens Romains qui étoient pauvres, & surtout aux soldats vétérans qui avoient rempli tout le tems de leur milice. Par là ces derniers se trouvoient établis tranquillement avec un revenu raisonnable, & suffisant pour l'entretien de leur famille. Ils devenoient peu à peu les plus considérables des villes où on les envoioit, y occupoient les premiéres places, & en remplissoient les principales dignités. Rome, par ces établissemens qui étoient l'effet d'une sage & profonde politique, outre qu'elle récompensoit avantageusement ses soldats, tenoit en bride par leur moien les peuples conquis, les formoit aux mœurs & aux maniéres Romaines, & leur en faisoit prendre peu à peu les coutumes & l'esprit. La France a établi dans les derniers tems une nouvelle espéce de récompense militaire, qui mérite de trouver ici sa place.

§. V. *Etablissement de l'Hotel Roial des Invalides.*

ON NE VOIT POINT que ni les Grecs, ni les Romains, ni aucun autre peuple, aient fait des établissemens publics

publics pour le ſoulagement des gens de guerre, que de longs travaux ou que leurs bleſſures auroient mis hors d'état de ſervir. Il étoit réſervé à LOUIS XIV d'en donner aux autres Princes l'exemple, que l'Angleterre a déja commencé d'imiter; & l'on peut dire que parmi un nombre infini de grandes actions qui ont illuſtré ſon régne, rien n'égale le glorieux établiſſement de l'Hotel Roial des Invalides.

Il paroit depuis peu un * Livre ſur l'Hotel Roial des Invalides, qui répond en quelque ſorte à la magnificence de cet établiſſement par la beauté & le nombre des planches & des gravûres, où tout ce qui regarde la fondation, les revenus, les dépenſes, les bâtimens, la diſcipline, le gouvernement temporel & ſpirituel de cette maiſon, ſont expoſés dans le dernier détail. On eſt obligé aux perſonnes qui prennent ſoin de tranſmettre ainſi & de conſerver à la poſtérité une connoiſſance exacte de faits ſi mémorables. Pour moi, je ne ſonge qu'à en donner une idée en racourci.

* *Il ſe vend chez Guillaume Deſprez, rue S. Jacques à S. Proſper.*

Tout annonce ici la grandeur & la magnificence de ſon auguſte Fondateur. On eſt ſaiſi d'étonnement à la vûe d'un vaſte & ſuperbe édifice, capable de contenir près de quatre mille perſonnes, où l'art a ſu réunir tout ce qui peut fraper les yeux au dehors par la pompe & l'éclat, & tout ce qui peut ſervir au dedans pour les uſages & les commodités de la vie.

Là, dans un tranquille repos, des Officiers & des Soldats, à qui leurs bleſſures ou leur âge ne permettent pas de continuer leurs ſervices, & que la médiocrité de leur fortune met hors d'état de pouvoir ſe ſecourir; là, ces braves guerriers, libres de tout ſoin & de toute inquiétude; logés, nourris, vétus, entretenus, tant en maladie qu'en ſanté, d'une maniére honnête & convenable à leur état, trouvent une retraite ſûre & un aſyle honorable, que la piété de Louis le Grand & ſa bonté paternelle leur ont préparé.

On conçoit aiſément que la dépenſe, pour l'entretien d'une telle maiſon, doit être immenſe. On y conſomme communément cinq cens muids de blé par an, & environ

deux mille trois cens muids de vin. Médecins, Chirurgiens, Apotiquaires, Domestiques, tout abonde dans cette maison. Les Infirmeries sont servies par trente-cinq filles de la Charité avec une industrie & une propreté surprenantes.

Mais d'où tire-t-on les revenus nécessaires pour subvenir à tant de besoins & à tant de nécessités? Qui le croiroit? & peut-on ici assez admirer la sagesse qui a présidé à cet ordre & à cet arrangement? C'est l'Officier même & le Soldat qui contribuent avec joie, & sans presque s'en sentir, à un établissement, dans lequel ils espérent de trouver un jour une retraite tranquille, & le terme de leurs travaux. Les fonds, pour toutes ces dépenses, proviennent de trois deniers pour livre de tous les paiemens qui se font à l'Ordinaire & à l'Extraordinaire des guerres. Cela paroit peu de chose en soi-même, mais le total monte à des sommes très considérables. Pendant la guerre qui finit en 1714, dont la dépense étoit de cent millions par an, ces trois deniers par livre produisirent douze cens cinquante mille livres par année.

Je n'ai rien dit encore de ce qu'il y a de plus admirable dans cet établissement, de ce qui en est comme l'ame, & qui fait le plus d'honneur à la mémoire de Louis le Grand. Je ne parle pas seulement de ce Temple superbe, où les Maîtres les plus fameux en Architecture, en Peinture, en Sculpture, les Mansards, les Decottes, les Coypelles, les Girardons, les Coustous, ont épuisé tout leur art pour décorer cet auguste monument. J'entends le soin charitable & l'attention chrétienne qu'a eu ce Prince, après avoir pourvû avec une magnificence vraiment roiale à tous les besoins temporels des Officiers & des Soldats, d'avoir voulu qu'ils trouvassent aussi dans leur retraite tous les secours de la religion. Il arrive quelquefois que ces guerriers ne s'engagent dans le parti des armes que par des vûes d'intérêt ou d'ambition: que très habiles dans la science de la guerre, ils ignorent absolument celle de la religion: que pleins de zêle & de fidélité pour leur Prince, ils ne se sont jamais mis en peine d'apprendre ce qu'ils doivent à leur Dieu. Quel avantage & quelle consolation pour eux, de trouver, vers la fin de leur vie, dans le zêle & la cha-

rité de religieux & éclairés Miniſtres de Jeſus-Chriſt, des inſtructions qui leur ont peutêtre manqué pendant toute leur vie ; de repaſſer, dans l'amertume de leur cœur, des années ſouvent paſſées dans le deſordre & le libertinage ; & de recouvrer par un repentir & une douleur ſincéres le prix de toutes leurs actions même les plus louables, qui étoient malheureuſement perdues pour eux par le vice du motif.

On admire avec raiſon la pompe & la magnificence qui régnent dans ce temple. Mais un autre objet y préſente aux yeux, dans quelque tems de la journée qu'on y entre, un ſpectacle bien plus digne d'admiration, & qu'on ne ſauroit voir ſans être attendri juſqu'aux larmes : de vieux guerriers eſtropiés, boiteux, manchots, aveugles, proſternés humblement devant le Dieu des armées, dont ils adorent la ſouveraine majeſté dans un profond abaiſſement ; à qui ils rendent d'éternelles actions de graces de les avoir délivrés de tant de dangers, & ſurtout de les avoir tirés des portes de l'enfer ; & vers qui, pleins d'une vive reconnoiſſance, ils ne ceſſent d'élever leurs mains & leurs voix, & de lui dire : Souvenez-vous, Seigneur, du Prince qui nous a ouvert ce ſaint aſyle, & faites-lui miſéricorde en faveur de celle qu'il a exercée ſur nous.

CHAPITRE SECOND.

Des Siéges de villes.

LES ANCIENS ne ſe ſont pas moins diſtingués dans l'art de former & de ſoutenir des ſiéges, que dans celui de faire la guerre en pleine campagne. On convient qu'ils ont porté ces deux parties de la ſcience militaire à un très haut degré de perfection, ſur lequel il étoit difficile aux Modernes de pouvoir enchérir. L'uſage récent des mouſquets, des bombes, des canons, & des autres armes à feu depuis l'invention de la poudre, a fait changer pluſieurs choſes dans la maniére de faire la guerre, ſurtout

par raport aux siéges de villes, dont la durée a été beaucoup abrégée par ce moien. Mais ces changemens n'ont pas été si considérables qu'on se l'imagine ordinairement, & ils n'ont rien ajouté à la gloire ni à la capacité des Généraux.

Pour traiter avec quelque ordre ce qui regarde les siéges, je dirai d'abord un mot de la maniére dont étoient faites les fortifications des Anciens : puis je donnerai quelque idée des principales machines de guerre dont ils se servoient dans les siéges : enfin je passerai à l'attaque & à la défense des places. Mr le Chevalier Follard a traité toutes ces parties avec beaucoup d'étendue dans les second & troisiéme Volumes de ses Remarques sur Polybe, & m'a servi de guide dans une matiére, où j'avois besoin d'être conduit par un homme du métier qui fût habile & expérimenté.

ARTICLE PREMIER.

Des anciennes Fortifications.

QUELQUE LOIN qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve chez les Grecs & chez les Romains les villes fortifiées à peu près de la même maniére, avec leurs fossés, leurs courtines, & leurs tours. Vitruve, en traitant de la construction des places de guerre de son tems, dit que les tours doivent s'avancer hors le mur, afin que, lorsque les ennemis s'en approchent, ceux qui sont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc : & qu'elles doivent être rondes & à plusieurs pans, parce que celles qui sont quarrées sont bientôt ruinées par les machines de guerre & par les béliers, qui en rompent aisément les angles. Il ajoute, après quelques autres remarques, qu'il faut que près des tours le mur soit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainsi interrompus ne soient joints & continués que par des solives posées sur les deux extrémités sans être attachées avec du fer, afin que si l'ennemi s'est rendu maître de quelque partie du mur, les assiégés puissent ôter ce pont de bois, & l'empécher ainsi de passer aux autres parties du mur, & dans les tours.

Vitruv. lib. 1. cap. 5.

Les meilleures places des Anciens étoient sur des hauteurs. On les environnoit quelquefois de deux & de trois enceintes de murailles & de fossés. Bérose, cité par Joséphe, nous apprend que Nabucodonosor fortifia Babylone d'une triple enceinte de murs de brique d'une force & d'une élévation surprenante. Polybe, en parlant de Syringe, capitale d'Hyrcanie, dont Antiochus forma le siége, dit que cette ville étoit entourée de trois fossés, larges chacun de quarante-cinq piés, & profonds de plus de vingt-deux; sur les deux bords desquels il y avoit double retranchement, & au dela une forte muraille. La ville de Jérusalem, dit Joséphe, étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cause qu'elles sont inaccessibles. On y avoit ajouté plusieurs autres ouvrages, un entr'autres, dont Joséphe dit, que s'il eût été mis en sa perfection, la ville auroit été imprenable. Les pierres, dont il étoit construit, avoient trente piés de long sur quinze de large, ce qui le rendoit si fort, qu'il étoit comme impossible de le saper, ni de l'ébranler par des machines. Tout cela étoit flanqué de tours d'espace en espace d'une épaisseur extraordinaire, & bâties avec un art merveilleux.

Joseph lib. contr. Appion.

Polyb. l. 10. pag 601.

Joseph. bell. Iud. lib. 5. cap. 4.

Les Anciens ne terrassoient pas ordinairement leurs murailles, ce qui rendoit les attaques d'insulte plus dangereuses. Car bien que l'ennemi eût gagné quelque endroit du dessus, il ne pouvoit pas encore s'assurer d'être le maître de la ville. Il faloit descendre, & se servir d'une partie des échelles par lesquelles on étoit monté; & cette descente exposoit les soldats à un fort grand danger. Vitruve cependant remarque qu'il n'y a rien qui rende les rempars plus fermes, que quand les murs tant des courtines que des tours sont soutenus par de la terre. Car alors ni les béliers, ni les mines, ni toutes les autres machines, ne les peuvent ébranler.

Vitruv. lib. 1. cap. 5.

Les villes de guerre des Anciens n'étoient pas toujours fortifiées de murs de maçonnerie. On les fermoit quelquefois de bons rempars de terre, qui avoient beaucoup de fermeté & de solidité. Le gazonnage ne leur étoit pas inconnu, non plus que l'art de soutenir les terres par des

fascinages assurés & retenus par des piquets, & d'armer le haut du rempart d'une fraise de palissades qui régnoit autour, & d'une autre sur berme: & souvent ils en plantoient dans le fossé pour se défendre contre les attaques d'insulte.

On faisoit aussi des murs de poutres étendues en long, & traversantes les unes sur les autres, avec quelques espaces entr'elles en maniére d'échiquier, & dont les vuides étoient remplis de terre & de pierres. Telles étoient à peu près les murailles de la ville de Bourges, dont César fait la description dans son septiéme Livre de la guerre des Gaules.

Ce que je dirai dans la suite en expliquant la maniére d'attaquer & de défendre les places, fera connoitre plus sensiblement quelles étoient les fortifications des Anciens. On prétend que les Modernes, sur ce point, l'emportent de beaucoup sur eux. La chose n'est pas si incontestable, qu'elle ne puisse être révoquée en doute. On ne peut point ici faire de comparaison, parce que les moiens d'attaque & de défense sont entiérement différens. Les Modernes ont retenu des Anciens tout ce qu'ils ont pu. Le feu les a obligés de prendre d'autres précautions. Le même Génie régne dans les uns & dans les autres. Les Modernes n'ont rien imaginé que les Anciens eussent pu emploier, & qu'ils n'aient point mis en usage. Nous avons emprunté d'eux la largeur & la profondeur des fossés, l'épaisseur des murailles, les tours pour flanquer les courtines, les palissades, les retranchemens derriére les remparts & les tours, l'avantage de se procurer beaucoup de flancs: & la fortification aujourd'hui ne consiste qu'à multiplier les flancs; ce que l'on peut faire plus facilement à cause des armes à feu. J'entends faire ces remarques à des personnes habiles & sensées, qui joignent à une profonde étude de la maniére dont les Anciens faisoient la guerre, une parfaite connoissance de celle dont on la fait aujourd'hui.



ARTICLE SECOND.

Des machines de guerre.

LES MACHINES les plus ordinaires & les plus connues chez les Anciens pour le siége des villes, sont la Tortue, la Catapulte, la Baliste, la Grue, le Bélier, les Tours mobiles.

§. I. *La Tortue.*

LA TORTUE étoit une machine composée d'une grosse charpente très solide & très forte. Sa hauteur, jusqu'aux sabliéres d'en haut, sur lesquelles étoit appuié le comble, étoit de douze piés. La base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq piés. Elle étoit couverte d'une espéce de matelas piqué, & composé de peaux crues, préparées avec différentes drogues pour la mettre en sureté contre les feux qu'on pouvoit lancer dessus. Cette lourde machine étoit soutenue sur quatre roues, ou peutêtre sur huit. On l'appelloit Tortue, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très forte & très puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus; & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sureté, de même que la tortue l'est dans son écaille. Elle servoit également pour le comblement du fossé, & pour la sappe. *Vitruv. l. 10. cap. 20. &c.*

Pour le comblement du fossé il faloit qu'on en joignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Diodore de Sicile, parlant du siége d'Halicarnasse par Alexandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord approcher trois Tortues pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en bréche. Il est souvent parlé de cette machine dans les Auteurs. Il y en avoit sans doute de différente forme, & de différente grandeur. *Diod. lib. 17. pag. 507.*

On croit que la machine, appellée *Musculus*, dont César fit usage au siége de Marseille, étoit aussi une Tortue, *Cesar. in bell. Civ. lib. 2.*

mais fort basse, & d'une très grande longueur: on l'appelleroit aujourd'hui une galerie de charpente. Il y a apparence que sa longueur étoit égale à la largeur du fossé. César la fit pousser jusqu'au pié des murailles, pour les ruiner par la sappe. Souvent néanmoins César distingue la Tortue du *Musculc*.

Il y a encore plusieurs autres machines destinées à couvrir les soldats, appellées *crates*, *plutei*, *vineæ*, &c. dont on faisoit usage dans les siéges de villes, que je n'entreprends point de décrire ici, pour éviter une ennuieuse longueur. On peut les comprendre en général sous le nom de mantelets.

Outre la tortue, machine de bois dont j'ai parlé, il y en avoit une autre composée de soldats, qui peut être mise au nombre des machines de guerre. Plusieurs soldats, ramassés ensemble, mettoient leurs grands boucliers, qui avoient la forme d'une tuile à canal, les uns contre les autres par dessus leurs têtes. Bien dressés à cet exercice, ils formoient un toit si bien composé & si ferme, que quelque effort que les assiégés pussent faire, ils ne pouvoient ni le rompre, ni l'ébranler. On faisoit monter sur la premiére tortue des soldats qui en faisoient une seconde; & par ce moien ils égaloient quelquefois la hauteur des murs de la ville qu'ils assiégeoient.

§. II. *Catapulte. Baliste.*

JE JOINS ensemble ces deux machines, quoique les Auteurs les distinguent: mais souvent aussi ils les confondent, & il seroit difficile d'en marquer au juste la différence. Elles étoient également destinées à lancer des traits, des fléches, des pierres. Il y en avoit de diverse grandeur, & qui, par cette raison, produisoient plus ou moins d'effet. Les [a] unes servoient pour les batailles, & pourroient être appellées des piéces de campagne: les autres étoient emploiées aux siéges, & c'étoit l'usage le plus ordinaire qu'on en faisoit. Il faloit que les Balistes fussent plus pesantes & plus

a Magnitudine eximia quintodecimæ legionis balista ingentibus saxis hostilem aciem proruebat. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 23.*

plus difficiles à voiturer que les Catapultes ; car celles-ci, dans les armées, étoient toujours en plus grand nombre que les premiéres. Tite-Live, dans la description qu'il fait du siége de Carthagéne, dit que l'on prit près de six-vingts grandes Catapultes, & plus de deux cens quatre-vingts petites ; trente-trois grandes Balistes, & cinquante-deux petites. Joséphe marque la même différence par raport aux Romains, qui avoient au siége de Jérusalem trois cens Catapultes, & quarante Balistes.

Liv. lib. 26. n. 47.

Joseph. lib. 5. cap. 9.

Ces machines avoient une force que nous avons de la peine à comprendre, mais qui est attestée par tous les bons Auteurs.

Végéce dit que la Baliste poussoit des traits avec tant de rapidité & de violence, qu'elle brisoit tout ce qu'elle rencontroit. Athénée marque qu'Agésistrate en fit une d'un peu plus de deux piés seulement de longueur, qui jettoit des traits jusqu'à l'espace de près de cinq cens pas ; & une autre de trois piés environ, qui portoit à plus de cinq cens pas. Ces sortes de machines ressembloient assez à nos arbalêtes. Il y en avoit de bien plus fortes, & qui lançoient à plus de cent vingt-cinq pas des pierres de trois cens livres pesant, & même plus.

Veget. lib. 4. cap. 22.

Vitruv. lib. 19. c. ultim.

On voit des effets surprenans de ces machines dans Joséphe. » Les traits, dit-il, & la violence des Catapultes » faisoient périr bien des gens. Les pierres poussées par les » machines faisoient sauter les crénaux, & rompoient les » angles des tours. Il n'y avoit point de phalange si pro- » fonde, dont une de ces pierres n'emportât toute une » file d'un bout jusqu'à l'autre. Il se passa cette nuit des » choses qui faisoient voir la force prodigieuse de ces ma- » chines. Un homme, qui étoit à côté de Joséphe, reçut » un coup de pierre qui lui emporta la tête. Cette pierre » étoit lancée par une machine distante de trois cens » soixante-quinze pas.

Joseph. Bell. Jud. lib. 3. cap. 17.

§. III. *Le Bélier.*

L'USAGE du Bélier eſt fort ancien, & l'invention en eſt attribuée à divers peuples. Il paroit difficile, & aſſez indiférent, d'en découvrir l'Auteur.

Le Bélier étoit ou ſuſpendu, ou non ſuſpendu.

Vitruv. lib. 10. cap. 21. Le Bélier ſuſpendu étoit compoſé d'une poutre d'un ſeul brin de bois de chêne, aſſez ſemblable à un mât de navire, d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu proportionnée au reſte, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom, à cauſe qu'elle heurte les murailles comme le bélier fait de ſa tête tout ce qu'il rencontre. Ce Bélier devoit être d'une groſſeur conforme à ſa longueur. Vitruve donne à celui dont il parle quatre mille talens de peſanteur, c'eſt-à-dire quatre cens quatre-vingts mille livres, * ce qui n'eſt pas exorbitant. Cette terrible machine étoit ſuſpendue & balancée en équilibre, comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou de gros cables, qui la ſoutenoient en l'air, dans une eſpéce de bâtiment de charpente, qu'on faiſoit avancer ſur le comblement du foſſé à une certaine diſtance du mur par le moien de rouleaux ou de pluſieurs roues. Ce bâtiment étoit mis en ſureté contre le feu des aſſiégés par différentes couvertures dont il étoit environné. Cette maniére de faire agir le Bélier paroit la plus aiſée, & ne demande pas de grandes forces mouvantes. Il n'en faut pas de conſidérables pour mouvoir tout corps ſuſpendu en l'air, quelque peſant qu'il puiſſe être.

Mais il n'eſt pas ſi aiſé de comprendre comment on faiſoit le tranſport de ces Béliers. Car il ne faut pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une ſi immenſe groſſeur & d'une longueur ſi extraordinaire par tout où l'on en avoit beſoin; & il eſt certain que les armées ne marchoient jamais ſans ces ſortes de machines. Mr le Chevalier Follard, au défaut de lumiéres qu'il ne trouve point ſur ce ſujet dans les Ecrivains de l'antiquité, ima-

* *La livre Romaine étoit moins forte que la nôtre de près d'un quart.*

gine qu'on transportoit la poutre béliére sur un chariot à quatre roues d'une construction particuliére, composé d'une charpente très forte, & la poutre suspendue court sur un fort montant, puissamment soutenu de toutes les piéces de charpente capables de résister aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer.

Il y avoit une autre sorte de Bélier qui n'étoit point suspendu. On voit sur la colonne Trajane les Daces, qui assiégent quelques Romains dans une forteresse, & qui poussent un Bélier à force de bras. Ils sont à découvert, ensorte que tant le Bélier, que ceux qui le poussent, sont exposés aux traits des assiégés. Il ne pouvoit pas, de cette maniére, produire un grand effet.

On doute si les Béliers, placés sur des tours mobiles, ou dans une espéce de tortue, étoient suspendus ou non, & il y a de fortes raisons pour & contre. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans cet examen.

Je raporterai bientôt les effets prodigieux du Bélier. Comme c'étoit la machine la plus pernicieuse aux assiégés, on inventa bien des maniéres pour la rendre inutile. On lançoit du feu contre le toit qui la couvroit, & contre la charpente qui la soutenoit, pour la bruler avec le Bélier. Pour amortir les coups qu'il portoit, on suspendoit des sacs de laine à l'endroit où il devoit fraper. On opposoit au Bélier d'autres machines pour en rompre la force, ou en détourner la pointe, lorsqu'il viendroit avec violence. Il y avoit beaucoup d'autres maniéres d'en empécher l'effet. On en peut voir quelques-unes dans les siéges que j'ai indiqués au commencement de ce paragraphe. On raconte une action surprenante d'un Juif, qui, au siége de Jotapat, jetta une pierre d'énorme grandeur sur la tête du Bélier avec tant de violence, qu'il la détacha de la poutre, & la fit tomber. Il sauta ensuite du mur en bas, alla prendre cette tête au milieu des ennemis, & la porta sur le mur. Il reçut dans son corps cinq fléches qui le percérent, & malgré ces blessures il se tint encore hardiment sur le mur, jusqu'à ce que, perdant son sang & ses forces, il tomba en bas du mur, avec la tête du Bélier qu'il ne voulut jamais quitter.

Veget. lib. 4. cap. 23.

Joseph. de bell. Jud. lib. 3. cap. 16.

§. IV. *Tours mobiles.*

Veget. de re milit. lib. 4. cap. 17.

VEGECE fait une description de ces Tours, qui en donne une idée assez claire. Les Tours ambulatoires, dit cet Auteur, sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers, assez conforme à une maison. Pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de piéces d'étofe faites de poil. Leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente piés en quarré & quelquefois quarante ou cinquante. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles, & même les tours des villes. Elles sont appuiées sur plusieurs roues selon les régles de la méchanique, par le moien desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la Tour jusqu'à la muraille. Car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit différentes façons d'attaques. Il y a en bas un Bélier pour battre en bréche, & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses gardes-foux garnis d'un tissu d'ozier, qui s'abat promtement sur le mur de la ville lorsqu'on en est à portée. Les assiégeans passent sur ce pont, & se rendent maîtres du mur. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes, & des gens de trait qui tirent d'enhaut continuellement sur les assiégés. Quand les choses en sont là, la ville ne tient pas lontems. Car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs rempars, en voient tout-à-coup paroitre un autre qui les domine.

ARTICLE TROISIÉME.

Attaque & défense des places.

JE JOINS ensemble l'attaque & la défense des places, pour abréger cette matiére, qui par elle-même a beaucoup

d'étendue. Je n'en traiterai même que les parties les plus essentielles, & je le ferai le plus briévement qu'il me sera possible.

§. I. *Lignes de circonvallation & de contrevallation.*

LORSQUE les villes que l'on assiégeoit étoient extrêmement fortes & peuplées, on les environnoit par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & par un autre fossé en dehors du côté de la campagne contre les troupes qui pourroient venir au secours de la ville: & c'est ce qu'on appelle lignes de contrevallation & de circonvallation. Les assiégeans établissoient leur camp entre ces deux lignes. Celles de contrevallation étoient contre la ville assiégée, les autres contre les entreprises du dehors.

Quand on prévoioit que le siége devoit traîner en longueur, souvent on le changeoit en blocus; & pour lors les deux lignes dont je parle étoient des murs solides d'une forte maçonnerie, & flanqués de tours d'espace en espace. On en voit un exemple bien sensible dans le siége de Platée par les Lacédémoniens & les Thébains, dont Thucydide nous a laissé une longue description. » Les deux lignes environnantes étoient composées de deux murailles à seize » piés de distance, & les soldats logeoient dans cet in» tervalle, qui étoit distingué par chambres: de sorte » qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un seul mur, avec de » hautes tours d'espace en espace, qui occupoient tout cet » entre-deux, pour pouvoir se défendre en même tems » contre ceux du dedans, & contre ceux du dehors. On » ne pouvoit faire le tour des chambres qu'en passant à » travers les tours, & le haut de la muraille étoit bordé » d'un parapet de bois d'osier... Il y avoit un fossé de » part & d'autre, dont la terre avoit servi pour faire la » brique du mur. « C'est ainsi que Thucydide décrit ces deux murs environnans, qui n'étoient pas d'une grande circonférence, parce que la ville étoit fort petite. J'ai exposé ailleurs assez au long l'histoire de ce siége, ou plutôt de ce blocus, fort célèbre dans l'antiquité, & j'ai

Thucyd. lib. 2. p. 147. &c.

Tom. III. liv. VI. chap. V.

marqué comment, malgré ces fortifications, une partie de la garnison se sauva.

Appian. in Iberic. p. 306. Le camp de l'armée Romaine devant Numance embrassoit une bien plus grande étendue de terrain. Cette ville avoit vingt-quatre stades de circuit, c'est-à-dire une lieue. Scipion l'aiant investie, fit tirer une circonvallation, qui devoit embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Lorsque cet ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne contre les assiégés à une distance raisonnable de la premiére, composée d'un rempart de huit piés d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une bonne palissade. Le tout étoit flanqué de tours à cent piés l'une de l'autre. Nous avons de la peine à comprendre ces immenses travaux des Romains, une ligne de circonvallation qui a plus de deux lieues de circuit: mais rien n'est plus constant que ces faits. Avançons maintenant vers la place.

§. II. *Approches du camp au corps de la place.*

QUOIQUE les tranchées, les lignes obliques, les galeries souterraines, & d'autres pareilles inventions, ne paroissent ni souvent ni clairement exprimées dans les Auteurs, on ne peut guéres raisonnablement douter qu'elles n'aient été en usage tant chez les Grecs que chez les Romains. Est-il vraisemblable que chez les Anciens, dont les Généraux, entre beaucoup d'autres excellentes qualités, avoient celle d'épargner avec un grand soin le sang & la vie des soldats, on approchât d'une place & qu'on en fît le siége, sans prendre aucune précaution contre les machines des assiégés, dont les rempars étoient si bien garnis, & dont les coups étoient si meurtriers? Quand il n'en seroit fait mention dans aucun des Historiens, qui auroient pu, dans la description des siéges, omettre cette circonstance comme fort connue de tout le monde, on ne devroit pas présumer que de si habiles Généraux eussent ignoré ou négligé une chose, d'un côté si importante, & de l'autre si facile, & qui devoit naturellement venir dans l'esprit de tout homme un peu versé dans l'at-

taque des places. Mais plusieurs Historiens en parlent. Un seul nous tiendroit lieu de tous les autres : c'est Polybe dans le fragment où il parle du siége de la ville d'Echinne par Philippe. Il en termine la description par ces mots : *Pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant ceux qui venoient du camp aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux au camp, on conduisit des tranchées* depuis le camp jusqu'aux tortues ; & ces tranchées étoient couvertes.* Polyb. l. 9. pag. 571.

Lontems avant Philippe, Démétrius Poliorcéte avoit emploié le même moien au siége de Rhodes. Diodore de Sicile dit que *ce Guerrier célébre fit construire des tortues & des galeries creusées dans terre, ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par dessus pour aller en sureté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur*, c'est-à-dire cinq cens pas. Diod. lib. 20. pag. 881.

Il est donc constant que l'usage des tranchées étoit fort connu chez les Anciens, sans quoi ils n'auroient pu former aucun siége. Il y en avoit de différentes sortes. C'étoient ou des fossés paralléles au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes par dessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Ces tranchées sont souvent exprimées dans les Auteurs par le mot latin *aggeres*, qui ne signifie pas toujours des Cavaliers.

Ces Cavaliers étoient des élévations de terre, sur lesquelles on plaçoit des machines ; & voici comme on les construisoit. On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en deça. On y travailloit à la faveur des mantelets qu'on élevoit fort haut, derriére lesquels les soldats travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages, mais de peaux crues, de matelats ; ou d'un rideau** fait de gros cables ; le tout suspendu entre des mâts fort hauts, & plantés en terre : ce qui rompoit

* σύριγγες κατάστεγοι. *Suidas entend par* σύριγξ *une longue tranchée :* ἐπιμήκης διώρυξ. fossa longa. Longus cuniculus, & meatus subterraneus.

** *César se servit d'un pareil rideau au siége de Marseille.* De bell. civ. lib. 3.

la force des coups qui s'amortiſſoient contre. On continuoit ce travail juſqu'à la hauteur de ces rideaux ſuſpendus, qu'on guindoit plus haut à meſure que l'ouvrage s'élevoit. On rempliſſoit en même tems l'eſpace vuide de la terraſſe avec des pierres, des terres, & toute autre matiére; pendant que d'autres régaloient & battoient les terres, pour rendre le terrain ferme, & capable de ſoutenir le poids des tours & des machines qu'on dreſſoit ſur la plate forme. De ces tours, & des batteries de baliſtes & de catapultes, partoit une grêle de pierres, de fléches, & de gros dards ſur les remparts & les défenſes des aſſiégés.

Arrian. lib. 4. pag. 180. La terraſſe que fit faire Alexandre le Grand au roc de Coriénez eſt quelque choſe de ſurprenant. Ce roc, qu'on eſtimoit imprenable, avoit deux mille cinq cens pas de hauteur, & ſept à huit mille de tour. Il étoit eſcarpé de tous côtés, n'aiant qu'un ſentier taillé dans le roc, où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyme qui lui ſervoit de foſſé, qu'il faloit remplir ſi l'on avoit envie d'en aborder. Toutes ces difficultés ne furent pas capables de rebuter Alexandre, qui ne trouvoit rien d'impoſſible à ſon courage, ni à ſa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts ſapins qui environnoient le lieu en grand nombre, pour s'en ſervir comme d'échelle pour deſcendre dans le foſſé. Ses ſoldats travailloient nuit & jour à le combler. Quoique toute l'armée fût emploiée ſucceſſivement à cet ouvrage, on ne faiſoit pas plus de trente piés par jour & un peu moins la nuit, tant il étoit difficile. Quand l'ouvrage fut plus avancé, & qu'on commença à approcher davantage du haut, on enfonça des pieux dans les deux côtés du foſſé à une diſtance raiſonnable, (avec des poutres en travers) pour pouvoir ſoutenir la charge qu'on vouloit mettre deſſus. Pour lors on forma comme un plancher & un pont de claies & de faſcines, que l'on couvrit de terre juſqu'à la hauteur du bord du foſſé, enſorte que l'armée fût en état d'avancer de plein pié juſqu'au roc. Juſques-là les Barbares s'étoient moqués de l'entrepriſe, la croiant abſolument impoſſible. Mais quand ils ſe virent en butte aux fléches des ennemis, qui travailloient à leur terraſſe à couvert derriére

derriére des mantelets, ils commencérent à perdre courage, demandérent à capituler, & bientot après livrérent le roc à Alexandre.

Le comblement des fossés n'étoit pas toujours si difficile que celui dont je viens de parler, mais il demandoit toujours de grandes précautions & de grands travaux. Les soldats travailloient à couvert sous les tortues, & sous d'autres machines pareilles. Pour combler les fossés, ils se servoient de pierres, de troncs d'arbres, & de fascinages, le tout mélé avec de la terre. Il faloit que ces sortes d'ouvrages fussent d'une très grande solidité, à cause du poids prodigieux des machines qui portoient dessus, qui eussent enfoncé, si cette espéce de chaussée avoit été composée seulement de fascinage. Si les fossés étoient remplis d'eau, on commençoit par les sécher en tout ou en partie par différentes saignées qu'on y faisoit.

Pendant qu'on poussoit ces travaux, les assiégés ne s'endormoient pas. Ils ouvroient plusieurs galleries souterraines par dessous le fossé jusqu'au comblement, pour en enlever la terre, qu'ils se donnoient de main en main jusques dans la ville : ce qui faisoit que l'ouvrage n'avançoit point, parce que les assiégés en enlevoient autant qu'on en mettoit. Ils emploioient encore une autre ruse plus efficace que la premiére, en pratiquant des chambres souterraines sous le travail des assiégeans. Après avoir ôté une partie des terres par dessous sans qu'il y parût, ils soutenoient le reste par des étais, c'est-à-dire par de grosses poutres, qu'ils enduisoient de matiéres grasses, & de godron. Ils remplissoient ensuite le vuide d'entre les poutres de bois sec, & de toutes sortes de matiéres faciles à s'enflammer, & ausquelles ils mettoient le feu : de sorte que les poutres venant à rompre, tout tomboit comme dans un gouffre avec les tortues, les béliers, & les hommes emploiés à les mettre en mouvement.

Les assiégeans usoient du même artifice pour faire tomber les murs des villes. Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts, & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siége. Le Roi ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il *Polyb. lib. 5. cap. 5.*

ne fit point le dégât dans le pays. Il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais, pendant que ceux de Calcédoine ne songeoient qu'à garder leurs rempars, il ouvrit à trois quarts de lieue de la ville une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugérent qu'ils étoient directement sous ce lieu par les racines des oliviers qu'ils savoient être dans cette place, & ausquelles ils arrivérent. Alors ils donnérent jour à leur mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.

Liv. lib. 4. n. 22. C'est ainsi que le Dictateur A. Servilius prit la ville de Fidénes, aiant fait faire plusieurs fausses attaques de différens côtés, pendant qu'une mine, creusée jusques sous la citadelle, y ouvrit une entrée à ses troupes. Un autre Dictateur (c'étoit le célébre Camille) ne mit fin au long siége de Veies que par cette ruse. *Liv. lib. 5. n. 19.* Il entreprit de faire conduire une mine jusques sous le château. Et afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail qu'il faloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs, il les partagea en six brigades, qui se relevoient de six heures en six heures. Le travail ne discontinuant ni le jour, ni la nuit, on perça enfin jusqu'au château, & la ville fut prise.

Appian. de bell. Mithrid. pag. 193. Dans le siége d'Athénes par Sylla, il est étonnant combien, de part & d'autre, on emploia de mines & de contre-mines. Les mineurs n'étoient pas lontems sans se rencontrer, & il se donnoit de furieux combats dans ces lieux souterrains. Les Romains aiant pénétré jusques sous la muraille, en sapérent une grande partie, & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, ausquelles, sans perdre de tems, ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé avec un fracas & des ruines incroiables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. C'étoit-là une des maniéres d'attaquer les places.

§. III. *Moiens dont on se servoit pour réparer les bréches.*

LES ANCIENS emploioient plusieurs moiens pour se défendre contre l'ennemi lorsque la bréche étoit ouverte.

Quelquefois, mais plus rarement, on se servoit d'arbres coupés, qu'on étendoit sur tout le front de la bréche fort près à près les uns des autres, afin que les branches s'entrelassent ensemble ; & les troncs étoient attachés ensemble par de forts liens, de sorte qu'il étoit impossible de séparer ces arbres, ce qui formoit une haie impénétrable, derriére laquelle étoit une foule de soldats armés de piques & de longues pertuisannes.

Les bréches étoient quelquefois faites avec tant de promtitude, soit par les sappes du dessus, soit par celles qui étoient pratiquées sous terre, soit enfin par les coups violens des béliers, que les assiégés se trouvoient tout d'un coup ouverts lorsqu'ils y pensoient le moins. Ils recouroient alors à un reméde fort simple pour avoir le tems de se reconnoitre, & de se remparer derriére la bréche. Ils jettoient au bas & sur les décombres de la bréche une quantité prodigieuse de bois sec & de matiéres combustibles, ausquelles on mettoit le feu ; ce qui causoit un tel embrasement, qu'il étoit impossible aux assiégeans de passer à travers la flamme, & d'approcher de la bréche. La garnison d'Haliarte en Béotie songea à emploier ce moien contre les Romains. *Liv. lib. 42. n. 63.*

Mais la voie la plus ordinaire étoit d'élever de nouveaux murs derriére les bréches, c'est ce qu'on appelle maintenant *retirades*. Ces murs n'étoient pas ordinairement paralléles à la muraille ruinée. Ils tiroient un rentrant en demi-cercle, dont les deux extrémités tenoient aux deux côtés de la muraille qui restoient encore en entier. Ils ne manquoient pas de creuser un fossé très large & très profond devant ce mur, pour obliger les assiégeans de l'attaquer avec tout l'attirail des machines qu'on emploioit contre les murailles les plus fortes. Sylla aiant renversé à coups de béliers une grande partie du mur du Pirée, fit *Appian bell. Mithrid. pag. 194.*

Nnnnnij

tout aussitôt attaquer la bréche, où il s'engagea un combat très furieux, de sorte qu'il fut obligé de faire sonner la retraite. Les assiégés profitant du relâche qu'elle leur donnoit, tirérent promtement un second mur derriére la bréche. Sylla s'en étant aperçu, fit avancer ses machines pour le battre, jugeant bien qu'étant tout fraîchement fait, il ne pourroit lontems résister contre leur violence. Il en vint à bout sans beaucoup de peine, & en même tems il fit monter à l'assaut. L'action fut vive & vigoureuse: mais enfin il fut repoussé avec perte, & obligé de quitter l'entreprise. L'Histoire est pleine de pareils exemples.

§. IV. *Attaque & défense des places par les Machines.*

Les Machines dont on faisoit le plus d'usage dans les siéges, étoient, comme je l'ai marqué auparavant, les catapultes, les balistes, les tortues, les béliers, les tours mobiles. Pour en bien connoitre la force, il ne faut que relire la description des siéges les plus importans dont il a été parlé dans cette Histoire, tels que sont ceux de Lilybée en Sicile par les Romains; de Carthage, par Scipion; de Syracuse, d'abord par les Athéniens, puis par Marcellus; de Tyr, par Alexandre; de Rhodes, par Démétrius Poliorcéte; d'Athénes, par Sylla.

Je n'en citerai ici qu'un seul, dont même je ne raporterai que quelques circonstances détachées, mais très propres, ce me semble, à montrer la maniére dont les Anciens attaquoient & défendoient les places, & l'usage qu'ils faisoient des machines de guerre. C'est le fameux siége de Jérusalem par Tite, décrit fort au long par l'Historien Joséphe, témoin oculaire de ce qu'il raconte.

Joseph. bell. Jud. lib. 5.

La ville de Jérusalem étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées où il n'y en avoit qu'un, parce qu'elles étoient inaccessibles.

Tite commença par faire couper tous les arbres qui étoient dans le voisinage, & emploia ce bois à faire élever plusieurs plate-formes. Il n'y avoit personne dans toute l'armée qui ne mît la main à l'œuvre: les travailleurs

avoient devant eux des claies & des gabions qui les mettoient en fureté. Les Juifs de leur côté ne manquoient à rien de tout ce qui pouvoit fervir pour leur défenfe: les rempars furent bientôt couverts d'un grand nombre de machines.

On attaqua d'abord le premier mur. Les terraffes étant achevées, Tite fit mettre les béliers en batterie, fit avancer les autres machines pour empécher les efforts des affiégés, & fit battre le mur par trois différens endroits. Les Juifs lançoient continuellement un nombre incroiable de feux & de traits contre les machines des ennemis, & contre ceux qui pouffoient les béliers. Plufieurs même fortirent pour y mettre le feu, & on eut bien de la peine à les repouffer.

Tite avoit fait élever fur fes terraffes trois tours, de foixante-quinze piés de haut chacune, pour commander de là les rempars & les murs affiégés. Pendant la nuit une de ces tours tomba d'elle-même: ce qui caufa un grand effroi dans toute l'armée. Elles incommodoient extrêmement les affiégés, parce qu'elles étoient pleines de machines faciles à tranfporter, de frondeurs & de gens de trait, qui les accabloient par une grêle continuelle de dards, de fléches, & de pierres, fans qu'ils fuffent comment y remédier, parce qu'ils ne pouvoient élever de Cavaliers qui égalaffent la hauteur de ces tours, ni les renverfer tant elles étoient fortes, ni les bruler parce qu'elles étoient toutes couvertes de plaques de fer. Ils furent donc obligés de fe retirer hors de la portée de ces traits. Ainfi rien ne pouvant plus retarder l'effet des béliers, & ces redoutables machines s'avançant toujours, les Juifs abandonnérent ce premier mur après quinze jours de réfiftance. Les Romains entrérent fans peine par la bréche, & ouvrirent les portes au refte de l'armée.

Le fecond mur ne les arréta pas lontems: Tite s'en rendit bientôt maître, auffibien que de la nouvelle ville. Les Juifs aiant fait alors des efforts extraordinaires, vinrent à bout de l'en chaffer, & ce ne fut qu'après quatre jours de combats continuels & très rudes qu'il les regagna.

Mais le troifiéme mur lui couta bien des peines & bien

du sang, les Juifs refusant de prêter l'oreille à aucune proposition de paix, & se défendant avec une opiniâtreté, qui tenoit moins du courage, que d'une fureur & d'une rage de gens desespérés.

Tite partagea son armée en deux, pour former deux attaques du côté de la forteresse Antonia, & il fit travailler ses troupes à élever quatre terrasses à chacune desquelles une légion étoit occupée. Quoique l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit, il ne put être achevé qu'après plus de quinze jours, & pour lors on planta les machines dessus. Jean & Simon étoient à la tête des factieux qui dominoient dans la ville. Le premier fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, soutenir la terre avec des pieux, apporter une très grande quantité de bois enduit de poix résine & de bitume, & y mit ensuite le feu. Ces étais aiant été bientôt consumés, la terrasse fondit, & en tombant fit un bruit épouvantable. Deux jours après, Simon attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre le mur. Trois jeunes Officiers, suivis de soldats déterminés comme eux, se jettérent, des flambeaux à la main, à travers les ennemis comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirérent qu'après avoir mis le feu aux machines. Lorsque la flamme commença à s'élever, les Romains accoururent du camp pour venir au secours de leurs machines. Les Juifs les repoussoient à coups de traits du haut des murs. Ils avoient jusqu'à trois cens catapultes & quarante balistes. Ils firent aussi de grosses sorties, & méprisant le péril ils en venoient aux mains avec ceux qui s'avançoient pour éteindre le feu. Les Romains s'efforçoient de retirer leurs béliers, dont les couvertures étoient brulées : & les Juifs, pour les en empêcher, demeuroient dans les flâmes sans lâcher prise. Cet embrasement passa de là aux terrasses, sans que les Romains pussent y remédier. Ainsi, se voiant de tous côtés environnés du feu, & desespérant de pouvoir conserver leurs travaux, ils se retirérent dans leur camp. Ils ne pouvoient se consoler d'avoir perdu en une heure, par la ruine de leurs

travaux, ce qui leur avoit couté tant de tems & de peine. Plusieurs même, voiant leurs machines toutes brisées, desespéroient de pouvoir jamais prendre la place.

Mais Tite ne perdit pas courage. Aiant tenu un grand Conseil de guerre, il proposa de conduire des lignes tout autour de la ville, & de l'environner de tranchées, pour ôter aux assiégés toute espérance de recevoir ou du secours, ou des vivres, qui commençoient à leur manquer. Cet avis fut généralement approuvé, & l'ardeur se remit dans les troupes. Mais ce qui paroit incroiable, & qui est véritablement digne des Romains, c'est que ce grand ouvrage, qui paroissoit avoir besoin de trois mois pour s'exécuter, la ville aiant deux lieues de circuit, fut commencé & achevé en trois jours. La ville étant ainsi enfermée, on mit des troupes en garde dans les forts, dont les lignes étoient flanquées d'espace en espace. Tite, en même tems, commença à faire élever vers la forteresse Antonia quatre terrasses, plus grandes encore que les premiéres. Elles furent achevées en vingt & un jour, malgré la difficulté de trouver le bois nécessaire pour un tel ouvrage.

Jean, qui avoit à défendre la forteresse Antonia, voulant prévenir le péril où il se trouveroit si les assiégeans faisoient bréche, ne perdoit point de tems pour se fortifier, & pour tenter toutes choses avant que les béliers fussent mis en batterie. Il fit une sortie avec les flambeaux à la main, pour mettre le feu aux travaux des ennemis: mais il fut contraint de revenir sans avoir pu en approcher.

Alors les Romains avancérent leurs béliers, pour battre la tour Antonia: mais voiant que malgré les coups redoublés ils ne pouvoient faire bréche, ils résolurent d'en venir à la sappe; & se couvrant de leurs boucliers en forme de tortue contre la quantité de pierres & de cailloux dont les Juifs les accabloient, ils travaillérent si opiniâtrement avec des leviers & avec leurs mains, qu'ils ébranlérent quatre des pierres du fondement de la tour. La nuit obligea les uns & les autres à prendre un peu de repos: & cependant l'endroit du mur, sous lequel Jean avoit fait cette

mine par le moien de laquelle il avoit ruiné les premiéres terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les Romains y avoient donnés, tomba tout d'un coup. Les Juifs dans le moment élevérent un autre mur derriére celui qui venoit de tomber.

Comme il étoit construit tout récemment, on espéroit qu'il seroit plus facile de le renverser: mais personne n'osoit monter le premier à l'assaut, tant le courage déterminé des Juifs avoit jetté de terreur parmi les troupes. On fit pourtant quelques tentatives, qui ne réussirent pas. La Providence leur ouvrit une autre voie. Quelques soldats, qui étoient de garde aux plate-formes, montérent vers la fin de la nuit par la ruine du mur sans faire de bruit jusqu'à la forteresse Antonia. Ils trouvérent les soldats du corps de garde le plus avancé endormis, & leur coupérent la gorge. Etant ainsi maîtres du mur, ils firent sonner leurs trompettes qu'ils avoient eu soin d'apporter avec eux. A ce bruit, ceux des autres corps de garde s'imaginant que les Romains étoient en grand nombre, furent saisis d'une telle fraieur qu'ils s'enfuirent. Tite arriva bientôt après avec une partie de ses troupes, & montant par les mêmes ruines poursuivit les fuiards jusqu'aux portes du Temple. Les Juifs en défendirent l'entrée avec un courage incroiable. L'action fut des plus vives, & dura au moins dix heures. Mais enfin la fureur & le desespoir des Juifs, qui voioient que leur salut dépendoit du succès de ce combat, l'emportérent sur la valeur & sur l'expérience des Romains. Ceux-ci crurent devoir se contenter de s'être rendus maîtres de la forteresse Antonia, quoiqu'il n'y eût eu qu'une partie de leur armée qui se fût trouvée à ce combat.

Il se passa plusieurs attaques que j'omets. Le plus grand des beliers que Tite avoit fait construire & placer sur les plate-formes, battit continuellement durant six jours les murs du Temple, sans pouvoir rien avancer non plus que les autres, tant ce superbe édifice étoit à l'épreuve de leurs efforts. Les Romains aiant perdu l'espérance de réussir par ces sortes d'attaques, résolurent d'en venir à l'escalade. Les Juifs, qui ne l'avoient pas prévû, ne purent

les

les empêcher de planter leurs échelles. Mais jamais résistance ne fut plus grande que celle qu'ils firent. Ils renversoient ceux qui montoient, tuoient à coups d'épée ceux qui étoient déja sur les derniers échelons, avant qu'ils pussent se couvrir de leurs boucliers, & renversérent même des échelles toutes couvertes de soldats, ce qui couta la vie à plusieurs Romains. Les autres furent obligés de se retirer, sans avoir pu faire réussir leur entreprise.

Les Juifs firent de fréquentes sorties, où ils se battoient comme des furieux & des forcenés. Il en couta bien du sang aux Romains. Mais enfin Tite se rendit maître du Temple, auquel, malgré les défenses rigoureuses qu'il en avoit faites, un soldat mit le feu, qui le consuma entiérement. C'est ainsi que s'accomplit la prédiction que Jesus-Christ en avoit faite.

CHAPITRE TROISIÉME.

De la Marine des Anciens.

J'AI DÉJA DIT ailleurs quelque chose de la Marine des Anciens, de leurs vaisseaux, & de leurs troupes de mer. Je prie le Lecteur d'y avoir recours, pour suppléer à une partie de ce qui pourra manquer ici.

Tome III. de l'Histoire anc. pag. 58.

ON NE PEUT rien dire de sûr touchant l'origine de la navigation. Ce qu'il y a de certain, c'est que le plus ancien vaisseau dont il soit parlé dans l'histoire est l'arche de Noé, dont Dieu lui-même avoit donné le dessein, & prescrit la forme & toutes les mesures, mais uniquement par raport aux vûes qu'il avoit d'y renfermer la famille de Noé & tous les animaux de la terre & de l'air.

Cet art aura eu sans doute, comme tous les autres, des commencemens grossiers & imparfaits: de simples planches, des radeaux, des battelets, de petites barques. La maniére dont les poissons se meuvent dans l'eau, & les oiseaux dans l'air, aura pu faire naître aux hommes la

pensée d'imiter par les rames & les voiles les secours que la nature a donnés à ces animaux. Quoiqu'il en soit, ils sont parvenus par degrés à construire des navires dans la perfection où nous les voions.

On peut diviser les vaisseaux en deux espéces: les vaisseaux de charge [a] *onerariæ naves*, qui servent pour le négoce & pour le transport; & les vaisseaux de guerre, appellés souvent de longs vaisseaux, *longæ naves*.

Les premiers étoient de petits bâtimens, qu'on appelloit ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de pont. Ces petites barques n'avoient pas non plus à la proue ces éperons, qu'on appelloit *rostra*, dont on se servoit dans les combats pour fraper les vaisseaux ennemis, & les couler à fond.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sortes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté, les autres en avoient plusieurs.

De ceux qui n'avoient qu'un rang de rames, quelques-uns avoient vingt rames, εἰκόσοροι; d'autres trente, τριακόντεροι; d'autres cinquante, πεντηκόντεροι, ou même cent, ἑκατόντεροι. Rien n'est plus commun que ces noms de navires dans les Auteurs Grecs. Les rameurs étoient placés, moitié d'un côté du vaisseau, moitié de l'autre, sur une même ligne.

Entre les vaisseaux à plusieurs rangs de rames, les uns en avoient deux seulement, *biremes*, d'autres trois, *triremes*: d'autres quatre, *quadriremes*: d'autres cinq, *quinqueremes*: d'autres un plus grand nombre, comme on le verra dans la suite. Ceux dont il est le plus souvent parlé dans les Auteurs, & dont les Anciens faisoient le plus d'usage dans les combats, sont les *trirémes* & les *quinquerémes*: qu'on me permette de désigner par ces noms les vaisseaux qui avoient trois ou cinq rangs de rames.

On voit dans tous les Auteurs anciens une distinction claire & évidente entre ces deux sortes de vaisseaux. Les uns étoient appellés τριακόντεροι, *vaisseaux à trente rames*: πεντηκόντεροι, *vaisseaux à cinquante rames &c.* & ceux-là

a Bomilcar centum triginta navibus longis, & septingintis onerariis profectus. *Liv. lib.* 25, *n.* 27.

étoient mis au nombre des petits vaisseaux. Les autres étoient appellés *τριήρεις*, *à trois rangs de rames : πεντήρεις*, *à cinq rangs de rames ; &c.* & ceux-ci étoient mis au nombre des grands vaisseaux. On verra bientôt la différence qu'il y avoit entre les uns & les autres pour le nombre de ceux qui les montoient. Ce qui distingue les derniers, c'est, outre la grandeur, qu'ils avoient plusieurs rangs de rames. Et Tite-Live le dit clairement : *Quinqueremis Romana ... pluribus remorum ordinibus scindentibus vortices* ; aussibien que Virgile : *Terno consurgunt ordine remi.* Il est donc incontestable qu'il y avoit chez les Anciens des vaisseaux à plusieurs rangs de rames, à deux, à trois, à quatre, à cinq, à six, jusqu'à trente & quarante : mais il n'y avoit que ceux d'un moindre nombre de rangs de rames qui fussent d'usage : la plupart des autres n'étoient que pour la parade.

Liv. lib. 37. n. 30.

Æn. lib. 5.

De savoir ce que c'étoit que ces divers rangs de rames & comment on pouvoit les mettre en mouvement, c'est ce qui fait la difficulté, & qui forme une grande dispute parmi les Savans, laquelle, selon toutes les apparences, demeurera toujours indécise. Les personnes, parmi nous, les plus habiles & les plus expérimentées dans la marine, croient la chose absolument impossible. Elle le seroit en effet, si l'on supposoit que ces divers rangs de rames étoient perpendiculairement les uns sur les autres. Mais on voit le contraire dans la colonne Trajane, où, dans les birémes & les trirémes, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Les raisonnemens qu'on oppose à l'opinion de ceux qui admettent plusieurs rangs de rames dans les vaisseaux, paroissent, il faut l'avouer, très forts & très concluans : mais quelle force peuvent avoir les meilleurs raisonnemens du monde contre des faits certains, & contre une expérience attestée par tous les anciens Auteurs.

Il paroit que les rameurs étoient distingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites :* ceux du milieu, *Zugites :* ceux d'enhaut, *Thranites.* Ces derniers avoient une paie plus forte que les autres, sans doute parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus pesantes que celles des degrés inférieurs.

Interpr. Aristophan. in Ranis.

Thucyd. lib. 6. pag. 431.

C'est encore une question, si dans les grands vaisseaux chaque rame n'avoit qu'un rameur; ou si elle en avoit plusieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajane on ne voit sur chaque côté d'un banc qu'un rameur. Il y a beaucoup d'apparence que le nombre en étoit multiplié dans les vaisseaux qui étoient plus grands. J'évite d'entrer dans des discussions qui me méneroient fort loin, & qui n'entrent point dans mon plan.

Athen. lib 5. pag. 203-206. On trouve dans Athénée des descriptions de vaisseaux, dont la grandeur étonne, & paroit incroiable. Les deux premiers sont de Ptolémée Philopator roi d'Egypte. L'un d'eux étoit de quarante rangs de rames, & avoit quatre cens vingt piés de longueur, sur cinquante-sept de largeur. Quatre mille rameurs suffisoient à peine pour mettre en mouvement cette masse énorme. Elle fut mise en mer avec une machine, où il entra autant de bois qu'il en eût falu pour faire cinquante vaisseaux à cinq rangs de rames. Quel moien de concevoir l'usage des quarante rangs de rames dans ce vaisseau? Aussi n'étoit il que pour la parade.

L'autre vaisseau appellé *talamégue*, parce qu'il portoit des lits & des chambres, avoit de longueur trois cens douze piés & demi, & dans sa plus grande largeur quarante-cinq piés. Sa hauteur, en comptant la tente qu'on avoit mise sur le pont, étoit de près de soixante piés. Aux trois côtés du vaisseau, (le côté de la proue n'est point compté ici) on fit une double gallerie l'une sur l'autre, d'une étendue immense. C'étoit un vrai palais portatif. Ptolémée l'avoit fait construire pour se promener sur le Nil avec toute sa Cour. Athénée ne marque point combien il avoit de rangs de rames.

Ibid. p. 206-209. Le troisiéme vaisseau est celui que fit construire Hiéron II. roi de Syracuse, sous la direction du fameux Archiméde. Il étoit à vingt rangs de rames, & d'une magnificence incroiable. Aucun port de Sicile ne pouvant le contenir, Hiéron en fit présent à Ptolémée Philopator, & le fit conduire à Alexandrie. Quoique la sentine en fût très profonde, un seul homme la vuidoit par le moien d'une machine qu'Archiméde avoit inventée.

Ces vaisseaux, qui n'étoient que pour la parade, ne regardent point, à proprement parler, la matiére que je traite. Il en faut dire autant [a] de celui de Philippe pere de Persée, dont parle Tite-Live. Il avoit seize rangs de rames : mais il ne pouvoit presque être mis en mouvement à cause de sa grandeur.

Ce qui m'étonne, c'est ce que dit Plutarque des galéres de Démétrius Poliorcéte ; & il a soin d'avertir qu'il parle dans l'exacte vérité, & sans aucune exagération. Ce Prince, fort versé, comme on sait, dans les Arts, & fort inventif par raport aux machines de guerre, avoit fait construire aussi plusieurs galéres à quinze & à seize rangs de rames, qui n'étoient point pour la simple ostentation, mais dont il faisoit un usage merveilleux dans les siéges & dans les combats. Lysimaque, ne pouvant ajouter foi à tout ce qu'on en disoit, l'envoia prier, quoique son ennemi, de faire voguer ses galéres devant lui : & quand il eut vû leur mouvement promt & léger, il s'en retourna surpris au delà de tout ce qu'on peut dire, & n'osoit presque en croire le témoignage de ses propres yeux. Ces vaisseaux étoient d'une beauté & d'une richesse étonnantes, mais leur légéreté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence. *Plut. in Demetr. p. 897.*

Mais renfermons-nous dans ceux qui étoient plus connus & plus communs, j'entends principalement les galéres à trois, quatre, & cinq rangs de rames ; & voions l'usage qu'on en faisoit dans les combats.

Il n'est point parlé dans Homére de vaisseaux à plusieurs rangs de rames : ce n'est que depuis la guerre de Troie que l'usage en a été établi : la date en est inconnue. On croit que ce sont les Corinthiens qui les premiers changérent l'ancienne forme des galéres, & qui en construisirent à trois rangs de rames, & peutêtre aussi à cinq. Syracuse, colonie de Corinthe, se piqua, sur tout du tems de l'ancien Denys, d'imiter l'industrie de la ville à qui elle devoit son origine ; & vint même à bout de la surpasser, en *Thucyd. lib. 1. pag. 8-10.*

a Coactus Philippus naves omnes tectas tradere ; quin & regiam unam inhabilis prope magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant. *Liv. lib. 33. n. 30.*

perfectionnant ce que la premiére n'avoit fait qu'ébaucher. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre Carthage l'obligérent de donner tous ses soins & toute son application à la marine. Ces deux villes pour lors étoient les plus puissantes sur mer.

La Gréce, en général, ne s'étoit point distinguée de bonne heure de ce côté-là. Le plan & le dessein de Lycurgue avoit été d'interdire absolument à ses citoiens l'usage de la marine ; & cela par deux motifs, également dignes de la sage & profonde politique de ce Législateur. Sa premiére vûe étoit d'écarter de sa République tout commerce avec l'étranger, de peur que ce mélange n'altérât la pureté des mœurs, & n'affoiblît la sévérité des maximes qu'il y avoit établies. En second lieu, il vouloit ôter aux Lacédémoniens toute envie de s'aggrandir, & toute espérance de faire des conquêtes, regardant cette funeste ambition comme la ruine des Etats. Sparte n'eut donc d'abord qu'un très petit nombre de vaisseaux.

Athénes n'en étoit guéres mieux fournie dans les commencemens. Ce fut Thémistocle, qui, perçant dans l'avenir, & pressentant de loin ce qu'on avoit à craindre de la part des Perses, tourna toutes les forces d'Athénes du côté de la mer, équipa sous un autre prétexte une nombreuse flote, & par cette sage prévoiance sauva la Gréce, procura à sa patrie une gloire immortelle, & la mit en état de devenir bientôt supérieure à tous les peuples voisins.

Pendant près de cinq siécles entiers, Rome, si l'on en croit Polybe, ignora absolument ce que c'étoit que vaisseau, que galére, que flote. Uniquement occupée à soumettre les peuples qui l'environnoient, elle n'en avoit pas
Polyb. lib. 1. pag. 20. besoin. Quand elle commença à faire passer ses troupes en Sicile, elle n'avoit pas une seule felouque en propre, & elle empruntoit de ses voisins des vaisseaux pour le transport de ses armées. Mais elle sentit bientôt qu'elle ne pourroit point résister aux Carthaginois tant qu'ils seroient maîtres de la mer. Elle songea donc à leur en disputer l'empire, & à équiper une flote. Une quinquéréme que les Romains avoient prise sur les ennemis, leur en fit naî-

tre la pensée, & leur servit de modéle. En moins de deux mois ils construisirent cent galéres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Ils formérent des matelots & des rameurs à une manœuvre qui jusques-là leur avoit été inconnue, & dans le premier combat qu'ils donnérent, ils vainquirent les Carthaginois, c'est-à-dire la nation du monde la plus puissante sur mer, & la plus habile en fait de marine.

La flote de Xerxès, lorsqu'il partit d'Asie pour attaquer la Gréce, consistoit en plus de douze cens galéres à trois rangs de rames, dont chacune portoit deux cens trente hommes; & en trois mille galéres de trente ou cinquante rames, & autres vaisseaux de transport, qui contenoient, l'une portant l'autre, quatre-vingts hommes. Les autres galéres que fournirent les peuples d'Europe portoient chacune deux cens hommes. Celles qui partirent d'Athénes, pendant la guerre du Péloponnése, pour attaquer les Syracusains, en portoient autant. On peut donc supposer que la charge ordinaire de ces vaisseaux étoit deux cens hommes. *Herod. lib. 7. cap. 89.*

Je souhaiterois que les Historiens eussent distingué clairement entre ces deux cens hommes, qui étoient la charge ordinaire des vaisseaux, combien il y en avoit pour la chiourme, & combien pour le combat. Plutarque, en parlant de ceux des Athéniens qui se trouvérent à l'action de Salamine, marque que chacune des cent quatre-vingts galéres dont leur flote étoit composée, n'avoit que dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armés. C'est bien peu de monde. *Plut. in Themist. pag. 119.*

Ce combat près de Salamine est un des plus célébres de l'antiquité: mais nous n'en avons pas un détail bien précis. Les Athéniens s'y distinguérent par un courage invincible, & leur Chef encore plus par son habileté & sa prudence. Il persuada aux Grecs, non sans beaucoup de peine, de s'arrêter dans un détroit qui rendoit inutile le grand nombre des vaisseaux Persans: & il attendit, pour engager l'action, qu'un certain vent, fort contraire aux ennemis, commençât à souffler. *Herod. lib. 8. cap. 84-96.*

Le dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse causa leur ruine. Parce qu'on craignoit extrêmement les éperons des galéres ennemies, dont on avoit fait une triste expérience dans les actions précédentes, Nicias s'étoit muni de harpons de fer pour les accrocher, afin d'en rompre le coup, & d'en venir d'abord aux mains comme sur terre. Mais les ennemis qui s'en étoient aperçus, couvrirent de cuir la proue, & le haut des galéres, pour ne pas donner tant de prise, & pour éviter d'en venir à l'abordage. Les décharges leur réussissoient bien mieux. Les Athéniens furent accablés d'une grêle de pierres qui portoient toujours leur coup, au lieu que les dards & les traits qu'ils lançoient étoient presque toujours sans effet à cause du mouvement de la mer, & de l'agitation des vaisseaux. Leur ancienne gloire & leur puissance firent naufrage dans ce dernier combat.

Polybe fait une courte mais fort belle description de ce combat naval, qui fut à l'égard des Romains comme un heureux augure pour l'avenir, & qui leur ouvrit l'entrée aux conquêtes qui devoient leur assurer l'empire de la mer. C'est celui de Myle en Sicile contre les Carthaginois, sous la conduite du Consul Duilius. Je l'ai raporté dans l'histoire des Carthaginois. Ce qu'il y a de particulier dans ce combat, est une machine de nouvelle invention, attachée au haut de la proue des vaisseaux Romains, & qu'on appella *Corbeau*. C'étoit une espéce de Grue, guindée en haut & suspendue par des cordages, qui portoit à son extrémité un pesant cône de fer nommé Corbeau, qu'on faisoit tomber avec impétuosité sur les vaisseaux ennemis, pour en enfoncer le plancher, & pour les accrocher. Cette machine fut la principale cause de la victoire, qui fut la premiére que les Romains remportérent sur mer.

Le même Polybe fait une description plus étendue d'un célébre combat naval qui se donna près d'Ecnome ville de Sicile. Les Romains, commandés par les Consuls Attilius Régulus & L. Manlius, avoient trois cens trente vaisseaux pontés, & cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cens rameurs, & six-vingts soldats. La flote des Carthaginois, commandée par Hannon & Amilcar,

Amilcar, avoit trois cens cinquante vaisseaux, & plus de cent cinquante mille hommes. Le dessein des premiers étoit de porter la guerre en Afrique, & d'en faire le théâtre de la guerre; ce que les autres avoient un extrême intérêt d'empécher. Tout se prépara donc au combat.

L'ordonnance des Romains ici fut toute extraordinaire. Ils ne se rangérent point sur une ou plusieurs lignes comme c'étoit assez la coutume, de peur que les ennemis ne les doublassent à cause de leur nombre, & ils songérent à faire front de tous côtés. D'ailleurs, comme la force des ennemis consistoit dans la légéreté de leurs vaisseaux, ils crurent devoir voguer obliquement, & prendre une ordonnance qu'on eut peine à rompre.

Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montoient les Consuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient suivis chacun d'une file de vaisseaux: on appelloit l'une la premiére flote, & l'autre la seconde. Les bâtimens de chaque file s'écartoient & élargissoient l'intervalle à mesure qu'ils se rangeoient, & tournoient la proue en dehors. Les deux premiéres flotes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma une troisiéme ligne de vaisseaux, qu'on nomma la troisiéme flote. Elle fermoit l'intervalle, & faisoit front aux ennemis: en sorte que cet ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Ces trois rangs composoient comme un corps séparé, qui étoit composé de trois flotes: car on les appelloit ainsi. Cette troisiéme ligne, ou troisiéme flote, remorquoit les vaisseaux destinés à transporter la cavalerie, qui formoient un second corps. Enfin la quatriéme flote, ou les Triaires, (c'est le nom qu'on lui donnoit) venoient après, & étoient à la queue, de telle sorte qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit: & c'étoit là le troisiéme corps. De cette maniére, l'ordre de bataille représentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la base solide; mais fort dans son tout, propre à l'action, & difficile à rompre.

Les Carthaginois de leur côté rangérent presque tous leurs vaisseaux sur une même ligne. L'aile droite, commandée par Hannon, & composée des galéres les plus lé-

géres & les plus agiles, s'avançoit beaucoup en pleine mer, pour enveloper celles des ennemis qui lui étoient opposées, & avoit toutes les proues tournées vers eux. L'aile gauche, qui faisoit la quatriéme partie de la flote, étoit rangée en forme de tenaille, c'est-à-dire en potence, & tiroit vers la terre. Amilcar, en qualité d'Amiral, commandoit le centre, & cette aile gauche. Il usa de stratagême pour séparer les vaisseaux des Romains. Ceux-ci se promettant une victoire assurée sur des vaisseaux à qui l'on avoit donné tant d'étendue, commencérent par l'attaque du centre, qui eut ordre de se retirer peu-à-peu, comme cédant à l'ennemi, & se disposant à fuir. Les Romains ne manquérent pas de poursuivre les fuiards. Par cette manœuvre, la premiére & la seconde flote (on a marqué auparavant ce qu'il faut entendre par ces mots) s'éloignoient de la troisiéme, qui remorquoit les vaisseaux de charge, & de la quatriéme où étoient les Triaires destinés à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors, sur le signal qui fut donné du vaisseau d'Amilcar, les Carthaginois fondent tous en même tems sur les vaisseaux qui poursuivoient. Les Carthaginois l'emportoient sur les Romains par la légéreté de leurs vaisseaux, par l'adresse & la facilité qu'ils avoient tantôt à s'approcher, tantôt à reculer : mais la vigueur des Romains dans la mélée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des deux Consuls qui combattoient à leur tête, & sous les yeux desquels ils bruloient de se signaler, ne leur inspiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui commandoit l'aile droite, vient tomber sur les vaisseaux des Triaires, & y jette le trouble & la confusion. D'un autre côté, les Carthaginois qui étoient en potence & proche de la terre, se rangent de front, & fondent sur les vaisseaux qui remorquoient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, & en viennent aux mains: de sorte que toute cette bataille étoit divisée en trois parties, qui faisoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre.

Comme des deux côtés les forces étoient à peu près égales, l'avantage d'abord le fut aussi. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avoit pris. Régulus en même tems vint au secours des Triaires & des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la seconde flote qui n'avoient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec Hannon, les Triaires, qui se rendoient déja, reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant & derriére, ne purent résister plus lontems, & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & aperçoit la troisiéme flote aculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge & les Triaires étant en sureté, ils se joignent Régulus & lui pour courir la tirer du danger où elle étoit: car elle soutenoit une espéce de siége, & auroit été entiérement défaite, si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés & forcés d'en venir aux mains, ne se fussent contentés de la resserrer contre terre, sans oser l'attaquer. Les Consuls étant arrivés fort à propos, entourérent les Carthaginois, & leur enlevérent cinquante vaisseaux avec tout l'équipage.

Tel fut le succès de ce combat naval, dont l'avantage fut entiérement du côté des Romains. Il y périt vingt-quatre de leurs bâtimens, & plus de trente des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de l'ennemi, & ils en prirent plus de soixante-quatre.

Jamais les Romains, même dans le tems de leurs plus grandes forces, ne mirent en mer de leur chef & en leur propre nom une flote aussi nombreuse que celle dont il est parlé ici; & Polybe en fait la remarque. Quatre ans auparavant ils ignoroient absolument ce que c'étoit que flote: & en voici une de trois cens trente vaisseaux pontés qui met à la voile.

En voiant la rapidité avec laquelle ces bâtimens étoient construits, on feroit tenté de croire qu'ils étoient d'une très modique grandeur, & qu'ils ne pouvoient pas con-

tenir beaucoup de monde. On voit ici le contraire. Polybe nous apprend une circonstance, qui nulle part ailleurs n'est marquée si clairement, & qu'il nous importoit extrêmement de savoir : c'est que chaque galére portoit trois cens rameurs, & six-vingts soldats. Combien faloit-il de place pour les agrès d'une telle galére, pour le magazin des vivres, pour le réservoir d'eau ! On voit dans Tite-Live qu'on y mettoit des vivres & de l'eau quelquefois pour quarante cinq jours, & d'autres fois sans doute pour un plus long espace.

Liv. lib. 29. n. 25.

Les corbeaux, dont il est souvent parlé dans les combats de mer, machine propre à accrocher les vaisseaux, nous apprennent que les Anciens ne trouvoient point de moien plus efficace pour s'assurer la victoire, que de se joindre, & d'en venir aux mains. Ils portoient souvent dans leurs vaisseaux des balistes & des catapultes pour lancer des traits & des pierres. Quoique ces machines, qui leur tenoient lieu de nos canons, fissent des effets surprenans, ils ne s'en servoient que lorsque les vaisseaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient à l'abordage le plutôt qu'il leur étoit possible. C'est là en effet, & ce n'est que là, que paroit véritablement le courage des troupes.

Les galéres qui composoient ici les deux flotes, étoient à trois rangs de rames, ou tout au plus à cinq. Celles qui portoient les deux Consuls étoient à six rangs. Dans le combat de Myle, l'Amiral montoit une galére à sept rangs de rames. On juge aisément que ces galéres des Amiraux n'étoient pas pour la simple parade, & qu'elles devoient être dans le combat d'un plus grand usage que toutes les autres.

Fin du cinquiéme Volume.



TABLE
DU CINQUIÉME VOLUME.

LIVRE VINGTIÉME.
SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

§. I. PERSÉE *se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secrettes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Euméne y arrive, & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispositions des Rois & des villes par raport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs Ambassades de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes.* p. 2

§. II. *Le Consul Licinius & le Roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, & n'y peut réussir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.* 21

§. III. *Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arrêter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'allarme, & lui en laisse l'entrée libre : puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.* 36

§. IV. *Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Persée sollicite de tous côtés des secours : son*

avarice lui en fait perdre de considérables. Victoire du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célébre victoire remportée par Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses enfans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant les quartiers d'hiver, parcourt les plus célébres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En passant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Persée. On accorde aussi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius. 47

ARTICLE II.

§. I. *Attale vient à Rome féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les Députés des Rhodiens se présentent devant le Sénat, & tâchent d'appaiser sa colére. Après de longues & de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avoient favorisé Persée, sont appellés à Rome pour y rendre compte de leur conduite. Mille Achéens y sont conduits: Polybe étoit du nombre. Le Sénat les relégue dans diverses bourgades de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie: il n'en restoit plus que trois cens.* 93

§. II. *Basses flateries de Prusias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu suspect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt: son fils, de même nom, lui succéde. Mort d'Euméne. Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant voulu faire mourir son fils Nicoméde, en est tué lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.* 108

§. III. *Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéde, répare cette perte. L'Usurpateur est vaincu, pris, & envoié à Rome. Un second & un troisiéme Usurpateurs sont pareillement vaincus.* 113

§. IV. *Troubles dans l'Achaïe: elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles: ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de*

Mummius. 127
§. V. *Réflexions sur les causes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.* 139
Premier & second âges de la Gréce. 140
Troisiéme âge de la Gréce. 142
Quatriéme âge de la Gréce. 144

LIVRE VINGT ET UNIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

Depuis l'an du Monde 3840, jusqu'à 3946.

§. I. ABREGE' *Chronologique de l'histoire des Rois d'Egypte & de Syrie dont il est parlé dans ce Livre.* 152
§. II. *Antiochus Eupator, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Démétrius, qui depuis lontems étoit en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célébres victoires remportées par Judas Maccabée sur les Généraux du Roi de Syrie, & sur le Roi même en personne. Longues brouilleries des deux freres Ptolémées rois d'Egypte terminées enfin par une heureuse paix.* 158
§. III. *Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée: mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Démétrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même tems.* 168
§. IV. *Physcon épouse Cléopatre, & monte sur le trône d'Egypte. Démétrius, en Syrie, s'abandonne à toutes sortes d'excès. Diodote, surnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'Alexandre Bala, puis le tue, & prend sa place. Il se saisit par trahison de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font prisonnier. Cléopatre sa femme épouse Antiochus Sidéte,*

frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, & avoir laissé par son testament le peuple Romain héritier de ses Etats. Aristonic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, & mis à mort. 179

§. V. *Antiochus Sidéte assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, est vaincu à son tour par les Scythes. Physcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en sortir. Cléopatre sa premiére femme, est remise sur le trône. Elle implore le secours de Démétrius, & est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, & remonte sur le trône. Par son moien, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le roiaume est partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci est vaincu & tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon.* 200

§. VI. *Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation de guerres en Syrie & en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandre son neveu lui succéde. Nicoméde, roi de Bithynie, laisse le peuple Romain son héritier.* 213

§. VII. *Séléne, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Verrès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Auléte. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre, frere d'Auléte, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célébre Caton est chargé de cette commission.* 230



LIVRE

LIVRE VINGT-DEUXIEME.
SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ABRÉGÉ *de l'histoire des Juifs depuis Aristobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, jusqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen.* 250

§. I. *Régne d'Aristobule I. qui dure deux ans.* Ibid.

§. II. *Régne d'Alexandre Jannée, qui dure 27 ans.* 252

§. III. *Régne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure neuf ans. Cependant Hyrcan son fils aîné exerce la Grande Sacrificature.* 255

§. IV. *Régne d'Aristobule II. qui dure six ans.* 259

§. V. *Régne d'Hyrcan II. qui dure 24 ans.* 264

§. VI. *Régne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.* 267

ARTICLE SECOND.

Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de leur Empire jusqu'a la défaite de Crassus, qui est exposée au long. 271

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'histoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce roiaume jusqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain. 307

LIVRE VINGT-TROISIEME.
SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

§. I. MITHRIDATE, *âgé de douze ans, monte sur le trône de Pont. Il s'empare de la Cappadoce & de la Bithynie, en aiant chassé les Rois. Les Romains les rétablissent. Il fait égorger en un même jour tout ce qu'il y avoit de Romains & d'Italiens dans*

l'Asie Mineure. Première guerre des Romains contre Mithridate, qui s'étoit rendu maître de l'Asie Mineure & de la Gréce, & avoit pris Athénes. Sylla est chargé de cette guerre. Il assiége & reprend Athénes. Il gagne trois grandes batailles contre les Généraux de Mithridate. Il accorde la paix à ce Prince, la quatriéme année de la guerre. Bibliothéque d'Athénes, où se trouvoient les ouvrages d'Aristote. Sylla la fait porter à Rome. 324

§. II. Seconde guerre contre Mithridate, faite par Muréna : elle ne dura que trois ans. Mithridate se prepare à recommencer la guerre. Il fait un Traité avec Sertorius. Troisiéme guerre contre Mithridate. Luculle Consul est envoié contre lui. Il lui fait lever le siége de Cyzique, & défait ses troupes. Il remporte sur lui une victoire complette, & l'oblige de s'enfuir dans le Pont. Fin tragique des sœurs & des femmes de Mithridate. Il cherche à se retirer chez Tigrane son gendre. Luculle régle les affaires de l'Asie. 351

§. III. Luculle fait déclarer la guerre à Tigrane, & marche contre lui. Vanité & suffisance ridicule de ce Prince. Il perd une grande bataille. Luculle prend Tigranocerte, capitale de l'Arménie. Il remporte une seconde victoire sur Mithridate & Tigrane joints ensemble. Mutinerie & revolte dans l'armée de Luculle. 367

§. IV. Mithridate, profitant de la mésintelligence qui s'étoit mise dans l'armée Romaine, recouvre tout son roiaume. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs victoires sur Mithridate. Celui-ci cherche inutilement un asyle auprès de Tigrane son gendre, qui étoit actuellement en guerre avec son propre fils. Pompée marche en Arménie contre Tigrane, qui vient lui-même se rendre à lui. Las de poursuivre en vain Mithridate, il revient en Syrie, dont il se rend maître, & éteint l'Empire des Séleucides. Il retourne dans le Pont. Pharnace revolte l'armée contre Mithridate son pere, qui se donne la mort. Caractére de ce Prince. Expéditions de Pompée dans l'Arabie, & dans la Judée, où il prend Jérusalem. Après avoir soumis toutes les villes du Pont, il retourne à Rome, & il y reçoit l'honneur du triomphe. 385

ARTICLE SECOND.

§. I. Ptolémée Auléte avoit été mis sur le trône d'Egypte à la place d'Alexandre. Il se fait nommer ami & allié du peuple Romain par le crédit de César & de Pompée qu'il avoit acheté bien cher. En conséquence il accable ses sujets d'impôts. Il est chassé du trône. Les Alexandrins lui substituent Bérénice sa fille. Il va à Rome, & gagne à force d'argent les suffrages des premiers de la République pour être rétabli. On lui oppose un Oracle de la Sibylle : malgré lequel Gabinius le rétablit à main armée sur le trône, où il demeure jusqu'à sa mort. La fameuse Cléopatre sa fille lui succéde avec son frere encore tout jeune. 407

§. II. Pothin & Achillas, Ministres du jeune Roi, chassent Cléopatre. Elle léve des troupes pour se rétablir. Pompée, après avoir

été vaincu à Pharsale, se retire en Egypte. Il y est assassiné. César, qui le poursuivoit, arrive à Alexandrie, où il apprend & pleure sa mort. Il travaille à réconcilier le frere & la sœur, & pour cela mande Cléopatre, dont bientôt il devient épris. Il s'excite de grands mouvemens dans Alexandrie, & il se donne plusieurs combats entre les Egyptiens & les troupes de César, où celui-ci remporte presque toujours l'avantage. Le Roi aiant été noié en prenant la fuite dans un combat naval, toute l'Egypte se soumet à César. Il met sur le trône Cléopatre avec son jeune frere, & retourne à Rome. 418

§. III. *Cléopatre fait mourir son jeune frere, & régne seule. La mort de Jule César aiant donné lieu au Triumvirat formé entre Antoine, Lépide, & le jeune César appellé aussi Octavien, Cléopatre se déclare pour les Triumvirs. Elle va trouver Antoine à Tarse, se rend maitresse absolue de son esprit, & l'emméne avec elle à Alexandrie. Antoine va à Rome, où il épouse Octavie. Il se livre de nouveau à Cléopatre, & après quelques expéditions retourne à Alexandrie, où il entre en triomphe. Il y célébre le couronnement de Cléopatre & de ses enfans. Rupture ouverte entre César & Antoine. Celui-ci répudie Octavie. Les deux flotes se mettent en mer: Cléopatre veut suivre Antoine. Combat naval près d'Actium. Cléopatre prend la fuite, & entraine après elle Antoine. La victoire de César est complette. Il se rend quelque tems après devant Alexandrie, qui ne fait pas une longue résistance. Mort tragique d'Antoine, puis de Cléopatre. L'Egypte est réduite en province de l'Empire Romain.* 431

CONCLUSION de toute l'histoire ancienne. 461

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

DES ARTS ET DES SCIENCES.

AVANT-PROPOS.

COmbien l'invention des Arts & des Sciences a été utile au genre humain. Elle doit être attribuée à Dieu. 467

CHAPITRE I. *De l'*AGRICULTURE. 475

ARTICLE I. *Antiquité de l'Agriculture. Son utilité. Quelle estime on en faisoit dans les anciens tems. Combien il est important de la mettre en honneur, & dangereux d'en négliger le soin.* Ibid.

ART. II. *Du labour de la terre. Pays célèbres chez les Anciens pour l'abondance du blé.* 485
ART. III. §. I. *Culture de la vigne. Vins célèbres en Gréce & en Italie.* 489
§. II. *Produit des vignes en Italie du tems de Columelle.* 495
ART. IV. *De la nourriture des bestiaux.* 498
ART. V. *Innocence & agrément de la vie rustique & de l'Agriculture.* 501
CHAP. II. *Du* COMMERCE. 509
ARTICLE I. *Excellence & avantages du Commerce.* Ibid.
ART. II. *Antiquité du Commerce. Lieux & villes où il a été le plus célèbre.* 511
ART. III. *Objet & matière du Commerce.* 520
§. I. *Mines de Fer.* Ibid.
§. II. *Mines de Cuivre ou d'Airain.* 524
§. III. *Mines d'Or.* 526
§. IV. *Mines d'Argent.* 535
§. V. *Produit des Mines d'or & d'argent, une des principales sources de la richesse des Anciens.* 537
§. VI. *Des Monnoies & des Médailles.* 540
§. VII. *Perles.* 544
§. VIII. *La Pourpre.* 546
§. IX. *Etofes de Soie.* 553
CHAP. III. *Des Arts Libéraux. Honneurs rendus à ceux qui s'y sont distingués.* 559
*De l'*ARCHITECTURE. 561
ART. I. *De l'Architecture en général.* Ibid.
§. I. *Commencemens, progrès, perfection de l'Architecture.* Ibid.
§. II. *Des trois Ordres de l'Architecture des Grecs, & des deux autres qui y ont été ajoutés.* 566
1. *Ordre Dorique.* 567
2. *Ordre Ionique.* 568
3. *Ordre Corinthien.* Ibid.
4. *Ordre Toscan.* 569
5. *Ordre Composite.* 570
Architecture Gothique. 571
§. III. *Explication des termes de l'art qui entrent dans les cinq Ordres d'Architecture.* 572
ART. II. *Des Architectes & des Bâtimens les plus célèbres dans l'antiquité.* 574
1. *Temple d'Ephése.* 576
2. *Bâtimens construits à Athénes, principalement sous Periclès.* 578
3. *Mausolée.* 581
4. *Ville & fanal d'Alexandrie.* Ibid.
5. *Les quatre principaux temples de la Gréce.* 585
6. *Bâtimens célèbres à Rome.* 586
CHAP. IV. *De la* SCULPTURE. 594
§. I. *Des différentes espéces renfermées dans la Sculpture.* Ibid.
§. II. *Sculpteurs célèbres, qui se sont le plus distingués dans l'antiquité.* 600
CHAP. V. *De la* PEINTURE. 621
ART. I. *De la Peinture en général.* Ibid.
§. I. *Origine de la Peinture.* Ibid.
§. II. *Des différentes parties de la Peinture. Du Vrai dans la Peinture.* 622
§. III. *Différentes espéces de Peinture.* 632
ART. II. *Histoire abrégée des Peintres de la Gréce les plus connus.* 636
CHAP. VI. *De la* MUSIQUE. 666
ART. I. *De la Musique proprement dite.* 667
§. I. *Origine & effets merveilleux de la Musique.* Ibid.
§. II. *Auteurs qui ont inventé ou*

perfectionné la Musique & les instrumens. 675
§. III. *L'ancienne Musique étoit simple, grave, mâle. Quand & comment elle s'est corrompue.* 683
§. IV. *Différens genres & différens modes de la Musique ancienne. Maniére de noter les chants.* 686
§. V. *S'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne.* 690
ART. II. *Des parties de la Musique propres aux Anciens.* 694
§. I. *Déclamation du Théatre composée & réduite en notes.* Ibid.
§. II. *Gestes du Théatre composés & réduits en notes.* 697
§. III. *Déclamation & geste partagés sur le Théatre entre deux Acteurs.* 699
§. IV. *Art des Pantomimes.* 703

LIVRE VINGT-CINQUIEME.

DE LA

SCIENCE MILITAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

ART. I. *Entreprise & Déclaration de la guerre.* 712
§. I. *Entreprise de la guerre.* Ibid.
§. II. *Déclaration de la guerre.* 715
ART. II. *Choix du Général & des Officiers. Levée des soldats.* 719
§. I. *Choix du Général & des Officiers.* Ibid.
§. II. *Levée des soldats.* 729
ART. III. *Préparatifs de la Guerre.* 741
§. I. *Des Vivres.* Ibid.
§. II. *Paie des soldats.* 748
§. III. *Armes anciennes.* 755
ART. IV. §. I. *Soins préliminaires du Général.* 765
§. II. *Départ & marche des troupes.* 768
§. III. *Construction & fortification du Camp.* 772
§. IV. *Disposition du Camp des Romains, selon Polybe.* 775
§. V. *Fonctions & exercices des soldats & des Officiers Romains dans leur Camp.* 782
ART. V. *Des Batailles.* 786
§. I. *C'est du Général principalement que dépend le succès des Batailles.* Ibid.
§. II. *Soin de consulter les dieux & de haranguer les troupes avant le combat.* 788
§. III. *Maniére de ranger les armées en bataille, & de donner le combat.* 794
§. IV. *Punitions. Récompenses. Trophées. Triomphes.* 800
§. V. *Etablissement de l'Hôtel Roial des Invalides.* 816
CHAP. II. *Des Siéges de villes.* 819
ART. I. *Des anciennes Fortifications.* 820
ART. II. *Des machines de guerre.* 823
§. I. *La Tortue.* ibid.
§. II. *Catapulte. Baliste.* 824
§. III. *Le Bélier.* 826
§. IV. *Tours mobiles.* 828
ART. III. *Attaque & défense des places.* Ibid.

§. I. *Lignes de circonvallation & de contrevallation.* 829
§. II. *Approches du camp au corps de la place.* 830
§. III. *Moiens dont on se servoit pour réparer les bréches.* 835
§. IV. *Attaque & défense des places par les machines.* 836
CHAP. III. *De la Marine des Anciens.* 841

Fin de la Table du cinquième Volume.

Fautes à corriger dans le Tome Ve de l'Histoire ancienne.

PAge 1. *ligne* 1. Ce Livre vingtiéme. *lisez* Ce vingtiéme Livre.
Ibid. *l.* 7. vingt-deux ans. *lis.* vingt & un ans.
4. *l.* 6. & il n'y eut pas, &c. *lis.* Euméne en fut effraié jusques dans Pergame méme.
21. *l. pén.* le peuple Romain. *lis.* les Alliés du peuple Romain.
22. *l.* 3. par la guerre sur tout. *lis.* sur tout par la guerre.
23. *l.* 36. cent bétes. *lis.* cent beufs.
24. *l.* 8. elle se trouvoit. *lis.* il se trouvoit.
27. *l.* 9. près de six lieues. *lis.* près de quatre lieues.
29. *l.* 3. l'aile droite des Romains. *lis.* des Italiens.
31. *l.* 3. de la rive. *lis.* de la riviére.
33. *l.* 5. du succès heureux. *lis.* de l'heureux succès.
47. *l.* 32. *les quartiers.* lis. *le quartier.*
55. *l.* 36. cette ile. *lis.* cette ville.
56. *l.* 2. il s'en avise. *lis.* il s'en avisoit.
57. *l.* 15. quinze cens talens: (quinze cens mille écus.) *lis.* quatre millions cinq cens mille livres.)
Ibid. *l.* 18. a leurs Capitaines, *lis.* à leur Général.
Ibid. *l.* 28. & 29. J'ai marqué, &c. *changez ainsi deux lignes.* Ces Gaulois s'appelloient Bastarnes. J'ai marqué auparavant où ils s'étoient établis.
60. *l.* 27. & a se déclarer. *lis.* & de se déclarer.
70. *l.* 8. étoient: Premiérement, parce que l'armée &c. *lis.* étoient très solides. Premiérement l'armée &c.
79. *l.* 10. Le * Consul &c. *Ajoutez en note ce qui suit.* Je me suis conformé ici, en exposant l'entrevûe de Paul Emile & de Persée, au récit qu'en fait Tite-Live. Il y a quelques différences dans celui de Plutarque que j'ai suivi en exposant la méme histoire dans le Traité des Etudes, Tome II. page 349.
81. *l.* 5. Cet Empire de Macédoine. *Effacez* de Macédoine.
83. *l.* 34. d'y voir. *lis.* de voir.
84. *l.* 19. qui excelloit. *lis.* à qui ils rendirent ce témoignage, qu'il excelloit.
90. *l.* 6. soixante-dix. *lis.* soixante & dix.
Ibid. *l.* 14. ce qui restoit. *lis.* ce qu'il restoit.
92. *l.* 29. & la reconnoissance. *lis.* & dans la reconnoissance.
98. *l.* 8. sentence. *lis.* Décret.
Ibid. *l.* 20. nous nous livrerons nous-mémes. *Effacez* nous-mémes.
100. *l.* 30. maintenant. *lis.* alors.
119. *l.* 13. Le droit d'hospitalité. *lis.* L'hospitalité.
120. *l.* 2 & 3. à les imiter. *lis.* à imiter ce qu'ils représentent.
122. *l.* 19. essuiérent. *lis.* eurent.
131. *l.* 15. sans qu'on sût. *lis.* sans qu'on ait sû depuis.
134. *l.* 22. On diroit. *lis.* On auroit dit.
143. *l.* 10. mais. *lis.* &.
155. *vers le bas* Mopsuestie. *lis.* Mopsueste.
159. *l.* 15. on haïssoit. *lis.* ils haïssoient.
160. *l.* 23. de toutes les maniéres. *Ajoutez* possibles.
161. *l.* 27. des succès guerriers. *lis.* de l'heureux succès des armes.
190. *l.* 11. ci-dessus. *lis.* plus haut.
200. *l.* 14. *& remonte sur le trône.* lis. *& recouvre son roiaume.*
210. *l.* 9. & qui effectivement se fit déclarer Roi. *lis.* & se fit effectivement déclarer Roi.
222. *l.* 5. en piéces. *lis.* par piéces.
238. *l. pén.* *Ajoutez un* * *& mettez au bas de la page la note suivante.* Victa ad Occasum Hispania, populus Romanus ad Orientem pacem agebat; nec pacem modò, sed inusitata & incognita quadam felicitate, relictæ

regiis hereditatibus opes, & tota insimul regna veniebant..... Adita igitur hereditate, (Attali) provinciam populus Romanus, non quidem bello nec armis, sed, quod est æquius, te tamenti jure retinebat. *Florus, lib. 2. cap. 20.*

244. *l.* 19. quand il vint. *lis.* quand il en falut venir.
256. *l.* 31. ce que c'étoit. *lis.* ce que c'est.
261. *l.* 34. envie. *lis.* d'envie.
271. *l.* 2. *de cet Empire.* lis. *de leur Empire.*
274. *l.* 33. & 34. qu'il s'opposeroit. *lis.* de s'opposer.
277. *l.* 15. Il parle. *lis.* Il parloit.
281. *l.* 3. sa flaterie. *lis.* cette flaterie.
Ibid. l. 22. trop. *lis.* assez.
285. *l.* 33. reviennent. *lis.* revenoient.
315. *dans la note l.* 6. & toto. *alii legunt*, & sociis. *alii aliter.*
597. *l.* 25. *Anthénis.* Ajoutez en marge. *Suidas l'appelle ainsi. Pline le nomme* Anthermus.
686. l. pén. *Homopholie.* lis. *Homophonie.*
751. *l.* 6. quatre cens. *lis.* trois cens.
752. *l.* 3. Augurs. *lis.* Augures.
769. *cit.* b. *l.* 10. esse ducunt. *lis.* esse dicunt.
773. *cit.* præfici. *lis.* perfici.
783. *l.* 10. Fontain. *lis.* Frontin.
835. *l.* 7. & 8. s'entrelassent. *lis.* s'entrelassassent.



